This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,090

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

compl qet 1 VI
Lu.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1891. T. LXII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-QUATRIÈME

(SOIXANTE-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1891

Compl sets
Sweets
7-14-37
33233

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *L'Argent,* par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1891, in-12 de 448 p., 3 fr. 50. — 2. *Là-bas,* par J.-K. Huysmans. Paris, Tresse et Stock, 1891, in-18 de 442 p., 3 fr. 50. — 3. *Xavière,* par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1891, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Jardin de Bérénice,* par Maurice Barrès. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 5. *Daniel Valgraive,* par J.-H. Rosny. Paris, Lemerre, 1891, in-18 de 212 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Instituteur,* par Théodore Chèze. Paris, Savine, 1891, in-12 de 318 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Curé d'Anchelles,* par Georges de Peyrebrune. Paris, Dentu, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 8. *La Marmite électorale;* par Gaston Rayssac. Paris, Savine, 1891, in-18 de 342 p., 3 fr. 50. — 9. *Député!* par Féline de Comberousse. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 284 p., 3 fr. — 10. *Le Dernier des Clarencieux,* par Ouida. Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-12 de 392 et 468 p., 7 fr. — 11. *Le Roman d'une princesse,* par Carmen Silva. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. — 12. *Les Illusions du cœur,* par Émile Pierret. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 410 p., 3 fr. 50. — 13. *La Marquise Folie,* par Louis de Reuilhie. Paris, Savine, 1891, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 14. *La Négra,* par E. Tusquets. Paris, Savine, 1891, in-18 de 464 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Comte de Palène,* par Jean de la Brète. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 260 p., 3 fr. — 16. *Violette Mérian,* par Augustin Filon. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Étoile des Baux,* par Auguste Marin. Paris, Savine, 1891, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Fada,* par Zari. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 19. *Amours simples,* par Pierre Maël. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Idéal de Germaine,* par Marie Montal. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. — 21. *Fais bien!* par Louise Paliard. Paris, H. Gautier, 1891, in-12 de 248 p., 2 fr. — 22. *L'Age de fer,* par le comte Léonce de Larmandie. Paris, Libr. des bibliophiles, 1891, in-12 de 174 p., 4 fr. — 23. *Les Cahiers d'André Walter* (œuvre posthume). Paris, Perrin, 1891, in-12 de 290 p., 3 fr. 50. — 24. *Autour de la lune de miel,* par Paul Ponsolle. Paris, Savine, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 25. *Le Gendarme excommunié,* par Ernest Daudet. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-18 de 282 p., 3 fr. 50.

1. — *L'Argent* est le dix-huitième volume de la série de romans que M. Zola publie sous ce titre : *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire.* Titre artificieux et fallacieux. Le seul lien que ces romans aient entre eux, c'est que l'action de tous se passe sous le règne de Napoléon III et que dans chacun apparaît un personnage descendant ou allié de cette famille Rougon dont l'histoire fait l'objet du premier volume de la fameuse série. Dans celui-ci, *l'Argent,* le personnage principal s'appelle Saccard, et ce Saccard est, paraît-il, le frère du tout-puissant ministre Eugène Rougon. Il s'occupe d'affaires de bourse : une fois déjà il a voulu se mesurer avec le juif Gundermann. Mais il a eu les reins brisés par ce redoutable spéculateur, et il s'agit de prendre une éclatante revanche. Le hasard met Saccard en présence d'un jeune ingénieur, Hamelin, qui a passé sa jeunesse en Orient et a rapporté de ses voyages de précieuses études. Catholique fervent, Hamelin rêve de faire de la Pales-

tine, où il a trouvé de riches mines de fer, d'or et d'argent, une nouvelle terre de Chanaan et le centre même de la chrétienté. On relèverait l'ancien royaume de Juda, on restaurerait Jérusalem, on relierait cette ville avec le port de Jaffa par un chemin de fer, et on donnerait le tout au Souverain Pontife qui y transporterait le siège de la Papauté. Que faut-il pour atteindre ce but? Des capitaux qui permettront d'établir des voies ferrées, d'exploiter les mines et de rendre une vie puissante à un pays mort. Saccard voit dans les projets d'Hamelin une idée féconde et fructueuse. Il en est séduit, il la fait sienne, réunit quelques agioteurs influents, constitue un syndicat, formule en programme les plans d'Hamelin et fonde la « Banque universelle » au capital de vingt-cinq millions. Les souscripteurs affluent; les catholiques fortunés apportent des trésors, heureux de participer à une telle œuvre; ceux qui ne se soucient que de toucher de gros dividendes font comme eux, et la Banque universelle arrive bientôt à un degré inouï de prospérité. Ces premiers succès grisent Saccard. Il émet de nouvelles actions, il double, il triple, il décuple le capital primitif, il achète des journaux, il entasse réclames sur réclames, il dit à qui veut l'entendre que sa Banque a surtout pour objet l'anéantissement de l'influence financière de « ces sales juifs. » Étourdi par ce tapage, ébloui par l'appât d'un lucre facile, nobles, bourgeois, gens du peuple, se précipitent sur cette valeur. De cinq cents francs elle monte à trois mille. Les achats se multiplient, une spéculation formidable s'organise. C'est une véritable folie qui rappelle l'engouement des capitalistes du XVIIIe siècle pour le système de Law. Mais Saccard a affaire à forte partie. Gundermann le guette dans l'ombre, et un duel à mort ne tarde pas à s'engager entre la Banque universelle et la finance juive. Tandis que le public achète, Gundermann vend: il vend sans relâche et, chaque jour, par ses agents, par ses affidés, lance d'énormes paquets de titres, afin de provoquer une baisse continue sur les actions de Saccard. Celui-ci, coûte que coûte, veut maintenir et soutenir le cours. Il rachète les actions offertes et se sert pour cela des fonds de réserve de la société. Lorsqu'une banque spécule sur ses propres titres, elle est perdue. Ainsi en est-il. Saccard le sait. Son amour-propre est en jeu. Affolé, aveuglé, grisé, il vide sa caisse, et épuise ses dépôts pour faire dépasser à ses actions le cours de trois mille. C'est la dernière étape. La Banque universelle commence déjà à être fortement discréditée. Gundermann rassemble tous ses millions et les lance contre elle en un suprême effort. Il a vaincu. Sa rivale croule; les actions, de trois mille, tombent à cent francs. C'est la catastrophe irrémédiable, l'effondrement définitif, ensevelissant sous ses décombres les triomphateurs de la veille. Saccard est arrêté et conduit à Mazas.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'affabulation de *l'Argent*. Ne

prenez pas garde à l'anachronisme du fait qui se déroule sous le second Empire, et vous direz inévitablement : « Mais c'est l'histoire de l' « Union générale » de M. Bontoux que nous raconte M. Zola ! » Ce n'est pas, en effet, autre chose, sauf les noms qui sont changés. M. Zola ne s'est pas arrêté à cette considération que le krach de l'Union générale était étroitement lié à certaines conditions politiques et sociales impossibles avant la révolution du Quatre-Septembre. Il a trouvé dramatique et à son goût cette histoire d'hier, et il s'en est emparé. Je ne lui chercherai pas chicane pour si peu, d'autant que ce n'a été pour le romancier qu'une sorte de canevas. Ce que M. Zola s'est surtout appliqué à peindre dans l'*Argent*, c'est le monde de la spéculation. Ils défilent là, tous, sous nos yeux : les joueurs, les agioteurs, les loups-cerviers, les écumeurs que tout Paris connaît. Saccard d'abord, le brasseur d'affaires, forban sans scrupules, plein d'entrain méridional, mobile et fantasque comme du vif-argent, immoral, vicieux (quand il a le temps), capable (à ses heures) d'un bon mouvement de générosité, dévalisant ses clients à la Bourse et prêt à se dépouiller de son butin pour leur donner du pain ensuite. En face de lui, le terrible Gundermann (lisez Rothschild). Vieux, malade, usé, flétri, repu d'or, condamné par sa gastrite à ne boire que du lait, impassible amoureux de l'argent pour l'argent, il est le roi de la Banque. De l'hôtel austère où il tient ses bureaux, il terrorise tous les manieurs d'or — et sa royauté pèse sur eux comme la domination inévitable d'un tyran morose et mystérieux. Au second plan, viennent les Jacoby, les Mazaud, les Moser, les Pillerault, les Salmon, les Huret, les d'Aigremont, les Bohain : agents de change, hommes politiques, gens du monde, tous clients, pourvoyeurs ou entretenus de l'infâme boutique où trône, implacable, absorbante, dévorante, la déesse Spéculation. Au troisième plan, les tripoteurs dévergondés, les bandits. C'est Sabatani, le Levantin, qui prête son nom aux plus louches intrigues, tout en restant toujours onctueux et correct ; c'est Jantrou, le journaliste interlope, sorti le premier de l'École normale, et qui finit dans la crapule ; c'est la baronne Sandorff, fellatrice immonde et joueuse effrénée ; c'est l'ignoble Busch, et la Méchain, non moins répugnante, qui rôdent autour des sociétés en ruine, ramassant dans les charniers de la finance les valeurs dépréciées. Associés tous deux, l'un achète les vieilles créances et l'autre les lots des titres qui ont sombré. Cette Méchain, avec son noir cabas, ressemble à l'orfraie dont le croassement devine la mort. Viennent enfin les joueurs honnêtes et naïfs, attendrissants d'ingénuité : les nobles dames de Beauvilliers, espérant refaire une fortune qui leur permette de tenir le rang auquel leur grand nom les condamne ; les bons Maugendre, proie toute désignée du krach ; le brave Dejoie, l'honnête commis qui spécule pour augmenter la dot de

sa fille. Et les bons gogos, une fois engrenés, jouent toujours jusqu'à la débâcle finale qui emporte tout. Ces types divers, si intéressants, peints d'un trait vigoureux, gravitent tous autour de la Bourse, et c'est la Bourse qui est le point central de *l'Argent*. Ici encore, M. Zola n'a pas manqué de suivre ses anciens procédés. Il a, on le sait, l'habitude d'évoquer, dans chacun de ses romans, un être grandiose et matériel, une immense personnification qui résume et domine l'œuvre entière. Dans *la Faute de l'abbé Mouret*, c'est le Paradou ; dans *le Ventre de Paris*, le vaisseau des Halles ; dans *l'Assommoir*, le zinc du père Colombe ; dans *Pot-Bouille*, l'escalier de la maison ; dans *Germinal*, la mine du Voreux ; dans *la Bête humaine*, une locomotive qu'il appelle la Lison. Dans *l'Argent*, la Bourse surgit comme une sorte de monstre apocalyptique qui marche vers un but qu'elle ignore, dévore les hommes, détruit les familles, ruine les foyers, engendre misères et deuils.

Que l'auteur l'ait voulu ou non, ce vaste roman, aux allures épiques, imaginé, conduit, écrit avec une puissance extraordinaire, est le procès même de l'argent, en ce que, s'il indique les grandes œuvres que l'on peut opérer avec le concours de cet inspirateur de tant d'utiles ou lâches actions, de ce levier du bien et du mal, de ce corrupteur et de ce civilisateur, il révèle aussi les crimes, les chagrins, la démoralisation et les turpitudes de toutes sortes dont lui est redevable le monde moderne. M. Zola ne tire pas ces conclusions. Pas d'indignation, pas de tirades contre l'argent : il le croit un agent nécessaire aux fins du progrès, le ressort le plus considérable de l'activité humaine. Mais elles ressortent du drame lui-même. L'auteur est-il bien exact, bien vrai, dans toutes ses descriptions ? Je n'en jurerais pas ; car ce documentaire parle souvent en poète et a le don de tout agrandir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il donne très bien cette fois la sensation nette des choses qu'il décrit et une idée d'ensemble très juste sur les questions techniquement financières qu'il aborde. Malheureusement, et malgré ses aspirations académiques, nous retrouvons encore ici le Zola obscène de *Nana*, de *Pot-Bouille*, de *la Terre*, et de *Germinal*. Et cependant, en regard des œuvres précitées, *l'Argent* est un récit presque chaste. Il y est bien question de deux ou trois viols et d'une dizaine de scandales ; mais le narrateur passe là-dessus rapidement. Il n'y insiste pas, et il n'y aurait pas lieu de lui en faire un trop gros crime, si, parmi ces scandales, il ne s'était appliqué à en détailler un qui est tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable. Il a cru devoir non seulement nous dire que la baronne Sandorff trompait avec Saccard le procureur général Delcambre, mais encore comment elle s'y prenait pour le tromper. C'est ni plus ni moins la dégoutante aventure d'Atalante et de Méléagre qu'ont transmise aux débauchés in-

fâmes la mythologie grecque et le peintre Parrhasius. M. Zola, je le répète, a mis sous les yeux du lecteur les détails ignominieux de ce tableau, avec une complaisance que M. Francisque Sarcey, qui se vante pourtant de ne pas être « bégueule, » a tout uniment qualifié d' « ordurière. » Tel est aussi notre avis. Et que M. Zola ne vienne pas, à ce propos, invoquer les droits de la vérité. La vérité n'a que faire en l'occurrence. Il suffisait tout simplement, pour la trame de son récit, d'indiquer, sans y insister, la honteuse liaison du banquier Saccard et de la baronne Sandorff. Cette malpropreté inutile est d'ailleurs d'autant plus regrettable, que, dans *l'Argent,* contrairement à ses théories, M. Zola ne craint pas d'opposer aux types répugnants qu'il met en scène des types véritablement sympathiques. Tel, l'ingénieur Hamelin, grand enfant naïf, savant et convaincu, que Saccard entraîne dans sa ruine et son déshonneur ; telle sa sœur Mme Caroline, dont la bonté fait pardonner le scepticisme ; telles, les pauvres dames de Beauvilliers qui, si noblement, si dignement, supportent leur infortune, et se montrent si admirables dans l'orgueil de leur race et la sincérité de leur foi ; tel le jeune ménage Jordan, qui est la gaîté, la fraîcheur, l'honnêteté même ; telle la princesse d'Orviedo, cette auguste pauvresse, qui rend sous forme d'œuvres charitables et chrétiennes, l'or mal gagné par son mari ; tel enfin, malgré ses idées, ce Sigismond, socialiste rêveur, qui prophétise, dans le délire de la phtisie, la fin de la bourgeoisie et l'avènement du Quatrième état. Cette fois, M. Zola ne se défend pas d'une certaine pitié, d'une sympathie réelle pour ces honnêtes gens. Il laisse entrevoir (ce qui ne lui arrivait jamais) une perception nette de certaines responsabilités morales. Quant à la valeur littéraire de *l'Argent,* les avis sont partagés : d'aucuns trouvent ce roman inférieur à ceux dont M. Zola est le plus fier ; d'autres le donnent comme son œuvre la plus forte. Ce sont là des discussions byzantines et puériles. Les qualités et les défauts du romancier s'affirment depuis trop longtemps et d'une façon trop uniforme pour, à chaque œuvre nouvelle, lui reprocher ceux-ci et le louer de celles-là. Le sujet de *l'Argent,* on vient de le voir, c'est le récit d'une catastrophe financière. Qu'y a-t-il de plus aride et de plus sec ? Sous la plume de M. Zola, ce sujet devient un drame passionnant, une lutte épique : la lutte de Saccard et de Gundermann, le duel du banquier français contre le banquier juif. A la tête de leurs millions, stratégistes habiles et résolus, ils se livrent des combats homériques. Ces millions, leurs troupes, s'animent, prennent corps. Ils s'avancent, ils reculent, ils montent à l'assaut, ils battent en retraite. A qui la victoire ? Page par page, on suit, haletant, frissonnant, les péripéties de la bataille, comme s'il s'agissait d'Austerlitz ou de Waterloo. Et lorsque, tranquille et sournois, Gundermann abat sa large main sur Saccard et

l'étrangle net, cette défaite vous va au cœur, et j'ose dire que cela est réellement très émouvant et très beau. Ohnet soit qui mal y pense !

2. — Je signale, mais je ne recommande en aucune manière, l'étude sur le satanisme que M. J. K. Huysmans a publiée sous ce titre énigmatique : *Là-bas*. Livre curieux, écrit par un artiste d'un talent rare, par un des maîtres ouvriers du roman contemporain ; mais livre très dangereux et très pernicieux pour toute une classe de lecteurs qui n'en sauront dégager ni la philosophie, ni le cri anxieux d'espérance, ni le désir d'âme et de cœur vers l'au-delà qui se trouvent noyés, submergés, hélas! sous des monceaux d'horreurs, comme les perles du poète Ennius. Ce qui fait une des étrangetés les plus déroutantes de ce roman, c'est que l'auteur commence par vomir le naturalisme et qu'il lui emprunte ensuite la plupart de ses procédés pour nous raconter, dans tout ce qu'ils ont de plus effroyable et avec un luxe de détails qui dépasse toute imagination, les crimes sans nom du maréchal Gilles de Raiz, les débauches monstrueuses de ce satanique d'autrefois, ses hécatombes d'enfants, ses orgies diaboliques, ses sacrilèges effrénés. Parallèlement à l'histoire du maréchal de Raiz, M. Huysmans fait entrer en scène les sacrilèges, les débauches, les ignominies, les turpitudes et les maléfices d'un prêtre interdit et excommunié : le chanoine Docre. Ce misérable a une rage telle contre le Sauveur du monde qu'il nourrit des souris blanches avec des hosties consacrées, et qu'il s'est fait tracer sous la plante des pieds l'image de la Croix, afin de pouvoir toujours marcher sur le Christ. Durtal, le héros de *Là-bas*, se lie avec une certaine dame Chantelouve, qui a été dépravée par l'inquiétant et sinistre chanoine. Mais elle apporte à ses relations adultères de tels raffinements de lubricité que Durtal ne tarde pas à s'en dégoûter. Seulement, comme il est très curieux de sciences occultes, il obtient de cette femme, avant la séparation définitive, l'autorisation d'assister à une messe noire que Docre doit célébrer, selon l'infernal rituel des sorciers du moyen âge. La célébration de cette messe, en présence d'un troupeau de sadiques hideux et d'hystériques immondes, est quelque chose d'absolument sans nom. Cela est-il possible? Existe-t-il réellement à Paris des ecclésiastiques parjures à leurs serments d'ordination, qui insultent le Christ, qui souillent les saintes espèces, qui crachent l'outrage et le blasphème à la Croix, qui assaisonnent leurs débauches de sacrilèges, qui, enfin, rendent un culte public à Satan? Dans une lettre adressée à l'*Écho de Paris*, M. Huysmans affirme que Docre n'est pas un mythe. Il a été créé avec deux mauvais prêtres qu'il a connus : l'un, chapelain d'une reine en exil, s'est pendu ; l'autre, encore vivant, habiterait en Belgique, tout près de Gand. D'autre part, certains vols d'hosties pratiqués en ces derniers temps par des briseurs de tabernacles qui n'em-

portaient ni les patènes, ni les ciboires, ni les calices, font croire à l'existence réelle de sociétés infâmes dont Satan est le chef. Enfin, il a paru, dans les journaux, divers articles établissant qu'un grand nombre de personnes avaient eu à subir, à notre époque, la puissance malfaisante et surnaturelle de l'envoûtement. M. Huysmans les personnifie dans l'astrologue Gévingey, lequel, envoûté par Docre, va se faire guérir à Lyon par l'illuminé Joannès qui ressemble, trait pour trait, à feu Eliphas Lévy.

En nous initiant à toutes ces horreurs, l'auteur de *Là-bas* a-t-il voulu faire œuvre de guerre et d'hostilité contre le catholicisme? D'aucuns peuvent le croire : ils ont tort. Les mystères d'iniquité que le romancier raconte (avec des détails trop crus, je l'ai dit), font, au contraire, et par le contraste, ressortir d'avantage l'apaisante majesté du christianisme, la pureté virginale de sa doctrine, la noblesse de son culte et de ses enseignements. Satan prouve Dieu. Le Satanisme est l'antipode du Divin. Oui, la conclusion de ce livre aspire à être catholique. Mais quels étranges et affreux chemins M. Huysmans nous a-t-il fait suivre pour y arriver! Ancien disciple de Zola, il en condamne les théories naturalistes. Le réquisitoire est en règle : il reproche au naturalisme d'incarner le matérialisme dans la littérature, de glorifier la démocratie dans l'art, d'exalter la science négatrice, le progrès conventionnel, de donner de l'importance à une foule de balivernes dont s'enorgueillit le troupeau vulgaire des idiots, de dénier le rêve, de rejeter le suprasensible et de se confiner dans les buanderies de la chair. Dire toutes ces choses-là, quand on a été du cénacle de Médan, c'est montrer, avouez-le, un véritable courage intellectuel. Ajoutons qu'il y a, dans *Là-bas*, sur le symbolisme des cloches, sur l'art chrétien des âges de foi, sur la grandeur du moyen âge, sur sa naïveté touchante opposée à la goujaterie moderne, des pages ravissantes et attendries. Rien de gracieusement original aussi comme le ménage très catholique du sonneur Carhaix, installé tout en haut d'une des tours de Saint-Sulpice, et où s'assemblent, plus à l'aise pour deviser d'occultisme, de satanisme, d'esthétique et de religion, l'historien Durtal, le médecin homéopathe des Hermies et l'astrologue Gévingey. Trois personnages typiques qui ont le dégoût et le hoquet de la société contemporaine : ce qui ne les empêche pas de trouver excellents les carbonnades et les pot-au-feu de la brave mère Carhaix.

3. — Il y a deux romanciers dans Ferdinand Fabre : le romancier sectaire qui a écrit *le Marquis de Pierrerue, la Baronne Fuster, l'Abbé Tigrane* et *Lucifer;* le romancier rustique, le conteur languedocien, à qui nous devons *les Courbezon, Mon oncle Célestin*, *Norine*, *Monsieur Jean* et *l'Abbé Roitelet.* Le premier est détestable; le second est charmant. C'est au second que j'ai affaire aujourd'hui, avec *Xavière*, et j'en

suis fort heureux, car cela me permet de louer comme il convient cette pastorale cévenole qui a quelque chose de la saveur des châtaignes, fruits du pays où elle se déroule. Voici le fait : le curé de Camplong, près Bédarrieux, un saint homme d'une simplicité et d'une charité tout évangéliques, vit dans un presbytère entre son neveu, garçonnet très fûté pour son âge, et sa vieille servante Prudence, rugueuse, bourrue, la dent emportant souvent le morceau, mais le cœur bon comme le bon pain. La maison est ouverte à tous. Deux oisillons y viennent chercher refuge : la petite Xavière, fille de l'abominable mégère Benoîte Ouradou, et Landry, le fils de M. Landrynier, le maître d'école. La fillette est une paysanne de treize ans, frêle et délicate, qui, avec sa taille grêle, la blancheur de son visage, ses yeux doux, ses cheveux noirs partagés par une simple raie sur le front, ressemble à sainte Philomène, telle qu'on la voit dans une des chapelles de l'église de Camplong. Landry, lui, malgré ses seize ans, est aussi bien menu, bien souffreteux, bien chétif. C'est que l'un et l'autre sont souvent roués de coups et ne mangent pas toujours à leur suffisance. Sans « la Prudence du presbytère, » ils seraient morts de faim, qui sait les fois? Tous deux éprouvent, tout enfants qu'ils soient, de réelles détresses d'âme. La mère de Xavière, la veuve Benoîte Ouradou, s'est prise d'une absurde passion, en dépit de ses quarante-cinq ans sonnés, pour l'instituteur Landrynier, demeuré avec ses prétentions de demi-savant, le paysan âpre et avare. Veuf de son côté, Landrynier consentirait bien à épouser Benoîte, mais le bien de celle-ci ne lui appartient pas en propre; il vient du père qui n'est plus et c'est la petite Xavière qui hérite. Les deux innocents, Xavière et Landry, sont bons amis : celui-ci protège celle-là. Fureur du maître d'école et de la veuve. Ils voudraient bien être débarrassés de ces enfants, dont l'existence les gêne. Le naïf abbé Fulcran, qui n'y entend pas malice, promet à Benoîte Ouradou d'engager Xavière à aller au couvent. Mais, malgré sa piété, la fillette n'a pas la vocation religieuse : elle préfère rester à Camplong et ne pas quitter son ami Landry. Alors le maître d'école et la veuve s'exaspèrent et, d'un coup traître, Landrynier fait adroitement tomber Xavière du haut d'un arbre. L'épine dorsale est brisée. La mignonne languit et meurt. Un évêque, passant par là, préside à son enterrement. Rien de plus. L'idylle de M. Ferdinand Fabre vaut surtout par les détails. La mort de Xavière est d'une mélancolie profonde : la phrase du narrateur y prend des douceurs infinies. L'abbé Fulcran serait parfait, sans sa manie de citer continuellement du latin, même à la vieille Prudence qui n'y entend goutte. C'est par trop sacerdotal. La chanson des châtaignes est un bijou. Ce monde de paysans et de petites gens se meut dans un cadre agreste merveilleux, décrit avec un intense sentiment

de la nature, avec un style parfois un peu rocailleux, mais qui a de la force et du montant. Et le loup? Il faut un loup, il y a toujours un loup dans les idylles. Le loup y est. C'est le berger des Bassac; mais il ne s'attaque pas aux enfants et l'abbé Fulcran veille. Quoi encore? Ah! j'oubliais l'épisode de Bonaparte et de Miseri, raconté par l'évêque Pannetier au curé de Camplong. Miseri était un petit chien que le pape Pie VII avait amené de Rome à Fontainebleau. Très attaché à son maître qui l'aimait aussi beaucoup, Miseri ne pouvait pas souffrir Napoléon. Chaque fois que le terrible homme se rendait auprès du pape, le chien aboyait, grognait, cherchait à mordre. Impatienté, Napoléon prit brutalement Miseri par la peau du cou et le jeta par la fenêtre dans une cour. Le chien mourut de la chute. Pie VII ne dit rien : il se contenta de pleurer. Cet épisode est-il exactement vrai?... Qu'importe! Il est fort touchant, et M. Fabre l'a détaillé d'une façon exquise.

4. — Les lieux communs et même les déclamations sur le culte de soi, sur l' « effort secret de l'inconscient, » sur l'utilité des richesses, sur la saveur des analyses subtiles et autres guitares de rhétorique ne manquent pas dans le nouveau roman de M. Maurice Barrès : *Le Jardin de Bérénice*. Mais on en est dédommagé par de superbes pages où les impressions de nature sont rendues avec une sincérité, une acuité de compréhension, une finesse de sens et une saveur de style qui dénotent l'artiste et l'écrivain de race. La pesante enceinte et les tours d'Aigues-Mortes, la signification historique de ces vieilles pierres muettes, la ceinture d'étangs qui enveloppe cette nécropole, la cité romaine d'Arles, la mélancolie profonde des Aliscamps, les plats déserts des bords de la Méditerranée « où règnent les ibis roses et la fièvre paludéenne, » forment de merveilleux petits tableaux qui font absolument corps avec le récit et s'y fondent dans des harmonies d'une beauté toute particulière. On sent que M. Barrès a pénétré l'âme de ce pays. Quant à l'action proprement dite, je ne sais trop comment l'analyser, tant ce romancier affecte de rester dans le vague, le flottant et l'indécis!... Voici ce que j'ai cru comprendre : Bérénice, dite Petite-Secousse, est née dans la loge du concierge d'un musée problématique, fondé par le roi René et situé quelque part en Provence. Plus tard, elle vient à Paris, entre au Conservatoire et suit irrégulièrement la carrière théâtrale. M. Barrès, qui se met en scène sous le nom de Philippe, est allé dans le Midi faire, comme candidat à la députation, une campagne électorale contre l'ingénieur opportuniste Charles Martin. Il rencontre Bérénice par là et a pour elle de l'inclination. Celle-ci avait quelque temps vécu avec un jeune gentilhomme nîmois, M. de Transe, qui est mort après l'avoir installée dans une maison de campagne isolée, sous un ciel toujours vide, en une con-

trée où les rêves sans but et les tristesses résignées sont comme un produit du sol et où elle s'ennuie à mourir. L'amour qu'éprouve Philippe pour Bérénice est un amour de tête plutôt que de cœur, une sorte de pure curiosité intellectuelle. M. Barrès en parle à la façon des *Femmes savantes*, de Molière : « L'ardeur des sens et l'amour, dit-il, sont des passions distinctes fort séparables. Elles sont réunies au plus bas de la série des êtres, d'accord, mais comment l'homme affiné s'entêterait-il dans cette simplification ? » Philippe se borne donc à cultiver la sentimentalité de Bérénice, qui, à l'en croire, n'avait guère de vertu, mais beaucoup d'innocence. Au fond, c'était une manière de fille de joie, que le romancier transforme insensiblement en fille du rêve, en qui se développe parfois une émotion douce, parfois la tristesse religieuse, et qui, avec ses appétits et ses instincts, son insouciance, ses joies et ses douleurs naïves, finit par symboliser l'âme du peuple, laquelle poursuit toujours quelque chose d'imprévu, d'irréalisé, de spontané. C'est tellement complexe, tellement abstrait, malgré la souplesse de la langue, une langue à la fois précise et fuyante, que l'on s'y perd. Ce qui se conçoit mieux, c'est le portrait que fait M. Barrès de son adversaire l'ingénieur Martin : cerveau d'enfant dominé par des mots de spécialiste, tranchant sur tout, méprisant en sectaire les idées qu'il ne partageait pas, un excellent sot. Ce qui se conçoit bien aussi, c'est le dialogue entre M. Chincholle et M. Renan, chef-d'œuvre d'ironie froide et de grâce perfide, qui sert au volume de piquante introduction. Le reste, paysages à part, dénote un parti pris trop visible pour les spéculations transcendantes et les déductions compliquées. Pour l'ironiste Barrès, les âmes seules sont intéressantes. Mais, comme a dit Pascal, qui veut trop faire l'ange fait la bête, et l'équivoque chapitre intitulé : *Défaillance de Bérénice*, ne le prouve que trop. On ne peut aussi que blâmer la page dans laquelle M. Barrès met dans la bouche de Sénèque écrivant à Lazare l'éloge de l'histrion couronné, le monstrueux Néron. Il y a là un scepticisme affecté qui est fort déplaisant. L'auteur du *Jardin de Bérénice* tient par trop à nous montrer qu'il a beaucoup lu Stendhal, Benjamin Constant, Sainte-Beuve et Renan.. Il a beaucoup lu aussi, paraît-il, saint Ignace de Loyola. Mais l'a-t-il bien compris, ou plutôt a-t-il voulu le bien comprendre ?

5. — M. J.-H. Rosny est un romancier à thèses. Disciple d'Herbert Spencer, il rêve un monde de bonté humaine sans la foi en l'au-delà, un idéal de justice, de charité, de dévouement en dehors de tout sentiment religieux. Il rompt résolument avec les abnégations chrétiennes. Il n'admet pas l'humilité comme une vertu. Il estime que l'orgueil et l'ambition, « nobles épanouissements de la vitalité cérébrale, » ont droit à l'existence, à la conquête, au règne. Il ne faut pas

tendre la joue gauche lorsqu'on a été frappé sur la droite. Le bien ne doit pas être un simple sacrifice en vue d'une récompense surnaturelle, mais avant tout un moyen de développer plus hardiment, plus largement, plus pleinement, les êtres supérieurs. Bref, la conception que M. Rosny se fait de la morale est l'antipode de la conception évangélique. Cette fausse doctrine n'a rien de neuf : elle est renouvelée des stoïques. M. Rosny l'incarne dans une âme d'élite, Daniel Valgraive. Attaqué de la poitrine et averti par son médecin qu'il n'a qu'un an à vivre, Daniel désire exercer par-delà le tombeau une action bienfaisante sur Clotilde, sa femme, et Charles son fils. Il a un ami, Hugues Vareilh. Il sait que celui-ci aime secrètement Clotilde, qui l'ignore. Alors, il l'appelle à son lit de mort et lui lègue sa femme et son enfant, afin que son amour préserve l'une de la misère des chutes et l'autre de la destinée des orphelins. Le sacrifice ne s'accomplit pas sans luttes cruelles. La personnalité de Daniel se révolte et s'insurge par moments contre la décision de sa volonté. Mais il finit par se vaincre et, l'acte accompli, il se « dissout (ce sont les expressions de l'auteur) dans le Néant. » Le Daniel Valgraive de M. Rosny n'est et ne peut être qu'une exception, et jamais la morale athée qu'il pratique ne se généralisera. Le jour où il sera démontré aux hommes que Dieu n'existe pas et que l'autre vie est une chimère, ils se préoccuperont fort peu de se sacrifier pour autrui : ils ne penseront qu'à jouir. La morale indépendante de toute sanction religieuse est incapable de faire des dévoués et des martyrs. Est-ce à dire qu'il faille apporter une préoccupation bassement égoïste dans la pratique du bien ? L'Évangile ne dit pas cela. Il dit au contraire : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Voilà un précepte de vie autrement noble, autrement utile, autrement fécond pour l'humanité que la morale stoïcienne de M. Rosny. Ces réserves faites, il y aurait injustice à ne pas reconnaître le talent avec lequel l'auteur de *Daniel Valgraive* a développé son idée hautaine. On sent en lui une grande sincérité. Il aime le bien ; il le veut. Sous ce rapport, son pessimisme marche de pair avec l'ascétisme chrétien. Ils sont en face l'un de l'autre ; mais une fente infranchissable les sépare et va jusqu'au bout du monde. Le style de M. Rosny a quelque chose de métallique, de rythmique et de vigoureux, alors que sa pensée se détache souvent avec des apparences frêles. Cela donne la sensation de certains sonnets de Sully-Prudhomme, un pessimiste aveugle, lui aussi.

6. — Où est le vieil instituteur d'autrefois ? L'école, sa maisonnette, l'église : c'était tout pour lui. Les marmots l'aimaient, le respectaient. Il n'était pas fier, pas exigeant, vivait de peu, semant partout de la graine de bons chrétiens et de bons Français. Que le maître d'école

d'aujourd'hui diffère de ce modèle disparu ! Ceux qui en douteraient n'ont qu'à jeter les yeux autour d'eux. Voici d'ailleurs un livre : *L'Instituteur*, par M. Théodore Chèze, qui déchire brutalement tous les voiles et qui jette sur les hommes et les choses de l'instruction primaire en France un jour véritablement effrayant. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas cru pouvoir faire vrai sans faire brutal et qu'il ait émaillé son œuvre d'expressions par trop réalistes et malpropres; sans cela, il faudrait répandre ce roman partout. Il dissiperait bien des illusions. Il donnerait surtout à réfléchir à ces artisans, à ces paysans qui ont aujourd'hui la fureur d'envoyer leurs fils et leurs filles aux écoles normales. Notez que M. Chèze est du métier : il a été instituteur, il est libre-penseur. Son témoignage ne saurait être suspect. Or, jamais encore on n'avait, mieux et plus hardiment que lui, mis à nu les plaies du corps enseignant inférieur. L'histoire est fort simple : c'est la vie douloureuse d'un instituteur-adjoint, André Servan, rejeté d'école en école dans la banlieue de Paris jusqu'à l'heure de la révolte suprême et de la libération définitive. Les camarades d'André ont l'habitude de se réunir chaque jeudi dans un restaurant, et là, ils déshabillent maîtres et inspecteurs, se racontent leurs misères, se font leurs confidences et se montrent à nu. André Servan et un de ses amis, Chatelain, sont les deux seuls êtres intelligents et relativement honnêtes du troupeau. Celui-ci, Lemblin, chaque fois qu'il est en colère, blasphème devant ses élèves comme un charretier. A ses heures perdues, il se délecte de l'ignoble pamphlet de Léo Taxil : *Les Amours de Pie IX*. Cet autre, Gorju, lit aux enfants des passages d'un roman : *Chair vierge*, qu'il prétend écrire, et leur fait réciter la pièce condamnée de Baudelaire :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses.

« Dégoûtés, passifs ou punaises, » les autres ont hâte de terminer leur classe pour, le soir, s'empiffrer de bière et aborder le chapitre des aventures grivoises qui sont venues à leur connaissance le matin. Les directeurs ne valent pas mieux. M. Finat, M. Bivet, M. d'Ovilliers, nous sont présentés comme des noceurs, des gueulards, des imbéciles et des sournois. L'un d'eux a failli passer en cour d'assises pour tentative de viol sur sa bonne, une mineure. Ce qui fait dire fort justement à Chatelain : « C'est idiot de tomber à bras raccourcis sur les Frères. Les scandales que l'on cache chez nous, on les étale chez eux. Est-ce juste ? » Quant à M. l'inspecteur Bex, il apparaît en sultan polygame qui, selon les jours, s'offre les institutrices qui lui agréent ou les femmes de ses inférieurs complaisants. Tel établissement n'est désigné dans le monde universitaire que par ce mot significatif : « le b... de M. Bex ! » Quel monde ! A chaque page, M. Théodore Chèze appelle

l'instruction primaire « la sale bête féroce, la salope. » Il en vient, lui qui ne croit plus, à regretter qu'on ait enlevé des classes les crucifix. Il convient que le reste valait mieux, cent fois mieux. Il ajoute que ce n'était vraiment pas la peine de le jeter à la voirie ce Crucifié dont on eût pu faire « le splendide symbole d'une humanité rêvée » — et cela pour mettre à sa place qui ? quoi ? l'invisible, mais « pénétrante et bedonnante silhouette du sac d'argent, incitateur de crimes, de turpitudes et de lâchetés. » Non, certainement, il n'a jamais été dressé de réquisitoire plus accablant contre les instituteurs laïques à la nouvelle mode. Il faut plaindre les jeunes générations déformées et prématurément perverties que nous préparent ces odieux et répugnants mercenaires. Le tableau que fait M. Chèze de leur enseignement est effroyable, véritablement. Il a pu colorier artistiquement certaines peintures ; mais on devine qu'il a vu ce qu'il décrit, et que le fond est vrai. Il est impossible d'inventer ces choses-là : elles crient la sincérité.

7. — Tout est chaste, poétique, délicat, idéaliste, dans *le Curé d'Anchelles* de Mme Georges de Peyrebrune, et cependant l'impression que laisse la lecture de ce roman, fort bien écrit d'ailleurs, n'est pas absolument bonne. A quoi cela tient-il ? Au sujet lui-même. Anchelles est une paroisse quelconque de la Beauce, de la Normandie, de la Vallée d'Auge ou de la Bretagne. On peut choisir. Le vieux curé de cette paroisse a pris sa retraite, et il est remplacé par un jeune prêtre, à l'âme simple et douce, plein à la fois de zèle et d'imagination, l'abbé Ramel. Ses livres de chevet sont les *Sermons* de Bossuet et la *Marie-Madeleine* du P. Lacordaire. L'ancien pasteur a un peu négligé ses ouailles. Le nouveau les veut toutes à Dieu. Une seule lui résiste. C'est une jeune fille qui vit seule avec son père et qui affecte un pessimisme outré. Ils ont éprouvé de grands malheurs. Le père ne croit à rien ; la fille, pas à grand'chose. L'abbé Ramel prend son courage à deux mains et va voir les Degmont. Ils sont très bien élevés, et le reçoivent froidement, mais poliment. Après un quart d'heure de conversation, il a conquis définitivement M. Degmont père, et il a fait sur Jane, sa fille, une impression extraordinaire. Cette âme altière, hautaine, irritée, se sent devenir meilleure. L'abbé Ramel profite de ces bonnes dispositions pour la ramener à la foi religieuse d'abord, à la pratique de la religion ensuite. Presque chaque jour, le curé d'Anchelles va rendre visite à la nouvelle convertie. Cela fait jaser les habitants, et l'abbé Ramel est dénoncé à son évêque. Fort du témoignage de sa conscience qui est sans reproche, il ne comprend pas que sa conduite puisse être l'objet d'aucun scandale. L'évêque n'est pas de cet avis, et il a raison. Si pure que soit l'affection de l'abbé Ramel pour sa pénitente, elle a ses dangers. Le curé d'Anchelles ne les voit

pas ; l'évêque les voit pour lui, et il lui inflige la privation de sa paroisse pendant trois mois. Dans cet intervalle, Jane Degmont fait la connaissance du capitaine de Noves qui la demande en mariage. Le mariage a lieu. Elle a un fils et devient veuve un an après. L'abbé Ramel se constitue alors le tuteur dévoué de Pierre de Noves et concentre sur cet enfant toute la tendresse sentimentale qu'il avait autrefois pour la mère. Les années passent ; la guerre de 1870 est déclarée. Pierre de Noves s'engage ; l'abbé Ramel le suit à l'armée et, pour épargner un chagrin à sa mère, se fait tuer à la place du jeune soldat. Sans doute, aucun mauvais rêve n'a jamais effleuré le sentiment tout platonique que l'abbé Ramel a nourri pour Jane Degmont. Il n'en est pas moins vrai que ce sentiment était de l'amour et un prêtre ne doit avoir de ces sentiments-là pour aucune créature humaine. Le curé d'Anchelles n'en goûte que l'amertume et la souffrance. Il ne se brûle pas à son attrait comme Jocelyn ; mais il aurait pu s'y brûler. A ces divers points de vue, je ne saurais approuver *le Curé d'Anchelles*. J'ajoute que, tout en manifestant du respect pour les choses de la religion, l'auteur en parle parfois comme quelqu'un qui ne les connaît pas. Il est plus heureux quand il décrit les paysans et leurs mœurs. Un curieux type, très original, plein de relief, c'est le vieux comte de Noves. Ruiné par la Révolution, n'ayant pas su tirer la moindre obole du « bien des émigrés, » il est rentré dans la bicoque qui lui reste de son ancienne fortune, cultive ses petites terres, parle patois, porte des sabots, mais a aussi grand air, le dimanche au banc d'œuvre, que lorsqu'il faisait sa cour à Louis XVIII. Une autre figure bien sympathique également, c'est la « mère Eulalie, » la servante du curé Ramel, et qui soigne si bien « son pauvre enfant d'abbé. » La mère Eulalie et le comte de Noves sont naturels et vrais ; l'abbé Ramel et Jane Degmont ne le sont pas.

8 et 9. — Cargoville, dans le Tarn-Inférieur, est sens dessus dessous. La période électorale est ouverte, et il s'agit de savoir qui l'emportera : du farouche docteur Cardailhe, radical à tous crins, exterminateur des préjugés, ogre de la bourgeoisie, mangeur de nobles, fléau des « rats de sacristie, » et M. Agnelard de Broutizac, commerçant enrichi, ayant des prétentions aristocratiques, bénin, onctueux, centre-gauche. Cardailhe est défendu par le terrible Jean de Nottambourg, gibier de « Pélagie » sous l'Empire, communard en 1871 et présentement rédacteur en chef du *Phare de Cargoville*. Agnelard a pour plume Raoul Nadir, un aimable sceptique, rédacteur en chef du *Conciliateur cargovillois*. C'est autour de ces quatre personnages que gravite l'action de *la Marmite électorale*, de M. Gaston Rayssac. Au dénouement, Cardailhe est élu. Il a le triomphe bruyant et le fait cruellement sentir au malheureux Agnelard qui devient de plus en plus aristo-

crate et marie sa fille au vicomte Robert de Carpanac. Cela le console de tous les déboires que lui a valu la candidature officielle. Il va sans dire que Cardailhe, Agnelard, Jean de Nottambourg et Raoul Nadir (deux farceurs, entre parenthèse, qui s'entendent admirablement à l'écumer, la marmite) ne sont pas les seuls personnages du roman de M. Rayssac. Il y a une foule de comparses, fonctionnaires, magistrats, électeurs influents, qui tous ont leur physionomie particulière. Oh! l'amusante satire des mœurs créées par le suffrage universel! L'auteur semble avoir beaucoup vécu dans le milieu qu'il décrit. C'est surtout dans la révélation de tous les trucs, mesquins ou formidables, dont se servent tour à tour ses héros pour décrocher la timbale, dans la mise en mouvement des influences multiples et imprévues qui agissent en sens divers sur la foule, dans la recherche des sentiments contradictoires qui bouleversent la conscience et la volonté des naïfs électeurs, que nous trouvons le roman de M. Rayssac intéressant et instructif. La propagande un jour de foire, la réunion électorale au cercle radical, les conseils pratiques donnés aux secrétaires de mairie pour faire sauter la coupe en faveur du candidat officiel, la rage épileptique du candidat besogneux à qui l'argent promis n'arrive pas, l'anxiété de son concurrent en présence de la maladie du président du tribunal, dont le siège a été promis à cinq aspirants, sont des morceaux d'un comique achevé, mais au fond bien tristes, car ils nous font toucher du doigt cette affection démoralisatrice que nous appellerions volontiers la névrose de la députation. Cette névrose, Maurice Desrolands, dont M. Félix de Comberousse nous raconte l'histoire, dans *Député,* en était atteint à un degré suprême à l'instar de Cardailhe et d'Agnelard. Modéré en 1877, cela ne lui réussit pas. Il se fait radical en 1881 et explique ainsi son évolution : « Modéré équivaut à l'attente; radical équivaut à l'action. En 1877, je pensais qu'il fallait attendre; en 1881, je pense qu'il faut agir. Les réformes alors prématurées sont aujourd'hui réalisables. » Et dire que des milliers de sots se paient de cette monnaie-là! Elle vaut un siège au Palais-Bourbon à l'avocat Desrolands. Il n'y brille pas. Étoile à Tressac, il n'est à Paris que nébuleuse. L'aventure finit par une brouille entre Monsieur le député et sa femme — qui surprend son mari en flagrant délit d'adultère. Il donne sa démission, revient dans le Périgord, se réconcilie avec sa « moitié » et, s'apercevant qu'il ne sait rien, se remet à étudier. Il aurait bien dû commencer par là.

10 et 11. — Lecteurs, plaignez le critique, lorsqu'il est obligé de rendre compte d'un nouveau roman d'Ouida (Mlle de La Ramée). Un volume de quatre cents pages ne suffit pas à cette pondeuse britannique pour débiter au public les fruits de son imagination prêcheuse, raisonneuse, ennuyeuse. Il lui en faut le double. Ce qui rend excessive-

ment pénible l'examen de ces « développements sans fin. » J'ai cru pourtant comprendre que, dans *le Dernier des Clarencieux,* il s'agissait d'un grand seigneur anglais, Ernest Chandos, qui possède une fortune immense, donne le ton à la haute société londonienne, parisienne, florentine, est adoré du beau sexe. Mais il a un ennemi caché, John Trevenna, son homme d'affaires, qui trame dans l'ombre contre lui les plus noires machinations, le ruine et s'enrichit à ses dépens. En Italie, Chandos rencontre une contadine sauvage et raffinée, qui fait l'innocente et dont l'esprit n'ignore rien. Elle a nom Castalia. L'amour de cette « jeune déesse » qui n'est qu'une fausse paysanne, console Chandos de ses malheurs. Il lui donne son nom. Il y a dans ce roman une chaleureuse défense du juif. Comme cette défense est donc opportune! Il y a aussi pas mal de digressions sur le « culte de la nature. » Les titres des chapitres affectent des allures latines, romantiques et byronniennes : « Pythias et Méphistophélès; » « la comète et sa queue; » « papillons sur épingles; » « celui qui guette la chute d'Ilion; » « la mort du Titan; » « *Facilis descensus averni;* » « dans le filet du rétiaire; » « *magister de vivis lapidibus* ; » « le créancier de la salle de porphyre, » etc., etc. Toutes ces bizarreries ne font pas un chef-d'œuvre du *Dernier des Clarencieux.*

Une autre plume féminine qui continue à écrire furieusement et qui commence à devenir insupportable, c'est la reine de Roumanie, Carmen Sylva. Sa dernière production : *Le Roman d'une princesse,* est de la littérature de troubadour, mâtinée de pédantisme. On y voit une jeune Allemande, fille d'une Altesse régnante, écrire à un professeur d'université dont les ouvrages l'ont ravie. Le professeur répond et une correspondance s'engage qui aboutit au plus romanesque amour. On veut marier la princesse Ulrique à un grand-duc. Elle déclare qu'elle aime le docteur Hallmuth et qu'elle l'épousera. Grand scandale, refus du père, enlèvement de la fille. Bref, la princesse est maintenant Mme la professeuse. Hallmuth est démocrate jusqu'à la moelle des os; il traite sa femme comme une vulgaire bourgeoise, et, s'imaginant qu'Ulrique regrette son sacrifice, ne lui épargne pas les affronts. Le désenchantement a suivi les ivresses de la passion. Un enfant naît qui réconcilie les époux, et l'Altesse elle-même ne tient plus rigueur à son gendre. Cette aventure est absolument quelconque : elle pourrait néanmoins intéresser. L'auteur s'est plu à la rendre fatigante, en exposant, relatant et détaillant toutes les arguties dont se sert le panthéiste Hallmuth pour inculquer à son élève, à sa fiancée, à sa femme, ses théories nébuleuses, schopenhauriennes et souverainement antichrétiennes : ce à quoi il ne parvient pas comme il le voudrait. Ulrique, malgré tout, conserve quelques lambeaux de son ancienne foi et la notion du devoir. De son temps, Alfred de Vigny disait : « Les

rois font des livres aujourd'hui ; il est vrai qu'ils les font mauvais. » Et les reines donc!

12 et 13. — Jean Durocher est le fils d'un riche industriel, d'un homme d'action. Mais, s'il a hérité de la fortune de son père, il n'a pas hérité de son énergie. C'est un rêveur, un irrésolu. La vie lui paraît indifférente. Sorti du collège à dix-neuf ans, il se livre à des études philosophiques. Résultat : perte de la foi chrétienne. Il reste néanmoins spiritualiste et déiste. Lamartine est son poète. Cela ne donne pas le calme à son esprit. Son âme inquiète souffre de la maladie de l'idéal. Abandonné d'une jeune fille qu'il aimait et voulait épouser, il se lie avec une étoile du demi-monde, Suzanne Huyghens. Celle-ci meurt de la poitrine, comme Marguerite Gautier, de *la Dame aux camélias*. Jean Durocher emmène Suzanne en Algérie. Il s'y lie avec un religieux, le père Dereins, qui confesse Suzanne et convertit Jean. Tel est le sujet traité par M. Émile Pierret dans *les Illusions du cœur*. En dehors du dénouement, on ne voit pas trop l'idée morale qui a présidé à l'enfantement de cette œuvre. Venir au monde riche, passer les années d'enfance et de collège dans un effacement complet, aimer une cousine qui ne vous aime pas et en épouse un autre, se faire soldat, se dégoûter de l'état militaire, rentrer dans la vie civile, devenir philosophe, ne plus l'être, aimer par caprice, ne pas travailler du tout, et se laisser ballotter par les événements!... Mais c'est là malheureusement ce que font la plupart des jeunes riches qui, rongés par le scepticisme, ne savent jamais, nuls, médiocres et inutiles, vers quel point diriger leurs minces facultés. Le thème est d'une banalité désespérante. Il n'y a vraiment d'original dans ces *Illusions du Cœur* que la conversion de la fin. — Très originale aussi la conversion qui termine *la Marquise Folie!* Cette marquise, Diane de son petit nom, a été élevée chez une tante ultra-mondaine qui a complètement négligé l'éducation de sa nièce. Jeune fille, Diane est sage, mais évaporée et d'instincts inquiétants. Mariée avec le marquis de Saixtonge, elle ne pense qu'aux plaisirs. Noces et festins, soirées et réceptions, bals et concerts, voilà toute son existence. Son mari meurt. Elle assiste à un sermon du P. Bonesmar (lisez : Monsabré), et touchée de la grâce, va le trouver à la chapelle du couvent pour se confesser. Le P. Bonesmar ne confessait guère les femmes. Mais il fait une exception en faveur de celle-ci, qui, depuis vingt ans, ne s'était pas approchée des sacrements. Pour un peu, il lui aurait dit, comme le P. Milleriot, à une vieille pécheresse qui n'avait pas mis les pieds à l'église depuis sa première communion : « Vous valez un homme ; commencez! » La marquise de Saixtonge épouse en secondes noces le comte de la Roche-Hébert, avec lequel, âmes sensibles soyez satisfaites! la Folie d'autrefois vit très heureuse et très calme. Le roman de M. de Reuilhie est

conçu dans un excellent esprit. Mais, comme valeur littéraire, c'est du sous-Feuillet.

14. — Tout Espagnol qu'il soit, M. E. Tusquets manie la langue française en maître ouvrier, et sa *Negra* dénote certainement un romancier de mérite. Mais quel livre touffu, diffus, confus, exubérant, déconcertant et broussailleux ! on ne s'y reconnaît pas ! C'est d'abord, à la Havane, la physiologie d'un régiment dont tous les officiers ont la manie d'ergoter, de discuter, de disputer avec leur aumônier, le Père Jésus. Ils l'aiment, au fond, même le chirurgien-major, qui se dit matérialiste ; mais ils trouvent un malin plaisir à le faire enrager. Il faut avouer aussi que ce brave aumônier est loin d'être un aigle ; ce qui ne l'empêche pas d'être tout à ses devoirs. Il a pris en amitié un jeune lieutenant, Xavier Portal, à qui il croit du cœur. Il lui a un jour sauvé la vie aux dépens de la sienne, et voudrait le voir revenir à une vie plus digne. Rien n'y fait ; rien ne corrige le libertin Portal. Alors, le Père Jésus l'abandonne à sa destinée, en lui disant : « Du bois dont tu es bâti on peut faire un héros ou un saint ; mais, hélas ! Xavier, j'ai la certitude que tu ne seras qu'un grandissime j...f... » Il ne se trompait pas. L'officier Portal commet une série de vilenies dont la plus abominable consiste à enlever au vieux général Figueroa sa jeune femme, la Negra. Il est vrai que cette Negra est passablement névrosée, pour ne pas dire corrompue. Le roman se termine par un drame sanglant et certains détails ne laissent pas que d'être un peu scabreux. M. Tusquets a mis en tête de son livre cette épigraphe : « On peut vivre sans père ni mère ; peut-on vivre sans Dieu ? » Les tristes aventures de Portal et de la Negra répondent : Non ! moralement non ! Faut-il inférer de là que l'écrivain a voulu faire de son roman une thèse contre l'athéisme ? Il n'y a pas probablement pensé ; il affecte même çà et là un petit air d'incrédulité dont il doit être fier, bien qu'il n'y ait pas de quoi. Mais le type pervers de la Negra d'un côté, le libertinage de Portal de l'autre, et, en opposition avec l'existence malfaisante de ces deux êtres dévoyés, sans espoir et sans foi, la vie pure, édifiante, chastement aimante de la jeune Castillane Maria, suggèrent logiquement à l'esprit du lecteur la conclusion que j'indique.

15. — *Le Comte de Palène*, de Jean de la Brète, vient tout à fait à point pour nous distraire des tragédies et des subtilités de *la Negra*. Ici, pas de drame sanglant, pas de casuistique obscure : une simple histoire d'amour, cavalièrement racontée, ce qui parfois détonne un peu, quand on sait que Jean de la Brète est un pseudonyme féminin. Il y a, dans sa nouvelle œuvre, quatre personnages en vue : deux cousins, M. de Servin, poète décadent, esprit paradoxal, et le comte de Palène, gentilhomme campagnard, misanthrope indécrottable, ayant le mariage en horreur ; deux demi-sœurs, Paule Ravel et Si-

monne de Valnarge. Comment les deux cousins épouseront les deux demi-sœurs, tout le roman est là. Il se passe en conversations où la verve pétille, en dialogues rapides, menés avec entrain. Par-ci par-là quelques scènes mélancoliques où le sourire transparaît à travers les larmes. Les impressions sont avouables, mais fugitives. Un peu de sentiment chrétien n'aurait rien gâté : il n'y est pas. Pour les hommes, on s'en console ; mais pour les deux jeunes filles, charmantes d'ailleurs, c'est un peu choquant. Une petite remarque en passant : si l'on désigne un gentilhomme simplement par son nom de famille, sans son titre, on ne doit pas joindre la particule à ce nom et dire, par exemple : « De Palène » fait telle chose... « De Palène » a telles qualités. Cela est du dernier bourgeois et ne s'explique guère, quand on s'appelle La Brète... avec particule. Et c'est pourtant ce qu'on trouve presque à chaque page du nouveau roman de l'auteur de *Mon oncle et mon curé.*

16. — Je voudrais bien recommander sans la moindre réserve la *Violette Mérian,* de M. Augustin Filon. Il est de mode aujourd'hui de vanter le roman romanesque. Celui-ci l'est, romanesque, romanesque souverainement, d'un romanesque qui entraîne, qui saisit, qui charme. Et il est très élégamment écrit. Et il a fait les délices des gens difficiles du *Journal des Débats,* où il a paru en feuilleton. Et il est moral au fond. Eh bien! malgré toutes ses belles qualités, ne mettez pas *Violette Mérian* entre des mains trop jeunes. Les autres peuvent le feuilleter sans le moindre péril. Cette Violette est une orpheline sortant d'un couvent d'Irlande, où elle a passé son enfance. A l'âge de dix-sept ans, elle est envoyée en France, dans une villa de Cannes, pour faire l'éducation de la fille (?) du jeune duc Philippe de Navarreins. A la Villa Marina, Violette, qui ne paie pas de mine, est fort mal reçue par les domestiques. Le duc, un aimable cavalier de vingt-quatre ans, l'accueille, au contraire, avec grâce et respect. Quant à la duchesse... on a trompé la pauvre Violette. Il n'y a pas de duchesse du tout. Celle qui règne dans la maison, la mère de la petite Madeleine, est la maîtresse du duc, Nella, une ancienne danseuse italienne qu'on appelait au théâtre la Marinella. Un pareil milieu ne convenait pas à Violette. Elle fait ses malles pour repartir. Mais voilà que Madeleine tombe malade, atteinte de la petite vérole. La mère, effrayée, fuit, craignant la contagion. Violette reste et soigne l'enfant en vraie sœur de charité. Ce dévouement produit sur l'esprit du duc de Navarreins une profonde impression. Il se prend à aimer Violette d'un amour pur et discret, sans jamais lui faire le moindre aveu. Puis, rappelé par la duchesse douairière de Navarreins, il retourne à Paris, laissant l'enfant aux soins de l'institutrice. Celle-ci s'attache d'autant plus à Madeleine, qu'elle ne s'explique pas pourquoi elle est ainsi

abandonnée de son père et de sa mère. Sa mère, passe encore! C'est une courtisane sans cœur et sans âme qui a remplacé le duc de Navarreins par un boyard russe très argenté. Mais son père, qui paraît si bon, si noble, si juste? Violette n'en croit pas ses yeux. Patience! Elle essaye, en attendant, de jeter quelques germes chrétiens dans l'âme de son élève. Il faut vivre cependant. Violette entre comme caissière dans une grande maison du commerce parisien, et se constitue définitivement la véritable mère d'une enfant à qui la nature a donné les instincts de la danseuse Nella et dont la présence n'est que compromettante pour elle. Un hasard lui apprend la naissance de Madeleine. Le duc n'est pas son père. Ainsi s'explique sa froideur. Violette a retrouvé Philippe, et, comme elle a perdu sa place, elle n'hésite pas à recourir à lui pour l'aider à achever l'éducation de Madeleine. Le duc de Navarreins a été nommé député. Une douce intimité, en tout bien tout honneur, s'établit entre lui et Mlle Mérian. Cela le délasse des ennuis de la politique. Madeleine, devenue jeune fille, éprise de sottes amours, se marie avec un fainéant et meurt, après avoir dévoré toutes les économies de Violette. Que va devenir l'ancienne institutrice? Elle ne sait point. Elle a accompli son devoir jusqu'au bout, jusqu'à l'héroïsme de la charité. Ces dévouements-là, Dieu les récompense, même en ce monde. Violette Mérian est aujourd'hui duchesse de Navarreins. J'admire l'art avec lequel M. Augustin Filon a su de l'étude d'une âme très pure et du récit d'une vie très simple tirer une succession de scènes et d'événements tout à fait naturels qui s'élèvent peu à peu à l'émotion intense. Ce n'est pas un mince mérite que d'enchâsser ainsi sans que rien jure, des choses vraies dans une action vraisemblable, et de faire se dénouer avec la plus grande convenance des situations plus que délicates. Ce double mérite, M. Filon l'a au suprême degré.

17 et 18. — C'est aussi un roman très romanesque, écrit dans une langue poétique et colorée, que *l'Étoile des Baux,* de M. Paul Marin. Il y a seulement cette différence entre ce roman-ci et *Violette Mérian,* qu'il est d'une invraisemblance naïve. N'en soyons pas trop offusqué, puisqu'il intéresse tout de même. Après tout, les caractères étudiés par l'auteur ne sont pas des gens du Nord. Ils ont vu le jour dans le pays du capitaine Marius Cougourdan et de Jean de Figues, et leurs « coups de soleil » n'ont rien de bien surprenant. Ainsi, la princesse Régina n'a point le sou; mais elle descend en droite ligne de la noble et royale maison des Baux, si célèbre en Provence. Ainsi, le capitaine Valabran n'a pas pour deux liards d'esprit pratique; mais il est poète et artiste comme Pierre Loti. Régina et Valabran s'aiment. Une princesse et un poète, quoi de mieux assorti? Est-ce que, comme dit Frédéric Mistral, les poètes ne sont pas des gentilshommes? Valabran,

lui, l'est de corps et d'âme, sinon de naissance. Il l'est si bien, que lorsque cette folle de princesse se jette à son cou et lui dit : « Je suis à vous! » Valabran s'éloigne : il ne veut l'étoile des Baux qu'en justes noces. Par dépit, celle-ci laisse ses tuteurs la promettre en mariage à Lucien de Ribaròl, un faquin perfide. Par dépit aussi, le capitaine de l'*Estelo de mar* cherche à oublier dans de vulgaires débauches l'amour de Régina. Le dénouement est un véritable coup de théâtre. Ribarol mène la princesse des Baux à l'autel. Elle va prononcer le oui définitif, lorsqu'elle aperçoit Valabran perdu dans la foule au milieu de l'église. Aussitôt, elle court vers lui et s'écrie : « C'est lui! mon époux! » Quoi de plus romanesque? Mais aussi quoi de plus invraisemblable? Apparemment que le mariage civil n'existait pas à Marseille au temps où la princesse des Baux fit cette superbe esclandre. M. Paul Marin est jeune : il nous donnera mieux. Ce qui m'autorise à rendre cet oracle, ce sont les pages ensoleillées comme des aquarelles, qu'il a consacrées à la mer bleue, au vieux port phocéen plein de mouvement et de vie, à sa rade aux nuits étincelantes, à tout ce monde joyeux et de belle humeur qui s'agite autour de la Cannebière. Toute cette partie de *l'Étoile des Baux* donne une véritable sensation d'art.

Et c'est précisément ce que ne donne pas, bien qu'il soit fort agréable à lire, un autre roman qui se développe dans les mêmes régions. Je veux parler du *Fada,* par Zari. Un jeune orphelin, Pierre de Sivry, a été recueilli par le général d'Egmont, ancien compagnon d'armes de son père, tué à Champigny. D'un caractère naturellement enclin à la mélancolie, ses penchants ont été développés par un vieux pâtre provençal, Ourrias, qui a toujours vécu dans la solitude et qui passe pour sorcier. Ourrias donne à Pierre ses goûts pour la vie rustique et lui inspire la haine des femmes. « Il faut, lui dit-il, n'aimer que la Grande (la nature). On est tranquille avec elle. Il est mauvais de donner son cœur à une femme. L'amour est la pire des folies. Il n'y a d'aimable que les champs, les bois, les bêtes du bon Dieu. C'est là qu'on trouve le bonheur. Se garder de la femme, c'est se garder du chagrin. » Nourri de ces maximes misanthropiques et misogyniques, Pierre de Sivry est à dix-huit ans un vrai sauvage. Très doux d'ailleurs, il ne se plait qu'avec les oiseaux, les lermuzes et le père Ourrias. Les Provençales espiègles disent de lui : « Il est beau garçon, mais c'est un *fada* » — un innocent. Sur ces entrefaites, arrive au château Marcelle d'Egmont, la fille du général. Pierre devient amoureux de Marcelle ; mais il n'en a pas conscience tout d'abord et, quand il finit par analyser ses sentiments, sa sauvagerie habituelle l'empêche de se déclarer. Il souffre en silence, et Marcelle ne s'aperçoit pas de cette souffrance. Il est plein pour elle d'attentions délicates, et elle n'en a cure. Il la sauve un jour d'un grand danger, et elle l'en remercie à

abandonnée de son père et de sa mère. Sa mère, passe encore! C'est une courtisane sans cœur et sans âme qui a remplacé le duc de Navarreins par un boyard russe très argenté. Mais son père, qui paraît si bon, si noble, si juste? Violette n'en croit pas ses yeux. Patience! Elle essaye, en attendant, de jeter quelques germes chrétiens dans l'âme de son élève. Il faut vivre cependant. Violette entre comme caissière dans une grande maison du commerce parisien, et se constitue définitivement la véritable mère d'une enfant à qui la nature a donné les instincts de la danseuse Nella et dont la présence n'est que compromettante pour elle. Un hasard lui apprend la naissance de Madeleine. Le duc n'est pas son père. Ainsi s'explique sa froideur. Violette a retrouvé Philippe, et, comme elle a perdu sa place, elle n'hésite pas à recourir à lui pour l'aider à achever l'éducation de Madeleine. Le duc de Navarreins a été nommé député. Une douce intimité, en tout bien tout honneur, s'établit entre lui et Mlle Mérian. Cela le délasse des ennuis de la politique. Madeleine, devenue jeune fille, éprise de sottes amours, se marie avec un fainéant et meurt, après avoir dévoré toutes les économies de Violette. Que va devenir l'ancienne institutrice? Elle ne sait point. Elle a accompli son devoir jusqu'au bout, jusqu'à l'héroïsme de la charité. Ces dévouements-là, Dieu les récompense, même en ce monde. Violette Mérian est aujourd'hui duchesse de Navarreins. J'admire l'art avec lequel M. Augustin Filon a su de l'étude d'une âme très pure et du récit d'une vie très simple tirer une succession de scènes et d'événements tout à fait naturels qui s'élèvent peu à peu à l'émotion intense. Ce n'est pas un mince mérite que d'enchâsser ainsi sans que rien jure, des choses vraies dans une action vraisemblable, et de faire se dénouer avec la plus grande convenance des situations plus que délicates. Ce double mérite, M. Filon l'a au suprême degré.

17 et 18. — C'est aussi un roman très romanesque, écrit dans une langue poétique et colorée, que *l'Étoile des Baux*, de M. Paul Marin. Il y a seulement cette différence entre ce roman-ci et *Violette Mérian*, qu'il est d'une invraisemblance naïve. N'en soyons pas trop offusqué, puisqu'il intéresse tout de même. Après tout, les caractères étudiés par l'auteur ne sont pas des gens du Nord. Ils ont vu le jour dans le pays du capitaine Marius Cougourdan et de Jean de Figues, et leurs « coups de soleil » n'ont rien de bien surprenant. Ainsi, la princesse Régina n'a point le sou; mais elle descend en droite ligne de la noble et royale maison des Baux, si célèbre en Provence. Ainsi, le capitaine Valabran n'a pas pour deux liards d'esprit pratique; mais il est poète et artiste comme Pierre Loti. Régina et Valabran s'aiment. Une princesse et un poète, quoi de mieux assorti? Est-ce que, comme dit Frédéric Mistral, les poètes ne sont pas des gentilshommes? Valabran,

lui, l'est de corps et d'âme, sinon de naissance. Il l'est si bien, que lorsque cette folle de princesse se jette à son cou et lui dit : « Je suis à vous! » Valabran s'éloigne : il ne veut l'étoile des Baux qu'en justes noces. Par dépit, celle-ci laisse ses tuteurs la promettre en mariage à Lucien de Ribarol, un faquin perfide. Par dépit aussi, le capitaine de l'*Estelo de mar* cherche à oublier dans de vulgaires débauches l'amour de Régina. Le dénouement est un véritable coup de théâtre. Ribarol mène la princesse des Baux à l'autel. Elle va prononcer le oui définitif, lorsqu'elle aperçoit Valabran perdu dans la foule au milieu de l'église. Aussitôt, elle court vers lui et s'écrie : « C'est lui! mon époux! » Quoi de plus romanesque? Mais aussi quoi de plus invraisemblable? Apparemment que le mariage civil n'existait pas à Marseille au temps où la princesse des Baux fit cette superbe esclandre. M. Paul Marin est jeune : il nous donnera mieux. Ce qui m'autorise à rendre cet oracle, ce sont les pages ensoleillées comme des aquarelles, qu'il a consacrées à la mer bleue, au vieux port phocéen plein de mouvement et de vie, à sa rade aux nuits étincelantes, à tout ce monde joyeux et de belle humeur qui s'agite autour de la Cannebière. Toute cette partie de *l'Étoile des Baux* donne une véritable sensation d'art.

Et c'est précisément ce que ne donne pas, bien qu'il soit fort agréable à lire, un autre roman qui se développe dans les mêmes régions. Je veux parler du *Fada,* par Zari. Un jeune orphelin, Pierre de Sivry, a été recueilli par le général d'Egmont, ancien compagnon d'armes de son père, tué à Champigny. D'un caractère naturellement enclin à la mélancolie, ses penchants ont été développés par un vieux pâtre provençal, Ourrias, qui a toujours vécu dans la solitude et qui passe pour sorcier. Ourrias donne à Pierre ses goûts pour la vie rustique et lui inspire la haine des femmes. « Il faut, lui dit-il, n'aimer que la Grande (la nature). On est tranquille avec elle. Il est mauvais de donner son cœur à une femme. L'amour est la pire des folies. Il n'y a d'aimable que les champs, les bois, les bêtes du bon Dieu. C'est là qu'on trouve le bonheur. Se garder de la femme, c'est se garder du chagrin. » Nourri de ces maximes misanthropiques et misogyniques, Pierre de Sivry est à dix-huit ans un vrai sauvage. Très doux d'ailleurs, il ne se plaît qu'avec les oiseaux, les lermuzes et le père Ourrias. Les Provençales espiègles disent de lui : « Il est beau garçon, mais c'est un *fada* » — un innocent. Sur ces entrefaites, arrive au château Marcelle d'Egmont, la fille du général. Pierre devient amoureux de Marcelle ; mais il n'en a pas conscience tout d'abord et, quand il finit par analyser ses sentiments, sa sauvagerie habituelle l'empêche de se déclarer. Il souffre en silence, et Marcelle ne s'aperçoit pas de cette souffrance. Il est plein pour elle d'attentions délicates, et elle n'en a cure. Il la sauve un jour d'un grand danger, et elle l'en remercie à

peine. Est-ce qu'un pauvre esprit comme Pierre est capable d'amour? Il l'aime cependant à en mourir, le pauvre garçon! Ce qui n'est pas le cas du très correct, très poli, très froid Roger de Presles qui lui fait la cour uniquement à cause de sa dot. Marcelle à la fin voit clair dans le jeu de ce calculateur. En même temps, lui apparaissent toutes les délicatesses de Pierre de Sivry. C'est lui qu'elle épouse. *Le Fada* est un roman moral et honnête. Il en est de même des *Amours simples*, par M. Pierre Maël; de *l'Idéal de Germaine*, par Marie Montal; de *Fais bien!* par Marcel Lythe (Louise Paliard).

19, 20 et 21. — Le docteur Hugh Le Bodinio a un neveu, Joël, et une fille d'adoption : Maïna. Joël et Maïna s'aiment; mais ils ne le savent pas. Ils habitent tous les trois sur les bords de l'Océan, près de Saint-Malo, dans une petite maison entourée de pins et de plantes odoriférantes. Le docteur est un de ces médecins comme on en trouve dans les romans : il se lève la nuit à toute heure; il laisse de l'argent chez ses malades pauvres; il a un vieux cheval, une vieille patache, et il porte un costume qui date de l'an VI. C'est la Providence de la contrée. Le neveu et la fille adoptive courent par les dunes, font au vieil oncle des surprises et des peurs, jouent à cache-cache et se retrouvent toujours devant la grande mer. Un jour, ils découvrent qu'ils ne se détestent pas, se le disent et se marient. Le neveu Joël, qui a fait un peu de médecine à l'école buissonnière, étudie sérieusement Hippocrate et Galien. Il succédera au centenaire Le Bodinio. M. Pierre Maël a intitulé cette idylle : *Amours simples*, et il l'a simplement racontée. Aussi s'en dégage-t-il une impression fraîche et saine, comme cet air salin du Grand-Bé où dort Châteaubriand.

L'auteur de *l'Idéal de Germaine*, Mme Marie Montal, a fait du chemin depuis son roman inexpérimenté de début : *A l'ombre de Lourdes*. La voilà aujourd'hui sûre de son idée, maîtresse de sa forme. Il y a bien encore dans *l'Idéal de Germaine* quelques pages où l'écrivain cherche à montrer combien lui ont profité ses lectures, surtout la lecture des œuvres du Père Lacordaire, qu'elle cite abondamment. Mais ce léger défaut n'enlève rien aux mérites du nouveau roman de Mme Marie Montal. Germaine Fèvre est la fille d'un banquier qui se ruine et se meurt. Elle est réduite à se placer comme institutrice chez Mme de Bayne, femme légère et sans cœur. Un jeune célibataire, Raymond de Mirelle, s'éprend de Geneviève. Celle-ci a juré de n'épouser que l'homme qui partagera sa foi. Or, Raymond est profondément sceptique : il ne croit pas. Aucun scrupule chrétien, par exemple, n'arrête Olga de Vignol, qui veut devenir Mme de Mirelle, et qui, voyant en Germaine une rivale redoutable, lui voue une haine à mort. De concert avec Mme de Bayne, elle organise un hideux complot qui éloigne Raymond et Germaine l'un de l'autre. Mlle Fèvre tombe malade : elle

va mourir. Raymond de Mirelle, qui l'aime toujours, promet de redevenir chrétien si Germaine guérit. Le miracle se produit, et l'idéal de la jeune fille se réalise. Elle aura un mari qui partagera sa croyance et elle espère que Dieu lui donnera des enfants chrétiens et une vieillesse sans ombre. Tout cela est raconté dans une langue facile, élégante parfois, toujours correcte. L'émotion n'en est pas absente et la façon dont certains épisodes sont traités rappelle les *Valbriant* et la *Fleurange* de feue Mme Augustus Craven.

On peut descendre des Croisés et avoir une âme basse, un cœur vil. Cela s'est vu quelquefois, dans le monde réel ; cela se voit trop souvent dans les romans. Combien d'auteurs partent de là pour généraliser et pour vilipender la noblesse ! Telle n'a pas été évidemment l'intention de Mme Louise Paliard, dans *Fais bien !* Le noble qu'elle peint, Rodrigue de la Roche-Motte, est un lâche, un poltron, un misérable. Il lance sournoisement un de ses chiens contre Jacques Verneuil, en qui il pressent un rival, et, quand celui-ci horriblement mordu à la main, le traite comme il le mérite devant Ghislaine de Brouhant, Rodrigue se contente de ricaner. Mais si M. de la Roche-Motte déshonore par ses sentiments de palefrenier le nom de ses ancêtres, il n'en est pas de même des autres personnages aristocratiques du roman. Ghislaine est la fierté même, la justice aussi. On l'avait fiancée à Rodrigue : elle le méprise et le hait. Sa tante est le type de la vraie grande dame, digne et bonne, toute au devoir. Laurence du Guéret qui se laissait aller à son inclination pour Jacques Verneuil, devinant que Ghislaine de Brouhant aime sérieusement celui-ci, se fait carmélite. Quel est donc ce Jacques Verneuil qui a ainsi conquis le cœur de la fière Ghislaine ? Le fils d'un savant qui, reprenant en sous-œuvre l'exploitation d'une source minérale où le comte de Brouhant s'était ruiné, gagne des millions. Le savant mort, la mère de Jacques lui laisse ignorer sa fortune. A sa majorité, elle lui dit : « Tu es millionnaire. Je n'ai pas voulu t'élever comme un homme riche ; j'ai préféré te donner des goûts simples, t'enseigner le travail, la modestie, la sagesse. Fais bien ! quoi qu'il advienne, et rends le bien pour le mal. Tout est là. » Jacques Verneuil reste fidèle aux conseils de sa mère. Se figurant qu'une partie de la fortune gagnée par son père revient à Mlle de Brouhant, et ne pouvant pas la lui rendre — ce qui serait pour elle humiliant et blessant, il rachète les quelques terres qui restaient à la famille déchue, et les paie six fois leur valeur. Ghislaine de Brouhant aura ainsi une dot et pourra se marier. Comment se fait-il qu'après diverses péripéties fort dramatiques le mari soit Jacques Verneuil ? C'est là le nœud du roman. Il me suffit de l'indiquer. *Fais bien !* n'est pas du tout une œuvre mal faite.

22. — Le comte Léonce de Larmandie en est au second volume de sa *Chevauchée de la Chimère*. Celui-ci a pour titre : *L'Age de fer*. Ainsi l'auteur désigne-t-il ses années de collège, qu'il raconte en un style saisissant et plein de relief. On sent bien un peu partout la main de l'artiste, l'imagination du romancier. Mais on y sent pareillement un grand accent de vérité et de sincérité. Caractère indomptable et indompté que la moindre injustice irrite, jeune faon épris d'air et de liberté qui a la nostalgie du nid paternel, il se révolte contre les hypocrisies de ses camarades ; il supporte avec impatience le joug de l'emmurement ; il va si loin qu'il se fait donner le surnom de Catilina — une de ses admirations. Fervent chrétien, il s'accorde des allures d'enfant gâté qu'il blâmerait chez un mécréant. Cette épopée du « bagne scolaire » est fort intéressante et fort curieuse. Nous ne ferons à M. de Larmandie qu'un reproche : il nous semble parfois inéquitable, quand il critique, de sa plume acérée, les sévérités, les méthodes et les disciplines de ses éducateurs. Ce qui lui paraît pratiques surannées, règles de caserne, enfantillages de dévotion, n'est au fond qu'une gymnastique pour dompter les natures rebelles et façonner les esprits récalcitrants. Il faut surtout voir les résultats. Lui-même est une preuve que l'éducation des trois collèges ecclésiastiques où il a passé n'était pas trop mauvaise. Par exemple, là où M. de Larmandie excelle, c'est dans le portrait de ses anciens professeurs. On voit revivre le bienveillant Père Buisson, un peu banal, mais de si gaillarde humeur, si riche de bon sens et de finesse paysanne ; le Père Janus, qui s'attachait à rendre la confession pleine d'agréments et d'attraits ; le Père Terrasson, qui, sous un masque d'épouvantail, cachait un homme d'esprit et de cœur ; le Père Henry, type du parfait religieux ; le Père Courret, la terreur des cancres ; l'abbé Petit-Pas, qui corrigeait Lamartine... Et de quelle façon, grands dieux ! remplaçant amour par amitié, au mépris de toutes les règles prosodiques ; l'évêque Antistès qui inspira au jeune élève une sainte horreur pour les hommes de science pure ; qui encore ? Le Père Frugère, qu'il appelle le Père Vipère. Mais ce dernier pourrait bien être un peu trop poussé au noir. M. de Larmandie a dédié son livre aux « robes noires » qui ombragèrent son adolescence : « Dédain cérébral à celles qui furent pour lui barbares ; salut du cœur à celles qui lui furent miséricordieuses. » Cette dédicace résume l'esprit dans lequel a été conçu *l'Age de fer*.

23. — André Walter a-t-il existé ? On n'en doute pas, en lisant la préface de ses *Cahiers* — dans laquelle il est dit ceci : André naquit en Bretagne le 20 décembre 1870 d'un père de race saxonne et d'une mère originaire du pays de Cornouailles ; il aima très chastement une jeune fille, Emmanuèle ; sa mère lui défendit de l'épouser ; la jeune

fille en mourut ; lui devint fou et mourut aussi en pleine crise de vie morale. Mais il paraît que ce Walter est un mythe. M. Charles Maurras nous apprend que *les Cahiers* publiés sous son nom sont l'œuvre d'un tout jeune homme, M. André Gide. Tant pis ! On s'intéressait vraiment aux luttes d'une âme, travaillée d'un côté par une passion qu'elle n'osait « appeler amour, » hantée de l'autre par « l'idéal chrétien de la pureté. » On suivait pas à pas l' « intense culture de cette intelligence, » la « mobilité inquiète et songeuse » de cet esprit qui se nourrit de la *Bible,* de l'*Imitation,* de Schopenhauer, de Paul Verlaine, et dont les productions contiennent à la fois du bon blé, des épis rares, de l'ivraie, des folles herbes. Du moment que ce n'est plus sincère, le charme est rompu. Il nous reste à constater que M. André Gide a lu les poètes et les philosophes, et qu'il a su se les assimiler avec beaucoup d'art. Il lui revient aussi le mérite d'avoir su encadrer le gracieux pastel d'Emmanuèle au milieu de toutes ces songeries imprécises, de toutes ces mélancoliques aspirations.

24. — Je ne puis louer dans *Autour de la lune de miel*, de M. Paul Ponsolle, que deux petites nouvelles : *Comment j'ai connu ma femme* et *Voyage de noces.* C'est gai, amusant, plein d'émotion contenue. Quant à ses réflexions et aphorismes sur le bonheur conjugal, la meilleure solution du problème de la vie à deux, les choses à éviter, les choses à suivre dans le ménage, les joies et les amertumes du mariage, les moyens d'empêcher la femme vertueuse de se transformer en mondaine frivole, rien de bien neuf. Ce que M. Ponsolle nous répète a été dit cent fois — et cela fait partie du code matrimonial de tous les honnêtes gens. L'auteur de *Autour de la lune de miel* n'a pas même l'air de se douter que, dans nos sociétés chrétiennes, le mariage est un sacrement. Il flétrit le célibat, en quoi il a raison ; mais où il a tort, c'est d'englober le célibat religieux dans ses réprobations. Ce qui est absolument en dehors de la question. Le célibat religieux est un sacrifice volontaire fait en vue d'un but surnaturel. Il y a aussi le célibat du travail, de l'homme qui se consacre exclusivement à la science. Est-ce qu'il est raisonnable de les mettre sur la même ligne que le célibat égoïstique et vicieux ? Autre sottise : M. Ponsolle affirme que les fonctions ecclésiastiques ne sont pas incompatibles avec le mariage. C'est précisément la thèse favorite de l'époux de Mme Merrimann, M. Hyacinthe Loyson.

25. — Requis par le sous-préfet, le brave gendarme Joson a aidé à l'expulsion des bénédictins de Montleuvrier, dans les Alpes. — « Comment ! toi, Joson, un enfant du pays, lui dit le prieur, tu te prêtes à ce sacrilège. Je t'excommunie, toi et tous ceux dont tu te fais le complice ! » De ce jour, le gendarme Joson devient taciturne et triste. Il mangeait à peine, il ne faisait plus son service, il dépérissait à vue d'œil. On parla au nonce du Pape des remords de Joson. « Eh ! répon-

22. — Le comte Léonce de Larmandie en est au second volume de sa *Chevauchée de la Chimère*. Celui-ci a pour titre : *L'Age de fer*. Ainsi l'auteur désigne-t-il ses années de collège, qu'il raconte en un style saisissant et plein de relief. On sent bien un peu partout la main de l'artiste, l'imagination du romancier. Mais on y sent pareillement un grand accent de vérité et de sincérité. Caractère indomptable et indompté que la moindre injustice irrite, jeune faon épris d'air et de liberté qui a la nostalgie du nid paternel, il se révolte contre les hypocrisies de ses camarades ; il supporte avec impatience le joug de l'emmurement ; il va si loin qu'il se fait donner le surnom de Catilina — une de ses admirations. Fervent chrétien, il s'accorde des allures d'enfant gâté qu'il blâmerait chez un mécréant. Cette épopée du « bagne scolaire » est fort intéressante et fort curieuse. Nous ne ferons à M. de Larmandie qu'un reproche : il nous semble parfois inéquitable, quand il critique, de sa plume acérée, les sévérités, les méthodes et les disciplines de ses éducateurs. Ce qui lui paraît pratiques surannées, règles de caserne, enfantillages de dévotion, n'est au fond qu'une gymnastique pour dompter les natures rebelles et façonner les esprits récalcitrants. Il faut surtout voir les résultats. Lui-même est une preuve que l'éducation des trois collèges ecclésiastiques où il a passé n'était pas trop mauvaise. Par exemple, là où M. de Larmandie excelle, c'est dans le portrait de ses anciens professeurs. On voit revivre le bienveillant Père Buisson, un peu banal, mais de si gaillarde humeur, si riche de bon sens et de finesse paysanne ; le Père Janus, qui s'attachait à rendre la confession pleine d'agréments et d'attraits ; le Père Terrasson, qui, sous un masque d'épouvantail, cachait un homme d'esprit et de cœur ; le Père Henry, type du parfait religieux ; le Père Courret, la terreur des cancres ; l'abbé Petit-Pas, qui corrigeait Lamartine... Et de quelle façon, grands dieux ! remplaçant amour par amitié, au mépris de toutes les règles prosodiques ; l'évêque Antistès qui inspira au jeune élève une sainte horreur pour les hommes de science pure ; qui encore ? Le Père Frugère, qu'il appelle le Père Vipère. Mais ce dernier pourrait bien être un peu trop poussé au noir. M. de Larmandie a dédié son livre aux « robes noires » qui ombragèrent son adolescence : « Dédain cérébral à celles qui furent pour lui barbares ; salut du cœur à celles qui lui furent miséricordieuses. » Cette dédicace résume l'esprit dans lequel a été conçu *l'Age de fer*.

23. — André Walter a-t-il existé ? On n'en doute pas, en lisant la préface de ses *Cahiers* — dans laquelle il est dit ceci : André naquit en Bretagne le 20 décembre 1870 d'un père de race saxonne et d'une mère originaire du pays de Cornouailles ; il aima très chastement une jeune fille, Emmanuèle ; sa mère lui défendit de l'épouser ; la jeune

fille en mourut ; lui devint fou et mourut aussi en pleine crise de vie morale. Mais il paraît que ce Walter est un mythe. M. Charles Maurras nous apprend que *les Cahiers* publiés sous son nom sont l'œuvre d'un tout jeune homme, M. André Gide. Tant pis ! On s'intéressait vraiment aux luttes d'une âme, travaillée d'un côté par une passion qu'elle n'osait « appeler amour, » hantée de l'autre par « l'idéal chrétien de la pureté. » On suivait pas à pas l' « intense culture de cette intelligence, » la « mobilité inquiète et songeuse » de cet esprit qui se nourrit de la *Bible,* de l'*Imitation,* de Schopenhauer, de Paul Verlaine, et dont les productions contiennent à la fois du bon blé, des épis rares, de l'ivraie, des folles herbes. Du moment que ce n'est plus sincère, le charme est rompu. Il nous reste à constater que M. André Gide a lu les poètes et les philosophes, et qu'il a su se les assimiler avec beaucoup d'art. Il lui revient aussi le mérite d'avoir su encadrer le gracieux pastel d'Emmanuèle au milieu de toutes ces songeries imprécises, de toutes ces mélancoliques aspirations.

24. — Je ne puis louer dans *Autour de la lune de miel*, de M. Paul Ponsolle, que deux petites nouvelles : *Comment j'ai connu ma femme* et *Voyage de noces.* C'est gai, amusant, plein d'émotion contenue. Quant à ses réflexions et aphorismes sur le bonheur conjugal, la meilleure solution du problème de la vie à deux, les choses à éviter, les choses à suivre dans le ménage, les joies et les amertumes du mariage, les moyens d'empêcher la femme vertueuse de se transformer en mondaine frivole, rien de bien neuf. Ce que M. Ponsolle nous répète a été dit cent fois — et cela fait partie du code matrimonial de tous les honnêtes gens. L'auteur de *Autour de la lune de miel* n'a pas même l'air de se douter que, dans nos sociétés chrétiennes, le mariage est un sacrement. Il flétrit le célibat, en quoi il a raison ; mais où il a tort, c'est d'englober le célibat religieux dans ses réprobations. Ce qui est absolument en dehors de la question. Le célibat religieux est un sacrifice volontaire fait en vue d'un but surnaturel. Il y a aussi le célibat du travail, de l'homme qui se consacre exclusivement à la science. Est-ce qu'il est raisonnable de les mettre sur la même ligne que le célibat égoïstique et vicieux ? Autre sottise : M. Ponsolle affirme que les fonctions ecclésiastiques ne sont pas incompatibles avec le mariage. C'est précisément la thèse favorite de l'époux de Mme Merrimann, M. Hyacinthe Loyson.

25. — Requis par le sous-préfet, le brave gendarme Joson a aidé à l'expulsion des bénédictins de Montleuvrier, dans les Alpes. — « Comment ! toi, Joson, un enfant du pays, lui dit le prieur, tu te prêtes à ce sacrilège. Je t'excommunie, toi et tous ceux dont tu te fais le complice ! » De ce jour, le gendarme Joson devient taciturne et triste. Il mangeait à peine, il ne faisait plus son service, il dépérissait à vue d'œil. On parla au nonce du Pape des remords de Joson. « Eh ! répon-

22. — Le comte Léonce de Larmandie en est au second volume de sa *Chevauchée de la Chimère*. Celui-ci a pour titre : *L'Age de fer*. Ainsi l'auteur désigne-t-il ses années de collège, qu'il raconte en un style saisissant et plein de relief. On sent bien un peu partout la main de l'artiste, l'imagination du romancier. Mais on y sent pareillement un grand accent de vérité et de sincérité. Caractère indomptable et indompté que la moindre injustice irrite, jeune faon épris d'air et de liberté qui a la nostalgie du nid paternel, il se révolte contre les hypocrisies de ses camarades ; il supporte avec impatience le joug de l'emmurement ; il va si loin qu'il se fait donner le surnom de Catilina — une de ses admirations. Fervent chrétien, il s'accorde des allures d'enfant gâté qu'il blâmerait chez un mécréant. Cette épopée du « bagne scolaire » est fort intéressante et fort curieuse. Nous ne ferons à M. de Larmandie qu'un reproche : il nous semble parfois inéquitable, quand il critique, de sa plume acérée, les sévérités, les méthodes et les disciplines de ses éducateurs. Ce qui lui paraît pratiques surannées, règles de caserne, enfantillages de dévotion, n'est au fond qu'une gymnastique pour dompter les natures rebelles et façonner les esprits récalcitrants. Il faut surtout voir les résultats. Lui-même est une preuve que l'éducation des trois collèges ecclésiastiques où il a passé n'était pas trop mauvaise. Par exemple, là où M. de Larmandie excelle, c'est dans le portrait de ses anciens professeurs. On voit revivre le bienveillant Père Buisson, un peu banal, mais de si gaillarde humeur, si riche de bon sens et de finesse paysanne ; le Père Janus, qui s'attachait à rendre la confession pleine d'agréments et d'attraits ; le Père Terrasson, qui, sous un masque d'épouvantail, cachait un homme d'esprit et de cœur ; le Père Henry, type du parfait religieux ; le Père Courret, la terreur des cancres ; l'abbé Petit-Pas, qui corrigeait Lamartine... Et de quelle façon, grands dieux ! remplaçant amour par amitié, au mépris de toutes les règles prosodiques ; l'évêque Antistès qui inspira au jeune élève une sainte horreur pour les hommes de science pure ; qui encore ? Le Père Frugère, qu'il appelle le Père Vipère. Mais ce dernier pourrait bien être un peu trop poussé au noir. M. de Larmandie a dédié son livre aux « robes noires » qui ombragèrent son adolescence : « Dédain cérébral à celles qui furent pour lui barbares ; salut du cœur à celles qui lui furent miséricordieuses. » Cette dédicace résume l'esprit dans lequel a été conçu *l'Age de fer*.

23. — André Walter a-t-il existé ? On n'en doute pas, en lisant la préface de ses *Cahiers* — dans laquelle il est dit ceci : André naquit en Bretagne le 20 décembre 1870 d'un père de race saxonne et d'une mère originaire du pays de Cornouailles ; il aima très chastement une jeune fille, Emmanuèle ; sa mère lui défendit de l'épouser ; la jeune

fille en mourut ; lui devint fou et mourut aussi en pleine crise de vie morale. Mais il paraît que ce Walter est un mythe. M. Charles Maurras nous apprend que *les Cahiers* publiés sous son nom sont l'œuvre d'un tout jeune homme, M. André Gide. Tant pis ! On s'intéressait vraiment aux luttes d'une âme, travaillée d'un côté par une passion qu'elle n'osait « appeler amour, » hantée de l'autre par « l'idéal chrétien de la pureté. » On suivait pas à pas l' « intense culture de cette intelligence, » la « mobilité inquiète et songeuse » de cet esprit qui se nourrit de la *Bible,* de l'*Imitation,* de Schopenhauer, de Paul Verlaine, et dont les productions contiennent à la fois du bon blé, des épis rares, de l'ivraie, des folles herbes. Du moment que ce n'est plus sincère, le charme est rompu. Il nous reste à constater que M. André Gide a lu les poètes et les philosophes, et qu'il a su se les assimiler avec beaucoup d'art. Il lui revient aussi le mérite d'avoir su encadrer le gracieux pastel d'Emmanuèle au milieu de toutes ces songeries imprécises, de toutes ces mélancoliques aspirations.

24. — Je ne puis louer dans *Autour de la lune de miel*, de M. Paul Ponsolle, que deux petites nouvelles : *Comment j'ai connu ma femme* et *Voyage de noces*. C'est gai, amusant, plein d'émotion contenue. Quant à ses réflexions et aphorismes sur le bonheur conjugal, la meilleure solution du problème de la vie à deux, les choses à éviter, les choses à suivre dans le ménage, les joies et les amertumes du mariage, les moyens d'empêcher la femme vertueuse de se transformer en mondaine frivole, rien de bien neuf. Ce que M. Ponsolle nous répète a été dit cent fois — et cela fait partie du code matrimonial de tous les honnêtes gens. L'auteur de *Autour de la lune de miel* n'a pas même l'air de se douter que, dans nos sociétés chrétiennes, le mariage est un sacrement. Il flétrit le célibat, en quoi il a raison ; mais où il a tort, c'est d'englober le célibat religieux dans ses réprobations. Ce qui est absolument en dehors de la question. Le célibat religieux est un sacrifice volontaire fait en vue d'un but surnaturel. Il y a aussi le célibat du travail, de l'homme qui se consacre exclusivement à la science. Est-ce qu'il est raisonnable de les mettre sur la même ligne que le célibat égoïstique et vicieux ? Autre sottise : M. Ponsolle affirme que les fonctions ecclésiastiques ne sont pas incompatibles avec le mariage. C'est précisément la thèse favorite de l'époux de Mme Merrimann, M. Hyacinthe Loyson.

25. — Requis par le sous-préfet, le brave gendarme Joson a aidé à l'expulsion des bénédictins de Montleuvrier, dans les Alpes. — « Comment ! toi, Joson, un enfant du pays, lui dit le prieur, tu te prêtes à ce sacrilège. Je t'excommunie, toi et tous ceux dont tu te fais le complice ! » De ce jour, le gendarme Joson devient taciturne et triste. Il mangeait à peine, il ne faisait plus son service, il dépérissait à vue d'œil. On parla au nonce du Pape des remords de Joson. « Eh ! répon-

dit-il, cela prouve la grande foi de cet homme. Je le relève de l'excommunication. » Aussitôt la joie revient dans l'âme de Joson. Il est guéri. C'est un gendarme modèle. Mais on ne l'appelle plus que *le Gendarme excommunié*. C'est le titre d'un recueil de nouvelles dû à M. Ernest Daudet. La première est la meilleure. Signalons encore comme fort piquante : *Cruautés de femme*. Il y est question du philosophe Gerlande (lisez *Caro*) et des « Carolines, » qui suivaient ses cours avec tant d'assiduité. Deux autres récits : *La Belle Madame Cheronée* et *Attelage à trois* font tache dans ce volume. Elles sont presque indécentes, tout au moins inconvenantes. M. Ernest Daudet donne pour excuse qu'elles sont vraies. Ce n'est point une raison.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

De inhabitatione Spiritus Sancti in animabus justorum disserit Dr P. OBERDOERFFER, presbyter Coloniensis. Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, 1890, in-8 de 131 p.

Cette dissertation, très bien ordonnée, écrite d'un style limpide, traite d'un des sujets les plus élevés et les plus beaux de la théologie. Des six chapitres qu'elle contient, les quatre premiers exposent le fait de la présence de Dieu dans les âmes justes, le mode d'union qu'elle implique, la raison pour laquelle, étant commune aux trois personnes divines, elle est spécialement attribuée à la troisième, les divers degrés de l'union de l'Esprit-Saint avec l'âme et la différence à établir sur ce point entre les justes de l'Ancien et ceux du Nouveau-Testament. Le chapitre v, le plus important de tous, traite de la grâce créée et de la grâce incréée. L'auteur y discute et réfute les opinions diverses de ceux qui, avec Pétau, Lessius, Thomassin, Scheeben, ne se contentent pas de voir dans la présence de Dieu dans nos âmes la cause efficiente de la grâce sanctifiante et des dons qui en forment le cortège, mais la considèrent comme la cause formelle de la sainteté ou du moins d'une dignité spéciale, principe du mérite. Après avoir écarté, et avec raison, le point de vue de la cause formelle, l'auteur essaie, au chapitre vi, de décrire l'honneur et les biens qui découlent, pour l'âme, de ce grand don de Dieu.

A l'occasion d'une ou deux expressions un peu insolites que nous avons rencontrées dans son explication de notre adoption divine, nous nous permettrons de faire observer à l'auteur qu'il n'y a pas d'autre filiation divine que la filiation adoptive et la filiation par nature. Il est inutile d'appeler la première surnaturelle puisqu'elle se confond avec notre élévation à l'ordre surnaturel; quant à la seconde, nous avons à la contempler en Jésus-Christ. A part cette remarque, nous avons tout à approuver dans l'exposition et dans les conclusions.

Sans doute ces conclusions, qui expriment admirablement la doctrine générale des théologiens, ne nous donnent pas sur ce grand sujet toute la lumière que nous pourrions désirer; mais nous ne devons demander à la théologie spéculative que ce qu'elle peut nous donner. Nous croyons qu'on ne peut aller plus loin dans l'intelligence de ce grand don, si ce n'est au moyen de cette connaissance expérimentale qui n'est pas donnée à tous et qui fait l'objet de la théologie mystique.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, *au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale,* par le comte DE MAILLARD DE MARAFY, président des comités consultatifs de législation de *l'Union des fabricants.* Paris, Chevalier-Marescq, 1890-1891, gr. in-8. T. I à III (ABANDON-ÉTAT), VIII-643, 790 et 607 p. — Prix : 40 fr. le vol.

« Qui terre a, guerre a, » disait-on jadis. Ce n'est plus aussi vrai qu'autrefois. La propriété foncière, dans bien des pays, a tellement baissé de valeur qu'on renonce à la terre plutôt que d'engager la guerre. Mais il est une autre propriété qui, presque inconnue autrefois, a pris, dans notre siècle, par le fait des progrès de l'industrie et du commerce, et grâce au développement du journalisme et de tous les procédés de la réclame, une importance immense : c'est la propriété industrielle, et plus spécialement la propriété du nom commercial, de la marque de fabrique ou de commerce. La protection légale de cette propriété était organisée, sous l'ancien régime, d'une manière plutôt préventive que répressive, par les règlements sur les maîtrises et les jurandes. Depuis l'établissement de la liberté de l'industrie et du commerce, il a bien fallu recourir à une autre forme de protection. La loi du 22 germinal an XI a, la première, édicté des peines contre la contrefaçon des marques et l'usurpation des noms ; mais elle a exigé en même temps le dépôt de la marque au greffe du tribunal de commerce. Cette loi est restée en vigueur jusqu'à celle du 23 juin 1857, qui l'a remplacée en la perfectionnant, et qui a été depuis complétée par les lois du 26 novembre 1873 et du 3 mai 1890.

Les jugements et arrêts relatifs à la propriété des noms et des marques de commerce deviennent de plus en plus nombreux chaque année. Ils étaient restés jusqu'ici dispersés dans les recueils généraux de jurisprudence, qui ne peuvent, d'ailleurs, leur faire qu'une place relativement restreinte. En les rassemblant dans un dictionnaire spécial, M. le comte de Maillard de Marafy aura rendu un véritable service à l'industrie et au commerce, non moins qu'à la science du droit. Un tel ouvrage, en effet, est beaucoup plus à la portée des in-

dustriels et des commerçants que les grandes collections d'arrêts, qui occupent une place énorme et sont d'un prix très élevé.

Mais le *Dictionnaire de la propriété industrielle* n'est pas seulement une œuvre de compilation ; il a une véritable et haute valeur scientifique. La propriété industrielle a besoin de se faire respecter non seulement dans un pays, mais partout où elle envoie ses produits. Elle dépend ainsi, en quelque sorte, des législations de tous les peuples civilisés. Grâce à sa situation de président des comités consultatifs de l' « Union des fabricants, » M. le comte de Maillard de Marafy a pu réunir toutes ces législations, qu'on ne savait trop jusqu'ici où chercher, et dont plusieurs n'avaient pas encore été publiées en France. Sous le nom de chaque pays, on trouve dans le *Dictionnaire,* d'abord le texte de la loi qui régit dans ce pays la propriété des noms et des marques de fabrique, puis un commentaire, souvent très étendu et appuyé de nombreux documents de jurisprudence. C'est ainsi que nous avons dans les trois volumes déjà parus, sous les mots *Allemagne, Alsace-Lorraine, Australie, Autriche, Belgique, Brésil, Canada, Ceylan, Chili, Cuba, Danemark, Égypte, Espagne,* etc., des traités spéciaux sur la législation industrielle de chacun de ces pays (celui sur la législation allemande ne comprend pas moins de quatre-vingts pages). Dans ces traités relatifs aux lois étrangères, comme aussi dans les articles consacrés à la jurisprudence française, l'auteur ne se borne pas à rendre compte de l'état actuel de la législation en vigueur et de la jurisprudence qui s'y rapporte ; il apprécie, il commente, il critique, il indique les avantages et les inconvénients; il fait œuvre, en un mot, de jurisconsulte.

Signalons enfin quelques innovations heureuses par lesquelles le nouveau *Dictionnaire* se distingue des publications analogues qui l'ont précédé. C'est d'abord la reproduction par la photogravure des marques de fabrique qui ont donné lieu aux procès de contrefaçon ou de concurrence déloyale. Ce procédé seul est capable de bien faire comprendre au lecteur pourquoi dans tel cas les tribunaux ont condamné, et, dans tel autre cas, la plainte leur a paru mal fondée. Pour l'analyse des arrêts, l'auteur du *Dictionnaire* a renoncé au système, généralement usité, qui consiste à donner en tête du texte une notice sommaire de la solution. Ce système, excellent d'ailleurs dans les grandes compilations qui embrassent l'ensemble du droit, aurait présenté moins d'utilité dans une publication spéciale, où beaucoup de décisions portent sur le même point de droit : un grand nombre de notices se seraient trouvées à peu près identiques. Dans le *Dictionnaire de la propriété industrielle,* chaque arrêt est précédé d'un sommaire alphabétique qui renvoie aux motifs de l'arrêt, dont tous les alinéas sont numérotés. Le lecteur peut ainsi trouver très facilement, et dans le texte même de la décision, la solution qu'il cherche.

Le troisième volume du *Dictionnaire* s'arrête au mot *État;* on peut en induire que l'ouvrage complet comprendra sept ou huit volumes. Ce n'est pas trop pour l'importance du sujet; certains articles (*Amer, Chartreuse, Chocolat*) occupent une place considérable, en rapport avec le nombre des procès auxquels ils ont donné lieu, et ce ne sont pas les moins intéressants; rien n'est curieux, par exemple, comme de parcourir toute la série des fraudes auxquelles ont eu recours, en France et à l'étranger, les contrefacteurs de la *chartreuse.* Sous ce rapport, l'ouvrage de M. le comte de Maillard peut intéresser non seulement les hommes d'affaires et les juristes, mais encore les moralistes. Il mérite d'être recommandé aux juges civils et consulaires, pour lesquels il sera le guide le plus sûr dans la décision des affaires relatives à la propriété industrielle. Il sera surtout d'une utilité journalière aux chefs du contentieux des grandes sociétés et aux directeurs des maisons de commerce qui ont des intérêts à l'étranger.

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES ET ARTS

Manual de Arqueologia prehistorica, por Don MANUEL DE LA PEÑA Y FERNANDEZ. Con tres preliminares, y siete apendices. Sevilla, Izquierdo y Sobrino, 1890, gr. in-8 de xx-962 p. — Prix : 13 francs.

C'est un *Manuel,* un livre de vulgarisation principalement à l'usage du clergé et des classes éclairées de la société que M. l'abbé de la Peña, professeur d'hébreu et d'archéologie au grand séminaire de Séville, a voulu rédiger et composer sur une des branches les plus ardues, mais aussi les plus actuelles de la science contemporaine. Car on ne peut plus se le dissimuler, le terrain de la lutte entre l'erreur et la vérité, entre la vraie et la fausse science de la religion, n'est plus, du moins ordinairement, sur le terrain de la métaphysique et de la philosophie, c'est celui de la préhistoire, celui des origines du monde et de l'homme qui en est le théâtre. Le rationalisme, le naturalisme et toutes les erreurs qui leur sont congénères, se donnent ici la main pour attaquer la création, la nier, et par là même détrôner Dieu et lui substituer un être fantastique, qu'on appelle la Nature. Il importe pour leur influence que le clergé et les classes dirigeantes de la société s'imprègnent de notions exactes sur cette science nouvelle de la préhistoire, sur les découvertes vraies ou fausses qu'elle s'attribue, sur la valeur des conclusions qu'elle en tire. Mais les ouvrages qui traitent de tout cela, deviennent de jour en jour plus nombreux, ils sont ordinairement d'un prix très élevé, parce qu'ils sont et doivent être accompagnés de plans et de gravures pour être facilement compris. C'est dire assez qu'ils ne sont accessibles qu'à un petit nombre de bourses, surtout en Espagne.

Don Manuel de la Peña a donc réalisé une œuvre des plus méritoires en consacrant son rare talent et ses veilles laborieuses à compulser les fort nombreux ouvrages qui entrent pour une part plus ou moins grande dans la composition du sien, comme aussi ceux, non moins nombreux peut-être, dont il s'applique à renverser les théories fausses, antireligieuses et antirationnelles. Sa tâche a été d'autant plus laborieuse, que pour rendre son travail plus utile dans un pays comme l'Espagne, où le clergé n'a guère jusqu'ici cultivé que la philosophie et la théologie, en laissant, ce semble, quelque peu de côté l'histoire et l'archéologie, l'auteur, dis-je, a cru devoir faire précéder son Manuel proprement dit d'archéologie préhistorique, de *Notions préliminaires* sur l'archéologie en général, la géologie et la paléontologie comme aussi de la clore par plusieurs vocabulaires relatifs aux termes d'architecture chrétienne qui pourraient n'être pas à la portée de ses lecteurs par leur étrangeté.

Le savant professeur de Séville a divisé assez justement son Manuel en cinq parties : la partie anthropologique, qui a pour objet l'origine de l'homme et son antiquité probable ; la partie proprement archéologique, qui a trait aux mœurs des premiers hommes et aux monuments qui nous restent de leur industrie et de leur culture au point de vue des arts ; la partie « mégalithique, » qui n'est à certains égards qu'une subdivision de la précédente, car elle a trait également aux monuments qui nous restent des âges primitifs du monde comme mégalithes, — d'où son nom, — dolmens et choses analogues ; la partie critique, qui a pour but de comparer les écoles et les opinions et de préciser leur autorité relative ; enfin la partie apologétique, dont l'objet est de montrer que la préhistoire, malgré l'importance de ses découvertes, n'a rien découvert cependant qui soit de nature, tant s'en faut, à prouver que les récits de Moïse manquent de véracité sur un seul point. D'où la conclusion logique qu'il ne saurait y avoir désaccord réel et fondé, mais simplement apparent, entre la science et la révélation divine. C'est à cette partie, on le comprend sans peine, que Don Manuel de La Peña consacre la meilleure partie de son beau volume. Ici, il prend à partie, une à une, les principales objections mises en avant par la science athée et rationaliste pour les combattre et les mettre à néant : ce qu'il fait avec autant d'érudition que de sûreté de jugement et de rectitude de critique. Je ne suivrai pas l'auteur dans le détail. J'en aurai, ce semble, assez dit pour faire apprécier le mérite de l'ouvrage, quand j'aurai ajouté que si un *Manuel* comme celui du professeur d'archéologie de Séville n'a pas pour but de faire avancer la science, mais de la vulgariser, le *Manuel* en question pourra cependant, pour peu qu'il se répande en France et ailleurs, contribuer au progrès de la science préhistorique : car il renferme sur les monu-

ments mégalithiques de l'Espagne, et en général sur tout ce qui touche à la préhistoire en ce pays des notions et des renseignements qui ne sont guère connus jusqu'à présent en deçà des Pyrénées.

DOM FRANÇOIS PLAINE.

La Musique française, par H. LAVOIX fils. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1891, gr. in-18 de 320 p., avec nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le présent ouvrage, qui fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, dirigée par M. Jules Comte, l'auteur a condensé la matière de plusieurs volumes. Il mène de front l'histoire de la musique française, depuis ses origines gauloises, latines et germaines, depuis les premiers essais harmoniques jusqu'à l'épanouissement un peu compliqué de notre fin de siècle ; celle des instruments, de leurs transformations et perfectionnements, enfin la biographie et l'analyse des œuvres des maîtres qui ont porté si haut l'expression musicale de notre génie national.

Le travail de M. Lavoix se divise en trois livres : *Le Moyen Age, du Ve au XVIe siècle ; — Les XVIIe et XVIIIe siècles ; — Le XIXe siècle.*

Les bardes et les druides chantaient mais n'écrivaient pas. Les neumes, si difficiles à déchiffrer, sont, au seuil du moyen âge, les premiers signes de notation musicale. C'est l'époque des plains-chants romain et gallican, auxquels appartiennent les mélodies des drames liturgiques, les hymnes, proses et séquences. Puis viennent les romances, lais et sirventois, les motets, rondeaux et conduits, chansons à une ou plusieurs voix où brillent les troubadours, trouvères et ménestrels. Du XIVe au XVIe siècle, la science progresse avec les canons et les fugues, et les orchestres deviennent dignes de ce nom dans la chapelle, la chambre et l'écurie des rois de France.

Avec les XVIIe et XVIIIe siècles, nous entrons dans la période dramatique, à laquelle se rattachent les grands noms de Lulli, Campra, Destouches, etc. ; l'opéra et l'opéra comique naissent de l'alliance de la tragédie et de la comédie avec la musique. Cherubini, Mehul, Le Sueur sont les maîtres de l'école lyrique et romantique, Berton, Kreutzer, Nicolo, Boieldieu, de l'école sentimentale et de demi-genre. La musique de chambre, d'église, de concert prend un grand développement, et, avec Rameau, l'école d'orgue et de clavecin un essor remarquable. Baptiste Anet, Leclair et Guignon fondent l'école française de violon.

Après une courte étude sur l'organisation primitive de l'enseignement musical en France, nous arrivons à la création du Conservatoire de musique et de déclamation par une loi du 6 thermidor an III

(7 septembre 1795). Enfin la querelle des lullistes et des ramistes, des gluckistes et des piccinistes termine cette période, dans laquelle les maîtres étrangers ne sont pas oubliés.

Le XIXe siècle s'ouvre avec les noms de Berlioz et de Félicien David; la rivalité de la monodie italienne et de la polyphonie allemande commence, et c'est entre ces deux extrêmes que doit se placer le genre symphonique français. Dans la symphonie, comme dans le drame et la comédie lyrique, il me faudrait citer une foule de noms glorieux présents à toutes les mémoires, maîtres regrettés et maîtres encore vivants dont M. Lavoix parle avec orgueil, et dont il analyse les œuvres avec autorité; je préfère terminer ici cette courte analyse. On comprendra que je ne puis donner qu'une faible idée d'un ouvrage didactique aussi substantiel; j'espère cependant inspirer à tous ceux qui aiment la musique le désir non seulement de le lire, mais encore de l'étudier. ANDRÉ DE B.

BELLES-LETTRES

Les Églogues de Pétrarque, traduites pour la première fois par VICTOR DEVELAY. Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, 2 vol. in-32 de XXIII-99 et 170 p. — Prix : 5 fr.

Nous ne connaissons Pétrarque que par ses sonnets et ses *canzoni*, il a écrit pourtant bien d'autres œuvres importantes, mais il les a écrites dans une langue morte, et cette enveloppe érudite les rend peu accessibles. Elles sont remarquables à bien des points de vue, ces productions trop oubliées, et l'on doit remercier M. Victor Develay d'en avoir mis quelques-unes à la portée de lecteurs qu'effraierait un texte latin. En 1879, M. Develay nous donnait une traduction de *Mon Secret;* aujourd'hui, il nous en offre une des églogues de Pétrarque. Il n'y faut nullement chercher un tableau de mœurs pastorales. Ses bergers n'y ont de bergers que le nom; ce qui les rend intéressantes, c'est qu'elles reflètent toute la vie de l'époque et qu'on y voit figurer papes, rois, cardinaux, chevaliers. Ces églogues sont au nombre de douze, la dernière touche tout particulièrement à notre histoire, elle a pour sujet la guerre de notre roi Jean et d'Édouard III. M. Develay a très heureusement rendu, et la chose n'est pas facile, les vers du poète. Espérons qu'il traduira encore quelques autres de ses œuvres, notamment ses épîtres, où l'historien peut souvent trouver de curieux renseignements. — Les *Églogues de Pétrarque* forment deux charmants volumes in-32 tirés seulement à 300 exemplaires sur papier vergé et 10 sur papier de Chine. TH. P.

Origine des sources du Roman de la Rose. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris par Er. Langlois, archiviste-paléographe, ancien élève de l'École des chartes. Paris, Thorin, 1890, in-8 de 204 p. — Prix : 5 fr.

Le Roman de la Rose, après avoir joui d'une longue célébrité, après avoir provoqué des témoignages d'admiration et de vives attaques, était, depuis longtemps, tombé dans une sorte d'oubli. Les savants qui se sont le plus adonnés à l'étude de la littérature médiéviste l'ont singulièrement négligé. Ces considérations nous valent la thèse très remarquable de M. Ernest Langlois. Jamais l'œuvre commencée par Guillaume de Lorris et terminée par Jean de Meun n'avait été l'objet d'un travail aussi érudit, aussi consciencieux. M. Langlois consacre la première partie de ses recherches à Guillaume de Lorris. Il nous montre la situation prépondérante faite à la femme sous l'influence de la civilisation du Midi, l'action d'une galanterie raffinée sur la littérature, il rappelle ce que fut la poésie érotique antérieure à Guillaume de Lorris, ses effets sur cet écrivain ; il dit très bien quelle sorte d'analogie les poètes établissaient volontiers entre une jeune fille et une rose, comparaison devenue une espèce de lieu commun et qu'on retrouve encore dans les délicieuses octaves de l'Arioste :

La virginella e simile alla rosa...

M. Langlois, après avoir expliqué le titre du poème, établit que l'allégorie fut fort en vogue avant le *Roman de la Rose,* que le songe qui lui sert de cadre en favorisait l'emploi et nécessitait la création des personnifications si nombreuses dont se sert le poète et qui étaient déjà d'un usage fréquent avant lui. M. Langlois indique ensuite les ouvrages dont Guillaume de Lorris s'est aidé et appuie sur des qualités « qui devraient recommander à la lecture des esprits délicats un des plus agréables ouvrages du moyen âge, écrit peut-être par un clerc gentilhomme, destiné seulement aux cercles mondains d'une des époques les plus brillantes de notre littérature » (p. 92).

Quarante ans à peine séparent l'œuvre de Guillaume de Lorris de celle de son continuateur dont M. Langlois s'occupe dans la seconde partie de sa thèse. Entre l'inspiration des deux œuvres il y a une différence totale et telle qu'elle ne peut avoir été amenée par le changement qui, dans un si court laps de temps, aurait pu se produire dans les mœurs. M. Langlois suppose,—et l'observation me semble pleine de justesse, — que Jean de Meun appartenait à un autre milieu que son prédécesseur, et ainsi s'expliquerait la divergence qui existe entre les deux poètes. Le second, d'un rang inférieur sans doute, n'a plus rien de la délicatesse du premier, il y a chez lui de l'hostilité contre la société, il exprime hardiment les idées les plus subversives; on a sou-

vent cité ses vers sur l'origine de la royauté, sur la communauté des biens et des femmes... Il ne songe guère à suivre le plan de son devancier; à vrai dire, il n'y a plus de plan dans son poème; il semble avoir écrit au jour le jour, comme l'archiprêtre de Kita le fit un peu plus tard en Espagne, et avoir voulu raccrocher toutes ces espèces d'improvisations à un livre sur la célébrité duquel il comptait pour protéger son œuvre. Pour son époque, du reste, Jean de Meun était érudit, il ne connaissait pas le grec, comme il voudrait le faire croire, mais entendait bien le latin; il était doué d'une grande facilité, d'une verve étrange. M. Langlois n'étudie pas moins bien cette seconde partie du *Roman de la Rose* qu'il n'a étudié la première. Il a recherché très patiemment les sources si nombreuses où Jean de Meun a puisé et termine son livre en affirmant que s'il ne fut souvent qu'un imitateur instruit, un esprit curieux et souple, les parties absolument personnelles de son œuvre sont assez importantes pour nous montrer en lui un penseur et un poète (p. 130).

La thèse est complétée par une table des vers mentionnés dans l'études des sources et par un lexique des vieux mots qui, dans les citations, pourraient arrêter le lecteur. TH. P.

La Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au dix-huitième siècle; Bernard de Montfaucon et les Bernardins (1715-1750), par EMMANUEL DE BROGLIE. Paris, Plon et Nourrit, 1891, 2 vol. in-8 de XI-381 et 336 p. — Prix : 15 fr.

Pour faire suite aux deux volumes qu'il publia naguère sur *Dom Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au* XVIIe *siècle*, M. Emmanuel de Broglie nous apporte aujourd'hui le fruit de ses recherches sur un autre bénédictin, non moins illustre, Dom Bernard de Montfaucon. Recherches limitées à la Bibliothèque nationale, mais étendues, exactes et productives. La véritable renaissance des études de l'antiquité que nous devons à Montfaucon méritait d'être mise en lumière, de même que l'impulsion sérieuse donnée aux études d'érudition et de diplomatique par Mabillon valait la peine d'être longuement exposée. En sa qualité de précurseur peut-être, Mabillon avait attiré depuis longtemps l'attention, et il y avait moins d'originalité à le faire connaître ; au contraire, il semble que le silence se soit établi autour du nom de Montfaucon, si ses ouvrages seuls ne suffisaient pas à l'immortaliser. A part une publication de lettres échangées entre le bénédictin et le baron de Crassier, parue jadis dans une revue de Belgique, et quelques correspondances éparses rapportées d'Italie, on ne nous avait pas encore fait apprécier toute la valeur d'une série d'intimités intellectuelles dont la science a si largement profité.

Est-ce à dire que nous n'ayons aucun reproche à formuler en face des deux volumes de M. Emmanuel de Broglie ? Ne pourrions-nous pas le chicaner d'abord sur son titre, qui forme pendant avec le précédent, mais n'exprime pas très exactement les choses dont il veut nous entretenir ? Que penser de cette « société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés » dont les principaux membres vivaient aux quatre coins du monde, en Italie, en Allemagne, en Hollande ? Car la peinture de l'Académie des Bernardins n'est qu'un très petit côté de ce que nous offre aujourd'hui M. de Broglie. Son plan a été de nous présenter successivement et comme en courant tous les personnages de cette génération d'hommes savants, intelligents et distingués qui nouèrent des relations suivies avec la congrégation de Saint-Maur dans la première moitié du XVIIIe siècle. Ainsi défilent devant nous Kraus, Bartenstein, de Palm, Fréret, Fourmont, La Curne de Sainte-Palaye, Vertot, l'abbé de Rothelin, l'abbé Terrasson, l'abbé Gouget, Wilkins, d'Orville, Camusat, Rostgaard, Anderson, le cardinal Quirini, sans parler des mécènes et des grands seigneurs qui par goût ou par affectation formaient la phalange des visiteurs attitrés de l'abbaye : nous avons nommé le duc de Coislin, le duc du Maine, le maréchal d'Estrées, d'Argouges, de Torcy, de Beauvilliers entre autres. Il eût peut-être été toutefois possible d'éviter la monotonie qui résulte de cette disposition, où chaque personnage se présente devant la barre du tribunal de l'histoire, extrayant à son tour de ses papiers la lettre (choisie entre toutes) qui doit servir à le juger, et disparaissant ensuite pour laisser la place à un compère qui subira le même examen, j'allais écrire le même interrogatoire.

Le tome II m'a paru présenter plus de variété et d'intérêt ; et j'ai pris un très réel plaisir à lire le chapitre VIII, consacré aux relations du chevalier Folard avec Dom V. Thuillier. Si, là comme ailleurs, l'auteur ne possède pas tout à fait complètement la bibliographie du sujet, il rachète ce léger défaut par un réel talent d'exposition et une vue très juste des événements littéraires qu'il s'est donné mission d'exposer.

H. STEIN.

Les Contes populaires du Poitou, par LÉON PINEAU. Paris, Leroux, 1891, in-16 de v-316 p. — Prix : 5 fr.

Cuentos populares griegos publicados por JEAN PIO, y traducidos por D. RAMON MANUEL GARRIGA, catedratico de la Universidad de Barcelona. Barcelona, 1890, in-8 de 178 p.

M. Ernest Leroux publie une jolie collection de contes et de chansons populaires dont les contes du Poitou forment le seizième volume. Jusqu'à présent on a fait une certaine toilette à ces récits dont l'abrupte paysannerie aurait effarouché les lecteurs encore peu initiés au folk-

lore. Ici plus de ces ménagements. M. L. Pineau nous donne les contes tels qu'il les a appris de rustiques narrateurs, avec leurs négligences, leur décousu, leur rudesse ingénue, avec leurs idiotismes fort curieux souvent pour les linguistes. Cette fidélité de reproduction est le caractère qui distingue d'une manière toute particulière le nouveau recueil. Il est possible que nous y lisions (p. 99) dans sa forme ancienne, ce fameux conte de Peau-d'Ane au sujet duquel La Fontaine a écrit deux vers trop cités pour que je les rappelle. Ils n'avaient point trait, ces deux vers, au conte de Perrault comme on l'a cru souvent, mais à un récit antérieur, celui peut-être dont M. L. Pineau nous offre une version. Nous rencontrons dans son volume l'histoire de Cendrillon (p. 120), des réminiscences de fabliaux (p. 209-214), la donnée d'une pièce bizarre connue sous ce titre : « le Conjurateur et le Loup » (p. 291), l'histoire de l'enfant mangé et changé en petit oiseau qu'on rencontre en tant de pays et dont Goethe s'est souvenu dans Faust. Un de mes amis a entendu en Espagne un récit semblable à celui qui, dans les contes du Poitou, porte le nom de Saint-Balentruy (p. 227). Bien d'autres références, dans ce recueil, amuseront les amateurs de littérature populaire comparée, et M. L. Pineau, en s'abstenant de les indiquer, a réservé à ceux-ci le plaisir de faciles découvertes. Le prochain volume de la collection de M. Leroux contiendra les *Contes du Pelech*, par Carmen Sylva, la reine de Roumanie. Un professeur de Copenhague, M. Jean Pio, a publié un certain nombre de contes populaires grecs dans un volume tiré seulement à deux cents exemplaires. Ce volume, M. R. Manuel Garriga a eu la bonne pensée de le traduire en espagnol, mettant ainsi à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs des récits qu'il serait intéressant de comparer à ceux dont M. Legrand a donné un recueil faisant partie de la collection de M. Leroux. L'espace et le temps me manquent pour cette confrontation, mais je souhaite qu'elle trouve qui l'exécute. TH. P.

Acolastus, von GULIELMUS GNAPHEUS. Herausgegeben von JOHANNES BOLTE. Berlin, Speyer et Peters, 1891, in-12 de XXVII-83 p.

Wilhelm de Volder, en latin Gulielmus Gnapheus ou Fullonius, naquit à La Haye vers 1493. Il a écrit pour son école d'Elbing un assez grand nombre de comédies de collèges : *Triumphus Eloquentiæ* (1541), *Morosophus* (1541), *Hypocrisis* (1544). Mais le plus curieux et le plus important de ces essais est une mise en œuvre de la parabole de l'*Enfant prodigue*. Cette pièce fut publiée pour la première fois à Anvers en 1529 et composée pour les élèves que Guillaume de Volder avait à La Haye. C'est une tentative intéressante de conciliation et d'alliance entre la littérature classique et la Bible. Le récit de l'Évangile est

développé au moyen de scènes imitées de Térence. Des quatre parties de ce récit : départ du jeune homme, sa vie de débauches, sa misère, son retour, c'est naturellement la seconde qui a été le plus longuement développée. Elle prêtait davantage aux effets comiques, et, plus que dans les autres, Gnapheus trouvait l'occasion d'y imiter et d'y copier ses modèles. Il a su joindre aux souvenirs précis des comiques anciens des détails d'observation personnelle, et, sous sa couleur antique, la peinture de la vie de débauches d'Acolastus rappelle les scènes d'auberge des tableaux flamands et hollandais. Cette partie de la comédie prouve que l'auteur n'était pas de ces humanistes si entièrement plongés dans l'antiquité que la vie contemporaine leur échappait. Mais tout dans la forme de l'ouvrage rappelle l'antiquité : les noms des personnages, grecs comme celui du héros (Acolastus), ou empruntés au théâtre de Térence, comme Sannio, Syrus, Lais, Chremes ; la division en scènes, les intermèdes lyriques (sur les mètres d'Horace), le prologus et la periocha, le style enfin, tout plein d'expressions empruntées aux comiques.

Ce qui rend surtout l'*Acolastus* remarquable, c'est qu'il est le premier modèle d'un sujet biblique traité à la manière antique. Jusqu'à cette époque, les écrivains modernes qui avaient composé des pièces latines étaient restés dans les cadres classiques, sauf à faire une part à l'allégorie et à la satire politiques. La pièce de Gnapheus fut le point de départ d'une orientation nouvelle. Les histoires chrétiennes prirent une place importante à côté des anciennes matières dans les œuvres des dramaturges latins. L'*Acolastus* eut ainsi une grande influence dont témoignent d'ailleurs trois traductions allemandes, une anglaise et une française, et quarante-sept éditions, depuis la première (1529) jusqu'en 1585.

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre l'intérêt de la réimpression dirigée par M. J. Bolte. Son édition comprend : 1° une introduction, destinée à répondre aux questions diverses soulevées par l'*Acolastus* et la personne de Guillaume de Volder ; 2° une table des imitations d'auteurs anciens ; 3° une bibliographie des éditions ; 4° une réimpression du texte de 1529 (le remaniement fait par l'auteur en 1555 est seulement mentionné dans la préface), précédée d'un fac-similé du titre et suivie d'une reproduction de la marque de l'imprimeur. Ce petit volume, d'une exécution fort élégante, est le premier d'une collection qui comprendra les principales œuvres littéraires latines des XVe et XVIe siècles (*Lateinische Litteratur denkmäler der XVe u. XVIe Jahrhunderts*) ; on y verra figurer les déclamations de Mélanchthon, les épigrammes d'Ericius Cordus, le *De ciuitate solis* de Th. Campanella, les *Epistolae obscurorum uirorum,* différents ouvrages d'Erasme, de Pogge, d'Eobanus de Hesse, de Louis Vivès. MM. Max

Herrmann et Siegfried Szamatólski sont à la tête de l'entreprise; c'est dire avec quelle conscience elle sera poursuivie. On peut juger de son intérêt et de son importance par le présent fascicule. Une seule critique. Il vaudrait mieux placer les imitations d'auteurs anciens sous le texte, sauf à les grouper par noms d'auteurs dans une table de références. Cette table permettrait de se rendre compte d'un coup d'œil des lectures et des connaissances mises en œuvre par les humanistes.

PAUL LEJAY.

HISTOIRE

Histoire de l'Église, par S. E. le cardinal HERGENRŒTHER. Tome V. Traduction de l'abbé P. BELET. Paris, Victor Palmé, 1891, in-8 de 654 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient les deux derniers chàpitres de la sixième période (de Boniface VIII au commencement du XVIe siècle) et les deux premiers de la septième, c'est-à-dire de la première période des temps modernes (de la fin du XVe siècle au traité de Westphalie). Au point de vue du récit, l'illustre auteur s'est tracé de sages limites qui lui permettent, tout en étant aussi complet que possible, de tenir le juste milieu entre les grandes histoires de l'Église et les compendiums ou manuels. Mais ce qui fait la supériorité de cette œuvre magistrale, c'est la manière dont le récit s'appuie sur les documents, le soin avec lequel sont cités tous les ouvrages qui ont traité des mêmes matières et la sagacité des remarques critiques ajoutées à ces indications. L'histoire ainsi comprise devient un trésor d'érudition, fournit le moyen de s'édifier sur tous les faits qu'elle résume et d'élucider tous les points difficiles.

Il est une autre qualité que l'historien de l'Église doit posséder à un haut degré, c'est la science et le tact théologique. Or, le présent volume, tout entier consacré à l'histoire du mouvement doctrinal au XVe siècle, puis à celle du protestantisme et du concile de Trente, nous a tellement satisfait sur ce point, que nous n'hésitons pas à présenter cette histoire à tous ceux qui s'occupent de questions de doctrine, comme étant celle que les théologiens consulteront avec le plus de profit et voudront toujours avoir sous la main.

En ce qui concerne la philosophie de l'histoire et cette vue profonde de l'historien qui aperçoit dans les événements passés et dans l'état des esprits, à un moment donné, le germe et les causes des événements à venir, nous signalerons les belles pages que l'auteur consacre aux causes et aux conséquences du protestantisme, et celles dans lesquelles il nous montre, à la fin du XVe siècle, les symptômes de nouvelles et prochaines révoltes contre la foi et contre l'Église.

Dans la traduction française de la partie critique de l'ouvrage, nous

avons relevé quelques méprises, quelques lapsus. Ainsi, page 100, à propos du texte du fameux décret de Florence, nous lisons que Maimbourg (l'un de ceux qui ont le plus attaqué le texte *quemadmodum etiam*) a tout simplement inventé l'*etiam :* on a dû prendre ici soit un nom soit un verbe pour un autre. Page 587, nous lisons *ex condigno* quand il aurait fallu dire *ex congruo,* et *aptitude* quand il aurait fallu dire *habitus* ou charité habituelle. Néanmoins, la traduction de M. l'abbé Belet nous paraît faite avec soin; et personne plus que nous n'apprécie les services qu'elle peut rendre. LAMOUREUX.

Annales ecclésiastiques *pour faire suite à l' « Histoire universelle de l'Église catholique, »* par ROHRBACHER, continuée sous forme d'Annales, de 1846 à 1868, par J. CHANTREL, et de 1869 à 1889 par DOM CHAMARD, prieur des Bénédictins de Saint-Maur. Paris, Gaume, 1891, fasc. 1, in-4° de 160 p. — Prix du volume : 10 fr.

L'œuvre de Rohrbacher a été continuée d'abord par M. l'abbé Guillaume, professeur au séminaire de Verdun, qui, suivant le plan et la méthode de l'auteur, a complété son histoire jusqu'à la fin du pontificat de Pie IX. Ce travail, très favorablement accueilli, a été édité en dernier lieu chez Palmé. En même temps paraissait chez M. Gaume une autre continuation non moins appréciée qui se poursuit encore à l'heure présente. Elle est faite sous forme d'annales, ce qui lui permet de suivre les événements à mesure qu'ils se déroulent. La première série de ces annales a été rédigée par M. Chantrel. La seconde a pour auteur Dom Chamard, dont les savants travaux sont si connus. Le premier fascicule publié par le docte bénédictin comprend tous les événements qui intéressent l'Église de janvier à juin 1869. C'est un travail fait avec le plus grand soin et fort bien réussi, dans lequel tous les documents, tous les faits sont consignés, exposés, mois par mois et jour par jour. Nous y avons spécialement remarqué les renseignements relatifs au mouvement qui se produisit dans les esprits, en France et en Allemagne, à l'annonce et à l'approche du Concile du Vatican. On peut ne pas partager absolument l'appréciation du savant annaliste sur l'attitude des différents partis quant à la direction politique de notre pays pendant l'année qui précéda celle de nos désastres; mais on ne peut revoir avec lui la physionomie des hommes et des choses d'alors sans un douloureux intérêt. Quel chemin parcouru depuis par ceux qui montent et par ceux qui descendent!

LAMOUREUX.

Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland bis zum Beginne des 13. Jahrhunderts, von STEPHAN BRISSEL, S. J. Freiburg im Breisgau, 1890, gr. in-8 de VIII-148 p.

Ce petit volume, pour n'être qu'un tirage à part des *Stimmen aus*

Maria-Laach, n'en mérite pas moins d'être signalé comme une intéressante contribution à la lipsanographie ; l'auteur semble être de notre avis, puisqu'il interdit la reproduction de son livre en n'importe quelle langue. C'est d'abord une étude sur les premiers martyrs de l'Allemagne, puis une autre sur le culte des reliques chez les Francs. Le troisième chapitre résume ce que l'on sait des derniers saints de l'époque mérovingienne ; au début des Carlovingiens, la querelle des images est portée au tribunal des Francs ; du VIIIe au Xe siècle les pèlerinages se multiplient à Rome, au tombeau des Apôtres, et on en rapporte de nombreuses reliques ; du Xe au XIIe siècle, on élève les reliques sur les autels et on procède à la canonisation solennelle des saints. Dans un dernier chapitre, l'auteur montre qu'on a fort exagéré le nombre des fausses et doubles reliques. Bien qu'il cite presque exclusivement les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, les *Monumenta Germaniæ historica* et la *Patrologie latine* de Migne, les sources indiquées sont en nombre suffisant. U. C.

La Querelle des investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai, par ALFRED CAUCHIE, docteur en sciences morales et historiques. 1re partie : *les Réformes grégoriennes et les agitations réactionnaires, 1075-1092.* Paris, Thorin, 1890, in-8 de XCII-124 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les membres de la conférence d'histoire dirigée à l'Université de Louvain par l'éminent professeur Ch. Moeller ont entrepris la publication d'une série de travaux d'une valeur réelle. L'un des jeunes savants qui la composent est M. l'abbé Cauchie, l'auteur du livre que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Incontestablement, nous pouvons saluer en lui un historien plein d'avenir, et ses compatriotes l'estiment déjà ainsi ; car, si nous ne nous trompons, le gouvernement belge vient de lui confier une importante mission dans l'Italie méridionale pour faciliter la poursuite de ses études fort appréciées chez nos voisins. La querelle des investitures, qui fait l'objet de son ouvrage, a souvent été mal interprétée par les différents écrivains qui l'ont abordée parce qu'ils n'ont pas accordé une considération suffisante à certaines particularités de la vie régionale ou qu'ils ont trop fait abstraction des détails antécédents de la lutte. M. Cauchie part de cette constatation, et, sans embrasser une vaste étendue de territoire, ce qui l'entraînerait à une histoire générale qu'il n'a pas ici en vue, il se confine volontairement dans les deux évêchés voisins de Liège et de Cambrai. Rendons d'abord hommage à sa magistrale introduction, disproportionnée sans doute avec le format du premier volume, mais dont on comprend la raison si l'on songe qu'après cette première partie consacrée aux réformes grégoriennes et aux agitations réactionnaires, doivent incessamment en

paraître deux autres intitulées : *Le Schisme* et *la Restauration*. Cette introduction nous expose l'alliance de l'épiscopat et du pouvoir impérial, ses avantages et ses inconvénients. Les évêques étaient personnellement connus des empereurs, ayant pour la plupart séjourné dans la chapelle impériale, ou même, leur étant unis par les liens du sang; ils avaient de plus à résister aux vexations des seigneurs locaux qui ne manquaient pas d'attaquer l'Église quand l'Empereur était engagé dans des expéditions lointaines, ou que le siège épiscopal était vacant. « Il y a là, dit justement l'auteur, un signe manifeste de la solidarité d'intérêts existant entre les empereurs et les évêques, vis-à-vis des tyrannies locales. » (p. XI.) Grâce à cette politique, les églises conservèrent leur sécurité et leur indépendance matérielle, mais, en même temps, on le voit, elles fortifièrent l'unité de l'Empire. Les évêques étaient à la fois les conseils, les ministres, les défenseurs militaires et les agents diplomatiques du prince : ils marchaient donc avec lui la main dans la main. Malheureusement, leur caractère sacré s'effaçait trop souvent devant leur titre de seigneurs temporels, et les empereurs, s'habituant à l'abus d'une influence légitime dans son origine, accaparèrent peu à peu à leur profit le droit électoral jusque-là réservé aux églises. Évidemment, on ne cherchait point de part et d'autre l'avilissement moral de l'Église, mais, par des voies indirectes, on y arrivait : de là à la corruption du clergé et à la simonie officielle, il n'y avait qu'un pas. Le mouvement de réforme contre ces dernières conséquences partit de Cluny, et, ce qui montre la politique jusque-là honnête des empereurs, ceux-ci ne s'y opposèrent pas. « Tant qu'il s'agit de réforme religieuse, l'Église et l'Empire demeurèrent d'accord. Les empereurs auraient voulu s'arrêter à ce point et garder leur pouvoir en matière de... nominations. » (p. LXXIV.) Un parti, néanmoins, se forma bientôt pour assurer d'une façon absolue l'indépendance religieuse et la hiérarchie : Nicolas II débarrassa d'abord la papauté du joug impérial, puis Grégoire VII combattit pour en délivrer l'épiscopat.

Nous voici donc en présence du grand Pape qui, s'inspirant des idées de Wason, évêque de Liège (voir la curieuse démonstration des p. LXXXII et s.), attaque de front l'investiture, la simonie, et le mariage des clercs : avec lui nous entrons dans la première période délimitée par l'auteur. Il faudrait ici pouvoir le suivre d'abord au milieu des troubles religieux et politiques de Cambrai, puis à Liège à travers les réformes et les luttes parfois sanglantes des monastères de Lanzon et de Saint-Trond; mais, malgré l'intérêt que nous y trouverions, cela nous entraînerait trop loin. Signalons seulement l'originale figure de Sigebert de Gembloux, l'adversaire le plus acharné de la papauté réformatrice : « Historien des papes, il défend l'usurpation d'un antipape et les empiètements du César allemand... Chaste dans ses mœurs, il

met son talent au service des prêtres mariés... Désintéressé des richesses du siècle... il soutient un prélat simoniaque. » (p. 69.) M. Cauchie, contrairement à Scheffer-Boichorst, Gresebrecht et Wattenbach attribue au moine de Gembloux la paternité des « Dicta cuiusdam de discordia pape et regis, » et cette restitution est le résultat d'une démonstration critique contre laquelle il n'est pas vraisemblable qu'on puisse s'élever désormais. — Toute cette étude est admirablement documentée ; les diplômes impériaux, les chartes, les annales, les gestes épiscopaux, les dissertations savantes et les récentes monographies constamment invoqués permettent de contrôler sans difficulté l'exactitude du récit. Faisons remarquer avant de terminer, en vue d'une seconde édition, une faute d'impression négligée dans l'errata « 1874 » au lieu de « 1074 » (p. 105) et une confusion de noms (p. 61) où il s'agit certainement, non de l'expulsion de l'intrus *Herman* et de Stepelin, mais de celle de l'ex-abbé *Lupon,* et du même Stepelin.

G. Péries.

Xavérine de Maistre, Mère Thérèse de Jésus, carmélite. *Lettres et opuscules* recueillis par les carmélites de Poitiers, precédés d'un *Avertissement* et d'un *Essai biographique*, par le R. P. Mercier. Poitiers, Paul Oudin, 1888, 2 vol. in-12 de xvii-514 p. et 504 p. — Prix : 6 fr.

Le bel ouvrage de M. l'abbé Houssaye, terminé par Mgr Gay, a déjà fait connaître aux lecteurs chrétiens la vie et les vertus de cette fille de Joseph de Maistre, qui échangea son nom illustre entre tous pour celui de Mère Thérèse de Jésus et mourut prieure du monastère des carmélites de Poitiers, laissant après elle un renom de haute intelligence et d'éminente sainteté. Ce recueil la fera mieux connaître encore, puisque c'est elle-même qui parle dans ces pages recueillies par ses filles pour honorer la mémoire de leur mère regrettée et surtout pour multiplier le bien qu'elle avait fait autour d'elle dans sa belle et trop courte vie. Le premier volume est consacré à la vie extérieure. Après une lettre approbative de Mgr l'évêque d'Anthédon, éminemment compétent en pareille matière, et un pieux et édifiant *Essai biographique* pour lequel l'auteur a vu s'ouvrir les archives du monastère de l'Incarnation de Poitiers, viennent, dans une première partie, les *Lettres* de Xavérine de Maistre d'abord, et plus tard de sœur Thérèse de Jésus, puis, dans une seconde partie, qui prélude déjà aux œuvres de la vie intérieure, les *Opuscules,* souvenirs de retraite, billets aux sœurs, instructions à la communauté, appréciations et prières, consécrations et vœux, enfin résolutions et pratiques de piété. Le second volume, réservé à la vie intérieure, s'ouvre par un *Résumé des grâces reçues de Dieu*, et se continue par ce que l'auteur intitule justement : *Dix ans de l'histoire d'une âme : Vocation, postulat et noviciat, vie reli-*

gieuse, sous-priorat, priorat. Tels sont les divers chapitres de cette autobiographie, faite surtout de lettres spirituelles, de notes de retraites, de fragments de *Journal intime*, où la sainte religieuse se fait connaître d'autant mieux qu'elle avait moins l'intention de se raconter. Un appendice contenant des *Pensées détachées,* des *Extraits de lecture,* des *Résumés d'instructions,* des *Pratiques pieuses,* complète ce recueil qui me paraît appelé à faire beaucoup de bien aux âmes chrétiennes, surtout à celles qui sont appelées à marcher dans les voies de la perfection. J'ajoute que, comme c'est une de Maistre qui tient la plume, les autres âmes pourront aussi s'y plaire, assurées d'avance d'y trouver agrément et profit. P. TALON.

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par FUSTEL DE COULANGES. *Les Origines du système féodal. Le Bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne.* Revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur par M. CAMILLE JULLIAN, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1890, in-8 de VIII-432 p. — Prix : 7 fr. 50.

S'il n'a pas été donné à M. Fustel de Coulanges de mettre la dernière main au nouveau volume de l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* qui a paru l'année dernière, nos regrets se trouvent, à cet égard, atténués par la publication qu'en a faite un de ses plus brillants élèves, M. Camille Jullian, sur le désir formel exprimé par l'illustre historien. Avons-nous besoin de dire qu'il s'est acquitté de cette tâche délicate avec un tact, un scrupule et une érudition qui lui font le plus grand honneur? La mort s'est donc ici trompée, en croyant priver le monde savant d'un de ses chefs les plus justement célèbres : elle a, au contraire, doublé sa bonne fortune, en associant le nom du disciple choisi à celui du maître trop tôt disparu.

L'Introduction et les quatorze premiers chapitres du volume dont nous avons le plaisir d'annoncer la venue aux lecteurs du *Polybiblion,* consacrés au bénéfice et au patronat, avaient été écrits par M. Fustel de Coulanges dans les dernières années de sa vie, et *jam deficiente manu.* Le chapitre XV, sur le bénéfice et la sujétion, a été composé d'après d'anciens cours, et d'après deux articles insérés dans la *Revue des Deux Mondes.* Quant au chapitre suivant, relatif à l'*Immunité,* il n'est pas autre chose que la réimpression presque intégrale de la remarquable dissertation parue sur ce sujet dans la *Revue historique.* Enfin, la *Conclusion* a été conçue sous l'inspiration du volume. On le voit donc : c'est la pensée tout entière de l'auteur que nous possédons; c'est son œuvre même, telle qu'il l'a laissée, qui a été aussi fidèlement respectée et reproduite que nous pouvions le souhaiter. Et quand la nécessité s'est imposée à M. Camille Jullian d'ajouter à l'original un

texte, une phrase, une note, une transition, un titre, il a eu recours au procédé des crochets, ces dieux termes de la propriété littéraire, qui permettent de reconnaître aisément ses additions, toujours excellentes.

Le volume dont nous nous occupons a une portée d'autant plus considérable, que, de tous les ouvrages de M. Fustel de Coulanges, il n'en est pas qu'il ait préparé de plus longue main, qui lui ait demandé plus de soins et d'étude, coûté plus de temps, de soucis et de travail. Il constitue, à coup sûr, avec *l'Alleu et le Domaine rural*, le plus important au point de vue scientifique.

Il s'ouvre par une Introduction qui, dans sa brève et substantielle concision, est un chef-d'œuvre d'exposition et de clarté. L'auteur y a mis en présence, avec un talent et un art merveilleux, les diverses théories relatives à la formation du régime féodal. Il excelle à y expliquer qu'il n'est d'aucun peuple, d'aucune race, mais qu' « il appartient à la nature humaine » ; à nous y montrer sa lente, progressive et insensible formation, dérivant d'une foule de causes obscures; à nous faire voir que ses sources doivent être cherchées dans les faits les plus variés qui se sont, durant une période de plusieurs siècles, produits dans l'existence des hommes. Il est ainsi arrivé à conclure, avec autant de raison que de justesse, que l'on ne saurait songer à étudier la féodalité de prime-abord dans son entier développement et à l'époque de sa pleine vigueur. C'est qu'en effet, avant le fief, il y a eu le bénéfice, le pécaire, la recommandation, la truste et la fidélité. Sans aucun doute, ces différentes institutions ne constituent point la féodalité : mais elles en sont comme le boulevard qui y conduit. — Aussi bien M. Fustel de Coulanges commence-t-il par se demander si l'on peut découvrir l'existence, ne fût-ce qu'en germe, des institutions féodales, avant les invasions germaniques, ou bien s'il ne convient pas plutôt d'admettre qu'elles n'apparaissent que plus tard sur la scène de l'histoire. Il recherche si l'origine s'en trouve dans quelque institution romaine ou dans quelques coutumes germaniques, et tente de la ressaisir, en remontant le plus haut qu'il peut le cours des âges, dans les premières incertitudes de sa formation. Ne pouvant le suivre dans ses lumineux et profonds développements, nous nous bornerons à dire qu'il y a bien des pages admirables à méditer sur le *comitatus* germanique, sur le système bénéficiaire, sur le pécaire soit dans le droit romain, soit dans l'État mérovingien, sur le bénéfice de l'époque mérovingienne, toutes institutions dont il nous retrace successivement un tableau magistral. Vient ensuite l'étude des diverses formes de patronage et de recommandation, telles qu'elles étaient usitées chez les Romains et chez les Barbares, où elles furent connues sous le nom de *patrocinium*, de *commendatio*, de *mundeburdium*, d'*autrustionat*, de *comitatus* et qui engendrèrent des liens de

dépendance entre les hommes, tandis que les concessions de terres à titre précaire créaient des liens de dépendance entre les terres. Nous voyons enfin comment les immunités transportèrent les droits de l'État aux particuliers, et comment la féodalité va sortir de ces trois grandes institutions qui en furent en quelque sorte la genèse : le bénéfice, le patronage et l'immunité.

Si l'auteur n'a pas malheureusement pu suivre le développement de ces divers éléments après le VIIe siècle, et les conduire jusqu'à l'époque où ils reçoivent leurs modifications décisives, du moins a-t-il exposé, avec une sûreté peu commune et une étonnante ampleur de vues, les étapes successives par lesquelles passa l'état social avant d'arriver à trouver sa formule définitive, et à dégager avec une netteté surprenante la manière dont les institutions de droit privé et de droit public sont parvenues à se pénétrer et à se transformer réciproquement jusqu'à la plus entière confusion.

Combien seulement il est regrettable qu'un homme tel que M. Fustel de Coulanges, dont le volume que nous venons d'analyser n'ajoute rien à sa gloire, mais la confirme, n'ait pas franchement rompu avec son aversion pour la méthode comparative, et combien plus encore qu'il n'ait pas eu la force de renoncer à ses procédés de discussion et de polémique. Ils feraient croire, en vérité, qu'il a perdu de vue que, si la courtoisie ne fait pas le savant, à tout le moins sert-elle à le compléter en le rendant aimable. X.

Les Droits de Charles-Quint au duché de Bourgogne. *Un chapitre de l'histoire diplomatique du* XVIe *siècle,* par ALFRED DE RIDDER. Louvain, Ch. Peeters, 1890; Paris, Thorin, in-8 de 160 p. — Prix : 2 fr. 50.

Lorsque Charles-Quint, à la suite de la bataille de Pavie et après une année de la plus dure captivité, faisait signer à François Ier le traité de Madrid, par lequel il le dépouillait à son profit de toutes ses possessions d'Italie, des Pays-Bas et même de la Bourgogne, n'excédait-il pas les droits du vainqueur et ne violait-il pas des conventions diplomatiques acceptées de bonne foi? C'est la question souvent controversée parmi les historiens et les juristes, que s'est posée M. de Ridder et il en a fait l'objet d'une intéressante brochure, qui forme un fascicule du « Recueil des Travaux publiés par les membres de la conférence d'histoire » de l'Université de Louvain.

Le problème semble reposer tout entier sur la nature du fief constitué pour Philippe le Hardi. Était-il réservé à la ligne masculine, ou bien pouvait-il être regardé comme un fief féminin? Quand Louis XI récupéra la Bourgogne, après la mort de Charles le Téméraire, par le traité d'Arras, ses légistes soutinrent que les provinces faisant partie

de la couronne devaient lui revenir au cas où les héritiers mâles feraient défaut; mais, par une contradiction immédiate, on admit que Marguerite d'Autriche, fiancée du Dauphin, apporterait en dot les comtés d'Artois, de Bourgogne et les seigneuries de Mâcon et d'Auxerre, sous condition que ces domaines passeraient aux « hoirs mâles ou femelles et issus de leur union. »

Aussi les prétentions de l'héritier de Philippe le Beau reparurent-elles, lorsque au début du règne de François Ier, on négociait le mariage de Renée de France avec l'archiduc Charles. Et l'élection du roi d'Espagne à l'Empire ravivant les querelles des deux souverains, Charles-Quint ne perdit pas une occasion de réclamer ses prétendus droits; et c'est dans ce but qu'en 1571 il conclut une ligue offensive contre la France avec le Pape et le roi d'Angleterre. Le sort des armes lui ayant été favorable, c'est à la Bourgogne qu'il tint le plus, lors des négociations qui précédèrent le traité de paix, qui devait rendre la liberté à François Ier. Le Roi fit à cette clause toute la résistance possible; il se déclara même décidé à abdiquer plutôt que d'y adhérer; et, s'il céda enfin, ce ne fut qu'à la nécessité, presque à la force. Pourquoi donc l'accuser d'avoir odieusement manqué à sa parole, et dire « qu'il était réservé au roi-chevalier, au type du gentilhomme d'être parjure? » Pourquoi ajouter que Charles-Quint fut « cruellement trompé, » en se fiant à son adversaire et en rendant la liberté à François Ier avant d'être mis en possession de la Bourgogne?

M. A. de Ridder va peut-être un peu loin quand il déclare que la conduite du roi de France fut « inexcusable; » et de même il soutient une doctrine bien « impériale » en affirmant qu'à l'héritière de Charles le Téméraire revenait la légitime possession du duché de Bourgogne, et que Charles-Quint ne faisait que réclamer un bien injustement enlevé à son aïeule Marie par Louis XI. G. B. DE P.

La France pendant la Révolution, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1891, 2 vol. gr. in-8 de 416 et 448 p. — Prix : 16 fr.

Après le grand et légitime succès de son beau livre sur *la France sous l'ancien régime,* couronné par l'Académie française, M. le vicomte de Broc devait au public et se devait à lui-même d'étudier la France de la Révolution, non pas la France telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, issue de la Révolution, après tant de bouleversements et de crises successives, mais la France pendant la période révolutionnaire. A l'aide de nombreux documents publiés depuis un certain nombre d'années et des savants travaux entrepris sur cette époque, soit travaux d'ensemble tels que ceux de MM. Taine et Wallon, soit études

partielles sur des provinces ou des villes particulières, à l'aide aussi de pièces inédites empruntées aux archives privées, — notamment celles du château des Feugerets, — il a voulu savoir ce qu'a été, ce qu'a fait, ce qu'a souffert la France pendant ces dix années tourmentées depuis la réunion des États généraux jusqu'au Consulat. Laissant de côté la guerre soutenue à la frontière, il a examiné surtout la situation intérieure. Situation éminemment douloureuse; car c'est partout la même : la proscription et la mort. La bourgeoisie qui a fait la Révolution par amour de l'égalité et par envie de l'autocratie, n'a pas tardé à être débordée à son tour et renversée par l'avènement de nouvelles couches, tirées pour la plupart des bas fonds de la société. Ce sont les clubs qui gouvernent la France, à Paris les jacobins, en province les clubs qui leur sont affiliés. Et les clubs se composent de la lie du peuple, de tout ce qui est taré et conspué. On les méprise, mais on les craint ; car ils ont la force en main, et ils en usent contre tout ce qui ne courbe pas humblement la tête devant eux. Jamais, sous le régime le plus autocratique, plus épouvantable tyrannie n'a pesé sur un peuple. La guillotine est établie en permanence, non seulement à Paris mais dans les départements, et dans certaines villes, à Nantes, à Lyon, à Angers, à Toulouse, la guillotine ne suffit pas ; on a bien inventé une guillotine qui coupe quatre têtes à la fois ; ce n'est pas encore assez expéditif, on y supplée par la fusillade, la mitraillade et les noyades en masse. Et les victimes n'appartiennent pas seulement à la noblesse et au clergé ; M. Wallon avait déjà prouvé et M. de Broc démontre après lui que la classe la plus décimée c'est le peuple : ce sont de pauvres gens, artisans, laboureurs, ouvriers, mendiants, suspects d'avoir conservé du respect pour leurs anciens maîtres ou pour la royauté ; suspects d'avoir prié Dieu, quand le culte de la Raison était seul admis, suspects même d'être suspects : le motif a été invoqué dans un jugement.

Et tandis que le sang coule à flots, ceux qui échappent à l'échafaud sont-ils du moins heureux ? La France est-elle prospère ? Qu'on lise les rapports des observateurs de l'esprit public, ceux des représentants en mission et l'on verra. Jamais plus poignante misère, plus effroyable famine n'a régné dans ce pays soi-disant régénéré. L'industrie est morte, l'agriculture agonise ; le peuple meurt littéralement de faim. A Paris on fait des queues interminables à la porte des boulangers, des bouchers, des épiciers, souvent pour ne rien remporter. En province on mange de l'herbe. Ce ne sont pas des légendes cela, c'est la vérité. La suppression des communautés, la vente des biens du clergé et des associations a tari les ressources des hôpitaux qui ne peuvent plus recevoir les pauvres et les malades ; l'instruction publique est nulle, comme l'assistance publique ; les routes ne sont plus entrete-

nues, elles sont devenues d'épouvantables fondrières. Et au milieu de ce gouffre béant de la misère générale, il n'y a que quelques fortunes particulières qui émergent, fondées sur la concussion et le vol, l'achat à vil prix de biens nationaux, comme celles de Fouché, de Barras, de quelques fournisseurs des armées ou des administrations; ils vont faire des soupers fins chez Venua ou chez Méot; tandis que le peuple n'a pas un sou de pain à manger, leur luxe insulte à la détresse publique. Toute cette passion d'égalité n'aboutit qu'à un déplacement de la richesse et de la puissance au profit des moins dignes, à la création d'une classe nouvelle de privilégiés qui n'a même pas pour elle le mérite des services rendus. Toute cette soif de réformes n'a engendré que l'anarchie; cet amour de la liberté, la tyrannie la plus sanglante. Si l'on en veut la preuve, qu'on consulte l'enquête faite après le 18 brumaire dans tous les départements par les envoyés des consuls, par des hommes tels que Fourcroy, Barbé-Marbois, Lacuée, etc, qui ne sont pas suspects de sympathie pour l'ancien régime ou de défiance de l'esprit nouveau.

Au moment où l'on exige que nous admirions la Révolution en bloc, il était bon qu'on sût ce qu'était le bloc et nous remercions l'auteur de nous l'avoir montré d'une façon si saisissante et si nette.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Alexandre Ier et Napoléon, *d'après leur correspondance inédite, 1801-1812*, par SERGE TATISTCHEFF. Paris, Perrin, 1891, in-8 de XIII-640 p. — Prix : 7 fr. 50.

Napoléon et Alexandre Ier. — *L'Alliance russe sous le premier Empire. De Tilsit à Erfurt*, par ALBERT VANDAL. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de XXIII-527 p. — Prix : 8 fr.

Deux auteurs déjà connus dans le monde littéraire, l'un Russe et l'autre Français, ont publié en même temps de nouveaux travaux sur le même sujet, mais non d'après le même plan. Nous indiquerons la différence sans insister sur la comparaison. M. Vandal a l'avantage d'écrire dans sa langue maternelle, et il a déjà prouvé qu'il en connaît les secrets et qu'il la manie avec élégance.

De graves documents avaient échappé jusqu'ici aux historiens de l'Empire, Bignon, Thiers, Lefebvre. M. Tatistcheff a eu la chance de retrouver à Pétersbourg, aux archives du ministère des affaires étrangères, cinquante-six lettres de l'empereur Alexandre à Napoléon, dont trente-trois originales et la plupart autographes, et quatre lettres de Napoléon à Alexandre, une cinquième est conservée en minute aux Archives nationales à Paris. L'auteur s'est servi, en outre, des rapports peu connus de Savary, de Caulaincourt, de Tchernychev et de Balachov. En appendice, il a publié le traité secret d'alliance de Tilsit et

la convention additionnelle du 9 juillet 1807. Armé de ces pièces, M. Tatistcheff s'est réservé le rôle modeste de greffier qui donne les procès-verbaux des interrogatoires, sans les discuter ni commenter (p. XI). L'auteur est resté fidèle à sa résolution. Son livre contient un récit exact des événements où la place principale est réservée aux documents enchâssés dans le récit. Nous ne discuterons pas la valeur de la méthode. On s'étonnera plutôt que les conclusions ne soient pas plus nettes et plus précises. Demander pour la solidité d'une alliance que les deux parties y apportent une parfaite réciprocité de droiture, de loyauté et de bonne foi (p. XII) est une phrase de convention qui ne dit rien. Peut-être l'auteur aurait-il mieux contribué au triomphe de la justice immanente de l'éternelle vérité (p. XIII) en faisant hardiment la part des responsabilités.

— M. Vandal a traité son sujet d'une autre manière. Son travail, plus étendu, embrassera trois volumes; nous n'avons sous les yeux que le premier : *De Tilsit à Erfurt*. L'auteur ne s'est pas contenté des matériaux imprimés et déjà connus, il a fouillé les archives d'État et les dépôts particuliers. M. Pozzo di Borgo lui a fourni notamment des pièces d'une haute valeur. Désormais les grandes lignes sont tracées; les archives des Voronzov, des Panine, des Kourakine, qui s'ouvrent en Russie, ne pourront guère fournir que des détails supplémentaires. L'historien peut donc commencer son œuvre. M. Vandal n'a pas essayé de donner sur Napoléon une appréciation d'ensemble. « Notre désir, dit-il dans l'avant-propos, se réduit à faire connaître la politique extérieure de Napoléon sous le rapport spécial que nous avons entrepris d'étudier, à en dégager les mobiles et les moyens, à lui restituer sa physionomie propre, telle que la composèrent le caractère de l'homme et les nécessités extraordinaires de la situation... (p. XXIII). » Même dans ces limites restreintes, le programme est encore très vaste, et l'auteur l'a rempli avec un talent incontestable, une grande largeur de vue et une égale sûreté d'analyse. A côté des événements de cette époque dramatique, on verra aussi leur enchaînement, leur explication, leurs origines et leurs conséquences. Les personnages apparaissent vivant et agissant; leurs caractères sont tracés d'une main habile et sûre. En lisant ces pages on a de la peine à se défendre contre une impression pénible : Napoléon et Alexandre semblent vouloir tous les deux, je ne dirai pas se tromper, mais s'exploiter mutuellement. M. Vandal attribue à Alexandre le rôle d'agresseur et une intention d'offensive (p. XIV). Napoléon n'aurait subi qu'une loi inexorable qui le condamnait à briser tout ce qui n'était pas sujet ou allié (p. XV). Les historiens russes n'accepteront pas ce jugement sans faire des réserves.

PIERLING.

La Grande Nation, (1870-1871), par E. Horn. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de xviii-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Horn était un Hongrois que la guerre de 1849 chassa de son pays et qui se réfugia en France où il passa de longues années. Il se fit naturaliser Français et se mêla au mouvement politique de la fin de l'Empire ; collaborateur du *Journal des Débats*, il fit partie du groupe de libéraux militants qui préconisaient la forme républicaine. Plus tard, quand son exil prit fin, il fut élu député hongrois ; il mourut en 1875 après une longue maladie. Les articles réunis dans ce volume, qui a pour titre *la Grande Nation*, ont été publiés à Budapest en 1870-71 ; ils parurent dans le *Neuer freier Lloyd*, dont Édouard Horn était le directeur. M. Émile Horn a cru qu'après vingt ans de sommeil les pensées et impressions de son père, formulées pendant l'année terrible, auraient un vif intérêt pour les lecteurs français ; c'est ce qui l'a décidé à faire paraître cette traduction. Nous rendons hommage au sentiment filial qui l'a guidé ; mais nous doutons fort du succès de l'entreprise. Que de naïvetés et de phrases déclamatoires dans ce volume, qu'on croirait écrit par un journaliste républicain de sous-préfecture !

« L'absolutisme, c'est la guerre ; la République, c'est la paix, » nous dit M. E. Horn (p. 143) ; « l'École aux mains des prêtres exerça une influence malheureuse sur la jeunesse. » Tout change dès qu'on a édifié sur les ruines de la France le régime de ses rêves et les hommes de la République « tels que nous les voyons maintenant, ne sont pas seulement des Catons par leur conduite et leur fermeté, mais ils représentent encore aujourd'hui les idées qu'ils défendaient autrefois ! » « La première République française a combattu pour les droits de l'homme, la seconde pour l'extension des droits civils à toutes les classes par le suffrage universel ; la troisième mettra vraisemblablement fin à la tutelle des peuples et rendra ainsi la guerre impossible » (p. 145).

Il est inutile de citer d'autres fragments pour montrer les étranges illusions de l'écrivain. Un des rares chapitres intéressants est celui relatif à la mission de M. Thiers auprès des puissances européennes. M. Horn en prévit l'échec, mais sans comprendre que le funeste homme d'État avait surtout pour but d'augmenter sa popularité personnelle. Quant aux hommes du 4 septembre, M. Horn les juge avec une bien grande indulgence. M. Jules Simon, qui les connaissait mieux, eût dû fixer son ami sur leur compte et lui épargner de la sorte bien des désillusions ; il a préféré se taire. Dans la préface qu'il a rédigée pour présenter au public français M. Horn et *la Grande Nation*, loin de formuler certaines réserves, il déclare n'avoir « que des éloges à faire de ce livre. »

Roger Lambelin.

Souvenirs de la campagne du Tonkin, par R. CARTERON, capitaine au 1er régiment de zouaves. Paris, Dumaine, 1891, in-8 de 362 p. — Prix : 7 fr.

Un An chez les Muongs. *Souvenirs d'un officier,* par FRÉDÉRIC GARCIN. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-16 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tonkin actuel (1887-1890), par MAT GIOI. Paris, Savine, 1891, in-16 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Notices sur les provinces du Tonkin et de l'Annam. Paris, Comptoir des intérêts coloniaux, 1891, in-8 de VIII-176 p.

Le temps n'est pas encore venu de fixer sur les tablettes de l'histoire cette campagne lointaine du Tonkin qui eut en France des échos si divers; mais il est utile de connaître les *Souvenirs* des officiers qui ont contribué à la conquête et d'étudier la valeur historique des documents qu'ils apportent et des conclusions qu'ils formulent.

Lieutenant à la légion étrangère en 1884, capitaine au deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique en 1885, M. R. Carteron a pris part à presque toutes les colonnes faites contre les Chinois sous le commandement des généraux Millot et Brière de l'Isle. C'était la période des combats livrés avec d'importants effectifs et qui ressemblaient à des batailles rangées. Les réguliers chinois, descendus du Kuang Tong, du Kuang Si et du Yun Nan, atteignaient environ cinquante mille hommes, et leurs fidèles alliés, les Pavillons-Noirs, comptaient bien douze mille soldats. Les péripéties de cette lutte si brillamment entamée par l'amiral Courbet, et qui devait se terminer par la retraite précipitée de Lang Son, ont été décrites par plusieurs écrivains militaires, mais le capitaine Carteron les a racontées avec la précision d'un historien et le charme d'un témoin oculaire. Je trouve cependant qu'à propos de la « violation » du traité Fournier par les généraux chinois de Bac Le, il se montre trop affirmatif. Le mandarin du Kouang Si, qui se présenta en parlementaire, était de bonne foi en disant qu'il n'avait pas encore reçu du Tsong li Yamen l'ordre de regagner la frontière chinoise; et le délai de cinq jours qu'il réclamait pour faire évacuer le pays n'avait rien d'exorbitant. Il est regrettable que le colonel Dugesne, mal renseigné sur l'effectif des Célestes et sur les difficultés formidables que présentait le passage du défilé d'Hao Lop, ait donné un peu légèrement cet ordre de marche en avant qui eut pour conséquence de faire recommencer les hostilités sur terre et sur mer. On doit féliciter le capitaine Carteron de l'impartialité dont il fait preuve dans le récit de la retraite de Lang Son et le départ des responsabilités. Il est incontestable, au point de vue stratégique, que la marche sur Bang Bo, avec les effectifs dont disposait le général de Négrier, était fort imprudente. L'échec du 24 mars avait causé dans la colonne une pénible impression ; les troupes, qui combattaient presque journellement depuis le 5 février, étaient épuisées, et si l'on

s'enfermait dans Lang Son, les forces chinoises pouvaient facilement couper nos communications avec Bac Ninh par Bac Le, et avec Chu par Than Moi. Ces considérations ne justifient ni l'indécision ni la faiblesse dont fit preuve le colonel Herbinger; mais elles expliquent la confusion d'une retraite qui devait affoler tout le monde aussi bien en France qu'au Tonkin.

— A la guerre contre les Chinois allait succéder une lutte moins retentissante peut-être, mais tout aussi méritoire contre les rebelles du nord de l'Annam et contre ces irréguliers, bandits de profession ou misérables réduits à piller pour vivre, qu'on désigne par le terme générique de *giac* (pirates). Et, peu à peu, étendant les limites de l'occupation jusqu'aux frontières historiques, on pénétra dans des régions nouvelles, boisées, montagneuses, rappelant l'Inde par la faune et la flore. C'est dans ces vastes territoires, limités au nord par le fleuve rouge, arrosés par la rivière noire, le Song Ma et le haut Mékong, que nous conduisent M. Frédéric Garcin dans : *Un An chez les Muongs,* et l'auteur du *Tonkin actuel* qui signe « Mat Gioi. »

Les peuplades qui habitent la zone de partage des eaux de l'Indo-Chine diffèrent sensiblement des Annamites. Elles paraissent descendre des races océaniennes ayant jadis peuplé la péninsule et qui furent refoulées dans les hautes vallées. Leur type est resté pur, malgré le contact des Annamites, des Chinois et des Siamois; leur langue s'est conservée, et leur écriture est demeurée alphabétique et non idéographique. Le lieutenant Garcin a particulièrement étudié le pays des seize chaus de la Rivière noire qui s'étend du Yun Nan à la principauté de Luang Prabang, où le régime féodal se retrouve dans toute sa force. Les chefs (*thuonc shu*) exercent un pouvoir absolu et se succèdent de père en fils. C'est dans la famille régnante que sont choisis les *quan chau* et *tri chau* placés à la tête des divisions administratives; les chefs de canton appartiennent toujours à la noblesse du pays.

La région des Chaus fournit naguère des soldats à Luu Vinh Phuoc, et, depuis le traité de Tientsin, elle était infestée de bandes chinoises. C'est au commandant Pennequin que revient l'honneur de l'avoir pacifiée. Il rétablit l'autorité des anciens chefs et leur fit admettre notre protectorat. M. Mat Gioi donne quelques détails intéressants sur la mission Pavie, qui parvint à mettre un terme aux visées ambitieuses des Siamois et constitua à Luang Prabang un comptoir commercial fort important; mais, malgré son pseudonyme, il ne semble pas connaître bien à fond l'Annamite. Il appelle les chefs de village *lithuong* au lieu de *ly truong,* la saumure de poissons *nuoc-man* au lieu de *nuoc măm,* et il ignore que, dans la langue populaire, *muong* veut dire sauvage. C'est parce que les Annamites de la plaine

considèrent comme des ignorants et des gens non civilisés les habitants des montagnes, qu'ils les désignent par le terme générique de *muong*.

— *Les Notices sur les provinces du Tonkin et de l'Annam* sont extraites de l'*Annuaire colonial*, publié sous les auspices du sous-secrétariat d'État des colonies. On s'est plaint souvent en France de l'insuffisance des renseignements commerciaux concernant nos possessions lointaines. C'est pour combler cette lacune, en ce qui concerne l'Indo-Chine, qu'ont été rédigées ces notices. Sur chaque province, on donne les renseignements suivants : Position géographique, limites, superficie, configuration générale, cours d'eau, population, divisions administratives, marchés, cultures, commerce et industrie, exploitations, gisements et bois. On souhaiterait que chaque notice fût accompagnée d'une carte d'ensemble et de croquis topographiques.

ROGER LAMBELIN.

La Vie privée d'autrefois. *Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècles*, par A. FRANKLIN. *Variétés gastronomiques. Les Médicaments.* Paris, Plon et Nourrit, 1891, 2 vol. in-16 de 280 et de 279 p. — Prix : 7 fr.

M. Alfred Franklin continue à nous initier à tous les détails de la vie privée d'autrefois. Dans un huitième volume, il complète ce qu'il avait dit précédemment des repas et de la civilité à table. Nous trouvons dans ce tome, intitulé : *Variétés gastronomiques*, de curieux renseignements sur la salle à manger, le couvert, sur un luxe, une richesse dont nous n'avons guère l'idée. Sait-on que Charles V possédait sept douzaines de plats d'or, six douzaines d'écuelles d'or, trente-trois douzaines de plats d'argent, soixante et dix douzaines d'écuelles d'argent ? Aucun souverain moderne, comme le remarque l'auteur, ne serait aujourd'hui assez riche, ni assez fou pour réunir une pareille vaisselle plate. A toute cette première partie d'une lecture très amusante, succèdent des recherches sur les rigueurs du carême. M. Franklin en parle avec une certaine désinvolture et quelques inexactitudes qui peuvent faire présumer qu'il ne connaît pas trop pour les avoir pratiquées des abstinences jadis très rigoureuses, aujourd'hui fort adoucies. Il parle par exemple des « quarante » jours de l'Avent durant lesquels saint Louis jeûnait (page 129.) Bien des détails peu connus émaillent du reste ces recherches : nous voyons que dans les temps de pénitence on employait, dans les grandes maisons, des couteaux spéciaux et une vaisselle d'un aspect plus sévère. Vient ensuite un chapitre consacré aux repas royaux et à l'étiquette qui y présidait. Une note nous apprend que Napoléon avait ressuscité à son profit tout le cérémonial de l'ancienne cour. Un usage sur lequel M. Franklin a

réuni bien des renseignements : la permission accordée à la foule de circuler autour de la table où mangeaient le Roi et les princes, s'était du reste conservée sous la Restauration. Dans un dernier chapitre, il est traité des cure-dents qui furent primitivement de vrais bijoux et que, comme tels, on transmettait à ses enfants.

Le neuvième volume de la collection entreprise par M. Franklin est d'un tout autre genre que celui dont nous venons de parler, mais n'est pas moins intéressant ; il s'agit ici des apothicaires et de leurs produits. Au commencement de son œuvre, M. Franklin nous a montré que la réclame fut toujours florissante en France et nous en trouvons une nouvelle preuve dans les annonces de tous les mirifiques remèdes inventés par les prédécesseurs de nos pharmaciens modernes et prônés aussi pompeusement que ces derniers le sauraient faire. Et quels remèdes, juste ciel ! Se souvient-on que Mme de Sévigné se trouvait fort bien, pour ses vapeurs, de prendre « huit gouttes d'essence d'urine » (p. 100) et que son amie Mme de Lafayette avalait « des bouillons de vipères qui lui donnaient des forces à vue d'œil » (p. 12). Qui sait si nos pharmaciens ne font pas à cette bizarre pharmacopée des emprunts déguisés sous des noms scientifiques ! Accessoirement, M. Franklin, en traitant des eaux minérales, est amené à nous dire le temps qu'il fallait pour s'y rendre. Quel contraste entre ces interminables voyages et ceux que la vapeur nous permet de faire aujourd'hui !

GRISBERG.

L'Alsace et les Alsaciens à travers les siècles, par EM. MATTHIS. Illustré par l'auteur de 45 grav. dans le texte, de 16 grandes compositions hors texte et de 4 chromotypographies tirées en six couleurs. Paris, Furne, Jouvet et Cie, gr. in-8 de 374 p. — Prix : 15 fr.

M. Matthis manie la plume aussi habilement que le crayon ou le pinceau. Il le prouve dans ce beau volume *l'Alsace à travers les siècles* où tant de gravures, de jolies vignettes, de grandes illustrations se mêlent à son texte élégamment écrit, qu'elles animent et complètent. C'est bien là l'Alsace avec ses sites, ses usages, ses mœurs, ses costumes, ses vieux châteaux, ses légendes et son histoire depuis les âges les plus lointains. Mais l'érudition, l'observation attentive, ont pris dans ce livre une forme attrayante. Une excursion faite pendant les vacances sous la direction d'un vénéré grand-père, ancien colonel de l'armée française, initie des jeunes gens à tout le passé de l'Alsace ainsi qu'à son état actuel si douloureux. Ce plan, que de graves lecteurs pourront ne pas approuver mais qui intéressera le public auquel l'ouvrage semble surtout destiné, a permis à l'auteur d'aller aisément d'un sujet à un autre et de donner à ses récits et à ses descriptions une agréable variété. Dans sa longue excursion à travers les

siècles, M. Matthis a dû parler d'événements dont l'appréciation pouvait n'être pas impartiale, la Réforme, la Révolution. Il nous a paru traiter ces sujets scabreux avec tact et convenance. Partisan de justes réformes, il stigmatise la Terreur... En parlant des débuts de la Révolution, il donne sur Rouget de l'Isle d'intéressants détails (p. 300) et lui rend sa physionomie propre, volontiers altérée par certains écrivains. L'auteur de la *Marseillaise* ne fut jamais républicain, mais simplement royaliste constitutionnel. Nous aurions quelques petites réserves à faire sur un passage relatif à la Restauration. M. Matthis reconnaît en Louis XVIII un prince instruit, doué des meilleures intentions, mais prête à son entourage « un composé des revenants des vieux âges, » des idées rétrogrades dont quelques retardataires étaient seuls les champions. Les noms de Châteaubriand, de de Serre, de Villèle, de bien d'autres hommes illustres protestent contre une telle assertion. Nous croyons aussi que, dans cet aperçu sur l'histoire de France, justice n'a pas été rendue à Charles X, à ce roi qui fut si chaleureusement accueilli en Alsace, un peu avant sa chute et à qui l'on doit la conquête d'Alger. Le comte de Maistre a dit : « Les fausses opinions sont comme la fausse monnaie frappée par de grands coupables et mise en circulation par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans s'en douter. » M. Matthis a pu, sans les soumettre à un contrôle, accepter quelques pièces de cette fausse monnaie politique frappée par l'esprit de parti. Dans le reste du volume tout nous a paru de très bon aloi.

VILLEMORY.

La Formation de la Prusse contemporaine. — *Les Origines.* — *Le Ministère de Stein (1806-1808)*, par GODEFROY CAVAIGNAC. Paris, Hachette, 1891, in-8 de VIII-510 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ce livre nous semble être, avec M. Lavisse, celui qui a le mieux connu et compris le rôle de la Prusse en Allemagne ; aucune source d'information ne lui échappe. En outre, la passion ne l'aveugle pas dans un sujet délicat : il sait rendre justice au grand Électeur comme à Frédéric II, et, quand il veut montrer la part énorme des idées françaises dans l'œuvre de la régénération prussienne qui a suivi Iéna, c'est à nos adversaires qu'il emprunte ce témoignage peu suspect : « La Révolution a mis en œuvre la force nationale tout entière du peuple français, et si les États européens veulent rétablir les anciens rapports des nations entre elles et l'équilibre qui en résulte, il faut qu'ils puisent aux mêmes sources et s'approprient les résultats de la Révolution » (p. 407). Cet hommage de notre mortel ennemi Gneisenau nous met à l'aise pour étudier avec sérénité l'effondrement et la résurrection de la Prusse. — La réunion des Marches de Brandebourg et du duché de Prusse en 1618 forme le premier élément de l'État prussien ;

le grand Électeur (1640-1688) établit le pouvoir monarchique et laisse à sa mort une armée de trente mille hommes et un budget régulier de deux millions cinq cent mille thalers ; ses successeurs créent l'administration monarchique et « les organes qui devaient permettre à l'autorité nouvelle de faire sentir son action dans la vie sociale du pays ; » Frédéric-Guillaume a établi la souveraineté comme un « rocher de bronze ; » il jette les bases du pouvoir personnel que les apologistes appellent le « despotisme éclairé » : toute trace d'indépendance municipale effacée, l'aristocratie maîtresse du sol. Frédéric II assied la puissance royale sur les inégalités sociales et il « en vient à codifier la féodalité dont il a miné la suprématie politique, » (p. 98) et « concentre en lui toute connaissance comme toute direction » (p. 113). Frédéric-Guillaume II est incapable de supporter un tel fardeau et le gouvernement personnel se transforme en gouvernement de cabinet ; les ministres de Frédéric II n'étaient que des scribes, son successeur est l'humble scribe de ses ministres et des coteries de sa cour. « L'organisme semble se dissoudre » (p. 117), et le roi débile doit insister, en 1800 « pour rétablir partout ces qualités de fidélité, d'abnégation, de zèle qui ont autrefois distingué l'administration prussienne et qui ont aujourd'hui presque complètement disparu » (p. 125). Mais cette décadence n'était pas irrémédiable. « A en juger avec nos idées actuelles, il semble bien que la Prusse fût à cette date un État fort hétérogène..., et cependant si peu que la Prusse répondît alors à l'idéal d'un État militaire, elle n'en était pas moins la patrie morale de tous les Allemands qui tendaient à affranchir leur race de l'infériorité et de l'impuissance politique dans laquelle elle végétait » (p. 146). Ce peuple qui a produit une littérature incomparable est cosmopolite et individualiste ; il subit la Confédération du Rhin, le joug étranger et la « rénovation sociale transplantée d'une pièce avec l'empreinte des idées françaises ; » il ne se réveille qu'au premier ébranlement de la domination étrangère. Sans les folies du tyran, les idées françaises eussent pris racine dans une notable partie de l'Allemagne. C'est à la Prusse que revient le mérite d'avoir montré les premiers symptômes d'une existence nationale (p. 195). Stein est un des initiateurs du mouvement ; dès le début de 1806, il prend de l'ascendant sur les indifférents qui l'entourent (p. 333) ; car c'est un homme d'action ; le 3 janvier, il écrit : « Si l'État prussien avait été guidé par une véritable force morale et intellectuelle, il eût sauvé la coalition avant qu'elle n'eût reçu à Austerlitz le coup mortel ; il l'eût conduite au but suprême : l'affranchissement de l'Europe opprimée par la domination française » (p. 230), et il rédige son fameux pamphlet sur « l'organisation vicieuse du cabinet et la nécessité d'instituer un conseil des ministres. » Le désastre d'Iéna lui donne raison et met ses qualités à l'épreuve, mais il n'a pas la largeur de vues de Har-

denberg qui « seul a su, dès le début, discerner des principes généraux qui devaient diriger ce qu'il appelait la régénération de l'État prussien ; et ces principes étaient ceux mêmes de la Révolution française » (p. 343). Pendant son ministère (2 oct. 1807-24 nov. 1808), il achève la réforme sociale élaborée par ses prédécesseurs et prépare la réforme administrative (chap. XII), qui n'aboutit qu'au lendemain de son départ (chap. XII). Entre temps, il réorganisa l'armée, dont l'effectif nominal de deux cent trente mille hommes (en 1780) s'était réduit à un tiers (chap. XIII) et qui était tombée dans le discrédit le plus profond. Mais il ne faut pas s'exagérer la grandeur des résultats obtenus (p. 484) : « l'affranchissement légal et très partiel des initiatives individuelles, le libre commerce des biens-fonds, la suppression théorique du servage n'étaient pas suffisants pour modifier d'une façon fondamentale l'état social de la Prusse ; la réorganisation administrative s'était arrêtée au point où elle eût arraché au propriétaire de bien noble ces pouvoirs politiques qui faisaient de lui le seul détenteur de l'autorité souveraine en contact immédiat avec les populations rurales ; le service obligatoire généralisé avait été proposé au Roi et rejeté par lui. » Et cependant Stein reste un des précurseurs de l'idée militaire allemande, mais il était en avance sur ses contemporains. Il faut savoir gré à M. G. Cavaignac d'avoir évoqué cette intéressante figure et d'avoir si remarquablement élucidé des questions qui nous intéressent, nous Français, plus que personne. A. S.

Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique (1815-1884), par l'abbé SYLV. BALAU. 4e édition. Louvain, Ch. Fonteyn aîné, 1890, in-8 de VIII-447 p.

L'intérêt de ce travail n'est pas moindre, pour nous Français, que pour les Belges nos voisins. L'histoire que raconte l'auteur est la nôtre, surtout depuis 1857, plus encore depuis 1878 ; c'est celle du temps présent. Libéraux, juifs et francs-maçons ont ouvertement commencé par la Belgique l'œuvre de « déchristianisation » que leurs coreligionnaires ont pratiquée depuis sur la France : Élimination des électeurs ruraux et même des électeurs nationaux au profit d'étrangers sommairement naturalisés; sécularisation complète de l'enseignement à tous les degrés ; absorption au profit de l'État des bourses fondées en faveur des écoles catholiques ; suppression de l'autonomie communale. C'est le ministre qui crée les écoles, qui en fixe le nombre ; c'est lui qui agit, qui domine, qui commande, mais c'est la commune qui paie. Des comités scolaires espionnent les administrations et les pères de famille. Les évêques protestent ; les catholiques fondent avec un merveilleux élan des écoles libres. Comme chez nous, on voit des

instituteurs officiels sans élèves, des écoles vides, mais de luxueux palais. En revanche, on prend tous les moyens pour empêcher l'érection d'écoles rivales ; on réduit ou l'on supprime les allocations dues au clergé, on décrète la gratuité absolue, on refuse tout secours aux enfants qui ne fréquentent pas les écoles de l'État.

L'auteur montre avec précision (p. 328-332) comment les loges maçonniques ont pris cette œuvre à cœur ; il ne signale pas avec moins de netteté le rôle de la presse et de la banque juives dans la campagne menée contre les établissements Langrand, dont les grandes affaires ont produit depuis, mais au profit de leurs ennemis, de si énormes bénéfices. On croit relire l'histoire de l'Union générale.

Nous nous sommes arrêté sur une époque récente, à cause de l'intérêt spécial qu'elle nous offre dans nos luttes actuelles ; mais les mérites de clarté, de rapidité, de relief que nous avons appréciés dans cette dernière partie ne sont pas moindres dans la période qui s'étend de 1815 à 1830 et dans celle qui va de la Révolution, qui constitua la Belgique, à 1857. M. Ernest Vandenpeereboom, M. Thonnissen, M. Juste avaient traité quelques points de cette histoire ; M. Wœste, avec sa haute expérience parlementaire, en avait éclairé certaines parties dans de lumineux récits ; mais il fallait la conduire et la mener jusqu'à nos jours. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Sylv. Balau avec une méthode et un talent littéraire que nous ne saurions trop louer. Le succès y a répondu et nous n'avons qu'à l'enregistrer et à y applaudir.

VICTOR PIERRE.

Études américaines, par HENRI GAULLIEUR. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de VIII-302 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Gaullieur, dans ses *Études américaines*, prétend s'être conformé à la méthode historique préconisée par M. Taine. Cette méthode, fondée sur l'observation scientifique des faits, exige de l'écrivain une véritable impartialité, et il me semble que M. Gaullieur en est tant soit peu dépourvu, quand il aborde les questions religieuses. Protestant fanatique, il estime que l'on gémissait sous un despotisme spirituel épouvantable quand « la Réformation vint jeter pour la première fois quelques lueurs sur le moyen âge européen, » et s'il aime l'Amérique, c'est parce qu'il pense qu'elle doit sa naissance et son essor aux persécutions religieuses.

Si l'esprit de ce livre est peu recommandable, les faits et les récits qu'il renferme sont intéressants. L'ouvrage est divisé en quatre chapitres : *Race blanche*, *Race noire*, *Race rouge*, *Jones de Chicago*. M. Gaullieur résume en un mot son sentiment sur les États-Unis : « La race blanche y est devenue majeure ; sur notre vieux continent elle est restée mineure sous la tutelle de l'État. » Les Indiens disparaîtront

dans un avenir prochain des États de l'Union ; bientôt les derniers d'entre eux auront, suivant leur expression, « enterré le tomahawk et disparu dans le grand territoire de chasse où le Grand Esprit doit recevoir un jour ses enfants de race rouge. » Quant aux nègres, ils résisteront plus longtemps, mais ils seront un jour noyés dans le flot de l'émigration blanche. Malgré les églises, les écoles, les institutions, si répandues aux États-Unis, les nègres n'ont rien pensé, rien imaginé, rien créé qui vaille la peine d'être signalé. Leur émancipation n'a servi qu'à démontrer leur infériorité intellectuelle et morale.

L'ouvrage se termine par une nouvelle : *Jones de Chicago* qui est une étude fort suggestive de mœurs américaines, et tend à démontrer que les *homes* des États-Unis ne sont que des *humbugs*. R. L.

Blaise Pascal, par JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Paris, Calmann Lévy, 1891, in-8 de XIV-399 p. — Prix : 7 fr. 50.

Depuis quelque temps, M. Joseph Bertrand paraît négliger un peu, je ne dis pas oublier, les mathématiques, pour l'histoire littéraire, la philosophie, la morale, voire même la théologie, désireux sans aucun doute de justifier après coup les suffrages qui l'ont appelé jadis à l'Académie française.

Avouons qu'il n'y réussit point trop mal : écrivain, il est alerte, piquant, incisif et bien français ; historien, il est bien informé et assez impartial, même lorsqu'il a à parler des jésuites, ce qui, encore aujourd'hui, constitue pourtant un assez rare mérite. Moraliste et théologien, il est naturellement moins heureux. Il connaît moins le terrain et, mal armé contre les difficultés et les obstacles qui s'y rencontrent, il y fait un certain nombre de faux pas. Mgr d'Hulst le lui avait dit dans le *Correspondant* avec sa haute autorité ; M. Bertrand n'y a pas pris garde ou du moins n'en a tenu nul compte. C'est un tort : l'auteur de *Blaise Pascal* aurait dû profiter de la leçon qui lui avait été donnée et effacer du livre les erreurs relevées dans le fragment qu'il en avait publié. Pas plus qu'un historien, un théologien moraliste ne doit jamais dire : « mon siège est fait. » Cette réserve émise, et elle était nécessaire, nous n'hésitons pas à dire que le livre de M. J. Bertrand est une œuvre de mérite et qu'à condition de le corriger par l'étude très remarquable qu'il a inspirée à Mgr d'Hulst et quelques autres critiques publiées dans des revues compétentes, parmi lesquelles je ne comprends pas, bien entendu, la *Revue bleue* de M. Brunetière; à cette condition, dis-je, on peut trouver à sa lecture intérêt et profit. En dehors de la Préface, où s'accuse une louable impartialité, et qui est d'ailleurs faite en grande partie de morceaux empruntés aux princi-

paux écrivains qui ont parlé de Pascal, le livre comprend quatre chapitres : *Vie de Pascal, les Provinciales, Pascal géomètre et physicien, le Livre des Pensées.* Mais c'est aux *Provinciales* qu'est dévolue la part la plus importante.

L'auteur me permettra-t-il de lui dire qu'il procède un peu trop par anecdotes, ce qui laisse subsister un peu de décousu dans son discours, et qu'il ne garde pas un ton toujours assez sérieux quand il parle de choses religieuses. Il est digne de lui de tenir compte des critiques dont il a été l'objet et des divers *desiderata* que des juges autorisés ont exprimés. C'est aussi son intérêt et je crois pouvoir dire que c'est aussi le nôtre. Même au risque de déplaire à M. Brunetière, j'ose espérer que M. J. Bertrand s'en souviendra. P. TALON.

Amélie de Vitrolles, sa Vie, sa Correspondance. Paris, Perrin, 1890, 2 vol. in-8 de 502 et 524 p. — Prix : 15 fr.

Quel contraste entre l'existence du baron de Vitrolles, si agitée, si pleine d'émotions et de grandes péripéties, et celle de sa fille, dont une main pieuse nous a donné l'édifiant récit ! Au début de sa vie, cependant, Amélie de Vitrolles fut mêlée aux émouvants épisodes de la politique, et son historien anonyme a plus d'une fois dû remonter aux événements dans lesquels son père eut un rôle si prépondérant. Mais ce qui remplit surtout les deux volumes que nous avons sous les yeux, c'est la touchante histoire d'une âme qui cherchait Dieu et dut souvent et énergiquement lutter pour parvenir à la perfection chrétienne. Amélie de Vitrolles eût désiré s'enfermer dans un couvent; par soumission à la volonté de ses parents, elle se résigna à n'être qu'une religieuse dans la maison de son père.

Cette existence si pure, commencée en 1797 à Altembourg, se termina à Florence. Amélie y mourut en 1829 vraiment en odeur de sainteté. Une notice sur elle, dictée par son père, et sa correspondance très active ont fourni les éléments de son histoire si exemplaire. Cette correspondance, empreinte des sentiments les plus élevés, offre maintes pensées heureusement exprimées, comme celles-ci : « On pourrait presque dire que la reconnaissance est une servitude, mais c'est une chaîne qui enorgueillit celui qui la porte (t. I, p. 229). — Il y a bien des gens, même parmi tous ceux qui passent pour raisonnables, qui négligent leur caractère pour former leur esprit; il me semble qu'il y a entre eux la différence de bien dire à bien faire (p. 227). — La lenteur à se décider use tous les courages et lasse toutes les bonnes volontés » (p. 92). — A rapprocher d'une pensée de sainte Thérèse : « Ce qui m'est pénible n'est pas ce que je fais, mais ce que j'hésite à faire. »

Mlle de Vitrolles semble avoir été bien peinte dans ces lignes de Lamennais qui servent d'épigraphe à son histoire : « Mlle de Vitrolles est la femme la plus parfaite qu'on puisse voir, unissant à la piété la charité, l'intelligence et la sagesse. »

Les deux volumes qui lui ont été consacrés, et dont l'intérêt eût été plus intense si on eût cherché à le concentrer dans un moins grand nombre de pages, prendront place à côté des *Reliquiæ* d'Eugénie de Guérin. M. P.

Théophile Foisset. (1800-1873), par HENRY BOISSARD, ancien procureur général à la cour de Dijon. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de III-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Théophile Foisset n'a pas cherché en ce monde l'éclat et n'a pas mené grand bruit; mais il ne s'est trouvé inférieur à aucune des tâches de magistrat ou d'écrivain que la Providence lui a départies.

Il a vécu ses soixante-treize années dans sa province de Bourgogne aussi étranger aux agitations mondaines qu'il était mêlé à la vie intellectuelle de son temps; par devoir, il demeurait dans sa petite ville, et cette existence uniforme, retirée, un peu froide, convenait merveilleusement à sa nature rigide, à son caractère austère. Ce fut un magistrat frappé à l'ancienne marque. Travailleur acharné, il apportait à ses amis, plus en vue que lui, le concours précieux et jamais lassé d'une science qu'il avait le loisir d'approfondir. Son désir de la retraite n'eût pas attiré sur lui les yeux de l'historien; mais ces amitiés entourent sa mémoire d'une auréole et placent en belle lumière celui qui se tenait volontairement dans l'ombre. M. Boissard avait eu avec M. Foisset des relations personnelles qui sollicitaient sa plume pour satisfaire sa reconnaissance, et les figures de ces catholiques distingués liés avec son héros, ont pu l'encourager à entreprendre son travail en lui assurant l'attrait des lecteurs.

De fait, les noms glorieux de Louis Veuillot, de Lacordaire, de Montalembert, sans parler des autres, emplissent les pages de ce volume; l'intérêt grandit naturellement quand ils paraissent, et M. Boissard a été amené à leur accorder la place la plus considérable. Ces amitiés sont la gloire de M. Foisset; pendant sa vie, elles vinrent souvent frapper à sa porte pour demander un avis, un encouragement, une correction à ce cœur généreux, à cet esprit cultivé.

Plus par ses relations que par sa tournure d'esprit, M. Foisset appartenait à l'école qui, pendant vingt-cinq ans, s'intitula « catholique libérale ; » mais il apportait dans les plus chaudes controverses une grande douceur de manières, une véritable charité pour les personnes. Chose extrêmement rare : ce modéré avait, dans les polémiques, de la modération. Ces querelles furent sans doute nécessaires; grâce à Dieu,

elles ne sont plus aujourd'hui que de l'histoire ancienne! M. Henry Boissard, en abordant ces points délicats, y montre une discrétion, un tact, une réserve dont on ne saurait trop le louer. Son mérite me paraît d'autant plus grand que ses souvenirs et ses sympathies le rattachent à l'un des deux camps. Il n'a pas tu les dangers que ces thèses un peu creuses du libéralisme pouvaient faire et ont fait courir aux jeunes intelligences; comme il convient, il regrette les utopies de l'*Ère Nouvelle,* les exagérations de langage du congrès de Malines, la campagne contre l'infaillibilité, la fâcheuse conduite de certains pendant le concile; ce qui lui donne le droit d'applaudir à l'adhésion des « opposants » après la définition solennelle.

De ce petit volume dont la lecture pouvait être simplement attrayante, il se dégage tout un parfum de virilité chrétienne qui en fait un livre vraiment attachant, et j'ose dire d'une réelle opportunité. En parcourant ces pages, un rayon d'espérance vient glisser sur notre âme. Souvenons-nous; et souhaitons de trouver encore, de trouver toujours des évêques comme Mgr Parisis, des orateurs comme Montalembert, des moines comme Lacordaire, des écrivains comme Louis Veuillot, et beaucoup de laïques modestes, savants, résolus, fidèles comme Théophile Foisset. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Louis Veuillot, *étude morale et littéraire,* par le P. ÉTIENNE CORNUT, de la Compagnie de Jésus. Paris, Victor Retaux, s. d., in-8 de XI-251 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est pas, son titre l'indique, une vie de Louis Veuillot, mais plutôt une analyse morale et littéraire de son œuvre et de son âme. L'auteur, qui sait que la biographie de Louis Veuillot sera publiée par celui qui l'a le mieux connu, se borne à montrer une fois de plus à quelle hauteur la foi catholique peut transporter le talent et la vie d'un homme, et pour cela, il expose tour à tour, à grands traits, quelles furent les relations de Louis Veuillot avec Jésus-Christ et l'Église, avec sa famille et ses amis, avec ses compagnons d'armes et ses adversaires, et enfin avec cette France dont il reste l'un des plus glorieux enfants. Le P. Cornut complète son analyse par une étude des théories littéraires et artistiques de Louis Veuillot, et met en relief les rares qualités et la souplesse de l'écrivain, qui se montre tour à tour polémiste, romancier, poète, conteur, épistolier, peintre de la nature et de l'âme, excellant dans les genres les plus divers, et toujours remarquable par la délicatesse de sa sensibilité autant et plus peut-être encore que par la verve de son esprit et la richesse de sa langue. Mais sa vie est plus touchante et plus admirable que ses lettres. Aussi, c'est à l'homme et au chrétien que le P. Cornut

revient avant de clore son livre, dont la conclusion est empruntée à une belle poésie où Louis Veuillot a admirablement résumé le but de sa vie, sa foi inébranlable et ses immortelles espérances. Le livre du P. Cornut est écrit avec verve et avec amour : il est très intéressant. Quelqu'un a parlé à son sujet de chapelle provisoire élevée en attendant le monument définitif qui sera construit en l'honneur de Louis Veuillot ; mais ce provisoire est fait avec infiniment de talent, de goût et de cœur, et nous sommes persuadé qu'il restera : il le mérite. Signalons aux amateurs, à la page 147, une lettre inédite de Louis Veuillot, que nous retrouverons probablement dans le prochain volume de la *Correspondance,* dont l'apparition n'est malheureusement pas encore annoncée. P. TALON.

Ueber mittelalterliche Bibliotheken, von THEODOR GOTTLIEB. Leipzig, O. Harrassowitz, 1890, in-8 de XI-590 p. — Prix : 17 fr. 50.

Dresser un inventaire général des documents de toutes sortes qui nous ont été conservés sur les livres au moyen âge, tel est l'objet que s'est proposé M. Gottlieb dans l'étude dont nous venons de transcrire le titre. Après une introduction qui résume les travaux entrepris jusqu'à ce jour dans le même sens, l'auteur a dressé la liste des catalogues de bibliothèques du moyen âge, imprimés ou manuscrits, dont la connaissance est arrivée jusqu'à lui. Cette liste, qui occupe presque la moitié de l'ouvrage, ne comprend pas moins de sept cent cinquante-cinq numéros. Les catalogues sont d'abord classés dans l'ordre suivant des pays auxquels ils appartiennent : Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Scandinavie, Espagne et Portugal. Pour chaque pays, les catalogues sont rangés dans l'ordre alphabétique des lieux ou des individus auxquels ont appartenu les volumes. Les catalogues qu'on ne peut pas faire rentrer dans cette division parce qu'ils ne renferment pas d'indications précises sur leurs possesseurs, sont classés à la suite, dans l'ordre chronologique. L'auteur a toujours eu le soin d'indiquer pour les catalogues imprimés, non pas seulement le titre de la publication, mais aussi la source d'où elle a été tirée. Nous n'avons point d'objections à faire contre ce double classement, topographique et alphabétique, des catalogues inventoriés, qui nous semble le plus commode pour les recherches, si ce n'est qu'il aurait fallu prendre comme terme de classement le nom sous lequel le possesseur est le plus connu. Le bâtard d'Orléans, par exemple, est plus connu sous son nom de Dunois, et le terme « bâtard » est trop commun et s'applique à trop de personnes pour servir de caractéristique.

Après avoir dressé cet inventaire, qui rendra de grands services

aux érudits, des catalogues connus de bibliothèques du moyen âge, M. Gottlieb donne des modèles de la manière dont on doit, à son avis, imprimer les anciens catalogues. On trouvera dans cette partie le catalogue de Stavelot (1105), des catalogues du XIIe et du XIIIe siècle du monastère de prémontrés à Arnstein (Nassau). L'un de ces exemples s'applique au cas où l'on peut numéroter les articles en toute sûreté, l'autre au cas où cette numérotation étant difficile, il est bon pour faciliter les renvois de marquer par des chiffres les lignes de cinq en cinq. Dans sa préface, M. Gottlieb discute sur la façon dont on doit transcrire ces anciens inventaires. Il rejette, et je crois qu'il a raison, comme peu pratique et de peu de profit, même pour les érudits, le système employé parfois en Angleterre de donner une sorte de fac-similé typographique du manuscrit. Il peut paraître à première vue très prudent de ne pas résoudre les abréviations, et trouver, avec M. Gottlieb, « qu'il vaut mieux s'exposer au reproche d'ignorance que de présenter de fausses solutions. » Mais est-on bien sûr, parce qu'on ne résout pas les abréviations, de ne pas se tromper ? Je crains bien que l'habitude de ne pas résoudre les abréviations ne conduise à celle de reproduire un texte sans s'inquiéter du sens, ce qui favorise singulièrement les fausses lectures. Le plus sage est de prendre le troisième parti marqué par M. Gottlieb et qui tend de plus en plus à s'établir : c'est à savoir de marquer par des italiques les lettres supprimées dans l'original. Nous ne voyons point l'utilité qu'il y a à conserver au texte son orthographe, surtout quand on entend par là le maintien des majuscules, et des formes f et v.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage est consacré à une excellente étude sur le rangement des bibliothèques au moyen âge. En rappelant les cadres de classement qui étaient le plus généralement adoptés, M. Gottlieb fait entre autres une observation fort juste, et qui peut éviter des erreurs, sur la division d'une bibliothèque monastique en bibliothèque d'étude et bibliothèque religieuse. C'est aussi avec beaucoup de justesse que l'auteur fait remarquer, contrairement à l'opinion de M. Beer, que le classement par format ne pouvait avoir d'importance à une époque où les livres étaient couchés à plat sur les rayons.

Dans le cinquième chapitre, l'auteur a réuni des documents pour servir à l'histoire des bibliothèques. On y trouvera l'indication des dépôts où sont conservés un certain nombre de manuscrits de diverses bibliothèques du moyen âge.

Le sixième chapitre, sons le titre de *Mélanges,* contient la nomenclature d'un certain nombre de documents qui fournissent sur les bibliothèques du moyen âge des renseignements d'un autre ordre que ceux que l'on trouve dans les inventaires. Les catalogues in-

diquent les livres qui faisaient partie à une époque déterminée de tel ou tel dépôt. Les documents, réunis dans ce chapitre sous le titre de *Mélanges,* nous font assister à la vie de ces bibliothèques, au développement qu'elles ont pris par des acquisitions de toute sorte, au dispersement dont elles ont été victimes, aux prêts qui se faisaient au dehors, etc. On voit donc l'intérêt que présentent ces indications.

Sous le nom de *Sources indirectes,* M. Gottlieb nous fait connaître dans son septième chapitre les documents tels que poésies, lettres, chroniques qui peuvent servir à l'histoire des bibliothèques.

Un appendice contient d'assez nombreuses additions, et un copieux Index termine cet excellent manuel dont ne pourront guère se passer ceux qui veulent étudier la vie intellectuelle du moyen âge.

Pourquoi M. Gottlieb citant (p. 11), d'après le *Messager des sciences historiques,* année 1839, pages 197-198, le catalogue d'un Anversois du xve siècle, n'a-t-il pas rectifié la grosse erreur qui s'y était glissée? Au lieu de :

Tractatus clausularum in contractibus rescriptis, etc.
Appod (?) solitarum editus per dominum Vitalem de Cambanis,

il faut lire : *Tractatus clausularum... apponi solitarum.* L'auteur et son ouvrage ne sont pas si inconnus que la rectification ne pût être facilement faite. E.-G. Ledos.

Études sur la reliure des livres et sur les collections des bibliophiles célèbres, par Gustave Brunet. 2e édition. Bordeaux, Veuve Moquet, 1891, in-8 de vi-173 p.

Avec juste raison, l'auteur, dans son *Avant-Propos,* fait remarquer que la reliure « est un art éminemment national, » et que, « de tous temps, nos plus habiles relieurs ont été sans rivaux dans l'art si français de décorer les livres. »

Les deux premiers chapitres de ce travail — réédition qui renferme d'importantes additions au volume du même titre publié en 1873 — parlent de plusieurs ouvrages relatifs à la reliure et de la reliure elle-même avant l'an 1500. Vingt pages seulement sont consacrées à ces deux sujets sur lesquels on pourrait facilement écrire des volumes. Cet aperçu semble donc un peu bref. — Les chapitres iii, iv et v donnent des renseignements sur des bibliophiles célèbres : souverains, princes, grandes dames, etc. La galerie n'est pas très considérable ; elle ne compte que cinquante-quatre noms. Mais quels noms! On peut noter, entre autres, ceux de Grolier, Maïoli, François Ier, Diane de Poitiers, Henri IV, Mazarin, le duc de la Vallière, Marie-Antoinette.

Le chapitre vi est particulièrement intéressant : il contient des notices sur divers relieurs de premier ordre, depuis Nicolas Ève, qui

était aussi imprimeur à Paris en 1578, jusqu'à Trautz-Bauzonnet, mort en 1879, et feu François Cuzin, qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition de 1889. — Le septième chapitre fournit quelques détails sur le goût de la reliure chez certains bibliophiles connus, et le dernier traite des ornements se rattachant à la reliure.

Au fond, tout cela n'est pas bien neuf; mais ce qui mérite ici de fixer spécialement l'attention, ce sont les recherches que M. G. Brunet a faites, d'après des catalogues de ventes importantes, sur les prix, souvent invraisemblables, que nombre de livres ont coûté aux amateurs depuis trente ou quarante ans, comparativement à ce que ces mêmes volumes étaient estimés autrefois, surtout au siècle dernier.

Il y a là de quoi faire réfléchir bibliophiles et bibliomanes contemporains. La folie du livre va toujours *crescendo :* pour s'en convaincre, si les profanes en pouvaient douter, ils n'auraient qu'à parcourir l'ouvrage de M. G. Brunet. E.-C. LA GRETTE.

Les Archives de l'histoire de France, par CH.-V. LANGLOIS, archiviste paléographe, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, et H. STEIN, archiviste paléographe, archiviste aux Archives nationales. Fasc. I. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de XVII-304 p. — Prix de l'ouvrage complet en 2 fasc. : 15 fr. (*Manuels de bibliographie historique.* I.)

Centraliser dans un seul et même dépôt tous les documents d'archives relatifs à l'histoire de France, voilà certes une idée grandiose. Devrait-on s'efforcer de réunir les textes originaux ou se contenter de copies ? Au XVIIIe siècle, le ministre Bertin demandait seulement des transcriptions ; Napoléon trouva aussi facile de collectionner les parchemins de l'Europe que de la conquérir, et il voulut rassembler à Paris les principales archives des pays vaincus. Les deux projets reçurent un commencement d'exécution ; néanmoins ils eurent des destinées bien différentes : car si nous avons gardé les copies exécutées dans les archives départementales et étrangères, il fallut, après l'invasion de 1814-1815, rendre à l'Autriche, à l'Espagne et au Vatican les cent cinquante mille liasses ou registres emmagasinés dans le palais Soubise par ordre de Napoléon. A défaut d'originaux, les érudits se contenteraient de bonnes copies. Aussi est-il permis de se demander pour quel motif le gouvernement, qui entretient à Rome une école chargée d'explorer les riches archives du Vatican, école qui rend les plus grands services, n'a pas créé une institution analogue à Londres, où les documents qui nous intéressent sont importants et nombreux. Pourquoi encore ne pas faire exécuter par les archivistes départementaux, ou sous leur direction, des transcriptions des actes d'intérêt général contenus dans leurs dépôts ? Sans doute pour ne pas entraver la rédaction des *Inventaires sommaires.* Espérons que cette idée sera reprise plus tard. En attendant, on peut centraliser, à défaut d'originaux

ou de copies, non pas des recueils d'analyses, ce serait encore trop demander actuellement, mais l'indication des inventaires imprimés ou manuscrits existant pour chaque dépôt. C'est la tâche ardue qui a été entreprise par MM. Ch.-V. Langlois et H. Stein, deux érudits auxquels les travailleurs devront désormais une profonde reconnaissance. En effet, grâce aux auteurs du *Manuel* dont nous examinons le premier fascicule, tout chercheur aura en main un guide sûr à travers les cinq cents archives du monde, où se trouvent des documents relatifs à l'histoire de France, et ce guide, nous n'avons pu, jusqu'à présent, tout au moins, le prendre en défaut, malgré nos efforts de critique consciencieux et impartial.

Le premier fascicule comprend les chapitres relatifs aux Archives nationales, aux Archives des ministères, aux Archives départementales et le commencement de celui qui est consacré aux Archives municipales, classées par ordre alphabétique des noms des départements (jusqu'à Bretteville-l'Orgueilleuse, dans le Calvados). Le second fascicule contiendra la fin des Archives municipales, les Archives hospitalières et autres, enfin les Archives de l'histoire de France à l'étranger et dans les grandes bibliothèques de manuscrits. Des tables, dont nous comprenons dès maintenant toute l'utilité, seront jointes au volume.

Lorsque nous adressions naguère une demande de renseignements à l'administration des Archives nationales, nous ignorions que les « répertoires et inventaires de série ou de section, complets ou incomplets, bons ou mauvais, sur fiches ou sur registres » (p. 15) étaient légion et se comptaient par centaines. On conçoit la difficulté que doivent éprouver les archivistes dans leurs recherches. MM. Langlois et Stein ont consacré quarante pages de leur *Manuel* à indiquer aux travailleurs tous les répertoires bons à consulter pour chaque série, et il semble que ceux-ci, mieux renseignés, pourront formuler leurs demandes plus nettement et avec plus de précision, ce qui allègera d'autant la tâche des employés.

Pour toutes les archives, nous trouvons : 1° une notice historique, puis l'indication : 2° des inventaires publiés ; 3° s'il y a lieu, des inventaires sous presse ; 4° des inventaires manuscrits conservés, soit dans le dépôt en question, soit ailleurs, par exemple à la Bibliothèque nationale ou aux Archives nationales ; 5° des publications de documents tirés des archives examinées. Peut-être relèvera-t-on quelques lacunes, quelques choix arbitraires dans cette dernière série, mais pour qui connaît le savoir des auteurs cela n'est pas certain ; et comment reprocher à MM. Langlois et Stein d'avoir voulu nous donner, non pas seulement le nécessaire, mais encore le superflu ? Nous préférons les prier de terminer le plus tôt possible leur *Manuel*, qui facilitera singulièrement la tâche de tous ceux qui vont chercher aux sources l'histoire de notre ancienne France.

Nous croyons utile de rappeler ici que les lettres *R. P.*, que l'on rencontre fréquemment dans le travail de MM. Langlois et Stein, « renvoient toujours, à moins d'indication contraire, aux *Procès-verbaux du Conseil général* du département visé, *Rapport du préfet,* ou *Rapports des chefs de service.* » Nous avons eu la bonne fortune de découvrir cette explication à la fin de la note 1 de la page 87, après avoir rencontré plusieurs fois cette indication par trop laconique.

A. L. V.

Essai d'une bibliographie de la langue basque, par JULIEN VINSON, professeur à l'École nationale et spéciale des langues orientales vivantes. Paris, J. Maisonneuve, 1891, in-8 de XLVIII-471 p. et 24 feuillets. — Prix : 18 fr.

Depuis M. Antoine d'Abbadie, en 1836, jusqu'à D. Allende Salazar, en 1887, il y a quelques études partielles de bibliographie basque. Mais il était réservé à M. Vinson de nous donner, après de longues et patientes recherches, un travail d'ensemble dont les éléments ont été d'une extrême difficulté à réunir. La plus grande partie des ouvrages imprimés en langue basque sont des livres de religion et de piété qui, par leur essence même, sont d'un usage journalier et se détruisent avec une inconcevable facilité. M. Vinson a parcouru tout le pays basque, de village en village, en dépisteur de trouvailles bibliographiques, et n'a pas perdu son temps. En dix-huit ans il a recueilli avec amour de nombreux ouvrages, almanachs, paroissiens, vies des saints, et des titres plus nombreux encore dont il est parvenu à dresser une liste raisonnée de six cent quatre-vingt-treize numéros, dont quelques-uns doubles ou triples. Les bibliothèques publiques et privées, les boutiques de libraires et les étalages de bouquinistes ont été explorés, sans qu'il soit possible d'affirmer être complet. Il n'était guère possible d'aller jusqu'à cataloguer les affiches, et cependant j'ai sous les yeux, en écrivant cet article, l'affiche placardée sur les murs de l'arrondissement de Mauléon, aux dernières élections, par Henri Berdoly, candidat à la députation ; ce document, qui se rattache au numéro 670 de la bibliographie, est comme lui imprimé à Pau, chez Garet, et il y a plus qu'un intérêt littéraire à le mentionner.

Pour les ouvrages anciens en langue basque, généralement imprimés à Bayonne, à Bordeaux, à la Rochelle et en Espagne, M. Vinson ne s'est pas contenté d'une description minutieuse, faite généralement sur les livres eux-mêmes ; il nous a donné la reproduction des douze titres les plus intéressants. Son volume, qui s'ouvre par une préface humoristique et d'un ton généralement juste, renferme une notice sur *l'Imprimerie et la librairie à Bayonne,* que nous avions déjà lue avec intérêt dans la *Revue de linguistique,* et se termine par une table

des auteurs et traducteurs, une table des lieux d'impression et de publication, une table méthodique des ouvrages par ordre des sujets traités, et une table analytique des notes et observations. D'une lecture très instructive et d'une composition très soignée, la publication de M. Vinson que nous venons d'analyser très sommairement sera bien accueillie ; elle doit être suivie, plus tard, d'un supplément rectificatif et d'une liste des articles de journaux ou de revues où il est question de la langue basque, même accessoirement. Nous souhaitons la prochaine réalisation de ce projet. H. STEIN.

BULLETIN

Preces ante et post missam pro opportunitate sacerdotis dicendae. Accedunt hymni, litaniae aliaeque preces in frequentioribus publicis supplicationibus faciendae. Editio V. Ratisbonne, Pustet, 1891, in-4 de 70 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce fascicule, qui est un beau spécimen des éditions liturgiques de la maison Pustet, ne peut manquer d'être favorablement accueilli du clergé. Il contient, en effet, toutes les prières liturgiques et les plus belles prières de dévotion qu'un prêtre puisse désirer avoir sous la main, soit lorsqu'il est à son prie-dieu au moment de la préparation ou de l'action de grâces, soit lorsqu'il est au pied de l'autel pour la bénédiction du Saint-Sacrement et les diverses prières publiques. Or le tout est parfaitement imprimé en caractères si lisibles qu'on les croirait choisis tout exprès pour rendre la lecture agréable et facile, même dans les églises un peu sombres. L.

De insignibus episcoporum commentaria, auctore PETRO JOSEPHO RINALDI-BUCCI. Ratisbonæ, typis Friderici Pustet, 1891, in-8 de 74 p. — Prix : 1 fr. 50.

Mgr Rinaldi-Bucci étudie successivement chacun des insignes propres à la dignité épiscopale : bas et sandales, croix pectorale, gants, anneau, crosse, pallium. Tout a été dit depuis longtemps à ce propos; il y avait pourtant lieu de rajeunir le sujet en l'envisageant au point de vue historique. L'excellent professeur l'a bien senti, mais, au lieu de nous donner quelque chose de neuf et d'un peu personnel, il s'est tout simplement adressé au cardinal Bona et au *Hierolexicon !* Il n'est vraiment plus permis de s'en tenir uniquement là aujourd'hui, surtout quand on est « censeur émérite » de la Sacrée Académie de liturgie. La critique fait trop absolument défaut dans ce livre où l'auteur invoque avec une naïveté surprenante des preuves historiques empruntées aux plus contestables légendes (Cf. p. 51 et 53).

Pour résumer en deux mots notre impression, disons tout de suite que tous les liturgistes et jusqu'aux plus ordinaires manuels de droit canonique, nous en apprennent autant... *et ampliùs*, que la brochure, d'ailleurs édifiante, du digne chanoine de Sainte-Marie au Transtevère. Souhaitons-lui en terminant de mettre un jour la main sur le modeste ouvrage de l'abbé Duchesne, intitulé *Origines du culte chrétien,* il y trouvera, pages 370 et suivantes, beaucoup de choses qui l'intéresseront. G. PÉRIES.

Hypothèque légale de la femme. *Étude sur les renonciations de la femme à son hypothèque légale au profit d'un acquéreur d'un immeuble propre au mari ou d'un immeuble de communauté,* par BUOT DE L'ÉPINE. Paris, Marchal et Billard, 1891, in-8 de 60 p.

Cette brochure, extraite de la *Revue du notariat et de l'enregistrement,* est un commentaire de la loi du 13 février 1889. Elle se divise en sept chapitres : historique, objet de la loi, manifestation de la renonciation, effets de la renonciation, conditions d'efficacité de la renonciation, enregistrement et hypothèques, formules. On y trouvera pour la pratique un guide dans les questions que soulève l'application de la loi nouvelle en une matière aussi délicate que le régime hypothécaire : puisse-t-elle apporter au texte une lumière qu'ont oublié d'y mettre les législateurs. B.

L'Obstacle, par ALPHONSE DAUDET, pièce en quatre actes. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16 de 232 p. — Prix : 3 fr. 50.

Didier d'Alein est très épris de Madeleine de Remondy. Le mariage des deux jeunes gens est décidé. Le tuteur de Madeleine, un ancien magistrat, désigné seulement par ce titre « le conseiller, » est épris de la belle dot de sa pupille. Il apprend que le père de Didier — ce que celui-ci ignore — est mort fou ; il a perdu la raison après la naissance de son fils et à la suite d'une insolation, mais ce sont là des circonstances atténuantes que le conseiller se garde bien de faire valoir, et le mariage est rompu. La pièce par moment semble tourner au drame, mais elle finit d'une manière fort imprévue par le mariage de Didier et de Madeleine. M. A. Daudet a écrit des scènes charmantes et souvent très émouvantes sur cette donnée. Mes lecteurs ont dû lire ce que les journaux ont dit de *l'Obstacle.* Je n'ai pas pensé qu'il soit nécessaire de refaire une analyse dont on a sans doute gardé le souvenir. J'ai surtout à complimenter les éditeurs sur la confection de ce petit volume. Il fait partie de la collection Guillaume, et bien que les illustrations dont il est rempli ne soient point toutes d'une exécution parfaite, il est d'un aspect tout à fait séduisant. VILLEMORY.

Fricotard et Chapuzot, pièce en trois actes par JEAN DRAULT et JULES CLERMONT. Paris, Henri Gautier, in-12 de II-97 p. — Prix : 1 fr.

Clovis, ou le Baptême de la France, tragédie en quatre actes avec chants, par l'abbé LEFRANC, musique de l'abbé GIFFARD. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-12 de 88-9 p. — Prix : 2 fr.

Aurore et Soir. Second acte. *Soir, Marie Stuart à Fotheringay,* par l'abbé SOCKEEL. Paris, R. Haton, 1891, in-12 de 46 p. — Prix : 1 fr.

Les Bossus de Québec, bonne farce en trois petits actes, par le même. Paris, même librairie, 1891, in-12 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Le Dernier Terme d'un artiste, pièce comique en un acte, par MAXIMIEN FOREST. Paris, même librairie, in-12 de 23 p. — Prix : 1 fr.

L'Ermite de la montagne, drame en quatre actes pour jeunes filles, par MARIE J., auteur de *Colombe et Vautour.* Paris, même librairie, 1891, in-12 de 70 p. — Prix : 1 fr.

— *Fricotard et Chapuzot,* pièce en trois actes et cinq tableaux, est tiré du livre de M. Jean Drault : *Le Soldat Chapuzot :* c'est une série de scènes militaires amusantes et drôles, et il y a certes là largement de quoi faire rire pendant tout une soirée un auditoire de collège ou de patronage. Toutefois, dois-je le dire, je n'aime guère ce genre de pièces, d'où ne se dégage aucune

leçon morale et qui ne peuvent avoir pour résultat d'élever l'âme et d'émouvoir sainement le cœur. C'est honnête sans doute, c'est comique, j'en conviens ; mais quel autre résultat cela peut-il atteindre que de faire passer agréablement deux ou trois heures? C'est quelque chose; à mon avis ce n'est pas assez.

— J'aime beaucoup mieux, je l'avoue, le *Clovis* de M. l'abbé Lefranc. Sans doute, ce n'est pas un chef-d'œuvre : les caractères sont faiblement dessinés, il y a des invraisemblances, et même sans tenir compte de quelques vers faux (il y en a au moins un de quinze pieds), la poésie laisse assez souvent à désirer. Mais, malgré tout, la tragédie est intéressante, dramatique, d'un souffle élevé, de nature enfin à bien impressionner l'âme des spectateurs. Une intrigue ingénieuse et assez bien conduite met en présence le paganisme et le christianisme, et nous fait assister au triomphe de ce dernier après Tolbiac. Cette tragédie doit certainement, à la représentation, produire un très bel effet. C'est là du théâtre bien français et bien chrétien.

— Nous avons signalé à nos lecteurs ou plutôt à nos lectrices, car c'est une pièce pour jeunes filles, la première partie du drame de M. l'abbé Sockeel dont Marie Stuart est l'héroïne. Cette première partie était douce et joyeuse comme le matin, comme l'espérance; la seconde est triste et douloureuse comme le soir, comme la mort. Le sujet, c'est la mort de Marie Stuart, l'on n'en saurait trouver de plus émouvant. L'auteur en a tiré bon parti.

— *Les Bossus de Québec* sont une pure farce de carnaval, où entrent une quantité de calembours, en général bien médiocres. J'avoue que je ne comprends pas trop l'intérêt qu'on peut prendre à la représentation de ce genre de pièces, et surtout le profit qu'on en peut tirer. Les maisons chrétiennes ont mieux à faire que de s'employer à provoquer ce gros rire, où l'esprit a vraiment trop peu de part.

— Dans *le Dernier Terme d'un artiste,* il n'y a pas de calembours, mais la pièce n'en vaut pas beaucoup mieux. Je ne crois pas qu'il soit bon d'encourager ce genre de littérature et, malgré les bonnes intentions probables de l'auteur, il m'est absolument impossible de lui faire des compliments. Comme la précédente, cette pièce est inoffensive; il est possible qu'elle soit drôle, mais certainement elle est nulle.

— *L'Ermite de la montagne* est assez invraisemblable et sent la rhétorique, ennemie du naturel : pourtant cette histoire d'une jeune fille abandonnée et près de tomber dans la misère, qui trouve, par l'intervention d'une ermite, la fortune, le bonheur et une mère, est émouvante, et je ne doute pas que, dans les pensionnats de jeunes filles auxquels elle est destinée, elle ne soit jouée avec succès. C'est égal, de cette série publiée par la librairie Haton, qui compte quatre pièces, mais pas un chef-d'œuvre, hélas! c'est encore *Aurore et Soir* que j'aime le mieux. Mais que tout cela est loin des œuvres des PP. Longhaye, Tricard et Delaporte! Fournisseurs de collèges et de pensionnats, prenez leurs œuvres dramatiques et comiques, étudiez-les et imitez-les, je ne saurais vous donner de meilleurs conseils.

P. TALON.

Révolutionnaires, par CHARLES NAUROY. Paris, Savine, 1891, in-16 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

On trouvera dans ce volume mainte pièce intéressante et nouvelle sur la défection de Dumouriez, sur la mort de Lepelletier de Saint-Fargeau, sur d'Holbach, sur les Carnot; mais le principal intérêt s'attache à

Mme Tallien, non pas que M. Nauroy ait tenté littérairement une biographie de cette femme célèbre; il a fait autre chose et peut-être mieux. Il nous a éclairés sur sa famille, sur ses relations, sur les onze enfants issus de ses trois mariages et d'une de ses liaisons, et, grâce à cet arbre généalogique, nous nous rendons compte des clameurs qui s'élevaient de toutes parts, sous le second Empire, lorsqu'un écrivain s'avisait de rappeler quelques traits de la vie de Mme Tallien. Quelque soin que prenne généralement M. Nauroy de s'entourer de pièces officielles, on peut dire qu'il n'a jamais été plus heureux que pour la nombreuse descendance de son héroïne; les actes de l'état civil pleuvent à plaisir. On remarquera qu'après ses deux divorces et avant son troisième mariage, il naquit à Thérèse Cabarrus quatre enfants qui ne portaient que le nom de leur mère. N'insistons pas : ce livre se recommande tout naturellement aux curieux.

V. P.

Ma chère Maman (comtesse de Ségur, née Rostopchine), pour faire suite à « *Mon bon Gaston.* » *Souvenirs intimes et familiers*, par sa fille Olga, Vsse de Simard de Pitray. Paris, Gaume, 1891, in-18 de 251 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre n'a pas besoin d'une longue recommandation : il est le pendant et le complément naturel de *Mon bon Gaston*, il raconte la vie intime et familière de cette comtesse de Ségur qui a fait la joie de tant de générations d'enfants; enfin, il est l'œuvre de la vicomtesse de Ségur, si experte elle-même dans l'art charmant où a excellé sa mère. Cette biographie, beaucoup plus intéressante et variée, avec ses historiettes et anecdotes de tous genres, qu'une histoire solennelle, complète fort heureusement le beau livre que Mgr de Ségur avait lui-même consacré à sa mère, et retrouvera les mêmes lecteurs. *Ma chère Maman* se termine par quelques lettres de la comtesse de Ségur à Louis Veuillot. Je n'ai pas besoin de dire que cette correspondance est charmante, et l'auteur ne m'en voudra pas d'ajouter que c'est peut-être la meilleure partie de son livre.

P. Talon.

Victor Hugo. — *Bug-Jargal*, in-18 de 212 p. — *Les Travailleurs de la mer*, 2 vol. in-18 de 312 p. — *Les Chansons des rues et des bois*, in-18 de 292 p. — *Pendant l'exil*, 2 vol. in-18 de 226 et 260 p. — *Les Rayons et les Ombres*, in-18 de 270 p. — *Le Roi s'amuse*, in-18 de 192 p. — *Les Contemplations*, 2 vol. in-18 de 236 et 275 p. — *L'Année terrible*, in-18 de 285 p. — *Lucrèce Borgia*, in-18 de 160 p. — Paris, Hetzel et Cie, maison Quantin. — Chaque vol. : 2 fr.

La maison Hetzel poursuit très activement la publication des œuvres complètes de Victor Hugo. Presque tous les volumes dont nous venons d'écrire les titres ont été tellement lus et tour à tour admirés et critiqués, que notre tâche est à peu près remplie rien que par la nomenclature donnée en tête de ces lignes. De tous ces ouvrages il n'en est guère qu'un qui soit peu connu, c'est celui qui porte pour titre : *Pendant l'exil*. Il sera utile quand on écrira une biographie du poète, mais que de pages de médiocre intérêt! que d'emphase, que de « fatras, » dirait-on s'il ne s'agissait pas de Victor Hugo! Il y a là une lettre à Garibaldi tout à fait digne du condottiere (tome II, p. 45). Au même est dédié un poème sur *Mentana*. Il n'est pas, bien entendu, en l'honneur de ces zouaves qui combattirent si héroïquement pour la France, tandis que les rodomontades de Garibaldi lui furent d'un si piètre secours. Qu'on lise encore en fait de pathos ces lignes à pro-

pos d'une statue à Voltaire : « Souscrire pour la statue de Voltaire est un devoir public, Voltaire est précurseur, porte-flambeau du dix-huitième siècle, il précède et annonce la Révolution française. Il est l'étoile de ce grand matin. Les prêtres ont raison de l'appeler Lucifer. »

Victor Hugo a oublié qu'il se trouvait d'accord avec les prêtres quand il disait dans *les Rayons et les Ombres :*

> Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

GRISBERG.

Guillaume Bras-de-Fer. — Le Marquis au court nez et son neveu Vivien, *chansons de geste. (Nouvelle Bibliothèque bleue.)* Paris, 8, rue François Ier, 1891, in-32 de 111 p. — Prix : 0 fr. 40.

Nous avons bien négligé notre vieille littérature. Tandis que nous n'avions que dédain et oubli pour nos chansons de geste, il faut l'avouer, les Allemands s'en occupaient avec ardeur; ils les étudiaient, les publiaient; leurs poètes, leurs compositeurs y trouvaient des sujets intéressants; *Euriant, Huon de Bordeaux* inspirèrent Weber. Aujourd'hui, de grands et savants travaux sont consacrés aux antiques poèmes qui charmaient nos pères, et c'est une excellente pensée que de vouloir les mettre aussi à la portée de ce public peu lettré à qui s'adressait jadis la collection connue sous ce titre : *Bibliothèque Bleue.* M. le baron d'Avril, à qui l'on doit une traduction de la *Chanson de Roland,* qui a popularisé ce poème, a inauguré une nouvelle Bibliothèque bleue par une réduction habilement faite de célèbres gestes, ayant pour héros Guillaume Bras-de-fer et Vivien. L'esprit des vieux poèmes est conservé dans ce travail de vulgarisation, qu'un lettré, joignant l'érudition au goût, pouvait seul mener à bonne fin. Toute une série de productions du même genre est annoncée, et nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite. Peut-être est-il à désirer que de courtes introductions mettent les lecteurs de la nouvelle Bibliothèque bleue au fait de quelques données historiques que peuvent offrir les gestes; nous voudrions encore que, sans entrer dans des détails inutiles, quelques pages pussent expliquer ce qu'étaient les gestes, comment elles étaient composées, ce qu'étaient leurs auteurs; il y aurait là à donner quelques notions littéraires qui seraient certainement bien accueillies par des lecteurs peu au courant de semblables matières et plus désireux d'instruction qu'on ne le suppose en général. Ce ne sont pas seulement les gestes qui alimenteront la nouvelle Bibliothèque bleue, les mystères doivent aussi y prendre place — et de ce nombre est cette représentation dramatique qui mit Jeanne d'Arc en scène dès l'année 1439. Si l'on extrayait de ce trop long mystère les scènes où apparaît Jeanne d'Arc, on composerait un ensemble fort attachant, et qui, en dépit d'une forme abrupte, frapperait plus l'imagination que les tragédies des poètes artistiques. Je crois que c'est là ce que pourra prouver l'écrivain à qui nous devons la *Nouvelle Bibliothèque bleue.* TH. P.

L'Année musicale, par CAMILLE BELLAIGUE. Paris, Ch. Delagrave, 1891, in-16 de 285 p. — Prix : 5 fr.

L'année musicale (octobre 1889 à octobre 1890) n'a pas été féconde en chefs-d'œuvre ; parmi nombre de partitions nouvelles, dont la nomenclature nous entraînerait trop loin, il n'y a guère que celles de Saint-Saëns :

Ascanio, à l'Opéra, et *Samson et Dalila,* à l'Eden, qui aient trouvé grâce devant la critique un peu sévère de M. Camille Bellaigue. *Salammbô,* de Reyer, représentée à Bruxelles ; *Dante,* de Godard ; *Zaïre,* de Vérouge de la Nux ; *La Basoche,* d'André Messager, etc., ont de belles pages, mais les unes manquent de noblesse et d'élévation, et rentrent trop dans le genre opérette ; les autres sacrifient trop au « charivari » musical et écrasent les auteurs et leurs interprètes. Ce que nous préférons dans l'ouvrage qui nous occupe, ce sont les pages consacrées à Verdi, qui, pendant cinquante ans, a toujours progressé en restant toujours lui-même ; à Grieg, ce jeune maître plein d'idées originales ; enfin à Bizet, auquel l'auteur rend hommage dans une longue étude biographique et analytique. Nous nous associons aussi de grand cœur à « l'opéra idéal » que nous fait entrevoir l'auteur, et, avec lui, nous déplorons que la question de « boutique » prive notre Paris d'une première scène lyrique digne de lui. ANDRÉ DE B.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le P. Giuseppe BRUNENGO, S. J., est mort le 11 mai dernier. Il était né à Piverone près de Turin, le 12 janvier 1821, fit ses premières études dans la ville de Bene, et les poursuivit au collège des PP. jésuites de Turin. Il n'avait que quatorze ans quand il entra dans la Compagnie. Après avoir enseigné dans les collèges de la Compagnie, il fut envoyé aux États-Unis pour y exercer le ministère du sacerdoce et de la prédication. En 1854, il fut attaché à la rédaction de la *Civiltà cattolica,* à laquelle il donna nombre d'excellents articles, la plupart relatifs à l'histoire pour laquelle une mémoire prodigieuse lui était d'un utile secours, et qu'il considérait comme matière non point simplement à érudition, mais à réflexions philosophiques.

— L'un des historiens les plus distingués des États-Unis, M. Benson J. LOSSING, vient de mourir à New-York. Il était né le 12 février 1813. A vingt-trois ans, il était déjà éditeur adjoint du *Poughkeepsie Telegraph,* pour lequel il fonda en 1836 un supplément qu'il illustra de sa propre main jusqu'en 1839 : *Poughkeepsie Casket.* Son premier ouvrage sérieux est une histoire des beaux-arts : *Outline History of the Fine Arts,* qu'il publia en 1840. Son premier essai d'histoire proprement dite parut en 1847 sous le titre de : *Seventeen Hundred and Seventy Six, or the War for Independence.* Il publia aussi : *Lives of the presidents of the U. S.; — The New World ; — The Ohio Book;* avant de donner au jour un ouvrage qui fit assez de bruit et qui reçut l'approbation des meilleurs esprits et des plus graves historiens des États-Unis : *Biographical Sketches of the Signers of the Declaration of Independence* (1848, in-12). C'est encore la même période de l'histoire des États-Unis à laquelle est consacré l'un des ouvrages les plus importants et les plus estimés de M. Lossing, celui qui fonda réellement sa réputation : *Pictorial Field Book of the Revolution, or Illustrations of the History, Biography, Scenery, Relics and Traditions of the War of Independence* (1848-1852, 2 vol. in-8). Il publia ensuite *Pictorial History of the United States; — The Cenotaph or Brief Memoirs of Eminents Americans ; — Military Journal of two Private Soldiers (1758-1775)* (1855, in-8); — *National History of the U. S.* (1855, 2 vol. in-8), ouvrage fort estimé, pour lequel il eut la collaboration de M. Edwin Williams ; — *Great Family Pictorial History of the U. S.* (1857, in-8); — *Primary Pictorial History of the U. S.* (1857, in-12) ; — *The Old Farm and the New Farm by Francis Hopkinson*

(1857, in-16). Ses deux derniers ouvrages ont été *The Two Spies Nathan Hale and John Andre* (1886, in-8); — *Cyclopaedia of Universal History* (1886, in-8).

— La mort de M. l'abbé Gaspare GORRESIO fait un nouveau vide dans les rangs des orientalistes. Né en 1808 à Bagnasco, il avait à peine vingt-deux ans quand il acquit à l'Université de Turin le grade de docteur en philologie. Après avoir passé quelques années à étudier à l'Université de Vienne la philologie classique, il fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. En 1834, il se fit recevoir agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de cette ville. Ce n'est qu'alors qu'il se tourna vers l'étude des langues orientales, et qu'avec les secours du gouvernement il vint suivre à Paris les cours de sanscrit de l'illustre Burnouf. Le désir de mieux étudier le bouddhisme le contraignit d'apprendre aussi le chinois, ce qu'il fit sous la direction de M. Stanislas Julien. En 1852, il retourna dans le Piémont où l'on créa pour lui la première chaire de sanscrit qu'on ait vue en Italie. En 1859, on lui attribua les fonctions de bibliothécaire de l'Université de Turin, qu'il garda jusqu'à sa mort. Secrétaire de l'Académie des sciences de cette ville, il fut honoré du titre d'associé étranger de l'Institut de France. Un seul ouvrage a suffi à assurer la réputation de M. l'abbé Gorresio et à lui faire donner un des premiers rangs parmi les orientalistes contemporains : c'est la première traduction complète du Ramayana, qui ait paru dans une langue européenne. Le *Ramayana, poema indiano di Valmichi, teste sanscrito e traduzione italiana,* publié de 1843 à 1858 en dix volumes, a conquis à la fois les suffrages des hommes de science et des lettrés; les premiers y admirent la fidélité de la traduction et l'excellence des introductions qui précèdent chaque volume; les autres y louent l'élégance du parler italien, qui a valu à l'auteur de cet ouvrage l'honneur d'être appelé à faire partie de l'Académie *della Crusca*. M. l'abbé Gorresio a complété en 1863 son travail en publiant, également avec la traduction, l'*Uttarakaranda,* qui forme une suite du *Ramayana*.

— L'Université de Saint-Pétersbourg a perdu dans la personne de M. David TCHOUBINOF, conseiller privé, un orientaliste renommé et un professeur émérite. Il enseignait le géorgien. Ses principaux travaux sont un dictionnaire russo-géorgien et géorgien-russe, une grammaire de la même langue et l'*Ethnographie* de l'ancienne Cappadoce. Il faut y ajouter la Chrestomathie géorgienne, un Recueil des historiens et des annalistes de Géorgie, une foule d'articles relatifs à la littérature et à l'archéologie du même pays, publiés dans différentes encyclopédies et la Correspondance des rois de Géorgie avec les Russes, extraite des archives des affaires étrangères de Moscou (1881). Tchoubinof possédait une collection de manuscrits géorgiens qui n'a pas sa pareille. Il est mort à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir occupé la chaire de langue géorgienne pendant trente-trois ans.

— M. Jean ANDRÉEVSKI, directeur de l'Institut archéologique, est mort, à l'âge de 60 ans, le 22 mai passé (v. st.). Avant d'occuper ce poste, le défunt était recteur de l'Université de Pétersbourg, où il enseignait depuis 1859 le droit policier, et où il avait fait ses hautes études. Il enseignait, en outre, l'histoire du droit russe à l'École de droit, fondée par le prince d'Oldenbourg. On a de lui les ouvrages suivants : *Droits des étrangers en Russie avant le milieu du* XV*e siècle* (thèse de licence, 1855); — *Vice-rois, voievodes et gouverneurs*, (1864, thèse de docteur); — *Cours de droit policier* (1872), réédité plusieurs fois. Sous sa direction, se publiait aussi le Dictionnaire encyclopédique ayant pour base le *Conversations-Lexicon* de Brockhaus.

— On signale la mort de Mme la comtesse Antonine BLOUDOF, fille du célèbre homme d'État, sous l'empereur Nicolas Ier, Nicolas Bloudof, morte le 8/20 avril, presque octogénaire. Elle a été dame d'honneur de l'impératrice Marie-Alexandrovna, et laisse des *Mémoires sur les événements et les personnages des années 30 à 40 de notre siècle*, œuvre qui témoigne de ses connaissances variées autant que de son zèle excessif pour la religion gréco-russe.

— Le 10 avril est mort, dans sa 64e année, M. Pierre PETROF, archéologue, écrivain à la fois infatigable et modeste. Parmi les travaux qu'il a publiés, le plus important est son *Histoire des familles nobles de Russie*. Dans ces derniers temps, il préparait le *Dictionnaire des hommes d'action de Russie*, depuis l'origine jusqu'à nos jours, entrepris par la Société d'histoire russe. Son premier essai est la biographie de Eugraphe Tchemezof. Il a publié aussi des romans et quantité d'articles insérés dans plusieurs revues et journaux.

— On annonce encore la mort : de M. Philippe-Eugène-Jean-Marie D'AURIAC, conservateur honoraire à la Bibliothèque nationale, né à Toulon, le 17 octobre 1815, mort au commencement de juin, auteur de divers ouvrages parmi lesquels on peut citer : *Louis-Philippe prince et roi* (1843, in-12); *D'Artagnan, capitaine-lieutenant des mousquetaires* (1847, 2 vol. in-8); *Histoire de l'ancienne cathédrale et des évêques d'Alby* (1858, in-8); *Histoire anecdotique de l'industrie française* (1861, in-12); — de M. Louis BESSON, qui, après s'être essayé à la critique musicale dans les journaux de Lyon, sa ville natale, entra dans la rédaction de *l'Événement* où il exerçait les fonctions de critique musical et dramatique, et qui a écrit pour l'Opéra le livret de Zaïre, mort le 25 mai, à Paris, âgé de 42 ans; — de M. le comte Nicolas GABRIELLI, compositeur de plusieurs ballets parmi lesquels nous citerons *Gemma* et *les Elfes*, mort le 13 juin à Paris, à l'âge de 76 ans ; — de M. Edouard GOUMY, maître de conférences à l'École normale supérieure, dont l'ouvrage sur *la France du centenaire* fit quelque bruit il y a deux ans, mort dans sa 58e année à Orsay (Seine-et-Oise) ; — de M. Édouard HACHIN, doyen des chansonniers parisiens, président d'honneur de la Lyre chansonnière, mort le 16 juin, dans sa 89e année; — de M. Calmann LÉVY, l'éditeur bien connu, mort le 18 juin ; — de M. Auguste MARCADE, l'un des plus anciens collaborateurs du *Figaro*, mort à 54 ans, le 16 juin ; — de M. Pierre MARCHESSOU, imprimeur, qui dirigea quelque temps le journal *la Haute-Loire*, mort au Puy, âgé de 62 ans, le 10 juin ; — de M. Gaston MITCHEL, frère de M. Robert Mitchel, député, qui fut attaché pendant longtemps à la rédaction du *Paris-Journal*, mort le 13 juin ; — de M. Eugène ORTOLAN, ministre plénipotentiaire, fils du célèbre jurisconsulte et auteur d'opéras comiques ; — de M. Émile TEMPLIER, l'un des plus anciens et des plus actifs collaborateurs de la maison Hachette, à l'initiative duquel on doit notamment la publication de la *Nouvelle Géographie* d'Élisée Reclus, de la collection des Guides Joanne et de la *Bibliothèque rose illustrée*, mort le 3 juin, à l'âge de 70 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr Karl ANDRESEN, philologue allemand bien connu par ses travaux sur l'étymologie populaire (*Volksetymologie*) et sur la langue usuelle et la correction du langage en Allemagne (*Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen*), mort en juin, à 78 ans; — du Dr Ernst VON BIRK, directeur de la bibliothèque de la cour de Vienne, mort dans cette ville le 17 mai, à 81 ans ; — de M. John BOXWELL, orientaliste anglais, dont le principal titre est une traduction latine du Rigveda

(1886), l'un des collaborateurs des *Transactions* de la Société philologique et du *Journal* de la Société asiatique de Londres, mort en mai ; — de M. CARLETTI, professeur d'arabe à l'Université de Bruxelles, mort le 19 mai ; — de M. COBOBVICH, ancien chef de bureau au ministère des travaux publics d'Italie, qui participa à la compilation des lois sur les voies ferrées, et qui s'est fait connaître comme numismate, mort le 8 juin à Rome ; — du P. C.-M. CURCI, dont l'éditeur Barbera va publier de curieux mémoires, malheureusement inachevés, qui comprennent trente-trois années de la vie de l'auteur et donnent une défense des PP. Jésuites contre Gioberti ; — de M. Peter-Martin DUNCAN, bien connu dans les cercles scientifiques de l'Angleterre, et qui s'est fait surtout remarquer par ses études géologiques, mort le 29 mai ; — de M. Joseph ELLIS, dont on cite le volume suivant : *Caesar in Egypt and other poems ;* — du comte FREDRO, auteur dramatique, mort à 62 ans, le 15 mai ; — du Dr Wolfgang-Friedrich GESS, anciennement professeur de théologie à Gœttingue, mort à Wernigerode, le 1er juin, dans sa 72e année ; — du Dr VON GIZICKY, professeur à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville à 46 ans, le 13 mai ; — de lady Duffus HARDY, romancière anglaise, morte le 25 mai ; — du Dr Léopold HASNER, chevalier d'ARTHA, professeur à l'Université de Prague, ancien ministre de l'instruction publique en Autriche, mort à Ische le 5 juin ; — du Dr Johann-Peter JORDAN, écrivain connu, mort à Vienne, à 74 ans ; — du comte Alexandre KAYSERLING, qui s'est distingué par ses recherches sur la géologie et la paléontologie, mort à Dorpat à 76 ans, le 25 mai ; — du Dr Gottfried KINKEL, dont on a des études sur l'histoire de l'art, mort le 22 mai, à Bonn, à 47 ans ; — de Mgr KRASINSKY, évêque démissionnaire de Wilna, théologien érudit et écrivain distingué, mort à Cracovie le 9 mai, âgé de 81 ans ; — du baron W. LÖFFELHOLZ VON KOLBERG, directeur des archives et du musée de Karlsruhe, mort le 13 mai, âgé de 82 ans ; — du Dr Ludwig LORENZ, physicien, conseiller d'État de Danemark, mort le 9 juin à Copenhague, à 62 ans ; — du poète anglais M. MAC MILLEM, mort en juin ; — de M. MULFORD, collaborateur de *The Dramatic Chronicle, the San Francisco Chronicle,* mort le 30 mai ; — du Dr SCANZONI VON LUCHTENFELD, professeur à la Faculté de médecine de Würzbourg, mort le 12 juin ; — de M. HEINRICH-AUGUST SCHOETENSACK, qui a fait porter ses études sur la philologie allemande et romane, dont l'avant-dernier ouvrage a pour titre : *Etymologische Untersuchungen auf dem Gebiete der französischen Sprache* (1883), et dont le dernier (*Französisch etymologisches Wörterbuch*), paru en 1890, a été, ici-même, l'objet d'un compte rendu, mort à Stendal, âgé de 80 ans ; — du Dr Henry Gowen SUTTON, dont les ouvrages relatifs à des questions d'hygiène et aux maladies epidémiques, sont fort estimés ; — du nouvelliste Follett SYNGE, mort dans le courant de juin ; — du Rev. Dr TURNER, missionnaire anglais, qui laisse : *Samo a Hundred Years Ago* et *Nineteen Years in Polynesia,* mort à Londres, âgé de 73 ans ; — du comte Alphons VANDE WALLE, connu entre autres par ses travaux en faveur de la papauté ; — de M. Maurice WENGRAF, rédacteur du *Neues Wiener Tageblatt.*

CONCOURS. — Le Congrès pénitentiaire, tenu à Pétersbourg l'an dernier, avait mis au concours le thème suivant : *John Howard, philanthrope.* Sur quinze mémoires présentés, cinq seulement ont été acceptés, dont deux ayant pour auteurs M. Arthur Griffis, inspecteur des prisons en Angleterre, et M. Albert Rivière qui avait pris part au Congrès. Ils ont reçu chacun la petite médaille d'or et 1,000 fr. Le grand prix de 2,000 fr. et la grande médaille d'or n'ont pas été décernés. M. E. Cazalet, Anglais, dont l'ouvrage est

écrit en russe, a obtenu une médaille d'argent. Un autre Anglais, M. Rane, et l'auteur russe M. Dalmatof ont eu une mention honorable. L'an prochain, l'Académie des sciences de Pétersbourg aura à décerner le prix Kostomarof, de 4,000 roubles, au meilleur dictionnaire de la langue slavo-russe.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 30 mai, M. Boutmy a lu un mémoire sur l'idée de patrie aux États-Unis. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 6 juin. L'Académie avait entendu auparavant une étude de M. Boissonade sur le bimétallisme moyen. — Le 13 juin, M. Robiquet a lu un travail intitulé : *La Municipalité parisienne pendant la période constitutionnelle de la Révolution*, et M. Gréard a communiqué une étude sur la pédagogie et les pédagogues. — La communication de M. Boissonade sur le bimétallisme moyen a été achevée dans la séance du 20 juin. — Le 27 juin, M. Boutmy a lu un mémoire sur l'organisation de l'État aux États-Unis.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 29 mai, M. Albert Lebègue a entretenu l'Académie des découvertes archéologiques faites à Martres-Tolosanes (Haute-Garonne). — Le 5 juin, M. Paul Meyer a communiqué une ballade patriotique sur Jeanne d'Arc, datée de 1429 et trouvée dans les archives de la Drôme. M. Théodore Reinach a lu ensuite un mémoire sur différents documents législatifs faisant partie du manuscrit d'Aristote sur la constitution d'Athènes. — Dans la séance du 12 juin, M. l'abbé Duchesne a fait une communication sur les faux privilèges de l'église de Vienne. — Le 19 juin, l'Académie a entendu la lecture d'une notice de M. Lafaye sur une mosaïque découverte à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), et d'un memoire de M. Oppert sur la dévastation de Babylone, accomplie par Xerxès à son retour de son expédition de Grèce, pour punir cette ville de sa rébellion. — Dans la séance du 26 juin, M. Le Blant a fait une communication sur les antiques croyances aux moyens secrets de défier la torture. M. Hamy a lu ensuite un travail sur les Reinel, celèbres pilotes portugais du XVIe siècle.

Paris. — M. Charles Dejob a réuni dans la même brochure deux études intitulées : *Des restaurateurs sceptiques de religions à propos de Bernardin de Saint-Pierre*, et *De quelques vues profondes ou judicieuses de Bernardin de Saint-Pierre en matière de sciences et d'entreprises d'utilité publique* (Paris, Colin, gr. in-8 de 32 p.). Les deux études sont également bien faites, également intéressantes et complètent ce qui a été écrit sur l'auteur des *Études de la nature*. On trouve là toutes sortes de particularités curieuses et, pour ne prendre que deux exemples, nous voyons (p. 8) que Lamartine a été un imitateur de Bernardin soit dans la *Mort de Socrate*, soit dans son beau vers : « l'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux, » contenu en germe dans cette phrase : « L'homme est un Dieu exilé, » et que l'auteur des *Vœux d'un solitaire* a le premier demandé « qu'on ménageât, dans Paris, des arbres et de la verdure, c'est-à-dire ce que nous avons appelé, d'un mot anglais, des *squares*, faute de savoir qu'un Français en avait eu l'idée. »

— *Un Annuaire des fournisseurs (fabricants et industriels) du clergé, des communautés et des maisons d'éducation religieuses (1890-1891)* vient de paraître (Paris, rue Bleue, 16, in-8 cartonné de près de 1000 p.). On trouve là, outre un grand nombre d'adresses de fabricants, commerçants et industriels en tous genres, des renseignements sur la papauté, l'épiscopat, les congrégations, et aussi les adresses et les prix d'abonnement de nombreux journaux et revues publiées à Paris et dans les départements. On peut dire

que c'est une sorte de Bottin du clergé, qui est appelé, en se perfectionnant, à rendre de réels services. La seconde division du volume est consacrée à des notices sur les pèlerinages français et belges. Nous sommes un peu surpris de voir, entre autres choses, l'administration de l'Annuaire faire encore mention du pèlerinage de sainte Colette à Poligny (diocèse de Saint-Claude). Les reliques de la sainte ont été transportées à Besançon, au couvent des clarisses, le 10 juillet 1887.

— Le R. P. Ingold recherche *Quel est l'auteur des « Méditations sur les mystères de la foi et sur les épîtres et évangiles par un solitaire de Sept-Fonts »* (Paris, Téqui, in-8 de 16 p.). Après avoir rappelé que ces *Méditations*, qui parurent en 1708 chez la veuve Mazières, eurent un certain succès, il constate que l'auteur du *Dictionnaire des pseudonymes* s'est trompé en les attribuant au célèbre abbé de La Chétardie, mort en 1714 curé de Saint-Sulpice; car, comme on l'a déclaré dans la dernière édition des œuvres complètes de ce vénérable sulpicien (collection Migne), ses confrères, ainsi que les biographes et les bibliographes les plus estimés, s'accordent universellement à répudier cette paternité. Le R. P. Ingold établit que ce solitaire de Sept-Fonts n'est qu'un plagiaire, le véritable auteur des *Méditations* n'étant autre que le P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire. Le prétendu solitaire s'est contenté de donner, en quatre petits volumes, une édition abrégée et retouchée du beau livre du P. Bourgoing : *Vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur, recueillies de ses mystères, cachées en ses états et grandeurs.* Le R. P. Ingold fournit seize preuves du délit et il ajoute qu'il aurait pu facilement multiplier ces écrasantes citations. Il reste à trouver le nom de l'audacieux « solitaire » qui, depuis près de deux siècles, jouissait tranquillement d'une gloire usurpée.

— M. Paul Marin, capitaine d'artillerie, dans une conférence faite à Gênes à la *Società di letture e conversazioni scientifiche,* qu'il livre aujourd'hui au public, a examiné la *Mission de Jeanne d'Arc* à un nouveau point de vue (Gênes, imp. de A. Cimmago, in-16 de 63 p.). C'est aux expériences du spiritisme contemporain et en particulier à celles du Dr Crookes, que M. Marin demande un argument pour prouver la réalité objective des apparitions de Jeanne d'Arc.

Bourgogne. — Le *Polybiblion* a rendu compte (t. LV, p. 214) de l'important ouvrage de M. l'abbé G. Chevalier : *Histoire de saint Bernard, abbé de Clairvaux.* C'est principalement de cet ouvrage et de divers articles parus dans la *Revue des questions historiques* que s'est inspiré notre collaborateur M. Maurice Lambert pour composer une étude intitulée : *Saint Bernard, résumé de sa vie d'après ses derniers biographes,* laquelle, ayant paru d'abord dans la *Revue de la Suisse catholique,* a ensuite été tirée à part (Fribourg, Imp. catholique suisse, in-8 de 43 p., orné d'un beau portrait). Cette étude serrée, éloquente, entraînante, nous paraît un juste hommage rendu au grand saint, dont la Bourgogne s'honore et qui a rempli de son nom une bonne partie de la moitié du XIIe siècle.

Bresse. — D'après une copie manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale (l'imprimé original, de 1615, étant introuvable), M. Édouard Philipon vient de publier, sous le titre incomplètement traduit de : *Les Lamentations d'un laboureur de Bresse, par Bernardin Uchard,* une curieuse production de la muse patoise du XVIIe siècle, intitulée : *Lo Gvemen dou povro labory de Breissy su la pav que la de la garra, avoy la Rèponsa et Confor de son Compare* (Paris, Welter, in-8 de 50 p., tiré à cent exemplaires). Bernardin Uchard, l'auteur de ce petit poème bressan, avait été désigné par ses

compatriotes, en 1614, c'est-à-dire quelques années après la réunion de la Bresse à la France, pour les représenter aux États généraux qui venaient d'être convoqués, et c'est à cette occasion qu'il composa *lo Gvemen*, « peinture des débordements des soldats vivant sur le plat pays aux dépens du paysan, » et, par opposition, description « des bienfaits de la paix et des joies de la vie rustique. » Il faut savoir gré à M. E. Philipon d'avoir réédité ce poème qu'il a fait précéder d'une courte introduction et qu'il a accompagné de notes et d'un glossaire. Mais l'éditeur eût bien fait, selon nous, pendant qu'il y était, de donner une traduction de *lo Gvemen*.

Bretagne. — M. A. Legendre, architecte à Nantes, vient de publier sous le titre de : *Nantes à l'époque gallo-romaine d'après les découvertes faites à la Porte-Saint-Pierre* (Nantes, Mellinet, in-4 de 138 p.), un rapport sur les découvertes épigraphiques faites dans les travaux exécutés lors de la démolition de bâtiments dépendant de l'évêché. Un atlas photographié de 30 planches accompagne ce mémoire, pour lequel l'auteur a obtenu la collaboration de M. Camille Jullian en ce qui touche l'interprétation des inscriptions romaines de Nantes.

Dauphiné. — Il ne faut pas s'étonner si Rabelais parle du fameux Mont-Inaccessible dans le chapitre où est décrite la descente de Pantagruel au manoir de messire Gaster : Rabelais a séjourné à Grenoble. Le fait est connu, mais il l'était peu ou mal. Dans son opuscule : *Séjour de Rabelais à Grenoble* (Grenoble, Ravanat, in-8 de 20 p.), M. Albert Ravanat rassemble avec beaucoup d'art tous les faits concernant ce séjour et apporte son contingent de documents nouveaux. Cette plaquette, comme toutes celles de l'auteur, est un régal pour les yeux; mais il est probable qu'elle fera le désespoir de plus d'un admirateur de Rabelais, en raison de son tirage restreint.

— M. Edmond Maignien, le savant conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, vient de faire paraître le tome Ier d'une *Biographie historique du Dauphiné pendant la Révolution française, de 1787 au 11 nivose an XIV, 31 décembre 1805* (Grenoble, Impr. dauphinoise, in-8 de 348 p.).

— La *Biographie du Dauphiné* d'Ad. Rochas, dont les colonnes se sont ouvertes à quelques médiocrités, ne cite même pas le nom d'un auteur local auquel M. l'abbé Cyprien Perrossier vient de consacrer une plaquette : *L'abbé Abel Vincent. Notice biographique et littéraire* (Valence, Céas, in-8 de 14 p.). L'abbé Vincent méritait de voir son œuvre et sa vie examinés de près. Quelques-uns de ses écrits, les premiers, publiés à une époque où rien n'était organisé pour éclairer la marche des études historiques, sont remarquables. En lisant cette brochure, heureux modèle de biographie, on a l'explication des faiblesses qui déparent les dernières publications de l'abbé Vincent : il a suffi d'un déplacement malencontreux pour briser sa vie et y apporter le découragement.

Franche-Comté. — M. Léonce Pingaud a extrait des *Annales franc-comtoises* son travail sur *la Frontière franco-suisse pendant la Révolution* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 23 p.). « Après la chute du trône dans le sang des Suisses fidèles, dit l'érudit écrivain, la borne qui séparait la France des États helvétiques devint plus que jamais difficile à franchir. » Et il le prouve sans peine en racontant de la façon la plus émouvante les épreuves terribles par lesquelles durent passer, pour sauver leurs têtes, nombre de personnes désignées d'avance pour l'échafaud. Quelques-uns, comme Noël, député des Vosges, furent arrêtés en vue du territoire suisse, et bientôt après exécutés; d'autres, comme le conventionnel Dulaure, réus-

sirent à s'échapper. La note gaie éclate de temps à autre dans ces lugubres épisodes : on ne peut s'empêcher de rire de certaine aventure comique arrivée à Dulaure dans les montagnes du Jura et de la méprise burlesque des gardes nationaux de Jougne arrêtant une comédienne, Mlle Sainval, que plusieurs d'entre eux, après visite des bagages, s'obstinaient à reconnaître pour la reine Marie-Antoinette. A noter aussi la rentrée en France par le Jura du comte de Puymaigre, émigré, qui dut son salut au dévouement d'une courageuse femme qui, comme lui, se rendait à Besançon par la diligence. Étude remarquablement écrite et qu'on peut regretter de ne pas voir plus étendue, car elle offre un très vif intérêt.

— D'après l'ouvrage de M. Louis Wiesener : *Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle,* dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LVI, p. 448-449), M. Eugène Marbeau a composé un opuscule intitulé : *Le Cardinal de Granvelle aux Pays-Bas, 1539-1564* (Paris, Alphonse Picard, in-8 de 19 p.). Le résumé de M. Marbeau est fort bien présenté; il nous paraît cependant, en dépit d'une bienveillance non douteuse, juger un peu sévèrement l'illustre cardinal qui, il convient de le remarquer, a vécu en un siècle fort différent de celui de Richelieu et n'a pas eu en Philippe II d'Espagne un maître aussi facile à conseiller et à diriger que Louis XIII.

— Deux parties distinctes forment la brochure que M. l'abbé Blanchot, curé de Vauconcourt, a publiée sous le titre de : *Un Coin de la frontière franco-suisse* (Vesoul, Suchaux, in-8 de XIII-36 p.). C'est d'abord un aperçu historique pour le moins aussi intéressant que rempli d'érudition sur *le Domaine rural du IIIe au XIIe siècle,* principalement en Franche-Comté; puis viennent des *Notes et documents* concernant dix communes qui ont fait partie de la terre de Ray. Ce travail est bien compris et bien exécuté. Il ne lui manque qu'une carte de la région pour être parfait.

— Nous recevons deux séries de *Lettres sur les vignes françaises et américaines,* adressées *aux vignerons franc-comtois,* par M. le colonel Émile Patin, devenu lui-même « vigneron. » (Paris, Masson ; Dole, Krugell, et Montmirey-la-Ville (Jura), chez l'auteur, in-4 de 45 et 66 p., avec figures). M. Patin se défend de faire de la politique; en quelques endroits, cependant, et si peu que ce soit, il y touche. Nous eussions aimé autant qu'il laissât de côté des allusions de nature à n'être pas goûtées par tout le monde. Sous cette légère réserve, nous signalons ces lettres, écrites avec humour, aux viticulteurs de toutes les régions de la France, à qui elles pourront certainement être utiles. Il convient de rappeler ici que M. le colonel Patin a obtenu aux concours de 1889-1890 de la Société des agriculteurs de France deux premières médailles avec prime en argent. Mention : « Traitement simultané insecticide et contre le mildew, etc., par le cœruleum adhérent de sa composition. » Il est grandement question dans ces deux brochures de l'emploi et de l'action de ce cœruleum.

Guyenne et Gascogne. — La bibliothèque du château de la Brède renferme de nombreux manuscrits de Montesquieu restés inédits jusqu'ici. Ses descendants ont décidé de les donner au public, avec le concours de la Société des bibliophiles de Guyenne. Le premier volume de cette précieuse collection est actuellement sous presse. Il y a quelques semaines, pour donner l'idée de la superbe publication qu'il prépare, M. le baron de Montesquieu a réédité, d'après les manuscrits, deux opuscules qui ne sont pas absolument inédits : les *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe,* dont quelques pages ont passé dans l'*Esprit des lois,* et le petit traité : *De la Considération et de la réputation,* connu jusqu'ici par une analyse et des extraits

parus, en 1796, dans la *Bibliothèque françoise, ou Histoire littéraire de la France*, de Camusat et surtout par l'adaptation qu'en a faite la marquise de Lambert, grande amie du président (*Deux opuscules de Montesquieu*, publiés par M. le baron de Montesquieu. Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-8° carré de VII-83 p. avec une eau-forte, une vignette et deux plans.). Ce n'est pas le lieu d'entreprendre la discussion critique des deux opuscules ; il suffira de dire qu'ils sont ici très correctement édités et accompagnés de tous les éclaircissements désirables. Le second est suivi de la version qu'en avait donnée Mme de Lambert. On a reproduit en appendice un savant mémoire donné au *Bulletin municipal* par le bibliothécaire de la Ville, M. R. Céleste. Il est intitulé : *Montesquieu à Bordeaux*. L'avant-propos nous fournit la longue liste des manuscrits du château de la Brède qui seront successivement publiés. Ajoutons que l'impression sera fort belle, si nous en jugeons par celle des deux opuscules.

— Un écrivain asiatique bordelais, M. C.-A. Estève, avait terminé, quelques jours avant sa mort prématurée, un livre exquis qu'un de ses amis vient de publier. C'est la *Vie de Mme Elisa Sivan*, [illegible] de l'Ecole des enfants abandonnés (Bordeaux, imp. [illegible], in-12 de XIII-[illegible] p.). Mme Sivan était une juive d'Algérie qui, sans autres ressources que sa condition malheureuse en la Province, à revenus et élevé, [illegible] les [illegible] d'orphelins et finit par les servir à prêcher [illegible] des Pères Blancs de la Passion. L'abbé Estève a [illegible] d'un [illegible] de charité et d'humanité les [illegible] de notre [illegible].

— Dans sa séance du 7 mai, l'Académie de Bordeaux a entendu une très intéressante [illegible] de ses membres les plus distingués, M. R. [illegible] avait [illegible] ses [illegible] sur les *Annales et Chronique de Nicolas Pasquier*. [illegible] les [illegible] ont [illegible] [illegible] et [illegible] les [illegible] [illegible] M. [illegible] [illegible] vers [illegible] [illegible] à la [illegible] et sur [illegible] de Montaigne, [illegible] à Montaigne [illegible]. Un examen [illegible] [illegible] sur [illegible] des [illegible] [illegible]. En cette [illegible] [illegible] que [illegible] [illegible] espérer que ce [illegible] de l'histoire [illegible] sera [illegible] de la part de [illegible].

[illegible] qu'à [illegible] de l'année, sa [illegible] de M. [illegible] de nombreuses [illegible] [illegible] en [illegible] deux formules [illegible] d'une [illegible] les du midi [illegible] de Montesquieu.

[illegible] cette collection [illegible] Le [illegible] *de* [illegible] de [illegible] à ce

recueil : le très petit nombre de lettres connues et imprimées de Ménage, l'éloignement de la source où a puisé l'éditeur (la Bibliothèque nationale centrale de Florence), le double intérêt pour l'histoire littéraire de la France et de l'Italie de cette correspondance commencée en langue italienne (15 mars 1654), continuée en langue française à partir du 15 avril 1671 jusqu'au 17 mars 1691, enfin l'excellence de l'annotation des trente et une lettres adressées par l'éditeur des œuvres de della Casa aux deux érudits si distingués qui furent ses amis et collaborateurs.

— *Les Études franciscaines sur la Révolution française dans le département du Gard* par le P. Apollinaire de Valence, de l'ordre des capucins (Nîmes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 106 p.) forment un important fragment d'une étude commencée depuis longtemps, qui doit embrasser tous nos départements et tout le personnel franciscain qu'ils contenaient en 1790. On y trouve une riche série d'indications, extraites de sources fort variées, et aussi de nombreux documents, les uns inédits, quelques autres déjà imprimés. Le pieux historien constate qu'environ cent trente cinq religieux franciscains habitaient, en 1790, la région représentée par le département du Gard, qu'un dixième d'entre eux se montrèrent inférieurs à la sainteté de leur état, que tous les autres l'honorèrent par les plus héroïques sacrifices. Les titres des religieux (avec renseignements biographiques pour chacun d'eux, les procès-verbaux, les interrogatoires, le récit émouvant des événements qui ensanglantèrent la ville de Nîmes, le 14 juin 1790, et qui sont connus sous le nom de *bagarre*, et, aux appendices, de curieuses correspondances, relatives aux souffrances endurées par les divers religieux émigrés, rendent le travail du R. P. Apollinaire indispensable à tous ceux qui voudront sérieusement étudier l'histoire de la Révolution en province et à l'étranger.

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les premiers travaux de M. Alfred Spont sur l'administration financière du Languedoc pendant les xve et xvie siècles. La nouvelle étude que le jeune érudit vient de publier dans les *Annales du Midi* et en tirage à part, est consacrée à nous faire connaître *l'Équivalent aux aides en Languedoc de 1450 à 1515* (Toulouse, imp. et libr. Édouard Privat, in-8 de 24 p.).

Limousin. — M. René Fage vient d'ajouter une nouvelle page à ses importantes publications sur la Corrèze en faisant connaître, d'après de nombreux documents inédits, un épisode des guerres civiles du Bas-Limousin : *La Prise de Tulle et son occupation par l'armée du vicomte de Turenne* (1585-1586) (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 182 p. et pl.).

Lorraine. — M. Léon Germain, dans sa brochure intitulée : *Excursions épigraphiques. L'Église d'Arrancy* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 54 p.) donne une bonne description d'une curieuse petite église de village du département de la Meuse. Il en a relevé avec soin toutes les particularités et les inscriptions; en appendice, il a joint un certain nombre de documents qui s'y rapportent ou concernent les habitants de cette commune.

— Ce qui touche de près ou de loin à Jeanne d'Arc est toujours intéressant. A Bermont (Vosges) est une chapelle où la Pucelle allait souvent prier et qui conserve une cloche ancienne dont l'inscription a déjà mis à la torture le cerveau de bien des érudits. M. Léon Germain, dans son opuscule intitulé : *La Cloche de Bermont* (*Vosges*) (Nancy, Sidot frères, in-8 de 16 p.) offre de ce petit problème une solution qui lui semble définitive. Selon lui, il faut lire : *Ave Maria Dei mater, ora pro nobis;* ce qui est assez vraisemblable.

— *La Maison de Tonnoy de l'ancienne chevalerie lorraine, XIIIe et XVe siècles* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 16 p.), du même auteur, est une sérieuse étude généalogique. Elle rectifie l'erreur commise par l'inventaire de Dufourny qui donnait à un de ses membres le nom de Courvais, et attire l'attention sur l'importance que peut avoir dans certaines familles la similitude des armoiries.

— M. Léon Germain, dans son opuscule intitulé : *Plaque de reliure aux armes de Jean Vincent, baron d'Autry, seigneur de Génicourt, datée de 1610* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 18 p.) fournit l'explication d'une curieuse plaque inconnue à M. Guigard, dans ses deux éditions de l'*Armorial du bibliophile*. Cette notice intéresse les familles de Harancourt, d'Anglure, du Châtelet et de Stainville, avec lesquelles Jean Vincent « voulait chercher à établir une parenté. »

— *La Famille de Bombelles en Lorraine* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 16 p.), par le même auteur, sert à établir qu'il y eut plusieurs branches de cette famille dans ce pays. Ce travail, extrait du *Journal de Montmédy*, a pour but de compléter la *Monographie sur Breux*, par M. Houzelle, instituteur.

LYONNAIS. — Dans une plaquette intitulée : *Maïoli et sa famille à propos d'un livre de la bibliothèque de Lyon* (Paris, Techener, in-8 de 35 p.), M. A. Vingtrinier a reconnu, le premier, dans le nom de Maïoli, le mystérieux amateur du XVIe siècle, le nom d'une noble famille provençale établie depuis le XVe siècle dans le Vivarais et le Forez et à laquelle appartient M. le comte de Mayol de Lupé. Ainsi le bibliophile qui était, pour les belles reliures, le rival de Grolier et qui, comme lui aussi, les décorait de la formule : *et amicorum*, n'est point, comme on l'a cru, d'origine italienne, mais d'une vieille race française qui italianisa son nom en se dépaysant. M. Vingtrinier a découvert également qu'un magnifique exemplaire de Cicéron (Bâle, Froben, 1528) a successivement appartenu à Maïoli et à Grolier. Tous les prédécesseurs du zélé bibliothécaire avaient méconnu la double et immense valeur de ce joyau qu'il faut féliciter la ville de Lyon de posséder. Félicitons aussi M. Vingtrinier de l'avoir retrouvé et de l'avoir si bien décrit.

NORMANDIE. — Tous les bibliophiles normands, et beaucoup d'autres encore, voudront posséder un délicieux volume (genre XVIe siècle) qui vient d'être imprimé au Havre par Lemase et Cie : *Livre de l'institution de la femme chrestienne tant en son enfance que mariage et viduité aussi de l'office du mary nagueres composez en latin par Jehan Loys Vives et nouvellement traduictz en langue françoyse par Pierre de Changy, escuyer*. Avec préface et glossaire, par M. A. Delboulle (in-16 de XVI-392 p. tiré à 485 exemplaires numérotés). La préface de M. Delboulle est charmante, son glossaire est parfait, et quant à l'ouvrage même, il est attrayant au possible. Entre autres passages amusants nous citerons une tirade contre l'enseignement trop savant qui serait donné aux femmes, « qui tendra plus à derision que à louenge. »

— Dans une intéressante brochure : *Les Derniers Malades de la léproserie de Notre-Dame de Beaulieu ou grande maladrerie de Caen aux XVIe et XVIIe siècles, d'après des documents inédits* (Caen, Delesques, in-8 de 41 p.), M. T. Raulin montre des familles attaquées de cruelles affections ne pouvant être confondues avec la lèpre, s'emparer des revenus des maladreries et s'en former en quelque sorte des prébendes, grâce auxquelles, malgré leur triste situation, elles trouvaient moyen de vivre bien et longtemps, car on cite des lépreux qui atteignirent à cette époque leur centième année. Rédigée sur des documents originaux, l'étude de M. Raulin offre un intérêt particulier aux historiens et aux médecins.

ORLÉANAIS. — M. Louis Jarry, dans un rapport sur les fouilles de Cléry, s'était déjà occupé de quelques faits relatifs au comté de Dunois. Il complète aujourd'hui sa publication de 1887 par un recueil fort important de documents inédits (*Jean Bâtard d'Orléans. Testaments, inventaire et compte des obsèques.* Orléans, gr. in-8 de 130 p. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*). On a ainsi, selon la remarque du savant éditeur, l'ensemble, presque complet, des pièces justificatives pour le dernier chapitre d'une histoire du Bâtard d'Orléans. Les documents sont précédés d'une analyse très bien faite qui permet d'en apprécier toute la valeur. En tête de la brochure est reproduite une ancienne statuette du Bâtard d'Orléans à la Sainte-Chapelle de Châteaudun d'après une photographie du comte G. de Janssens, et, entre les pages 10 et 11, le fac-simile d'une quittance signée du grand capitaine qui, « d'après une légende absurde, souvent réfutée mais toujours renaissante, » n'aurait pas su même écrire son nom.

PICARDIE. — M. Paul Tierny, le nouvel archiviste du département du Gers, nous fait connaître, dans une courte et curieuse brochure, *les Joyaux d'Anne de Lorraine, duchesse de Croy et d'Arschot*, 1548 (Abbeville, grand in-8 de 8 p. Extrait du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, livraison de mars). Les détails fournis par M. Tierny sont tirés du contrat de mariage de la fille du duc Antoine de Lorraine, veuve de René de Nassau, prince d'Orange, épousant en secondes noces Philippe de Croÿ, premier duc d'Arschot, contrat passé devant Charles-Quint, en son conseil privé, à Bruxelles, le 9 juillet 1548, et aujourd'hui possédé par M. Capelle, de Montreuil.

PROVENCE. — Un digne hommage a été rendu en langue provençale au fondateur du félibrige par un de ses meilleurs confrères et amis (*Paraulo dicho i funeraio de J. Roumanille lou 26 de mai 1891 à Sant-Roumié de Prouvenço* (Aix-en-Provence, J. Remondet-Aubin, 4 p. in-8). Le *Polybiblion* tient à s'associer aux éloquents éloges donnés par M. de Berluc-Perussis à celui qui fut un si excellent poète, un si honnête homme, un si grand chrétien.

— M. Ernest de Crozet nous donne la troisième année (1890) des *Ephémérides bas-alpines* (Avignon, Aubanel frères, in-8 de 48 p.). On trouve un peu de tout dans ce recueil très bien fait : de la statistique, de l'histoire, et, au milieu des renseignements les plus sérieux, quelques récits anecdotiques d'une malice délicate et spirituelle. Intéressantes à lire aujourd'hui, les *Éphémérides* de M. de Crozet seront précieuses à consulter plus tard. D'excellentes tables (alphabétique, topographique, etc.) aideront les chercheurs à trouver bien vite la mention des événements et des personnages grands ou petits.

SAINTONGE. — *Épigraphie santonne. Contribution au « Corpus » des inscriptions céramiques sigillées*, par M. Ch. Dangibeaud (Saintes, imp. Hus, in-8 de 22 p. et 4 pl.), tel est le titre d'un recueil utile d'estampilles, conservées pour la plupart au musée de Saintes. Les livres que l'auteur a pu consulter paraissent être peu nombreux ; il ne semble connaître ni les *Sigles figulins* de Schuermans, ni les nombreux recueils d'épigraphie locale parus dans ces derniers temps, ni même le *Corpus inscriptionum latinarum*. Cette brochure, extraite du *Recueil de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure*, pourra cependant rendre des services aux spécialistes, surtout à cause des quatre planches qui y sont jointes.

— M. Émile du Boys, en dépouillant à la Bibliothèque nationale la correspondance de l'avocat Cabart de Villermont, a trouvé, parmi les lettres du grand administrateur de Rochefort et de la Rochelle au XVIIe siècle, Michel Begon, lettres dont il prépare la publication, un document fort cu-

rieux : la relation de la réception faite à Rochefort, en 1692, au fils aîné du roi de Danemark. Il a entouré « ce petit tableau en raccourci du passage à Rochefort du royal voyageur » de tous les éclaircissements désirables, empruntés principalement au *Mercure galant*, à la *Gazette de France*, au *Journal de Dangeau*, aux *Mémoires de Saint-Simon*. La façon dont M. du Boys a édité ce document (*Le Prince royal de Danemark à Rochefort en 1692*. La Rochelle, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue de Saintonge*), rendra tous ses lecteurs impatients de voir paraître les trois importants recueils épistolaires qu'il nous a promis, les lettres de Baluze, les lettres de Begon et celles de Bigot.

ALSACE. — M. Charles Nerlinger a achevé la publication dans les *Annales de l'Est* de la thèse qu'il avait présentée en 1889 à l'École des chartes sur *Pierre de Hagenbach et la Domination bourguignonne en Alsace* (*1469-1474*) et il vient d'en donner un tirage à part (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 172 p.). Bien que le gouvernement allemand n'ait pas laissé au jeune érudit le libre accès des archives d'Alsace, et qu'il ait dû se contenter des pièces conservées dans les dépôts français, son travail contient sur une question fort intéressante des renseignements nouveaux; les conclusions de l'auteur, appuyées sur une étude consciencieuse des documents, nous paraissent acceptables, bien qu'on puisse formuler quelques réserves. Assurément, il ne faut point prendre pour vérités d'évangile tout ce que racontent sur Pierre de Hagenbach des chroniqueurs qui lui sont sytématiquement hostiles; et Pierre de Hagenbach eut peut-être raison de dire à ses juges qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son maître ; mais ne les a-t-il point outrepassés? M. Nerlinger nous montre le Téméraire désavouant parfois son lieutenant; et il proclame que si le duc de Bourgogne avait eu connaissance de telle action de son officier, il l'aurait peut-être remplacé par un plus habile. Était-il utile de noter dans la bibliographie des ouvrages comme la *Nouvelle Biographie générale?* Et quant aux *Fontes rerum Austriacarum* et autres ouvrages de ce genre, ne fallait-il pas citer les volumes dont on s'était servi?

ALLEMAGNE. — Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur un ouvrage que le Dr Ottocar Weber vient de publier à Gotha, chez Perthes : *Der Friede von Utrecht*. L'auteur, professeur à l'Université de Prague, s'est servi de documents inédits conservés dans les archives de Vienne, de Paris et de Londres.

— L'on considérait comme perdue la dernière œuvre de Ulrich de Hutten, le *Libellus in tyrannos ;* les journaux d'Allemagne nous apportent la nouvelle qu'on vient d'en retrouver le texte dans les archives de la famille du fameux réformiste, en même temps qu'une correspondance se rapportant à l'époque de la diète de Worms.

— La librairie Gaertner (Hermann Heyfelder) va publier un ouvrage destiné aux juristes et aux historiens, et qui semble, en effet, de nature à leur rendre service. *Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter*, tel est le titre du recueil publié par Wilhelm Altmann et Ernst Bernheim, et qui contient les documents les plus importants du droit de l'Allemagne au moyen âge, classés dans les six chapitres suivants : Constitution politique ; Rapports de l'Église et de l'État ; Classes de la société ; Armée ; Justice ; Territoires et villes.

— Nous signalons à la même librairie un ouvrage de M. Friedrich Aly, principalement destiné aux bibliothèques de collèges : *Cicero, sein Leben und seine Schriften.*

— La librairie Göschen, de Stuttgart, va mettre en vente un ouvrage

qui ne peut manquer d'intéresser les philologues et tous les esprits cultivés. Le Dr Cauer, *privat docent* de l'Université de Tubingue, y soutient l'inauthenticité du traité Περὶ πολιτείας Ἀθηναίων, dont un manuscrit vient d'être découvert, comme on sait, et que l'on attribue généralement à Aristote. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

— La même librairie annonce la publication de la onzième édition des *Gedichte eines Lebendigen* de Georg Herwegh, poète lyrique distingué, bien que son nom soit plus célèbre comme celui du poète politique de la période révolutionnaire 1840-1848.

— La collection d'ouvrages scientifiques populaires, bien connue en Allemagne sous le nom de collection Göschen, vient de s'enrichir d'un treizième volume consacré à la géologie et dû à la plume du Dr Fraas. Le volume vient bien à point à un moment où la géographie scientifique, qui a pour base l'étude de la géologie, tend à se répandre de plus en plus.

— Sous les auspices du bureau bibliographique, dont nous avons précédemment annoncé la fondation à nos lecteurs, M. Karl von Kalckstein publie des notes pour servir à l'histoire constitutionnelle de l'Amérique du Nord : *Zur Verfassungsgeschichte Nordamerikas* (Berlin, Verlag des bibliographischen Bureau, in-8 de 53 p.). L'auteur traite successivement : 1° des colonies espagnoles; 2° des possessions françaises d'Amérique; 3° des colonies hollandaises; 4° des colonies de la Nouvelle-Angleterre; 5° des colonies moyennes (New-York et Pensylvanie); 6° des colonies méridionales; 7° de la constitution des États-Unis et des constitutions particulières de chaque État; 8° de l'évolution constitutionnelle depuis l'établissement de l'Union; 9° des possessions anglaises depuis la guerre de l'Indépendance. Ce travail est le bref résumé des nombreux ouvrages parus depuis 1878 et que l'auteur a eu à consulter pour faire ses articles bibliographiques dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*. Le principal intérêt de cette publication est de donner du sujet une bonne bibliographie.

— C'est en juillet que doit apparaître à la librairie Karl. J. Trübner, à Strasbourg, une nouvelle revue de philologie comparée, sous ce titre : *Indogermanische Forschungen, Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Alterthumskunde*. La revue est dirigée par M. Karl Brugmann, professeur de philologie indogermanique à Leipzig, auteur d'un précis estimé de grammaire comparée des langues indogermaniques (*Gundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*). M. Brugmann s'est adjoint un de ses élèves, M. Wilhelm Streitberg, professeur de grammaire comparée à Fribourg en Suisse. La revue a pour principe de n'être l'organe d'aucun parti, mais de faire un égal accueil à tous les travaux, et à toutes les discussions qui ne dégénèrent pas en querelles personnelles. La revue paraîtra par fascicules de 96 p. environ, dont cinq formeront un volume. Deux de ces fascicules seront accompagnés d'une partie bibliographique (*Anzeiger für indogermanische Sprach-und Alterthumskunde*), à pagination propre, mais qui ne pourra être vendue séparément. On y trouvera des comptes rendus critiques, le dépouillement des périodiques, la bibliographie de la matière et les nouvelles d'un intérêt général. Le prix d'abonnement est de 20 francs par volume.

Angleterre. — MM. Macmillan et Cie publieront prochainement : *Studies of the Gods in Greece at certain sanctuaries recently excavated*, par M. Louis Dyer, de l'Université d'Harvard. Après une introduction traitant de la religion grecque en général, l'auteur étudie successivement Demeter à Eleusis et à Gnide ; Dionysos en Thrace et dans l'Attique, Dionysos et les dieux à Athènes, Aphrodite à Paphos et Apollon à Délos.

— M. John Murray annonce l'apparition prochaine d'un nouveau volume de voyages de Mrs Bishop (Miss Isabella Bird), ayant pour titre : *Winters' Journeys in Persia and Kurdistan.*

— Un livre qui sera bien accueilli de toutes les personnes s'occupant de bibliographie et d'érudition est le *Guide Book to Books* que va faire paraître M. Henry Frowde. Il ne mentionnera pas moins de six mille ouvrages, classés par ordre alphabétique et accompagnés de notes rédigées par des spécialistes sous la direction de MM. Sargant et Bernhard Whishaw.

— A partir du mois d'août, le *Nineteenth Century* que publiait la maison Kegan Paul, sera édité chez MM. Sampson Low. M. James Knowles demeure le directeur de cette importante revue mensuelle.

— M. Charles S. Magee prépare une édition complète des discours et sermons de son regretté père, le Dr Magee, archevêque d'York, qui paraîtra à la librairie Ibister.

— M. T. Fisher Unwin fera prochainement paraître un curieux ouvrage ayant pour titre : *Hanging in Chains.* Cette coutume barbare est savamment étudiée par M. Albert Hartshorne. Le livre contient de nombreuses gravures faites d'après les dessins de l'auteur.

— M. Edward Howell, de Liverpool, va publier deux volumes posthumes de Frances Parthenope, Lady Verney, sœur de Florence Nichtingale : le premier contiendra cinq nouvelles, et le second divers essais sur les questions sociales.

— Le Rév. W. A. Griffiths prépare une histoire de l'hymnologie dans le pays de Galles : *The History of Hymnology in Wales.* C'est le premier essai sur la matière.

— M. Quaritch met en vente cent exemplaires de *An approved Treatise of Hawks and Hawking.* C'est une réimpression de luxe du célèbre livre de fauconnerie écrit par Edmond Bert en 1619. La réimpression est tellement exacte qu'elle équivaut à un fac-similé ; elle est précédée d'une préface de M. J.-E. Harting.

— Un ouvrage illustré sur la Norwège vient de paraître chez l'éditeur Sampson Low, sous le titre : *The Best Tour in Norway.* L'auteur, M. Goodman, connaît à fond le pays des Fjords ; il le décrit avec charme, et son livre sera consulté avec profit par les voyageurs et les touristes.

— Parmi les autographes qui ont figuré dans les dernières ventes publiques, se trouvait un traité conclu le 28 janvier 1839 entre Charles Dickens et l'éditeur Richard Bentley. Ce dernier promettait à l'auteur de *Pickwick* une somme mensuelle de quarante liv. st. en échange de l'autorisation de faire figurer son nom sur la couverture du *Bentley's Miscellaney,* sans préjudice des honoraires auxquels donneraient lieu ses articles. Ce document montre la popularité dont jouissait Dickens, même au début de sa carrière littéraire.

— La revue *The Author* change de périodicité et d'éditeur ; elle paraîtra désormais le premier jour de chaque mois et sera administrée par MM. Eyre et Spottiswoode.

— MM. W. et A. K. Johnston, d'Édimbourg, deviennent les éditeurs du grand ouvrage héraldique commencé par feu George Burnett et continué par le Rev. John Woodward, de Montrose. Cette œuvre formera deux volumes, contiendra quarante-huit planches en couleur et de nombreux dessins dans le texte ayant trait aux armes des familles nobles de toute l'Europe.

— On annonce l'apparition prochaine d'un livre : *Modern Authors,* par un écrivain australien, M. Arthur A. Lynch. Éditeurs : MM. Ward et Downey.

M. A. A. Lynch s'est proposé de donner non pas des règles fixes de critique, mais des principes généraux pour étudier les littératures française, anglaise et allemande; à cet effet, il rompt en visière avec beaucoup d'idées admises et formule des considérations fort originales.

— MM. Bell et fils publient le dernier volume de l'*History of Hampton Court Palace* de M. Law, qui donne l'histoire du palais depuis le départ de Jacques II jusqu'à nos jours. Un appendice contient la liste de toutes les personnes ayant habité les appartements particuliers du palais; l'ouvrage est complété par un Index alphabétique.

AUTRICHE-HONGRIE. — La Société de Marie pour l'impression des livres à Innsbrück met en vente, ce présent mois de juillet, une nouvelle édition corrigée et augmentée de la *Triplex Expositio epistolae ad Romanos*, par le P. Bernardinus a Prionio, de l'ordre des capucins. Le nouvel éditeur, le P. Michael Hetzenauer, du même ordre, a ajouté à l'édition le texte grec, des notes philologiques et critiques, des citations empruntées aux saints Pères.

BELGIQUE. — M. Amaury de la Grange, bien connu par sa publication, faite en collaboration avec M. Louis Cloquet, de deux volumes d'*Études sur l'art à Tournai*, a fait paraître une série de brochures extraites pour la plupart des *Bulletins de la Société historique et littéraire de Tournai*, parmi lesquelles nous citerons d'abord : *Quelques artistes tournaisiens du* XIV*e siècle* et *les Ladam*, brodeurs et peintres, dont la biographie vient compléter le travail que nous citons plus haut, et ensuite deux récits de courses archéologiques, le premier : *Relation d'une excursion à Saint-Ghislain et à Boussu*, renfermant la description du château de M. le comte de Nédonchel; le second, écrit en collaboration avec M. A. d'Herbomez, nous ramenant en France et nous faisant visiter *le Château de Le Loire, à Sars et Rosières* (*Nord*) (Tournai, Casterman, in-8).

— Le Cercle archéologique de Mons vient de donner la Table des vingt premiers volumes de ses *Annales* (1857-1887). Cette publication, faite par les soins de MM. Auguste Losset et Ernest Matthieu, et revue par M. Léopold Devillers, forme un volume in-8 de 248 p. (Dequesne-Masquillier, imprimeur à Mons).

— C'est de la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* que s'occupe le R. P. Albert Poncelet (Bruxelles, Alfred Vromant, gr. in-8 de 15 p. Extrait des *Précis historiques*). Le savant critique rend hommage aux prédécesseurs du R. P. Sommervogel et au R. P. Sommervogel lui-même. Aux éloges les plus mérités donnés à la nouvelle édition, laquelle est si perfectionnée que c'est, en quelque sorte, un ouvrage nouveau, il mêle de judicieuses observations. On lira avec intérêt l'analyse et les appréciations d'un critique aussi compétent.

ESPAGNE. — On sait que le roi Don Alphonse X le Savant, *el Sabio*, non seulement a laissé de nombreux ouvrages en prose, mais qu'il fut poète aussi. Ses *Cantigas*, écrites en galicien, n'étaient connues que par des citations partielles qu'on pouvait lire dans les *Anales de Sevilla* de Diego Ortis, la *Biblioteca española* de Rodriguez de Castro, la *Enciclopedia* de Séville, l'*Historia critica* de los Rios et quelques autres livres. Ces *Cantigas*, si intéressantes pour l'histoire littéraire du moyen âge, ont été enfin publiées dans leur entier, d'après le beau manuscrit de l'Escurial, par les soins de l'Académie espagnole. Elles forment deux volumes in-folio tirés à trois cents exemplaires. Il est regrettable que le prix de cette splendide publication (150 francs) ne la rende pas accessible aux nombreux mediévistes qui voudraient la connaître.

— La publication des œuvres très considérables de Victor Balaguez — elles forment une trentaine de volumes — vient d'être entreprise (Fernando, Madrid). Chaque ouvrage peut être acquis séparément. Il en est un qui a un mérite tout particulier : *Los Trovadores*, 4e tome; M. de Tourtoulon en annonce une édition française, refondue et augmentée avec le concours de l'auteur et devant former cinq volumes in-8°.

— La *Escuela moderna* est une revue pédagogique en langue espagnole qui sera bi-mensuelle, et dont le premier numéro a paru le 15 avril dernier. Directeur : Pedro de Alcantara Garcia.

— La collection des documents inédits pour l'histoire d'Espagne que mettent au jour avec un zèle si louable le marquis de Fuensanta del Vals et ses collaborateurs, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le XLIXe, qui comprend deux chroniques importantes : 1° Celle du roi Jean II d'Aragon (1429-1479), par Gonsalve Garcia de Sancta Maria, dont Nicolas Antonio fait mention d'une manière élogieuse dans sa *Bibliotheca nueva* au mot Gnndisalvus; 2° *Relacion de la Campaña del anno 1637*, par Vincart, non inconnu à Muñoz.

— M. Montsalvatje y Fossas a consacré deux volumes à retracer l'histoire d'une localité quelque peu déchue de l'ancienne Catalogne, mais qui a joué un rôle au moyen âge, et méritait qu'on s'occupât d'elle. Voici le titre de l'ouvrage : *Besalu ; historia, condes, obispado y monumentos* (Olot, Bonet, 2 vol. in-8 de 312 et 282 p. avec 4 photographies).

— M. Puiggard a fait une étude particulière de l'archéologie du vêtement pendant les XIIIe et XIVe siècles. De là l'ouvrage fort curieux qu'il vient de donner au public sous le titre : *Estudios de indumentaria española, estetica y costumbres en los siglos* XIII *y* XIV (Barcelona, Jepus, in-4 de X-380 p. et 42 héliogravures).

— La *'Singilia, revista mensual de ciencias, artes y conocimientos utiles* est une revue nouvelle qui, depuis avril, se publie à Antequera. Le prix d'abonnement n'est que de 2 francs par an.

— L'on vient de publier les discours prononcés le 16 novembre 1890, lors de la réception à l'Académie royale des beaux-arts d'Espagne de M. Cesáreo Fernández Duro (*El arte naval. Discursos.* Madrid, sucesores de Rivadeneyra, in-8 de 49 p.). Le récipiendaire et M. Lorenzo Alvarez Capra, chargé de lui répondre, avaient pris pour thème de leurs discours, l'art naval, son origine, les développements qu'il prit, les vicissitudes qu'il subit surtout en Espagne.

— M. le comte de Saint-Saud publie : *Excursions nouvelles dans les Pyrénées françaises et espagnoles. Pyrénées centrales espagnoles. Notes sur les stations géodésiques de premier ordre* (Toulouse, Ed. Privat, gr. in-8 de 20 p. Extrait du volume du Congrès de l'Association pyrénéenne à Narbonne). On y trouve de nombreux détails géographiques nouveaux, indiqués avec une précision parfaite.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *De la Foi*, par Mgr C. Gay (in-32, Leday). — *De la Crainte de Dieu*, par Mgr C. Gay (in-32, Leday). — *De l'Humilité*, par M. C. Gay (in-32, Leday). — *De l'Obéissance*, par Mgr C. Gay, in-32, Leday). —*De l'Espérance chrétienne*, par Mgr C. Gay (in-32, Leday). — *Soirée du Jeudi-Saint*, par Mgr C. Gay (in-32, Leday). — *Jeunes filles et jeunes femmes, Correspondance et journal intime*, par l'auteur du *Souvenir de mariage* (in-18, Leday). — *La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication*, par J. Ribet (in-8, Delhomme et Briguet). — *De l'Institution de la femme chrestienne*, par P. de Changy (in-18, Lemale, au Havre). — *Formulaire matrimonial, guide pratique du curé pour tout ce qui concerne le sacrement de mariage*, par le chanoine J.-C. Joder (in-8, Lethielleux). — *Traité de l'administration*

temporelle des grands et des petits séminaires, des congrégations autorisées et non autorisées et des collèges ecclésiastiques, par P. Durieu (in-8, Lecoffre, à Paris; Vitte, à Lyon). — *Code des valeurs à lots,* par M. Dumont. *Notice sur les procédés de tirages,* par L. Louvet (in-18, Pedone-Lauriel). — *F. Le Play, économie sociale,* par F. Auburtin (petit in-16 cartonné, Guillaumin). — *Le Istituzioni di pubblica beneficenza,* monografia del S. de Luca Carnazza (in-8, G. Pastore, Catania). — *Lourdes, histoire médicale,* par le Dr Boissarie (in-18, Lecoffre). — *Darwinisme et Spiritualisme,* par le Dr G. Gailhard (in-18, Perrin). — *Des Hallucinations télépathiques,* par Guerney, Myers et Podmore, trad. et abrégé par L. Marillier (in-8, Alcan). — *La Cause de l'hypnotisme,* par l'abbé Ferret (in-18, Téqui). — *De l'Exercice chez les adultes,* par le Dr F. Lagrange (in-18, Alcan). — *Le Végétarisme et le régime végétarien rationnel; dogmatisme, histoire, pratique,* par le Dr Bonnefoy (in-18, J.-B. Baillière). — *Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux,* par le Dr Miquel (in-18, Gauthier-Villars). — *Guide de la garde-malade, conférences aux dames de la société française,* par A. Monteruuis (in-18, J.-B. Baillière). — *La Vie au sein des mers,* par L. Dollo (in-18, J.-B. Baillière). — *La Pêche et les poissons des eaux douces,* par A. Locard (in-18 cart., J.-B. Baillière). — *La Plume des oiseaux, histoire naturelle et industrie,* par Lacroix-Danliard (in-18 cart., J.-B. Baillière). — *Les Plantes d'appartement et les plantes de fenêtres,* par D. Bois (in-18, cart., J.-B. Baillière). — *Les Sciences occultes,* par G. Plytoff (in-18, J.-B. Baillière). — *De l'Enseignement des langues anciennes, conférences,* par M. Bréal (in-18, Hachette). — *Introduction à l'étude des beaux-arts, peinture, sculpture, architecture,* par C. et E. Carteron (in-18, Hetzel). — *Inventaire général des richesses d'art de la France. Province, Monuments civils,* t. V (in-4, Plon et Nourrit). — *Album Crafty. Les Chevaux* (in-4, Plon et Nourrit). — *Victor Hugo après 1830,* par Edmond Biré (2 vol. in-18, Perrin). — *Nouveaux Mémoires des autres,* par J. Simon (in-18, Flammarion). — *Le Poème et la légende des Nibelungen,* par H. Lichtenberger (in-8, Hachette). — *La Chanson des choses,* par L. Malosse (in-18, Savine). — *Sommeil,* par R. Scheffer (in-18, Librairie des bibliophiles). — *Solitude, stances et poèmes,* par P. Lestourgie (in-12, V. Retaux et fils). — *Le Péché d'autrui,* par P. Bertrand (in-18, Savine). — *L'Éternel jocrisse,* par G. Chanteclair (in-18, Savine). — *Le Triomphe d'Israël,* par J. Stella (in-18, Comptoir d'édition). — *500,000 dollars de récompense,* par F. Hue (in-8, Lecène et Oudin). — *Les Fiertés de Rosenn,* par la baronne S. de Boüard (in-18, H. Gautier). — *Là-bas,* par H. Large (in-18, Delhomme et Briguet). — *Trop tard!* par A. Bonsergent (in-18, Plon et Nourrit). — *La Fresnaye,* par M. Aigueperse (in-18, L. Carré). — *La Bohémienne,* comédie en trois actes, en vers, par A. Lefas (in-8, Retaux-Bray). — *Le Nazaréen,* drame en trois actes, par H. Mazel (in-18, Savine). — *Les Auteurs anglais du baccalauréat au point de vue théorique et pratique d'après le programme de 1890,* par L. Le Jeune (in-18, Delhomme et Briguet). — *Tratado de arte escénico,* par D.-S.-J. Garner (in-8 cartonné, « La Hormiga de Oro, » Barcelona). — *Souvenirs de régiment, croquis militaires,* par le capitaine Tic (in-18, « Le Pélerin »). — *En divers pays,* par X. Marmier (in-4, Firmin-Didot). — *Autour du grand lac des esclaves,* par E. Petitot (in-18, Savine). — *Au loin, souvenirs de l'Amérique du sud et des îles Marquises,* par A. Marin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Dix années en Mélanésie, étude historique et religieuse,* par le P. A. Monfat (in-8, Vitte, à Lyon; Vic et Amat, à Paris). — *Histoire du patriarcat arménien catholique,* par le R. P. D. Vernier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France,* par Fustel de Coulanges. *L'Invasion germanique et la fin de l'Empire* (in-8, Hachette). — *Histoire de l'Europe et en particulier de la France, de 395 à 1270* (classe de 3e),

par C. Bémont et G. Monod (in-18 cart., Alcan). — *De 1815 à nos jours*, par C. Pelletan (in-18, Libr. d'éducation de la jeunesse). — *Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés. Temps anciens, moyen âge*, par O. Noël (in-4, Plon et Nourrit). — *Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, 1127-1128*, par Galbert de Bruges, suivie de *Poésies latines contemporaines*, publiées, avec introduction et notes par H. Pirenne (in-8, Picard). — *De Recuperatione Terre Sancte, traité de politique générale*, par P. Dubois, publié d'après le manuscrit du Vatican par H. Pirenne (in-8, Picard). — *Histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours*, t. Ier, par A. Rastoul (in-8, Delhomme et Briguet). — *Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères*, par J. de Clercq, t. XVII, 1886-1887 (in-8, Pedone-Lauriel). — *Maurice de de Saxe et le chevalier d'Argenson*, par le duc de Broglie (2 vol. in-8, Calmann-Lévy). — *La Fin du XVIIIe siècle, le duc de Nivernais, 1754-1798*, par L. Perey (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Europe et la Révolution française*, 3e partie. *La Guerre aux rois, 1792-1795*, par A. Sorel (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général baron de Marbot*, t. II. *Madrid, Essling, Torrès-Védras* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du vicomte Armand de Melun*, 2e partie, par le comte Le Camus (in-8, Leday). — *Nicolas Ier et Napoléon III*, par L. Thouvenel (in-8, Calmann-Lévy). — *Souvenirs des zouaves pontificaux, 1864, 1865 et 1866*, recueillis par F. Le Chauff de Kerguenec (in-8, Leday). — *La France politique et sociale, année 1890*, par A. Hamon et G. Bachot (2 vol. in-18, Savine). — *L'Église et la Question sociale, étude sur l'encyclique « De la condition des ouvriers, »* par le R. P. G. de Pascal (in-18, Lethielleux). — *La Crise chrétienne, questions d'aujourd'hui*, par Pierre Lasserre (in-18, Perrin). — *Ce qu'il faut faire en face des lois Brisson, simples considérations présentées aux congrégations religieuses*, par Un catholique (in-8, Société d'éducation et d'enseignement, à Paris). — *Les Vices du jour et les vertus d'autrefois*, par A. Giraudeau (in-18, Perrin). — *Les Idées morales du temps présent*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *La Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au XVIIIe siècle. Bernard de Montfaucon et les Bernardins, 1715-1750*, par E. de Broglie (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Paris, à vol d'oiseau* (in-8 cart., Librairie illustrée). — *Annales du collège royal Bourbon d'Aix*, t. II, par l'abbé E. Mechin (gr. in-8, J. Evesque, Marseille). — *Histoire du collège de Compiègne depuis son origine jusqu'en 1790*, par A. Plion (in-8, Dumont, Compiègne). — *L'Hôpital militaire d'Auffrédy à la Rochelle*, par le Dr L. Delmas (in-8 carré, Charier et Cailloux, à La Rochelle). — *Chronique de Jean Taté, greffier de l'hôtel de ville de Château-Porcien (1677-1718)*, par H. Jadart (in-8, Michaud, à Reims; Picard, à Paris). — *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia da la prima alla seconda restaurazione (1559-1814)*, pubblicate da A. Manno et E. Ferrero. *Francia. Periodo III. Vol. III (1717-1719)* (in-4, Bocca, Torino). — *Choses d'Amérique. Des crises économique et religieuse aux États-Unis*, par M. Leclerc (in-18, Plon et Nourrit). — *Marguerite d'Angoulême. Une véritable abbesse de Jouarre*, par H. de La Ferrière (in-18, Calmann-Lévy). — *Mémoires de Marmontel*, publiés avec préface, notes et tables par M. Tourneux (3 vol., in-18, Librairie des bibliophiles). — *Mirabeau*, par E. Rousse (in-18, Hachette). — *Figures disparues, portraits contemporains politiques et littéraires* (2e série), par E.-F. Spuller (in-18, Alcan). — *Mes Amis, souvenirs*, par L. de La Brière (in-18, Kolb). — *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, compilata da A. Manno (2 vol. in-4, Bocca, Torino).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Aupic, 14 bis, rue Bréveau, Reims.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT

1. *Biblia sacra Vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII Pontt. maxx. jussu recognita atque edita juxta editionem, cura et studio* C. Vercellone, *an. 1861 datam Romae recensita ad amussim.* Paris, Lethielleux, 1891, 2 vol. in-8 de xxviii et 1632 p., 12 fr. — 2. *Atlas géographique de la Bible, d'après les documents anciens et les meilleures sources contemporaines*, par L.-Cl. Fillion et H. Nicole. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-4 de 58 p. et 18 planches, 20 fr. — 3. *Les Cinq Livres (mosaïstes) de Moïse. Premier Livre. La Genèse*, par A. Weill. Paris, Sauvaitre, 1890, in-8 de 224 p., 5 fr. — 4. *Les Erreurs scientifiques de la Bible*, par E. Ferrière. Paris, Alcan, 1891, in-12 de 400 p., 3 fr. 50. — 5. *Du prétendu Polythéisme des Hébreux, critique sur la religion du peuple d'Israël*, par Maurice Vernes. Première partie. Paris, E. Leroux, 1891, in-8 de 415 p., 7 fr. 50. — 6. *Essais bibliques*, par Maurice Vernes. Paris, E. Leroux, 1891, in-8 de 372 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Emprunts d'Homère au livre de Judith*, par l'abbé Fourrière. Amiens, Lambert-Caron, 1889, in-8 de 120 p. — 8. *La Mythologie expliquée d'après la Bible*, par l'abbé Fourrière. Paris, Roger et Chernoviz, 1890, in-8 de 89 p., 1 fr. — 9. *Salomon, son règne, ses écrits*, par Mgr Meignan, archevêque de Tours. Paris, Lecoffre, 1890, in-8 de 583 p., 7 fr. 50. — 10. *La Modernité des Prophètes*, par E. Havet. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-8 de 264 p., 5 fr. — 11. *Daniel et le Rationalisme biblique*, par l'abbé Eug. Pilloud. Chambéry, Drivet, 1890, in-8 de 364 p. — 12. *Commentarius in Danielem prophetam, Lamentationes et Baruch*, auctore J. Knabenbauer, S. J. (*Cursus Scripturae Sacræ*). Paris, Lethielleux, 1891, in-8 de 524 p., 8 fr. 50. — 13. *Geschichte der jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, von E. Schürer. Zweite Auflage. Erster Theil. Leipzig, Hinrichs, 1889-1890, in-8 de 751 p., 22 fr. 50. — 14. *La Légende du Messie, précis historique*, par V. du Breuil. Paris, Vanier, 1889, in-8 de 395 p., 5 fr. — 15. *Les Quatre Évangiles, traduits sur la Vulgate*, avec introductions, notes et commentaire, par l'abbé A. Crampon. Lille, Desclée, 1890, in-8 de 309 p., 4 fr. — 16. *Le Saint Évangile, ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après la concordance des quatre Évangélistes*, texte latin et traduction française, avec notes explicatives, par l'abbé Labatut. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de 363 p., 2 fr. 25. — 17. *Récits évangéliques, ou Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ appuyée sur l'unité, la précision et l'harmonie des quatre textes*, par l'abbé A. Chevallier, 4e éd. Paris, V. Retaux, 1891, in-12 de 520 p., 3 fr. 50. — 18. *La Vie de notre vie. 2e partie : la Vie publique.* IV. *La Prédication de saint Jean-Baptiste.* V. *Le Sermon sur la montagne* (*Béatitudes*). VI. *La Formation des Apôtres*, par le R. P. H.-J. Coleridge, S. J., traduit de l'anglais, par l'abbé Mazoyer et par le R. P. J. Petit, S. J. Paris, Lethielleux, 1890, 3 vol. in-12 de 456, 410 et 492 p., 4 fr. chaque vol. — 19. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin. 3e éd. Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-12 de 368 p., 4 fr. — 20. *La Passion, essai historique*, par le R. P. M.-J. Ollivier, des Frères Prêcheurs. Paris, Lethielleux, 1891, in-8 de 512 p., 9 fr. — 21. *L'Œuvre des Apôtres*, par l'abbé E. Le Camus. Paris, Letouzey et Ané, 1891, in-8 de 368 p., 6 fr. — 22. *La Désolation du peuple juif*, par l'abbé M. Soullier. Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de 454 p., 3 fr. 50. — 23. *Bossuet et la Bible, étude d'après les documents originaux*, par R. de la Broise, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de 453 p., 7 fr. — 24. *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen*, von Dr Fr. Kaulen. Vierte Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8 de 286 p. — 25. *Les Travaux hydrauliques en Babylonie*, par A. Delattre, S. J. Bruxelles,

Polleunis, 1889, in-8 de 159 p. — 26. *L'Assyriologie depuis onze ans*, par A.-J. Delattre, S. J. Paris, E. Leroux, 1891, in-8 de 121 p. 3 fr. 50.

1. — La librairie Lethielleux vient de publier en deux volumes grand in-8, qui peuvent d'ailleurs être commodément reliés en un seul, parce qu'ils ont une pagination unique, le texte latin de la *Vulgate*, d'après l'édition romaine donnée en 1861 par le P. Vercellone. Cette édition, publiée avec l'*imprimatur* du cardinal-archevêque de Paris, est très correcte. Elle a, de plus, l'avantage d'être imprimée en caractères assez gros. Le premier tome contient les Préfaces de saint Jérôme et les livres de l'Ancien Testament depuis la *Genèse* jusqu'à l'*Ecclésiaste* inclusivement. Le tome second commence par le *Cantique des cantiques* et renferme, avec la fin de l'Ancien Testament, tout le Nouveau et les tables. Chaque page est à double colonne. Les références sont imprimées au bas des pages. L'*Index biblicus* final laisse un peu à désirer. Ainsi *Sadoch* est placé à *Zadoch*, où personne n'aura l'idée d'aller le chercher. De même *Salphaad, Sarvia, Sedécias, Siba, Siceleg, Sephora*, femmes de Moïse, sont placés à *Zalphaad, Zarvia, Zedécias, Ziba, Ziceleg* (avec renvoi à *I Reg.*, xxvi, 5, au lieu de 6) et ne se trouvent pas à leur véritable place, à l'S. Par contre, *Zorobabel* a été mis à *Sorobabel*. Il est vrai que dans plusieurs cas des renvois indiquent à quelle lettre le mot a été placé. L'important, d'ailleurs, est que le texte lui-même est irréprochable.

2. — M. l'abbé Fillion, professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire de Lyon, qui nous avait déjà donné un *Atlas archéologique* et un *Atlas d'histoire naturelle de la Bible*, vient de compléter sa série par un *Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines*. Ce travail a été fait avec la collaboration de M. H. Nicole, prêtre du diocèse de Reims. Cinquante-huit pages in-4 à deux colonnes sont consacrées au dictionnaire des noms géographiques mentionnés dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les cartes sont au nombre de dix-huit, sans compter quelques plans secondaires qui y sont joints : 1° l'ensemble des pays bibliques ; 2° carte pour servir à l'histoire du paradis terrestre et du déluge ; 3° la dispersion des peuples ; 4° l'ancienne Égypte ; 5° la terre de Gessen, la péninsule sinaïtique et Chanaan ; 6° le Sinaï et ses alentours ; 7° la Palestine au temps de Josué, des juges et des rois ; 8° l'Assyrie, la Chaldée et la Perse ; 9° plan des ruines de Ninive et de Babylone, de Suse et de Persépolis ; 10° la Palestine au temps des Machabées et de Notre-Seigneur ; 11° environs du lac de Tibériade ; 12° la Palestine contemporaine ; 13° le Liban septentrional ; 14° la Jérusalem ancienne ; 15° la Jérusalem actuelle ; 16° les environs de Jérusalem ; 17° la géographie des Actes des Apôtres, des Épîtres et de l'Apocalypse ; 18° profils du

Sinaï au Liban, etc. L'Atlas, on le voit, est complet. Les cartes sont très bien exécutées ; elles sont nettes, et d'autant plus faciles à lire qu'elles sont en couleur (bleu, bistre, noir et rouge). Les altitudes sont marquées toutes les fois qu'elles offrent de l'intérêt. M. Fillion, pour dresser ses cartes, a consulté un très grand nombre d'ouvrages dont la longue liste est donnée pages IV et VI de la Préface. Le dictionnaire rend l'usage de l'Atlas très facile, car chaque nom géographique est accompagné de l'indication non seulement de la carte, mais aussi de la partie de la carte où il se trouve et qui est désignée par deux lettres, correspondant à des subdivisions assez petites pour permettre de découvrir immédiatement la situation cherchée. Nous avons donc enfin en France un atlas de la Bible capable de lutter avec honneur pour l'exactitude, l'exécution artistique, la commodité, avec ce qui existe de meilleur à l'étranger.

3. — M. Alexandre Weil a publié le commencement de la traduction de la Bible hébraïque sous ce titre : *Les Cinq livres* (*mosaïstes*) *de Moïse, traduits textuellement de l'hébreu avec commentaires et étymologie* (*Premier livre*). *La Génèse avec élimination des textes interpolés, preuves à l'appui, de la religion miraculée et idolatrée du second Temple; textes qu'Esra et la grande synagogue ont frauduleusement mis dans la bouche de Moïse.* Ce titre fait assez bien connaître le but de l'auteur et ce qu'il s'est proposé de faire dans sa traduction critique. Cette traduction est plutôt une interprétation, souvent très contestable du texte sacré. On peut en juger par la manière dont il rend le second verset du premier chapitre de la Genèse : « Et la terre était pâteuse et boueuse avec les ténèbres chaotiques sur la face de l'abîme. » Mais ce qui est plus étrange encore, ce sont les explications philologiques de l'auteur. Du mot hébreu, *barach,* « bénir, » vient, nous dit-il, *baraguiner*, bénisseur, parler à tort et à travers, « dont pas un dictionnaire ne sait la racine. » — *Assah,* « faire, travailler, » de là presque tous les mots français qui commencent par cette syllabe : *assaut.* « Je crois même qu'assassiner vient de là; les assassins arabes viennent de ce verbe. » Le grec nymphe, « mot dont aucun dictionnaire grec n'indique l'origine, vient de l'hébreu *nikfé,* « femme. » Savez-vous d'où viennent les mots latins, *robur, robor,* et le mot français *robuste*? De l'hébreu *guibor* en le lisant de gauche à droite. Voici mieux encore, s'il est possible : « Ils sont inombrables, les mots dérivés du verbe et du substantif *amar, amira* (hébreu). Le mot *amor* vient de ce verbe. La première parole de Dieu. Tous les mots dans toutes les langues qui commencent et finissent par la syllabe *mer*, viennent de ce verbe : *Mer*veille, *mir*obolant, *mir*ifique, *mer*kwürdig en allemand, éph*ém*ère, chi*mère*. L'allemand en a formé le mot *Maerchen,* conte, fable. » Voilà les étymologies dont ce volume est rempli.

4. — M. Émile Ferrière commence son livre : *Les Erreurs scientifiques de la Bible* par la citation du décret du concile de Trente énumérant tous les livres qui font partie de l'Écriture et déclarant anathème quiconque ne les reçoit pas pour sacrés et canoniques. Et il fait suivre cette citation de ces paroles . « Telle est la teneur essentielle du décret du concile de Trente, l'un des plus néfastes qu'on ait promulgués. » On peut juger, par ces seuls mots, de l'esprit et des tendances de l'auteur, et l'on n'est guère étonné de trouver plus loin des phrases comme celle-ci : « La Météorologie biblique est fausse et absurde... Dieu n'a donc pas inspiré ni dicté des absurdités ni des faussetés. Il s'ensuit nécessairement que la Bible n'est pas une œuvre divine. » (P. 181). L'auteur, pour arriver à ces conclusions, a voulu trouver dans l'Écriture une science toute faite, même une classification botanique, (p. 269), ce qui n'a jamais été l'objet et le but des écrivains sacrés. Si M. Ferrière, au lieu de consulter M. Renan et M. Reuss, avait demandé aux théologiens catholiques, qui doivent savoir et savent en effet l'idée qu'il faut se faire de l'inspiration des Écritures, il aurait appris d'eux que la Bible n'est pas un manuel scientifique, qu'elle parle le langage populaire et non la langue des savants et que, comme le disait le cardinal Baronius, elle nous apprend comment on va au ciel et non pas comment va le ciel.

5. — Les publications de M. Maurice Vernes sur la Bible se succèdent sans relâche. Il vient de nous donner la première partie d'un travail : *Du prétendu Polythéisme des Hébreux,* qui renferme des études sur les sanctuaires et leur disposition ; les emblêmes sacrés, les fêtes et les sacrifices ; le contrat du Sinaï ; le sacerdoce et le prophétisme. M. Vernes, s'il est permis d'employer cette expression, fait bande à part dans l'exégèse biblique : il a des idées personnelles dans lesquelles il s'écarte également des orthodoxes et des rationalistes, en étant rationaliste lui-même et, sur plusieurs points, extrêmement avancé. Dans le présent ouvrage, M. Vernes, qui a traduit en français la plupart des chapitres de M. Willhausen relatifs à la composition des livres de l'Ancien Testament, reprend pour son compte les questions traitées par le célèbre incrédule allemand. Pour les sanctuaires, il en admet la multiplicité, quoique les circonstances favorisassent plus tard le monopole de Jérusalem. Quant aux fêtes et aux sacrifices, il assure que nous ne savons à peu près rien sur leur organisation chez les Israélites, aux temps qui précédèrent la captivité de Babylone. La conception d'un pacte entre la divinité et le peuple israélite a revêtu différents aspects avant de se cristalliser dans le récit de l'*Exode*. L'organisation du clergé juif ne remonte avec certitude qu'au troisième ou quatrième siècle avant notre ère. Le prophétisme est une institution des temps du second Temple, c'est-à-dire postérieure à la

captivité de Babylone. Quelles conclusions tirera l'auteur de ces affirmations fausses sur le *prétendu Polythéisme des Hébreux?* C'est ce que nous apprendra la seconde partie de l'ouvrage quand elle sera publiée.

6. — Les *Essais bibliques*, du même auteur, sont la réunion en volume de sept études particulières : *la Question du Deutéronome; La Méthode en littérature biblique; La Date de la Bible; Les Travaux de G. d'Eichtal; la Palestine primitive; Jephté, le droit des gens et les tribus d'Israël; Le Pentateuque de Lyon.* Il a été déjà parlé ici de la question du Deutéronome, quand elle a été publiée pour la première fois. *La Méthode en littérature biblique* et *Quand la Bible a été composée* reproduisent, sous une autre forme, avec quelques variations, ce que M. Vernes avait déjà dit dans d'autres publications antérieures. Sur les populations primitives de la Palestine, l'auteur soutient que les écrivains bibliques n'ont eu à leur disposition que des souvenirs confus et vagues sur le passé. On peut y trouver quelques indications très sommaires sur les populations indigènes avec lesquelles les Israélites se sont trouvés en relations aux xie et xe siècles avant notre ère, mais, pour les temps les plus reculés, tout renseignement fait défaut. Il émet des idées semblables dans un discours sur Jephté. Il n'en conclut pas moins qu'il n'a pas l'intention d'ébranler le Livre saint. « Bien des coups lui ont été portés depuis des siècles, dit-il, soit violents, soit insidieux; la Bible y a résisté, elle y résistera encore...

Tant plus à frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use. »

M. Vernes a cette fois raison : l'Écriture ne sera pas détruite par ses ennemis; mais, ce qui a lieu de surprendre, c'est l'affirmation de ceux qui rejettent ce qu'elle dit et prétendent qu'ils ne l'attaquent point. M. Vernes est seul de son parti. Depuis deux ou trois ans qu'il a, comme il s'exprime lui-même, faussé compagnie à ses maîtres et à ses collègues, Reuss, Kuenen, Wellhausen, il est allé sur bien des points beaucoup plus loin que ces professeurs si avancés dans les rangs du rationalisme, de sorte que M. Kuenen l'a publiquement attaqué, dans un long article qui « est une protestation véhémente et indignée; » il lui reproche de tout bouleverser dans la critique biblique, sans raison ou pour les raisons les plus insignifiantes; il traite ses conclusions d'inattendues, de stupéfiantes et d'abasourdissantes. M. Vernes a été sensible à de telles attaques, mais elles ne l'arrêtent pas. « C'est ainsi, dit-il, qu'on accueillait, en 1835, les pauvres George et Vatke, auxquels MM. Kuenen et Wellhausen tressent aujourd'hui des couronnes, et qu'ils traitent de précurseurs. Quant à moi, j'entre dans la lutte avec une connaissance très complète des questions et de leur histoire, et les grands mots ne sont pas faits pour

m'intimider. » Au fait, c'est aux rationalistes à vider leur différend entre eux : les uns et les autres n'ont pour règle que l'arbitraire et ils sont tous dans leur tort.

7-8. — M. l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux, a publié un opuscule intitulé : *Les Emprunts d'Homère au livre de Judith*, dans lequel, à l'aide de cent soixante-onze ressemblances, il veut prouver que l'auteur de l'*Iliade* a imité l'auteur de *Judith* et y a puisé « la matière de ses fables. » Il prétend établir que « le livre de Judith a été littéralement pillé par Homère. » L'auteur souligne ces mots dans la préface. Il n'a pas pris garde que, si pillage il y avait, ce serait l'auteur de Judith qui aurait pillé Homère et non Homère qui aurait pillé Judith. En effet, les poèmes homériques sont antérieurs au livre biblique. Les marbres de Paros font vivre le poète vers l'an 900. Le livre de Judith a été composé au plus tôt vers l'an 700. Quoi qu'il en soit de la valeur de la date donnée par les marbres de Paros, l'Iliade existait certainement avant l'an 700 et selon toutes les probabilités l'histoire de Judith n'a été écrite qu'après l'an 700 avant notre ère. Mais alors même que cette histoire aurait existé avant l'autre, Homère n'aurait pu la connaître, puisqu'elle avait été rédigée en langue sémitique et qu'elle ne put être traduite en grec que sous les Ptolémée. Je ne pense pas que l'on prétende qu'Homère savait l'hébreu. — La thèse soutenue par M. Fourrière n'a donc même pas besoin d'être discutée en elle-même, pour que la fausseté en soit manifeste. Ce que nous venons de dire suffit pour le montrer. Citons néanmoins un exemple, afin qu'on puisse juger combien l'auteur voit facilement des rapprochements, et « littéralement un pillage » là où personne n'en aurait soupçonné. « Iris, cependant, dit Homère, descend auprès d'Hélène, sous la figure d'une de ses belles-sœurs, de la plus belle des filles de Priam, de Laodicé, épouse du puissant Hélicaon, fils d'Anténor. La déesse trouve Hélène dans son palais. » Là-dessus, M. Fourrière écrit : « De même qu'Hélène vit retirée dans son palais, de même Judith s'était fait au haut de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. » En tout cela nous ne voyons point d'Iris, pas même de belle-sœur. C'est néanmoins le premier rapprochement que fait l'auteur. Voici le second : « Elle (Hélène) tisse un grand manteau doublé de pourpre et y trace à l'aiguille les nombreux combats que les Troyens habiles à dompter les coursiers, et les Grecs cuirassés d'airain ont soutenus à cause d'elle, poussés par les mains de Mars. » Voilà le passage du livre de Judith d'où le chantre de l'Iliade a tiré cela : « Judith, ayant un cilice sur les reins, jeûnait tous les jours. » Sur quoi M. Fourrière ajoute : « Le cilice que portait Judith, s'est transformé dans l'Iliade en un grand manteau doublé, tissé par les mains d'Hélène. La remarque n'était pas inutile pour faire saisir le

rapprochement. Inutile de rapporter d'autres exemples, tout est dans le même goût depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Aussi M. Robiou n'a pas été convaincu par les rapprochements de M. Fourrière : il l'a dit dans un article publié par la *Revue des Religions* et destiné à corroborer un précédent article dû au chroniqueur de la même revue. M. le curé d'Oresmaux a essayé de répondre aux objections qui lui ont été faites dans *la Mythologie expliquée d'après la Bible*. Il faut reconnaître que sa réponse est ingénieuse, mais qu'elle est loin d'être péremptoire. L'auteur se contente de rapprochements vagues et superficiels, qui ne sont rien moins qu'établis. Contentons-nous d'en donner un exemple. D'après lui, il y a identité entre les Amazones et Rahab. Qu'est-ce qui prouve une identification si inattendue? Un passage d'un fragment de Pindare sur les Amazones où il est dit : « Elles guidaient l'armée des Syriens aux longues piques. » — « Sous le nom de Syriens, dit M. Fourrière, Pindare entend sans doute, comme Hérodote, les Hébreux. Or, ceux-ci, en entrant dans la Palestine, furent guidés par la courtisane Rahab. » Donc la courtisane Rahab et les Amazones ne font qu'un. — Comment une seule femme représente-t-elle les Amazones qui sont plusieurs? Comment courtisane et amazone sont-ils une même chose? Comment les Syriens sont-ils les Hébreux ? Où a-t-on découvert que les Hébreux, en entrant dans la Palestine, étaient armés de longues piques! Où a-t-on découvert surtout que « les Hébreux, en entrant dans la Palestine, furent guidés par Rahab? » L'Écriture ne dit rien de tout cela. Elle nous apprend, au contraire, que Rahab resta dans sa maison à Jéricho. Presque tous les rapprochements de la *Mythologie expliquée* sont aussi peu fondés.

9. — L'activité littéraire de Mgr Meignan, archevêque de Tours, semble augmenter avec l'âge. Le volume sur David a été promptement suivi du volume sur *Salomon, son règne, ses écrits*, et l'on nous annonce qu'il sera suivi prochainement d'un autre volume sur Isaïe, qui formera le tome V de la série consacrée au *Christ et l'Ancien Testament*. Le nouvel ouvrage de Mgr Meignan est divisé en deux parties : 1° Le Règne de Salomon, sa vie et ses actes ; 2° Les Écrits de Salomon : l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes* et le *Cantique des cantiques*. L'éminent écrivain raconte le règne de Salomon d'une manière très intéressante ; il ne néglige aucune des questions qui se rattachent à son sujet. Voir, par exemple, ce qui est dit, (p. 80), sur la fille de Pharaon, devenue l'épouse du fils de David. — Les pages consacrées aux écrits de Salomon ne peuvent être analysées ici ; il faut les lire, car elles contiennent un grand nombre de considérations fort utiles, très justes et propres à instruire le lecteur en l'édifiant. L'explication du *Cantique des cantiques* donnée par l'auteur pourra ne pas rallier tous les suffrages, mais personne ne pourra contester qu'elle ne soit ingénieuse, pieuse et remplie d'aperçus dignes d'être lus et médités avec soin.

10. — Ceux qui, après la mort de M. Ernest Havet, survenue le 21 décembre 1889, ont publié *la Modernité des prophètes,* ont bien mal servi sa mémoire. Ils nous disent, il est vrai, que l'auteur « se proposait de réimprimer cette étude, donnée d'abord à la *Revue des Deux Mondes*, qu'il avait écrit, en vue de cette seconde publication, l'Avant-propos, que le manuscrit préparé et remis par lui à l'éditeur a servi à l'impression de ce volume et qu'on s'est borné à y ajouter une table des passages bibliques cités dans l'ouvrage. » On doit avoir hésité pourtant à faire cette publication, puisque le volume qui contient très peu de matière, n'a paru qu'en 1891. Ces hésitations se conçoivent. *La Modernité des prophètes* n'a pu être écrite que par un homme qui ne connaissait ni l'exégèse ni les langues sémitiques. L'auteur reconnaît lui-même qu'il n'a « trouvé, depuis douze ans, absolument aucune espèce d'adhésion à la thèse qu'il a soutenue dès 1877 sur la modernité des prophètes, » mais cela ne lui a pas fait voir qu'il avait pris une fausse route, et il ne peut « s'empêcher de croire que ses conclusions finiront par être adoptées. » Il a même eu la joie de constater avant sa mort qu'il avait fait une recrue, M. Charles Bellangé, qui, dans son livre, *le Judaïsme et l'Histoire du peuple juif,* a pris parti pour lui et lui a fait de grands compliments. Ces compliments d'un homme incompétent n'empêchent pas sa thèse d'être fausse. Il suffira de citer un exemple de la critique de M. Havet pour montrer ce qu'elle vaut. Il assure (p. 240) que « tout concourt à rapporter le livre de Daniel au temps d'Hérode. » Or, l'auteur du premier livre des *Macchabées*, qui vivait environ un siècle auparavant, connaissait le livre de Daniel, (*I Mac.*, II, 59-60). Autant vaudrait dire que l'*Énéide* a été composée sous le règne de François Ier que de prétendre, comme le fait M. Havet, que les livres des prophètes ont été écrits peu avant l'ère chrétienne.

11. — Nos Facultés catholiques libres commencent à porter leurs fruits et à nous donner des thèses précieuses pour la défense de la religion et des Écritures. M. l'abbé Pilloud, professeur au grand séminaire de Chambéry, a soutenu devant la Faculté de théologie de Lyon une thèse de doctorat sur *Daniel et le Rationalisme biblique*. M. Pilloud passe d'abord en revue d'une manière sommaire, trop sommaire même, car elle est trop générale et trop incomplète, les adversaires de Daniel. Il examine ensuite le miracle et la prophétie et aborde son sujet, le prophète Daniel. Il nous fait connaître en premier lieu le Daniel de l'Écriture et en second lieu le pseudo-Daniel du rationalisme biblique. Il prouve ensuite que le personnage de Daniel n'est ni mythique ni légendaire; son histoire n'est pas tirée de celle de Joseph; son livre n'est pas d'un auteur macchabéen; toutes les difficultés qu'on a faites contre ses écrits sont résolues les unes après les autres; ses prophéties sont aussi soigneusement étudiées et expliquées. L'ouvrage

est bien composé, convenablement écrit. L'auteur n'apporte rien de bien neuf, mais il a réuni et groupé un ensemble de choses fort utile. Si toutes ses solutions ne sont pas pleinement satisfaisantes, comme celle de la question de Darius le Mède, il faut reconnaître que la faute en est au sujet, qui reste encore enveloppé d'obscurités, plutôt qu'à l'auteur.

12. — Le P. Knabenbauer a publié dans le *Cursus Scripturae sacræ*, le commentaire de Daniel, des *Lamentations* et de *Baruch*, qui complète ainsi son commentaire des grands prophètes précédemment parus, Isaïe, Jérémie et Ézéchiel. Les *Lamentations* et *Baruch* auraient dû trouver naturellement leur place à la fin du volume de Jérémie, mais des raisons typographiques les ont fait mettre à la fin de Daniel.

Le commentaire du livre de Daniel a de nos jours une importance spéciale à cause des attaques violentes dont il est l'objet de la part des ennemis de la révélation. Aussi le savant auteur l'a-t-il étudié avec le plus grand soin, pour établir son authenticité et prouver qu'il ne date pas du temps des Machabées, et pour démontrer que le quatrième empire prédit par Daniel est l'empire romain. Les Prolégomènes ne contiennent pas moins de soixante-quatre pages, dans lesquelles sont traités l'histoire de Daniel, l'argument de son livre, son unité, la date de sa composition, les caractères d'origine récente qu'on prétend y découvrir, etc. Le commentaire proprement dit explique avec clarté et netteté tous les mots importants de ce livre, dont quelques-uns offrent, comme tout le monde le sait, de grandes difficultés.

Dans les *Lamentations*, le P. Knabenbauer expose d'abord le caractère de la poésie de ce petit livre, puis il montre que, conformément à la tradition, Jérémie en est l'auteur, enfin il interprète les quatre chants et la prière du prophète. L'authenticité de *Baruch* est universellement niée de nos jours par les incrédules. Le savant jésuite la défend avec succès et montre combien sont arbitraires et peu sérieuses les objections qu'on a formulées contre cet écrit, et aussi contre la lettre de Jérémie. Tout ce commentaire est remarquable par l'érudition, la science et la sûreté de la doctrine. On peut dire que rien n'a échappé au commentateur. Voir, par exemple, ce qu'il dit (p. 168), de l'interprétation de M. Clermont-Ganneau sur le *Mane, Thecel, Phares*, de la vision de Balthasar.

13. — L'*Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, par le Dr Émile Schürer, professeur de théologie à Giessen, est une œuvre d'érudition remarquable et une mine où devront aller puiser tous ceux qui veulent bien connaître la période historique dont s'occupe l'auteur. L'exposition est un peu brève, mais tous les renseignements utiles sont donnés, et la partie bibliographique en particulier est

traitée avec le plus grand soin. Les cent vingt-six premières pages sont consacrées à l'étude des sources et aux points qui s'y rattachent. La première partie de l'ouvrage expose l'histoire de la Palestine depuis l'an 175 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 135 après Jésus-Christ. Elle se subdivise en deux périodes : la première allant depuis Antiochus Épiphane jusqu'à la conquête de Jérusalem par Pompée, c'est-à-dire de l'an 175 à l'an 63 avant notre ère ; la seconde, depuis cette conquête jusqu'à la guerre de l'empereur Adrien, 135 de notre ère. Des appendices fort intéressants sont placés à la fin du volume : 1° Histoire de Chalcis, de l'Iturie et de l'Abilène ; 2° Histoire des rois nabatéens ; 3° Calendrier juif et macédonien comparé au calendrier julien ; 4° Monnaies juives ; 5° Tableau comparé des années grecques, syriennes, romaines et chrétiennes ; 6° Généalogie des Séleucides ; 7° Généalogie des Hasmonéens ; 8° La Famille d'Hérode. Le volume se termine par une table des citations bibliques, une table des mots hébreux, une autre des mots grecs, et enfin une autre des matières, laquelle est très développée et très commode. Comme la première partie du volume (p. 1-256), avait été imprimée dès 1888, M. Schürer a ajouté à la fin un Supplément pour mettre au courant des publications faites sur la matière depuis cette époque. On voit qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Schürer tout ce qui est nécessaire ou utile pour l'étude de la période qui a immédiatement précédé la venue de Notre-Seigneur, celle dans laquelle il a vécu et celle qui a immédiatement suivi. Ce travail est complété par un second volume. Il est la seconde édition refondue du *Lehrbuch der neutestamentlichen Zeitgeschichte*. M. Schürer est protestant et rationaliste, et l'on s'en aperçoit dans quelques endroits de son histoire. La nature même du sujet qu'il traite lui fournit d'ailleurs assez rarement l'occasion d'exprimer ses idées à ce sujet dans cette première partie de son ouvrage, si riche en renseignements extrinsèques.

14. — *La Légende du Messie, précis historique,* par M. Victor du Breuil, s'ouvre par une dédicace à M. Renan. Le titre et la dédicace suffisent déjà pour nous révéler dans quel esprit a écrit l'auteur. D'après lui, la Bible est une compilation non originale, c'est-à-dire faite avec d'anciens écrits défigurés, disparates ; elle est donc sans autorité réelle. Ce qui touche au Messie n'est par conséquent qu'une légende. L'auteur ose appeler Jésus-Christ « un messiomane. » « Pendant longtemps, le christianisme crut au royaume messianique, royaume fantastique auquel Jésus avait cru et auquel la religion qui porte son nom dut sa naissance. Depuis, ses espérances s'évanouirent pour toujours ; le christianisme hellénisé n'exista plus qu'en s'éloignant des chimères de son enfance ; il les renia pour leur survivre, mais il n'a pu les effacer des pages de sa propre histoire. » — Ces pages restent en effet et

nous y lisons que le Sauveur dit de lui-même : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ce qui est le contraire de la thèse de M. du Breuil.

15. — M. l'abbé Crampon nous donne en grand format une nouvelle édition de sa traduction des *Quatre Évangiles, traduits sur la Vulgate, avec introductions, notes et sommaires.* La réputation de cette traduction est depuis longtemps établie; la nouvelle édition, très bien imprimée et enrichie d'illustrations, quelques-unes fort belles, ne fera que l'accroître. La version est faite d'après la Vulgate, sauf trois ou quatre passages, non dogmatiques, où la Vulgate rend moins exactement le texte original que le traducteur a d'ailleurs eu soin d'indiquer. La numérotation des versets a été conservée, mais chaque verset ne commence pas à la ligne; M. Crampon traduit le texte sacré par alinéas, ce qui en rend la lecture plus intelligible et plus facile. Le savant chanoine d'Amiens a voulu faire une édition populaire des Saints Évangiles. Puisse-t-il y avoir réussi et trouver un très grand nombre de lecteurs.

16. — M. l'abbé Labatut, supérieur du petit séminaire d'Agen, a publié une *Concordance des quatre évangélistes,* qui se vend sous une triple forme : 1° texte latin et traduction française en regard ; 2° texte latin seul ; 3° traduction française seule. Dans l'édition complète, le texte latin est imprimé au verso avec la même pagination, au bas de la page, que la traduction française imprimée en regard, au recto. La disposition typographique du texte français est telle qu'on a pu imprimer, quand il y avait lieu, des notes explicatives au bas des pages. Tout cela est ingénieusement conçu et très commode. Une table synoptique de la vie de Notre-Seigneur, placée à la fin du volume, rend l'usage de la concordance très facile (on est seulement surpris de trouver que la dernière page de la concordance est 363 et que la page suivante porte le chiffre 728). La concordance elle-même est bonne. Il y a cette différence entre la concordance latine et la concordance française que la première indique exactement au commencement de chaque citation les endroits des quatre Évangiles d'où sont tirés les passages rapportés, tandis que dans la seconde les passages évangéliques sont indiqués seulement en tête, et ensuite le texte sacré, quelle qu'en soit les provenances, est harmonisé et fondu en un seul tout. Cette méthode est avantageuse pour la plupart de ceux qui ne lisent que le texte français. Nous regrettons seulement une lacune dans cet écrit. Il eût été à désirer que, pour l'édition complète, l'auteur fît une introduction expliquant et justifiant la marche qu'il avait suivie dans sa *Concordance.*

17. — *Les Récits évangéliques, ou Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ appuyée sur l'unité, la précision et l'harmonie des quatre textes,* dont M. l'abbé A. Chevallier vient de publier la quatrième édition, n'est pas une concordance ordinaire des Évangiles, quoique l'auteur fasse la

concordance : il l'a entremêlé d'une foule de détails et d'explications fort utiles. Nous avons d'abord une introduction sur les textes des Évangiles, leur ordre chronologique, la méthode particulière de saint Matthieu, la topographie et le gouvernement de la Palestine, le climat, les fêtes, les dates principales de la vie de Notre-Seigneur et un hors-d'œuvre sur les visions de Catherine Emmerich; ce qu'en dit l'auteur est juste, mais hors de place dans une introduction succincte. Vient ensuite la vie de Notre-Seigneur, bien divisée, expliquée et reproduite dans les termes mêmes des Évangélistes, traduite littéralement et fondue en un tout. Les reproches qu'on peut faire à l'auteur sont peu de chose. Ainsi, il ne remonte pas aux sources, quand il le pourrait et le devrait. N'est-il pas, en effet, aussi facile de renvoyer à la source originale du mot attribué à Auguste, qu'il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils (jeu de mots sur ὖν et υἱόν) que de renvoyer à Rohrbacher, comme le fait M. Chevallier, page 105 ?

18. — Nous avons à annoncer aujourd'hui trois nouveaux volumes de la traduction française de *la Vie de notre vie*, par le P. Coleridge, le tome IV et le tome V de la première section de la vie publique, *la Prédication de saint Jean-Baptiste* et *le Sermon sur la montagne*, tome Ier, *Béatitudes*, traduits par M. l'abbé Mazoyer, du clergé de Paris, et le tome VIII, deuxième section de la Vie publique, *Formation des Apôtres*, traduction du P. Joseph Petit. *La Prédication de saint Jean-Baptiste* renferme la période de temps qui correspond au ministère du Précurseur et s'occupe, par conséquent, non seulement de saint Jean-Baptiste, mais aussi des événements de la vie du Sauveur, qui correspondent à cette période, le jeûne de Notre-Seigneur, sa tentation, les premiers Apôtres, les Noces de Cana, les vendeurs chassés du temple, Nicodème, etc. Le premier volume du *Sermon sur la montagne* traite des huit béatitudes; celui de la formation des Apôtres caractérise d'abord l'enseignement du Maître après son sermon sur la montagne, puis il s'occupe de plusieurs miracles et de la vocation de saint Matthieu, etc. Les sujets sont traités avec la même ampleur de développements que dans les précédents volumes et avec le même esprit de foi et de piété.

19. — *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique*, par M. l'abbé G. Martin, curé de Saint-Gengoux le National, jouit du succès qu'elle mérite : elle est déjà à sa troisième édition. Nous n'avons pas à refaire l'éloge de cet ouvrage, qui a été déjà fait ici; il suffit de signaler la publication de cette nouvelle édition. Elle est enrichie d'un certain nombre d'illustrations utiles. A la page 88, il s'est glissé une erreur, par suite d'une transposition des figures. Une drachme attique, avec sa légende grecque, y est qualifiée de sicle (hébreu), et le sicle, avec sa double légende en caractères phé-

niciens, y est appelé drachme attique. Il y a aussi quelques fautes d'impression. Page 261, Gesenius est appelé Génésius; Kosegarten est écrit en deux mots, page 305, etc. Ce ne sont là que des imperfections, mais il est bien désirable qu'elles disparaissent dans une œuvre si utile et si bien faite.

20. — Le P. Ollivier nous a donné une monographie de la *Passion,* illustrée avec goût, et qui traite complètement le sujet, en très beau style, avec une grande compétence, et aussi avec plus de développements que M. Martin. L'auteur commence par une description de Jérusalem. Il suit ensuite le Sauveur au Jardin des Olives, au mont Sion, à l'Antonia, au Calvaire, au Sépulcre, en décrivant les lieux, en rétablissant le cadre dans lequel se sont passés les grands événements de la Passion, en ne négligeant rien, en un mot, de ce qui peut mettre le lecteur en état de se rendre compte de toutes les circonstances qui ont accompagné le grand mystère de la rédemption des hommes. Les quelques critiques qu'on peut faire contre ce remarquable ouvrage sont peu de chose. L'hypothèse que la *Procula* du Cabinet de France peut bien être la femme de Pilate (p. 474) est hardie. Il est vrai qu'elle n'est faite qu'avec la plus grande réserve.

Les révélations de Catherine Emmerich et de Marie d'Agreda sont citées souvent dans une œuvre, qui est scientifique. Le P. Ollivier dit avec raison, dans son Introduction, qu'on ne peut pas « leur reconnaître la valeur d'un document historique. » Pourquoi les citer alors? Les raisons qu'on nous en donne ne paraissent pas très concluantes. On ne peut pas faire un reproche grave à l'auteur de n'avoir pas puisé des renseignements dans les ouvrages en langue étrangère; ils auraient pu lui fournir cependant quelques détails intéressants et précieux. D'ailleurs son livre n'en est pas moins, nous le répétons, une œuvre remarquable, qui fait honneur à la France et sera utile aux âmes.

21. — M. l'abbé Le Camus, comme continuation à sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vient de commencer l'étude de *l'Œuvre des Apôtres*. Un premier volume est consacré à la fondation de l'Église chrétienne, à la période d'affranchissement du christianisme naissant des entraves du judaïsme. Nous assistons là au mystère de la Pentecôte, à l'établissement de la communauté chrétienne à Jérusalem, aux premières persécutions de la synagogue contre l'Église naissante, aux premiers rayonnements de la société nouvelle hors de Jérusalem, au martyre d'Étienne, à la conversion de Saul, prédestiné à devenir Paul, l'apôtre des Gentils, à la première tournée pastorale de saint Pierre et à la conversion du centurion Corneille, à l'évangélisation d'Antioche, où naît le nom de chrétien, à la persécution d'Hérode Agrippa à Jérusalem, et enfin à la dispersion des Apôtres qui en est la suite et qui

marque la fin de la première période de leur œuvre. Tel est, à grands traits, le résumé de ce volume. M. Le Camus est parfaitement maître de son sujet. Son récit est très bien suivi, entraînant. Les événements se déroulent sous les yeux du lecteur comme s'il en était le spectateur. L'ordre même dans lequel les expose l'auteur suffit pour leur donner une clarté saisissante et pour les mettre très bien en relief. On peut lui reprocher d'être parfois trop affirmatif, un peu tranchant, mais l'ensemble satisfait pleinement, et l'on ne peut que souhaiter une chose, c'est que l'auteur puisse mener jusqu'au bout son œuvre si importante, mais aussi si difficile, avec le même succès. *L'Œuvre des Apôtres* renferme un plan en couleur de Jérusalem.

22. — M. l'abbé Soullier, secrétaire général de l'évêché de Tulle, a étudié la question juive au point de vue de la religion chrétienne, en laissant de côté le point de vue politique et social. Le titre qu'il a adopté : *La Désolation du peuple juif*, n'est peut-être pas suffisamment clair et précis ; il n'embrasse pas tous les détails du sujet traité par l'auteur ; il n'annonce pas suffisamment une histoire du déicide commis par les Juifs, et de ses conséquences. Quoi qu'il en soit, la division même de l'ouvrage est très nette. Elle comprend trois parties : Le Crime, c'est-à-dire le déicide ; le Châtiment, qui est la ruine de Jérusalem et du Temple et la dispersion d'Israël ; le Retour, c'est-à-dire la conversion des Juifs. Une pensée élevée se dégage de ce travail : c'est la divinité du christianisme qui ressort de la désolation du peuple juif. L'auteur est, du reste, plein de charité pour les enfants de Jacob. Son travail est très sérieux, profondément mûri et réfléchi, et neuf sur bien des points ; il témoigne d'une grande connaissance de l'Écriture Sainte et de l'histoire juive. Le style est bon ; le récit coulant. La seule partie du livre qui peut donner lieu à quelques réserves est la troisième. Les Juifs, comme nation, se convertiront, mais quand et de quelle manière ? M. Soullier a là-dessus des idées personnelles qui diffèrent du sentiment commun des Pères et des théologiens : il croit au rétablissement du royaume juif ; il prend au pied de la lettre certains passages des Écritures sur la restauration juive qu'on entend ordinairement dans le sens spirituel.

23. — Le volume du P. de la Broise, *Bossuet et la Bible*, est une œuvre parfaitement étudiée, claire, méthodique, complète, d'une lecture aussi attachante qu'instructive. Le sous-titre : *Étude d'après les documents originaux* est bien justifié. Le sujet est considéré sous toutes ses faces, et l'auteur ne néglige rien d'important. L'introduction nous met au courant des études bibliques de Bossuet ; le livre lui-même nous montre quel parti ce grand homme tira de ses études. Il nous apparaît d'abord comme traducteur de la Bible ; puis la langue biblique qu'il parle et le style biblique qu'il emploie dans ses écrits sont

nettement et exactement caractérisés. L'auteur s'attache spécialement, après cela, à montrer comment Bossuet orateur choisit son sujet et son texte initial dans ses sermons ; quel est son travail dans l'invention des parties de ses discours ; quel est le rôle de l'Écriture dans le corps même du sermon. Le P. de la Broise examine ensuite la place que tient la Bible dans diverses œuvres de Bossuet, en particulier dans le *Discours sur l'histoire universelle,* dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte,* et dans ses ouvrages ascétiques. Les commentaires de l'évêque de Meaux sont naturellement aussi l'objet d'une étude spéciale. L'auteur s'occupe enfin de Bossuet polémiste et consacre un chapitre spécial à la lutte du grand évêque contre Richard Simon, lutte qu'on lui a tant reprochée, et que le P. de la Broise juge avec beaucoup d'équité et de justesse.

24. — La publication de la quatrième édition de l'*Assyrien und Babylonien,* du Dr Kaulen, montre combien l'étude des choses assyriennes est goûtée en Allemagne. Il est en effet peu de sujets aussi propres à intéresser les hommes sérieux qui désirent se rendre compte de l'état de la civilisation antique et plus spécialement ceux qui, attachant à la connaissance de l'histoire sainte l'importance qu'elle mérite, veulent profiter des lumières nouvelles que nous fournissent les découvertes assyriennes et chaldéennes pour mieux comprendre les écrits historiques et prophétiques de l'Ancien Testament. Le *Polybiblion* a déjà fait connaître les éditions précédentes de l'ouvrage du professeur de théologie de l'Université de Bonn, et dit comment, dans un cadre assez restreint, l'auteur exposait d'une manière suffisante, claire et compréhensible, tout ce qui concerne l'Assyrie et la Babylonie : description de l'Euphrate et du Tigre ; découverte des ruines de Ninive ; description du palais de Sargon à Khorsabad ; découvertes en Chaldée ; déchiffrement des caractères cunéiformes ; littérature babylonico-assyrienne avec des spécimens traduits ; résultats des recherches faites par les savants dans ce domaine. La nouvelle édition a été mise au courant des progrès de l'assyriologie ; les traductions par Talbot de passages mythologiques, qui étaient peu exactes, ont été remplacées par d'autres ; celles des passages historiques ont été retouchées d'après les versions de la *Keilinschriftliche Bibliothek* de Schrader. Le texte est accompagné de quatre-vingt-quatorze gravures, dont sept hors texte, et de deux cartes.

25. — Le P. Delattre, de la Compagnie de Jésus, nous a donné sur les questions assyriologiques deux opuscules intéressants. Les auteurs anciens ont parlé avec admiration de la fertilité de la Babylonie. Cette fertilité était due à la fécondité du sol, mais aussi à un savant système de canalisation et d'irrigation qui répandait partout les eaux de l'Euphrate et du Tigre. Les écrivains grecs et romains nous ont parlé

de ces canaux, les voyageurs modernes en ont retrouvé les vestiges et les textes assyriens en parlent en plusieurs endroits. Le P. Delattre, mettant à profit toutes ces sources de renseignements, a publié un excellent travail sur *les Travaux hydrauliques en Babylonie*. Il en recherche d'abord le tracé et nous le met sous les yeux au moyen d'une carte, qui est cependant incomplète; il en décrit ensuite le fonctionnement et l'entretien. Il ne suffisait pas de creuser les canaux, il fallait les tenir en bon état, et cet entretien demandait un travail considérable, car la terre de Babylonie ne se composant que de limon, les berges des canaux opposaient peu de résistance au moment de l'inondation des grands fleuves qui arrosent la Chaldée, d'où des atterrissements et des obstruations fréquentes et considérables qu'il fallait réparer à grand renfort de bras. C'est la difficulté de cet entretien qui nous explique comment cette contrée autrefois si fertile est devenue aujourd'hui, par l'incurie de ceux qui la gouvernent, un pays marécageux et malsain où l'eau ne coulant plus régulièrement s'accumule et se corrompt et ne produit que des émanations pestilentielles. La partie la plus neuve et la plus intéressante du travail du P. Delattre, c'est l'histoire du creusement et de l'entretien des canaux en Babylonie, et aussi en Assyrie, d'après les documents cunéiformes.

26. — Dans *l'Assyriologie depuis onze ans* (1878-1889), le P. Delattre fait un résumé critique très intéressant et très instructif des publications de tout genre qui ont été faites dans le domaine de l'assyriologie depuis 1878. Il nous fait connaître successivement les textes assyriens découverts et publiés, les travaux entrepris sur les textes et sur le système graphique, les essais de grammaires et de lexiques. La fin de sa revue critique est consacrée aux études accadiennes, à la controverse à laquelle elle a donné lieu et à la discussion du système de M. Halévy. L'opuscule du P. Delattre est l'œuvre d'un savant tout à fait compétent dans la matière ; il sera utile non seulement aux assyriologues à qui il épargnera beaucoup de recherches, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent aux études historiques, philologiques et critiques.

J. C.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Le Prodigue et les Prodigues*. Sixième retraite de Notre-Dame de Paris par le R. P. Félix, S. J. Paris, Téqui, 1891, in-12 de 354 p., 3 fr. — *Heureux fruits de l'éducation chrétienne. Simples notices sur la vie et la mort édifiantes de quelques élèves de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*. Lille, Société de Saint-Augustin, 1891, in-8 de 192 p. 0 fr. 90. — 3. *Résolutions chrétiennes*, par le R. P. Célestin de Labroque, capucin, précédées d'une *Notice biographique*, par M. l'abbé A. Retz, curé-doyen d'Héricourt. Paris, Téqui, 1891, in-12 de IV-300 p., 3 fr. — 4. *Jeunes Filles et Jeunes Femmes*. Correspondance et journal intime, par l'auteur du *Souvenir du mariage*. Paris, Leday, 1890, in-12 de 168 p., 1 fr. 50. — 5. *Instruction pratique de théologie mystique, ou Méthode facile et usuelle pour faire les exercices spirituels*

de saint Ignace, par le R. P. Tobie Lohner, S. J., traduit par M. l'abbé J. Dufour, docteur en théologie. Paris, Walzer, 1890, 2 vol. in-12 de xvi-402 et 472 p., 6 fr. — 6. *Mot à mot du catéchisme, ou Explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne,* par J.-C. Herviéu, chan. hon., 2e édition. Paris, Leday, 1891, in-12 de viii-368 p., 2 fr. — 7. *Le Cœur de Jésus, trésor de l'Église.* Mois du Sacré-Cœur tiré du P. Isolani. Lyon, Vitte, 1891, in-18 de 458 p., 2 fr. — 8. *Fleurs eucharistiques,* par J.-M. A***, missionnaire apostolique. Nouv. édit. Lille, Société Saint-Augustin, in-8 de 192 p., 0 fr. 90.— 9. *Parfums de première communion. Avant. Pendant. Après,* par M. E.-A. Blampignon. Paris, Leday, 1891, in-18 de xii-390 p., 2 fr. — 10. *Mon petit carnet, ou le Livre d'or des premiers communiants. Préparation et persévérance.* Nouv. édit. Tournai, Casterman, 1891, in-18 de 266 p., 1 fr. 25. — 11. *Vie de la Sainte Vierge,* par le P. Mola, de l'Oratoire de Naples, traduite par M. l'abbé Le Monnier. Lille, Société Saint-Augustin, in-8 de 200 p., 0 fr. 90. — 12. *Les Premières Années de la Très Sainte Vierge,* par M. l'abbé Perdrau, ch. hon. de Paris et de Versailles. Paris, Leday, 1891, in-12 de viii-414 p., 3 fr. 50. — 13. *Mois de Marie doctrinal, tiré de l'application théologique des litanies de la T. S. Vierge,* par M. J.-B. Lagarde, professeur de théologie. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de viii-354 p., 1 fr. 50. — 14. *Mois de Marie, ou Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mai,* par M. l'abbé Berlioux, ch. hon. de Grenoble. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de xii-260 p., 1 fr. 25. — 15. *Guirlande à saint Joseph,* par J.-M. A***, missionnaire apostolique. Lille, Société Saint-Augustin, 1890, in-8 de 192 p., 0 fr. 90. — 16. *Commentaire du Petit Office de la Très Sainte Vierge,* par le Dr Bernard Schafer, profes., traduit de l'allemand par le R. P. dom Laurent Janssens, bénédictin. Tournai, Desclée, in-12 cartonné de xliv-474 p. — 17. *Méditations sur les Litanies de Jésus et de la Sainte Vierge,* par le R. P. François Bourgoing, supérieur général de l'Oratoire. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1891, in-18 de x-572 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Litanies de Notre-Dame, dites Litanies de Lorette,* d'après le R. P. Justin de Miechow, des Frères Prêcheurs, par Mme A. Monnot-Arbilleur. Paris, Retaux-Bray, 1880, in-18 de xxii-684 p., 3 fr. — 19. *Aux pieds de Marie. Les Litanies de la Sainte Vierge méditées aux pieds de la divine Mère,* par Omer Coppin, prêtre du diocèse de Namur. Tournai, Casterman, in-32 de 308 p., 1 fr. — 20. *Fleurs et fruits de saint François de Sales. Pensées recueillies dans ses œuvres,* par E.-A. Blampignon. 2e édit. Paris, Leday, 1891, in-32 de xvi-276 p., 1 fr. 25. — 21. *De la foi.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1890, in-32 de 160 p., 1 fr. — 22. *De l'espérance chrétienne.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 220 p., 1 fr. — 23. *De l'obéissance.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 260 p., 1 fr. — 24. *De l'humilité.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 282 p., 1 fr. — 25. *De la crainte de Dieu.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 120 p., 0 fr. 75. — 26. *Soirée du Jeudi-Saint.* Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 162 p., 1 fr. — 27. *Blaquerne l'anachorète, ou 365 Questions et réponses de l'Ami et de son Bien-Aimé,* par le B. Raymond Lulle, docteur et martyr. Genève, H. Tremblay, in-32 de 160 p., 0 fr. 75. — 28. Le même ouvrage, avec le texte latin, in-32 de 314 p., 1 fr. — 29. *La Sainte Messe,* par le R. P. Martin de Cochem, capucin, seule traduction française autorisée. Moulins, Velu, 1891, in-12 de xii-388 p., 2 fr. 50. — 30. *Manuel des enfants de chœur,* Tournai, Desclée, 1891, in-18 de 314 p. — 31. *Cérémonial romain et réponses aux prières liturgiques à l'usage des enfants de chœur.* Nîmes, Gervais-Bedot, 1890, in-18, en toile, de viii-252 p.

1-6. — *Doctrine.* Puisque nous avons à parler du dernier ouvrage du R. P. Félix, il convient de saisir cette occasion pour rendre hommage à l'éminent conférencier qui vient de s'éteindre. Après le P. Lacordaire et le P. Ravignan, le P. Félix est monté, à son heure, dans la chaire de Notre-Dame, pour offrir à l'intelligence et au cœur de ses contemporains l'aliment qui leur convenait. Ses illustres prédécesseurs, le P. Lacordaire surtout, le dominaient par la hauteur et

l'élan de l'éloquence ; il est leur égal par la sûreté et l'étendue de sa doctrine, par la fécondité de ses developpements, par le charme du style. L'idée-mère de ses conférences, *le Progrès par le Christianisme,* répondait à un besoin de l'époque actuelle : il en a tiré le meilleur parti ; il l'a envisagée sous toutes ses faces ; il en a épuisé toutes les richesses. C'est encore un cours de doctrine qu'il a développée ; c'est le dogme, c'est la morale du christianisme qu'il a enseignée de nouveau ; mais, sous la forme qu'il a adoptée, avec le plan qu'il a suivi, il a paru traiter des sujets inédits ; l'originalité du point de vue, son actualité même devaient attirer à sa parole des sympathies et lui faire produire des fruits que d'ailleurs ses vertus et son talent, seuls, auraient pu lui mériter. Après avoir rempli une longue et brillante carrière de prédicateur, il se plaisait encore à utiliser les heures d'un repos bien mérité en revoyant ses sermons encore inédits : ne pouvant plus parler, il essayait de continuer son apostolat en se faisant lire. C'est ainsi qu'il publiait, chaque année, une de ses *Retraites* de Notre-Dame qui achevaient, pendant les jours de la Semaine sainte, le bien spirituel commencé pendant le carême par ses conférences du dimanche. La *Retraite* que nous annonçons est la sixième de la série : elle ne sera pas, nous l'espérons, la dernière. Le R. P. Félix a dû laisser les suivantes à peu près achevées ; s'il n'a pu y mettre tout à fait la dernière main, il se trouvera bien quelqu'un de ses confrères ou de ses disciples pour terminer cette publication. Précédemment il avait traité des *Passions, le Prodigue et les Prodigues* en sont comme le corollaire. « Nulle part, nous dit-il, la physionomie de la vie passionnée ne se trouve mieux peinte qu'en la divine page où saint Luc rapporte la parabole de l'Enfant prodigue, formulée et énoncée par le Sauveur lui-même... » Cette vie du Prodigue n'est évidemment qu'une image ; c'est l'image expressive de toute la vie passionnée et l'Enfant prodigue de l'Évangile est le type achevé de tous les autres prodigues. » Six allocutions sont consacrées à nous montrer : 1° la révolte et la fuite du prodigue ; 2 la volupté dans les prodigues ; 3° les ravages de la volupté dans la vie des prodigues ; 4° l'esclavage dans la vie des prodigues ; 5° et 6° le retour du prodigue et des prodigues. Lui-même, en terminant, nous en donne en quelques mots le résumé : « Voilà, dit-il, l'histoire de tous les prodigues revenus à Dieu. Au commencement, la révolte contre le père et bientôt la fuite et la séparation du père. Au milieu, les désordres, les dépravations, les débauches, et, par suite, le dépouillement, la ruine et la servitude loin du père. A la la fin, le retour vers le père, la réconciliation avec le père, et, comme résultat, le commencement du bonheur dans cette vie et le gage du bonheur consommé dans l'autre... » Puissent les malheureux prodigues, hélas ! toujours trop nombreux ! entendre et mettre en pra-

tique cette parole si paternelle, à laquelle la mort vient d'ajouter quelque chose de plus doux et de plus sacré !

— Ce qui vaut mieux encore que de retourner à Dieu, c'est de ne jamais se séparer de lui. Voltaire a eu tort de dire :

> Du devoir il est beau de ne jamais sortir,
> Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Sans doute le repentir est une seconde innocence, et le plus souvent il faut une volonté héroïque pour rompre avec ses passions. Mais c'est aussi de l'héroïsme que cette fidélité inébranlable de l'âme à son Dieu, cette résistance à des assauts incessants que lui livrent le monde, le démon et ses propres inclinations. Que les méchants se convertissent, oui; mais que, surtout les bons persévèrent. Aucune lecture ne pourra leur être plus utile pour cette œuvre de fidélité à la grâce que ces *Simples notices sur la vie et la mort édifiantes de quelques élèves de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes.* Ce serait bien là *les Heureux fruits de l'éducation chrétienne* qu'on nous offre à savourer. Nous voudrions que ce volume fût entre les mains de tous les enfants de nos écoles et qu'on le lût dans tous nos foyers chrétiens ! « Tous les âges sont ici représentés, depuis le petit élève des classes élémentaires jusqu'au jeune homme formé par les patronages. C'est un angélique enfant de cinq ans et demi, reçu par faveur dans la petite classe de Pantin, qui meurt en consolant sa mère après avoir supporté avec une fermeté héroïque la douloureuse opération de la trachéotomie ; c'est le brillant élève de l'école commerciale, cet autre petit martyr de quatorze ans, surabondant de délices spirituelles dans ses affreuses souffrances. C'est cette suave fleur du pensionnat de Nantes, le fervent novice Raymond Hernault, et cet autre petit novice de Saint-Claude-lès-Besançon, souriant à la mort qui vient l'enlever inopinément à l'âge de seize ans. Enfin, deux modèles de persévérance dans les patronages : François Mathis, le fidèle adorateur du Saint-Sacrement, et Étienne Pautigny, sorti de l'école Turgot avec l'intégrité de sa foi pratique et l'estime de ses maîtres.

— Ces vies pieuses et saintes susciteront dans les âmes un ardent désir de les imiter. Ce sera le moment de prendre ces « résolutions » viriles qui soutiennent le premier élan de la volonté et qui méritent toujours le secours efficace du Seigneur. Dieu qui, à la lecture de pages édifiantes, nous a inspiré la résolution de bien faire, intervient encore quand nous avons été dociles à son appel, pour nous donner le moyen de mettre en pratique notre bon vouloir ; il est le principe de tout bon désir et de toute bonne action. Pénétrons-nous alors des graves réflexions de ce saint religieux dont M. l'abbé Retz nous fait connaître la vie si pleine de mérites et le si fécond ministère. Ne craignez pas

d'être fatigués par la longueur et la monotonie de ces méditations : elles sont entrecoupées d'histoires, d'exemples qui, en reposant l'esprit, servent encore à mieux saisir la vérité qu'ils mettent plus en relief. Le R. P. Célestus de Labroque a écrit ces méditations sous la forme de « résolutions : » il leur a ainsi donné l'avantage d'être plus saisissables, plus pratiques, et il en fait comme un réseau qui enveloppe tout son être et sa vie tout entière. Ce sont des *Résolutions chrétiennes,* c'est-à-dire des résolutions que doit prendre et tenir tout chrétien, tout simple fidèle ; il n'y a rien qui appartienne exclusivement à la vie religieuse. Donnons quelques titres : *Je m'attache à Dieu pour toujours; — J'observerai les commandements de Dieu et de l'Église; — Je résisterai fortement au démon; — Je recevrai fréquemment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; — Je serai assidu à la prière; — J'aurai une tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge.* Et tout le reste à l'avenant. Nous devons savoir gré à M. l'abbé Retz de nous avoir fait connaître ces trésors de douce et aimable spiritualité que contenait le cœur de cet excellent religieux : il aimait le P. Célestin comme son proche parent ; il le vénérait comme son maître dans la vie spirituelle : soyons-lui reconnaissant de nous avoir dit ce que fut ce père des sourds-muets et de nous avoir initiés au secret de sa sainteté. De tels exemples et de tels enseignements ne furent jamais plus opportuns qu'en notre temps où la vertu des bons court si grand risque de se briser contre tant de pierres d'achoppement et de scandale. Le livre de M. le curé-doyen d'Héricourt a encore la bonne fortune de se présenter à nous sous le patronage de M. l'abbé A. Lémann, qui écrit à l'auteur : « A une heure où les passions déchaînées se coalisent pour rejeter loin de la société toute influence religieuse, il est bon de montrer par des exemples vivants et pris sous nos yeux ce que savent opérer le dévouement sacerdotal et l'abnégation religieuse... En écrivant ces lignes sur celui qui fut votre parent et un religieux modèle, vous n'aurez pas seulement satisfait à un devoir de piété, vous aurez encore montré l'utilité d'un bon prêtre, même au point de vue social. »

— Ce qui est aussi grandement utile à la société, c'est la jeune fille pieuse et la femme chrétienne. On veut trop aujourd'hui pousser les jeunes filles vers les lettres, même vers les sciences; on en veut faire des « filles savantes » et l'on ne veut point s'apercevoir qu'on détourne la jeune fille et la jeune femme de leur vraie mission. Sans doute, leur intelligence doit être cultivée, comme doit être formé leur cœur, mais l'excès est toujours un mal; le trop nuit; déjà les hommes d'expérience et de réflexion s'aperçoivent que cette « poussée » dépasse les bornes et qu'elle n'aboutit qu'à faire des milliers de déclassées. Nous voudrions qu'on se rendît aux conseils si sages de l'auteur du

Souvenir de mariage, conseils qu'il développe et justifie dans son nouveau livre : *Jeunes Filles et Jeunes Femmes.* Il n'exclut pas de l'éducation la science de l'économie domestique, l'initiation à toutes les affaires du ménage : équilibre du budget de la famille, connaissance de la soupe, de la confection et du raccommodage, du choix, de l'achat et de l'emploi des denrées, des principales notions de l'hygiène, mais il veut qu'on « place au-dessus de ces connaissances pratiques l'esprit qui doit les inspirer, l'étude sérieuse de notre sainte religion et la pratique transformée en seconde nature des vertus de simplicité, d'abnégation, de dévouement et de bonté. » Le même judicieux écrivain n'interdirait pas « le luxe des études supérieures qui donnent droit au brevet de premier degré, mais à la condition que les jeunes filles auront déjà « suivi avec honneur les catéchismes de persévérance. » Il ne se dissimule pas qu'il va heurter les préjugés actuels; toutefois, il ne désespère pas de faire « apprécier la justesse » de ses conseils, et il a raison de ne pas désespérer, car c'est le bon sens qui a toujours le dernier mot. Du reste, la forme de son livre est des plus attrayantes : ce sont des lettres qu'un grand-père écrit à ses petites-filles, et où respire la plus tendre sollicitude de la part du cœur le plus aimant ; on lit volontiers cette conversation familière, où se glissent, comme à leur insu, les leçons les plus sérieuses, et nous voudrions que ce livre si utile et si intéressant pénétrât dans toutes les familles.

— L'ouvrage de *Théologie mystique* que vient de traduire M. l'abbé Dufour s'adresse plus particulièrement aux prêtres et à ceux qui se préparent au sacerdoce : il a pour but de leur « faciliter la pratique des exercices spirituels de saint Ignace. » L'auteur est le P. Tobie Lohner, éminent théologien belge du XVIIe siècle; il jouit d'un grand crédit auprès des maîtres de la vie spirituelle, et son avis fait autorité. La théologie mystique fait partie d'une importante série d'ouvrages, tous destinés à la sanctification des religieux et des prêtres séculiers; mais c'est une de ses œuvres les plus remarquables. Elle comprend deux parties bien distinctes. La première est un traité théorique sur les exercices spirituels en général, et en particulier sur les *Exercices* de saint Ignace; l'auteur y a ajouté une retraite de huit jours pour les prêtres, selon les *Exercices* de saint Ignace qu'il commente en s'inspirant de l'esprit du saint fondateur de la Compagnie de Jésus; viennent ensuite deux autres retraites, aussi de huit jours, dont l'une est composée de paraboles évangéliques appliquées à la vie sacerdotale. La seconde partie, consacrée particulièrement aux personnes religieuses, forme un second ouvrage que le traducteur se réserve de nous offrir bientôt. Le titre de *Théologie mystique* pourrait, d'abord, effrayer un peu nos lecteurs, auxquels nous voudrions pourtant faire aimer et faire lire cette œuvre; le P. Lohner a pris soin lui-même de justifier

ce titre et d'en expliquer le sens. « Sachez bien, nous dit-il, que je ne prends pas ces mots dans le sens que leur ont donné certains ascètes, entendant par là une connaissance contemplative et toute de sentiment des choses divines... Je prends ces mots de « théologie mystique » dans un sens beaucoup plus large et j'entends par là cette partie de la théologie consacrée à la méditation affectueuse des mystères de la foi, de façon à en tirer non seulement des sentiments et des lumières, mais encore de puissants motifs capables de décider la volonté à mettre en pratique les doctrines méditées. » Le pieux auteur termine ses explications en exprimant le vœu « que cette simple et courte instruction produise des fruits, comme en ont produit, en beaucoup d'âmes, les autres ouvrages destinés à répandre les exercices spirituels. » Rien ne manque dans son livre pour que se réalise un tel vœu; nous croyons même pouvoir assurer que, plus répandu désormais, grâce à l'excellente traduction de M. l'abbé Dufour, cette œuvre devra produire dans les âmes beaucoup plus de fruits que les autres ouvrages du même genre.

— Une fois formé à la vie sacerdotale par l'habitude de la méditation, le prêtre, qui est surtout prêtre pour les autres, doit placer au premier rang de ses préoccupations et de ses devoirs l'enseignement pastoral. Sa mission est d'instruire, surtout de catéchiser. Heureux le pasteur dont le troupeau serait complètement pénétré de la science du catéchisme! On s'écarte trop généralement, même dans les prônes, du *Mot à mot du catéchisme;* aussi l'enseignement pastoral reste-t-il trop dans le vague et ne se fixe pas si bien dans la mémoire. C'est donc une excellente pensée qu'a eue M. l'abbé Hervieu d'inviter ses confrères à revenir à ce « mot à mot, » c'est-à-dire à l'explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne; il les y invite en leur donnant le moyen de pratiquer cet enseignement si salutaire; son livre est à la fois un conseil et un modèle. Il a encore le mérite de porter une recommandation flatteuse de Mgr l'évêque de Coutances qui félicite l'auteur d'avoir voulu faire profiter de son œuvre, fruit d'une longue expérience, « tous ceux qui, à son exemple, veulent s'acquitter avec soin de leurs devoirs envers l'enfance chrétienne. » Voici comment procède M. l'abbé Hervieu : il met, d'abord, le texte du catéchisme diocésain imprimé en plus gros caractères; ensuite viennent ses commentaires ou sous-demandes, en caractères plus petits, de sorte que le catéchiste distingue du premier coup d'œil le texte du commentaire. Il a recherché enfin le style le plus simple, parce que c'est le style qui convient le mieux à cette science rudimentaire de la doctrine chrétienne. N'oublions pas de mentionner la petite page consacrée « aux devoirs des éditeurs » : c'est d'une utilité très pratique et cette innovation a reçu sa consécration de l'usage

qu'en a fait très opportunément Mgr l'archevêque d'Aix dans la nouvelle édition de son catéchisme diocésain.

7 à 15. — *Jésus-Marie-Joseph.* Après les livres d'enseignement général, abordons les traités particuliers. Le premier qui nous tombe sous la main est intitulé : *Le Cœur de Jésus, trésor de l'Église.* Ce n'est, certes, pas un sujet nouveau. Le Cœur de Jésus, depuis quelques années, a été étudié sous toutes ses faces ; on nous en a révélé tous les trésors. Est-ce à dire que ce divin Cœur n'a plus rien à nous faire connaître ? D'ailleurs, ce qui est déjà connu ne peut-il pas gagner à être répété pour être encore mieux expliqué ? *Bis repetita placent* : ce qui plaît est toujours agréable à entendre. En réalité, quoique récent, le livre que nous annonçons est un des plus anciens puisqu'il est fait d'emprunts aux œuvres du P. Isolani : il est un des plus complets comme matière ; des plus sûrs comme doctrine ; des plus édifiants comme pratique. « Nous sommes heureux d'en recommander la lecture, écrit M. le vicaire général de Lyon. On y trouvera une doctrine large et sûre, des réflexions morales très propres à nourrir la piété et enfin un tableau raccourci, mais intéressant, de la dévotion au Sacré-Cœur à travers les siècles. » Ces quelques mots disent toute l'économie et le plan du livre. Après une courte introduction sur l'amour divin, la physiologie du cœur humain et le culte du Sacré-Cœur, l'auteur consacre une première partie à considérer le Cœur de Jésus en lui-même : trésor de sagesse, sanctuaire de la Trinité, océan de miséricorde, etc. Dans une deuxième partie, il nous fait voir la révélation du Cœur de Jésus dans les mystères du Rosaire ; la troisième partie nous montre le Cœur de Jésus s'épanchant dans l'Église par les sacrements ; enfin, sous forme d'appendice, viennent se grouper les principales pratiques ou prières en l'honneur du Sacré-Cœur ainsi que les saints personnages qui ont eu une dévotion particulière à ce Cœur divin : depuis Marie, ce disciple bien-aimé, saint Antoine, saint Chrysostome, jusqu'au cardinal Wisemann et le Vénérable curé d'Ars : il fait bon voir défiler sous ses yeux cette longue et sainte phalange qui représente tous les siècles et dont les témoignages comme la vie sont un puissant encouragement à la pratique de cette dévotion.

— La plus belle manifestation de l'amour du Cœur sacré de Jésus est l'institution de la sainte Eucharistie. C'est par cet adorable sacrement que le Créateur se met en relations directe et étroite avec la créature, que le cœur d'un Dieu est en contact avec le cœur de l'homme. Aussi que de merveilles d'amour, de générosité, de sainteté, d'héroïsme n'a pas enfantées l'Eucharistie ! Lisez les *Fleurs eucharistiques*, et vous serez étonné de la prodigieuse fécondité de cette plante qu'a semée le Père de famille et qu'il arrose avec un si grand soin ; ce sont des traits

historiques qui saisissent l'intelligence et émeuvent le cœur, en rappelant tous les bienfaits qu'on peut attendre soit de la présence réelle, soit du Saint-Sacrifice, soit de la communion. Nous voyons là la sainte Eucharistie en action. Citons au hasard quelques titres : *L'Aveugle et l'Eucharistie. — Le Ciboire sauvé des flammes. — Les Sauvages et l'Eucharistie. — Une Messe sous la Terreur. — Un Bon Servant de messe. — Le Général de la Rochejacquelein et la Messe. — Le Souvenir de la première communion. — Le Pain de chez nous. — Une Paroisse régénérée. — La Communion d'un soldat du Christ;* et il y a soixante-cinq titres de ce genre, soixante-cinq traits aussi pleins d'édification et d'intérêt, racontés d'une façon saisissante. Il est impossible, quand on les a lus, de ne pas se sentir plus d'amour au cœur pour le Dieu réellement présent dans l'hostie, plus de désir d'assister à l'immolation de ce Dieu sur l'autel, plus de ferveur pour se nourrir de ce pain des Anges, qui est descendu du Ciel. Ce livre sera surtout du plus sérieux intérêt pour les catéchistes qui ont à préparer les enfants à la première communion.

— Ils se serviront aussi très efficacement pour le même but du livre que Mgr Blampignon leur offre sous ce titre : *Parfums de première communion*. L'exemple est excellent mais il ne saurait suffire ; il faut l'assaisonner d'un peu de doctrine. Mgr Blampignon divise son charmant petit livre en trois parties qu'il désigne par ces trois mots : *Avant. — Pendant. — Après*. Le temps qui précède la première conversation, c'est la préparation éloignée et puis la préparation prochaine à ce grand acte de la vie chrétienne ; on y médite sur la prière, l'obéissance, le travail, l'amour de Dieu et du prochain, sur la destinée, la vie future, la peine du péché, le retour à Dieu. Au jour de la première communion, se trouvent la messe spéciale pour ce grand jour, les actes avant et après la communion, les offices de l'après-midi, la consécration à la Sainte Vierge. Enfin le temps qui suit est consacré à méditer sur les moyens de persévérance, sur le ciel, les bonnes lectures, la Passion de Notre-Seigneur, la dévotion envers la Mère de Dieu. Tout cela est « grave, solide, substantiel, sévère même, » l'esprit y est nourri de la parole du Seigneur et l'âme y est formée à l'amour du devoir, à la pratique du bien moral. Le savant et pieux protonotaire apostolique a fait suivre ses hautes considérations d'un récit contemporain « qui renferme l'histoire de vies bien simples et bien naïves, héroïques néanmoins. » Il a fait enfin ajouter quelques feuillets blancs « où les enfants feraient bien d'écrire leurs impressions personnelles. » Ce seront là « des Parfums de première communion » qui leur rappelleront les joies de cette grande journée et embaumeront les heures même les plus tristes de leur vie. Le livre de Mgr Blampignon est honoré de l'approbation de Nosseigneurs les évêques d'Évreux et de Bayonne.

— Vient se ranger dans la même catégorie *le Livre d'Or des premiers communiants* dont la librairie Casterman vient de publier une nouvelle édition, la septième. Nous n'insisterons pas sur ce livre dont nous avons parlé dans notre dernier compte rendu ; nous devons nous borner à annoncer cette septième édition. Il est bien rare de voir de belles œuvres obtenir un si rapide et si constant succès ; cela suffit, et au delà, pour justifier les nombreuses approbations épiscopales dont il est honoré.

— Un autre livre dont nous devons aussi constater le succès est : *La Vie de la Sainte Vierge,* par le P. Mola. Nous le présagions en annonçant dernièrement l'édition in-4 de cette œuvre; l'édition in-8 que publie la Société de Saint-Augustin aura de plus cet avantage qu'elle achèvera de rendre populaire cette *Vie de la Sainte Vierge.* On ne saurait trop mettre à la portée du plus grand nombre des ouvrages si consciencieux et si édifiants qui doivent aboutir à faire mieux connaître et aimer davantage l'auguste Mère de Dieu qui est aussi la nôtre.

— M. l'abbé Perdreau, lui, s'attache exclusivement à pénétrer le secret des *Premières Années de la Très Sainte Vierge.* On s'étonne, tout d'abord, qu'il ait pu trouver quelque chose à dire sur ces années, que semble envelopper entièrement le silence, le mystère ; puis, à mesure qu'on avance dans ces pages si attrayantes, on se plaît à reconnaître que toutes ses considérations sont parfaitement justifiées. Il faut lire surtout ce que dit l'auteur sur la journée de la Très Sainte Vierge au Temple ; il y a là près de deux cent cinquante pages où M. l'abbé Perdreau a non seulement consigné « les légitimes et lumineuses intuitions de la piété, » mais encore réuni tous les trésors que l'Écriture Sainte, la tradition et l'érudition même lui ont fournis. « De tout cela, dit avec raison Mgr Gay, il résulte une œuvre excellente... On ne saurait lire vos pages, ajoute l'éminent prélat, sans avoir le vif sentiment qu'elles ont été écrites sous le regard de Dieu, avec son assistance, et par un fils très dévot à sa Mère, qui est notre Mère à tous. » Il existait déjà une peinture représentant Marie dans le Temple ; elle est au monastère de la Trinité-du-Mont, à Rome, et on l'appelle « la fresque de la Mère admirable. » Pie IX la connaissait et il avait dit : « C'est une pieuse pensée d'avoir représenté Marie à un âge où elle semblait presque oubliée ! » « Si elle n'était pas tout à fait oubliée, dit encore Mgr Gay, elle était, du moins, peu connue. Grâce à Dieu et à vous, mon ami, la voilà mise au jour, et la charmante peinture de la Trinité-du-Mont a maintenant son commentaire. » J'ajouterai un souvenir personnel : M. l'abbé Perdreau a plus fait encore qu'un livre en l'honneur de la Mère admirable ; il est venu, il y a vingt-cinq ans, inaugurer son culte sur une montagne du Gard, d'où la dévotion à Marie,

sous ce vocable nouveau, a pris dans le diocèse de Nîmes une grande extension. M. l'abbé Perdreau s'était rendu à l'invitation d'un de ses amis, M. l'abbé Alfred Gilly, qui le premier importa de Rome le culte envers la Mère admirable, et qui, devenu évêque, encourage et recommande puissamment ce culte, soit par la parole, soit par l'exemple. Il serait à désirer que cette dévotion prît encore un plus grand développement. Le livre de M. l'abbé Perdreau y aidera beaucoup. « Il va de soi, disons-nous avec l'évêque titulaire d'Anthedon, que par sa nature même, ce livre convient d'abord et parfaitement aux jeunes filles, mais il sera pareillement utile aux prêtres, tant pour les aider à instruire... que pour nourrir leur piété. » Il fera aussi un grand bien dans toutes les âmes, parce qu'il fera naître en elles le désir et le goût de marcher sur les traces de cette auguste Vierge.

— C'est encore la vie de la Mère de Dieu que nous offre à méditer M. l'abbé Lagarde, sous la forme des exercices quotidiens du *Mois de Marie*. Comme genre, cette œuvre est le commentaire des litanies de la Sainte Vierge, que l'auteur a raison de considérer comme le plus bel éloge qui ait été composé en son honneur. « Cet éloge, dit-il, tend tout entier à exalter la Maternité divine, source de toutes ses grandeurs. C'est, en effet, à cette dignité éminente que se rapportent toutes les invocations : les unes en exposent les *Préparatifs*, les autres en établissent l'*Existence*, d'autres en expriment les *Qualités* et le reste en montre les *Conséquences*. » Et là est tout le plan de son livre qu'il divise en quatre grandes parties, dans lesquelles il groupe les diverses invocations des litanies. C'est un plan tout nouveau, très ingénieux, et qui a en outre le précieux avantage de contenir tout ce que nous enseigne l'Église sur la Mère de Dieu et tout ce qu'il y a de plus pratique à imiter en elle. Sainteté de Marie et sainteté des chrétiens; convenances, réalité et dignité de la maternité divine de Marie ; virginité en Marie et dans le chrétien ; Marie et le chrétien, miroirs de justice, sièges de la sagesse, causes de notre joie, tels sont quelques-uns des points nombreux sur lesquels M. l'abbé Lagarde appelle notre attention. Son livre sera certainement très goûté des âmes pieuses.

— Le *Mois de Marie* de M. l'abbé Berlioux est plus à la portée des simples fidèles, et c'est ce qui explique les nombreuses éditions dont il peut à bon titre se glorifier. C'est le *Mois* populaire : l'exercice de chaque jour composé d'une courte méditation bien divisée, claire, courte, d'un exemple très intéressant et d'une petite prière bien appropriée à la méditation du jour. Nous ne sommes pas surpris que ce petit livre en soit déjà à sa vingt-unième édition ; nous sommes convaincus qu'en très peu de temps encore elle aura doublé ce chiffre. Les bénédictions de Pie IX lui ont porté bonheur.

— Après la Mère et le Fils, voici maintenant le chef de la sainte famille, Joseph, le chaste époux de Marie, le père nourricier du Dieu Sauveur. La dévotion à ce saint patriarche a pris en notre siècle une prodigieuse extension, qu'a du reste favorisée et encouragée l'Église elle-même. Pie IX a honoré saint Joseph du titre de « Patron de l'Église universelle » et Léon XIII a composé en son honneur une prière qui doit être récitée pendant le mois d'octobre, en même temps que le Rosaire et les litanies de la Vierge. La *Guirlande à saint Joseph* contribuera encore beaucoup à faire connaître le puissant crédit dont jouit auprès de Dieu ce grand saint, et à le faire invoquer par un plus grand nombre. Sous ce titre, ont été recueillis par l'auteur des *Fruits eucharistiques* les traits les plus saisissants de la protection que saint Joseph accorde à ses dévots serviteurs, et les pratiques les plus pieuses en son honneur. Ce livre nous fait connaître ainsi, par des exemples, l'excellence de la dévotion à saint Joseph, les grandeurs de l'époux de Marie, la puissance de son patronage, les vertus dont il est le modèle. La conclusion est celle-ci : c'est que nous devons avoir une grande confiance en saint Joseph. « Il lui a été donné, dit saint Thomas, de nous secourir en toute affaire : c'est un père plein de puissance. » Et sainte Thérèse dit à son tour : « Je ne me souviens pas de lui avoir demandé quelque chose sans l'avoir obtenu. » C'est un père plein de bonté. De chacun des traits nombreux que contient ce livre semble s'échapper cette parole : « Allez à Joseph. »

16-28. — *Piété.* — *Le Commentaire du Petit Office de la Très Sainte Vierge* est appelé à rendre de très grands services aux religieuses et aux simples fidèles qui récitent obligatoirement ou par dévotion cet office. N'étant pas initiés à la connaissance de la langue latine, qui est la langue officielle de l'Église, ces personnes pieuses ne peuvent rien comprendre à ce qu'elles disent, à plus forte raison sont incapables de pénétrer le sens mystique ou moral qui se cache sous cette écorce impénétrable. Le docteur Bernard Schafer vient leur prêter aide et secours. A peine paru, son *Commentaire* obtint les plus flatteurs suffrages et les plus puissantes recommandations : les cardinaux de Malines et de Reims, le cardinal Mermillod, les évêques de Liège, de Tournai, de Namur et de Gand s'empressèrent de féliciter et de remercier l'auteur; tous ces prélats ont considéré ce livre comme un précieux bienfait, parce qu'il donne « la clef » du Petit Office. « La traduction fidèle, éclairée par une explication littérale, fait connaître d'abord le sens premier des psaumes, des hymnes, des cantiques, etc. Ensuite une explication mystique apprend à rapporter, dans une contemplation suivie, toutes ces prières à la Reine du Ciel. Dans cette application, fruit de longues recherches, l'auteur a pris pour guides les saints Pères et les plus autorisés des exégètes. Il a visé à donner, non

seulement à chaque heure, mais à tout l'office, un caractère d'unité, en faisant rayonner autour des Matines et des Laudes les autres parties de ce cycle de louanges. » Cependant cet ouvrage écrit en allemand aurait été perdu pour nous, si le R. P. dom Laurent Janssens n'avait eu la bonne pensée de le traduire en français : il faut lui en savoir d'autant plus gré que sa traduction n'est pas l'esclave de l'original, et que, tout en conservant le fond de la pensée, il donne à la forme l'allure et la clarté de notre langue.

— Les litanies de Jésus et de la Sainte Vierge sont aussi des prières officielles de l'Église : on ne saurait trop en approfondir le sens, en goûter toute la saveur, en reconnaître tous les utiles enseignements. Au premier rang des commentaires formels de cette prière, il convient de placer le livre du R. François Bourgoing : *Méditations sur les Litanies de Jésus et de la Sainte Vierge.* L'ouvrage est ancien, mais sa valeur, loin de diminuer, est allée en croissant; les personnes pieuses recherchent avidement ces méditations, dont « tant d'illustres docteurs de la foi, depuis Bossuet jusqu'au cardinal Capecelatro, ont fait de si grands éloges. La nouvelle édition, que publie le P. Ingold, a en outre l'avantage de renfermer aussi le « commentaire, pour ainsi dire, de l'admirable traité de la *Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, du B. Montfort : elle paraît sous le haut patronage et avec les bénédictions de Mgr Catteau, qui appelle ce livre « un trésor » où il puise lui-même constamment.

— L'œuvre de Mme Monnot-Arbilleur ne fait pas trop mauvaise figure auprès de celle du R. P. Bourgoing. L'auteur des *Litanies de Notre-Dame, dites Litanies de Lorette*, s'est inspirée des travaux si solides et si estimés du P. Justin de Miechow, des Frères Prêcheurs, et elle a trouvé des considérations excellentes à ajouter à celles de son prédécesseur. Aussi a-t-elle mérité les félicitations autorisées du cardinal de Lyon, et aussi les remerciements du R. P. Provincial de l'ordre de Saint-Dominique. « Permettez-moi de vous remercier, écrit le R. P. Bourgeois, de la bonne pensée que vous avez eue d'entreprendre ce travail délicat sous plus d'un rapport et de vous féliciter de la manière heureuse dont vous l'avez mené à bonne fin. Grâce à vous, bien des âmes chrétiennes pourront pénétrer plus intimement dans le sens profond des invocations qui composent la chaîne des Litanies de Lorette. Leur dévotion envers Marie s'accroîtra de la connaissance de ses gloires mieux comprises. » C'est le vœu le plus cher de l'auteur des *Litanies de Notre-Dame :* Mme Monnat-Arbilieur se propose de justifier et de développer le culte de Marie; nous sommes convaincu que son excellent livre atteindra ce but si digne de ses louables efforts.

— Encore les litanies de la Vierge commentées sous ce titre : *Aux pieds de Marie.* L'auteur ne trouve rien de comparable à cette prière,

qui est « l'hymne la plus riche, la plus complète et la plus agréable qu'on puisse adresser à la Mère de Dieu. » Il s'en sert de sujet de méditations pendant trente et une visites qu'il fait à l'auguste Vierge. C'est d'abord une explication simple et courte de l'invocation; puis vient un colloque ou une prière à Marie; parfois c'est un simple colloque ou une simple prière basée sur l'invocation suivant la méthode que l'auteur a suivie dans son livre : *Au pied du tabernacle,* dont nous avons précédemment rendu compte. Ce livre s'adresse plus particulièrement au peuple qui n'a besoin ni de longues lectures ni de considérations trop élevées. Nous le recommandons comme livre de propagande.

— *Les Fleurs et les Fruits,* que Mgr Blampignon a cueillis dans le verger et dans le parterre du saint évêque de Genève, sont aussi un bien précieux présent pour les âmes formées à la « vie dévote; » elles en savoureront avec délices les suaves parfums. Aussi bien, ce bon petit livre nous arrive-t-il après avoir passé dans les mains d'un grand nombre d'évêques qui l'ont béni et honoré de leurs suffrages. Il s'ouvre par un abrégé de la vie de saint François de Sales : quarante petites pages suffisent à l'auteur pour faire connaître ce saint si aimable et si doux. Puis, sous ces trois titres : *Guirlande de l'année; Couronne à Marie; Bouquet mystique,* sont groupées les pensées extraites des divers ouvrages du saint docteur et qui se rapportent aux divers besoins de l'âme fidèle : Roses de Noël ; l'Épiphanie ; Pour le Carême ; Pâques fleuries ; *Alleluia;* Pour la Présentation ; Pour la Chandeleur ; Pour l'Assomption ; On peut prier partout ; L'Aumône ; Consolation ; Tout à Dieu ; Quenouille et fuseau, etc., etc.

— Les œuvres de Mgr Gay ont quelque chose de l'amabilité, de la suavité des œuvres de saint François de Sales ; on y trouve aussi des « fleurs et des fruits » que des mains bienfaisantes aiment à cueillir d'abord pour leur propre utilité, ensuite pour en faire profiter autrui. Nous avons là, sous la main, six nouveaux opuscules formés d'extraits des œuvres de Mgr d'Anthédon ; ils continuent la série dont nous annoncions récemment la première partie. Ils sont intitulés : *De la Foi ; De l'Espérance ; De l'Obéissance ; De l'Humilité ; De la Crainte de Dieu ; Soirée du Jeudi-Saint.* Ce sont tout autant de petits traités sur les sujets que rappelle le titre. Toutefois, si courts soient-ils, nous aurions aimé les voir agrémentés de quelque division, avec des sous-titres, même avec une table ; nous n'exceptons de notre remarque que l'opuscule consacré à la *Soirée du Jeudi-Saint :* celui-ci, du moins, ne va pas d'un seul trait du commencement à la fin, il nous permet de respirer, de nous reposer un peu ; sous une triple division, il nous y est parlé du don que Jésus nous fait de lui-même, au cénacle d'abord, puis à Gethsémani ; de l'heure que Jésus se plaît à appeler

« son heure; » des effets du précieux sang. Ces indications suffisent au lecteur pour voir d'un premier coup d'œil les aperçus ou les développements que le livre lui fournira sur le sujet annoncé : il est fixé d'avance et il sait à quelle pensée principale se rapportent les idées secondaires ou accessoires qu'il rencontrera sur sa route. Cependant, ce *desideratum* qu'il sera facile à l'éditeur de réaliser à l'avenir, ne saurait ôter rien de leur prix à ces excellents opuscules ; le lecteur n'a pas besoin qu'on lui dise toujours où il peut s'arrêter ; il s'arrêtera lui-même là où bon lui semblera, toutes les fois qu'une pensée le pénétrera plus fortement, et il retirera toujours le miel, leur fruit de chacune de ses lectures. L'éditeur de ces opuscules a trouvé ainsi un excellent moyen pour vulgariser l'œuvre de Mgr Gay ; nous l'en félicitons et faisons des souhaits pour qu'il achève bientôt son entreprise. Les plus petits livres sont ceux qu'on lit le plus volontiers et qui opèrent le plus grand bien.

— Nous attendons le même résultat de l'opuscule du Bienheureux Raymond Lulle, que la librairie catholique de Genève vient de publier, sous ce titre : *Blaquerne l'anachorète, ou Trois cent soixante-cinq Questions et réponses de l'Ami et de son Bien-Aimé.* Raymond Lulle vivait au XIIIe siècle ; il fut un profond philosophe, un esprit hardi et inventeur, frayant les voies à la physique, à la chimie, aux sciences actuelles; il fut encore et surtout un théologien, fondateur d'une école renommée; on l'appelait au moyen âge le « Docteur illuminé ; » il fut un saint, un docteur sublime, un mystique, un illustre martyr. Quant à son livre, il est court, mais plein de choses, surtout plein d'onction : c'est la suavité même, disent les Bollandistes. Tout l'ouvrage est d'un style simple, clair, accessible à tous ; rédigé comme sujet de méditations pour tous les jours de l'année en trois cent soixante-cinq petits articles, de quelques lignes chacun ; « là, en peu de mots, il y a une énigme à deviner et un sentiment affectueux, une oraison jaculatoire, une flèche, un trait de feu vers le Ciel; ce sont, disent les Bollandistes, des interrogations pleines de suavité ; des réponses aussi douces que le miel. » L'éditeur a été bien inspiré en faisant une double édition de ce livre : l'une latin-français; l'autre français seulement. Chacun choisira à son gré et l'utilité sera grande pour tous.

29-31. — *Liturgie.* — L'aliment le plus efficace de la piété est le Saint-Sacrifice de la messe : il en est aussi la force et la sauvegarde. Le Concile de Trente a exprimé le désir que tous les fidèles assistassent chaque jour à la messe. Ce vœu nous dit la haute idée que le saint concile se fait du sacrifice de nos autels et de l'importance qu'il lui reconnaît pour favoriser dans les âmes le développement des vertus chrétiennes. Sans doute, il n'est point possible toujours aux fidèles

d'entendre la messe; même les mieux intentionnés sont obligés de se restreindre à celle du dimanche. Mais ce que le plus grand nombre peut faire et doit faire, c'est de se pénétrer davantage du prix infini et des fruits très précieux du Saint-Sacrifice. Le livre du R. P. Martin de Cochem les fixera sur tous ces points. *La Sainte Messe* est un des ouvrages les plus estimés, qui a été maintes fois réédité depuis deux siècles et qui est devenu tout à fait populaire en Allemagne. La traduction française que nous annonçons et qui paraît sous les auspices du R. P. Monsabré, a été faite sur la plus récente édition soigneusement remaniée et corrigée ; elle doit vulgariser parmi nous l'œuvre du docte religieux allemand. Mgr l'évêque de Moulins félicite l'auteur et le remercie de « son patient et utile travail » et Mgr l'évêque de Verdun est persuadé que cette traduction est appelée à faire parmi nous beaucoup de bien. Faisant l'éloge de l'ouvrage lui-même, le R. P. Monsabré écrit dans la Préface : « L'essence de la sainte messe, son excellence, les miracles qui s'y opèrent, les mystères qu'elle nous rappelle, la prodigieuse efficacité du sacrifice qui s'y consomme, efficacité qui s'étend à tous les départements de l'Église du Christ : départements du combat, de la souffrance d'outre-tombe et de la gloire céleste, les enseignements qui nous apprennent à profiter d'un si grand don de Dieu; tout y est traité avec précision et sous une forme simple qui met les plus hautes vérités à la portée de tout le monde. » On ne saurait mieux dire les trésors que renferme ce livre ni les recommander plus puissamment auprès de tous les fidèles. Par la traduction qu'on nous offre, cet ouvrage devient nôtre : puissions-nous en profiter.

— Mais il faut reconnaître que ce qui peut nous pénétrer encore plus profondément d'estime pour la sainte Messe, c'est l'ensemble des cérémonies dont elle est accompagnée. L'Église n'a rien négligé pour mettre sa liturgie en rapport avec les grands mystères de sa foi, et quand les cérémonies sont observées avec ordre, gravité, harmonie, il n'est pas un esprit qui ne puisse être frappé, un cœur qui ne puisse être saisi de la grandeur et de la majesté du Saint-Sacrifice. Que les prêtres s'efforcent donc d'assurer aux règles liturgiques leur plus fidèle observance ! Qu'ils veillent surtout à la formation de leurs enfants de chœur ! Ils pourraient s'aider dans cette tâche, du livre que vient d'éditer la maison Desclée et intitulé : *Manuel des enfants de chœur*. Le mot *Manuel* est vrai. Ce petit livre contient tout ce qu'un enfant de chœur doit savoir : notions générales du cérémonial, autel, linges sacrés, saluts, génuflexions, service de la messe basse, service des messes chantées, des vêpres, des complies, des petites heures, des saluts du Très-Saint-Sacrement, des offices pour les défunts, du cérémonial pour l'administration des sacrements et pour les différents

temps de l'année ecclésiastique. Toutefois, il ne saurait suffire que l'enfant de chœur soit au courant de ce qu'il doit faire ; il faut encore que son extérieur reflète une âme pieuse et sainte ; ce doit être Samuel grandissant à la fois dans la science et dans la vertu. C'est ce qu'il est nécessaire de leur répéter souvent. « Croissez comme Samuel, leur dit avec raison l'auteur du *Manuel,* croissez en âge et en piété, agréables à Dieu et aux hommes... Aimez beaucoup à être employés dans les différentes cérémonies, mais surtout habituez-vous de bonne heure à les exécuter avec piété et esprit de foi. »

— C'est par cette même recommandation que M. l'abbé P. Ferry ouvre son *Cérémonial romain à l'usage des enfants de chœur;* il consacre même les douze premières pages de son livre à bien inculquer dans l'esprit de ses jeunes lecteurs, d'abord l'excellence de leur fonction, ensuite les vertus et les qualités du bon enfant de chœur. C'est la base, et on ne saurait trop l'établir solidement, car tout dépend de la piété, de la modestie, de la docilité, du respect et de la décence de ceux qui servent à l'autel. Toutes les règles liturgiques pour les diverses cérémonies sont indiquées ensuite dans un ordre très méthodique, qui favorise la mémoire de l'enfant. Le *Cérémonial* est aussi complet que le *Manuel,* quoique les divisions des deux livres soient bien différentes. Mais le premier a sur le second cet avantage très appréciable qu'il résume à la fin, sous forme de tableau, toutes les fonctions de l'enfant de chœur dans ses divers et nombreux services : le servant n'a qu'à jeter un regard rapide sur ce tableau et il est aussitôt fixé. Enfin ce *Cérémonial* renferme un tout petit *Vocabulaire de l'enfant de chœur*, sorte de dictionnaire où sont brièvement expliqués les termes les plus usuels de la liturgie. Cette addition est d'une utilité pratique qui sera très appréciée. Ne nous étonnons donc pas que Mgr l'évêque de Nîmes ait hautement témoigné sa pleine satisfaction au Supérieur de sa maîtrise, l'ait loué de la bonne tenue de ses enfants de chœur, et ait fait des vœux pour que son livre aille dans d'autres diocèses produire les mêmes heureux résultats que Sa Grandeur a constatés dans sa cathédrale. Nous nous associons aux éloges et aux vœux de Mgr Gilly, en faveur de ce livre si utile et de son consciencieux auteur.

F. Chapot.

POÉSIE

1. *Voix de la solitude,* par Adolphe Jouy-de Veye. Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, 2 vol. in-18 de xvi-388 et 416 p., avec une eau-forte, 10 fr. — 2. *Solitude,* par Paul Lestourgie. Paris, Retaux et fils, 1891, in-18 de 228 p., 3 fr. 50. — 3. *Rêves et impressions,* par Charles Nô, avec eaux-fortes. Paris, Libr. des bibliophiles, 1891, gr. in-18 de 165 p., 6 fr. — 4. *Les Ruades de Pégase,* par Saint-Thuron. Savine, 1891, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 5. *Rimes familières,* par Camille Saint-Saens. Paris, Calmann Lévy, 1890, petit in-18 de 131 p., 2 fr. — 6. *Transplantée,* par

Mlle A. Montaudry. Marseille, Cayer, 1891, in-18 de xvi-168 p.—7. *Les Suppliantes* d'Eschyle, traduit et adapté pour la scène par Paul Abaur. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de xi-55 p. — 8. *Sophocle*, (*Œdipe à Colone. Antigone. Electre.*), par F.-E. Callot. Paris, Masson, 1890, in-12 de 308 p., 4 fr. — 9. *La France, ou le Soldat du Ciel*, par Mgr Augustin de Chezelles. Paris, Ghio, 1889, in-12 de xvi-160-74-13 p., 4 fr. 50 les 2 vol. — 10. *Marcellus, scènes de la vie de jeunesse*, par Alexandre Huré. Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, in-12 de 35 p., 1 fr. 50. — 11. *Louis XVII*, drame historique en quatre tableaux et en vers, par E. de la Dive. Paris, Haton, 1891, in-12 de 66 p., 1 fr. 50. — 12. *Epître aux jacobins*, par A.-M. Maupin. Paris, de Soye, 1891, petit in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 13. *Le Lutin de la Force*, épisode de la Terreur en trois actes et en vers, par Clément Drouault. Paris, Donnadieu, 1891, in-12 de 32 p. — 14. *La Bohémienne*, comédie en trois actes et en vers, par Alexandre Lefas. Paris, Victor Retaux, 1891, in-8 de 69 p. — 15. *Poésies de* Hippolyte Lucas (*Heures d'amour*). Paris, Libr. des bibliophiles, 1891, petit in-12 de xxxiv-248 p., 4 fr. — 16. *Fleurs d'un jour*, par M. d'Ibarrart d'Etchegoyen. Paris, Lemerre, 1891, in-18 de 167 p., 3 fr. — 17. *La Chanson des choses*, par Louis Malosse. Paris, Savine, 1891, in-18 de 190 p., 3 fr. 50. — 18. *Promenades sentimentales*, par Jean Thorel. Paris, Perrin, 1891, in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Golfes bleus* (*notes de voyage*), par Noël d'Humiac. Paris, Léon Vanier, 1891, petit in-12 de 52 p., 2 fr. — 20. *Bonheur*, par Paul Verlaine. Paris, Léon Vanier, 1891, in-18 de 120 p., 3 fr. 50.

« Tant que le char du soleil continuera à rouler dans les plaines d'azur, écrivait le poète Grün, tant que les nuages rouleront la tempête et la foudre, que l'arc-en-ciel brillera après l'orage et que la nuit parsèmera l'éther de millions d'étoiles, la divine Poésie règnera sur la terre. Chantant encore au milieu des débris croulants de cette demeure terrestre, le dernier poète sera le dernier homme. »

Comme les astronomes ne nous ont encore signalé la disparition d'aucun astre, et d'ailleurs les nuages et la foudre nous prouvant surabondamment leur existence, force nous est bien de croire qu'il y a toujours des poètes. La foule des volumes en prose rimée qui s'échappent chaque semaine de chez les éditeurs nous en feraient un peu douter, nous l'avouons. Mais n'importe, cherchons courageusement si parmi tous ces versificateurs ne se serait point fourvoyé quelque véritable enfant du dieu dont l'arc d'argent retentit au loin.

1. — En ouvrant *les Voix de la Solitude* de M. Adolphe Jouy, il nous a semblé être reporté de quarante ans en arrière, et lire les vers de quelque jeune et brillant disciple de Lamartine, s'inspirant de la forme comme de la pensée du maître. Lisez plutôt :

Laisse tes mains d'albâtre applaudir à ma lyre,
Laisse tes beaux yeux noirs sur moi se reposer,

Et bientôt de mon cœur viendra le mot suprême.
A tes pieds j'oserai répandre mes aveux
Et m'enivrer d'amour et répéter : Je t'aime !
Jusqu'à l'heure ineffable où ta bouche elle-même
Répondra : Je le veux.

Cependant, à l'époque des *Harmonies*, apparurent aussi les *Odes et*

Ballades, et n'est-ce pas encore une imitation vraiment faite à merveille que ceci :

Madeleine
Châtelaine
Du manoir ;
Jeune fille
Dont l'œil brille
Grand et noir.

On admire
Ton sourire
Plein d'attraits,
La noblesse,
La finesse
De tes traits !

Hélas ! que tout ceci semble donc loin de nous ! L'auteur est un croyant plein de foi, de grands et généreux sentiments ; mais cette forme noble, ces épithètes vagues produisent un singulier effet. Les « justes louanges » riment par trop facilement avec « le chant des anges » et « la voix qui sanglote et se brise avec « la plainte de la brise. »

2. — C'est encore une *Solitude* que le poème de M. Paul Lestourgie. Mais c'est une solitude emplie de moins de rêverie et de plus de tristesse. « Bien souvent, est-il dit dans la préface, l'auteur s'est écrié comme les disciples d'Emmaüs : O Jésus, restez avec nous, car le jour baisse ! » C'est ce sentiment d'angoisse craintive, pleine de la foi cependant, contenu dans cette plainte, qui se reflète dans le poème. Les impressions religieuses de l'auteur rappellent un peu Brizeux, mais un Brizeux dont l'âme aurait gardé ses croyances dans toute leur virginité.

Il y a des sonnets comme *Silio*, *le Chapelet* ; des poèmes plus longs, comme *le Jeune Diacre, la Symphonie des morts,* qui renferment de grandes beautés. Voici la fin de l'un d'eux :

Seigneur, je l'éprouvai cette soif dévorante
Qu'exalait votre fils de sa lèvre mourante.
Pour l'étancher, hélas ! j'ai bien longtemps erré ;
J'allais puisant partout aux sources de tendresse.
L'ardeur ne fit que croître. Enfin, dans ma détresse,
Je bus à votre amour et fus désaltéré.

3. — Tout autres sont *les Rêves et impressions* de M. Charles Nô, quoique parfaitement inoffensifs à tous les points de vue, surtout à celui de l'art. Ce qu'il y a de mieux dans ce volume, c'est la traduction de quelques chœurs de l'*Aldhegis* de Manzoni et encore cela ne vaut pas grand'chose. La traduction de quelques odes d'Horace sont de la force d'un élève de troisième qui aurait des dispositions, et la partie originale du livre ferait honneur à un jeune humaniste. Quelques eaux-fortes de M. de Los Rios s'allient harmonieusement aux vers de M. Nô, voire à la préface de M. Henry Fouquier.

4. — Et cependant tel qu'il est, je le préfère encore aux *Ruades de Pégase,* de M. Saint-Thuron. M. Saint-Thuron doit être un bon officier, joyeux vivant, dont les traits d'esprit peuvent sembler drôles au mess, ou au café, mais qui en volume sont légèrement fastidieux. La seule excuse qu'il puisse invoquer, c'est qu'il écrit sans la moindre prétention, comme vous pouvez en juger par ce début peu solennel :

Mon livre s'en va-t-en guerre
Mironton, mironton, mirontaine
J'n'sais quand paraîtra (*bis*).

Il paraîtra z'à Pâques
Mironton, etc.
Il paraîtra z'à Paques
Ou à la Trinité.

Et tout le livre se poursuit en vers mirlitonesques dignes du *Tintamarre* et du *Charivari.*

5. — L'illustre auteur de *Samson et Dalila* a voulu, lui aussi, faire un tour de force en écrivant les *Rimes familières.* Malgré toute notre admiration pour le savant botaniste, le grand voyageur et l'incomparable musicien qu'est M. Camille Saint-Saens, nous ne ferons aucune difficulté pour lui avouer qu'il fait les vers beaucoup moins bien que Victor Hugo; aussi n'est-ce pas à titre de poète que son nom passera à la postérité. M. Saint-Saens est cependant un homme de goût. Rien dans son œuvre de burlesque ou de choquant, mais parfois des réflexions qui vous étonnent, comme celle-ci, par exemple :

La mer tente ma lyre avec ses épouvantes,
Ses caresses de femmes et ses goemons verts.
O mer trois fois perfide, *alors que tu me hantes,*
Sur mon indignité j'ai les yeux grand ouverts.

N'est-ce pas plutôt le lecteur qui reste les yeux grand ouverts?

6. — Ce qu'on lit le moins, d'ordinaire, dans un livre, c'est la préface. Le contraire se produit pour *Transplantée,* de Mlle Montaudry. Les aventures de Phanette, une enfant adoptée par un pauvre pêcheur, qui s'en va ensuite et ne peut oublier le rivage où elle a passé son enfance, ainsi que la pure tendresse dont elle est l'objet chez d'anciens amis de sa famille, risquent fort de ne guère attirer l'attention; car de cette versification un peu prosaïque, il est difficile de parler en bien comme en mal. Mais, dans sa préface, l'auteur fait un portrait vraiment touchant du poète espérant toujours qu'un éditeur consentira à donner le vol au poème qu'il lui apporte, de ses déboires continuels, et sa tristesse d'être plongé dans une telle obscurité. Cela est cependant nécessaire. Être poète, ce n'est pas avoir un métier qui doive rapporter de l'or; trop de gens invoqueraient le dieu des Muses! Il faut que le poète souffre; c'est souvent dans la souffrance qu'il trouve

le génie et il doit presque toujours — et c'est pour cela que ce qu'il fait est grand — se résigner à l'indifférence des foules, et trouver sa récompense dans son œuvre même.

7. — La traduction des *Suppliantes* d'Eschyle que nous donne M. Paul Abaur est loin d'être sans valeur. Il fallait avoir une certaine audace pour entreprendre un pareil travail après l'admirable interprétation de Leconte de Lisle. Mais M. Abaur justifie ainsi son intervention : « Le génie du poète n'a gardé du drame d'Eschyle que le côté implacable et sinistre ; c'est l'horreur tragique dans toute son intensité, un ciel uniformément noir, sans une échappée d'azur. La partie lyrique du drame y fait presque complètement défaut. » C'est cette partie lyrique qu'a tenté de nous donner le nouveau traducteur. Je crains bien qu'il n'y soit pas parvenu. Sa traduction facile, serrant d'assez près le texte, manque d'envolée, alors qu'elle exigeait un souffle des plus puissants. Je ne sais qui a dit qu'il faudrait être Homère pour traduire Homère : à plus forte raison pourrait-on le dire d'Eschyle ; et dans l'ouvrage de M. Paul Abaur, on rencontre des vers comme ceux-ci :

Tu trouveras aussi chez nous, je m'en fais gloire,
Des hommes et non pas des buveurs d'orge.

8. — La difficulté était assurément moins grande pour traduire Sophocle : mais M. F.-T. Callot y est parvenu merveilleusement. *Œdipe à Colonne, Antigone, Électre,* sont les trois drames qu'il a choisis ; s'il ne possède point l'intensité, le poignant, le brutal de l'auteur des *Érymnies* — traducteur ne serait pas assez dire — il suit au moins pas à pas le poète grec, dont grâce à cela on pénètre mieux l'œuvre admirable. Ce n'est pas sans un frémissement, sans être troublé jusqu'au fond des entrailles que l'on parvient au bout de sa lecture. M. Callot a le mérite rare d'avoir tenté de rendre non seulement la pensée et le sens des vers, mais aussi leur allure. Lisez, par exemple, cette traduction du passage fameux entre tous :

Sais-tu, noble étranger, où t'ont conduit tes pas ?
    Dans le plus beau séjour du monde,
A Colone au sol blanc, aux coursiers à poils ras
    Que nourrit sa terre féconde.
Entends-tu gazouiller au fond des vallons verts,
    Sous le lierre au noir feuillage,
Dans les arbres sacrés de mille fruits couverts,
    Les rossignols au doux ramage ?

Ne voyez-vous pas transparaître derrière cette traduction toute la beauté originelle du poème ?

9. — Il est dur de tomber de Sophocle à un poème comme celui dont Mgr de Chazelles est l'auteur. Heureusement que ses qualités poé-

tiques sont entièrement distinctes du caractère sacré dont il est revêtu, sans cela je n'oserais jamais dire tout ce que je pense de *la France, ou le Soldat du ciel.* Je jure cependant que je n'ai pas tout lu ! Tout ce que je sais, c'est que le poète commence par une invocation à la Muse, que nous entendons un discours de Jéhova avant la genèse des mondes et que nous subissons l'histoire universelle elle-même mise en vers. Pour donner une idée de ces vers, citons au hasard :

Une flotte effrayante, un Ciel, rayons divins,
Présage d'un grand jour attendu par le monde.
L'aurore, enfin, paraît. Un soleil radieux,
Le divin Labarum semble sourir aux lieux,
En un langage saint, disant : « Les Fleurs divines,
« Les voici. Fleurs du Ciel, exécutant l'arrêt
« Du Seigneur tout-puissant, rappelant Salamines.
« Frappez ! soldats de Dieu ! punissez les forfaits !
« Souvenez-vous du Ciel, au grand jour d'Héliodore.
« Aujourd'hui, c'est le traître ! assassin du Bosphore. »

Heureusement qu'être mauvais poète n'empêche aucune vertu et même aucune qualité de l'esprit. Richelieu était un détestable poète.

10. — Bien qu'il ne soit pas long, le petit drame de M. Alexandre Huré : *Marcellus*, ne laisse pas d'être inquiétant. On ne sait pas du tout ce qu'il veut dire. Un brave officier célèbre Bacchus et l'amour ; un écrivain (?) vante les joies du travail, et je crois bien que c'est tout. Cependant les vers sont bons et le style naturel.

11. — Encore un drame, *Louis XVII,* drame historique, s'il vous plaît, en quatre tableaux et en vers, par M. E. de la Dive. L'auteur nous le présente en ces termes : « Cette pièce n'est pas à proprement parler un drame, tel qu'on l'entend communément aujourd'hui, avec ses imprévus, ses grandes passions, son intrigue compliquée, ses successions rapides de scènes et de personnages. Le drame ici plutôt réside dans le sujet lui-même, dans les situations, dans la simple présentation des faits. « Louis XVII, dans la prison du Temple, aux prises avec ses geôliers, nous paraît constituer à lui seul un petit drame plein d'émotion et bien vivant. »

Cette pièce est charmante et trouvera, nous n'en doutons pas, un chaleureux accueil auprès des collèges, pensionnats, patronages de jeunes gens, auxquels il est destiné.

12. — Le martyre de Louis XVII est une transition toute naturelle pour l'*Épître aux jacobins* de M. Maupin. Cependant ce n'est pas aux complices de Danton qu'elle est adressée, c'est aux hommes qui nous gouvernent. *Facit indignatio versum,* a dit Juvénal. C'est ce sentiment sans doute qui a mis la plume entre les mains de M. Maupin. Le style n'est pas très exercé ; mais ses défauts sont suppléés par la véhémence et l'énergie de l'indignation.

13. — Ne quittons pas les révolutionnaires sans parler du *Lutin de la Force* de M. Clément Drouault. Un épisode de la Terreur. François de Custine et sa femme sont enfermés dans la prison de la Force et secourus par la fille du concierge qui se dévoue pour eux. Ce petit drame est intéressant, et pour être joué en famille remplit toutes les conditions désirables.

14. — Nous allons terminer la revue de ces pièces de théâtre par *la Bohémienne*, comédie en trois actes de M. Alexandre Lefas. Une bohémienne recueillie par charité devient l'instrument de la Providence auprès de la famille qui la reçoit. Elle guérit la mère que les médecins ont condamnée et ramène à la foi le père qui ne savait plus prier. Mais ces quelques mots ne peuvent donner aucune idée de cette pièce qui est un petit chef-d'œuvre. La controverse qui s'établit sur la question religieuse est parfaite en tous points et l'on ne peut que louer la grâce et le naturel du style et l'élévation des sentiments. Contentons-nous de cette trop courte citation :

L'homme ne serait-il qu'un fanfaron d'orgueil
Qui veut paraître fort pour masquer sa faiblesse
Et ne peut supporter un moment de tristesse
Sans voir tout se briser dans son cœur amolli ?
Existe-t-il quelqu'un qui n'ait jamais pâli
Devant aucun péril ?... Et voici que moi-même
Je me prends à songer à l'effrayant problème
Qu'à l'instant le docteur n'a point voulu trancher,
Et dont mon faible esprit ne se peut détacher !
Le doute, malgré moi, m'a troublé la cervelle...
Mais, s'il existe un Dieu, qu'au moins il se révèle !
Empêche-t-il le mal ? Peut-il faire le bien ?
Comment y croirions-nous si nous n'en savons rien ?...
Si nous n'y croyons pas, par quelle inconséquence
Voulons-nous chez l'épouse une sainte croyance ?
Pourquoi donnons-nous donc à nos jeunes enfants
Des principes pieux que réprouvent nos sens ?...

15. — Nous rentrons dans la poésie proprement dite avec les *Poésies* de Hippolyte Lucas. Ce compatriote de Brizeux était né presque au début du siècle, et assista aux batailles littéraires de 1830. Mais il n'avait pas la fougue et les emportements de ses contemporains, si nous en croyons M. Jules Simon. « Il avait son parti qu'il servait dans ses affirmations, écrit l'auteur de *Devoir* dans la préface qu'il consacre à ce volume ; il ne le suivait pas dans ses haines. Ni littérairement ni politiquement ni dans le courant de sa vie, il ne sut jamais haïr. C'était une grâce de sa nature de tout comprendre, avec des préférences pour ce qui se rapprochait le plus de ses sentiments. Il admirait Hugo par-dessus tout ; il se plaisait surtout avec Brizeux. Il prenait le romantisme par son côté rêveur et tendre. Ce volume, publié par son fils M. Léo Lucas, se divise en deux parties distinctes. Dans la première

figurent les *Heures d'amour* qui ont eu déjà quatre éditions à des dates diverses. La seconde partie est consacrée à des pièces inédites sous le titre de *Dernières poésies*. Ces pièces détachées, nous dit-on, ne sont pas sans avoir quelques liens entre elles. Elles constituent un poème en trois chants intitulés : *Désirs, Ivresse, Regrets*. Le style est simple et facile. L'auteur avait une facilité poétique que dissimule mal la banalité de l'inspiration.

16. — Nous préférons *Fleurs d'un jour* de M. d'Ibarrart d'Etchegoyen, un lauréat des Jeux floraux. Ce volume décèle cependant une grande inexpérience et un talent qui est loin d'être encore formé. Mais il présente les plus belles espérances. J'aime, dans *la Mare aux fées,* cette tournure qui rappelle la *Ballade d'antan* :

Où sont Urgèle, Mélusine
Et Viviane, leur cousine,
    Où donc Merlin ?
Et les Elfes, troupe sans nombre,
Et le lutin cachant dans l'ombre
    Son œil malin ?

Où sont les sorts, les dons, les charmes,
Et les enchantements des armes
    Et les géants ;
Où la licorne vagabonde
Qui d'un bond parcourait le monde
    Des océans ?

A lire aussi *Jour de printemps*, auquel les fervents de Clémence Isaure ont accordé la violette symbolique.

17. — *La Chanson des choses,* de M. Louis Malosse, dénote un talent plus ferme, plus sûr de lui-même, une connaissance plus grande des poètes contemporains.

On pourrait résumer l'ouvrage dans ces vers qui ouvrent le recueil :

Mon esprit s'est grisé de vos charmes étranges ;
J'en perçus tout un vol de magiques chansons
Dans les airs balayés de vos lourdes phalanges,

Et tout en écoutant vos plaintes et vos sons,
En recueillant vos voix et vos métamorphoses,
Et même en frissonnant de vos propres frissons,
Je me suis fait un culte et c'est celui des choses.

M. Malosse possède toute la science du rythme et nous ne saurions trop le féliciter de rester dans la juste mesure, éviter la banalité courante, sans tomber comme une foule d'autres dans l'incohérence et les bizarreries à outrance.

18. — Si nous parlons de bizarreries, nous allons être obligé de parler des *Promenades sentimentales* de M. Jean Thorel, et nous n'avons pu asseoir encore notre jugement sur cette œuvre, à laquelle, à coup sûr, on ne peut reprocher la banalité. Ce livre est en prose, une prose

rythmée parfois, à l'aide de vagues assonnances, toujours cadencée. M. Thorel est certainement un styliste. Lisez cette description :

« Les gris indécis de la matinée s'étaient un peu effondrés vers le lointain. Lentement, le ciel s'était ouaté, et même étaient apparus des coins de bleu pâle qui allaient s'affirmant. Les oiseaux, moins rares, s'étaient faits plus chanteurs, et moi-même je me sentais plus dispos, plus légèrement vivant, comme devenu indifférent aux abîmes que ma pensée s'obstine d'ordinaire à côtoyer. comme gai de me voir retourner à la joie superficielle des choses. »

Par malheur, les images manquent très souvent de netteté, de précision, et ne sont qu'un assemblage de mots plus ou moins harmonieux. Impossible de donner une idée d'ensemble de ces impressions, de ces songeries, joliment dites parfois, mais supportant difficilement la lecture de longue haleine.

19. — M. Noël d'Humiac, disons mieux, M. Léon Michaud, est un jeune poète dont le nom se répand déjà et qui mérite largement toutes les sympathies du public. La mince plaquette qu'il nous apporte aujourd'hui est un composé de petits poèmes, de descriptions toutes à la gloire de la Méditerranée :

La Méditerranée est immobile et dort.
Sur les flots transparents mille paillettes d'or
S'allument aux regards de l'aurore nouvelle,
Qui monte à l'horizon, majestueuse et belle,
Apportant à la terre un sourire joyeux.
Et voyez ! sur la mer tous les reflets des cieux
Tremblant, mêlant leurs tons délicats d'aquarelle !
O fraîcheur ! ô printemps ! ô jeunesse immortelle !

Mais, sans m'en apercevoir, je vous citerais, les uns après les autres, tous les vers que renferme ce petit volume. Il y en a de si charmants ! Écoutez encore ceux-ci en l'honneur de la Provence :

Gueuse, ô gueuse parfumée
D'encens, de myrrhe et de miel,
Terre à qui sourit le ciel,
Provence, on t'a bien nommée !

Fermons vite les *Golfes bleus,* pour passer à

20. — *Bonheur,* par M. Paul Verlaine. Quatre poètes se partagent ce siècle. Lamartine qui a chanté « sur sa lyre » cette mélodieuse romance qui berce les âmes rêveuses, et les emporte vers cet idéal mystique et vague qui est pour certains le dernier mot de la poésie. Hugo, qui a sonné dans un clairon d'airain toutes nos gloires, nos défaites et nos triomphes avec un éclat sans rival. Musset, qui a fait contenir dans ses vers toute la plainte de l'âme humaine, loin de Dieu, toujours altéré du bonheur et jamais assouvie. Verlaine, enfin, qui répond à un état d'âme particulier à notre fin de siècle.

Nous sommes de pauvres malades incapables de haine comme d'amour, redoutant le bruit et l'éclat, ignorants de ces élans fous qui

transportaient nos pères. Après tant de boissons malsaines et mauvaises, nous avons des désirs de simplicité, de candeur. Verlaine, le poète subtile des *Fêtes galantes*, des romances sans paroles, a répondu à ce désir dans ces vers d'une maladresse voulue, d'une gaucherie savante. Le voici qui repose nos yeux fatigués par tant de peintures criardes, par un trait naïf comme celui des primitifs. Ce grand enfant a écrit des scènes infâmes et cela même avec une inconscience qui désarmerait. Dans ce livre de *Bonheur* qui rappelle *Sagesse*, c'est le regret qui domine, le lendemain de l'orgie, où les mains vacillantes essaient de se joindre pour prier.

Les citations sont difficiles dans une œuvre pareille. Notons simplement ce souhait :

Et puis en la minute obscure des adieux,
Flambez torches d'encens, et rallumez nos yeux.
O l'unique beauté toute bonne et puissante,
Brûlez ce qui n'est plus la prière innocente,
L'aspiration sainte et le repentir vrai !

Puisse un prêtre être là, Jésus, quand je mourrai.

Pauvre cher et malheureux Verlaine ! A. DELAIGUE.

THÉOLOGIE

Nouveau Dévotionnaire du Sacré-Cœur. *Recueil de prières composées par la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacocque.* Paris, Rondeau, s. d., in-16 de 122 p. — Prix, relié en chagrin plein, fers spéciaux : 25 fr.

A l'occasion de la célébration du second centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacocque, on a eu la pieuse pensée de former un recueil de prières tiré des œuvres de la sainte. Nous avons sous les yeux ce Recueil, qui forme un petit volume in-16, véritable bijou typographique, avec un portrait gravé d'après celui qu'on vénère à Paray-le-Monial, et de charmantes vignettes en couleur; il est en outre revêtu d'une reliure pleine en chagrin. Dans l'introduction, on trouve la lettre de la Bienheureuse Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise, contenant le récit de l'apparition du divin Sauveur, et deux autres lettres, l'une au Père Croiset, l'autre à son directeur, qui forment un véritable petit traité de la dévotion au Sacré-Cœur. Le recueil de prières nous offre l'exercice du matin pour la messe, la confession et la communion; un choix d'oraisons, de salutations, d'actes de consécration; des prières du Saint-Sacrement, des cantiques.

Nous signalons avec plaisir ce joli jolume, hommage délicat à une sainte mémoire qui est plus que jamais l'objet d'un culte au sein de la France chrétienne. X.

JURISPRUDENCE

Tractatus canonicus de matrimonio, auctore P. Gasparri, S. S. D. N. Leonis P. P. XIII cubiculario intimo, in Instituto catholico Parisiensi textus canonici professore, etc. 2 vol. Paris, Institut catholique, 1891, in-8 de XIII-550 et 603 p. — Prix : 11 fr.

De tous les sujets qu'embrasse le droit ecclésiastique, il n'en est peut-être pas de plus délicat et de plus journellement pratique que celui du mariage. Des traités nombreux lui ont été consacrés, soit dans le domaine de la théologie, soit dans celui du droit canon; mais depuis les grands ouvrages de Sanchez et de Pirhing, depuis les savants commentaires apportés au quatrième livre des *Décrétales* par les Schmalzgrueber, les Reiffenstuel, les Pichler, etc., diverses questions importantes ont surgi, et de graves solutions ont été apportées. De là, la nécessité d'un livre complet, adapté aux exigences de notre époque, élaguant les discussions inutiles ou vieillies et mettant en œuvre les documents récents. De ce côté surtout il y avait beaucoup à faire. Les congrégations romaines, en effet, ont eu maintes fois à appliquer la doctrine, et un des moyens les plus originaux de la faire ressortir consistait assurément à chercher dans le recueil de leurs décisions, ou à défaut même de ce recueil, dans leurs archives presque impénétrables, pour présenter la confirmation et la mise en œuvre du texte juridique. Ce travail, déjà plusieurs fois partiellement tenté, ne pouvait être mené à bonne fin par personne mieux que par Mgr Gasparri que son passé, ses labeurs persévérants et ses utiles relations à Rome plaçaient dans des conditions exceptionnelles. Fruit d'un enseignement déjà long commencé au collège de la Propagande sous les auspices du regretté Mgr Santi; poursuivi au Séminaire pontifical de Saint-Apollinaire, et enfin à l'Institut catholique de Paris, le *Tractatus canonicus de matrimonio* est une œuvre mûre, sérieusement conçue et savamment rédigée. L'auteur ne s'est pas assujetti à suivre exactement dans son livre comme dans son enseignement oral, l'ordre du *Corpus Juris*, il a choisi une division plus régulière et qui pourtant ne déconcerte pas le canoniste, tant elle s'écarte peu de la répartition classique. Voici les divers titres sous lesquels se classent logiquement les chapitres de l'ouvrage : 1° Fiançailles ; 2° Préliminaires du mariage ; 3° Notions générales sur le mariage ; 4° Personnes capables de le contracter (ou empêchements de mariage, aperçu général, puis étude spéciale de chaque empêchement) ; 5° Consentement matrimonial ; 6° Forme du mariage ; 7° Temps et lieu de sa célébration ; 8° Lien résultant pour les époux de la célébration du mariage ; 9° Mariages nuls ; 10° Pièces justificatives.

Nous voudrions pouvoir faire ressortir ici la perfection avec laquelle

sont présentées dans ce livre les questions même les plus obscures et la sûreté des appréciations doctrinales du savant professeur : nous nous bornerons à recommander au lecteur certains paragraphes très intéressants parmi lesquels les suivants ; *De practicâ agendi ratione circa sponsalia* et *De sponsalibus in Galliis ;* et encore les pages consacrées à l'investigation sur l'état libre des futurs, investigation plus nécessaire que jamais, grâce à la loi du divorce ; la question des dispenses et principalement l'exposition du *casus perplexus* qui est un petit chef-d'œuvre de netteté et de précision; enfin le chapitre IX tout entier. Attirons aussi l'attention sur la façon dont une controverse qui a fait grand bruit il y a quelques années se trouve franchement résolue dans ce livre par une réponse fort peu connue du Saint-Office que rapporte Mgr Gasparri. Il s'agit de la difficile situation dans laquelle se trouve le juge catholique obligé de prononcer le divorce. A la demande d'un évêque s'informant à Rome si un magistrat peut, en sûreté de conscience, continuer d'exercer ses fonctions de président du tribunal civil, il fut répondu : « Excitandum summopere ab Amplitudine Tua judicem de quo agitur, ut in officio perseveret, stando restrictionibus jam datis a S. S. et adhibitis cautelis quæ a virtute prudentiæ suadentur. » Les diverses pièces justificatives contenues dans les pages 407 à 576 étaient le complément nécessaire d'un livre qui fera désormais autorité dans toutes les écoles canoniques, officialités matrimoniales et grands séminaires ; leur réunion aura l'avantage de supprimer les pertes de temps imposées par la dispersion de ces documents essentiels. Le seul reproche que nous adresserons à cet excellent traité provient d'une de ses qualités : le nombre des références chiffrées et les multiples renvois aux ouvrages ou documents allégués ont quelquefois causé des fautes d'impression que la correction, si parfaite qu'elle fût, n'est pas toujours parvenue à faire disparaître. Un peu d'attention suffit le plus souvent à les réparer ; parfois les conséquences pourraient être plus gênantes : ainsi vol. II, p. 355, la cause « Cæsaraugustana M^II » alléguée note 1, n'est pas du 18 mars 1870, mais de 1770 (Cf. *Thesaur. Resol.*, t. XXXIX, p. 51), ce qui modifie de beaucoup les recherches au milieu des nombreux volumes de la collection. Hâtons-nous de dire qu'il était presque impossible de faire disparaître toutes ces légères inexactitudes et que la valeur du livre n'en est pas diminuée. Nous ne terminerons pas ce compte rendu sans remercier Mgr Gasparri d'avoir enfin cédé aux sollicitations de ses élèves et des nombreux amis qu'il compte dans notre pays, en publiant ce savant traité qui confirmera davantage encore, nous n'en doutons pas, et sa compétence spéciale si solidement établie, et l'importance des flatteuses distinctions dont il a déjà été plusieurs fois l'objet de la part de l'autorité ecclésiastique. G. PÉRIES.

Traité de l'administration temporelle des grands et des petits séminaires, des congrégations autorisées et non autorisées et des collèges ecclésiastiques, *suivi de la législation annotée des fabriques, des menses curiales, épiscopales et capitulaires, et des caisses de retraites ecclésiastiques*, par P. Durieu, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, V. Lecoffre; Lyon, G. Vitte, in-4 de xiv-604 p. — Prix : 7 fr. 50.

La bonne et légale gestion des biens ecclésiastiques, chez nous particulièrement, n'est point une chose aisée : droit canonique et droit civil administratif, obligations de la justice naturelle et observation d'une intelligente économie, voilà autant de sources de difficultés et d'hésitations. Il est plus rare qu'on ne croit de trouver un bon administrateur temporel, et, la cause fréquemment inconnue ou tout au moins soupçonnée, d'insuccès regrettables, de mécontentements multipliés, et quelquefois même de la ruine complète d'établissements ecclésiastiques n'est autre que l'insuffisance ou le manque de formation de l'économe. Nous en dirons autant de la direction matérielle des intérêts d'une paroisse. Que d'hommes saints et zélés, intelligents par ailleurs, mais notoirement incapables ou volontairement négligents n'ont pas placé trop souvent l'autorité diocésaine dans les embarras les plus graves, par suite de la méconnaissance de leurs obligations élémentaires ! M. l'abbé Durieu, de la Compagnie de Saint-Sulpice, parle de ces abus avec expérience, il a eu l'occasion de constater par lui-même la multitude de minutieux détails qu'il importe de ne pas négliger, si l'on veut assurer la prospérité d'une maison, d'une institution, et c'est le fruit de ses observations qu'il offre avec de précieux conseils aux jeunes administrateurs ecclésiastiques, dans quelque condition spéciale qu'ils se trouvent. Nous ajouterons que les anciens eux-mêmes, si expérimentés qu'ils soient, ne manqueront pas de trouver dans ce livre plein de sagesse et de patientes comparaisons, souvent un guide, toujours un memento des plus recommandables. L'Église d'autrefois semblait moins se désintéresser de l'entretien de ses biens : aujourd'hui, où les besoins spirituels sont si variés et si pressants, on s'est habitué à ne considérer dans l'ecclésiastique que l'homme de piété et d'édification, et l'on a trop oublié qu'il a parfois des intérêts matériels de la plus haute importance à sauvegarder et à défendre. Cet oubli (très excusable, nous le reconnaissons volontiers), d'une partie des devoirs ecclésiastiques, explique l'incapacité de certains administrateurs, et surtout le dénûment où se trouvent les mieux intentionnés, même quand ils souhaiteraient s'instruire, par suite de l'absence de manuel étendu, capable de les guider à travers les mille obligations du gouvernement temporel. Ce *desideratum* a été vivement ressenti par M. Durieu, et c'est ce qui nous vaut son excellent ouvrage où nous trouvons successivement exposées : 1° L'Administration tem-

porelle des séminaires, collèges et communautés; 2° L'Administration des biens; 3° L'Administration temporelle intérieure. Ici, le cadre s'élargit encore, et l'auteur s'occupe des autres établissements ecclésiastiques investis de la capacité légale tels que fabriques, menses curiales, épiscopales et capitulaires. Nous signalerons spécialement à l'attention des lecteurs dans le livre I, les chapitres II et III rélatifs aux congrégations. Dans le livre II, les sages conseils destinés à assurer les conditions d'une bonne administration (ch. I) et les cinq premiers chapitres du livre III, où non seulement les économes, mais MM. les curés et tout maître de maison quelque peu soucieux de ses intérêts pourront puiser aux trésors d'expérience du pratique et prudent sulpicien.

G. PÉRIES.

SCIENCES

Les Sens et l'instinct chez les animaux, et principalement chez les insectes, par Sir JOHN LUBBOCK. Paris, Alcan, 1891, in-8° de VIII-280 p. et 136 fig. — Prix : 6 fr. (*Bibliothèque scientifique internationale.*)

Les lecteurs du *Polybiblion* se rappellent les curieuses études consacrées par Sir John Lubbock à observer, avec la plus ingénieuse patience, les mœurs des fourmis et des abeilles. Dans le présent volume se trouvent réunis les résultats de récentes recherches sur les sens et l'intelligence des animaux, plus particulièrement des insectes. Pour surprendre ainsi les secrets de la nature, il faut pénétrer dans la manière de vivre, les habitudes, les coutumes des animaux, se familiariser autant que possible avec le mécanisme de leurs sens et les organes de leurs sensations, instituer enfin des expériences d'épreuve. Dans une voie si nouvelle, on doit recueillir notices et faits en puisant aux sources les plus variées. Condenser les notes d'une telle enquête analytique, avant même qu'elles puissent conduire à une vue synthétique, c'est déjà faire œuvre utile, car c'est encourager et faciliter les recherches et l'expérimentation de nouveaux observateurs. Une bibliographie spéciale relève près de cent cinquante livres, mémoires ou articles de recueils périodiques de toute langue.

Même pour l'homme, et quels que soient les progrès de ses connaissances anatomiques, par exemple pour la vue et l'ouïe, on est frappé du peu que nous savons sur la manière dont les ondes sonores ou lumineuses peuvent impressionner notre système nerveux, et nous devinons encore moins comment se produisent nos perceptions. On se rend compte de la difficulté du sujet qu'aborde Sir John Lubbock, d'autant que les organes des sens chez les animaux sont souvent construits sur des plans fort différents : les uns ont des yeux dans le dos, d'autres chantent par les côtés, beaucoup ont des oreilles sur les

jambes, etc... Aussi l'auteur commence-t-il par reconnaître que « chaque cellule du corps d'un animal est un miracle perpétuel. » Puis, partant de ce que nous savons sur l'homme, examinant de préférence les insectes qui sont mieux connus et se prêtent plus aisément aux expériences, il varie avec la plus ingénieuse fécondité d'invention les procédés de l'observation et de l'expérimentation. Que n'a-t-il pas imaginé, par exemple, pour constater si les fourmis d'une même fourmilière se reconnaissent par un mot de passe, par l'odorat, la vue, l'ouïe, ou par le toucher, notamment par les antennes? Que de curieux essais pour vérifier les limites de l'instinct et l'impuissance des animaux les plus industrieux à réparer un trouble accidentel apporté à leur tâche ordinaire? Que n'a-t-il pas exécuté aussi avec une reine de *formica fusca* qu'il a maintenue ainsi pendant quinze ans dans la domesticité de son laboratoire? Des expériences aussi curieuses — on n'ose dire amusantes — ont été instituées et diversifiées pour l'étude de chaque point dans ce domaine encore presque inconnu de l'étude de l'instinct. Le chapitre sur le chien et l'application aux animaux de la méthode usitée pour les sourds-muets, sans être pour l'auteur une épreuve absolument décisive, montrent que les chiens, et *à fortiori* les autres animaux, associent difficilement des idées, même extrêmement simples.

Aucune conclusion générale, nous l'avons déjà dit, n'est même esquissée par l'auteur à la suite de ce répertoire de faits; en les publiant, il ne voulait qu'attirer l'attention sur des idées nouvelles et provoquer les observations d'expérimentateurs patients. On peut espérer que ce but sera atteint, et qu'à l'exemple de Sir John Lubbock, d'autres viendront défricher ce domaine, où l'étude exacte de la nature peut si bien éclairer certains problèmes obscurs de la philosophie.

A. Delaire.

Essai de Bibliographie charitable, par Camille Granier, inspecteur général des services administratifs du ministère de l'intérieur. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de 450 p. — Prix : 17 fr. 50.

Dans une introduction de cent soixante-douze pages, l'auteur parle de la question sociale, de la mendicité, de l'hospitalisation, de l'assistance des enfants, des aliénés, etc. Nous aurions les plus expresses réserves à formuler sur les idées que renferme cette introduction, qui embrasse d'ailleurs des sujets beaucoup trop vastes pour être traités en quelques pages. Il suffira d'indiquer que, pour M. Granier (p. 15), l'Église, défendant les intérêts des pauvres et des petits contre les puissants du jour, reste « dans son caractère d'éternelle révoltée. »

En ce qui concerne l'odieuse laïcisation des hôpitaux (p. 122-126), « La préférence pour la laïque était, selon l'auteur, générale dans le

corps médical; » seulement, ajoute-t-il, les médecins ont protesté en vue de sauver leur clientèle! « Cette clientèle riche, aristocratique, avait naturellement pris part dans la question en faveur des religieuses. Il eût été dangereux de froisser son engouement!! » Tout commentaire paraît superflu. M. l'Inspecteur pense, quant à lui, que le remplacement des Sœurs par des surveillantes présente plus d'avantages que d'inconvénients.

Nous arrivons maintenant à la bibliographie; elle renferme deux mille cent quatre-vingt-un ouvrages publiés en langue française; c'est incontestablement le travail le plus important paru jusqu'ici. Les divisions adoptées sont rationnelles et un index alphabétique simplifie les recherches. Nous ferons une première critique : M. Granier a eu évidemment sous les yeux les documents qu'il mentionne ; or il n'indique jamais le nombre des pages de chaque volume; de telle sorte qu'il est impossible de savoir s'il s'agit d'une simple brochure ou d'un gros in-8 de huit cents pages. C'est une lacune regrettable que rien ne peut justifier.

En second lieu, l'auteur, qui se plaît à énumérer une foule de brochures sans importance, des œuvres d'imagination comme *la Pitié* de Delille, omet des travaux de grande valeur, indispensables à quiconque veut étudier l'histoire de la charité en France ; nous citerons au hasard : Léopold Delisle, *Fragments de l'histoire de Gonesse ;* — Ch. de Beaurepaire, *Histoire de l'Hospice d'Avranches;* — Germain, *la Charité à Montpellier;* — C. Guigue, *l'Hôtel-Dieu et le Pont du Rhône; les Voies romaines du Lyonnais déterminées par les hôpitaux;* — Abbé U. Chevalier, *les Hôpitaux de Romans;* — Castan, *Histoire de l'hôpital du Saint-Esprit de Besançon;* — Guignard, *Hôtel-Dieu le Comte de Troyes ;* — Léon Maître, *Histoire des hôpitaux de Nantes et de Laval, etc.* Nous avons vainement cherché ces ouvrages et beaucoup d'autres à l'index et aux monographies des fondations charitables (p. 227 à 244). Les travailleurs auraient cependant plus d'intérêt à trouver ces indications qu'à apprendre qu'il existe des livres intitulés : *les Amoureux de Sainte-Périne,* par Champfleury (n° 30); — *Les Mystères du Mont-de-Piété,* par Capendu (n° 31); — *Les Amours d'un interne,* par J. Claretie (n° 41).

Nous nous étonnons aussi de l'omission des Inventaires d'*Archives hospitalières* des départements, cette mine inépuisable de renseignements. Il aurait été facile de donner la liste des inventaires imprimés, en copiant une page des publications du ministère de l'instruction publique.

En résumé, l'introduction de M. Granier a peu de rapports avec la bibliographie qu'elle précède; on pourrait la supprimer sans inconvénients. Nous aimerions aussi à voir disparaître au moins cinq cents volumes ou brochures inutiles, qui pourraient être remplacéspar des ou-

vrages d'une réelle importance, malheureusement omis par l'auteur. Néanmoins, malgré ces défauts, ce volume est, ainsi qu'il a été dit plus haut, le plus complet et le plus méthodique que nous possédions. Bien supérieur à l'essai inséré aux annexes du Congrès international d'assistance de 1889, il est appelé à rendre de grands services à tous ceux qu'intéressent les questions sociales et charitables si graves et si actuelles.

LÉON LALLEMAND.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire général de la langue française, *du commencement du* XVII*e siècle jusqu'à nos jours,* precedé d'un traité de la formation de la langue, par MM. ADOLPHE HATZFELD, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, et ARSÈNE DARMESTETER, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des lettres de Paris, avec le concours de M. ANTOINE THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de Paris. Fascicules I-V. Paris, Ch. Delagrave, s. d., in-8. — Prix du fascicule : 1 fr.

C'est en 1871 que MM. Hatzfeld et Darmesteter conçurent le projet d'un dictionnaire de la langue française. Près de vingt ans d'un travail assidu leur permirent de réunir les matériaux dont ils avaient besoin, de les préparer, de les agencer et d'achever l'œuvre. La mort n'est heureusement venue ravir M. Darmesteter que quand l'impression du volume était commencée et que, le traité de la formation de la langue française étant écrit en partie, il suffisait, pour le mettre à point, de rédiger les notes laissées par l'éminent professeur. C'est là le travail qu'a bien voulu exécuter M. Antoine Thomas, un élève du maître, aujourd'hui chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.

Cinq livraisons ont paru, qui contiennent les lettres A et B et le commencement de la lettre C (jusqu'à CEPENDANT). Cela suffit pour permettre de se faire une idée de l'ouvrage. Ce qui nous y a surtout frappé, ce qui en fait vraiment le caractère particulier, c'est l'ordre admirable, c'est la clarté qui règne dans tout l'ouvrage, c'est l'excellence et la rigueur de la méthode qu'ont mise en usage les auteurs.

L'on est assez habitué à ne trouver dans les lexiques que des recueils, qui visent à être complets, des mots d'une langue, où les différents sens de ces mots sont mêlés confusément, et où les exemples, parfois mal choisis, n'offrent pas de références précises qui pourraient être une garantie d'exactitude. Les auteurs du nouveau dictionnaire se sont « efforcés, suivant leurs propres expressions, pour tous les mots que contient le Dictionnaire, d'établir la signification primitive fondée sur l'étymologie et les sens intermédiaires qui conduisent au sens propre ; de suivre le sens propre dans son développement historique, sans perdre de vue l'idée qui relie logiquement entre elles les acceptions dérivées ou figurées ; de déterminer au moyen de cette idée leur

succession et leur filiation ; de confirmer par des exemples courts et décisifs l'étymologie, la définition et le classement des sens. »

Leur objet étant de composer un dictionnaire de la langue commune, ils n'avaient pas à se préoccuper de donner place dans leur ouvrage à tous les mots qui se peuvent rencontrer soit dans les écrits, soit dans la conversation ; ils ont, de parti pris, exclu les expressions dialectales qui ne sont en vigueur que sur une partie restreinte du territoire français ; ils ont exclu, à plus forte raison, les termes créés par un écrivain pour désigner un nouvel objet, et qui n'ont point pénétré dans l'usage général. Le départ était quelquefois difficile à faire ; il nous semble que MM. Hatzfeld et Darmesteter y ont bien réussi.

La partie étymologique de leur ouvrage nous a aussi fort satisfait ; ils comprennent par là « l'histoire du mot dans sa forme et dans sa signification ; » ils donnent donc d'abord le mot étranger ou même français, d'où dérive celui qu'ils étudient, et ils se sont efforcés ici de ne présenter que les étymologies sûres ou du moins les plus vraisemblables. Ils font ensuite connaître les formes diverses que le mot a revêtu dans le cours des siècles. Ils ont soin de fournir le plus ancien exemple qu'ils connaissent de l'emploi du mot en français ; quand le mot usité dans l'ancienne langue est tombé pendant une assez longue période de temps en oubli, le lecteur en est prévenu.

Un autre point par où le *Dictionnaire général de la langue française* l'emporte sur les ouvrages similaires, c'est la définition. L'on sait combien il est fréquent chez les auteurs de dictionnaires de définir un mot par un autre qui offre en effet quelque analogie de sens ; puis de définir ce second mot lui-même par le premier. MM. Darmesteter et Hatzfeld ont examiné scrupuleusement leur travail à ce point de vue, et les définitions qu'ils donnent sont en général claires, précises, malgré parfois un peu de longueur.

Nous sommes encore forcé de reconnaître la supériorité du nouveau dictionnaire à un autre point de vue : le classement des sens. L'on suit dans leur travail la marche de chaque mot passant d'un sens à un autre. Les acceptions principales forment les grandes divisions de chaque article, dans lesquelles viennent s'échelonner les acceptions secondaires, chacune à sa place. Il résulte de ce classement méthodique des sens une netteté qui satisfait l'esprit ; et la disposition typographique adoptée rend cette netteté sensible à l'œil.

Les exemples, bien choisis et distribués avec sobriété, offrent une garantie d'exactitude qui n'est point à dédaigner, dans les renvois précis aux textes ; les vérifications que nous avons faites ne nous ont pas montré les auteurs en faute.

En somme, le *Dictionnaire général de la langue française* nous a semblé supérieur aux ouvrages similaires, même au dictionnaire de

Littré qu'il ne supprimera pourtant pas, parce que le cadre plus large de ce dernier lui conservera une certaine utilité.

C'est la méthode rigoureusement scientifique, l'ordre et la clarté, qui assurent au *Dictionnaire général* cette supériorité qu'il ne perdra point de longtemps. E. G. L.

Études morales et littéraires. Épopées et romans chevaleresques, par Léon de Monge. T. II. Paris, Palmé; Bruxelles, Société belge de librairie, 1889, in-12 de 388 p.

Voici le second volume de ces substantielles études sur la littérature du moyen âge, dont j'ai signalé le premier ici (t. L, p. 435), en même temps que j'enregistrais la promesse de l'auteur de nous en donner bientôt la suite. Au cours de l'enquête qu'il a ouverte sur le caractère esthétique et moral de la littérature du moyen âge, M. de Monge se voit amené à étudier une catégorie d'œuvres poétiques bien distinctes de ces nobles poèmes qui s'appellent la *Chanson de Roland*, le *Poème du Cid*, les *Nibelungen*. A la littérature populaire et nationale, représentée par les chansons de geste, a succédé la littérature mondaine et aristocratique des romans de chevalerie. Le cycle de la Table-Ronde, en effet, se distingue de celui de Charlemagne, moins encore par les sujets qu'il traite, que par le public auquel il s'adresse, et par le ton sur lequel il lui parle. Sous la plume d'un Chrétien de Troyes, d'un Wolfram d'Eschenbach, d'un Godefroid de Strasbourg, l'art nouveau, « cet art étrange et pervers, mais puissant » (p. 177) s'épanouit dans toute sa plénitude, avec ses qualités séduisantes et sa foncière immoralité. L'unique sujet, c'est l'amour, mais l'amour coupable, car dès lors, dans la société galante et raffinée qui faisait ses délices des aventures de Lancelot et de Perceval, un roman eût manqué de charme s'il n'avait pivoté autour de l'adultère sempiternel.

M. de Monge, décidément, n'aime pas cette littérature qui remplace le culte de la vertu chrétienne par celui d'un faux honneur, et dont toutes les productions, à son gré, méritent la note flétrissante que le grand poète du moyen âge a infligée à l'une d'elles : *Galeotto fu il libro e chi lo scrisse*. On pourra n'être pas d'accord avec lui dans tous ses jugements, on pourra trouver qu'il est parfois trop sévère pour cette pauvre imagination chevaleresque, qui, jusque dans ses conceptions les plus étranges, gardait encore quelque chose de noble et de fier, avec je ne sais quelle sincère aspiration à un idéal chimérique peut-être, élevé toutefois. Dans l'ensemble cependant, et pour peu qu'on se tienne sur le terrain solide et sacré de la morale chrétienne, il est impossible de ne pas lui adjuger ses conclusions.

Mais, si le moraliste est exposé à ne pas rallier tous les suffrages — chose dont je m'assure qu'il se console d'avance — le critique litté-

raire désarmera peut-être les oppositions par la justesse et l'originalité de ses aperçus, par la finesse de ses observations, par la beauté élégante de son langage. Qui ne lira avec plaisir et profit les pages indiquées dans la table des matières sous ces rubriques : *Double idéal d'égoïsme dans l'amour : idéal masculin, idéal féminin. — La Chevalerie qu'on prêche, la chevalerie qu'on rêve et la chevalerie qu'on pratique*, et tant d'autres ?

La partie du livre consacrée à l'étude des autres monuments de la littérature chevaleresque (*Roland furieux*, *Amadis*, *Don Quichotte*, *Don Juan*) n'est pas moins nourrie d'idées, pas moins riche en aperçus ingénieux et en idées fécondes. Tout y est à lire et à savourer. Je recommande spécialement les pages émues sur Cervantès, pleines d'une chaude et communicative sympathie pour ce grand écrivain derrière lequel, pour parler comme Pascal, on est tout ravi de trouver un homme. Je signale aussi les considérations finales, si originales et si vraies, sur la persistance des types romanesques : « La dernière fois que j'eus l'honneur de rencontrer Amadis, c'était dans *l'Assommoir* ; il se nommait Gueule d'Or. » Mais il faudrait trop citer s'il fallait donner une idée complète de ce charmant livre, qui fait honneur aux lettres belges et qui donne une haute idée du cours de littérature de l'Université de Louvain. GODEFROID KURTH.

Canti popolari Siciliani raccolti ed illustrati de GIUSEPPE PITRÈ. Seconda edizione, interamente refusa. Palermo, Carlo Clausen, 1891, 2 vol. de XXI-482 et 487 p. — Prix : 10 fr.

A plusieurs reprises, j'ai eu à m'occuper, et d'une manière assez approfondie, de la poésie populaire sicilienne, si riche, si intéressante et qui semble avoir rayonné sur toute l'Italie (*Revue de l'Est*, octobre 1869 ; — *Correspondant*, 10 juillet et 25 décembre 1872 ; — *Revue critique*, 2 juillet 1870, 2 novembre 1872, 14 juin 1873 ; — *Polybiblion*, 1873, p. 29, etc.). Je ne puis, de nouveau, revenir ici à un sujet qui exigerait de trop amples développements et ne m'offrirait, après tout, que des redites. Je dois me borner à annoncer la nouvelle édition d'un livre qui, il y a vingt ans, a classé M. G. Pitrè au rang des plus éminents érudits. Ce livre était si bien conçu, si bien exécuté, que son auteur, tout en le revoyant avec soin, n'a eu que peu de changements à y faire. L'examen de quelques pièces ont amené M. Pitrè à la certitude qu'elles n'appartenaient pas véritablement à la poésie populaire ; avec son tact, il avait pensé que le *Barone* (t. I, p. 119 de la première édition) par exemple, ne présentait pas tous les caractères d'authenticité voulus ; depuis, l'ami qui lui avait communiqué cette *storia*, lui a avoué qu'il s'était rendu coupable d'un pastiche, et le *Barone* a disparu, de même que quelques autres morceaux de facture artistique.

Un certain nombre de poésies nouvellement récoltées et d'une origine indubitable ont fourni la matière d'un appendice et remplacé les morceaux supprimés. Cet appendice est suivi d'un essai sur les chants de l'île d'Ustica qui ne figure pas dans la première édition. Dans cette première édition, M. Pitrè avait indiqué les références étrangères, il ne les a pas conservées, le nombre des publications folk-loristes s'étant accru à tel point que de tels rapprochements eussent été trop considérables, sans parvenir à être complets. L'introduction par laquelle s'ouvre l'ouvrage (*Studio critico sui canti popolari*) n'a subi que de très légers changements portant, non sur le fond du sujet, mais simplement sur l'agencement de certaines phrases. L'ordre dans lequel les poésies ont été placées n'a été que peu modifié; enfin, on trouve à la fin du second volume le glossaire et les mélodies de la première édition. Celle-ci a disparu depuis longtemps, et ceux de nos lecteurs qui n'auraient pu se la procurer apprendront avec satisfaction qu'ils n'ont plus à la regretter, grâce au désintéressement et au zèle d'un éditeur vraiment ami des lettres, M. Carlo Clausen.

TH. P.

Poèmes et Ballades, de A.-C. SWINBURNE. Traduction de GABRIEL MOURRY et introduction de Guy de Maupassant. Paris, Savine, 1891. In-12 de XXVI-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît fort peu en France Algernon Charles Swinburne; on l'apprécie médiocrement en Angleterre, et c'est cependant un des plus grands poètes de notre temps. Les *Poèmes et Ballades*, dont M. G. Mourey nous donne aujourd'hui une bonne traduction, parurent à Londres, en 1866, et soulevèrent dans le Royaume-Uni une émotion indignée. Les Anglais ont une tendance marquée à faire « des tableaux couvrir les nudités; » aussi furent-ils frappés de stupeur en constatant les incroyables hardiesses de Swinburne. Poète comme Alfred de Musset, détraqué de génie comme Edgar Poë, moderniste comme Verlaine et Mallarmé, le jeune écrivain ne pouvait être goûté des admirateurs de Tennyson et cependant quelle âme d'artiste se révèle dans *Laus Veneris* et dans la *Ballade de la mort!* « Artiste, nous dit M. de Maupassant, il l'est en même temps à la manière ancienne et à la manière moderne. Lyrique, épique, épris du rythme, poète d'épopée, plein du souffle grec, il est aussi un des plus raffinés et des plus subtils, parmi les explorateurs de nuances et de sensations qui forment les écoles nouvelles. »

Il m'est impossible non seulement d'analyser mais même de citer ici les soixante-deux poésies qui forment ce volume. Les unes sont de vrais chefs-d'œuvre de sentiment; d'autres donnent le cauchemar, comme *Après la mort*, où les quatre planches d'un cercueil causent

avec le cadavre qu'elles viennent d'étreindre ; d'autres enfin — et elles sont malheureusement trop nombreuses — portent l'empreinte d'une sensualité et d'une immoralité révoltantes. Robert Buchanam, dans son livre *l'École sensuelle*, attaqua violemment Swinburne et contribua à arrêter le succès de *Poèmes et Ballades*.

Je recommande *Un Camée* qui se termine par cette strophe vigoureuse :

Les sens et les douleurs et les péchés
Et les étranges amours qui sucent les seins de la Haine,
Jusqu'à ce que les lèvres et les dents mordent dans leur blessure aiguë,
Le suivaient semblables à des bêtes avec un battement d'ailes et de nageoire.
La Mort se tenait seule derrière un portail béant,
Sur la serrure duquel était écrit : Peut-être.

Mais c'est en anglais qu'il faut lire Swinburne pour goûter la saveur de ces poèmes où sont évoquées tant de visions désordonnées et enfiévrantes. Swinburne a, depuis longtemps, délaissé l'art pur pour chanter des idées politiques et sociales. Il est devenu républicain sermonneur, et, de son paradis mahométan, il est retombé sur la terre. Son talent poétique y a singulièrement perdu. Nous déplorons cette chute. Avec son tempérament d'artiste, sa merveilleuse finesse d'observation psychologique, sa langue virile et rythmée, l'auteur de *Poèmes et Ballades* méritait de s'élever dans les régions sereines que vivifient les souffles chrétiens. ROGER LAMBELIN.

L'Opéra Comique pendant la Révolution, de 1788 à 1801, d'après des documents inédits et les sources les plus authentiques, par ARTHUR POUGIN. Paris, Albert Savine, 1891, in-18 de 337 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est seulement en 1790 que le théâtre de la Comédie italienne, qui avait conservé ce nom, bien que depuis plus d'un demi-siècle il ne s'y jouât que des pièces françaises, s'appela l'Opéra Comique. La nouvelle salle, construite sur l'emplacement des jardins de l'hôtel de Choiseul, avait été inaugurée le 28 avril 1783 ; elle brûla en janvier 1838 et le 25 mai 1887 ; on attend encore sa reconstruction. On l'appelait aussi le théâtre Favart qu'il ne faut pas confondre avec le théâtre de Monsieur qui, des Tuileries transporté rue Feydeau, prit le nom de cette dernière rue et faisait concurrence à la salle voisine. Après douze années de rivalité, ces deux théâtres, instruits par de coûteuses expériences, fondirent, en septembre 1801, leurs deux troupes, et se placèrent sous la protection du gouvernement qui leur assura une subvention annuelle de 50,000 francs.

M. Arthur Pougin a eu à sa disposition, pour retracer cette histoire de l'Opéra Comique entre 1789 et 1801, les registres de caisse et d'administration de l'ancien théâtre Favart. On y trouvera mention-

nées les nombreuses pièces, dont beaucoup de circonstance, qui se succédèrent dans cette période ; on constatera les efforts de cette vaillante troupe pour lutter contre les difficultés du temps, les emprunts succédant aux emprunts, les débats avec la Commune qui proscrivait tout ce qui pouvait rappeler l'ancien régime, les emprisonnements des artistes dont quelques-uns même montèrent sur l'échafaud. Ils s'étaient plaints, naguère, de la clôture annuelle qu'amenait la quinzaine de Pâques ; en 1792, ils furent affranchis de cette obligation. Mais par combien de relâches et de représentations gratuites ne fut pas racheté ce changemeut ! Rien que pour cette année 1792, relâche le 22 juillet à l'occasion des enrôlements ; relâche du 10 au 17 août ; relâche du 2 au 17 septembre ; relâche le 11 décembre à cause du procès du Roi ; nous pourrions poursuivre et noter ces fermetures momentanées, brutalement et subitement ordonnées, et correspondant à toutes les journées révolutionnaires. Disons pourtant, en passant, que, le 21 janvier, le théâtre joua comme à son ordinaire, tandis qu'il ferma le 24, à cause des funérailles de Le Pelletier Saint-Fargeau.

La recette aux bureaux était bonne ; celle des loges à l'année avait subi, au contraire, une décroissance marquée. De 1783 à 1788, cette dernière recette avait monté de 278,322 livres à 444,450 ; en 1789, elle atteint à peine 400,000 livres ; en 1790, elle baissa tout à coup à 185,671 ; en 1793, elle n'est plus que de 33,697 livres. L'un des premiers effets du 18 brumaire, pour l'Opéra Comique, fut que « la citoyenne Bonaparte » versa 1,299 livres pour quatre mois en retard de sa loge à l'Opéra Comique.

Le livre se termine par un appendice où l'on trouvera de curieux extraits du registre des délibérations de la société de l'Opéra Comique.

VICTOR PIERRE.

Histoire des littératures étrangères, par H. TIVIER, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, lauréat de l'Institut. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 662 p. — Prix : 4 fr.

M. Tivier, ayant publié une *Histoire de la littérature française*, s'est dit sans doute qu'en s'aidant de bons auteurs, il écrirait tout aussi bien une histoire des littératures étrangères. Étrangères dans le langage des écoles n'est qu'un équivalent d'européennes, et désigne particulièrement les choses d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. En tête de son introduction, M. Tivier semble adopter pour lui-même une règle fort judicieuse établie par Villemain : « Nous ne devons nous attacher qu'aux noms célèbres et aux esprits originaux, dont l'influence s'est exercée sur l'Europe et sur la France. » Programme très sage à tous points de vue : le lecteur à initier n'a pas besoin de noms peu connus et de menus détails, qui perdent tout re-

lief par leur entassement même. Quant à l'auteur, si, dans son désir d'être complet, il ne se contente pas d'esquisser à grands traits les hautes personnalités sur lesquelles abondent les documents et les études, il s'expose, quand son travail est de seconde main, — ce qui arrive le plus souvent, — à tomber en d'étranges bévues : confusions, omissions, inexactitudes matérielles de tout genre, affirmations contestables, erreurs manifestes sur la valeur relative des œuvres et des hommes. Tel est le cas de M. Tivier, qui ne connaît évidemment aucune des langues dont il raconte la littérature, et n'a aucune idée personnelle sur le sujet qu'il traite. Pas une citation, pas une appréciation qui ne soient l'écho d'une traduction ou d'une étude de quelque écrivain français. Il semblerait que toutes les œuvres originales de la littérature européenne aient été jadis détruites dans un cataclysme, et qu'il ne soit plus possible d'en parler que par ouï-dire ou d'après les découvertes des archéologues.

L'histoire de la littérature italienne résumée en moins de cent pages est un peu écourtée. Toutefois M. Tivier suit assez fidèlement Villemain et M. Perrens pour ne pas trop s'égarer; il se fût fait guider jusqu'au bout par M. Amédée Roux, qu'il n'aurait pas oublié Berchet, Pindemonte, Giusti, Azeglio, Grossi, Guerrazzi, Prati, parmi nos contemporains d'hier, quand il accorde quatre pleines pages à l'insipide Silvio Pellico, et Bersezio, Verga, Farina, Carducci, Zanella, Rapisardi, Gubernatis, parmi nos contemporains d'aujourd'hui. On ne dit pas indifféremment Dante ou le Dante, Arioste ou l'Arioste, Tasse ou le Tasse; *canzone* fait *canzoni* au pluriel; l'auteur de *la Monaca di Monza* s'appelle Rosini et non Rossini. Les mêmes incorrections et omissions se retrouvent dans l'histoire de la littérature espagnole. Il faudrait ne pas donner tour à tour les deux genres à *cancion;* ne pas confondre assonant avec assonance; ne pas traduire *los Tratos de Argel* et non *d'Argel,* par les « traitements d'Argel; » ne pas écrire *Numantia* pour *Numancia, el Viado,* pour *O Viudo,* Hartzembusch pour Hartzenbusch, Fernand y Gonzalès pour Fernandez y Gonzalez, Ologaza pour Olozaga, etc. Une mention aurait pu être accordée à Toreno, Conde, Esirich, Becquer, Alarcon, Valera, etc. Les *Doloras* de Campoamor, qui ne sont pas citées, assureront mieux sa réputation que le *Drame universel.* Cinq pages seulement sont accordées inopinément, en pleine littérature espagnole, à « un aperçu de la littérature portugaise. » Parmi les huit auteurs nommés au hasard, on a lieu de s'étonner de rencontrer à côté de Bernardim Ribeiro qu'il n'était pas urgent de franciser contre tout usage en Bernard de Ribeiro, le nom de Macias, qui n'est connu que par une chanson apocryphe, et celui du grand Albuquerque, dont le fils a seul bien mérité des lettres, tandis que Garcia de Rezende, Diogo Bernardes, Francisco Moraes, Luiz de

Souza, Sá e Miranda, Antonio Ferreira, Garção, les Brésiliens Gonzaga et Gonçalves Dias, Castilho, Garrett et Herculano, sont laissés de côté. Pauvre Portugal!

Pour l'Angleterre, M. Tivier a peut-être mieux réussi à résumer ses devanciers, — il y en a tant et quelques-uns ont atteint la perfection du genre; — mais il n'en continue pas moins à défigurer les rares mots étrangers qui arrivent jusqu'à son texte sans avoir passé par le domaine public. *Manibogion* au lieu de *Mabinogion*, *Lochsley-hall* au lieu de *Locksley Hall*, *Higler panthsism* au lieu de *Higher pantheism*. Le personnage de Vivien mis en scène par Tennyson, créé lord en 1883 et non en 1864, n'est pas le héros de chanson de geste, mais une héroïne, Viviane. Je ne sais d'où M. Tivier a tiré ses analyses des poètes contemporains pour avoir la main si malheureuse : il confond la trame de *Lalla Rookh* avec celle de la *Lumière du harem;* il imagine dans la *Princesse* un combat de cinquante chevaliers... « contre autant de dames. Ida se mesure avec l'offenseur, le blesse gravement... » Tennyson est bien innocent de telles brutalités. *Évangéline* n'est qu'une « épopée-idylle assez semblable à *Hermann et Dorothée,* » et c'est tout. *Aurora Leigh,* publiée il y a trente-cinq ans, n'est pas précisément une œuvre récente. Il est matériellement inexact d'avancer que Southey, auteur de cent-neuf volumes et de tant de gros poèmes, « a laissé moins encore » que Coleridge, poète à la veine si rare, ou du moins il faudrait s'expliquer. Poe, Whittier, Walt Whitman, avaient leur place marquée auprès de Bryant et de Longfellow; Swinburne et Alfred Austin méritaient de ne pas être passés sous silence.

L'excellent livre de M. Heinrich a servi à M. Tivier de fil conducteur dans le dédale de la poésie allemande. Dérogeant à ses habitudes, notre auteur se préoccupe de la poésie jusqu'après 1870. Il n'est pas d'ailleurs pour cela plus complet que dans ses autres résumés, car il ignore les romanciers du siècle entier. Je ne signalerai que quelques incorrections : Wartbourg ou Vartzbourg, Schlemill, Eichendorf, Shekendorf, *Reisibilder,* Kerlaar, etc., au lieu de : Wartburg, Schlemihl, Eichendorff, Schenkendorf, *Reisebilder,* Kevlaar. Fautes d'impression! dira-t-on. Non, ce n'est pas une simple faute d'impression que d'écrire Kleitz au lieu de Kleist, quand des deux poètes de ce nom on oublie en même temps le seul important; d'écrire Théodore Kerner au lieu de Théodore Kœrner (p. 591) et d'attribuer par suite (p. 616) audit « belliqueux Kerner, » mort célibataire à vingt-deux ans, la paternité de Théobald Kerner, fils de Justinus Kerner, homme des plus pacifiques. *Hermann et Dorothée,* composé en 1796 et publié en 1797 peut-il être dit « le dernier chef-d'œuvre de Gœthe, » quand la première partie de *Faust* ne parut complète qu'en 1808? Et ce poème n'a pas suivi, mais précédé *la Fiancée de Corinthe* et *l'Ap-*

prenti sorcier, « plaisante reproduction d'un fabliau du moyen âge, » conté d'abord en grec par Lucien, monsieur le doyen — : les deux ballades composées en mai et juin 1797 furent publiées en 1798.

Rien qu'à relever sans discussion ni commentaire quelques-unes des erreurs matérielles que j'ai pu découvrir à une première lecture partielle et bien superficielle, j'ai déjà dépassé les bornes ordinaires de nos comptes rendus, et je n'ai rien dit encore des littératures considérées comme secondaires : elles sont, cela va de soi, encore plus « étrangères » à M. Tivier que les autres, et il lui eût été si facile de n'en souffler mot, qu'il est vraiment bien coupable. Je ferai ce que M. Tivier aurait dû faire : je ne parlerai pas des « Scandinaves qui se rattachent aux Slaves par l'affinité du sang, » ni des Hollandais, des Tchèques, des Polonais, des Hongrois, si ce n'est pour noter la mort de Runeberg, qui, depuis quatorze ans, ne jouit plus paisiblement de sa gloire que dans l'autre monde, et pour réclamer une place en faveur de Bilderdijk, le Gœthe des Hollandais, mort en ce siècle, mais déjà célèbre au siècle dernier ; aucun nom en son pays ne prime le sien, et son oubli n'a pas d'excuse. Mais je ne puis, sans mot dire, laisser défiler la littérature russe, en si grande vogue actuellement. On va voir quelle confiance méritent les renseignements recueillis par M. Tivier. La *Chronique* de Nestor est latine au même degré que celle de Villehardouin est grecque ; *byline* ne peut s'orthographier *bilyne;* le *Chant d'Igor* était primitivement en vers et non en prose, et dans les écoles russes on tire les oreilles à l'enfant qui traduit ici *polk* par bataillon au lieu d'expédition ; Lomonossov n'a droit qu'à un seul *m* et se conterait d'un seul *f* ou d'un *v* comme tous ses consorts; Lermontov n'est pas le prédécesseur de Pouchkine, mais son successeur immédiat ; il n'y aucune raison pour traduire *Un héros de notre temps* par les *Héros du siècle ;* le *Ménestrel* de Joukovsky n'est pas une ballade, mais une cantate dialoguée de près de sept cents vers ; Rousban doit être corrigé en Rouslan ; Petohorine n'est le titre d'aucune nouvelle de Pouchkine, c'est le nom du « héros de notre temps » de Lermontov ; les *Bohémiens* et les *Frères brigands* ne sont pas des « nouvelles en prose, » mais des poèmes en vers ; Pouchkine est mort à trente-sept ans et non à vingt-sept, Dostoievsky ne peut s'écrire Dostoievstky, et son roman est intitulé : *Souvenirs de la maison morte* ou *des morts* et non *de la maison insensible ;* l'héroïne de *Premier amour*, de Tourgueniev, se nomme Zénaïde et non Annouchka, celle-ci appartient à une autre nouvelle à laquelle son nom — *Assia,* en russe — sert de titre ; le *Tsar Fédor*, d'Alexis Tolstoï, ne doit pas prendre le pas sur *Ivan le Terrible,* dont il est la suite ; *Joie de famille* et *Katia,* de Léon Tolstoï, ne sont que deux titres du même roman, etc. Et tout cela en douze pages seulement, ce pourquoi ma liste d'oubliés ne contiendra que le nom de Griboïédov.

Deux mots seulement de conclusion ; on ne résume bien que ce que l'on sait personnellement à fond. Que dirait M. Tivier du téméraire qui oserait, de la meilleure foi du monde, porter un jugement sur les auteurs grecs, latins ou français, sans en avoir jamais lu une ligne dans le texte ? Les étrangers ont droit aux mêmes égards, et j'ai bien peur que l'outrecuidante ignorance française ne leur fasse hausser les épaules, si jamais tombe entre leurs mains ce livre signé d'un doyen de Faculté et publié par une des plus sérieuses librairies classiques de Paris.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Œuvres oratoires de Bossuet, édition critique complète, par l'abbé J. LEBARQ, docteur ès lettres. Tomes I et II. Lille, Desclée, de Brouwer, 1890-91, 2 vol. in-8 de LVIII-595 et XVIII-575 p. — Prix : 6 fr. le vol., par souscription 5 fr. (l'ouvrage formera 6 vol.).

Ce n'est que de nos jours que la gloire de Bossuet devait recevoir tout son lustre. Il y a un peu plus d'un siècle, on ne connaissait de lui, en fait d'œuvres oratoires, que les *Oraisons funèbres* et quelques discours de circonstance, comme le *Sermon sur l'unité de l'Église,* et le *Sermon pour la profession de Mlle de la Vallière ;* encore ce dernier parut-il sans son approbation. Hors de là, rien ne semblait avoir survécu de cette immense production de plus de cinquante années d'un ministère incessant, jusqu'au jour où, après des fortunes diverses, les manuscrits de ses sermons tombèrent aux mains d'un bénédictin, qui entreprit de les donner au public. Dom Deforis fut le premier qui tenta de rendre à Bossuet, parmi les orateurs sacrés, le rang auquel il avait droit.

Mais Dom Deforis était de son temps, et, tout en faisant justice au mérite de son entreprise, force nous est de constater qu'il s'est permis sur les sermons des retouches de style, des suppressions, des amalgames, voire même des interpolations qui, bientôt après, furent adoptés et consacrés par l'édition de Versailles (1815). M. Lachat, si sévère pour ses devanciers, sans faire preuve de plus de critique, montra moins encore de sincérité dans la reproduction de cette partie des œuvres de Bossuet. Nombre de manuscrits lui ont échappé, et, parmi ceux qui lui passèrent sous les yeux, combien qu'il ne sut pas lire ou auxquels il assigna une date fausse! Ceux-là seulement le savent qui ont repris après lui le travail commencé par Dom Deforis.

Déjà l'abbé Vaillant, dans sa thèse sur *les Sermons de Bossuet,* d'après les manuscrits (Paris, 1851) ; M. Floquet, dans ses intéressantes *Études,* avaient compris la nécessité de reviser le texte des sermons et de les replacer dans le cadre et à l'époque où ils avaient été prononcés, de renoncer par conséquent à l'ordre liturgique, commode sans doute à certains égards, mais si défectueux pour la con-

naissance des progrès de la langue et du talent même de l'écrivain. C'est ce que démontra péremptoirement M. Gandar dans un travail admiré (*Bossuet orateur,* Paris, 1867), et ce qu'il pratiqua le premier dans le *Choix de sermons,* de la jeunesse de son auteur favori. Vint ensuite M. Gazier, qui, dans une édition classique très bien faite (Paris, 1882), publia vingt-trois sermons, réputés parmi les plus beaux, et soigneusement revus sur les manuscrits. Mentionnons seulement pour mémoire le *Choix* fait par M. Brunetière (Paris, 1882), qui alors, se consolant facilement de la perte de quelques originaux, se contenta de collationner vingt sermons sur les meilleures éditions, mais qui, depuis, donna à part les deux *Sermons sur l'Honneur du monde et sur la Mort* (Paris, 1883), d'après les manuscrits autographes conservés à la Bibliothèque nationale.

La question des sermons en était là, quand, en 1889, M. l'abbé Lebarq, de la maison des Carmes à Paris, soutint en Sorbonne une thèse pour le doctorat, ayant pour titre : *Histoire critique de la prédication de Bossuet* (Lille, 1888). Quel fut l'éclat de la soutenance, de quelles louanges fut salué le nouveau docteur par les membres de la Faculté des lettres les plus à même de juger de l'importance et de la valeur de ses découvertes, nous n'avons pas à le redire ici. Tous les amis de Bossuet, — et ils sont plus nombreux que jamais à cette heure dans l'Université et ailleurs, — se réjouirent à la pensée que, dans un avenir prochain, on pourrait enfin lire, dans la majesté du texte intégral, les discours actuellement connus du plus grand de nos prédicateurs. Personne, plus que M. Lebarq, n'était en mesure de nous satisfaire, personne n'était mieux préparé que lui par un travail de dix années, à nous donner cette édition *ne varietur,* objet de tant de vœux. Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur.

Comme nous le disions ailleurs, la tâche de M. Lebarq était double : reviser les manuscrits et établir la date des sermons. Profitant des travaux partiels de ses devanciers, il les a de beaucoup dépassés. Nulle recherche, nulle démarche qu'il se soit épargnée ; nul manuscrit connu qui lui ait échappé ; il a frappé à toutes les portes où il espérait trouver quelque fragment inédit. Son butin ramassé, il a tout compulsé, tout collationné, confrontant les variantes, rapprochant les écritures, démêlant les surcharges et les ratures, en un mot faisant pour la première fois sur les autographes de Bossuet cette œuvre de critique dont les *Pensées* de Pascal ont été l'objet de la part des Cousin, des Havet, des Faugère.

C'est le résultat de ce travail immense que M. Lebarq nous apporte aujourd'hui dans son édition critique des *Œuvres oratoires* de l'évêque de Meaux. Elle ne comprendra pas moins de deux cent trente-cinq sermons, oraisons funèbres, esquisses ou fragments de sermons. Sans

doute il s'en faut bien que ce soit là l'œuvre entière de Bossuet, dont la prédication, commencée en 1649 à Metz, alors qu'il n'était que sous-diacre, se prolongea, après l'interruption du préceptorat, pendant toute sa carrière, et ne prit fin (1702) qu'à la veille de la fin de sa vie. L'auteur a heureusement restitué dans son *Histoire critique* (p. 337 et suiv.) un tableau de tous les sermons ou exhortations dont on trouve la mention pour l'époque de Meaux. On y verra quel zèle le grand évêque, se faisant tout à tous, déploya dans le ministère de la parole et comment il sut tenir la promesse faite par lui solennellement du haut de la chaire, le jour où il en prit possession, de consacrer tous ses talents « à l'instruction de son troupeau » et de prêcher « toutes les fois qu'il officierait pontificalement. » L'esprit reste confondu devant une telle fécondité; et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la richesse d'un tel génie ou de l'inépuisable condescendance, disons le mot, de la charité, avec laquelle Bossuet prodiguait l'or de son éloquence et de sa doctrine, aux populations de la ville et des campagnes, à ses religieuses et à son clergé.

On nous reprocherait à bon droit d'être incomplet si nous n'ajoutions quelques détails sur la méthode qu'a suivie M. Lebarq pour établir, avec autant de certitude que possible, la chronologie des sermons conservés, qu'il a entrepris de publier en les révisant. Ce n'est certes pas le moindre de ses mérites que d'avoir réussi à fixer la date de tant de discours qui jusqu'ici avaient été placés au hasard ou arbitrairement à toutes les époques de la vie du grand prédicateur au détriment de sa gloire. Avoir trouvé dans l'orthographe même de Bossuet une donnée chronologique nouvelle, c'est là, on peut le dire, la partie originale de la thèse de notre éditeur, celle qui lui a attiré en Sorbonne le plus de questions, d'attaques et d'éloges : c'est, avec les restitutions de textes, ce qui donne le plus de valeur à son édition.

« Pour que cette méthode soit vraiment féconde, avait-il dit, il faut l'appliquer en grand..., et s'imposer la tâche d'enregistrer une multitude de faits orthographiques, de les rapprocher, de les comparer, d'éliminer ceux dont il n'y a rien à conclure, pour s'attacher à ce qui est vraiment significatif; et cela non en bornant les recherches à quelques manuscrits pris un peu au hasard, mais en les étendant à l'ensemble, et particulièrement à tout ce qui se rencontrera de la jeunesse de notre auteur. » Avant 1656 (M. Lebarq le constate par des manuscrits datés), Bossuet employait les formes phonétiques : *reconêtre, parêtre, il parest, ils connessent,...* pour *reconnaître, paraître, il paraît, ils connaissent; tans, longtan* pour *temps, longtemps.* A partir de 1656, l'orthographe change et le système phonétique est abandonné pour le système étymologique. Dès lors, Bossuet réprouve en partie le système dont il s'était servi dans sa jeunesse au collège de Navarre

et à Metz, comme il le répudia plus tard solennellement dans une réponse à une consultation des membres de l'Académie. « L'ordre liturgique dans lequel on a distribué les manuscrits oratoires que possède la Bibliothèque nationale a pu faire croire à ceux qui les consultaient qu'il avait mêlé toute sa vie indistinctement les deux systèmes. Il n'en est rien. » L'auteur conclut l'exposé de sa théorie par cette remarque intéressante : « Les principales modifications qu'a subies l'orthographe de Bossuet correspondent exactement à ses principaux changements de résidence. Au sortir de la rhétorique il apporte à Paris (1642) l'habitude de l'orthographe commune, l'orthographe étymologique, à laquelle l'avaient formé ses premiers maîtres, les jésuites de Dijon. Il trouve au collège de Navarre des logiciens qui préconisent le système phonétique ; il en essaye, s'y façonne insensiblement, et, quand il part pour son canonicat de Metz (1652) il est acquis à la méthode des réformateurs. Cependant il ne s'obstinera pas à marcher contre le courant général ; bientôt il revient par degrés à l'orthographe dite étymologique. En 1656 le retour est un fait accompli. Il ne reste plus à modifier que quelques points de détail. Enfin, lorsqu'en 1659, sans renoncer à son domicile légal de Metz, et sans abandonner les œuvres de cette ville, il s'en choisit un autre à Paris, au doyenné de Saint-Thomas du Louvre, il dépouille encore son écriture d'un reste d'archaïsme, condamné par l'analogie. C'est ainsi que la constitution définitive de son orthographe, qui consiste dans un retour pur et simple à l'usage commun de son siècle, correspond au début de l'époque de Paris, c'est-à-dire de la grande époque de son éloquence. »

En possession de cette donnée certaine, M. Lebarq applique la théorie à la classification de tous les morceaux oratoires de son auteur qu'il a pu recueillir. Ce n'est pas, bien entendu, qu'il ne se serve des autres procédés déjà employés par ses prédécesseurs, tels que l'étude de la langue, les témoignages contemporains, des allusions à des faits historiques, le caractère de l'écriture, etc., surtout pour les sermons datant des deux dernières périodes de Paris et de Meaux. Mais il faut avouer que, grâce à cette clef nouvelle, il a obtenu des restitutions de dates aussi certaines qu'imprévues.

Là encore ne se bornent pas les services que rend la nouvelle édition à la cause des sermons de Bossuet. M. Lebarq a su très habilement lire les nombreux manuscrits qu'il a eus entre les mains, ce que n'ont pas toujours fait ses prédécesseurs. Quantité de mots, estropiés par Deforis et Lachat, ont, grâce à lui, retrouvé leur physionomie native. Et telle phrase qui semblait irrégulière, telle expression faible et languissante nous apparaissent maintenant tout autres, dans leur vérité première, semblables à d'antiques sculptures qu'on eût débarrassées de l'odieux badigeon qui les défigurait.

Nous en avons assez dit pour engager le lecteur à se procurer l'édition nouvelle des *Œuvres oratoires de Bossuet* s'il veut les lire dans un texte sûr et authentique. Un beau portrait de l'évêque de Condom d'après Mignard, de nombreux fac-similés, intéressants pour l'étude de l'écriture et de l'orthographe de l'auteur, ornent ces deux volumes. Nul doute que les quatres derniers, qui suivront bientôt, ne nous offrent les mêmes avantages et les mêmes jouissances que ceux-ci.

LÉON CHARPENTIER.

Mélanges oratoires, par Mgr D'HULST. I. *Panégyrique et oraisons funèbres; Discours et allocutions de circonstance.* II. *Discours sur l'éducation; Homélies et discours de rentrée.* Paris, Poussielgue, 1891, 2 vol. in-8 de VIII-475 et 424 p. — Prix : 8 fr.

Ces deux volumes de discours, publiés par l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris avant d'aborder la chaire de Notre-Dame, prouvent qu'il était digne de recueillir la succession des grands orateurs qui y étaient montés avant lui. Qu'on ouvre au hasard ce recueil, on y retrouve toutes les qualités du nouvel orateur de Notre-Dame : la distinction, la netteté, l'élégance suprême d'une parole éminemment française, qui sait toujours rester simple et exempte de recherche, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre souvent les hauts sommets de l'éloquence. Mais chez Mgr d'Hulst, la parole n'est que le vêtement de la pensée, et c'est à la pensée, c'est au fond qu'il faut aller pour apprécier la valeur de l'œuvre. Ici, le fond, c'est une doctrine où la théologie la plus sûre et la philosophie la plus pénétrante savent s'unir pour donner aux âmes une nourriture fortifiante et saine, celle qui convient le mieux à l'état actuel des esprits et aux besoins de l'heure présente. Mgr d'Hulst est un orateur qui ne déclame pas, un théologien qui ne subtilise pas, un philosophe qui ne se perd pas dans les nuages, et un savant qui n'ennuie pas. Sa pensée est claire autant que son érudition est vaste, et on peut dire qu'il réunit des qualités fort diverses et qui, chez beaucoup de nos contemporains fort distingués, ne sont pas encore parvenues à faire bon ménage ensemble? Que d'habiles écrivains qui sont vides et que de savants qui sont ennuyeux! Nous les engageons beaucoup les uns et les autres à se mettre à l'école de Mgr d'Hulst et à lire les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui.

Le premier de ces deux volumes contient d'abord des panégyriques et oraisons funèbres, en second lieu des discours et allocutions de circonstances. Les oraisons funèbres sont au nombre de deux seulement, celle de S. G. Mgr Regnault, évêque de Chartres, et celle de M. l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas. Diocésain du premier et ancien élève des plus distingués du second, Mgr d'Hulst

était mieux placé que personne pour bien parler de l'un et de l'autre. Les panégyriques sont au nombre de douze; ils sont consacrés à célébrer la vie et les vertus du *Bienheureux Réginald*, de *Jeanne d'Arc*, de *Saint Dominique*, de *Saint Ignace*, d'*Urbain II*, de *Saint Thomas d'Aquin*, du *Bienheureux Pierre de Luxembourg*, de *Saint Alphonse de Liguori*, de *Marie-Louise de France*, du *Bienheureux de la Salles*, du *Bienheureux Chanel* et de *Sainte Clotilde*. On le voit, c'est presque toute l'histoire de la France chrétienne, et Mgr d'Hulst la raconte dans des pages dignes d'elle. Quant aux discours et allocutions de circonstances que nous rencontrons aussi dans ce volume, ils ont été prononcés à l'occasion soit de l'ouverture de divers congrès, soit d'un mariage illustre, soit d'une messe du départ, soit d'un sacre d'évêque, soit de l'inauguration de monuments en l'honneur de soldats français tués à l'ennemi. Tous sujets dignes de tenter le talent élevé et si français du futur prédicateur de Notre-Dame.

Le deuxième volume nous rappelle plus spécialement l'homme d'éducation, le recteur de l'Institut catholique de Paris. Il se compose de *Discours sur l'éducation* prononcés dans diverses distributions des prix, et des homélies et discours de rentrée par lesquels l'éminent prélat a, depuis 1882, ouvert l'année scolaire dans le grand établissement d'enseignement supérieur dont il a la direction. La première partie est en quelque sorte un traité d'éducation plein d'éloquence, plein de fines observations, plein de précieux enseignements. La seconde est l'histoire de l'Institut catholique de Paris sous le rectorat de Mgr d'Hulst. On pourrait dire en même temps qu'elle est l'histoire de l'enseignement catholique supérieur en France. C'est assez pour en dire l'intérêt. Nous livrons avec confiance à nos lecteurs ces deux volumes, qui se recommandent d'eux-mêmes et qu'il suffit d'annoncer pour leur assurer bon accueil.

P. TALON.

HISTOIRE

Rome, par J. MICHELET. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-18 de 392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Michelet n'a pas toujours été le professeur orageux du Collège de France. Il fut un temps où, en bas de soie et en jabot de dentelle, il allait aux Tuileries donner des leçons d'histoire à une petite princesse de douze ans. Il s'était très vite attaché à sa royale élève. « Si charmante, si simple, si docile! s'écriait-il un jour... Si mon enseignement eût dûré davantage, j'en eûsse fait une si bonne Reine! » Louise de France est devenue la grande duchesse régente de Parme. » Son maître — fort peu royaliste alors, il est vrai — a pu cependant être satisfait!

Les leçons, auxquelles la princesse avait pris beaucoup de goût,

furent interrompues par la maladie. Aux premiers jours de mars de l'année 1830, Michelet vint faire tristement ses adieux au château et partit pour l'Italie. Mais la pensée de son élève le suivit partout dans son voyage. Pour elle, il cueillit au Campo Santo de Pise « de toutes petites fleurs lilas qui semblent porter le deuil du passé » — et d'autres au Colysée, parmi les ruines. « On les croirait rougies encore du sang des martyrs, » écrit-il, en les envoyant. Ce ne fut pas son seul envoi. Il adressa aussi aux Tuileries des lettres, continuant ainsi, du fond des pays classiques, ses leçons sur les Romains de l'antiquité! « Écrites avec un plaisir extrême pour une âme d'enfant » — c'était son expression — elles nous offriraient aussi, sans nul doute, un extrême agrément, si nous pouvions les posséder dans leur forme initiale. Malheureusement elles se perdirent sur les chemins de l'exil.

Ce que nous donne aujourd'hui Mme Michelet, c'est le « Journal » du même voyage. Nous y trouvons le contenu des lettres, ajoute-t-elle, mais plus complètes, sans doute, et avec « une liberté plus entière. » Nous eûssions préféré, avouons-le, la sobriété primitive. Elle nous aurait privés — c'est très probable — de certains passages sur les religions orientales « nées du cœur de la femme, » sur les Indulgences et sur divers autres sujets, dont le professeur eût fait grâce à la princesse, et à propos desquels nous devons accuser plus d'une contradiction ; mais il serait resté l'élan poétique et « résurrectioniste » qui fait le charme de ces pages.

Un voyage en Italie, il y a soixante ans — même il y en a quarante — était toute autre chose que ce qui, aujourd'hui, en porte le nom. Les hôtels étaient moins bons, les trajets moins courts; on rêvait de brigands et on bataillait avec les douaniers. Beaucoup de temples et de palais, maintenant revenus au soleil, dormaient sous les gazons séculaires, ou n'émergeaient, au milieu des herbes, que par les gros bouquets de pierre de leurs chapiteaux. Mais il y avait toute une flore d'impressions et de légendes que les voyageurs des « trains de luxe » auront bien de la peine à cueillir, surtout s'ils traversent les Alpes pour la première fois. Michelet aimait à se baigner dans ces souvenirs. Il avait reçu le don de l'évocation; il se plaisait, au milieu des sept collines, à scruter « ces âmes et ces larmes des choses, » si chères à ceux qui ont vécu à Rome pendant longtemps. Le livre qui vient de paraître est plein de ces essais. Souvent l'auteur ne juge pas comme nous, cela est vrai. Et cependant, il écrit dans ses « Premières Impressions » : « La gaieté n'est pas ce que je suis venu chercher à Rome. Comme le Tasse, je dirais volontiers : Ce que je cherche en toi, ce ne sont ni tes colonnes, ni tes arcs de triomphe, ni tes thermes, mais le sang répandu pour le Christ et les os des martyrs dispersés sur cette terre maintenant consacrée. »

Et quelques lignes plus loin, il ajoute :

« ...J'ai baisé la croix du Colysée !... »

Ah ! que n'a-t-il dépassé le terme de son congé, et vécu parmi ces sanctuaires et à cette lumière de la mort jusqu'au seuil de la vie éternelle !...

R.

Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet, von Carl Joseph von Hefele. — VI B., zweite vermehrte und verbesserte Auflage besorgt von Alois Knöpfler. — IX B., fortgesetzt von J. Hergenröther. Freiburg im Breisgau, Herder, 1890, 2 vol. gr. in-8 de xviii-1091 et 972 p. — Prix de chaque vol. : 12 fr. 50.

De ces deux volumes, l'un est une nouvelle édition soignée par le Dr Knöpfler : il va de 1250 à 1409; l'autre est le second de la continuation poursuivie par le cardinal Hergenröther : il prend le protestantisme à son origine et suit ses développements jusqu'à l'établissement du calvinisme à Genève (1536). La préface du tome VI est presque tout entière remplie par une réponse aux critiques de détail contre le t. V insérées par M. Paul Scheffer-Boichorst dans les *Mittheilungen* de l'Institut historique autrichien (t. IX, p. 356-64). Elles n'empêchent pas l'ouvrage de Mgr Hefele d'être absolument classique, cité comme autorité aussi bien par les rationalistes et les protestants que par les catholiques. Cette histoire des conciles est en même temps une excellente histoire de l'Église et du dogme catholique : il n'y aurait pas lieu de s'étonner des développements donnés à sa continuation par le regretté cardinal Hergenröther, s'ils n'étaient hors de proportion avec l'ensemble de l'ouvrage primitif : il est à craindre qu'on n'en voie pas de longtemps l'achèvement ou que l'éditeur ne soit obligé de réduire la suite, ce qui constituera une anomalie. Ce livre LIIe renferme les préliminaires (Vorgeschichte) du concile de Trente; il n'embrasse guère que trois pontificats : ceux de Léon X, d'Adrien VI et de Clément VII, car celui de Paul III est à peine entamé. L'information scientifique du savant continuateur est merveilleusement complète; il a eu plaisir à traiter avec ampleur ce qu'il n'avait qu'ébauché dans son *Manuel d'histoire ecclésiastique*. Trois pièces justificatives terminent le volume : on sera tenté de dire que c'est trop ou trop peu ; les Archives romaines fourmillent de documents inédits sur cette période.

U. C.

Un Réformateur de la société chrétienne au IVe siècle. *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps,* par Aimé Puech, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Rennes. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Hachette, 1891, in-8 de viii-334 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'attention des savants se porte de plus en plus vers l'histoire du

IVe siècle, comme si cette époque, où tant de problèmes sociaux se posaient, où des obstacles chaque jour plus frêles séparaient de la barbarie une civilisation extrêmement raffinée, où le christianisme demeurait seul animé d'une vie propre au milieu de la décadence universelle, n'était pas sans analogie avec la période obscure et troublée que nous traversons. L'auteur du livre dont je viens de transcrire le titre avait déjà touché une première fois à l'histoire religieuse et littéraire du quatrième siècle. Dans un volume sur Prudence, qui était, si je ne me trompe, une thèse de doctorat, il avait rendu justice à la valeur littéraire du poète chrétien, et montré le parti que l'on peut tirer de ses vers pour l'intelligence du siècle de Théodose. Bien supérieur à ce premier essai est l'ouvrage consacré aujourd'hui par M. Puech à un autre contemporain du grand empereur et de ses fils. Après la poésie latine, c'est l'éloquence orientale qu'il étudie en la personne de saint Jean Chrysostome. L'occasion lui a été fournie par l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis au concours, pour 1890, le sujet suivant : « Exposer, d'après les œuvres de saint Jean Chrysostome, quelles étaient les mœurs de son temps, et discuter, au point de vue moral, la manière dont il les juge. » M. Puech a fait plus que traiter ce sujet un peu étroit : il l'a élargi et vivifié, maintenant toujours en scène la grande figure de Chrysostome, et traçant ainsi, à côté du tableau de mœurs qui lui était demandé, le portrait en pied du peintre lui-même. Saint Jean Chrysostome remplit ce livre, dont il a fourni les éléments : il est peint par l'auteur avec cette admiration respectueuse qu'il est bien difficile de ne pas ressentir quand on a une fois ouvert les œuvres du grand orateur d'Antioche et de Constantinople.

Ici doit, cependant, se placer une critique. Le caractère de Chrysostome ressort avec un singulier relief du livre de M. Puech : mais il eût été utile de faire précéder d'une notice sur les principaux événements de sa vie l'étude de ses discours et l'analyse des jugements qu'il porte sur ses contemporains. Ainsi, le premier chapitre, intitulé : *L'Orateur et l'Auditoire*, nous montre successivement *Jean à Antioche* et *Chrysostome à Constantinople*, et fait parfaitement comprendre la différence des auditoires, la différence aussi du rôle que remplit l'orateur dans l'une et l'autre ville : cependant un lecteur médiocrement familier avec l'histoire de Théodose, d'Arcadius ou d'Eudoxie entendra difficilement certaines allusions, et achèverait avec plus de fruit la lecture de ce chapitre si on lui avait auparavant fait connaître les traits essentiels de la biographie du saint. Ce que je viens de dire s'applique plus encore au dernier chapitre : *La Cour et l'Empire*, difficile à suivre dans tous les détails si l'on ne connaît d'avance les incidents qui agitèrent la vie de Chrysostome après que

sa promotion au siège épiscopal de Constantinople l'eut mis en contact avec la cour et exposé aux haines des courtisans, aux intrigues des politiques, aux ressentiments de l'impératrice.

On vient de voir les sujets traités dans les deux chapitres par lesquels s'ouvre et se ferme le volume : les chapitres intermédiaires offrent plus d'intérêt encore, parce qu'ils s'occupent de sujets plus vivants et d'une portée plus générale. L'un montre Chrysostome aux prises avec *les Classes de la société*, avec les riches, avec les artisans et les pauvres, et fait connaître ses idées sur la richesse et la charité : idées très modérées au fond, si elles paraissent souvent audacieuses ou paradoxales dans la forme ; les chrétiens pourraient à toutes les époques, et surtout de notre temps, en faire leur profit ; mais le socialisme y chercherait vainement des armes. Un fait ressort des détails donnés par l'orateur, c'est l'existence, à Antioche et à Constantinople, d'une classe moyenne, à égale distance de l'extrême richesse et de l'extrême pauvreté, classe dont le recrutement fut sans doute favorisé par l'estime que le christianisme portait au travail et par la réprobation prudente mais visible dont l'esclavage fut toujours de sa part l'objet.

C'est dans le troisième chapitre, intitulé *la Famille*, et plein de renseignements sur le mariage, le divorce, l'éducation des enfants, que sont exposées les idées de Chrysostome sur la plus grosse question sociale que l'antiquité ait eu à résoudre, celle qui, à vrai dire, contenait en elle toutes les autres, l'esclavage. Ses idées sont, ici encore, très modérées, puisqu'il n'attaque jamais de front l'institution elle-même, et n'en conteste pas la légitimité ; mais, en fait, il voudrait que l'on n'eût pas ou presque pas d'esclaves, et propose aux gens de bien cet idéal de conduite : faire apprendre à tous leurs esclaves un métier, puis, quand ils seront en état de gagner par eux-mêmes leur vie, les affranchir. La demi-page consacrée à l'homélie où saint Jean Chrysostome donne ce hardi conseil est l'une des plus vivantes que M. Puech ait écrites : j'y renvoie avec plaisir le lecteur (p. 153).

J'aime moins le chapitre sur *la Religion* ; d'abord parce que, sur certains points importants, je serais, je le crains, en désaccord avec l'auteur ; ensuite parce qu'il me semble avoir surtout emprunté aux écrits de saint Jean Chrysostome le tableau des petits côtés de la religion au quatrième siècle, sans en faire assez ressortir la simplicité, la grandeur, sans montrer assez la vie généreuse qui circulait encore, à cette époque, dans le clergé et le peuple chrétien. Mais peut-être ce défaut était-il difficile à éviter, car saint Jean Chrysostome, dans son ardeur à ramener son peuple vers le plus haut et le plus pur idéal du christianisme, ne lui ménage pas les reproches : il eût fallu sans doute demander à d'autres sources les lumières qui se mêlaient à ces ombres.

De toutes ces lumières, du reste, la plus éclatante, c'est la présence, dans l'Église de ce temps, de grands évêques et de grands moines. Parmi les uns et les autres, Chrysostome, qui fut ascète à son heure, brille au premier rang. On aime à penser, avec M. Puech, que la prédication, qui a rempli toute sa vie, n'est pas demeurée sans effet pour la réforme de ses contemporains, et agit toujours sur la postérité. A coup sûr, il est encore sous le charme, l'écrivain qui, en terminant son livre, écrit cette phrase : « Entre l'époque de la première génération chrétienne et le siècle des origines franciscaines, je ne sais pas s'il a été osé d'effort plus sincère que celui que Chrysostome a tenté pour faire pénétrer dans la société tout entière, depuis ses classes les plus élevées jusqu'aux plus basses, les véritables principes du christianisme dans toute leur force et toute leur pureté. »

PAUL ALLARD.

Les Anciens Catalogues épiscopaux de la province de Tours, publiés par l'abbé L. DUCHESNE. Paris, Thorin, 1890, gr. in-8 de 103 p. — Prix : 5 fr.

Cet opuscule a eu pour point de départ l'ample notice sur les *Anciens Catalogues des évêques des églises de France,* insérée par M. Léopold Delisle dans l'avant-dernier volume de l'*Histoire littéraire de la France* (1885, t. XXIX, p. 386-454). C'était un élément nouveau d'information sur la question toujours vivace de l'origine de nos anciens évêchés. M. Duchesne lui attribue une grande portée. Le travail de l'éminent administrateur de notre Bibliothèque nationale se bornait à de précieuses indications bibliographiques et souvent critiques. M. Duchesne publie ici le texte intégral de tout ce qui concerne les évêchés de la province ecclésiastique de Tours. Il sera sans doute difficile de constater des lacunes dans la série de ces listes : il en ira peut-être autrement des conclusions auxquelles le savant auteur a cru devoir s'arrêter : il me semble suffisant de les indiquer ici. Tours eut pour premier évêque Gatien, sous le règne de Constantin. Le premier titulaire du Mans, Julien, a dû être « comme Defensor d'Angers, un contemporain de Valentinien, peut-être des fils de Constantin, » au milieu du quatrième siècle. On serait porté « à croire qu'il y avait un évêque à Nantes au temps de la persécution de Dioclétien » (304), si l'autorité de la passion des saints Donatien et Rogatien était « suffisante pour écarter tous les doutes. » A l'encontre de la liste épiscopale de Vannes, conservée par le cartulaire de Quimperlé, M. Duchesne estime que l'évêque Paterne (ordonné vers 461), qui y figure le premier, a eu des prédécesseurs, et que la cité des Vénètes a du être pourvue d'un siège épiscopal dès le quatrième siècle. Même remarque à l'égard de saint Corentin, à qui la tradition attribue la fondation du siège de Quim-

perlé. Tels sont les résultats pour six (et même sept) des neuf cités de la *provincia Lugdunensis tertia*. Le premier évêque de Rennes connu siégea au concile de Tours de 461 ; pour la *civitas Ossismorum*, il faut descendre jusqu'en 511. L'évêché d'Alet, qui correspond à l'ancienne cité des Curiosolites, devint, au septième siècle, le centre religieux de la Domnonée, que Nominoé partagea, comme on sait, en 848, en quatre diocèses, Dol, Alet, Saint-Brieuc et Tréguier. U. C.

Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne. Nouvelle édition publiée pour les Facultés catholiques de Lyon en témoignage de leur piété filiale envers S. S. Léon XIII, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Lyon, E. Vitte, in-8 de LXXIX-363 p. — Prix : 7 fr.

Saint Avit, évêque de Vienne, est une des grandes figures de la fin du IVe et du commencement du Ve siècle. Sa réputation littéraire a été fort grande, son rôle politique important, son influence religieuse considérable. A tout prendre, sa langue est plus correcte et plus claire que celle qu'ont parlée beaucoup de ses contemporains, même illustres, Ennodius par exemple ; sa versification est facile et élégante, malgré des fautes de prosodie qui sont parfois peut-être des licences, mais souvent aussi des ignorances. Le zèle catholique du saint évêque s'est manifesté par ses longues querelles avec les hérétiques et ce « grave et éloquent défenseur du christianisme, » comme l'a nommé Bossuet, a vu ses efforts récompensés par la conversion des princes ariens de Bourgogne. Quant au rôle politique de saint Avit, sa situation épiscopale et ses talents devaient lui assurer l'influence dont il a joui : l'on sait qu'il fut l'un des conseillers et parfois le secrétaire de ses souverains. On l'a voulu accuser de machinations avec le roi des Francs contre les Burgondes ariens ; M. Peiper a vulgarisé une opinion déjà émise par M. de Pétigny, qui fait tomber ces accusations.

Les œuvres du saint évêque de Vienne se composaient d'un recueil d'homélies ; de six livres de poésies ; d'un recueil de lettres en neuf livres. Des homélies, il ne nous reste guère que des titres et des fragments assez nombreux d'ailleurs. Les poèmes, qui sont arrivés jusqu'à nous, sont divisés ainsi : I. *De initio mundi ;* II. *De originali peccato ;* III. *De sententia Dei ;* IV. *De diluvio mundi ;* V. *De transitu maris Rubri ;* VI. *De virginitate*. Les lettres ne nous sont pas arrivées dans leur intégrité ; et c'est vraiment dommage, car elles forment la partie de l'œuvre la plus intéressante pour l'historien. Questions religieuses, politiques ou littéraires, sont tour à tour agitées dans cette correspondance adressée aux personnages les plus divers : empereur de Constantinople ou rois des barbares, papes et évêques, hommes publics de Bourgogne ou des pays étrangers, voire simples rhéteurs.

Ce fut le savant P. J. Sirmond qui donna en 1643 la première bonne

édition des œuvres complètes du saint; et depuis cette époque les éditeurs postérieurs n'ont guère fait que reproduire son travail en y ajoutant quelques fragments nouveaux publiés par Baluze ou par Dom Martène. Pour trouver une nouvelle édition critique, il faut descendre jusqu'à celle que M. Peiper a publiée en 1883 pour les *Monumenta Germaniæ historica*.

Nous ne pouvons que nous féliciter que le chanoine U. Chevalier ait à son tour donné une édition qui, comme critique, n'a rien à envier à l'édition allemande.

Nous regrettons que dans son introduction, le savant éditeur n'ait tracé qu'une si courte esquisse de la vie de l'évêque de Vienne; la liste, qu'il dresse à la suite, des *testimonia* relatifs à saint Avit ne nous dédommage pas pleinement; et nous espérons qu'il écrira quelque jour la biographie du saint qu'il a étudié avec tant de soin et d'amour. Cette bibliographie de saint Avit, ainsi que le catalogue critique des manuscrits et celui des éditions des œuvres du saint, forment une des supériorités du travail de M. U. Chevalier sur celui de M. Peiper. L'annotation est sobre, mais suffisante; elle contient, outre les variantes, les renseignements nécessaires à l'intelligence du texte. L'index qui le suivre est moins commode et surtout moins complet que ceux dont M. Peiper a enrichi son édition.

Nous exprimerons encore un regret, qui s'applique aussi bien au travail de l'érudit allemand qu'à celui du savant français. Pourquoi n'avoir pas adopté les heureuses conjectures par lesquelles le P. Sirmond, s'aidant d'abord de recourir les erreurs des manuscrits? La re[illegible] de la nature sur [illegible] des qualités [illegible] chez [illegible] n'a pas permis, [illegible] pas [illegible] digne d'un bon [illegible] [illegible] dans un [illegible] [illegible] [illegible]

succès a grandi d'année en année. C'est en 1870 qu'il parut; il fut très favorablement accueilli et n'eut pas à redouter la concurrence du bel ouvrage de M. Wallon, auquel, du reste, M. Sepet lui-même joignit d'intéressantes recherches sur les poètes de Jeanne d'Arc. M. Sepet n'a pas eu à refaire un travail réussi du premier coup, mais il a cherché, d'édition en édition, à le rendre de plus en plus digne de la faveur du public. Il a profité encore de cette dernière réimpression pour revoir son texte, pour retoucher certains passages, pour profiter de publications récentes. C'est ainsi par exemple qu'il a pu ajouter quelques nouveaux détails à la singulière histoire de la Dame des Armoises. Vaut-il la peine de lui indiquer deux bien petites erreurs commises à son sujet? La Grange-aux-Ormes, où la fausse Jeanne d'Arc rencontra les frères de la Pucelle, n'est pas près de Saint-Privat (p. 470), mais tout près de Metz, à neuf kilomètres de cette ville. Le seigneur messin qui fit cadeau à l'aventurière d'une riche épée s'appelait non Nicolas Grongnot, mais Nicole Groingnat (p. 470), au dire du moins du chroniqueur Philippe de Vigneulles. M. Sepet est un si consciencieux historien qu'il nous excusera de lui signaler ces minuties. La partie relative aux œuvres poétiques inspirées par la Pucelle a été aussi augmentée dans cette nouvelle édition, sans que l'auteur ait voulu toutefois, ce qui l'eût mené trop loin, parler de toutes les tentatives dramatiques dont la bonne Lorraine est devenue le sujet.

A un texte plein d'intérêt, d'érudition, et imprimé avec le luxe propre à la maison Mame, se mêlent de grandes compositions gravées sur bois par M. Méaulle. Les artistes qui ont participé à l'illustration de ce bel ouvrage sont MM. Andriolli, Joseph Blanc, Barrias, de Curzon, Édouard, Fremiet, Hanoteau, Jourdain, J.-P. Laurens, Le Blant, Luminais, Albert Maignan, Maillart, Rochegrosse et Zier.

Cette vie de Jeanne d'Arc ne pouvait reparaître plus à propos qu'en ce moment, où tous les esprits, tous les cœurs s'émeuvent au souvenir de la miraculeuse mission de la Pucelle. C'est un grand et durable monument que M. Marius Sepet a su lui élever, en écrivant ce livre si propre à entretenir dans les cœurs le feu sacré de la foi et du patriotisme.

TH. P.

Les Origines de la marine française et la Tactique naturelle. Le Siège de la Rochelle, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-16 de 428 p., avec une carte et un plan. — Prix : 3 fr. 50.

L'infatigable historien de la marine de tous les temps et de tous les pays nous donne cette année un beau volume sur le siège de la Rochelle, suivi de considérations sur la tactique nouvelle. Cet ouvrage est, parmi ceux du fécond écrivain, l'un des plus agréables à lire. Il

s'agit ici d'un événement relativement rapproché de nous et qui excite encore un vif intérêt. Le siège de la Rochelle ne fut pas seulement un fait militaire important qui honore au plus haut point le roi Louis XIII, son ministre Richelieu, leurs collaborateurs, et aussi les vaillants défenseurs de la place assiégée; ce fut aussi l'épisode le plus saillant et le plus décisif de la lutte entre les deux grands partis catholique et protestant. Il y allait du démembrement de la France : le triomphe des huguenots rochelais eût ouvert à nouveau une porte de la France aux Anglais si péniblement chassés du royaume après la terrible guerre de Cent ans. Il nous semble que cette considération, bien que reconnue pleinement par l'auteur, n'a pas suffisamment pesé sur ses appréciations. Sans doute, l'historien doit s'efforcer d'être impartial, de tenir la balance égale entre les partis, de reconnaître la bravoure dans tous les camps, mais il est certaines manœuvres coupables pour lesquelles il doit se montrer sévère : le crime de haute trahison ne mérite pas l'indulgence, parce qu'il compromet l'existence même de la patrie. Il est vrai que les Rochelais, et entre tous le maire Guiton, ont fait des prodiges de valeur ; mais leur cause était mauvaise; ils pactisaient ouvertement avec l'ennemi national et lui livraient une des clefs de la France. La passion religieuse elle-même n'est pas une excuse suffisante et l'éloge dû aux vertus militaires des défenseurs de la Rochelle doit être singulièrement tempéré par le blâme que mérite une telle trahison. C'est avec raison, d'ailleurs, que l'amiral Jurien de la Gravière décerne au cardinal de Richelieu le titre de fondateur de la marine française; mais est-il exact de dire que ce grand ministre n'avait de chrétien que le nom? Il fut souvent dur et impitoyable à ses ennemis qui étaient aussi ceux de l'État; mais, en sévissant avec rigueur contre les rebelles, quel que fût leur rang, il était fermement convaincu d'accomplir un devoir : il servait à sa manière sa patrie son Roi et, à l'occasion, l'Église; il n'en était pas moins bon chrétien. Quant à Louis XIII, l'auteur se plaît à reconnaître sa bravoure chevaleresque et sa piété, mais il répète complaisamment le mot de Mme de Chevreuse : « brave et idiot; » c'est un des jugements passionnés dont l'histoire fait justice. Ces réserves faites, et elles nous ont paru nécessaires, nous n'hésitons pas à recommander la lecture de la belle étude du savant amiral. Son récit du siège de la Rochelle est suivi d'une réédition de considérations sur la tactique navale qu'il avait publiées dans la *Revue maritime et coloniale,* après avoir exercé le commandement de l'escadre de la Méditerranée : c'est un exposé très clair d'idées absolument justes sur les conditions qu'imposent aux manœuvres d'escadre les transformations du matériel naval. Une carte du pays d'Aunis avec l'île de Ré, et un plan du siège de la Rochelle accompagnent très utilement cet intéressant volume qui se

vend, n'oublions pas de l'ajouter, au profit de la Société centrale de sauvetage des naufragés. MATHURIN.

Nicolas Ier et Napoléon III. *Les Préliminaires de la guerre de Crimée, 1852-1854*, d'après les papiers inédits de M. Thouvenel, par L. THOUVENEL. Paris, Calmann Lévy, 1891, in-8 de XXXI-389 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. L. Thouvenel s'est proposé de décrire les préliminaires de la guerre de Crimée d'après les correspondances particulières de M. Thouvenel, alors directeur des affaires politiques, avec le marquis de Castelbajac, ministre de France à Pétersbourg, le marquis de Moustier, ministre à Berlin, et quelques autres personnages. Il n'est resté que trop fidèle à son programme. Sans doute, les pièces mises en œuvre ne manquent ni de valeur ni d'intérêt, elles sont pleines de confidences précieuses et d'anecdotes; mais, trop complètement isolées des documents officiels, de la marche générale des affaires, elles ne donnent pas au lecteur une idée assez nette des événements. Ce sont de beaux tableaux auxquels on n'a pas suffisamment prodigué le grand jour. Un lecteur bien initié à l'histoire contemporaine y trouvera néanmoins beaucoup de détails intéressants. Encore devra-t-il se contenter des coupures que M. L. Thouvenel veut bien nous donner, car nous n'avons sous les yeux qu'un choix de lettres plus ou moins écourtées.

L'auteur a fait précéder son travail d'une note historique sur la question des Lieux Saints. Cette note était indispensable pour l'intelligence du livre, pour « rappeler en quelques lignes les antécédents historiques du débat rouvert en 1850 » (p. XVII). Nous y lisons avec étonnement la phrase suivante : « En l'année 1600, le patriarche gréco-russe de Kiew est déclaré indépendant par le czar Boris Godunoff, et l'Église gréco-russe ne relève plus que d'elle-même » (p. XXI). Mais ce n'est qu'un détail. Quant au point de vue général, dans cette note et dans l'Avant-propos, l'auteur fait admirablement ressortir le point vulnérable d'une alliance qui se ferait entre la France et la Russie. L'Orient a coûté à la France « huit siècles de sacrifices (p. IV); » elle ne peut renoncer à une influence si chèrement achetée, aux avantages de toute espèce qui s'y rattachent. Or, la Russie semble avoir jeté son dévolu sur les mêmes pays d'Orient où la France autrefois n'avait pas de rivaux. L'antagonisme qui existe déjà à l'état latent pourrait bien s'accroître avec les années. C'est une éventualité qu'il est nécessaire de prévoir. Le livre de M. Thouvenel en est une preuve frappante.

PIERLING.

Les Finances de la France de 1870 à 1891, par CUCHEVAL CLARIGNY, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de 490 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Cucheval Clarigny vient de réunir et de compléter en un gros vo-

lume les articles qu'il a publiés, soit dans les journaux quotidiens, soit dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la situation financière de la France pendant les vingt dernières années. Nous ne saurions trop en recommander la lecture à ceux qui, se préoccupant de l'avenir, s'intéressent à ces questions d'une importance capitale desquelles dépend la prospérité ou la ruine de notre pays.

L'auteur laisse de côté toute préoccupation politique et poursuit la vérité dans les faits et en dehors d'une passion qui ne saurait être impartiale. Si ses démonstrations tournent quelquefois à la critique de ceux qui nous gouvernent et semblent les accuser, il ne faut s'en prendre qu'aux événements eux-mêmes qui sont exposés et non au régime gouvernemental qui reste au-dessus de la discussion.

Deux périodes se détachent bien distinctes; la première qui va de 1870 à 1876, est une période de relèvement, d'économie, de bonne gestion; la seconde, qui se poursuit encore aujourd'hui, est caractérisée par la destruction de l'équilibre, les dépenses folles et le déficit chronique. Dans la première, l'œuvre de l'Assemblée nationale ressort pleine de patriotisme et de sage prévoyance. Aux prises avec la liquidation la plus pénible et la plus difficile de la situation laissée par les tristes événements de 1870 et de 1871, elle peut acquitter les sommes dues à l'ennemi, relever les finances, montrer la vitalité du pays et faire renaître l'espérance dans les cœurs qui avaient été si profondément troublés et abattus. Sans se laisser influencer par des excitations de popularité malsaine, elle poursuit sans relâche la réorganisation de nos finances jusqu'à ce qu'elle ait assis l'équilibre du budget sur des ressources réelles et permanentes, votant successivement 706 millions d'impôts et s'abstenant de tout recours à l'emprunt.

Son rôle terminé, elle laisse non seulement le budget en équilibre, mais avec un excédent très notable qui devait permettre, s'il était continué, et de rembourser les sommes avancées par la Banque de France et de reconstituer le matériel de l'armée et de la marine.

Dans la seconde période, nous voyons la Chambre qui succède à l'Assemblée nationale sortir tout de suite de la voie qui lui était tracée. Au lieu de persévérer dans les sages résolutions d'économies, de favoriser les excédents qui résultaient du budget précédemment voté, elle se laisse entraîner dans des dépenses dont l'importance et l'utilité sont très contestables. Une seule pensée la guide, l'intérêt électoral, le désir de satisfaire les appétits les plus insatiables.

Et alors elle vote des sommes considérables pour les travaux publics, pour l'instruction publique, pour les fonctionnaires, pour les pensions. On prodigue les lignes de chemins de fer qui ne rapportent pas l'intérêt de l'argent qu'elles ont coûté; on construit des palais scolaires, on augmente les traitements et les pensions.

Et tout cela non seulement absorbe les excédents, mais entraîne le déficit et le déficit se comble par l'emprunt.

L'œuvre de cette Chambre est continuée par celles qui la suivent. Les dépenses augmentent et avec elles les emprunts de toutes sortes, émissions de rentes 3 °/₀, de rentes 3 °/₀ amortissables, d'obligations et de bons du Trésor. Si bien que le budget qui, en 1877, se montait à 2,781,035,000 fr., s'élève, pour l'année 1891, à 3,182,529,152 fr., sans compter le budget sur ressources spéciales et les budgets annexes, qui représentent environ 500 millions.

La conclusion, le lecteur la tire lui-même des chiffres qui lui sont si clairement exposés; l'auteur lui laisse d'ailleurs ce soin, se bornant à jeter un coup d'œil rapide sur les engagements qui ont été pris pour l'avenir et qui chargent la dette de la France de sommes vraiment énormes.

On ne peut s'empêcher d'être effrayé des conséquences de tant de lois votées si légèrement par le Parlement, et en présence des dangers qui nous menacent, il serait à souhaiter que les enseignements et les avertissements de M. Cucheval Clarigny fussent répandus et parvinssent au plus grand nombre.

Aussi serait-ce faire œuvre utile que de résumer en quelques pages ce travail si complet et si instructif, et de mettre à la portée de tous ces démonstrations qui paraissent si ardues à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les questions financières. H. Tib.

Les Congrégations religieuses et la Persécution fiscale, par A. Louchet, avocat à la cour d'appel de Paris, ancien magistrat. Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1891, in-8 de 36 p. — Prix : 0 fr. 25.

Ce qu'il faut faire en face des lois Brisson. *Simples considérations présentées aux congrégations religieuses,* par Un catholique. Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1891, in-8 de 85 p. — Prix : 1 fr.

Nous rapprochons ces deux brochures relatives au même sujet, et qui se complètent l'une par l'autre.

La première se recommande suffisamment par le nom de son auteur. Non content d'avoir signé, avec M. Bosviel, une consultation savante et décisive sur l'application des lois de 1880 et de 1884 aux congrégations religieuses, M. Louchet a voulu faire connaître à tous, même à ceux qui ne sont pas jurisconsultes, le mécanisme et les effets de ces lois injustes et spoliatrices. La difficulté d'une telle tâche était dans l'obscurité et l'aridité du sujet ; l'éminent avocat en a triomphé avec un rare bonheur. C'est la première fois peut-être que des questions ardues de droit fiscal sont ainsi mises à la portée de tout le monde,

avec une clarté, une lucidité telle qu'on en peut suivre le développement sans fatigue et avec un vif intérêt. En même temps d'ailleurs qu'il les vulgarise, M. Louchet traite ces questions à fond, et ceux même qui les ont étudiées par profession ou par nécessité trouveront un réel profit à lire ces pages, qui compléteront leurs connaissances et fortifieront leurs convictions.

— La seconde brochure, signée « Un catholique, » est un peu plus étendue, mais s'adresse aussi à un public plus restreint. Elle contient, comme celle de M. Louchet, un exposé historique et juridique des lois de 1880 et de 1884 qui ont frappé les congrégations de l'impôt sur le revenu et du droit d'accroissement. Après cet exposé, condensé en une dizaine de pages, l'auteur étudie les conséquences pratiques des nouvelles taxes. Il montre qu'elles aboutiront nécessairement et dans un bref délai à la ruine totale de la plupart des congrégations, et surtout des plus utiles et des plus répandues, de celles qui ont des établissements d'enseignement dans toute la France. Après avoir constaté l'inefficacité de toute résistance légale par les voies judiciaires, il conclut à la résistance passive. Que les congrégations refusent toute déclaration de leurs biens et tout paiement ; qu'elles attendent les huissiers et se laissent saisir. Quand on vendra leurs meubles, comme récemment à l'école des Sœurs de Marboz, il se trouvera bien quelques généreux catholiques pour les acheter et leur en laisser la jouissance. Mais ainsi, elles ne se seront pas soumises aux injustes exigences du fisc, et elles n'auront pas elles-mêmes, par leurs aveux, fourni des armes pour les confiscations qui se préparent.

Ces conseils seront-ils entendus de ceux auxquels ils s'adressent ? Nous l'ignorons. En tout cas, ils sont évidemment inspirés par un souci profond des intérêts religieux, par une conviction sincère, dont l'expression est souvent éloquente, et par une connaissance, peut-être malheureusement trop exacte, des projets de la secte antichrétienne.

MAURICE LAMBERT.

Marguerite d'Angoulême. *Une Véritable Abbesse de Jouarre*, par H. DE LA FERRIÈRE. Paris, Calmann Lévy, 1891, in-12 de IV-341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici le cinquième volume que le comte H. de la Ferrière consacre à des portraits de femmes du XVIe siècle. Grâce à lui nous connaissons mieux les grandes dames de ce temps que celle du nôtre, si tant est qu'il s'en trouve encore. Combien de lecteurs qui ne se souvenaient que très imparfaitement de l'histoire de la France sous les Valois auront trouvé dans ces gracieuses esquisses des aperçus séduisants par leur forme légère, d'une assimilation facile, et qu'ils n'oublieront plus? En attendant l'étude définitive sur Catherine de Médicis que nous pro-

mettent les belles préfaces des *Lettres* de la reine-mère publiées dans la collection des *Documents inédits*, nous avons aujourd'hui une Marguerite d'Angoulême digne du crayon de Clouet. La reine de Navarre, c'est l'initiatrice, l'émule, la mère véritable de tous les poètes de la Renaissance, de même que son frère François Ier était bien « le Père des lettres. » Sa royauté un peu nominale de Béarn et de Navarre ne semble guère l'avoir jamais beaucoup inquiétée. La cour de Nérac était une « cour d'amour, » ainsi qu'on l'entendait au moyen âge, bien plus qu'un siège de gouvernement. Au reste, comme l'a dit, au lendemain de sa mort, Charles de Sainte-Marthe, qui avait l'éloge facile, « elle eût pu usurper l'autorité de son mari, elle eût pu contredire à son commandement, mais elle l'honoroit, lui obéissoit comme à son chef. » C'était pourtant un caractère peu séduisant, dur, égoïste que Henri d'Albret, et ne comprenant rien à « cette angélique nature, » selon l'expression de son moderne panégyriste. Et pourtant, en dépit de ces fameux *Contes*, qui nous semblent aujourd'hui plus naïfs qu'immoraux, sa vertu n'a jamais été mise en cause. Marot s'en portait garant quand il disait :

En chasteté elle excède Lucrèce !

Pareil hommage lui rend Brantôme, malgré sa mauvaise langue et bien qu'il ait écrit « qu'en fait de galanterie elle en savait plus que son pain quotidien. »

Au fond, en dehors de la poésie et des arts, son seul amour fut pour son frère. Rien n'égale le dévouement dont elle fit montre lors des dures épreuves de sa captivité à Madrid. C'est à elle que François Ier dut en partie sa délivrance. Le Roi ne pouvait se passer de sa présence; il n'avait point de mystère pour elle, usant et abusant quelquefois de sa fidélité. En 1541, elle l'accompagne à Lyon; elle défend contre d'intolérantes attaques, elle attire à la cour tous les lettrés, un peu imbus des nouvelles doctrines, qui étaient réunis alors dans la seconde ville du royaume : Dolet, Bonaventure Despériers, les deux sœurs Sève, chantées par Marot, Louise Labbé, jusqu'à Rabelais, qui exerçait la médecine à l'hôpital de la Charité. Dans les histoires galantes, dans les débats d'amour, qui alternaient avec des lectures plus érudites, elle invoquait François Ier pour arbitre, disant, non sans malice :

Il ha aymé si fort, si bien et tant,
Qu'il peut entendre
Ce qui en est, et la raison en rendre.

Quand le Roi perd, à la fleur de l'âge, son fils préféré, Charles d'Orléans, quand, abandonné de tous, trahi par la duchesse d'Étampes, il est de plus épuisé par la maladie, et sent ses forces décliner chaque jour, c'est à sa sœur qu'il a recours et il l'appelle près de lui en grande hâte.

La présence de Marguerite exerça sur lui son charme accoutumé et, en visitant avec elle tous ces palais qu'il avait édifiés avec tant d'amour, il pensa revivre. Elle dut le quitter à Chambord pour retourner dans son Béarn, sans se douter qu'elle ne le reverrait plus. Son désespoir fut sans bornes lorsque, dans le courant du mois d'avril 1547, elle apprit sa mort.

Aussi bien, sauf les jouissances purement littéraires, sauf le plaisir de répandre autour de soi des bienfaits — et M. de la Ferrière a trouvé dans le registre des comptes de son intendant Jehan de Frotté, des preuves nombreuses et fort inconnues de cette générosité inépuisable, — elle eut dans la vie peu de consolation. Sa fille fut pour elle un perpétuel sujet d'inquiétude et de tristesse : elle souffrait de la froideur et de la sauvagerie de ce caractère inexplicable. Elle attendait vraiment la délivrance, quand la mort vint l'atteindre à la fin de 1549. Son biographe établit dans ses *Appendices* que « Marguerite observa scrupuleusement jusqu'au bout toutes les pratiques de la religion catholique. » Si elle s'est fait la protectrice des premiers adeptes de la Réforme, d'un Guillaume Briçonnet, d'un Le Fèvre d'Étaples ou d'un Gérard Roussel, on doit tenir compte de cet esprit de curiosité qui était en elle et qui la poussait vers les nouveautés de tous genres qui éclosaient sous ses yeux. Mais elle ne se sépara jamais de l'Église ; et il faut observer que Jeanne d'Albret n'osa pas se faire protestante du vivant de sa mère.

A la suite de cette intéressante étude, et sous le titre piquant d'*Une véritable abbesse de Jouarre,* M. de la Ferrière a raconté l'histoire de Charlotte de Bourbon, fille du duc de Montpensier, qui fut mise au couvent malgré elle, en 1559, et, faite abbesse à peine âgée de seize ans, qui se sauva plus tard par une belle nuit de février 1572, et se réfugia à Heidelberg chez le Prince Palatin. Puis, elle embrassa le protestantisme, et, après avoir dû épouser Ludovic de Nassau, elle offrit sa main au prince d'Orange, dont la femme vivait encore. Les ministres arrangèrent la chose, « assurant, d'après le droit divin et humain, qu'il n'y avait point d'adultère; » et le mariage fut célébré au mois de juin 1575. Enfin, en 1582, Charlotte mourait, après avoir donné au Taciturne six filles, dont l'une fut la mère de Turenne, et dont une autre, abjurant l'hérésie, rentra au couvent même d'où sa mère s'était autrefois enfuie. On voit que cet épisode est fécond en péripéties de plus d'un genre : l'on peut être assuré que l'auteur en a tiré un bon parti.

G. Baguenault de Puchesse.

Changarnier, par le comte d'Antioche. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8°, de II-487 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est un curieux recueil que vient de publier M. le comte d'Antio-

che. A toutes les pages de cette vie de Changarnier apparaissent des pièces inédites, lettres et notes du général, correspondances de Berryer, de Montalembert, du duc de Lévis, lettres de M. le comte de Chambord, etc. Ces documents sont même si nombreux qu'ils envahissent ou coupent sans cesse la trame du livre, et qu'on se demande si, au lieu de les encadrer dans un sobre récit, l'auteur n'aurait pas dû les mettre en relief en les publiant d'une façon plus distincte et sans employer des liaisons presque inutiles.

Il a fait précéder son livre d'un Avant-propos de quelques lignes, où il déclare s'être efforcé de prouver que les « hommes passent, que la France et le devoir de la servir fidèlement survivent à tous les événements, que la peine la plus cruelle est de ne pouvoir pas lui consacrer son dévouement. » Quelque justes que soient ces observations et ces vœux, M. le comte d'Antioche n'aurait-il pas dû d'abord satisfaire notre curiosité sur l'origine des pièces qu'il paraît avoir eues entre les mains et qu'il publie? Où les a-t-il trouvées? De qui en a-t-il reçu communication? Comment est-il amené à les publier? Sur les tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de France, je me souviens d'avoir entendu le général Changarnier s'excuser de réserver certains détails, ajoutant qu'on trouverait dans ses papiers toute cette correspondance. Il semble bien que les révélations ajournées par le général ressortent précisément des documents que nous donne aujourd'hui M. le comte d'Antioche; il eût été non seulement scientifique, mais convenable de nous donner quelques éclaircissements.

Provisoirement, nous n'en jouirons pas moins des pièces multipliées qui foisonnent dans ce volume. J'ai indiqué celles qui m'ont le plus frappé; l'espace manque pour en indiquer ici le caractère et les points principaux; ce sont celles qui forment, à mon avis, la nouveauté du livre. Mais soit sur les campagnes d'Afrique, soit sur les rapports du général avec le prince Louis-Napoléon, et, plus tard, en 1870, à Metz, avec l'Empereur, soit enfin sur son attitude politique à l'Assemblée nationale de 1871 et sur ses relations avec M. Thiers, le lecteur rencontrera mainte pièce, dont l'intérêt, déjà très vif, n'aurait besoin, pour lui donner toute sécurité, que d'un mot de M. le comte d'Antioche qui en établirait l'origine. VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Formulaire matrimonial, *guide pratique du curé pour tout ce qui concerne le sacrement de Mariage,* par le chanoine J.-CHR. JODER, secrétaire général de l'évêché de Strasbourg, 3e édition. Paris, Lethielleux, in-8 de 366 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà fait un compte rendu élogieux de l'important Formu-

laire matrimonial de M. le chanoine Joder, lors de la seconde édition de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. LII, p. 42); nous nous bornerons donc à signaler aujourd'hui la troisième édition à laquelle ont été ajoutées quelques notions relatives à la manière de libeller les lettres et actes relatifs au mariage, et à l'instruction que le curé doit aux fidèles sur ce grand sacrement. La table des matières, déjà très explicite, reçoit quelques perfectionnements, particulièrement dans l'énumération des contrées sujettes à l'extension du décret « Tametsi » et par l'adjonction extrêmement utile d'une table spéciale des formules. Ce livre demeure le guide le plus complet et le plus pratique pour la solution des questions matrimoniales. Aucune sacristie n'en devrait être dépourvue. G. PÉRIES.

Les Principes du droit public de l'Église réduits à leur plus simple expression, par le R. P. TARQUINI, de la Compagnie de Jésus, cardinal-prêtre de la Sainte Église romaine, etc. Traduits sur la 12e édition latine, par AUG. ONCLAIR, prêtre. 4e édition. Paris, V. Retaux et fils, in-8 de XV-214 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un des caractères les plus remarquables de ce livre, c'est une concision savante qui ne sacrifie rien de la force de la démonstration, jointe à un souci de l'ordre logique rendu toutefois un peu obsédant par la terminologie de l'école. Mgr Cavagnis et le R. P. Liberatore sont venus après Tarquini avec des œuvres plus développées, mais on peut dire que le savant jésuite avait déjà condensé dans son manuel toute la science du droit public ecclésiastique. Cet ouvrage est assez connu pour que nous n'ayons pas besoin d'en exposer la division; signalons seulement la 4e édition de la traduction qu'en a faite le savant M. Onclair, dont nous avons plusieurs fois déjà eu l'occasion de rappeler le nom à nos lecteurs. La traduction française des *Principes*, n'était pas aisée à cause de la forme scolastique de l'argumentation : M. Onclair s'en est généralement tiré à son honneur; nous lui ferons cependant remarquer dans la préface de l'auteur (p. XV) un rapprochement désagréable de *nous* et de *je* qui accuse une certaine incorrection. G. PÉRIES.

Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples, par le R. P. Fr.-ANDRÉ-MARIE MEYNARD, des Frères Prêcheurs. 2e édition. Paris, Vic et Amat, 1891, 2 vol. in-12 de XX-622 et 41[illegible] p. — Prix : 6 fr.

Le livre du R. P. Meynard est déjà connu et apprécié du public très spécial auquel il s'adresse. Écrit dans une langue aussi simple que nette, composé sous forme catéchistique, il traite successivement les points suivants : 1re partie, *Gouvernement* : *a*) Devoirs, qualités, élections des diverses supérieures; *b*) Réception, formation, profession, exercices des sujets, etc.; *c*) Règles, constitutions, cérémonial. 2e partie, *Principaux Devoirs* : Vie religieuse et étude des trois vœux, exercices spirituels, œuvres, etc. — Nous n'avons rencontré aucune allusion aux décrets de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers, de décembre 1890, relatifs à l'ouverture de conscience. Peut-être le bon à tirer était-il déjà donné quand ces importants documents ont paru. Il serait à souhaiter qu'ils puissent être ajoutés, accompagnés d'un court commentaire, à la suite du dernier volume; car, s'ils confirment les clauses de l'ancienne législation relatives à la liberté des confessions, on ne saurait nier qu'ils précisent d'une façon plus exacte

des points jusqu'ici trop souvent mal interprétés. Par eux, la *direction* (mot que nous n'aimons guère, appliqué aux conseils d'une supérieure ou d'une maîtresse des novices, v. t. I, p. 185) se trouve ramenée à son rôle véritable qui est de former à l'esprit propre de la communauté, et non de se substituer à l'autorité surnaturelle du ministre de la pénitence. Les *Réponses canoniques, etc.*, demeureront, indépendamment de leur utilité pour les communautés elles-mêmes, un guide précieux à l'usage des aumôniers et supérieurs ecclésiastiques qui y trouveront très rapidement la réponse à leurs difficultés. G. PÉRIES.

Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? von F. CAUER. Stuttgart, Göschen, 1891, in-12 de 78 p.

L'émoi causé dans le camp des archéologues par la découverte inattendue faite récemment en Égypte d'un traité important d'Aristote, *le Gouvernement d'Athènes*, est loin d'être calmé. Grand a été d'abord l'enthousiasme : on a dit et répété que l'histoire et la littérature de la Grèce antique venaient de s'enrichir l'une et l'autre d'un chef-d'œuvre. Pour ne parler que de notre pays, MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Weil, Dareste, Ch. Haussoullier ont parlé en termes flatteurs de l'ouvrage nouveau, qu'un heureux hasard nous a restitué à peu près dans son intégrité ; d'autres, tels que M. Th. Reinach, ont hasardé quelques réserves, et signalé au moins comme probables certaines interpolations. Voici que M. Cauer soutient que nous avons affaire ici à une œuvre non d'Aristote, mais d'un disciple écrivant sous la direction et peut-être sur les notes mêmes du maître, ce qui a dû se passer pour quelques-uns tout au moins des traités qui passaient dès l'antiquité pour aristotéliciens.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une contradiction arbitraire et d'une appréciation de parti pris. Au contraire, l'auteur ne fait aucune difficulté de reconnaître que *le Gouvernement d'Athènes* avec ses deux grandes divisions, la première historique, la seconde administrative, est l'œuvre d'un savant remarquable et d'un habile écrivain, assez instruit des annales d'Athènes pour rectifier et compléter sur plus d'un point les récits d'Hérodote et de Thucydide, tout en laissant encore, à la grande joie des érudits, bien des problèmes sans solution. C'est un aspect incontestablement nouveau du talent d'Aristote qui se révèle à nous dans ces pages inédites ; mais sans tenir les catalogues anciens pour rigoureusement exacts, il est impossible de récuser en bloc les témoignages des anciens qui tous concluent dans le sens de l'authenticité.

Ce qui choque M. Cauer, c'est, d'une part, la multiplicité des anecdotes, plus curieuses souvent qu'instructives, l'absence d'esprit philosophique; de l'autre les divergences qu'il relève entre la *Politique* d'Aristote et le nouvel ouvrage, en ce qui touche soit le rôle de Dracon et de Solon, soit la date où les héliastes reçurent une solde officielle, soit le mode de recrutement des archontes durant la période antérieure aux guerres médiques. Dans les discussions auxquelles il se livre, tout n'est pas également convaincant ; maintes fois la démonstration tentée paraîtra susceptible d'une réfutation plus ou moins plausible ; néanmoins je ne serais pas surpris de voir avec le temps se grossir, en Allemagne et ailleurs, le nombre des critiques disposés à accepter, intactes ou diversement amendées, les conclusions du professeur de Tubingue. C. HUIT.

Cours d'algèbre *à l'usage des élèves de la classe des mathématiques spéciales et des candidats à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique,* par B. NIEWENGLOWSKI, docteur ès sciences, professeur de mathématiques spéciales, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Paris, Colin, 1891, 2 vol. in-8 d'ensemble 890 p., 2e édition. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, déjà avantageusement connu par une première édition, ne répond pas seulement au programme des connaissances exigées des candidats aux Écoles normale et polytechnique, il comporte en outre, imprimés en plus petits caractères, d'importants compléments dont la lecture sera assurément très utile aux elèves un peu avancés. L'auteur a eu pour but principal de concilier la simplicité et la rigueur des raisonnements ; il faut reconnaître, que grâce à son expérience de l'enseignement, il a atteint ce but difficile. Une partie a été particulièrement soignée : c'est celle qui concerne l'importante théorie des fonctions. En raison des incessants projets dont elle a été l'objet en ces derniers temps, cette branche spéciale nécessitait impérieusement la modification d'un assez grand nombre de démonstrations, ce qui a été fait toutes les fois que cela a paru nécessaire à l'auteur. L'ouvrage se termine par un recueil des questions proposées au concours général et aux concours d'admission à l'École normale supérieure et par des exercices de calcul proposés au concours d'agrégation des sciences mathématiques ; cette dernière partie sera fort appréciée par les divers candidats. D. MARTEL.

Compositions données depuis 1872 aux examens de Saint-Cyr, par A. GRÉVY, agrégé des sciences mathématiques, *Algèbre et géométrie, énoncés et solutions.* Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de 94 p.— Prix : 2 fr. 50.

Peu de chose à dire de cette brochure qui, par sa nature même, échappe à toute analyse proprement dite; toutefois, on peut avancer que ce petit recueil sera précieux et rendra d'importants services aux jeunes gens qui se destinent à Saint-Cyr, en leur donnant une idée nette de la nature et de la difficulté des questions mathématiques qu'ils auront à résoudre, lors des examens d'admission. Toutes les questions posées sont résolues d'une manière très claire, et des figures démonstratives appuient le texte toutes les fois qu'il est besoin. D. MARTEL.

La Petite Culture agricole, légumière et fruitière dans les campagnes et aux environs des villes, par GUSTAVE HEUZÉ. Paris, Colin, 1891, in-12 de 400 p. orné de 121 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Les Légumes usuels, par VILMORIN-ANDRIEUX. Paris, Colin, 1891, in-12 de 298 et 312 p., nomb. grav. — Prix : 7 fr.

Ces deux ouvrages font partie de l'encyclopédie agricole et horticole qui se publie sous la direction de M. Lechalas. On pouvait difficilement choisir des sujets plus pratiques et en confier l'exécution à des hommes plus compétents. Le premier, après avoir jeté un coup d'œil général sur la petite culture dans les diverses régions agricoles, s'occupe de ceux qui exploitent la terre, des éléments qu'ils ont sous la main, des plantes d'agriculture, de potager qui conviennent à chaque région, et enfin du bétail et des divers animaux utiles à élever. Le second ouvrage, qui complète admirablement le premier, est un excellent dictionnaire raisonné de tout ce qui peut prendre place dans un potager de rapport. Les divers légumes sont classés par ordre alphabétique, et la notice consacrée à chacun fait connaître les conditions de semis, de culture et même de vente de la plupart des principaux. G. DE S.

Culture des primeurs dans les régions du sud-est. *Rôle des engrais dans la culture maraîchère,* par ED. ZACHAREWICS, professeur d'agriculture de Vaucluse. Montpellier, bureau du *Progrès agricole.* Paris, Masson, 1890, in-18 de VIII-224 p. avec 1 chromo et 48 fig. — Prix : 2 fr.

L'alimentation des grandes villes réclame la production de primeurs, fruits et légumes. Certains départements de la France s'y livrent depuis quelques années, non sans succès. On a le soleil naturellement et les irrigations donnent l'eau nécessaire. Il faut maintenant acquérir le tour de main, savoir se servir des engrais complémentaires avec intelligence et prendre les soins culturaux que chaque espèce réclame. M. Zacharewics a écrit son volume dans le but de guider les maraîchers de ces contrées en décrivant les meilleures espèces à employer, les exigences qu'elles réclament et les moyens de les satisfaire. Livre pratique comme les précédents, mais beaucoup plus spécial quant à la région qu'il concerne. G. S.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (34e année, 1890). Paris, Hachette, 1891, in-18 de 644 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume consacré par le laborieux auteur à l'année 1890 est le trente-quatrième de la collection. Il n'est pas moins varié que ses devanciers. Les progrès de la science et de l'industrie se succèdent assez rapidement pour que chaque année apporte un abondant contingent aussi bien dans le domaine des recherches théoriques, que sur le terrain des applications pratiques. A noter surtout l'emploi de l'électricité dans les chemins de fer en Amérique et pour divers genres de tramways, le pont du Forth, la remarquable discussion que la dépopulation en France a suscitée devant l'Académie de médecine, l'épidémie d'influenza ou dengue qui a fait à Paris plus de sept mille victimes ; la tuberculose et la lymphe du docteur Koch ; la poudre sans fumée, etc... D.

Mélanges scientifiques et littéraires, par LOUIS PASSY, secrétaire de la Société nationale d'agriculture. 2e série. Paris, Guillaumin, Masson, 1891, in-8 de 538 p. — Prix : 6 fr.

L'agriculture fait le fond de cet ouvrage, mais les exposés sont ceux d'un homme habitué à bien dire et à bien écrire. On a ainsi réuni les discours plus ou moins officiels que la situation de l'auteur l'a amené à prononcer dans diverses circonstances. Quelques études spéciales y ont été ajoutées sur des sujets plus importants. Il convient surtout de signaler les comptes rendus annuels des travaux de la Société nationale d'agriculture. Être complet, intéressant et ne pas se répéter était un problème à réaliser dans ces exposés périodiques de 1886 à la présente année. G. S.

Die Kirchen-, Schul-und Spital-Ordnung von Joachimsthal. Ein Cultus-und, Culturbild aus der Reformationszeit Böhmens. Decanatsrede in erweiterter Gestalt von GEORG LOESCHE, Doctor der Theologie und Philosophie k. k. o. Professor der Kirchengeschichte in Wien. Wien Mauz, 1891, in-8 de 54 p.

Un peu pédante cette plaquette, et d'un caractère trop manifestement chauvin au point de vue politico-religieux. Pour l'excuse de son savant auteur, disons tout de suite que c'est un discours de décanat et qu'il est extrait du *Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus*

in Oesterreich. Joachimsthal en Bohême, sous la conduite de Mathesius, son pasteur, applique chez elle la réforme luthérienne et nous assistons, grâce aux recherches de M. Loesche, à la constitution de sa liturgie et à la réglementation de ses institutions scolaires et bienfaisantes. Tout est parfait, naturellement. Malgré ce parti pris de louer qui fatigue à la longue, on trouvera dans ces quelques pages des renseignements assez intéressants au point de vue disciplinaire sur les mélanges liturgiques de chants latins et en langue vulgaire, (p. 6, 33), sur la conception luthérienne du mariage (p. 17, 22, 23), la vie ecclésiastique (p. 27 et s.) et la tendance conservatrice à maintenir quelques-unes des cérémonies de l'Église romaine (p. 30, 38, 39). — Dans l'école on déclamait et on jouait même sur un théâtre, et en costume, des comédies latines et grecques (p. 44). Nous ne concéderons pas à M. Loesche sa naïve remarque que c'est au protestantisme que le christianisme moderne et nos sociétés civiles sont redevables du soin des pauvres : l'histoire de la primitive Église est là pour montrer que les fidèles n'ont pas attendu la Réforme pour avoir souci de secourir leurs frères malheureux. Nous relèverons également une très fausse interprétation d'un passage de la Somme de saint Thomas où le Docteur angélique ne ravale pas du tout, comme on l'en accuse, la dignité du travail, mais où il constate son caractère souvent pénible, ce que personne ne nie (p. 53).

G. PÉRIES.

Leben des hl. Aloysius von Gonzaga, *zur 300 jährigen Feier seines Todestages*, von M. MESCHLER S. J. — (Zweite, unveränderte Auflage. Freiburg im Breisgau, Herder, 1891, in-8 de XI-301 p. — Prix : 3 fr. 60.

On ne peut manquer d'aimer l'avantage saint Louis de Gonzague quand on a lu ce récit si charmant et si pénétrant de la vie angélique du patron de la jeunesse. L'auteur nous place en commençant en face de l'admirable nature de la haute Italie, où la majesté des montagnes se marie suavement aux verdures ensoleillées des grands lacs. C'est bien là le tableau où doit nous apparaître la douce figure de l'enfant de la grâce. Le saint dans le monde, puis dans la Compagnie de Jésus et enfin dans le Ciel : voilà les trois divisions de l'ouvrage. Il était impossible de mieux délimiter les phases de cette radieuse histoire. Les lecteurs du P. Meschler seront nombreux; car, s'il a voulu, comme il nous en avertit, faire « un livre pratique d'édification à l'usage de la jeunesse » il a réussi en même temps à écrire une vie de saint d'un intérêt captivant qu'on ne saurait s'empêcher de dévorer jusqu'à la dernière page, quand on l'a une fois ouvert. Tout avait déjà été dit sur la vie de saint Louis de Gonzague, mais aucun de ses historiens n'avait jusqu'à présent aussi bien traduit l'œuvre mystérieuse de l'amour divin et n'avait si heureusement su s'inspirer de la poésie de la nature, des documents intimes et des ressources de la psychologie pour faire ressortir avec une telle vigueur les plus modestes grâces de son sujet. Une traduction française doit incessamment paraître : elle aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les éditions allemandes.

G. PÉRIES.

Histoire de la civilisation contemporaine, par CH. SEIGNOBOS. Paris, G. Masson, 1890, in-16 de 424 p. — Prix : 3 fr.

C'est, sous une forme claire et précise, l'examen des nombreuses constitutions auxquelles, tour à tour, ont obéi les États européens, l'exposé de la politique suivie par leurs divers gouvernements et enfin le tableau de l'ac-

tivité littéraire, artistique et scientifique de chacun d'eux depuis cent ans. Quand il s'agit d'une époque contemporaine, cette façon d'envisager l'histoire expose l'auteur, parce qu'il ne jouit point de la perspective nécessaire pour observer et que ses propres sentiments le peuvent égarer, à manquer à la fois de justesse et d'impartialité dans ses jugements. M. Seignobos a su éviter ce double écueil par la sobriété d'un récit qui s'en tient aux faits généraux que la discussion ne peut atteindre et par le soin avec lequel il s'est interdit toute appréciation chaque fois que la diversité des opinions est permise. Il nous semble par là avoir voulu avant tout faire un ouvrage classique qui, comme tel, méritât de devenir le complément utile, presque indispensable, du cours d'histoire contemporaine enseigné en philosophie. Supposant que son lecteur possède le détail des faits, il s'attache à lui montrer entre eux un enchaînement logique et à lui donner d'exactes définitions des partis politiques, des doctrines sociales et des écoles littéraires et artistiques, qui précisent les connaissances et appellent la réflexion. La lutte de Napoléon contre l'Europe, la question d'Orient, la formation de l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, l'histoire des gouvernements de la France depuis 1848 ont été traitées particulièrement avec une netteté et une sûreté d'appréciation qui ne laisse rien à désirer. Le chapitre consacré aux arts, aux lettres et aux sciences au XIXe siècle, heureusement débarrassé d'une fastidieuse nomenclature de noms, nous a paru néanmoins un peu court. Nous aurions voulu lire quelques mots sur l'éloquence qui a eu de si brillants représentants depuis un siècle ; voir au moins mentionnés la comédie et le vaudeville, même la féerie et la revue, l'une et l'autre inconnues avant notre époque ; trouver enfin parmi les écoles modernes de peinture le groupe nombreux, sinon intéressant, des impressionnistes. Malgré quelques lacunes et une brièveté parfois poussée à l'extrême, l'histoire de la civilisation contemporaine de M. Seignobos n'en est pas moins un excellent livre de vulgarisation et d'enseignement, d'une intéressante et agréable lecture. ALBERT ISNARD.

Le Clergé et le Peuple catholique, par le R. P. AUGUSTE LEHMKUHL, S. J., auteur de la *Theologia moralis*. Traduit de l'allemand. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de 44 p.

Le P. Lehmkuhl, après avoir montré que le clergé ne doit pas laisser absorber son influence par les empiètements de l'État, mais maintenir sur les âmes l'autorité bienfaisante de l'Église à la fois mère et reine, met en regard la situation religieuse d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Cette première partie est admirablement traitée. La seconde est un peu plus faible, parce que l'auteur n'ose pas suggérer tous les remèdes dont il sent la nécessité. On entrevoit sa pensée, il ne l'exprime pas tout entière. Il faudrait plus d'unité dans le commandement, plus de désintéressement des prétendus avantages insérés dans les concordats, une science plus sérieuse et mieux encouragée, enfin, des rapports plus personnels avec les fidèles. Le R. P. insiste presque uniquement sur ce dernier point, mais il n'indique pas suffisamment la voie qui y conduit. Développer les pieuses associations, les associations d'hommes particulièrement, reconquérir l'influence sur la jeunesse, tout cela est excellent, mais le moyen quand, avec nos constitutions, le prêtre se trouve placé dans la société comme un homme compromettant dont il faut se tenir à l'écart et qui s'y cantonne forcément lui-même ? J'imagine que le P. Lehmkuhl dira une autre fois toute sa pensée : son

autorité, la prudence qui le caractérise lui permettent de le faire. En attendant, son opuscule mérite toute notre sympathie, et nous ne saurions trop le recommander aux ecclésiastiques et aux fidèles eux-mêmes.

G. PÉRIES.

Mémoires de la duchesse de Brancas, suivis de la *Correspondance de Mme de Châteauroux* et d'*Extraits des Mémoires pour servir à l'Histoire de Perse,* publiés avec préface, notes et tables, par EUGÈNE ASSE. (*Bibliothèque des Mémoires*), Paris, Jouaust, 1890, in-12 de XLVII-233 p. — Prix : 3 fr.

Les Mémoires de la duchesse de Brancas ont été publiés pour la première fois par son petit-fils, le duc de Lauraguais, en 1802, dans son volume de mélanges intitulé : *Lettres de L.-B. Lauraguais à Madame.* C'est à lui d'ailleurs qu'ils avaient été dictés et ils étaient primitivement beaucoup plus considérables que le fragment que nous possédons aujourd'hui. Mais la Révolution avait passé avec sa loi des suspects, ses visites domiciliaires, ses emprisonnements, ses massacres, et, au milieu de cette tourmente, bien des papiers avaient disparu, égarés ou brûlés. Quoi qu'il en soit, le volume de Lauraguais était devenu rare; les Mémoires de Mme de Brancas étaient presque introuvables, quand M. Eugène Asse a eu la bonne idée de les réimprimer dans la *Bibliothèque des Mémoires* éditée par la Librairie des bibliophiles. Ils n'embrassent qu'une très courte période, celle de la faveur de Mme de Mailly et de la duchesse de Châteauroux et concernent surtout cette dernière. La duchesse de Brancas, amie de la favorite, se montre naturellement très hostile à ses adversaires, au cardinal de Fleury surtout, et son récit ne peut être accepté que sous bénéfice d'inventaire. Je préfère, je l'avoue, à ses Mémoires, la Correspondance de Mme de Châteauroux elle-même qui leur fait suite et qui, écrite au moment même, sans préoccupation de l'avenir et du public, paraît plus sincère et plus franche. La Correspondance et les Mémoires, d'ailleurs, jettent un triste jour sur la cour de Louis XV et les misérables intrigues qui s'y agitaient et cela seul assure leur intérêt historique.

M. Eugène Asse les a enrichies de notes et de tables très complètes et d'une excellente préface où il introduit un peu de clarté dans la généalogie singulièrement embrouillée de la famille de Brancas.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Grands Dévouements et l'Impôt du sang, par EUGÈNE ALCAN. Paris, Haton, 1891, in-12 de XX-272 p. — Prix : 3 fr.

Par une série d'exemples bien choisis et fort bien racontés, M. E. Alcan montre qu'il y a bien des manières de payer l'impôt du sang, que le brancardier qui relève les blessés et les morts sous les obus et les balles, que le curé qui se dévoue pour sauver ou remplir noblement son devoir en face de l'ennemi, comme le curé de Cuchery ou celui de Bazeilles, que l'hospitalier qui consacre sa vie au service des lépreux, des aveugles, des misérables, acquitte sa dette à la patrie aussi bien que le soldat qui se bat sous l'uniforme et tombe en défendant son drapeau. Qui oserait dire que l'abbé Valentin Haüy, le P. Liberman, l'abbé de l'Épée, O'Connell, ne rendent pas autant de services à leur pays, qu'un soldat de deuxième classe? Ce livre vient donc bien à son heure dans la première année d'application de notre funeste et absurde loi militaire. Nous souhaitons qu'il éclaire beaucoup de gens aveuglés et qu'il aide à faire disparaître cette législation qui est de

nature à compromettre dans un avenir prochain la grandeur morale, intellectuelle et religieuse du pays et dont beaucoup d'hommes du métier eux-mêmes ne veulent plus. P. TALON.

Hermann et les Hohenzollern, ou les Destinées de la Prusse, par l'abbé FLORENT DUMAS. Lille, Desclée, de Brouwer (Société de Saint-Augustin) 1891, in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr.

Au XIIIe siècle, un abbé de l'abbaye de Lehnin, du nom d'Hermann, composa, en cent vers léonins, assez médiocres d'ailleurs, une prophétie qui embrasse les destinées de la Prusse depuis son temps jusqu'à la chute finale de la dynastie des Hohenzollern coïncidant, d'après lui, avec le retour de l'Allemagne à la foi catholique. Ce poème, célèbre en Allemagne dès le XIVe siècle, fut imprimé en 1723 et se répandit dès lors, presque sans variante. Les quatre-vingt-douze premiers vers se sont exactement vérifiés : ils prédisent exactement la succession des électeurs de Brandebourg et des rois de Prusse jusqu'aux empereurs d'Allemagne de la famille de Hohenzollern; là, c'est-à-dire pour une époque très rapprochée de la nôtre, la dynastie régnante doit disparaître, le culte catholique renaître en Allemagne, l'ancien Empire germanique se reconstituer. Ce simple exposé suffit pour montrer quel puissant intérêt s'attache, même de ce côté-ci du Rhin, à la connaissance de la prophétie cistercienne. L'impression qu'elle a produite en Prusse a été profonde de tout temps; parmi les rois qu'elle désigne, plusieurs ont tenté, mais vainement, de la faire disparaître. Bien entendu aussi, les Allemands, par un chauvinisme naturel et respectable, ont cherché et cherchent encore à donner des derniers vers une interprétation toute à la gloire de leur pays. M. l'abbé Florent Dumas, après avoir établi, sur des preuves irréfutables, l'authenticité de la prophétie, s'attache à l'éclaircir, et, pour cela, serre d'aussi près que possible le sens littéral du texte latin. Les arguments qu'il présente en faveur de sa version, qui est aussi celle d'autres commentateurs français, semblent des mieux fondés. Cet ouvrage est une curiosité bibliographique et historique fort intéressante. COMTE DE BIZEMONT.

Les Ducs de Montpensier, par GABRIEL DEPEYRE. Paris, Champion, 1891, in-12 de 90 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette coquette collection publiée par la librairie Champion sous le titre de : *Petite Bibliothèque historique et littéraire,* M. G. Depeyre a donné une intéressante étude sur les personnages qui, depuis 1226, ont porté le nom de Montpensier, seigneurs, comtes, puis ducs. C'est un résumé historique écrit avec entrain, dans un style agréable, présenté de manière à faire aimer l'histoire par ceux qui sont effrayés des gros livres et des documents poussiéreux. M. Depeyre touche avec une discrète délicatesse aux événements qui se rattachent à certaines personnalités dont les actes sont discutables, quelquefois blâmables; son enthousiasme français le laisse impartial, mais bienveillant. On lira avec intérêt la notice sur Randan qui termine le livre; mais on regrettera que l'auteur n'ait pas donné succinctement un aperçu de ce qui composait le fief de Montpensier au point de vue territorial. A. DE B.

Mes amis, *souvenirs intimes,* par L. DE LA BRIÈRE. Paris, E. Kolb, s. d., (1891), in-18 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ceux dont j'évoque ici les images n'ont pas tous été de mes amis selon

le vrai sens du mot, » déclare d'abord M. L. de la Brière. Nous le croyons d'autant plus facilement que nous voyons là figurer M. Jules Simon, qui, jadis, étant ministre, révoqua l'auteur alors sous-préfet, en raison de ses opinions politiques. Mais M. Jules Simon a trouvé là une place — oh ! une toute petite — parce que M. de la Brière l'a eu pour allié de la façon la plus imprévue, quand, après discussion, son livre : *Mme de Sévigné en Bretagne*, a obtenu une couronne académique.

Dans ce volume apparaissent, entre autres physionomies, celles de Charette, de Lamartine, du cardinal Foulon, et, qui l'eût cru? celle d'Abd-el-Kader ! Nous rencontrons, là aussi, le comte de Chambord, la duchesse de Galliera, Mgr Freppel, M. Xavier Marmier, etc., etc. M. de la Brière n'a pas voulu peindre des portraits; il s'est contenté d'exécuter de gracieux petits médaillons. Bref, ce volume, dont chaque page pétille d'esprit et de bonne humeur, m'a beaucoup plu : je ne serai pas le seul.

E.-C. La Grette.

Confidences d'un Journaliste, par Ernest Merson. 2e édition, Paris. Albert Savine, 1891, in-18 de 352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvre d'un vétéran du journalisme, ces confidences contiennent des souvenirs personnels sur quelques événements de notre temps, de simples réflexions morales, des conversations avec certains hommes marquants de ces quarante dernières années. Tout cela est reuni sans ordre et dans un pêle-mêle qui, en rapprochant les faits les plus différents, empêche toujours la fatigue et parfois éveille la curiosité. Nous signalerons comme particulièrement intéressants les chapitres relatifs au Septennat, au Prince impérial, à la visite de l'auteur à Chislehurst, au prince Victor et à l' « aventure boulangiste, » ainsi que les portraits bien esquissés de Gambetta, d'Émile de Girardin, de Louis Veuillot. Par contre, les pages où M. Merson nous raconte certaines anecdotes par trop personnelles, comme le vol dont il fut victime à l'hôtel du Louvre ou ses démêlés avec M. Baze, questeur de l'Assemblée nationale, nous ont paru tout juste avoir la saveur d'un fait divers et être, par là même, absolument ennuyeuses. Quelle croyance convient-il d'ajouter à ses confidences ? Celle que l'on doit à un journaliste de bonne foi sincèrement attaché à son parti. L'auteur est un impérialiste militant, partisan du prince Victor depuis la mort du Prince impérial, c'est dire qu'il voit et juge en impérialiste. Ses opinions d'ailleurs ne l'empêchent point de se montrer souvent impartial pour les hommes qui ne pensent point comme lui et de les estimer à leur valeur.

Albert Isnard.

Souvenirs historiques et traditions de famille, 1789-1871, par le marquis de Cugnac, ancien officier supérieur d'artillerie. Paris, Lefort, s. d., in-18 de vi-321 p. — Prix : 2 fr.

Comme dans tous les Mémoires, il faut, dans ceux-ci, distinguer entre les choses que l'auteur a vues de ses yeux et celles qu'il ne rapporte que sur ouï-dire. Parmi les premières, notons l'expedition de Crimée, où l'auteur parle en témoin oculaire, et le siège de Paris. Le lecteur y trouvera bien des anecdotes curieuses ; il y verra refutée une fois de plus la fable du duel entre le général Cornemuse et le maréchal de Saint-Arnaud, qui défraya tant de salons au commencement du second Empire. Son voyage dans la Méditerranée, au debut de la guerre d'Orient, est intéressant ; il peint vivement l'aspect miserable des cités de même que l'esprit de ces

Grecs qui trouvaient singulier, et avec trop de raison, que la France s'en vînt attaquer la Russie et combattre pour les Turcs. Parmi les choses que l'auteur ne répète que par ouï-dire, il en est qu'on raconte autrement : telle l'anecdote sur Crusoé. Mais, en ces matières, il est permis de varier : l'histoire y est moins intéressée que la chronique. V. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le R. P. Célestin-Joseph FÉLIX, de la Compagnie de Jésus, est mort à Lille le 6 juillet. Né à Neuville-sur-l'Escaut le 28 juin 1810, il avait déjà enseigné la rhétorique au séminaire de Cambrai quand il se détermina à entrer dans la Compagnie de Jésus. Après avoir complété ses études philosophiques et théologiques dans les maisons des Pères, à Brugelette, Louvain et Laval, il fut nommé professeur de rhétorique à Brugelette; et c'est là qu'un simple discours de prix appela l'attention sur son génie oratoire. Après avoir suivi à Paris les meilleurs prédicateurs, il alla faire à Annonay son troisième an. Cependant l'état de sa santé semblait devoir l'éloigner de la carrière de la prédication, et il dut enseigner de nouveau la rhétorique à Saint-Acheul, puis à Amiens, où il commença à prêcher. En 1851, il vint à Paris prêcher l'Avent à Saint-Thomas d'Aquin. Les succès qu'il y obtint s'accrurent encore l'année suivante, quand il prêcha le Carême à Saint-Germain des Prés. C'est alors que Mgr Sibour appela l'illustre orateur à la chaire de Notre-Dame, qu'il occupa pendant de si longues années à la gloire de Dieu et au profit des âmes chrétiennes. Nous donnons ci-dessous la liste de ses ouvrages : *Le Travail. Loi de la vie et de l'éducation* (1856, in-12). — *Le Progrès par le christianisme; conférences de Notre-Dame de Paris* (1858-1865 et 1865-1871, in-8); — *Les Quatre Types de l'autorité. Une Conférence extraite du « Progrès par le christianisme* (1859, in-12); — *Les Morts souffrants et délaissés* (1860, in-12); — *Deux Conférences sur la pureté dans l'éducation* (1861, in-12) — *Le Prince Adam Czartoryski* (1862, in-12); — *L'Athéïsme à la porte de l'Académie* (1863, in-8); — *Quelques mots sur le livre de la Vie de Jésus* (1863, in-8); — *M. Renan et sa « Vie de Jésus. » Lettre au R. P. Mertian, directeur des Études religieuses* (1863, in-8); — *Les Campagnes, discours prononcés dans l'église de Sainte-Clotilde* (1864, in-8); — *La Carmélite* (1864, in-18); — *Jésus-Christ et la Critique nouvelle, conférences de Notre-Dame de Paris* (1864, in-12); — *Les trois Phases de la vie de l'Église. Discours prononcés dans l'église de Saint-Rombaut le 3 décembre 1864* (1864, in-8); — *Discours au congrès de Malines* (1864, in-8); — *Les Trois Formules de Saint-Augustin* et *les Trois Phases de l'Église*, deux discours prononcés au congrès de Malines (1865, in-18). — *L'Art devant le christianisme*, conférences de Notre-Dame (1867, in-12); — *La Parole et le Livre*, discours prononcés dans l'église Saint-Sulpice (1865, in-18); — *Devoirs des catholiques envers l'Église*, retraite des hommes prêchée à Notre-Dame de Paris (1872, in-8); — *L'Économie sociale devant le christianisme*, conférences de Notre-Dame (1866, in-12); — *Les Églises non catholiques devant le progrès. Protestantisme, anglicanisme, moscovitisme. Appel à tous les chrétiens* (1869, in-12); — *La France devant le Sacré-Cœur*, discours prononcés à Paray-le-Monial (1873, in-8); — *La Paternité pontificale devant l'ordre social* faisant suite au *Progrès par le christianisme*, conférences prêchées à Saint-Étienne de Toulouse, précédées d'un résumé des conférences de 1856 à 1872 (1875, in-8); — *Saint Dominique et l'Apostolat* (1869, in-18); — *La Voix de la Cloche*, discours prononcés dans la cathédrale

de Nancy en janvier 1868, à l'occasion de la bénédiction d'une cloche (1869, in-18); — *Le Progrès par le christianisme. La Paternité devant l'ordre social* (1876, in-8); — *Le Socialisme devant la société,* conférences prononcées à Notre-Dame de Grenoble dans le carême de 1878 (1878, in-8); — *La Guerre aux jésuites* (1878, in-8); — *Christianisme et Socialisme* (1879, in-8); — *Qu'est-ce que la Révolution?* (1879, in-12); — *L'Article 7 devant la raison et le bon sens* (1880, in-8); — *Le Patriotisme* (1881, in-18); — *Les Petites Sœurs de l'ouvrier* (1883, in-12); — *Le Christianisme social* (1884, in-8).

— La mort de S. É. le cardinal Gaetano ALIMONDA, archevêque de Turin, survenue à Gênes le 30 mai, prive l'Italie d'un docte théologien et d'un éminent prédicateur. Il était né à Gênes le 23 octobre 1818. Deux ans après avoir obtenu la prêtrise, il fut nommé sous-recteur du séminaire de Gênes (1845), dont il ne tarda guère à devenir recteur. Évêque d'Albenga en 1877, cardinal de Santa Maria in Traspontina (1879), c'est en 1883 que Mgr Alimonda fut promu à l'archevêché de Turin. Son principal titre est le recueil en douze volumes de ses homélies que Cantù qualifiait « un prodige de science et d'érudition. » Il ne laissa pourtant pas que d'appliquer son esprit à d'autres études ; et les travaux sortis de sa plume se font remarquer par la solidité du fond et l'élégance de la forme. Nous citerons seulement : *L'Uomo sotto la legge del sovrannaturale* (4 vol. in-8) ; — *Il Sovrannaturale nell'uomo* (4 vol. in-8); — *I Problemi del Secolo XIX* (4 vol. in-8) ; — *Il Dogma dell'Immacolata* (in-8); — *Il mio Episcopato* (2 vol. in-8) ; — *Panegyrici* (in-8) ; — *Gesu Cristo, ragionamenti* (in-8); — *Del magnetismo animale* (in-8) ; — *Dall'alba al tramonta* (in-8) ; — *Della Setta dei Massoni* (1884, in-8); — *L'Epifania del Secolo XIX* (1884, in-8) ; — *Discorsi pastorali ed accademici* (1880-1887, 2 vol. in-8) ; — *La Musica sacra* (1887, in-8) ; — *Lutero e l'Italia* (1888, in-8).

— La mort de don Pedro Antonio DE ALARCON, arrivée le 19 juillet, est une perte douloureuse pour les lettres espagnoles. Né à Guadix (Grenade) le 10 mars 1833, d'une noble famille ruinée par la guerre d'indépendance, don Alarcon essaya d'abord de se livrer à l'étude du droit et de la philosophie ; son manque de ressources le contraignit d'abandonner ces recherches pour entrer dans un séminaire et y apprendre la théologie. Cependant ses goûts littéraires se manifestèrent dès son enfance, et il avait à peine quinze ans quand il fit jouer dans sa ville natale, et non sans succès, deux drames de sa composition. Il fonda, avec la collaboration de don Torcuato Tárrago, *El Eco del Occidente,* qu'il rédigea d'abord à Guadix, puis à Grenade. Il prit une part active à la Révolution de 1854 et fonda un nouveau journal : *La Redencion.* Un peu plus tard, il vint à Madrid où il prit place dans la rédaction du journal satirique *El Látigo.* Le premier de ses romans qui fit du bruit fut *El Final de Norma,* publié en 1855. Les années suivantes, il sema des articles, des nouvelles et des poésies dans divers journaux (*El Occidente, la Discusion, El Criterio*), qui furent réunis en volumes sous les titres respectifs de : *Cosas que fueron, Novelas cortas* et *Poesias sérias y humoristicas,* et qui eurent un légitime retentissement. Certains morceaux des *Cosas que fueron,* tels que *la Noche Buena del poeta* et *El Pañuelo,* sont universellement connus. *El Hijo prodigo,* son premier drame qui fut donné en 1857, excita de vives critiques. La part volontaire qu'il prit à l'expédition d'Afrique (1859) dans le troisième corps d'armée, lui permit d'écrire, sur les événements dont il fut le témoin, un admirable ouvrage : *Diario de un testigo de la guerra de Africa.* L'ouvrage eut un succès colossal et rapporta à l'éditeur trois millions de réaux. Un voyage en

Italie lui donna occasion de s'exercer dans un autre genre ; et la relation de son voyage *De Madrid à Napoli,* plut à beaucoup de lecteurs. Mais l'œuvre de don Alarcon qui reçut les applaudissements les plus unanimes et qui lui valut l'honneur d'être rapproché de l'inimitable Cervantes fut son roman : *El Sombrero de tres prios,* paru en 1874. Nous ne pouvons donner la liste de toutes les œuvres dues à l'illustre écrivain ; nous citerons seulement encore *El Escandalo,* paru en 1875, et qui fut le roman le moins approuvé de don Alarcon, et *la Pródiga,* œuvre de maturité, écrite avec sobriété et précision. Don Alarcon laisse une œuvre inédite, mais il a pris ses mesures pour qu'elle soit publiée immédiatement après sa mort.

— M. Richard Henry MAJOR, mort le 25 juin à 74 ans, était connu par d'importants ouvrages dans le domaine des sciences géographiques. Il fut pendant longtemps attaché au département des cartes et plans du Musée britannique; le mauvais état de sa santé le força en 1880 de résigner ces fonctions. L'un des fondateurs de *The Hakluyt Society,* M. Major fut aussi pendant longtemps secrétaire de la *R. Geographical Society.* Le plus ancien volume publié par lui fut une traduction des lettres de Christophe Colomb faite sous les auspices de l'*Hakluyt Society.* Nous citerons encore de lui : *William Strachey's Historic of Travaile into Virginia Britannia* (1851) ; — une traduction des *Rerum Moscoviticarum commentarii* du baron Sigismond (1852), le plus ancien récit de voyages en Asie ; — *India in the fifteenth Century* (1859), recueil des récits de voyages dans les Indes avant la découverte portugaise ; — *Early Indications of Australia* (1860) ; — *Life and discoveries of Prince Henry of Portugal* (1868) ; — *The Book of the Conquest and Conversion of the Canarians in 1402* (1871) ; — *The Voyages of the Zeni* (1873), frères vénitiens qui pénétrèrent dans les mers du nord au XIVe siècle. Ajoutons que depuis qu'il avait quitté le British Museum, M. Major s'occupait presque exclusivement d'études bibliques dont on annonce la prochaine publication.

— Un physicien éminent, M. Wilhelm Eduard WEBER, est mort dans les derniers jours du mois de juin. Né à Wittenberg, le 24 octobre 1815, il fut élevé à l'Institut des orphelins de Halle. Tout jeune encore, il s'adonna aux recherches scientifiques et il n'avait que vingt-un ans quand il publia, avec son frère aîné, Ernest Henri, dont les études de physiologie sont bien connues, un ouvrage sur la théorie des ondes (*Wellenlehre,* 1825, in-8). Cet ouvrage où la théorie ne s'appuie que sur des faits bien constatés, assure à ses auteurs une place distinguée parmi les savants de notre siècle. Le résultat pratique en fut pour Wilhelm Eduard l'obtention en 1827 d'une place de professeur adjoint à l'Université de Halle, qu'il ne tarda pas à quitter pour un poste de professeur titulaire à Gœttingue. Révoqué en 1837, il resta à Gœttingue où il poursuivit ses recherches sur l'acoustique et en entreprit de nouvelles sur l'électricité et le magnétisme. Les *Annales de chimie et de physique* publièrent beaucoup de ses travaux. Après quatre ans de professorat à Leipzig (1845-1849), il se vit rendre sa chaire de Gœttingue. Les belles découvertes de M. Weber le firent choisir en 1865 comme correspondant de l'Institut de France. Nous donnons ci-dessous la liste de ceux de ses travaux qui ont paru en volumes : *Akustik* (1835, in-8) ; — *Mechanik der menschlichen Gehwerkzeuge* (1836, in-8) ; — *Resultate aus der Beobachtungen des magnetischen Vereins* (1837-1840, 4 vol. in-8), en collaboration avec M. K.-F. Gauss ; — *Atlas des Erdmagnetismus* (1840, in-4) ; — *De fili bombycini vi elastica* (1841, in-4) ; — *De tribus novis librarum construendarum methodis* (1841, in-4) ; — *Electrodynamische Maassbestimmungen* (1846, in-4) ; — *Elektrodyna-*

mische Maassbestimmungen insbesondere Widerstandsmessungen (1850, in-4); — — *Elektrodynamische Massbestimmungen insbesondere über Diamagnetismus* (1852, in-4); — *Bestimmung der rechtswinkeligen Componenten der erdmagnetischen Kraft in Göttingen in dem Zeitraume von 1834-1853* (1855, in-4); — *Ueber die Anwendung der magnetischen Induction auf Messung der Inclination mit dem Magnetometer* (1873, in-4); — *Zur Galvanometrie* (1862, in-4); — *Elektrodynamische Maassbestimmungen insbesondere über elektrische Schwingungen* (1864, in-8); — *Elektrodynamische Maassbestimmungen insbesondere über das Princip der Erhabung der Energie* (1871, in-5); — *Elektrodynamische Maassbestimmungen insbesondere über der Energie der Wechselwirkung* (1878, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. AMAT, professeur, auteur de travaux sur les *phosphites et pyrophosphites* : — de M. BROCA, rédacteur en chef du journal *l'Aveyronnais* : — de M. Ernest-Émile DORMOY, ancien ingénieur en chef des mines et directeur de la Compagnie d'assurances *le Soleil*, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité mathématique des assurances sur la vie; Théorie des paris de courses; Théorie mathématique des jeux de baccarat; Topographie souterraine du bassin de houille de Valenciennes* : — de M. Antoine DUPUY, auteur d'une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France* : — de M. GAUT, bibliothécaire de la ville d'Aix, ancien rédacteur au journal *la Provence* : — de M. GÉRARD, chroniqueur qui signait des pseudonymes Bachaumont, Santillane et Swell : — de M. Jules GROS, secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris, auteur de : *La Conquête du Tong-Kin par vingt-sept Français; Les Explorateurs contemporains de l'Europe; Les Explorateurs contemporains des régions polaires, depuis René Belot jusqu'à nos jours, etc.* : — de M. Rodolphe KOEPPELIN, professeur de physique et d'histoire naturelle au collège de Colmon jusqu'en 1870 : — de M. Marie LEFEBVRE, poète, dont on a : *Les Angoisses*, poésies; *Au prince ministre, Vieux!* poème; *Esquisses algériennes*, prose et vers : — de M. Jean LOMBARD, romancier, qui a publié de curieux romans sur le Bas-Empire : — de M. MICHAUD, ancien administrateur du *Journal du Loiret* : — de M. Antony ROLLIER, auteur de plusieurs traités d'économie politique : — du R. P. TAILHAN, de la Compagnie de Jésus, savant distingué, auteur de : *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes* : — de M. Gaston VUIPST, compositeur de musique.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr Anton BIRLINGER, professeur de langue allemande à l'Université de Bonn, mort à 58 ans le 15 juin : — du général Paul BRONSART VON SCHELLENDORF, auteur d'un volume estimé sur le service d'état-major, mort à Kœnigsberg le 23 juin dans sa 59e année : — de M. BROWN, connu sous le pseudonyme de Rod Bolderwood, sous lequel il a publié *Robbery under Arms* : — du capitaine DELPORTE, professeur d'astronomie à l'École des cadets de Bruxelles, mort au cours d'une expédition scientifique au Congo, le 28 mai, âgé de 45 ans : — du Dr Carl DILL, professeur de construction navale à l'École supérieure technique de Charlottenbourg, mort à Friedenau, le 27 juin, à 48 ans : — de Mme Emmy VON DINCKLAGE, romancière, morte à 67 ans, le 5 juin, dans la ville de Berlin : — du Dr FABRI, professeur à l'Université de Bonn, connu par ses travaux sur la politique coloniale : — de M. Emmanuel HANUSS, connu par des travaux estimés sur l'économie politique, mort à 77 ans, à Prague, le 14 juin : — de S. E. le cardinal-archevêque de Kalocsa, en Hongrie, Louis HYNALD, membre du Parlement, savant adonné à l'étude des sciences naturelles, mort le 4 juillet à 76 ans : — de l'illustre chirurgien anglais sir Prescott Gardiner HEWETT, mort en juin : — de l'écrivain belge M.-E. DE LA FON-

TAINE, connu sous le pseudonyme de Dicks, mort dans les premiers jours de juillet ; — de M. Wilhelm MATZKA, autrefois professeur de mathématiques à l'Université et au Polytechnicum de Prague, mort à 93 ans le 9 juin ; — du Dr M. MAURER, « privatdocent » d'histoire à Wurzbourg, mort le 11 juin ; — de M. l'abbé MOSSLER, professeur d'histoire au grand séminaire de Trèves, mort en juillet ; — de Mrs. PRICE, auteur de *Who is Sylvia* et autres romans, morte aux environs de Colchester le 15 juillet ; — de M. le baron Oskar VON REDWITZ, poète, mort près de Bayreuth, le 7 juillet, à 68 ans ; — du Dr A. SCHÄFFLER, archiviste d'État à Wurzbourg, mort le 8 juillet ; — du Dr SCHULTE, auteur d'une histoire du Kulturkampf, mort à la fin de juin ; — du Dr F.-L. STEGMANN, mathématicien, mort à 78 ans, à Marbourg, le 7 juin ; — du Dr O. TISCHLER, directeur du musée d'antiquités et d'anthropologie de Königsberg, en Prusse, mort dans cette ville, à 48 ans, le 18 juin ; — de M. Francesco VIGANO, publiciste, mort dans les derniers jours de juin ; — du Dr G.-A. WEISS, professeur de botanique à l'Université allemande de Prague, mort dans cette ville le 2 juillet.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance du 29 mai 1891, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Stanislas Julien au R. P. Séraphin Couvreur, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Pé-tché-ly sud-est, pour son *Dictionnaire français-chinois*. On sait que ce prix, dont la valeur est de 1,500 francs, est institué en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 juillet, M. de la Borderie a rendu compte des fouilles exécutées dans l'île de Lavret (baie de Saint-Brieuc). M. le baron de Baye a entretenu l'Académie d'un certain nombre de bijoux d'or trouvés en Hongrie. — Dans celle du 10 juillet, M. Heuzey a lu un mémoire sur une petite statue chaldéo-babylonienne, et M. Héron de Villefosse a fait une communication sur une inscription romaine trouvée dans le sud de la Tunisie. — Le 17 juillet, M. Havet a donné lecture d'un mémoire de M. Robiou sur les idées religieuses en Grèce au temps d'Alexandre. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 24 juillet. Puis M. Casati a fait une communication sur le lion en bronze qui se trouve à Venise sur la Piazzetta et auquel il attribue une origine étrusque.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 4 juillet, M. Émile Bourgeois a lu un mémoire sur Alberoni, la princesse des Ursins et la reine Élisabeth Farnèse. M. le comte de Franqueville a ensuite communiqué la première partie d'un travail sur la magistrature anglaise. — Dans la séance du 11 juillet, M. Émile Bourgeois a continué la lecture de son mémoire, et M. Bardoux a lu une notice sur le séjour de Lafayette à Olmütz. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 18 juillet. — Le 25 juillet, M. Bardoux a continué sa lecture sur le séjour de Lafayette à Olmütz, et M. le docteur Lagneau a communiqué à l'Académie la première partie d'un travail sur les Maternités-ouvroirs.

PARIS. — Le *Registre de Lettres missives de Louis XII*, que M. L.-G. Pélissier nous fait connaître (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome. Rome, imp. Philippe Cuggiani, in-8 de 33 p.) ne comprend que les lettres expédiées dans les premiers temps de l'occupation du Milanais. Il y a cent trente-huit lettres, qui s'étendent du 12 septembre au 18 octobre 1499. A l'analyse sommaire qu'il donne de ces lettres, M. Pélissier ajoute parfois des extraits ou même le texte entier.

— *L'Enquête scolaire de 1791-92*, tel est le sujet d'un remarquable article que notre collaborateur M. le chanoine Allain a publié, dans la *Revue des questions historiques* de juillet, et qui, tiré à part, forme une brochure de 63 pages. C'est une analyse extrêmement bien faite du dossier de l'enquête entreprise par ordre du comité d'instruction de l'Assemblée législative. Malheureusement ce dossier est incomplet : deux cents districts seulement, sur cinq cent vingt-sept, y sont représentés. M. Allain a résumé avec beaucoup de netteté les renseignements si sûrs et si instructifs fournis par les pièces qui remplissent onze énormes cartons des Archives nationales, et par les copies provenant des dépôts départementaux et qui se comptent par centaines. Son travail est des plus importants. Les indications données sur l'état de l'enseignement primaire en 1791 dans nos divers départements (l'auteur a suivi l'ordre alphabétique et s'occupe d'abord de l'*Ain* pour finir par les *Vosges*), permettent de compléter toutes les monographies déjà publiées : elles permettent aussi de recueillir des renseignements précieux sur bon nombre de régions non encore étudiées. Le très exact relevé que nous offre M. le chanoine Allain est un guide indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'enseignement, et l'auteur a de nouveau bien mérité de tous les travailleurs sérieux.

— Sous le titre de *Varia*, M. L.-G. Pélissier publie une quatrième série d'extraits de la *Revue rétrospective* (Paris, in-8 de 29 p.). Son nouveau fascicule se compose des morceaux suivants : *Lettres du colonel Espinasse sur la prise de Rome*, 1859 (collection d'autographes de la bibliothèque municipale de Carcassonne); *Pièces relatives aux départements du midi, en mai et juin 1793* (Archives départementales des Bouches-du-Rhône et Archives du Palais de justice d'Aix); *Note sur les travaux d'érudition de la Porte du Theil, 1788* (Bibliothèque nationale, collection Moreau, tome CCCXVII). Cette note nous apprend que le chevalier du Theil, comme coopérateur du dépôt des chartes, recevait un traitement annuel de 1,500 livres. Le docte académicien gagnait bien ses honoraires, car il rapporta de Rome une collection de 12,000 pièces copiées par lui dans les diverses bibliothèques de cette ville.

— Dans l'opuscule intitulé : *F. Le Play. La Vieille France, l'École des chartes et la Société d'économie sociale, discours prononcé le 25 mai 1891, à la séance d'ouverture du Congrès de l'école de la paix sociale* (Paris, gr. in-8 de 32 p. Extrait de la *Réforme sociale*), M. Siméon Luce raconte la noble vie de l'auteur des *Ouvriers européens*. Il dit à la fois d'excellentes et de charmantes choses sur l'admirable travailleur, qu'il rapproche de son compatriote, M. Léopold Delisle, sur l'École des chartes, dont il parle avec une tendresse filiale, sur la vieille France, si calomniée par les ignorants, en particulier sur les livres de raison (avec un éloge aussi juste que vif de M. de Ribbe). Les sentiments et les idées sont à la hauteur du talent de l'écrivain, talent qui se montre tantôt spirituellement familier, tantôt supérieurement éloquent, surtout dans la péroraison où un bel hommage est rendu à saint Louis et à Jeanne d'Arc, également animés d'un dévouement « dont la source fut si haute et si pure qu'on le peut dire divin. »

ALSACE. — La section des Hautes-Vosges du Club alpin français se propose de publier une série de guides illustrés et elle commence par un *Guide du touriste, Belfort et ses environs* (Belfort, Devilliers, in-8 cartonné de 80 p.). Ce petit volume qui renferme, outre de très jolies vignettes, un beau plan de Belfort en couleurs, est divisé en trois parties : la première donne, en quelques pages, l'historique de la cité; la seconde, plus étendue, a trait à

la description de la ville et de ses curiosités; la troisième signale les excursions à faire aux environs. Si les autres guides en projet sont, à tous égards, aussi bien exécutés que celui que nous signalons ici, leur succès est certain. Nous serons heureux, pour notre part, de contribuer à leur diffusion en consacrant quelques lignes à chaque nouveau volume, au moment de son apparition.

FRANCHE-COMTÉ. — Presque simultanément, M. A.-F. Ducat et M. le docteur Bergeret ont publié chacun une notice biographique sur le peintre Édouard Baille, né à Besançon le 14 octobre 1814, mort en cette ville le 22 mai 1888. La première et la plus importante de ces notices intitulée : *Le Peintre Édouard Baille et son œuvre* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 29 p.) a paru d'abord dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* (année 1890). De la manière la plus heureuse, M. Ducat a retracé la vie et donné des détails sur les principales productions de cet artiste chrétien de grand talent qui s'est fait une réputation méritée comme portraitiste et comme peintre d'histoire. — De son côté, dans sa brochure : *Le Peintre Édouard Baille, étude psychologique et médicale* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 19 p.), M. le docteur Bergeret, qui a été le médecin et l'ami d'Édouard Baille, s'est « proposé de mettre en lumière le caractère de l'artiste, ses idées, ses habitudes et surtout les souffrances physiques et morales qui sont venues tourmenter ses nerfs impressionnables. » L'un et l'autre des deux biographes, chacun dans son genre, méritent des éloges ; ils se complètent.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Vie de notre vie*, 2e partie. *La Vie publique*, 1re section. VI. *Le Sermon sur la montagne*, par le R. P. H.-J. Coleridge, trad. par l'abbé Mazoyer, t. II (in-8, Lethielleux). — *Compendium theologiae moralis*, auctore A. Lehmkuhl, editio tertia (in-8, Herder, à Fribourg, en Brisgau). — *Pontificale romanum* (in-8, Pustet, Ratisbonne). — *Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne durant le mois de juillet, et en l'honneur de saint Joachim durant le mois d'août* (petit in-16, Téqui). — *Au Séminaire. Saint-Sulpice et les sulpiciens*, par l'abbé P. Fesch (in-18, Leday). — *Le Mariage en droit canonique*, par A. Esmein (2 vol. in-8, Larose et Forcel). — *Étude sur la Commission départementale et Législation comparée*, par F.-H. Geisweiler (in-8, Pichon). — *Leyes civiles de España ; Leyes penales de España*, con notas y concordancias, por L. Medina et M. Marañon (2 forts vol. in-18, Tello, Madrid). — *Code de commerce espagnol*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pedone-Lauriel). — *Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités*, par J. Boiteux (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Lois du progrès déduites des phénomènes naturels*, par R. Federici, 2e partie (in-8, Alcan). — *Der Positivismus vom Tode August Comte's bis auf unsere Tage (1837-1891)*, von H. Gruber (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*, par V. Cathrein, trad. par O. Feron (in-18, Société belge de librairie, à Bruxelles). — *Fr. Luis de Léon y la Filosofia española del siglo XVI*, por el P.-M. Gutiérrez (in-18, Gregorio del Amo, Madrid). — *Les Astres*, par J. Rambosson (in-4, Firmin-Didot). — *Les Oiseaux chanteurs*, par G. de Cherville (in-8, Firmin-Didot). — *La Porcelaine*, par E. Garban (in-8, Lecène et Oudin). — *L'Écho des fauvettes, chant avec accompagnement de piano, et morceaux pour piano seul*, par H. Baudry et L. Fontbonne (in-4, Firmin-Didot). — *Rutebeuf*, par L. Clédat (in-18, Hachette). — *Lesage, romancier, d'après de nouveaux documents*, par L. Claretie (in-8, Colin). — *De scriptorum ac litteratorum hominum cum romanis imperatoribus inimicitiis*, hanc thesim proponebat C.-O. Reure (in-8, Belin). — *Les Gens de lettres et leurs protecteurs à Rome*, par l'abbé C.-O. Reure (in-8, Belin). — *La*

Grammaire de la lecture à haute voix, par A. Petit (in-18, Hetzel). — *Morceaux choisis des auteurs français,* par A. Cahen. Classe de sixième. *Prose et Poésie* (in-18 cart., Hachette). — *Morceaux choisis des auteurs français,* par A. Cahen. Classe de cinquième. *Prose et Poésie* (in-18, cart., Hachette). — *Morceaux choisis des auteurs français,* par A. Cahen. Classes de troisième, seconde et rhétorique, *IIe Partie, Poésie* (in-18 cart., Hachette). — *La Peur de la mort,* par F. de Nion (in-18, Savine). — *Les Combats, récits du Limousin,* par E. Granger (in-18, Jouaust). — *Les Gens d'Épinal, 1423-1444,* par R. Auvray (in-18, Colin). — *Chapuzot est de la classe!* par J. Drault (in-18, Gautier). — *Sœur Louise,* par M. du Campfranc (in-18, H. Gautier). — *Abnégation,* par la baronne Leclerc de *** Vicomtesse de *** (in-18, L. Carré). — *La Seconde Femme de Lionel,* par M. Pierre (in-18, L. Carré). — *Bonne chance,* par Mme M. Sibille (in-18, Firmin-Didot). — *Vingt jours d'Étretat à Ostende, Haute-Normandie, plages du Nord,* par C. de Tours (album oblong, Librairies-imprimeries réunies). — *Dans l'Inde,* par A. Chevrillon (in-18, Hachette). — *Trois mois de captivité au Dahomey,* par E. Chaudoüin (in-18, Hachette). — *Saint Christophe, sa vie et son culte,* par l'abbé F. Mainguet (in-18, l'auteur, à Saint-Christophe, par Tours). — *Saint Thomas de Cantorbéry,* par le R. P. Dom A. Lhuillier, t. I (in-8, Palmé). — *La Vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne,* par le P. Meschler, trad. par l'abbé Lebréquier (in-8, Lethielleux). — *Vie du R. P. Lataste,* par l'abbé Mercier (in-18, Bureaux de l'*Année dominicaine,* — *Un Directeur de séminaire. L'abbé Robelin,* par l'abbé Théloz (in-18, Vitte, à Lyon). — *Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut* (in-8, Plon et Nourrit). — *Une Reine de théâtre, souvenirs de jeunesse, de théâtre et de cour,* par C. d'Héricault (in-18, Perrin). — *La Société des jacobins, recueil des documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris,* par F.-A. Aulard. t. II (gr. in-8, Jouaust; Noblet; Quantin). — *Mémoires du prince de Talleyrand,* III, par le duc de Broglie (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire de la seconde République, faisant suite à l'Histoire du règne de Louis-Philippe (février 1848-décembre 1851),* par E. Hamel (in-8, Jouvet). — *Les Dessous du coup d'État, 1851,* par le baron A. Du Casse (in-18, Savine). — *Les Héros de Camaron,* par l'abbé Lanusse (in-18, Marpon et Flammarion). — *L'Empereur de demain,* par le colonel Villot (in-18, Savine). — *Histoire de la question coloniale en France,* par L. Deschamps (in-8, Plon et Nourrit). — *Marin et jésuite, vie et voyages de François de Plas,* par le R. P. Mercier (2 vol. in-8, Retaux-Bray). — *Français et Italiens,* par F. Narjoux (in-18, Savine). — *Un Monde fin-de-siècle,* par J. Bertrand (in-18, Bloud et Barral). — *Pourquoi M. le Comte de Chambord n'est pas monté sur le trône de France et pourquoi M. le Comte de Paris n'y montera pas.* (in-18, Savine). — *Les Intérêts catholiques en 1891* (in-18, Savine). — *Histoire de l'acquisition des terres nobles par les roturiers dans les provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, du XIIIe au XVIe siècle,* par A. Vachez (gr. in-8, L. Brun, à Lyon). — *La Baie du Mont Saint-Michel et ses approches,* par le vicomte de Potiche (in-8, J. Lechevalier; Picard à Paris; Lebel-Anfray a Avranches). — *Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884,* par l'abbé F.-M.-T. Cédoz (in-18, Lecoffre, Paris; Burns et Oates, Londres). — *Theodoric the Goth, the barbarian champion of civilisation,* by T. Hodgkin (gr. in-18 cart. Putnam, New-York; London). — *Gregor X und Rudolf von Habsburg,* von Dr. A. Zisterer (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Origines de la revanche prussienne. La Reine Louise de Prusse,* par Bounal de Ganges (in-18, Savine). — *La Russie et l'Orient,* par le P. Pierling (in-18, Leroux).

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES RÉCENTS D'ÉCONOMIE SOCIALE

1. *F. Le Play,* par F. Auburtin. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de lxiv-252 p., 1 fr. 50. — 2. *Nouveau Dictionnaire d'économie politique,* publié sous la direction de Léon Say et de Joseph Chailey, X, XI et XIIe livraisons. Paris, Guillaumin, 1891, gr. in-8 de 128 p., 1 fr. 50 la livr. — *Staatslexikon* herausgegeben in Auftrage der *Gœrresgesellschaft,* durch Dr Bruder, XIIIe et XIVe livraisons. Herder, Freiburg im Breisgau, 1891, 1 marc 50 pf. la livraison. — 4. *Notions fondamentales d'économie politique et Programme économique,* par G. de Molinari. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de viii-466 p., 7 fr. 50. — 5. *La Richesse et le bonheur,* par A. Coste. Paris, Alcan, 1891, in-32 de 188 p., 0 fr. 60. — 6. *L'Évolution sociale,* par Urbain Guérin. Paris, Savine, 1891, in-18 de x-360 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Droits de l'humanité,* par Ch. Secretan. Paris, Alcan ; Lausanne, Payot, 1891, in-12 de 350 p., 3 fr. — 8. *La Question sociale; l'unique solution,* par Ch. Legay. Paris, 1891, in-8 carré de 238 p., 3 fr. 50. — 9. *De la Propriété et de ses formes primitives,* par Em. de Laveleye, 4e édition considérablement augmentée. Paris, Alcan, 1891, in-8 de xxxi-562 p., 10 fr. — 10. *Allons au Pape, ou Quelques-unes des grandes questions actuelles devant le simple bon sens,* par l'abbé Paliez. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-12 de 96 p., 1 fr. 25. — 11. *La Question ouvrière, programme d'action,* par le P. Marin de Boyslesve, S. J. Paris, Haton, 1891, in-8 de 106 p., 0 fr. 75. — 12. *L'Église et la Question sociale, étude sur l'Encyclique de la condition des ouvriers,* par le R. P. G. de Pascal. Paris, Lethielleux, 1891, in-12 de 128 p., 1 fr. — 13. *Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nancy et de Toul au clergé de son diocèse sur l'Encyclique de la condition des ouvriers.* Nancy, Crépin-Leblond, 1891, in-8 de 41 p., 1 fr. — 13. *La Réaction économique et la Démocratie,* par Clamageran. Paris, Félix Alcan, in-12 de 104 p., 1 fr. 25. — 14. *Le Crédit agricole en France et à l'étranger,* par Louis Durand. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de xii-782 p., 10 fr. — 15. *Richesse de la France. Production par l'hygiène de 25 millions de revenu pour Paris et de 500 millions pour la France,* par le marquis Chappuis de Maubou. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, in-12 de 340 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Suites d'une grève,* par Maurice Block. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 184 p., 1 fr. 25. — 17. *Où est l'argent,* par Auguste Chirac. Paris, Savine, 1891, in-12 de x-295 p., 3 fr. 50. — 18. *Confédération helvétique d'après sa constitution, ou Études d'économie politique et sociale,* par L. Marsauche, pasteur, avec préfaces de Frédéric Passy et Élie Ducommun. Paris, Alcan, 1891, in-12 de xii-319 p., 3 fr. 50. — 19. *Choses d'Amérique. La Crise économique et religieuse,* par Max Leclerc. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 282 p., 3 fr.

1. La *Petite Bibliothèque économique,* éditée avec tant de goût par la maison Guillaumin, se montre de plus en plus large et ouverte. Le volume consacré à Le Play par M. Fernand Auburtin est un des mieux réussis de la collection. Il comprend l'*Introduction à la Réforme sociale,* qui est la partie la plus philosophique de l'œuvre de Le Play, celle où l'illustre penseur prend corps à corps les faux dogmes de 1789 et les fausses théories d'histoire, puis des extraits divers qui donnent une idée fort juste de son programme pratique de réforme sociale. L'*Introduction* de M. Auburtin est une étude de grande valeur. Il était impossible de mieux retracer la vie si noble et si pure de Le Play,

exposer sa méthode d'observation si originale, résumer sa doctrine. L'étendue des principaux ouvrages de Le Play était jusqu'ici un obstacle à la diffusion de ses idées : trop de gens ne le connaissaient que de réputation. Grâce à M. Auburtin, il sera plus et mieux connu, et sa doctrine pénétrera dans des milieux qui lui étaient restés jusqu'ici réfractaires.

2 et 3. — Les livraisons du *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, de la maison Guillaumin, et du *Staatslexikon*, de la *Gorresgesellschaft*, se succèdent régulièrement et rapidement. Dans la première des deux publications, nous signalerons l'article sur *les Impôts* par M. René Stourm, qui est un traité complet de la matière et où l'on trouve les remarquables qualités d'exposition du brillant professeur, sous la rubrique *Individualisme*, une curieuse bibliographie dont la classification pourrait donner lieu à plus d'une réclamation, un article sur *l'Intérêt*, de M. Michel Lacombe, où le rôle de l'Eglise est convenablement apprécié, un excellent article de M. Georges Michel sur *Le Play*, une étude magistrale de M. Hubert Valleroux sur *la Main-morte*, des articles sur *la Liberté des échanges, les Marchés à terme, les Magasins généraux, les Métaux précieux, le Morcellement, les Monts de piété, la Mutualité*, etc.

Dans le *Staatslexikon*, nous avons remarqué un article très étendu du Dr Brader sur le *Morcellement*, de M. Hartmann sur les *Chapitres*, de M. Von Huene un véritable traité sur les *Chemins de fer*, divers articles sur le *Mariage*, les *Empêchements matrimoniaux*, les *Mariages mixtes*, le *Divorce*, *l'Honneur et les Droits particuliers relatifs à l'honneur*, une notice sur l'*Alsace-Lorraine* au point de vue historique et au point de vue de sa situation constitutionnelle actuelle.

4. — Dans son nouveau volume, M. de Molinari déploie les remarquables qualités qui caractérisent ses œuvres, une grande puissance de synthèse, une vaste érudition et une originalité incontestable de vues. Après une *Introduction à l'étude de l'économie politique*, il expose successivement *les Lois et les phénomènes économiques, les progrès et les obstacles*, progrès réalisés ou possibles, obstacles résultant soit des conditions matérielles, soit des vices humains, puis il trace le *Programme économique* des améliorations que l'humanité peut espérer obtenir, si elle repousse les utopies socialistes et s'attache à suivre la voie de paix, de liberté, de simplification de l'Etat que recommandent les économistes. Le mot de « simplification de l'Etat » est heureux, ne fût-ce que comme contraste avec le courant socialiste qui, sous ses formes diverses, pousse les sociétés contemporaines dans la servitude administrative. M. de Molinari condamne, au nom des principes économiques, les dettes publiques ou rentes perpétuelles, encore un point sur lequel il est bon de faire entendre les enseignements de la science.

Dans un appendice très développé, il étudie la question de *l'Abolition de l'esclavage africain* et les résolutions de la récente conférence de Bruxelles. Il y a lieu de tenir grand compte de ses observations critiques. M. de Molinari, après avoir exposé les vérités économiques telles que la science les déduit de l'observation des faits historiques et des faits contemporains, compte sur les progrès de la science et la propagande des écrivains honnêtes pour éclairer les esprits. C'est beaucoup assurément ; mais chez les hommes il y a autre chose que l'erreur; il faut aussi tenir compte de leurs vices et de leurs passions. Quelle est la force morale qui réprimera ces facteurs perturbateurs ? Voilà la question capitale qui se pose par-delà les belles études du rédacteur en chef du *Journal des économistes.*

5. — Les *Notions fondamentales de l'économie politique* ne peuvent être lues avec profit que par des personnes ayant une culture élevée et capables de suivre un exposé scientifique développé. Le petit volume que M. Ad. Coste a donné à *la Bibliothèque utile* sous ce titre : *La Richesse et le bonheur* est une excellente vulgarisation des principes économiques dont la connaisance et la pratique importent à chacun. Il comprend une étude d'ensemble sur ce qui constitue la richesse, sur sa source qui est l'épargne et sur sa répartition par la famille, par la mutualité, par les institutions publiques. Quatre études spéciales sur *la Famille*, *l'Épargne*, *le Crédit*, *la Propriété* complètent ce livre de propagande, dont on peut dire : *Indocti discent et ament meminisse periti.*

6. — *L'Évolution sociale,* de M. Urbain Guérin, n'est pas du tout, comme son titre pourrait le faire croire à ceux qui ne connaissent pas l'auteur, un ouvrage dans la donnée de *l'Évolution de la famille et de l'évolution de la propriété*, du Dr Letourneau. M. Urbain Guérin est un excellent catholique, qui n'est transformiste à aucun degré et qui se réclame de Le Play, non d'Herbert Spencer. Par « évolution sociale » il entend seulement les changements qui se sont opérés en ce siècle-ci dans les conditions matérielles du travail agricole, industriel, commercial, dans la vie publique, dans les croyances et les idées, et il cherche dans la famille contemporaine, dans sa constitution juridique et sa vie morale, les causes premières de ces grands changements. Le cadre de l'auteur est vaste et il est remarquablement rempli. Les tableaux des mœurs du jour et de la désorganisation politique de notre malheureux pays sont vigoureusement enlevés ; on sent l'orateur derrière l'écrivain. Cette chaleur oratoire a peut-être fait dépasser à M. Urbain Guérin sa propre pensée quand il maudit la liberté économique. Le Play, dont il se proclame le disciple, et dont il suit généralement les enseignements, a en toute occasion défendu les réformes libérales accomplies dans le régime du travail, et il a contribué à les faire prévaloir notam-

ment dans les commerces du pain et de la viande, ainsi que dans les conditions d'établissement des usines sidérurgiques.

Ce que Le Play a reproché aux économistes rationalistes ou matérialistes, tels qu'Adam Smith et J.-B. Say, c'est non pas d'avoir émancipé l'industrie d'entraves surannées et malfaisantes, mais d'avoir cru qu'il suffisait aux hommes d'être éclairés sur les meilleurs moyens d'acquérir la richesse pour être, par cela même, heureux et moraux. C'est là ce qui a fait la puissante originalité de Le Play et le distingue de beaucoup d'écrivains de grande valeur qui sont restés sans prise aucune sur l'esprit de leurs contemporains. Reconquérir, par l'observation de la loi de Dieu et le retour aux traditions politiques et domestiques, les vertus d'autrefois, sans rien abandonner des progrès modernes, au premier rang desquels il plaçait la liberté du travail, voilà quel était le programme de cet illustre maître. Cette réserve faite, nous recommandons à tous nos amis le livre de M. Urbain Guérin, et nous espérons que beaucoup de lecteurs d'un autre camp, attirés par ce titre magique : *l'Évolution sociale,* l'achèteront et en feront leur profit.

7. — *Les Droits de l'humanité*, de M. Charles Secretan, sont un plan de réformes législatives esquissé par un philosophe. C'est dire l'élévation de vues et la chaleur de sentiment qui règnent dans ces pages. Quoique très sincèrement libéral et opposé à l'extension abusive des interventions de l'État, M. Ch. Secretan insiste justement dans son introduction sur les devoirs que nous avons envers nos semblables, et qui ont leur raison d'être naturelle dans tout ce que chacun de nous doit à ses parents, aux générations antérieures, au milieu dans lequel il naît. Il est bon de rappeler les devoirs de solidarité à côté des droits dérivant de l'individualisme ; ce sont les deux faces de l'ordre économique. Le volume de M. Secretan a été écrit à propos d'un congrès pour les droits des femmes tenu à Genève ; aussi, les réformes touchant à la condition du sexe faible y tiennent une grande place. Tous les économistes et tous les jurisconsultes chrétiens seront d'accord avec lui quand il réclame pour les enfants issus de relations illégitimes le droit de pouvoir rechercher leur père et pour la fille séduite le droit d'exiger des secours de son séducteur. Mais l'abolition de la police des mœurs et la séparation absolue du patrimoine de la femme mariée d'avec celui de son mari sont-ils les moyens les meilleurs de protéger les droits de la femme ? Ce sont des questions de fait. Sur le dernier point, Savigny et Le Play étaient d'une tout autre opinion, quoique partant du même principe. Ils s'appuyaient sur l'observation des faits et des coutumes, tandis que le philosophe de Lausanne suit surtout le fil du raisonnement.

M. Ch. Secretan consacre un long chapitre au droit de propriété.

Reprenant une idée de Stuart Mill, il soutient que la propriété foncière privée est une création arbitraire de l'État justifiée seulement par des considérations d'utilité, et que, par conséquent, les nouveaux survenants ont droit à des compensations. L'auteur laisse dans le vague ces compensations; il se borne à repousser les systèmes d'assistance légale, et nous sommes heureux de voir que les idées de Naville sont toujours défendues dans sa patrie. Enfin il défend — et par d'excellentes raisons — la liberté de tester. Comme solution de la question ouvrière, il recommande la coopération sous ses diverses formes, la participation aux bénéfices, enfin la législation internationale sur laquelle, en Suisse, on conserve encore des illusions. Nous ne pouvons discuter toutes les questions soulevées par M. Ch. Secretan ; il nous suffit ici de signaler l'importance de son ouvrage. Comme catholique, nous devons le remercier de la chaleureuse objurgation qu'il adresse à ses coreligionnaires de Genève pour les mesquines persécutions religieuses auxquelles ils se livrent.

8. — C'est à la question de la propriété foncière qu'est consacré le joli volume de M. Ch. Legay. Il a pour origine des articles publiés dans la *Revue catholique des institutions et du droit,* qui soulevèrent quelques contradictions. L'auteur, ancien magistrat distingué, en a profité pour refaire son travail, et, sous cette nouvelle forme, il sera mieux compris sans doute. Nous n'aimons pas, cependant, à voir donner une nouvelle définition du droit de propriété (p. 66). Celle de M. Legay est très intéressante au point de vue moral ; mais elle est peu juridique. Il n'y a pas grande utilité à raffiner ainsi sur des idées claires par elles-mêmes. Les derniers chapitres du volume contiennent une réfutation dialoguée du collectivisme, qui est très bien menée. Il conclut en disant que « les chrétiens devraient considérer les économistes comme de précieux alliés; car personne ne combat plus vaillamment qu'eux ce nouveau Dieu qu'on voudrait nous imposer par la force : *Le Dieu État.* » Ce n'est pas nous qui y contredirons, assurément, et nous recommandons volontiers un livre où les devoirs moraux de la richesse sont exposés avec une vigueur et une élévation digne de notre magistrature d'autrefois.

9. — M. de Laveleye, l'éminent professeur de Liège, a contribué beaucoup à agiter les esprits en publiant, il y a vingt ans, un volume de trois cents et quelques pages sur *la Propriété et ses formes primitives.* Il y démontrait que dans beaucoup de pays, une partie notable des territoires avait été possédée collectivement par des familles patriarcales, des clans, des communautés villageoises avant de devenir l'objet de la propriété individuelle. Généralisant ces faits, M. de Laveleye en tirait non pas une loi économique — l'expression ne conviendrait pas, croyons-nous, — mais la formule de l'évolution écono-

mique. Ce livre a excité un vif intérêt dans le monde scientifique et de très nombreuses discussions se sont élevées au sujet de la communauté germanique primitive en Angleterre, en Allemagne, en France enfin, où les controverses de MM. Glasson, Fustel de Coulanges, Monod sont présentes à tous. Les socialistes se sont aussi emparés de cet ouvrage à leur point de vue et malgré les intentions de l'auteur.

Un tel succès faisait une obligation à M. de Laveleye de continuer ces études. La quatrième édition est non pas un ouvrage nouveau ; car le plan, les idées maîtresses, la conclusion sont toujours les mêmes, mais un ouvrage porté à plus du double de ses dimensions primitives, et où l'*apparatus* scientifique a pris un développement considérable. Les notes contiennent, sur les nombreux problèmes d'archéologie juridique soulevés par la thèse de l'auteur, des discussions étendues qui sont du plus haut intérêt. Tel qu'il est aujourd'hui, ce livre est le répertoire le plus complet qui existe sur l'histoire de la propriété rurale dans le monde, sur les biens communaux et les tenures diverses. Sur ce dernier point, cependant, il faudra toujours consulter l'œuvre magistrale de M. Garsonnet, *Histoire des locations perpétuelles et des baux à long terme.*

Quant aux conclusions doctrinales de M. de Laveleye, on devra les rapprocher de la dernière Encyclique de Léon XIII sur la *Condition des ouvriers,* où la légitimité du droit de propriété foncière au profit des particuliers est si nettement affirmée, si lucidement démontrée et où en même temps les avantages de la propriété, de la possession par les travailleurs du foyer domestique sont si énergiquement mis en lumière. Dans cet incomparable document tout est pondéré, tout est mis à point. C'est dans ce sens que nos sociétés occidentales doivent orienter leur marche, si elles veulent échapper aux cataclysmes que préparent tant de coupables excitations chez les uns, tant d'imprudences irréfléchies chez les autres.

10, 11, 12 et 13. — Même avant d'apparaître, l'annonce de l'Encyclique a engagé beaucoup de prêtres zélés à s'occuper dans des formes et avec un succès divers des questions ouvrières. L'écrit de M. l'abbé Paliez, du clergé de Sainte-Clotilde, est un chaleureux appel à toutes les classes de la société pour inspirer la confiance dans l'Église et particulièrement dans la Papauté. Il montre l'absurdité des préjugés sur la séparation de l'Église et de l'État et leur danger en présence des conflits sociaux qui attristent la fin de ce siècle. Il n'entre pas, d'ailleurs, dans le détail des questions ouvrières.

Le Père Marin de Boylesve les serre de plus près, tout en restant cependant toujours sur le terrain théorique. Des exemples de faits, des analyses de la situation effective des ouvriers dans notre pays et des conditions réelles des entreprises industrielles sont indispensables

pour pouvoir appliquer les thèses qu'il pose. Mais la philosophie n'en est moins nécessaire pour donner aux économistes, aux observateurs des faits, les directions générales, et la philosophie du savant jésuite est très sûre. Nul de nos lecteurs n'ignore que, dans ces dernières années, une école s'est constituée parmi des catholiques zélés pour préconiser en première ligne l'intervention de l'État dans le régime du travail et chercher un terrain de rapprochement avec le socialisme. Les protestations ont été naturellement nombreuses et un groupe d'économistes catholiques, dont nous n'avons pas à parler autrement puisque nous avons l'honneur d'en faire partie, s'est constitué sous la présidence de Mgr Freppel.

Les économistes catholiques prenant pour point de départ la doctrine du péché originel n'ont jamais pu être partisans du « laissez faire » et du « laissez passer » quand une question morale est en jeu. Ils n'ont jamais non plus oublié la tradition des âges chrétiens sur les fonctions que doit exercer dans la société une souveraineté légitime et unie à l'Église. Les personnes étrangères à ces études ont pu croire qu'il s'agissait seulement d'une nuance, d'une question de plus ou de moins en fait d'intervention de l'État. Le P. Marin de Boylesve met judicieusement le doigt sur le nœud du débat, en discutant la question de savoir si l'État peut poser un maximum à la richesse particulière. Il se prononce pour la négative. Tous ceux qui tiennent l'affirmative méritent justement et malgré leurs dénégations le stigmate de socialistes d'État quels que soient d'ailleurs leurs bonnes intentions et leurs sentiments chrétiens.

Ces intentions et ces sentiments existent assurément au plus haut degré chez M. l'abbé de Pascal et c'est ce qui l'a engagé sans doute à faire paraître un commentaire de l'Encyclique quelques jours à peine après sa publication. Cette hâte est plus à l'honneur de l'imprimeur que de l'auteur; car un acte s'adressant à l'univers, visant des faits complexes et des doctrines multiples, doit être étudié longuement : son véritable sens ne sera bien fixé que quand les évêques du monde entier l'auront commenté. Outre sa hâte, M. l'abbé de Pascal a eu le tort de présenter l'Encyclique comme une adhésion du Pape aux théories de l'école particulière dont il est une des lumières. Cette prétention a été hautement condamnée par Mgr Turinaz, l'éminent évêque de Nancy. Dans une lettre pastorale très développée, et où il parle avec la double autorité de son caractère épiscopal et de ses études personnelles sur les questions sociales, il rétablit le vrai sens de l'Encyclique. Il montre même, en passant, que maintes propositions émises dans ces dernières années dans des discours ou des articles de journaux par des catholiques plus zélés qu'instruits tombent sous le coup des censures de l'Encyclique. Mgr Turinaz rend en passant un juste

hommage à une excellente brochure de M. J. Rambaud, professeur à l'Université catholique de Lyon : *Le Socialisme et les lois économiques*, qui a été l'objet d'une controverse intéressante dans la *Réforme sociale* des 16 mars, 16 avril et 16 mai 1891. Une question théologique spéciale soulevée par M. l'abbé de Pascal lui a en outre attiré une contradiction très grave dans l'*Univers* du 9 juillet 1891 de la part du P. Baudier, de la Compagnie de Jésus, professeur à l'Université catholique de Paris.

13. — M. Clamageran nous ramène sur le terrain économique pur avec une brochure destinée à soutenir le libre échange. Nous voudrions surtout qu'elle fût lue par les protectionnistes en vertu de la maxime *et audietur altera pars* et pour qu'ils comprissent les dangers d'exagération dans leur propre sens. L'écrit de M. Clamageran est court, clair et accessible aux personnes qui n'ont pas fait d'études spéciales; mais le sénateur de gauche est mal inspiré quand il attaque la politique financière de la Restauration. Il n'a pas même l'idée des charges dont ce gouvernement réparateur dut accepter l'héritage pour sauver ce qui restait de la France après la Révolution et l'Empire. M. Émile Levasseur, dans l'*Histoire des classes ouvrières depuis 1789*, et M. Vuhrer, dans l'*Histoire de la dette publique en France*, en ont jugé tout autrement et justifié leur jugement favorable sur la Restauration par des faits et des documents.

14. — *Le Crédit agricole en France et à l'étranger*, de M. Louis Durand, se présente avec la double autorité de la science juridique de l'auteur et de *l'Union des syndicats agricoles du sud-est*, dont il est le conseil. Jamais une étude plus complète, comme exposé de faits, n'avait été offerte au public français. M. Durand examine à la fois le crédit à long terme en faveur de la propriété territoriale que l'on appelle habituellement le « Crédit foncier » et le crédit à court terme dont les agriculteurs exploitants (propriétaires ou fermiers) peuvent vouloir user. Tout ce qui a été fait dans ce double ordre d'idées, en Allemagne, en Autriche, en Italie, voire en Espagne et en Portugal, est exposé d'après des renseignements que l'auteur a recueillis par une enquête personnelle très étendue. M. Louis Durand apporte une science juridique consommée et une grande justesse de vues économiques dans l'exposé de ce qui est à faire en France. Il montre que la législation actuelle est suffisante — sauf quelques réformes fiscales — pour permettre aux diverses sociétés de crédit de s'établir : une loi spéciale n'est pas nécessaire. Il n'y a pas, en effet, de principe nouveau de crédit à trouver pour les agriculteurs. On mérite ou on ne mérite pas du crédit sans épithète. L'ouvrage de M. Durand a causé une grande sensation dans le monde agricole, et il sera, nous pouvons l'espérer, la base scientifique d'un mouvement pour la propagation de sociétés analogues aux

caisses Raiffeisen ou aux *Casse rurali dei prestiti* italiennes. Il fera germer la semence répandue depuis des années avec tant de persévérance par le P. Ludovic de Besse.

15. — M. le marquis Chappuis de Maubou est tout à fait dans le vrai, à notre sens, quand il réclame l'utilisation des eaux d'égout, non seulement à Paris mais dans toute la France. Les Chinois nous traitent à bon droit de barbares, nous dit M. Eugène Simon dans la *Cité chinoise,* pour laisser perdre systématiquement les éléments du renouvellement de la vie et appauvrir notre sol graduellement mais sans retour. Sans nous porter garant de la valeur technique des procédés préconisés par l'auteur, car nous n'avons pas compétence pour en juger, nous ne pouvons que recommander la lecture de son livre. Il y a aussi d'excellentes choses sur l'agriculture et la vie rurale ; mais l'auteur se laisse aller à esquisser un plan de prêts des capitaux de la Banque à 2 1/2 0/0 aux syndicats agricoles, prêts qui seraient remboursables en denrées agricoles. Ceci est de la pure chimère, et nous conseillons à l'auteur de *Richesse de la France* de méditer l'ouvrage de M. Louis Durand.

15 et 16. — *Les Suites d'une grève* forment une série de scènes de la vie ouvrière où M. Maurice Block a exposé sous une forme agréable les principaux moyens pour les ouvriers d'améliorer leur condition et les conséquences fatales pour la société et pour eux des grèves et de l'esprit d'antagonisme. C'est un très bon livre de propagande. — Quant au nouveau pamphlet de M. A. Chirac : *Où est l'argent ?* il est de ceux qui poussent à la grève. L'auteur prétend que les bilans de la Banque de France sont faux et qu'elle fait passer un milliard d'or à l'étranger subrepticement pour servir aux spéculations de M. de Rothschild !

17 et 18. — L'étude de la question sociale doit forcément s'étendre sur toutes les nations. C'est pourquoi nous signalons ici l'ouvrage de M. le pasteur Marsauche, de Genève, sur *la Confédération helvétique.* Il est consacré principalement à l'exposition du droit public et de la constitution suisse, et il sera, à ce point de vue, fort utile à beaucoup de Français qui n'ont aucune idée de la constitution réelle d'un pays si voisin. Mais aujourd'hui le mouvement démocratique en Suisse tend de plus en plus à faire légiférer les pouvoirs fédéraux sur le régime du travail. C'est un développement de la démocratie fort intéressant à suivre. On peut se demander si ce n'est pas comme la répétition d'une pièce destinée à être jouée plus tard sur un plus grand théâtre. Le congrès d'Alten en avril 1890 a eu à ce point de vue une importance exceptionnelle comme symptôme, et, depuis lors, le même mouvement continue. M. L. Marsauche est un esprit modéré et optimiste. Il espère en la souveraineté cantonale pour servir de contrepoids à des entraînements dangereux ; mais tous les jours les cantons perdent

de leurs droits et, sous l'influence du *parti ouvrier* précisément, la Suisse marche à grands pas dans la voie de la centralisation. M. Marsauche dit page 215 : « Ces réformes peuvent être qualifiées quelquefois de socialisme d'État. Mais l'État, dans une démocratie, c'est la nation. Ces réformes sont l'expression de la volonté du souverain ; dès lors elles sont légitimes, bonnes parce qu'elles sont l'expression de ses besoins. » Jurieu ne parlait pas autrement. Ces doctrines ont fait la Révolution ; elles feront aussi l'avènement du socialisme, quels que soient les efforts de ceux qui voudraient empêcher les principes de porter leurs conséquences. — M. Max Leclerc dont les *Lettres sur l'Amérique* ont été si remarquées l'an dernier dans les *Débats*, met fort bien en relief le rôle que l'Église catholique joue aux États-Unis dans les conflits sociaux que la ploutocratie a déchaînés. Il montre la puissance malfaisante des spéculateurs et des monopolistes se créant à l'abri du protectionnisme. Lors des élections présidentielles de 1889 elle a corrompu la majorité du corps électoral et elle est arrivée en 1890 à faire voter le bill Mac-Kinley. Mais l'excès de son triomphe lui sera fatal, et M. Max Leclerc nous montre la puissance de la réaction qui se prépare. Beaucoup de tableaux bien réussis, de jolies anecdotes, de fines remarques, rendent la lecture de ce volume fort agréable en même temps que le fond en est très solide. CLAUDIO JANNET.

SCIENCES MÉDICALES

1. *La Vérité sur l'hypnotisme,* par le chanoine LELONG. Paris, Roger et Chernoviz, 1890, in-8 de 174 p., 2 fr. — 2. *L'Hypnotisme*, par le Dr FOVEAU DE COURMELLES. Paris, Hachette, 1890, in-18 de VI-326 p. avec grav., 2 fr. 25. — 3. *L'Hypnotisme revenu à la mode. Traité historique, scientifique, hygiénique, moral et théologique*, par le R. P. FRANCO. Trad. par l'abbé MOREAU sur la 3e édit. italienne, avec appendice, etc. Paris, Vic et Amat, Saint-Amand (Cher); Bruxelles, Société belge de librairie catholique, 1891, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 4. *La Cause de l'hypnotisme,* par l'abbé FERRET. Paris, Téqui, 1891, in-16 de 366 p., 3 fr. — 5. *L'Hypnotisme, étude scientifique et religieuse,* par l'abbé MOREAU, vicaire général de Langres. Paris, Leday, 1891, in-16 de XXIII-600 p., 3 fr. 75. — 6. *Le Sommeil et le Système nerveux. Physiologie de la veille et du sommeil,* par S. SERGUÉYEFF. Paris, Alcan, 1890, 2 vol. gr. in-8 de XXII-800 et XVIII-962 p., 20 fr. — 7. *Hypnotisme, suggestion et lecture des pensées,* par J. DE TARCHANOFF. Trad. du russe par E. JAUBERT. Paris, Masson, 1891, in-18 de VII-163 p., 2 fr. — 8. *Les Hallucinations télépathiques,* par GURNEY, MYERS et PODMORE, trad. et abrégé des *Phantassus of the living,* par L. MARILLIER. Préface de M. Ch. Richet. Paris, Alcan, 1891, in-8 de XVI-396 p., 7 fr. 50. — 9. *Les Sciences occultes,* par G. PLYTOFF. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 de 320 p. avec 145 fig., 3 fr. 50. — 10. *Traité méthodique de science occulte,* par PAPUS, avec lettre-préface de Ad. Franck. Paris, G. Carré, 1891, gr. in-8 de XXXVI-1092 p., 400 grav. et tableaux, 2 planches et glossaire, 16 fr. — 11. *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile,* par le Dr P. SOLLIER. Paris, Alcan, 1891, in-8 de III-276 p., avec 12 pl. hors texte, 5 fr. — 12. *De la Folie religieuse et de la Possession diabolique,* par le Dr GOIX. Paris, *Annales de philosophie chrétienne*, 1891, in-8 de 35 p. — 13. *Les Fonctions du cerveau : doctrines de l'école de Strasbourg, doctrines de l'école italienne,* par J. SOURY. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891, in-8 de

xvi-464 p., 8 fr. — 14. *Traité élémentaire d'anatomie médicale du système nerveux*, par Ch. Féré. 2e édition. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891, in-8 de 650 p., avec 242 fig., 10 fr. — 15. *Le Cervelet et ses fonctions*, par Fréd. Courmont. Paris, Alcan, 1891, in-8 de 600 p., 12 fr. — 16. *Lourdes. Histoire médicale, 1858-1891*, par le Dr Boissarie. Paris, Lecoffre, 1891, in-16 de x-458 p. et index, 3 fr. 50. — 17. *Essais de tératologie expérimentale, recherches sur la production artificielle des monstruosités*, par Camille Dareste. 2e édit. revue et augmentée. Paris, Reinwald, 1891, gr. in-8 de xvi-600 p., avec 62 fig. et 16 pl., cartonné, 28 fr. — 18. *Le Darwinisme, exposé de la théorie de la sélection naturelle, avec quelques-unes de ses applications*, par Alfred Russel Wallace. Trad. française avec fig., par H. de Varigny. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891, in-16 de xii-674 p., 9 fr. — 19. *L'Évolution restreinte aux espèces organiques*, par le P. M.-D. Leroy. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-16 de vi-284 p., 3 fr. 50. — 20. *Darwinisme et Spiritualisme*, par le Dr Gailhard. Paris, Perrin, 1891, in-16 de vii-367 p., 3 fr. 50. — 21. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, directeur : Dr Jules Rochard. *Hygiène urbaine*. T. III. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891, gr. in-8 de 820 p., avec fig. intercalées dans le texte, 17 fr. 50. — 22. *Questions d'hygiène sociale*, par le Dr J. Rochard. Paris, Hachette, 1891, in-16 de vi-336 p., 3 fr. 50. — 23. *Hygiène de l'adolescence*, par le Dr E. Perrier. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 de vii-170 p., 2 fr. — 24. *De l'Exercice chez les adultes*, par le Dr F. Lagrange. Paris, F. Alcan, 1891, in-16 de viii-365 p., 3 fr. 50. — 25. *Hygiène des gens nerveux, avec notions, etc., sur la structure, les fonctions et les maladies du système nerveux*, par le Dr Levillain. Paris, F. Alcan, 1891, in-16 de x-300 p., 3 fr. 50. — 26. *Le Livre d'or de la jeune femme, son rôle et ses devoirs comme mère de famille; soins à donner à la première enfance*, du Dr d'Ammon, d'après la 35e édition de l'original, par M.-S. Gourovitch, précédé d'une lettre de J. Simon. Paris, Le Soudier, 1891, in-8 de x-292 p., 3 fr. 50. — 27. *Hygiène de la femme enceinte*, par le Dr de Soyre. Paris, Lecrosnier et Babé, in-18 de vii-338 p., avec fig. intercalées, 4 fr. — 28. *Le Végétarisme et le Régime végétarien rationnel*, par le Dr Bonnejoy (du Vexin), précédé d'une introduction par le Dr Dujardin-Beaumetz. Paris, J.-B. Baillière, in-16 de viii-340 p., 3 fr. 50. — 29. *Hygiène pour tous*, par le Dr G. Surbled. Paris, Retaux, 1891, in-16 de iv-260 p., 3 fr. — 30. *La Morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène*, par le Dr G. Surbled, avec approbation du cardinal-archevêque de Lyon. Paris, Retaux, 1891, in-16 de xvi-325 p., 4 fr. — 31. *Les Virus*, par le Dr S. Arloing. Paris, F. Alcan, 1891, in-8 de viii-380 p., avec 47 fig., cartonné, 6 fr. — 32. *Les Microbes de la bouche*, par le Dr Th. David. Précédé d'une lettre-préface de M. Pasteur. Paris, F. Alcan, 1890, in-8 de xv-380 p., avec 113 fig. en noir et en couleurs, dans le texte, 10 fr. — 33. *Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux*, par le Dr Miquel. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-16 carré de viii-194 p., 2 fr. 75. — 34. *Traité élémentaire de pathologie et de clinique infantiles*, par le Dr A. Descroisilles. 2e édit. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891, in-8 de x-1300 p., 14 fr. — 35. *La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, composée en l'an 1363*, revue et collationnée sur les manuscrits et imprimés latins et français, ornée de gravures, avec des notes, une introduction sur le moyen âge, sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac, un glossaire et une table alphabétique, par le Dr E. Nicaise, professeur agrégé. Paris, F. Alcan, gr. in-8 de cxci-748 p., 28 fr. — 36. *Sur les contagieuses et maudites bubas. Histoire et médecine*, par Francisco Lopez de Villalobos. Salamanque, 1498. Trad. et comment. par le Dr Lanquetin. Paris, Masson, 1890, in-18 carré de vii-162 p., 4 fr. — 37. *Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes* (4e série), par J.-H. Fabre. Paris, Delagrave, 1891, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 38. *La Vie au sein des mers (faune marine et faune abyssale)*, par L. Dollo. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 de 300 p. avec 47 fig. dans le texte, 3 fr. 50. — 39. *Les Progrès de l'art dentaire (Histoire et description)*, par D. Toyac. Paris, J.-B. Baillière, in-16 de 200 p. avec fig., 3 fr. — 40. *De l'Importance des études de thérapeutique générale (méthode et doctrine)*, par le Dr de Buch. Gand, typ. Siffer, 1891, in-18 de 44 p. — 41. *Sur la vie. Lettre à M. le Dr Bergeron*, par le Dr Barthez. Bergerac; Paris, G. Masson, 1891, in-8 de 31 p. — 42. *Des Réformes à introduire dans la loi de juin 1838 et dans l'organisation des asiles d'aliénés*, par le Dr Dagonet. Paris, Le-

crosnier, 1891, in-8 de 31 p., 1 fr. — 43. *Guide de la garde-malade. Conférences aux dames de la Société française de secours aux blessés militaires*, par A. Montenis. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-18 de 175 p., avec fig. dans le texte, 2 fr. — 44. *Les Sœurs des hôpitaux*, par F. Bournand, préf. par Jacques de Biez. Paris, A. Savine, 1891, in-16 de xcii-346 p., 3 fr. 50. — 45. *L'Année médicale*. 12e et 13e années, 1889-90. Paris, Lecrosnier, 1890, in-16 de 370 p., 4 fr. — 46. *Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales*, publié sous la direction du Dr Bourneville. Paris, Lecrosnier, 1891, in-16 de 412 p., 4 fr. — 47. *Formulaire de médecine pratique*, par le Dr Monin. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, in-32 de 566 p., 3 fr. — 48. *Formulaire de thérapeutique appliquée, ou les Médicaments et leurs formules classés d'après les indications thérapeutiques*, par le Dr Ferrand. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-18 carré de viii-626 p., à 2 col., 3 fr. 50. — 49. *Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités*, par J. Boiteux. 2e édit. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-16 de 576 p., 4 fr.

Les études de psycho-physiologie et les travaux d'hygiène tiendront encore ici cette année la plus grande place. Joignez à cela quelques volumes relatifs à l'anthropologie, quelques restaurations de livres historiques et des monographies tout à fait spéciales, et vous aurez résumé tout le bilan de cette revue.

1. — L'ouvrage par lequel je débute n'est certes pas le plus volumineux; ce n'en est pas moins un des plus recommandables par la netteté de son exposition, par la prudence de sa critique, par la sagesse de ses conclusions. Il fallait bien d'ailleurs réunir toutes ces qualités pour prétendre nous dire *la Vérité sur l'hypnotisme*. Fortement documenté, ce travail laisse à d'autres le soin de refaire un historique trop souvent répété, et aussi de produire des faits nouveaux, souvent plus curieux qu'instructifs. Après avoir discuté la réalité des phénomènes de l'hypnose et le degré de certitude qu'il convient de leur accorder, M. Lelong cherche à en découvrir la cause et le mécanisme. Aussi éloigné de ceux qui ne veulent y voir que des faits surnaturels que de ceux qui nient de parti pris la possibilité d'une intervention de cette nature, M. Lelong se tient dans un éclectisme que commande certainement une science encore bien peu assurée d'elle-même. L'auteur n'a pas de peine à établir l'inanité des prétentions des savants qui, sans nier les faits miraculeux en tant que faits, entendent réserver leur interprétation quant au caractère miraculeux de ces faits. Il résume, en terminant, son opinion en ces termes : Beaucoup de charlatanisme de la part des opérateurs; — beaucoup de supercherie de la part des sujets; — beaucoup de *sectarianisme* de la part de nos médecins hypnotiseurs irréligieux et matérialistes; — mais, par contre, assez de faits suffisamment prouvés pour affirmer la réalité ainsi que la puissance de l'hypnose et pour mettre en garde contre ses abus si multipliés.

2. — Vulgariser les données de l'hypnose est une œuvre dont l'utilité peut paraître contestable. Si cependant l'on considère que ces pratiques sont presque tombées dans le domaine public, on peut

juger utile de les éclairer aux yeux de tous « de la vive lumière de la science et de la saine raison. « C'est le but, peut-être hardi, que s'est proposé l'auteur de *l'Hypnotisme*, le Dr Foveau de Courmelles. On ne contestera pas les intentions excellentes de l'auteur : il se prononce affirmativement en faveur de la persistance, malgré tout, de la volonté et de la liberté, et souhaite par là de rassurer les consciences. J'avoue que, sur ce point, une démonstration solide eût bien mieux fait mon affaire, mieux que la parole, tout autorisée qu'elle soit, du docteur Foveau, même appuyée de l'autorité de M. de Rochat et de Reichenbach et de leur théorie de l'*Od* et de la polarité sensitive, aussi bien que de leurs hypothèses sur la composition atomique des corps.

3. — Le R. P. Franco est certainement de cet avis, et son livre sur *l'Hypnotisme revenu à la mode* est conçu en termes autrement sévères, et renferme des arrêts de proscription rigoureux contre les pratiques de l'hypnose. En face des faits étranges que l'on classe sous cette rubrique, en face des théories absolument insuffisantes que donnent de ces phénomènes les magnétiseurs qui les provoquent, en présence des exemples de suggestion à échéance fixe et surtout des faits de suggestion mentale, le P. Franco n'hésite pas à condamner l'hypnotisme au nom de la science, au nom de la morale et au nom de la foi. Au nom de la science, parce qu'il y voit une maladie, une maladie qui n'a rien des allures naturelles de la maladie proprement dite, et une maladie dangereuse. Au nom de la morale, à cause de l'indécence des conditions qu'il détermine souvent et des dangers auxquels il expose toujours. Au nom de la foi, parce que celle-ci défend d'offenser la religion, et que c'est offenser la religion que de pénétrer les pensées d'autrui sans qu'elles soient manifestées d'aucune manière ; que de parler des langues inconnues du sujet qui les parle ; que de deviner l'avenir ou des faits qui se passent en des lieux éloignés. Ces phénomènes que l'on rapporte d'habitude à la clairvoyance hypnotique constituent ce que le R. P. Franco appelle les phénomènes supérieurs de l'hypnose. C'est avec la vision obtenue, au travers des corps opaques, avec la transposition des sens, etc., ce qui manifeste aux yeux de l'auteur l'intervention d'une puissance étrangère à l'homme, ce qui constitue des pratiques impies et impliquant une communication volontaire et par conséquent coupable avec l'ennemi de Dieu. D'où il conclut que tous les phénomènes hypnotiques, même les plus innocents, en apparence, doivent être regardés comme suspects. Cette dernière proposition ne me semble pas à l'abri de toute critique. Rien de plus certain, par exemple, que les phénomènes les plus inférieurs de l'hypnose qui sont, de l'aveu même du P. Franco, des phénomènes naturels dans leur substance et dans leur matérialité, rien de plus

certain, dis-je, que ces phénomènes ne puissent être provoqués dans un but curateur et utile. Avec M. l'abbé Lelong je dirai qu'on ne saurait proscrire une chose en raison seulement des abus auxquels expose son usage. On abuse de tout en ce monde, même de ce qu'il y a de meilleur. Quelques faits additionnels terminent cet ouvrage, l'un des plus recommandables que nous ayons trouvés dans cette littérature si abondante que l'hypnotisme a fait naître ; il est de ceux auxquels on ne saurait reprocher autre chose que d'avoir été conçus à un point de vue légèrement systématique et de s'être inspirés d'une doctrine tant soit peu sévère. Il est vrai qu'en pareille matière, un peu trop de sévérité sera certainement moins dangereux que ne le serait une doctrine trop lâche et trop facile.

4. — M. l'abbé Ferret n'a pas envisagé la question à ce même point de vue : son livre écrit de verve, intéressant, parfois même amusant, est surtout anecdotique. L'auteur s'y applique à prouver qu'il y a au monde des esprits, lequel est peuplé par l'esprit de Dieu, par les anges, par les démons, par les âmes des défunts et par les âmes des hommes, lorsqu'elles s'avisent de s'affranchir quelque peu des liens de leur matérielle enveloppe. On trouve dans ce livre de bonnes pages sur la simulation, si fréquente, parfois même inconsciente; dans cet ordre de recherches, on en trouvera d'autres bien dures pour le corps médical, qui heureusement, dit-il quelque part, n'a pas encore complètement perdu le bon sens, et reconnaît en général l'unité de l'âme, de la personnalité, de la volonté humaine. — La volonté..... voilà, selon l'abbé Ferret, le point important en la matière. « L'hypnotisme, c'est la volonté trompée par des appâts que lui présente le cerveau et dont elle ne peut se rendre compte, sa puissance de raisonnement, de réflexion étant empêchée. » Je souhaiterais, pour ma part, n'être pas empêché de louer autant que je le voudrais cette définition et ce volume tout entier ; mais on peut juger des réserves qu'il inspire et que commande d'ailleurs la volonté, si fort invoquée par l'auteur.

5. — M. l'abbé P.-G. Moreau, vicaire général de Langres (qu'il ne faut pas confondre avec M. l'abbé J. Moreau, le traducteur du R. P. Franco), a publié aussi sur le même sujet une « étude scientifique et religieuse, » laquelle est honorée des lettres approbatives de plusieurs évêques. Le livre débute par l'inévitable historique que suit le non moins inévitable chapitre relatif aux théories du sommeil, deux chapitres fort bien résumés. M. l'abbé Moreau croit qu'il faut admettre un grand nombre des faits cités, lesquels, tout singuliers qu'ils paraissent, se présentent cependant avec des garanties d'authenticité et d'exactitude qu'on ne saurait nier. Il reconnaît que certains états maladifs prédisposent très facilement à l'hyp-

nose ; que les gens nerveux, crédules, simples d'esprit, y sont plus aptes que les autres, ainsi que ces dégénérés du système nerveux, si nombreux à notre époque, et qu'on appelle des neurasthéniques. Le secret d'une foule de ces phénomènes est donc dans l'influence que possède le moral sur le physique, la volonté décidée et sûre d'elle-même sur un caractère peu défini et hésitant. Le meilleur médecin, c'est celui qui sait imposer la confiance, non pas tant par l'efficacité de ses remèdes que par la sûreté de son coup d'œil et la précision de son langage. Ces qualités ont une vertu inappréciable pour rendre aux malades, l'appétit, le sommeil, la satisfaction, voire même la santé. Un long et intéressant chapitre de ce volume est consacré à la thérapeutique hypnotique, autrement dit, au traitement de certaines maladies par les pratiques hypnotiques. L'auteur est véritablement complet sur ce point et jusqu'à l'affaire Gabrielle Bompard et à l'hypnotisation par téléphone, tous les faits notables sont passés en revue. Beaucoup de ces faits sont favorables à la thèse de l'influence favorable de l'hypnose, ou du moins des pratiques les plus légères de l'hypnose, et lorsqu'il s'agit de troubles nerveux ou fonctionnels ; on cite même des cas de perversions morales que l'hypnotisme et la suggestion ont aidé à vaincre. Mais il faut, sur ce point, y regarder à deux fois avant de se prononcer, car l'illusion est facile pour beaucoup et la simulation est tentante. Les conclusions théologiques de l'auteur trahissent bien la préoccupation qu'on doit avoir d'éviter les abus graves auxquels peuvent conduire ces pratiques. Elles se ressentent aussi du prudent éclectisme dont il fait preuve tout le long de son livre : Le confesseur, dit-il, ne doit pas faire d'une question de science une question de conscience ; il n'a pas à apprécier l'opportunité ou l'importunité du traitement, mais seulement sa moralité. Du moment où les procédés mis en œuvre n'ont rien d'immoral et où ils sont employés par des personnes dignes de confiance, on ne saurait les condamner. Ce qu'il faut proscrire au contraire d'une façon absolue, ce sont les séances d'hypnotisme organisées pour distraire, amuser, satisfaire une vaine curiosité, ainsi que les consultations de somnambules. Autant les dangers de ces vaines pratiques sont étendus et multiples, pour les santés physiques et morales, pour les particuliers et pour l'ordre public, et cela sans compensation aucune, autant il importe de les supprimer. Et quant aux faits qu'on raconte du grand hypnotisme, à la suggestion mentale, à la clairvoyance divinatoire, rien ne les explique et tout les condamne. Sur ce point, dit l'auteur, l'enseignement de l'Église est formel, et, en parfaite harmonie d'ailleurs avec la science contemporaine. Nous verrons tout à l'heure que ce n'est plus l'avis de tous les savants.

6. — Deux gros volumes divisés en quarante-cinq leçons sur *le*

Sommeil et le Système nerveux. Il semble que M. Serguéyef ait dû épuiser la matière. Elle est du moins traitée avec une science fort étendue, qui tient compte de toutes les données acquises et ne s'effarouche pas des hypothèses. On sait qu'il existe dans l'économie un appareil nerveux, dit ganglionnaire, parce qu'il présente de nombreux renflements, autrement dit : ganglions, ou organes d'élaboration nerveuse ; lequel appareil est préposé à la régularisation des actes de la vie organique ou végétative. L'idée n'est pas nouvelle, sans doute, qui consiste à attribuer à l'alternance des échanges nutritifs l'alternance de la veille et du sommeil ; mais l'auteur l'entoure d'un luxe d'études analytiques et de preuves d'où il ressort que ce n'est pas seulement le repos de l'activité du système nerveux central qui détermine le sommeil ou la veille, mais que tous les éléments du système nerveux prennent part à cette alternance et que les nerfs périphériques dorment eux-mêmes après avoir veillé. L'inégale répartition de la veille et du sommeil dans les divers départements du système nerveux, leur défaut de coïncidence surtout expliquerait comment il se fait qu'il y a tant de modes divers de sommeil, et comment l'on a pu dire avec quelque raison qu'on ne dort presque jamais deux fois de la même manière. M. Serguéyeff, en terminant son ouvrage, résume ainsi lui-même sa théorie : la veille et le sommeil des espèces supérieures supposent des modifications qui, vu leur siège cérébro-rachidien, remontent au domaine de la vie animale ; d'autre part, ces modifications intermittentes témoignent d'une solidarité quelconque avec des actes de l'ordre végétatif. Restait à découvrir la cause capable de déterminer des modifications quotidiennes du myélencéphale, et qui, de nature végétative, pût aussi leur transmettre, comme de seconde main, les deux caractères de la nécessité et de l'intermittence. Cette cause, c'est ce qu'il appelle l'assimilation dynamique, ou encore l'alibile impondérable ; fort comparable à ce qu'il me semble, à ce que nos physiciens et nos biologistes appellent des forces en tension.

7. — Le petit livre intitulé : *Hypnotisme, suggestion et lecture des pensées* a le cachet extérieur de coquetterie des livres qui sortent de chez l'éditeur Masson ; ce qui est loin de nuire au mérite du contenu. C'est un fragment d'une série de leçons publiques que l'auteur a faites sur les erreurs de la conscience humaine ; mais comme ce fragment traite de l'hypnotisme, de la suggestion et de la lecture des pensées, il est aussi intéressant par son actualité que par la façon dont il traite son sujet. Le but de M. de Tarchanoff est de démontrer que les traits fondamentaux de ces phénomènes mystérieux peuvent trouver une explication simple et satisfaisante dans des faits psycho-physiologiques déjà connus, sans qu'il soit besoin de recourir à des hypothèses audacieuses, et que l'auteur regarde comme incompatibles avec les faits

scientifiques. Selon notre auteur, le lecteur des pensées découvre, non les pensées de l'inducteur, mais les mouvements inconscients produits par ce dernier, et dont l'interprétation correcte n'exigerait qu'une certaine habitude. A quoi n'arrive-t-on pas à force d'exercice! Malgré la confiance de M. de Tarchanoff dans cette explication toute simple, j'avoue qu'elle me paraît trop simple pour rendre compte de tous les faits. S'il en est parmi eux qui aient « tout juste la valeur d'un jeu et d'une distraction, » il en est aussi de plus complexes et qui sont de plus grave conséquence. Je conclus volontiers avec lui que pour rester dans l'ordre des faits compatibles avec les lois de la science, il faut persister à croire que la pensée de l'homme lui appartient, qu'elle est un mystère caché aux autres hommes, tant qu'elle ne s'exprime pas par des manifestations extérieures. Mais encore faudrait-il donner quelque explication de ces faits étranges dont est rempli le volume dont nous allons parler.

8. — Ce volume, *les Hallucinations télépathiques,* est présenté au public scientifique par le professeur Ch. Richet, dans une préface où il reconnaît franchement qu'il y a des faits nouveaux dont l'étrangeté actuelle pourrait bien se transformer demain en vérités scientifiquement démontrées. Telles sont certaines hallucinations, lesquelles, au lieu d'être dues au hasard de l'imagination, seraient en rapport étroit avec un fait réel, mais éloigné, impossible à connaître ou à prévoir, sans que rien puisse expliquer les conditions de cette relation. Telles sont les hallucinations qu'on a appelées télépathiques, dont les cas nombreux ont été rassemblés par la société *for Psychical Research* et publiés par elle en un fort recueil : *Phantasms of the Living*. C'est la traduction de cet ouvrage que nous donne, au moins en extrait, M. Marillier, avec une courte discussion de ceux qui paraissent avoir le plus de valeur. C'est la première fois, dit M. Richet, qu'on ose étudier scientifiquement le lendemain de la mort; et il semble craindre surtout pour le succès de cette tentative, la conspiration du silence. Le fait est que c'est là un terrain sur lequel la science officielle répugne absolument à s'engager. Mais il faudra bien qu'elle y vienne. C'est ainsi qu'elle avait accueilli l'hypnotisme qui est cependant entré aujourd'hui dans son domaine; la télépathie fera de même sans doute. Mais quelles révoltes en attendant et quels efforts pour l'écarter! — Cela sent le surnaturel, quoi qu'en disent ces Messieurs d'Angleterre et d'Amérique surtout; et du surnaturel, on n'en veut plus. Tantôt, disent les auteurs, on nous accuse d'inviter le vieil esprit théologique à envahir une fois de plus le domaine de la science; tantôt de livrer aux mains impies de la science les mystères de la religion. Tantôt, on nous dit que les savants compétents ont déjà complètement exploré le champ de nos recherches; tantôt au contraire, qu'aucun homme de science digne de ce nom ne consentira

à s'occuper de tout ce mélange confus de fraude et de folie. Contradiction et inconséquence auxquelles il faut répondre par l'observation des faits. Car les faits s'imposent. Il est impossible, disent les auteurs en manière de conclusion, de résumer une argumentation dont toute la force est constituée par l'accumulation des faits; mais cette accumulation prouve du moins, selon eux, la connexion intime qui unit les faits de télépathie expérimentale et les faits de télépathie spontanée. Pour nous, non plus, nous ne saurions porter un jugement bien net sur les uns et sur les autres, sinon que cette communauté d'aspect nous rend les uns et les autres faits également suspects.

9. — Des hallucinations télépathiques aux *Sciences occultes* il n'y a qu'un pas, et peut-être est-il plus facile à franchir qu'il ne paraît. Pour les écrivains dont nous venons d'examiner les travaux aussi bien que pour celui dont il s'agit ici même, tout ceci doit rentrer dans le cadre de la science. M. Plytoff, dans la préface de son livre, formule ainsi sa foi qui, dit-il, n'en est pas une : « Le merveilleux se rencontre parfois dans la nature, l'inexpliqué souvent; mais le surnaturel, en tant que phénomènes extérieurs, n'existe pas. » Voilà un arrêt contre lequel ne manqueront pas de s'élever maintes protestations. Nier le surnaturel quand on vogue à pleines voiles à travers ses abîmes, c'est peut-être hardi, à moins que ce ne soit insensé. C'est cependant la dernière ressource de nos philosophes sceptiques. La divination, les oracles et les sorts, la chiromancie et la graphologie, la magie, la kabbale, l'alchimie, l'astrologie, tout cela c'est de la science, au même titre que le calcul des probabilités, la phrénologie, la physiognomonie, etc., etc. Ce n'est pas le surnaturel, mais c'est la philosophie qui rentre en possession du domaine de la science dont on avait tenté de l'expulser ! « Nos maîtres modernes ont fait une belle, une sublime statue, ils y ont épuisé leurs efforts et leur génie, elle surpasse en beauté et en majesté tout ce qu'on peut rêver, mais il lui manque la vie. La vie pour elle, c'est la philosophie. » Et la philosophie de la vie, c'est la philosophie occulte ; autrement dit c'est un panthéisme vague qui croit échapper à la foi, au matérialisme et au spiritualisme, et côtoie le ridicule quand il ne sombre pas dans le satanisme.

10. — Mais qu'est-ce que cela auprès de l'énorme traité que Papus (il y a des noms prédestinés à ne jamais s'accoupler au titre bourgeois de monsieur) vient d'éditer sous ce titre : *Traité méthodique de science occulte,* on trouve bien des choses dans cet immense volume. M. Franck a bien voulu écrire à l'auteur une lettre publiée en tête du livre, lettre assez embarrassée, où se reconnaît le savant que la curiosité de l'occultisme a saisi, mais qui craint de se compromettre et s'excuse presque de se trouver en si étrange compagnie. Ce traité qui est assez analogue à l'ouvrage de M. Plytoff, quoique beaucoup plus

étendu et plus complet, traite des mêmes matières, mais en exposant bien plus explicitement la théorie, les lois et les pratiques de la science occulte. La méthode par excellence de ces travaux, c'est l'analogie ; et Dieu sait tout ce qu'on en peut tirer. Joignez à cela des symboles graphiques, des figures esotériques sans nombre dans lesquelles les lignes et les inscriptions se complètent en se superposant, et vous aurez une idée de l'esprit général du livre. Un glossaire des principaux termes de la science occulte complète utilement le traité. Je ne saurais dire tous les points qui sont abordés dans cette sorte d'encyclopédie : la cosmogonie et l'exégèse ; l'anthropologie et la psychologie ; le judaïsme ; le christianisme ; l'alchimie et la franc-maçonnerie, sans oublier la gnose et les templiers, jusqu'au spiritisme ; enfin la matière, la vie, le corps astral, etc., etc., toutes choses que je ne puis qu'indiquer, et dont beaucoup d'ailleurs seraient difficiles à définir.

11. — La dégénérescence humaine se trahit à notre époque par des signes qu'on ne saurait méconnaître. C'est l'aveu d'un observateur qui n'est ni spiritualiste ni religieux, mais qui a observé dans un milieu où il était bien placé pour juger de ce fait. C'est à Bicêtre que le Dr Sollier a étudié *les Idiots et les imbéciles,* ces deux variétés de la triste déchéance de l'intelligence humaine. L'étude qu'il a poursuivie à ce sujet, a conduit son auteur à des résultats faits pour intéresser le psychologue. La sensibilité est conservée chez l'idiot et chez l'imbécile, mais l'attention fait totalement défaut ; de sorte que la volonté est débile et la conception intellectuelle confuse sinon nulle. L'idiot, comme le jeune enfant, est capable de voir et d'entendre ; il recueille une certaine perception de ce qu'il voit et de ce qu'il entend ; il est même capable d'agir en conséquence de cette sensation, soit pour jouir de l'objet, soit pour l'écarter ; mais il est incapable de cet autre processus qui met en jeu bien autre chose que les organes et qui élabore la sensation, la distingue, l'apprécie, la mesure et en tire les conséquences voulues au point de vue de ses déterminations volontaires. L'imitation fait le fond de l'activité de l'idiot. De même il ne voit dans l'art que la représentation de la nature. N'est-il pas curieux, pour le dire en passant, de rencontrer chez l'idiot cette conception enfantine de l'art, et d'y trouver une preuve de plus que certains artistes, en érigeant en système cette partie de l'esthétique, déchoient plus qu'ils ne pensent. Du reste, l'observation de ces êtres dégradés permet encore de condamner certaines habitudes triviales, qui séduisent parfois les enfants, ne fût-ce que par leur singularité. Ce livre peut offrir des appréciations intéressantes à l'éducation et à la critique ; application d'autant plus significative, que l'observateur qui rapporte ces faits professe d'ailleurs un profond scepticisme.

12. — Une brochure dont la brièveté n'empêche qu'elle ait une très haute valeur : netteté d'exposition, clarté de raisonnement, sûreté de doctrines, exactitude scientifique, il ne fallait pas moins pour traiter de ce sujet : *la Folie religieuse et la Possession diabolique.* Le lecteur y trouvera satisfaction, et pourra se convaincre que si l'incrédulité savait davantage approfondir les faits religieux, elle s'éviterait bien des erreurs. Le diagnostic de la possession et de l'hystérie est surtout résumé avec une netteté qui pourra rendre les plus grands services à ceux qui sont appelés parfois à se prononcer en ces délicates matières.

13. — Cet ouvrage et les deux suivants, tout spéciaux qu'ils soient, doivent intéresser les amateurs de psychologie, aujourd'hui surtout que la psychologie qui se respecte, emprunte à la physiologie ses méthodes et son expérimentation, quand elle ne la répète pas pour son propre compte. *Les Fonctions du cerveau,* dédiées à P. Bert, ont pour but de nous faire connaître les idées de l'école de Strasbourg et celles de l'école italienne sur ce sujet. M. J. Soury, maître de conférences à l'École pratique des hautes études, bien connu des lecteurs de la *Revue philosophique,* a traité ce sujet dans ses conférences, avec une connaissance minutieuse des travaux modernes de la France et de l'étranger, de l'étranger peut-être plus que de la France, et aussi avec une entière partialité d'appréciation en faveur des idées matérialistes. On ne sait peut-être pas assez que les savants qui se sont mis à la tête du mouvement scientifique dans la péninsule italienne, se sont mis, eux aussi, à la remorque des idées allemandes. Aussi sont-ils entrés à pleines voiles dans le mouvement scientifique antireligieux que les Allemands ont adopté en grand nombre. La thèse des localisations cérébrales dans ce qu'elle a de plus opposé, au moins en apparence, à la doctrine religieuse, était faite pour les tenter. Ils n'ont pas manqué d'entrer dans ce mouvement et ils y ont apporté leur ardeur méridionale. Je veux relever encore à propos des localisations cérébrales le point de vue suivant : Certains physiologistes acceptant le fait d'aptitudes spéciales des centres cérébraux à coordonner et à gouverner certains actes, ont cru pouvoir établir que ces déterminations fonctionnelles résultent de l'usage même de ces fonctions ; et ce qui appuie cette manière de voir, c'est que ces centres ne semblent pas encore établis chez les jeunes animaux. Enfin, bien des doutes subsistent encore sur la valeur des centres corticaux dans leurs relations avec les centres ganglionnaires de la base du cerveau.

14. — Quoi qu'il en soit de la valeur de ces expériences et de ces doctrines, le volume de M. Soury sera lu avantageusement par les psychologues ; à plus forte raison en sera-t-il de même du livre de M. Féré : *Traité élémentaire d'anatomie médicale du système nerveux,* et

en particulier celle du système nerveux central ne saurait être ignorée de quiconque s'occupe ou de psychologie ou d'anthropologie. Du reste, les livres de cet auteur que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de recommander à nos lecteurs, bien que s'inspirant de théories et de sentiments qui ne sont pas les nôtres, sont généralement conçus avec une sagesse scientifique, avec une mesure de forme tels qu'on peut les consulter avec fruit et sans éprouver cette répugnance que provoquera certainement le livre de M. Soury. En somme, dans cette dernière édition de son traité, M. Féré, tout en lui conservant son caractère pratique, l'a heureusement détaillé et complété.

15. — Parmi les organes du système nerveux central, *le Cervelet* est bien un de ceux qui ont le plus exercé la curiosité et provoqué les recherches des physiologistes. Et, en effet, dit M. Courmont, qui l'a pris pour sujet de son étude, toutes les branches de l'anthropologie sont intéressées à connaître ce qu'il faut penser de ce petit cerveau. Ce qu'il faut en penser, c'est que Gall et Flourens qui l'ont étudié, l'ont mal étudié. L'auteur en veut surtout à Flourens qui, systématiquement, a écarté les fonctions psychiques du cervelet, en raison d'expériences répétées, mais totalement insuffisantes ou faussées dans leurs conclusions. Il rendrait volontiers meilleur témoignage de Gall, qui, s'il pratiqua peu l'expérimentation, sut du moins tenir compte de la psychologie. Il règne dans les laboratoires, dit avec raison M. Courmont, un esprit de mauvaise humeur, de défiance à l'égard des spéculations qui ne relèvent pas de l'expérience. Il se moque aussi à bon droit de ces localisateurs à outrance qui, pour avoir observé quelque trouble élémentaire ou complexe à la suite d'une mutilation expérimentale quelconque, s'empressent hâtivement de conclure que cette localisation répond à la fonction troublée, et iraient volontiers jusqu'à chercher dans le cerveau une localisation pour la négation et une pour l'affirmation. Par contre, l'auteur accumule les faits et les raisonnements pour prouver que le cervelet est un centre psychique de sensibilité à distinguer des centres de sensibilité organique et des centres de sensibilité raisonnée. La thèse est séduisante et admirablement défendue. Avec un peu plus d'unité dans la méthode, ce serait là un travail destiné à produire le meilleur effet; et, malgré ce léger défaut, c'est encore un mémoire fort riche de faits et une argumentation savamment conduite.

16. — Depuis le livre si remarquable de M. Lasserre, Lourdes a inspiré bien des auteurs, et les annales de ce modeste pays pourraient faire pâlir celles de beaucoup de capitales. Toutefois, nul jusqu'ici n'avait tenté de faire de ces faits merveilleux dont Lourdes est le théâtre, une étude scientifique; aucun savant n'avait entrepris de les réunir, de les trier, de les classer et d'en dresser ainsi le bilan scien-

tifique. C'est ce que vient de faire le Dr Boissarie, en écrivant *Lourdes, histoire médicale*. Ce n'était pas petite besogne, il faut l'avouer : les faits, sans nombre, sont de valeurs diverses, les uns obscurs ou douteux, les autres ayant le caractère de grâces merveilleusement obtenues, les autres enfin impossibles à classer dans l'ordre des faits naturels et ne relevant que du miracle. La plupart des observations présentées par le Dr Boissarie sont rédigées selon la méthode sévère qui guide les savants dans leurs recherches. Et c'est bien là la note spéciale et la qualité maîtresse de cet immense travail. Les antécédents des sujets miraculés ou guéris d'une façon merveilleuse sont soigneusement exposés; leur état maladif avant le départ est spécifié par un ou plusieurs certificats émanés d'autorités médicales compétentes. En un mot les faits qui se passent à Lourdes depuis plus de trente ans appartiennent à la science ; et parmi eux, il en est une série magnifique dont le caractère merveilleux et surnaturel doit être constaté par elle. C'est le but que s'est proposé l'auteur, et il l'a fait non seulement avec une méthode sûre, mais avec un art délicat qui s'inspire tout à la fois d'une science certaine et d'une foi éclairée. Tous, a-t-on dit déjà, trouveront à le lire plaisir et profit : les croyants y goûteront de vives et douces satisfactions; les autres y rencontreront des faits étranges sans doute, mais entourés de preuves si solides que leur bonne foi leur imposera tout au moins de s'arrêter dans leurs négations de parti pris. Il m'a paru intéressant et utile de rapprocher cette étude sur le merveilleux que j'appellerai divin, de celles que nous venons de passer en revue et qui, si elles ne sont pas du merveilleux humain, ne peuvent guère être que diaboliques.

17. — Je constatais l'an passé, à cette même place, l'importance considérable que tendaient à prendre les études d'embryologie. Le volume que je présente ici n'est point pour me faire changer d'avis, bien qu'il n'ait pas pour objet l'embryologie normale, mais l'embryologie dévoyée, la tératologie ou l'étude des monstres, ou plus exactement la *Tératogénie* ou l'étude des conditions dans lesquelles se produisent ces types déviés ou compliqués que l'on désigne du nom de monstruosités. Un travail aussi considérable et aussi consciencieusement poursuivi que celui de M. Dareste, représente une somme considérable de labeur patient et minutieux. Bien que ce soit là, une seconde édition de l'ouvrage, la première datant de 1877, celle-ci renferme nombre de nouveaux documents expérimentaux et aussi de nouvelles applications. Ces faits intéressent beaucoup, pratiquement, les éleveurs, et spéculativement les philosophes. Bien que l'auteur n'ait pu encore en déduire que peu de lois générales, celles-ci sont des plus importantes. L'un des chapitres les plus intéressants du livre est celui où il est traité de l'individualité des germes, de leurs caractères virtuels

ou héréditaires et des différences individuelles de dimension et de développement que l'on observe entre eux. Il en est de même, pour ainsi dire, de l'individualité des monstres, car il est à peu près impossible d'établir une relation constante entre une anomalie tératologique et la cause qui l'a produite. Une conséquence de ces études, dont la portée peut être considérable et que l'auteur ne fait que montrer, sans pouvoir la produire haut et ferme, c'est la suivante : S'il est possible, en modifiant l'évolution d'un germe fécondé (p. 41), de produire des monstruosités, on doit considérer comme possible la production de simples variétés, c'est-à-dire de déviations légères du type spécifique compatibles avec la vie et avec l'exercice des fonctions génératrices. En effet, l'hérédité de toutes les variétés d'organisation obtenues par une modification dans le développement de l'individu est actuellement établie de la manière la plus certaine. C'est la condition de la formation des races. Resterait à établir si la production d'une monstruosité peut créer autre chose qu'une race distincte et déterminer une espèce distincte. En tous cas, il y a là une donnée que les partisans de l'évolution, restreinte ou non, ne manqueront pas d'invoquer.

18. — La théorie de l'évolution, théorie à laquelle il faut qu'on s'accoutume « parce qu'il semble que l'avenir lui appartient, » nous dit M. de Lapparent, se présente à nous aujourd'hui avec deux volumes dans lesquels la conciliation est prononcée entre le transformisme, d'une part, et la tradition spiritualiste et biblique, d'autre part. Le premier de ces ouvrages, *le Darwinisme,* est dû à Alfred Russel Wallace; il a été traduit par M. H. de Varigny et paraît, comme le premier volume, dans une collection dite : *Bibliothèque évolutionniste,* dont l'éditeur Lecrosnier commence la publication en promettant d'autres traductions d'un réel intérêt. Wallace définit l'espèce, ses variations à l'état de nature, puis à l'état de domesticité et de culture artificielle, la lutte pour l'existence et la sélection naturelle, le mimétisme, les données géologiques et géographiques, tout ce que le transformisme invoque en sa faveur; il écarte quelques difficultés et répond aux objections connues, soulève, chemin faisant, beaucoup de problèmes et non des plus petits, et fait ainsi de la théorie transformiste un exposé des plus larges et des plus séduisants. Wallace est donc partisan de Darwin qu'il appelle, avec une pointe d'exagération, le Newton de l'histoire naturelle. Mais quand il s'agit d'appliquer à l'homme les lois de l'évolution transformiste, il se refuse à suivre son maître jusque-là. Mais il ne résulte pas de cette séparation de l'homme et du règne animal, que la nature animale de l'homme n'ait pu être empruntée par la Puissance créatrice au monde de l'animalité, de même que la vie nutritive de l'animal a pu être puisée par l'Auteur de toutes choses dans le monde végétant, de même enfin que le *substratum* matériel de tout

être vivant a pu être tiré du monde inorganique. Ces conclusions sont presque identiques avec celles que le P. M.-D. Leroy, dans la deuxième édition qu'il nous donne de son livre de *l'Évolution restreinte aux espèces organiques*. Le R. P. dominicain eût pu signer volontiers la belle page par laquelle Wallace termine son livre, et qui est une magnifique protestation contre les doctrines matérialiste et nihiliste.

19. — Le P. Leroy est en effet de ceux qui croient que le darwinisme a eu un double malheur: exagéré par les partisans de Darwin, et peut-être par Darwin lui-même sur la fin de sa carrière, il est devenu une arme de guerre entre les mains des ennemis de l'orthodoxie religieuse à quelque titre et à quelque degré que ce soit. De leur côté, les orthodoxes, effarouchés par une perturbation si menaçante, ont repoussé de toutes leurs forces et condamné peut-être un peu sommairement la nouvelle théorie. Et de passion en malentendu, on en est arrivé à ne plus se comprendre. Aussi pour classer les faits et établir nettement la situation, le P. Leroy étudie successivement, dans *l'Évolution restreinte aux espèces organiques*, les quatre chefs suivants : l'évolution universelle et athée, l'évolution restreinte aux espèces organiques, l'évolution aboutissant à l'homme inclusivement, enfin les diverses méthodes explicatives du phénomène. L'évolution athée, l'auteur la réfute et la condamne facilement et sommairement. L'évolution restreinte, qui est sa thèse favorite, est étudiée à son tour, dans ses rapports avec la foi, avec la philosophie, avec les faits actuels, et en particulier avec les cas de variabilité. Dans un dernier chapitre, il expose le problème des rapports de l'évolution avec le corps de l'homme. On y lit une très nette condamnation de la thèse matérialiste et des doctrines plus ou moins informes qu'on oppose aux spiritualistes, et aussi de ceux qui, spiritualistes à outrance, veulent faire de l'âme des bêtes un principe analogue à l'âme humaine, y compris cet excellent M. de Quatrefages. Les prétendus faits sur lesquels on a tenté d'établir la filiation entre les animaux et l'homme sont jugés par l'auteur comme il convient. Après avoir mis hors de cause et hors de pair l'homme raisonnable, ou plutôt le principe spirituel incorruptible, tout à fait distinct de la vie animale de l'homme, il se refuse non moins énergiquement à abandonner la totalité de son corps aux évolutionnistes. L'Écriture, les Pères, les décisions de l'Église, la théologie sont invoqués par lui à l'appui de cette solution. Non, le corps de l'homme ne dérive pas des singes anthropoïdes, conclut le P. Leroy. Mais, pour aller jusqu'au bout, le corps se compose de matière et de forme. Or, si la forme substantielle est l'âme et vient de Dieu, la matière vient de la terre, *ex limo terræ*. Ce limon a-t-il reçu, d'emblée, l'infusion de l'âme humaine? Ou, s'il a subi une préparation, serait-ce l'évolution qui l'aurait accomplie? Nouvelle

question que l'auteur introduit comme une hypothèse qu'aucune donnée scientifique ne contredit, qu'aucun principe théologique ne condamne, et qui lui paraît apte à expliquer bien des malentendus.

20. — Le livre du Dr Gailhard, *Darwinisme et Spiritualisme,* ne connaît pas de ces solutions mixtes qu'il regarde comme des compromis indignes de l'intelligence qui les conçoit et du caractère qui les adopte. Cet ouvrage est d'ailleurs plus compréhensif que ne semble l'indiquer son titre. Partant de considérations générales d'ordre biologique, il étudie successivement les forces physiques et les forces vitales, et, de l'ensemble cosmique, conclut à la nécessité de la création. Les faits de sélection, d'anatomie comparée, d'embryogénie et de paléontologie sont aussi discutés. Poursuivant le noble but de réconcilier le savoir positif et les grandes aspirations de l'âme humaine, comme il dit, le Dr Gailhard, respectant les défaillances de la libre pensée dans le cours de ces études, déplore généreusement la déchéance positiviste et hâte de ses vœux le jour où, mieux inspirée, la science officielle comprendra enfin quelle banqueroute scientifique nous préparerait la science irréligieuse.

21. — Passons maintenant aux ouvrages d'hygiène. Nous trouvons d'abord parmi eux le tome troisième de l'*Encyclopédie d'hygiène.* Un premier mérite de cette œuvre considérable, c'est qu'elle continue régulièrement sa publication et qu'elle en a actuellement effectué les trois quarts environ. Quant à ses autres qualités, je ne puis que répéter ce que je disais l'an dernier : l'œuvre garde son caractère vraiment encyclopédique et les articles qu'elle renferme tiennent toutes les promesses que nous faisait le choix distingué de ses collaborateurs. L'hygiène alimentaire faisait l'objet principal du tome deuxième; celui de cette année est tout entier consacré à l'hygiène de l'habitation. Bien des gens ignorent la multiplicité des éléments qui entrent dans la composition d'une telle question : c'est immense. Un premier chapitre, consacré à l'étude générale de la ville, est dû à M. Arnauld; c'est une sorte d'historique dans lequel sont étudiées les villes d'autrefois dans leur comparaison avec les villes modernes. Dans le deuxième chapitre, le même auteur recherche les conditions hygiéniques de la rue, les meilleures installations de la chaussée, des trottoirs et des ruisseaux, les meilleures conditions d'entretien de la voie publique, immondices, balayage, arrosage, collection et enlèvement des détritus de toute sorte. Enfin la circulation, la police, les accidents de la rue sont étudiés à leur tour, sans oublier même les bruits et les cris de la rue dont l'intérêt n'est pas seulement dans leur pittoresque, mais aussi dans leur influence hygiénique. M. Rochard expose ensuite ce qui a trait à la ville souterraine, en commençant par la nature du sous-sol, sa perméabilité naturelle ou artificielle (drainage), en conti-

nuant par la question des eaux, leur recherche et leur captage, leur amenée, leur distribution et enfin leur expulsion par les égoûts. La question des vidanges et celle du tout à l'égout sont exposées à cette occasion, et, après avoir rappelé les conditions que réclame cette solution pour être applicable, M. Rochard conclut que c'est celle que Paris devrait adopter. Vient ensuite la question de l'habitation traitée par MM. Léon Faucher et Rochard, à laquelle se rattachent les questions, à points de vue si divers, des logements insalubres, des habitations ouvrières et des habitations collectives et en particulier des établissements pénitentiaires. Dans un quatrième article sont étudiées ce que les auteurs nomment les installations complémentaires de l'habitation, et d'abord la grande question de l'eau et de l'air, celle du chauffage où toutes les récentes inventions sont jugées au critérium de l'hygiène, et enfin celle de l'expulsion des résidus impurs hors de la maison, poussières, ordures, détritus et eaux ménagères. Le dernier chapitre est consacré aux établissements publics, théâtres, bains et lavoirs, abattoirs, halles et marchés, et le volume se termine par une étude de la législation sanitaire.

22. — Le même M. J. Rochard publie à la librairie Hachette, sous ce titre : *Questions d'hygiène sociale,* une série d'études qu'il a données en conférences ou en articles de Revue, réunis en un volume. Les sujets qui y sont traités, dit M. Rochard, n'ont rien perdu de leur actualité ; quelques-uns ont été remaniés en raison d'études récentes dont ils ont été l'objet ; de telle sorte que ce livre a gardé au moins, s'il ne l'a accru, l'intérêt que l'on a reconnu à ces articles au moment de leur première publication. L'alcool est le sujet du premier chapitre. M. Rochard se propose d'étudier le rôle trop actif que cet agent remplit dans les sociétés modernes. Le goût de l'homme pour cet excitant de ses fonctions nerveuses, après avoir été l'occasion d'une satisfaction simple, ne tarde pas à devenir un besoin non moins impérieux que factice, et, bientôt après, une irrésistible passion. Or, si l'on considère que tous les alcools du commerce sont toxiques, on peut conclure que toute liqueur, contenant nécessairement une certaine proportion de ces alcools, est aussi nécessairement une boisson toxique. L'auteur établit les progrès considérables qu'a faits et que fait tous les jours l'alcoolisme et recherche les remèdes qu'on pourrait bien opposer à ce mal. L'Angleterre et l'Amérique, à cet effet, ont eu recours à la persuasion et ont fondé des sociétés de tempérance ; les pays du nord de l'Europe se sont armés de lois répressives ; on propose aujourd'hui en France d'organiser le monopole de la vente de l'alcool par l'État, qui possède déjà le monopole des tabacs, ou tout au moins le relèvement des droits sur les alcools. Toutes ces mesures sont peu efficaces ou présentent de graves inconvénients ou difficultés dans l'applica-

tion. Ce qui importerait et serait surtout efficace, ce serait de diminuer le nombre des débitants de boissons. Mais, que diraient les électeurs?... La colonisation française fait l'objet d'une autre étude, et nul n'était plus en mesure de la poursuivre que l'ancien inspecteur général du service de santé de la marine. L'hygiène des villes et les budgets municipaux ne ressortissent pas moins à la compétence du directeur et du principal auteur de l'encyclopédie d'hygiène. Ce sujet et celui qui suit : L'habitation de l'ouvrier, sont traités avec un luxe de documents et de preuves qui ne nuit en rien au charme littéraire du livre. L'étude sur la douleur touche aux plus hauts sommets de l'esthétique et de la philosophie. Mais c'est dans celle qu'il a consacrée à la crémation, que M. Rochard a réuni le plus de documents positifs et précis. On a tout fait, dit-il, pour faciliter à la population l'usage de cette pratique. Elle est onéreuse, on en a artificieusement atténué les frais ; elle est répugnante, on l'a dissimulée ; elle est navrante, on l'a entourée d'un appareil destiné à en relever le caractère. Le Dr Rochard se demande ce qu'on pourra bien faire des urnes funéraires des sujets incinérés : les garder dans une sorte de *columbarium*, mais le Louvre n'y suffirait pas ; les laisser à la disposition des familles, c'est bien dangereux et ce sera souvent de la dernière inconvenance. Et pour preuve, l'auteur cite ce qui est advenu des cendres de Marceau, qui n'était pourtant pas le premier venu. Il ne reste donc qu'une chose à conseiller aux partisans de ce système, c'est d'employer ces restes en les utilisant : le gaz pour l'éclairage, les cendres pour la fumure des terres. C'est trop utilitaire, je le crois, et en même temps trop peu pratique pour réussir. Mais qui sait ce que nous réserve une époque aussi féconde en merveilles que celle que nous traversons?

23. — Le Dr Périer, qui nous a déjà donné *les Guides hygiéniques de la première et de la seconde enfance*, ainsi que *l'Art de soigner les enfants malades*, nous offre aujourd'hui, dans l'*Hygiène de l'adolescence*, comme une suite de ses précédentes publications. L'âge de l'adolescence, qui va de douze à vingt et un ans, c'est celui où l'organisme prend une fixité de formes et une direction fonctionnelle définitives. C'est donc un moment critique où il importe beaucoup de fixer les formes et de diriger les fonctions dans le meilleur sens. Les conseils que donne à ce sujet le Dr Périer sont excellents, et, sauf quelques réserves, on ne peut que souscrire à ce qu'il propose. Les soins de propreté, l'aération, le régime de la table et de l'habillement sont passés en revue. Tout en conseillant fort l'endurcissement physique, le Dr Périer ne méconnaît nullement les difficultés du régime scolaire, les inconvénients de la sédentarité et l'étiolement par le surmenage de l'esprit. Il nous vante les résultats du Lendit et de la Ligue nationale de l'éducation physique, et termine par de sages

conseils relatifs à l'éducation des filles et aux conditions physiques du mariage. Une citation qu'il emprunte à M. J. Simon me paraît mériter d'être citée; elle donne d'ailleurs une idée du ton général de ce livre, qui est au moins très moral : « Si l'on supprimait de la vie tout ce qui se fait au sein de la douleur et en dépit d'elle, on en supprimerait la moitié la plus utile, peut-être la plus belle. » Si la morale religieuse n'existait pas, ces braves gens-là l'auraient inventée.

24. — Lui aussi, le Dr Lagrange s'est voué à l'étude des questions hygiéniques, et, après avoir publié un premier volume sur la *Physiologie des exercices du corps* et un autre sur l'*Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, il produit aujourd'hui une étude approfondie *De l'Exercice chez les adultes*. J'ai parlé autrefois des précédents ouvrages du Dr Lagrange : nous savons que sa méthode est savante et sûre, et nous ne pouvons que nous féliciter de le voir poursuivre ses travaux d'hygiène. C'est de l'activité que comportent l'âge mûr et la vieillesse que s'occupe aujourd'hui cet auteur, et des indications qui doivent faire varier la somme et la qualité des exercices physiques aux divers âges de la vie. Car, dit-il fort sensément, il n'y a pas d'exercice qui soit en lui-même meilleur que les autres; mais il y a des exercices qui s'adaptent mieux que d'autres à l'âge et au tempérament de chaque sujet. Après avoir montré quelles sont les aptitudes de l'homme adulte à l'exercice du corps, comment l'usage de ces aptitudes en assure la conservation, M. Lagrange observe quelles sont les conséquences de l'inaction et combien elles sont plus graves pour l'homme que pour l'enfant. Les dangers de l'immobilité absolue, en effet, ne sont pas moindres que ceux de la courbature : l'obésité, le défaut de renouvellement dans les échanges nutritifs et, par suite, tout le cortège des maladies que l'on a reconnu devoir leur origine à une « nutrition retardante, » en particulier toutes les maladies de la diathèse arthritique. Il y a là un chapitre dont le titre est aussi heureusement trouvé que son contenu est bien exposé : *Comment on devient goutteux*. Vient ensuite le traitement par l'exercice : le traitement de l'obésité, de la goutte, du diabète, de la dyspepsie, de la néurasthénie, voire même dans le traitement de l'essoufflement, que cette gêne tienne d'ailleurs à un simple trouble respiratoire, ou qu'elle vienne indirectement d'un trouble du cœur. Quant aux modes les plus employés de l'exercice physique, les jeux, l'escrime et les diverses gymnastiques, le choix à faire entre elles sera éclairé par les chapitres qui terminent ce livre digne de ses aînés et appelé au même succès.

25. — L'entraînement nerveux auquel s'est soumise la vie moderne a déjà porté des fruits, et ce siècle, qui a débuté par les luttes de géants de la Révolution et de l'Empire, aura fini sa carrière dans le nervosisme, c'est-à-dire dans l'impressionnabilité excessive, dans les

conceptions fantastiques d'imaginations tourmentées, dans des impulsions plus ou moins automatiques, qui lui donnent l'illusion de la volonté et n'en diffèrent pas moins que la violence ne diffère de la fermeté. Le docteur Levillain commence son *Hygiène des gens nerveux* par cette remarque que si les causes de troubles et d'accidents nerveux sont assurément plus nombreuses et plus actives qu'autrefois, les études approfondies et les recherches méthodiques dont ces maladies ont été l'objet leur ont donné une notoriété d'existence qu'elles n'avaient pas auparavant. Tout le monde d'ailleurs, dit-il, subit plus ou moins l'influence de cette hyperexcitabilité nerveuse maladive contre laquelle il importe de réagir. A ce mal bien constaté, quel sera le remède? — Il consistera dans une meilleure hygiène. On se demandera sans doute quelle part l'auteur fait à la morale religieuse dans ce traitement. Malheureusement elle en est à peu près absente, l'auteur n'en parle que pour l'écarter, sinon pour la condamner. C'est au moins une lacune, doublée d'une grosse erreur, qui dépare ce volume utile à tant d'autres égards.

26. — Un gentil petit livre, paré d'une couverture moirée avec titre en rouge et noir, cela ne paraît pas tout d'abord bien sérieusement scientifique; mais quand il s'agit d'une trente-cinquième édition, cela donne à réfléchir; et quand l'ouvrage se présente au public avec une lettre de recommandation de M. J. Simon, on y regarde à deux fois. L'auteur nous prévient dans sa préface que l'objet de son livre c'est surtout la question des devoirs maternels et des soins à donner à l'enfance, mais que l'on n'y trouvera ni descriptions anatomiques, ni dissertations chimiques, ni conseils médicaux proprement dits sur le traitement à suivre dans telle ou telle maladie sans le concours du médecin. Quelques mots relatifs à la prière de l'enfant terminent heureusement ce volume; après avoir rappelé ce mot de la sagesse antique : « Tu dois approcher de l'enfant avec respect, comme d'un objet sacré, » et après avoir conseillé d'éviter de prendre avec l'enfant le ton léger et ironique, qu'on emploie trop souvent en lui parlant, l'auteur se demande s'il convient de faire prier les enfants dès le bas âge, avant qu'ils comprennent bien ce qu'ils font. Il n'hésite pas à répondre affirmativement et avec raison : tout ce que l'homme apprend à bien faire, il le fait toujours tout d'abord empiriquement, ce qui ne l'empêche pas de le faire ensuite raisonnablement, au contraire. Comme ce livre contient des conseils qu'il ne serait pas opportun de donner à tout le monde, une reliure-écrin à serrure, pouvant imiter tous les genres de reliure, permet de tenir le volume à l'abri des curiosités indiscrètes ou prématurées.

27. — Il est certain que *l'Hygiène de la femme enceinte,* du Dr de Soyre, n'est pas un ouvrage à mettre entre les mains des jeunes filles; mais

il pourra rendre de réels services aux jeunes femmes qui ont à faire l'apprentissage des épreuves de la maternité et sont souvent fort embarrassées en ce cas, ne fût-ce que pour mettre le médecin au courant des symptômes ou des malaises qu'elles éprouvent.

28. — En présentant *le Végétarisme et le Régime végétarien rationnel,* le Dr Beaumetz annonce qu'il soulèvera sans doute bien des discussions; mais qu'il suscitera, en revanche, de nombreuses réflexions, et cela surtout parmi ceux qui s'intéressent aux choses de la médecine. J'ajouterais volontiers, qu'il est conçu et exécuté de façon à faire réfléchir ceux que les médecins appellent le vulgaire. L'auteur du *Végétarisme* est, en effet, un végétarien convaincu et pratiquant, et de plus, un apôtre du végétarisme. Du reste, un homme qui reconnaît devoir sa vie et sa santé à un régime spécial est bien naturellement porté à le recommander, et s'il dépasse quelque peu la mesure dans les avantages qu'il attribue à ce régime, s'il exalte avec quelque exagération les vertus du traitement qui l'a sauvé, on ne saurait lui en vouloir. Et, puisqu'il l'a sauvé, ou tout au moins, puisqu'il lui a fait du bien, il vaut la peine qu'on l'étudie et qu'on l'essaie. Ce livre, d'ailleurs, est bourré de faits curieux et dont la portée, variable au point de vue de la thèse végétarienne, dépasse parfois cette thèse et comporte encore d'autres conclusions. La pratique du végétarisme, en diminuant les besoins d'excitation factice qu'éprouve le *nécrophage,* comme le Dr Bonnejoy appelle l'homme carnivore, le végétarisme, dis-je, n'entraîne guère à l'alcoolisme et à tous les autres abus similaires ou parallèles. Sa doctrine et son régime suffisent, dit-il, à lui permettre une large et facile expansion de ses facultés. D'ailleurs le végétarisme que préconise l'auteur n'est pas celui dont Glaizès avait donné la formule sous ce nom : « le régime des herbes; » ce n'est point un léguminisme sectaire, comme il dit, mais une réforme rationnelle et une nouvelle doctrine. Cette doctrine, comme toute actualité qui se respecte, se recommande de la thèse microbienne.

29. — Le Dr Surbled n'est pas un inconnu pour nous. Déjà l'an passé j'avais à présenter à nos lecteurs deux ouvrages de cet auteur. Cette année nous en apporte deux autres : c'est d'abord *l'Hygiène pour tous,* un petit volume où sont condensées les notions élémentaires de cette science, d'autant plus difficile à vulgariser, que tout le monde croit la posséder plus ou moins, et que les médecins eux-mêmes, jusqu'en ces derniers temps du moins, affectaient de la négliger sinon de la dédaigner. La table, le feu, le lit, l'habitation, le vêtement, le corps et la vie, telles sont les têtes de chapitres dans lesquels l'expérience consommée de l'auteur se joint aux connaissances scientifiques les plus exactes pour justifier les excellents conseils qu'il donne chemin

faisant et pour autoriser les règles qu'il pose pour l'exercice de nos fonctions et la satisfaction légitime de nos besoins. Honneur et gloire au travail ! dit en terminant son volume, cet infatigable travailleur. Voilà une formule qui n'est pas pour nous déplaire.

30. — Un autre petit volume est venu s'ajouter à celui-ci et le compléter pour ainsi dire. Dans son précédent écrit, le docteur Surbled avait laissé de côté tout ce qui, dans les préceptes de l'hygiène, se rattache d'une façon quelconque à la vie sexuelle. C'est la question qu'il traite actuellement ; et il nous promet encore d'autres études, relatives à la vie organique d'abord, puis à la vie psycho-cérébrale. La vie sexuelle est donc l'objet par lequel le docteur Surbled entreprend de commencer l'étude des rapports de la morale avec la médecine et avec l'hygiène. On comprend tout de suite que cette lecture ne peut être permise à tous. Le célibat, le mariage, les vices et les maladies de la vie sexuelle soulèvent des questions remplies de détails qu'il répugne de mettre sous les yeux de ceux qui les ignorent et n'ont que faire de les apprendre. Toutes les pratiques que condamnent les sixième et neuvième commandements sont rapidement passées en revue, en des chapitres dont je ne relèverai pas les titres. Les approbations épiscopales dont il est revêtu ne sauraient en changer le caractère.

31. — Après les travaux relatifs à l'hygiène rien de plus naturel que de présenter ceux qui se rattachent de près ou de loin à la microbiologie. Déjà, j'ai dû indiquer aux lecteurs du *Polybiblion* l'importance considérable que cette branche des sciences médicales a prise au milieu d'elles. Tout est aux microbes aujourd'hui ; et si les visées ambitieuses de quelques microbiomanes se réalisaient, ce serait là le pont qui, unissant les données de l'hygiène à celles de la médecine pratique, serait destiné à les confondre, au profit de l'hygiène, bien entendu, et par conséquent de l'humanité. C'est un rêve sans doute, et qui ne peut se terminer que de deux façons : ou bien en se transformant en une réalité de la vie, ou bien en nous montrant au réveil la réalité telle qu'elle se comporte encore aujourd'hui. En attendant que l'une ou l'autre de ces deux issues viennent nous faire sortir du rêve, il importe de voir les choses comme elles sont. C'est l'objet du livre de M. Arloing sur *les Virus*. L'auteur étudie l'organisme sain, dit-il, aux prises avec les microbes, et les épisodes principaux de cette lutte sous le titre d'extinction naturelle ou artificielle des maladies et de la virulence. On sait que, dans le cas où le malade est victorieux, souvent il retire de la lutte un précieux avantage, l'immunité, connue sans doute dans ses effets, mais bien énigmatique encore dans ses causes et dans son mécanisme. Une des idées les plus fécondes de la théorie pastorienne, ce fut celle-ci : l'immunité étant la conséquence de plusieurs maladies virulentes qui ont évolué en affectant une forme

bénigne, l'expérimentateur devrait s'efforcer de reproduire à volonté ces formes légères ou de doter les individus, par un moyen quelconque, d'une aptitude analogue à résister aux causes d'infection dont ils sont menacés. Tel a été le point de départ des recherches relatives à l'atténuation des virus et aux inoculations préventives. Toutes ces données sont exposées dans le livre de M. Arloing avec détails et figures, de façon à rendre facilement compréhensibles les opérations auxquelles doivent se livrer les expérimentateurs en cette délicate matière. Il y a joint des considérations sur la variation et le transformisme en microbiologie, question toujours à l'étude et fort controversée.

32. — Le directeur de l'École dentaire de Paris, M. le Dr David, chirurgien dentiste des hôpitaux, a eu l'heureuse idée de rassembler en un volume toutes les données que l'on possède sur les *Microbes de la bouche.* Beaucoup d'affections dentaires ou buccales se lient à la présence de quelqu'un de ces microbes; cette influence peut dépasser les limites de la cavité buccale, s'étendre au sinus de l'os maxillaire, au tissu osseux lui-même, aux ganglions correspondants, voire même à tout l'appareil respiratoire et à l'estomac. Dans plusieurs affections générales, les microbes occupent la bouche de même que d'autres cavités naturelles, de sorte que l'histoire de leur influence pathogénique s'étend depuis la simple fétidité de l'haleine jusqu'aux maladies générales les plus graves. La cavité de la bouche normalement pullule de microbes: microcoques, bacilles et spirilles, microbes saprogènes (produisant une sorte de décomposition putride), chromogines (dont la culture est colorée, et pathogènes (qui déterminent une maladie infectieuse générale ou locale). Le devoir du médecin et du dentiste est de poursuivre ces ennemis et de les détruire ou de les expulser dans toutes les anfractuosités où ils peuvent se dérober, à l'aide de solutions, de collutoires et d'autres épithèmes dont ce livre résume les formules.

33. — Le Dr Miquel, bien connu par ses travaux bactériologiques, ses analyses de l'air et de l'eau, publie aujourd'hui en un petit volume de coquette justification, un *Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux.* On sait quelle importance on a reconnue à la présence, dans les eaux de boissons surtout, d'organismes microbiens, et combien il est nécessaire de s'assurer, en cas de doute, de la pureté de l'eau que l'on boit. M. Pasteur avait déjà dit en 1878 à l'Académie des sciences que les eaux de source ne contiennent pas de microbes. Dès l'année suivante, M. Miquel publiait ses premières statistiques relatives à la richesse bactérienne des eaux de rivière ou autres. Cette analyse n'est pas une opération des plus simples: outre le prélèvement et le transport des échantillons d'eau qui nécessitent certaines précautions,

l'analyse proprement dite demande de minutieuses pratiques. Un chapitre fort utile termine ce volume en exposant comment on peut stériliser les eaux et les priver de tout germe nuisible, soit par la chaleur, soit par la filtration. Il va sans dire que le filtre indiqué est le filtre Pasteur, ou plutôt le filtre qui porte le nom de Chamberland, en biscuit. La fontaine à pierre lithographique, si répandue autrefois, ne pourrait suffire à la rigueur, qu'à la condition de l'entretenir dans un état de propreté absolument satisfaisante.

34. — La seconde édition du traité des maladies des enfants (*Pathologie et clinique infantiles*) du Dr Descroizilles, a été augmentée par lui au point de constituer un très fort volume qui peut en faire deux, encore fort respectables. Toute la pathologie de l'enfance y est exposée avec les caractères pratiques que je signalais déjà dans la première édition. L'addition d'un formulaire complet rend ce livre de plus en plus pratique et lui permettra de rendre de précieux services aux praticiens qui ne sont pas toujours familiarisés avec la pædiatrie.

35. — C'est aussi un gros et fort volume que *la Grande Chirurgie de Guy de Chauliac* que vient de publier le Dr Nicaise, chirurgien de l'hôpital Laennec; c'est de plus un très bel ouvrage, digne de fixer l'attention des amateurs, par le soin avec lequel cette édition a été composée, après avoir été revue et collationnée sur les manuscrits et imprimés latins et français, par les gravures dont elle est ornée, par le glossaire et par la table soigneusement composés, et enfin par l'introduction savante que le Dr Nicaise a écrite en tête du volume sur la science médicale au moyen âge, et en particulier sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac. Cette introduction, qui est une excellente entrée en matière, traite successivement du moyen âge dans ses rapports avec les sciences; de la médecine et de la chirurgie avant le XIVe siècle; de la médecine et de la chirurgie au XIVe siècle; puis de la biographie de Guy de Chauliac, la première qui ait été écrite de ce grand chirurgien; enfin, l'histoire de son traité de chirurgie, avec l'indication de toutes les éditions qui en ont été données, et un résumé historique pour chaque siècle, du XIVe au XIXe. Ce traité donne une idée fort complète de l'état de la chirurgie à son époque; il résume celle des Arabes et des savants du moyen âge; aussi a-t-il joué un rôle considérable, non seulement dans l'étude, mais encore dans l'enseignement de la chirurgie; et, traduit dans toutes les langues, il a eu en deux siècles soixante-neuf éditions. Des notes nombreuses ont été ajoutées par le Dr Nicaise, non pas tant au point de vue critique que pour indiquer les variantes principales et les mettre en regard du texte latin original dans tous les cas où le sens de la phrase eût pu être contesté. Les rapprochements que l'on peut faire entre les méthodes actuelles de pansement des plaies et la pratique de Guy de

Chauliac ne sont pas le côté le moins curieux de ce traité, et l'on peut juger ainsi de l'utilité qu'il pouvait y avoir encore aujourd'hui à en opérer la restauration et à le mettre au jour. Le glossaire qui complète ce livre donne la liste des quelque huit cents produits de la matière médicale que l'on employait au XIVe siècle, avec leur nom scientifique actuel ; il donne aussi le nom des instruments employés à cette époque, avec des figures qui en reproduisent la forme ; il donne enfin tous les termes d'anatomie et de pathologie usités dans la langue d'alors, de façon à éclairer et guider le lecteur des auteurs anciens. Des reproductions de miniatures provenant des manuscrits de Guy de Chauliac, toutes inédites, reproduisent des scènes médicales intéressantes du moyen âge.

36. — Ces *Bubas* pestilentielles et qui diffèrent de toute maladie connue avant elles et que Villalobos a le premier décrites, sont, dit-il, des affections contagieuses qui débutent par l'organe qui a commis le péché de luxure. Le traité *Sur les contagieuses et maudites bubas*, écrit en espagnol et en vers, fut imprimé à Salamanque en 1498. Il n'avait jamais été traduit ; il vient de l'être par le docteur Lanquetin et publié avec texte espagnol en regard. Les spécialistes s'étonnent de l'exactitude des descriptions de l'auteur et de sa foi naïve dans les causes [illegible] astronomiques et théologiques auxquelles il rapporte l'invasion de cette épidémie.

37. — [illegible] M. J.-H. Fabre [illegible] et les [illegible] avec lequel sont [illegible] à ce [illegible] une [illegible] sur l'instinct et sur [illegible] plus d'un [illegible].

38. — [illegible] Vie [illegible] première partie [illegible] en [illegible] dans les [illegible] livre [illegible] Chauliac

d'étudier, soit dans l'air, soit dans les eaux sans profondeur de nos rivières et de nos lacs. Aussi cette étude contient-elle nombre de renseignements curieux et inattendus.

39. — L'art dentaire n'a pas été sans bénéficier largement des progrès généraux de la chirurgie depuis vingt-cinq ans. Lui-même n'est pas resté stationnaire et de nombreuses améliorations ont été apportées à l'odontologie. Ce sont ces données nouvelles que l'auteur des *Progrès de l'art dentaire* a eu, dit-il, le désir de faire connaître. Le public ne saurait être indifférent à ces études, bien qu'il se préoccupe plus, et avec raison, des résultats que de la technique.

40-41. — Les deux plaquettes suivantes dictées par d'excellentes intentions, inspirées par une philosophie spiritualiste et formulées en fort bon termes, sur la thérapeutique et sur la vie sont certainement pleines d'intérêt. Celle du Dr de Buck : *De l'Importance des études de thérapeutique générale*, renferme une conférence faite au cercle médical des étudiants catholiques de l'*Union* de Gand le 18 février 1891; celle du Dr Barthez : *Sur la vie*, est une lettre adressée au Dr Bergeron, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, au sujet de l'éloge qu'il fit et lut en séance solennelle, du regretté professeur Chauffard. Le Dr de Buck formule et développe très heureusement la méthode qui, basant le traitement des malades sur la physiologie, sait employer à leur profit des moyens dont l'utilité est non seulement prouvée par l'expérience, mais justifiée aussi par le raisonnement logique. Quant au Dr Barthez, son spiritualisme ne fait pas doute; il est énergiquement affirmé et heureusement défendu dans la lettre à Chauffard, qu'il réédite dans cette nouvelle lettre. L'auteur semble toutefois s'en tenir au vitalisme, et, par là, prêtera le flanc à plus d'une objection.

42. — Une autre plaquette relative à une question qui est toujours d'actualité, hélas! propose de modifier la loi de juin 1838, relative à la police et à la protection des aliénés, ainsi que l'organisation des asiles qui leur sont destinés. Elle est due, cette brochure, à un homme dont la compétence est entière sur ce point, M. Dagonet ayant consacré sa carrière à cette spécialité et étant encore aujourd'hui médecin de l'asile Sainte-Anne. Il propose d'éviter que les asiles, par une extension abusive du terme d'aliénation mentale, ne deviennent le refuge de malheureux atteints d'un simple affaiblissement intellectuel, quand ces derniers ne font courir à la société aucune espèce de danger. Il propose, de plus, d'instituer une commission (encore une!) nommée par le suffrage des médecins spéciaux, pour s'occuper de tout ce qui a trait à ce sujet; elle serait composée de médecins, de magistrats et d'administrateurs. Il me semble à moi que les dangers qui existent aujourd'hui naissent des aliénés que l'on n'a pas enfermés quand ils

auraient dû l'être, bien plus qu'ils ne résultent d'internements coupables ou seulement trop faciles.

43. — Le microbe, voilà l'ennemi ! nous dit M. A. Montennis dans son *Guide de la garde-malade*, et il ajoute fort judicieusement que le médecin aura beau faire, si les personnes destinées à approcher le malade et à lui donner leurs soins ne sont pas absolument convaincues de ce fait, le malade en pâtira. Il suffira de la plus minime imprudence pour compromettre le succès de toute une médication ; il suffira de la négligence en apparence la plus insignifiante, pour mettre le malade en danger de mort. Il importe bien que tout le monde soit éclairé à ce sujet ; aussi ce livre peut-il rendre de réels services en faisant connaître le microbe lui-même, l'hygiène qui permet de s'en préserver, autrement dit l'asepsie, et enfin le traitement qui le détruit ou le supprime, autrement dit l'antisepsie. Beaucoup de détails pratiques et grandement utiles sont rappelés ici sur la chambre, sur le lit et sur le régime du malade.

44. — Un énergique plaidoyer en faveur des sœurs des hôpitaux trouve sa place à tous les titres, dans les colonnes du *Polybiblion*. Une préface lestement troussée et que son étendue ne fera pas trouver longue est signée J. du Biez ; elle a pour sujet l'esprit laïque et le christianisme social, et elle est pleine de récits tristes ou gais mais intéressants. Les chapitres de ce livre sont consacrés d'abord à l'histoire des sœurs dans leur participation aux services hospitaliers, puis aux laïcisateurs, aux laïcisations et aux exploits laïques, comme les appelle l'auteur ; un dernier chapitre renferme une collection de toutes les protestations émanées de médecins, de littérateurs ou d'hommes considérables d'opinions politiques quelconques, lesquelles ont toutes pour objet de condamner la laïcisation, et viennent bien à l'appui de la revendication qu'il y a lieu d'exercer à ce sujet. Le volume se termine par la liste des sœurs auxquelles leur dévouement a mérité la croix de la Légion d'honneur.

45 et 46. — Deux mots seulement sur les deux volumes intitulés : *L'Année médicale* et *Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales*, où se trouve résumé succinctement tout le mouvement scientifique et pratique réalisé pendant ces deux dernières années dans l'ordre des sciences médicales. De tels travaux ne s'analysent pas. Je n'en dirai qu'une chose, c'est que ces deux exemplaires sont ceux de la douzième et de la treizième année de la collection dont ils font partie.

47. — Le professeur Peter patronne les formulaires de thérapeutique : il a donné deux lettres préfaces aux deux éditions que nous avons sous les yeux : celle du Dr Monin et celle du Dr Ferrand. Le premier de ces deux volumes est, comme le formulaire de M. Dujardin-Beaumetz,

plutôt un dictionnaire de drogues et de formules qu'un ensemble rationnellement établi de médications appropriées aux diverses maladies ou plutôt aux divers malades. Ce qui n'enlève rien d'ailleurs aux nombreux renseignements qu'il renferme sur l'usage et sur l'administration des agents de la matière médicale.

48. — Le livre du Dr Ferrand s'inspire au contraire d'une idée scientifique dont la physiologie fait la base, ce qui ne le rend que plus pratique. L'élément morbide, commun à beaucoup de maladies d'ailleurs, est, selon lui, la base de l'indication thérapeutique; c'est sur lui qu'elle s'appuie, par lui qu'elle se détermine, et c'est contre lui qu'elle peut agir avec quelque efficacité. La classification de ces éléments constitue donc la meilleure classification des indications et l'auteur s'est appliqué à en dresser une qui, s'élevant graduellement des plus simples aux plus complexes, des plus physiologiques aux plus spécifiques, embrasse bien dans un ensemble méthodiquement gradué, tout le cycle des manifestations morbides possibles. Ce formulaire comprend encore ceux de diverses spécialités, y compris les eaux minérales de la France et de l'étranger, et les stations climatériques usitées; enfin une table alphabétique soigneusement établie permet de retrouver facilement tous les renseignements qu'il contient.

49. — Un grand livre sous un petit format, où sont passées en revue toutes les questions que soulève la cosmogonie, depuis la constitution des mondes, jusqu'à l'anthropologie, l'avenir de la race humaine et de notre planète et de tout notre système solaire, tout cela bourré de renseignements scientifiques qui n'ont rien de banal et sont empruntés aux meilleures sources, et rédigé clairement et agréablement, sous formes de *Lettres à un matérialiste* : voilà qui peut faire pâlir les œuvres de vulgarisation mal inspirées et peu solides de M. Flammarion. Je ne saurais terminer mieux que par cet excellent petit volume.

A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *L'Expansion de la France,* par Louis Vignon, professeur à l'École coloniale. Paris, Guillaumin, 1891, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 2. *Histoire de la question coloniale en France,* par Léon Deschamps, professeur d'histoire au lycée du Mans. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 405 p., 7 fr. 50. — 3. *Guide-Album du touriste,* par Constant de Tours : I. *Vingt jours du Havre à Cherbourg. Rouen, Basse-Seine, Côtes normandes.* II. *Vingt jours sur les côtes de Normandie et de Bretagne et à l'île de Jersey.* III. *Vingt jours d'Étretat à Ostende. Haute-Normandie, plages du Nord.* Paris, Quantin, s. d., 3 albums de 140, 110, 130 p., avec 130, 110, 130 dessins, élégamment cartonnés, 3 fr. 50 chacun. — 4. *Le Circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau,* par J. de Beauregard. Lyon, Vitte, 1891, in-12 de 432 p., orné de 34 gr., 3 fr. — 5. *En divers pays,* par Xavier Marmier, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-8 de 304 p., orné de nombreuses grav., 5 fr. — 6. *Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade, et du Danube à*

l'Adriatique, par René Millet. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 401 p., 3 fr. 50. — 7. *Esquisses de voyages*, par la marquise de Laubespin. Paris, Téqui, 1891, in-12 de 284 p., 3 fr. — 8. *La Péninsule sinaïtique*, par Georges Bénédite. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 30 p., orné d'une carte, 2 fr. 50. — 9. *Notes de voyage en Sibérie. Le Chemin de fer transsibérien et la Chine*, par Edgar Boulangier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, gr. in-8 de 397 p., orné de 3 cartes et de nombr. grav., 7 fr. 50. — 10. *Dans l'Inde*, par André Chevrillon. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 334 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Afrique française*, par A. Joyeux. Paris, Félix Alcan (Bibliothèque utile), s. d., petit in-18 de 186 p., 0 fr. 60. — 12. *Au Sahara*, par Hugues Le Roux. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-12 de 308 p., orné de grav. d'après des photographies de l'auteur, 3 fr. 50. — 13. *Aux pays de la soif*, par M. de Toulhouse. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de 25-135 p., 3 fr. 50. — 14. *Trois mois de captivité au Dahomey*, par E. Chaudouin. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 409 p., orné de 55 grav., 4 fr. — 15. *Cinq Années de séjour aux îles Canaries*, par le docteur Verneau. Paris, Hennuyer, 1891, in-8 de 412 p., orné de 42 grav., 4 pl. et une carte, 12 fr. — 16. *Autour du grand lac des Esclaves*, par Émile Petitot, ancien missionnaire et explorateur arctique. Paris, A. Savine, 1891, in-12 de 369 p., orné de grav. et d'une carte par l'auteur, 3 fr. 50. — 17. *Au loin. Souvenirs de l'Amérique du sud et des îles Marquises*, par Aylic Marin. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, gr. in-8 de 384 p., orné de nombr. grav., 6 fr. — 18. *La Côte du poivre, voyage à Sumatra*, par Brau de Saint-Pol-Lias. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-8 de 239 p., orné de 17 grav., 1 fr. 35. — 19. *Dix Années en Mélanésie, étude historique et religieuse*, par le P. A. Monfat, de la Société de Marie. Lyon, E. Vitte, 1891, in-8 de 371 p., avec deux portraits et une carte, 4 fr.

1. — Il convient de reconnaître tout d'abord que M. L. Vignon est en grand progrès comme publiciste; son nouvel ouvrage sur *l'Expansion de la France* est bien supérieur à celui dont nous rendions compte, il y a trois ans : *Les Colonies françaises*. Bien conçu, bien écrit, il se fait surtout remarquer par une louable modération dans les appréciations les plus délicates. Après avoir montré par l'examen de sa situation géographique, que la politique de la France doit être à la fois continentale et coloniale, l'auteur aborde l'examen approfondi du mouvement d'expansion de notre pays en Europe et hors d'Europe pendant les quatre derniers siècles. Il divise très logiquement cette période historique en quatre parties, à chacune desquelles il consacre un chapitre: 1515-1688—la France établit sa suprématie en Europe par des « guerres politiques » et fonde un « empire colonial; » 1688-1792— la France fait en Europe des « guerres impolitiques » qui lui coûtent ses colonies; 1792-1815 — la Révolution donne à la France ses frontières naturelles, Napoléon les lui fait perdre, en même temps que ses dernières colonies; 1815-1890 — la France, en Europe, remporte des succès et subit des revers, tandis que par-delà les mers, elle fonde un nouvel « empire colonial. » Dans les deux chapitres suivants, M. Vignon étudie ce nouvel empire colonial, en distinguant les colonies d'état (de peuplement, d'exploitation et de commerce), et les colonies libres d'Amérique, d'Orient et d'Extrême-Orient. Enfin, dans le dernier chapitre, il donne ses conclusions qui se résument ainsi : Sans cesser d'apporter tous ses soins à la politique continentale, qui est pour elle une nécessité, la France doit désormais s'efforcer de mettre

en plein rapport ses possessions d'outre-mer et ses établissements commerciaux; le souci de sa grandeur et de sa défense nationale ne doit pas lui faire oublier celui de son développement industriel que seules les relations commerciales peuvent assurer.

M. B. Vignon est libre-échangiste et, par suite, partisan déclaré des traités de commerce; toutefois, il réclame le régime protectionniste dans certaines colonies, notamment en Indo-Chine, où il importe de favoriser l'industrie nationale. Sauf un point de départ trop libéral, ses idées économiques sur le commerce extérieur sont justes et basées sur des documents irrécusables; à signaler surtout un très curieux exposé des différences fatales entre les situations commerciales de la France et de l'Angleterre. Au point de vue historique, l'auteur s'efforce de demeurer impartial. Il considère la première période, 1515-1688, comme la plus glorieuse et en même temps la plus prospère de notre histoire, et il en fait honneur aux deux plus grands ministres qu'ait eus la France : Richelieu et Colbert; mais il a le tort de rééditer ce cliché absurbe que le développement des ordres religieux a ralenti le peuplement du Canada. La seconde période est naturellement la plus triste : Louis XV abandonne le patrimoine de la France au caprice de ses favorites; Choiseul et Louis XVI font de vains efforts pour rendre à la patrie son ancienne puissance. Puis il exalte les succès de la République résistant à une formidable coalition et montre l'ambition démesurée de Napoléon nous faisant perdre nos frontières naturelles et notre empire colonial, déjà restreint, mais encore prospère. Après s'être donné l'inoffensive satisfaction de qualifier le gouvernement de la Restauration de réactionnaire, il loue la fermeté du prince de Polignac dans le règlement de l'affaire d'Alger. Le règne de Napoléon III est naturellement l'objet de sévères critiques, et cependant, chose inattendue, il juge la guerre d'Italie juste et politique; naturellement aussi le gouvernement actuel lui semble ne mériter que des éloges, sauf en ce qui concerne l'abandon de l'Égypte qu'il veut bien considérer comme une lourde faute.

En somme, le livre de M. L. Vignon est intéressant à lire, fort instructif et moins révolutionnaire qu'on n'aurait pu le supposer.

2. — Nous aimons moins l'œuvre, cependant très complète et très sérieuse, de M. Léon Deschamps sur le même sujet. Et d'abord, relevons cette prétention singulière de l'auteur qu'avant lui, on n'avait pas une seule étude d'ensemble sur les colonies. La division de son livre est un peu différente de celle de M. L. Vignon; elle comporte trois époques : I. Les Découvertes jusqu'à Henri IV; — II. La plus grande expansion de Henri IV à 1713; — III. Le Déclin et les pertes de 1713 à 1815, avec subdivision pour la période comprise de 1789 à 1815. Chacune de ces parties est en outre divisée en trois paragraphes :

I. L'Action. — II. L'Intérêt. — III. La Discussion. M. L. Deschamps procède à coups de documents ; il prouve ainsi que les Français ont toujours été d'actifs découvreurs de terres nouvelles et, en second lieu, que, chez nous, l'opinion publique s'est toujours vivement intéressée aux entreprises d'outre-mer. Pour lui aussi, Richelieu est le vrai fondateur de la marine nationale et des établissements coloniaux, et Colbert a perfectionné le système de Richelieu ; il loue surtout ce dernier ministre d'avoir subordonné l'élément ecclésiastique à l'autorité civile et d'avoir favorisé « les juifs établis aux îles qui se montraient aussi bons commerçants et aussi souples sujets que les jésuites l'étaient peu au Canada. » D'ailleurs, M. Deschamps est un ennemi acharné des missionnaires dont il accuse le prosélytisme d'être intéressé ! Mais il en veut surtout aux jésuites qu'il traite d'accapareurs et qu'il accuse même d'avoir persécuté deux saints évêques : D. Bernardin de Cardenas, évêque de Paraguay, et D. Philippe Pardo, archevêque de Manille. S'appuyant sur l'autorité de Montesquieu, il affirme que le cléricalisme n'est pas une denrée d'exportation et se montre ainsi plus hostile que les opportunistes eux-mêmes. En revanche, en citant le conventionnel Grégoire, il l'appelle « le pieux évêque constitutionnel de Blois. » Ce qui est assez piquant, c'est qu'il s'attache également à réhabiliter la politique coloniale de Louis XV et celle de la Révolution ; mais c'est l'Empire qu'il accuse de la décadence et de la ruine coloniales de la France ; ce gouvernement est seul coupable et ce sont ses préventions contre la marine et les colonies qui pèsent sur le système administratif actuel aux colonies. En revanche, l'auteur nous paraît dans le vrai quand il affirme que l'opposition à l'esprit d'entreprise et la routine casanière dont la France souffre encore, ont été entretenus par les écrivains et spécialement les poètes imbus de littérature latine. Cet ouvrage, d'une érudition remarquable, est donc un étonnant amalgame d'idées justes et d'étonnantes aberrations.

3. — La maison Quantin vient de rééditer les charmants guides-albums de M. Constant de Tours, remis au courant des dernières transformations. Ce sont d'agréables compagnons de route avec lesquels on chemine gaiement ; exempts de l'aridité pédantesque des guides ordinaires, ils ne s'attardent pas à énumérer les tableaux des musées, à disserter sur l'architecture des monuments ; ils décrivent d'une main légère, sans dédaigner l'anecdote humoristique. Cette bonne humeur serait tout à fait louable si elle respectait davantage les croyances naïves des marins normands et bretons, et si elle évitait avec plus de soin les chroniques scandaleuses ; l'auteur a malheureusement oublié qu'un guide-album doit pouvoir passer par toutes les mains ; cette condition n'est remplie que par l'Album des plages du

Nord. M. Constant de Tours décrit, d'ailleurs, en véritable artiste la charmante descente de la Basse-Seine de Rouen au Havre, l'amusante promenade le long des plages élégantes du Calvados, l'excursion à l'île de Jersey et la merveille du Mont Saint-Michel. Les dessins sont charmants et très exacts.

4. — M. J. de Beauregard avait déjà donné sous ce titre suggestif : *Le Circulaire 33,* l'intéressant récit d'un voyage de touriste en Espagne. Nous préférons de beaucoup *le Circulaire 94;* en partie sans doute à cause de l'intérêt spécial qui s'attache à son itinéraire. La dernière représentation du mystère d'Oberammergau a excité un tel enthousiasme chez les nombreux spectateurs qui s'y sont rendus en foule qu'on est naturellement porté à lire avec avidité toutes les publications qui se rapportent à cette incomparable solennité dramatique et religieuse. Pour atteindre le but réel de son voyage, M. de Beauregard a pris le chemin des écoliers et il profite de la circonstance pour décrire en artiste ses étapes successives. Dans l'Italie du Nord, il a visité Turin, Milan, Vérone, Padoue, Venise surtout qui l'a particulièrement charmé. Puis il a pénétré en Autriche par Udine et le Sommering ; Vienne lui a médiocrement plu ; de là, par Linz et Salzbourg, il a gagné Munich. Il préfère à Vienne cette froide capitale de la Bavière ; sur ce point, beaucoup de lecteurs diffèreront d'avis avec lui, estimant que les fastueux monuments servilement copiés sur les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes font triste figure sous le ciel froid de l'Allemagne. En ce qui concerne la représentation d'Oberammergau, nous sommes plus à l'aise pour partager l'enthousiasme de l'auteur : la conception du drame, la musique, les costumes, le jeu des interprètes, le paysage même qui encadre ce merveilleux tableau, tout cela mérite les éloges qu'il prodigue ; en bon catholique, il est surtout impressionné par la foi vive avec laquelle ces honnêtes montagnards s'assimilent leurs rôles, au point que plusieurs ressentent réellement les souffrances et les émotions de leurs personnages. Aussi, M. de Beauregard déclare-t-il que c'est le meilleur sermon sur la Passion qu'il ait entendu. Nous devons aussi signaler de bonnes appréciations de l'auteur sur le rôle politique du comte de Chambord et sur la triple alliance. Le retour s'effectue par le Tyrol, Bâle et Belfort. En terminant cet excellent livre, on sait gré à l'auteur du magnifique voyage qu'on vient de faire en son agréable compagnie.

5. — Le nouveau livre de M. Xavier Marmier est, comme ceux qu'il publie depuis quelques années, un recueil de ses impressions de voyages dans les divers pays qu'il a parcourus. On sait que l'aimable académicien a été autrefois un infatigable *globe-trotter,* et comme il était doué de remarquables facultés d'observation, il a re-

cueilli d'abondantes notes qui embrassent les sujets les plus variés : descriptions pittoresques, légendes, études de mœurs, etc. C'est une mine inépuisable qu'il exploite maintenant pour le plus grand profit de ses lecteurs, petits et grands. Cette fois, il nous parle successivement, et sans transition, de l'Algérie, de la Finlande, de la Russie, de la Hollande, de l'Islande, du Tyrol, de l'Allemagne et de l'Autriche. Grâce à son style facile, on le suit sans aucune fatigue à travers ce kaléidoscope de paysages et de traditions populaires. L'éditeur, M. Firmin-Didot, présente cet excellent ouvrage sous la forme attrayante d'un beau volume orné de belles gravures ; très soigné comme typographie, animé des meilleurs sentiments religieux, il se recommande comme livre d'étrennes ou de prix pour les établissements d'enseignement secondaire.

6. — M. R. Millet est, comme l'on sait, un diplomate de distinction, bon observateur, consciencieux et fin lettré ; son étude géographique et politique sur la péninsule des Balkans est une œuvre de rare valeur. Il fallait, d'ailleurs, l'ensemble de qualités que nous venons d'énumérer pour s'y reconnaître à travers les civilisations antiques et les barbaries renaissantes qui se coudoient et se pénètrent sur cette scène où se sont joués les plus grands drames de l'histoire de l'humanité. Sur cette terre classique, que de péripéties obscures, que de coups de théâtre inattendus, quel entrechoquement incessant de races disparates, de religions et de sectes inconciliables ! M. Millet a su s'élever d'un coup d'aile sur des sommets d'où il peut embrasser cette mêlée confuse et en saisir les grandes lignes sans se perdre dans les détails. Il a su comprendre que, dans la péninsule des Balkans, plus que partout ailleurs, l'étude attentive des traits physiques du pays donne la clef des événements politiques, et que l'on arrive à comprendre l'homme du passé et celui du présent par l'influence de la configuration du sol, plaine ou montagne. L'avenir ressort avec moins de netteté et l'on ne saurait s'en étonner : l'auteur n'envisage pas sans appréhension la liquidation de l'empire ottoman que, d'ailleurs, il ne croit pas aussi proche qu'on se le figure généralement. Selon lui, le Bosphore est moins une frontière qu'un trait d'union, et il lui semble difficile de posséder Constantinople avec sécurité sans être maître d'une partie de l'Asie. L'Islam est encore une grande force et « l'avenir est peut-être à la puissance d'Europe qui saura le mieux tirer parti de cette formidable association dont les membres, répandus sur le globe, se prosternent trois fois par jour, en tournant des mains suppliantes vers la Mecque. » La partie la plus intéressante de ce volume est celle qui traite des religions. M. Millet y établit un très beau parallèle entre la basilique grecque et la cathédrale catholique qui sont les exacts symboles des deux cultes et des

deux doctrines : ici, le mouvement et la vie ; là, l'immobilité de la mort. Il y a certainement dans ces belles pages un véritable sentiment religieux, et cependant, en les lisant, on éprouve un certain malaise ; la pensée de l'auteur a de magnifiques envolées, mais elle reste dans le vague et n'aboutit pas à une conclusion nette et claire, ce qui cause une réelle déception. Ce n'en est pas moins un véritable régal pour le lecteur instruit que peut intéresser la très nuageuse question d'Orient.

7. — Ce sont bien des esquisses de voyages sans prétention que nous donne Mme la marquise de Laubespin ; leurs qualités dominantes sont la simplicité et la bonhommie. D'ailleurs, ces impressions d'une voyageuse aussi intrépide que bonne observatrice ne datent pas d'hier. C'est d'abord en 1862-1863 une longue pérégrination tout d'une haleine en Égypte, en Palestine, en Turquie, en Grèce ; à noter comme haut fait de l'infatigable amazone le trajet à dos de chameaux du Caire à Jérusalem accompli à une époque où ces parages n'étaient pas aussi fréquentés ni les routes aussi frayées qu'aujourd'hui, et la navigation du Nil jusqu'à la deuxième cataracte. Puis, en 1867, c'est une excursion en Italie avec arrêts à Rome et à Naples. Enfin, en 1876, Mme de Laubespin, pour varier ses plaisirs et ses points de vue, explore rapidement la Hollande. Les descriptions sont un peu rapides et superficielles, et le livre eût gagné en intérêt à ce que les appréciations fussent un peu plus étudiées et plus personnelles ; l'auteur est susceptible d'enthousiasme, mais n'en abuse pas ; elle s'éprend assez vivement de l'Égypte, de Venise et de Naples, et s'abandonne volontiers aux impressions religieuses de Rome et de Jérusalem. Partout, dans les sentiments qu'elle exprime, elle se montre bonne catholique et patricienne jusqu'au bout des ongles.

8. — La petite monographie de la péninsule sinaïtique par M. G. Bénédite est extraite du guide-Joanne « Syrie-Palestine. » Elle est bien faite et parfaitement appropriée à son but qui est de diriger les pas du touriste et du pèlerin dans cette région illustrée par l'exode des Hébreux et par les manifestations divines sur le Sinaï. M. Bénédite n'a, d'ailleurs, nullement la prétention d'éclairer de nouvelles lumières la question si controversée de l'identification de la sainte montagne. De parti pris, en ce qui touche les traditions bibliques, il se montre sobre d'appréciations, convenable mais froid.

9. — L'étude sur la Sibérie que vient de faire paraître M. Boulangier, ingénieur civil, lui a été inspirée par le gigantesque projet de construction d'un chemin de fer de l'Oural à l'océan Pacifique. L'auteur commence par jeter un coup d'œil rapide sur la constitution physique de la Russie d'Asie ; puis il montre que, si la plus grande partie de cet immense territoire est inexploitable en raison de la rigueur

de la température, il y a cependant, notamment le long de la frontière chinoise, de vastes étendues de terres fertiles et cultivables, qui recèlent, en outre, de riches gisements métalliques; on y trouve en effet l'or, le platine, le plomb argentifère, le fer, la houille; mais le manque de voies de communication en a jusqu'à présent empêché l'exploitation. Dans l'état actuel, l'industrie sibérienne se borne à quelques distilleries d'alcool et à des recherches de pépites d'or exécutées par des procédés très primitifs. La population est clairsemée et peu laborieuse; les déportés, mieux traités qu'on ne le croit généralement en Europe, ne travaillent presque pas. Selon M. Boulangier, le chemin de fer transsibérien modifiera du tout au tout cet état de choses : il procurera les débouchés qui manquent et amènera dans le pays la main-d'œuvre et les capitaux. Mais c'est une entreprise colossale, la plus considérable qu'ait jamais conçue le génie humain ; outre la longueur qui atteint 7,700 kilomètres, il faut tenir compte des obstacles naturels : rigueur du climat, absence de matériaux de construction et de main d'œuvre, fleuves et montagnes à traverser, surtout en Transbaïkalie. On compte procéder par sections successives, en commençant par les régions où les transports par eau n'existent pas. Au point de vue politique, la nouvelle voie ferrée aura une importance capitale : elle facilitera grandement la défense de la Russie contre la Chine que les Anglais et les Allemands s'efforcent d'armer contre la puissance moscovite. Cet ouvrage très sérieux sera lu et consulté avec fruit par les personnes qui s'intéressent aux grandes entreprises de colonisation.

10. — M. André Chevillon a étudié l'Inde à deux points de vue : le pittoresque de ses paysages et de ses monuments et la philosophie de ses religions. Les descriptions sont minutieuses et hautes en couleur à la manière de Pierre Loti; mais, quels que soient ses efforts pour égaler le jeune maître, il faut convenir qu'il ne parvient pas comme lui à donner l'illusion de la réalité, à évoquer devant les yeux du lecteur la vision nette et précise du tableau qu'il peint; à la longue, cette intensité descriptive fatigue l'esprit. Dans l'exposé des religions, l'auteur apporte la même minutie, la même abstraction de quintessence. Il est de ceux que la doctrine bouddhique séduit par sa pureté et son idéalisme et qui ne se laissent pas rebuter par ce qu'elle a d'absurde et de profondément désespérant : c'est proprement la religion du nihilisme, la négation de toute personnalité, l'anéantissement de l'être vivant et créé. Quant au brahmanisme, au premier abord M. André Chevillon est un peu déconcerté par les folies et les obscénités de ses rites; puis, à force de réflexion et d'étude, il s'imagine en pénétrer le sens subtil et caché et, dès lors, il en arrive à s'accommoder de ce culte grossier de l'énergie génératrice. L'auteur est frappé de la volonté

froide et continue avec laquelle les Anglais poursuivent dans ce pays ce qu'ils considèrent comme leur mission providentielle : la civilisation de la race indigène, c'est-à-dire sa complète assimilation à la race conquérante; M. Chevillon constate que beaucoup d'indigènes sont réellement devenus de parfaits gentlemens à la correction britannique, mais il se demande si cette transformation n'est pas plutôt superficielle. A la fin du volume se trouvent quelques types anglais bien tracés, surtout un jeune officier de l'armée des Indes et une missionnaire wesleyenne. L'auteur à des étonnements naïfs toutes les fois qu'il rencontre des convictions religieuses et il ne peut s'expliquer la répugnance des honnêtes gens pour les romans de M. Zola; c'est dire ce que sont ses idées en religion et en littérature.

11. — *L'Afrique française*, de M. Joyeux, donne une rapide description de l'Algérie, de la Tunisie, du Sénégal avec le Soudan occidental; des comptoirs français dans le golfe de Guinée, du Gabon et Congo, d'Obock, des Comores, de Nossi-Bé, de Sainte-Marie de Madagascar et de l'île de la Réunion. Une préface de M. de Lanessan, le nouveau gouverneur de l'Indo-Chine, présente ce petit livre aux lecteurs. En somme, M. Joyeux ne s'est pas donné beaucoup de peine pour le composer ; il s'est borné à compiler les très nombreux ouvrages parus sur ces divers pays au cours des dernières années ; et pourtant il a trouvé moyen de commettre au moins deux erreurs : il parle des massifs de Kong, comme si les plus récents explorateurs n'avaient pas reconnu que ces prétendues montagnes ne sont que des collines peu importantes, et il les prolonge jusqu'au volcan de Cameroun, qui en est séparé par tout le delta du Niger ; plus loin, on lit avec étonnement que le type sémitique est dominant dans le sud et dans l'est de l'Afrique. Signalons enfin l'absence de tout sentiment religieux et une tendance nettement républicaine.

12. — Tout autre est l'amusant volume de M. Hugues Le Roux sur le *Sahara*. C'est l'odyssée d'un Parisien fantaisiste qui se laisse entraîner par un officier de ses amis à traverser le désert de l'ouest à l'est, d'Aïn-Sefra à Biskra, en passant par Ouargla. La route se fait alternativement à cheval et à dos de chameau, en plein mois de juillet, par une chaleur caniculaire. Pourquoi avoir choisi cette époque ? Mystère. Peut-être M. Le Roux est-il de ceux qui veulent qu'on visite la Russie au cœur de l'hiver et l'Afrique en été pour mieux juger des traits caractéristiques de ces pays. Quoi qu'il en soit, le résultat de cette équipée est un livre bien écrit, plein de couleur locale ; les descriptions des fantasmagories du désert rappellent un peu la manière de Loti, qui décidément fait école, mais avec moins d'intensité de coloris et aussi moins de désespérance. M. Le Roux est de la catégorie des voyageurs de bonne composition qui prennent gaiement leur parti des misères de

la route, des fatigues et des privations. Il est certainement enchanté d'avoir mené à bonne fin ce tour de force, mais il ne le renouvellerait pas volontiers, et il y a lieu de penser qu'il ne donnera à personne l'envie de l'imiter. L'auteur est plein de déférence et d'admiration pour les missionnaires catholiques ; c'est tout ce que l'on peut lui demander. Parmi les légendes qu'il se fait raconter par ses guides arabes, il en est dont la moralité n'est pas irréprochable ; mais on peut lui rendre cette justice qu'il évite avec goût les détails trop scabreux.

13. — Nous voudrions bien trouver le même charme à la lecture du livre que M. de Toulhouse nous offre sous ce titre très peu exact d'ailleurs : *Aux pays de la soif*. Malheureusement la prétention de l'auteur de faire concurrence à M. Jules Verne par sa série de *Récits scientifiques et géographiques* est bien peu justifiée. Les aventures qu'il raconte sont absolument invraisemblables et, même en faisant la part des fautes d'impression qui sont très nombreuses, on ne peut se dispenser de mettre à la charge de l'auteur une foule d'erreurs graves. Il met en scène un brave médecin qui entreprend de traverser l'Afrique avec un jeune soldat d'infanterie de marine pour découvrir l'endroit d'où viennent les hirondelles, et il lui fait suivre des itinéraires par trop fantaisistes sur des montures aussi variées qu'impossibles : girafes, autruches, éléphants. Il fait prendre la route du nord-est à une caravane se rendant du Congo au Niger, qui est au nord-ouest ; il attribue à Mtesa, roi de l'Ouganda, le monopole de la navigation du Haut-Congo qui coule fort loin de ce pays ; il compare à la liqueur dont Noë fut, dit-on, l'inventeur, le *couscous* qui n'est nullement liquide ; il fait prendre à un voyageur atteint de la fièvre un *milligramme* de quinine, ce qui est une dose presque homéopathique ; enfin, en tête de la page 50, il y a une phrase tout à fait inintelligible qui ne se rattache nullement à ce qui précède. Il est regrettable que de telles absurdités se rencontrent dans un ouvrage écrit avec un vif sentiment religieux ; c'est ainsi qu'on déconsidère les bons livres et qu'on donne prise à des critiques fâcheuses qui englobent injustement toute la littérature catholique.

14. — Les aventures des huit Français emmenés captifs à Abomey, lors des derniers événements du Dahomey, méritaient d'avoir un historiographe ; l'un d'eux, M. Chaudoin, agent d'une des maisons commerciales de Whydah, vient de publier le récit de ses tribulations. Son livre se divise en trois parties distinctes. Dans la première, l'auteur raconte ses impressions à son arrivée sur la côte des Esclaves et la vie qu'y mènent les agents de factoreries ; il est douteux que ces premières pages donnent à personne l'envie d'aller visiter cet aimable pays. La seconde partie est consacrée aux événements politiques et spécialement à l'odyssée lamentable de ces malheureux otages, que le

roi de Dahomey fit promener de ville en ville, à sa suite, sans consentir à les recevoir, tandis que ses troupes se battaient contre nos soldats sous les murs de Porto-Novo; chaque jour, nos compatriotes s'attendaient à être décapités pour satisfaire la vengeance de Behanzin; enfin celui-ci leur donna audience la nuit et M. Chaudoin, tout impressionné par cette scène émouvante où sa tête était en jeu, représente le tyran africain comme un nègre très supérieur à ses compatriotes et ne manquant pas de prestige. Enfin, sous promesse de solliciter en faveur du rétablissement de la paix, les otages furent remis en liberté. L'auteur exprime une vive reconnaissance pour l'un de ses compagnons, le R. P. Dorgère, qui soutint le courage de tous dans les circonstances les plus critiques, et pour le commandant du fort portugais de Whydah, qui a déployé une grande énergie pour assurer le salut des huit Français. Il semble, d'après ce récit, que la conduite des autorités françaises de la côte, et spécialement de M. Jean Bayol, résident de France à Porto-Novo, n'ait été ni habile, ni courageuse; la manifestation belliqueuse qui a suivi était puérile, inutile et dangereuse : ou bien il fallait aller jusqu'à Abomey punir sévèrement Behanzin, ou bien il convenait de s'abstenir d'une bravade stérile qui ne pouvait que mettre en relief notre impuissance. Dans la troisième partie, M. Chaudoin s'attache à donner des renseignements de toutes sortes sur le royaume de Dahomey et ses habitants. On est un peu surpris d'y lire une apologie des sacrifices sanglants qui, d'après l'auteur, malgré leur barbarie apparente, ont leur utilité tout comme l'inquisition, la Saint-Barthélemy et les journées de la Révolution. D'ailleurs, le livre est intéressant et illustré de bonnes gravures.

15. — L'important ouvrage de M. le docteur Verneau sur les Canaries a été couronné par l'Académie française, et cette haute distinction nous paraît justifiée par la correction et l'élégance du style, autant que par la valeur scientifique de cette étude, la plus complète du genre. Chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, l'auteur s'est surtout attaché à la recherche des vestiges se rattachant à la race des Guanches disparue, ou plutôt en partie fondue avec les conquérants, et dont les caractères physiques et l'organisation sociale étaient peu connus jusqu'à ce jour. Pour atteindre son but, il lui fallut explorer des cavernes d'un très difficile accès; plus d'une fois M. le Dr Verneau y risqua sérieusement sa vie, mais il eut du moins la consolation de faire de sérieuses découvertes anthropologiques. L'intrépide voyageur ne borna pas ses observations à ce seul objet : en parcourant consciencieusement toutes les îles, il ne négligea aucune branche des sciences géographiques. Malgré les fatigues et les privations qu'il fallait endurer, sa femme eut le rare courage de l'accompagner dans la plupart de ses excursions. Commencée en 1876,

cette étude dut être interrompue vers la fin de 1878 à cause de la sécheresse exceptionnelle qui désolait alors l'archipel des Canaries et forçait une partie des habitants à s'expatrier; elle fut reprise en 1884 et dura encore trois années. Le livre commence par une introduction historique qui remonte à l'origine présumée de l'archipel et s'étend jusqu'au début de la colonisation entreprise par le célèbre aventurier français Jean de Béthencourt. Il fait ensuite connaître les habitants primitifs et décrit successivement chaque île; le dernier chapitre est consacré à des observations pathologiques et climatologiques. De bonnes gravures reproduisent les principaux sites des Canaries et quatre planches représentent les ustensiles en usage chez les indigènes. L'auteur eut maintes fois à se louer de l'hospitalité du clergé local et de l'aide apportée par lui à ses laborieuses recherches, et cependant il lui témoigne peu de bienveillance; c'est le seul reproche que nous ayons à lui faire.

16. — M. E. Petitot a passé, comme missionnaire, plus de seize ans parmi les peuples sauvages, Peaux-Rouges et Esquimaux, qui errent sur les terres glacées du Canada nord-occidental; il a visité, à plusieurs reprises, les grands lacs de l'Ours et des Esclaves, et les rives du fleuve Mackenzie; il a découvert des montagnes, des cours d'eau, des lacs, étudié les mœurs et les langues des diverses tribus; ses connaissances en géographie, en ethnographie et en philologie sont des plus remarquables. Retiré dans sa paisible cure de Mareuil-lès-Meaux, il y a écrit de nombreux ouvrages, où il fait part au public de ses études scientifiques. Son dernier ouvrage est, comme les précédents, à la fois instructif et amusant; mais il n'est pas à recommander sans restriction. Nous passerions volontiers condamnation sur le style, qui est vraiment par trop émaillé de néologismes, justifiables peut-être au point de vue étymologique, mais qu'on ne pourrait trouver dans aucun dictionnaire. Ce qui est plus grave, c'est que l'auteur oublie souvent la gravité qui convient à son caractère de prêtre catholique : les traits de mœurs qu'il rapporte sont loin d'être tous édifiants; il semble apprécier la vertu de ses ouailles à la mesure de la quantité de nourriture qu'on lui fournit; il critique avec une certaine âpreté les ordres de ses supérieurs et met la croyance des chrétiens dans l'efficacité des médailles miraculeuses au même niveau que les pires superstitions des païens. Dans la bouche ou sous la plume d'un missionnaire, ces défauts sont choquants et produisent une impression pénible dans l'esprit du lecteur. Les gravures, d'après les dessins de l'auteur, sont fort médiocres, mais la carte est très bien dessinée.

17. — Sous le pseudonyme d'Aylic Marin se dissimule un ancien officier du commissariat de la marine, qui a eu la bonne inspiration de publier les souvenirs de son voyage dans l'Océan Pacifique, à bord

d'un aviso de l'État. Son récit est vif, enjoué, d'une grande sincérité et d'un goût parfait, bien que certaines scènes de *flirt* américain, d'ailleurs tout à fait de circonstance, puissent paraître un peu animées pour de jeunes lectrices ; au point de vue religieux, l'esprit de l'ouvrage est excellent. Le *Mistral*, — encore un pseudonyme, — sur lequel est embarqué M. Aylic Marin, part de Brest, relâche à Montevideo, passe par le détroit de Magellan, s'arrête quelques jours à Valparaiso ; puis va stationner aux îles Marquises. Tandis que les officiers de vaisseau sont activement employés à la topographie et à l'hydrographie, de longs loisirs permettent au jeune commissaire d'étudier la configuration physique des terres et les mœurs de leurs habitants, qu'il décrit avec beaucoup d'humour, en semant son travail d'anecdotes charmantes, toujours d'une moralité irréprochable. Le retour en France s'effectue par le Pérou, ce qui donne à l'auteur l'occasion de conter d'une manière très touchante la poétique légende de sainte Rose de Lima. Très bon livre, que tous, petits et grands, auront plaisir à lire.

18. — M. Brau de Saint-Pol-Lias est un habitué des Indes néerlandaises qu'il a visitées à plusieurs reprises et qu'il connaît à fond ; le voyage qu'il vient de décrire date de 1880, mais il n'a rien perdu de son intérêt. Accompagné d'un ingénieur, M. Errington de la Croix, qui, depuis, est resté fixé dans la presqu'île de Malacca, l'explorateur se proposait de rechercher sur la côte sud-ouest de Sumatra, connue sous la dénomination de *Côte du poivre*, un emplacement favorable pour la fondation d'un établissement agricole et industriel, et aussi de découvrir les gisements aurifères signalés par divers voyageurs. Malgré l'appui bienveillant des autorités néerlandaises et des principaux chefs indigènes, ce voyage n'était pas sans danger, car il s'effectuait précisément dans les parages où les Hollandais ont eu récemment à soutenir une guerre meurtrière contre les Atchinois ; peu de temps auparavant, deux explorateurs français y avaient été assassinés et leur mort n'avait pas encore été vengée. Les deux associés étaient donc tenus à de grandes précautions, et cependant il ont pu recueillir d'intéressants renseignements sur la configuration physique et l'ethnographie de ce pays, dont les côtes seules sont bien connues. Quant à pénétrer dans l'intérieur, il en fut bien question, mais les autorités locales, qui se considéraient comme responsables de la sécurité de leurs hôtes, crurent devoir s'y opposer. Le livre de M. Brau de Saint-Pol-Lias est bien écrit, irréprochable à tous les points de vue, et il a le mérite d'entr'ouvrir un coin du rideau qui nous a caché jusqu'à ce jour l'impénétrable île de Sumatra.

19. — Le R. P. Montfat nous a déjà donné deux ouvrages sur les missions des Pères maristes : *Les Samoa* et la *Vie de Mgr Elloy;* nous en avons rendu compte dans le *Polybiblion*. Son nouveau volume

est consacré aux missions de Mélanésie et se recommande par les mêmes qualités. L'auteur n'a aucune prétention littéraire et ne se pique pas de correction de style ; mais son ardeur religieuse se communique facilement au lecteur qui ne peut se défendre d'une émotion profonde au récit des souffrances et des dangers héroïquement affrontés par les missionnaires appelés à évangéliser les anthropophages de la Mélanésie. Souvent, dans d'autres parages, les ouvriers apostoliques ont du moins la consolation de voir se vérifier la parole de Tertulien : *Sanguis martyrum, semen christianorum*, mais, dans le sombre archipel de Salomon, malgré le sacrifice de deux évêques et de nombreux prêtres, les féroces insulaires demeurent obstinément sourds et réfractaires aux prédications. Épuisés par la maladie, décimés par la hache des sauvages, les malheureux Pères maristes ont dû errer d'île en île, à la recherche d'une terre hospitalière ; leurs efforts demeurèrent stériles et peu d'entre eux survivaient à tant de misères, lorsqu'un décret de la Congrégation de la Propagande les releva de ce rude et ingrat ministère pour le confier aux Pères des Missions étrangères de Milan. Tels sont les événements qui se déroulent sous la plume du R. P. Montfat. Composé, en partie, d'extraits des lettres admirables écrites par les missionnaires aux supérieurs de leur congrégation, ce volume offre une lecture de haute édification.

COMTE DE BIZEMONT.

JURISPRUDENCE

Leyes civiles de España *conforme a los textos oficiales...* por don LEON MEDINA y don MANUEL MARAÑON, abogados del Ilustre Colegio de Madrid. Tercera Édición con superior permiso. Imprenta y Fundación de Manuel Tello; Don Evaristo, 8, Madrid, 1891, in-8 de 248-151-166-50-322-33-253-75 p. — Prix : 9 fr.

Leyes penales de España, por los mismos. Secunda edición. In-8 de 12-151-200-32-40-92-124-24-103-288-144 p. — Prix : 9 fr.

« Diga poco y bueno » : telle est la prétention des auteurs qui, loin de multiplier les volumes et de faire perdre à leurs lecteurs temps et argent, se sont efforcés de leur ménager à la fois la peine et les déboursés. Deux savants avocats du barreau de Madrid, MM. Medina et Marañon, ont trouvé qu'après la récente publication du code civil espagnol, il restait encore à accomplir une sorte de codification typographique destinée à rendre plus aisé l'usage des documents législatifs de leur pays, qui présentent, ils le reconnaissent avec de sincères regrets, trop de redites et d'inutilités. Ils ont donc, en principe, volontairement laissé de côté tout ce qui a uniquement un caractère historique, dogmatique, ou encore ce qui rentre dans le domaine administratif, sauf à rappeler, dans une brève indication mnémotechnique ou biblio-

graphique, ce qu'on peut désirer connaître et approfondir davantage. Certaines dispositions législatives échappant à la pratique juridique trouvent cependant place dans leur recueil, à cause de leur importance : telles sont les réglementations relatives à la hiérarchie dans la magistrature et les conditions d'admissibilité des avocats ou procureurs. On chercherait en vain dans ces pages autre chose que la législation en vigueur, le but de la bibliothèque manuelle de droit espagnol étant avant tout de servir à s'orienter rapidement et de fournir un guide pratique bien informé et succinct, tant aux hommes de loi qu'aux particuliers, aux industriels et aux publicistes. En moins d'un an, deux éditions des *Leyes civiles* se sont complètement écoulées, grâce à la faveur avec laquelle étudiants et praticiens ont accueilli l'exactitude scrupuleuse d'un texte minutieusement vérifié d'après l'original de la collection législative, le journal officiel *la Gaceta,* et les registres du Tribunal suprême pour les indications empruntées à sa jurisprudence. Les *Leyes penales* sont seulement à leur seconde édition, leur publication étant postérieure à celle du code civil, mais on peut leur prédire le même succès. — Le premier de ces volumes est divisé de la façon suivante : 1° Constitution politique, droit fondamental de l'État; code civil; code commercial; loi hypothécaire; loi sur l'organisation du pouvoir judiciaire; procédure civile; tarif des frais de justice et des expéditions notariales. 2° Lois, décrets royaux, règlements, instructions et circulaires d'un usage plus fréquent dans les tribunaux ordinaires. Le second volume renferme tout ce qui se rapporte au droit criminel actuellement en vigueur en Espagne, mais ne s'occupe pas des dispositions administratives ou d'un caractère civil entraînant des amendes ou autres menues punitions, à moins qu'elles ne puissent donner naissance à quelque conflit de juridiction. Le droit pénal ecclésiastique est laissé de côté puisque le décret du 6 décembre 1868 l'a relégué dans le domaine purement spirituel. Nous trouvons successivement dans ces 1,000 pages, le code pénal, la loi de procédure criminelle, la loi de constitution du jury, le tarif judiciaire, le traité d'extradition passé avec la France et la loi d'organisation du pouvoir judiciaire. Viennent ensuite le code de justice militaire et le code pénal de la marine et de la guerre. Les deux volumes se terminent par un index chronologique et une table alphabétique très détaillée qui répond admirablement à la destination de ces livres. Nous ne pouvons que féliciter les savants auteurs et souhaiter à leur entreprise tout le succès dû à une œuvre sans prétentions et appelée à rendre d'éminents services.

G. Péries.

BELLES-LETTRES

Le Neveu de Rameau, par DIDEROT, satyre publiée pour la première fois sur le manuscrit original autographe, avec une introduction et des notes, par GEORGES MONVAL, accompagnée d'une notice sur les premières éditions de l'ouvrage et de la *Vie de Jean Rameau,* par ER. THOINAN. Paris, Plon et Nourit, 1891, in-18 cartonné de XXXIII-232 p.— Prix : 6 fr.

C'est une histoire singulière que celle d'un des plus célèbres ouvrages de Diderot : *Le Neveu de Rameau.* Goethe avait traduit ce livre en allemand sur l'original qui s'était perdu, et nous ne le connaissions que par une traduction en français de la traduction allemande. Le texte primitif avait été l'objet de bien des recherches. M. Gustave Isonbert, dans une charmante édition dont il a été parlé dans cette revue (tome XL, page 227), semblait regarder le manuscrit de Diderot comme perdu. M. Monval nous apprend qu'il n'en était rien, et que l'œuvre, objet de tant de vaines perquisitions, a été retrouvée chez un étalagiste de l'ex-quai des Théâtins, dans un volume portant pour seul titre *Tragédies.* C'est, dit-il, un « cahier de format in-4° de 20 centimètres sur 15, composé de 34 feuilles de 4 pages chacune, soit 135 pages de 26 ou 27 lignes, pas d'autre titre que Satyre deuxième et l'épigraphe tirée d'Horace. » C'est ce précieux cahier que MM. Plon et Nourrit ont publié dans la bibliothèque elzévirienne ressuscitée. A l'introduction de M. Monval, racontant la découverte du manuscrit, succède une notice où les péripéties que rencontra l'œuvre de Diderot auraient pu être narrées plus brièvement et plus clairement. Vient ensuite le livre même. Le volume est terminé par un index alphabétique et par une *Vie de Rameau.* La notice et cette *Vie de Rameau* sont de M. E. Thoinan ; les notes sont de M. Monval. Contestera-t-on l'authenticité de la découverte ? Je ne le pense pas après les explications données par M. Monval. Je suis surpris pourtant que, quand il est question du philosophe de Ferney, comme on disait jadis, il soit toujours nommé *de* Voltaire, sans que ce *de* soit précédé d'un prénom ou d'un qualificatif quelconque, ce qui est contre les règles de la langue et les usages du monde que Diderot devait connaître.

La librairie Plon et Nourrit fait rapidement succéder les volumes aux volumes de la jolie collection qu'elle a eu la bonne pensée de continuer. C'est ainsi qu'elle donne la suite des œuvres de Brantôme, qui s'étaient arrêtées au tome VII. Nous en parlerons quand la publication sera complète. C'est ainsi encore qu'elle vient de mettre au jour *les Rapports du lieutenant de police d'Argenson,* édition due à M. Paul Cottin. Nous nous occuperons plus tard de ce livre.

TH. P.

Les Grands Écrivains français. Rutebeuf, par LÉON CLÉDAT. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 200 p. — Prix : 2 fr.

Rutebeuf a été longtemps et injustement oublié. En 1824 cependant,

Anguis, dans *les Poètes français depuis le* XIIe *siècle jusqu'à Malherbe,* admit quelques-unes de ses poésies (tome I, p. 308 et suiv.), en lui attribuant, à tort, le fabliau du *Vilain Mire,* dont la donnée se retrouve dans *le Médecin malgré lui,* de Molière. En 1839, enfin, Jubinal publia les *Œuvres complètes de Rutebeuf* (Paris, Pannier, 2 vol. in-8), mais ce livre s'adressant à des érudits, ne pouvait beaucoup répandre le nom du vieux poète dans ce qu'on appelle le grand public, et c'est ce que va faire le joli volume de M. Léon Clédat. Après une esquisse du brillant siècle de saint Louis, M. Clédat rassemble tous les détails qu'il a pu réunir sur Rutebeuf: il naquit peut-être à Paris, mais on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; il se maria deux fois; sa seconde femme était pauvre, laide et vieille; il exerça le métier peu lucratif de trouvère et nous apparaît comme plus honnête, mais aussi besoigneux que Villon. (Pourquoi M. Clédat écrit-il besogneux, p. 29?) La vie d'un poète est surtout dans ses vers, et ceux de Rutebeuf qui, comme l'a dit M. Gaston Paris, « sont d'un relief parfois admirable » (*La Littérature française au moyen âge,* p. 127), se répandirent sur une foule de sujets; il composa des chansons, des complaintes, des poèmes religieux, une œuvre dramatique, *le Miracle de Théophile,* des fabliaux. M. Clédat donne l'analyse entremêlée de longues citations, de ces nombreuses productions, qu'inspire souvent un âpre esprit satirique. Malgré la piété du trouvère et son enthousiasme pour les croisades, il s'acharne aux prêtres et surtout aux moines. M. Clédat explique bien (p. 185) comment la foi très vive, très sincère des hommes du moyen âge n'était pas ébranlée par les désordres qu'ils reprochaient au clergé. M. Clédat, écrivant un livre de vulgarisation, n'a pas pensé pouvoir donner ses citations dans leur texte, dont il eût été bon peut-être d'offrir, en notes, quelques échantillons; il modernise, — pardon pour ce néologisme, qui mériterait de n'en être plus un, — les vers de Rutebeuf, il en conserve la mesure, mais est obligé de laisser tomber quelques rimes. M. Clédat s'est naturellement épris pour le vieil auteur d'une affection qu'il fait partager à son lecteur. Dans son estime pour Rutebeuf, il va jusqu'à penser que Dante put lui faire l'honneur de l'imiter. La *Complainte de maître Guillaume de Saint-Amour* commence ainsi :

Vous qui alez parmi la voie,
Arestez-vous et chascuns voie
S'il est dolor tel com la moie.

Ces vers, que M. Clédat rend ainsi :

Vous qui passez par le chemin,
Arrêtez-vous et chacun voie
S'il est douleur comme la mienne.

lui rappellent ce passage de Dante :

O voi che per la via d'amor passate
Attendete e guardete
S'egli è dolor alcun quanto 'l mio grave.

« Il n'est pas invraisemblable, ajoute-t-il, que Dante, qui vint à Paris au commencement du règne de Philippe le Bel, se soit inspiré de Rutebeuf. » (p. 87). Il est beaucoup plus probable, me permettrai-je d'ajouter à mon tour, que Dante, qui connaissait à fond les saintes Écritures, s'est inspiré du verset 12 du chapitre premier des *Lamentations* de Jérémie : « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* » M. Clédat aurait trouvé des traces plus certaines d'emprunts faits au trouvère, s'il eût comparé à l'un de ses poèmes *la Vie de sainte Marie l'Égyptienne* (Jubinal, t. II, p. 106), dont il ne s'occupe pas, à tort selon moi, — le vieux poème castillan : la *Vida de santa Maria Egipciaca.* Je crois avoir montré que bien des vers espagnols y ont été traduits de Rutebeuf (*Vieux Auteurs castillans*, seconde édit., t. I, p. 257 et suiv.).

M. Clédat termine son volume en mettant bien en relief, dans une appréciation générale, les qualités de son poète, qualités toutes françaises, qu'on rencontre dans Villon, Marot, La Fontaine, Voltaire; il ne néglige pas non plus de signaler chez le trouvère des défauts propres d'ailleurs à tous ses contemporains, puis formule sur notre ancienne langue des observations fort justes, et jette un coup d'œil sur le développement littéraire qui se produisit du XIIIe siècle à la Renaissance.

TH. P.

Les Grands Écrivains français : Mme de la Fayette, par le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 222 p. — Prix : 2 fr.

Mirabeau, par EDMOND ROUSSE, de l'Académie française. Paris, Hachette, in-16 de 224 p. — Prix : 2 fr.

Les deux nouveaux volumes de la collection des *Grands Écrivains français,* que nous annonçons aujourd'hui, sont extrêmement remarquables.

Un portrait de Mme de la Fayette n'est pas facile à faire : celui de M. d'Haussonville est tout à fait réussi. Il possède ce quelque chose de vaporeux, d'énigmatique, de fin, de poétique, de brillant et de tendre qui fait le fond de cette curieuse et, en définitive, sympathique physionomie. M. d'Haussonville a fait pourtant une découverte qui nuira bien un peu à la réputation de son héroïne, c'est que si son mari disparut de bonne heure de sa vie, il mourut fort tard, puisqu'il survécut au duc de La Rochefoucauld : c'est donc du vivant de son mari qu'elle devint et resta l'amie de l'auteur des *Maximes,* et c'est la

mort de ce dernier qui la fit veuve pour la première fois en attendant qu'elle le devînt par la mort de son mari. Qui l'eût cru ? Il est vrai que son mari n'a pas eu l'air de s'en apercevoir et qu'il ne s'en est pas plaint. N'avons-nous pas le droit d'être un peu plus sévère que lui ? M. le comte d'Haussonville a fait une autre découverte : il a trouvé un manuscrit des *Maximes,* annoté de la main de Mme de la Fayette et a pu dessiner d'une façon plus exacte, grâce à ce précieux manuscrit, la véritable physionomie de l'auteur de *la Princesse de Clèves*, et marquer d'un trait plus précis son influence sur le grand sceptique qui osa, l'ingrat, douter à la fois et de l'amitié et de l'amour. Quelques belles pages, d'un souffle très élevé et très éloquent, terminent cette étude à la fois bien complète et bien vivante, qui fait le plus grand honneur à M. d'Haussonville.

— Auprès du joli et chaud pastel de Mme de la Fayette, M. Rousse a placé une forte et vigoureuse gravure de Mirabeau. Ici on ne pouvait guère s'attendre à trouver du nouveau, M. de Loménie ayant tout découvert et tout dit ; mais il y a une façon de mettre en œuvre les choses connues qui équivaut à une création. Tel est le cas du *Mirabeau* de M. Rousse, qui, sans nous apparaître avec des traits nouveaux, porte une marque si personnelle. Toutes ces physionomies se détachent en plein relief. Certes, je ne partage pas toutes les appréciations de M. Rousse sur le grand tribun : je n'assigne pas comme lui une si haute portée à la Déclaration des droits de l'homme, j'admire moins l'esprit politique de Mirabeau et je serais beaucoup moins disposé à excuser et encore moins justifier sa vénalité : mais le livre porte d'un bout à l'autre un cachet de sincérité, qui fait un peu pardonner la complaisance parfois excessive de l'auteur pour son héros. Par exemple, il est impitoyable pour les terroristes et les massacreurs de Septembre, et Danton gardera au front la marque de ses flétrissures, que les discours de MM. Levraud, Dide et Constans lui-même n'effaceront pas. Quand il parle de « l'érotisme laborieux de ces écrivains tranquilles qui, aux dépens du public et au profit de leur renommée d'un jour, arrangent à loisir, dans des pages lucratives, leurs savantes lubricités, » on pense aussitôt à un écrivain célèbre de nos jours, qui, si cela dépend de M. Rousse, ne fera certainement jamais partie de l'Académie française.

En résumé, M. Rousse a écrit sur Mirabeau ou plutôt sur les Mirabeau, car la première partie est consacrée à sa famille, un maître livre : nous ne partageons pas toutes les idées de l'auteur, mais nous aimons beaucoup son talent, sa vigueur, son honnêteté, sa haute éloquence.

P. Talon.

Lamartine inconnu. *Notes, lettres et documents inédits, souvenirs de famille,* par le baron DE CHAMBORANT DE PÉRISSAT, avec deux fac-similés d'autographes. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de XI-388 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous n'avons jamais douté que l'heure des réparations ne sonnât pour Lamartine. Comme poète, comme admirable prosateur, comme brillant orateur la place la plus resplendissante lui était certainement assignée dans l'histoire littéraire de notre siècle, mais comme homme, comme politique surtout, quelques ombres pouvaient obscurcir sa gloire. Ces nuages sont en partie dissipés par le beau livre de M. de Chamborant. Son père fut uni à Lamartine par les liens de la plus fidèle amitié; de nombreuses lettres restées inédites, de fervents souvenirs de famille ont permis à l'auteur de pénétrer dans l'intimité du poète, dans ses sentiments, dans ses pensées les plus secrètes, et c'est ainsi qu'il a pu nous montrer un Lamartine, si ce n'est tout à fait inconnu, méconnu du moins sur bien des points. Les relations qui ont fourni à M. de Chamborant l'inspiration de son livre commencèrent à peu près au moment où la mort venait de ravir à Lamartine l'affection du comte de Virieu, vers 1842, et ne souffrirent aucune altération, aucun refroidissement ni dans les jours de crise politique, ni dans les jours d'épreuve où tant de fois les cœurs se refroidissent. On comprend l'irrésistible séduction exercée par Lamartine et l'éblouissant prestige qu'a laissé sa mémoire se mêlant à celle d'un père vénéré : aussi se demande-t-on si l'auteur n'a pas quelquefois trop glorifié son héros ; on se tient sur ses gardes, justement parce que M. de Chamborant est un brillant écrivain, parce que des pages vraiment éloquentes semblent interdire la contradiction. Disons-le pourtant, dans cet entraînant plaidoyer, trop souvent peut-être Lamartine est désigné par ces mots : le grand homme. Nous ne contestons pas au poète le rang que lui assigne cette antonomase, mais nous nous rappelons que les Athéniens — on prétend qu'avec eux nous avons quelque ressemblance — se lassèrent d'entendre qualifier Aristide de juste. M. de Chamborant avoue du reste que Lamartine ne fut pas infaillible. Reconnaît-il assez certaines erreurs, excusables dans une longue vie menée à travers des temps si difficiles? Quand on lit la *Correspondance* du poète publiée en 1882, on le voit graduellement amené à l'idée d'une forme de gouvernement pour laquelle il avait précédemment témoigné une véritable horreur (t. III, p. 211). Ce ne sont pas les événements de 1848 qui firent de Lamartine un républicain improvisé. En écrivant les *Girondins* il avait écrit la préface d'une révolution nouvelle, il s'enivra alors de sa brûlante parole et son livre aida à sa propre évolution. Plus tard il regretta certains chapitres des *Girondins,* il les désavoua noblement, comme M. de Chamborant le rappelle. Mais l'impression funeste était produite. Dans des jours si troublés, parvenu au pouvoir,

Lamartine — il faut le reconnaître — se montra un grand citoyen. Il maintint énergiquement l'ordre ; dans son *Conseiller du peuple*, il combattit à outrance la république démocratique, il repoussa le drapeau rouge au péril de sa vie dans un des jours les plus glorieux de son histoire. Sa politique à l'extérieur fut sage et pacifique, il prévoyait les dangers dans lesquels l'Empire devait nous précipiter. Dans la *Revue des questions historiques* (janvier 1885), j'ai rapporté les paroles vraiment prophétiques qu'un matin je recueillis de la bouche du poète, dans ce petit salon de la rue la Ville-l'Évêque que M. de Chamborant a si bien dépeint. Une souscription nationale rendit à Walter Scott son domaine d'Abbottsford; les légitimistes se cotisèrent pour conserver à Berryer le château d'Angerville : on ne suivit pas de tels exemples pour Lamartine... On s'irrita de le voir besoigneux, on lui reprocha amèrement ses dettes. M. de Chamborant a bien fait de s'arrêter longuement à ce pénible chapitre, de montrer l'origine de ces dettes, de dire les efforts surhumains du poète pour satisfaire ses créanciers. On fut injuste envers Lamartine parce qu'il ne fut l'homme d'aucun parti. Les républicains ne lui pardonnaient pas sa modération ; les orléanistes eussent voulu qu'il fît prévaloir des projets de régence; les royalistes le trouvaient infidèle à ses antécédents. Il y a dans le livre de M. de Chamborant (p. 54) un document bien curieux : le père de l'auteur se rendant près de M. le comte de Chambord, Lamartine lui remit une note contenant l'exposé de ses sentiments, et dont son ami était chargé de transmettre le sens au prince. Il est très beau cet examen de conscience politique, il jette une grande clarté sur les opinions du poète et offre le témoignage d'une fidélité royaliste plus persistante qu'on ne l'a cru et que la force des choses empêcha de se manifester efficacement.

M. de Chamborant n'a pas voulu seulement nous faire pénétrer dans les croyances politiques de l'illustre ami de son père, il a tenu à nous dire quelles étaient ses convictions religieuses. La *Correspondance* publiée en 1882 offrait déjà bien des renseignements à ce sujet. Nous y voyions d'abord la preuve d'une foi s'unissant même à la pratique des préceptes du catholicisme (t. I, p. 314 ; t. II, p. 324); puis quelques altérations se produisent; mais la confiance dans la Providence persiste (t. III, p. 324) au point de tourner même en une sorte de fatalisme. Après que Jocelyn eut été mis à l'index, Lamartine déplorait que ses intentions eussent été mal comprises et protestait de son respect pour le christianisme. Il est à regretter sans doute qu'il n'ait pas fait acte de soumission quand les censures ecclésiastiques frappèrent trois de ses ouvrages; il revint cependant entièrement aux saintes croyances de sa mère, et, comme il en avait exprimé le vœu, le Dieu de son berceau fut le Dieu de sa tombe.

Il allait bientôt y descendre dans cette tombe obscurément creusée à Saint-Point quand, en 1868, M. de Chamborant le vit pour la dernière fois, presque mourant, à demi-couché sur un canapé dans son chalet du Bois de Boulogne. Ce triste spectacle a inspiré à l'auteur une très belle page sur l'inanité des grandeurs humaines (p. 284).

Le livre ne se termine pas à la disparition du poète : sa noble compagne méritait un souvenir attendri, ainsi que sa nièce, Mme Valentine de Lamartine; à l'une et à l'autre, M. de Chamborant rend un touchant hommage. Il se demande ensuite quel sera le jugement de la postérité sur Lamartine, et, à cette question, trouve comme une réponse dans les solennités du centenaire de Mâcon, et surtout dans les paroles de Mgr Perraud, évêque d'Autun.

Ce qui donne au volume dont nous venons de parler une valeur toute particulière, c'est que M. de Chamborant n'a mis à contribution ni livres ni journaux; il s'est comme fait une loi de nous entretenir de Lamartine seulement d'après les documents qu'il avait en sa possession. Point de redites d'aucune sorte, point de répétitions; les matériaux employés étaient inédits, inconnus, et de là ce caractère à part de l'ouvrage où ils ont été condensés. TH. P.

Études morales et littéraires à propos de lord Byron, par JOSEPH DALLOIS, recueillies et publiées, avec une introduction, par l'abbé A. ROSNE, directeur de l'école Saint-Charles d'Iéna. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-18 de XLIII-297 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Joseph Dallois est mort il y a quelques années, à l'âge de vingt-trois ans. Cette fin prématurée suffirait à désarmer la critique, et j'adopterai volontiers le bienveillant jugement de l'éditeur littéraire. « En exprimant avec l'accent de l'enthousiasme (c'est par là que l'œuvre reste juvénile) son admiration pour Byron, Joseph ne semble pas se douter que ce n'est plus le jour du triomphe pour son poète préféré... Il n'était pas très au courant du flux et du reflux de l'opinion... Ces réserves faites, combien de vues ingénieuses, parfois profondes, dans les pages spécialement consacrées au poète !... Mais ce n'est point par là que vaut surtout ce livre. A propos de son poète, Joseph a traité bien des sujets : ce qu'on préférera sans doute avec moi dans ces pages, ce sont les réflexions où se révèle un état d'âme, comme on dit aujourd'hui, digne d'une attention émue. » Il n'y a pas, d'ailleurs, à discuter Byron avec M. Dallois, qui le proclame à chaque page incomparable et sans égal. C'est « le plus profond des poètes, » c'est « le plus léger et le plus fin des esprits ; » « pittoresque et coloriste par excellence, » il triomphe dans la « toute-puissante peinture des caractères et des sentiments. » *Caïn* et *Manfred* sont « les plus sublimes créations de la poésie humaine. » — « Après avoir admiré entre

tous Homère et Eschyle, dit encore notre panégyriste, j'ai préféré Byron... L'admiration qu'il m'inspire est une stupeur ; sa contemplation me donne le vertige. » Superlatifs et hyperboles, si audacieux soient-ils, semblent impuissants à exprimer un tel délire d'enthousiasme. Et M. Dallois ne s'en tient pas aux exagérations laudatives, il est plus raisonneur encore que lyrique : il vous harcèle, il vous obsède de ses démonstrations ; il veut absolument tout prouver par déduction rigoureuse, et ne vous lâche pas qu'il n'ait épuisé l'arsenal de sa dialectique impitoyable. C'est un mérite pour Byron — et le jeune auteur l'établit péremptoirement — que son théâtre ne convienne pas à la scène, que tous ses héros ne soient que travestissements d'un même personnage, que plusieurs de ses poèmes soient restés inachevés, symbolisant ainsi l'infini. Parfois l'étude devient plaidoyer : le panégyriste se fait insinuant, déprécatif. Voyons, un bon mouvement, accordez-moi au moins cela. Mon client est si bon, si beau ; vous ne voudriez pas faire chorus avec ses méchants ennemis. J'ai lu le livre jusqu'à la dernière ligne, curieux de cet accès de byronisme suraigu chez un jeune homme de notre temps. Je ne me suis pas expliqué le phénomène, et j'ai moins encore été converti à la thèse de l'auteur. Je reconnais d'ailleurs tout l'intérêt de ces dissertations consciencieuses, quoique partiales, qui voudraient résoudre les plus importantes questions esthétiques et littéraires. Dans un dernier chapitre sur l'impuissance radicale de la philosophie à résoudre l'éternel problème de la destinée humaine, M. Dallois fait montre de réelles qualités de penseur et d'écrivain, mais, de ce scepticisme absolu, que n'a-t-il réservé le moindre grain pour en assaisonner son éloge de Byron !

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Correspondance diplomatique de Talleyrand. *Ambassade de Talleyrand à Londres, 1830-1834;* 1re partie avec introduction et notes par G. PALLAIN. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de XVI-443 p. — Prix : 8 fr.

La Révolution de 1830 avait eu un contre-coup en Europe; quelques jours après, la Belgique, poussée à bout par les mesures tracassières de Guillaume Ier, se soulevait contre les Hollandais et revendiquait son indépendance. La France, très sympathique à ce mouvement, qui brisait l'une des barrières élevées contre elle par les traités de 1815, ne pouvait cependant le reconnaître seule officiellement, sous peine de provoquer le mécontentement et peut-être la prise d'armes des puissances continentales. Le gouvernement de Louis-Philippe songea à s'appuyer sur l'Angleterre, qui avait vu avec joie la chute de la bran-

che aînée des Bourbons, et pour se concilier cet appui, pour résoudre dans un sens favorable cette difficile question de la dissolution du royaume des Pays-Bas, envoya à Londres le doyen de la diplomatie française, le prince de Talleyrand. Nul choix ne pouvait être mieux vu en Angleterre; Talleyrand y fut reçu à bras ouverts, et sa longue expérience des choses de l'Europe, son habileté consommée servirent admirablement la cause dont il était chargé. Il ne s'était jamais piqué de fidélité à des principes fixes. Défenseur à Vienne des droits des souverains, il se fit à Londres le champion des droits des peuples; en 1814, il avait parlé au nom du principe de la légitimité; en 1830, il parla au nom du principe de non-intervention. Les négociations étaient singulièrement délicates; la Russie, la Prusse et l'Autriche étaient favorables au roi de Hollande; les Belges, avec l'ardeur de leurs passions et leurs prétentions exagérées, mettaient parfois à de rudes épreuves la patience de leurs amis; la question des forteresses fédérales de Luxembourg et de Maestricht venait encore compliquer les difficultés; les imprudences d'un certain nombre de Français, qui étaient allés soutenir la révolution brabançonne et pour lesquels il semblait parfois que les Tuileries se montrassent trop indulgentes, éveillaient les vieilles méfiances des puissances européennes, y compris l'Angleterre, contre le gouvernement français et ses protégés. Il fallut parer à tout; Talleyrand y suffit, agissant d'ailleurs plus souvent suivant ses propres inspirations que suivant celles du comte Sébastiani, ministre des affaires étrangères. Il semble à plusieurs reprises que le vieux diplomate s'accommode mal des instructions qu'on lui envoie de Paris et aime mieux s'en fier à ses lumières et à son expérience. L'événement lui donne raison; au moment où se clôt ce premier volume, la neutralité et l'indépendance de la Belgique sont proclamées, et le prince Léopold de Saxe-Cobourg, élu roi par le Congrès, a enfin accepté la couronne que lui ont offerte les Belges. On sait aujourd'hui combien ce choix fut heureux pour la jeune nation, et il faut savoir gré à Talleyrand d'y avoir aidé, quoique le prince ne fût point tout d'abord son candidat.

Il sera curieux de comparer les dépêches de Talleyrand avec ses *Mémoires* qui, sur certains points, assure-t-on, les contredisent. Et nous remercions à nouveau M. Pallain d'avoir mis au jour ces documents d'un intérêt si puissant, et qui jettent de nouvelles lumières et sur la figure si difficile à fixer du célèbre diplomate, et sur les événements contestés de notre histoire contemporaine.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du général baron de Marbot. T. Ier. *Gênes. Austerlitz. Eylau.* Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de XII-390 p. — Prix : 7 fr. 50.

La publication de « Mémoires » inédits est un des traits caractéristiques de la vie intellectuelle de notre époque. Je suis de ceux qui y applaudissent, bien que parmi ces nombreux papiers de famille présentés au public, — à côté de pages heureuses, — des longueurs souvent et des inutilités viennent s'y glisser. Les *Mémoires du général de Marbot*, qui paraissent, peuvent prendre un rang distingué parmi les plus attachants de ces récits contemporains, et c'est une bonne fortune que de rencontrer de semblables lectures. Pour appartenir à un homme de guerre, la plume de l'auteur est aussi alerte que celle d'un écrivain de métier ; le style est simple, très naturel, très limpide, et l'intérêt ne languit pas. Comment languirait-il, en effet ?

Cette période de la Révolution et de l'Empire est, pour nos armes, une véritable épopée, et l'on conçoit tout l'attrait qu'elle présente, rapportée par un témoin dont la sincérité captive et dont l'entrain émeut. Ces pages sont attachantes comme le meilleur roman.

Que de faits d'armes brillants, que de fatigues, que d'aventures ! A dix-sept ans (en 1799), le jeune Marbot s'engage au 1er régiment de housards, et dès lors la vie militaire qui doit le conduire aux plus hauts grades de l'armée est pour lui une suite ininterrompue d'actions d'éclat, de blessures, de labeurs, de vaillantes chevauchées. Deux épisodes sont particulièrement émouvants : sa première prouesse où il enlève, lui, conscrit de la veille, à la tête de cinquante vieux cavaliers, tout un escadron des housards de Barco (p. 72), et les terribles détails de ses dangers sur le champ de bataille d'Eylau (p. 345 et suiv.). Le récit de l'héroïsme du 14e de ligne et des périls du narrateur lui-même sont des peintures poignantes; nous comprenons que la famille du général ait voulu conserver comme un monument glorieux le chapeau d'ordonnance coupé en deux par un boulet russe à deux lignes de sa tête !

A côté de ces narrations qui émotionnent, vous rencontrerez des traits instructifs pour l'histoire générale et c'est par là que ces *Mémoires* ont une valeur très particulière. Ils renferment de curieux aperçus sur la paresse native et l'indolence de Moreau, soldat habile à qui manque le « courage politique » (p. 36); une biographie d'Augereau d'autant plus exacte que Marbot a été l'aide de camp du vainqueur de Castiglione; des détails typiques sur Bernadotte, son ambition dissimulée, ses ruses de Gascon, le *pronunciamento* qu'il avait préparé en Bretagne contre le Premier Consul et sa désinvolture à abandonner ses complices découverts (p. 154). Nous trouvons un nouveau témoignage, et bien désintéressé, du rôle odieux de Savary dans la mort du duc d'Enghien (p. 199) ; une peinture forte et vive des

petites adresses et des grandes comédies de Napoléon (p. 255). Ce n'est point un esprit médiocre qui donne des appréciations aussi justes à propos du traité signé à Badajoz par l'Espagne et le Portugal (p. 140), et sur les fautes de l'Empereur détruisant de ses propres mains les principautés allemandes, barrière naturelle de la France contre l'Autriche et la Prusse (p. 275).

Sur la période révolutionnaire, l'âge de l'auteur ne lui permettait pas des réflexions aussi mûres; cependant il a noté des souvenirs qui méritaient bien d'être conservés : les manœuvres et les mensonges des libéraux de 89 pour fomenter dans les provinces une guerre civile utile à leur ambition (p. 91) ; la malpropreté et l'ignorance des écoles républicaines (p. 26) ; l'incapacité et la lâcheté des conventionnels « d'une médiocrité plus qu'ordinaire, dont le courage si vanté prenait sa source dans la peur qu'ils avaient les uns des autres » (p. 30).

Ce premier volume nous mène en Italie, au siège de Gênes, à Marengo, dans le Portugal, au camp de Boulogne, à Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland et Tilsitt ; c'est dire assez qu'il traverse les phases les plus importantes de cette époque extraordinaire, dans un récit net et brillant qui sera continué pour la satisfaction de ceux qui aiment l'histoire et qui goûtent les témoignages d'un homme de cœur.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Mémoires du vicomte de Melun, revus et mis en ordre par le comte LE CAMUS. Première et deuxième parties. Paris, J. Leday, 1891, 2 vol. petit in-8 de XVIII-269 et 376 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Nul n'était plus naturellement désigné que M. le comte Le Camus pour publier ce qu'il a si bien appelé les « Mémoires d'un homme d'œuvres, d'un homme de bien. » Pendant vingt-cinq ans, il a été chaque jour associé à tous les travaux, à toutes les épreuves de M. le vicomte de Melun. C'est à son école qu'il a appris le dévouement et la charité ; et il ne nous en voudra pas de dire que s'il a marché si noblement sur ses traces, c'est qu'il a été le témoin le plus assidu des vertus de ce grand chrétien. Aussi, le manuscrit, un peu incomplet, des *Mémoires* de M. de Melun ne pouvait tomber en de meilleures mains. M. Le Camus explique dans sa *Préface* les différentes époques où ces souvenirs ont été écrits, sous des impressions très diverses. Tout d'abord, c'était pour son fils que M. de Melun composait ses récits, et il y mettait une sorte de bonne humeur, mêlée d'enthousiasme. Quand, après avoir perdu cet unique enfant en 1872, il interrompit son travail pour ne le reprendre qu'en 1877, à la veille de sa mort, le point de vue se trouva changé : le pauvre père, résigné,

mais découragé, et n'espérant rien de ce monde, n'avait plus cette tendance à l'optimisme, cette confiance dans la force du bien, dans la possibilité d'améliorer les conditions sociales qu'il avait professée dans la plus grande partie de sa vie. De là, une sorte de douce ironie pour les hommes et les choses dont il parle, un abandon des idées libérales qu'il avait autrefois professées, et des pensées qui se dirigent vers Dieu, sans passer désormais par les créatures déshéritées ou souffrantes. Quant au style simple et original, il a jusqu'au bout les mêmes attrayantes qualités, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans un livre qui ne traite d'ordinaire que les sujets les plus sérieux et les plus sévères.

Le vicomte Armand de Melun s'étend peu sur sa famille et sur sa jeunesse. Ses origines étaient plus illustres que ne le comportait la situation des siens au lendemain de la Révolution. Une mère admirable ne négligea rien pour lui faire donner l'éducation la plus soignée. Tandis que son frère jumeau entrait dans les écoles et suivait une carrière, le jeune Armand, soit dans sa famille, soit à Paris, laissait aller son esprit curieux vers les études et même les distractions de toutes sortes. Nul n'aima plus que lui le monde, les bals, le théâtre, les voyages. Il essaya de tout, même des jeux de bourse, qui lui réussirent assez mal pour le guérir à tout jamais ; et ses principes religieux eux-mêmes ne furent pas à l'abri de l'incertitude et du doute. Sa vocation charitable ne lui vint que fort tard : il la dut à la marquise de Virieu et à la duchesse de Rauzan ; et pendant toute sa vie c'est le grand monde qui facilita ses œuvres : c'est là souvent qu'il concevait et organisait ses meilleures institutions. Aussi, la peinture qu'il nous fait des salons de la fin de la Restauration, de la monarchie de Juillet, et du second Empire est-elle, à ce point de vue, des plus nouvelles et des plus piquantes. C'est Mme Swetchine qui lui fit connaître la sœur Rosalie, et il avoue qu'avant d'avoir rencontré cette sainte fille, « il n'avait jamais visité un pauvre et ne connaissait que ceux qui lui avaient tendu la main dans la rue. » Cette initiative fort curieuse, qu'il raconte en longs détails, eut lieu en 1838 ; il avait donc plus de trente ans et il était sorti du collège depuis douze ou treize ans. Dès lors le soulagement matériel et l'amélioration morale des classes pauvres fut presque son seul souci. Il fonda pour elles nombre d'œuvres de bienfaisance qui subsistent encore aujourd'hui, ayant produit et produisant un bien considérable : le patronage des jeunes ouvrières, les amis de l'enfance, l'œuvre des apprentis, des pauvres malades, de la Miséricorde, etc. Puis, en 1844, pour répandre ces idées et discuter ces questions, il créait presque simultanément les *Annales de la charité*, recueil périodique, dont il fut l'un des principaux rédacteurs, et la Société d'économie charitable, dans laquelle, groupant les hommes les

plus distingués du temps, il faisait étudier et discuter tous les problèmes sociaux intéressant particulièrement les classes laborieuses, et préparait des projets de loi que les pouvoirs publics furent heureux ensuite de s'approprier.

Cet état d'esprit, cet amour désintéressé du bien disposaient naturellement M. de Melun à ne pas repousser tout gouvernement qui semblerait décidé à entrer dans ses vues. Quand la Révolution de 1848, — loin de faire à la religion une guerre aussi haineuse que mesquine, se montra prête à seconder l'action du clergé et à l'associer à l'avènement de cette démocratie, dont l'Église a toujours soutenu les justes revendications, — le grand initiateur de tant d'institutions populaires semblait tout désigné pour venir défendre dans l'assemblée des représentants de la nation les causes qu'il possédait si bien. Son rôle fut volontairement réduit à la préparation de ces lois d'assistance, qui n'eurent pas toutes le temps d'être votées, mais que l'Empire eut plus tard le bon esprit de s'approprier et de promulguer par décrets. Non pas que le vicomte de Melun fût indifférent à la politique : personne ne pénétrait mieux que lui la situation des partis et ne jugeait mieux les hommes. Ses *Mémoires* nous fournissent sur tous les incidents d'alors de très précieux et très avisés renseignements, que la publication de ses lettres viendra compléter quelque jour. Comme il était absolument dénué d'ambition et qu'il n'appartenait proprement à aucun parti, ses jugements sont beaucoup plus perspicaces. Son récit du coup d'État du 2 décembre 1851 est de ceux qui peignent en quelques pages toute une situation. On a souvent écrit que si la fameuse proposition des questeurs n'avait pas été repoussée par l'Assemblée, le président n'aurait pas pu balayer les parlementaires et s'emparer du pouvoir. M. de Melun, en analysant les divisions profondes du parti conservateur, en rappelant les confidences que lui firent à cette époque M. de Persigny et les amis de l'Empire, établit que Louis-Napoléon eut un peu pour complice la France entière, et qu'il avait d'avance l'absolution de tous les conservateurs peureux, demandant avant tout à être sauvés. Mais libéral au fond et peu confiant dans les caprices d'un maître, il accepta toutefois, dans l'intérêt de ses œuvres, de rester en bons termes avec le gouvernement impérial, tant que la question religieuse ne fut pas en cause. C'est ainsi qu'il demeura secrétaire et rapporteur de la commission supérieure des sociétés de secours mutuels, dont la loi était son œuvre, et qu'il contribua puissamment à développer dans toute la France.

La guerre de 1870 le trouva prêt à se dévouer au soulagement de toutes les misères ; il fut l'un des principaux organisateurs de la Société de secours aux blessés; il fonda les fourneaux économiques, l'œuvre des Allemands, les écoles professionnelles catholiques pour les jeunes

filles ; enfin, il accepta la mairie d'un petit village du Pas-de-Calais et eut bientôt à assumer la tâche, presque impossible, de reconstruire en quelques mois la commune entière détruite par un incendie. Mais son zèle suffisait à tout. Une merveilleuse distribution de son temps, une singulière puissance de travail, une grande facilité d'élocution, une bienveillance sans égale facilitaient les relations et engageaient chacun à lui venir en aide. Ce qu'il a pu accomplir sans bruit et au moyen de modestes ressources est vraiment incroyable. A la fin de sa vie, d'autres idées avaient prévalu, la charité se faisait avec un luxe et un éclat extérieur qui n'étaient guère de son goût, la plupart des collaborateurs, des femmes dévouées qui soutenaient ses œuvres avaient disparu; et, en voyant l'incurable légèreté de la société française, son peu d'attrait pour le bien en lui-même, pour le travail sérieux et solide, il se prenait quelquefois à désespérer de l'avenir et il se réfugiait dans les pures aspirations religieuses qui l'avaient toujours soutenu. Que n'a-t-il vécu jusqu'aux grandes années du pontificat de Léon XIII et vu la plus haute autorité morale du monde défendre, dans ses actes et dans ses écrits, toutes les généreuses idées en faveur des classes populaires, dont il avait été, pendant quarante ans, presque l'unique champion !

M. le comte Le Camus a joint aux *Mémoires* six intéressants fragments d'impressions de voyage à la Chartreuse, à Chamounix, au Grand Saint-Bernard, dans l'Oberland et à Einsiedeln. On retrouve dans cet *Appendice* les mêmes qualités de naturel, d'élégance, de simplicité vraie, qui distinguent tous les écrits de M. de Melun : on y rencontre surtout ces sentiments élevés de respect de Dieu et d'amour des autres, qui font de lui, dans notre siècle, une figure à part, l'apôtre laïque de la charité. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Hier et aujourd'hui. Les Vices du jour et les Vertus d'autrefois, par FERNAND GIRAUDEAU. Paris, Perrin, 1891, in-18 de 294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nombre de gens de tout parti, mus par des intérêts divers, n'hésitent point, en des livres fort bruyants, à attaquer hardiment nos contemporains le plus en vue, à la fois dans leur caractère, dans leurs actes publics ou privés, et à faire de notre « fin de siècle » une peinture qui, en bloc, ne nous recommandera guère à nos petits-neveux. Alors, M. F. Giraudeau s'est dit qu'il y avait peut-être là une œuvre de réhabilitation à tenter, et il l'a entreprise assez brillamment, aux dépens des temps antérévolutionnaires.

M. Giraudeau part de ce principe, que je ne conteste pas d'ailleurs, que chaque génération à son déclin s'est accusée « de toute sorte de vi-

lains défauts, » se croyant « plus corrompue, plus égoïste, plus sceptique, moins susceptible d'élans généreux qu'aucune de ses aînées. » Cela s'est dit autrement et se répète même chaque jour de la façon plaisante que vous savez :

Mes enfants tout dégénère,
Croyez-en votre grand'mère ;
Dans mon temps, oui vraiment,
Tout était mieux qu'à présent.

Puis, interrogeant nombre d'auteurs morts ou vivants, il retrace la physionomie, en laid, de ce que furent, aux siècles précédents, ce que nous appelons aujourd'hui les classes dirigeantes. C'est un peu, appliquée à des époques déjà lointaines, la méthode actuelle du « documentaire » de Médan, sauf, toutefois, l'expression qui reste ici d'une convenance parfaite.

Vainement M. F. Giraudeau, dans son chapitre *Conclusions*, a-t-il prétendu, avec la logique spécieuse d'un avocat de talent défendant une cause mauvaise, repousser l'accusation qu'il pressentait, d'avoir « mis en lumière les pires aspects du passé, laissé dans l'ombre les meilleurs. » Au fond, et sans même y regarder de près, c'est ce qu'il a fait, absolument. Et c'est tellement vrai que, des six grands chapitres que comporte ce volume, il résulte, clair comme le jour en plein midi, que nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères et les aïeux de ces derniers (ainsi que leurs femmes bien entendu), étaient plus débauchés, plus grossiers, plus cupides, plus égoïstes et plus sceptiques que nous.

Pour cela prouver, l'auteur invoque des témoignages nombreux et variés, parmi lesquels il semble affectionner tout particulièrement Saint-Simon, qui, certes, ne s'est pas toujours contenté de simplement médire, et Tallemant des Réaux, ce fabricant d' « historiettes » graveleuses fortement sujettes à caution, quand elles ne sont pas tout à fait inventées à plaisir.

Quelque chose m'a frappé dans ce livre au titre trompeur : c'est la manière dont M. F. Giraudeau parle du régime napoléonien, après avoir recherché avec tant de soin, dans certains Mémoires plus ou moins suspects, ce que l'on peut reprocher aux anciennes cours : « Au temps des ministres de Napoléon III, sous les ordres desquels j'ai eu l'honneur de servir, nous déclare-t-il, l'honnêteté était absolue dans les sphères gouvernementales. »

Dans ce temps, oui vraiment,
Tout était mieux qu'à présent.

C'est là une affirmation qu'on peut considérer comme étant faite un peu *pro domo suâ*. Dieu me garde, néanmoins, de m'inscrire en faux

contre ladite affirmation; je ferais trop de peine à M. Giraudeau, sans y gagner pour mon compte aucun plaisir. D'ailleurs, si je me permettais une telle hardiesse, il ne manquerait pas de me rappeler certaine grosse affaire qui, naguère, fit tomber en France un chef de l'État. Oui, reconnaissons-le, les scandales de toute nature, en haut, dans les régions moyennes et en bas, partout enfin, ne nous ont pas été ménagés depuis quelque quinze années. Mais M. Giraudeau ajoute, d'un air convaincu, en effleurant ces misères : « Tout cela était, malheureusement, conforme aux traditions de l'ancien régime. »

Que conclure d'un tel travail? A mon sens, et tout uniment, qu'il a été inspiré par la pensée bien arrêtée de battre en brèche le régime monarchique. Mais qu'y aperçoit-on bientôt aussi, réflexions faites : c'est que si les derniers siècles, pour ne parler que de ceux-là, n'ont pas toujours été exempts de critiques, du moins l'hypocrisie (en 1891, on dit l'habileté, les convenances, etc.) y était moins en honneur qu'aujourd'hui : « Péché caché est à moitié pardonné, » répète-t-on volontiers, surtout à l'heure actuelle. Seulement, voilà : de temps à autre, des complices mécontents éventent de ces jolies choses comme le scandale de Toulon, dans l'ordre moral, et comme l'affaire de la mélinite, dans l'ordre patriotique.

Après de telles « peccadilles, » dont toutes les oreilles bourdonnent encore, et que les consciences les plus larges ont condamnées, il est permis de trouver singulier qu'on mette vertueusement sur la sellette des époques comme celles de François Ier, de Henri IV, de Louis XIV et même de Louis XV et que, par voie de comparaison, on les juge pires, et grandement pires, que les temps présents. Reste à savoir si la postérité, compulsant nos journaux, et interrogeant certains livres et Mémoires, confirmera ce jugement. E.-C. La Grette.

BULLETIN

Léon XIII, par l'abbé Paul Barbier. Paris, Firmin-Didot, 1891, petit in-8 illustré de 43 p. — Prix : 0 fr. 35.

Ce petit livre fait partie d'une charmante collection qui me semble excellente pour être distribuée en récompenses dans les écoles. Bon marché, exécution soignée pour le texte et pour les gravures, tout s'y réunit pour mériter de fixer le choix des instituteurs qui veulent donner de jolis prix sans trop écorner leur petit budget. Le spécimen que je signale aujourd'hui est bien fait pour donner une bonne idée du reste. L'auteur nous y fait voir Léon XIII tour à tour à la maison paternelle, au collège et au séminaire, dans la diplomatie, dans son archevêché, enfin au Vatican : l'enfant, l'étudiant, le diplomate, l'archevêque, le Pape font tour à tour entendre leur voix et donnent leurs leçons, qui ne peuvent être que très profitables à la jeunesse chrétienne. Les distributions de prix sont passées

maintenant : nous ne pouvons donc que demander aux maîtres chrétiens de noter ce petit livre pour l'année prochaine. Mais il devra prendre tout de suite place dans les bibliothèques de paroisses, d'écoles, de patronages ; il contribuera à faire connaître et aimer le Pape et l'Église. Aussi, nous souhaitons qu'il ait beaucoup de lecteurs. P. TALON.

Proverbes judiciaires, par CHARLES THURIET. Paris, Émile Lechevalier, 1891, in-8 de XII-183 p. — Prix : 10 fr.

M. Thuriet, qui est magistrat, a eu l'idée de mettre en vers les règles de droit. A-t-il voulu ainsi se consoler de les avoir entendu citer trop souvent, et quelquefois hors de propos ? Peut-être. En tout cas, lui-même s'excuse ainsi de s'être adonné à ce singulier travail :

Pour formuler du droit les maximes en vers,
Il ne faut point rougir d'un innocent travers.
C'est un rude labeur ; mais, grâce à l'habitude,
Cette escrime devient une agréable étude :
Le président n'est point un homme de plaisirs ;
Ne lui reprochez pas de studieux loisirs.

La plupart des proverbes judiciaires sont en latin. Pour les mettre en vers, M. Thuriet ne pouvait les traduire littéralement. En traduisant, il paraphrase, il explique, il commente, et souvent avec esprit. Citons quelques exemples, sans trop choisir :

Les Français sont égaux devant la loi française,
Le marquis, le baron ou le jardinier Blaise.

Cognoscere personam in judicio non est bonum.

Jugez, d'après les lois, les témoins et les titres :
L'arbitraire est toujours le pire des arbitres.

Dieu nous garde de l'équité des Parlements.

Un présent obscurcit les yeux du meilleur juge :
C'est une vérité qui remonte au déluge.

Non accipies munera, etc.

Si les gros traitements sont pour vous des amorces,
Garez-vous d'une tâche au-dessus de vos forces.

... Versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

L'ouvrage de M. Thuriet est dédié à M. Périvier, premier président de la cour d'appel de Paris. Ajoutons qu'il est édité avec luxe, sur papier vergé, avec encadrement rouge à toutes les pages. Il mérite sous ce rapport d'être recommandé à tous les bibliophiles, même à ceux que les règles de droit n'intéresseraient pas. M. L.

Note sur le moyen de subvenir aux frais de la réfection du cadastre, par LÉON MARQUISET, ancien conseiller général. Besançon, Paul Jacquin, 1891, gr. in-8 de 20 p. — Prix : 0 fr. 50.

On est souvent étonné de voir par expérience combien sont faciles les choses réputées les plus difficiles. Dans cette courte brochure, M. Léon Marquiset, ancien conseiller général de la Haute-Saône, a la prétention de démontrer qu'on pourrait facilement, rapidement et même, en quelque

sorte gratuitement, reviser le cadastre de toutes les communes de France, de manière à en faire le titre général de la propriété foncière. Ce serait là un grand bienfait pour notre agriculture, dont la décadence doit être attribuée pour une large part au régime suranné de la propriété en France. Si l'on a reculé jusqu'ici devant la réfection générale du cadastre, c'est à cause des frais considérables que cette vaste opération coûterait. M. Marquiset propose de faire avancer ces frais par le Crédit foncier, qui emprunterait pour cela à la Banque de France et donnerait à celle-ci en garantie les titres des placements hypothécaires que la nouvelle organisation cadastrale lui permettrait d'effectuer. Ce système est ingénieux ; il mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux graves questions de la réforme de nos lois foncières et de l'établissement du crédit agricole.

M. L.

Recherches sur la culture de la pomme de terre industrielle et fourragère, par AIMÉ GIRARD, professeur au Conservatoire des arts et métiers, à l'Institut agronomique, membre de la Société d'agriculture. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de XII-200 p. avec un atlas de 6 pl. — Prix : 8 fr.

Les recherches de M. Girard sont appréciées des savants et des agronomes, mais elles ne sont pas encore assez connues, et surtout la méthode qu'il emploie assez répandue. On sait qu'il est arrivé à forcer la production d'une espèce de pomme de terre fort riche en fécule, dont l'utilisation industrielle rend la culture très rémunératrice. Le présent ouvrage expose ses essais, ses pratiques et ses résultats. Des études comparatives de diverses expérimentations relatées dans cette seconde édition, ressortent des faits vraiment instructifs. Tout s'y trouve exposé avec méthode et clarté. Mais, qu'on ne l'oublie pas, c'est surtout au point de vue industriel que les recherches ont été faites, et l'on ne se trouvera pas toujours en situation d'en bénéficier.

G. S.

Monographias de Catalunya. *Diccionari historich-geographic,* anotat por JOSEPH REIG Y VILLARDELL. Secona serie. Barcelona, Fidel Giro, 1890, in-8 de 72 p. — Prix : 5 pesetas.

Botanica popular, per D. CELS GOMIS. Barcelona, Verdaguer, 1891, in-32 de 157 p. — Prix : 8 réaux.

Cette seconde livraison des *Monographies de Catalogne* contient des notices sur les localités dont le nom commence par B. Il va de Badalona à Barbeta. Un autre fascicule offrira la suite des noms appartenant à cette catégorie. Cette livraison nous confirme dans l'opinion très favorable que, dès le début, nous avons conçue de cette publication. Sous la forme d'un dictionnaire géographique, c'est une véritable histoire de la Catalogne que l'auteur a entreprise. Tout événement un peu important est rapporté par M. Reig y Villardell, qui demande aux chroniqueurs et aux historiens les détails se rattachant à son sujet. Il ne dédaigne ni les traditions, ni le folk-lore, et montre une érudition de bon aloi dans ses nombreuses recherches. Divers épisodes, des poésies populaires, des traditions soigneusement recueillies, animent toutes ces mentions de lieux et leur enlève l'aridité que présente d'ordinaire ce genre d'ouvrage. La livraison est ornée de gravures, de vignettes reproduisant d'anciens monuments ou des sites remarquables. Il est bien à souhaiter que chaque province de France inspire un travail semblable à celui-ci, qui nous semble pouvoir être cité comme un modèle à suivre.

—Ne quittons pas la Catalogne sans dire un mot d'un bon petit volume de M. Cels Gomis dont plusieurs fois nous avons eu à parler, l'auteur de *lo llamps y' lo temporals*, M. Cels Gomis vient d'étudier tout ce qui, dans l'esprit du peuple se rattache à la botanique, vertus attribuées aux plantes, aphorismes, modismes, croyances diverses, usages, superstitions. De curieuses confrontations sont jointes à ces recherches. La *Botanica popular* fait partie de la Bibliothèque de l'association d'excursions catalanes. TH. P.

Nouveaux Mémoires des autres, par JULES SIMON, de l'Académie française. Paris, E. Testard, 1891, in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sept nouvelles et récits, empruntés pour la plupart aux souvenirs universitaires de l'auteur, composent ce nouveau recueil de *Mémoires des autres*. Il y a là, comme on peut s'y attendre, beaucoup de talent, beaucoup d'esprit, mais, il faut bien le dire, de l'esprit quintessencié, du mauvais esprit quelquefois, et en maintes pages esprit vieilli et fané. Je trouve aussi que l'auteur parle de lui avec une modestie affectée qui est bien voisine de l'orgueil. Enfin, j'y relève quelques expressions bizarres ou inexactes, celle de « messes blanches » par exemple, employée pour indiquer deux des trois messes de Noël, ce qui prouve que M. Jules Simon n'a pas une idée bien précise de ce qu'est la messe; celle d' « affiliée aux conférences du mois de Marie, » dont la signification m'échappe, mais qui vous a une allure de mystère un peu .... bêbête; enfin, il qualifie quelque part Mgr Daniel d' « évêque de Lisieux » : or, depuis la Révolution, Lisieux n'a plus d'évêque. Faut-il résumer mon impression sur ce livre ou plutôt sur l'auteur lui-même, qui a peut-être le tort de s'y montrer beaucoup trop ? Eh bien! malgré les services qu'il a rendus, malgré son talent, malgré son esprit, je n'aime pas beaucoup M. Jules Simon, peut-être parce que je ne puis souffrir les chats, ni leur pelage de velours, ni leur gros dos plein de souplesse et de flatterie, ni leur mine caressante et futée, ni leurs miaulements...., ni leurs griffes. Je ne dis pas que ses livres, et celui-ci en particulier, ne soient amusants et intéressants à lire : j'admire l'auteur, mais en dépit de ses efforts, il n'arrive pas à m'inspirer de la sympathie. C'est un peu ma faute sans doute, mais je crains bien que ce ne soit aussi, et beaucoup la sienne. P. TALON.

Histoire de France, depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours, par A. RASTOUL. I. *La Monarchie de Juillet et la deuxième République*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, in-8 de 573 p. — Prix : 5 fr.

Un publiciste de talent, M. Rastoul, a entrepris d'écrire une histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours. Pourquoi commencer à cette date de 1830? L'auteur n'a pas cru devoir s'en expliquer. Ce premier volume est divisé en deux livres de très inégale étendue : le premier (1-464) est consacré au règne de Louis-Philippe; le deuxième (465-563) à la seconde république, du 24 février 1848 au 2 décembre 1851 ; pour l'une, l'écrivain se réfère le plus souvent à l'*Histoire du gouvernement de Juillet* de M. Thureau-Dangin; pour l'autre, à l'*Histoire de la République de 1848* de M. Victor Pierre. Ce n'est pas, surtout pour le règne de Louis-Philippe, qu'il adopte toutes les appréciations de son plus complet historien; au contraire, il signale chez celui-ci certaines lacunes évidemment volontaires, et quelques complaisances trop marquées : M. Rastoul est généra-

lement bien inspiré dans ses rectifications. La partie réservée au régime issu de la Révolution de 1848 est un peu écourtée ; néanmoins, la question de la liberté d'enseignement est traitée en quelques pages très judicieuses. Pour les préparatifs du coup d'État, l'auteur s'est souvenu à propos de la biographie que, lui-même, il a tracée naguère du maréchal Randon. Du reste, il nous appartient moins qu'à tout autre de juger cette partie du livre. Entre les volumineux ouvrages que M. Rastoul paraît avoir choisis pour guides et les manuels d'histoire contemporaine qui, sous prétexte de résumer les faits, en abrégent à l'excès le récit et en suppriment tout ce qui l'explique, ce livre donne les raisons des événements et prête ainsi une âme à l'histoire. Pour ceux qui savent, les observations personnelles de l'auteur relèvent un récit déjà connu ; ceux qui ne savent pas, en outre des faits, en recueilleront dans ce livre la saine intelligence : il est donc en tout point recommandable. V. P.

Les Fêtes populaires de l'ancienne France, par C.-M. Guéchot. Paris, Bayle, in-32 de 166 p. — Prix : 0 fr. 70.

Il faudrait un gros volume pour traiter d'une manière complète le sujet sur lequel M. Guéchot a publié une brochure. Telle qu'elle est on la lit avec intérêt. Elle est divisée en trois parties : les Fêtes d'origine religieuse ; les Fêtes d'origine laïque ; les Fêtes de villages. M. Guéchot a lu avec profit beaucoup de nos vieux écrivains. L'un d'eux, Claude Ganchet, aumônier de Charles IX, auteur d'un poème trop oublié : *Les Plaisirs des champs*, lui a fourni de jolis tableaux de la vie rustique. M. Guéchot aurait pu trouver dans la *Nemaida* de Rancher, sur les fêtes que dans les environs de Nice on appelle des festins, quelques détails, et, passant du midi au nord, en demander d'autres aux *Mœurs populaires de la Flandre française* de M. Desrousseaux. Il y aurait eu aussi à consulter toute la série publiée par Maisonneuve et Leclerc. Mais vraiment, il ne faut pas être trop exigeant à l'égard d'un volume de soixante-dix centimes. Grisberg.

Paris à vol d'oiseau. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1891), gr. in-8 de 323 p., illustrations de G. Fraipont, cartonnage toile, fers spéciaux. — Prix : 12 fr.

En toute sincérité, je me demande pourquoi un auteur capable de composer un tel livre n'a pas jugé à propos de le compléter en inscrivant sous le titre son nom en gros caractères ? Serait-ce donc parce que le ton leste, un peu hardi, mais parfaitement irréprochable au point de vue de la morale courante, laisse deviner dans certains cas, surtout quand il s'agit de religion et de politique, un scepticisme poli ? Que ce soit pour cette cause ou pour toute autre, l'écrivain n'en est pas moins un artiste de goût et je crois bien que c'est un Parisien de Paris. On ne parle pas ainsi de la grand'ville, avec enthousiasme, respect et amour — même pour ses verrues, qui plaisaient tant à Montaigne,— sans être un Parisien de « derrière les fagots. »

Ce volume m'a très vivement intéressé. Je ne le conseille pas pour les tout jeunes, mais les anciens comme moi — et peut-être, hélas ! comme vous qui me lisez, — peuvent sans crainte de bien gros froissements, plonger leur binocle ou leurs lunettes dans ces pages instructives, amusantes et spirituelles. E.-C. La Grette.

Chrétiens et Hommes célèbres au XIXe siècle, par l'abbé A. BARAUD. Ouvrage honoré des encouragements de plusieurs évêques et littérateurs distingués. 3e série. Paris, Téqui, 1891, in-12 de VI-399 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons signalé (t. LXI, p. 173) la précédente série de *Chrétiens et Hommes célèbres* : la troisième série, qui vient de paraître, va de M à W, c'est-à-dire qu'elle épuise les lettres de l'alphabet; elle commence au P. Millériot pour finir au prince Pascal de Wurtemberg. Il nous semble que ce volume contient moins de noms contestables que le précédent. En somme c'est une bonne lecture, édifiante et instructive. Je crois bien que les ciseaux ont joué dans la composition de ce livre un plus grand rôle que la plume : cela pourra diminuer la gloire de l'auteur mais non le bien que sa lecture produira, et qui sera la meilleure récompense de M. l'abbé Baraud, la seule qu'il ait visée. En tête du livre se trouvent diverses lettres épiscopales et autres qui rendent hommage aux bonnes intentions de l'auteur. L'une de ces lettres est signée Paul Féval et datée du 23 mars 1890 : comme Paul Féval était mort à cette date, la lettre doit être de son fils; peut-être aurait-on bien fait de le dire!

P. TALON.

Discours de Mgr le Comte de Paris, prononcés à New-York (20 septembre 1890) et à Québec (28 octobre 1890). Paris, H. Champion, 1891, in-16 carré de 25 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. H. Champion a eu l'excellente idée de publier, en une élégante brochure, les remarquables discours prononcés par Monsieur le Comte de Paris durant son voyage en Amérique. Nous sommes heureux de signaler cette publication à tous les amis de nos vieilles et glorieuses traditions ; ils y trouveront, dans un noble langage, un touchant hommage rendu à nos gloires nationales par le digne représentant de la monarchie française.

B.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un critique distingué, qui était en même temps un littérateur, M. Auguste-Charles-Joseph VITU, est mort au mois d'août dans sa soixante-huitième année. Il était né à Meudon le 7 octobre 1823. Ses débuts littéraires furent assez modestes. Après avoir fourni à la *Biographie universelle* de Michaud quelques articles, il devint l'un des principaux rédacteurs du *Corsaire* et du *Portefeuille*. Il collabora tour à tour à de nombreux journaux, parmi lesquels nous noterons *la Liberté, le Pamphlet, le Bon Sens d'Auvergne* (de Clermont-Ferrand), *l'Ami de l'ordre* (de Grenoble), *le Pays, le Constitutionnel, l'Étendard, le Peuple français, le Figaro* et *le Gaulois*. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Les Chauffeurs du Nord, souvenirs de l'an IV à l'an VI* (1845-46, in-8) ; — *Paris l'été, le jardin Mabille* (1847, in-32); — *Les Bals d'hiver, Paris masqué* (1848, in-18); — *Revision ou Révolution* (1851, in-18) ; — *Ombres et Vieux Murs* (1859, in-12) ; — *Contes à dormir debout* (1860, in-12) ; — *Le Budget de 1862* (1861, in-8) ; — *Études littéraires sur la Révolution française, François Suleau* (1864, in-18) ; — *Guide financier, répertoire général des valeurs financières et industrielles cotées sur les bourses françaises et sur les principaux marchés de l'Europe, de l'Amérique et des Indes* (1864, in-12) ; — *Histoire de Napoléon III et du rétablissement de l'Empire* (1864, in-8) ; — *Guide du voyageur dans le département de l'Isère* (1866, in-12) ; — *Opinion sur les ques-*

tions des banques (1867, in-12); — *Les Finances de l'Empire* (1868, in-8); — *Histoire civile de l'armée, ou Des Conditions du service militaire en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la formation de l'armée permanente* (1868, in-8); — *Les Réunions électorales de Paris, mai 1869* (1869, in-8); — *La Chronique de Louis XI, dite Chronique scandaleuse* (1873, in-8); — *Notice sur François Villon* (in-8, 1873); — *La Mort d'Agrippine, veuve de Germanicus* (1875, in-16); — *Histoire de la maison mortuaire de Molière* (1882, in-8); — *Archéologie molièresque. Le Jeu de paume des mestayers, ou l'illustre Théâtre* (1883, in-8); — *Le Jargon au XVe siècle* (1884, in-8); — *Les Mille et une Nuits du théâtre* (1885-1890, in-18); — *Histoire de la typographie* (1885, in-8); — *Paris* (1890, in-4).

— M. Antoine-Jules DUMESNIL, qui vient de mourir, était connu tout à la fois comme homme politique et comme littérateur. Il naquit à Puiseaux (Loiret), le 25 novembre 1805. Il commença sa carrière dans la magistrature, fut avocat à la Cour de cassation (1833-1844), puis, après avoir été envoyé par son pays au conseil général du Loiret, il finit par devenir sénateur; il siégeait au centre gauche. Les travaux de M. Dumesnil, presque exclusivement juridiques dans les cinquante premières années de sa vie, ont été ensuite uniquement consacrés à l'étude des arts et de l'histoire. C'est l'Italie qui a plus particulièrement attiré M. Dumesnil. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *De l'Organisation et des attributions des conseils généraux de département, et des conseils d'arrondissement* (1835, in-8), dont il parut, en 1852, une cinquième édition ; — *Lois et règlements de la Caisse des dépôts et consignations dans ses rapports avec les particuliers* (1839, in-8), ouvrage qui eut aussi les honneurs de la réimpression (1852, in-8) ; — *Manuel des pensionnaires* (1841, in-18) ; — *Résumé du droit français* (1846, in-8) ; — *Traité de législation spéciale du trésor public, en matière contentieuse* (1846, in-8) ; — *Du Droit des évêques sur les livres d'église, dissertation en réponse à un article de M. Teyssier-Desforges* (1847, in-8) ; — *Histoire des plus célèbres amateurs italiens et de leurs relations avec les artistes* (1853, in-8); — *Histoire des plus célèbres amateurs français et de leurs relations avec les artistes* (1856-1858, in-8); — *Histoire des plus célèbres amateurs étrangers, espagnols, anglais, flamands, hollandais et allemands et de leurs relations avec les artistes* (1859-1860, in-8) ; — *Voyageurs français en Italie depuis le* XVIe *siècle jusqu'à nos jours* (1864, in-12); — *Histoire de Sixte-Quint, sa vie et son pontificat* (1868, in-8) ; — *Histoire de Jules II, sa vie et son pontificat* (1873, in-8).

— La Belgique vient de faire une perte regrettable dans la personne de M. Jean-Joseph THONISSEN, mort à 74 ans, le 17 août, à Louvain. Né à Hasselt en 1817, il n'avait que trente ans quand l'Université catholique de Louvain lui donna la chaire de droit criminel. En même temps que ses aptitudes politiques le faisaient envoyer à la Chambre des représentants par ses compatriotes, le mérite de ses ouvrages le recommandait à l'attention des corps savants : l'Académie royale belge de Bruxelles lui ouvrait ses portes en 1855, et quatorze ans plus tard l'Académie des sciences morales et politiques l'élisait comme membre correspondant. Voici la liste des principaux ouvrages dus à cet érudit : *Le Socialisme et ses promesses* (1850, 2 vol. in-8); — *Le Socialisme dans le passé* (1851, 2 vol. in-8); — *Le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à la constitution française du 14 janvier 1852* (1852, gr. in-8); — *Vie du comte Ferdinand de Meeüs* (1852, in-8); — *Quelques Considérations sur la théorie du progrès indéfini dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation et les dogmes du christianisme* (1860, in-12); — *Vie du comte de Mérode* (1861, in-8); — *De la prétendue nécessité de la peine de mort* (1864, in-18); — *Études sur l'organisation judiciaire, les lois pénales et la procédure criminelle de l'É-*

gypte ancienne (1868, in-8); — *Études sur l'histoire du droit criminel des peuples anciens (Inde brahmanique, Égypte, Judée* (1869, in-8); — *Mélanges d'histoire, de droit et d'économie politique* (1873, in-8); — *La Constitution belge annotée, offrant sous chaque article l'état de la doctrine, de la jurisprudence et de la législation* (1876, in-8); — *Le Droit pénal de la République athénienne* (1876, in-8); — *L'Organisation judiciaire, le droit pénal et la procédure pénale de la loi salique* (1882, in-8).

— M. le comte Cesare ALBICINI, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Bologne et secrétaire de la Commission d'histoire pour les provinces de Romagne, est mort à la fin de juillet, à l'âge de 66 ans. Né à Forli en 1825, c'est dans cette ville qu'il fit ses premières études, qu'il acheva à Bologne où il fut reçu en 1847 docteur en droit. Ses compatriotes l'envoyèrent siéger en 1859 à l'Assemblée constituante des Romagnes, et après l'annexion au Parlement national. C'est en 1861 qu'il fut nommé professeur à l'Université de Bologne dont il eut plus tard l'honneur d'être recteur pendant trois années (1871-1874). La *Rivista Bolognesa*, qu'il dirigea pendant quelques années, la *Rivista Europea*, l'*Archivio giuridico*, l'*Archivio storico* et les *Atti e Memorie della deputazione di storia patria romagnola* contiennent des articles de cet écrivain distingué qui à la solidité de l'érudition joignait le mérite du style. Nous citerons parmi les écrits qu'il a publiés : *Del progresso nell'umanità e nella società* (1860); — *L'Individuo e l'incivilimento* (1866); — *Dell'ufficio e delle attinenze dello stato coll'individuo nella società moderna;* — *Goldoni e le sue lettre* (1880); — *Il Principe Eugenio* (1880); — *Carlo Pepoli, saggio sulla rivoluzione del Trentino* (1880); — *La Cronaca di Pier di Mattiolo* (1883-1885); — *Il Governo Visconteo in Bologna* (1883-1884); — *Osservazioni sul libero scambio* (1886).

— M. James Russell LOWELL, né en 1819 à Cambridge (Massachussets), fit ses études à Harvard-College où il prit ses grades juridiques en 1838. Mais ses goûts l'entraînèrent vers la littérature, et il abandonna la jurisprudence. En 1855, il fut nommé à l'Université où il avait fait ses études, professeur de littérature étrangère en remplacement du célèbre Longfellow. Plus tard M. Lowell remplit avec succès et talent les fonctions d'ambassadeur des États-Unis en Espagne, puis en Angleterre. La première publication de M. Lowell date de 1839; c'est une simple pièce de vers, récitée à Cambridge (*A Poem recited at Cambridge* (1839, in-8). Vinrent ensuite : *A Years Life* (1841, in-16), poésies, qui le firent remarquer, mais dans lesquelles les critiques accordèrent plus d'éloges à la conception et à l'imagination qu'à l'exécution et au style; — *Poems* (1844, in-12), volume qui contenait cette *Legendy of Brittany*, qu'un critique déclarait être la plus noble poésie écrite jusqu'alors par un Américain; — *Conversations on some of the old Poets* (1845, in-12); — *Poems* (1848, in-12), nouvelle série, qui marque encore un progrès sur le volume précédent; — *The Vision of sir Launfal* (1848, in-12); — *A Fable for critics* (1848, in-12); — *The Biglow Papers* (1848, in-8), poésies en dialecte *yankee*, qui eurent un succès assez considérable pour décider l'auteur à en publier en 1864 une deuxième série; — *Fireside travels* (1864, in-16); — *Among my books* (1870, in-12); — *Under the willous and other poems* (1869, in-12); — *The Cathedral* (1870, in-12); — *My Study windows* (1871, in-8); — *Three Memorial Poems* (1877, in-12); — *Democracy and other Addresses* (1887, in-16); — *Heartsease and rue* (1888, in-8); — *Political essays* (1888, in-8); — *The English Poets; Lessing; Rousseau* (1888, in-8). La plupart de ces ouvrages ont eu de nombreuses réimpressions. Il a paru des éditions collectives des œuvres de l'illustre poète; et MM. Macmillan annoncent qu'ils vont publier de ses poé-

sies un recueil complet en un volume. Nous ajouterons que M. Lowell a inséré de nombreux articles dans les revues américaines, dont deux des plus importantes, *The Atlantic Monthly* et *The North American Review*, ont été pendant un temps sous sa direction.

— On annonce la mort : de M. Alfred ASSELINE, cousin de Victor Hugo, sur lequel il publia *Victor Hugo intime, mémoires, correspondances, documents inédits, fac-similés de lettres*, connu d'ailleurs par quelques romans, mort à Nice le 17 août, à l'âge de 67 ans ; — de M. Alexandre BOUSQUET, ancien professeur de l'Université, mort le 9 août ; — de M. le docteur CASTAN, doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, né dans cette ville en 1835, auteur de : *Comptes rendus des principales maladies observées dans le service de la clinique médicale du 14 février au 9 avril 1866 ; Traité élémentaire des diathèses ; Traité élémentaire des fièvres ; De l'Utilité de la pathologie générale, coup d'œil sur l'histoire de la Faculté ; Des Principes qui doivent diriger l'enseignement de la pathologie médicale*, mort le 19 août ; — de M. Léon CHARMOLÜE, qui a publié plusieurs articles scientifiques dans le *Figaro* et dans diverses revues du pays, chroniqueur à *l'Autorité*, mort à Paris le 31 août ; — de M. l'abbé Nicolas CLOET, chanoine, ancien curé-doyen de Deuvry, auteur de nombreux travaux sur le chant liturgique, parmi lesquels nous citerons : *Examen du mémoire sur les chants liturgiques du R. P. Lambillotte, ou réponse au R. P. Dufour ; Mémoire sur le choix des livres de chant liturgique ; Recueils de mélodies liturgiques restituées d'après un très grand nombre de monuments tant manuscrits qu'imprimés, pour servir à la restauration du chant romain ; Remarques critiques sur le « Graduale romanum » du P. Lambillotte*, mort le 13 août ; — de M. Adrien DEZAMY, qui a fait paraître de nombreuses pièces de vers dans les journaux littéraires, mort à Paris le 30 juillet ; — de M. Paul-Claude DUBOST, professeur d'économie rurale à l'École d'agriculture de Grignon, auteur de : *Études agricoles sur la Dombes ; La Question de la Dombes et le rapport au conseil général de l'Ain ; Comptabilité de la ferme ; Études d'économie rurale ; Les Entreprises de culture et la Comptabilité*, mort le 12 août, âgé de 63 ans ; — de M. Albert FOUCAULT, ancien administrateur des *Droits de l'homme*, du *Bien public*, et de la *Réforme économique*, mort le 5 août ; — de M. Édouard GRIMBLOT, dont nous citerons : *La Comtesse de Semainville*, mort le 26 août ; — de M. Léon GUÉRARD, professeur à la Faculté de droit de Rennes, mort le 25 août ; — de M. Alfred JOURDAN, économiste, professeur d'économie politique et doyen de la Faculté de droit d'Aix, qui a publié entre autres ouvrages : *Cours analytique d'économie politique, professé à la Faculté de droit ; Épargne ou Capital, ou Du meilleur emploi de la richesse ; Des rapports entre le droit et l'économie politique, ou Philosophie comparée du droit et de l'économie politique ; Du rôle de l'État dans l'ordre économique, ou Économie politique et socialisme ; Le Droit français, ses règles fondamentales, ses rapports avec les principes de la morale, avec l'économie politique et avec l'utilité générale* ; — de M. l'abbé MARCHAL, auteur de : *Mémoires sur la bataille gagnée par René II, duc de Lorraine, sur Charles de Bourgogne, le 5 janvier 1477 ; Recueils de documents sur l'histoire de Lorraine ; La Guerre de trente ans en Lorraine*, mort le 21 août ; — de M. Othon RIEMANN, maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, dont on apprécie les *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live* et les *Premiers Éléments de grammaire grecque*, mort à Interlaken (Suisse) le 17 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr ALLCOCK, conservateur au Muséum d'histoire naturelle de Manchester, mort à 69 ans ; — de sir Wil-

liam Felles DOUGLAS, mort le 20 juillet à Newbury, âgé de 70 ans ; — de M. Léopold DUKES, savant hébraïsant, qui avait consacré beaucoup de temps à l'étude des manuscrits hébreux de quelques bibliothèques d'Europe, collaborateur de revues spéciales telles que *Der Orient*, mort le 3 août, à Vienne, à 82 ans ; — de miss Jessie FOTHERGILL, romancière, dont l'ouvrage le plus connu est *The First Violin*, et qui venait d'achever quand elle est morte une nouvelle, intitulée : *O'Rell's Daugther*, dont on annonce la publication, morte le 28 juillet ; — de M. F. FABRI, ancien professeur à la Faculté de théologie évangélique de Bonn, mort à 67 ans, à Wurzbourg ; — du Dr Karl FRIESACH, ancien professeur à Graz, mort à 70 ans, le 10 juillet ; — de miss Robina F. HARDY, romancière ; — de M. Karl VON HELLY, professeur de gynécologie à Graz, mort à 65 ans, le 7 août ; — de M. José INSENGA, compositeur espagnol, qui a publié un recueil estimé, en trois volumes, des anciennes mélodies espagnoles ; — de M. Christian-Rudolph KÖNING, recteur du *Realgymnasium* de Leipzig, où il est mort le 1er août à 59 ans ; — de M. Heinrich KOTTHOFF, critique d'art, mort à Paderborn, à 75 ans, le 21 juillet ; — de M. Georges JONES, éditeur du *New York Times*, mort le 12 août, à 80 ans ; — de M. Daniel MACKINTOSH, géologue, mort à 75 ans, à Birkenhead ; — du Dr Alexis MARTIN, connu par ses études de médecine légale, mort le 15 juillet, à Munich, à 72 ans ; — du Dr A. SEYDLER, professeur à l'Université de Prague, mort à 52 ans ; — du Dr John SOUTHERLAND, connu par ses études sur l'hygiène, mort à Norwood, le 14 juillet ; — de M. Russell WALKER, auteur de *The Prereformation Church of Fife and the Lothian*, mort à la fin de juillet ; — de M. George Washington WILLIAMS, homme de couleur, journaliste, ministre des États-Unis à Haïti, éditeur de *The Southwestern Review* et de *The Commoner*, qui a publié des ouvrages estimés sur la race nègre : *History of the Negro Race in American from 1619 till 1880 ; History of the Negro Troops in the War of the Rebellion*, mort le 4 août ; — du Rév. W. Howie WYLIE, propriétaire-éditeur de *The Christian Leader* de Glasgow, et auteur d'une biographie de Carlyle, mort le 15 août.

CONGRÈS. — La Société française d'archéologie a tenu son 58e congrès en Franche-Comté, à Dole, Salins, Besançon et Montbéliard, sous la présidence du comte de Marsy. Ce congrès, qui avait eu pour secrétaire général M. Aug. Castan, a été suivi d'une excursion en Suisse, à Bâle, Soleure, Berne, Neuchâtel et Avenches. De nombreuses communications ont été faites par MM. Feuvrier, Jules Gauthier, Castan, Ducat, Vaissier, l'abbé Bouillet, Cl. Duvernoy, l'abbé Guichard, F. Pasquier, le marquis de Fayolle, Ch. Lalance, Pingaud et l'abbé Brune.

— La fédération des sociétés historiques de Belgique a tenu du 2 au 7 août son 7e congrès à Bruxelles. Plus de sept cents membres étaient inscrits à ce congrès qui avait pour président le comte Goblet d'Alviella et pour vice-présidents le lieutenant-général Wauwermans et le comte Van der Straten-Ponthoz. Un certain nombre d'étrangers ont pris part à cette réunion à laquelle la France était représentée par MM. le docteur Hanny et Ravaisson, membres de l'Institut, le comte de Marsy, Alex. Sorel, Aug. Janvier, etc. Des visites ont été faites aux principaux monuments et aux collections publiques de Bruxelles, ainsi que des excursions à Diest, Léau, Louvain, Obourg, Court-Saint-Étienne et à l'abbaye de Villers.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 31 juillet, M. Ménant a fait une communication sur la manière de déchiffrer les inscriptions hétéennes. M. Salomon Reinach a

ensuite lu un mémoire intitulé : *La Sybille d'Erythrée.* — Dans celle du 7 août, M. Heuzey a donné quelques détails sur une figurine de terre cuite récemment offerte au musée du Louvre, et M. Deloche a lu une note sur un anneau sigillaire trouvé dans une sépulture de Bavière. — Le 14 août, M. Siméon Luc a fait une communication sur le lieu fort de Longueil-Sainte-Marie (Oise), illustré en 1359 par la belle défense de quelques paysans contre les Anglais. M. Ménant a ensuite continué sa lecture sur les inscriptions hétéennes. — Dans la séance du 21 août, M. Salomon Reinach a présenté à l'Académie une figurine de terre cuite qui est la réplique d'un célèbre Bacchus de Praxitèle. M. Héron de Villefosse a entretenu ses collègues des fouilles récentes exécutées à Samothrace. — Le 28 août, M. Homolle a rendu compte des fouilles faites dans le courant de l'été par les élèves de l'École d'Athènes. M. Héron de Villefosse a donné des détails sur l'exploration de M. de la Martinière dans la Mauritanie Tingitane.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er août, M. le docteur Lagneau a achevé la lecture de son mémoire sur les maternités ouvroirs. Puis, M. de Franqueville a entretenu l'Académie de la magistrature anglaise. — Dans la séance du 21 août, M. Fr. Passy a donné lecture de l'analyse d'un travail de M. Ch. Limousin sur les progrès du communisme d'État. M. Levasseur a ensuite communiqué à l'Académie un chapitre de son ouvrage sur la population française qui porte comme titre : *Équilibre des nations.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 29 août ; et M. Germain Bapst a lu un mémoire sur l'opinion publique et le théâtre au XVIe siècle.

Paris. — Notre collaborateur M. C. de Kirwan a fait tirer à part de la *Revue du monde catholique* l'article qu'il y avait inséré sur le *Congrès scientifique international des catholiques en 1891* (Paris, De Soye, in-8 de 31 p.), et où il retrace rapidement l'origine, l'objet et les résultats obtenus cette année par cette œuvre si utile.

— A propos du Congrès scientifique des catholiques, nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le compte rendu officiel paraîtra avant la fin de l'année. L'impression du volume, divisé en autant de fascicules qu'il y a eu de sections, est en effet fort avancée. Les personnes qui n'ont pas adhéré au congrès pourront néanmoins se procurer le compte rendu au prix de vingt francs. Plusieurs en profiteront certainement. Nous regrettons seulement, tout en en comprenant les motifs, la décision qui interdit la mise en vente des fascicules séparés. Le système opposé aurait peut-être contribué à faire connaître les travaux de l'assemblée à un plus grand nombre de lecteurs.

— Nous relevons aussi, dans le *Bulletin de la commission de permanence,* de juillet 1891, une protestation contre la manière inexacte dont M. l'abbé Ansault, dans une publication sur *le Culte de la Croix,* reproduit les objections qui lui ont été présentées au congrès.

— Nous avons sous les yeux les bonnes feuilles d'un gros volume in-4 (XXV-544 p.) qui sera mis en vente chez Picard le 1er octobre. Il a pour titre : *Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'en 1801,* par le R. P. Armand Jean, S. J. Nous en rendrons compte : disons dès maintenant qu'il a fallu à l'auteur beaucoup de tact et d'indépendance pour juger un épiscopat qui a traversé la crise de 1682 et celle du jansénisme. Si la *Gallia christiana* avait besoin d'être continuée et terminée, elle comportait aussi bien des rectifications. Tâche considérable et délicate ; l'auteur nous semble y avoir mis autant de science que de prudence.

— M. l'abbé de Gibergues, supérieur des missionnaires diocésains, a publié l'intéressant rapport qu'il a lu à l'Assemblée générale des catholiques sur l'œuvre des *Missions à Paris* (Paris, imp. F. Levé, in-18 de 16 p.). Ce n'est qu'à la fin de l'année dernière que les succès obtenus pendant quatre ans par de vaillants prêtres qui consacraient à l'évangélisation de Paris le temps qui n'était pas absorbé par les occupations paroissiales, décidèrent Mgr l'archevêque à fonder la communauté des missionnaires diocésains, aujourd'hui composée seulement de trois membres et qui, cependant, dans le courant d'une année, a pu donner cinq missions, dont la presse, comme on sait, s'est occupée avec quelque bruit, et dont les résultats ont été près de quinze cents conversions. Une telle œuvre n'a pas besoin de recommandation auprès des fidèles, dont les offrandes peuvent contribuer à sa prospérité (13, avenue de Ségur),

— Ce petit rapport est extrait du compte rendu de l'*Assemblée des catholiques. Vingtième année* (Paris, bureaux du Comité catholique, in-18 de XVI-540 p.), qui contient encore d'autres choses fort intéressantes : *le Budget d'un catholique*, de M. Keller, dont nous allons parler; un discours de M. Chesnelong sur l'*Union des catholiques et la liberté d'association;* un rapport de M. Michaux sur les *Retraites d'hommes*, un autre de M. le vice-amiral Gicquel des Touches sur les *Œuvres des militaires et des marins ;* d'autres, de M. Jules Bonjean sur *les Messes du départ*, de M. le comte de Nicolay sur les *Œuvres du Très Saint Sacrement*, de M. Léon Cornudet sur les *Œuvres de patronage*, de M. Paul Griveau sur *les Missions étrangères*, du R. P. Jeantin sur *les Missions dans l'Océanie*, de M. le comte de Bizemont sur *la Société bibliographique*, etc.

— Dans un discours que l'on vient de publier (Besançon, P. Jacquin, in-16 de 23 p.) et qui a pour titre : *Le Budget d'un catholique*, M. E. Keller donne d'excellents conseils sur la manière dont doit gérer sa fortune un catholique zélé pour le bien de l'Église et des malheureux. Il montre avec autant de justesse que de finesse d'esprit les moyens honnêtes par lesquels il est permis d'accroître sa fortune; il fait voir d'autre part les dépenses auxquelles un bon chrétien ne peut refuser de consacrer une partie de son revenu. Nous ne saurions trop recommander la diffusion de cette brochure.

— Sous ce titre : *Mercure de France*, paraît, depuis l'année dernière, une nouvelle revue mensuelle (12, rue de l'Échaudé Saint-Germain, 7 fr. par an). Ce périodique prétend avoir « pour unique programme la publication d'œuvres et d'articles que leur hardiesse de fond et la nouveauté de leur forme feraient infailliblement exclure des autres revues ou journaux. » Ce n'est malheureusement pas très vrai; il est d'autres revues qui, comme le *Mercure*, prennent l'absence de fond pour de la hardiesse, la bizarrerie et l'incohérence de l'expression pour de la nouveauté. Pourquoi donc ce *Mercure de France*, qui prétend être plutôt de demain que d'aujourd'hui, se donne-t-il comme la suite de celui que Donneau de Visé rétablit en 1672? Est-ce parce qu'il a des titres à occuper la place que La Bruyère assignait au *Mercure galant?*

— Annonçons l'apparition prochaine d'un beau volume gr. in-8 de 600 p. environ, intitulé : *Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des Capucins, 1631-1637*, recueillie et publiée par le P. Apollinaire de Valence, religieux du même ordre, et précédée d'une lettre-préface par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque (Paris, A. Picard). Ce recueil, enrichi de nombreuses notes biographiques et bibliographiques, n'est tiré qu'à 300 exemplaires. La lecture des lettres échan-

gées entre le savant conseiller au parlement de Provence et les missionnaires de l'Afrique et de l'Asie, n'est pas seulement fort instructive, elle est aussi très édifiante, faisant le plus grand honneur à la vertu et à la piété de toutes ces belles âmes parmi lesquelles on remarquera surtout les PP. Agathange de Vendôme, et Cassien de Nantes, martyrisés à Gondar, en 1638, et dont on instruit le procès de béatification.

BOURGOGNE.— Les Facultés de Dijon viennent de suivre l'exemple donné depuis quelques années par plusieurs de nos Facultés de province. Elles ont voulu avoir un organe scientifique qui leur fût propre, et qui, comme les *Annales de l'Est*, les *Annales de Bretagne*, les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, etc., pût prendre place parmi les meilleures revues locales. La *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur* donnera chaque année trois fascicules, pour lesquels le prix d'abonnement est de 10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger et 6 fr. seulement pour les étudiants dijonnais (Dijon, Lamarche et Damidot; Paris, Rousseau). Les trois fascicules parus cette année donnent du recueil une idée favorable. Ils contiennent les articles suivants : *Un Riche d'Athènes au* IVe *siècle avant l'ère chrétienne*, par M. Bougot; — *De l'établissement des Burgondes sur les domaines des Gallo-Romains*, par M. Saleilles; — *L'Hôpital général de Dijon*, par M. le Dr Deroye; — *Théorie des radicaux*, par M. Méray; — *Le Vinland et la Norombega*, par M. Gaffarel; — *Médecins et chirurgiens dijonnais au* XVIIIe *siècle*, par M. le Dr Broussolle; — *Le Nouveau Régime douanier*, par M. Mongin; — *L'Hiver de 1890-1891 à Dijon*, par M. Brunhes; — *Pascal et Mlle de Roannez*, par M. Adam; — *La Surveillance des aliénés mis en liberté avant guérison*, par M. le Dr Garnier; — *Contribution à l'étude de l'acide phosphorique*, par MM. Hautefeuille et Margottes; — *L'Homme et les animaux fossiles de l'époque quaternaire dans la Côte-d'Or*, par M. Collot; — *Examens de jurisprudence*, par MM. Mouchet, Bailly et Saleilles. Cette simple énumération suffit à montrer la variété et l'intérêt des sujets traités dans la nouvelle revue; et, sans pouvoir nous appesantir longtemps là-dessus, nous sommes obligé de dire que la manière dont ils sont traités est tout à fait satisfaisante. L'on ne peut donc que souhaiter le succès de cette entreprise. Nous n'exprimerons qu'un regret, c'est que la chronique proprement dite ne soit pas plus développée, et ne nous tienne pas mieux au courant de ce qui se passe dans l'enseignement supérieur dijonnais.

CHAMPAGNE.— *La Chronique de Jean Taté, greffier de l'hôtel de ville de Château-Porcien (1677-1748)* (Reims, F. Michaud; Paris, A. Picard, in-8 de 196 p. et pl.) qu'a publiée M. Henri Jadart est utile, non seulement pour la ville de Château-Porcien, mais encore pour une partie de la Champagne. Dans sa chronique, l'auteur s'étend de l'an 875 à l'an 1748; mais jusqu'au XVe siècle, il ne donne que des notions très sommaires sur les principaux faits. Ce n'est qu'à partir du milieu du XVIe siècle qu'il devient vraiment intéressant. M. Jadart a publié cet ouvrage avec le plus grand soin; de nombreuses notes éclairent le texte et quatorze annexes complètent les renseignements donnés par le chroniqueur. Une table des noms de lieux et de personnes permet de se servir utilement de cette publication.

DAUPHINÉ. — M. de Séranon aime les Alpes; mais ses goûts le portent à rechercher les vallées que les maîtres d'hôtel parisiens n'ont pas encore envahies. Ses préférences vont à la Vallouise, cette clef du massif du Pelvoux : il en décrit avec charme les paysages riants qui contrastent avec la grandeur imposante des monts et des solitudes glacées. Son petit volume : *Une Vallée des Alpes; la Vallouise, description, histoire* (Aix, imp. Ni-

cot, in-16 de 150 p.), ne se borne pas à une partie descriptive, à une peinture curieuse des mœurs des habitants. M. de Séranon a mis à profit les archives volumineuses et inexplorées de la mairie. La vie sociale n'a pas été partout également ébranlée par la Révolution, quoique les plus petits coins aient ressenti la commotion. Il est intéressant de voir comment un pays perdu des Alpes a subi les excitations et les agitations de la période révolutionnaire : M. de Séranon nous fournit là une page inattendue d'histoire locale.

FRANCHE-COMTÉ. — En des termes fort spirituels que nous avons alors soulignés, M. Léonce Pingaud a fait remarquer dans son récent travail : *Les Premières Origines de l'horlogerie comtoise,* que ce sont surtout des médecins qui se sont occupés jusqu'à présent de l'histoire de l'horlogerie bisontine. Mais voici l'ancien secrétaire du jury de l'Exposition de 1889, M. Ch. Sandoz, qui, à son tour, esquisse d'une façon très attachante l'*Histoire de la fondation de la fabrique d'horlogerie à Besançon en 1795* (Besançon, imp. Millot, in-8 de 27 p.). L'auteur, descendant de l'un des créateurs de cette industrie dans le chef-lieu du département du Doubs, a été adjoint au maire de la ville, juge au tribunal de commerce, et, de plus, a exercé les fonctions de président de la Commission administrative de l'école d'horlogerie de Besançon. Il semblait donc tout désigné pour accomplir ce travail qu'il a mené à bien, non seulement en profitant des études de ses devanciers, mais aussi en utilisant des papiers de famille.

— M. Albert Girardot a fait tirer à part le savant discours prononcé par lui lors de sa réception comme membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. *Les Premières Études géologiques en Franche-Comté* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 30 p.), tel est le titre de ce discours. Dans l'Appendice, nous avons surtout remarqué d'utiles *Indications bibliographiques.*

— Encore un discours de réception à la même Académie. Celui-ci est de M. Aimé Lieffroy, bibliophile connu. L'intitulé est : *Une Vallée du Jura au XVIIIe et au XIXe siècle* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 16 p.). La vallée dont il s'agit est celle de Bourg-de-Sirod. On trouve là, avec des aperçus historiques, des renseignements sur la métallurgie en Franche-Comté et surtout une description un peu sommaire il est vrai, mais bien intéressante, de certaines physionomies du crû : celle, par exemple, de l'ancien voiturier, type que les chemins de fer ont fait disparaître.

— *Les Paysages du Jura, d'après Mme de Gasparin,* par M. Henri Mairot (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 16 p.), forment le digne pendant d'un précédent travail inséré comme celui-ci dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* (1887) sous ce titre : *M. Xavier Marmier, voyageur en Franche-Comté.* L'étude actuelle, qui s'applique au Jura suisse, fait ressortir les qualités de critique judicieuse par lesquelles M. H. Mairot se distingue. Mais pour dire absolument le vrai, ou du moins ce qui nous semble tel, *les Paysages du Jura* ne feront pas oublier *M. Xavier Marmier, voyageur en Franche-Comté.* Le mérite d'exécution est le même, très sensiblement ; mais ce qui fait le charme particulier de la première esquisse, c'est qu'elle a pour objet une région moins connue, aussi pittoresque que l'autre, et, de plus, française.

— S'il entre un jour dans l'idée de quelque érudit franc-comtois de faire la bibliographie raisonnée de tout ce qui a été publié sur les opérations de la guerre de 1870-71 dans la région de l'Est, il ne devra pas omettre la brochure que M. H. Denizet, ancien sous-officier au 73e régiment de mobiles, a tout récemment fait paraître : *Les Dernières Journées de l'armée de l'Est.*

Le 73e mobile (Loiret et Isère) au combat du fort de Joux. Passage en Suisse (Orléans, Herluison, petit in-16 de 31 p.). « La part prise à cet engagement par deux compagnies du 2e bataillon du 73e mobile, dit l'auteur, n'a été relatée ni par M. Philippe d'Ussel dans son récit de la campagne de l'Est, ni dans la déposition du général Billot, ni dans le rapport du général Robert; il importait, pour l'honneur du régiment, de rétablir les faits et d'attribuer au 73e la place à laquelle il a droit. » M. H. Denizet a bien rempli la tâche qu'il s'est imposée.

— M. Julien Feuvrier, professeur au collège de l'Arc à Dole, a publié dans les *Annales franc-comtoises*, puis a fait tirer à part : *Le Capitaine Puffeney (1772-1848), souvenirs d'un grognard* (Dole, A. Krugell, in-8 de 49 p.). Né aux Planches, près Arbois (Jura), le 6 décembre 1772, Pierre-François Puffeney est mort à Montigny-les-Arsures le 27 août 1848. Il avait assisté à de nombreuses batailles sous la République et sous l'Empire, et c'est le récit de ce qu'il a vu et entendu que le « grognard » raconte en ces pages où se sont parfois glissées des erreurs que M. J. Feuvrier a eu soin de relever.

— Dans une plaquette intitulée : *Une des ruines gallo-romaines du territoire de Ruhans (Haute-Saône)* (Vesoul, impr. Suchaux, in-8 de 7 p.), M. Boisselet donne des détails intéressants sur les restes d'une villa qui était, paraît-il, « le centre de l'exploitation rurale d'une partie de la vallée de la Quenoche. » Ces débris antiques ont été mis au jour par l'administration forestière, en octobre 1890, « en déplaçant un fossé de périmètre. »

Guyenne et Gascogne. — De nombreux travaux relatifs à l'histoire locale ont été publiés depuis quelques mois dans la *Revue catholique de Bordeaux*. Plusieurs d'entre eux ont fait l'objet de tirages à part fort bien exécutés, dans le format gr. in-8, par l'imprimerie Bellier. Nous indiquerons notamment : 1. *Un Curé d'Ambarès au* XVIIe *siècle. Lancelot de Mullet de Volusan*, par M. Hazera, curé d'Ambarès (32 p.). C'est la très curieuse histoire des longs démêlés avec l'autorité archiépiscopale d'un ecclésiastique grand seigneur, qui excipait de ses qualités de conseiller d'État et d'abbé de Verteuil pour se soustraire au devoir de la résidence. Cette histoire, spirituellement écrite d'après les documents inédits des archives de l'archevêché de Bordeaux, est fort intéressante pour ce qu'on appelle aujourd'hui l'histoire de la civilisation; — 2. *Une Religieuse annonciade du monastère de Bordeaux, sous la Terreur et le Directoire*, par M. l'abbé Lelièvre (47 p.), précieuse contribution à l'histoire de la persécution révolutionnaire, dont les éléments ont été fournis par des pièces non publiées jusqu'ici, de la série L des archives de Gironde; — 3. *Relation inédite d'excès commis en 1622 dans le Bas-Médoc par les huguenots* (12 p.), document des archives de l'archevêché, fort savamment encadré et annoté par un érudit bien connu, M. A. Dupré, ancien bibliothécaire de la ville de Blois; — 4. *Le Camp romain de Saint-Médard-en-Jalles* (32 p. et 2 pl.), récit et discussion critique de fouilles récentes, par MM. Caudéran et Surgand. — C'est également dans la *Revue catholique de Bordeaux* qu'a été publiée la conférence faite par M. Léon Lallemand sous les auspices du groupe bordelais des Unions de la paix sociale : *L'Office central des institutions charitables* (Paris, bureau de l'Office central, 20 p. gr. in-8).

— Mgr Cirot de la Ville, doyen honoraire de la Faculté de théologie de Bordeaux, porte allègrement ses quatre-vingt-un ans. A la liste déjà longue de ses savants travaux, vient de s'ajouter une étude biographique très importante, tirée à petit nombre : *Monseigneur Charles Auguste Le Quien de la Neufville, vicaire général de Bordeaux, visiteur apostolique des carmélites de*

France, dernier évêque d'Acqs (Bordeaux, imp. Coussau et Constalat, in-8 de 191 p. avec un portrait). Cet ouvrage, écrit sur les documents originaux, apporte à l'histoire de l'Église de France au XVIIIe siècle, et à celle de la persécution révolutionnaire, une contribution du plus haut intérêt.

— La monographie d'une des plus vieilles rues de Bordeaux qu'a publiée, il y a quelques mois, M. Marionneau, est vraiment savante et curieuse. (*Les Vieux Souvenirs de la rue Neuve à Bordeaux, par un vieil enfant de cette rue*. Bordeaux, veuve Moquet, in-8 de 86 p.). Il y évoque, maison par maison, avec une érudition pleine de charme, le souvenir des Bordelais célèbres ou du moins connus qui l'ont habitée. Au cours de son travail, M. Marionneau a pu recueillir force renseignements intéressant l'histoire littéraire, l'histoire des mœurs et l'histoire proprement dite et rectifier souvent, d'une façon très aimable d'ailleurs, les travaux de ses devanciers.

— Vient de paraître la *Monographie de l'usine Maurel et Prom et Maurel frères*, communication faite le 25 avril 1891, au groupe bordelais des Unions de la paix sociale, par M. Louis Champion (Bordeaux, impr. Bellier, in-12 de 24 p.). Ce travail, consciencieusement fait, selon la méthode de Le Play, offre un grand intérêt au point de vue économique et au point de vue moral.

— M. l'abbé J.-B. Gerbeau, curé de Pujols, publie sous ce titre : *Essai historique sur la baronnie de Pujols en Agenais* (Agen, Roche; Villeneuve-sur-Lot, gr. in-8 de VII-575 p.), un volume, très bien imprimé par Lenthéric, est orné de nombreuses planches. On y remarque de bonnes notices généalogiques sur les familles des anciens seigneurs de Pujols, les familles de *Fumel*, de *Brunet de Castelpers, du Faur de Pibrac, Gombault de Razac*, et d'importants documents inédits tirés des archives de l'évêché d'Agen, des archives départementales et de diverses collections particulières au nombre desquelles figure honorablement la collection de l'auteur.

— Signalons l'*Éloge d'Émile Brives-Cazes, discours de réception à l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, prononcé en séance publique le 19 mars 1891*, par M. Gaston David (Bordeaux, imp. Gounouilhou, 88 p.). Rien de banal dans l'éloge de celui qui fut un savant jurisconsulte, un savant historien et, par-dessus tout, un homme de bien. Le discours de M. David contient divers extraits du *Journal* où le conseiller à la cour d'appel de Bordeaux inscrivait ses impressions et souvenirs.

— Dans *les Sénéchaux anglais en Guyenne (1152-1453) et Liste des sénéchaux*, par M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin, curé de Saint-Justin de Marsan (Auch, impr. Foix, gr. in-8 de 46 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*), l'auteur s'occupe d'abord de déterminer les fonctions et de préciser le rôle du sénéchal. Cette étude pour laquelle M. l'abbé Tauzin a puisé aux meilleures sources (Du Cange, Marca, Rymer, *Archives historiques de la Gironde*, etc.), est suivie d'une liste des sénéchaux qui présidèrent à l'administration de la Guyenne pendant les trois siècles de la domination anglaise. Cette liste, qui n'est point « une ébauche que déparent des lacunes, » mais bien un travail à peu près définitif, rendra de grands services aux chercheurs qui souhaiteront tous que M. l'abbé Tauzin donne un digne pendant à sa liste des sénéchaux anglais, en établissant la liste des sénéchaux français, leurs contemporains et leurs successeurs.

— Le *Polybiblion* s'est occupé à deux reprises de la *Bibliographie générale de l'Agenais*, par M. Jules Andrieu, dont le premier volume a paru en 1886 et le second en 1887. Annonçons le tome III qui contient à la fois le *Supplément* et un *Index méthodique* (Paris, A. Picard; Agen, Michel et

Médan, gr. in-8 de VIII-360 p.). Ainsi se trouve complété (jusqu'au 31 décembre 1890) l'inventaire bibliographique de l'Agenais. Ce tome III, qui n'est inférieur ni en richesse, ni en intérêt à ses deux aînés, mérite les mêmes éloges qui leur ont été donnés par les juges les plus compétents et, notamment, par notre collaborateur M. Henri Stein dans son Rapport au dernier congrès de la Société bibliographique.

ILE-DE-FRANCE. — M. Clément-Simon a consacré dernièrement une étude détaillée à un personnage qui a mérité le surnom de « Père Duchesne de la Corrèze, » Jean-Charles Jumel, aumônier de l'École militaire sous Louis XVI et qui, sous l'influence du courant révolutionnaire, devint, à Tulle, vicaire de l'évêque constitutionnel et journaliste. Plus tard Jumel, qui s'était marié, quitta sa femme, devint à Compiègne professeur à l'École centrale, et, rentré dans les ordres sous la Restauration, mourut, dit-on, curé dans un village de l'Yonne. M. de la Chanonie a repris l'existence de Jumel pendant son séjour à Compiègne (*Profils révolutionnaires : l'Abbé Jumel.* Compiègne, Lefebvre, in-8 de 32 p.) et il a réussi à ajouter un certain nombre d'indications nouvelles au travail de M. Clément-Simon.

LANGUEDOC. — M. l'abbé Alexandre Samouillan, professeur au petit séminaire de Toulouse, a publié deux thèses savamment écrites et brillamment soutenues. Voici les sujets traités par le jeune érudit : *De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis (1499-1546). Accedunt quinque epistolæ nondum editæ aut extra communes editiones vagantes* (Paris, Thorin, gr. in-8 de 113 p.). — *Étude sur la chaire et la Société française au* XV*e siècle. Olivier Maillard. Sa prédication et son temps* (Paris, même librairie; Toulouse, Privat, gr. in-8 de 353 p.). Dans la thèse française, nous indiquerons particulièrement une excellente *Notice bibliographique* (p. 7-12), qui complète sur certains points la liste donnée par M. Arthur de la Borderie, dans son édition des *Œuvres françaises* (Nantes, 1877). A toutes les indications réunies dans l'étude sur Bunel et ses amis, le nouveau docteur aurait pu joindre l'indication de la notice de M. Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal, sur Pierre de Paschal, et de la notice de M. Tamizey de Larroque sur *le Président de Ranconnet.*

— L'opuscule intitulé : *Les Manuscrits de Pacius chez Peiresc et Holstenius (1629-1631)* offre une intéressante étude de M. Henri Omont, éditée par les *Annales du Midi* (1891) et tirée à part (Toulouse, Privat, in-8 de 24 p.), sur vingt-cinq manuscrits grecs de la bibliothèque du jurisconsulte Pacius.

— Encore un *Per Nozze.* Réjouissons-nous-en, car rarement cadeau de noces a été aussi précieux que la plaquette imprimée « pour l'heureuse entrée de Mademoiselle Jeanne Vauthier dans la maison d'Abel Lefranc, le jour de leur mariage, 22 juin 1891. » Cette élégante plaquette est intitulée : *Les Préparatifs de l'entrée de Louis XII à Milan, d'après les documents des archives italiennes avec les preuves* (Montpellier, in-8 carré de 55 p. Tiré à 100 exemplaires). On lira avec un égal plaisir la dédicace, qui est très gracieuse, la notice qui est fort intéressante, les pièces justificatives, au nombre de douze, extraites des archives de Mantoue, de Modène, de Florence, de Milan, qui sont fort curieuses. La publication de M. Pélissier complète les relations de Castiglione, de Prato, de Jean d'Auton et des ambassadeurs vénitiens. Sur un point de chronologie, elle permet même de corriger une erreur de ces diplomates mal à propos suivis par M. de Maulde dans son édition de la *Chronique de Jean d'Auton* (t. I, p. 90).

— L'ouvrage de M. Henry Vaschalde : *Les Inondations du Vivarais, depuis le* XIII*e siècle ; prédiction et historique de celle du 22 septembre 1890* (Aubenas,

imp. de Mme Robert, in-8 de 126 p. et pl.), n'est pas une œuvre d'érudition. L'auteur donne la nomenclature assez brève de toutes les inondations antérieures au XIXe siècle; quelques détails sont fournis sur celles qui eurent lieu de 1827 à 1872; vingt pages environ sont consacrées à cette dernière, et le reste du volume, soit soixante pages, à celle de 1890. Bien que ces détails semblent en quelque sorte découpés dans les journaux, il n'en sera pas moins agréable de les avoir groupés en un volume.

— *L'Éloge de M. de Belcastel à l'Académie de législation et à l'Académie des jeux floraux*, par M. Dubédat, vient de paraître (Toulouse, imp. Lagarde et Sebille, gr. in-8 de 61 p.). M. Dubédat rend un éloquent hommage aux qualités morales et littéraires de celui que l'on vit « combattre pour ses croyances chrétiennes et monarchiques, ardent et vaillant, toujours sur la brèche... » Il rappelle que les Belcastel peuvent mettre saint Roch dans leur parenté, comme l'a établi le P. Régnault, en une notice très complète et d'un grand intérêt, jadis donnée aux *Études religieuses, philosophiques*, etc.

— Signalons une *Notice sur la famille Oberkamp. Son origine, les modifications de son nom, ses différentes branches*, par M. Émile Oberkampff de Dabrun. (Alais, imp. Brugueirolle, in-4 de 98 p.). Tirée à cent exemplaires, dont aucun ne sera mis dans le commerce de la librairie, cette notice est une œuvre très sérieusement faite d'après des papiers de famille et des documents conservés dans les dépôts publics de Zurich, de Genève, de Magdebourg, de Vernigerode, de Dresde, etc. On y trouve le fac-similé de plusieurs pieces officielles, notamment des lettres patentes de l'empereur Rodolphe II de Habsbourg, du 9 mars 1584, conférant certains privilèges à Hans Oberkamp, et des lettres patentes de l'empereur Ferdinand II, du 8 juin 1629, par lesquelles fut créé chevalier Philippe Oberkamp, conseiller d'État du Saint-Empire. On y remarque aussi de belles gravures. La notice est complétée par une *Table des noms* et par un arbre généalogique (1488-1891).

LORRAINE. — Dans son étude sur *les Anciens Seigneurs de Breux* (Montmédy, imp. de Ph. Pierrot, in-8 de 49 p.), M. L. Schaudel donne des renseignements généalogiques et historiques sur les différentes familles qui possédèrent successivement ce village du département de la Meuse. Les principales familles qui y sont mentionnées sont celles de Fontaine, de Manteville, d'Allamont, de Corda, de Villecholles, de Circourt, Jacquesse, Bonneau, de Bombelles et de Chardon.

— M. Ferdinand des Robert a fait paraître dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* un très intéressant article sur le cardinal de Lattier de Bayane et vient de le publier dans une brochure que nous voulons annoncer à nos lecteurs. (Paris, Al. Picard; Nancy, Sidot, in-8 de 97 p.). C'est d'après les manuscrits du cardinal, aujourd'hui possédés par M. des Robert, que ce travail a été écrit. Il verifie et complète l'article tout à fait insuffisant de la *Biographie Michaud*. Si Bayane ne fut pas doué des vertus qu'on voudrait toujours voir dans un prêtre, ami et collaborateur de Bernis, il fut un diplomate habile et se trouva mêlé à d'importants événements. Ce fut en 1811, à Savone, où l'Empereur l'avait envoyé pour décider Pie VII à renoncer au pouvoir temporel, que Bayane écrivit ses souvenirs. Dans son récit, il s'arrête malheureusement à 1802, epoque où il fut nommé cardinal; mais M. des Robert a pu, d'après divers documents, continuer sa vie jusqu'en 1818, annee de sa mort. Cette notice, qui contient de curieux details sur tout ce qui se passa à Rome de 1769 à 1808, est égayée par des anecdotes et offre de nombreuses citations empruntees aux *Souvenirs* du cardinal. Espérons que M. des Robert nous fera connaître dans leur entier les mémoires dont il a tiré un si bon parti.

MAINE. — M. E. Moreau, dans son opuscule intitulé : *Le Retranchement du bas-bourg de Launay-Villiers* (*Mayenne*). (Laval, imp. Moreau, in-8 de 15 p.) cherche à démontrer que selon l'assertion de Le Baud, dans sa *Chronique de Vitré*, ce retranchement fut élevé vers le milieu du XIIe siècle.

NORMANDIE. — M. le Dr Ch. Fayel a prononce le 3 novembre dernier, à Caen, pour la séance solennelle de rentrée des Facultés, un discours sur *la Faculté de médecine de Caen, de 1436 à 1808* (Caen, Delesques, in-8 de 30 p.). Ce travail ne mérite pas autre chose qu'une simple mention.

ORLÉANAIS. — L'Académie de Sainte-Croix d'Orléans qui, depuis sa fondation par Mgr Dupanloup en 1863, n'avait pour organe que ses volumes de lectures et mémoires, a décidé, le 4 mars dernier, de publier un Bulletin trimestriel consacré au compte rendu périodique de ses séances. M. Boucher de Molandon, dont nous avons plusieurs fois signalé à nos lecteurs les travaux historiques, a offert de publier à ses frais les deux premières années du Bulletin. Le premier fascicule qui vient de paraître (Orléans, Herluison, in-8 de 36 p.) contient outre les comptes rendus des séances la table des matières renfermees dans les six premiers volumes des *Lectures et mémoires*.

— Le tome sixième des *Lectures et Mémoires* de l'Académie de Sainte-Croix qui vient également de paraître (Orléans, H. Herluison, in-8 de 559-4 p.) contient une serie de travaux intéressants. Ne pouvant les signaler tous ici, nous noterons seulement ceux qui nous ont plu davantage. C'est d'abord une excellente monographie des *Chartreux d'Orléans*, par M. l'abbé Cochard, qui a donné aussi à ce recueil un travail digne d'éloges sur les *Confreries des communautés d'arts et métiers de la ville d'Orléans*. M. Daniel Bimbenet a retracé la vie de l'abbé Daniel Blanchet (1707-1784), le fidèle ami de Dusaulx ; parmi les quatre études de notre collaborateur M. Baguenault de Puchesse, nous relèverons les curieuses recherches sur les *Proverbes de l'Évangile de saint Mathieu*, et une bonne biographie de *Deux frères poètes au XVIe siècle, Jean et Jacques de la Taille*. Nous accorderons encore une mention spéciale à *Une Visite aux lépreux de Jérusalem en 1888*, par M. Pilate, et aux pages interessantes consacrées par M. de Rubercy aux *Du Tillet, seigneurs de La Bussière*. — A coup sûr tout n'est pas égal dans ce volume, mais l'ensemble est satisfaisant. Cependant les meilleurs travaux du recueil présentent eux-mêmes quelques erreurs qu'il n'est pas superflu de corriger ici. D'abord des fautes d'impression qui choquent tout d'abord les yeux et disposent mal le lecteur : « il fût » (p. 156) pour « il fut », « il eût » (p. 157) pour « il eut », coutêrent » (p. 159) pour « coutèrent », « quand il s'agît » (p. 162) pour « quand il s'agit », etc. Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons dans des revues provinciales ce singulier abus de l'accent circonflexe. Est-ce aussi la faute de l'imprimeur, si nous lisons par deux fois au moins « Mme Skwetchine » pour « Mme Swetchine »; « Vascovan » (p. 510) pour « Vascosan » ; « Morery » (p. 511) pour « Moreri », etc ? M. l'abbé Cochard ne parait pas avoir compris (p. 27, n. 1) *insigniter auctam* qu'il semble rapporter à Louis XIII alors que ce membre de phrase se rapporte aux prédécesseurs de ce prince. Nous trouvons irrévérencieux de rapprocher (p. 200) la parole de Notre-Seigneur « l'homme ne vit pas seulement de pain » du vers du poète comique :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Si M. de Rubercy s'était donné la peine de feuilleter l'édition de 1607, qu'il avait entre les mains, du *Recueil des rois de France*, il y aurait trouvé

(p. 233) le passage où Du Tillet donne à la mère de la Pucelle le nom d'Ysabeau de Vauteur, et cette petite recherche l'aurait empêché de défigurer ce nom en celui de « Vonltheur » (p. 512, n. 1). Enfin, n'en déplaise à M. Baguenault de Puchesse, l'édition de la *Géomance* de 1577 ne saurait être la seconde, mais tout au plus la quatrième : on s'accorde à citer une édition de 1558 (Paris, Gilles Gilles, in-4), une autre de 1567 qui se trouve à la Bibliothèque nationale et nous en avons entre les mains une troisième de 1571, également imprimée à Paris, chez Gilles Gilles. L'auteur de la *Géomance* ne s'appelait aucunement Christophe de Cattau, mais de Cattan ou plutôt Cattaneo, car il appartenait à la famille gênoise qui donna dans le seul seizième siècle deux doges à Gênes. C'est pour cela que sur le titre de l'ouvrage il est appelé « gentilhomme genevois. » Notons en terminant que cette ancienne forme française du mot « gênois » a fait prendre notre gentilhomme pour un Suisse, non seulement par Adelung, mais encore par la *Biographie générale,* qui aurait bien fait de consulter l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, rédigé d'après la préface de Gabriel Du Préau, et dont la seule erreur est d'appeler le personnage Cattano, au lieu de Cattaneo.

Périgord. — Les habitants de Bergerac eurent beaucoup à souffrir, pendant la guerre de Cent ans, des seigneurs de leur voisinage et de plusieurs chefs de compagnies qui ne se firent pas faute, à quelque parti qu'ils appartinssent, de maltrafter et de piller paysans et bourgeois. Impuissants à se faire justice, les Bergeraçois voulurent du moins transmettre à la postérité le souvenir des méfaits de leurs terribles voisins, et pour cela, ils en consignèrent le récit journalier à la suite des délibérations de leur jurade, de 1379 à 1382, dans un cahier spécial qu'ils appelèrent *lo Libre de vita.* Ce texte a été le point de départ d'une publication récente : *le Livre de vie. Les Seigneurs et les Capitaines du Périgord Blanc au* XIVe *siècle,* par M. Émile Labroue (Bordeaux, impr. Gounouilhou, in-8 carré de x-457 p. avec 11 grav., des plans, des fac-similés). M. Labroue s'est attaché, non sans succès, à rechercher les traces des personnages, seigneurs et routiers dont il y a trouvé les noms. Il a fait usage de beaucoup d'ouvrages imprimés et de quelques documents inédits. Il est regrettable qu'il ait gâté la plupart de ses chapitres par des allusions politiques et des effusions déclamatoires de mauvais goût. C'est d'autant plus malheureux que *le Livre de vie* est vraiment remarquable au point de vue typographique.

Picardie. — M. Alcius Ledieu, bibliothécaire d'Abbeville, publie, sous les auspices de la Société d'émulation d'Abbeville, un volume consacré aux *Reliures artistiques et armoriées de la Bibliothèque d'Abbeville* (Abbeville, imp. Fourdrinier, in-4 de 113 p.), avec 18 fac-similés héliographiés et un certain nombre de bois reproduisant des fers armoriés. L'étude de M. Alcius Ledieu sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la reliure.

Provence. — Signalons, comme bien écrits et intéressants, les deux discours prononcés tout récemment devant l'Académie des sciences, arts et belles-lettres d'Aix, et réunis dans une plaquette intitulée : *Éloge de M. Léon de Garidel. Discours de réception prononcé le 5 mai 1891 par M. Charles d'Ille. Réponse de M. le conseiller Soubrat,* vice-président de l'Académie (Aix-en-Provence, in-8 de 58 p.).

Roussillon. — Dans des *Notes sur l'économie rurale du Roussillon à la fin de l'ancien régime* (Perpignan, imp. Latrobe, in-8 de 236 p. avec un tableau), c'est à la riche série des archives des Pyrénées-Orientales constituée avec

l'ancien fonds de l'intendance du Roussillon, et aux minutes des notaires que M. Brutails a emprunté des faits innombrables et des chiffres sévèrement contrôlés, répartis en dix chapitres clairement subdivisés où il étudie tout ce qui se rapporte aux céréales, à la viticulture, à l'élevage, à la sériciculture, à la culture potagère et à celle de l'olive; puis à la démographie; aux systèmes d'amodiation; à l'administration; enfin à la situation des populations agricoles et à leur bien-être. Quant à l'esprit dans lequel est écrit cet important mémoire, nous n'en pouvons mieux donner l'idée qu'en transcrivant quelques lignes de l'introduction et en constatant que d'un bout à l'autre de son travail, M. Brutails est resté fidèle au programme vraiment digne d'un historien qu'il s'est tracé : « Maintenant que j'ai fait connaître de quels documents je me suis servi pour l'étude qui va suivre, on me permettra de donner l'assurance que je les ai examinés sans partipris. Loin que j'aie collectionné des arguments pour défendre des conclusions prises à l'avance, mon opinion s'est, au cours de ce travail, entièrement modifiée sur des points essentiels. » Nous ferons un reproche à M. Brutails : celui de n'avoir pas fait entrer dans son cadre ce qui touche à la situation des populations roussillonnaises au point de vue intellectuel et moral. Il est vrai que le titre adopté par lui semble restreindre la portée de son étude à la question matérielle. Mais nous croyons pourtant que dans le chapitre consacré à la démographie, deux ou trois paragraphes sur la religion et l'école n'auraient pas été déplacés.

Savoie. — La Savoie va bientôt célébrer le centenaire de sa première réunion à la France. Les préparatifs de la fête n'ont pas été sans susciter des polémiques ; c'est ainsi que quelques personnes ont prétendu que cette annexion avait été le résultat d'une conquête violente. L'heure est venue de raconter, en utilisant les documents, dans quelles conditions la Savoie s'est donnée à la France. C'est cet important travail que M. Jules Masse a entrepris. L'ouvrage comprendra quatre parties. La première, qui vient de paraître sous ce titre : *Histoire de l'annexion de la Savoie à la France en 1792* (Grenoble, Allier, in-8 de 100 p.), comprend tout ce qui a trait à l'état du pays avant 1792, à la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Sardaigne et à l'occupation de la Savoie par les troupes françaises du général Montesquiou. Il y a plaisir à bien connaître cette campagne de quinze jours qui n'a pas coûté la vie à un seul soldat français.

Touraine. — Le *Christophore, annales de saint Christophe et de saint Gilles,* dont le premier fascicule a paru en juillet, est une publication bimestrielle. Le but que se proposent les auteurs de cette publication est de raviver la dévotion en l'honneur de saint Christophe et de saint Gilles, de recueillir tous les faits, traditions, légendes, traits historiques, miracles, etc., qui intéressent l'histoire des deux saints. Cette revue, dont le prix d'abonnement est de 1 fr. 50 (Saint-Christophe [Indre-et-Loire]), sera l'organe des associés de la pieuse Union de prières en l'honneur de saint Christophe, martyr, qui a été approuvée par Mgr l'archevêque de Tours.

Allemagne. — Nous ne pouvons qu'applaudir à l'intelligente initiative que vient de prendre un libraire de Dresde, M. L. Ehlermann. Désireux d'obtenir de bons travaux pour une collection qu'il édite et que dirige M. Anton Bettelheim, *Führende Geister,* il promet trois prix de 3,000, 1,500 et 1,000 marks aux meilleurs travaux qui lui seront adressés avant le 30 septembre 1892. Le premier prix est plus spécialement réservé à une biographie de Gœthe; pour le deuxième et le troisième prix le choix du personnage est laissé aux concurrents; naturellement ils ne peuvent pas choisir

un des hommes dont la biographie a déjà paru dans la collection (Walther von der Vogelweide, Reuter, Hölderlin, Anzengruber, Shakespeare, Colomb, Hans Sachs, Uhland, Molière, Vischer, Moltke et Sponza). Le jury, composé de quatre membres, publiera sa décision le 1er février 1893 dans les périodiques suivants : *Allgemeine Zeitung, Litterarisches Centralblatt, Deutsche Litteratur Zeitung, Magazin für die Litteratur.* La librairie Ehlermann annonce que quelques-uns même des travaux qui ne seront pas couronnés pourront trouver place dans la collection.

— *L'Astronomie,* publiée par M. A. F. Möbius dans la petite collection Göschen, de Stuttgart, a déjà eu six éditions, et le succès de l'ouvrage s'épuise si peu que M. Kranz a été chargé d'en préparer une septième édition qui vient de paraître. Vingt-neuf figures ou tableaux aident à l'intelligence de ce petit traité.

— M. le professeur Reinhold Röhricht vient de faire paraître à Berlin une nouvelle bibliographie générale de la Syrie : elle comprend 3,515 numéros pour la bibliographie proprement dite et 747 pour la cartographie. Ce beau et important travail laisse bien loin derrière lui l'essai publié en 1867 par feu le Dr Titus Tobler. Le livre de M. Röhricht comprend toute la période chronologique qui s'étend de l'année 333 de notre ère à l'an 1878, époque qu'il dépasse même en bien des cas. Les manuscrits les plus importants de toutes les bibliothèques se rattachant à l'histoire ou à la géographie de la Palestine sont soigneusement mentionnés. Grâce à un travail personnel assidu et au concours de nombreux collaborateurs, M. Röhricht a réussi à donner, outre l'indication des ouvrages de chaque auteur, celle des mémoires, notes et communications publiées par lui, soit dans des recueils particuliers, soit dans des périodiques. C'est un énorme progrès et un grand service rendu aux travailleurs. D'excellents index complétés, pour la partie cartographique, par un système de numéros référant les cartes aux ouvrages et mémoires dont elles dépendent, font de ce livre un instrument de travail indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper de l'étude de la Syrie.

— Le poète Heinrich Landesmann, plus connu sous le pseudonyme de Hieronymus Lorm, a célébré le 9 août le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Bien que sourd de naissance et aveugle depuis de longues années, il a parcouru une belle carrière littéraire. Son principal ouvrage en prose a pour titre : *Naturgenuss, eine Philosophie der Iahresseiten;* il y combat avec vigueur le pessimisme. Ses poèmes reflètent la même tendance philosophique. Heinrich Landesmann est fixé à Dresde depuis 1873, et on va publier en cette ville la cinquième édition générale de ses œuvres.

— La livraison d'août des *Göttingische Gelehrte Anzeigen* contient une étude du professeur de Lagarde sur la critique biblique, dans laquelle sont vivement combattues les doctrines de « radicalisme extravagant » de MM. Havet et Vernes.

Angleterre. — Une nouvelle maison d'édition vient de s'établir à Londres, sous la raison : Archibald Constable et Cie, dont le principal directeur est le petit-fils du célèbre Scott, surnommé « le roi des libraires. » M. Constable, pendant un long séjour aux Indes, s'est mis au courant de la littérature asiatique, et il compte faire de la publication des ouvrages relatifs à l'Orient une des spécialités de sa maison. Il se propose de publier sous le titre de *Constable's Oriental Miscellany* une collection de livres de voyages et de littérature dont l'impératrice des Indes a gracieusement accepté la dédicace.

— M. James Gairdner a écrit pour l'*English Historical Review* un article sur Richard III en réponse aux essais de réhabilitation du souverain, tentés par M. Clément Markham. La même livraison contient une étude de MM. Oppenheim sur la marine royale et la marine marchande sous le règne d'Élisabeth.

— Un nouveau journal hebdomadaire, *The Tortoise*, va paraître prochainement à Londres, sous la direction de M. Vivian, un des rédacteurs du *Whirlwind*. Il se propose comme but : *The promotion of individual independence of thought*; ses collaborateurs auront une pleine liberté d'appréciation; ils signeront leurs articles et traiteront de la littérature, de la politique, du mouvement universitaire en Angleterre et à l'étranger, de la musique, du sport, etc.

— Encouragé par l'accueil fait à sa collection *The Queen's Prime Ministers*, l'éditeur Sampson Low a résolu de publier une édition de luxe des neuf volumes, limitée à deux cent cinquante exemplaires. Le *Beaconsfield* de M. Froude; le *Melbourne* du Dr Dunckley et le *Peel* de M. Justin Mac Carthy, sont déjà prêts à paraître. Les exemplaires imprimés sur papier de l'Inde seront numérotés; ils contiendront des portraits en taille-douce, des facsimilés et des reproductions photographiques de lettres et de dépêches.

— Ce mois-ci paraîtra un recueil mensuel : *The Welsh Review*, ayant pour directeur M. Ernest Bowen-Rowlands. Malgré son titre, cette nouvelle revue traitera toutes les questions ayant un intérêt général.

— Le *India Office* a désigné trois éditeurs pour remplacer MM. Allen comme libraires du secrétariat d'État et agents pour la vente des publications du gouvernement indien. Ce sont MM. E. Arnold, Constable et Luzac; leur privilège datera du 1er août.

— Deux nouveaux volumes de l'ouvrage de M. Miles : *Poets and Poetry of the Century*, viennent de paraître chez MM. Hutchinson. Parmi les poètes dont les œuvres sont citées et analysées figurent Shelley, Keats, Byron, Peacock, Praed, Beddoes, Charles Wells, William Barnes, Stephen Hawker et John Clare.

— Une traduction des *Mémoires du baron de Marbot* est en préparation chez MM. Longman. L'ouvrage formera deux volumes très compacts donnant la matière des trois tomes de l'édition française.

— Le docteur Ullathorne, évêque catholique de Birmingham, qui fut pendant de longues années l'ami et l'auxiliaire dévoué du cardinal Newman, laisse une biographie de l'illustre prélat qui sera prochainement publiée avec de nombreux extraits de sa correspondance.

— Le docteur Ewald Flügel prépare pour la *Clarendon press* un ouvrage intitulé *Life and Correspondence of sir Philipp Sidney*.

— MM. Heinemann et Balestier ont traité avec M. Stead pour publier en même temps que les éditions anglaise et américaine une édition continentale de la *Revue des Revues*, qui paraîtra le 15 de chaque mois à Paris, Vienne, Amsterdam, Leipzig et Berlin.

— M. Fisher Unwin entreprend la publication d'une collection de petits ouvrages pour la jeunesse. Le premier volume : *The Brown Owl*, a pour auteur M. Ford H. Hueffer, et sera illustré par M. Ford Maddox Brown.

— Le *Harper's Monthly* va publier en trois fragments, dont le premier paraîtra en septembre, les lettres écrites par Dickens à Wilkie Collins quand les deux grands romanciers étaient intimes amis. Cette correspondance permet d'apprécier le caractère de Dickens pendant la période la plus brillante et la plus féconde (1851-1869) de sa carrière littéraire.

— MM. Kegan Paul, Trench, Trübner et Cie vont faire paraître une nouvelle édition de *The Blazon of Episcopacy*, l'ouvrage aujourd'hui épuisé du Rév. Riland Bedford, qui parut pour la première fois en 1858. Le texte sera remanié et mis à jour. Il contiendra d'abord une introduction faisant connaître les sources consultées, puis une description des armes des différents sièges épiscopaux et une liste alphabétique des évêques. Quant aux dessins, ils seront exécutés de telle façon et sur tel papier que les exemplaires puissent être coloriés à la main.

— MM. Chatto et Windus seront les éditeurs pour les pays de langue anglaise du nouvel ouvrage du major Wissmann sur l'Afrique qui portera le titre de *My Second Journey through Equatorial Africa* (Voyage du Congo au Zambèze en 1886 et 1887). L'ouvrage formera un volume et sera orné d'une centaine d'illustrations.

— M. Elliot Stock annonce la publication prochaine, sous le titre de *The Socialism of Christianity*, d'une série d'études contemporaines dues à la plume du Rév. William Blizzard.

BELGIQUE. — Depuis janvier dernier, la revue intitulée *Wetenschappelijke Nederlander* s'est fondue avec la *Dietsche Warande*. La nouvelle revue, qui réunit sur sa couverture les deux anciens titres, contient depuis le numéro de mars une partie spécialement réservée à Vondel, le grand poète flamand.

— Nous signalerons à nos lecteurs dans la *Revue des questions scientifiques* (nos d'avril et de juillet) un intéressant article de M. Ch. de Kirwan sur *les Forêts du Japon*. Notre savant collaborateur y décrit les diverses essences forestières du Japon et montre toutes les ressources qu'elles pourront un jour fournir au pays. Il a été fait un tirage à part de cette étude (Bruxelles, imp. Polleunis et Centerick, in-8 de 67 p.).

— Le tome XLV (4e série, tome V) des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* (Bruxelles, C. Muquardt, in-8 de 447 p.) s'ouvre par la fin de l'important travail de M. Ch.-M. Thys sur *le Chapitre de Notre-Dame à Tongres*. Le chapitre VI contient une étude sur les bénéficiers dépendant du Chapitre, et le chapitre VII une liste des fonctionnaires, employés, artisans et serviteurs du Chapitre, avec l'indication de leurs attributions. La notice de M. J.-Th. de Raadt sur *Berlaer et ses seigneurs*, est un peu aride, et les renseignements qui y sont compilés ne sont pas disposés de manière à soutenir l'attention et à instruire le lecteur. La partie la plus intéressante peut-être de cette étude est celle qui relate l'histoire de la domination française sous la Révolution et sous « Buonaparte » (*sic !*). M. P. Henrard a inséré dans ce même volume la première partie de *Documents pour servir à l'histoire de l'artillerie en Belgique*. Cette première partie, consacrée aux *Fondeurs d'artillerie*, nous montre en 1346 la première constatation de l'emploi de l'artillerie à feu à Tournai. C'est Tournai qui apparaît comme possédant le premier atelier pour la construction des bouches à feu, et, si l'on songe que le Tournaisis possédait, dès le siècle précédent, d'habiles fondeurs en bronze, on sera porté à admettre avec M. Henrard que ces premières pièces devaient être en cette matière. L'excellent travail de M. Henrard ne renferme pas seulement l'histoire de la fonte des pièces, mais aussi celle de la fonte des projectiles, et contient des renseignements fort intéressants sur les vicissitudes de cette industrie, sur les transformations et les progrès de l'artillerie. Le travail se termine par une liste chronologique des fondeurs belges depuis 1381 jusqu'à 1760. Ce volume des *Annales* renferme encore une excellente *Notice sur la corporation des orfèvres d'Angers*, par M. P. Gérard ; une biographie du peintre *Louis Gallait*, par M. Henne ; les *Variétés musicolo-*

giques de M. Bergmans, dont nous avons déjà parlé; une étude de M. Destrée sur les *Heures du duc d'Alençon, enluminées par Hans Bol* (*1582*); enfin, une courte note de M. Siret sur *les Coutumes funéraires des populations préhistoriques du midi de l'Espagne.*

— Sous ce titre : *Un Soldat de fortune au* XVII*e siècle,* M. le général Henrard vient de publier (Anvers, Plasky, in-8, 24 p.) une curieuse étude sur Jean-Gaspard-Ferdinand de Marchin, l'ami et le lieutenant de Condé, qui servit tour à tour l'Empire, la France, les Pays-Bas et l'Espagne, et mourut à Spa en 1673.

— Chaque année, de nouveaux documents sont publiés sur les origines de l'imprimerie en Belgique. A côté des grandes villes comme Gand, Liège, Namur, Mons, qui ont déjà leur bibliographie détaillée, voici un volume sur l'imprimerie à Termonde publié par M. Jan Broeckaert sous le titre de : *Dendermondsche Drukpers* (Dendermonde, Du Caju, in-8, 211 p.), lequel nous fait connaître toutes les publications éditées dans cette ville depuis 1707 jusqu'en 1890, au nombre de neuf cent treize.

ESPAGNE. — Les bibliographes sauront gré à M. l'abbé Christophe Perez Pastor d'avoir consacré quelques-unes de ses veilles à faire le relevé de tous les livres qui ont été imprimés à Madrid pendant le cours du XVI*e* siècle, et d'avoir consigné le résultat de ses recherches dans son curieux volume : *Bibliografia madrilena.* (Madrid, Murillo, in-4° à 2 colonnes de XLVIII-437 p. avec marques d'imprimeurs, etc.).

— Un jeune religieux augustin, professeur au collège royal de l'Escurial, a cru avec raison que, sans remonter bien haut dans le passé, en se bornant à faire des recherches sur ce qu'a produit la littérature espagnole au XIX*e* siècle, il avait chance de travailler utilement non seulement à l'instruction des étrangers, qui ne connaissent guère l'Espagne, mais même à l'instruction de ses propres compatriotes qui oublient trop vite leurs gloires nationales. De là : *La Litteratura española en el siglo XIX*, por el P. Francisco Garcia Blanco, agustino. La première partie, seule parue jusqu'ici, forme un beau volume in-8 de XV-443 p. en vente à Madrid, chez l'éditeur Saénz de Jubera.

— La fusion des deux sociétés catalanes d'excursionnistes (l'*Associacio catalanista d'excursions cientificas* et l'*Associacio d'excursions catalana*) a eu pour résultat la disparition des publications de ces deux sociétés ; l'organe de la nouvelle association a pour titre : *Buttleti del centre excursionista de Catalunya.* Le premier numéro (janvier-juin 1891) vient de paraître et contient entre autres choses des notes sur l'hydrographie de la contrée comprise entre Ripoll et San Felin de Torello, par M. Cels Gòmis ; le récit par M. Ramon Arabia y Golanas de l'ascension du Canigou par Pierre III d'Aragon ; des notes historiques sur Valedeix et le château de La Roca del Vallès par M. Francesch Carreras y Candi ; des considérations sur la musique populaire de Catalogne par M. Jascinto-Tort y Daniel. Le prix d'abonnement au Bulletin trimestriel est de deux francs pour les associés résidents et de cinq pour le public.

— Un poète très distingué qui a traduit en castillan *l'Atlantide* de Verdaguer, M. Melchor de Palan, publie sous ce titre : *Acontecimientos literarios* (Madrid, librairie de San Martin), des fascicules périodiques rappelant les principaux événements littéraires de l'année. Nous avons déjà parlé de cette série. Le sixième fascicule que nous avons sous les yeux, entre autres études, offre de bonnes pages, où le talent et les œuvres de Jacinto Verdaguer, sont très bien appréciés. Il y a là des observations fort justes sur le caractère archaïque du réveil littéraire de la Catalogne.

— On annonce la traduction en espagnol d'un volume que notre collaborateur le comte de Puymaigre a publié sous ce titre : *Vieilles Nouvelles.*

— Sous ce titre : *La Vigne, le vin et les boissons alcooliques,* M. de Guillen Garcia publie une monographie qui ne manque pas d'un certain intérêt. Elle s'appuie sur les ouvrages de Pline et de Strabon, parmi les anciens, de Maspéro, Wiseman, Mariette, etc., parmi les modernes. Nous ferons seulement remarquer à l'auteur que les citations françaises ne sont pas correctement orthographiées. (Barcelone, imp. de P. Ortiga).

— Vient de paraître le tome C de la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, dont nous avons parlé si souvent. Il est occupé tout entier par la *Chronica del rey Juan 2 (1420-1474)*. Cette chronique a pour auteur un écrivain connu et estimé, Alvaro Garcia de Santa-Maria ; mais elle avait déjà eu plusieurs éditions.

— Le cardinal Gonzalès, si connu par ses précédents écrits et surtout par une *Histoire de la philosophie*, qui a été savamment traduite en français, vient de publier : *La Bibla y la Ciencia,* ouvrage en deux vol. in-8, qui a été accueilli avec une grande faveur au-delà des Pyrénées. On se plaît à y voir une réponse autorisée aux objections des préhistoriens et des anthropologues contre l'accord qui existe entre la *Bible* et la *science* en ce qui concerne l'âge du monde, l'unité de l'espèce humaine et l'universalité du déluge.

Italie. — M. Mario Pelaez prépare une nouvelle édition de la chronique de Paolo di Benedetto di Cola dello Mastro. Cette chronique, écrite en dialecte romain du xve siècle, a déjà été publiée en 1878 par M. Achille de Antonis. La nouvelle édition, au lieu d'être faite, comme celle de 1878, sur un seul manuscrit, sera faite sur tous les manuscrits connus et accompagnée d'éclaircissements historiques. M. Pelaez publiera prochainement une étude préparatoire, dans laquelle il rendra compte de ses recherches et fera connaître le dialecte romain du xve siècle.

— Nous signalerons dans les numéros du 1er et du 16 mai de la *Nuova Antologia* un curieux travail de M. Camillo Boito, intitulé : *L'Ultimo dei pittori romantici.* C'est l'histoire de Francesco Hayez, né à Venise le 11 février 1791 et mort le 11 février 1881, au jour même où il accomplissait sa quatre-vingt-dixième année, que retrace M. Boito en s'appuyant sur des mémoires en partie inédits de l'illustre peintre. Le manuscrit qu'il a consulté est en effet beaucoup plus complet que celui qui a servi de base à l'édition publiée l'an dernier. Nous n'insisterons pas sur l'intérêt de cette publication pour l'histoire de la peinture en Italie au xixe siècle.

— La *Minerva, rassegna internazionale e rivista delle riviste*, dont le premier fascicule a paru le 20 janvier (Rome, piazza di Spagna 3), et que dirige M. Federico Garlando, professeur à l'Université de Rome, a pour objet, comme l'indique suffisamment le titre, de donner à ses lecteurs les prémices des meilleurs articles parus dans les périodiques des deux mondes. Le prix de l'abonnement annuel à cette utile revue mensuelle est de 10 francs.

— La *Piccola Biblioteca letteraria* à 15 centimes, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, intitulé *Windthorst e il Kulturkampf* (Milan, Giuseppe Palma, in-16 de 59 p.). L'auteur, M. F. Meda, a déjà publié dans la même collection un volume sur Daniel O'Connell. Dans le présent travail il résume l'origine et l'histoire de la lutte du gouvernement allemand contre le catholicisme et retrace le rôle éminent qui fut joué par M. Windthorst. Un portrait de l'illustre homme politique orne la brochure.

— Mme Maria Savi Lopez, à laquelle on doit déjà des publications de divers genres, contes, poésies, récits pour les enfants, travaux historiques, vient de publier une conférence qu'elle a faite à Florence à l'occasion de l'exposition dite Beatrice : *La Donna italiana del trecento* (Napoli, tipog. Bideri, in-8 de 35 p.). Le sujet était intéressant et l'esquisse qu'en donne Mme Savi Lopez est bien faite. Aussi notons-nous avec plaisir la promesse que fait l'auteur de donner un volume sur la place occupée par la femme dans la poésie du moyen âge.

— Nous avons déjà annoncé au commencement de l'année une modification subie par la *Cultura* de M. R. Bonghi. Voici encore de nouveaux changements à annoncer. La Revue passe de Milan à Rome, où elle se publiera chez M. Francesco Pasanise. La politique tiendra moins de place dans la revue ; les faits sociaux en auront une plus importante.

— Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur un volume de M. Alessandro Luzio, que nous nous contentons de signaler ici : *Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799* (Mantova, Segna, in-8).

— Le *Polybiblion* a déjà mentionné le répertoire bibliographique publié à Rome en 1885, sous ce titre : *Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle publicazioni periodiche italiane e straniere*. Un nouveau supplément vient d'être donné à ce Catalogue (Rome, gr. in-8 de 229 p., lequel contient 8,745 articles). On trouve dans ce supplément le dépouillement des principaux recueils périodiques de l'Angleterre, de la Belgique et de la France, et parmi ces derniers, le dépouillement du *Journal des savants*, de la *Revue britannique*, du *Correspondant* et de la *Revue des questions historiques*. Le total des articles signalés dans le Catalogue de 1885 et dans les deux suppléments dépasse le chiffre de trente mille.

— M. E. Portal vient de publier, sous le titre de : *Note araldiche e storiche*, un intéressant petit recueil d'articles d'érudition et de critique (Palerme, Pedone-Lauriel, in-16 de 64 p.). L'auteur s'occupe à la fois des travaux français et des travaux italiens et rend compte aussi bien des ouvrages du vicomte de Poli, de M. Jouffroy d'Eschavannes, de M. Louis de Bresc, que des ouvrages du comte Paolo de Campello et de Vincenzo Palizzolo e Gravind, baron de Ramione. Le petit volume est imprimé avec beaucoup d'élégance. C'est le premier d'une série à laquelle les curieux et les bibliophiles feront fête.

— M. le professeur Alexandre d'Ancona vient d'ajouter à la liste déjà si longue des publications *per nozze*, à l'occasion du mariage de sa nièce Margherita d'Ancona, une précieuse plaquette contenant des fragments sur Paris, la cour et la ville, extraits des relations de voyages de deux de ses compatriotes du XVIIe et du XVIIIe siècle (*Parigi, la Corte, la Città, Ragguagli tratti dalle relazioni di Cassiano dal Pozzo (1625) e di Giov. Batt. Malaspina (1786)* (Pise, in-8 de 42 p.). L'épître dédicatoire du grand érudit à *mia cara Margherita* est écrit avec beaucoup de délicatesse et de charme. Les récits de Cassiano dal Pozzo (première et seconde audiences données au cardinal légat Fr. Barberini par le roi [Louis XIII] et la reine [Anne d'Autriche], le 25 mai 1625) et de G.-B. Malaspina (Paris, la ville, le théâtre, le costume en 1786) contiennent des particularités dignes d'attention. Le premier récit est tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Naples qui a déjà fourni à MM. E. Molinier et E. Muntz les matériaux de leur notice sur *le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle* (Paris, 1886). Le second est tiré d'un manuscrit des archives d'État de Florence.

— L'un des meilleurs travailleurs de l'Italie, l'un de ses premiers biblio-

graphes, comme l'atteste assez la belle et vaste publication *Bibliografia Storica degli Stati della monarchia di Savoia,* M. le baron Manno, a extrait de ce recueil un chapitre contenant la liste complète des ouvrages relatifs à la ville de Chambéry (*Bibliografia di Chambery, raccolta da Antonio Manno.* Turin, in-4° de 55 p. à deux colonnes. Tiré à 150 exemplaires). Cette notice, dédiée par le savant académicien à ses collègues et amis de Savoie, sera lue en France avec d'autant plus d'intérêt, que la plupart des ouvrages énumérés sont écrits en langue française.

PAYS-BAS. — M. le Dr L. Serrurier a entrepris, il y a une dizaine d'années, sous les auspices du gouvernement néerlandais, la rédaction d'un dictionnaire des langues japonaise, hollandaise et anglaise. Le premier fascicule de cette importante publication, dont voici le titre exact : *Japansch-nederlandsch en Japansch-englesch Woordenboek,* a paru en 1881. Ce n'est que cette année que paraîtra le troisième fascicule, tant cet ouvrage donne de peines à son auteur.

PORTUGAL. — Nous avons annoncé la publication d'une revue consacrée à Camoëns : *Circulo Camoniano* (Porto, rua de Santa Catharina); le dernier numéro en a paru au mois de juillet 1891. Ce recueil contient tout ce qui se rattache au grand poète, l'indication, l'examen de tout ce qui a été écrit sur lui dans tous les pays, des traductions dans toutes les langues de divers passages des Lusiades. Le fondateur et le directeur de cette revue est M. Joaquim de Araujo qui, lui aussi, est poète : il l'a prouvé dans un volume de beaux vers dont nous avons dit un mot, et le 10 juin 1891 il a lu à la Société Camoniana une fort belle ode en l'honneur de Camoëns; elle vient d'être élégamment publiée : *A estatuta do poeta,* (Porto, typ. de Antonio Jose da Silva Teixera, in-12 de 14 p.).

RUSSIE. — Une expédition scientifique ayant pour but d'explorer et de décrire les monuments chrétiens et byzantins de la Terre-Sainte et de la Syrie, est partie pour la Palestine le mois dernier et reviendra en Russie en janvier 1892. Elle sera dirigée par M. Kondakof, professeur d'histoire des arts à l'Université de Pétersbourg et archéologue distingué. Il sera accompagné de M. Pomialovski, son collègue, de M. Olesnicki, professeurs à l'Académie ecclésiastique de Kief, et de M. Kvichenko, de l'Académie des arts.

— Un manuel de la langue sanscrite, contenant une grammaire, des textes et un glossaire, vient d'être imprimé par les soins communs des deux professeurs, Vlad. Miller, de Moscou, et M. Knauer, de Kief. C'est le premier essai de ce genre en langue russe.

— Le *Journal du ministère de l'instruction publique* de Russie (liv. de mai 1891, p. 121 à 146) donne la traduction avec commentaire de la relation de Tedaldi, marchand florentin, qui a visité Moscou au XVIe siècle. Cette relation a été publiée pour la première fois dans *Un Nonce du Pape en Moscovie* par notre collaborateur le R. P. Pierling.

ÉTATS-UNIS. — Il s'est fondé à New-York une nouvelle revue qui se présente comme l'organe de l'Association des amateurs photographes de New-York : *The Photo-American Review* (Harry C. Jones, 92 and 94 Fifth Ave.) contiendra naturellement dans chaque numero mensuel, des articles sur la photographie, des comptes rendus d'ouvrages, et des illustrations photographiques.

— Les catholiques des États-Unis viennent d'établir à Philadelphie une société catholique d'histoire; et cette societé qui commence à peine d'exister a déjà réuni une bibliothèque de six mille volumes.

BRÉSIL. — Le Dr Guilherme Studart, dont nous avons déjà signalé plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de la province de Ceará, vient de publier une notice biographique très documentée sur un des gouverneurs de cette province, Azevedo de Montaury. Ce dernier n'était connu jusqu'ici que par ses exactions et ses cruautés. M. Studart revendique pour lui le mérite d'avoir bien jugé tout à la fois les besoins du pays de Ceará et le rôle indépendant auquel il était appelé.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Apologie des Christenthums vom Standpunkte der Sitte und Cultur*, durch Fr. A.-M. Weiss (2 vol. in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Compendium theologiae moralis*, auctore A. Lehmkuhl, editio tertia (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Rituale romanum* (in-24, Desclée et Lefebvre, à Tournai et à Paris). — *Horae diurnae, breviari romani* (in-24 cart., Desclée et Lefebvre, à Tournai et à Paris). — *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, par R. Décrouille (5 vol. in-18, Haton). — *L'Imitation de Jésus-Christ*, trad. avec notes ascétiques, par l'abbé M. Buchet (in-18, Vic et Amat à Paris ; Vitte à Lyon). — *La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves*, par le Dr C. Willems, trad. par F. Raynaud (Dasbach et Kiel, à Trèves). — *Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits*, par H.-J. Icard (in-8, Lecoffre). — *Le Droit concordataire*, par l'abbé T. Gaze (gr. in-8, imp. Marseillaise, à Marseille). — *Du Pouvoir législatif en France, depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789*, par R. Petiet (in-8, A. Rousseau). — *L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe*, par P. Berton (in-18, Giard). — *Les Chemins de fer au point de vue du transport des voyageurs et des marchandises*, par J. Bédarride (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Précis de philosophie*, par R. Worms (in-18, Hachette). — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par R. Worms (in-18, Hachette). — *La Question sociale, l'unique solution*, par Ch. Legay (in-18, Guillaumin). — *La Question ouvrière, programme d'action, les droits de Dieu et nos devoirs extraits de l'Esprit-Saint et le Décalogue*, par le P. Marin de Boylesve (in-8, Haton). — *Le Problème du paupérisme, à propos de la conférence de Berlin*, par L. Morosti (in-18, Savine). — *Instructions météorologiques*, par A. Angot (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence ès sciences physiques*, par l'abbé Stoffaes (in-8, Gauthier-Villars). — *Comment il faut vivre, avertissements et conseils s'adressant aux malades et aux gens bien portants*, par l'abbé S. Kneipp, trad. française (petit in-8, Kœsel, à Kempten (Bavière); Lethielleux, à Paris). — *Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application*, par l'abbé F. Étienne (in-8, Wesmael-Charlier, Namur). — *L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France*, par le comte H. Delaborde (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison*, par Ris-Paquot (gr. in-8, H. Laurens). — *Essais de littérature et d'histoire*, par R. Lavollée (in-18, Hachette). — *Histoire abrégée de la littérature allemande*, par A. Bossert (in-18 cart., Hachette). — *Vers l'absolu*, par B. Glador (gr. in-18 carré, Vanier). — *Sur la branche*, poésies, par G. Montigny (in-18, Librairie des bibliophiles). — *Poésies eucharistiques*, par G. Casier (in-18, Siffer, à Gand). — *Nouveaux pastels*, par P. Bourget (in-18, Lemerre). — *Monsieur le gendarme*, par C. Hugues (in-18, Charpentier). — *Pauvre humanité !* par L. Delhos (in-18, Savine). — *Bas-bleus*, par A. Cim (in-18, Savine). — *Fantaisies dans la manière de Callot*, par E.-T.-W. Hoffmann, trad. par H. de Curzon (in-18, Hachette). — *Mistress Branican*, première partie, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *L'Élève de Garrick, 1780*, par A. Filon (in-18, Colin). — *Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir*, par J.

Chambon (in-18, Carré). — *The Light tad failed*, by R. Kipling (in-16 carré, Heinemann and Balestier, à Leipzig; Hachette, à Paris). — *Grèce*, t. II (*Guides Joanne*) (in-18 cart., Hachette). — *Le Tonkin français contemporain*, par le Dr E. Courtois (gr. in-8, Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle). — *A la conquête du Tchad*, par H. Alis (gr. in-8, Hachette). — *Sainte Philomène vierge et martyre, sa vie, ses miracles, son culte*, par la comtesse A. de Chabannes (petit in-16, Lethielleux). — *Vita di S. Luigi Gonzaga*, scritta dal P. A. Maineri (in-18 et in-8, Desclée et Lefebvre, à Tournai et à Paris). — *La Vita del padre Rocco*, per A. Capecelatro (in-18, Desclée et Lefebvre, à Tournai et à Paris). — *Le Père de Geslin de Kersolon d'après ses souvenirs* (in-18, H. Gautier). — *Histoire de M. Agut, fondateur de l'hospice de la Providence à Mâcon et de la congrégation des Sœurs du Saint-Sacrement*, par L.-M.-J. Chaumont (in-18, Vitte, à Lyon). — *Les Origines de la civilisation moderne*, édition abrégée, par G. Kurth (in-18, Mame à Tours). — *Précis de l'histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789*, par D. Blanchet (in-18 cart., Belin). — *Le Second Empire en Indo-Chine*, par C. Meyniard (gr. in 8, Société d'éditions scientifiques). — *Causeries militaires*, troisième série, par le général Thoumas (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire d'un crime*, t. II, par V. Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *Ministère et Mélinite*, par A. Hamon et G. Bachot (in-18, Savine). — *Français et Anglais*, par P.-G. Hamerton, trad. de G. Labouchère (2 vol. in-18, Perrin). — *La Cathédrale de Notre-Dame de Laon*, par l'abbé A. Bouxin (in-18, Cortillot, imp. à Laon). — *Adé, histoire civile, histoire religieuse*, par l'abbé J.-F. Fourcade (in-8, Larrieu, Tarbes). — *Gregor X und Rudolf von Habsburg*, von A. Zisterer (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III*, von A.-M. Gietl (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Histoire de l'Orient*, classe de sixième, par G. Maspero (in-18 cart., Hachette). — *Les États-Unis en 1850, notes et souvenirs*, par B. Dureau (in-18, Guillaumin). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Louis XI a-t-il fait couper les oreilles à deux gentishommes coupables d'avoir chassé un lièvre sur leurs propres terres? Ce fait que rapporte, après tant d'autres, Madame de Morry, dans *Bretons et Angevins à Notre-Dame du Puy* (*Revue historique de l'Ouest*, 1891, p. 543), a-t-il quelque fonds de vérité? Est-il établi par des documents authentiques, et à leur défaut quel est le premier historien l'ayant rapporté ou y ayant fait allusion?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy imp. brevetée, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

1. *Traité du contrat de louage,* par L. Guillouard, 3e éd. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, 2 vol. in-8 de 494 et 565 p., 16 fr. — 2. *Traité du contrat de société,* par L. Guillouard. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-8 de 558 p., 8 fr. — 3. *Traité théorique et pratique de la cession et de la transmission des créances,* par Théophile Huc. Paris, Pichon, 1891, 2 vol. in-8 de viii-471 et 388 p., 18 fr. — 4. *L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe,* par Paul Berton. Paris, A. Giard, 1891, in-12 de xii-396 p., 4 fr. 50. — 5. *Des Nullités de mariage en droit romain et en droit français,* thèse pour le doctorat, par Louis Bouly de Lesdain. Paris, Larose et Forcel, 1890, in-8 de 300 p. — 6. *Étude sur la preuve de la date des actes sous seing privé à l'égard des tiers,* par François Gaudré. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de 181 p. — 7. *Étude sur la renonciation par la femme mariée à son hypothèque légale au profit de l'acquéreur d'immeubles du mari,* par Charles César-Bru. Paris, Thorin, 1891, in-8 de 195 p. — 8. *Traité de droit commercial,* par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd., tome III. Paris, Pichon, 1891, in-8 de 630 p., 10 fr. — 9. *Code de commerce espagnol,* traduit et annoté par Henri Prudhomme. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-8 de lviii-343 p., 8 fr. — 10. *Commentaire théorique et pratique de la loi du 11 avril 1888 portant modification des articles 105 et 108 du Code de commerce,* par Guillaume Poulle. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de viii-176 p., 4 fr. — 11. *Traité du contentieux des transferts,* par Gustave Duvert, 2e éd. Paris, Pichon, 1891, in-8 de 299 p., 6 fr. — 12. *Code des valeurs à lots. De l'attribution de l'indemnité d'assurance sur la vie,* par Maurice Dumont. *Notice sur les procédés de tirages,* par Lucien Louvet. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-12 de 339 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Accusé devant la loi pénale de France,* par Henri Marcy. Paris, Pichon, 1890, in-8 de vi-336 p., 5 fr. — 14. *Étude sur la commission départementale et Législation comparée,* par L.-H. Geisweiler. Paris, Pichon, 1891, in-8 de 320 p., 7 fr. 50. — 15. *Les Syndicats professionnels et leur personnalité civile d'après la loi du 21 mars 1884,* par Charles César-Bru. Paris, Ernest Thorin, 1891, in-8 de 104 p., 2 fr. 50. — 16. *Principes de droit fiscal. Timbre, enregistrement, succession, greffe, hypothèques,* par Adolphe Maton. Tome I. *Principes généraux.* Bruxelles, Administration de la *Revue pratique du notariat belge,* 1891, in-8 de xvi-591 p., 11 fr. — 17. *Traité des honoraires des notaires,* par Aristide Maton. Bruxelles, Administration de la *Revue pratique du notariat belge,* 1891, in-8 de iii-462 p. — 18. *Les Tarifs des notaires et les frais accessoires des actes notariés,* par M.-J. Gaure. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de 44 p., 1 fr.

Droit civil. — 1. — Si un jeune avocat nous demandait quel est l'ouvrage qui lui est le plus nécessaire, nous répondrions sans hésiter : « Un bon traité du louage. » Et nous ajouterions sans plus d'hésitation : « Il n'y en pas de meilleur que celui de M. Guillouard. » Le savant professeur de la Faculté de droit de Caen a donc été bien inspiré de débuter dans sa carrière de commentateur du code civil par l'étude de ce contrat qui, comme disait Troplong, non sans un peu d'emphase, mais avec vérité, « recrute tour à tour cette milice industrieuse qui féconde nos champs, ou alimente et cherche à pacifier cette immense

tière n'avait pas encore été traitée à part depuis la promulgation du code, et elle méritait d'attirer l'attention d'un jurisconsulte consommé comme M. Huc. On peut même dire que M. Huc l'a traitée autant en philosophe qu'en jurisconsulte. Non content de l'examiner dans tous ses détails, il a d'abord voulu poser les bases rationnelles et scientifiques de la transmission des créances : il étudie successivement quels droits sont inaliénables, quels droits sont transmissibles, quels droits peuvent être exercés par les créanciers. Dans l'examen de ces difficiles questions M. Huc fait preuve d'une sagacité égale à sa science et d'une grande puissance de raisonnement. Peut-être même pousse-t-il quelquefois un peu trop loin la logique et la généralisation. C'est ainsi qu'il n'admet même pas qu'un donateur ou un testateur puisse donner ou léguer un bien avec la condition que le bénéficiaire ne pourra aliéner ce bien pendant un certain temps sous peine de nullité de la donation ou du legs. M. Huc se montre ici plus sévère que la jurisprudence, et, suivant nous, c'est à tort. S'il est vrai qu'on ne peut frapper une chose d'inaliénabilité absolue, ni rendre une personne incapable d'aliéner, la loi n'a pourtant pas défendu de faire une donation ou un legs sous condition résolutoire. Je puis léguer, par exemple, un immeuble à un de mes parents avec cette condition que si ce parent n'habite plus dans dix ans la commune où est situé cet immeuble le legs sera nul. Pourquoi alors ne pourrais-je pas léguer le même immeuble au même parent en y mettant la condition que si le légataire aliène l'immeuble avant dix ans le legs sera nul? Ce n'est ni rendre l'immeuble inaliénable en lui-même ni frapper le légataire d'incapacité; c'est simplement apposer à ma libéralité une condition qui n'est pas illicite : il est évident, en effet, que cette condition n'est pas plus contraire à la libre circulation des biens que celle du premier legs n'est contraire à la liberté individuelle. Après avoir fixé les principes qui régissent la cession et la transmission des créances, M. Huc poursuit l'étude de son sujet d'après les textes du code, en les rapprochant tantôt du droit romain, tantôt des lois étrangères. Il ne laisse de côté aucune des difficultés qui se sont élevées dans la jurisprudence, en sorte que son livre ne sera pas moins utile aux praticiens qu'aux hommes de science.

4. — Nous passons maintenant à un petit volume dont l'utilité n'est également guère contestable. On peut même s'étonner que l'idée de composer un manuel à l'usage des gens qui ont à faire leur testament ne soit pas venue plus tôt. Quel acte plus grave que le testament! Et quel acte qui exige plus de mystère! Que de testateurs ont été tourmentés dans leurs derniers jours par suite de l'indiscrétion d'un témoin appelé à la rédaction de leurs dernières volontés! M. Berton a donc bien raison de conseiller à tous ceux qui savent écrire de rédiger

l'illustre auteur du *Cours de code civil,* il n'a pas non plus le ton rogue, les allures cassantes du professeur belge Laurent; sa manière simple, naturelle et concise, se rapproche de celle de Pothier. Mais ce qui vaut mieux encore que le style, c'est le sens droit, c'est l'esprit juridique, et sous ce rapport M. Guillouard ne le cède à aucun autre. Son dernier volume, sur le contrat de société, en fournit de nouvelles preuves. Sur l'importante question de savoir si les sociétés civiles constituent des personnes morales, M. Guillouard se prononce pour la négative. Il montre que les rédacteurs du code n'ont pas entendu déroger au principe ancien d'après lequel une personne morale ne pouvait se constituer sans l'autorisation du souverain. « L'on ne se peut assembler pour faire corps de communauté, disait le vieux Loisel, sans congé et lettre du Roi. » Mais, tout en constatant que la loi est ainsi, M. Guillouard proteste contre cette doctrine césarienne, soigneusement conservée par les légistes de l'ancien régime et recueillie avec empressement par nos modernes jacobins. Il déclare que la règle du code espagnol de 1889, qui accorde à toute société « dont les statuts sont publics » la personnalité morale, est bien préférable au système de notre code civil. « Les associations dans lesquelles on se réunit pour prier Dieu, dit-il encore, pour faire la charité, pour hâter le développement des sciences ou des lettres, devraient être considérées comme des sociétés et régies par les lois du contrat de société. L'intelligence et l'activité de l'homme n'ont pas pour but unique la perspective d'un lucre, Dieu merci! Et puisque l'association centuple les efforts individuels, en même temps qu'elle est en harmonie avec les efforts du cœur humain, nous croyons que le législateur devrait reconnaître comme une société, avec tous les effets que la loi y attache, toute réunion d'hommes poursuivant un but licite, la prière ou la spéculation, la charité ou l'industrie, l'avancement des sciences ou le développement des arts. » Nous signalerons, à la fin du *Traité du contrat de société,* deux appendices qui constituent eux-mêmes deux petits traités sur des sujets très importants en pratique et peu étudiés jusqu'ici par les jurisconsultes. Le premier concerne les *Sociétés minières;* le second est relatif à la *Communauté* résultant de l'indivision.

3. — A côté et sur la même ligne que les ouvrages de M. Guillouard, nous placerons le *Traité théorique et pratique de la cession et de la transmission des créances,* par M. Théophile Huc. L'auteur, ancien professeur de la Faculté de droit de Toulouse, actuellement conseiller à la cour de Paris, s'est déjà fait connaître par une étude sur le code civil italien comparé au code civil français. La cession, la transmission des créances, qui fait le sujet de son nouvel ouvrage, est sans contredit l'une des matières les plus délicates et les plus ardues du droit civil. Cette ma-

de remarque. Autrefois en France, sauf dans les provinces du midi où le régime dotal romain s'était conservé, les femmes pouvaient librement se ruiner pour leur mari. Mais on cherche à les entraver dans cette liberté. L'inaliénabilité du régime dotal, malgré les réclamations qu'elle soulève, a pénétré dans les pays qui ne connaissaient autrefois que la communauté. Et le législateur, à son tour, comme nous venons de le voir, veut que les femmes n'abdiquent leurs sûretés hypothécaires qu'à bon escient. On disait dans la Rome de la décadence : « Il importe à la république que les femmes conservent leurs dots, » afin qu'elles puissent se remarier et donner de nouveaux enfants à la patrie. N'en sommes-nous pas là, nous aussi ?

Droit commercial. — 8. — Arrivant au droit commercial, nous rencontrons d'abord le troisième volume de l'excellent traité de MM. Ch. Lyon-Caen et L. Renault. On sait que cet ouvrage est une nouvelle édition, très amplifiée, du *Précis de droit commercial* des mêmes auteurs, auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Wolowski, et qui jouit d'une grande autorité devant les tribunaux. Cette nouvelle édition comprendra huit volumes. Le premier traite des actes de commerce, des personnes ayant la qualité de commerçant et de la juridiction commerciale. Le second est consacré tout entier aux sociétés commerciales. Le troisième volume, qui vient de paraître, comprend les règles générales des contrats commerciaux et les règles spéciales de la vente, du gage, du contrat de commission et du contrat de transport. Malgré le développement considérable qui lui est donné, l'ouvrage de MM. Lyon-Caen et Renault garde de sa première forme un caractère de sobriété et de précision qui le rend très commode à consulter en pratique. Les auteurs n'ont nullement délayé dans la nouvelle édition ce qu'ils avaient résumé dans la première : leurs additions se rapportent beaucoup plus à des matières nouvelles qu'aux sujets déjà traités. Tout en mettant leur ouvrage au courant des dernières décisions de la jurisprudence, ils ont jugé avec raison qu'il avait besoin d'être complété, notamment sous le rapport de la législation comparée et du droit international. Ils ont de plus fait rentrer dans leur cadre certaines matières qui, bien que n'étant pas réglées en France par le code de commerce ni même par une loi quelconque, n'en tiennent pas moins aujourd'hui une grande place dans les relations commerciales. De tous nos codes, en effet, le code de commerce est certainement le plus arriéré. Il date de 1807, et que de choses ont changé depuis ce temps-là ! En ne parcourant que le troisième volume du traité de MM. Lyon-Caen et Renault, nous trouvons successivement les ventes à prime, les avances sur titres faites par la Banque de France et par le Crédit foncier, les dépôts effectués dans les magasins généraux, les transports par chemins de fer ou

par colis postaux, toutes choses que les rédacteurs du code de commerce ne soupçonnaient pas ! sans parler du télégraphe et du téléphone, dont le droit commercial est bien obligé aussi de s'occuper, à raison du rôle important que ces moyens de correspondance jouent maintenant dans les transactions. A tous ces sujets se rattachent de nombreuses questions juridiques dont la solution est d'autant plus délicate que l'interprète n'est souvent guidé par aucun texte. MM. Lyon-Caen et Renault, dans leurs opinions, sont généralement d'accord avec la jurisprudence ; quelquefois, cependant, ils s'en séparent. Ainsi, d'après la jurisprudence, le droit à la franchise de trente kilogrammes de bagages pour chaque personne qui voyage en chemin de fer est incessible, et le voyageur qui emprunte le billet d'un autre pour n'avoir pas un excédent de bagages commet une contravention. MM. Lyon-Caen et Renault soutiennent, au contraire, qu'il n'y a là ni une contravention ni même une cause de dommages-intérêts pour la compagnie, car, disent-ils, tout droit est cessible tant qu'une loi n'en a pas prohibé la cession. Cette opinion, toutefois, nous paraît difficile à concilier avec la décision, généralement admise, d'après laquelle le coupon de retour d'un billet d'aller et retour est incessible. Dans l'un et l'autre cas, il nous semble que l'incessibilité doit ou non résulter du contrat qui intervient entre le voyageur et la compagnie.

9. — Nous disions tout à l'heure que notre code de commerce français est maintenant bien arriéré. Il est aussi un des plus anciens. Beaucoup de pays ont, dans ces derniers temps, compris la nécessité de refondre leurs législations commerciales. L'Espagne est de ce nombre. Son nouveau code de commerce, promulgué le 22 août 1885, est plus étendu et plus complet que le nôtre. Il contient notamment des règles sur les compagnies de chemins de fer et de travaux publics, sur les sociétés de crédit foncier et de crédit agricole, sur les divers contrats d'assurance, sur les effets au porteur. La traduction de ce code, que vient de donner M. Henri Prudhomme, dans la collection de codes étrangers publiée par la maison Pedone-Lauriel, est accompagnée de renvois, sous chaque article, aux codes de commerce français, belge, italien, portugais, allemand, hollandais, roumain et chilien. Elle est de plus précédée d'une intéressante introduction.

10. — En France, si l'on n'a pas revisé l'ensemble du code de commerce, on en a du moins modifié quelques parties. Une loi du 11 avril 1888 a notamment réformé deux articles qui sont d'une application incessante et que tout le monde est intéressé à connaître. Ce sont les articles 105 et 108, qui régissent la livraison des objets transportés par toute espèce de véhicules. D'après l'ancien article 105, le destinataire qui avait reçu l'objet transporté et payé le prix de la voiture n'était

admis à faire aucune réclamation contre le voiturier. Cette disposition datait de 1807 ; elle était bonne pour nos pères, qui recevaient quelques paquets de loin en loin et avaient le temps de les vérifier en présence du voiturier qui les avait amenés. Mais elle était invoquée par les compagnies de chemin de fer, et dans les conditions où se font actuellement les livraisons dans les gares ou à domicile, la vérification immédiate de l'état des colis est souvent impossible pour le destinataire. Sur les instances réitérées du commerce et malgré l'opposition des compagnies, l'article 105 a donc été modifié. Aujourd'hui le destinataire a trois jours, à partir de celui de la réception, et non compris les jours fériés, pour dénoncer les avaries ou pertes partielles, soit par acte d'huissier, soit par lettre recommandée. Le nouvel article 108 lui accorde un an pour se plaindre du retard dans le transport, et cinq ans pour réclamer contre tout autre préjudice, notamment contre les erreurs de tarification. On trouvera l'explication très détaillée de ces nouvelles dispositions dans le *Commentaire théorique et pratique de la loi du 11 avril 1888*, que vient de publier M. Guillaume Poulle.

11. — Les deux ouvrages que nous allons maintenant signaler n'intéressent que les possesseurs de valeurs de bourse, et, hélas ! ce n'est pas le plus grand nombre. Le *Traité du contentieux des transferts*, par M. Gustave Duvert, s'adresse plus spécialement aux agents de change, banquiers, notaires et chefs du contentieux des sociétés financières. Cet ouvrage est le résultat de l'expérience acquise par l'auteur en qualité de fondé de pouvoirs et d'associé d'agents de change, pendant plus de trente années. Il prévoit les différents cas dans lesquels il y a lieu à transfert, indique les conditions auxquelles est soumise l'opération et donne les formules des procurations et autres actes qu'elle nécessite.

12. — Le *Code des valeurs à lots*, de M. Maurice Dumont, est un petit ouvrage curieux à plus d'un titre. Il contient, avec les textes législatifs et les décisions de la jurisprudence, beaucoup de renseignements historiques et financiers peu connus sur les emprunts à lots, dont le nombre a tant augmenté depuis quelques années. L'obligation à lots est devenue, dit M. Leroy-Beaulieu, pour les populations des villes, « ce que le lopin de terre est pour le paysan, l'épargne rendue attrayante et idéale en faisant appel non seulement à la raison, mais à l'imagination. » Les valeurs à lots méritent pourtant le reproche qui leur a été fait par M. Labbé, celui de développer des désirs immodérés et de faire entrevoir des espérances qui ne sont le plus souvent que des déceptions. Une multiplication excessive de ces valeurs serait funeste pour un pays. A la suite du travail de M. Dumont se trouve une notice par M. Lucien Louvet, ancien élève de l'École centrale, sur *les Procédés de tirages ;* elle est accompagnée de figures. Le volume con-

tient encore une étude assez étendue de M. Dumont sur la question de *l'Attribution de l'indemnité d'assurance sur la vie.* C'est un bon résumé des difficultés que soulève l'assurance sur la vie faite par un père de famille au profit de sa femme et de ses enfants. La jurisprudence française en cette matière est encore bien incertaine et trop peu favorable, en certains cas, à la prévoyance du père de famille.

Droit pénal. — 13. — En droit pénal, nous n'avons à parler que d'un seul ouvrage : *L'Accusé devant la loi pénale de France*, par M. Henri Marcy, avocat, ancien magistrat, conseiller d'arrondissement de Nice. L'auteur compare notre organisation judiciaire et notre procédure criminelle à celles des autres pays de l'Europe, principalement de l'Italie et de l'Allemagne, et il constate, presque sur tous les points, notre infériorité. Il faut répéter ici ce que nous disions pour le droit commercial : nos codes ont vieilli. Tandis que nous nous attardions dans un chauvinisme béat, les autres peuples ont marché, et s'ils ont pris dans nos institutions ce qu'elles avaient de bon, ils ont eu soin généralement d'en éliminer ce qui est défectueux. Que de défectuosités surtout dans le sytème de nos juridictions pénales, depuis le juge de paix, magistrat en titre, mais en réalité fonctionnaire amovible et trop souvent agent politique, jusqu'au jury de la cour d'assises, choisi arbitrairement, sans publicité, sans contrôle et sans aucunes conditions d'aptitude! Et néanmoins, en ce qui concerne le jury, nous sommes de l'avis de M. Marcy : il vaut encore mieux, tel qu'il est, que ces tribunaux correctionnels qui expédient les condamnations à tant par heure, sans prendre la peine d'entendre les témoins et presque toujours sans délibération sérieuse. Si encore, avant de comparaître devant de tels juges, le prévenu avait les moyens de préparer sa défense! Mais non, il n'est le plus souvent cité que trois jours d'avance, et quand il est détenu, ce n'est qu'au dernier moment qu'il peut se faire assister d'un défenseur. Et quel arbitraire effrayant en matière d'arrestation et de détention préventive! Quel abus des interrogatoires, transformés par certains juges d'instruction en de véritables tortures morales pour les accusés! M. Marcy n'est certes pas le premier à dénoncer tous ces abus : il le fait, d'ailleurs, sans acrimonie, sans parti pris de dénigrement, avec des circonlocutions et des précautions oratoires que, quant à nous, nous trouvons excessives. Mais pourquoi faut-il que ces mêmes abus puissent toujours être dénoncés? Pourquoi faut-il que, dans un pays où il se fait tant de lois, les plus nécessaires restent toujours à faire?

Droit administratif. — 14. — Si notre droit pénal laisse tant à désirer, notre droit administratif ne vaut guère mieux. Il ne faut pour s'en convaincre que lire la consciencieuse étude que M. Geisweiler vient de consacrer à la *Commission départementale.* Cette institution est due,

comme on sait, à la loi du 10 août 1871 sur les conseils généraux, la fameuse loi que l'Assemblée nationale votait placidement pendant que la Commune ensanglantait et brûlait Paris. D'après M. Waddington, qui en fut le rapporteur, « l'organisation et les attributions de la commission départementale forment le sujet le plus important de la loi et en constituent la principale originalité. » S'il en est ainsi, la loi elle-même ne serait guère importante et manquerait totalement d'originalité. Car il est difficile d'imaginer rouage plus insignifiant que cette commission départementale, dépourvue de toutes attributions sérieuses. Elle fonctionne depuis vingt ans, et des conseillers généraux, qui font eux-mêmes partie de la commission de leur département, sont encore à se demander à quoi elle sert. « C'est que, comme le dit très bien M. Geisweiler, nous n'avons qu'une forme d'administration mixte, bâtarde, hybride. Ce n'est plus la centralisation rigoureuse, mais puissante. Ce n'est pas encore le *Self Government* libéralement octroyé; mais un compromis entre les deux systèmes, » et un compromis qui fait toujours la part fort belle à la centralisation. On trouvera dans l'ouvrage de M. Geisweiler un exposé comparatif des institutions administratives des autres pays de l'Europe, et l'on y verra que partout ailleurs la vie provinciale est plus active qu'en France.

15. — Une autre loi hybride, moitié libérale et moitié restrictive, c'est la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels. De plus, c'est une loi fort mal rédigée. Quelle est exactement la nature des syndicats ? Dans quelle mesure ont-ils la personnalité civile? Peuvent-ils recevoir des dons et legs ? Ces questions essentielles sont laissées dans une regrettable indécision par cette loi. Elles sont examinées et fort bien appréciées par M. Charles César-Bru dans un mémoire intitulé : *Les Syndicats professionnels et leur personnalité civile*, et qui a été justement couronné par la Faculté de droit de Toulouse. Ce travail mérite d'être recommandé spécialement aux personnes qui s'occupent de la fondation ou de la direction des syndicats. M. César-Bru n'est ni un détracteur ni un partisan enthousiaste de ces nouvelles associations. Il les étudie avec intérêt, sans doute, mais aussi avec indépendance et impartialité. Il s'élève contre cette erreur, trop répandue, qu'une institution peut par elle-même avoir d'heureux effets, indépendamment des qualités des hommes qui la mettent en œuvre. « Pour que les syndicats, dit-il, soient chose utile au paysan, à l'ouvrier, au patron, au commerçant, il les faudrait assis sur des convictions sincères, capables de longue durée, sur des sentiments réels de solidarité étroite, sur la foi à l'association. »

Droit fiscal et notarial. — 16. — Plus les dépenses publiques augmentent, plus le socialisme d'État se développe, plus aussi le droit fiscal acquiert d'importance, et plus en même temps il se perfectionne,

se raffine et devient une science étendue et compliquée. En dehors du cercle des fonctionnaires qui sont obligés de l'étudier par profession, cette science est peu connue ; il devient pourtant de plus en plus nécessaire de la connaître, afin de pouvoir se défendre contre les exigences toujours croissantes du fisc. En Belgique, il y a quelques années, l'assemblée générale de la Fédération des avocats a réclamé avec instance l'introduction du droit fiscal dans le programme du doctorat en droit, et une loi du 10 avril 1890 sur l'enseignement supérieur a, en effet, compris parmi les matières de l'examen pour l'obtention de ce grade « les éléments des lois fiscales qui se rattachent au notariat. » C'est d'abord pour fournir aux étudiants belges le moyen de préparer cette partie de leur examen qu'un savant professeur de l'Université de Louvain, M. Adolphe Maton, a entrepris la publication d'un ouvrage sur les *Principes du droit fiscal.* Cet ouvrage formera deux volumes. Le premier, qui vient de paraître, contient l'exposé méthodique des principes généraux sur le timbre, l'enregistrement, les mutations par décès, les droits de greffe et d'hypothèques. Le second volume sera consacré à l'étude des divers actes et faits juridiques soumis aux droits. Le droit fiscal belge diffère peu du nôtre ; il a aussi sa base dans la loi du 22 frimaire an VII. C'est pourquoi l'ouvrage de M. Maton peut être recommandé même à ceux de nos compatriotes qui ont à faire une étude spéciale de cette branche du droit. Nous ne connaissons pas en France d'ouvrage du même genre qui réunisse au même degré l'ordre et la clarté dans l'exposition, la sûreté dans la doctrine et l'intime combinaison de la théorie et de la pratique. En même temps qu'il se développe, le droit fiscal tend à se déformer. Nous en savons quelque chose actuellement en France, où l'on s'efforce d'en faire un moyen de persécution contre les associations religieuses. Le moment est donc opportun pour en rappeler les vrais principes, et à ce point de vue-là encore l'ouvrage de M. Maton mérite d'attirer l'attention.

17. — C'est encore de Belgique et presque de la même source que nous vient le *Traité des honoraires des notaires,* par M. Aristide Maton, secrétaire de la rédaction de la *Revue pratique du notariat belge.* La tarification des honoraires des notaires est une question à l'étude, en Belgique comme en France. Tous ceux que cette question intéresse consulteront avec fruit le traité de M. Aristide Maton ; ils y trouveront l'analyse et l'appréciation des opinions des auteurs et des décisions de la jurisprudence, tant belge que française ; ils y trouveront aussi en appendice la reproduction des tarifs adoptés par la plupart des chambres de notaires de Belgique.

18. — Tandis que l'ouvrage qui précède s'adresse plus particulièrement aux notaires, la brochure de M. J. Gaure, avocat, intitulée : *Les*

Tarifs des notaires et les frais accessoires des actes notariés, est, au contraire, destinée à tous ceux qui ont besoin du ministère des notaires. Elle a pour but, dit son auteur, de faire connaître « les moyens autorisés par la loi pour obtenir une liquidation rapide et équitable des honoraires qui sont dus à ces officiers ministériels. » Mais alors il nous semble que c'est à ces derniers plus encore qu'à leurs clients qu'elle peut rendre service... En tout cas, elle contient un assez bon résumé des règles légales sur la rémunération des actes notariés.

MAURICE LAMBERT.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, 1792-1793,* par LÉONCE KREBS, chef d'escadron d'artillerie, et HENRI MORIS, archiviste des Alpes-Maritimes. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 400-CLV p., 15 fr. — 2. *La Trahison de Dumouriez,* par ARTHUR CHUQUET. Paris, Cerf, 1891, in-12 de 240 p., 3 fr. 50. — 3. *Lettres d'un chef de brigade,* publiées et éclaircies par le capitaine M.-A. D'HAUTERIVE. Paris, Baudouin, 1891, in-8 de 204 p., 3 fr. — 4. *Rosbach et Iéna, recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle,* par le baron COLMAR VON DER GOLTZ, traduit par le commandant CHABERT. Paris, W. Hinrichsen, 1890, in-8 de 480 p., 10 fr. — 5. *Les Drapeaux prussiens des 16e et 61e régiments d'infanterie, pris à Rezonville et à Dijon, documents inédits précédés d'une notice sur les trophées de guerre,* par J. LEDEUIL D'ENQUIN. Paris, Dubois, 1891, 48 p., 2 fr. — 6. *Causeries militaires,* par le général THOUMAS, 2e et 3e séries. Paris, Plon et Nourrit, 1890 et 1891, 2 vol. in-12 de 376 et 322 p., 7 fr. — 7. *Épisodes de la vie de garnison à Lille (1743-1750).* Lille, Quarré, 1891, in-12 de 30 p. — 8. *Les Héros de Camaron,* par l'abbé LANUSSE, aumônier de l'École militaire de Saint-Cyr. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 230 p., 3 fr. 50. — 9. *Histoire de La Tour d'Auvergne,* par PAUL PINEAU. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-8 de 164 p., 3 fr. — 10. *Le Général de La Moricière, sa vie militaire, politique et religieuse,* par ÉMILE KELLER. Paris, Haton, 1891, 2 vol. in-12 de 420-416 p., 7 fr. — 11. *Le Général Faidherbe,* par I.-M. BRUNEL. Paris, Delagrave, 1891, gr. in-8 all. de 341 p., illustré, 10 fr. — 12. *Garibaldi, 1807-1882. La République romaine, les Mille, l'Armée des Vosges,* par le général BORDONE. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 464 p., 3 fr. 50. — 13. *Souvenirs d'un grenadier, étapes et garnisons du Berry en Alsace,* par A. LAISNEL DE LA SALLE. Paris, Savine, 1891, in-12 de 268 p., illustré, 3 fr. 50. — 14. *Souvenirs du régiment, croquis militaires,* par le capitaine TIC. Paris, 8, rue François Ier, 1891, in-12 de 256 p. — 15. *Les Chasseurs à pied (Isly, Sidi-Brahim, Sébastopol, Solférino, Extrême-Orient),* par le lieutenant RICHARD. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, gr. in-8 de 508 p., 10 fr. — 16. *La Nation armée, organisation militaire et méthodes de guerre modernes,* par le colonel baron COLMAR VON DER GOLTZ, 4e édition, refondue et corrigée. Traduit par MONET, capitaine d'infanterie. Paris, Westhausser, 1891, in-8 de 554 p., 8 fr. — 17. *Du Rôle social de l'officier dans le service militaire universel.* Paris, Perrin, 1891, in-12 de 64 p., 0 fr. 50. — 18. *L'Armée française, 1870-1890,* par le capitaine HENRI CHOPPIN (CHARLES DELACOUR). Paris, Savine, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Armée,* par AUGUSTIN DEYDIER. Paris, Savine, 1891, in-12 de 138 p., 2 fr. — 20. *La Belgique livrée à l'Allemagne (1886-1891),* par FOUCAULT DE MONDION. Paris, Savine, 1891, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 21. *La Guerre imminente (défense du territoire),* par le lieutenant-colonel HENNEBERT. Paris, Kolb, 1890, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Europe actuelle et la prochaine guerre,* par P. RUGGERI, traduit de l'italien par J. POGGI, sous-lieutenant au 14e de ligne. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Art de combattre.* Traité de tactique positive écrit en langue usuelle et faisant connaître l'esprit des opérations militaires, ainsi que les procédés matériels d'attaque et de défense des troupes

en campagne, par le lieutenant-colonel Omégoa. Paris, Librairie illustrée, 1891, gr. in-8 de 676 p., illustré de plus de 350 gr., 25 fr. — 24. *Trois conférences sur la tactique,* par le colonel T. Robert. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-8 de 110 p. avec carte, 5 fr. — 25. *Le Combat d'infanterie,* par Émile Keller. Besançon, Paul Jacquin, 1891, in-8 de 40 p. — 26. *La Cavalerie en liaison avec l'infanterie,* par Un Officier de cavalerie. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-8 de 16 p., 0 fr. 50. — 27. *Maximes, instructions et conseils pour la cavalerie, tirés des grands généraux et des meilleurs écrivains militaires,* par Gustave Marchal. Paris, Dubois, 1891, in-18 de 142 p., 2 fr. — 28. *Les Théories dans les chambres,* par le commandant A. Heumann. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, 5e édition, 2 vol. in-18 cartonnés de 192-320 p., 2 fr. — 29. *Dictionnaire de recrutement,* par J. Saumur, lieutenant de recrutement. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 568 p., 10 fr. — 30. *Almanach-annuaire de l'armée française pour 1891.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-18 cart. de 272 p., 0 fr. 60.

1. — L'histoire des *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution* que le commandant Léonce Krebs, de l'état-major de l'armée, et M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, ont écrit pour la période de 1792 à 1793, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, doit être placée en tête de notre revue de l'histoire militaire, aussi bien par la date que par l'importance, l'intérêt du sujet traité, le profit que retireront de sa lecture spécialement les militaires. Si d'une manière générale les études historiques sont utiles aux officiers, pour ceux appelés à agir en pays de montagnes elles sont indispensables. Dans les Alpes notamment, les phénomènes météorologiques et les accidents topographiques ont une importance telle que l'industrie moderne, malgré tous ses progrès, n'a pu en triompher complètement et imprimer à la guerre le caractère nouveau qu'elle tend à prendre en pays de plaines. L'effectif des troupes, en montagne, est limité par suite de la pénurie des ressources locales, du petit nombre et du faible rendement des voies de communication, routes et chemins de fer. L'augmentation de la portée et de la précision des armes est, en partie, annulée par l'étendue des terres inaccessibles, la multiplicité et la diversité des couverts, bois, rochers, ravins. Les armées seront donc aujourd'hui, sur la frontière franco-italienne, dans des conditions assez peu différentes de celles où elles étaient au siècle passé. L'histoire de MM. Krebs et Moris a donc pour but non pas de présenter aux lecteurs uniquement un récit de faits curieux et intéressants, elle leur offre en même temps une narration pleine d'enseignements pour l'avenir : la leçon de demain écrite avec les événements du siècle dernier. Les deux écrivains, dont l'un est un ancien officier d'état-major estimé dans l'armée pour la justesse de ses appréciations et ses qualités militaires, l'autre, un chercheur laborieux, ont compulsé, pour mener à bien leur travail, non seulement tout ce qui avait été écrit sur la matière, mais encore une foule de documents inédits d'une haute valeur historique. D'un côté, ils ont fouillé les archives historiques de la Guerre, celles de la section tech-

nique du génie, du ministère des affaires étrangères et du département des Alpes-Maritimes ; de l'autre, ils ont soumis à une longue et minutieuse investigation des papiers de la plus haute importance rassemblés par l'officier du génie sarde Alziari de Malausséna, qui prit part à toutes ces campagnes et mourut à Breil (Alpes-Maritimes) en 1811, au moment où il commençait à en rédiger l'histoire. Les auteurs, sachant bien que le détail des opérations de la guerre de montagne réside dans le détail de ces opérations, ont été souvent minutieux, et une façon d'agir qui aurait été ailleurs à blâmer, ne leur vaudra ici que des éloges; il est regrettable seulement que la carte annoncée pour le tome second, en préparation, n'ait pas été jointe à ce premier volume. Le tome I, le seul qui ait encore paru, relate, comme nous l'avons dit, les événements de 1792 à 1793 : il comprend donc la conquête de la Savoie, l'occupation du comté de Nice, les expéditions d'Oneille et de Sardaigne, les attaques de l'Authion, les opérations de l'armée des Alpes, les sièges de Lyon et de Toulon. A lire très attentivement le chapitre II, très net et bien résumé, intitulé : *les Armées;* le portrait de l'armée française à cette époque est un tableau vivant qui laissera dans l'esprit de quiconque l'aura parcouru une impression durable et salutaire. Quant aux opérations militaires mêmes, elles sont décrites avec lucidité, bien présentées, généralement bien groupées. Il fallait s'attendre à voir l'apparition de documents nouveaux rectifier quelques idées erronées et mettre à néant quelques légendes : l'événement ne manque pas de se produire ici. Jomini et la plupart des généraux de la Révolution qui ont écrit sur la campagne dans les Alpes, notamment Masséna, Roguet et Thaon de Revel, nous apparaissent aujourd'hui comme ayant donné, çà et là, quelque petite entorse à la vérité ; mais quel est l'auteur de Mémoires qui n'en a fait autant, quand sa personnalité et ses talents sont en jeu ? L'ouvrage de MM. Krebs et Moris nous paraît digne de fixer l'attention de quiconque s'occupe de l'histoire, militaire ou générale.

2. — *La Trahison de Dumouriez,* de M. Arthur Chuquet, nous donne beaucoup plus que ne nous le promet le titre ; en somme, c'est toute la vie militaire du général, depuis 1793 jusqu'au moment où il fit défection, que nous raconte l'auteur. Bien que M. Chuquet n'ait jamais fait partie de l'armée, que nous sachions, il s'est fait une spécialité des questions militaires, et, si souvent le pourquoi des choses lui échappe, il faut lui reconnaître un réel talent à les exposer. Son nouveau volume fera bien connaître l'homme, sympathique au fond, qui était moins fait pour la politique que pour la guerre et que perdirent les circonstances plutôt que ses propres actes. L'ouvrage fourmille de détails curieux, d'anecdotes prises çà et là, soit dans des publi-

cations peu connues, soit dans certains documents inédits heureusement exhumés, et donne la note vraie sur le personnage qu'il met en lumière. En somme, il ressort une fois de plus de cet ouvrage un fait déjà avéré, à savoir combien fut fatale à notre pays l'immixtion de l'élément civil dans les affaires militaires aux débuts de la Révolution. C'est là une vérité déjà connue sans doute, mais qu'il est bon de se rappeler en notre temps où l'on serait peut-être tenté de revenir à une situation qui ne nous a valu que des désastres.

3. — Les *Lettres d'un chef de brigade,* publiées par le capitaine d'Hauterive, appartiennent à cette catégorie de mémoires qui donnent plutôt la physionomie des événements que leur trame même et leur narration suivie. Leur auteur, Jules-Alexandre Léger-Boutroüe, né à Chartres en 1760, avait servi de 1778 à 1780 dans Rohan-Soubise Infanterie et avait troqué le fusil pour la plume de clerc de notaire quand la Révolution le prit à son étude pour en faire un aide-major de la garde nationale de La Ferté-Bernard, près du Mans. Lieutenant le 15 juin 1792, chef de bataillon le 17 décembre de la même année, il fut nommé chef de la 65e demi-brigade au printemps suivant, devint colonel du 56e régiment de ligne le 30 octobre 1803, et fut mortellement frappé à Caldiéro le 30 novembre 1805. Il avait quarante-cinq ans et était le plus ancien colonel de l'armée. Ses lettres, qu'il écrivait à son frère le conventionnel, ne constituent en réalité que des documents de second ordre; mais on y trouve des détails intéressants. La misère de ce pauvre colonel fait tout d'abord peine. Pas une lettre où il ne demande à son frère, à son père, à sa sœur quelque louis *en or,* car il y a toujours « plus de trois mois, plus de six mois qu'il n'a pas été payé. » Puis les choses s'arrangent : il a d'abord assez, puis il a le surplus; puis il thésaurise, enfin il achète des propriétés. Quand il est nommé officier de la légion d'honneur en juillet 1804, il fait le total de ses appointements, il arrive à 7,800 fr. sans compter 600 fr. de logement et le fourrage de trois chevaux, et il s'écrie : « Tu vois que tous les jours nous recevons de nouveaux bienfaits de notre Empereur ; » car cet ancien républicain, ce frère d'un régicide, est devenu fervent monarchiste depuis qu'il y trouve honneur et profit. La deuxième partie du livre de M. d'Hauterive est une collection de lettres de service trouvées dans le portefeuille du colonel Boutroüe, et dans lesquelles on rencontre quelques détails sur l'organisation intérieure des régiments, pendant la Révolution et l'Empire. Moins intéressante que la première au point de vue anecdotique, elle a plus de valeur documentaire et sera consultée avec fruit pour l'histoire militaire du commencement du siècle.

4. — D'une tout autre portée historique et philosophique est l'ouvrage du baron Colmar von der Goltz, *Rosbach et Iéna,* dont le com-

mandant Chabert du 20e chasseurs vient de nous donner une bonne traduction. Rechercher les causes de la décadence morale et tactique qui amenèrent la monarchie prussienne de son point culminant à sa ruine, démontrer qu'une armée doit travailler sans cesse et tendre sans relâche à se perfectionner si elle ne veut décliner et descendre, tel a été le but de l'auteur de *la Nation armée*. Il a traité son sujet — on devait s'y attendre — avec talent, et son livre demeure, non moins que le précédent, une œuvre remarquable dont la lecture s'impose non seulement à l'historien mais au philosophe et au penseur. M. von der Goltz, après des considérations générales sur la grande défaite de 1806, étudie les généraux qui la préparèrent et l'armée qui la subit ; puis, l'événement raconté, il remonte aux débuts du règne du père de Guillaume Ier et nous fait l'histoire de la monarchie et de l'armée prussienne pendant cette période qui fut véritablement désastreuse pour son pays. L'ouvrage est extrêmement intéressant. Il est curieux de noter qu'au moment où partout en Europe les militaires étaient en admiration devant la rigidité du soldat prussien, des Prussiens eux-mêmes, des généraux clairvoyants comme Bulow, Clausewitz ou Scharnhorst émettaient des doutes sur la valeur de ces procédés automatiques. Il est certain qu'à cette époque les successeurs de Frédéric II, en voulant perfectionner son œuvre l'avaient complètement fait dévier de ses principes : leurs soldats-mécaniques étaient nécessairement destinés à être battus. Ils l'étaient pour n'avoir pas compris que vaincus à Rosbach, les Français n'étaient pas voués irrémédiablement à la défaite. Faire fi de son ennemi n'est pas toujours un bon moyen d'en venir à bout : connaître, au contraire, les forces et la juste valeur de son adversaire est le meilleur système pour le terrasser. Il y a, dans ce dernier livre du baron von der Goltz, comme une vague inquiétude que l'armée prussienne de 1890 ne retombe dans les fautes de sa devancière : on y voit planer comme un malaise. Les réflexions sur le passé y prennent çà et là le ton de réprimandes pour le présent, de conseils pour l'avenir. M. von der Goltz redouterait-il que Sedan ne fût à une journée plus ou moins prochaine ce que Rosbach fut à Iéna ? On le dirait volontiers à lire certaines de ses pages.

5. — Avec la petite brochure de M. Ledeuil d'Enquin : *Les Drapeaux prussiens pris à Rezonville et à Dijon,* nous revenons à l'histoire purement narrative. Le récit de la prise de deux drapeaux prussiens en 1870 valait-il bien la peine d'en faire l'objet d'un volume à part ? Nous laissons au lecteur le soin de répondre. Toutefois, nous reconnaissons le sentiment patriotique qui a fait agir l'auteur : il est trop honorable pour que nous puissions le blâmer, même en nous tenant au seul point de vue littéraire.

pourtant nous sommes d'accord avec M. Pineau en estimant qu'aucun biographe n'a su encore mettre en pleine lumière cette figure vraiment extraordinaire de la fin du XVIIIe siècle. Et pourtant quel plus beau modèle pouvait s'offrir au crayon d'un peintre! Soldat, littérateur, linguiste, philosophe, s'étant préparé par de fortes études au difficile métier de conduire les hommes et de les guider sur le champ de bataille, modeste à un degré dont on ne connaît pas d'exemple dans l'histoire d'aucune nation, simple dans ses goûts, dans sa vie, grave et austère dans ses mœurs. La Tour-d'Auvergne fut véritablement un de ces types héroïques comme la légende seule paraît en pouvoir créer. Descendant d'une famille princière — par une petite porte à la vérité, mais une porte que la générosité du duc de Bouillon devait lui ouvrir toute grande — appelé aussi bien par sa naissance que par la solidité de son instruction, l'élévation de son caractère, l'austérité de sa vie, à parvenir aux situations les plus élevées, il ne consent jamais à porter autre chose que l'épaulette du capitaine. Désintéressé à l'excès, tantôt il refuse d'accepter la pension attachée à une distinction honorifique qu'il a gagnée sur le champ de bataille, tantôt il défend à son libraire de recevoir un prix quelconque pour son ouvrage des Origines gauloises, s'estimant trop payé « si ses concitoyens consentent à le lire; » un peu plus tard enfin, quand le premier consul lui décerne le titre de Premier grenadier de France, il se défend encore d'accepter une telle dénomination « qui sous aucun rapport, dit-il, ne peut lui appartenir. » Le lieutenant Pineau a su écrire sur La Tour-d'Auvergne un livre non pas complet sans doute, mais un livre attachant, empreint d'un patriotisme ardent et de qualités littéraires très réelles. La nouvelle histoire du premier grenadier de France est une de celles qu'on pourra mettre aux mains de notre jeunesse pour lui inspirer le culte de toutes les vertus.

10. — C'est encore une belle vie que celle dont M. Émile Keller nous donne le récit dans son étude sur le général de La Moricière. C'est celle d'un soldat, d'un chrétien, d'un Breton, toute semblable en ces trois points, d'ailleurs, à la vie de La Tour-d'Auvergne qui, lui aussi, avait été un catholique fervent. Nous ne parlerons pas longtemps de cet ouvrage de M. Keller qui est une seconde édition et dont la presse a fait jadis l'éloge qu'il méritait. Mais en un temps comme le nôtre, où les caractères sont rares, où la foi est tiède et timide, il est bon que des livres comme celui-là soient réédités pour être remis aux mains de la jeunesse. Elle y apprendra qu'en dépit des affirmations contraires la foi catholique est l'unique soutien qui permette à l'homme de ne point faiblir dans les rudes étapes de l'existence : elle y trouvera un modèle et un exemple.

11. — Nous tombons de haut en faisant le saut de La Moricière à

Faidherbe, dont M. Brunel vient de nous retracer la vie. Non pas que la physionomie de l'ancien commandant de l'armée du Nord n'ait, elle aussi, sa silhouette tranchée, mais comme les qualités morales sont là au-dessous de celles que tout à l'heure nous avons admirées ! L'ouvrage est divisé en deux grandes parties : *Faidherbe au Soudan; Faidherbe à l'armée du Nord.* La première, la plus intéressante et la plus vraie, nous raconte l'administration du général en Afrique et met bien en lumière les services signalés qu'il sut rendre au Soudan pendant les longues années de son commandement. Faidherbe fut là non seulement un chef intrépide, entendu, tenace, il fut encore un bon organisateur, un diplomate. La deuxième partie du livre de M. Brunel nous paraît inférieure. L'auteur, sans peut-être s'en rendre compte, a mis son héros sur un piédestal qui ne lui convient pas; sans tomber dans l'exagération d'en faire un grand homme de guerre, il attribue à la campagne de l'armée du Nord une importance qu'elle n'a point eue. L'histoire impartiale, l'histoire qu'on écrira dans cent ans, parlera sans doute autrement de Faidherbe. Ces exagérations mises de côté, nous dirons que l'ouvrage de M. Brunel, écrit dans une langue sobre et claire, est intéressant et bien fait. L'auteur a su traiter son sujet avec autant d'impartialité qu'en comportait une œuvre toute d'actualité.

12. — L'impartialité! voilà un éloge que nous ne saurions attribuer au livre du général Bordone : *Garibaldi.* Il fallait bien s'y attendre. L'histoire du siège de Rome et spécialement la campagne de 1859, où le moderne condottière se montra, devant le général Urban, d'une faiblesse désespérante, sont traités avec une désinvolture qui ne saurait en imposer aux gens un peu au courant de l'histoire militaire contemporaine. Au contraire, l'histoire des *Mille* nous a paru relatée avec vraisemblance et intérêt. Le livre, curieux en plus d'un point, doit donc être lu avec une grande circonspection; il n'en constitue pas moins, dans plusieurs de ses parties, un document d'une certaine valeur.

13.— Les *Souvenirs d'un grenadier,* de M. Laisnel de la Salle, forment un livre gai, plein d'humour, de jovialité, où ne manquent pas les pages sérieuses et bien pensées. Dans la gerbe considérable des publications ridicules dans lesquelles leurs auteurs ont la prétention peu fondée de nous raconter la vie militaire, nous avons eu plaisir à reconnaître que celle-là était écrite avec vérité et connaissance de cause, sans compter les qualités littéraires dont nous parlions tout à l'heure. De jolies illustrations ajoutent au mérite de ce volume qu'on peut mettre entre toutes les mains.

14. — Il est beaucoup moins amusant que son homonyme du théâtre de Labiche, ce capitaine Tic, qui nous donne aujourd'hui ses *Souvenirs du Régiment.* A vrai dire, nous ne pensions pas qu'on pût

vivre aussi longtemps de la vie militaire et la connaître aussi mal. La plupart des jugement portés par notre camarade sont erronés; certains sont malveillants — comme celui qui concerne les officiers sortant de Saint-Cyr, par exemple. L'ouvrage aurait été écrit par un ancien conditionnel que nous le comprendrions sans l'approuver, mais sortant de la plume d'un « capitaine, » il n'a pas d'excuse. Allons, mon cher camarade, vous vous êtes trompé, avouez-le.

15. — Le lieutenant Richard, qui a un galon de moins que le capitaine Tic, a écrit, sur *les Chasseurs à pied* un livre qui a certainement beaucoup plus de valeur que celui de son supérieur. Le sujet, il faut le dire, comportait par lui-même un immense intérêt, et l'histoire d'un corps qni peut inscrire sur son drapeau des noms comme ceux d'Isly, de Sidi-Brahim, de Sébastopol, de Solférino, ne saurait être banale. Mais un sujet, si intéressant qu'il soit, peut être mal traité et il faut malheureusement reconnaître que c'est là le plus souvent le cas dans les nombreux historiques de régiment qui ont été publiés jusqu'ici. M. Richard, nous nous plaisons à le reconnaître, a su se tirer plus brillamment de la tâche qu'il s'était donnée, et son livre revêt un intérêt général et des mérites littéraires qu'on est heureux de constater chez un écrivain militaire. L'auteur a su se garder d'un défaut trop commun aux historiques, celui de relater avec trop de détails les événements militaires dans lesquels le régiment ou bataillon, principal sujet du livre, a été acteur. Les faits sont rappelés ici tout juste pour y mettre en lumière la conduite de tel ou tel bataillon : les acteurs n'y sont point écrasés par les événements; ils y tiennent leur place, ni trop grande, ni trop petite sur le champ de bataille.

16. — Avec *la Nation armée* du baron Colmar von der Goltz, nous entrons dans un autre genre de publication. Nous avons eu l'occasion de signaler déjà ce travail d'un vrai mérite, dans lequel l'organisation militaire et les méthodes de guerre modernes sont exposées avec une hauteur de vues très remarquables. L'auteur s'y défend de donner des méthodes ou des principes immuables : il étudie la guerre d'aujourd'hui et décrit ses procédés actuels. Sans doute, ce livre soulèvera la discussion, et l'on ne saurait admettre toutes ses théories, mais il synthétise la guerre à la fin du XIXe siècle avec une netteté et une prévoyance, une prescience qu'on n'avait vues nulle part jusqu'ici.

17. — *Le Rôle social de l'officier dans le service militaire universel* contient, à côté d'excellentes idées, des erreurs et des appréciations hasardées. Dire qu'un grand nombre de jeunes soldats rapportent dans leurs familles un sens moral diminué, assurer que l'officier ne s'occupe pas de ses hommes, qu'il ne les connaît pas, qu'il ne se doute pas de son rôle d'éducateur moral, sont des affirmations que rien dans la réalité ne permet de formuler. A côté de cela, beaucoup

d'idées fortes, vraies, qui ont valu à ce travail une juste notoriété.

18. — On trouve également dans *l'Armée française,* du capitaine Choppin, beaucoup de bon grain et un peu d'ivraie. L'auteur qui voit juste la plupart du temps passe en revue les divers rouages de notre organisation militaire, et n'a pas de mal à en trouver soit les défauts soit les lacunes. Certains chapitres, en particulier celui du ministère de la guerre, des grandes manœuvres, des remontes, se recommandent d'une façon spéciale à l'attention des militaires et des hommes politiques. L'ensemble du livre, écrit avec une verve railleuse, une pleine connaissance du sujet, une expérience notoire du métier militaire, fait de cette publication une œuvre d'un fonds réel et sérieux.

19. — D'une portée moindre que le précédent est *l'Armée,* de M. Augustin Deydier, capitaine en retraite comme M. Choppin. L'auteur s'occupe également de notre organisation militaire et émet, à son sujet, des desiderata le plus souvent pratiques et émanant de l'expérience.

20. — Dans *la Belgique livrée à l'Allemagne,* M. Foucault de Mondion nous met au courant du traité secret qui, au cas d'une guerre franco-allemande, non seulement livrerait le passage aux troupes de l'Empire à travers la Belgique, mais associerait à l'invasion l'armée belge et son système de voies ferrées. M. Foucault de Mondion, qui a longtemps vécu à Berlin, est certainement très au courant de la question qu'il traite, et ses affirmations ne nous paraissent guère pouvoir être contredites. Ce qu'il raconte en particulier au sujet de l'état actuel de la gare de Dalheim à la frontière belge nous semble absolument probant pour sa thèse. Son livre, qui a fait déjà sensation, paraît être de ceux dont un gouvernement sage et prudent ne saurait faire fi : ce *caveant consules* est digne d'être entendu.

21. — Beaucoup moins sérieux nous apparaît le livre du colonel Hennebert : *La Guerre imminente.* L'auteur s'est fait, comme on sait, une spécialité des publications à sensation dans ce genre, mais la plupart sont écrites un peu à la légère, sans une étude suffisante du sujet. Dans le présent livre le colonel nous parle un peu de tout : de la politique, de la géographie, de la guerre, de la fortification. Tout cela nous semble assez mal digéré et très hasardé parfois.

22. — *L'Europe actuelle et la prochaine guerre,* de M. Ruggeri, traduction du sous-lieutenant Poggi, est une œuvre de plus de fond. L'auteur examine avec détail la situation militaire des principaux États du continent, étudie ces États aussi bien au point de vue moral que politique et social, et laisse deviner ses conclusions plutôt qu'il ne les formule. Les sympathies intimes de l'auteur ne sont peut-être pas de notre côté; cependant il ne les laisse pas trop voir. Les renseignements fournis par l'auteur sur les effectifs à mettre en ligne de part et

d'autre ne sont pas tout à fait au courant, cependant l'ouvrage est bon à lire et surtout à consulter.

23. — *L'Art de combattre,* du colonel Oméga, — pourquoi l'honorable lieutenant-colonel Trinquier dissimule-t-il sa personnalité sous un pseudonyme? — nous fait quitter le domaine de l'histoire ou de la politique militaire pour nous faire entrer dans la science pure. Ce gros et beau volume est un traité de tactique positive, écrit en langue usuelle, et qui par-là même sera accessible à bien des gens qu'aurait rebuté la forme aride des traités spéciaux et des règlements officiels. De toutes les connaissances militaires, celle qui doit être le plus particulièrement popularisée, c'est certainement la tactique; car dans les autres sciences de la guerre, dans l'administration, l'organisation, la stratégie, etc., les états-majors seuls s'occupent de la direction, et le plus grand nombre des soldats et des chefs inférieurs combattent et marchent sans comprendre, acteurs souvent inconscients des opérations qu'on leur fait exécuter. En tactique, au contraire, tout le monde prend une part active à l'action sanglante du combat. Soldats, officiers ou généraux, chacun contribue par son initiative individuelle à la réussite ou à l'insuccès de l'ensemble, et puisque tout citoyen armé peut avoir quelquefois la latitude de donner cours à son libre arbitre en campagne, il faut qu'il soit instruit, aussi bien que les chefs, des grandes vérités tactiques qui assurent la victoire lorsqu'elles sont intelligemment appliquées. Sans doute, la tactique doit être sue d'une façon différente par le soldat et par l'officier, car si elle est utile à tous deux, c'est à des degrés et avec des développements différents; mais, qu'importe : qui peut le plus, peut le moins, et s'il y a un inconvénient à ce que l'officier ne possède que les connaissances nécessaires au soldat, il n'y a que des avantages à ce que le soldat sache ce que doit connaître l'officier. Le colonel Trinquier, que ses études balistiques et ses travaux sur les armes de guerre ont mis doublement en vue dans l'armée, a entrepris la tâche d'écrire une œuvre de vulgarisation qui mît à la portée de tous la tactique, sans rien enlever à son étude de ce qui peut la rendre salutaire et féconde. Il nous paraît y avoir complètement réussi. Son livre est divisé en deux grandes parties et six chapitres principaux. Dans la première, l'auteur aborde successivement l'étude des armes offensives, celles des armes défensives et des moyens de préservation, enfin les manœuvres et les marches : ce sont ces trois éléments qu'il synthétise sous le nom générique d' « Éléments matériels de la guerre. » Dans la deuxième partie, intitulée : Coefficients tactiques abstraits, il étudie : 1° les qualités des troupes; 2° les combinaisons tactiques; 3° les méthodes de guerre aux diverses époques. *L'Art de combattre* est donc à la fois un ouvrage de lecture et un manuel d'étude.

24-25. — *Les Trois Conférences sur la tactique,* du colonel Robert, et *le Combat d'infanterie,* de M. Émile Keller, sont deux brochures qui, à des titres divers, devront attirer l'attention des officiers. L'ouvrage du chef d'état-major du XVIIe corps est beaucoup plus technique que le second ; cependant l'une et l'autre de ces études se recommandent par une grande clarté, une précision et une sûreté de doctrines très appréciables. Il nous suffira de signaler à nos camarades le nouvel ouvrage du colonel Robert, dont les publications précédentes ont été déjà si appréciées dans l'armée. Quant à l'œuvre de M. Keller, elle nous montre l'ancien député du Bas-Rhin sous un jour nouveau, qui fait honneur à la variété de ses connaissances ; peut-être serait-il bon de retourner ici le proverbe latin et de dire : *talis filius, talis pater.*

26-27. — Nous nous contenterons de signaler *la Cavalerie en liaison avec l'infanterie* comme une petite brochure intéressante, à laquelle nous reprocherons pourtant de traiter incomplètement le sujet. Principes, d'ailleurs, très vrais et très solides, mais pas assez démontrés. Aux *Maximes et instructions* pour la cavalerie, de M. Gustave Marchal, nous adresserons le même reproche. Il y a là de très bonnes choses, d'excellents conseils, mais en trop petit nombre. Bons petits ouvrages, néanmoins, que nos officiers liront certainement avec intérêt.

28. — *Les Théories dans les chambres,* du commandant Heumann, en sont à leur cinquième édition : c'est un éloge à faire de ce petit livre qui rend aux instructeurs, dans les corps de troupes, de très réels services ; mais ce n'est pas le seul. L'auteur ne s'est pas borné à initier le soldat aux connaissances théoriques de son métier ; il s'adresse à son moral, à son cœur, à son patriotisme ; il lui dit ce qu'est le courage, l'honneur, le désintéressement ; ce que sont, en un mot, les vertus nécessaires du soldat. A ce point de vue, les deux volumes du commandant Heumann ont une portée qui dépasse celle de la caserne : elles feraient très bien figure dans les écoles de jeunes garçons et y rendraient des services.

29. — Le *Dictionnaire de recrutement,* du lieutenant J. Saumur, est également une publication de valeur. A une époque où toute la population virile du pays est astreinte au service militaire, les questions d'organisation militaire, de recrutement, prennent une importance exceptionnelle, et il faut reconnaître que jusqu'ici nous n'avions point de traité complet en la matière. M. Saumur, auquel ses fonctions de lieutenant de recrutement donnent une compétence spéciale, a compris qu'il y avait là un vide à combler, et il l'a fait avec succès. Son travail embrasse l'ensemble de la législation sur la matière : on y trouve toutes les décisions du *Bulletin officiel de la Guerre* ou du *Journal militaire,* coordonnées, classées et mises à jour. Ce dictionnaire rendra de grands services aux officiers de recrutement et à tous

les militaires en général; mais il sera un aide encore plus précieux pour les maires et les nombreuses autorités civiles qui ont chaque jour à se prononcer sur des questions concernant le recrutement.

30. — Nous signalerons, en terminant, le petit *Almanach-annuaire de l'armée française,* publié par la maison Charles-Lavauzelle. On y trouve, au point de vue militaire, un nombre considérable de renseignements utiles, qui en font un précieux *vade-mecum.*

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

El Concilio III de Toledo. Edicion poliglota y peninsular en latin, vascuende, arabe, castellano, catalan, gallego y portuguès. Precedida de un prologo por don FRANCISCO JAVIER SIMONET y de un Estudio historico por el P. JUAN A. ZUGASTI, S. J. Madrid, Fortanet, 1891, in-4 de CXII-376 p. — Prix : 20 fr.

L'Espagne attendait avec une légitime impatience et va accueillir avec faveur l'édition polyglotte (embrassant tous les dialectes de la péninsule ibérique) des actes et des canons du troisième concile de Tolède. Ce concile a joué un rôle sans égal dans les annales du peuple espagnol : car c'est là que furent décrétés solennellement et acclamés avec enthousiasme l'unité religieuse du pays et son attachement à tout jamais au symbole catholique. Or, ce fait est le point de départ de la nationalité espagnole et de tout ce qu'elle a accompli de grand dans le monde. Avant cette date du mois de mai 589, le pays se fractionnait et s'émiettait; à partir de ce moment il devint un royaume fort et puissant. Le cimeterre musulman rompit, il est vrai, cette unité pour bien longtemps, mais elle se reforma plus tard grâce à l'attachement aux décrets de Tolède, et l'Espagne tint alors, pendant un demi-siècle, comme le sceptre du monde. C'est ce que se plaisent à établir avec un légitime orgueil national l'éditeur de l'ouvrage, M. Xavier Simonet dans son prologue, et le Père jésuite Zugasti dans une introduction historique.

Le retour treize fois séculaire en mai 1889 d'une date si mémorable devint l'occasion, sur tout le territoire espagnol, de solennités à la fois religieuses et littéraires, qu'on se plut à multiplier afin de mieux en raviver le souvenir au milieu des populations. Ce fut aussi pour perpétuer à jamais le double souvenir du décret de Tolède, et des solennités commémoratives de 1889 qu'on prit la résolution de publier l'édition monumentale des actes et des canons du troisième concile de Tolède, sur laquelle nous appelons en ce moment l'attention. Cette publication s'adresse à « toutes les Espagnes, » comme on disait autrefois : c'est pour cela que les actes du concile ne sont pas seulement reproduits dans leur texte original, mais aussi dans les autres langues qui ont servi autrefois à leur diffusion et à leur influence, et qui

peuvent de nouveau concourir au même but, s'il plaît à Dieu, dans un avenir plus ou moins éloigné. C'est le vœu de tous ceux qui ont contribué à cette belle publication. DOM FRANÇOIS PLAINE.

Cursus vitae spiritualis, auctore R. P. D. JOSEPH MOROTIO, congr. S. Bernardi O. C. Editio nova a Sacerdote Congr. S.S. Redemptoris adornata. Ratisbonne, Pustet, 1891, in-8 de XX-324 p. — Prix : 3 fr.

Ce traité de la vie spirituelle est un chef-d'œuvre. Il est court, substantiel, clair, intéressant et complet. Il prend l'âme au moment de sa conversion et la conduit par les trois étapes nommées voie purgative, voie illuminative et voie unitive à l'apogée de la perfection. Ces étapes forment les trois grandes divisions de l'ouvrage, mais la première occupe à elle seule plus de la moitié du volume; la troisième est la plus courte, la seconde tient le milieu. Écho fidèle de la doctrine des Pères, et spécialement de l'Ange de l'école, l'auteur ne procède pas par citations, il a fait sienne la doctrine qu'il expose; avant de l'écrire, il l'a méditée, pratiquée, enseignée; aussi il parle comme un maître et, grâce à la parfaite exactitude et à la clarté sereine qu'il apporte en toutes choses, il est un maître qu'on ne se lasse pas d'entendre et auquel on donne toute confiance.

Cet ouvrage se recommande à tous ceux qui se consacrent au ministère des âmes, à tous ceux qui s'y préparent; nous le signalons spécialement à l'attention des directeurs de séminaire. Publié pour la première fois au XVIIe siècle, ce manuel si utile, si bien fait, se trouve être en harmonie parfaite avec le plan des études ecclésiastiques à l'heure actuelle. Nous exprimons toute notre gratitude au fils de saint Alphonse qui a tiré de l'oubli l'œuvre du docte et pieux enfant de saint Bernard et en a fait une édition nouvelle très bien soignée. Il nous dit dans sa préface que, pendant l'espace de cinquante ans, il a lu de nombreux ouvrages de théologie ascétique, mais qu'il n'en a pas rencontré pour résumer la matière d'une façon aussi substantielle et aussi lumineuse. Nous n'avons pas son expérience, mais nous sommes pleinement de son avis. LAMOUREUX.

SCIENCES

Moralphilosophie, par V. CATHREIN, S. J. T. II. *Morale spéciale.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, in-8 de XIV-633 p. — Prix : 12 fr. 25.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de cet excellent ouvrage. Le second volume est peut-être encore plus intéressant, parce que l'auteur y étudie avec beaucoup de développements les questions les plus actuelles. Il examine tour à tour la valeur morale

et pratique du socialisme, les fondements du droit de propriété, le droit d'héritage, le droit de tester, la question du prêt à intérêt, celle de l'esclavage, l'origine de la souveraineté, les droits de l'État et de l'Église sur l'école, le droit de punir, etc. Il n'est guère de question morale ou sociale soulevée dans ce siècle, qui en a tant soulevées, pour laquelle le P. Cathrein ne donne une solution prudente, bien motivée et conçue ordinairement dans un esprit très large. Ainsi l'auteur permet le prêt à intérêt, et il se fonde sur ce motif qu'aujourd'hui où il est très facile de placer son argent dans des entreprises fructueuses, celui qui prête est réellement privé d'un bénéfice qu'il aurait pu obtenir. Le droit de propriété individuelle est énergiquement défendu. Quelques socialistes chrétiens ont voulu comprendre que saint Thomas ne considérait la propriété privée que comme une institution sociale, parce qu'il l'appuyait sur ce qu'il appelait *jus gentium*. Le P. Cathrein montre très clairement que le *jus gentium* de saint Thomas ne correspond nullement au droit des gens moderne, mais bien au droit naturel dont il n'est que l'application la plus immédiate. Nous reprocherions peut-être à l'auteur d'avoir trop cherché à appuyer la propriété individuelle sur la nécessité. Cette nécessité est réelle pour le complet développement de la civilisation. Mais elle est d'ordre moral et n'a point, par conséquent, le caractère irréfragable et indiscutable que nous voudrions trouver dans une thèse de ce genre. Nous aimons mieux ce qu'il dit du droit que l'homme apporte en naissant de s'approprier les choses, droit réalisé par l'occupation et consolidé par le travail. Nous trouvons aussi l'auteur un peu enclin à voir le libéralisme partout. Il est peut-être un peu exagéré de faire dériver le socialisme du libéralisme qui en est l'antipode. Mais sous le nom de libéralisme, le Révérend Père entend toujours au fond l'athéisme social. C'est une confusion qui est malheureusement motivée par l'attitude du plus grand nombre de ceux qui se disent libéraux; mais peut-être eût-il mieux valu l'éviter dans un ouvrage où il n'est question que de doctrines théoriques.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage du P. Cathrein nous paraît dans son ensemble répondre à une véritable nécessité. Dans l'état actuel des esprits, quand toutes les idées sur la société, la famille et la religion sont bouleversées par la diffusion de doctrines aussi coupables que fausses, il est bon de voir des hommes d'un esprit élevé, et d'une science profonde, s'appliquer à démasquer l'erreur, à lui ôter tout prétexte et à en montrer les dangers. D. V.

Rousseau und die deutsche Geschichts-Philosophie. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Idealismus, von RICHARD FESTER. Stuttgart, Göschen, 1890, in-8 de x-340 p. — Prix : 6 fr. 90.

Le livre de M. Fester manque de conclusion, ce qui peut sembler

étrange dans un ouvrage philosophique. Le but même de l'auteur n'est que vaguement indiqué par une courte préface. Les opinions politiques, pédagogiques et artistiques de Rousseau ont été l'objet d'études multipliées; mais sa philosophie de l'histoire, base de tout son système, n'avait pas encore été mise en lumière. « C'est pourtant, dit M. Fester, par le mépris de l'empirisme (*die Verachtung des Empirischen*) dans toutes les questions qui touchent au développement historique de la race humaine, que Rousseau a pris une place à part dans le mouvement philosophique de son époque, et, depuis, la même tendance s'est fait jour de nouveau, tantôt plus forte, tantôt plus faible, dans la philosophie spéculative de l'Allemagne. Il m'a donc semblé d'un intérêt tout particulier de rechercher quelle a été l'influence des théories humanitaires (*Weltanschauung*) de Rousseau sur notre philosophie de l'histoire... » M. Fester prend donc un à un les plus notables des philosophes allemands et des grands écrivains qui se sont mêlés de questions philosophiques, Herder, Kant, Schiller, Fichte, Schelling, Fr. Schlegel, Schopenhauer, Herbart, Krause, Hegel, W. de Humbolt, et leur demande ce qu'ils pensent de l'âge d'or et de la genèse de l'homme, de l'éducation de l'enfant représentant l'humanité primitive, de l'intervention de l'État, de l'État lui-même, de la liberté, du rationalisme, de l'idéalisme, de l'empirisme, des sciences expérimentales, *de omni re scibili et præsertim de quibusdam aliis.* Entre tant de solistes — et le premier soin d'un philosophe est de se mettre en désaccord avec ses devanciers et ses contemporains — il n'y a guère à espérer d'harmonie. L'agressif Lessing, le philanthrope Herder, le rigoriste Kant, l'idéaliste Schiller, l'inflexible Fichte, ne semblent pas, à première vue, faits pour s'entendre. Que chacun ait dévoilé son individualisme à propos des théories de Rousseau (p. 113), il n'y a rien là qui puisse nous étonner, le contraire seul, en une occasion quelconque, aurait droit de nous surprendre, et M. Fester est bien obligé de reconnaître que Schiller, par exemple, qui, dans son enthousiasme de poète hellénophile, attend de l'art seul le salut de l'humanité, est en contradiction aussi formelle que possible avec Rousseau, qui prétend trouver dans les arts et les sciences l'origine de tout mal. Ce qui n'empêche M. Fester de construire pour ses philosophes un magnifique bâtiment, dont Kant habiterait le rez-de-chaussée, Fichte le premier étage, Schelling et Krause le second; mais là l'auteur s'embarrasse, et il a bien de la peine à loger le reste de son monde. Enfin, je ne vois pas bien ce que nous veut le livre de M. Fester, œuvre savante pourtant, fouillée, abondante en subtiles analyses. Rousseau n'était qu'un sophiste, parfaitement conscient de l'inanité des paradoxes qu'il exploitait; mais il était impossible aux philosophes de son temps de s'affranchir complètement des idées courantes. Quel que soit

mon respect pour les grands penseurs de l'Allemagne, j'ose affirmer que les premières pages de la Genèse et un chapitre de M. de Quatrefages nous en apprennent plus sur l'homme primitif que toutes leurs dissertations. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Ratio Studiorum et institutiones scolasticae *per Germaniam vigentes,* collectae et concinnatae a G.-M. PACHTLER, S. J. Volumen III. *Ordinationes Generalium et ordo Studiorum generalium ab anno 1600 ad annum 1772. Accedit mappa geographica scolas assistentiae Germanicae a 1725 repraesentans.* Berlin, Hofmann, 1890, in-4 de XVIII-486 p. et une carte. (*Monumenta Germaniae paedagogica.*)

Tout ce qui se rapporte au *Ratio Studiorum* ayant été publié dans les deux précédents volumes, le savant P. Pachtler comprend dans son troisième volume la jurisprudence : 1° les ordres des généraux de la compagnie relatifs à la question scolaire, de 1600 à 1772 ; 2° les divers statuts et instructions sur les études académiques pendant la même période. Ce n'est que dans le volume qui suivra, que sera complétée la publication de toutes les prescriptions administratives et pédagogiques qui se rapportent aux gymnases et lycées, aux séminaires, etc... ainsi qu'aux *Visitations.* Cette fois encore, les nouveaux documents sont d'une importance capitale, non seulement pour l'histoire de l'enseignement en Allemagne, mais pour celle de l'enseignement en France; nous pouvons ajouter en Europe.

Une liste chronologique et une carte des collèges occupés par les jésuites dans l'ancien empire allemand servent d'introduction à ce troisième volume, liste et carte très bien dressées, qui tiennent compte des établissements divers; Résidences ou Missions fondées par la Compagnie avant la création des collèges et qui fixent bien des dates controversées. La France y est directement intéressée en ce qui concerne la Flandre et l'Alsace pour seize collèges, nous aurions à cet égard quelques dates à discuter en nous appuyant des monographies de MM. de Hautecloque, Bebin, etc. Toutes les grandes questions controversées aux XVII° et XVIII° siècles sont ici éclairées par des documents dont les textes ne pourront plus être mis en doute : les célèbres controverses *de Auxiliis* concernant la grâce, celles qui touchent au pouvoir pontifical, au tyrannicide, à la morale relâchée, au cartésianisme, aux méthodes philosophiques, etc., se trouvent là expliquées par les décisions des Congrégations générales et les commentaires les plus autorisés. Si la seconde partie du volume consacrée entièrement à l'Allemagne ne nous regarde pas directement, elle n'en permettra pas moins les rapprochements les plus utiles.

On sait que les commentaires de l'éditeur sont d'une grande sobriété ; ils indiquent la source où a été puisé le document et défi-

nissent exactement le degré d'autorité de chaque pièce ; ainsi le P. Pachtler distingue-t-il avec grand soin les actes du pouvoir réglementaire de ceux du pouvoir doctrinal en matière de foi. Le document 39 qui résume, en ce qui concerne la marche des choses temporelles, tous les détails, arrêtés par trois Congrégations générales, est, pour le fond, un véritable modèle de science administrative, et pour la forme, un modèle de concision et de prudence. Pendant tout le XVIIe siècle, l'enseignement philosophique est à chaque instant l'objet de recommandations qui répondent aux discussions du dehors ; nous citerons particulièrement, en ce qui touche à l'ensemble des études supérieures, l'ordonnance de 1651 (n° 42) et celle de 1665 du général Oliva ; les études orientales sont l'objet d'une instruction spéciale ; impossible, d'ailleurs, de relever un à un plus de cent documents qui entrent dans tous les détails, car ici rien n'est oublié, pas même la forme que la science doit revêtir, pas même le langage du professeur ; une instruction très curieuse prémunit les professeurs contre ce style baroque qui, à certains moments du XVIIe siècle, envahissait tout et menaçait jusqu'à l'enseignement philosophique.

Nous passerons rapidement sur ce qui est particulier à l'Allemagne, nous bornant à signaler les statuts de Paderborn, le calendrier scolaire de cette Université, le décret royal sur l'incorporation des jésuites à l'Université de Vienne, décret qui ne satisfit personne, ni l'Université à laquelle l'empereur voulait plaire, ni l'établissement des jésuites auxquels il porta coup ; on lira aussi avec profit les plans de leçons du collège de Fribourg, les documents du collège d'Osnabruck empruntés aux archives de l'évêché ; l'ordonnance générale sur les académies et collèges autrichiens, le *Consuétudinaire* de la province du Rhin supérieur, l'ordonnance du provincial Georges Hermann sur quelques idées du temps, sur la langue maternelle, le français, l'italien, l'histoire, etc. Ce qui frappe le plus dans toute cette jurisprudence que va compléter un quatrième volume, c'est l'unité de pensée, le plan constamment suivi où chaque fonction, chaque homme est à sa place, et où tout marche au but commun, la gloire de Dieu. A. SILVY.

Lettres à un matérialiste, *sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent,* par JULES BOITEUX. 2e édition, refondue. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-12 de 576 p. — Prix : 4 fr.

Une manie qui, des bas-fonds de la science libre-penseuse et sectaire, tend à pénétrer dans le domaine de la science sérieuse et sans parti pris, consiste à vouloir absolument mettre des habitants, et qui plus est, des êtres raisonnables, dans tous les astres, ou tout au moins dans toutes les planètes, réelles ou hypothétiques, circulant autour

des innombrables soleils dont se compose le ciel stellaire. Le plus étrange est de voir ériger cette thèse, qui n'est et ne sera jamais que conjecturale, en une arme de guerre contre le christianisme, contre le spiritualisme lui-même.

Que d'un fait scientifique avéré et incontesté, mais mal interprété, on tire quelque objection contre nos dogmes, on peut le comprendre encore. Mais que d'une hypothèse fondée sur le seul essor de l'imagination et qu'aucune observation possible ne permet de justifier, on veuille tirer une soi-disant « réfutation » de toute religion et de tout spiritualisme, c'est, on l'avouera, une prétention assez exorbitante. Il est vrai que les partisans libres-penseurs de l'habitation des astres prétendent, de par les lois de l'analogie (et aussi de par les dogmes de la secte) donner à leur conjecture un caractère de certitude.

C'est pour renverser ces châteaux de cartes que M. Jules Boiteux publie ses *Lettres à un matérialiste*. Elles avaient déjà paru en première édition il y a quelque quinzaine d'années. L'édition actuelle, entièrement refondue, a permis à l'auteur de tenir compte de la marche de la science depuis cette époque. Son livre comprend trois parties : 1° *Quels peuvent être les astres habitables*; c'est la partie démonstrative, partant la plus importante au point de vue où s'est placé l'auteur. 2° *La Cause génératrice de la vie sur les globes sidéraux,* sorte de traité de l'origine et des développements de la vie physiologique et sur la différence entre celle-ci et la vie psychique. 3° *Applications cosmologiques et déductions pratiques :* l'auteur y examine ce que peuvent être, parmi les planètes possibles, les mondes purement minéraux privés de tout élément vital, les mondes maritimes peuplés de végétaux et d'animaux marins, les terres imparfaites, les mondes incomplets, etc., et montre que la présence d'une espèce pensante, c'est-à-dire raisonnable, n'a aucune raison d'être nécessaire dans les mondes où évolue la vie physiologique.

La première de ces trois parties est la plus importante, avons-nous dit. C'est, au fond, sur la seule considération de l'analogie que se fonde la croyance à la multiplicité des mondes habités. Mais cette analogie, spécieuse quand on se place au seul point de vue du présent, perd la très majeure part de sa réalité, si l'on envisage notre globe non pas sous le jour d'un présent qui nous semble éternel par comparaison de son extrême durée relativement à la brièveté de la vie humaine, mais en considération de la totalité de son existence passée et future. Successivement soleil éclatant; puis soleil en voie d'extinction; puis planète exclusivement minérale, théâtre de conflagrations gigantesques entre l'élément aqueux qui l'environnait et les roches, incandescentes encore quoique déjà solidifiées, qui formaient les premières assises de son écorce naissante; ensuite, l'élément aqueux étant définitivement

vainqueur, planète purement maritime, océan sans limites, hydrosphère peu profonde mais continue, entourée elle-même d'une sphère de gaz et d'épaisses nuées, — pendant combien de myriades de siècles le sphéroïde terrestre roula-t-il ainsi dans les cieux, absolument inhabitable et inhabité, ou séjour seulement de plantes marines et d'animaux aquatiques! Combien d'autres myriades de siècles encore ont eu à s'accomplir, depuis les premières émersions des roches sous-marines au-dessus de la surface de l'hydrosphère, où commencèrent à paraître les premiers cryptogames, les premiers invertébrés terrestres, jusqu'aux magnifiques développements de la vie végétale et animale aux âges secondaires et tertiaires! Combien de centaines de mille ans ont traversé les temps quaternaires avant que l'homme y fît son apparition! Car sa présence n'est scientifiquement et sûrement constatée que vers la fin du quaternaire, peu avant l'extinction des grands proboscidiens. Que sont les douze ou quinze mille ans que l'on peut raisonnablement attribuer à l'âge de l'humanité, — les portât-on aux chiffres visiblement fabuleux de cinquante ou même de cent mille, — au regard des millions, de centaines de millions d'années qui se sont succédé depuis la phase solaire de la planète terrestre jusqu'à nous.

Ce n'est pas tout. La phase de repos et de calme relatifs que traverse notre séjour depuis que l'homme en a pris possession, n'est rien moins qu'une phase définitive et permanente. Il est scientifiquement établi que, soit par la dénivellation lente des montagnes, l'érosion des mers et des fleuves, soit par l'imbibition plus lente encore des eaux et de l'atmosphère elle-même dans l'intérieur du sol et jusqu'au contact du noyau igné, notre terre redeviendra, dans une plus ou moins nombreuse série de milliers d'années, peu à peu impropre à la vie : les espèces supérieures s'éteindront d'abord, et graduellement toute vie finira par disparaître, ainsi que cela est actuellement réalisé sur notre satellite.

Or, de toutes les observations astronomiques de plus en plus précises qui ont été faites, il résulte que le ciel nous montre des astres à tous les degrés de développement; d'où il suit que tous les états par lesquels a passé et passera notre habitacle doivent être représentés actuellement parmi les globes innombrables qui peuplent les espaces. Ce n'est donc que dans la très faible minorité, et par suite à titre exceptionnel, que le plein développement de la vie peut exister sur les mondes sidéraux; et d'ailleurs le couronnement de la vie supérieure par des êtres pensants n'est en aucune façon la conséquence logique et nécessaire de cette floraison vitale.

Voilà, succinctement indiqué, le sujet très attachant de ce livre. Nous eussions préféré une forme plus didactique que la forme de *lettres* qui nuit à la rapidité des exposés. Enfin pour finir par quelques

critiques de détail, nous reprocherions à l'auteur de gâter parfois un style d'ailleurs facile par certains néologismes que l'usage n'autorise point, comme le mot « minceur » pour dire « peu d'épaisseur, » le mot « pharamineuse » (p. 126) véritable terme d'argot, et par quelques fautes de français, dont une assez fréquente, consistant à employer au féminin le mot parfaitement masculin d'*effluve*.

JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Alt-Celtischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER: Erste Lieferung, *A-Atepatus*. Leipzig, Teubner, 1891, 256 col. gr. in-8. — Prix : 10 fr.

Les Noms gaulois chez César et Hirtius *de Bello Gallico*, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec la collaboration de E. ERNAULT et G. DOTTIN. Première série: *Des composés dont « rix » est le dernier terme*. Paris, Bouillon, 1891, in-12 de XV-259 p. — Prix : 4 fr.

M. Holder est connu depuis longtemps dans l'érudition comme éditeur consciencieux et précis de textes classiques et germaniques. Au cours de ses travaux, l'idée lui est venue de réunir les matériaux d'un ouvrage dont les celtistes, et, d'une façon plus générale, tous ceux qui étudient l'antiquité celtique, ont plus d'une fois regretté l'absence : c'est un recueil général ou *Thesaurus* (pour reprendre une expression consacrée), où se trouveraient réunis et expliqués par ordre alphabétique tous les débris de l'ancien celtique, noms communs, noms d'homme, noms de lieu et noms de peuple, connus par les textes et par les inscriptions. M. Holder a été tenté d'y joindre les formes que la comparaison des langues néo-celtiques permet de restituer en ancien celtique. Après seize ans de travail, M. Holder nous donne aujourd'hui la première livraison de son *Thesaurus* formant huit feuilles grand in-octavo à deux colonnes. L'ouvrage sera complet en dix-huit livraisons, à raison de trois par an.

C'est un ouvrage considérable, intéressant surtout les érudits français, puisque notre pays en forme en quelque sorte la base, et que, non seulement au point de vue général, mais aussi au point de vue des études d'histoire locale, il fournit tous les matériaux linguistiques anciens, classés sous le nom de peuple, ou de lieu, ou d'homme. M. Holder a poursuivi son dépouillement jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne. La conscience avec laquelle M. Holder a réuni et classé ces utiles matériaux ne saurait recevoir trop d'éloges; mais comme l'ouvrage ne sera pas achevé de quelques années, au lieu de nous borner à des éloges d'ordre banal, il nous paraît plus utile de soumettre quelques critiques à l'auteur : il jugera s'il a lieu d'en tenir compte.

Nos critiques portent surtout sur le plan. M. Holder ne nous semble pas avoir nettement marqué les frontières de son dictionnaire. Son point de départ est dans les noms existants tels que l'antiquité celtique ou romaine nous les a conservés; mais alors pourquoi y introduire des mots hypothétiques comme *alios, artavus,* etc., restitués d'après la comparaison des diverses langues celtiques? Les mots de ce genre sont assez rares dans l'ouvrage, mais encore sont-ils de trop; ils seraient à leur place dans un ouvrage de linguistique pure, mais alors ce dernier devrait jeter par-dessus bord tous les matériaux d'ordre historique et certains qui font la principale valeur du livre de M. Holder. M. Holder ne s'est du reste pas fait une idée nette des termes *ancien celtique* et *gaulois;* on peut prendre ces termes comme synonymes au point de vue historique, mais non pas au point de vue linguistique. Il suffit de rappeler l'histoire du P dans les langues celtiques pour montrer que si l'on veut ramener les mots irlandais, bretons et gallois à une forme mère hypothétique, il faut remonter au-delà du gaulois. — Pour la même raison, nous croyons que M. Holder aurait dû s'abstenir d'articles spéciaux pour des mots irlandais (*Anu*, *Ardis*, etc.). Cela est l'affaire d'un *Thesaurus* irlandais (ou gaelique) qui sera fait quelque jour. En somme, à notre avis, M. Holder ne devrait admettre dans son dictionnaire que les mots celtiques anciens, je veux dire galates, gaulois, gallo-romains et britanno-romain; les mots néo-celtiques ne devraient arriver que comme explication de ces derniers.

Notre seconde critique a trait à l'étymologie. M. Holder a voulu donner l'étymologie des noms, mais il ne l'a pas fait d'une façon satisfaisante. D'abord l'étymologie est mêlée aux autres détails; puis, M. Holder se borne le plus souvent à dire « tel sens, d'après un tel; » et cela, sans aucune référence bibliographique. M. Holder penserait-il qu'une étymologie, une fois donnée par un linguiste, est un fait, comme le nom d'une inscription ou la date d'une charte? Il n'en est rien malheureusement; et si (pour ne parler que du gaulois) il y a des étymologies certaines, il y en aussi de possibles, et il y en a enfin de douteuses : et ce qui est plus malheureux, c'est que les linguistes n'ont pas d'ordinaire la sagesse de présenter leurs étymologies avec ces distinctions prudentes. La conséquence est que, dans le public étranger aux études de linguistique, ou bien on donne la même confiance à toutes ces étymologies, ou bien on les rejette toutes en bloc. Il ne faut pas oublier non plus que, si « souvent femme varie, » le linguiste ne varie pas moins, et qu'à quelques années de distance on peut voir des étymologies successives et différentes, présentées pour le même mot par des linguistes autorisés... souvent par le même! Ainsi, nous pourrions citer trois explications successives (et contra-

dictoires) du nom de la Seine *Sequana*, données par un maître dans cet ordre d'études.

Nous ne voulons pas conclure que l'étymologie doive disparaître du livre de M. Holder ; mais elle doit y être traitée autrement. D'abord, elle devrait former un paragraphe à part, de sorte que ce qui est linguistique, c'est-à-dire dans une certaine partie conjectural, soit distinct de ce qui est historique. En second lieu, prenant pour point de départ la *Grammatica celtica* de Zeuss, M. Holder devrait donner, chronologiquement, la référence bibliographique aux étymologies (concordantes ou différentes) présentées par les linguistes faisant autorité. Enfin, il devrait référer aux monographies dont un nom a été l'objet, par exemple, pour *Aremerica* à la thèse latine de M. Loth, *De Vocis Aremoricæ*, etc. (Paris, 1883).

M. Holder nous dira peut-être que ces détails allongeront considérablement son ouvrage. Ils l'allongeront utilement, et l'ouvrage ne sera pas plus étendu si M. Holder a le courage de supprimer des articles inutiles et des détails inutiles dans les articles conservés. Ainsi, à propos d'un nom de peuple, à quoi bon citer *in extenso* tous les passages de tous les auteurs classiques, à commencer par César, où ce peuple est mentionné ? C'est ainsi que pour les *Arverni*, M. Holder a huit colonnes de citations dont nous ne voyons pas l'utilité : il suffisait de donner les quelques variantes phonétiques qui s'y rencontrent. De même au mot *Arelate* (Arles), M. Holder donne non seulement tous les textes où ce nom se rencontre, mais aussi tous ceux où se trouve l'ethnique, *Arelalensis* (Arlésien). C'est toute l'histoire d'Arles en résumé, et les Arlésiens en remercieront M. Holder ; mais en quoi ces dix colonnes compactes font-elles avancer notre connaissance du vieux celtique ? On voit par là que M. Holder ne s'est pas fait un plan rigoureux et qu'il n'a pu se décider entre une œuvre historico-géographique et une œuvre philologique ou linguistique.

Le prospectus de l'ouvrage de M. Holder répandu en France l'an dernier était rédigé en français. L'on pouvait donc penser que le *Trésor de la langue celtique ancienne* serait rédigé en français. Il n'en est rien. L'ouvrage n'est pas non plus rédigé en latin comme le *Corpus Inscriptionum Latinarum* de Berlin, et comme devraient l'être tous les ouvrages de ce genre. Les quelques phrases nécessaires pour relier les citations et pour définir l'objet de l'article sont ici en allemand, comme le titre définitif. Est-ce par vanité nationale ? On devait pourtant se dire que ce livre, dont le point de départ est la Gaule et la Grande-Bretagne, intéresse un grand nombre de savants de province, en France et en Angleterre, qui ne savent pas l'allemand, et il fallait leur rendre le livre facile à consulter.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Holder rendra de grands services,

comme riche et précieux répertoire, et il a sa place marquée dans les grandes bibliothèques parmi les instruments indispensables de travail.

— Le volume de M. d'Arbois de Jubainville dont nous avons donné le titre plus haut, se rattache au même ordre d'études que le grand répertoire de M. Holder ; mais d'une part, il couvre une étendue beaucoup moins grande, et d'autre part, il étudie dans le dernier détail l'étymologie des noms dont il s'occupe. Si « les mots composés dont *rix* est le dernier terme » (comme *Ver-cingeto-rix, Bitu-riges,* etc.) forme tout un volume, c'est que chaque terme des mots composés est l'occasion d'une étude où figurent tous les mots contenant ce terme. Les mots, groupés ainsi par famille, offrent un intérêt que n'auraient pas des noms mis l'un à la suite de l'autre avec leurs étymologies ; et les lois générales de la formation des noms en gaulois s'en dégagent d'autant plus aisément que M. d'Arbois de Jubainville les met en lumière avec une grande clarté. C'est avec ces développements et ces parenthèses que quelques noms conservés dans César ont fourni tout un volume d'onomatologie gauloise. Sans doute, dans des questions étymologiques dont la solution est en partie conjecturale, plusieurs des explications données par M. d'Arbois seront contestées, comme lui-même conteste plusieurs fois celles de ses confrères ; mais ce sont affaires de détail. Dans l'ensemble, les savants ou simplement les curieux que l'étymologie gauloise intéresse, peuvent consulter avec confiance ce volume qui sera sans doute suivi de plusieurs autres : ils y trouveront un guide bien informé, clair, et aussi sûr qu'on peut l'être dans ces questions délicates. Si nous faisons cette dernière réserve, d'ordre tout général, c'est que, pour nous, de ce qu'une étymologie est linguistiquement possible, il n'en suit pas qu'elle soit historiquement vraie. Le sens d'un même mot varie suivant les âges d'une langue et souvent aussi suivant les dialectes : quand il s'agit d'une langue perdue comme le gaulois, ces nuances nous échappent, et les étymologies les plus sûrement déduites ne sont sans doute qu'un à peu près.

H. Gaidoz.

La Vírgen del Sol, leyenda. — Melodías indígenas, por Juan Leon Mera. T. Ier. Barcelone, Tip. Timbre Imperial, 1887, petit in-16 carré de xv-399 p.

M. Mera est un littérateur de l'Équateur, fort avantageusement connu dans son pays par des productions d'ordre varié. C'est à la vieille civilisation américaine qu'il demande le plus souvent son inspiration : il exploite avec bonheur cette mine riche et profonde des antiquités nationales. Il n'est pas tout à fait le découvreur de ce genre poétique, mais les *Incas* de Marmontel ne sont pas un précédent sé-

rieux. M. Mera nous a déjà donné, sous le titre de *Cumandà*, un roman très apprécié sur un sujet indigène : l'héroïne, dit un critique de New-York, est une sorte d'Atala des bords du fleuve des Amazones. Aujourd'hui, M. Mera nous offre un poème légendaire qui ne manque pas de saveur ni d'intérêt. Cisa, la *Vierge du Soleil*, est la fiancée d'un guerrier de Quito, nommé Titù : les deux amants sont séparés par les intrigues du grand prêtre du Soleil, Cushipata, qui, pour complaire à sa fille Toa, amoureuse de Titù, fait entrer Cisa parmi les *Vierges du Soleil*, vestales indiennes, comme on sait. Mais le fiancé de Cisa lui reste fidèle et dédaigne la fille du grand-prêtre. Survient alors l'usurpateur Ruminahui, qui se substitue à l'Inca régnant, et épouse Toa. Celle-ci profite de sa toute-puissance pour se venger des deux amants; ils sont emprisonnés et vont être mis à mort, quand arrivent les Espagnols qui les sauvent et chassent Ruminahui. Cisa et Titù se convertissent et se marient.

Cette œuvre est intéressante. L'auteur a su être juste envers les conquérants et les missionnaires, malgré sa sympathie fort légitime pour les indigènes, dont il décrit minutieusement le culte et les mœurs. L'entrée de Cisa dans l'*Acllahuasi*, asile des Vierges du Soleil, est une page poétique, rêveuse et douce. Ce n'est pas la seule de ce genre. En lisant *la Vírgen del Sol*, on se rappelle involontairement le *Hiawatha*, de Longfellow. Ce dernier poème garde toute sa supériorité d'ailleurs, au point de vue de la plastique et de l'habileté avec laquelle son auteur a su reproduire, sans l'altérer, le caractère primitif et simple des peuplades américaines. Peut-être les héros de M. Mera, malgré ses consciencieux efforts, sont-ils un peu trop modernes : peut-être aussi le poète ne se défie-t-il pas assez de la facilité excessive de la versification espagnole. Cela n'empêche pas que la *Vírgen del Sol* et les *Melodias indígenas*, dont l'inspiration est la même, ne soient originales et gracieuses. MAXIME FORMONT.

Phantasien und Märchen, von ISOLDE KURZ. Stuttgart, Göschen, 1890, in-16 de 164 p. — Prix : 3 fr. 15.

Gedichte, von IZOLDE KURZ. 2e édit., considérablement augmentée. Stuttgart, Göschen, 1891, petit in-8 de XII-254 p. — Prix : 5 fr.

L'incohérence des hallucinations du haschisch n'est pas pour exciter une vive surprise, et notre sympathie s'intéressera difficilement aux amours mythologiques et cosmogoniques des planètes, des comètes et des étoiles. Quelle peut être l'existence d'un enfant doué de songes d'or ? Il semblerait que, pour un poète, les songes d'or dussent être le bien suprême. Point du tout, Isolde Kurz n'en fait aucun cas : son rêveur traîne une vie misérable. Le don des larmes, assez commun

pourtant, lui semble plus précieux : elle en prive le roi Filz en punition de la dureté de son cœur. Quintessence de bizarrerie, si l'on veut, ces contes manquent de naïveté, d'émotion et de charme. Le seul amusant est celui de *l'Auréole empruntée.* Un saint ermite se laisse persuader par un bandit qu'on mène au supplice, de lui prêter son auréole. A la vue de cet ornement, le peuple s'oppose à ce qu'il soit pendu, et le Roi lui fait grâce... en échange de l'auréole. Celle-ci passe de mains en mains et finit, comme finit toute chose, par tomber, bien ternie, en possession d'un juif, qui s'en affuble pour se présenter au paradis. La donnée est originale et permet à l'auteur de faire montre d'esprit et de malice, mais elle est traitée bien irrévérencieusement.

Soupirs, espoirs, aveux, extases, dépits, querelles, regrets, réconciliations, souvenances et renouveaux, toutes les modulations de l'éternelle romance des amoureux chantent tour à tour dans la première partie du recueil de poésies d'Isolde Kurz. L'intimité des confidences ainsi faites au public étonne bien un peu : la discrétion en amour convient à tous, elle sied surtout aux femmes. Aussi veux-je croire que ces épanchements poétiques n'ont pas toujours été dictés par des émotions personnelles. Les quelques pièces réunies sous le titre d'*Asphodill* sont d'un accent plus sincère et plus touchant : la poétesse y pleure la mort de l'aimé. Je ne lui reprocherai pas le portrait qu'elle en fait : physionomie rébarbative, caractère intraitable. Tous les goûts sont dans la nature, et celui-ci est trop féminin pour n'être pas de temps à autre curieux à observer. Mais que, pas une seule fois, la pensée de la mort n'élève l'âme jusqu'au désir de la vie éternelle, ou tout au moins jusqu'au désespoir de n'y plus croire, voilà ce que je ne puis comprendre : ce n'est pas humain. « Maintenant tu ne fais plus qu'un avec la nature, » dit sèchement Isolde Kurz à la dépouille de celui qu'elle a perdu, et plus sèchement encore, elle prend congé de sa douleur : « Des années se sont écoulées — entre lui et moi. — Mon pied hésitant m'a conduite — au milieu de la vie, — et chaque pas m'éloigne davantage de lui. » Telle est la fin glaciale de l'oraison funèbre : elle vous ferait regretter vos velléités de commisération. Il n'est fait allusion aux croyances chrétiennes que dans trois légendes aussi inconvenantes que *l'Auréole empruntée.* Ajoutez à cela qu'Isolde Kurz n'est pas plus Allemande que chrétienne. Toutes ses affections, toutes ses admirations sont pour la Toscane où elle réside habituellement, je crois, et dont elle a fait sa patrie d'adoption. Pour son pays d'origine, Schwazwald et Neckarthal, si tendrement chantés par tant de poètes, la nouvelle Corinne n'a que des mots amers : son esprit n'est pas assez large pour goûter à la fois l'Italie et l'Allemagne. Elle ne permet pas même à ses souvenirs d'enfance de rester souabes, elle

les travestit à la grecque. Ses frères et elles construisent-ils une forteresse, c'est Troie; s'attaquent-ils aux bambins de l'école, c'est comme soldats d'Agamemnon; dressent-ils un autel, c'est à Zeus. *Mein Hellas, Jugendland!* Que signifie cette fantasmagorie d'Hellade en pleine Forêt Noire? La poétesse se plaît aux fictions étranges et aux allégories obscures, et je n'insisterai pas pour avoir le mot de ses énigmes : la poésie sans Dieu, sans patrie, sans famille, sans souvenirs et sans espérances, n'est, à mon humble avis, qu'un misérable jeu d'esprit et de rimes. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Tratado de Arte Escénico, por D. SEBASTIÁN J. CARNER, con un prologo de D. FRANCISCO DE RIBROLA. Barcelone, tip. de la Hormiga de Oro, 1890, in-16 carré de 228 p.

Voici un ouvrage dont l'inspiration est fort heureuse et qui doit son origine à une pensée excellente. L'auteur, M. Sebastián Carner, frappé de la décadence singulière où est tombé actuellement l'art dramatique espagnol, et surtout l'art scénique, a eu l'idée d'énoncer dans ce livre, sous une forme nette et simple, d'autant mieux appropriée, par conséquent, à son caractère d'œuvre de vulgarisation et de propagande, les règles essentielles, trop souvent méconnues, qui doivent guider le directeur et les acteurs dans l'interprétation des ouvrages de théâtre.

M. Carner fait d'abord ressortir l'importance d'une bonne direction à deux points de vue différents. Il nous parle, en premier lieu, de l'exécution, laquelle comprend, pour le directeur, la lecture et l'étude des pièces, et la distribution des rôles, enfin et surtout, les répétitions d'ensemble. Signalons, à ce propos, la très défectueuse habitude des directeurs de théâtre, en Espagne, qui est, nous dit l'auteur, de ne faire au plus que six répétitions générales, d'une œuvre nouvelle, avant de la jouer. Ensuite, vient la représentation proprement dite : décors, vestiaire, service des machinistes, etc. Sur tous ces détails, M. Sebastián Carner formule des remarques excellentes, et c'est là, croyons-nous, la partie la plus originale de son livre, celle qui offre tout à la fois, le plus de valeur et le plus d'utilité pratique.

Passant ensuite aux acteurs, l'auteur du *Tratado* examine et étudie les règles de la diction et de la plastique théâtrale, depuis la manière de débiter congrûment une *Canción* de Herrera, jusqu'à l'art de se grimer. Il fait de nombreux et judicieux emprunts aux livres de MM. Coquelin et Legouvé, et à divers ouvrages italiens et espagnols : nommons particulièrement celui de Milá y Fontanals. Ses propres observations ne sont point — tant s'en faut — dénuées d'intérêt. Mais il lui était absolument impossible, comme il en convient lui-même,

de traiter avec le développement nécessaire, dans un ouvrage de cette dimension, les règles si compliquées de la prononciation et de la mimique théâtrale : aussi ne peut-on s'empêcher de trouver insuffisant plus d'un chapitre de cette dernière partie : les règles dont il s'agit y sont indiquées en termes si généraux, qu'on ne voit pas bien l'application qu'il sied d'en faire dans la pratique, et parfois, l'auteur se borne à reproduire certaines observations un peu banales qui ne sauraient être d'une grande utilité. Nous avouons aussi ne pas avoir autant de confiance que lui dans le goût des spectateurs, voire des critiques, dont beaucoup ignorent, entre autres choses, les principes élémentaires de l'art scénique.

A cela près, l'ouvrage de M. Carner est fort bon à consulter.

MAXIME FORMONT.

Histoire abrégée de la littérature allemande, *depuis les origines jusqu'en 1870,* avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses, par A. BOSSERT, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1891, in-18 de III-569 p. — Prix : 4 fr.

On ne publie plus guère en France de traductions de morceaux choisis, tandis que les histoires de telle ou telle littérature européenne se multiplient indéfiniment. La connaissance des langues étrangères s'est-elle à ce point vulgarisée, que nous n'ayons plus besoin de traductions? Ou serait-il plus difficile, comme M. Bossert prend la peine de le démontrer dans sa préface, de traduire un beau passage de prose ou de poésie que de résumer une histoire littéraire? Ce n'est pas ici le lieu de trancher ces questions, mais il me semble que toute histoire littéraire ne peut offrir d'intérêt qu'aux lécteurs plus ou moins familiarisés d'avance avec les œuvres des écrivains eux-mêmes. Pour cela, les traductions manquant, une certaine culture linguistique est nécessaire. Mais celui qui aura quelque peu pratiqué dans leur texte Lessing, Wieland, Gœthe et Schiller, ne trouvera-t-il pas aussi en Allemagne tout ce qu'il pourra désirer en fait d'histoires générales et de résumés? Pour moi, je l'avoue, le livre de König, avec ses curieuses illustrations, et le grand ouvrage de Kurz, avec ses longs et nombreux extraits, seront toujours plus intéressants à consulter que tout ce que nous avons ou pourrons jamais avoir en France. D'où, les morceaux choisis faisant défaut, l'inutilité des histoires sommaires. Ces réflexions me sont suggérées par la lecture du livre de M. Bossert. A la partie narrative, publiée d'abord dans la *Grande Encyclopédie,* l'auteur a eu l'heureuse idée de joindre un choix de morceaux traduits qui interrompent « de temps en temps le récit pour laisser la parole aux auteurs eux-mêmes. » Il se met ainsi à la portée de tous. Avec lui, l'étude de la littérature allemande est abordable

sans aucune préparation, et l'exposé didactique étant agréablement coupé de citations caractéristiques, ne peut que laisser une impression plus durable sur l'esprit du lecteur novice. Distinctes du texte, des notices biographiques succinctes et des analyses claires et précises faciliteront pour d'autres les recherches rapides. Les traductions sont élégantes et, en général, suffisamment exactes, même quand elles sont en vers. Je signalerai pourtant un vers de neuf pieds dans *le Roi de Thulé* (2e strophe). Si j'ajoutais que leur choix me satisfait complètement, je craindrais d'être bien affirmatif. Dans les soixante-six pages accordées aux extraits de Schiller, il n'a été donné place qu'à trois morceaux lyriques, et les ballades du poète, si connues et si vantées, sont complètement absentes. L'œuvre lyrique de Gœthe n'est également représentée que par trois pièces fort courtes. Ce genre du lied et de la ballade, si bien fait cependant pour les anthologies et si foncièrement allemand, me semble donc un peu négligé. Il était difficile, je le reconnais, de contenter tout le monde : le cadre d'un volume in-18 est un peu étroit pour un tel ensemble. On trouvera peut-être aussi que l'épithète d' « estimable » est insuffisante pour un poète de l'envergure de Hamerling, et que la passion protestante montre par endroits un bout d'oreille qu'il eût mieux valu dissimuler. Disons pour terminer que le livre de M. Bossert est illustré d'une dizaine de portraits et qu'il se présente revêtu d'un joli cartonnage.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Deutsche Litteraturdenkmale des 18. und 19. Jahrhunderts in Neudrucken, von BERNHARD SEUFFERT. Stuttgart, Göschen, petit in-8. 29-30. *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*, herausgegeben von ALEXANDER VON WEILEN, 1890, CXLIX-367 p. — Prix : 7 fr. 25. — 31. *Ueber die bildende Nachahmung des Schönen*, von KARL-PHILIPP MORITZ, herausgegeben von SIGMUND AUERBACH, 1888, XLV-45 p. — Prix : 1 fr. 15. — 32. *Julius von Tarent und die dramatischen Fragmente* von JOHANN-ANTON LEISEWITZ, herausgegeben von RICHARD-MARIA WERNER, 1889, LXX-143 p. — Prix : 2 fr. 50. — 33-38. *Sämtliche poetische Werke*, von J.-P. UZ, herausgegeben von AUGUST SAUER, 1890, CIX-422 p. — Prix : 10 fr. 65.

Heinrich Wilhelm von Gerstenberg, né à Tondern (Schleswig) en 1737, mort en 1823, est surtout connu comme poète lyrique, épique et tragique allemand. Il avait déjà obtenu un succès mérité avec son volume de poésies légères intitulé *Tändeleien* (Bagatelles), quand il se mit à écrire pour la *Bibliothek der schönen Wissenschaften* des articles de critique littéraire. En 1766, 1767 et 1770, parurent les *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*, ouvrage anonyme pour lequel Gerstenberg s'était aidé de la collaboration de ses amis Kleen, Fleischer et Funk. La part de chacun est maintenant bien difficile à déterminer ; la plus

forte appartient néanmoins incontestablement à Gerstenberg. C'était, sous une forme très capricieuse, un des premiers et des plus larges essais de littérature comparée. Il s'agissait d'établir que les auteurs classiques ne sont pas les seuls maîtres du beau, et que les prétendues règles formulées, d'après eux, par les rhéteurs ne conviennent ni à tous les temps ni à tous les lieux; les modernes peuvent être comparés et même opposés aux anciens. Dix de ces lettres sont plus particulièrement consacrées à la littérature anglaise, cinq à la littérature scandinave, deux à la littérature italienne, trois à la littérature espagnole, sept à la littérature allemande ou à des questions générales d'esthétique. Shakespeare, alors très discuté, est comme le centre de ces études. Cette seule énumération montre que les *Lettres de Schleswig,* comme on les appelait alors du lieu de leur publication, n'ont pas seulement un intérêt de curiosité rétrospective; les sujets variés qu'elles traitent sont encore à l'ordre du jour. « Elles ne doivent pas être classées, dit leur nouvel éditeur, M. Alexander von Weilen, parmi ces œuvres qui sont destinées à occuper dans la littérature d'un peuple une place immuable ; mais elles sont un des symptômes les plus marqués d'une évolution, l'aurore d'un temps nouveau : elles servent de transition entre la critique acerbe de Lessing et la sympathique exégèse de Herder. » Dans son étude préliminaire, le nouvel éditeur nous trace un tableau très détaillé de l'état des idées de l'époque sur l'esthétique littéraire. Entraîné par son érudition même et par la multiplicité des théories à exposer et à comparer, il se laisse aller à des développements qui pourront, à de moins fervents, sembler un peu longs. Il n'en a pas moins rendu un service signalé aux vrais amateurs de littérature comparée, et par son savant commentaire, et par la réimpression correcte d'un ouvrage devenu presque introuvable.

Non moins que le livre de Gerstenberg, le petit traité de Moritz, *Sur l'imitation du beau dans les arts,* est une rareté bibliographique. L'éditeur, en querelle avec l'auteur, détruisit probablement la plus grande partie de la première et jusqu'à présent unique édition, et Gœthe, qui en a intercalé quelques pages dans son *Voyage en Italie,* disait dès lors : « Cela suggèrera peut-être l'idée de réimprimer le tout. » Au contraire, on n'a plus senti la nécessité de le faire. Moritz, d'ouvrier chapelier devenu poète et romancier, était allé étudier les beaux-arts en Italie, et c'est pendant son séjour à Rome qu'il écrivit sa dissertation. Si elle ne fut pas un succès de librairie, elle lui fit, du moins, grand honneur. A son retour, il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin. Mais il mourut peu après, âgé seulement de trente-six ans. De son enseignement et du grand ouvrage qu'il prépara pendant les dix dernières années de sa vie, cette plaquette est tout ce

qui nous reste. La théorie de Moritz peut se résumer à peu près ainsi. La satisfaction causée par le beau est essentiellement différente de celle que nous procure l'utile, et une chose n'est pas belle parce qu'elle nous fait plaisir, mais parce qu'elle nous fait plaisir, sans nous être utile. La jouissance du beau est donc à la fois le principe et le but, et le beau contient en soi sa perfection. Gœthe avait rencontré Moritz à Rome et se louait du profit qu'il retirait pour lui-même de son commerce. Il rendit compte dans le *Mercure allemand* de l'opuscule de son ami : il le trouve « trop condensé, trop concis, mais bien pensé et, sauf quelques éclaircissements qui manquent, bien ordonné. » Ces éclaircissements, M. Sigmund Auerbach cherche à nous les donner dans son introduction, courte, substantielle et moins aride que ne le sont souvent les dissertations des éditeurs littéraires de la collection.

Quand, en 1775, Schröder institua un concours de tragédie en prose, le prix fut décerné à Klinger pour ses *Zwillinge*. Mais à la publication des deux pièces, il fut bientôt reconnu qu'il eût été donné plus justement à son concurrent Leisewitz, qui avait traité supérieurement le même sujet dans son *Julius von Tarent*. Il était trop tard, et quelle que fût par la suite la renommée de son drame, Leisewitz, découragé par ce début, renonça peu à peu aux lettres, laissa inachevés les quelques essais qu'il avait dans ses cartons, et voulut qu'après sa mort, tout ce qu'on en retrouverait fût brûlé. Il est resté l'auteur de *Julius*. Et encore les éditions de ce drame, imprimé sans son consentement, d'après une mauvaise copie, fourmillent-elles de fautes évidentes. L'éditeur actuel, M. Werner, n'a pas cherché à établir un texte critique : il a préféré donner une reproduction exacte du manuscrit original avec toutes ses variantes, ratures ou additions. « Il nous est ainsi permis d'épier l'auteur à son travail, d'étudier toutes les modifications qu'il introduit successivement, de voir comment une phrase, supprimée à un endroit, reparaît à un autre... » Les variantes des éditions ne sont pas omises pour cela. L'introduction de M. Werner se lit avec plaisir. Elle retrace la biographie de l'auteur, nous fait connaître son caractère, sa manière de travailler, les sources où il a puisé et jusqu'à la date précise de la composition de la plupart des scènes de son drame. Quelques extraits inédits de sa correspondance nous le montrent cherchant sa voie loin de la littérature, et trouvant enfin, avec une position stable, le bonheur dans une union longtemps désirée.

Je ne ferai pas aux lecteurs du *Polybiblion* l'injure de leur présenter Uz, le chantre de Vénus et de Bellone ; c'est un ancêtre, si l'on veut, mais ce n'est pas un oublié, quoique sa réputation soit bien d'un peu vieille date. M. Lauer a pensé que l'heure était venue de donner de Uz une édition critique. Il a pris pour base de son texte celui des pre-

mières éditions authentiques, complété par les leçons des autres éditions et de tous les manuscrits connus; et pour n'avoir pas à opter entre différents classements plus ou moins arbitraires, il a simplement suivi l'ordre adopté dans l'édition de 1768, la dernière publiée par les soins de l'auteur. Son introduction, un peu longue, mais soignée comme elles le sont toutes dans la collection, est presque exclusivement consacrée à la bibliographie du poète. EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Orbis terrarum catholicus *sive totius ecclesiæ catholicæ et Occidentis et Orientis conspectus geographicus et statisticus,* Elucubratus per O. WERNER, S. J., ex relationibus ad SS. Congregationes romanas missis et aliis notitiis observationibusque fide dignis. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1890, in-4 de VIII-266 p. à deux colonnes. — Prix : 12 fr. 50.

Après avoir donné l'*Atlas des Missions catholiques,* dont le monde savant a pu apprécier la valeur, voici un nouveau travail que l'auteur offre au public, et qui, par la richesse des matières, aussi bien que par l'importance du sujet et les difficultés que présentait un pareil travail, l'emporte de beaucoup sur le précédent. Il serait superflu de faire ressortir l'utilité, voire la nécessité d'un tel ouvrage. Personne n'ignore que la statistique et la géographie ne sont pas moins indispensables à l'histoire ecclésiastique que la chronologie. Quiconque s'occupe des questions ecclésiastiques ne pourra pas se dispenser de recourir sans cesse à ce riche répertoire, où il trouvera des renseignements sûrs et souvent introuvables ailleurs. Qu'un pareil ouvrage offrait d'immenses difficultés, on le conçoit aisément ; l'auteur eut la grande chance de pouvoir puiser ses données aux premières sources, aux archives des congrégations romaines, dépôts d'un prix inestimable où affluent les informations venant du monde catholique entier. Ce qui augmentait la difficulté, c'était d'interpréter les documents écrits souvent en langues orientales et rédigés à « l'orientale, » c'est-à-dire d'une façon quelque peu négligée et demandant un rigoureux contrôle.

L'ouvrage est fait d'après un plan parfaitement clair et net et avec une méthode partout invariable. L'auteur ne se contente pas de données statistiques et géographiques ; il commence ordinairement par esquisser l'historique de chaque église, en indiquant toujours les sources où il a puisé des renseignements que chacun peut ainsi contrôler par lui-même. Parmi ces sources, les *Missiones catholicæ* que publie la Congrégation de la Propagande, lui ont été d'un secours exceptionnel ; et en général l'*Orbis catholicus* inspire une grande confiance dans ses données, ayant été composé à Rome même, au milieu des ressources de toute sorte.

Cependant, l'auteur n'a point la prétention d'avoir évité toutes les erreurs, chose absolument impossible, surtout dans un travail de cette nature ; aussi, dit-il dans sa modestie qu'il acceptera volontiers les observations qu'on voudra bien lui faire et en profitera au moment donné. C'est pour satisfaire son désir que nous appelons son attention sur le chapitre XIVe intitulé : *Russia et Polonia* (p. 113). Dans la note relative au grand duc Vladimir, premier prince russe chrétien, il est dit à la fin que son corps est conservé à Novgorod ; il fallait mettre à Kiev. La faute en est à celui à qui notre auteur a emprunté sa note, sans le nommer. Dans l'énumération des évêchés russes (à la même page), au lieu de *Ecclesiam Branscensem*, il fallait mettre *Tchernigoviensem*, les évêques de Tchernigov n'ayant fixé leur siège à Briansk qu'après l'invasion mongole et pour peu de temps ; de même, au lieu de *Zuzdalensi*, il fallait dire *Rostoviensi ;* l'évêché de *Kolomna* n'a jamais existé. Parmi les sources indiquées à la page 100, sont omis *Stroiev* (Series episcoporum), Golubinski, auteur d'une remarquable histoire de l'Église russe (jusqu'à présent, un seul gros volume a été publié) ; quant à celle de l'archevêque Macaire, elle se compose non pas de trois volumes, mais bien de douze, et celle de Philarète de cinq parties. De toutes les Églises, celles de la Pologne et de la Russie portent le plus de signes d'interrogation, — tellement il est difficile d'obtenir sur leur situation des renseignements précis.

J. M.

De Orontio Finæo gallico geographico. Facultati litterarum parisiensi thesim proponebat L. GALLOIS. Paris, Leroux, 1891, in-8 de 105 p. avec 5 planches. — Prix : 7 fr. 50.

Les Géographes allemands de la Renaissance. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris par L. GALLOIS. Paris, Leroux, 1891, in-8 de 266 p. avec 6 planches. — Prix : 8 fr.

Nous ne pensons pas qu'il ait jamais été publié en France, sur la renaissance des études géographiques, de travaux aussi remarquables, aussi originaux que ceux avec lesquels M. Gallois s'est présenté devant la Faculté des lettres de Paris pour obtenir le grade de docteur. A la suite de la guerre de 1870, les Français se sont résignés à apprendre la géographie, les collectionneurs spéciaux ont même entrepris de rassembler des cartes anciennes abandonnées aux emballeurs ; mais ce mouvement a été limité et nous en sommes encore à attendre une étude sur la cartologie des provinces de la France. La géographie a cependant connu ses heures de gloire, et M. Gallois l'établit en remettant en lumière la curieuse figure d'Oronce Fine.

Oronce Fine (et non Finé) est né près de Briançon en 1594. Après bien des tribulations, il fut nommé par François Ier professeur de

mathématiques au Collège royal. Sa célébrité fut immense; les poètes, les graveurs s'attelèrent à sa gloire, mais, dit son historiographe Thévet, l'éloge « contentoit bien son esprit, mais n'enfloit pas ses bouges, » et il mourut dans la misère. Il est bien difficile de déterminer aujourd'hui l'importance des ouvrages de mathématiques et d'astronomie de Fine ; leur rareté fait presque leur seul intérêt ; on ne saurait toutefois méconnaître que Fine a donné une forte impulsion à l'étude des sciences exactes et à la restauration des mathématiques.

Oronce Fine, considéré comme géographe, est autrement intéressant à étudier. On lui doit les premières cartes un peu étudiées de la Gaule, et à cet égard, il est certain qu'il a tracé la voie à Ortelius et à Mercator. M. Gallois suit Fine dans sa vie et dans ses œuvres, étudie ce que la science géographique lui doit et analyse ses cartes avec autant de science que de précision. Les cartes d'Oronce Fine sont d'une insigne rareté; aussi est-il intéressant de voir joindre à la partie bibliographique la reproduction très heureuse des plus remarquables. Pour la première fois, nous voyons signaler des ouvrages de Fine qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; nous relevons dans la liste une carte du Dauphiné dressée en 1543 ; elle n'a pas été imprimée.

La bibliographie, autrement complète que celle donnée par Ad. Rochas, présente une petite lacune. Il faut y ajouter une carte publiée à Venise en 1563, de format grand-aigle, et qui est un chef-d'œuvre de gravure au pointillé. Nous l'avons sous les yeux et en voici le titre : *Totius Galliæ descriptio cum parte Angliæ, Armaniæ, Flandriæ, Brabantiæ, Italiæ, Romam usque Orontio,* F. Delph. Auctore : Venetijs ad signum, Bibliothecæ Diui Maris, Dominicus Zenoi, Venetus, excidebat MDLXIII.

— La géographie est née en Grèce. Elle avait profité des progrès de la science grecque et de l'extension de l'empire romain. Deux importants monuments résumaient les connaissances géographiques des anciens : l'œuvre de Strabon et celle de Ptolémée. Après ces travaux, l'obscurité se fait, les œuvres de Ptolémée se perdent, et il faut arriver jusqu'à la Renaissance pour voir revivre la géographie et les voyages de découvertes prendre un merveilleux essor.

L'histoire des découvertes maritimes est connue, tandis que celle des progrès de la science géographique l'est peu, uniquement peut-être parce qu'elle est plus ardue et moins brillante. C'est en Allemagne que les efforts tentés de ce côté ont été le plus remarquables et le plus suivis, et l'exploration d'une veine nouvelle a séduit M. Gallois. Son ouvrage est pour nous une révélation. Il échappe à une analyse détaillée grâce à sa prodigieuse richesse en renseignements bibliographiques, en indications de sources ignorées ; mais il

permet de suivre le fil presque insaisissable qui de Feurbach et de Régiomontan va jusqu'à Munster. La reproduction de plusieurs cartes inconnues en France ajoute encore à l'intérêt du volume.

Il appartient à M. Gallois d'aborder maintenant l'étude de la géographie en France pendant cette même période; son nouveau travail viendra à un moment favorable. PAUL MEIJE.

Lectures historiques : Histoire ancienne, Égypte, Assyrie, par G. MASPÉRO, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1890, in-16, avec 188 grav. — Prix : 5 fr.

Histoire de l'Orient. L'Égypte, Chaldéens et Assyriens, les Israélites et les Phéniciens, les Mèdes et les Perses, par le même. Paris, Hachette, 1891, in-16, avec 46 grav. et 5 cartes. — Prix : 5 fr.

Voici deux livres, rédigés conformément au programme du 28 janvier 1890, à l'usage des jeunes gens qui suivent la classe de sixième; plus d'une personne pourvue de ses diplômes gagnerait beaucoup à retourner en classe pour apprendre ce qui se trouve dans ces jolis petits volumes; moi-même, si je n'en ai plus besoin, c'est que je viens de les lire avec autant d'intérêt que de profit. Ce sont là de véritables ouvrages de vulgarisation historique, au courant des connaissances présentes, rédigés avec la concision et la clarté qui témoignent de la science profonde de l'auteur, un maître en pareille matière.

Il y a deux manières de composer des livres du genre de ceux dont je viens de transcrire les titres; la première n'est pas très compliquée; il ne faut que de la patience et compiler, à droite et à gauche, ce que d'autres ont dit; un peu d'habileté pour combiner tous ces éléments, peu de critique; heureux lorsque l'on ne donne pas à son récit une couleur personnelle aux dépens de la vérité historique. L'autre manière consiste à condenser les connaissances que l'on a colligées après un long travail, à exposer avec impartialité les fruits de ses propres efforts; à résumer ainsi la somme des recherches de tous en les mettant au point. Un petit livre élémentaire, dans ces conditions, est plus difficile à faire qu'un gros in-octavo.

L'Assyrie, et surtout l'Égypte constituent le domaine scientifique de M. Maspéro; par de patientes recherches, il connaissait ces pays bien avant d'y mettre le pied. L'étude des monuments, les fouilles faites sous sa direction, lui ont permis de faire revivre ces antiques générations dans leur histoire comme dans leur vie privée; les *Lectures historiques* font penser au *Voyage du jeune Anacharsis*, mais elles laissent bien loin le travail de mon illustre homonyme comme plan, comme concision et comme érudition. Voulant donner une idée exacte des Égyptiens et des Assyriens, de leurs mœurs, de leurs croyances,

de leurs arts, M. Maspéro a pris comme sujet principal de ses tableaux Ramsès II, pour l'Égypte, c'est le Sésostris qui régnait au XIVe siècle avant l'ère chrétienne ; pour l'Assyrie, Assourbanipal, au VIIe.— Il ne faut pas penser à donner même un aperçu de tout ce qui se trouve dans les *Lectures historiques ;* on ne peut qu'engager à en prendre connaissance ; ceux qui suivront ce conseil feront comme moi et ne laisseront le volume que lorsqu'ils en seront à la dernière ligne. L'auteur a mis à profit les textes classiques, les peintures, les monuments figurés et ces antiques romans qui lui ont fourni à une étude si curieuse. Les nombreuses gravures, éparpillées dans le texte, exécutées avec la plus stricte exactitude, permettent de constater qu'il n'y a pas de conjectures, mais des récits vrais. Les découvertes de l'avenir pourront révéler des détails encore inédits, mais ne modifieront pas le livre lui-même.

— Le second ouvrage est un manuel dans lequel on trouve ce qu'il faut savoir de l'histoire des peuples de l'Orient au point de vue de la géographie et de leurs origines légendaires et historiques. Il est divisé en quatre livres, subdivisés eux-mêmes en un certain nombre de paragraphes ; chacun de ceux-ci est terminé par un résumé qui permet de fixer dans la mémoire ce qui vient d'être lu. En quelques pages, souvent en quelques lignes, M. Maspéro met ses lecteurs au courant des découvertes au point de vue de ce qu'elles ont fourni à la science des religions, du rôle accompli par chaque peuple dans l'histoire du monde ; plus d'un père de famille s'étonnera de voir un élève de sixième en savoir aussi long sur les Phéniciens, sur les idiomes d'Égypte, d'Assyrie et de Phénicie, et il s'empressera de lire l'*Histoire d'Orient* pour ne pas être moins bien renseigné que la jeune génération et voir clair dans ces nombreuses dynasties égyptiennes dont la chronologie est à peu près fixée, pour le public ordinaire, par M. Maspéro.

A. DE BARTHÉLEMY.

Les Saints militaires. *Martyrologe, vies et notices* par l'abbé PROFILLET, ancien aumônier de la flotte et de l'armée. Paris, Retaux, 1891, 6 vol. in-18 de LI-408, 517, 611, 785, 707 et 551 p. — Prix : 24 fr.

Ce vaste recueil se recommande de lui-même par ce temps de service obligatoire, où l'on ne mettra jamais trop de types d'héroïsme, de vertu, de sainteté militaire sous les yeux du citoyen soldat. Par *saints militaires*, M. l'abbé Profillet comprend non seulement les saints qui, pendant la majeure partie de leur vie, ont vécu dans les camps ou sur les champs de bataille, mais tous ceux qui, servant un temps quelconque de leur vie, ont porté les armes dans un but officiel de défense sociale. Mais il ne retient dans son recueil que les saints authentiques, c'est-à-dire les saints qui ont été reconnus et honorés comme

habitué ses lecteurs à admirer, avec son style net, brillant et fort, la vigueur de ses tableaux, l'étendue de son érudition, l'élévation et la justesse de ses idées. Et en tâchant d'être lu par tout le monde, son zèle pour la diffusion du bien ne l'a vraiment pas trompé, tant sa manière est claire et tout à fait française.

Parmi les passages non supprimés, j'ai retrouvé aux pages 206 et 207 les jugements antérieurs sur la reine Brunehaut, mise avec Frédegonde à peu près au même rang de scélératesse. Dans un article très remarquable sur Brunehaut, inséré dans la livraison de juillet 1891, de la *Revue des questions historiques,* l'auteur avouait loyalement que son opinion pessimiste avait été profondément modifiée : sans doute il n'a pu, l'édition nouvelle étant déjà achevée, y introduire cette rectification ; c'est un *desideratum* pour une édition suivante.

Tel qu'il est, ce volume a une souveraine opportunité. Au moment où toutes les forces du mal sont dirigées contre l'Église, c'est faire une belle œuvre de restitution historique et religieuse que de montrer dans l'Église, aux sectaires et aux persécuteurs, les sources de notre civilisation. M. Kurth ne pourrait-il pas reprendre son beau travail au milieu du IXe siècle et le continuer à grands traits jusqu'à nos jours, l'histoire des progrès et des décadences de notre civilisation ; nul n'accomplirait cette tâche mieux que lui. Cet éminent service serait tout à son honneur et à celui des nobles causes qu'il sert.

Je ne veux pas finir sans féliciter l'auteur d'avoir eu l'idée heureuse de confier à des mains habiles les illustrations nombreuses de ce volume. Les sites, les tableaux suaves ou terribles de l'époque qu'il a parcourue, sont rendus avec finesse et fidélité, souvent d'après les meilleurs maîtres. De cette façon, le livre joint l'attrait et l'instruction de l'image au charme et à la science du texte.

Il va de soi que l'exécution typographique est splendide. Elle est de MM. Alfred Mame et fils ; c'est tout dire. GEORGES GANDY.

Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés. *Temps anciens, Moyen âge,* par OCTAVE NOËL, professeur à l'École des hautes études commerciales. Paris, Plon et Nourrit, 1891, gr. in-8 de 332 p., orné de planches et de cartes hors texte. — Prix : 20 fr.

L'histoire du commerce, de M. Octave Noël, est un ouvrage de premier ordre, plein d'érudition, parfaitement conçu et écrit, et, de plus, fort intéressant. Ainsi que le dit l'auteur, c'est surtout dans l'histoire du commerce du monde que l'on découvre la genèse des sociétés, les causes de leur prospérité et de leur décadence. L'histoire du passé, envisagée à ce point de vue, est d'une utilité immédiate pour ceux qui

aiment à remonter aux sources des grands faits de l'humanité ; les lois qui s'en dégagent forment un ensemble d'un grand intérêt pour le négociant, pour le politique et pour le penseur. La Grèce n'aurait pas produit les chefs-d'œuvre que nous admirons, si les modèles d'un autre âge n'eussent éclairé son intelligence et son génie. La génération spontanée est une rêverie d'utopiste qui ne peut trouver place dans l'histoire de la civilisation humaine. Partout, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, l'étude des monuments arrachés à la poussière des siècles, l'analyse des squelettes que la science retrouve dans les entrailles de la terre, prouvent que la même pensée suprême, le même Architecte, le même principe créateur a présidé à la naissance des races les plus éloignées, les plus dissemblables les unes des autres. On voit, d'après ces extraits de la remarquable préface écrite par M. Octave Noël, dans quel esprit, tout à fait conforme à nos idées, est conçue cette importante étude des relations commerciales à travers les âges. Bien des faits exhumés de la poussière des siècles viennent à l'appui de cette thèse que l'humanité ne change pas et que seuls se modifient les moyens dont elle dispose pour atteindre le but providentiel. Les caravanes suivent encore les itinéraires décrits au temps de Jacob ; nos vapeurs suivent les sillons des navires de Néchao et des trirèmes de Cléopâtre ; la population du globe s'accroissant et la concurrence vitale se développant, de nouvelles routes ont été découvertes ; dès qu'un marché s'est fermé sur un point, un autre s'est ouvert à côté ; il n'y a pas eu déperdition, mais simplement déplacement. La grande invasion des barbares, ensevelissant l'empire romain sous ses ruines, a failli replonger le monde entier dans les ténèbres de la barbarie primitive et a momentanément arrêté le progrès ; par contre, le grand mouvement des croisades a donné une vive impulsion aux relations commerciales et a remis l'Occident en contact avec l'Orient. A travers les cataclysmes politiques, l'homme n'a jamais cessé de rechercher les voies les plus avantageuses pour échanger les fruits de son industrie contre les productions des pays étrangers. Depuis les Assyriens, qui déjà se servaient de lettres de change dans leurs transactions, jusqu'à la hanse germanique qui offre le premier type des grandes compagnies commerciales, l'hégémonie passa successivement dans diverses mains. C'est ainsi que M. Octave Noël montre successivement l'apogée de la civilisation chez les Hébreux, les Égyptiens, les Perses, les Phéniciens et leur colonie de Carthage, les Grecs, les Romains ; puis vient l'interruption de l'invasion des barbares et le moyen âge commence et l'on voit s'élever l'empire grec de Constantinople, l'empire carolingien, l'islamisme, les républiques italiennes, les Flandres, et finalement la ligue hanséatique. Il est remarquable qu'au moment même où le moyen âge finit par la chute

de Constantinople, qui ferme aux nations de l'Occident la route de l'Orient à travers l'Asie, de nouvelles voies commerciales vont être découvertes et la prépondérance échappe définitivement aux peuples méditerranéens. Il est vraiment curieux de suivre avec l'auteur ces fluctuations et d'en scruter les causes. Déjà, dans ces temps lointains, on peut entrevoir les grands principes qui se dégageront plus nettement de l'étude des civilisations modernes; nous attendrons impatiemment que, dans un second volume, M. Octave Noël nous donne ce couronnement de son beau travail. L'édition de ce premier volume est très soignée; les cartes et les planches qui l'accompagnent sont fort bien gravées; signalons les plans des principaux ports de l'antiquité, d'après des gravures anciennes et des fac-similés de monnaies et de lettres de change assyriennes. COMTE DE BIZEMONT.

Recueil des lettres de Gerbert, comme source historique (983-997). Monographie critique d'après les manuscrits, par N. BOUBNOV. Seconde partie, 2e section. Saint-Pétersbourg, 1890, in-8 de 439-1039 p. — Prix : 8 fr.

En parlant ici même des deux premiers volumes de cet ouvrage, nous en avons reconnu et hautement proclamé le mérite, et nous avons exprimé le vif désir d'en voir la fin. Le présent couronne dignement le travail de M. Boubnov, à qui il a demandé huit ans de recherches et de nombreux voyages à travers l'Europe. Aussi peut-on dire qu'il a épuisé la question, laquelle consistait principalement à prouver que l'ordre des lettres contenues dans le Recueil doit être maintenu tel qu'il est dans les manuscrits; qu'il est chronologique, sauf trois ou quatre exceptions, et que l'étude approfondie des manuscrits existant ainsi que la synthèse des événements synchroniques s'accordent à mettre ces assertions hors de doute.

Le nouveau volume contient la suite de la chronique de la correspondance, embrassant les années 987-996, c'est-à-dire, depuis l'avènement de Hugues Capet jusqu'à l'élévation de Gerbert à l'archevêché de Ravenne, et bientôt après au trône de Saint-Pierre sous le nom de Sylvestre II. Ce récit est toujours basé sur le contenu des lettres auxquelles il sert de commentaire, parfois un peu trop développé, et qui sont en outre accompagnées de nombreuses notes critiques relatives aux diverses leçons du texte et aux opinions divergentes des savants qui en ont parlé. Il y a là un appareil d'érudition peu commune et qui suppose une vaste lecture. Mais ce qui intéresse le plus dans cette dernière partie de l'ouvrage, c'est, à notre avis, la conclusion et les appendices. Dans la conclusion, notre auteur résume nettement et en peu de mots ce qu'il avait longuement développé dans la première

partie sur les origines du « Recueil » ou cahier de brouillon, d'où ont été tirées, par Gerbert lui-même, à diverses époques et pour des buts divers, les trois séries de lettres, dont la première, dans l'ordre du temps, serait celle du codex S. (ou de Sirmond), indépendante de deux autres séries (cod. L. et cod. P., c'est-à-dire de Leyde et de Papirius Masson). Dans un des appendices (le Ve), intitulé : *Pro domo meâ,* M. Boubnov revient sur le même manuscrit S. et prend à partie M. Havet, qui, on le sait, ne tient aucun compte du cod. Sirmond, comme n'étant, selon lui, qu'une copie assez récente de la seconde moitié du cod. L. C'est le point principal sur lequel ils se séparent, pour ne pas parler de plusieurs autres que M. Boubnov relève, soit dans ses appendices, soit dans le courant du présent volume. De ce nombre, par exemple, la question du couronnement de Hugues Capet et de son fils Robert. Notre auteur place le premier au 1er juillet de 987, et celui de Robert, au 25 décembre de la même année, tandis que M. Havet les a fixés aux 14 juin et 31 décembre, comme on peut lire dans son récent mémoire, publié au long dans la *Revue historique* (mars-avril).

Certains critiques ont fait à M. Boubnov le singulier reproche d'avoir choisi pour sujet d'une monographie si étendue (de 1050 pages) une simple question chronologique, au lieu de prendre quelque sujet historique qui intéressât non pas des spécialistes, mais la masse des lecteurs. Comme si la question chronologique du « Recueil » de Gerbert, restée ouverte durant deux cents ans et résolue seulement maintenant, grâce à MM. Boubnov et Havet qui l'ont tranchée de la même manière, quoique indépendamment l'un de l'autre, était une quantité trop négligeable, ou bien comme si la solution de cette question importait peu à l'histoire de l'époque à laquelle d'ailleurs l'auteur accorde dans son livre une place fort honorable ! Le *Recueil* de Gerbert est, en effet, de l'aveu des juges compétents, l'une des sources les plus précieuses pour l'histoire de la France et de l'Allemagne vers la fin du dixième siècle. J. M.

Louis VI le Gros. Annales de sa vie et de son règne (1081-1137). Avec une introduction historique, par ACHILLE LUCHAIRE, professeur suppléant d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris. Paris, A. Picard, 1890, in-8 de CC-399 p. — Prix : 15 fr.

La vie et le règne de Louis le Gros ont fait l'objet dans ces dernières années de publications importantes, parmi lesquelles les travaux de M. Luchaire tiennent la première place. Les *Annales* ont été accueillies avec autant de faveur que l'*Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens* et les *Études sur les actes de Louis VII,* du même auteur. Le dernier ouvrage de M. Luchaire n'amoindrira

pas sa réputation d'érudit consciencieux et de chercheur persévérant; cependant il nous paraît, comme valeur, un peu inférieur aux précédents. Il a été exécuté d'après un plan mal conçu et les principales conclusions n'offrent plus l'attrait de la nouveauté et de l'inédit; ainsi les XXIV premières pages de l'introduction et les appendices I-III du livre que nous examinons sont la reproduction textuelle des *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros* (*1081-1100*), publiées par M. Luchaire lui-même en 1886. En outre, ce livre se compose de quatre parties ainsi divisées : 1° une ample introduction, que nous n'hésitons pas à déclarer fort intéressante ; 2° les *Annales* proprement dites comprenant six cent trente-huit notices, dont quatre-vingts relatives à des documents inédits ; 3° des notes et études « trop développées pour avoir pu prendre place dans le commentaire; » 4° un choix de textes inédits. Ce plan est évidemment mauvais ; en effet, pour lire avec profit ce travail, il faut se reporter sans cesse de l'introduction aux appendices ou aux *Annales*, lesquelles nous renvoient ensuite au choix de pièces inédites. Or, il arrive ce fait regrettable que des répétitions multiples n'ont pu être évitées; les analyses des *Annales* se trouvent reproduites, et dans l'Introduction (Cf. les lignes 5 à 9 de la p. XIII et le n° 68, p. 36; *item* p. XXXIV et le n° 187, p. 94-95) et en tête des documents inédits publiés in extenso ; ce qui est inutile et incommode. Il valait mieux, à notre avis, mettre les notes de l'introduction au bas des pages de l'introduction, et, quand il y avait lieu, publier, à la suite des analyses des *Annales*, les textes inédits, ce qui donnait en tout deux divisions fort claires et bien précises. A ce propos, nous relevons dans l'*Avertissement* une phrase de M. Luchaire, qui mérite d'attirer l'attention : « Ne pourrait-on pas, écrit-il, revenir, en certains cas, à l'usage des traductions, et pour beaucoup de documents, se contenter d'analyses sérieusement faites? » Voici notre réponse : 1° Le texte original est toujours préférable à la traduction ; si certains passages présentent quelque difficulté, donnez-en une version en note ; vos lecteurs pourront ainsi ou l'accepter ou la rejeter en connaissance de cause ; si le texte est clair, à quoi bon le traduire ? 2° Nous croyons que l'on peut se borner à donner une analyse des textes de moindre intérêt; mais nous voudrions que, pour les documents en latin, cette analyse fût suivie du texte original de la date et des souscriptions, afin de rendre facile le contrôle de la chronologie et des identifications de noms de lieux et de personnes. Donnons quelques exemples qui feront comprendre l'importance de ces recommandations. Dans la notice n° 5 des *Annales* (p. 4-5), on lit ceci : « Louis, encore enfant, couché dans la maison de Roger, fils d'Ermenbert, et *n'ayant sur lui qu'un manteau en guise de couverture*, reçoit la visite d'Henri, prévôt de Saint-Martin de Pon-

toise... » Telle serait, d'après M. Luchaire, la traduction de la phrase latine suivante : « Quodam tempore, Ludovico puero, Philippi regis filio, in domo Rogerii filii Ermenberti jacente, *super se etiam de pallio coopertorium habente,* supervenit illic Henricus... » Il nous semble que le passage en italiques doit se traduire ainsi : « Louis... ayant encore sur soi la couverture de lit, » ou plus simplement « étant encore au lit ; » nous n'y voyons qu'une périphrase reproduisant l'idée déjà exprimée dans l'ablatif « jacente. » Cette notice n'est pas datée, et c'est précisément sur ce seul membre de phrase, dont la traduction nous paraît au moins douteuse, que M. Luchaire s'appuie pour lui attribuer la date de 1093 ou 1094 (Cf. p. 5), époque à laquelle le jeune Louis devait se trouver dans un grand dénûment. S'il faut écarter les traductions, on doit toutefois établir, autant que possible, des textes traduisibles. Je me demande comment M. Luchaire pourrait faire le mot à mot de cette phrase du texte inédit n° 15 (p. 330) : « Ego Herveus qui beneficium domini mei Francorum regis Philippi, per concessionem seu largitionem ejusdem, divina permissione *videre, possidere...* » Ne faudrait-il pas supprimer la dernière virgule et lire : « Ego Herveus, qui beneficium... *videor possidere ?* »

Nous ne voulons pas nous arrêter plus longtemps à des critiques, en somme peu importantes, et nous préférons recommander à nos lecteurs un ouvrage de bonne érudition qui rendra d'importants services en faisant mieux et plus intimement connaître un roi actif et énergique. Louis VI contribua beaucoup à consolider sur un trône, attaqué de tous côtés par les grands seigneurs féodaux, la dynastie capétienne, dont M. Luchaire a si bien raconté les origines.

ACHILLE LE VAVASSEUR.

La Fin du XVIIIe siècle. *Le Duc de Nivernais, 1764-1798,* par LUCIEN PÉREY. Paris, Calmann Lévy, 1891, in-8 de 475 p. — Prix : 7 fr. 50.

S'il peut paraître banal de répéter le mot connu de Talleyrand sur la douceur de vivre avant 1789, il n'est nullement banal et il est charmant de contempler le tableau de cette douceur tracé de main de maître par M. Lucien Pérey. Existence bien séduisante, en effet, que celle qu'on menait à Saint-Maur et à Saint-Ouen, chez les Pontchartrain et chez les Nivernais. Après son ambassade d'Angleterre, le duc de Nivernais s'était retiré des affaires et de la cour ; mais il ne s'était pas retiré du monde et le monde affluait chez lui, soit à la campagne près Paris, soit dans son splendide hôtel de la rue de Tournon. Et quel monde ! Le monde le plus élégant, le plus raffiné, le plus spirituel, la fine fleur de cette société française qui était alors sans conteste la fleur de la société européenne. On causait, on s'occupait d'art et de

lettres, on faisait des vers, on jouait la comédie ; les philosophes exposaient leurs systèmes, et le maître de la maison, leur collègue à l'Académie, lisait ses fables. L'amour se mettait parfois de la partie, l'amitié toujours ; c'était une vie enchanteresse, vie du cœur et de l'esprit à la fois. On jouissait du présent et l'on voyait l'avenir en rose, un avenir où régnaient seules la sensibilité et la vertu ; on rêvait l'âge d'or.

Hélas! le réveil fut terrible ; tournez la page et voyez l'autre face du tableau. Le mouvement réformateur est devenu un mouvement révolutionnaire ; le peuple, en fait de devoirs, n'en pratique plus guère qu'un, celui de l'insurrection ; on pille les églises ; on brûle les châteaux ; la plupart des hôtes de Saint-Maur et de Saint-Ouen ont émigré pour sauver leur tête. Les autres, qui sont restés en France, ne savent où abriter la leur. Le gendre du duc de Nivernais, le duc de Brissac, après avoir été menacé à Angers d'être « décollé provisoirement, » a été trop réellement égorgé à Versailles ; les prisons de Paris ont été ensanglantées par d'horribles massacres ; la famille royale a été enfermée au Temple jusqu'au jour où elle montera sur l'échafaud. Nivernais lui-même, un moment protégé, malgré son royalisme, par sa réputation d'humanité et par les sympathies des habitants de son quartier, a été arrêté et jeté à la caserne des Carmes, qu'il ne quitte heureusement pas pour la Conciergerie. Mais s'il garde la vie, il perd sa fortune, séquestrée, et, quand le 9 thermidor lui rend enfin la liberté, il trouve son hôtel pillé, ses meubles vendus, ses biens confisqués. Le brillant ambassadeur de Louis XV, l'opulent châtelain de Saint-Ouen, le dernier seigneur féodal est réduit à la misère et ne vit que grâce à l'industrie de quelques serviteurs dévoués qui trouvent moyen d'arracher à la rapacité du fisc quelques débris de sa fortune passée. Puis, tout à coup, nouveau revirement. Le Directoire a décrété une fête de la Vieillesse, et c'est Nivernais, le citoyen Mancini, qui est choisi par la section du Luxembourg, comme le vieillard le plus vertueux du quartier ; on orne de feuillage son hôtel, de riantes jeunes femmes lui offrent des fleurs et des fruits, et, dans la loge qui lui est réservée le soir à l'Opéra, des enfants viennent le couronner.

Quels contrastes et quelles leçons! Et avec quel intérêt on suit, dans le beau livre de M. Lucien Pérey, le récit de cette existence, tantôt souriante comme un pastel de Latour, tantôt sombre comme une scène de l'*Enfer* du Dante, toujours attachante comme un roman vrai.

L'auteur nous permettra-t-il de lui signaler quelques erreurs qui lui ont échappé? La dame d'honneur de Marie-Antoinette, la fameuse *Madame l'Étiquette*, était la *comtesse* et non la *duchesse* de Noailles ; elle devint plus tard duchesse de Mouchy. Maury avait été créé cardinal

bien avant le règne de Napoléon, dès 1794, et sur la demande du comte de Provence, dont il était alors le correspondant. La comtesse de Sabran a émigré non pas après le 10 août, mais dès la fin de 1789, et ce n'est que huit ans plus tard, en 1797, qu'elle épousa le chevalier devenu marquis de Boufflers. Enfin, il n'y avait pas de duchesse de Chartres en 1792, et nous ne pensons pas qu'on ait jamais pu ranger les Polignac parmi les gentishommes partisans des idées nouvelles en 1789.

Que M. Lucien Pérey nous pardonne ces légères critiques; elles n'enlèvent rien à la grande valeur de son œuvre, et lui montreront seulement avec quel soin nous avons lu ce second volume et quelle difficulté nous avons eue à y découvrir des taches, puisque nous sommes réduit à relever de pareilles vétilles, qu'il sera d'ailleurs si facile de faire disparaître dans la prochaine édition.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes, par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1891, in-8 de 471 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le troisième volume des *Mémoires du prince de Talleyrand* vient de paraître; il contient trois nouvelles parties : la fin du Congrès de Vienne, la seconde Restauration, avec un appendice, et la Révolution de 1830, avec un appendice.

A vrai dire, ce troisième volume n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux à l'histoire; la plupart des documents qu'il publie, l'avaient été déjà par M. Pallain dans sa *Correspondance diplomatique de Talleyrand,* au moyen des pièces conservées aux Archives. Il est intéressant cependant de comparer les textes, qui parfois diffèrent légèrement. Les deux dernières parties, la seconde Restauration et la Révolution de 1830, affectent plus la forme de *Mémoires,* avec adjonction fréquente de dépêches officielles. Mais c'est là aussi qu'il faut voir combien les auteurs de *Souvenirs* sont souvent mal servis par leur mémoire. Dans la partie consacrée à la Révolution de 1830 et qui contient surtout le récit de l'ambassade de Talleyrand à Londres, ambassade qui eut comme objet spécial la révolte des Pays-Bas et la constitution du royaume de Belgique, le prince raconte que le maréchal Sébastiani, ministre des affaires étrangères, lui fit développer par M. de Flahaut un plan tendant au partage de la Belgique entre la Hollande, la France et la Prusse. Il ajoute qu'il repoussa avec indignation un pareil projet et qu'il ne lui fallut pas beaucoup de réflexions pour démontrer combien il était « insensé, dangereux et opposé au maintien d'une paix durable et avant tout aux vrais intérêts de la

France. » Voilà la postérité bien convaincue que Talleyrand n'a jamais songé à un partage quelconque de la Belgique. Or, le 22 juin 1831, Talleyrand écrivait à Sébastiani : « Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de condescendance..., je crois, monsieur le comte, qu'il faudra peut-être en venir à l'idée, *qui est mon idée favorite,* d'opérer une division de la Belgique, dans laquelle la France trouverait sans aucun doute la part qui lui conviendrait le mieux. » Tant il est vrai qu'il est toujours bon, pour contrôler des *Mémoires,* de recourir aux pièces officielles.

La partie peut-être la plus curieuse de ce volume consiste dans les deux appendices. Le premier est une note de Talleyrand, écrite en 1823, après la publication des *Mémoires* de Savary, pour se disculper d'avoir pris part à l'assassinat du duc d'Enghien. Le prince prétend qu'il n'a nullement été l'instigateur des mesures prises dans cette déplorable affaire ; qu'il s'est contenté, en qualité de ministre des affaires étrangères, d'en être l'apologiste près des cours européennes; et il reprend à cette occasion sa théorie favorite qu'il n'a jamais été le serviteur d'aucun régime, mais simplement le serviteur de la France. C'est le thème habituel de tous les fonctionnaires qui, après avoir prêté serment à tous les gouvernements, soutiennent que ce ne sont pas leurs opinions mais les gouvernements seuls qui ont changé. Dans le second appendice se trouvent des extraits d'une correspondance entre le prince et Madame Adélaïde et la princesse de Vaudémont. Nous ne savons ce que les volumes prochains doivent renfermer; mais nous serions heureux qu'ils continssent beaucoup de lettres comme celles-ci, complètement inédites et du plus haut intérêt.

Ajoutons que ce volume s'ouvre par un très beau portrait de l'illustre diplomate, d'après le tableau de Gérard. M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du général baron de Marbot. T. II. *Madrid. — Essling. — Torrès-Vedras.* Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 495 p., avec un portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

Le premier volume de ces Mémoires nous avait conduit à Gênes, Austerlitz et Eylau ; celui-ci, n'offrant pas un intérêt moindre, nous mène en Espagne et en Portugal, aux heures les plus graves de la lutte de ces deux pays contre l'omnipotence de Napoléon, et, dans l'intervalle, nous fait assister à la campagne de 1809, marquée par les succès d'Essling et de Wagram. Courageux, ferme, hardi, le jeune Marbot est le héros d'aventures attachantes et périlleuses ; sa présence d'esprit dans sa mission d'Aranda (chapitre VII) ; l'escalade des murailles de Ratisbonne (p. 133) ; son combat singulier à Miranda del Corvo (p. 437) ; et surtout le passage, en pleine nuit, sous les feux des postes autrichiens, du

Danube débordé (chapitre XIV) sont des pages aussi émouvantes que pittoresques. Rien ne caractérise mieux l'agitation et les dangers de sa vie que ce résumé qu'il donne de ses faits et gestes en 1809 : « Si vous vous rappelez que j'avais commencé l'année à Astorga, en Espagne, pendant la campagne contre les Anglais, après laquelle je pris part au siège de Saragosse, où je reçus une balle au travers du corps ; si vous considérez qu'il me fallut ensuite traverser une partie de l'Espagne, toute la France et l'Allemagne, assister à la bataille d'Eckmühl, monter à l'assaut de Ratisbonne, exécuter à Mölk le périlleux voyage du Danube, combattre pendant deux jours à Essling, où je fus blessé à la cuisse, me trouver engagé pendant soixante heures à la bataille de Wagram, enfin être blessé au bras au combat de Znaïm, vous conviendrez que cette année avait été pour moi bien fertile en événements et m'avait vu courir bien des dangers ! »

Constamment employé dans les états-majors, non pour parader, mais pour aller porter sur le champ de bataille les ordres les plus délicats dans les cas les plus critiques, — aide-de-camp de plusieurs maréchaux, il était en situation de beaucoup voir, de beaucoup savoir, et, heureusement pour nous, il a beaucoup retenu. Ses remarques sont particulièrement détaillées sur le maréchal Lannes, dont il vante la valeur, les talents et les vertus ; Bessières, officier assez médiocre, et camarade intrigant ; Ney, obscurcissant la gloire de sa bravoure par son indiscipline et son manque d'esprit de suite (p. 411-445) ; Masséna, dissimulé, égoïste, d'une avarice sordide (p. 304), d'une prudence honteuse pour ses enfants (p. 282), et d'une faiblesse coupable en Portugal (p. 408) ; Bernadotte, orgueilleux, vantard, beau militaire, intelligent, adroit, disgracié sur le champ de bataille même de Wagram par l'Empereur en courroux (p. 273) ; Soult, acceptant le trône de Portugal, mais au-dessous d'un pareil rôle (p. 365). Voilà bien les éléments de détails instructifs. L'histoire a beaucoup à glaner dans ces *Mémoires* et bien des renseignements à prendre. Souvent de grandes idées exprimées dans un langage militaire, net et précis, jettent un jour heureux sur les événements que l'auteur rapporte : il nomme justement les manœuvres de l'Empereur vis-à-vis de l'Espagne : « la spoliation la plus inique dont l'histoire moderne fasse mention » (p. 43) ; il voit dans les revers de cette entreprise le châtiment de Dieu. Il ne fait que de rares dissertations militaires, car ce n'est point ici un ouvrage technique ; cependant on lit des réflexions bien faites sur les erreurs de l'archiduc Charles pendant la campagne de 1809 (p. 208) ; les retards et l'inertie de l'archiduc Jean (p. 261) ; on trouve des remarques excellentes sur les avantages et aussi les défauts des fameuses lignes de Torrès-Vedras, qui offraient bien quelque point faible dans leur longue étendue de vingt lieues ! (p. 409).

J'ai été frappé par un rare talent de description, sobre, vivant, expressif. On peut comparer (et c'est tout à son avantage) le récit du capitaine Marbot sur la fameuse charge des cuirassiers à Eckmühl (p. 125) avec la description de Thiers (*Consulat et Empire*, tome X) ; il est vrai que le premier avait été témoin et acteur de ce drame.

Ce volume est peut-être plus intéressant encore que le premier et mérite d'être signalé entre toutes les publications historiques parues cette année sur le premier Empire. Nous finirons par une critique : l'auteur, et ce défaut tient évidemment aux lacunes de son éducation religieuse, montre des préventions mal justifiées contre la Compagnie de Jésus ; déjà, dans le tome Ier (p. 22 et 25), il avait commis quelques inadvertances ; c'en est une plus lourde d'appeler « un grand ministre » le persécuteur Pombal (II, p. 406) ; dans le court récit consacré à la destruction du tombeau de ce misérable homme d'État, souillé de tant de crimes, il convient de constater l'action vengeresse de la Providence et la force du châtiment de Dieu, ne laissant rien de cette tombe et de ce cadavre. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Politique française en Tunisie. *Le Protectorat et ses origines (1854-1894)*, par P. H. X. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-8 de XI-489 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de P. H. X. donne plus que le titre ne comporte : ce n'est pas seulement « la politique française en Tunisie ; » mais au même degré « la politique tunisienne en France. » L'auteur y expose en détail, et non sans s'y complaire, les débats parlementaires, les incidents ministériels. Sur ce terrain de la métropole, je signalerai d'abord les arguments de P. H. X. en faveur de la combinaison qui a placé le protectorat dans les attributions du ministère des affaires étrangères (p. 322). Ces arguments sont fort bien présentés et tout à fait péremptoires. Personne ne devra plus contester que la diplomatie soit la tutrice *sua et necessaria* d'un protectorat en butte, comme celui de Tunis, à tant de contacts et de conflits avec les agents et les ressortissants des puissances étrangères.

Le ministre des affaires étrangères a publié cette année, sur la situation de la Tunisie, un rapport dont le caractère officiel ne comportait pas de longs développements. Le livre de P. H. X. en est le commentaire historique, social et administratif. Ce commentaire est une apologie de parti pris mais évidemment de conviction. Le nom de l'auteur, s'il était connu, nous révélerait peut-être que son livre est un plaidoyer *pro domo suâ*. Je me hâte d'ajouter que, si quelques appréciations sur les hommes et sur les choses pouvaient être discutées pour cause d'optimisme, l'idée générale demeure au-dessus de toute

contestation : je veux dire l'opportunité de constituer un protectorat et la nécessité de le maintenir (p. 458 et *passim*). C'est le point capital : éviter que la désastreuse manie de l'uniformité ne nous fasse échouer sur l'écueil de l'annexion. Le livre de P. H. X. contribuera à nous en éloigner.

Ne pouvant suivre l'auteur dans toutes les parties d'un exposé très nourri, j'appellerai l'attention sur quelques points, à commencer par la première tentative d'ingérence italienne, laquelle porte la date significative de 1871 (p. 60). Le chapitre relatif au congrès de Berlin est instructif (p. 72 à 97). « Le gouvernement anglais, dit P. H. X., a tout intérêt à ne pas abandonner à l'Italie la garde du vaste goulet qui met en communication les deux bassins de la Méditerranée. Or, l'Italie serait maîtresse de ce passage dans le cas où le promontoire tunisien, qui s'avance vers la Sicile, lui appartiendrait... On peut dire qu'elle commanderait les communications maritimes de l'Europe avec l'Orient... L'Angleterre a tout avantage à ce que les deux côtés du passage appartiennent à deux puissances différentes... Les prétentions de l'Italie n'étaient nullement ignorées en 1878 : on considérait volontiers dans certains journaux de la Péninsule, la Tunisie comme une parcelle de l'Italie séparée de l'Europe par un cataclysme, une pointe de terre qu'il s'agissait — non pas d'annexer — mais de *ressouder* à la Sicile. » (p. 80.) Vous lirez bientôt après l'entrée à Tunis du consul général Maccio, laquelle fut réellement triomphale (p. 88) ; mais l'agent français, M. Roustan, reprit le dessus et la sortie de l'Italien ne fut rien moins que triomphale.

La malignité publique a imaginé que le Kroumir est un mythe. Or, « au mois de janvier 1878, un beau paquebot français à quatre mâts, l'*Auvergne*, est jeté à la côte devant Tabarca. La petite garnison tunisienne essaye de secourir les naufragés; mais les Kroumirs descendent de leurs montagnes à la vue de cette proie inespérée et, devant les soldats du Bey, pillent le navire jusqu'à l'épave... Le 15 et le 16 février 1881, une bande de trois cents Kroumirs pénètre en armes sur le territoire français et livre combat à nos Algériens... Le 31 mars, quatre à cinq cents Kroumirs ont envahi le cercle de la Calle... Une compagnie du 59e de ligne et une autre du 3e zouaves n'ont pu repousser l'attaque qu'après un combat de onze heures et non sans pertes... Le 1er avril les bandes tunisiennes sont fortes de trois à quatre mille combattants. Non seulement notre frontière, mais notre chemin de fer est menacé : fait significatif, et qui prouve qu'un mot d'ordre vient du Bardo... Les Arabes rassurent les ouvriers italiens et leur déclarent qu'ils les considèrent comme des alliés... Dix mille fusils, d'après les informations que fournit au gouverneur le préfet de Constantine, ont été débarqués par navire italien sur la côte de Sfax. » (p. 101 à 112.) L'expédition s'ensuit.

P. H. X. connaît bien les affaires de Tunisie : il a tenté dans le domaine de l'Algérie, une excursion ou plutôt une incursion qui n'a pas eu de succès au Sénat (p. 291). Sur une interpellation de l'honorable M. Vallon, le président du conseil et le gouverneur général Tirman ont contredit les assertions et opinions de P. H. X. relatives à l'esclavage domestique et à la traite des noirs. A. D'AVRIL.

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par JULES DE CLERCQ, consul de France. T. XVII, 1886-1887. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-8 de XXIII-568 p. — Prix : 25 fr.

Il est superflu de faire ressortir les avantages d'une publication qui est non seulement utile, mais indispensable au diplomate, à l'homme d'État et non moins au publiciste exposé chaque jour à traiter à l'improviste toute question relative à nos relations extérieures. La mort du regretté de Clercq nous a fait craindre l'interruption indéfinie du *Recueil des Traités de la France*. Le fils du distingué diplomate a entrepris courageusement de continuer le monument élevé par son père. En 1888, il a publié un volume de supplément. En 1889, a paru un volume de tables générales.

M. Jules de Clercq inaugure aujourd'hui une nouvelle série qui se réfère aux années 1886 et 1887, avec addition de quelques pièces antérieures qui ne se trouvent pas dans les volumes précédents. Signalons, dans celui qui vient de paraître, une heureuse innovation, à savoir, pour les traités qui ont été soumis aux Chambres, les dates des discussions parlementaires, ainsi que celles des rapports présentés aux Chambres.

Il ne suffit pas d'avoir le recueil des traités sur un rayon de bibliothèque ou sur une table de travail ; il s'agit d'y trouver sûrement et rapidement l'acte dont on a besoin : c'est le rôle d'une bonne table. Le volume de M. de Clercq en a deux : l'une, en tête, mentionne les documents par ordre chronologique ; la seconde les a groupés par pays et c'est peut-être la plus utile. Je n'ai pas besoin de dire que le lecteur trouvera facilement à la table régionale d'abord, partant dans le volume, tous les actes se rapportant aux relations de la France avec les États constitués des deux continents ; mais je veux appeler l'attention sur l'abondance des documents concernant les alliances et les protectorats conclus avec les roitelets, particulièrement de l'Afrique. Ce sont là, assurément, de bien petites puissances ; mais, lorsque surgit une complication — et elles sont fréquentes — on ne peut en comprendre la portée que par les actes qui ont déterminé les rapports réciproques. Et où trouver ailleurs que dans le recueil de M. de Clercq nos conven-

tions avec Alangoua, Badou, Bagataye, Baniadougou, Balohis-Youmba, Bereng, Bikinda, Bofing, Bokè, Borakoué, Bouandza... Il y en a quarante-huit autres rien que dans la région du Sénégal.

A. D'AVRIL.

Un Monde fin de siècle, par I. BERTRAND. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-12 de XI-467 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a donné à son livre un sous-titre qui en fait bien comprendre l'esprit et la portée : *Autrefois et aujourd'hui.* Il trace en effet un parallèle entre la condition de la société de la vieille France et nos mœurs contemporaines. Dire que l'auteur s'appuie sur des documents authentiques et sérieux, c'est dire que la comparaison n'est nullement à l'honneur de notre époque; le soi-disant progrès moderne est réduit à sa juste valeur. L'alimentation, le vêtement, l'instruction, l'éducation, la poésie, la science, la philosophie, l'art, la liberté, la moralité, la pudeur sont passés en revue, et les conclusions sont présentées dans un style facile, alerte et piquant. M. Bertrand examine les rapports du capital et du travail, la question juive et la franc-maçonnerie. Il comprend les bienfaits de l'organisation corporative, préconise les cercles catholiques d'ouvriers parce qu'il en a reconnu de près les féconds résultats. C'est précisément cette connaissance du sujet qui lui fait relever certaines expressions fâcheuses : il est en effet inexact de prétendre que M. de Mun et ses amis « ne reculent pas devant le qualificatif de socialistes chrétiens. » Ils ont, au contraire, toujours repoussé autant le mot que la chose ; leurs détracteurs les en affublent périodiquement, espérant sans doute discréditer leurs efforts en les dénaturant, mais cette manœuvre est percée à jour, et ne protège plus les indolents qui veulent couvrir leur égoïsme du voile de la prudence. On ne saurait trop louer et répandre ce volume qui est un manuel commode et intéressant, où les conférenciers catholiques, par exemple, trouveront des renseignements précieux et péremptoires.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

L'Enseignement en Provence avant la Révolution. Annales du Collège royal Bourbon d'Aix, *depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression.* Manuscrits et documents originaux publiés et annotés par ÉDOUARD MÉCHIN, prêtre. T. II. Marseille, imp. de la Ruche, J. Evesque, in-4 de 534 p.

En présentant aux lecteurs du *Polybiblion* le premier volume des *Annales du Collège Bourbon d'Aix,* nous avons dit l'importance que la publication du journal des recteurs de ce collège a pour l'histoire de

la Provence et pour celle de l'enseignement; nous avons fait connaître, en même temps, le plan général et la méthode adoptée par le savant éditeur. Nous voudrions aujourd'hui, en parlant du second volume, qui va de 1665 à 1729, indiquer quelques-unes des conséquences nouvelles qu'on peut tirer de ce précieux journal.

L'époque de 1665 à 1729, qui va du gouvernement personnel de Louis XIV au ministère de Fleury, passe pour la plus calme, la plus heureuse que la Compagnie de Jésus ait connue en France. Le XVIe siècle avait été pour elle l'époque des grandes luttes; sous Louis XIII, elle se reconstitue lentement; elle ne peut rouvrir ses cours à Paris qu'en 1618; sous la minorité de Louis XIV, la guerre recommence, cette fois avec le jansénisme; les *Provinciales* sont de 1656; mais de 1665 à 1729, à l'époque où les recteurs d'Aix écrivaient ce second volume, les jésuites sont, pour tous nos historiens, d'heureux triomphateurs; on rend justice aux succès de leur enseignement, quelques-uns regrettent qu'il soit resté purement littéraire et formel; mais on les proclame les professeurs par excellence de l'époque, si bien qu'on perd de vue leur œuvre religieuse pour ne voir en eux que de bons, que d'excellents professeurs de rhétorique.

Ont-ils été, en réalité à cette époque, aussi calmes et aussi heureux qu'on le dit? Leur enseignement a-t-il été exclusivement littéraire? N'ont-ils été que professeurs? Le document très sincère que nous venons de lire avec soin apporte plus d'un amendement à ces opinions. Les temps qu'on représente comme si calmes ont été des temps fort troublés. En 1665, Louis XIV avait déjà commencé contre les ordres religieux cette campagne qui aboutit en 1667 à l'interdiction de former de nouveaux établissements sans la permission du Roi. Le pouvoir civil veut alors mettre en valeur, en valeur utile à l'État, le personnel de la France, et les jésuites, comme les autres corporations religieuses, se ressentaient des conséquences législatives de ces doctrines économiques ou prétendues telles. En 1690, les PP. du collège d'Aix reçoivent ordre de n'avoir plus de rapports avec leur supérieur général; l'année suivante, ordre d'envoyer à la Monnaie, pour être fondue et servir aux besoins de la guerre, l'argenterie d'église, les vases sacrés exceptés! On n'ose plus recevoir des legs, tant les tribunaux sont hostiles.

Pendant ce temps, il fallait lutter contre les jansénistes; c'est d'ailleurs, au XVIIIe siècle, après la bulle *Unigenitus*, que la situation devint intolérable à cet égard. La bulle, loi de l'Église, est devenue loi de l'État; les jésuites qui ont signé le *Formulaire*, seront donc, on pourrait le croire et beaucoup de braves gens le croient encore, parfaitement tranquilles, puisqu'ils soutiennent les doctrines agréables aux deux puissances. Vous comptez sans les Parlements. Les *Annales*

sont pleines des tracasseries suscitées alors à tous les orthodoxes, aux congrégations comme aux évêques.

Les Parlements font droit, contre tous les droits, aux requêtes jansénistes. Les jésuites d'Aix se voient contester leurs privilèges universitaires les plus certains ; en 1705, une simple décision du chancelier supprime à peu près tous les pouvoirs de l'archevêque d'Aix sur l'Université. En 1709, le Parlement saisit le temporel de l'évêque de Marseille, qui a voulu censurer des appelants. Et quelle machination judiciaire plus singulière et plus terrible que cette affaire du P. Girard (1729) ? La France entière s'en est sentie remuée ; des pamphlets in-folio en sont restés ; les jésuites n'osaient plus se montrer, tant la populace avait été excitée contre eux. On sait depuis longtemps, par les *Mémoires* d'un témoin digne à cet égard de toute confiance, le fameux marquis d'Argens, sur quel fondement peu solide reposait cette accusation qui aurait pu, avec une voix de plus, envoyer le P. Girard à la mort et ruiner moralement toute une congrégation.

Oui, ces temps étaient aussi fort troublés. Les jésuites étaient-ils alors, comme on le dit, exclusivement consacrés aux lettres, et aux lettres profanes ? Leur journal parle, incidemment, de rhétorique et de philosophie ; on a joué telle tragédie, on a soutenu telles doctrines ; mais les sciences ne sont pas pour cela dédaignées ; en 1690, on soutient des thèses sur la fortification ; en 1796, on forme un beau cabinet de mathématiques, où se trouvent les instruments les plus nouveaux. Ce qui frappe surtout, ce qui est la note dominante et continue du journal, c'est l'œuvre religieuse qui s'accomplit constamment dans la maison.

Dans ces temps difficiles, l'œuvre religieuse se poursuit courageusement ; rien n'en peut détourner ; le journal est rempli de détails sur les prédications, les missions, les retraites spirituelles, sur tous les résultats de ces travaux évangéliques dont on se félicite bien plus vivement que des résultats littéraires. Les preuves de la continuité de cette œuvre sacerdotale sont innombrables dans ce second volume. Il y a d'ordinaire dans la maison cinq ou six jeunes professeurs non encore profès, et une quinzaine de Pères, dont deux ou trois au plus font des cours, des cours supérieurs. Donc, sur quinze Pères jésuites, dix à douze au moins sont absorbés par des œuvres, prêchent, confessent, s'occupent de charité ; un seul Père, le P. Chaurand, allant constamment de ville en ville, avait fondé cent vingt-six hôpitaux « pour débarrasser les villes des vagabonds. » Tous, sans regarder aux tristesses du présent, font l'œuvre de Dieu. Grand exemple, toujours utile ! Quand on détruisit la Compagnie en 1762, on porta sans doute un coup terrible à l'enseignement ; le coup le plus droit, le plus rude, fut porté à la religion, c'est-à-dire à la morale.

A. Silvy.

Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1522-1675), publié et annoté par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, Alph. Picard, 1891, in-8 de 48 p. — Prix : 3 fr.

M. Tamizey de Larroque est plus qu'un grand érudit, connaissant jusque dans ses recoins les plus inexplorés notre histoire littéraire. L'énorme labeur de la correspondance de Peiresc à publier, et les nombreuses monographies où il fait si bien revivre les correspondants de l'illustre Provençal, ne suffisent pas à son activité, à son ardeur de recherches. Des personnages plus humbles, et qui ont laissé des traces dans un tout autre genre de littérature, n'ont pas moins le pouvoir de l'intéresser. En lui, le savant est doublé d'un moraliste, ayant au cœur un vif sentiment des choses de la tradition ; et voilà comment nos vieux textes domestiques l'ont captivé, comment l'histoire documentaire de l'ancienne famille française lui est devenue un nouveau sujet d'études. Déjà, nous lui devions à cet égard la mise au jour d'un curieux livre de raison de son pays, celui des Fontainemarie de Marmande (1640-1774). En le produisant comme un spécimen des mémoriaux domestiques tenus en Gascogne, il avait mieux fait encore ; il l'avait accompagné d'une bibliographie très étendue, par ordre chronologique, des publications presque innombrables, relatives aux Livres de raison, qu'ont suscitées un peu partout, depuis vingt-cinq ans, les fouilles entreprises sur ce terrain trop longtemps condamné à l'abandon. Aujourd'hui, c'est le tour des Dudrot de Capdebosc d'être tirés également de l'oubli. Rien de plus simple que leur manuscrit familial; il est moins un Livre de raison qu'une généalogie, entremêlée de quelques faits importants d'histoire locale ; mais cette généalogie se distingue par un cachet qui lui est bien propre. Le petit livre consacré à l'inscription des mariages, naissances et décès, avait reçu de son premier auteur la forme d'un cœur, avec un en-tête contenant des prières à la Vierge. Il n'était pas rare autrefois, et la pratique s'en est conservée, que des familles pieuses réunissent dans un cœur d'or ou d'argent les noms de tous leurs membres, pour les suspendre à une statue de la madone. Sous une même figure, le livre généalogique des Dudrot aurait rempli un semblable office à leur foyer. N'y a-t-il pas là un trait de mœurs éminemment original?

Quant au manuscrit en lui-même, il est curieux surtout par une chronique rimée et demeurée inédite, qui témoigne d'un grand ébranlement religieux dont fut le théâtre, dans les premières années du XVIe siècle, le midi de la France. Alors, fait peu connu et sur lequel M. Tamizey de Larroque nous fournit des détails intéressants, un moine cordelier nommé frère Thomas renouvela en Gascogne, en Languedoc et jusqu'en Dauphiné, les prodiges oratoires accomplis un siècle auparavant par saint Vincent Ferrier, passionnant et transpor-

tant les foules par ses brûlantes exhortations à la pénitence, les menaçant d'un « prochain courroux de Dieu, » presque en prophète. Bientôt après éclataient malheurs sur malheurs : désastre de Pavie, trahison du connétable de Bourbon, invasion de la Provence, déchirement de la chrétienté par la révolte de Luther; au fléau de la guerre venaient s'ajouter des pestes et des famines. La chronique relatée par le Dudrot qui vivait à cette époque, traduit les émotions de la conscience populaire, en présence d'un tel « déluge de calamités. »

M. Tamizey de Larroque ne s'arrêtera pas là ; dès maintenant, il nous ménage et annonce pour un terme prochain la publication d'autres trouvailles. En attendant, dans le feu sacré qui l'anime, aspirant à faire de ses lecteurs autant de collaborateurs, il voudrait en entraîner beaucoup à sa suite. Il y stimule principalement sa chère Gascogne ; et, en même temps qu'il lui reproche quelque peu de s'être trop laissée devancer sous ce rapport, il lui offre comme modèle le Limousin, où M. L. Guibert, avec le concours de zélés travailleurs, a pu recueillir et publier tout un ensemble de Livres de raison, embrassant une période de quatre siècles (un vol. in-8. Paris, Alph. Picard). Ici, est-il besoin de dire combien nous joignons nos vœux aux siens ? Ne doutons pas que son appel ne soit entendu. Il est un puissant initiateur et vulgarisateur. Nul, mieux que lui, ne saura donner une féconde impulsion à des recherches qui, au surplus, ont par elles-mêmes tant d'attraits. Celui qui écrit ces lignes peut parler par expérience, et du charme moral qu'on y goûte, et du profit qu'on en retire pour la connaissance exacte de ce qu'il y a eu de plus intime dans notre ancienne vie sociale et dans nos traditions locales. CHARLES DE RIBBE.

Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia *dalla prima alla seconda restaurazione* (*1539-1814*), pubblicate da ANTONIO MANNO, segretario, ed ERMANNO FERRERO, socio della R. Deputazione di storia Patria. *Francia.* Periodo III. Volume III (1717-1719) (*Biblioteca storica italiana pubblicata per cura della R. Deputazione di Storia Patria.* IV.) Torino, fratelli Bocca, 1891, in-4 de IX-391 p.

Le nouveau volume des relations diplomatiques de la maison de Savoie avec la France s'étend seulement du 23 octobre 1717 au 26 juin 1719. L'événement considérable de cette courte période est le traité de la quadruple alliance du 2 août 1718, et c'est aussi l'objet principal des dépêches contenues dans ce volume. Dès les derniers mois de 1717, Victor-Amédée II avait envoyé à Paris le comte Giuseppe Provana, chargé d'une mission secrète, dont les instructions ont été publiées dans le volume précédent. Il s'agissait de savoir quel était l'esprit des négociations entamées à Londres entre la France et l'Angleterre; il s'agissait surtout d'obtenir qu'il ne s'y décidât rien de contraire aux

intérêts du Roi. La tâche semblait d'autant plus difficile que l'empereur Charles VI ne paraissait pas disposé à abandonner ses prétentions sur l'Espagne, si on ne lui accordait pas une compensation; et pour cette compensation l'on songeait à la Sicile, une des possessions de Victor-Amédée II.

Le prince italien chercha alors à se rejeter du côté des Espagnols. Alberoni feignit d'accueillir ses propositions; l'on sait comment en juillet 1718 des troupes espagnoles descendirent à l'improviste en Sicile. Le traité du 2 août, conclu malgré les envoyés de Victor-Amédée II entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, et auquel la Hollande n'adhéra définitivement que six mois après, contraignait le roi de Sicile à échanger ce pays contre la Sardaigne. Les efforts du comte Provana qui dut quitter Paris pour Londres, et ceux du marquis de San-Tomaso à la cour impériale ne purent réussir à amener une modification dans ce traité à l'avantage de Victor-Amédée. Ce prince dut adhérer le 8 novembre au traité. Ce sont toutes les négociations délicates qui eurent lieu à cette époque, sur lesquelles la publication de MM. Manno et Ferrero jette une nouvelle lumière.

Le volume se termine au moment où le marquis d'Entremont laisse l'ambassade ordinaire de Savoie pour retourner à Turin, et où arrive à Paris son successeur, Giulio Mercurino Balbis di Vernone, dont les instructions sont contenues ici et dont un beau portrait orne la présente publication. L.

Resumen de la historia del Ecuador, por Pedro Firmin Cevallos, individuo de la Academia ecuatoriana y correspondiente de la real española. T. VI. Guyaquil, imp. de la Nacion, 1889, in-4 de 391 p.

Ce volume est le dernier d'une série de six, formant un résumé complet de l'histoire trop peu connue de la république de l'Équateur. Les cinq premiers tomes adressés, paraît-il, à la rédaction du *Polybiblion*, ne lui sont point parvenus; nous ne pourrons donc donner ici que l'analyse du tome sixième et dernier. Aussi bien, ce n'est pas le moins intéressant, selon toute probabilité, car il contient une excellente description de la petite république américaine. Et comme le dit justement l'auteur, M. Cevallos, « il importe plus de connaître le caractère, les mœurs, l'industrie et en général l'état de civilisation d'un peuple, que de connaître par leurs noms les hommes d'État, les capitaines et les révolutionnaires qui sont arrivés à se signaler par la bonne ou la mauvaise figure qu'ils ont faite dans les divers événements politiques. »

M. Cevallos commence par la géographie politique de l'Équateur. Il en étudie la constitution et le mode d'élection, et fixe le chiffre de la population d'après les dernières statistiques. En parlant de l'instruc-

tion publique, il a soin de nous rappeler que c'est à l'initiative personnelle et aux efforts courageux du regretté président Garcia Moreno, qu'on doit la plupart des progrès obtenus dans cette partie. Nous voyons aussi que le clergé est appelé à exercer une action utile sur la jeunesse des écoles, et que l'État en fait son collaborateur. Suivent des considérations intéressantes sur l'industrie et le commerce : l'Équateur possède de nombreux éléments de richesse ; toutefois cette richesse est lente à se développer ; l'agriculture demeure routinière, et les marchés commerciaux manquent d'activité et de vie. M. Cevallos attend beaucoup de l'introduction des méthodes d'exploitation et de trafic en usage en Europe. L'Équateur est un pays neuf, qui ne connaît pas encore toutes ses ressources. Ensuite, l'auteur nous parle de l'organisation militaire, qui laisse encore beaucoup à désirer : il en est de même de ce qui regarde les travaux publics ; néanmoins le président Moreno a donné le signal des réformes, et c'est sous son gouvernement que l'on a commencé la construction du chemin de fer de Guyaquil à Quito, aujourd'hui en voie d'achèvement.

Deux chapitres très curieux sont ceux qui traitent des races et des mœurs. On lira avec intérêt ce que M. Cevallos nous dit des pauvres Indiens, de leur misère physique, intellectuelle et morale, de leur irrémédiable déchéance enfin, et l'on sera étonné de voir dans quel état sont tombés les derniers représentants de cette race ancienne et magnifique. Au point de vue ethnographique, ces deux chapitres sont des plus importants et méritent d'être signalés aux hommes de science.

L'ouvrage de M. Cevallos est composé avec beaucoup d'ordre : c'est un exposé lucide et cependant détaillé. Les vues personnelles de l'auteur paraissent fort sages, et les préoccupations morales et religieuses qu'il laisse voir sont dignes d'éloges. Enfin le livre serait parfait s'il contenait une bonne carte qui permît de se rendre compte exactement de la situation physique et politique des provinces décrites par M. Cevallos.

MAXIME FORMONT.

Toussaint Rose, marquis de Coye, par le baron MARC DE VILLIERS DU TERRAGE. Paris, May et Motteroz, 1891, in-12 de 144 p. — Prix : 5 fr.

Il y a des personnages, très connus dans leur temps, qui risqueraient fort de disparaître, si quelqu'un n'avait la pensée de faire revivre leur mémoire. Qui sait, par exemple, — en dehors de quelques érudits de Provins, — que Toussaint Rose, mort à quatre-vingt-six ans, fut successivement secrétaire de Mazarin et secrétaire de Louis XIV, tout-puissant sur l'esprit du grand Roi, président de la Chambre des comptes et membre de l'Académie française, de plus marquis et possesseur de cette belle terre de Coye, qui, après lui, fut réunie au domaine

de Chantilly ? Son histoire est pourtant curieuse à étudier, ne serait-ce que pour prouver que, sans naissance et sans fortune, on arrivait à tout sous l'ancien régime. Le père de Rose, né en 1591, était simple marchand mercier ; sa mère s'appelait Edmée Languillat. Il parvint aux charges municipales d'échevin et de maire de Provins, et ne fut annobli qu'en 1655 par l'influence de son fils. Quant à Toussaint, comme il avait fait des études et qu'il se sentait de l'ambition, il essaya deux ans du métier d'avocat dans sa ville natale, puis vint à Paris pour être avocat au Parlement ; mais, prenant peu de goût aux affaires, il partit pour l'Italie en compagnie d'un jeune abbé, qui devait être plus tard le cardinal de Retz, et, au retour de ce voyage, il trouva moyen de se faire attacher à Mazarin. C'était peu de chose encore, car Richelieu n'était pas mort ; mais, aussi bien que son maître, le jeune homme espérait dans l'avenir. En 1541, il épousa, à Paris, Madeleine de Villiers, prit une maison de campagne à Suresne, et attendit les événements. Pendant tout le temps que le cardinal Mazarin fut au pouvoir, Rose resta son homme de confiance, sans se compromettre pourtant, et en ayant soin de se faire attribuer de temps en temps quelque titre honorifique et quelque riche bénéfice. Il était près de lui à sa mort, quand Louis XIV vint prendre les conseils et les instructions du grand ministre, dont il avait voulu jusqu'au bout supporter la tutelle un peu sévère. Ce fut à lui que le jeune roi dicta au Louvre, le 9 mars 1661, la dernière conversation qu'il avait eue avec le cardinal. Il resta donc secrétaire du cabinet du Roi, et même ce que nous appellerions aujourd'hui chef du secrétariat ou chef de cabinet. C'était lui qui écrivait toutes les lettres « de la main du Roi, » dont il imitait l'écriture et le style à s'y méprendre. Souvent Louis XIV lui demandait des conseils pour la rédaction de certaines dépêches et lui confiait ainsi d'importants secrets d'État. Il en est résulté, au point de vue historique, cette conséquence curieuse, c'est que, des divers recueils de Lettres et de Mémoires autographes de Louis XIV qui nous ont été conservés, on ne sait pas ceux qui sont de la façon de Rose. Quoi qu'il en soit, sa fortune dura autant que sa vie ; et le Roi ne cessa de le combler de bienfaits. En 1684, il était nommé conseiller-président en la Chambre des comptes de Paris, avec dispense de droits fiscaux ; en 1697, sa terre de Coye était érigée en marquisat pour lui et ses descendants ; il avait été, sans bagage littéraire, nommé à l'Académie à la place de Conrart, et c'est lui qui haranguait le Roi au nom de la compagnie dans les circonstances solennelles. Il était l'ami de La Fontaine, dont il fit l'éloge, en recevant son successeur ; il était lié surtout avec Racine et Boileau ; mais il avait un tel culte pour le Roi et une telle discrétion professionnelle, qu'il ne voulut jamais leur communiquer aucune particularité intéres-

tion publique, il a soin de nous rappeler que c'est à l'initiativ
sonnelle et aux efforts courageux du regretté président Garcia M
qu'on doit la plupart des progrès obtenus dans cette partie.
voyons aussi que le clergé est appelé à exercer une action utile
jeunesse des écoles, et que l'État en fait son collaborateur. S
des considérations intéressantes sur l'industrie et le commerce
quateur possède de nombreux éléments de richesse; toutefois
richesse est lente à se développer; l'agriculture demeure routi
et les marchés commerciaux manquent d'activité et de vie. M.
los attend beaucoup de l'introduction des méthodes d'exploita
de trafic en usage en Europe. L'Équateur est un pays neuf,
connaît pas encore toutes ses ressources. Ensuite, l'auteur nous
de l'organisation militaire, qui laisse encore beaucoup à désirer
est de même de ce qui regarde les travaux publics; néanmoins
sident Moreno a donné le signal des réformes, et c'est sous so
vernement que l'on a commencé la construction du chemin de
Guyaquil à Quito, aujourd'hui en voie d'achèvement.

Deux chapitres très curieux sont ceux qui traitent des races
mœurs. On lira avec intérêt ce que M. Cevallos nous dit des p
Indiens, de leur misère physique, intellectuelle et morale, d
irrémédiable déchéance enfin, et l'on sera étonné de voir dan
état sont tombés les derniers représentants de cette race anci
magnifique. Au point de vue ethnographique, ces
des plus importants et méritent d'être signalé
science.

L'ouvrage de M. Cevallos est composé avec bea
un exposé lucide et cependant détaillé. Les vues
teur paraissent fort sages, et les préoccupations n
qu'il laisse voir sont dignes d'éloges. Enfin le li
contenait une bonne carte qui permît de se rendre
de la situation physique et politique des prov
M. Cevallos. MA

Toussaint Rose, marquis de Coye, par le b
LIERS DU TERRAGE. Paris, May et Motteroz, 1891, in-12 d

Il y a des personnages, très connus dans leur te
raient fort de disparaître, si quelqu'un n'avait
revivre leur mémoire. Qui sa
érudits de Provins, — que T
fut successivement secrétai
tout-puissant sur l'esprit d
comptes et membre de l'Aca
sesseur de cette belle terre de C

de Chantilly ? Son histoire est pourtant curieuse à étudier, ne serait-ce que pour prouver que, sans naissance et sans fortune, on arrivait à tout sous l'ancien régime. Le père de Rose, né en 1591, était simple marchand mercier ; sa mère s'appelait Edmée Languillat. Il parvint aux charges municipales d'échevin et de maire de Provins, et ne fut annobli qu'en 1655 par l'influence de son fils. Quant à Toussaint, comme il avait fait des études et qu'il se sentait de l'ambition, il essaya deux ans du métier d'avocat dans sa ville natale, puis vint à Paris pour être avocat au Parlement ; mais, prenant peu de goût aux affaires, il partit pour l'Italie en compagnie d'un jeune abbé, qui devait être plus tard le cardinal de Retz, et, au retour de ce voyage, il trouva moyen de se faire attacher à Mazarin. C'était peu de chose encore, car Richelieu n'était pas mort ; mais, aussi bien que son maître, le jeune homme espérait dans l'avenir. En 1541, il épousa, à Paris, Madeleine de Villiers, prit une maison de campagne à Suresne, et attendit les événements. Pendant tout le temps que le cardinal Mazarin fut au pouvoir, Rose resta son homme de confiance, sans se compromettre p[illegible]t, et en ayant soin de se faire attribuer de temps en temps [illegible] titre honorifique et quelque riche bénéfice. Il était près de [illegible]ort, quand Louis XIV vint prendre les conseils et les instru[illegible]rand ministre, dont il avait voulu jusqu'au bout [illegible]pporter [illegible]n pe[illegible] sévère. Ce fut à lui que le jeune roi [illegible] au Lou[illegible], la dernière conversation qu'il avait [illegible] le ca[illegible]e secrétaire du cabinet du Roi, et [illegible]ujourd'hui chef du secrétariat ou [illegible] toutes les lettres « de la main du [illegible]yle à s'y méprendre. Souvent [illegible]ur la rédaction de certaines [illegible]ts secrets d'État. Il en est [illegible]te conséquence curieuse, [illegible] de Mémoires autographes [illegible] ne sait pas ceux qui sont [illegible]une dura autant que sa [illegible]faits. En 1684, il était [illegible]omptes de Paris, avec [illegible]oye était érigée en [illegible] sans bagage littéraire, [illegible], et c'est lui qui [illegible]es circonstances [illegible]'éloge, en rece[illegible] Boileau ; mais [illegible]ofessionnelle, [illegible]rité intéres-

sante, bien qu'ils fussent tous deux historiographes officiels. Il connaissait aussi Molière et il lui joua même un joli tour en vers latins. C'était, du reste, un sceptique, qui avait vu de près tant d'intrigues, tant de faussetés, qu'il ne croyait plus à rien. En religion, comme dans le reste, il se contentait de suivre la mode, sans beaucoup de conviction. On cite de lui un mot à sa femme, — à son lit de mort et devant le prêtre qui l'administrait, — dont le sans-façon dépasse un peu la mesure : « Ma chère amie, si après m'avoir enterré, on vous offre des messes pour me tirer plus vite du Purgatoire, épargnez-vous cette dépense-là, je prendrai patience. » Sa postérité s'éteignit de son vivant : il n'eut qu'un fils qui mourut jeune ; et son petit-fils, filleul de Louis XIV, déjà colonel du régiment de Montereau, fut tué, à vingt et un ans, au siège de Turin.

On voit que M. Marc de Villiers du Terrage a eu une heureuse inspiration en recueillant tous les documents épars sur la vie de Toussaint Rose. Il en a tiré un petit volume fort instructif, aussi soigné d'exécution typographique que de composition et de style. Il n'y a point jusqu'à l'inventaire après décès de la bibliothèque du marquis-académicien qui n'ait son intérêt. On souhaiterait que de plus gros livres soient aussi bien remplis.

G. Baguenault de Puchesse.

BULLETIN

Du Mariage au divorce, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1891, in-12 de 205 p. — Prix : 3 fr.

Il y a beaucoup de talent dans ce livre au titre un peu tapageur, que l'auteur a écrit, dit-il, « pour lire avant d'être fiancés. » Le style est entraînant et plein de verve, et il y a bien du vrai dans cette façon de peindre l'humanité. Toutefois, l'auteur me paraît avoir un peu trop cédé au penchant qui l'entraîne à la satire. Son livre est amer avec les allures de pamphlet trop accusées. Je sais bien que l'humanité, vue sous certains aspects, n'est pas belle : elle ressemble sans doute au portrait peu flatté qu'en a tracé M. l'abbé Bolo ; j'estime pourtant qu'il y a moyen de la représenter autrement, sans cesser de faire d'elle une peinture exacte et fidèle. C'est affaire de point de vue : il ne s'agit que de la mettre sous un meilleur jour et de mêler un peu de blanc et de rose aux couleurs noires de la palette. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Bolo montre très bien comment on va du *Mariage au divorce* à travers les mauvaises préparations, les choix inconsidérés, les tribulations et les chimères. Je crains que son livre impitoyable n'irrite quelques âmes au lieu de les éclairer. Mais ce que je recommande sans peine, c'est que M. l'abbé Bolo est un observateur très sagace et un maître écrivain.

P. Tallon.

Vérités et apparences, par ARMAND HAYEM, avec une lettre de M. Alexandre Dumas. Paris, Lemerre, 1891, in-16 de VI-175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre fait partie des œuvres posthumes de M. Armand Hayem, et il est publié par la veuve de l'auteur. M. Alexandre Dumas le recommande au public dans une lettre fort élogieuse, dont j'extrais ces lignes : « Celui qui a écrit ces pensées et ces maximes les a presque toutes arrachées du fond de son être intime, laissant des déchirures et des plaies là où il les avait saisies. C'est le testament d'une âme. »

On ne saurait en effet dénier à ces pages de morale ou d'observation philosophique le mérite d'une grande sincérité. L'amour du vrai est puissant chez un écrivain qui proclame que les idées fausses font plus de mal à un peuple que les défaites. Constatons aussi que le scepticisme désolant qui a fini par prendre possession de cette âme n'en a point banni l'idéalisme et le noble souci du beau et du bien. Peut-être souhaiterions-nous à ces pensées une expression plus rigoureusement et plus constamment juste, de cette justesse et de cette précision élégante qui sont des qualités si nécessaires et si précieuses en ces sortes d'ouvrages. Les *Pensées* ne comportent point de développements littéraires, mais leur forme succincte doit être d'autant plus soignée, surtout quand le fond n'est pas absolument nouveau.

MAXIME FORMONT.

Deutsche Mythologie, von Dr F. KAUFFMANN. Stuttgart, Göschen, 1890, in-16 de II-107 p.

Dans son modeste format et sous son classique cartonnage, l'abrégé de *Mythologie allemande* du Dr Kauffmann est un livre savant, écrit avec soin et non sans une certaine ampleur. Une table alphabétique détaillée, un index de livres à consulter, une liste explicative des abréviations employées par l'auteur et de la valeur de quelques lettres étrangères, particulièrement de lettres scandinaves, lui donnent une petite physionomie sérieuse qui prévient en sa faveur. Il s'adresse évidemment plutôt au public lettré qu'aux jeunes écoliers. L'auteur, privatdocent à l'Université de Marbourg, retrace d'abord à grands traits l'histoire de la lutte victorieuse du catholicisme contre le paganisme germanique. Il remonte ensuite aux origines religieuses indo-européennes, puis résume ce que les écrivains latins nous ont appris des croyances et du culte des Germains, de leurs temples, de leurs sacrifices et de leurs oracles. Alors seulement arrive la synthèse didactique de la théogonie de l'Edda. Certaines assertions du Dr Kauffmann seraient peut-être contestables ; il n'est pas prouvé, par exemple, que Frigg et Freya doivent être confondues ; les Germains ne me semblent pas s'être si volontiers (*willig*) convertis au christianisme, et je garde contre quelques étymologies sanscrites une méfiance d'ignorant. L'opuscule n'en est pas moins très bien réussi en son genre : il a même le rare mérite de n'être pas seulement à consulter, mais de se laisser lire avec plaisir.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Projet de loi du gouvernement sur la création d'une caisse nationale de retraites ouvrières. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette brochure, M. H. Vermont, avocat et président d'une société de secours mutuels de Rouen, approuve l'idée générale du projet de loi déposé par M. Constans, le 6 juin dernier. Il montre que l'État est dans son rôle, non

seulement quand il remédie à la misère par l'assistance publique, mais encore quand il la conjure par l'organisation de l'assistance préventive. Mais, en revanche, M. Vermont critique vivement le projet du gouvernement dans le détail. Suivant lui, l'extension donnée à ce projet, dont le principe était excellent, l'a rendu irréalisable : il faut en élaguer tout ce qui est excessif ou nuisible, notamment l'accumulation des capitaux dans les mains de l'État, les charges trop lourdes imposées tant aux patrons qu'au budget national, l'obligation pour les ouvriers de souscrire à la caisse des retraites, à moins d'une déclaration contraire de leur part. M. Vermont demande surtout qu'on favorise le développement des sociétés de secours mutuels, et il propose une pétition tendant à ce que les rentes viagères provenant de versements effectués par l'intermédiaire de ces sociétés soient majorées de moitié jusqu'à deux cent quarante francs. M. L.

Les Plantes d'appartement et les plantes de fenêtres, par Bois. Paris, J.-B. Baillière, in-16 cartonné de 388 p., avec 169 fig. — Prix : 4 fr.

La Pêche et les Poissons des eaux douces, par A. Locard. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 cartonné de 352 p., avec 174 fig. — Prix : 4 fr.

La Plume des oiseaux, par Lacroix-Dauliard. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 cartonné de 368 p., avec 94 fig. — Prix : 4 fr.

Rien de plus charmant que les fleurs, et tout le monde désire en orner son appartement ou sa fenêtre. Mais, comment soigner ces jolies plantes, et surtout, comment faire un choix judicieux parmi toutes celles que le commerce horticole met à la disposition des amateurs? Cela est facile : après avoir lu le petit ouvrage de l'aide-naturaliste Bois, *les Plantes d'appartement et les plantes de fenêtres*, chacun connaîtra la plantation, l'arrosement, le lavage, le rempotage, la multiplication, en un mot tout ce qui est nécessaire pour réussir dans cette intéressante culture, et, vu la facilité de ses diverses opérations, maint lecteur sera tenté de commencer des expériences aussi attrayantes que peu coûteuses.

— Métier ou passe-temps, la pêche constitue un art qui exige toujours un long apprentissage : réduire cet apprentissage, le supprimer même, dans la plupart des cas, telle a été l'ambition de M. A. Locard. Il faut reconnaître que, grâce à la très grande clarté du style, qui distingue son volume sur *la Pêche et les Poissons des eaux douces*, le lecteur le plus inexpérimenté se familiarise en quelques heures avec les diverses espèces de poissons vivant dans les eaux douces, et connaît fort bien leur habitat, leurs mœurs et leurs qualités comestibles. Tous les différents engins, amorces et appâts dont le pêcheur doit s'armer, s'il veut s'assurer une pêche fructueuse, sont indiqués soigneusement ; tous les cas sont passés en revue et sont rendus intelligibles par de nombreuses figures.

— Bien curieux l'ouvrage qui a pour titre : *La Plume des oiseaux*. Après de courts aperçus sur les principaux types de la faune ornithologique, dont la dépouille alimente l'industrie du plumassier, l'auteur fait connaître la mise en œuvre de ces dépouilles, leurs applications diverses, les procédés de conservation, etc. A signaler particulièrement tout ce qui a trait à la domestication de l'autruche et à son mode d'élevage d'après les méthodes les plus récentes. Les amis du panache se délecteront en parcourant ce petit volume dont les gravures représentent les divers spécimens de ce que l'art ou la mode ont produit de gracieux ou d'extravagant dans ce genre d'ornementation. D. Martel.

Les Guides de la vie pratique. — Les Petits Arts d'amateurs, par R. MANUEL. Paris, Kolb, s. d., in-8 cart. de 272 p. avec 148 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume, qui vient augmenter l'intéressante série des *Guides de la vie pratique,* est appelé à rendre maints services aux amateurs qui, ne disposant ni du temps ni des moyens de s'adonner sérieusement à l'étude des arts d'agrément, ont néanmoins le désir de consacrer leurs loisirs à quelques essais faciles. Ce petit recueil fournit sur le dessin, la peinture, la gravure, la sculpture, etc., une foule de renseignements et de conseils pratiques qui permettent d'aborder sans tâtonnement mille charmants petits travaux d'art qui demandent en général un assez long apprentissage. Ajoutons que de nombreuses gravures élucident le texte et fournissent en même temps des collections de jolis modèles aux amateurs.

D. MARTEL.

Curiosità popolari tradizionali, publ. per cura di. G. PITRÈ. Vol. X. *Saggio di novelline, canti ed usame popolari della Ciociaria,* per cura del dott. G. TARGIONI TOZZETTI. Palermo, Carlo Clausen, 1871, in-8 de 107 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons plusieurs fois parlé de cette jolie collection dont les volumes ne sont tirés qu'à deux cents exemplaires numérotés. Le tome X, qui vient de paraître, est l'œuvre de M. Targioni-Tozzetti. Il en a recueilli les éléments à la Ciociaria, dans la province de Frosinone, aux environs de Rome. M. Targioni-Tozzetti nous donne d'abord vingt-neuf contes qu'il a reproduits dans leur dialecte et qui intéresseront les linguistes comme les amateurs de littérature populaire comparée, auxquels ils offriront plus d'un curieux rapprochement. Viennent ensuite une vingtaine de poésies lyriques, gracieuses souvent comme les pièces du même genre qu'on rencontre par toute l'Italie. Ce charmant recueil est terminé par des recherches sur les usages et coutumes populaires de cette contrée, très différents parfois de ce qu'ils sont dans d'autres parties de la Péninsule.

TH. P.

Claudie, par B. REYAC. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Claudie a fait les délices des lecteurs du *Correspondant.* Il n'est pas téméraire de prédire que cette œuvre, écrite avec un talent réel, obtiendra le même succès en volume. Le sujet est des plus simples ; mais l'auteur, une femme du monde qui se dissimule sous le pseudonyme de B. Reyac, en a su tirer les scènes les plus touchantes, des tableaux d'intérieur exquis et les situations les plus mouvementées. Il s'agit d'une jeune héritière très riche qui a le malheur d'avoir une mère fort avare. Claudie aime Jacques Desmarres, aussi riche qu'elle en bonnes qualités, plus pauvre qu'elle en argent. La mère de Claudie s'oppose à leur mariage, et le jeune homme part pour les États-Unis, en jurant fidélité à sa fiancée qui, elle aussi, promet de l'attendre. Hélas! les promesses humaines ressemblent souvent à la feuille qui vole : le moindre vent suffit pour les disperser. Jacques oublie Claudie et épouse une Américaine volage, qui n'a pas les mêmes goûts que lui et ne sait pas le rendre heureux. Claudie est terrassée en apprenant le mariage de Jacques. Cependant elle surmonte sa peine, et, lorsque les deux époux viennent en France lui rendre visite, elle les accueille en amie sincère et dévouée. S'apercevant des malentendus qui

existent entre eux, elle s'applique discrètement à les faire cesser. Elle dévoile à l'Américaine toutes les qualités de Jacques, son âme droite, son excellent cœur, son noble caractère, et lui apprend le secret de conquérir à jamais son affection. De ce jour, commence la lune de miel des deux époux. Ils repartent, heureux et joyeux, pour l'Amérique. Jacques ne se doute pas, l'ingrat, qu'il doit son bonheur à Claudie. La pauvre délaissée, dont le premier amour s'est purifié par le sacrifice, se console en pensant que si Jacques est heureux, c'est grâce à elle. Cette pensée lui procure « une douceur exquise qui ne peut se dire, » mais qui sera comprise des âmes délicates et des cœurs souffrants. Voilà, certes, un dénouement qui n'a rien de banal. Ajoutons que Claudie est Normande : ce qui donne occasion à l'auteur de peindre, dans leur réalité vraie, des sites qu'elle paraît admirablement connaître, et de nous intéresser à la vie et aux mœurs de fermiers qui sont probablement les siens. *Claudie* peut être lu par les jeunes filles. F. B.

Nouvelle Collection des classiques populaires. — Saint-Simon, par J. DE CROZALS, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-8 de 235 p., orné de plusieurs reproductions. — Prix : 1 fr. 50.

Dante, par ÉDOUARD ROD, professeur à l'Université de Genève. Même librairie, 1891, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ronsard, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Grenoble. Même librairie, 1891, in-8 de 238 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'étude de M. de Crozals sur Saint-Simon ne contient à coup sûr rien de nouveau, mais elle résume assez bien et d'une façon intéressante et vive ce que l'on sait du célèbre duc, de son temps et de son œuvre. Les trois premiers chapitres racontent la vie de Saint-Simon jusqu'à la mort de Louis XIV; le chapitre IV expose ses théories politiques et en vérifie l'application dans son court passage aux affaires; le cinquième est consacré à la discussion du célèbre cas de conscience posé par Saint-Simon dans l'avant-propos de ses Mémoires sur la vérité historique et la charité; enfin, le dernier chapitre s'occupe exclusivement des *Mémoires* et en donne des extraits piquants et bien choisis, qui les font suffisamment connaître aux jeunes lecteurs pour lesquels le livre est fait. D'une façon générale, je trouve que M. de Crozals est trop favorable à Saint-Simon et qu'il dissimule un peu trop les côtés défectueux de son œuvre et de sa vie. De plus, il parle de l'ancien régime trop en homme de notre temps et prodigue avec trop de complaisance, au début surtout, certaines pointes satiriques d'ailleurs assez maladroites et qui pourraient être aisément retournées contre le régime démocratique dont nous jouissons aujourd'hui. Sous ces réserves, on peut dire que ce livre est assez bien fait et se lit avec plaisir.

— Le livre de M. Édouard Rod relatif à Dante est écrit avec moins de piquant et de vivacité, et se lit moins facilement. On sent qu'il arrive de Genève, et quand il s'agit de Dante, cela a bien quelques inconvénients. Cette forme un peu terne et grise ne nous paraît pas répondre à la splendeur du sujet. Sur le fond, au contraire, nous n'avons que des éloges à donner à M. Rod. Son étude est vraiment bien faite, et Dante y est bien apprécié. Elle comprend six chapitres et une conclusion : les six chapitres sont consacrés : 1° à la vie de Dante; 2° aux *Opere minori* de Dante; 3° à des observations générales sur la *Divine Comédie*; 4° à *l'Enfer*; 5° au *Purgatoire*; 6° au *Paradis*. Nous louons sincèrement l'auteur d'avoir rétabli en faveur de ces deux dernières parties l'équilibre trop systématiquement rompu

par l'admiration vulgaire au bénéfice de *l'Enfer*. La conclusion est brève et nette : l'auteur s'y dégèle un peu pour rendre au grand poète du moyen âge catholique un juste et bel hommage. Comme lui, nous restons persuadé que la gloire de Dante « se relèvera plus brillante chaque fois qu'on se reprendra d'amour pour cette suprême manifestation de génie humain, la poésie. »

— Le *Ronsard* de M. G. Bizos, à ne le considérer qu'au point de vue littéraire, est certainement aussi fort bien fait. Après un premier chapitre consacré à résumer la vie de Ronsard et à nous faire assister aux vicissitudes de sa renommée, l'auteur nous fait voir le poète sous ses diverses faces, tour à tour poète lyrique, anacréontique, pastoral et élégiaque, satirique et politique, épique enfin, je néglige les formes de moindre importance, hymnes, gaietés, épigrammes, épitaphes, cartels et mascarades, dans lesquelles s'est manifesté ce talent si souple, si varié et si fécond. Comment avec de si riches dons, Ronsard n'a-t-il, en somme, abouti qu'à l'avortement ? Boileau en a depuis longtemps donné la raison; M. Bizos conteste assez vivement le bien fondé de la sentence de maître Nicolas, mais en somme il est amené à conclure de la même façon. Il lui eût été facile de s'épargner cette petite contradiction. — Ce qui est plus grave, c'est la façon dont il parle de Ronsard jugeant avec une sévérité méritée et les calvinistes (p. 124) et Rabelais (p. 200). M. Bizos a cru devoir relever le gant : il a commis ainsi une lourde maladresse, car cela fait perdre un peu à son livre le caractère d'impartialité si nécessaire à la collection à laquelle il appartient. Encore quelques écarts de ce genre, j'en ai signalé d'autres dans le *Saint-Simon*, et les écoles chrétiennes s'apercevraient bien vite que cette collection n'est pas faite pour elles. P. TALON.

Œuvres choisies de Voltaire, publiées par GEORGES BENGESCO. — *Histoire de Charles XII*. Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, 2 vol. in-12 de XXX-280 et 314 p. — Prix : 3 fr. le vol.

Œuvres choisies du chevalier de Bonnard. Même librairie, 1891, in-12 de XII-123 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de Charles XII forme les tomes VII et VIII de l'édition des œuvres choisies de Voltaire. Le temps n'a diminué en rien la réputation de ce livre, l'un des meilleurs qu'ait écrit le philosophe de Ferney, comme l'on disait jadis. M. Georges Bengesco a joint à l'histoire de Charles XII une excellente introduction et d'amples notes et variantes. — Dans sa collection des petits chefs-d'œuvre, M. Jouaust vient d'admettre un choix de poésies du chevalier de Bonnard, qui ne méritent pas un complet oubli ; elles nous transportent agréablement à la fin du dernier siècle. *L'Épître à un ami revenant de l'armée* (p. 15) est un tableau fort réussi du retour d'un jeune militaire au manoir paternel. Elle sera toujours lue avec plaisir.

GRISBERG.

Les Auteurs anglais du baccalauréat au point de vue théorique et pratique, *d'après le programme de 1890*, par M.-L. LEJEUNE, professeur d'anglais. Classe de troisième. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de III-172 p. — Prix : 1 fr. 50.

Tant que nous ne saurons pas, en France, dans quel but nous tenons à faire apprendre à nos enfants les langues étrangères, les méthodes d'enseignement se ressentiront de notre incertitude. Voulons-nous développer

leur intelligence par l'étude des lettres et leur mettre en mains un instrument de travail, ou cherchons-nous seulement à préparer au collège des touristes et des commis voyageurs? Ce sont des buts très différents : le gros du public ne comprend guère que celui-ci, l'Université ne devrait viser que celui-là. Or le programme impose la connaissance de certains auteurs que les élèves n'ont pas le temps de lire. D'où, nécessité de les résumer. Mais que reste-t-il dans ces analyses pour la culture intellectuelle? Le *Vicar of Wakefield,* réduit à l'état de squelette, n'est toujours pas un livre de morale en action, mais il n'offre plus aucun agrément; les *Tales from Shakespeare* deviennent un fouillis inextricable; Macaulay dépecé en extraits de quelques lignes perd sa logique et sa magnifique ampleur. C'est à dégoûter l'élève de jamais ouvrir un livre anglais, et je me demande si les tables d'hôte et les affaires commerciales y peuvent davantage trouver leur compte. Je m'attaque ici au programme lui-même, et non à M. Le Jeune qui me paraît en avoir tiré le meilleur parti possible. Conservant dans ses analyses les expressions mêmes de l'auteur et soulignant les mots importants du récit, M. Le Jeune a mis en regard une traduction française qui permet de passer rapidement sur les difficultés. Il y a joint des notices biographiques et littéraires exactes et concises, des tableaux synoptiques et de courts dialogues tels qu'il s'en établit, à la suite d'une lecture, entre examinateur et candidat. Tout cela me semble bien compris et destiné à faciliter également la tâche du professeur et celle de l'élève. La valeur du mot *Vicar,* si mal traduit par Vicaire, aurait dû être expliquée.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Vingt Jours en Suisse, par PAUL NAC, membre du Club alpin, et CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1891), album oblong de 157 p., avec 160 dessins d'après nature par Paul Nac, Bouder, Montader, Loevy, cart. toile, fers spéciaux. — Prix : 3 fr. 50.

J'en connais beaucoup, des livres ayant la prétention de conseiller le touriste qui projette une excursion en Suisse; mais combien me sont restés dans les mains après lecture précédée, accompagnée ou suivie d'un vagabondage à travers la patrie de Guillaume Tell? Tout juste un : le *Guide Joanne,* que je considère comme un cicérone indispensable. Ajoutez à cela les désopilants *Voyages en zig-zag* de Töpffer; et c'est tout, je crois. A côté de ces deux « classiques » à titres divers, je vais maintenant installer sur les rayons de ma bibliothèque les *Vingt Jours en Suisse* de MM. Paul Nac et Constant de Tours.

Le présent guide-album, fort élégamment cartonné, outre qu'il est illustré d'une façon brillante, est pourvu de deux petites cartes très intelligemment « inventées. » L'une donne l'aspect physique de la Suisse; l'autre retrace le plan général de la contrée. Les deux se font face dans le volume, ce qui facilite nombre de rapprochements utiles au cours d'un voyage. — Que dirai-je du texte? Plein d'esprit et de bonne humeur, il déridera honnêtement nombre de gens atteints de spleen.

E.-C. LA GRETTE.

Pourquoi M. le Comte de Chambord n'est pas monté sur le trône de France et pourquoi M. le Comte de Paris n'y montera pas. Paris, Albert Savine, 1891, in-18 de 100 p. — Prix : 1 fr. 25.

Toute la thèse soutenue dans cette brochure peut se résumer en quelques mots : le duc de Berry avait contracté à Londres, pendant l'émigration, un

mariage « légitime » avec une protestante, Miss Brown; il en a eu trois enfants, dont un fils; ce fils était donc le descendant direct et l'héritier né du roi de France; M. le comte de Chambord ne serait plus que le fils d'un bigame, sans aucun droit régulier à la couronne. L'auteur appuie son dire sur des rapprochements, des déductions, des coïncidences, des prétéritions venues des intéressés; il aurait été préférable, pour la force de ses affirmations, de produire les actes qui établiraient sa thèse : les actes de mariage, de naissance, de baptême, qui, seuls, peuvent prouver quelque chose. Or, pas la moindre trace. La liaison du duc de Berry est parfaitement connue, l'existence de Mesdames la princesse de Lucinge et la baronne de Charette est la preuve manifeste de ce sentiment reconnu à la face de tous; mais il paraît certain que ce ne fut là qu'une union morganatique. L'amour du merveilleux et l'attrait du mystère ont en France de grandes séductions; il ne serait donc pas étonnant que le récit de cette aventure romanesque pût rencontrer quelques partisans; mais cela ne saurait aller bien loin. Il n'y faudrait voir qu'une étude purement historique si l'auteur n'en concluait, par les termes mêmes de son titre, que la Providence ne pouvait permettre le règne de M. le comte de Chambord. — Trouver en outre, dans l'existence absolument ignorée, à Mantes, de Thomas Brown, le motif qui éloigne actuellement du pouvoir suprême M. le comte de Paris, paraîtra moins logique et, sans discuter les répugnances de l'auteur pour la famille d'Orléans, on peut dire que c'est là une conclusion forcée. G. DE G.

L'Empereur de demain, par le colonel VILLOT. Paris, Savine, 1891, in-18 de XIV-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Esprit ouvert, ardent et travailleur, le colonel Villot ne paraît pas être un homme banal, mais son livre, dicté par un sentiment de parti assez étroit, l'est étrangement. Le style hâté, la polémique violente, les exagérations de pensée et de forme le destinaient visiblement à être un ouvrage de propagande; les digressions inutiles, les discussions techniques, les langueurs savantes qui se multiplient, lui enlèvent ce caractère; dès lors, le but qu'il prétendait atteindre est manqué. Le prince le plus accompli qui fut jamais, c'est..... le prince Victor! C'est lui qui est « l'Empereur de demain! » Il est intelligent, laborieux, calme, digne, austère, aimable, gracieux, fort, doux, il est « superbement beau !! » Il exerce un attrait irrésistible, tout comme la princesse Mathilde possède un charme « comparable à celui de la mer. » Voilà en quelles niaiseries tombe l'auteur, dans ce style propre aux courtisans des princes parvenus; un monarque des temps jadis eût rougi de louanges aussi vulgaires; l'encens qu'on brûlait devant les héritiers de nos Rois était d'une autre qualité.

Ce manque de tact n'est point la critique essentielle que l'on peut faire. Le colonel Villot, qui condamne avec raison les dangers de la liberté de la presse, les abus et les mensonges du parlementarisme, qui a l'esprit assez élevé pour regretter l'arbitrage chrétien, et l'intelligence assez large pour sentir la nécessité de l'indépendance du Saint-Siège, — le colonel Villot ne sait pas voir les principes des conséquences qu'il flétrit. Il constate que la Révolution est « mue dans tous ses actes par une haine absurde du christianisme, » pourquoi alors exalter les principes de 89 contre le *palladium* de toute liberté? Il s'élève éloquemment contre la corruption de notre société actuelle; mais, qui a acclimaté cette légèreté de mœurs plus que le régime impérial? qui a fait du plaisir des foules, et des paysans en particulier, un

moyen de gouvernement, sinon l'Empire et ses préfets? Il condamne ce faux principe des nationalités qui a bouleversé le droit public en Europe; qui, plus que Napoléon III, en a usé et abusé ? — Il flétrit l'ingratitude des Italiens; qui a fait sottement la concentration de l'Italie, sinon le prince « Carbonaro » qui encourageait Cavour, aidait Victor-Emmanuel, permettait les attentats de Garibaldi ? — Il déplore la puissance de l'Allemagne, notre ennemie héréditaire; qui l'a facilitée en favorisant ses premiers empiètements, en 1866, sinon le prince Napoléon ? — Ces inconséquences abondent à chaque page. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Mort du Prince Impérial. *Les Crimes maçonniques*, par ADRIEN PAPILLAUD. Lettre de M. le baron Tristan Lambert. Paris, Savine, 1891, in-18 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

La mystérieuse fin du Prince impérial sera-t-elle jamais bien appréciée et bien connue? Il faut en douter. M. Papillaud a plus exposé ses soupçons que fourni des preuves, plus raconté le vraisemblable que démontré péremptoirement le vrai. Il n'en saurait être autrement pour un événement accompli au fond de l'Afrique et n'ayant eu pour témoins que des sauvages et un officier anglais très certainement lâche, sinon coupable, dont l'intérêt était de cacher la vérité. C'est la culpabilité du lieutenant Carey que l'auteur tend à établir; tout en effet accuse ce malheureux, et, sous quelque face qu'on considère son rôle, il est blâmable et indigne. Mais de preuves matérielles, point. Que les francs-maçons aient préparé cette mort énigmatique, rien de moins étonnant, ils sont coutumiers du fait et de pareilles traditions ne les gênent guère; mais leur habileté même voulait qu'ils effaçassent les preuves; ainsi en a-t-il été. On s'épuiserait à les chercher. Dans ce petit volume, trop grossi par des coupures de journaux et des hors-d'œuvre insignifiants, il y a plus de réflexions, de déductions et d'ingénieux rapprochements que de ces témoignages qui ne laissent plus le doute subsister; l'histoire réclame autre chose que le probable et il faut attendre, pour avoir le mot de cette sanglante énigme, ces aveux dont les francs-maçons ont déjà souvent éclairé les événements contemporains, par des révélations que leur arrache le remords.

La lettre-préface de M. Tristan Lambert est la meilleure partie de ce livre; elle est écrite avec la crânerie et la loyauté qui caractérisent son signataire. G. DE G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort de M. Johannes CLASSEN, arrivée le 31 août dernier, est une perte sensible pour la philologie ancienne. Né à Hambourg, le 21 novembre 1805, M. Classen avait étudié aux Universités de Bonn et de Leipzig. Les maîtres qui contribuèrent le plus à sa formation intellectuelle furent Welcker et Gottfried Hermann. Trois ans après avoir pris ses grades, il était nommé professeur au lycée Joachim de Berlin (1832); en 1833, il allait enseigner au Catharineum de Lubeck, et, vingt ans après, prenait la direction du lycée de Francfort-sur-le-Mein. Enfin, en 1864, il passait au Johanneum de Hambourg, où il resta jusqu'en 1884. Comme on le voit, la carrière de M. Classen a été occupée presque tout entière par l'enseignement, et longtemps les fonctions qu'il remplissait semblèrent absor-

ber tous ses instants. Les élèves qu'il a formés font honneur à ses méthodes : l'on peut citer parmi eux les deux Curtius et le poète Geibel. Après avoir donné une thèse sur la grammaire grecque (1829), le professeur allemand resta trente ans sans rien mettre au jour que des écrits de circonstance. Mais, en 1862, il commença la publication de cette belle édition de Thucydide, qui ne fut achevée qu'au bout de douze ans (1862-1873, 4 vol. in-8). C'est le travail qui a le mieux établi sa réputation et qui est son principal titre à la reconnaissance des érudits. Nous donnons ci-dessous la liste des autres ouvrages du regretté professeur : *De grammaticae graecae primordiis* (1829, in-8); — *Friedrich Jacob, Director des Catharineums in Lübeck in seinem Leben und Wirken dargestellt* (1855, in-8); — *Rede über einige Gründe, welche sich dem Fortschreiten der Schüler am häufigsten entgegenstellen* (1856, in-8); — *Grammatisches Lesebuch zur Einübung der lateinischen Formenlehre* (1857, in-8); — *Jacob Micyllus, Rector zu Frankfurt und Professor zu Heidelberg von 1524 bis 1558 als Schulmann, Dichter und Gelehrter dargestellt* (1858, in-8); — *Ueber die Beziehungen Melanchthons zu Frankfurt am Mein* (1860, in-4); — *Herodotus Lebensabriss* (1862, in-8); — *Zur Geschichte des Wortes Natur* (1863, in-8); — *Die ehemalige Handelsakademie des Prof. J. G. Busch und die Zukunft des akademischen Gymnasiums in Hamburg* (1865, in-8); — *Beobachtungen über den Homerischen Sprachgebrauch* (1867, in-8); — *Barthold Georg Niebuhr* (1876, in-8).

— M. Jean NERUDA, qui est mort à Prague, le 22 août, à 57 ans, s'était acquis une place distinguée à la tête des poètes tchèques contemporains. Né à Prague le 10 juillet 1834, il y fit de bonnes études de droit et de littérature. Ses premières poésies, les *Feuilles du cimetière* (1858), inaugurèrent une nouvelle période pour la poésie lyrique en Bohême. Son second recueil de vers (*Livres et Vers*, 1868) et ses *Chants cosmiques* (1879) sont regardés comme les chefs-d'œuvre du genre dans ce pays. Ses *Arabesques* (1864), contes satiriques et nouvelles, ouvrirent également une voie nouvelle. Les récits des voyages qu'il avait faits en France (1862), en Orient (1870), en Allemagne et en Hongrie (1871-1872), contribuèrent à augmenter sa réputation. M. Neruda s'est aussi exercé dans l'art dramatique, et ses comédies, notamment *l'Amour vendu*, ont assez bien réussi. Enfin l'écrivain tchèque s'est acquis comme feuilletonniste une place absolument à part. Ses feuilletons insérés dans les *Narodny Listy*, et dans d'autres journaux (*Cas, Hlas, Obrazy zivota*, etc.) ont été réunis en plusieurs volumes.

— Ce sont les lettres russes qu'atteint la mort récente de M. Ivan-Alexandrovitch GONTCHAROV. Né à Simbirsk, en 1812, il n'avait que trois ans quand son père, commerçant de cette ville, mourut, et c'est à la sollicitude active de sa mère qu'il dut sa bonne éducation. Sa première instruction fut faite par un prêtre de l'endroit, dont la femme lui enseigna les éléments de la langue française. Il termina ses études à Moscou, d'abord dans un collège, puis à l'Université. Il dut, pour vivre, accepter un poste de traducteur au ministère des finances; les loisirs que lui laissaient ces fonctions et celles qu'ils remplit ensuite dans l'administration postale étaient employés à de sérieuses études, à la rédaction de traductions d'auteurs étrangers, et aussi à la composition de ses premières œuvres. Le premier roman qui révéla au public son génie fut *Simple Histoire*, paru en 1847 et qui demeure un de ses chefs-d'œuvre. A la suite d'un voyage autour du monde, qu'il fit comme secrétaire du vice-amiral comte Poutiatin, il écrivit *la Frégate Pallas* (1856), qui ajouta à l'estime du public pour lui. Il nous reste encore de l'illustre écrivain deux autres livres remarquables : *Oblomov* (1859)

et *le Précipice* (1870). *Oblomov* et *Simple Histoire* ont été traduits en français, le premier par M. Artamoff et le second par M. Halpérine.

— Le 4 septembre est mort M. Michel Koïalovitch, professeur à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, où il a enseigné l'histoire russe pendant trente-cinq ans. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de la Russie occidentale, dont voici les principaux : *L'Union ecclésiastique en Lithuanie* (2 vol., 1857-1861) : — *Histoire de la réunion des anciens Uniaty de l'Ouest* (1873) ; — *Lectures sur l'histoire de la Russie occidentale* (1864 et 1884) ; — *Histoire du subjectivisme russe dans les monuments historiques et les ouvrages des savants* (1884). M. Koïalovitch a inséré en outre quantité d'articles dans divers journaux et revues et rédigé quelques recueils de documents, que publie la commission archéographique dont il était membre. Tous ses écrits sont empreints de partialité et de prévention contre le catholicisme en général et contre l'Église uniate en particulier.

— Presque en même temps est mort à Novorossisk, à l'âge de 70 ans, l'archiprêtre Naoumovitch, connu par ses écrits populaires et notamment par la fondation, à Vienne, de *la Science*, revue populaire à laquelle il collaborait même après avoir quitté la Galicie, sa patrie, ainsi que l'Église catholique, et passé à l'Église russe, dont il s'était constitué défenseur déjà bien auparavant, en prêchant à la fois l'union politique de la Galicie avec l'Empire russe.

— M. Anthero de Quental, qui vient de mourir aux Açores, était à la tête du mouvement littéraire en Portugal. Né à San Miguel en 1843, il fit à l'Université de Coïmbre des études juridiques qui ne l'empêchèrent pas de consacrer à la poésie la meilleure partie de son intelligence. Ses *Odes modernas* datent de cette époque et sont sa première œuvre sérieuse. M. Quental s'occupait de politique, et ses opinions républicaines et même socialistes ont trouvé leur expression dans un livre qui a fait assez de bruit : *O Portugal perante a revoluçâs de Hespanha.*

— On annonce encore la mort : de M. Barbe, directeur de la *Revue économique et financière*, mort le 7 septembre 1891 ; — de M. Adolphe Carcassonne, né à Marseille en 1826, membre du consistoire israélite de Marseille, auteur de poésies et de pièces de théâtre pour la jeunesse, dont quelques-unes ont été réunies en volume sous le titre de : *Théâtre d'enfants* (1878, in-12) ; *Théâtre d'adolescents* (1879, in-12), mort le 22 septembre 1891 ; — de M. Charles Cauvin, rédacteur du *Courrier de l'Aude*, qui a publié un livre sur *Henri de Guise le Balafré, histoire de France de 1563 à 1589* (1881, gr. in-8), mort le 13 septembre 1891 ; — de M. Auguste Fourès, auteur de plusieurs livres de poésies, mort à l'âge de 42 ans à Castelnaudary ; — de M. de Launay, littérateur, ancien capitaine de cavalerie, né à Nevers en 1822, qui a publié un assez grand nombre de romans et de nouvelles, mort le 13 septembre 1891 ; — de M. Félix-Simon-Paul Laurent, professeur de dessin et membre de la Société archéologique de Soissons, mort dans cette ville, le 22 septembre 1891 ; — de M. Paul Lecœuvre, ingénieur civil, ancien professeur à l'École centrale des arts et manufactures, mort à l'âge de 76 ans ; — de M. Claude-Pierre-Thomas Levêque, qui fut rédacteur en chef de la *Gazette de Cambrai*, mort à Versailles, à l'âge de 95 ans ; — de M. Adolphe Michel, né à Loumarin (Vaucluse) en 1841, auteur d'ouvrages d'histoire de France, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de la troisième République française* (1872-1873, in-8) ; *Le Siège de Paris, 1870-1871, avec un aperçu des événements qui ont précédé et suivi le siège, depuis la déclaration de guerre jusqu'aux préliminaires de la paix de Versailles* (1871, in-12) ; qui a col-

laboré à divers journaux, notamment au *Siècle*, mort à Paris, le 17 septembre ; — de M. VAGNAIRE, ancien professeur au lycée Janson de Sailly à Paris, agrégé de l'Université, mort à Neuilly le 15 septembre 1891.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr Maurus BALLAGI, philologue, mort le 1er septembre, à 78 ans ; — du Dr Franz-Friedrich-Ernst BRÜNNOW, directeur de l'observatoire d'Ann Arbor dans le Michigan, puis professeur d'astronomie à Dublin, qui s'est beaucoup occupé de l'étude des comètes, et laisse entre autres ouvrages un manuel fort estimé de l'astronomie sphérique (*Lehrbuch der sphärischen Astronomie*), mort à 70 ans à Heidelberg ; — de M. Samuel CARTRIGHT, professeur au Trinity College d'Oxford, mort à Londres à 76 ans ; — de M. Stefano CASTAGNOLA, sénateur italien, jurisconsulte estimé, qui laisse une foule de mémoires juridiques, mort le 11 septembre, à 66 ans ; — de M. le marquis Augusto CEVA DI NOCETO, qui a écrit sur des questions financières, mort à Turin, âgé de 81 ans ; — de M. José-Maria CORLHO, professeur de minéralogie et de géologie à Lisbonne, où il est mort le 29 août à 66 ans ; — de Mme Thérèse DOMBROWSKY, bien plus connue sous le pseudonyme littéraire de Thérèse Almar, morte à Grandenz le 3 septembre, à 52 ans ; — du Dr Heinrich GRÄTZ, professeur à l'Université de Breslau, qui a publié entre autres ouvrages une histoire du peuple juif, mort à Munich, le 7 septembre ; — du Dr Wilhelm-Ludwig HOLLAND, connu par ses travaux de philologie tant romane que germanique, mort à 69 ans, à Tubingue, le 23 août ; — de M. George-Martin HUGHES, historien anglais, mort en septembre ; — de M. IRVING, qui a donné divers ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Annals of our Time*, et *Book of Eminent Scotsmen* ; — de M. JOY, professeur de chimie à l'Université de New-York ; — du Dr Leopold JUST, professeur de physiologie végétale et de chimie agricole à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort dans sa 50e année, le 30 août ; — de M. le chevalier Joseph VON KOCH TANHEIMB, professeur à l'Université de Graz, mort dans cette ville, le 20 août, à 71 ans ; — du Dr Karl-Gustav KRUSCHER, professeur à l'Académie des mines de Freiberg, où il est mort à 58 ans, le 12 septembre ; — du Dr Emil KURZ, mort le 22 août, à Innsbrück ; — du Dr Faust PACHLER, bibliothécaire en chef de la cour à Vienne, auteur de nombreux ouvrages d'imagination, poésies, romans, etc., mort à Graz, à 72 ans ; — du Dr August PELZELN, ornithologue, mort à Oberdöbling, à 67 ans, le 2 septembre ; — de M. Oscar VON REDWITZ, auteur d'un poème de chevalerie : *Amaranth*, (1849) qui eut un grand succès, et de plusieurs romans et pièces de théâtre ; — de M. le sénateur Pietro ROSA, archéologue italien, mort à Rome, le 15 août, à 80 ans ; — du Dr Karl-Friedrich ROTH, professeur de science forestière à l'Université de Munich, mort à 81 ans, à Weinheim ; — de M. SADLER, éditeur du *Journal of Crabb Robinson* ; — de M. TANDLER VON TANNINGEN, publiciste, mort à Langenwang, le 1er septembre, âgé de 84 ans ; — du Dr Georg VOIGT, professeur à l'Université de Leipzig, dont nous citerons spécialement : *Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums*, mort à 65 ans, le 18 août ; — de M. William-Henry WIDGERY, philologue anglais, mort à peine âgé de 35 ans, en septembre ; — du Dr Eduard WREDEN, professeur d'économie politique à Saint-Pétersbourg, mort le 2 août.

CONCOURS. — Le 19 septembre, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a décerné le prix Macaire aux cinq auteurs suivants : 1° M. le général Maslovski, pour son ouvrage intitulé : *L'Armée russe dans la guerre de Sept ans* ; 2° M. Tavildarov, pour sa *Technologie chimique des produits du ménage rural*. L'un et l'autre ont obtenu le grand prix ; le second prix a été

donné: 3° à M. Séménov, auteur de l'*Émancipation des paysans sous le règne d'Alexandre Ier*. Seconde période des travaux de la commission; — 4° à M. Duvernoy, pour son *Dictionnaire de la langue bulgare;* 5° à M. Lubovitch, professeur à l'Université de Varsovie, qui a présenté au concours : *Commencement de la réaction catholique et décadence de la Réforme* (protestante) *en Pologne.* — Le nombre total des ouvrages présentés a été de 31. M. Filo a obtenu une mention honorable, pour son travail sur la pression atmosphérique dans l'empire russe observée pendant les années 1836 et 1885.

Congrès. — L'assemblée générale des catholiques belges s'est tenue à Malines du 8 au 12 septembre 1891, sous la présidence de M. Victor Jacobs, ministre d'État. De nombreuses études littéraires ont été lues à la section présidée par notre collaborateur M. Godefroid Kurth, et plus d'une fois le nom de la Société bibliographique a été évoqué dans les discours des orateurs. Parmi les vœux adoptés par le congrès, nous en signalerons deux relatifs : 1° à la réunion en Belgique, en 1894, du congrès international scientifique des catholiques, faisant suite à ceux de Paris ; 2° à la création d'une société historique et littéraire, complétant l'œuvre de la Société scientifique de Bruxelles, société à laquelle tous les savants catholiques seraient appelés à participer, et qui prendrait le nom de Société Léon XIII.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 septembre, M. Hamy a lu un mémoire sur les signes employés au moyen âge pour marquer les marchandises de prix. M. Menant a continué la lecture de son mémoire sur les inscriptions hétéennes. — La lecture de M. Menant a encore occupé une partie des séances des 11 et 18 septembre. — Dans la séance du 11, M. de la Blanchère a rendu compte des fouilles exécutées en Tunisie et en Algérie par la mission archéologique française. — Le 18 septembre, après une lecture de M. d'Arbois de Jubainville sur le serment gaulois, M. Th. Reinach a entretenu l'Académie des poèmes d'Hérodas récemment découverts au British Museum, et M. de la Martinière a rendu compte de son voyage dans le Sous et la région de l'Atlas. — Le compte rendu de M. de la Martinière a été terminé dans la séance du 25 septembre. M. Hamy a ensuite communiqué une note de M. Devéria sur une exploration archéologique de la Mongolie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 septembre, M. Baudrillart a entretenu ses collègues de la condition des populations agricoles du Tarn. — Le 12 septembre, M. A. Desjardins, à propos d'une traduction du code de commerce espagnol, a fait l'historique de l'ancienne législation commerciale de l'Espagne — Cette lecture a été terminée dans la séance du 19 septembre; puis M. Baudrillart a lu un mémoire sur la condition sociale des populations de la Haute-Garonne.

Saint Louis de Gonzague étudiant. — De nombreuses publications ont été consacrées, dans ces derniers temps, en Allemagne, en France, en Italie à la mémoire de saint Louis de Gonzague. Parmi toutes ces publications, celle que nous annonçons mérite des éloges particuliers (*Saint Louis de Gonzague étudiant. A propos de son troisième centenaire, 1591-1891*, par le P. H. Chérot, de la Compagnie de Jésus. Société de Saint-Augustin. Lille et Paris, gr. in-8 de 94 p.). Le nouveau biographe, utilisant avec bonheur les plus récents travaux et notamment le recueil de trente ou quarante lettres, dont dix inédites, signées *Aluigi Gonzaga*, que Mgr Oliviero Iozzi faisait naguère paraître à Pise (1889), a tout dit en quelques pages charmantes sur le patron de la jeunesse; mais il s'est surtout proposé

de nous faire connaître en lui le laborieux écolier. Ce sujet si intéressant avait été négligé par tous les biographes et panégyristes : le P. H. Chérot a rassemblé avec le soin le plus délicat tous les détails que l'on pouvait trouver sur la studieuse enfance de saint Louis de Gonzague, et c'est avec un art exquis qu'il a raconté sa vie scolaire, sa vie mondaine et sa vie religieuse. Les doubles qualités du savant historien et de l'habile écrivain ont été si goûtées que les éditeurs ont déjà vendu près de trois mille exemplaires. Ce succès ne fera que grandir, car toutes les familles chrétiennes voudront posséder une étude aussi attrayante qu'édifiante, et que liront surtout d'un cœur sympathique les jeunes travailleurs dont saint Louis de Gonzague est l'admirable modèle. Ajoutons que la notice est splendidement imprimée et qu'elle est ornée de remarquables illustrations.

Paris. — La nécessité des examens pour développer chez les enfants pauvres l'instruction religieuse ; le programme des deux degrés d'examen, élémentaire et supérieur; les conditions requises pour y être admis; l'établissement de concours avec prix ; les résultats obtenus par l'œuvre, qui, en 1888, ne comptait que quatre-vingts candidats et qui, cette année, en compte près de mille huit cents, tels sont les faits qu'expose M. l'abbé de Cormont dans un rapport lu à l'assemblée des catholiques et inséré dans le *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement,* sur les *Examens d'instruction religieuse* (Paris, bureaux de la Société générale d'éducation et d'enseignement, in-8 de 16 p.).

— La librairie Lethielleux vient de mettre en vente un intéressant ouvrage de M. l'abbé Kannengieser sur *les Catholiques allemands.* Nous aurons, dans l'une de nos prochaines livraisons, l'occasion de parler plus longuement à nos lecteurs de cette publication dans laquelle sont notamment étudiés le *Kulturkampf* et le rôle du clergé allemand dans les questions sociales et ouvrières.

— La Société de l'École des chartes vient de faire paraître du *Livret de l'École des chartes* une nouvelle édition considérablement augmentée et améliorée (Paris, Picard, in-12 de 313 p.). C'est ainsi qu'on trouve dans cette nouvelle édition une liste complète des thèses présentées depuis l'origine par les élèves de l'école avec des indications bibliographiques sur celles qui ont été publiées en tout ou en partie.

— M. H. Omont publie une curieuse notice sur *l'Imprimerie du cabinet du Roi au château des Tuileries sous Louis XV (1718-1730)* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* t. XVIII, gr. in-8 de 11 p.). Il rappelle que l'imprimerie fut un des divertissements de Louis XV enfant et que, le Roi n'étant encore âgé que de huit ans, on mit près de lui un imprimeur de Paris, Jacques Collombat, natif de Grenoble, sur lequel il fournit de très précis détails biographiques empruntés à une note de la collection Anisson-Duperron (Bibl. nat., f. fr. 22116, f° 80). Il donne ensuite la liste des pièces sorties de l'imprimerie du cabinet du Roi où sont énumérées vingt-cinq de ses productions non encore signalées, à l'exception du *Cours des principaux fleuves et rivières de l'Europe.* Parmi ces productions (feuilles volantes ou placards), les deux premières, fait remarquer M. Omont, méritent une mention particulière, en ce que l'une et l'autre nous ont conservé le texte, ou plutôt deux textes officiels, des dernières paroles de Louis XIV à son arrière-petit-fils Louis XV. De ces deux textes imprimés, que le soigneux érudit reproduit en appendice (p. 8-9), sur deux colonnes en regard l'une de l'autre, le premier et le plus court est entière-

ment conforme au texte calligraphié pour Louis XV par son maître à écrire, Ch. Gilbert, et par les soins de sa gouvernante, Mme de Ventadour, au lendemain même de la mort de Louis XIV. On n'y relève qu'une seule variante, tout au début; le texte manuscrit fait dire à Louis XIV : *Vous alles estre le plus grand roy du monde;* dans l'imprimé, on lit seulement : *Vous alles être un grand roy.*

— Le numéro de septembre dernier du *Livre moderne* contient une courte, mais bien attachante étude sur les *Portraits curieux, inédits ou inconnus de Henri de Balzac.* Ces portraits ne sont malheureusement pas nombreux : sept sont mentionnés et quatre seulement sont reproduits, du moins dans l'édition ordinaire de la publication citée, la seule que nous ayons sous les yeux. La plus remarquable de ces images du maître est celle qui le représente « aussitôt après sa mort. » C'est une magnifique gravure à l'aquateinte, par François Courboin, exécutée d'après un portrait fait par Eugène Giraud. « Il n'est point, dit l'auteur anonyme, de figure plus belle, plus superbement jeune, plus puissante dans le repos que celle dont Eugène Giraud nous a légué l'image, et, de toutes les représentations de Balzac, celle qui touchera le plus les délicats et les passionnés de son génie est bien celle-ci. » Tel est aussi notre avis. Le *Livre moderne* ferait bien de publier une iconographie aussi complète que possible d'Honoré de Balzac. Quel est le balzacien qui ne lui en serait pas grandement reconnaissant?

— Sous le titre général de *Bibliothèque des connaissances utiles aux amis des livres,* la librairie Ed. Rouveyre, bien connue par ses luxueuses éditions de bibliophile, a publié successivement en ces derniers temps cinq ravissants volumes de M. Henri Bouchot, du Cabinet des estampes, dont voici les titres : *Les Livres à vignettes du* XVe *au* XVIIIe *siècle; — Les Livres à vignettes du* XIXe *siècle; — Des Livres modernes qu'il convient d'acquérir; — Les Ex-libris et les marques de possession du livre; — De la reliure; exemples à imiter ou à rejeter.* Le papier, même le plus ordinaire (vélin teinté), l'impression et l'illustration sont tout ce qu'il y a de plus irréprochable. D'autre part, l'auteur a acquis depuis longtemps une compétence indiscutée dans les diverses matières ici traitées. Cela ne veut pas dire que sa façon de voir et d'apprécier certaines choses doive être aveuglément acceptée par tous; car le goût, de même que les opinions, varie selon les personnes, les spécialités et bien d'autres causes encore. Mais, quelles que soient les divergences de vues, les volumes de M. Bouchot ont une réelle valeur et leur succès dans le camp des vrais bibliophiles n'est pas douteux.

— M. Ludovic Lalanne donne sous ce titre : *Brantôme et « la Princesse de Clèves » de Mme de La Fayette,* un bien intéressant extrait de son ouvrage publié par la Société de l'histoire de France sur *Brantôme, sa vie et ses écrits* (Paris, gr. in-8 de 8 p.). Le savant critique prouve, par de frappants rapprochements, que Mme de La Fayette a beaucoup profité des récits de Pierre de Bourdeille : elle lui a notamment emprunté le portrait de Jacques de Savoie, duc de Nemours. Il suppose avec beaucoup de vraisemblance que le duc de la Rochefoucauld se chargea d'extraire des œuvres de Brantôme ce qui pouvait être utilisé par son intime amie et que c'est la véritable part de collaboration qu'il faudrait désormais attribuer à l'auteur des *Maximes* dans la composition de *la Princesse de Clèves.*

— On lira avec fruit une brochure intitulée : *Compte rendu du congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris du 1er au 6 avril 1891. Hermann le Dalmate et les premières traductions latines des traités arabes d'astronomie au moyen âge,* par M. l'abbé Clerval, supérieur de la maîtrise

de Chartres (Paris, Alphonse Picard, gr. in-8 de 11 p.). Le court et excellent mémoire du docte chanoine ajoute beaucoup à ce que nous savions sur Hermann, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle en Espagne et à Toulouse où il s'occupait de traductions et d'astronomie arabe. Il montre fort bien que c'est à ce dernier, et non, comme l'a cru Ch. Jourdain, à Hermann Contract, moine de Constance, du XIe siècle, qu'il faut attribuer les deux plus anciens traités connus d'astronomie, composés évidemment d'après les Arabes, le *De Mensura* et le *De Utilitatibus astrolabii*, imprimés dans le *Thesaurus* de B. Pez et dans la *Patrologie latine* de Migne. Il traite ensuite, avec la même supériorité, diverses autres questions difficiles. Voici comment il résume une dissertation où tant d'importantes choses tiennent en si peu de place : « En somme, nous avons établi que la science arabe ne fit invasion chez nous, comme sa philosophie, qu'au second quart du XIIe siècle et qu'elle eut pour centre de vulgarisation le collège de Tolède et la ville de Toulouse, que son initiateur principal fut Hermann le Dalmate qui composa les traités de l'Astrolabe et traduisit le *Planisphère* et les *Canons*, que ses premiers initiés furent Thierry et peut-être Bernard, tous deux professeurs de Chartres et de Paris. » Chacun estimera que le savant critique a bien raison d'ajouter : « Ces conclusions nous semblent avoir quelque intérêt pour l'histoire intellectuelle du moyen âge. »

ANJOU. — M. l'abbé Ch. Urseau, auquel on doit sur l'instruction publique en Maine-et-Loire, avant 1789, un excellent ouvrage dont le *Polybiblion* parlera bientôt en détail, a retrouvé à la bibliothèque municipale et à l'évêché d'Angers quelques pièces d'un grand intérêt sur l'établissement dans cette ville, en 1645, par un pieux ecclésiastique, Guy Lanier, de conférences à l'instar de celles de Saint-Lazare. Cette institution produisit, pour la sanctification du clergé et le développement des études sacrées, de très heureux effets. Son histoire, appuyée sur les documents originaux, a été retracée avec beaucoup de science par M. Urseau dans un trop court article de la *Revue de l'Anjou*, qui a été tiré à part sous ce titre : *La Confrérie des prêtres à Angers, 1645-1713* (Angers, in-8 de 11 p.).

— Nous avons sous les yeux le premier numéro de la *Revue des Facultés catholiques d'Angers*. C'est un beau fascicule in-8 de VIII-99 pages, très élégamment imprimé par MM. Lachèse et Dolbeau. « En créant cette Revue, dit Mgr Freppel dans sa lettre au directeur du nouveau recueil, M. l'abbé Crosnier, mes vénérables collègues dans l'épiscopat et moi, nous avons voulu initier davantage le public au mouvement et à la vie intime de notre Université. Sur le désir qui nous en a été si souvent exprimé, il nous a paru que le moment était venu de rendre un compte périodique de nos travaux, de faire connaître à nos bienfaiteurs et à nos amis la marche de nos études, le résultat de nos examens, tout ce qui peut intéresser nos Facultés. La *Revue* publiera, avec des articles théologiques, juridiques, scientifiques ou purement littéraires, une chronique très détaillée du mouvement de la Faculté d'Angers. Elle paraîtra tous les deux mois (abonnement : 8 fr.). Ce premier numéro est presque entièrement rempli par l'histoire de l'Université catholique, de 1875 à 1890.

ARTOIS. — M. Pagart d'Hermansart, dans son opuscule intitulé : *Le Paratonnerre de Saint-Omer en 1780. Le Testament de M. de Vissery. La Revanche des Échevins* (Saint-Omer, imp. D'Homont, in-8 de 16 p.) donne de curieux détails sur la fin de ce paratonnerre qui fit tant de bruit dans le dernier quart du XVIIIe siècle et contribua à faire connaître Robespierre.

BRETAGNE. — M. du Boishamon a fait tirer à part un curieux article

publié par lui dans la *Revue de Bretagne* sur *Un Gentilhomme breton au XVIIIe siècle, Marie-Antoine de Bédée* (Vannes, imp. d'E. Lafolye, in-8 de 16 p.). Il établit clairement la filiation de plusieurs membres de cette famille et donne des détails absolument inédits sur Marie-Antoine-Bénigne de Bédée, auquel M. R. Kerviler n'a consacré qu'une simple mention dans son *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (fasc. V, p. 323). Il naquit au manoir de la Bouétardaye, en Bourseul, le 5 avril 1727, et mourut à Dinan le 24 juillet 1807, après avoir passé plusieurs années à Jersey, où la tourmente révolutionnaire l'avait exilé. Pendant son séjour à Jersey, l'une de ses filles, Marie de Bédée épousa, le 7 juillet 1796, Hervé de Rauville. M. du Boishamon a eu l'heureuse idée de reproduire en appendice les nombreuses signatures du contrat de mariage, et cette riche nomenclature, où figurent des noms bien connus en Bretagne et en Normandie, fournit un appoint utile à l'histoire de l'émigration.

CHAMPAGNE. — Deux plaquettes que vient de publier Mlle Zélie Villin : *Une Corbeille de chiffons* (Châlons-sur-Marne, imp. Martin frères, in-8 de 8 p.) et *la Croix rouge de France* (même imprimerie, in-8 de 9 p.) témoignent d'un remarquable talent poétique. Étant donné des sujets si différents, l'un absolument intime, l'autre patriotique et surtout humanitaire dans un sens excellent, tout sépare la première pièce de la seconde, et cependant, entre elles, il y a des liens qu'on ne saurait méconnaître : l'esprit, l'humour et le cœur sont les mêmes. La Société académique de la Marne a couronné ces poésies : c'était justice.

COMTAT VENAISSIN. — M. Roger Vallentin ne laisse guère passer de trimestre sans donner sur la numismatique du midi de la France d'intéressantes notices dans lesquelles il publie des documents inédits, montrant ainsi une fois de plus que notre histoire monétaire doit avant tout s'écrire avec des documents, et que les documents seuls peuvent assigner leur véritable place aux monnaies que les collectionneurs placent dans leurs cartons. Les dernières brochures de M. Roger Vallentin portent les titres suivants : *Les Statuts des prévots généraux des ouvriers et des monnayers d'Avignon et du Comtat Venaissin* (Paris); — *Pièces de fantaisie en plomb analogues aux méreaux du chapitre de Saint-Apollinaire de Valence* (Bruxelles, Goëmaere); — *De la position des roses des armes du pape Clément VI* (Avignon, Seguin).

DAUPHINÉ. — A voir l'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné pour 1890* (Grenoble, Allier, in-8 de 395 p. et 10 planches), on sent que les efforts de la Société et du syndicat d'initiative de Grenoble pour populariser les Alpes dauphinoises ont produit des résultats. Les touristes commencent à affluer et la littérature alpine n'y perdra rien. Le présent annuaire, plus volumineux que les précédents, présente encore plus d'intérêt et de variété; ajoutons que le Dauphiné y tient meilleure place que dans celui de 1889. A côté des articles de courses, comme celui de M. Vaccarone, dont M. Henri Ferrand donne une charmante traduction, il faut citer les travaux scientifiques de MM. Kilian et Guinier, qui mériteraient une étude approfondie, et aussi la partie bibliographique. Pourquoi une courtoisie exagérée a-t-elle conduit la rédaction à insérer un article bizarre, dans lequel M. Coolidge essaye, à l'aide de distinctions subtiles, de répondre aux critiques justifiées dont son *Guide du haut Dauphiné* a été l'objet de la part de trois écrivains italiens? Nous nous sommes déjà explique sur les défauts de cet ouvrage malheureux. (*Polybiblion*, t. LVI, p. 468).

— La modestie du botaniste Verlot ne l'a pas empêché de laisser un nom

dans la science. Sa vie était à peu près ignorée, toutefois : M. le docteur Carlet nous la fait connaître dans son opuscule : *J.-B. Verlot* (Grenoble, Drevet, in-8 de 8 p.). Hommage délicat rendu par un savant distingué à un confrère dont le nom restera ; c'est en même temps un guide bibliographique intéressant.

— Les nombreux touristes qui ont fait l'ascension de la croix de Belledonne connaissent bien les lacs qui entourent l'hôtel que le club alpin a construit à la Pra. Ces lacs donnent au paysage un aspect très poétique ; mais leurs eaux sont désertes. M. Hector Blanchet a essayé de peupler ces lacs, et il rend compte des opérations multiples et délicates auxquelles l'essai a donné lieu dans sa brochure : *Tentative d'empoissonnement des lacs de la Pra* (Grenoble, Allier, in-8 de 15 p. ; autre édition, Versailles, Cerf, in-8 de 10 p.). Il sera curieux de voir le résultat de la tentative de M. Blanchet.

— Le chanoine Jouve a passé la plus grande partie de sa vie dans les cures modestes des Hautes-Alpes. Il a partout laissé le souvenir d'un homme bon, hospitalier, zélé et toujours à l'œuvre. Ses nombreuses publications religieuses sont depuis longtemps appréciées et recherchées. Il méritait donc la trop courte biographie qu'un anonyme pieux lui a consacrée sous ce titre : *Le Chanoine Jouve* (Gap, imp. Richaud, in-8 de 9 p.).

— A côté du sévère et volumineux annuaire que publie la direction centrale du Club alpin français, les sections provinciales ont pris l'habitude d'avoir leur *Bulletin* local, plus intime et autrement vivant. Nouvelle venue, la section de la Drôme débute par un coup de maître. Son premier *Bulletin*, qui paraît sous ce titre : *Club alpin français, section de la Drôme* (Valence, Imp. valentinoise, in-8 de 326 p.) renferme une série variée de récits de voyages dans la Drôme, les Alpes et les Pyrénées. Ce volume est illustré de 15 belles photoglyptes qui permettent de faire un rapide et agréable voyage au milieu des sites aussi merveilleux que peu connus du département.

— Il y a trois ans, le colonel Arvers a entrepris et mené à bonne fin un travail colossal : la mise au jour des *Principes de la guerre de montagnes*, par le lieutenant-général de Bourcet. Mais ce magnifique ouvrage n'a pas été mis dans le commerce, et bien des éditeurs ont été sollicités de reprendre la publication des œuvres de Bourcet. Parmi ces dernières, il faut citer, comme étant d'actualité, au moins partiellement, le recueil factice publié en 1801 sous le titre de : *Mémoires militaires sur les frontières de la Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève*. Ce recueil est devenu introuvable, et la reproduction de la carte faite par le colonel de Rochas, il y a quelques années, est encore plus rare. Il convient donc de féliciter M. Xavier Roux, qui vient de réimprimer le sixième mémoire du recueil : *Guerre offensive et défensive de la France contre le Piémont et du Piémont contre la France, Mémoire militaire par d'Aguiton* (Grenoble, imp. A. Carré, in-8 de 34 p. avec 2 cartes). Ajoutons que ce n'est là qu'un début ; le même éditeur annonce la publication prochaine des Mémoires inédits de la Blottière et de Brunet, dont quelques extraits ont révélé l'intérêt et que connaissent seuls les collectionneurs dauphinois.

Flandre. — Le Comité flamand de France, fondé en 1854 par M. Edmond de Coussemaker, membre correspondant de l'Institut, est entré depuis quelques années dans une période nouvelle de prospérité. Le XIXe tome de ses *Annales*, actuellement en cours d'impression, renfermera d'importantes contributions à l'étude de l'histoire et de la littérature de la Flandre flamingante. Citons, entre autres, un travail sur *le Chapitre et les prévôts*

de l'église Saint-Pierre à Cassel, ouvrage posthume de M. de Coussemaker, publié par M. Hosdey, attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; — une *Monographie du flamand parlé à Bailleul,* par M. Caruel, lauréat de la Société lilloise des lettres, sciences et arts ; — une comédie flamande inédite, du poète Michel de Swaen, publiée avec une introduction et des notes par M. Looten, professeur suppléant aux Facultés libres de Lille.

FRANCHE-COMTÉ. — L'*Essai historique sur le château et sur la commune de Chemilly,* que viennent de publier MM. F. Vannier et J. Ployer (Vesoul, imp. administrative de l'Est, in-8 de 138 p.) est le récit des petits faits et des menus gestes qui, depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIe, ont eu pour théâtre ce coin de pays. Nous féliciterons les auteurs de ne s'être pas attardés à raconter, à l'exemple de beaucoup d'autres, toutes sortes d'événements auxquels la localité dont ils se sont faits les historiens n'a pas eu de part appréciable : MM. Vannier et Ployer n'ont pas perdu de vue qu'ils parlaient de Chemilly seulement et non point des annales générales de Franche-Comté, de Bourgogne, d'Allemagne et de France. On peut regretter toutefois le manque de fermeté du style, la singularité de l'expression en plusieurs endroits, et enfin un certain nombre d'erreurs dans les noms et dans les dates, lesquelles, cela saute aux yeux, sont imputables à l'imprimeur. Ainsi, par exemple, il est question (p. 93) de la seconde conquête de la Franche-Comté par Louis XIV : on lit 1672 au lieu de 1674. Un plan et une vue de Chemilly eussent bien trouvé ici leur place.

ILE-DE-FRANCE. — M. Ernest Jovy consacre le 2e fascicule de ses *Études et Recherches à Bossuet, prieur de Gassicourt-les-Mantes et Pierre Du Laurens* (Vitry-le-François, l'auteur, in-8 de 51 p.). Un factum inédit de dom Du Laurens, qui disputait ce prieuré à l'illustre prédicateur et qui n'abandonna ses prétentions que lorsque l'abbé Le Tellier, ami de Bossuet, lui eut fait donner une autre abbaye, a servi de texte à M. Jovy pour cette étude. Le factum est un peu dur pour l'évêque de Meaux et assurément il y a de l'apparence aux raisons qu'il met en avant ; mais pour juger Bossuet et déclarer qu'il a eu tort dans cette affaire, il faudrait avoir la réponse qu'il dut faire au factum et que M. Jovy ne donne pas. L'on trouvera en appendice la liste des documents relatifs à Gassicourt et conservés aux Archives nationales.

— La brochure savante et bien écrite de M. l'abbé Morel : *La Jacquerie dans le Beauvaisis, principalement aux environs de Compiègne, en 1358.* (Abbeville, in-8 de 30 p. Extrait du *Cabinet historique de l'Artois et la Picardie*), offre un véritable intérêt historique. Non content de mettre en œuvre les récits des chroniqueurs Froissart et Jean de Venette, et de comparer les explications qu'ils ont données au mouvement formidable qui fut signalé par tant de crimes, l'érudit ecclésiastique a su trouver dans les lettres inédites de rémission accordées par le Dauphin Charles et Jean le Bon, aux survivants des deux parties, tout un trésor de détails précis et très curieux qui permettent de se faire une idée nette de la façon dont les choses se sont passées.

LANGUEDOC. — La *Revue du christianisme pratique,* protestante comme on sait, publie, à partir du 15 septembre, un *Bulletin bibliographique trimestriel* (Vals, [Ardèche] 4 francs par an), dont l'objet est de donner des comptes rendus critiques des principaux ouvrages français et étrangers de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue du christianisme.*

LYONNAIS. — Nous signalons trois notices biographiques publiées récem-

ment par M. A. Vachez (Lyon, imp. Mougin-Rusand), qui, toutes trois, se rapportent à des hommes de robe nés à Lyon ou rattachés à cette ville par leurs fonctions, et qui se sont fait connaître par leurs travaux. *Antoine Gaspard Bellin* (in-8 de 8 p.) dispersait un peu son érudition sur les sujets les plus divers, tandis qu'*Édouard Flouest* (in-8 de 13 p.) ne s'occupait guère que de recherches archéologiques. M. *J.-E. Valentin Smith* (in-8 de 13 p.) était un savant plus considérable ; ses recherches sur la Dombes, dont il publia notamment les coutumes (1854) et sur laquelle il recueillit une sorte de cartulaire (*Bibliotheca Dumbensis,* 1854-1885) ; ses études sur les Burgondes, et son édition de *la Loi Gombette* (1889-1890) méritent d'attirer l'attention des érudits.

— Dans le travail de M. A. Vachez : *Histoire de l'acquisition des terres nobles par les roturiers dans les provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais du* XIII*e au* XVI*e siècle* (Lyon, Louis Brun, in-8 de 87 p.), on a un bon aperçu sur la transformation territoriale qui s'accomplit dans cette contrée pendant ces quatre siècles. On ne peut que souscrire à l'éloge qu'en fait M. Flach dans son rapport à la Société des Études historiques qui couronna cet ouvrage.

MAINE. — M. Quéruau Lamérie vient de publier une curieuse étude sur *l'Église constitutionnelle du département de la Mayenne après la Terreur, d'après la correspondance de Charles François d'Orlodot*, pseudo-évêque de Laval (*Revue de l'Anjou,* et tiré à part, Angers, Germain et Grassin, in-8 de 69 p.). L'auteur a mis beaucoup de soin à retracer fidèlement la physionomie de cette époque et le portrait des personnages mis en scène ; aussi, se dégage-t-il de cette page d'histoire révolutionnaire de curieux enseignements. D'Orlodot ne fut pas, à proprement parler, un prêtre mauvais ; on ne peut guère lui reprocher que d'avoir été faible. Il y a lieu de relire ce que fut une Église prétendue nationale, c'est-à-dire tellement aplatie devant l'autorité civile que le chef du diocèse de Laval demandait une place de conseiller de préfecture ou de bibliothécaire à l'École centrale. Le Concordat apparaît aussi avec son œuvre délétère, soi-disant de pacification religieuse, et en réalité d'asservissement de l'Église. Les prêtres jureurs eurent vraiment une part trop belle dans le rétablissement du culte. En résumé, bonne page d'étude locale, très intéressante au point de vue général et actuel.

NORMANDIE. — Sous ce titre : *Les Mémoires de Pierre Mangon, vicomte de Valognes* (Saint-Lô, in-8 de 32 p.), M. Léopold Delisle donne le résumé très complet, d'un haut intérêt historique, d'un important recueil aujourd'hui possédé par la bibliothèque de Grenoble. Mangon était un magistrat du XVII*e* siècle qui, durant de longues années, employa tous les loisirs que lui laissait sa charge, à recueillir par analyses, extraits ou copies, des documents originaux sur les familles nobles, les maisons religieuses et les paroisses du Cotentin. Ses manuscrits renferment une foule de pièces précieuses dont trop souvent les originaux ont disparu et beaucoup de notes sur les événements grands ou petits de l'époque. Après avoir fait connaître la vie pleine de bonnes œuvres de Pierre Mangon, M. Delisle montre par une longue série d'exemples choisis la contribution considérable que ses recueils apportent à l'histoire du Cotentin et même à l'histoire générale, notamment à celle des événements militaires des années 1688-1702.

— Un des plus heureux résultats du congrès provincial de la Société bibliographique tenu à Caen, en novembre 1890, a été la création d'une *Revue catholique de Normandie.* Les fondateurs de cette œuvre se proposent

« de défendre et de justifier leur foi, sur le terrain historique, par l'exposition sincère des faits et la publication des documents... Une chronique du mouvement catholique tiendra les lecteurs de la *Revue* au courant des faits principaux de l'histoire de l'Église. » Elle parait tous les deux mois, par fascicules de 96 pages d'une excellente exécution typographique, et la première livraison contient deux planches (abonnement : 8 fr. par an). Dans chacun des départements de la province, deux hommes très compétents sont chargés de recevoir les manuscrits. L'administration est aux mains de M. le chanoine Odieuvre, directeur de l'imprimerie de l'Eure, à Évreux. — Les deux premières livraisons offrent d'excellents travaux sur l'histoire locale et notamment sur l'histoire de l'enseignement. Tout permet d'espérer le succès durable de cette heureuse tentative. En tête du second numéro se trouve un bref du Saint-Père, adressé à Mgr l'évêque d'Évreux et louant très fort les intelligents promoteurs de l'œuvre.

PICARDIE. — Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler des consciencieux travaux de M. l'abbé Morel sur le département de l'Oise. L'auteur de l'*Étude sur les écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*, et de la monographie d'*Houdancourt*, vient d'ajouter une nouvelle page à ses recherches, dans un travail rempli de documents inédits sur *la Jacquerie dans le Beauvaisis, principalement aux environs de Compiègne* (Abbeville, imp. du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, in-8, 30 p.).

— Pendant plus de quarante ans, la ville d'Amiens eut pour secrétaire-greffier *Louis-François Janvier*, né à Bray-sur-Somme, en 1735, mort à Amiens, en 1807. C'est de ce modeste fonctionnaire qui eut, pendant cette période, une très grande part dans l'administration de la ville d'Amiens, et sut, en diverses circonstances, soutenir les droits des habitants, même aux dépens de sa liberté, que M. Auguste Janvier, son petit-fils, vient de retracer la biographie, dans une élégante plaquette tirée à 50 exemplaires (Amiens, Piteux frères, in-4 de 44 p.).

PROVENCE. — L'on a publié une édition de propagande à 0 fr. 05 de l'*Allocution de Mgr l'archevêque d'Aix au cercle catholique ouvrier de Toulon. L'Heure présente : situation ; devoir ; conclusion* (Aix, imp. A. Makaire, in-32 de 32 p.). Mgr Gouthe-Soulard y expose successivement la situation faite aux catholiques par les francs-maçons ; le devoir qui s'impose à nous de lutter contre la déchristianisation, par une vie chrétienne, par une grande foi ; et il termine en indiquant le moyen de défense qu'il croit le meilleur : le suffrage universel.

— Un érudit provençal bien connu, dom Théophile Bérengier, poursuit ses études sur l'*Épiscopat français au* XVIIIe *siècle*. Le nouveau travail du savant bénédictin est intitulé : *Notice sur Mgr Jean-Marie Dulau, archevêque d'Arles (1755-1792)* (Marseille, V. Boy, in-8 de 69 p.). Comme le dit fort bien l'auteur, ce n'est pas seulement le saint prélat, mort martyr dans les massacres de septembre, que nous fait connaître cette biographie ; elle présente encore « un tableau très véridique et très vivant de l'état de la religion en France, à l'approche de la tourmente révolutionnaire. »

— Frédéric Mistral n'est pas seulement un grand poète, il est aussi un critique excellent. Il vient de publier dans un journal dont le titre seul exhale un parfum méridional très caractéristique, l'*Aiòli*, un article fort remarquable sur les *Poésies hébraïco-provençales du rituel israélite comtadin*, transcrites et traduites par S. M. Don Pedro II d'Alcantara, empereur du Brésil (Avignon, imp. Seguin). Cet article est à la fois biographique et bibliographique. Mistral rend un digne hommage à la fois au prince noble-

ment tombé et au savant qui charme ses loisirs en recueillant et publiant, avec beaucoup de soin, de vieilles et intéressantes poésies qu'il traduit en un très pur français.

SAINTONGE. — M. Tamizey de Larroque vient de publier dans le *Paysan du Sud-Ouest*, un article fort intéressant (tiré à part, 16 p. in-16. Tonneins, G. Ferrier) sur *Un Héros ignoré, le soldat La Pierre d'Unet*. Ce brave homme, prodigieux nageur, porta les dépêches de Toiras, commandant l'île de Ré (1627), au chef de l'armée royale assiégeant La Rochelle. L'amiral Jurien de la Gravière avait bien donné le récit de cet exploit; mais M. Tamizey de Larroque a su démêler l'identité du nom et du pays de La Pierre, et il réclame avec cœur et talent, pour son héros, un hommage public.

— Le tome XIX des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* vient de paraître (Paris, A. Picard; Saintes, Mme Morteuil, gr. in-8 de 472 p.). On y remarque : *Chartes du prieuré de Saint-Nicolas de Royan (1092-1120)*, extraites du petit cartulaire de l'abbaye de la Sauve conservé à la bibliothèque de la ville de Bordeaux, publiées par M. A. Dupré; — *La Maison de Rabaine en Saintonge (1272-1654)*, documents publiés par M. Ch. Dangibeaud; — *Trois chartes saintongeaises sur la Sainte-Larme de Vendôme (1275-1322)*, publiées par M. l'abbé Ch. Métais; — documents sur *le Prieuré de Saint-Eutrope (1338-1768)*, publiés par M. Louis Audiat; — *Troubles en Poitou, Aunis et Angoumois (1643 et 1644)*, documents publiés par M. Louis Delavaud; — *La Tour de Broue (1115-1789)*, étude et documents, par M. Denys d'Aussy; — *Un Curé de Jarnac, thaumaturge au* XVIIIe *siècle* (l'abbé Philippe Poujaud), notice et documents, par M. Louis Audiat. Le volume est orné de diverses gravures.

— M. Dupré vient de faire tirer à part un travail qu'il a inséré dans les *Archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge : Chartes du prieuré de Saint-Nicolas de Royau* (La Rochelle, imp. Noël Texier, in-8 de 19 p.). Il y donne *in extenso*, ou par extraits, en les accompagnant d'un bon commentaire, dix documents inédits des XIe et XIIe siècles tirés de deux cartulaires de l'abbaye de la Sauve-Majeure, conservés à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

ALSACE. — La maison Orell et Füssli, de Zurich, publie dans la collection bien connue de *l'Europe illustrée*, dont nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de parler, un très gracieux volume intitulé : *A travers les Vosges* (in-18 de 138 p. avec 68 illustrations et 2 cartes). L'auteur, M. Frédéric Ehrenberg, a décrit sous ce titre toute l'Alsace, en un style qui n'est pas toujours exempt d'allures germaniques. Malgré ce défaut, le présent guide, qui paraît sous les auspices de la « Société des hôteliers des Vosges, » est l'un des plus intéressants et des plus sûrs que l'on puisse se procurer quand on doit parcourir notre province perdue. Quant aux gravures répandues ici à profusion, elles sont tout simplement admirables. Nous verrions avec plaisir *l'Europe illustrée* s'enrichir d'un travail semblable sur les Vosges françaises.

ALLEMAGNE. — L'on annonce qu'une société de savants allemands, sous la direction de M. Martin Hertz, de Breslau, a entrepris la publication d'un nouveau dictionnaire de la langue latine, plus complet et mieux fait que ceux de Forcellini, Freund, Georges, etc. Ce dictionnaire, qui ne sera pas exclusivement consacré à la langue classique, mais donnera aussi les termes de la basse latinité, coûtera, en frais d'impression, entre 500,000 et 1,000,000 marks et demandera dix-huit ans de travail.

— D'autre part, la librairie Trübner, de Leipzig, publiera prochainement

une grammaire latine scientifique rédigée par MM. G. Landgraf, J.-H. Schmalz, Fr. Stolz et C. Wagener, qui comprendra quatre volumes.

— La librairie Aschendorff, de Münster, annonce la publication pendant le mois d'octobre de divers ouvrages parmi lesquels nous noterons : *Allgemeine Moraltheologie*, par M. Jos. Rappenhöner; *Beiträge zur Philosophie des Mittelalters*, collection dans laquelle sous la direction de M. Clemens Bäumker se publient des textes philosophiques du moyen âge; *Volksglaube und religiöser Brauch der Zigeuner*, par M. Heinrich von Wlislocki; *die Religion der afrikanischen Naturvölker*, par M. W. Schneider, deux ouvrages qui font partie d'une collection sur l'histoire des religions non chrétiennes.

— Nous avons déjà annoncé la publication par M. Theobald Ziegler d'un volume sur la question sociale (*Die soziale Frage eine sittliche Frage*). Il vient d'arriver à sa quatrième édition. Nous annoncerons encore du même auteur et à la même librairie (Göschen, à Stuttgart) *Die Fragen der Schulreform*, étude sur diverses questions d'enseignement.

ANGLETERRE. — On ne saurait trop applaudir à la détermination qu'a prise M. L. Upcott Gill de donner une troisième édition, fort développée, du *Library Manual*, qui rend tant de services. La refonte de l'ouvrage qui va bientôt paraître, a été confiée à M. J.-H. Slater à qui la rédaction des *Book prices current* et de divers travaux bibliographiques a donné une compétence spéciale sur la matière.

— M. le professeur Salmond, qui arrive d'un voyage en Orient, est sur le point de publier un ouvrage sur l'empire musulman (*Muhammodan Dominion, Past and Present*); il y étudiera à tour de rôle le caractère, les mœurs et les traditions des peuples arabes de l'empire turc, la situation politique et sociale de ces pays dans le passé et à l'époque actuelle.

— La British Record Society va publier la troisième et dernière partie de la table du *Gentleman's Magazine* (*Gentleman's Magazine Index. Biographical and Obituary Notices 1731-1780*); c'est par suite de la fusion dont nous avons parlé de l'Index Society avec la British Record Society que cette dernière donne la fin de cette table dont la première avait mis au jour les deux premières parties.

— A partir d'octobre, MM. W. et A. K. Johnston vont mettre en vente par livraisons mensuelles leur *Royal Atlas*, si généralement estimé. Il y aura vingt-huit fascicules.

— Nous saluons aussi avec plaisir l'apparition de la suite donnée par MM. Sampson Low et Cie à leur *English Catalogue of Books*, qui rend pour l'Angleterre à peu près les mêmes services que le *Catalogue* de Lorenz pour la France, et le *Verzeichniss* d'Hinrichs pour l'Allemagne. Le nouveau volume embrasse les années 1881-1889.

BELGIQUE. — M. Jules Frederichs a extrait du tome XVII de la 4e série du *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique* le sérieux travail qu'il a d'abord publié sous ce titre : *Le Grand Conseil ambulatoire des ducs de Bourgogne et des archiducs d'Autriche* (*1446-1504*) (Bruxelles, imp. F. Hayez, in-8 de 79 p.). M. J. Frederichs discute les affirmations, erronées sur plusieurs points, des écrivains qui ont parlé avant lui de ce grand conseil; il fixe la date de sa création, il nous renseigne sur ses attributions, etc. L'auteur, qui a consulté les sources, établit que cette « sorte de ministère » qui remonte à une ordonnance du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, en date du 6 août 1446, étendait sa juridiction « ambulatoire » sur tous les États du duc, sauf sur la Comté de Bourgogne ou Franche-Comté, qui avait « son parlement de justice propre. » Cette institution prit fin, sous Philippe le

Beau, petit-fils du Téméraire et père de Charles-Quint, pour faire place au grand conseil sédentaire de Malines (1504).

— La livraison du 15 septembre dernier de la *Revue des Deux Mondes* contient une curieuse étude sur les préludes de la révolution des Pays-Bas au XVIe siècle. Elle a pour titre : *Les Gueux de mer*, et pour auteur l'amiral Jurien de la Gravière. Les portraits de Philippe II, de Marguerite de Parme, de Guillaume d'Orange et surtout du cardinal de Granvelle sont esquissés en ces pages d'une façon remarquable.

— Le tome II de la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Sommervogel, S. J., vient de paraître à la librairie Schepens, de Bruxelles. Il s'étend du mot BOULANGER au mot DESIDERI. Nous comptons revenir bientôt sur cet important ouvrage.

— *La Libre Critique* est le titre d'une nouvelle revue hebdomadaire d'art et de littérature, dirigée par M. Eugène Georges. Le prix d'abonnement est de 8 francs par an pour la Belgique, 10 fr. pour les pays faisant partie de l'Union postale (Renaix, Courtin). Pour mériter son titre, la Revue, dans ses trois premiers numéros, a fait accueil tour à tour à une vive critique de M. Verlaine et des décadents, et à une apologie outrée de la même école.

ITALIE. — Nous annoncerons avec plaisir l'apparition d'un nouveau journal semi-mensuel : *L'Eco della Gioventù*, publié à Milan (via Rugabella 15, 3 francs par an) par la *Sezione-Giovanni* de cette ville. *L'Eco della Gioventù*, qui succède aux *Foglietti volanti* et à l'*Eco di San Luigi*, a pour objet de servir d'organe et de lien à la jeunesse catholique d'Italie. C'est M. Filippo Meda, dont nous signalions récemment à nos lecteurs l'étude sur l'illustre Windthorst, qui prend la direction de ce journal.

— M. Francesco Cerasoli nous donne quatre brochures également intéressantes, bien qu'à des points de vue différents. C'est d'abord le curieux récit par un anonyme des fêtes célébrées au Campidoglio de Rome, en septembre 1513, pour l'élévation au patriciat romain de Laurent et de Jules de Médicis (*Feste in Campidoglio nel settembre 1513 per l'esaltazione di Giuliano e Lorenzo de' Medici a patrizi romani*. Roma, tip. delle Scienze matematiche e fisiche, in-4 de 17 p.). — Un manuscrit de la bibliothèque Corsini et un autre faisant partie de l'ancien fonds des Pères jésuites de Rome, ont permis à M. Cerasoli de dresser une statistique de cette ville, année par année, de 1600 à 1739, sauf les deux années 1610 et 1611. La statistique comprend les renseignements suivants : églises paroissiales ; maisons et familles ; évêques ; prêtres ; religieux ; religieuses ; étudiants ; cours des cardinaux ; pauvres des hôpitaux ; prisonniers ; population mâle ; population féminine ; personnes aptes à la communion ; non aptes ; individus ayant rempli le devoir pascal ; ne l'ayant pas rempli ; hérétiques ; courtisanes ; mores ; béguines ; naissances ; décès. En outre M. Cerasoli a donné les tables de détail de l'année 1621. L'on voit le parti que l'on peut tirer de cette curieuse publication (*Censimento della popolazione di Roma dall' anno 1600 al 1739*. Roma, tip. Vaticana, in-4 de 33 p.). — C'est surtout l'histoire de l'artillerie maritime qu'intéresse le troisième opuscule de M. Cerasoli : *Stato ed armamento delle torri delle spiaggie romane ed adriatiche (anni 1625-1631)*. Roma, Forzani, in-4 de 45 p.). Ces tours avaient été surtout établies en vue de protéger le commerce contre les pirates qui infestaient les côtes. L'on se demande avec étonnement pourquoi l'auteur de cette publication, qui a le soin d'éclaircir les termes techniques, ne donne souvent l'explication que quand le mot auquel elle s'applique est revenu plusieurs fois sous les yeux du lecteur. — Enfin, un document inédit et anonyme nous apporte

quelques renseignements nouveaux sur la bataille de février 1695, entre les flottes turque et vénitienne, bataille qui enleva aux Vénitiens l'île de Scio, dont ils s'étaient emparés l'année précédente (*Battaglia navale fra Turchi e Veneziani e presa di Scio, febbraio 1695*). (Roma, Forzani, in-8 de 8 p.). Pourquoi donc M. Cerasoli appelle-t-il avec obstination « Hamer, » au lieu de « Hammer, » le fameux auteur de l'histoire de l'empire ottoman?

— Pietro Carnesecchi est un des rares Italiens qui aient accepté, au XVIe siècle, les doctrines de l'hérésie, et qui aient été condamnés par l'inquisition. Côme Ier de Médicis, qui le livra aux envoyés de Pie V, sur la requête du Souverain Pontife, fit ensuite quelques démarches pour le sauver. M. Leonardo Bruni, à l'aide de documents inédits, retrace le rôle du grand duc de Florence dans ces circonstances : *Cosimo I de' Medici e il processo d'eresia del Carnesecchi* (Turin, Bocca frères, in-16 de 61 p.).

— La *Rassegna nazionale*, du 16 septembre, contient, sur les rapports de la France avec l'Italie, un article intéressant (*Italia e Francia, le vere cause del disaccordo*), et dont nous signalerons les conclusions sans les discuter. Les causes du désaccord sont au nombre de deux : la première, permanente, est la lutte entre les deux pays pour la suprématie sur la Méditerranée, et l'adhésion de l'Italie à la triple alliance ne serait qu'une conséquence de l'établissement en Tunisie du protectorat français ; la deuxième cause est le désir qu'aurait la France de faire la guerre, tandis que l'Italie aspirerait à maintenir la paix. Nous signalerons encore dans cette revue la publication fragmentaire d'un journal relatif à l'expédition de Crimée écrit par l'officier piémontais Alessandro di Saint Pierre, publication commencée le 1er septembre.

— M. Filippo Orlando, dont nos lecteurs connaissent déjà le nom, et qui dirige *l'Intermédiaire* italien, le *Giornale di erudizione*, entreprend une nouvelle publication. Frappé de l'intérêt qu'offrent les recueils de lettres, tant par la connaissance qu'elles nous donnent du caractère et de l'esprit de ceux qui les écrivent, que par les renseignements multiples qu'elles apportent sur l'époque à laquelle elles ont été rédigées, M. Orlando a pensé qu'il pourrait être utile de composer une bibliothèque de la littérature épistolaire en Italie, dans laquelle prendront place les lettres inédites ou rares d'écrivains italiens. Nous applaudissons volontiers à cette idée et nous en souhaitons le succès. Les *Carteggi italiani inediti o rari, antichi e moderni* se publieront par volumes de 160 pages in-8, dont six formeront une série complétée par un volume de tables. La souscription à chaque volume est de 2 francs et à la série de 10 francs. Le premier volume contiendra des lettres d'Aleardi, de d'Azeglio, de Bindi, de Bini, de Borghi, de Brofferio, de Buffalini, de Camerino, de Centofanti, de Donizetti, de Mamiani, etc. L'éditeur promet d'éclairer le texte par des notes abondantes.

PORTUGAL. — Viennent de paraître les premiers fascicules d'une revue pédagogique intéressante : la *Revista dos Lyceus*, dirigée par M. Borges Grainha, professeur au lycée de Braga, avec le concours de collaborateurs distingués, parmi lesquels nous avons relevé les noms de M. de Aranjo, poète et érudit connu, et de M. Theophilo Braga, dont tous les savants apprécient les travaux sur la littérature portugaise (Porto, rua da Victoria, 21).

SUÈDE. — C'est de Florence que nous vient une brochure fort intéressante sur Olaf Magnus, archevêque d'Upsal, banni de son pays par la Réforme et accueilli avec empressement à Rome. Le savant et infatigable archiviste d'État à Mantoue, M. le chevalier Bertolotti, vient de publier dans l'*Archivio storico italiano* et de faire tirer à part : *Olao Magno, arcivescovo*

d'Upsala, documenti inediti (Firenze, in-8 de 14 p.), une instructive notice qui nous fait connaître la vie du prélat, ses œuvres littéraires et historiques et celles de son frère Jean. Les indications bibliographiques fournies par M. Bertolotti sont très précises et son travail est suivi de plusieurs documents tirés des minutes notariales conservées aux archives d'État de Rome, notamment le testament de l'archevêque et le curieux inventaire, après décès, de ses biens, où l'on remarque des presses et des caractères de typographie.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Bible travestie par Homère. Iliade*, t. Ier, 1er fasc. par l'abbé Fourrière (in-18, Rousseau-Leroy, Amiens; Roger et Chernoviz, Paris). — *Balaam et la Mythologie*, par l'abbé Fourrière (in-18, Rousseau-Leroy, Amiens; Roger et Chernoviz, Paris). — *Theologia moralis per modum conferentiarum*, auctore P.-B. Elbel (2 vol., Schroeder, Paderbornae). — *Petit Mois du saint Rosaire*, par le R. P.-F. J. Moran, trad. par l'abbé Thiveaud (in-32, Lethielleux). — *Imitation des anges*, par l'abbé G. Chardon (in-18, Vic et Amat). — *La Confession, pourquoi on se confesse, pourquoi on ne se confesse pas*, par le R. P. Félix (in-18, Téqui). — *Philomythus, an Antidote against credulity*, by E.-A. Abboott (in-18 cart., Macmillan, London). — *Grand dictionnaire international de la propriété industrielle*, t. IV. ÉTATS-UNIS-INVENTION, par le comte de Maillard de Marafy (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Congrégations religieuses non autorisées dans l'État*, par R. Simonnet (in-8, Larose et Forcel). — *Les Lapins, les Dommages aux champs, la Responsabilité*, par L. Jullemier et P. Reullier (in-8, Firmin-Didot). — *Allgemeine Metaphysik*, von Dr C. Gutberlet (in-8, Theissing, Munster). — *Die Theodicee*, von Dr C. Gutberlet (in-8, Theissing, Munster). — *Die Psychologie*, von Dr C. Gutberlet (in-8, Theissing, Munster). — *Die Fragen der Schulreform*, von Dr T. Ziegler (in-18, Göschen, Stuttgart). — *Coup d'œil sur les thaumaturges et les médiums du* XIXe *siècle*, par U.-N. Badaud (in-18, Dentu, à Paris; Trembley, à Genève). — *Les Guides illustrés de la vie pratique. La Maison de campagne*, par R. Manuel (in-18, cart. Kolb). — *Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir*, par le général Faure-Biguet (in-18, Firmin-Didot). — *Les Industries du lait*, par R. Lezé (in-8, Firmin-Didot). — *Le Tabac, manuel pratique à l'usage des consommateurs-amateurs, planteurs et débitants*, par A. Larbalétrier (in-18, Reinwald). — *Poesie dei popoli selvaggi o pocco civili*, saggio di R. Ragusa-Moleti (in-8, Clausen, Torino-Palermo). — *La Commedia di Dante Alighieri* da G. Poletto (in-32 cart., Desclée et Lefebvre à Tournai et à Paris). — *Hedda Gabler*, drame en 4 actes, par H. Ibsen, trad. par Prozer (in-18, Savine). — *L'Héritière*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Rêves vécus et vies rêvées (Cycle), I. Aegyptiacque*, par W. Ritter (in-18, Savine). — *Dans le tourbillon du monde*, par A. Veldenz, trad. par J. de Rochay (in-18, Lecoffre). — *Récits patriotiques et militaires. Le Franc-tireur Kolb*, par C. Guyon (in-8, Lecène et Oudin). — *Chasses des Vosges. Souvenirs d'un louvetier*, par E. Gridel (in-8, Firmin-Didot). — *Portraits du vieux temps*, par E. Fage (in-18, Ollendorff). — *Les Étapes d'un touriste en France. De Marseille à Menton*, par J. Adenis (in-14 cart. toile, Hennuyer). — *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. Haurigot (in-8, Lecène et Oudin). — *Les États-Unis en 1850, notes et souvenirs*, par B. Dureau (in-18, Guillaumin). — *Introduction critique à l'histoire moderne, matériaux et littérature*, par C. Moeller (in-18, Thorin). — *L'Existence des loges de femmes affirmée par Mgr Fava et par Léo Taxil*, recherches à ce sujet et réponse à M. A. Vacquerie, par A. Ricoux (in-8, Téqui). — *Mémoires du maréchal H. de Moltke. La Guerre de 1870*, édition française, par E. Jaeglé (in-8, Le Soudier). — *L'Œuvre scolaire de la*

Révolution 1789-1802, études critiques et documents inédits, par E. Allain (in-8, Firmin-Didot). — *Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au parlement de Dauphiné à M. de La Coste (1791-1793)* (in-8, Céas, à Valence). — *Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen, ses prieurs, ses privilèges, ses revenus,* par L. de Glanville (2 vol. in-8, Cagniard, Rouen). — *Edward VI and the book of common prayer,* by F.-A. Gasquet and E. Bishop (in-8 cart., Hodges, London). — *Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 a 1799,* par A. Luzio (in-8, Segna, Mantova). — *Testamento politico del generale Garibaldi e Lettera memoranda agli Italiani* (in-18, Savine). — *Portraits de cire,* par H. Le Roux (in-16, Lecène et Oudin). — *Ignaz von Döllinger,* von L. von Kobell (in-18, Beck, München).

A. VISBNOT.

Une grave maladie des yeux a mis notre excellent collaborateur M. Firmin Boissin hors d'état d'achever sa revue des *Romans,* qui aurait dû paraître ce mois-ci. Nous espérons que le rétablissement se fera promptement et que nos lecteurs retrouveront au prochain trimestre les articles alertes et brillants auxquels ils sont habitués.

N. D. L. R.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Précis de philosophie,* rédigé conformément aux programmes officiels pour la classe de philosophie, d'après les leçons de M. E. Rabier, par René Worms. Paris, Hachette, 1891, in-16 de viii-407 p., 4 fr. — 2. *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale,* rédigés conformément aux programmes de mathématiques élémentaires et de première (sciences), à l'usage des candidats au baccalauréat de mathématiques et au baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne, par René Worms. Paris, Hachette, 1891, in-16 de viii-114 p., 1 fr. 50. — 3. *Réflexions morales et religieuses, ou Leçons de sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille,* par Démétrius de Golesco, ancien procureur à la cour d'appel de Bucarest. Bruxelles, Schepens; Paris, Palmé, 1890, 2 vol. de 339-315 p., 6 fr.

Psychologie. — 4. *Principios de psicologia, segun la doctrina de S. Tomàs de Aquino, mirando el estado actual de la cultura moderna,* por D. J.-M. Ortí y Lara, Vol. I. Madrid, soc. edit. de S. Fr. de Sales, 1890, in-16 de xvi-480 p., 4 fr. — 5. *Étude sur la psycologie physiologique,* mémoire lu au Congrès scientifique international des catholiques, par l'abbé Louis Maisonneuve (Extrait des *Ann. de Phil. chr.*). Paris, Letouzey et Ané, 1891, in-8 de 36 p. — 6. *L'Évolution mentale chez l'homme, origine des facultés humaines,* par G. Romanes, trad. de l'anglais par Henry de Varigny. Paris, Alcan, 1891, gr. in-8 de viii-441 p., 7 fr. 50.

Métaphysique. — 7. *Simple métaphysique,* par E. de Pompery. Paris, Reinwald, 1891, in-8 de 16 p., 1 fr. — 8. *Conférences apologétiques, adressées aux étudiants de Rennes 1887-1888,* par l'abbé Michel, vicaire général de Rennes. Paris, Berche et Tralin, 1890, in-12 de xx-304 p., 3 fr. 50. — 9. *La Physique moderne,* études historiques et philosophiques, par Ern. Naville, 2e éd., augmentée d'une préface nouvelle. Paris, Alcan, 1890, gr. in-8 de viii-276 p., 5 fr.

Morale. — 10. *Essai sur le fondement métaphysique de la morale,* par Rauh. Paris, Alcan, 1890, gr. in-8 de 259 p., 5 fr. — 11. *Les Lois du progrès,* par R. Federici, ancien député au Parlement d'Italie, trad. de l'italien. Paris, Alcan, 1888-1891, 2 vol. gr. in-8 de viii-216 et 227 p., 12 fr.

Histoire de la philosophie. — 12. *Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis,* thesim facultati litt. parisiensi proponebat R. de la Broise. Paris, Retaux, 1890, gr. in-8 de xxv-223 p., 5 fr. — 13. *Fr. Luis de León y la Filosofia española del siglo XVI,* por el P. Marcelino Gutiérrez, agustiniano. 2a edicion aumentada. Madrid, Gregorio del Amo, 1891, in-12 de xx-488 p., 4 fr. — 14. *Les Idéologues, essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789,* par Fr. Picavet, maître de conférences à l'École des hautes études. Paris, Alcan, 1891, gr. in-8 de xii-628 p., 10 fr. — 15. *La Philosophie du siècle; Criticisme, positivisme, évolutionisme,* par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1891, gr. in-8 de viii-235 p., 5 fr. — 16. *L'Œuvre de M. Caro et le Spiritualisme en France,* par Ch. Denis. Paris, *Ann. de phil. chrét.*, 1891, in-8 de 146 p., 2 fr. — 17. *Le Nouveau Mysticisme,* par F. Paulhan. Paris, Alcan, 1891, in-16 de 203 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Année philosophique,* publiée sous la direction de F. Pillon. Première année, 1890. Paris, Alcan, 1891, gr. in-8 de 353 p., 5 fr.

1. — Justice a été rendue ici même aux parties publiées du cours de philosophie de M. Rabier, si supérieur à ses rivaux par la vigueur de la pensée et de l'expression. Mais le complément de cet important ouvrage (morale, métaphysique et théodicée) se fait tellement attendre qu'on en vient, comme dans le sonnet d'Oronte, à

perdre l'espoir. D'ailleurs l'expérience a démontré, je crois, que les deux volumes parus dépassent de beaucoup, au moins par leur étendue, le temps accordé aux études philosophiques et les forces de la grande majorité des jeunes élèves de philosophie. Mais voici un *Précis de philosophie* rédigé, dans des dimensions fort modestes, d'après les leçons de M. Rabier et avec son autorisation, par M. René Worms, son disciple. On y trouve toutes les questions indiquées par les programmes officiels, à l'exception de l'histoire et des auteurs philosophiques. L'auteur a résumé d'abord la partie imprimée du cours de M. Rabier, en y introduisant quelques nouveautés de détail en fait de psychologie scientifique. Quant à la métaphysique et à la morale, « nous avons eu pour guides, dit-il lui-même, le souvenir de son enseignement oral et les précieux conseils qu'il a bien voulu nous donner. Il va de soi d'ailleurs, — a-t-il soin d'ajouter — que notre responsabilité est, ici surtout, la seule engagée. » Le fait est que, sur les points qui, dans la partie imprimée du cours de M. Rabier, appelaient des réserves, M. Worms prête le flanc aux mêmes difficultés, et plus graves encore peut-être : par exemple sur la perception extérieure, toujours définie une « hallucination vraie ; » sur la raison, toujours trop indéterminée; mais plus particulièrement sur le libre arbitre, qui ne peut guère se dégager sain et sauf de cette formule : « La liberté et le déterminisme sont vrais tous les deux, sur des plans différents. Le déterminisme est à la surface de l'esprit ; la liberté est au fond (p. 60). » Dans la partie nouvelle de ce *Précis*, les objections contre les doctrines de l'auteur (faut-il dire des deux auteurs ?) seraient parfois encore plus graves. D'une notion indécise de la raison en psychologie, d'un dogmatisme peu établi en logique, il est sorti une métaphysique qui n'a pas de certitude scientifique ; les tendances en sont nobles, mais les données trop peu arrêtées ; de plus, le spiritualisme pour lequel on se prononce, un peu *en pariant*, n'est guère que celui de M. Ravaisson : un monisme et un panthéisme *sui generis*, mais aussi (qu'on me passe ce latin technique) *veri nominis*. Ceux qui ont lu les cahiers autographiés de M. Rabier retrouveront avec plaisir ses discussions sur le principe de la morale, quoique par trop abrégées ; mais ils regretteront ses fortes pages sur la démonstration de l'existence de Dieu et sur la personnalité divine. Plus de théodicée ! Est-ce là un progrès ? On voit qu'il y a lieu d'hésiter, pour le moins, avant de confier à de jeunes élèves ce manuel, d'ailleurs composé avec soin et accompagné de sommaires et de résumés très utiles aux commençants. Au reste, M. Worms lui-même croit que son livre ne peut leur rendre service, qu'à cette condition : « qu'on ait lu avec attention le texte qu'il condense (p. VIII). » Mais dès lors deux grosses difficultés se présentent d'elles-mêmes : 1° ce

texte, en psychologie et logique, est beaucoup trop étendu et de ton trop scientifique pour ne pas dépasser de beaucoup la force d'attention des lecteurs à qui M. Worms l'impose ; 2° pour la morale et la métaphysique (celle-ci plus difficile que tout le reste), le texte en question n'existe pas. Je n'ai pas besoin de conclure. Mais si ce *Précis* semble, en somme, mal adapté aux besoins des élèves, il aura certainement son utilité pour les lecteurs plus mûrs du grand cours de M. E. Rabier.

2. — Quant aux simples *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale* rédigés par M. R. Worms pour l'enseignement spécial, il me semble que, malgré le talent réel dont témoigne ce tout petit livre, il atteindrait mieux son but par un développement un peu plus large de la plupart des questions touchées. D'ailleurs, sauf dans les pages sur *la Loi d'évolution*, trop propres à égarer surtout des esprits spécialement voués à ce qu'on appelle « enseignement scientifique » ou « enseignement secondaire moderne, » la doctrine générale en est plutôt incomplète que répréhensible.

3. — Les *Réflexions morales et religieuses* de M. D. de Golesco, ancien magistrat à Bucarest, portent ce sous-titre : *Leçons de sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille,* et s'ouvrent par un prologue sur l'utilité de l'étude de la philosophie pour les femmes. C'est donc une sorte de cours d'études philosophiques, mais en dehors de tout programme officiel, dans un esprit absolument et pratiquement chrétien, j'ajouterai avec une pointe d'exotisme et presque d'archaïsme qui n'est pas pour déplaire aux lecteurs, disons mieux, aux lectrices de ces paternelles leçons. A écouter M. de Golesco développer longuement la démonstration de l'existence de Dieu par l'étude de la nature considérée comme « une véritable théologie, » rechercher les causes finales et les harmonies de la création dans les trois règnes, résoudre le formidable problème du mal par l'optimisme traditionnel en professant avec une conviction profonde que « le mal n'existe point sur la terre, » que, du moins, le mal physique étant « presque nul, » le mal moral ne provenant que de notre liberté, tous les biens terrestres étant « vains et périssables, » les voies de la divine Providence se justifient d'elles-mêmes : dans tout cet enseignement si calme, si plein de confiance et d'onction, on croit entendre un Fénelon plus familier, descendant plus volontiers au menu détail pour frapper l'esprit et intéresser l'imagination et le cœur des jeunes filles. La doctrine, à la fois philosophique et religieuse, est d'une parfaite correction. Tout au plus dans les difficiles questions du libre arbitre et de la grâce, au dernier chapitre du troisième livre, un critique minutieux pourrait noter quelques formules un peu suspectes, mais corrigées par l'évidente orthodoxie de l'ensemble. Voici, du reste, l'ordon-

nance générale de cet estimable travail. Le premier volume, tout théorique, traite, en trois livres, des preuves de l'existence de Dieu, des perfections divines, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Le second porte ce titre général : *Science des devoirs de la vie chrétienne* et développe une morale partout imprégnée de foi religieuse sous ces trois chefs : devoirs envers soi-même, envers les autres, envers Dieu. Ici surtout c'est bien un père chrétien qui parle à sa fille et non un professeur à ses disciples ou un auteur à son public. De là une onction pénétrante, qui surpasse aisément tous les moyens de l'art. Au reste, la sûreté doctrinale et la valeur pratique de l'ouvrage sont garantis par des suffrages imposants, en particulier par celui du très regretté Mgr Van Weddingen, qui, dans les derniers jours de sa carrière trop tôt brisée, avait lu « d'un cœur ému » le manuscrit de M. de Golesco non sans y faire quelques modifications.

4. — Les *Principios de psicologia,* dont M. Ortí y Lara nous envoie de Madrid le premier volume, sont rédigés, d'après le titre même, « selon la doctrine de saint Thomas en tenant compte de l'état actuel de la culture moderne. » Le nom de l'auteur, depuis longtemps professeur de métaphysique à l'Université de Madrid, recommandé par d'excellents ouvrages de philosophie chrétienne et d'apologétique, est une garantie suffisante de l'orthodoxie catholique et thomiste de l'ouvrage, aussi bien que du talent de l'exposition et de la bonne qualité du style. Les dimensions en sont proportionnées aux exigences d'un enseignement qui tient le milieu entre un cours élémentaire et une étude absolument complète. M. Ortí, à l'exemple de Sanseverino, divise la psychologie en trois parties : *Dynamologie,* étude des facultés ; *Idéologie,* théorie de la connaissance intellectuelle ; *Anthropologie,* étude de l'âme en elle-même et du composé humain. Ce volume ne renferme que la première ; je suppose que le second contiendra les deux autres parties. Le contenu de cette psychologie expérimentale n'a guère besoin d'être indiqué aux lecteurs tant soit peu initiés à la [illegible] des généralités sur l'âme et ses puissances, on y aborde successivement, en trois chapitres : la sensibilité [illegible] l'entendement [illegible] de l'intellect [illegible] « puissances expansives, » appétit [illegible] Tout [illegible] auto- [illegible] promet de [illegible] de l'ex- [illegible] dans les [illegible] telles as- [illegible] pas

assurément une vue générale de cet ensemble qu'on appelle aujourd'hui psychologie expérimentale ou psychophysique, et qui constitue un danger d'autant plus redoutable que des données vraiment scientifiques y servent d'appui à des conclusions fausses et funestes. C'est un honneur pour les Universités espagnoles que des professeurs aussi distingués que M. Ortí y Lara y exposent dans toute sa pureté la grande philosophie si chère à Léon XIII. Mais d'autres maîtres, je crois, y professent les doctrines les plus opposées, et il n'est pas rare que la faveur et les applaudissements de la jeunesse académique se portent de préférence de leur côté. La lutte est donc déclarée de l'autre côté des Pyrénées aussi bien que de celui-ci. Dès lors, tout en restant fidèles à leur doctrine et précisément pour la bien servir, les professeurs catholiques doivent tenir grand compte de l'erreur opposée. L'auteur n'a pas, au fond, une idée différente. Mais c'est à lui et à ses pareils de voir si la partie destructive de leurs livres n'est pas, comme il semble bien, trop peu approfondie pour atteindre son but ; s'il n'y aurait pas lieu d'initier plus largement les étudiants universitaires à la doctrine courante, précisément pour les mettre en garde contre ce qu'elle offre d'aventuré et de faux, en profitant de toutes les découvertes et explications vraiment sérieuses qu'elle renferme. Je ne me serais pas permis ces observations à l'adresse d'un des plus vénérés maîtres actuels de la philosophie thomiste, si je ne les avais entendu faire par des chrétiens éclairés très au courant des *cosas de España*. Et pourtant, je ne veux les donner que pour ce qu'elles sont, des doutes, des difficultés à résoudre. Nul n'est meilleur juge de la situation qui les suggère que l'auteur lui-même de ces *Principes de psychologie,* qui méritent d'être accueillis partout comme un excellent exposé des données de la philosophie thomiste sur l'âme humaine.

5. — Si l'on veut voir cet examen direct, largement compris, à la fois très calme et très ferme, de la prétendue psychologie nouvelle, qui n'est qu'une branche de la biologie, il faut lire et méditer l'*Étude* de M. l'abbé Louis Maisonneuve *sur la psychologie physiologique.* Ce n'est, il est vrai, qu'un mémoire produit au dernier congrès scientifique international des catholiques ; de là, l'extrême, l'excessive concision, qui est le seul défaut de ce remarquable essai. « Que veut la nouvelle psychologie, se demande l'auteur ? Où va-t-elle ? Et par quelle voie ? Son objet est-il légitime, sa méthode efficace, sa doctrine exacte ? » A ces trois questions ses réponses sont précises autant que sûres. Il accorde la parfaite légitimité d'une étude expérimentale des faits et des puissances psychiques ; il montre que la méthode en est plus simple et plus facile que ne le prétendent les savants novateurs ; mais surtout il fait d'une main sûre le départ des quelques éléments qu'ils ont apportés à la science et des conclusions anti-scientifiques qu'ils y ont

mêlées en prétendant réduire aux lois physiques ou chimiques ou biologiques les facultés supérieures de l'âme humaine. Quelle œuvre utile ferait M. L. Maisonneuve en développant ce mémoire avec la plénitude d'information et la fermeté d'esprit qu'on y admire ! Tel qu'il est, son opuscule suffit à justifier sa conclusion contre la psychologie physiologique : « L'âme, sa dignité, sa nature, son existence, n'ont pas d'adversaire plus acharné. Mais la philosophie n'a pas à craindre ses attaques : elle est envahie, elle n'est pas conquise. »

6. — Cette psychologie nouvelle, dont j'indiquais tout à l'heure le danger, n'a guère de tenant plus en vue que M. Romanes, professeur de physiologie à l'Institution royale de la Grande-Bretagne. Déjà très connu, même sur le continent, par son volume sur *l'Évolution mentale chez les animaux,* il a pénétré plus profondément dans la partie essentielle de son sujet par un second ouvrage, *l'Évolution mentale de l'homme,* dont M. H. de Varigny vient de publier une traduction française dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » de l'éditeur Félix Alcan. Le sous-titre du livre promet l'explication de l'« origine des facultés humaines. » Renverser, au profit de l'évolution universelle, toute barrière naturelle entre la brute et l'homme, c'était déjà le but de l'étude consacrée à l'animal, et dans laquelle M. Romanes avait l'appui, non seulement d'une science personnelle incontestable, mais encore des concessions de tel ou tel illustre adversaire, M. de Quatrefages par exemple, qui, faute de portée ou de compétence métaphysique, ne sait voir entre la connaissance animale et l'intelligence humaine qu'une différence de degré. Abordant aujourd'hui les facultés humaines elles-mêmes, M. Romanes traite uniquement des concepts ou idées générales propres à l'homme, pour en montrer l'origine dans les « antécédents non conceptuels, » c'est-à-dire dans des faits et des facultés qui nous sont communs avec l'animal. Il se réserve de traiter plus tard du jeu de l'intelligence et des autres facultés supérieures de l'humanité. Au fond, il nous rend les théories des idéologues sur l'abstraction et le langage, compliquées d'une physiologie plus avancée et surtout d'une analyse et d'une terminologie plus laborieuses. Les quatre premiers chapitres sont le point de départ, le substratum de psychologie pure qu'il faut bien mettre à la base d'une étude de l'évolution mentale de l'homme. Sauf une certaine habileté à utiliser et à tirer à soi les théories mêmes des adversaires, je n'y vois de bien nouveau que le mot de *récept,* pour désigner les idées intermédiaires entre les images purement sensibles (ou *percepts*) et les *concepts,* ou idées tout à fait générales. Les scolastiques en savent et en expliquent autant en étudiant, entre les données des sens extérieurs et celles de l'intellect, celles du « sens commun. » Mais, grâce à une notion exacte et rigoureuse de l'universel, leur théorie ne les conduit pas aux mêmes

conséquences que M. Romanes. Ces conséquences, on les comprend déjà par le but que se propose l'intrépide évolutionniste. Il les développe, du reste, avec une complaisance et un détail que beaucoup de lecteurs, même sérieux, pourront trouver excessifs, dans les chapitres v-xvi, qui constituent une théorie du langage, comme effet, instrument et témoin de l'évolution mentale de l'homme : les mots primitifs ayant une « signification purement réceptuelle, » partant renfermée dans les limites des facultés animales, et devenant le stimulant du *processus* ultérieur de l'intelligence humaine, l'auteur croit avoir démontré sa thèse de l'identité foncière des facultés animales et humaines. Il est certain qu'il a serré la question de plus près que ses prédécesseurs et ses rivaux ; il semble bien avoir compris, mieux que la plupart de ceux-ci, qu'il est peu raisonnable, pour nous enlever notre âme, de prendre comme axiome absolu ou postulat inéluctable l'hypothèse de l'évolution universelle. Mais qu'a-t-il vraiment démontré ? Quand on lui accorderait, — et ces concessions ne seraient ni prudentes ni justes, — que le langage conventionnel n'est pas propre à l'homme et que l'évolution du langage, dans l'humanité et dans chaque enfant, suit exactement l'ordre progressif de signification qu'il a établi, il resterait toujours ce terrible passage qu'aucun empirisme n'a réussi à franchir bagues sauves : le passage de la connaissance sensible à la conception rationnelle. M. Romanes y a consacré de longues et laborieuses pages (chap. xi) que je ne puis analyser ici, mais auxquelles je souhaite très sincèrement des lecteurs attentifs. Les autres lecteurs, qui sont l'immense majorité, font seuls la fortune de la psychologie négative et des funestes erreurs qu'elle porte avec elle. Mais vraiment il n'y a pas lieu de craindre qu'un seul philosophe digne de ce nom accepte comme démontrée la thèse actuelle de M. Romanes et réserve bon accueil aux autres volumes qu'il annonce et où il se flatte de combler les lacunes qui séparent encore, aux yeux du profane vulgaire, le gorille de « l'honnête homme. »

7. — Affirmer Dieu d'après le double principe de causalité et de finalité, mais en ajoutant : « Nous ne connaissons pas Dieu et nous ne pouvons le connaître; » traiter ensuite de fiction et d'illusion la Providence divine et la liberté humaine ; avec cela maintenir la responsabilité de l'homme, parce que la société en a besoin : voilà ce que M. de Pompery appelle *Simple métaphysique*. Il y a en effet une acception du mot « simple » qui peut convenir à de pareilles pauvretés.

8. — Quand la faiblesse intellectuelle de la culture contemporaine permet à de tels sophismes d'être acceptés couramment et de faire passer la négation absolue sous le couvert de la science, il est urgent de prolonger et de fortifier l'enseignement philosophique religieux et moral, surtout de la jeunesse universitaire. Personne, ce me semble,

n'a mieux compris ce besoin et n'y a mieux pourvu que M. l'abbé Michel, vicaire général de Rennes, dans ses *Conférences apologétiques*, adressées aux étudiants de cette ville dans l'année scolaire 1887-88 et publiées en un volume d'impression assez compacte. Ces conférences forment deux séries qui, tout en laissant espérer une suite, constituent déjà une apologie fondamentale de la foi spiritualiste et chrétienne contre la négation prétendue scientifique de ce temps. La première série établit les rapports de la raison et de la foi ; la seconde repousse l'athéisme. Voici les titres des cinq conférences de la première série : « Seule l'Église catholique honore la raison, proclame sa grandeur et reconnaît ses droits. — La raison n'a pas le droit de repousser la foi *a priori*, mais elle peut et doit, en vérifiant ses titres, s'assurer qu'elle vient de Dieu. — La raison prouve avec une entière certitude que, le christianisme étant divin, la foi chrétienne est éminemment raisonnable. — Entre la foi et la raison il n'existe aucune contradiction réelle, mais un accord certain et une alliance nécessaire. — Par leur union, la raison et la foi créent la théologie et se rendent mutuellement les plus précieux services. » Dans la série relative à l'existence de Dieu, deux conférences sont employées à déblayer le terrain, en démasquant la politique de l'athéisme actuel et en établissant contre nos agnostiques la valeur du procédé qui conduit la raison jusqu'à la cause première ; les quatre suivantes développent les preuves tirées du mouvement, de l'ordre du monde, de l'origine de la vie, enfin de l'instinct animal et du témoignage de l'âme ; les deux dernières exposent les causes et les conséquences de l'athéisme. Partout la solidité de la doctrine et la fermeté de l'argumentation dénotent le professeur émérite de théologie ; mais aussi les citations frappantes et l'adaptation des thèses traditionnelles aux tendances et aux préoccupations du jour trahissent une information exacte et une claire intelligence de l'état actuel de la culture scientifique. Si l'on considère de plus que, selon le témoignage du cardinal-archevêque de Rennes, dans une lettre étendue placée en tête du volume, M. Michel sait rendre accessibles, par une exposition admirablement claire, les idées même les plus élevées, et que « le talent oratoire dans ces conférences n'est pas au-dessous de la science théologique, » on aura idée du prix de l'ouvrage et des services qu'il peut rendre.

9. — Le *Polybiblion* a fait connaître, dès leur première édition (t. XXXVII, p. 494-498), les belles études de M. Ernest Naville sur *la Physique moderne*. Il suffira de rappeler ici qu'elles constituent une invincible réponse à la science athée de notre époque. L'auteur démontre, en effet, avec la compétence du savant et l'exactitude rigoureuse de l'historien, que, par ses caractères intimes, par ses origines, par les doctrines de ses fondateurs, la physique moderne est absolument

théiste; en métaphysicien solide, il montre ensuite les conséquences anti-scientifiques de l'athéisme, répond aux difficultés que la philosophie négative emprunte à des lois mal comprises, et rétablit enfin tout l'ensemble du spiritualisme sur les bases mêmes de la vraie science expérimentale. Il n'y a de nouveau dans ce volume qu'une préface, où l'auteur repousse cette assertion de Büchner : « Aujourd'hui nos plus laborieux ouvriers dans les sciences, nos plus infatigables physiciens professent des idées matérialistes. » Assertion manifestement fausse, réplique M. Naville ; et les noms les plus illustres de la science contemporaine se pressent sous sa plume ; on remarquera particulièrement les témoignages très précis de MM. de Quatrefages, Louis Pasteur et Faye. L'erreur qui séduit des savants moins complets a d'ailleurs son explication bien connue : ils ne regardent que la matière ; « l'objet vu leur fait oublier le regard sans lequel il n'y aurait pas de vision. La préoccupation exclusive du moi est, en morale, la source essentielle du mal, l'oubli du moi est, en psychologie, la source maîtresse des erreurs de la pensée. »

10. — M. Ernest Naville est de ceux qui sont restés sur le terrain du spiritualisme chrétien et qui le sentent plus que jamais ferme sous leurs pieds en face des flots mouvants où s'agitent les philosophies naturalistes de notre siècle. M. Rauh, qui n'a pas la même foi dans les données traditionnelles, voudrait, malgré tout, fonder solidement la morale évidemment menacée de se perdre dans l'évolution universelle. Son travail porte le titre d'*Essai sur le fondement métaphysique de la morale*, et rien dans le volume tout entier n'est plus juste que le premier mot de ce titre. D'abord l'obscurité règne d'un bout à l'autre, et ce n'est pas absolument la faute de l'auteur; c'est avant tout celle de la doctrine qu'il professe dès son *Introduction*, sauf à la faire sortir plus tard logiquement d'un examen critique des diverses solutions données au problème moral. Cette doctrine consiste à proclamer, comme Kant, la valeur absolue de l'acte moral, mais de plus à subordonner à ce concept l'intelligence et la nature mêmes. Dès lors l'acte moral est rigoureusement indéfinissable (toute définition étant logique et partant intellectuelle), et tout le reste, comme dépendant de ce concept, échappe à l'explication. C'est donc en vain que M. Rauh déploie beaucoup de science et de talent dans son examen successif du naturalisme, qui ne peut suggérer que de vains symboles de la moralité; de l'intellectualisme rigide, qui ne donne que la certitude géométrique, nécessaire, à laquelle échappe la notion de devoir; du finalisme, qui, en mettant le sentiment à la place de la raison, n'accorde encore rien ou presque rien à la liberté que le devoir implique; du moralisme kantien, qui place la moralité dans un ordre à part, mais qui n'essaie même pas de la relier à l'ordre universel et au système de la con-

naissance. C'est surtout inutilement qu'il se flatte, au terme de ce voyage critique, d'établir comme synthèse finale, comme conciliation définitive — ou du moins provisoire — ce qu'il appelle « le système de la liberté. » Dans ce système, la liberté se substituant aux premières notions ontologiques, détrônant même la substance, premièrement la morale n'aura jamais de fondement : car la morale est par définition la science du devoir, et le devoir implique non seulement la liberté, mais encore l'obligation, l'ordre, l'impératif avec valeur objective, quelque nom qu'on lui donne. Secondement, la contingence étant placée au sommet des choses, l'indétermination est la loi de la connaissance elle-même et nous ne pouvons plus rien connaître avec certitude, rien exprimer avec précision. On conçoit et il est facile de vérifier la clarté littéraire qui en résulte. Quant à l'état d'âme que suppose une telle doctrine — si doctrine il y a, — il peut bien disposer à s'écrier avec saint Paul : *O altitudo*, à mettre la moralité des humbles de cœur et d'esprit au-dessus des spéculations de la philosophie, à reconnaître la puissante action moralisatrice de la religion. « L'humble a la plus haute certitude, ayant l'expérience immédiate du cœur, où le penseur s'achemine péniblement. » « La religion, si elle agit, est la plus essentielle et la plus vraie des philosophies ; car la vérité même, c'est l'action morale, et la doctrine est vraie de la plus haute vérité qui la suscite. » Mais ne nous laissons pas prendre à ces bonheurs de pur détail. La religion offre un danger : elle tend à faire disparaître « l'indétermination nécessaire à nos croyances. » Voilà donc le dernier terme de ces longs efforts d'argumentation : il faut croire, mais la condition *nécessaire* de cette foi qui constitue la moralité, c'est l'indétermination. Il y a des manières plus simples, il n'y en a pas de plus nettes d'aboutir à l'acatalepsie. L'auteur s'est-il flatté que son « fondement » pouvait porter quelque chose? Qui sait? Il est prêt à se consoler du peu de succès de sa solution : « Si ce travail et la peine qu'il a coûtée, dit-il dès son *Avant-propos*, lui paraissent inutiles, le lecteur peut se dire, pour tempérer ses regrets, que le but de l'auteur a été surtout de témoigner, par son exemple, que l'admiration des hautes pensées métaphysiques n'a pas encore disparu de la jeunesse philosophique d'aujourd'hui... » M. Rauh, qui appartient à cette jeunesse, a heureusement le temps, — puisse-t-il en sentir le besoin ! — de faire succéder à l'admiration ou au dilettantisme métaphysique, l'amour et la recherche de l'immuable vérité.

11. — *Les Lois du progrès*, de feu Romolo Federici, ont paru en italien, à Rome, en 1876. C'est une Française, sa fille adoptive, je crois, qui en a fait exécuter et publier une traduction dans notre langue. L'auteur, au dire de M. Alexandre Parodi, qui a mis quatre pages de préface en tête du premier volume, « appartenait à l'élite des libres

esprits et des cœurs élevés qui ne se font pas une idole de la Force, qui lui préfèrent le droit, même vaincu. » Nous devons surtout lui tenir compte d'avoir vivement parlé aux démocrates italiens en faveur de la France envahie en 1870. Tout cela pourtant ne saurait nous faire accepter le rationalisme et le libéralisme vagues et aventureux qui constituent le fond assez peu résistant de son ouvrage. Les vues acceptables, quelquefois originales, n'y manquent pas ; mais l'exposition en est plus chaleureuse que limpide, et c'est un étrange euphénisme de M. Al. Parodi de dire que la pensée de l'historien politique n'est pas « toujours exprimée avec la netteté lumineuse de Montesquieu. » Le premier volume, paru depuis tantôt trois ans, présentait cette pensée politique déduite de l'histoire. En trois études successives — Grands Empires, Grandeur et décadence des nations anciennes, Grandeur et décadence des nations modernes — Federici montrait surtout la funeste influence de l'extrême concentration dans les grandes masses. Pour l'Italie moderne en particulier, quoique unitaire il eût préféré la forme fédéraliste à l'unité absolue de gouvernement. Cherchant loyalement l'accord des intérêts de l'individu et de l'humanité avec ceux des nations, il se prononçait avec la même énergie contre les tyrannies centralisatrices et contre l'agrandissement par la conquête. — Le second volume est plus expressément théorique, puisque les lois du progrès y sont « déduites des phénomènes naturels. » L'origine du progrès humain est pour l'auteur « dans ces deux ordres distincts qui embrassent l'universalité des actions humaines, c'est-à-dire dans les opérations de l'organisme sensitif et dans les opérations de l'intelligence. Dans le premier de ces ordres, l'homme se trouve en relation continuelle et nécessaire avec la nature, puisqu'il en subit l'influence directe et constante dans tous ses actes ; dans le second, l'homme est en communion avec la nature, mais non pas nécessairement, parce que c'est spontanément qu'il la contemple, afin d'en découvrir les propriétés intimes, grâce aux idées qui peuvent être adéquates, mais non pas subordonnées aux phénomènes naturels. » C'est à l'ordre intellectuel surtout que Federici rattache la nécessité de l'état social ; il étudie longuement le lent travail de l'homme sensitif et de l'homme intellectuel et social sur la nature et la marche parallèle du progrès matériel et du progrès moral, ce dernier « constitué par les degrés successifs que l'intelligence, grâce à une tendance innée chez elle, parcourt dans la connaissance des lois de la nature, afin de réaliser son développement et de conformer ses actes à l'ordre universel dont elle fait partie. » On voit que toute cette philosophie de l'histoire est animée d'une sorte de spiritualisme élevé ; il faut ajouter que ce spiritualisme très vague ne semble se préoccuper d'aucune idée religieuse.

12. — Le R. P. de Broise, ancien élève de la Faculté libre des lettres d'Angers, a conquis naguère le titre de docteur ès lettres devant la Faculté de Paris par une thèse française très remarquée sur Bossuet et une thèse latine fort estimable sur Claudien Mamert. Il dit *Mamert Claudien,* parce que l'ordre contraire lui paraît peu établi; il me semble qu'il en est autrement, ce qui prouve peut-être une seule chose : que je date de plus loin que lui. L'auteur qui a fait le mieux connaître le célèbre prêtre philosophe viennois du cinquième siècle aux hommes de ma génération et de mon milieu, le P. Longueval, signale avec une particulière insistance les trois livres *De Statu animae* qui lui ont assuré une bonne place dans l'histoire de la philosophie chrétienne. « Il prétend, dit-il, que l'âme pense essentiellement, qu'elle est la pensée même, qu'elle peut varier ses pensées, mais qu'elle ne peut jamais être sans penser; que les puissances de l'âme ne sont autre chose que l'âme même; que les pensées de l'âme ne dépendent pas des images corporelles; que non seulement il n'y a pas de vide, mais qu'il ne peut y en avoir. On voit ici, — ajoute l'historien jésuite, au risque de servir Descartes en l'attaquant, — on voit ici l'antiquité de quelques sentiments que de nouveaux philosophes nous ont donnés comme des fruits de leurs méditations et de leurs recherches. » Il y a quelque exagération dans ce cartésianisme anticipé mis sur le compte de Claudien Mamert; le jésuite du XIXe siècle est plus exact dans l'analyse de sa doctrine et plus équitable pour l'originalité de Descartes (p. 194). On pourra lui reprocher de ne pas avoir résumé le traité *De Statu animae* dans l'ordre même de sa rédaction; il a cette excuse que ce travail avait été fait dans une thèse, ancienne déjà (1840), de feu M. Germain, *De Mamerti Claudiani scriptis et philosophia.* C'est pour la même raison qu'il a laissé de côté ou renvoyé à un court appendice la question des écrits secondaires de son auteur et des poésies qu'on lui attribue. Comme c'est en somme peu de chose, il aurait pu en grossir sans inconvénient son chapitre, d'ailleurs très satisfaisant, sur la vie de Claudien Mamert. Après tout, il a bien fait de porter son principal effort sur la philosophie si remarquable que renferment les trois livres dirigés contre le demi-matérialisme de Fauste de Riez. Il les dissèque en morceaux un peu bien menus, mais c'était le seul moyen de mettre en relief et de peser les nombreux arguments, de valeur inégale, mis au service de la spiritualité de l'âme dans un ouvrage qui ne brille pas précisément par l'ordre dans la composition. Et ce n'est pas seulement une doctrine psychologique qui se dégage de ce travail d'analyse; il s'y joint de nombreuses données métaphysiques sur l'espace et le temps, sur le nombre et la mesure, dans leur rapport avec l'âme et avec Dieu. Toute cette doctrine est mise en pleine lumière, jugée avec un criterium large et sûr, rat-

tachée surtout très soigneusement aux sources profanes et chrétiennes et au mouvement philosophique et théologique du temps. L'influence de ce platonisme du cinquième siècle sur la suite de la philosophie chrétienne est peut-être moins bien marquée. Mais montrer comment la psychologie des docteurs catholiques est allée peu à peu, sans changer de fond, de Platon à Aristote, par Cassiodore, Guill. d'Auvergne, Jean de la Rochelle, Albert Le Grand, etc., ce serait l'objet d'un livre plus long que la thèse du P. de Broise sur Claudien Mamert, qui reste un travail excellent.

13. — *Louis de Léon et la Philosophie espagnole du* XVIe *siècle* pourront paraître associés un peu capricieusement sur le titre d'un livre du P. Marcellin Gutiérrez, augustin de Madrid, dont la seconde édition vient de paraître. L'auteur de la *Perfecta casada* et de tant d'autres chefs-d'œuvre en prose et en vers est un des plus purs écrivains et des plus solides théologiens du grand siècle de la littérature espagnole; mais son nom ne figure pas dans les histoires de la philosophie, et, parmi ses œuvres, soit imprimées, soit manuscrites, aucune, ce me semble, n'est philosophique au sens étroit du mot. Mais ce noble et puissant esprit représente évidemment, dans sa fleur et dans son fruit, la culture à la fois si catholique et si originale de son pays à son époque; il faut donc remercier et féliciter son compatriote et confrère du XIXe siècle, d'avoir recherché dans les pages, castillanes ou latines, publiées ou inédites, de fray Luis, les nombreuses et riches données philosophiques qui en sont bien souvent un élément notable ou même la moelle et le fond. Cette publication a été inspirée par le troisième anniversaire séculaire de la mort du grand poète théologien. Encore le travail avait-il été, voilà déjà dix ans, plus qu'ébauché dans une série d'articles de la *Revista agustiniana,* sous le titre de « Fr. Louis de Léon, philosophe. » Justement remarqué dès lors, il parut un signalé service rendu aux lettres et à l'Espagne. Avec Mgr Cámara, évêque de Salamanque, qui a honoré d'un prologue l'œuvre de son disciple, les meilleurs juges y virent « le magnifique tableau de la philosophie espagnole au siècle d'or, exécuté avec une lucidité puissante, une abondance de doctrine et une modération qui paraissent le privilège de cette glorieuse époque. » Le premier chapitre, en caractérisant nettement l'esprit philosophique de la renaissance espagnole, justifie déjà ce bel éloge. Il était difficile de montrer avec plus de clarté, de solidité, de largeur et d'érudition, la lutte entre les anciennes et les nouvelles idées qui signale cette période, et surtout de mettre en meilleur relief, sur le fond désordonné des vieux systèmes partout renaissants, la formation et le succès en Espagne d'un grand parti qui consacra l'union des traditions du moyen âge avec les nouvelles acquisitions de la culture littéraire et de la re-

cherche indépendante. Dans les sommaires des chapitres suivants, on remarquera plus d'une fois des formules comme celle-ci : « Défauts de la philosophie régnante, améliorations (*mejoras*) que la Renaissance y apporte. » Et comme l'objectif de l'auteur est toujours frère Louis, un des esprits à la fois les plus pondérés et les plus ardents de son siècle, c'est lui qui nous révèle les traits dominants de cette belle philosophie espagnole du XVIe siècle, qui tient à la fois de la scolastique et de la Renaissance. Nous le voyons ainsi, successivement, modérer le formalisme et les subtilités des *summulae* logiques, vivifier par la chaleur et l'originalité de son génie les immuables données de la vieille métaphysique et les principes généraux de la physique aristotélicienne, surtout rattacher la théodicée antique aux vérités supérieures de la révélation, qui défraient les belles pages des *Nombres de Cristo*. Mais ce sont particulièrement les études de morale et d'économie sociale, jusqu'alors les plus négligées dans les cours de philosophie, que Louis de Léon enrichit de développements à la fois éloquents et profonds. C'est aussi sur ce terrain qu'il eut à discuter des applications délicates : rapports entre les deux puissances, châtiment des crimes contre la religion, légitimité de la conquête américaine... Ici paraissent naturellement, à côté de fray Luis, non seulement les deux célèbres adversaires, Las Casas et Sepulveda, mais ces grandes lumières de la théologie, Victoria, Dominique Soto. Il en est à peu près de même un peu partout, et comme Luis de Léon est l'une des plus brillantes et des plus fidèles expressions de la philosophie espagnole du temps de la Renaissance, ses opinions et ses paroles sont constamment rapprochées, dans le texte et dans l'annotation de ce volume, des passages les plus frappants de ses maîtres et de ses rivaux. Ainsi, en même temps qu'une étude sur un des plus grands penseurs chrétiens, le livre du P. Gutiérrez est un tableau large et puissant de la philosophie chrétienne en Espagne au XVIe siècle. On ne peut l'étudier sans admirer la force et la fécondité de cette école trop peu connue et sans désirer une prochaine édition des manuscrits latins de frère Louis, qui ont fourni à l'auteur presque autant d'éléments précieux que ses œuvres déjà publiées.

14. — En étudiant *les Idéologues* avec une sympathie qu'ils n'avaient pas obtenue depuis que l'éclectisme remplaça, dans l'enseignement officiel, « l'analyse de la sensation et de la pensée, » M. Fr. Picavet a prétendu tracer un tableau « des idées et des théories scientifiques, philosophiques et religieuses en France depuis 1789. » Je ne le lui fais pas dire, c'est écrit sur le titre même de son livre. Et par malheur, ce caractère de largeur indéfinie, d'horizon trop peu déterminé, se maintient dans l'intérieur même de ce volume. Malgré le vague programme « d'analyse » qui préside en France aux travaux philosophi-

ques en vue, depuis la Révolution jusqu'à la naissance des systèmes contemporains (qui eux-mêmes s'y rattachent plus ou moins), ce qui manque le plus au travail de M. Picavet, c'est l'idée précise et l'exacte délimitation d'une école spéciale. Peut-être aurait-il mieux fait, sauf à en modifier certaines parties, de l'intituler « Histoire de la philosophie française de 1789 à 1830 » ou quelque chose de pareil. — Autre critique d'un ordre différent : en dépit d'une intention sincère d'impartialité, d'objectivité pure, M. Picavet a été porté, par l'amour de son sujet, à faire valoir toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, en faveur des idéologues et de leur valeur doctrinale ou morale ou personnelle. Ceci soit dit une fois pour toutes : certains noms que je vais citer tout à l'heure éveillent chez tous les spiritualistes d'assez légitimes répulsions pour qu'il y ait lieu d'opposer à leur apologie de graves réserves ou même de vraies fins de non-recevoir. Après cela, il est de stricte justice de saluer dans ce gros volume un apport considérable et très digne d'attention à l'histoire de la philosophie française. Le premier chapitre, qui traite d'abord de la philosophie des écoles publiques de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, — écoles normales, centrales, spéciales, — est déjà d'un excellent exemple. Quel que soit l'éclat des grands talents philosophiques (et vraiment ce n'était pas le cas de cette époque), on a toujours tort de ne pas tenir grand compte de l'enseignement officiel et des livres scolaires. Il est vrai que M. Picavet est loin d'avoir atteint ici un degré satisfaisant d'information ; que de départements dont l'enseignement officiel, à ce point de vue, est encore ignoré ! L'auteur marche d'un pas un peu plus sûr en poursuivant la philosophie à l'Institut, dans les sociétés savantes, et dans les journaux. A vrai dire, la *Décade* seule l'arrête sérieusement. Son second chapitre « la première génération d'idéologues, » nous présente une série de figures qui ont bien dans leur diversité un caractère de parenté intellectuelle et morale : Condorcet, Sieyès, Volney, Dupuis, Saint-Lambert, Garat, et même (ce qui nous dépayse un peu) Laplace et Pinel. L'étude est attentive et détaillée, sans dépasser les justes bornes. Au contraire, ce sont de vraies monographies personnelles, trop disproportionnées par leur étendue au plan d'un tableau d'ensemble, que les deux immenses chapitres sur Cabanis ou « l'idéologie physiologique, » et les deux chapitres non moins démesurés sur Tracy, ou « l'idéologie rationnelle. » Mais ces deux études, au seul point de vue de l'histoire et de l'analyse des œuvres, fourmillent de détails curieux et utiles, dans un cadre régulièrement tracé. Il est impossible d'accorder ce dernier éloge à l'étude qui suit sous ce titre élastique et pourtant contestable : « L'Idéologie psychologique et rationnelle comparée et appliquée ; » là se pressent les noms les moins accoutumés à paraître

ensemble : Daunou et Brillat-Savarin, Lamarck et Broussais, Saint-Simon et Ampère, Villemain et Stendhal, etc. Ce défaut disparaît en partie dans le dernier chapitre : « La troisième génération d'idéologues : l'idéologie spiritualiste et chrétienne. » Mais dans ces pages attachantes sur Portalis, Degérando, Laromiguière et son école, enfin sur les positivistes nos contemporains, chez qui M. Picavet aime à saluer la « renaissance de l'idéologie, » on pourrait bien relever encore des lacunes, des rapprochements arbitraires, des jugements à reviser, parmi de très bonnes observations. L'auteur a trop embrassé, mais il a beaucoup lu. Il n'est pourtant pas toujours également préparé : il ne sait pas même écrire exactement le nom de Bordas-Demoulin, le plus grand métaphysicien qu'il ait eu à effleurer ; il passe entièrement sous silence le baron Massias, le plus fécond peut-être et non le moins sérieux des philosophes de la période qu'il embrasse. Au total, œuvre très critiquable, mais très utile aux travailleurs appliqués à l'histoire de la philosophie.

15. — *La Philosophie du siècle* est ramenée par M. E. de Roberty, dans un récent volume de la Bibliothèque philosophique de Félix Alcan, à trois systèmes : Criticisme, positivisme, évolutionnisme. Tout le reste ne compte pas pour lui, parce qu'il y voit les débris impuissants d'une culture désormais condamnée et stérile. Quant à ces trois systèmes privilégiés, il est bien loin d'en accepter aucun comme présentant tous les éléments de la philosophie de l'avenir ; mais ils comptent tous les trois dans le travail utile de la pensée réfléchie à notre époque, quoiqu'ils aient gardé plus ou moins de la métaphysique du passé. Après les avoir rattachés aux systèmes anciens, d'après les vues assez singulières de son précédent ouvrage : *Ancienne et nouvelle Philosophie,* il consacre trois chapitres (II-IV) à leur exposition générale, trois autres (VI-VIII) à la conception criticiste, positiviste, évolutionniste de la philosophie en général, trois encore (XIII-XV) à la psychologie de ces trois écoles. Dans l'intervalle se trouvent des chapitres assez remarquables sur la méthode et en particulier sur les conditions de l'hypothèse scientifique ; la théorie évolutionniste est donnée à ce propos, et non sans motif, comme exemple de fausse méthode (ch. XIII). L'auteur n'en est pas moins évolutionniste à sa manière, qui n'a rien de rassurant pour les amis de la philosophie. Car l'évolution philosophique et scientifique à laquelle il consacre les dernières pages de son livre n'a d'autre terme que la complète abolition de tout élément métaphysique, y compris celui qu'Auguste Comte et Herbert Spencer ont revêtu du nom d'inconnaissable. Sans entrer dans des détails que ne comportent pas nos rapides comptes rendus, il suffit de noter qu'en positiviste absolu, M. de Roberty loue dans les trois systèmes qu'il étudie leurs attaches à l'expérience, blâme au contraire et rejette tout

ce qui la dépasse : l'idéalisme des criticistes, le dogmatisme prétendu exclusivement scientifique des positivistes et des évolutionnistes. Lui-même, malheureusement, tout en distinguant la science proprement dite de la philosophie, n'accorde aux travaux passés et présents de cette dernière qu'une valeur de pure évolution et ne donne que des caractères négatifs à la philosophie de l'avenir. Elle ne sera ni théologique, ni métaphysique, ni même — si j'entends M. de Roberty, — proprement scientifique; et pourtant elle s'interdira l'emploi de l'hypothèse. Je ne me flatte pas d'avoir compris cette fois mieux que précédemment l'idéal propre à l'auteur; mais si j'ai bien saisi, comme je l'espère, son attitude en face des trois systèmes contemporains qu'il a prétendu juger, j'aurai fait suffisamment apprécier la portée de son livre et l'usage qu'on en peut faire.

16. — « Les livres de M. Caro et l'heure où ils ont paru, son attitude de philosophe et le caractère de ses polémiques peuvent être regardés comme les signes (?) de notre temps : ils expriment les doutes autant que la foi de notre génération. » Ainsi débute l'opuscule de M. l'abbé Ch. Denis sur *l'Œuvre de M. Caro et le Spiritualisme en France.* Il ne faut pas y chercher un examen vraiment critique des nombreux ouvrages du très sympathique philosophe. C'est plutôt une excursion à sa suite à travers les manifestations diverses et aussi les luttes et les pertes, dans notre siècle, de « ce beau et large spiritualisme dont Descartes et Bossuet, Fénelon et Malebranche procurèrent jadis chez nous le plus complet et le plus brillant épanouissement. » La philosophie chrétienne y paraît aussi en bonne lumière, quoique latéralement, pour ainsi dire. La critique est large, vraiment libérale dans le bon sens du mot. On pourra trouver la composition un peu lâche, et la discussion philosophique presque élémentaire. Mais la lecture de cet opuscule est agréable et elle sera fort utile, surtout à ces nombreux lecteurs que rebutent l'allure sévère et le langage technique de la plupart de nos critiques philosophes.

17. — M. Paulhan n'est pas loin d'adhérer aux principes du positivisme corrigé de M. de Roberty, tout comme il accepte l'évolutionnisme psychologique contemporain, dont il est un des vulgarisateurs les plus marquants. Toutefois, en abordant ce sujet très complexe, très délicat, mais vivant et passionnant, *le Nouveau Mysticisme,* il prend surtout les allures d'un observateur très indépendant, pourquoi ne pas ajouter flottant et désemparé? Il n'a pas de peine à montrer (c'est le titre de son premier chapitre) « l'anarchie intellectuelle et morale » de notre génération, bien qu'il se méprenne en y voyant un pur effet de l'antinomie entre les nouvelles conquêtes de la science et les formules de l'ancienne foi. Comme transition de cette anarchie à l'esprit nouveau, l'auteur étudie cet étrange et mystérieux

« amour du mal » qui lui paraît un état intermédiaire, et qu'il serait peut-être plus sage d'appeler simplement une maladie « fin de siècle, » une sorte de névrose propre à quelques artistes déséquilibrés ; au reste, il y a des remarques fines et justes dans cette étude, où paraissent les noms de Baudelaire, de Joséphin Péladan, de Paul Verlaine et d'autres détraqués, dont l'auteur exagère peut-être, je ne dirai pas le talent (je ne veux pas envahir le domaine de notre cher collaborateur M. Firmin Boissin), mais la portée psychologique et morale. Quoi qu'il en soit, les deux chapitres III et IV mériteraient bien autrement l'attention et la discussion, si l'auteur y avait défini et déterminé avec quelque précision « l'esprit nouveau » et « l'avenir possible. » Les tendances actuelles se résument à un double besoin de science et d'idéal; qui peut le nier? Mais que la science comme la comprennent les écoles nouvelles, y compris celle de M. Paulhan, puisse arriver à satisfaire, même dans une mesure infinitésimale, notre soif innée d'idéal, c'est ce que l'auteur ne démontre pas du tout, quoiqu'il appelle à lui les Fouillée, les Guyau et bien d'autres métaphysiciens de désir. Il n'en est pas moins plein de confiance sur la marche de l'humanité, débarrassée de toute foi surnaturelle, vers un but qu'il déclare « encore à peu près invisible ; » c'est même le dernier mot du livre. C'en est peut-être aussi la critique la plus juste, quoique la plus sévère : le but poursuivi par nos adversaires leur est invisible parce qu'ils lui tournent le dos.

18. — *L'Année philosophique,* dirigée par M. F. Pillon, commence ou plutôt recommence son cours. Ceux qui sont attelés comme moi depuis longues années à l'examen des œuvres de philosophie n'ont pas oublié les deux volumes publiés sous le même titre, en 1867 et 1868, et qui offraient déjà une large moisson d'études et de comptes rendus sur des sujets variés, mais toujours soumis au criterium d'une seule école : le néo-kantisme, fondé par M. Ch. Renouvier, qui en est encore le principal représentant. Voilà donc tantôt un quart de siècle que l'œuvre a été interrompue. Il est vrai qu'une revue également sérieuse a continué de maintenir et peut-être de propager le même enseignement ; mais on sait que la *Critique philosophique* a cessé elle-même de paraître. Cependant la doctrine n'est pas morte ; à telles enseignes qu'elle a pénétré jusque dans l'instruction secondaire avec un livre de M. J. Thomas, qui a fait scandale il y a deux ou trois ans. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner en voyant *l'Année philosophique* renaître sous une forme un peu plus étendue. Ni la science, ni le talent d'exposition ne font défaut à ses rédacteurs; leurs discussions, de plus, sont toujours graves et, quelque éloignement qu'on éprouve pour les thèses qu'ils soutiennent, on a du moins avec eux l'avantage de connaître leur criterium toujours avoué. Pour le néo-

criticisme (je copie le résumé tracé par un ami, M. Paulhan), « tout se ramène à l'esprit, l'esprit impose ses lois au monde ; par la théorie de la croyance libre comme par celle de la volonté libre, on peut presque dire que l'esprit fait le monde, il le crée en quelque sorte en croyant et en agissant. » Ajoutez à cette prédominance extrême de l'idée de liberté et de moralité des tendances politiques et religieuses particulières, qu'on ne tardera pas à constater dans le cours même de cette simple note bibliographique. La première moitié du volume renferme trois études approfondies et fort étendues, dont deux constituent un apport considérable à la théodicée néo-criticiste. De celle de M. Renouvier « sur l'accord de la méthode phénoméniste avec les doctrines de la création et de la réalité de la nature, » beaucoup d'écoles de ce temps pourront faire leur profit, tandis que le vieux spiritualisme y verra une notable vigueur métaphysique mise au service d'un fantastique substitut de l'être. Celle de M. Pillon « sur la première preuve cartésienne de l'existence de Dieu » offre surtout une critique laborieuse et pénible, mais dont il y a lieu de tenir compte, des deux idées de parfait et d'infini. Le travail de M. L. Dauriac sur feu Guyau est d'une allure plus humaine ; c'est plutôt un panégyrique qu'un jugement, mais le critique a bien vu que l'esthétique sociologique repose au fond sur une idée inacceptable. La partie bibliographique du volume a été rédigée tout entière par M. F. Pillon, qui a montré la même netteté d'expression, la même franchise, mais aussi le même parti pris d'école dans l'examen des livres de métaphysique et psychologie (une vingtaine), de morale et philosophie religieuse (une quinzaine), de philosophie de l'histoire et sociologie (*id.*), et d'histoire de la philosophie. Cette dernière section ne renferme que quatre ou cinq ouvrages, dont le dernier, une thèse soutenue à la Faculté de théologie protestante de Paris sur *l'Ecclésiaste,* a une portée aussi religieuse que philosophique. Cette prédilection pour les études religieuses, et précisément pour le protestantisme libéral, éclate surtout, avec une politique avancée sans aller jusqu'au radicalisme, dans l'examen des livres de la seconde et de la troisième section. En tout cela, profonde méconnaissance de la valeur et de la vitalité du catholicisme ; mais du moins souci louable d'une philosophie pratique, morale et vivante. M. Pillon montre à l'occasion à nos athées, qui trouvent tout théisme immoral, que le Dieu des spiritualistes et des chrétiens n'est pas du tout en dehors des lois de la raison et de la justice ; aux adversaires du dogme de la grâce, que ce dogme n'aboutit pas à la négation du libre arbitre et ne s'identifie pas avec le déterminisme absolu (p. 298). S'il m'était permis de m'arrêter un peu sur les ouvrages de métaphysique et de psychologie que j'ai présentés moi-même aux lecteurs du *Polybiblion,* pour noter exactement la méthode et saisir l'idéal de la

critique philosophique exercée par M. Pillon, j'aimerais à montrer, en face des néo-scolastiques comme le P. Coconnier et M. l'abbé Piat, l'hommage rendu impartialement à la science et au talent, et à la fois une exclusion absolue à l'endroit d'un dogmatisme qu'on croit arriéré de plusieurs siècles; avec les penseurs du bord le plus opposé, on verrait M. Pillon reprocher à M. Renan l'absence de toute moralité, à Schopenhauer et à M. Brunetière leur déplorable confusion du christianisme et du bouddhisme, etc., etc. Mais on comprend le fort et le faible de ce nouvel organe de critique sérieuse; il est inutile de remarquer à quelles conditions et dans quelle mesure il peut être utile ou nuisible aux travailleurs. LÉONCE COUTURE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *La Maison sans fenêtres,* par Mlle ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 251 p., 2 fr. — 2. *Une Pupille gênante,* par Mlle ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, 1890, in-18 de 249 p., 2 fr.—3. *Le Serment de Régine,* par Mme MARGUERITE LEVRAY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 422 p., 3 fr. — 4. *Les Fiertés de Rosenn,* par Mme la baronne S. DE BOÜARD. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 251 p., 2 fr. — 5. *Le Mariage d'Hervé,* par Mlle TROUESSART. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-18 de 320 p., 2 fr. 50. — 6. *Le Bonheur était là..., suivi de la Gitane Dolorès,* par Mme CAMILLE D'ARVOR. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de 324 p., 2 fr. 50. — 7. *L'Héritage de mon oncle,* par Mme DE STOLZ. Paris, Haton, 1891, in-18 de 271 p., 3 fr. — 8. *Révolté,* par Mme MARCELLE LYTHE. Paris, Bourguet-Calas, s. d., in-18 de 334 p., 3 fr. — 9. *Bengale,* par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 281 p., 2 fr. — 10. *La Fille du notaire,* par lady G. FULLERTON, trad. de l'anglais par W. FITZ-GERALD. Tours, Mame, 1890, in-8 de 190 p., illustré, 0 fr. 65. — 11. *Là-Bas!* par Mme HENRIETTE LARGE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 322 p., 3 fr. — 12. *La Tour aux trésors,* par Mlle GABRIELLE D'ÉTHAMPES. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 322 p., 3 fr. — 13. *Le Logis aux ombres,* par Mlle G. D'ÉTHAMPES. Tours, Cattier, 1890, in-8 de 143 p., avec une grav., 1 fr. 20. — 14. *La Fille du cacique,* par Mlle A. AYLICSON. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de XXII-302 p., 3 fr. — 15. *Le Secret de Vandeau*, par Mme la comtesse DE LA ROCHÈRE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 300 p., 3 fr. — 16. *Les Sauveteurs de l'asphalte,* par Mme la comtesse DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Paris, Téqui, 1890, in-18 de 311 p., 2 fr. — 17. *Les Oiseaux chanteurs*, par G. DE CHERVILLE. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-8 de 248 p., illustré de 12 grav. par Millot, 3 fr. — 18. *Les Contes de ma campagne,* par le marquis G. DE CHERVILLE. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-4 de 324 p., illustré de nombr. grav. sur bois et de 8 planches en couleurs, 5 fr.

Il était une fois... (ceci n'est point un conte, malgré la forme du début) certain mauvais plaisant qui, s'appelant Sylvain Maréchal, remplit quinze ans durant, la charge de sous-bibliothécaire du Collège Mazarin. Or, ce Maréchal, qui a vécu de 1750 à 1803, a forgé un livre très singulier ainsi intitulé : *Il ne faut pas que les femmes sachent lire, ou Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes.* Cette fantaisie, sans seconde peut-être, a-t-elle grandement ému les contemporaines et les contemporains de celui qui l'a éculubrée ? Pour le moins, j'en doute, et je crois que, assez généralement, l'auteur et

son œuvre sont bien oubliés. Ledit Maréchal ne mérite assurément pas notre vive sympathie : ç'a été un partisan des idées révolutionnaires avant la Révolution même. Passons. Si quelque original, cultivant le paradoxe et reprenant le sujet de Sylvain s'avisait aujourd'hui de partir en guerre d'une façon aussi burlesque, il est probable qu'il obtiendrait un succès de fou rire parmi les deux sexes ; car en cette fin de siècle, pour employer le cliché à la mode, la femme de lettres est devenue légion, conséquemment puissance. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Doit-on, dans le camp masculin, préférer la femme qui « sait faire un roux » à celle qui, dédaignant la préparation ou la surveillance du pot au feu, est capable d'écrire des romans ? Y doit-on surtout emboîter le pas à Sylvain Maréchal ? — Souffrez, Mesdames, que je réserve présentement ma personnelle opinion : ce n'est ni le moment ni le lieu de l'exprimer.

Quoi qu'il en soit, les femmes-auteurs sont si nombreuses dans les deux mondes qu'on ne peut les considérer comme « quantité négligeable » (autre cliché). Si peu négligeable qu'à l'heure actuelle, je me vois, pour mon compte, face à face avec toute une série d'ouvrages émanant de plumes féminines et que je vais incontinent vous présenter.

1. — C'est d'abord *la Maison sans fenêtres,* par Mlle Roger Dombre (un pseudonyme). Mikaëla et Gaëtane de Saint-Maur, deux sœurs, sont les propriétaires de cette « maison sans fenêtres, » ainsi appelée parce que la vieille bâtisse, perdue dans un coin de la Franche-Comté, ne possède, outre sa porte indispensable, que deux ouvertures « tellement blotties dans la vigne vierge qu'elles disparaissent au regard. » Riches autrefois, ces demoiselles, à la mort tragique de leur père, sont tombées dans une situation voisine de l'indigence. Et pour comble de malheur, Mikaëla, de santé délicate, ne tarde guère à s'aliter. Aussitôt, sa sœur se met en tête de gagner quelque argent en composant des romans (Comme vous le voyez, il n'y a pas que des femmes de lettres, mais aussi des héroïnes de lettres). Elle échoue. Bravement, elle se tourne du côté du théâtre, et exécute un chef-d'œuvre que lui dérobe un bohême incapable et sans honneur. Survient la mort de Mikaëla, juste au moment où un trésor de famille retrouvé aurait donné l'aisance aux deux sœurs. Désespérée, atteinte de misanthropie, Gaëtane se fixe dans le midi, près de Marseille, songeant toujours au misérable qui, jadis, lui vola sa pièce de théâtre dont les bénéfices eussent pu, elle le croit du moins, sauver la chère aimée de son cœur. Cet homme, en un jour fatidique, elle le retrouve : c'est le frère maudit de son fiancé. Il y a là des scènes extrêmement émouvantes où le talent de l'auteur s'affirme ; aussi l'écheveau embrouillé du récit se dévide-t-il facilement : le voleur de réputation littéraire meurt,

et son frère et sa victime lui pardonnent parce qu'il se réconcilie avec Dieu et aussi peut-être parce que le bonheur d'une union assortie les attend et les prédispose à la miséricorde. Roman chrétien, bien écrit, bien conduit, contre lequel feu Sylvain Maréchal, ennemi des prêtres et des femmes de lettres, eût réclamé avec ironie, mais qui, selon moi, a droit aux plus sincères éloges.

2. — De même, j'apprécie *Une Pupille gênante,* également de Mlle Roger Dombre. Ici l'on voit une fillette orpheline arriver un beau matin chez un vieil oncle célibataire, viveur, égoïste, riche et voltairien. Ce que ce démon fait de la charmante Gilberte Mauduit, ne le pressent-on pas? Élevée sous ses yeux et selon ses principes, elle devient semblable à son oncle et tuteur qui finit par l'adorer et accomplit tous ses caprices après l'avoir eue, au début, en demi-horreur. Mais elle conserve toujours sur son père adoptif la supériorité qui résulte de la bonté naturelle : c'est un diamant brut que, seule, l'adversité peut polir et faire briller. L'épreuve arrive; elle la frappe certain jour que son oncle prétend lui faire épouser contre son gré une manière de vieux nabab pour qui elle n'éprouve qu'éloignement et mépris. Et comme elle refuse péremptoirement une telle union, l'oncle-gâteau devient féroce et lui signifie, avec injures à l'appui, d'avoir à quitter sa maison, ce qu'elle fait séance tenante, le cœur navré. Elle se réfugie chez des cousins qui habitent Marseille. C'est là que, après quelques vives souffrances et des révoltes intimes, elle trouve enfin son chemin de Damas et un bonheur dont elle se croit à peine digne en épousant un cousin, une perle d'homme comme on n'en trouve guère. — D'une façon générale, je n'ai que deux observations à faire à l'auteur : 1° ses personnages sont, dans le bien surtout, plus grands que nature, ce qui, à mon sens, est un écueil à éviter; 2° la façon dont l'ensemble est mené trahit une énergie cérébrale qu'il convient de modérer. Mlle R. Dombre est jeune, me dit-on; ces petites imperfections s'atténueront et finiront par disparaître. Alors, avec un style qu'elle s'appliquera encore à perfectionner, elle prendra rang, j'en suis convaincu, parmi les meilleurs écrivains du beau sexe. C'est la grâce que je lui souhaite.

3. — Toute la deuxième partie de *Une Pupille gênante* résume les péripéties d'une lutte entre le mauvais esprit qui trouble l'âme de Gilberte Mauduit et la nature généreuse, chrétienne, mais d'apparence froide, du parent qui l'épousera un jour. On retrouve cette donnée, beaucoup plus adoucie, dans *le Serment de Régine.* Mme Marguerite Levray raconte ici, avec un charme réel, l'histoire d'une enfant gâtée, Régine Clayet de Val-Croix. Le père de Régine s'est approprié, dans des circonstances particulièrement odieuses, une fortune revenant à un cousin qui, chargé de famille et frappé de cécité, se réfugie à Paris où il espère que Georges, son fils aîné, trouvera un

emploi. Les débuts dans la grande ville de ces vaincus de la vie sont difficiles; mais la Providence leur vient en aide, et, de bien en mieux, Georges Clayet conquiert une situation magnifique qui lui ouvre toutes les portes. C'est alors que les circonstances le mettent en rapports avec sa jeune, belle et très orgueilleuse cousine, Régine de Val-Croix, pour laquelle il éprouve à la fois une sympathique pitié et un éloignement insurmontable en raison de sa filiation : n'est-elle pas, en somme, l'héritière richissime du spoliateur des siens ? Régine ne s'explique l'attitude plus que réservée de son jeune parent que plus tard, quand elle découvre, d'une façon imprévue, dans le propre château de son père, la preuve palpable, écrite, que la fortune dont elle jouit a été mal acquise et que son bonheur à elle a été payé par les larmes de la famille de son cousin Georges. Ame droite sinon chrétienne, elle fait le serment de rendre à ses légitimes possesseurs l'héritage qui lui a indûment profité. Comment cette restitution s'opère-t-elle ? Ce serait bien long à exposer. L'essentiel est de dire qu'elle a lieu et que Georges et Régine ne tardent pas, mari et femme, à couler des jours tissés de soie et d'or. Pour la jeunesse, qui n'a pas besoin d'excitants, je préfère ce volume aux deux ouvrages de Mlle R. Dombre. L'idée religieuse y apparaît avec autant d'énergie que de douceur.

4. — En quelques mots, on peut résumer le sujet du livre de Mme la baronne S. de Boüard, *les Fiertés de Rosenn*. Rosenn Mériadec, élevée dans un couvent avec la fille de Mme de Kerléannou, inspire à Roland de Kerléannou une passion si vive que, malgré la différence des conditions, il veut l'épouser. De la part des siens, Roland éprouve une forte opposition, et Rosenn est trop fière pour ne pas entrer par la grande porte dans la famille de celui qui doit être son mari. Cette situation pénible, douloureuse pour tous ceux qui y sont intéressés, a inspiré à Mme de Boüard une ravissante nouvelle dont la conclusion, le mariage *in extremis* de Roland et de Rosenn, arracherait des larmes à un cœur de granit. Et quelles âmes généreuses, quels esprits élevés on peut admirer en ces pages trop courtes ! — *Le Voile,* qui suit, est particulièrement empoignant : il est des massacres de lettres qui veulent à tout prix faire imprimer de pauvres bouts rimés qu'ils considèrent comme de la vraie poésie et qu'ils sont seuls à lire ; eh bien ! si leur cerveau n'est point capable d'enfanter d'idées sensées ni de belles scènes émues, qu'ils lisent *le Voile :* ils pourront s'en inspirer : c'est l'histoire toute simple des derniers jours d'une actrice atteinte d'un mal mortel et qui, revenue à Dieu, exige à l'heure de la mort que son voile de première communion soit sa dernière parure. Voyons ! rimailleurs et poétaillons, ne pensez-vous pas que cela ferait fameusement en beaux alexandrins ? Mais il faudrait pour cela enfourcher Pégase, et le dada mythologique est rétif.

et son frère et sa victime lui pardonnent parce qu'il se réconcilie avec Dieu et aussi peut-être parce que le bonheur d'une union assortie les attend et les prédispose à la miséricorde. Roman chrétien, bien écrit, bien conduit, contre lequel feu Sylvain Maréchal, ennemi des prêtres et des femmes de lettres, eût réclamé avec ironie, mais qui, selon moi, a droit aux plus sincères éloges.

2. — De même, j'apprécie *Une Pupille gênante,* également de Mlle Roger Dombre. Ici l'on voit une fillette orpheline arriver un beau matin chez un vieil oncle célibataire, viveur, égoïste, riche et voltairien. Ce que ce démon fait de la charmante Gilberte Mauduit, ne le pressent-on pas ? Élevée sous ses yeux et selon ses principes, elle devient semblable à son oncle et tuteur qui finit par l'adorer et accomplit tous ses caprices après l'avoir eue, au début, en demi-horreur. Mais elle conserve toujours sur son père adoptif la supériorité qui résulte de la bonté naturelle : c'est un diamant brut que, seule, l'adversité peut polir et faire briller. L'épreuve arrive ; elle la frappe certain jour que son oncle prétend lui faire épouser contre son gré une manière de vieux nabab pour qui elle n'éprouve qu'éloignement et mépris. Et comme elle refuse péremptoirement une telle union, l'oncle-gâteau devient féroce et lui signifie, avec injures à l'appui, d'avoir à quitter sa maison, ce qu'elle fait séance tenante, le cœur navré. Elle se réfugie chez des cousins qui habitent Marseille. C'est là que, après quelques vives souffrances et des révoltes intimes, elle trouve enfin son chemin de Damas et un bonheur dont elle se croit à peine digne en épousant un cousin, une perle d'homme comme on n'en trouve guère. — D'une façon générale, je n'ai que deux observations à faire à l'auteur : 1° ses personnages sont, dans le bien surtout, plus grands que nature, ce qui, à mon sens, est un écueil à éviter ; 2° la façon dont l'ensemble est mené trahit une énergie cérébrale qu'il convient de modérer. Mlle R. Dombre est jeune, me dit-on ; ces petites imperfections s'atténueront et finiront par disparaître. Alors, avec un style qu'elle s'appliquera encore à perfectionner, elle prendra rang, j'en suis convaincu, parmi les meilleurs écrivains du beau sexe. C'est la grâce que je lui souhaite.

3. — Toute la deuxième partie de *Une Pupille gênante* résume les péripéties d'une lutte entre le mauvais esprit qui trouble l'âme de Gilberte Mauduit et la nature généreuse, chrétienne, mais d'apparence froide, du parent qui l'épousera un jour. On retrouve cette donnée, beaucoup plus adoucie, dans *le Serment de Régine.* Mme Marguerite Levray raconte ici, avec un charme réel, l'histoire d'une enfant gâtée, Régine Clayet de Val-Croix. Le père de Régine s'est approprié, dans des circonstances particulièrement odieuses, une fortune revenant à un cousin qui, chargé de famille et frappé de cécité, se réfugie à Paris où il espère que Georges, son fils aîné, trouvera un

emploi. Les débuts dans la grande ville de ces vaincus de la vie sont difficiles; mais la Providence leur vient en aide, et, de bien en mieux, Georges Clayet conquiert une situation magnifique qui lui ouvre toutes les portes. C'est alors que les circonstances le mettent en rapports avec sa jeune, belle et très orgueilleuse cousine, Régine de Val-Croix, pour laquelle il éprouve à la fois une sympathique pitié et un éloignement insurmontable en raison de sa filiation : n'est-elle pas, en somme, l'héritière richissime du spoliateur des siens ? Régine ne s'explique l'attitude plus que réservée de son jeune parent que plus tard, quand elle découvre, d'une façon imprévue, dans le propre château de son père, la preuve palpable, écrite, que la fortune dont elle jouit a été mal acquise et que son bonheur à elle a été payé par les larmes de la famille de son cousin Georges. Ame droite sinon chrétienne, elle fait le serment de rendre à ses légitimes possesseurs l'héritage qui lui a indûment profité. Comment cette restitution s'opère-t-elle ? Ce serait bien long à exposer. L'essentiel est de dire qu'elle a lieu et que Georges et Régine ne tardent pas, mari et femme, à couler des jours tissés de soie et d'or. Pour la jeunesse, qui n'a pas besoin d'excitants, je préfère ce volume aux deux ouvrages de Mlle R. Dombre. L'idée religieuse y apparaît avec autant d'énergie que de douceur.

4. — En quelques mots, on peut résumer le sujet du livre de Mme la baronne S. de Boüard, *les Fiertés de Rosenn*. Rosenn Mériadec, élevée dans un couvent avec la fille de Mme de Kerléannou, inspire à Roland de Kerléannou une passion si vive que, malgré la différence des conditions, il veut l'épouser. De la part des siens, Roland éprouve une forte opposition, et Rosenn est trop fière pour ne pas entrer par la grande porte dans la famille de celui qui doit être son mari. Cette situation pénible, douloureuse pour tous ceux qui y sont intéressés, a inspiré à Mme de Boüard une ravissante nouvelle dont la conclusion, le mariage *in extremis* de Roland et de Rosenn, arracherait des larmes à un cœur de granit. Et quelles âmes généreuses, quels esprits élevés on peut admirer en ces pages trop courtes! — *Le Voile,* qui suit, est particulièrement empoignant : il est des massacres de lettres qui veulent à tout prix faire imprimer de pauvres bouts rimés qu'ils considèrent comme de la vraie poésie et qu'ils sont seuls à lire ; eh bien ! si leur cerveau n'est point capable d'enfanter d'idées sensées ni de belles scènes émues, qu'ils lisent *le Voile :* ils pourront s'en inspirer : c'est l'histoire toute simple des derniers jours d'une actrice atteinte d'un mal mortel et qui, revenue à Dieu, exige à l'heure de la mort que son voile de première communion soit sa dernière parure. Voyons! rimailleurs et poétaillons, ne pensez-vous pas que cela ferait fameusement en beaux alexandrins ? Mais il faudrait pour cela enfourcher Pégase, et le dada mythologique est rétif.

5. — Ne jamais se mêler de faire des mariages pour lesquels l'on n'est point spécialement sollicité me paraît assez sage. Cependant si vous lisez *le Mariage d'Hervé,* vous verrez que la sœur aînée du jeune marquis de Simyeuse n'a pas eu cette sagesse-là. Désirant arracher son frère à une vie oisive, dissipée sans être débauchée, — idée très louable en soi, — elle précipite un arrangement matrimonial entre Hervé de Simyeuse et Odette Thierret, fille d'un manufacturier millionnaire, très aristocratiquement apparenté, mais commun comme la plus vulgaire « soupe à l'oignon. » Et ceci, remarquez-le, n'est encore qu'accessoire. Hervé, dont la fortune est fort écornée, marche à l'autel comme d'autres vont à une mort sans gloire : le désespoir au cœur; car la veille de son « sacrifice, » il a rencontré, dans Marguerite du Mesnil, l'âme-sœur qui l'eût rendu heureux. Hervé voudrait rompre la chaîne qu'on lui a préparée, avant qu'elle soit à jamais rivée. Effort inutile. Marguerite, cousine de sa fiancée, à qui il déclare sa flamme tardive, se dérobe en lui faisant comprendre que, pour lui, le devoir est de tenir sa parole. Il la tient. Ce malheureux est un martyr, cela n'est pas contestable ; on ne peut se défendre à son égard d'une réelle pitié, car la future marquise est une petite poupée insignifiante, vaine, inaméliorable. Mais, de même que les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, de même un homme n'a guère que la femme à laquelle il peut prétendre selon sa vie. C'est, il me semble, la morale de ce roman. Mais, allez-vous protester, Hervé est un misérable de se marier dans ces conditions : il rendra sa compagne malheureuse! Point ; le marquis, pour faible qu'il soit, est foncièrement gentilhomme. Il fait tout ce qu'il peut pour dissimuler à Odette son terrible état d'âme et il y parvient. Puis, Mme de Simyeuse meurt toute jeune, lui laissant un enfant qu'il élèvera seul et duquel sans doute il s'appliquera, instruit par son exemple, à faire un être utile, un de ces hommes d'action pour le bien, comme la vraie noblesse, qui a conscience de son rôle, en compte tant. Ce n'est pas, cependant, qu'Hervé, devenu veuf, ne regrette Marguerite ; mais le cœur de celle-ci est engagé à un autre qui a su s'en rendre digne. Et cependant, pour le marquis, le bonheur était là.

6. — *Le Bonheur était là...* Titre précisément d'un volume de Mme Camille d'Arvor. Yvonne de Cléder, orpheline sans la moindre fortune, est élevée charitablement avec Jean, son frère de lait, par la mère de celui-ci, la pauvre Annaïk. Ils grandissent et s'aiment fraternellement, jusqu'au jour où Jean, séparé de sa sœur d'adoption recueillie chez l'amiral Riec, s'aperçoit qu'il aime Yvonne d'une autre manière. Mais Yvonne, rendue aveugle par son affection pour son cousin Octave Riec, officier de marine, à qui elle est fiancée, ne se rend point compte du changement d'allures de Jean. Le brave garçon d'ailleurs la quitte

bientôt : après de bonnes études, il est envoyé à l'École de Saint-Cyr. Entre temps, Octave, léger autant que brillant, s'éprend d'une coquette dont les beaux yeux l'amènent à renoncer en mauvaise et indue forme à la main de sa cousine. Échange de l'or pur contre un plomb vil... qui, même, lui échappe pitoyablement pour se loger dans l'aile d'un opulent fils d'Albion, lequel n'a point lieu, par la suite, de se féliciter de l'accident. Éclairée par les circonstances et toujours sollicitée par Jean, devenu lieutenant, Yvonne épouse son frère de lait. Revenu chez son père, le pauvre Octave, qui a perdu une jambe dans la catastrophe d'Ischia, en arrachant à une mort certaine l'indigne objet de son amour, a tout le temps de déplorer sa folie, se répétant sans cesse, en voyant le couple assorti de Jean et d'Yvonne : Oui, le bonheur était là... Mais pour lui, comme pour Hervé de Simyeuse, il est trop tard.

7. — Voulez-vous, maintenant que nous avons jeté un coup d'œil sur les œuvres assez dramatiques de Mmes Roger Dombre, Marguerite Levray, baronne de Boüard, Trouessart et d'Arvor, que nous abordions un livre moins orageux, mais tout aussi intéressant, de Mme de Stolz : *L'Héritage de mon oncle*? L'héritage en question est celui de M. Philibert que, dans sa famille de petits-cousins, on gratifie du titre pompeux et légèrement moqueur de « marquis de Carabas. » M. Philibert a promené son long et osseux personnage à travers tous les pays du globe : il a beaucoup vu, beaucoup appris et non moins retenu. Et comme le temps approche où il devra aller là-haut rendre ses comptes, il juge convenable de régler préalablement ses affaires d'ici-bas. Mais il est soupçonneux en diable, le digne homme! Ce qui fait que, pour se choisir sûrement, selon son cœur et son esprit, un héritier continuateur de ses bonnes traditions, il entend user de tous ses moyens. A cet effet, il invite une importante colonie de jeunes parents à venir lui faire leur cour en ses mirifiques domaines. Comme l'épreuve doit durer, le malin vieillard se promet de n'être point dupe. Liberté absolue pour tous, tel est son programme, qu'il expose en deux phrases à son petit monde, enchanté d'avoir, comme on dit, les quatre pieds blancs. Cette quasi-licence sert à merveille le marquis de Carabas qui, très vite, s'aperçoit qu'aucun des candidats n'est du bois qu'il exige pour fabriquer son héritier. Il s'informe alors du motif pour lequel on ne lui a pas expédié le plus jeune des cousins retenu à la maison par sa mère. — Il est toujours souffreteux et son éducation laisse, par suite, à désirer, lui est-il répondu. Il n'en faut pas davantage à l'original pour exiger la visite du dédaigné, et, vous le devinez, c'est lui qui « décroche la timbale. » Je cote ce livre comme excellent à tous égards. Que d'enseignements il renferme sous une forme amusante! Je le recommande, et très vivement, pour la jeunesse dans toutes les conditions sociales.

8. — La jeune Sabine Gerfaut a charge d'âme. Son père, sa mère, sa sœur chérie, ont succombé tour à tour, et la pauvrette n'a plus que sa petite nièce Odette à aimer en ce monde. Pour élever l'enfant et pour vivre elle-même, Sabine se place comme demoiselle de compagnie chez Mme de Fourgère qui, malade, habite un vieux château, tout là-bas, au fond d'une province. Après avoir installé Odette chez des religieuses de Paris, Sabine se rend chez Mme de Fourgère. Peu à peu, celle-ci prend en affection sa jeune compagne, mais reste toujours triste, d'une tristesse que la maladie n'occasionne pas uniquement. Sabine sent que Mme de Fourgère porte en son âme un secret pénible; mais elle ne fait rien pour qu'il lui soit révélé, ce dont l'endolorie lui sait gré. La pauvre femme souffre de la révolte de Vital, son fils unique, qui, ayant annoncé l'intention d'épouser la fille de son fermier, et s'étant vu refuser tout consentement à cette mésalliance, a quitté le château et vit en sauvage dans une maison délabrée, loin de sa mère, en la seule compagnie d'un chien, son favori. Le caractère hautain du fils, la fermeté inébranlable de la mère ont creusé entre ces deux êtres un abîme que rien ne semble pouvoir combler. Cependant, après diverses péripéties, la réconciliation s'opère, mais seulement à l'heure de la mort de Mme de Fourgère. Est-il bien nécessaire de dire que l'instrument de cette réconciliation c'est la douce Sabine, qu'avant d'expirer Mme de Fourgère unit à son cher Vital. Telle est l'affabulation de *Révolté*, où Mme Marcelle Lythe (de son vrai nom Mme Louise Paliard) fait preuve de véritables qualités littéraires vivifiées par l'esprit chrétien.— *Comme un songe* et *Deux et un... trois*, qui complètent dignement cet aimable volume, sont deux nouvelles empreintes d'une véritable poésie, relevée, en ce qui concerne la dernière, d'une pointe de gaieté du meilleur aloi.

9. — Ah! elle en mettait aussi beaucoup de la gaieté dans ses œuvres pleines de sens et d'observation, celle qui s'est appelée Zénaïde Fleuriot! Aux derniers jours de cette année, le *Polybiblion* entretiendra encore ses lecteurs d'un livre nouveau, le dernier probablement que cette femme distinguée aura laissé, et que la maison Hachette fait imprimer en ce moment : *Papillonne*. En attendant, c'est avec plaisir que je signale ici la *Bengale* de Mlle Fleuriot. On sait déjà par *le Clan des têtes chaudes*, et mieux encore par *Au Galadoc*, dont le présent ouvrage forme la fin, ce qu'annonçait devoir être un jour Bengale-Yseult du Galadoc : un caractère, une nature d'élite, un cœur d'or. Elle a tenu sa promesse. Pour ses jeunes frères, elle est devenue une mère attentionnée et énergique. C'est elle qui, à Paris, avec de chétives ressources, dirige les petits qui font leurs études. Godefroid de Beaulaurier l'admire dans son rôle et veut l'épouser, bien que sa mère n'entende pas de cette oreille : « Bonne famille, ces Galadoc,

dit-elle, en substance, à son fils, mais pauvres comme Job. » — « Eh ! que m'importe, réplique Godefroid, je suis assez riche pour deux, et je l'aime ! » Alors, toute la diplomatie de la mère se concentre en cette idée obsédante : faire marier avantageusement la fâcheuse Bengale pour que Godefroid porte ailleurs ses hommages. Peine perdue : Godefroid est le plus fort. Parallèlement, l'auteur fait trancher par deux autres de ses personnages le nœud gordien d'une situation non moins difficile. L'héroïque boiteux Roland du Galadoc, en passe de devenir célèbre, est épris d'Aymardine de Beaulaurier. A la vérité, Aymardine ne pense guère plus à lui qu'à d'autres : elle semble vouloir à tout jamais coiffer sainte Catherine. Vient le jour, cependant, où elle s'attendrit et consent à devenir la femme de Roland. Ce double mariage d'un Beaulaurier avec une Galadoc, et d'un Galadoc avec une Beaulaurier se célèbre enfin, en dépit de multiples difficultés. Tout le monde se trouve donc au comble de la félicité, et, comme dans les contes de fées, ces couples fortunés eurent beaucoup d'enfants. Quel agréable roman ! Il se lit avec plaisir et émotion.

10. — Si, malgré sa jambe de bois, Roland du Galadoc épouse la femme qu'il aime, Georges de Védelles, lui, qualifié de *fada* dans le pays (fada : innocent, idiot), se marie, par ordre paternel, avec la fille d'un notaire, charmante enfant qui se considère comme une victime et le fait comprendre à son mari, son mari malgré lui et malgré elle. Cette union, qui promet d'être malheureuse, a été occasionnée par l'ambition des deux familles. L'une, toute bourgeoise, veut un titre de baronne pour sa fille ; l'autre entend gagner ainsi l'appui d'un gros bonnet local qui doit assurer à l'un des siens un siège de député. Les choses vont d'abord de mal en pis ; mais la jeune baronne de Védelles s'aperçoit un jour que tout le monde s'est trompé, et que son mari, non seulement n'est point « fada, » mais, au contraire, est un poète distingué. Cette découverte amène à temps, tout juste à temps, un revirement complet. Chacun est étonné que le baron, jusque-là dédaigné, incompris et doutant de soi, compte parmi l'élite de nos écrivains. Qui est heureux ? Pères, mères, frère — et un peu le principal intéressé, je vous prie de le croire. Allons ! tout est bien qui finit bien. Observation : *La Fille du Notaire* est un roman anglais. Auteur : lady Fullerton. Est-ce parce qu'il se passe au pays du soleil, en Provence, que les brouillards et le protestantisme ne l'obscurcissent ni ne le refroidissent ? Je laisse aux dégoûtés de la littérature britannique le soin de décider après lecture.

11. — J'allais omettre, et ç'eût été un tort, de dire que le roman de lady Fullerton, dont l'analyse précède, était animé de bons sentiments religieux. Combien, cependant, au même point de vue, Mme Henriette Large s'est montrée supérieure dans son *Là-Bas !* Comme l'intérêt s'y

soutient! Et comme toutes les scènes sont vivantes et palpitantes! Entre parenthèses, sachez que *Là-Bas* est le nom de la vieille propriété de famille où se déroulent les principaux épisodes du récit. Ce n'est point toutefois en ce lieu patriarcal que Carmen Romberg et Olivier de Buërs ont fait connaissance : ils se sont tout banalement rencontrés dans un salon, et ils se sont aimés aussitôt. Mais, l'un et l'autre dénués de fortune, ils comprennent, pour des motifs divers, tout de sacrifice chez Carmen, tout de légèreté chez Olivier, que la vie dans ces conditions ne leur serait guère clémente. Carmen s'éloigne. A quelque temps de là, un héritage considérable échoit à Olivier qui, loin de penser alors à l'aimable jeune fille qu'il a entrevue naguère comme dans un rêve, roussit tout net ses ailes de papillon volage à la flamme des yeux d'un ravissant petit démon, qui, épris au début de « sa moustache François Ier » ne tarde guère à s'en lasser et à lui rendre l'existence insupportable. Et Dieu sait où cela aurait conduit le pauvre garçon si la mort accidentelle de sa femme ne lui eût rendu la liberté! Plus tard, Olivier épousera Carmen; et grâce à l'influence de celle-ci, la conversion de son mari, déjà opérée devant le sanctuaire de Lourdes, ira toujours en s'affirmant davantage. On voit ici se mouvoir plusieurs personnages dont la devise est : « Se dévouer, faire le bien. » Il n'est pas jusqu'à tante Delphine, figure assez revêche tout d'abord, qui ne devienne réellement sympathique aux derniers chapitres. Bon, très bon livre, que nul ne lira sans entraînement, de douces larmes dans les yeux.

12 et 13. — Les deux familles de Guéry et de Kervastec habitant le même pays, la Chapelle-sur-Erdre, sont très liées, malgré la différence des positions. Les Kervastec tiennent la tête parmi les riches châtelains des environs, tandis que les Guéry n'ont pour principale ressource que le modeste emploi de percepteur dont est pourvu M. de Guéry père. Raymond de Kervastec et Marcel de Guéry, officiers tous deux, ont contracté une amitié d'enfance qui décide du mariage de Marie, sœur de Raymond, avec Marcel. Mais le meurtre de celui-là, faussement attribué à son ami, que l'on ne dénonce pas cependant à la justice, amène la rupture de l'union projetée. A ce moment, Thérèse de Guéry, sœur de Marcel, est en Allemagne, comme demoiselle de compagnie attachée à la fille du général Van Deutlingen chez lequel elle en supporte de grises, de noires, de toutes les couleurs. Là, elle est recherchée en mariage par Ulrich de Bambergen, Français qui passe une partie de l'année chez un vieil oncle à héritage. Mais Thérèse qui sait que les Van Deutlingen ont jeté leur dévolu sur Ulrich pour leur fille Ida, à qui elle s'est attachée à cause de la générosité de son caractère, repousse les avances du jeune homme qu'elle aime secrètement. En somme, il s'agit ici de deux

mariages désirés et empêchés par des raisons de nature différente, mais graves : un meurtre d'une part, une loyale amitié entre rivales, d'autre part. Mlle Gabrielle d'Éthampes sait à merveille aplanir les difficultés, si bien qu'en fin de compte, l'innocence de Marcel étant reconnue et Ida Van Deutlingen mariée à un autre, Marcel de Guéry épouse Marie de Kervastec et Thérèse de Guéry devient Mme de Bambergen. Et tout cela au moment psychologique où *la Tour aux trésors,* propriété de tante Anne, s'écroule sous l'action des siècles et des intempéries, restituant à la famille de Guéry un coffre énorme rempli d'or et de bijoux antiques autant que précieux. — C'est encore un mariage contrarié aux débuts, mais qui finit par se célébrer heureusement, qui fait l'objet du *Logis aux ombres*, de la même Mlle d'Éthampes. Les principales scènes se passent toujours à la Chapelle-sur-Erdre et le père du jeune époux est encore un percepteur. Vous croyez que je veux plaisanter l'auteur sur des choses trop semblables. Lisez d'abord, et vous verrez. Ce sont du reste, je me hâte de le dire, les seuls rapports bien évidents qui existent dans les détails. L'un et l'autre de ces romans sont dignes d'être accueillis dans les bibliothèques paroissiales, quoique le style manque de fermeté.

14. — M. Ch. d'Héricault a écrit pour *la Fille du cacique* une préface élogieuse de dix-huit pages que je trouve justifiée. Il donne même, d'une façon spirituelle, une assez longue analyse du livre, de laquelle j'extrairai tout simplement certains passages : « Cette *Fille du cacique*, dit M. d'Héricault, a le cœur le plus noble, les plus beaux yeux, ses instincts sont élevés et son intelligence est fine. Mais elle a un grand défaut et une désagréable infirmité : elle a le cœur exigeant et le dos un peu trop rond. La jeune fille aspire à acquérir l'amour que méritent ses beaux yeux, sa belle âme, et on lui accorde l'affection que son infirmité rend vraisemblable. Elle essaie de subir patiemment le sort que la Providence lui a destiné et elle est récompensée non seulement par les espérances de ce monde supérieur où l'on est d'autant plus heureux qu'on en a été plus privé ici-bas; elle reçoit en outre la plus haute, la plus douce, la plus ennoblissante des récompenses, je voudrais dire la plus « redressante » : elle sauve de la ruine et comble de bonheur celui qui n'a même pas aperçu son amour. C'est ainsi qu'elle a la plus enviable des vengeances, la vengeance par le bienfait. » Cette attachante histoire d'une aimable bossue débute en Bretagne et s'achève au Pérou.

15. — L'on parcourt assurément beaucoup de pays en suivant *la Fille du cacique;* vous ferez aussi pas mal de chemin si vous voulez connaître *le Secret de Vandeau.* De la Provence, vous sauterez en Afrique et en Italie, de là vous reviendrez en Provence, enfin vous ferez route pour Paris, où vous arriverez au moment où l'Allemand

va commencer le terrible siège de 1870-71. Vandeau a commis jadis au régiment un crime horrible : en un jour de colère et d'ivresse, il a tué un officier, son capitaine, dont il allait devenir le beau-frère. De son vrai nom, il s'appelle Dorgemont. Les années et la petite vérole l'ont rendu méconnaissable; et comme il éprouve l'impérieux besoin de revoir sa patrie et sa famille, il rentre en France où il ne juge à propos de se faire reconnaître de sa sœur et de sa nièce que longtemps après avoir lié avec elles des relations suivies. Il joue à leur égard le rôle d'une Providence; car, non seulement il les fait riches, mais encore c'est grâce à lui que se conclut un mariage heureux entre sa nièce et un brillant officier dont il sauve la vie, étant lui-même blessé mortellement. Il s'est réhabilité, le pauvre homme: il a succombé au champ d'honneur, et ceux qu'il aime béniront sa mémoire.

16. — La forme chez Mme de la Rochère n'est pas toujours parfaite; on peut adresser le même reproche à Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny à propos des *Sauveteurs de l'asphalte;* c'est là, d'ailleurs, avec quelques situations un peu forcées, tout ce que je trouve de défectueux en ces deux ouvrages excellents par l'intention et remplis d'un vif intérêt. Brièvement, voici le sujet du livre de Mme de Beaurepaire. Une pauvre veuve, Irma Bodin, l'esprit troublé par la misère noire au milieu de laquelle elle se débat, a voulu, certain soir d'hiver, dérober une brioche à l'étalage d'une marchande pour la donner à son enfant qui pleure de faim. Surprise au moment où elle va consommer son larcin, elle est poursuivie par des agents auxquels elle échappe à la faveur des brouillards nocturnes. Dans sa fuite, s'étant cassé une jambe, elle perd son fils qui, après avoir souffert le martyre chez un saltimbanque, est recueilli par un membre zélé des œuvres catholiques et placé dans un orphelinat. Paul Bodin grandit. C'est un travailleur et un intelligent. Les bons principes qu'on lui a inculqués ont fait de lui un homme d'honneur, et, d'échelon en échelon, il devient l'associé de son patron, riche industriel, qui en veut faire son gendre. C'est alors que les choses se compliquent. Une vilaine âme, la marchande qui « faillit » être « volée » autrefois, veut détruire le bonheur de gens qu'elle exècre. Elle n'y réussit point; Paul retrouve sa mère qui a suivi, parallèlement, le même chemin que son fils — à la fortune près — et il épouse celle que Dieu semblait, pour sa récompense, lui avoir destinée. J'ai fait tout à l'heure l'éloge sans restriction de *l'Héritage de mon oncle,* de Mme de Stolz; ce qui ne m'empêchera pas de déclarer que *les Sauveteurs de l'asphalte,* quoique émanant d'une plume moins distinguée, est encore préférable. Sa haute portée morale et sociale lui mérite un succès complet. A faire lire, autant qu'on le pourra, par le moyen des bibliothèques populaires et des œuvres de

toutes sortes. En ces temps où les masses qu'on déchristianise parlent de leurs droits d'une façon menaçante et repoussent, comme importune, toute idée de devoir, le livre de Mme de Beaurepaire arrive à point. Le clergé catholique, systématiquement décrié par une certaine presse en France, malgré son chaud dévouement pour les déshérités, y aura, le premier, tout à gagner.

17 et 18. — J'avais eu d'abord la pensée de clore ici ma revue. Le *Polybiblion* aurait produit ainsi, fait unique peut-être depuis sa création, un article exclusivement consacré à des ouvrages de « littérature féminine. » Mais comment résister au plaisir de dire deux mots des deux volumes nouveaux du marquis de Cherville, ce fin observateur qui sait parler des bêtes avec tant d'esprit? Oh! pas rien que des bêtes, des gens aussi. En premier lieu, voici *les Oiseaux chanteurs*. Dans ce gracieux volume qui fait partie de la *Bibliothèque des mères de famille illustrée*, l'auteur, avec une verve extraordinaire et d'un style brillant, nous raconte toutes sortes de choses ayant trait aux petits artistes ailés dont voici les noms : le rossignol, la fauvette, la linotte, le merle et la grive, le troglodyte et le roitelet, l'alouette, le chardonneret, le bouvreuil, le rouge-gorge, le pinson, le bruant et le tarin. Comme il m'a amusé et ému, ce joli livre! — Oui, mais *les Contes de ma campagne* m'ont fait passer quelques heures plus agréables encore. D'abord, et vu le prix modique du volume, les très belles gravures et les planches en couleurs dont il est orné à profusion vous surprendront beaucoup. Vous vous demanderez tout de suite comment il se peut faire que la librairie française opère de tels tours de force. Ma foi, ce n'est pas votre serviteur qui vous l'apprendra, car il l'ignore absolument. Et le papier donc! Et l'impression! Quel luxe! Il n'est pas jusqu'à la couverture de papier fort, or et couleurs, qui ne flatte les yeux. Mais si *les Contes de ma campagne* n'avaient d'autre mérite que le bon goût avec lequel la maison Firmin-Didot les a édités, en vérité ce serait insuffisant. Rassurez-vous; il n'y a rien à craindre. Si le marquis de Cherville, grand chasseur, comme chacun sait, ne brûle pas sa poudre pour des moineaux, il n'écrit pas non plus dans le but de mettre simplement du noir sur du blanc. Suivez-le dans ses courses : ce charmeur vous aura bientôt conquis. Par exemple, n'exigez pas de lui des promenades méthodiques où l'homme des champs, puis les animaux de tous poils et de toutes plumes soient décrits, loués ou critiqués par catégories. L'auteur, en effet, procède par bonds et n'a d'autre maître que sa fantaisie, ce qui ne lui messied nullement. Ainsi il commence par un portrait fort curieux et pris sur le vif de *l'Enfant des campagnes;* sans la moindre transition, il passe aux *Proverbes relatifs aux animaux*. Il continuera par un chapitre qu'il intitule : *De l'instinct et de l'intelligence chez le chien,* et par un autre sur les *Paysans*

chasseurs. Bêtes et gens avec leurs qualités et leurs défauts défilent ici très rapidement, comme en une lanterne magique. Et pour magique, elle l'est joliment, la lanterne de M. de Cherville ! En ces pages, rien de banal; j'admire toutefois d'une façon particulière les peintures que nous donne l'écrivain sous les titres de : *La Femme aux champs* et *les Vieux aux champs*. Tout n'est point, hélas ! à l'éloge de nos campagnards; mais il n'y a pas à ergoter : le tableau est vrai. Je dois aussi noter une monographie ou mieux une physiologie du *Médecin de campagne*, « sorte de Sœur de Charité en chapeau mou et en paletot. » Je la signale aux Esculapes de village et j'ose conclure que si M. de Cherville était médecin, ses modestes confrères ne manqueraient pas, en assemblée générale, de lui voter quelque riche trousse d'honneur. Le cadeau serait mérité, ma foi !

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Celui qui est. *Essai* par Frédéric de Curley, S. J. Paris, Victor Retaux, 1891, in-8 de xiii-354 p. — Prix : 5 fr.

Aux négations que la haine seule inspire, aux doutes qui tourmentent certains esprits qu'une méthode d'observation scientifique étroite et exclusive a mutilés, l'auteur de cet essai oppose la démonstration de l'existence de Dieu qui remonte, au moyen du principe de raison suffisante, du contingent au nécessaire, du fini à l'infini, de l'ordre à l'intelligence, du monde à Dieu. Ce raisonnement si simple qui se présente spontanément à l'esprit de l'homme le moins cultivé, une fois soumis à l'analyse, se développe en une doctrine d'une incomparable richesse et d'une incomparable beauté. C'est le couronnement et le résumé de toute la philosophie; c'est le témoignage que rendent à Celui qui est par lui-même tous les êtres qui ne sont que par lui; et ce témoignage a d'autant plus de splendeur que ces êtres sont considérés de plus près et que le progrès des sciences permet de les connaître davantage, soit dans leur essence, soit dans leur existence, soit dans leur ensemble, soit dans le détail. Ce sujet a sollicité de tout temps les plus grands esprits et nous a valu de vrais chefs-d'œuvre. En l'abordant à son tour et en le traitant à sa manière, en harmonie avec les besoins de l'époque présente, le P. de Curley nous offre un beau travail de haute métaphysique qui est en même temps une œuvre d'apologétique d'une grande valeur.

Il commence par reconnaître et assurer les points de départ : le monde des essences, l'existence personnelle, le monde des existences extérieures. Cette première partie de son ouvrage est un vrai traité de la certitude où sont dissipées les ombres amoncelées par les diffé-

rentes formes du scepticisme. La seconde partie ou la démonstration nous mène au but par trois étapes marquées par ces trois propositions : Le monde a un créateur, le créateur du monde est une intelligence, l'intelligence créatrice existe par elle-même. Le développement de la première proposition est très remarquable; il nous présente, décrits et groupés, comme nous ne l'avons vu aussi bien nulle part, les caractères qui révèlent la profonde et absolue contingence du monde : la finitude qui révèle en dehors du monde un être distinct auteur du monde, le nombre qui accuse sa source en dehors du nombre, le mouvement qui nous force de conclure à un moteur étranger produisant ce qu'il meut, le temps qui suppose que les êtres qu'il a emportés dans son cours y sont entraînés de toute éternité par le maître du temps ou ont eu un commencement qu'ils ne sauraient tenir d'eux-mêmes. A la seconde étape, l'auteur écarte le hasard et le destin aveugle, il montre l'intelligence présidant au libre choix qui a créé le monde et se manifestant par l'ordre et la beauté. Il n'y a plus pour arriver au terme qu'à faire constater l'absurdité et l'impuissance radicale des deux explications proposées par l'athéisme, le diallèle et la série infinie. Alors la raison reconnaît dans l'intelligence créatrice Celui qui est l'être par soi. Elle ne peut le contempler, mais elle a recueilli une à une les lignes caractéristiques de son portrait, l'aséité, l'infinie perfection, l'unité, la simplicité, l'immutabilité, l'éternité. Puis, comme à tout progrès dans la lumière doit répondre un progrès dans l'amour, la conclusion finale est une élévation de l'âme vers Dieu qui se résume en ces mots : *Tibi Deus, tibi soli, tibi totus, tibi semper, ubique tibi.*

Le style du P. de Curley est précis et coloré ; on sent qu'il est au service d'une pensée vigoureuse. Nous souhaitons bon succès à cet ouvrage qui peut faire beaucoup de bien et qui sera très apprécié par les esprits sérieux. Sur un seul point nous nous permettrons une critique. Dans sa première partie l'auteur prouve l'existence du monde extérieur, non pas en s'appuyant sur l'évidence de la perception sensible, mais en montrant que la présence du monde à l'ensemble de nos sensations ne se peut expliquer sans l'existence réelle du monde et son action réelle sur nous, attendu que cette action est nécessaire à l'entretien de notre vie. Ce raisonnement très ingénieux ne manque certes pas de valeur. Mais si l'on n'a pas un criterium qui permette, en ce qui concerne le témoignage des sens, de discerner le vrai du faux et la perception de l'hallucination, on s'expose à voir bien vite les subjectivistes nous reprendre par le détail tout ce que nous leur avons enlevé en bloc. Le bon sens s'y oppose assurément, mais il proclame aussi qu'il n'y a plus de crainte d'erreur et qu'il y a évidence dans la perception sensible toutes les fois que la faculté perceptive est

appliquée d'une manière complète, dans des conditions légitimes sous la contrôle de la raison. LAMOUREUX.

Abaelards 1121 zu Soissons Verurtheilter Tractatus de unitate et trinitate divina, aufgefunden und erstmals herausgegeben von Dr REMIGIUS STÖLZLE, Professor der Philosophie zu Wurzburg. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-12 de XXXVI-101 p. — Prix : 3 fr. 40.

L'étude des œuvres d'Abailard avait amené Victor Cousin à penser, contrairement à l'opinion commune, que l'ouvrage d'Abailard condamné à Soissons en 1121 n'était ni l'*Introductio ad theologiam*, ni la *Theologia christiana*, mais un autre traité perdu pour nous. Cette hypothèse se trouve pleinement confirmée, grâce à l'heureuse découverte faite naguère dans la bibliothèque d'Erlangen par M. le professeur Stölzle. Le traité perdu a été retrouvé, le voici publié pour la première fois et dans une édition remarquablement soignée.

Dans sa préface, qui est un modèle de dissertation critique, M. Stölzle s'attache en première ligne à démontrer que le traité manuscrit qu'il a découvert à Erlangen est une œuvre d'Abailard, antérieure à la *Theologia christiana*. En effet, de la comparaison attentive des deux ouvrages, il résulte que le second n'est qu'une explication et une apologie de la doctrine exposée brièvement dans le premier. Ce point mis hors de conteste, il ne reste plus qu'une chose à prouver, savoir que ce traité manuscrit est bien celui qui a été condamné au concile de Soissons. Il faut pour cela demander à Abailard lui-même, à ses disciples, à ses adversaires, le signalement de l'ouvrage condamné, en recueillir les traits, un à un, dans des documents variés. C'est ce qu'a fait, d'une manière très judicieuse, M. Stölzle ; nous le félicitons notamment de l'argumentation si intéressante qu'il déduit de la lettre de Roscelin publiée par Schmeller. Le dernier chapitre de cette belle introduction contient la description du manuscrit et le plan raisonné que l'auteur a si parfaitement conçu et exécuté dans l'édition qu'il nous présente, éclairant l'un par l'autre le texte du traité et celui de la *Theologia christiana*.

Il ne manque au travail de M. Stölzle que d'avoir montré tout le profit qu'on peut tirer de sa découverte pour l'histoire de la théologie et spécialement pour l'intelligence des doctrines téméraires d'Abailard. Mais il nous prévient lui-même qu'il ne s'est point proposé ce but et qu'il laisse cette tâche aux théologiens de profession.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

La Législation de l'instruction primaire en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours. *Recueil des lois, décrets, ordonnances, arrêtés, réglements, décisions, avis, projets de lois,* avec introduction historique et table analytique par M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris. 2e édition. Tome I. *De 1789 à 1833.* Paris, Delalain, s. d., gr. in-8 de 573 p. — Prix : 10 fr.

Il ne saurait être question d'analyser ici le vaste recueil dont M. Gréard vient de publier le premier volume. Un résumé sommaire n'apprendrait rien à nos lecteurs; une étude complète devrait être l'histoire législative et administrative de l'enseignement primaire dans notre pays durant une période de plus de quarante ans et cette tâche n'est pas de celles qui s'improvisent. Il y aurait eu évidemment plaisir et profit à résumer et à discuter l'*Introduction historique* annoncée au frontispice ; mais il faudrait pour cela qu'elle se trouvât dans le volume. Malheureusement je n'y ai rencontré qu'un avertissement de quelques lignes où M. Gréard indique les raisons pour lesquelles il s'est décidé à publier cette édition nouvelle, remaniée et complétée, d'une œuvre qui avait paru pour la première fois en 1873 : « Un grand nombre de documents ont été découverts, depuis lors, dans les archives locales. Quelques-uns qui avaient été inexactement édités ont été revus d'après les originaux. D'autre part, l'expérience nous a fait reconnaître que les lois fondamentales, celles surtout de l'époque révolutionnaire, ne pouvaient être bien comprises que si elles étaient accompagnées de l'exposé des motifs qui les a précédées et suivies du commentaire qui en a assuré l'exécution. » Ceci dit, M. Gréard entre immédiatement en matière et donne une édition fort exacte de deux cent soixante-trois textes législatifs, parlementaires ou administratifs, depuis un fragment du décret du 4 août 1789 relatif à l'abolition des dîmes dont partie était appliquée à l'entretien de petites écoles, jusqu'au rapport de Guizot sur les écoles primaires , du 2 mars 1833. Sur ces deux cent soixante-trois textes, cent-cinq appartiennent à la période révolutionnaire, quarante au Consulat, à l'Empire et aux Cent-Jours, quatre-vingt-dix à la Restauration, vingt-huit au gouvernement de Juillet. Parmi ces documents, il y a, comme l'indique le titre du volume, un certain nombre de projets non votés. M. Gréard a eu soin de les reproduire en petit texte. L'annotation, sans être très copieuse, fournit de très utiles indications, mais on n'y verra ni discussions, ni appréciations, ce dont il convient, je crois, de féliciter l'éditeur. En appendice, il a reproduit, le plus souvent en fac-simile, un choix de pièces curieuses : spécimens de diplômes et de procès-verbaux d'examen ; autorisation d'enseigner émanant soit de l'autorité civile, soit de l'autorité religieuse; avis des comités ; modèles d'engagement décen-

nal ; procès-verbaux d'installation et d'exeat ; les dates extrêmes de ces pièces sont 1804-1829. Viennent ensuite les listes par ordre chronologique des associations religieuses enseignantes autorisées d'hommes et de femmes. Enfin le volume est terminé par un index chronologique très bien fait. Les titres des projets non votés sont imprimés en italique.

Ces indications suffiront pour donner l'idée de l'importance et de l'utilité de cette publication qui a nécessité de longues recherches. Une masse considérable de textes précieux pour l'histoire de l'enseignement et pour les études pédagogiques y sont réunis en fort bon ordre et accompagnés des éclaircissements indispensables. Ce recueil dispensera donc les travailleurs de recourir à une multitude de publications encombrantes et peu communes, du moins dans les bibliothèques privées, le *Bulletin des lois*, par exemple, et le *Moniteur*. Récemment j'écrivais un livre sur l'*Œuvre scolaire de la Révolution*; durant ce long travail j'ai eu constamment sous les yeux le volume de M. Gréard et je ne saurais dire tous les services qu'il m'a rendus. Il est à souhaiter que l'éminent administrateur continue, sans trop de retard, une œuvre aussi utile. Il serait bien désirable aussi qu'un homme compétent entreprît un travail analogue sur les lois, règlements et projets relatifs à l'enseignement secondaire. Pour l'enseignement supérieur nous avons l'utile recueil de M. de Beauchamp.

ERNEST ALLAIN.

Les Congrégations religieuses non autorisées dans l'État, par RENÉ SIMONNET, conseiller à la cour d'appel de Bourges. Paris, Larose et Forcel, 1891, in-8 de VIII-223 p. — PRIX : 4 fr.

Après dix ans passés, M. René Simonnet a éprouvé le besoin de publier une nouvelle apologie des décrets du 29 mars 1880. Dans quel but ? Est-ce pour calmer les remords des fonctionnaires qui ont participé à l'exécution de ces odieux décrets ? Est-ce pour convaincre d'erreur les cent vingt-trois décisions judiciaires qui ont condamné les crocheteurs ? ou plutôt, l'auteur, qui est magistrat, a-t-il voulu simplement se créer un titre aux faveurs du garde des sceaux ? Ce dernier mérite est encore celui qui donne le mieux la raison d'être de son ouvrage.

Toute la thèse de M. Simonnet se résume en ces deux lignes de son avant-propos : « Le décret du 3 messidor an XII a fait revivre dans notre droit moderne les dispositions des ordonnances de la monarchie absolue. » L'aveu, comme on le voit, est dépouillé d'artifices. En effet, tout l'ouvrage tend à démontrer que les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1789 ont tous retenu, vis-à-vis des congrégations le pouvoir arbitraire dont jouissait le Roi sous

l'ancien régime. Le seul droit qui régisse depuis cent ans les associations religieuses en France, c'est le bon plaisir du gouvernement. Voilà qui est entendu ! Mais au moins M. Simonnet ne devrait pas s'étonner que les catholiques s'en plaignent. « Osera-t-on dire, demande-t-il, que sous un tel régime (le régime d'avant 1789), la religion catholique n'était pas librement exercée ? On reculerait devant cette affirmation. Eh bien ! il n'y a rien de changé dans la situation des congrégations, car elles n'ont jamais pu s'établir en France sans autorisation. Nous nous trompons, quelque chose a changé. La Révolution a donné aux Français la liberté de conscience. Mais cette conquête est si peu liée au sort des congrégations, que l'Assemblée nationale, en même temps qu'elle reconnaissait à chaque citoyen le droit d'exercer le culte religieux auquel il est attaché, supprimait toutes les corporations comme incompatibles avec la liberté individuelle... Toutes les constitutions qui se sont succédé depuis ont proclamé le principe de la liberté de conscience ; mais aucune n'a pensé qu'il entraînait, par voie de conséquence, la liberté d'association religieuse. » Ainsi, défense absolue de vous réunir pour prier, de vous associer pour enseigner et propager votre religion ; à part cela, vous avez la plus entière liberté de conscience : de quoi vous plaignez-vous ?... Ces choses-là n'ont pas besoin d'être réfutées. On peut seulement remarquer qu'il est triste de les trouver sous la plume d'un magistrat !

Soyons juste cependant : M. Simonnet finit lui-même par abandonner cette théorie. Il reconnaît que « le régime qui expose le citoyen à la discrétion de l'autorité » n'est pas l'idéal de la justice. Mais le nouveau régime auquel il propose de soumettre les associations religieuses ne vaudrait guère mieux. Seuls les « ordres religieux qui n'entrent pas en communication avec la société, et qui recherchent dans la vie claustrale leur propre édification, et non celle des autres » (!) devraient pouvoir, suivant notre auteur, s'établir sans autorisation, et encore faudrait-il que leur règle fût soumise à l'approbation du Conseil d'État ; — ce qui est, en somme, une espèce d'autorisation. M. Simonnet est certainement, à ses propres yeux, un modéré et un libéral ; il ne manifeste dans son livre aucune passion sectaire ; mais si telle est la « liberté » des libéraux, que peut être alors celle des jacobins ?...

M. L.

Des Chemins de fer au point de vue du transport des voyageurs et des marchandises, par J. Bédarride. 3e édition revue et annotée par H.-F. Rivière, conseiller à la cour de cassation. Paris, Chevalier-Maresq, 1891, 2 vol. in-8 de 449 et 478 p. — Prix : 18 fr.

Peu de chose à dire de cet ouvrage avantageusement connu depuis

longtemps déjà, sinon que les dispositions nouvelles concernant le transport des voyageurs ou des marchandises ont trouvé place dans la présente troisième édition, qui a su grouper ici ce qu'il y a de plus complet et de plus récent sur la matière dont il s'agit. Pour ceux qui ne connaissent pas encore cet ouvrage, ajoutons que la méthode aussi simple qu'ingénieuse suivie par M. H. Rivière permet au lecteur le moins familiarisé avec les questions de transport de trouver instantanément le renseignement dont il a besoin, grâce à l'excellente classification des matières et aux tables analytiques qui précèdent chaque chapitre. Inutile d'ajouter que les annotations qui portent sur toutes les questions nouvelles spéciales aux transports ajoutent encore au mérite de la nouvelle édition, et contribueront puissamment à lui faire obtenir le légitime succès de ses devancières. D. MARTEL.

Les Lapins, les dommages aux champs, la responsabilité. par LUCIEN JULLEMIER et PAUL REULLIER, avocats à la cour d'appel de Paris, docteurs en droit. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de v-236 p. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a des gens qui se font des rentes en élevant des lapins, il y en a aussi qui trouvent le moyen de s'en faire avec des lapins qu'ils n'ont pas la peine d'élever. La recette est simple : autour des bois qui renferment des lapins de garenne, on a soin de cultiver les végétaux qu'affectionnent ces animaux ; on y plante des choux de Bruxelles par exemple. Puis, quand la plantation est ravagée, on s'adresse au propriétaire du bois et on lui dit : Payez ! — Le petit ouvrage de MM. Jullemier et Reullier indiquera aux personnes qui possèdent des chasses giboyeuses comment elles peuvent se garantir contre une exploitation de ce genre. On y trouve l'analyse et le texte des nombreuses décisions que la jurisprudence a rendues sur la matière depuis quelques années. La théorie qui s'en dégage est celle-ci : Si les propriétaires de bois n'ont rien fait pour favoriser une multiplication excessive des lapins dans leurs forêts, s'ils ont, au contraire, chassé par eux-mêmes, loué leur chasse ou permis aux propriétaires limitrophes de chasser le lapin sous la surveillance des gardes, ils ne sont nullement responsables des dommages causés par les lapins. On ne saurait, en effet, leur appliquer l'article du code qui dit que l'on est responsable du dommage causé par les animaux dont on est propriétaire ou que l'on a sous sa garde. Les lapins sauvages, tant qu'ils vivent en liberté, n'appartiennent à personne ; le propriétaire du bois qu'ils habitent n'est donc pas de plein droit responsable de leurs méfaits. Pour qu'on puisse lui demander des dommages-intérêts, il faut qu'on prouve qu'il a commis une faute ou au moins qu'il a été négligent ou imprudent.

Ces principes sont certains, mais leur application présente souvent en fait des questions délicates. L'ouvrage de MM. Jullemier et Reullier sera un guide très commode pour tous ceux qui, à un titre quelconque, comme plaideurs, experts, avocats ou juges, ont à s'occuper de ces questions. M. L.

SCIENCES ET ARTS

Encyclopédie théorique et pratique des sciences civiles et militaires, rédigée par une société d'ingénieurs, d'architectes, de professeurs distingués, d'officiers de toutes armes, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers. Paris, Chairgrasse, Fanchon et Artus, 1881-1891, séries de livraisons in-4 de 16 p., ornées de nombreuses fig. intercalées dans le texte. — Prix de la livraison : 50 cent.

L'intérêt de cette œuvre, dont le succès va toujours croissant, consiste surtout en ce que les applications pratiques suivent immédiatement l'exposé théorique. Aussi le tirage a-t-il pris un développement considérable depuis le 1er janvier 1881, date du commencement de la publication.

Seize volumes complets de la partie civile, huit volumes complets de la partie militaire ont déjà paru. La suite du cours de construction et de celui de géographie sont en voie de publication. Ces cours une fois terminés, le comité de publication donnera tous ses soins aux suivants, qui sont en préparation : physique, chimie, astronomie, histoire naturelle, d'une part ; art militaire, tactique, législation militaire, hygiène, hyppologie, exercices physiques, d'autre part.

La publication du cours de géographie, momentanément ralentie, va reprendre avec tout l'intérêt qui s'attache aux investigations consciencieuses et sûres que l'on trouve dans la description de chaque département. Le petit volume de l'Algérie et des colonies, récemment terminé, a obtenu un succès bien mérité ; il était impossible, en effet, de donner aussi sobrement un aperçu très complet de l'histoire, des richesses et de l'avenir de nos colonies.

Quatre parties sur dix du cours spécial de mécanique sont terminées. La cinquième, résistance des matériaux, a déjà plusieurs livraisons, traitant de la statique graphique. C'est une science nouvelle dont le professeur Hermann a appliqué le premier les principes, à Aix-la-Chapelle, à la recherche des proportions des forces exercées dans un mécanisme en mouvement ; son enseignement, devenu officiel dans nos grandes institutions, tend à se propager partout où l'on constate l'avantage de la statique graphique sur les calculs analytiques. On en comprendra toute l'importance par ce fait que, en choisissant une position convenable des mécanismes, on arrive à déterminer leur rendement et celui de la machine qu'ils constituent, ainsi

que les efforts que subissent leurs organes, et par suite les dimensions convenables de ces derniers.

Les deux premières parties du cours d'architecture ont paru. La dernière, relative aux types de construction, a un bien grand intérêt, car sa connaissance peut nous guider dans le choix des constructions que nous voulons édifier à nos frais ou simplement habiter, ou encore nous faire comprendre la valeur et les beautés des monuments publics de toute sorte. Le luxe de plans et de gravures insérés dans l'ouvrage fait, aussi bien que le texte, comprendre tout l'intérêt qu'il y a à connaître dans quelles conditions d'installation, d'économie, de confortable, de salubrité on peut installer sa maison ou son logement. Les diverses parties de cet ouvrage comprendront les constructions rurales, les habitations ouvrières économiques, les constructions d'agrément, les maisons de rapport dans les villes, les hôtels particuliers, les établissements d'instruction publique, l'architecture funéraire, les bâtiments d'utilité publique, les bâtiments militaires, les gares de chemins de fer, les bâtiments religieux, les théâtres.

Le traité de serrurerie est tout nouveau. Cet art a pris une grande importance depuis l'extension donnée à l'emploi du fer. Le serrurier du bâtiment est spécialiste ; son travail lui est bien indiqué dans son apprentissage. Le serrurier-mécanicien doit avoir des connaissances plus étendues, car il confectionne lui-même une partie de ses outils, les trempe, fond ses cuivres : aussi doit-il connaître l'art du mouleur, du tourneur, de l'ajusteur, du fondeur, du dessinateur, avoir des notions étendues de géométrie et de trigonométrie.

Le traité de menuiserie offre un intérêt non moins grand, car le développement de l'industrie a porté cet art à la perfection. Le menuisier doit avoir une grande connaissance des essences de bois et des lois de la physiologie végétale. La description de tous les outils du menuisier nous montre de quelles ressources il dispose et en même temps quelle est la complication de son art ; l'introduction du fer et de la maçonnerie dans les constructions n'en a pas diminué l'importance. Plus on remonte vers le Nord, plus les habitations en bois se multiplient, à cause du besoin de conserver une plus grande quantité de chaleur dans les habitations ; aussi les hommes du Nord sont les charpentiers et les menuisiers par excellence.

Le cours de construction se complète encore aujourd'hui par le traité de perspective, dont les premières feuilles ont paru récemment.

A. Wilbois.

L'Enseignement au point de vue national, par Alfred Fouillée, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Hachette, 1891, in-12 de xviii-451 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Fouillée a réuni dans ce volume une longue série d'articles qu'il

a donnés, dans ces dernières années, à la *Revue des Deux Mondes*, articles étendus et profonds auxquels les esprits sérieux ont accordé beaucoup d'attention. Il y a abordé avec une grande sincérité et une parfaite indépendance la plupart des problèmes pédagogiques qui nous préoccupent justement. L'enseignement public est devenu, surtout depuis une trentaine d'années, un véritable champ d'expériences, champ retourné en tous sens, soumis à tous les genres de culture, ensemencé d'après des principes les plus contradictoires. Quels ont été les résultats de tous ces efforts? Est-on enfin arrivé à concevoir et à appliquer un système rationnel répondant aux besoins intellectuels de notre race et susceptible de développer aussi complètement que possible ses aptitudes natives? On sait où nous en sommes aujourd'hui et par quelle crise passe l'enseignement secondaire. Les études scientifiques, longtemps réduites à un minimum insuffisant, ont atteint par l'effet d'une réaction nécessaire, mais exagérée, comme le sont d'ordinaire toutes les réactions, un développement absolument excessif, la conception utilitaire a triomphé sur toute la ligne dans l'instruction publique. Par contre, les humanités classiques ont été frappées de discrédit; la place leur a été de plus en plus étroitement mesurée; il n'en pouvait pas d'ailleurs aller autrement, la capacité d'assimilation du cerveau des enfants étant limitée et les programmes ayant été sans cesse diversifiés et étendus. Nous arrivons maintenant à l'enseignement secondaire moderne. — Quant à l'éducation, il y a beau temps que les pédadogues officiels ne s'en préoccupent guère et les choses en sont venues à ce point que les maîtres les plus en vue de l'Université jettent un cri d'alarme et demandent instamment qu'on cesse de se préoccuper autant d'emmagasiner dans les intelligences des notions chaque jour plus nombreuses, et qu'en revanche on songe à élever les âmes, à former les cœurs, à diriger les volontés. C'est là justement que commence la difficulté, étant donnés les moyens d'action morale dont disposent les fonctionnaires de l'État moderne qui fait profession ouverte de neutralité mais qui, dans le fond, est absolument hostile à l'idée religieuse et même au spiritualisme.

M. Fouillée, déplorant cette situation, consacre la plus grande partie de son ouvrage à en montrer les dangers et à chercher les remèdes qu'il convient d'y apporter. En ce qui concerne la critique de l'état de choses actuel, son livre est de ceux qui s'imposent à nos méditations. J'ai lu beaucoup d'ouvrages relatifs aux questions d'enseignement et d'éducation; j'en ai bien peu rencontré où les humanités classiques soient défendues avec autant de force, de profondeur, d'éloquence et d'esprit; où l'exagération insensée d'une culture scientifique trop étendue en surface pour être sérieuse et pratique soit plus parfaitement mise en lumière; où l'on montre plus clairement comment cet

amas de notions reste nécessairement fragmentaire parce qu'il n'est pas vivifié par les idées générales qui seules peuvent rendre les sciences vraiment fécondes.

Là est la grande utilité du dernier ouvrage de M. Fouillée, du moins pour les gens qui, comme moi, vont aux réalités vivantes et ne se soucient guère des abstractions de quintessence et des formules de la philosophie évolutionniste. Ces formules peu claires — du moins pour les profanes qui sont légion, même parmi les lecteurs auxquels est destiné le livre dont je parle — s'y retrouvent malheureusement dans la plupart des chapitres ; il n'y a guère autre chose dans la première partie (*l'Éducation et la sélection au point de vue national*). La compétence me manque pour discuter formules et systèmes. D'ailleurs on s'habitue aux formules et M. Fouillée se préoccupe surtout des conséquences concrètes du système, relativement à l'enseignement et à l'éducation. On peut donc, sans trop de peine, lire son travail et profiter des vues souvent très justes qui s'y rencontrent.

Il ne saurait être question de les exposer et de les discuter ici en détail. C'est l'affaire des recueils spéciaux, qui n'y ont point manqué. Il me suffira de dire que M. Fouillée est un partisan résolu des humanités classiques, ou plus exactement des lettres latines, car il croit devoir faire le sacrifice du grec, du moins pour la masse des écoliers; qu'il est résolument opposé à une spécialisation prématurée et à l'utilitarisme inintelligent qui devient de plus en plus le critérium unique dans le choix et la hiérarchisation des matières d'enseignement; qu'il voudrait la réduction de la part léonine faite aux sciences mathématiques et naturelles, et qu'il demande qu'on les vivifie par l'esprit philosophique; qu'il démontre le mieux du monde les déplorables résultats obtenus par la séparation radicale de l'enseignement et de l'éducation; qu'il réclame énergiquement de la part des maîtres un souci constant et effectif d'*élever* les âmes en leur inculquant de hautes pensées, de généreux sentiments, l'ardeur désintéressée dans l'accomplissement du devoir, l'amour de la patrie. Comme M. Josse, nous sommes tous plus ou moins orfèvres. Pour former des hommes, M. Lavisse, en bon historien qu'il est, compte principalement sur l'histoire ; les savants fondent leurs espérances et leur action sur les sciences de plus en plus complètement enseignées; philosophe de profession, M. Fouillée veut faire perpétuellement appel à la philosophie. Mais quelle philosophie? La sienne, naturellement. Il montre fort nettement et éloquemment le vide du matérialisme sous toutes ses formes, et même son caractère « mythologique. » Il faut donc le proscrire résolument des écoles publiques et le remplacer par ce spiritualisme spécial qui trouve le moyen de se passer d'un Dieu personnel et vivant. On nous permettra de ne pas avoir une foi aussi robuste que

celle de M. Fouillée à l'efficacité de ce spiritualisme-là, de cet idéal d'un absolu qui existera « peut-être » un jour, pour faire briller dans les esprits la vraie lumière et pour donner aux volontés la force de combattre des passions qui n'ont rien d'idéal, mais dont la puissance est malheureusement fort réelle. Et puis de quel droit l'état neutre proscrira-t-il le matérialisme et imposera-t-il le spiritualisme de M. Fouillée?

En relisant ces lignes dont je ne me dissimule pas l'insuffisance — je suis hélas! peu versé dans la philosophie moderne — je m'aperçois que j'ai négligé de dire de quelle façon M. Fouillée justifie son titre : l'enseignement « au point de vue national. » Je dois combler cette lacune. D'une part, le philosophe s'étudie à rechercher ce qui convient spécialement aux Français en fait d'éducation et d'enseignement. Avec beaucoup de raison, il s'inquiète infiniment moins de l'homme idéal et abstrait que des jeunes gens en chair et en os qui sont nés et vivent sur notre sol. Que demandent leurs aptitudes particulières, les traditions et les habitudes d'esprit de notre race, les besoins et la gloire du pays, si intimement liés à la direction donnée à l'instruction publique? D'autre part, M. Fouillée voudrait que les hommes chargés d'organiser et de donner l'enseignement vissent devant eux autre chose que des individus, qu'ils n'oubliassent jamais que ces individus font partie d'une grande société, ou plutôt d'une grande famille dont les représentants actuels ont des intérêts communs, des liens non seulement entre eux, mais avec les ancêtres et aussi avec la postérité. Cette préoccupation nationale donne beaucoup d'élévation et de vie à l'exposé de M. Fouillée.

Il convient enfin de signaler spécialement aux gens du métier les dernières pages de l'ouvrage. On y trouvera, avec des conclusions très détaillées et immédiatement pratiques, des programmes bien étudiés et bien reliés entre eux. Je serais loin de souscrire à toutes les idées et à toutes les démonstrations de M. Fouillée. Ses théories appelleraient bien des réserves, mais encore une fois son dernier livre est une œuvre extrêmement importante et, par suite, tout à fait digne d'attention.

ERNEST ALLAIN.

Le Révérend Père Pillon, de la Compagnie de Jésus, et les Collèges de Brugelette, Vannes, Sainte-Geneviève, Amiens, Lille, par le R. P. ORHAND, S. J., docteur ès lettres, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Lille, imp. Ducoulombier, 1888, in-8 de VIII-404 p., avec portr. et fig.

Ce livre, très édifiant et très intéressant pour l'histoire de l'enseignement libre en ce siècle, porte au frontispice la date de 1888, et cependant, je ne sais par quelle fortune, il ne nous est arrivé que cette

année. Je relève ce détail pour donner l'explication du retard fâcheux de ce bref compte rendu.

Le P. Pillon a été un des grands éducateurs de notre temps. Cinq des plus importants collèges de la Compagnie de Jésus lui ont été confiés, et partout il s'y est montré père tendre et fort, recteur émérite. Il a formé de nombreuses phalanges de chrétiens sans peur, dont plusieurs ont été des héros sur les champs de bataille, des missionnaires infatigables sur les plages les plus inhospitalières, et qui pourrait compter ceux qui, dans les conditions ordinaires de la vie chrétienne dans le monde, ont fait honneur à celui dont ils avaient reçu au collège la direction et les exemples ?

Cette belle et longue vie a été racontée par le R. P. Orhand avec infiniment de verve, de charme et d'émotion. Peu de biographies contemporaines ont une valeur morale et littéraire plus grande que celle-là. En outre, comme je le disais plus haut, ce livre apporte à l'histoire contemporaine de l'enseignement libre et chrétien une contribution vraiment précieuse.

Le R. P. Orhand a prétendu écrire un récit complet et sincère et non pas un panégyrique. Il n'a donc pas voulu laisser dans l'ombre les très vénielles imperfections du saint religieux dont il a si bien retracé la belle physionomie. Je suis sûr qu'il ne m'en voudra pas si j'en use de même à l'endroit de son livre. Était-il bien nécessaire d'entretenir aussi longuement ses lecteurs des dissentiments de Mgr Darboy avec les religieux de son diocèse et de rappeler aussi amplement les reproches que le Souverain Pontife dut adresser au prélat ? Toutes ces luttes intestines sont bien loin de nous : seulles et régulières, victimes des mêmes persécutions, ont resserré les liens de leur charité mutuelle et ceux qui les attachent au centre de l'unité. Pourquoi réveiller, bien inutilement, ce semble, de tristes souvenirs ? En plus, la mort glorieuse de l'archevêque de Paris, rappelée du reste en excellents termes par le P. Orhand, ne devrait-elle pas rejeter dans l'ombre des luttes si malheureusement rejouées ?

FRANÇOIS ALLARD.

Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence des sciences physiques. par Paul Serret, professeur à la Faculté de Lille. Paris, Gauthier-Villars, 1 vol. in-8° de xii-[illegible] pages avec fig. — Prix : 8 fr. 50.

Je nous comprend dans parties : analyse algébrique et infinitésimale ; géométrie analytique plane ; géométrie analytique dans l'espace. Rien que spécialement, ceux pour les candidats à la licence ès sciences physiques, ces ouvrages peuvent aussi à tous les élèves des diverses classes de mathématiques (en ce qui concerne les études scientifiques

un peu sérieuses : ils trouveront là tout ce qu'il importe de connaître sur les diverses branches des mathématiques supérieures, et éviteront ainsi de recourir à de longs et savants, mais fort coûteux traités. Les trois parties du livre se valent à peu près ; les notions de calcul différentiel et intégral sont exposées avec clarté et précision, et la géométrie analytique est digne d'éloges; toutefois, dans la première partie, nous aurions aimé voir consacrer quelques pages à l'intéressante théorie des déterminants. Cette lacune, peu importante du reste, n'enlève rien à la valeur de cet excellent volume, recommandable à tous les points de vue. D. MARTEL.

Le Tabac, *études historiques, chimiques, agronomiques, industrielles, hygiéniques et commerciales sur le tabac à fumer, à priser et à mâcher.* Manuel pratique à l'usage des consommateurs-amateurs, planteurs et débitants, par ALBERT LARBALÉTRIER, professeur de chimie agricole et industrielle. Paris, Reinwald, 1891, in-18 de III-303 p., orné de 18 grav. — Prix : 3 fr.

Le manuel de M. Larbalétrier nous paraît conçu d'une façon parfaitement méthodique. L'auteur esquisse d'abord l'histoire de « la plante à Nicot » et en détermine les espèces et variétés ainsi que les éléments entrant dans sa composition chimique. Il parle ensuite de sa culture et des bénéfices qu'elle permet de réaliser tant en France qu'à l'étranger. On trouve là, également, des renseignements sur l'organisation des manufactures et sur la fabrication des diverses espèces de tabac : tabac à fumer, cigares, cigarettes, tabac à mâcher et à priser. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'hygiène des ouvriers des manufactures, du fumeur, du priseur et du chiqueur. Les divers usages auxquels se prête le tabac sont examinés dans le chapitre XIX. Chacun sait que le tabac est employé en médecine ; mais ce qui surprendra plusieurs, c'est qu'il est utilisé aussi pour la peinture, à l'état de ... fumée. Les jus de tabac servent aux horticulteurs. La législation sur la matière est longuement détaillée : près de cinquante pages sont occupées par cette partie du volume, et c'est par les tarifs des prix de vente de l'État aux débitants et de ceux-ci aux consommateurs, ainsi que par l'énoncé des obligations imposées aux débitants que se termine cet ouvrage.

Au moins dans certaines de ses parties, le livre de M. Larbalétrier intéressera tout le monde, même les personnes qui ne cultivent, ne vendent ni ne consomment de tabac. E.-C. LA GRETTE.

Le Livre du propriétaire et du locataire. L'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison, *ou Manière de surveiller et d'être soi-même architecte, entrepreneur, ouvrier,* par RIS-PAQUOT. Paris,

Henri Laurens, s. d. (1891), 3e édition, gr. in-8 de XI-376 p., orné de 243 grav. — Prix : 6 fr.

Les Guides de la vie pratique. La Maison de campagne, *conseils et renseignements indispensables pour disposer et entretenir le jardin, la serre, entreprendre soi-même et à peu de frais les diverses constructions de la campagne, etc., etc.*, par R. MANUEL. Paris, Ernest Kolb, s. d. (1891), in-12 de XIV-253 p., avec 80 grav., cartonné toile. — Prix : 3 fr. 50.

Si tout le monde avait le temps, la patience, les moyens intellectuels, matériels et aussi financiers, d'appliquer les bons conseils de M. Ris-Paquot, je ne donnerais pas deux liards des professions d'architecte et d'entrepreneur. Quand je dis deux liards, j'exagère assurément ; car l'on sera toujours obligé de recourir à l'architecte et à l'entrepreneur pour la construction des édifices nationaux ou communaux ou même des palais particuliers. On ne pourra non plus s'en passer quand il s'agira de faire surgir du sol les casernes civiles qui, pour ne parler que de la France, forment la majeure partie des habitations de la bonne ville de Paris et des grands centres de la province. Mais à part ces exceptions, fort considérables du reste, pourquoi ne suivrait-on pas, dans le clan des courageux et des énergiques, les avis si clairs, si précis et si précieux de M. Ris-Paquot ? Pour atteindre le but proposé, que faut-il savoir ? Un peu manier la truelle et découper le bois, et, si l'on a quelques loisirs, cela s'apprend bien vite. D'autre part, si l'on ne veut pas « mettre la main à la pâte » d'une façon trop directe, la lecture de ce volume, à petites doses fréquemment répétées, peut être fort utile à tous ceux qui possèdent pignon sur rue ou sur champ. — Êtes-vous simple locataire d'une maison, soit en partie, soit en totalité ? Vous trouverez là toutes sortes d'indications, même au point de vue légal. Le titre n'est pas trompeur : on est vraiment en présence d'un manuel d'une incontestable compétence ; il mérite à la fois d'être accueilli par tous ceux qui possèdent et de trouver place dans toutes les bibliothèques populaires : il développera l'attachement à la propriété, sentiment que je considère comme étant de nature à favoriser l'esprit de famille et l'amour de la patrie.

— La librairie Kolb publie depuis quelque temps déjà une série de gracieux volumes, de format commode, sous le titre général de : [illegible] — [illegible] le dernier paru de ces guides [illegible] emploi avec le livre de M. Ris-Paquot [illegible] en été à la campagne [illegible] entièrement importante dans la vie [illegible] de précautions essentielles [illegible] à prendre pour s'organiser à la campagne une existence à la fois [illegible] à fait de circonstance [illegible] nombreuses villégiatures, tout ce qu'il recommande, je le crois très bien, car son travail

semble résulter de pratiques et d'observations personnelles. L'auteur parle successivement de la maison, du jardin, du poulailler, de la serre, etc., etc., en des termes qui font lire son traité avec autant de facilité que d'intérêt. E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

Grammaire latine, *simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin et augmentée de principes de traduction pour thème et version,* par le R. P. dom R. Boussion, moine bénédictin de la congrégation de France, ancien professeur au petit séminaire de Montmorillon. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-8 de 112 p. — Prix : 1 fr. 60.

Tableaux synoptiques des déclinaisons et conjugaisons latines, régulières et irrégulières, par le R. P. dom R. Boussion. Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-8 de 8 p. — Prix : 0 fr. 20.

Tableaux synoptiques des conjugaisons françaises, régulières et irrégulières, *avec les règles de la formation des temps,* par le R. P. dom Boussion. Paris, mêmes éditeurs, 1891, in-8 de 8 p. — Prix : 0 fr. 15.

L'auteur de la *Grammaire latine* a visiblement cherché à mettre le plus de choses possible dans le plus petit nombre de pages. Les trente-deux premières lui suffisent pour exposer tout ce qui regarde les éléments, le supplément compris. Son procédé consiste dans l'emploi de tableaux qui mettent sous les yeux, d'un seul coup, les diverses déclinaisons du nom, de l'adjectif et du pronom. A la suite de chacun de ces tableaux viennent les observations auxquelles il donne lieu. L'ordre inverse a été suivi pour les conjugaisons, sans que nous voyions la raison de ce changement de méthode. C'est sans doute pour faciliter à l'élève l'étude plus compliquée des désinences verbales, en lui expliquant d'avance la formation. Mais nous croyons qu'il est au moins aussi facile de retenir les diverses formes de la conjugaison telles que les montre le tableau, que d'en suivre les modifications dans des remarques pour la plupart très arides. Cette observation s'applique particulièrement au verbe *sum,* le plus court et le plus irrégulier, à propos duquel, sous prétexte de simplification, l'auteur donne une théorie non seulement fort compliquée, mais encore, du moins en partie, très inexacte. Ainsi, il y reconnaît, outre les radicaux *es* et *fu,* un radical *fut ;* et dans les formes *eram, eris,* il suppose que *ram, ris* est la terminaison et que le radical s'y est réduit à *e* par la perte de *s*. Il eût été tout aussi simple de dire qu'à l'imparfait et au futur le radical *es* s'est changé en *er,* seule explication vraie.

Dans la syntaxe, les règles sont exposées dans un style net et concis, qui témoigne d'un travail sérieux et approfondi. Nous aimons, entre autres, les remarques sur le rôle des pronoms français dans la proposition ; les règles sur *lui, leur, son, sa ;* la distinction des verbes

déclaratifs et volitifs, et une foule d'autres parties bien traitées. L'auteur s'est appliqué, tout en restant bref, à ne pas devenir obscur. L'expérience lui montrera peut-être quelques points à retoucher dans son ouvrage pour être complètement à l'abri de ce reproche. Sans entrer dans le détail, nous nous permettrons de mentionner d'une manière générale les suivants : 1° Donner la traduction de tous les exemples ; 2° ne pas donner des exemples dont la règle doive être vue seulement plus loin ; 3° exposer par parties certaines règles trop longues, dont un esprit ordinaire ne saurait embrasser d'un coup l'ensemble ; 4° enfin, ne pas dédoubler la syntaxe, en rejetant dans un supplément un grand nombre de règles que l'auteur appelle secondaires, mais les laisser à leur place propre. Trop de morcellement nuit à la clarté, et les chiffres de renvoi ne nous semblent pas un secours suffisant pour rétablir l'ordre.

— Les *Tableaux synoptiques des déclinaisons ou conjugaisons latines* rappellent en quelques pages les éléments essentiels du latin, et nous croyons, avec l'auteur, qu'ils peuvent « faciliter les recherches des commençants dans leurs petits exercices de thèmes et de versions. » Plus utiles encore leur seront les *Tableaux synoptiques des conjugaisons françaises*, qui sont faits avec un soin remarquable et qui donnent la liste complète des verbes irréguliers.

J.-N. WAGNER.

Les Hymnes Rohitas. *Livre XIII de l'Atharva-Veda*, traduit et commenté par VICTOR HENRY. Paris, Maisonneuve, 1891, in-8 de XII-56 p. — Prix : 4 fr.

Jusqu'à ces dernières années, la critique védique s'était appliquée de préférence au *Rig-Veda*. L'édition de l'*Atharva-Veda*, donnée par Roth et Whitney en 1855 n'a pendant longtemps suscité aucun travail important. Aujourd'hui, l'exploration de ce texte si intéressant, mais d'une incomparable difficulté, est sérieusement commencée, et il est permis d'espérer que bientôt une lumière relative se fera dans les ténèbres atharvanesques. Jusqu'à présent, la lumière est venue d'Amérique. En 1881, Whitney donnait aux indianistes l'instrument indispensable des recherches futures : l'index de l'*Atharva-Veda* (*Index verborum to the published text of the Atharva-Veda*. New Haven, 1881. Vol. XII du *Journal of the American Oriental Society*). Peu après, un savant élève de cet illustre maître, M. Maurice Bloomfield, entreprenait sur le même texte cette série de travaux hautement estimés, dont le dernier est la publication du *Kauçika-Sûtra*. D'autre part, l'édition du *Commentaire de Sâyana*, par M. Roth, est à la veille de paraître. Bientôt donc, les éditeurs auront achevé leur tâche. L'heure des traducteurs va sonner. Quelques essais partiels de traduction ont déjà été

faits : traduction des livres I-III et XIV par Weber dans les *Indische Studien ;* du livre VI par Florenz (Göttingen, 1887); d'hymnes choisis par Grill : *Hundert Lieder des A. V. übersetzt.* 1re éd. 1879 ; 2e éd. Stuttgart, 1888.). Le dernier est celui de M. Victor Henry, dont nous avons à parler. M. Henry nous avertit dans sa préface qu'il a en portefeuille une traduction complète de l'*Atharva-Veda.* Désirant s'édifier sur l'accueil qui lui serait fait à son entrée dans le monde, il en a détaché un fragment, qu'il livre avec autant de modestie que de courage à l'auscultation des critiques. L'ambition du savant traducteur n'a d'ailleurs rien d'exagéré : il se demande si une telle œuvre « peut être pour la science de quelque utilité, au moins provisoire. » La question nous semble ainsi posée dans ses vrais termes. Qu'une traduction définitive de l'*Atharva-Veda* soit possible à l'heure actuelle, personne ne le croit, et M. Henry le croit évidemment moins que personne. Mais est-ce une raison pour ajourner à vingt ou trente ans un travail si nécessaire? Les traductions du *Rig* — Grassmann ou Ludwig — ne passent pas, que je sache, pour définitives : et cependant quels services ne rendent-elles pas ! « Il faut aboutir, et, pour cela, ne point trop craindre de se tromper, » dit excellemment M. Henry. Nous souhaitons donc très vivement que l'éminent professeur mette à exécution le projet d'une traduction intégrale de l'*Atharva-Veda.* Faite avec la science, l'exactitude et la scrupuleuse probité qui le distinguent, et qu'on peut apprécier dans le fragment qui nous est donné aujourd'hui, cette œuvre marquera, à n'en pas douter, un sérieux progrès dans l'exégèse de l'*Atharva-Veda.* Et les difficultés qu'elle ne résoudra pas, elle les mettra mieux en lumière, ce qui est une autre forme de progrès.

F.

The Light that failed, by Rudyard Kipling. Leipzig, Heinemann et Balestier; Paris, Hachette, 1891, in-16 de 278 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume est le premier d'une collection commencée par les maisons Heinemann de Leipzig et Hachette de Paris et destinée à faire une sérieuse concurrence à la collection Tauchnitz. Les prix et les formats sont identiques; la couverture seule diffère de teinte. Il s'agira donc pour les nouveaux éditeurs de faire un choix judicieux parmi les œuvres nouvelles et de les publier dans le plus court délai possible. On sait que la vente des ouvrages anglais édités sur le continent est interdite sur le territoire du Royaume-Uni et de ses colonies; mais le succès de la collection Tauchnitz est un sûr garant de celui de MM. Heinemann et Hachette si leur entreprise est intelligemment dirigée.

Le roman de Rudyar Kipling est attachant et bien écrit; il ne comprend qu'un volume, ce dont il faut savoir gré à tout écrivain anglais,

et, si les premiers chapitres renferment certaines longueurs et des descriptions n'ayant qu'un rapport fort lointain avec le thème de l'action, la deuxième partie est solidement charpentée et témoigne d'un réel talent dramatique. — Dick Heldar est un artiste de mérite, réputé parmi les meilleurs correspondants militaires des journaux anglais. Ses tableaux de genre qui révèlent une « manière » neuve et originale l'ont rendu célèbre et lui ont fait gagner beaucoup d'argent. Mais Dick Heldar, qui aime son art, aime encore plus une amie d'enfance, Maisie, petite personne fort égoïste, ambitieuse, affligée d'une passion malheureuse pour la peinture à laquelle elle s'adonne avec une persévérance aussi louable qu'inutile. Au retour d'un long voyage, Dick retrouve Maisie. Par son affection dévouée, il cherche à échauffer son cœur froid; après de longs efforts et une patience qu'explique seul l'amour, il fait jaillir quelques étincelles de tendresse, mais un épouvantable malheur fond sur lui. Il devient aveugle et rien n'est poignant comme la scène où le pauvre artiste achève son dernier tableau « la Mélancolie, » avant de sentir ses yeux se fermer à jamais à la lumière. Abandonné de ses amis, oublié de Maisie, Dick Heldar s'embarque pour l'Égypte; il se fait transporter à Suakin; il veut revoir le théâtre où il s'illustra comme correspondant militaire, et la balle d'un Arabe vient mettre fin à son existence de désespéré. Tel est le dénouement de *The Light that failed.*

ROGER LAMBELIN.

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830), par MAURICE ALBERT, agrégé et docteur ès lettres. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est formé par la réunion des leçons professées par l'auteur à la Sorbonne pour l'*enseignement secondaire des jeunes filles* du mois de novembre 1890 au mois de mai 1891. Il est divisé en seize chapitres intitulés : I. Introduction. L'Éloquence politique sous la Révolution. Mirabeau. — II. Le Journalisme sous la Révolution. Camille Desmoulins. Les Mémoires. Mme Roland. — III. André Chénier. — IV. Le Théâtre pendant la Révolution et sous l'Empire. — V. Châteaubriand. Sa vie. Son caractère. Ses œuvres : *Atala, René, les Natchez, le Génie du Christianisme, les Martyrs.* — VI. Madame de Staël. Sa vie. Son caractère. Ses œuvres : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, De l'Allemagne.* — VII. La Restauration. Classiques et romantiques. Le Salon de M. de Jouy et le salon de Charles Nodier. Les Littératures étrangères. De l'influence de ces littératures sur la formation et le développement du Romantisme. — VIII. Lamartine. L'homme et le poète. Les *Méditations.* — IX. Victor Hugo. Le poète lyrique. Les *Odes et ballades.* Les *Orientales.* — X. Alfred de Vigny. L'homme et

le soldat. Le poète lyrique : *Hélène. Poèmes antiques et modernes. Les Destinées.* Le romancier : *Cinq-Mars. Grandeur et servitude militaire.* — XI. Augustin Thierry. Châteaubriand et Augustin Thierry. Les études historiques au XIXe siècle. Les *Lettres sur l'histoire de France. Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.* — XII. Thiers. L'historien. *Histoire de la Révolution française.* Les idées de Thiers sur la façon d'écrire l'histoire.—XIII. Le Théâtre. Le théâtre classique pendant la Restauration. Casimir Delavigne. *Des Vêpres Siciliennes* à *Louis XI.* — XIV. Le Théâtre. Le théâtre romantique pendant la Restauration. Les théories de la nouvelle école. La *Préface de Cromwell.*— XV. Le Théâtre. Les premiers drames romantiques. Alexandre Dumas : *Christine. Henri III et sa cour.* Victor Hugo : *Marion de Lorme. Hernani.* — XVI. Alfred de Musset. Sa place dans le cénacle romantique. Ses premières poésies. *Contes d'Espagne et d'Italie.* Conclusion.

L'exposé de M. Maurice Albert est intéressant et fait avec goût. L'esprit de l'auteur n'est pas l'esprit catholique, mais l'esprit dit « libéral, » qui s'exprime d'ailleurs ici avec modération et convenance. Il y aurait lieu de contester certaines appréciations historiques ou littéraires. Enfin, dans un livre destiné aux jeunes filles, nous avons été quelque peu surpris de voir citer la pièce intitulée : *Endymion.* M. S.

Politiques et moralistes du XIXe siècle, par Émile Faguet. 1re série. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-18 de XIX-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil est composé de six études sur *Joseph de Maistre, de Bonald, Madame de Staël, Benjamin Constant, Royer-Collard, Guizot,* publiées jadis dans la *Revue des Deux Mondes*, et précédées ici d'une préface qui en résume les idées générales et en synthétise les résultats. Dans cette préface, on trouve des phrases comme celles-ci : « Désormais, jusqu'à l'avènement d'une nouvelle religion, si elle doit venir, les sentiments moraux n'existent plus au cœur de l'homme sous forme religieuse. » C'est dire dans quel esprit le livre est écrit : on trouve la même inspiration à des degrés divers chez les maîtres de la critique universitaire, qui tous procèdent plus ou moins de M. Renan et se laissent, de gaîté de cœur, bercer par une incertitude de principes et un dilettantisme éclectique qui ruine par avance l'autorité de leurs arrêts. Il y a d'ailleurs un très grand talent dans le nouveau livre de M. Faguet : s'abstenant le plus souvent de juger, il apporte dans ses études une intensité d'analyse qui témoigne d'une rare puissance d'esprit, mais ne laisse pas que de fatiguer un peu le lecteur. Il faut une extrême attention pour le lire. D'un bout à l'autre d'une étude qu'il faut suivre jusqu'à la fin pour ne pas en perdre le fil, l'auteur ne nous laisse guère le temps de respirer. Par ce temps de frivolité, il faut à M. Faguet un

très grand courage, je n'hésite pas à le dire, pour composer des livres d'une trame aussi serrée. Le lecteur qui ne se laisse pas décourager est d'ailleurs amplement récompensé de ses peines. Que de choses il trouve dans ce livre et que de profits il en peut tirer ! Il s'en faut d'ailleurs que nous partagions toutes les idées de M. Faguet, notamment sur Joseph de Maistre et de Bonald, analysés tous les deux avec un esprit trop systématique pour que le résumé de leurs idées reste toujours exact ; mais, même dans ces portraits qui, inconsciemment, les défigurent un peu, on apprend à les mieux connaître. Somme toute, nous avons le devoir de rendre un sincère hommage au talent de M. Faguet et aussi à sa sincérité ; c'est un puissant travailleur, un esprit très pénétrant, un maître écrivain. Il tend de jour en jour à prendre dans les rangs de la critique contemporaine une des premières places.

P. Talon.

Victor Hugo après 1830, par Edmond Biré. Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-16 de 296 et 255 p. — Prix : 7 fr.

C'est une singulière impression que cause le nouveau livre de M. Ed. Biré; brillamment écrit, plein d'observations ingénieuses, révélant une immense patience de recherches, il intéresse, il amuse et, tout à la fois, cause un sentiment pénible. On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque tristesse en voyant combien le caractère du poète était peu d'accord avec son génie. Par moment on se demande même s'il était nécessaire de détruire la légende qui commençait à se former. Mais oui, M. Biré a fait une œuvre saine; l'importance du rôle joué par Victor Hugo, les apothéoses mortuaires dont il a été le sujet, lui assignant une place dans l'histoire de notre temps, il était bon que la vérité fût connue et que la postérité sût ce qu'était l'homme objet de tant d'adulations. Cet homme, nous le voyons, au mois d'août 1829, adresser à un ministre du roi Charles X une protestation de son dévouement, de son royalisme. Moins d'un an après, il s'écrie : Plus de Bourbons ! Plus de Bourbons de la branche aînée, du moins ; car il s'empresse de devenir le courtisan de la branche cadette. Il réussit à se faire nommer pair de France, et, après s'être contenté du titre usurpé de baron, étale partout un titre de vicomte, aussi apocryphe que sa généalogie remontant à 1531. La Révolution de 1848 le trouve dans les rangs des conservateurs. A côté de Montalembert, comme député, il vote toutes les lois réactionnaires. Il se tourne ensuite vers le prince-président : il flaire une élévation prochaine à laquelle il a tant contribué par ses vers napoléoniens. Un froissement d'amour-propre le pousse bientôt vers la démagogie ; il se fait exiler et devient l'un des coryphées du parti révolutionnaire le plus avancé. Alors il ne cesse d'injurier ces rois qu'il a tant courtisés. Il s'était même laissé

attirer par la Prusse, comme Voltaire, et avait assuré l' « auguste » Guillaume Ier de sa sympathie et de son admiration (t. II, p. 66). Et toutes ces variations s'opèrent avec une promptitude, une facilité qui rappellent la mobilité des petits morceaux de verre auxquels un mouvement du kaléidoscope donne soudain les aspects les plus différents. Ces variations, V. Hugo a voulu les expliquer ; il n'a reculé devant rien pour le faire : suppression de phrases dans ses discours réimprimés, altération de pensées, dates fausses, tous les moyens lui ont paru bons pour donner une apparence d'unité à ses versatiles opinions. M. Biré contrôle toutes ces assertions qui souvent rappellent les récits extraordinaires du *Dorante* de Corneille, mais comme Cliton le dit à son maître :

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

Et la bonne mémoire manque quelquefois à Victor Hugo : il se contredit. S'il ne le fait pas lui-même, M. Biré, à l'aide de documents de toutes espèces, de recherches infinies, démontre péremptoirement la fausseté de telle allégation, de telle date.

Peut-être M. Biré aurait-il pu se dispenser de certaines investigations. M. Guilloutet voulait entourer d'un mur la vie privée. Victor Hugo a dit : « C'est beaucoup de voir un mur derrière lequel on sait qu'il y a quelque chose. » Cela n'a pas suffi à M. Biré, il a percé le mur protecteur de M. Guilloutet; les journaux du temps avaient du reste parlé du scandale à la suite duquel Hugo dut partir pour l'Espagne, et les courtisans du poète ont, il n'y a pas bien longtemps, suivi respectueusement le cercueil qui emportait civilement les vieilles dépouilles de celle que Sainte-Beuve appelait Dalila. L'indiscrétion après tout n'a donc pas été bien grande.

M. Biré ne sépare pas l'écrivain de l'homme politique; aussi, dans son livre, les éléments littéraires produisent-ils les plus heureuses diversions. Dans un précédent ouvrage, dont nous avons eu le plaisir de parler, M. Biré s'est occupé de tout ce que Hugo a publié jusqu'en 1830. Ici M. Biré suit chronologiquement l'apparition des œuvres postérieures à cette époque. Il les examine avec soin, tantôt il les admire, tantôt il se révolte contre leur portée démoralisatrice, d'autres fois il les critique à un point de vue esthétique. Arrivé à *Ruy Blas,* qui a déjà été l'objet d'une curieuse dissection opérée par M. Morel Fatio dans ses *Études sur l'Espagne,* il signale une ressemblance singulière entre ce drame et une pièce d'Edward Bulwer qui lui est antérieure : *la Dame de Lyon.* M. Biré ne se laisse pas prendre comme bien des naïfs et trop bénévoles lecteurs à des prétentions érudites pédantesquement affichées tant de fois et montre, en diverses occasions, combien le savoir de Hugo était superficiel.

Tout cela n'empêche pas que Hugo ne soit un très grand poète, mais

Chateaubriand l'a dit : « Mourir à propos est une des conditions de la gloire » et la gloire de Victor Hugo serait plus grande, plus pure, si une trop longue carrière ne lui eût pas laissé le temps d'accumuler des œuvres devant lesquelles M. Biré déclare vouloir s'arrêter. « Les années, dit-il, qu'il me faudrait maintenant raconter, le poète les a consacrées à combattre, à insulter tout ce qui m'est cher. Pourquoi me condamnerais-je à le suivre? Le courage me manquerait. »

TH. P.

Histoire de la littérature anglaise, par LÉON BOUCHER, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Garnier, 1890, in-18 de VII-812 p. Prix : 3 fr. 50.

« On a surtout cherché, dans ce livre, à résumer sous une forme claire et rapide les faits les plus importants de l'histoire de la littérature anglaise et les jugements de la critique la plus impartiale. On a tâché d'éviter les opinions personnelles ou extrêmes et de rester dans les limites du goût universel. Enfin on a mis à contribution beaucoup plus d'ouvrages, de préfaces, de notices ou d'articles de revues qu'on n'en peut citer ici. » Suit un index bibliographique comprenant une trentaine d'histoires générales de la littérature anglaise, de manuels ou de monographies, en anglais, en allemand et en français. Tel est tout l'Avant-propos de M. Boucher. On ne saurait être à la fois plus bref et plus modeste. Mais puisque, contrairement à l'usage, M. Boucher laisse au lecteur tout le soin de découvrir ses mérites, le critique n'en est que plus tenu de les signaler. L'index n'est point banal et inspire confiance au premier coup d'œil. Les ouvrages énumérés ne sont pas pris au hasard pour faire nombre : ils sont choisis parmi les plus connus et les mieux informés. En [illegible] il y a pas seulement, suivant le procédé [illegible] des [illegible] pour des raisonnements [illegible] [illegible] [illegible]

A leur tour, nos contemporains — qu'il est pour ainsi dire de tradition de passer sous silence parce que, n'étant pas classés d'avance, ils exigent qu'on fasse avec eux connaissance personnelle — obtiennent une mention légitime et une appréciation judicieuse de leur valeur. Une littérature ne se compose pas uniquement, en effet, des livres qu'on ne lit plus, et sur lesquels, en revanche, les renseignements abondent, mais aussi de ceux où l'on cherche tous les jours plaisir ou profit intellectuel ; ces derniers sont à notre adresse, et nous ne pouvons qu'être curieux d'apprendre, pour eux comme pour leurs devanciers, ce qu'ils sont, d'où ils viennent et quelle place leur doit être assignée. — Le plan du résumé de M. Boucher me semble parfaitement conçu et non moins bien mis à exécution.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Les Étapes d'un touriste en France. De Marseille à Menton, par JULES ADENIS. Paris, Hennuyer, 1892, in-12 de 396 p., orné de 33 grav., 2 vues panoramiques et 2 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. J. Adenis fait partie d'une collection qui comprend déjà huit volumes et qui semble appelée à un grand succès. Ce n'est pas une concurrence aux guides Joanne, parce que l'auteur s'y préoccupe moins de donner des renseignements pratiques que de faire une description pittoresque des pays visités. Il le fait en artiste et aussi en historien, contant chemin faisant des épisodes d'histoire, des légendes, des anecdotes parfois humoristiques. L'esprit de cet ouvrage est excellent, le ton toujours convenable, le style correct. Les gravures sont bien exécutées et très exactes. C'est un plaisir de parcourir avec un tel compagnon la Côte d'azur, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Menton, sans oublier les petites localités intermédiaires. Nous ne pouvons que conseiller ce livre élégamment cartonné aux nombreux touristes qui se disposent en ce moment à prendre le train pour aller passer l'hiver dans le midi de la France. COMTE DE BIZEMONT.

Theodoric the Goth, the barbarian champion of civilisation, by THOMAS HODGKIN. New-York et Londres, Putnam, 1891, in-8 de 442 p.

Ce volume fait partie d'une collection intitulée « les héros des nations, » où chaque personnage est pris comme caractéristique d'une époque. L'auteur a considéré Théodoric, roi des Ostrogoths (493 à 526 de notre ère) comme le défenseur de la civilisation qui reculait devant les invasions multiples. Certes, Théodoric fut un prince éclairé, car il sut reconnaître la supériorité artistique et intellectuelle de l'Italie que

les Barbares se disputaient à la fin du IVe siècle. Il accepta la mission que lui confiait l'empereur Zénon et qui était de renverser Odoacre. Celui-ci avait envoyé à Zénon une ambassade dont le but était de placer Rome sous le pouvoir de l'empereur byzantin, qui aurait laissé Odoacre comme gouverneur. Zénon vit avec plaisir une occasion de mettre les barbares aux prises, et au lieu d'accepter la proposition d'Odoacre, il chargea Théodoric de le combattre. Ce dernier vainquit son adversaire à la bataille de l'Adda, lui enleva Ravenne et le fit tuer. Le roi ostrogoth, désormais sans rival sérieux, et craignant peu la puissance byzantine, favorisa de tout son pouvoir les arts et les sciences, releva le commerce et l'agriculture et agrandit Ravenne. Après sa mort, l'empire goth ne tarda pas à s'amoindrir, car les successeurs de Théodoric n'avaient point hérité ses capacités, tandis que Justinien commençait à régner à Byzance. Le livre de M. Hodgkin est d'une lecture attachante, et on peut dire que c'est un bon travail de vulgarisation. Il est, du reste, illustré de vues de monuments, de figures, de monnaies, qui donnent une idée suffisante de l'époque. Toutefois, certaines illustrations ont été choisies bien légèrement, par exemple la statue fantaisiste de Théodoric, qui sert de frontispice au volume. B.

L'Œuvre scolaire de la Révolution, 1789-1802, par Ernest Allain. Études critiques et documents inédits. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de VII-436 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur de ce livre est bien connu de nos lecteurs. C'est lui qui, depuis tant d'années, les tient au courant de toutes les publications qui concernent l'histoire de l'enseignement; c'est lui qui, en 1881, a donné le livre si complet, si bien informé et si concluant sur l'*Instruction primaire en France avant 1789* : c'est lui encore qui, dans les congrès décennaux de la Société bibliographique, a caractérisé en traits si précis la bibliographie du sujet qui nous occupe aujourd'hui. Enfin, en 1886, il aborda les préliminaires de la période révolutionnaire, en étudiant *la Question d'enseignement dans les cahiers de 1789* : son livre fut couronné par l'Académie française. Ainsi ses lectures, ses travaux quotidiens le conduisaient naturellement à sortir de ses premières études, ou si l'on aime mieux, à les poursuivre en franchissant la limite qu'il semblait d'abord s'être fixée lui-même.

Il avait eu des devanciers. Il le reconnaît; il rappelle leurs noms avec éloge, il les cite sans cesse, il s'en appuie. Cette loyauté n'ôte rien à l'originalité de l'historien. Son livre a, en effet, un double objet : présenter d'ensemble les questions dont quelques auteurs avaient fait des études particulières; pousser à fond certaines recherches et produire des documents nouveaux. L'étude d'ensemble amène un résul-

tat important. Il n'est pas indifférent de constater que MM. Gréard Liard, Guillaume, venus les derniers, aboutissent aux mêmes conclusions sur l'œuvre de la Convention que MM. Victor Pierre et Albert Duruy qui, dès 1881, donnaient le premier coup de pioche; il ne l'est pas davantage que MM. Ravelet, Fayet, Maggiolo, Bellée, Charmasse, Fontaine de Resbecq et tant d'autres auteurs de précieuses monographies sur l'histoire de l'enseignement, n'aient pas eu à subir de contradiction de la part de leurs successeurs. Sur le terrain politique, il y avait, il y a encore deux camps; mais si l'on restait sur le terrain de l'histoire, il n'y en aurait plus qu'un seul. Pour les hommes impartiaux, ce sera le premier profit à tirer du livre de M. le chanoine Allain.

Il a bien distingué dans l'œuvre de la Convention la partie sérieuse et durable de celle qui n'a eu qu'une ombre d'existence. Un chapitre spécial (VI, 201-220) signale les grandes fondations : le Muséum d'histoire naturelle, l'École polytechnique, les écoles de santé, le Conservatoire des arts et métiers, l'École des langues orientales vivantes, le Bureau des longitudes; il y insiste même deux fois (39-61); il n'a que plus de force pour dénoncer les échecs sur tant d'autres points. Ici, les témoignages abondent : il est incontestable que la loi du 3 brumaire était inappliquable et qu'elle est restée inappliquée. Un chapitre intitulé : *Les Débats des conseils du Directoire* (220-289) continue la démonstration. Cette mine avait été jusqu'ici signalée plutôt qu'explorée; M. le chanoine Allain l'a exploitée à fond. Il ne s'est pas borné aux analyses sommaires du *Moniteur*; il a recouru aux rapports et aux discours imprimés, plaquettes très rares, tirées dans l'origine à trois, cinq ou six exemplaires et que conserve la Bibliothèque nationale. S'il y a un procès où les preuves soient administrées par ceux qui étaient les plus compétents pour les fournir, c'est dans ces pages trop peu consultées. On y trouvera sans doute Barbé-Marbois et Dumolard; mais les Roger-Martin, les Bonnaire, les Briot, tous les fructidoriens ne parlent pas autrement que les prétendus royalistes; l'ancien président des Jacobins, Fourcroy, n'hésite pas à faire les plus tristes aveux. En vérité, quand on a de pareils témoins, à quoi bon les papiers d'archives? Et devant ces plaintes et ces récriminations d'anciens conventionnels non repentants contre les lois et les actes de la Convention, comment accuser de calomnie et de parti pris les écrivains d'aujourd'hui qui ne disent pas autre chose? Il faut féliciter M. le chanoine Allain d'avoir exhumé ces rapports et ces discours et surtout d'en avoir donné l'analyse ou de larges citations; il ne nous rend pas seulement le service de les faire connaître, mais il nous dispense de les chercher et de les relire après lui. J'eusse souhaité pourtant, il me permettra cette réserve, qu'il eût donné quelques renseignements biographiques sur

ces obscurs personnages; pour quelques-uns, c'était facile; pour les autres, son érudition nous eût été de grand secours.

Ce livre se divise en huit chapitres dont voici les titres : I. *La Constitution et la Législative.* — II. *Les Lois de la Convention.* — III. *Les Écoles primaires de l'an II à l'an X.* — IV. *Les Écoles centrales de l'an II à l'an X.* — V. *L'École normale de l'an III.* — VI. *L'Œuvre utile.* — VII. *Les Débats des conseils du Directoire.* — VIII. *Le Consulat.* — *Conclusion.*

Un appendice assez considérable (343-432) termine le volume. Il y est d'abord question de l'enquête ordonnée par le comité d'instruction publique de l'Assemblée législative, et dont j'ai été le premier, comme l'a rappelé obligeamment M. Allain, à signaler l'existence et l'intérêt. Cette enquête, dont les éléments ont été récemment, au prix de grands efforts, réunis aux Archives nationales, comprend soixante-neuf départements, mais non pas, même dans ces départements, tous les districts; si on la publie un jour, et surtout, si on réussit à la compléter, ce sera le livre d'or de l'instruction publique sous l'ancien régime. L'auteur a introduit dans son premier chapitre les principaux résultats de cette enquête; les lecteurs, curieux de renseignements moins sommaires, devront se reporter à la *Revue des questions historiques* (juillet 1891) où M. Allain a consacré à ce sujet une longue et précieuse étude.

Quant à l'enquête ordonnée par Chaptal en l'an IX, elle est publiée ici et forme une contribution excellente aux documents relatifs à l'instruction publique, de même que le commentaire vivant du chapitre sur l'œuvre du Consulat.

J'oserai pourtant exprimer un regret. Soit dans la *Revue de la Révolution,* soit dans la *Revue des questions historiques,* soit, comme je l'ai dit plus haut, dans les congrès décennaux de la Société bibliographique, M. l'abbé Allain a publié des articles d'ensemble sur la bibliographie de l'histoire de l'enseignement. Pourquoi les avoir laissés de côté? Refondus et mis au courant, ils eussent formé une lumineuse introduction, donné de la vie aux indications bibliographiques dont foisonne ce volume, et charitablement orienté le lecteur. Un livre d'érudition et de science comme celui-ci n'eût pas été déparé par le tableau préliminaire dont je signale l'absence : l'auteur n'avait plus à le faire, il l'avait fait.

En résumé, voilà un livre écrit avec méthode et sur documents authentiques; il n'expose pas seulement, il conclut. Avec les conventionnels d'autrefois, il condamne et la légèreté de la Constituante à démolir et l'infirmité de la Convention à reconstruire; en face des écoles publiques languissantes ou nulles, il constate la prospérité relative des écoles chrétiennes de même que la faveur des po-

pulations pour les maîtres et les maîtresses d'école fidèles aux principes religieux ; enfin, en même temps qu'il redit les gémissements des hommes d'État du Directoire sur l'échec universel de leurs tentatives, il dénonce leur goût et leur ardeur de persécution contre des rivaux plus heureux. En écrivant l'histoire de ce temps-là, M. le chanoine Allain est bien près d'avoir écrit celle du nôtre.

VICTOR PIERRE.

La Société des jacobins. *Recueil de documents pour servir à l'histoire du club des jacobins de Paris,* par F.-A. AULARD. T. II, *Janvier à juillet 1791*. Paris, Jouaust; Noblet et Quantin, 1891, gr. in-8 de VII-634 p.— Prix : 7 fr. 50.

Le registre des procès-verbaux de la célèbre société fait toujours défaut. Les uns croient qu'il n'existe plus; les autres qu'il aurait été détruit par Legendre, etc., et ce qui en restait, par l'ordre de Napoléon : qu'on adopte l'une ou l'autre opinion, on aboutit à la même conclusion. M. Aulard, tout en avouant son ignorance et en provoquant pour la dissiper l'érudition de ses lecteurs, a cherché à suppléer aux pièces officielles qui lui manquent. Jusqu'au 1er juin 1791, il a demandé, soit au *Journal de la Révolution,* soit au *Lendemain,* des analyses des séances du club : les unes sobres et un peu incolores; les autres assez piquantes mais plutôt hostiles. A partir du 1er juin (p. 464), tous les comptes rendus sont empruntés au *Journal des jacobins;* mais, faute de place, l'éditeur a laissé de côté toute la correspondance, sauf les circulaires du club, et a dû même, de temps en temps, substituer des analyses aux comptes rendus qu'il ne pouvait reproduire *in extenso.*

La période de six mois à laquelle correspond ce deuxième volume, comprend plusieurs événements intéressants : le départ de Mesdames (19 février) ; la mort de Mirabeau (2 avril) ; la fuite de Varennes (20 juin); çà et là, des pièces relatives au schisme constitutionnel et à l'attitude des évêques intrus. C'est à propos du départ des tantes du Roi que fut proposée une loi sur l'émigration, à laquelle Mirabeau s'opposa avec force : « Silence aux trente voix! » s'écria-t-il avec hauteur en s'adressant au groupe des Lameth et des Duport. Le soir, grand tumulte aux jacobins ; Mirabeau, qui depuis quelque temps ne venait plus au club, s'y rendit pour affronter l'orage. En effet, il y fut attaqué par Duport et Lameth; mais son habileté autant que son éloquence vinrent à bout de cet assaut et l'on n'osa pas prononcer contre lui l'ostracisme. On trouvera (95-113) le récit très animé de cette séance par Camille Desmoulins.

La mort de Mirabeau fut l'occasion de manifestations plus bruyantes que sincères : « On avait pris, écrivait le *Lendemain,* un médiocre intérêt à sa maladie; on afficha le désespoir sur sa mort. » Le club dé-

cida que les membres de la Société accompagneraient le convoi; qu'ils prendraient le deuil pour huit jours; que l'anniversaire de sa mort serait « à perpétuité » un jour de deuil pour les *Amis de la Constitution;* que la Société ferait exécuter un buste en marbre, au bas duquel seraient gravées les paroles de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé; enfin que ce buste serait « à perpétuité » dans la salle de ses séances (p. 288). Cette « perpétuité » ne dura guère. Le 5 décembre 1792, la Convention, convaincue de la vénalité de Mirabeau, ordonna de voiler son buste, et, quelques jours après, le peuple en pendait un en place de Grève : était-ce celui de la Convention ou celui du club des jacobins?

La fuite de Varennes fut encore l'occasion de scènes très violentes; on y verra La Fayette aussi pressé de se justifier que Mirabeau avait pu l'être lors de la fuite de Mesdames; les attaques contre Siéyes, contre La Fayette; Danton prenant la tête de ces bandes furieuses. Ailleurs, on lira les plates épîtres des évêques constitutionnels; dans le bureau du club, se trouvait Massieu, évêque de l'Oise. Une autre fois, ce sont les enfants qui ont fait leur première communion à Notre-Dame qui viennent donner au club la primeur de l'adresse qu'ils s'apprêtent à aller débiter devant l'Assemblée constituante.

Du reste, la scission de la Société est proche. Jusqu'ici, on voit encore les noms d'Alexandre Beauharnais, de Victor Broglie et de tant d'autres; mais ils vont passer au club monarchique ou des Feuillants, les idées républicaines prenant le dessus dans la Société des *Amis de la Constitution.*

On trouvera dans ce volume bien des pamphlets, même contre les jacobins, d'une lecture agréable; les comptes rendus des séances, tels que M. Aulard les emprunte au *Lendemain*, sont animés et piquants. Ils délassent de la lourde prose de M. de Robespierre. Le volume se termine par le discours de Brissot sur la question de savoir si le Roi peut être jugé; il concluait à l'affirmative (608-626).

VICTOR PIERRE.

Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration, 1773-1836. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 399 p. avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

M. Forneron, dans son *Histoire des émigrés,* et M. Imbert de Saint-Amand, dans son volume sur la duchesse de Berry, ont emprunté bien des pages aux mémoires, alors inédits, de Mme la duchesse de Gontaut. Ces fragments faisaient désirer que l'ouvrage dont ils étaient tirés fût enfin livré au public. Ce désir vient d'être satisfait.

Lorsque Mme de Gontaut mit en ordre ses souvenirs, elle avait quatre-vingts ans, et elle ne se décida à entreprendre cette tâche que

pour satisfaire aux sollicitations de sa famille. Elle n'avait nullement la pensée que ses mémoires dussent un jour être publiés. On ne peut donc lui reprocher d'avoir écrit, souvent rapidement, au courant de la plume, et de s'être complue à des détails ayant pour ses enfants une valeur dont ils devaient être quelquefois privés aux yeux d'autres lecteurs. On rencontre ces détails surtout dans les premiers chapitres, relatifs à l'émigration. Il s'y mêle toutefois des pages amusantes : les anecdotes sur Mme de Genlis (p. 10 et suiv.); sur Fulton, l'inventeur des bateaux à vapeur, qui voulait épouser Mme de Gontaut, déjà mariée, pour rendre plus facile sa rentrée en France (p. 63). Là se trouvent aussi bien des renseignements sur la famille royale en Angleterre et un touchant épisode sur la mort de Mme de Polastron (p. 98 et suiv.), assistée de l'abbé du Latil dont le rôle devait plus tard devenir si important. Arrivée à l'époque de la Restauration, Mme de Gontaut dépeint l'enthousiasme qui accueillit le retour des Bourbons. Dame d'atour de Mme la duchesse de Berry, elle fut bientôt avec eux dans une réelle intimité. Elle trace un beau portrait du duc de Berry et de la gracieuse princesse devenue sa femme (p. 152 et suiv.). La tendresse qui régnait dans ce jeune ménage fournit à Mme de Gontaut le sujet de charmants tableaux, cruellement interrompus par une mort aussi héroïque que chrétienne. Nommée gouvernante des Enfants de France, plus que jamais Mme de Gontaut est à même de nous faire connaître la vie privée de la famille royale. Elle nous dit ce que fut l'enfance si pleine de promesses de M. le duc de Bordeaux et celle de sa sœur, de « sa chère princesse, » qui devait montrer, à Parme, les vertus d'une grande souveraine. N'oublions pas d'indiquer les pages où ont été conservés les navrants souvenirs que la captivité au Temple avait laissés à Mme la duchesse d'Angoulême : souvenirs évoqués douloureusement par la Dauphine à la demande de sa nièce (p. 379). Sur les premiers temps du règne de Charles X, sur les préliminaires de la révolution de Juillet, Mme de Gontaut sera fructueusement consultée par les historiens. Elle jugeait justement et sévèrement la placide nullité du prince de Polignac (p. 317) et ne craignait point, par sa franchise, de s'attirer le mécontentement du Roi avec lequel elle avait son franc parler. Fort intéressantes sont les pages offrant le récit de ce qui se passait à la cour tandis que l'émeute devenait triomphante à Paris, sur le départ de Charles X, sur le pénible voyage, supporté avec une résignation exemplaire, qui le menait à un second exil. Mme de Gontaut accompagna les princes proscrits, heureuse de voir se développer dans M. le duc de Bordeaux un caractère et une intelligence qui frappèrent d'admiration la princesse Hélène de Mecklembourg, mariée peu après au duc d'Orléans (p. 383). Des intrigues, comme il s'en forme toujours autour des princes, fussent-ils en exil, déterminèrent Mme de Gon-

taut à revenir en France. Lorsqu'elle retourna à Goritz pour y revoir le Roi qu'elle avait tant aimé, le choléra venait de le frapper d'une mort soudaine. Mme de Gontaut s'exprime avec franchise sur les hommes et sur les choses. Elle stigmatise la duplicité du maréchal Maisons et la grossièreté de Dumont-Durville. J'ai déjà dit qu'elle ne ménageait pas le prince de Polignac, mais elle se montre plus favorable au duc de Noailles qu'on ne le fut généralement. Sans doute ce que raconte Mme de Gontaut était connu, mais imparfaitement. On savait bien ce qui s'était passé en dehors des Tuileries ou du château de Rambouillet, mais on n'avait pas pénétré dans l'intimité de la famille royale au moment de toutes ces rapides péripéties et des circonstances qui les produisirent. Deux petites rectifications : le dernier ministre de la marine sous la Restauration s'appelait non d'Haussey (p. 317), mais d'Haussez. — Mme de Gontaut rapporte que Mme la Dauphine, revenant de Vichy, s'arrêta à Mâcon, où elle sut du préfet, M. de Puymaigre, quelle agitation régnait à Paris (p. 339). Ce fut non le 25 juillet, comme le dit Mme de Gontaut, mais le 27, que le préfet de Saône-et-Loire reçut Mme la Dauphine et lui apprit la promulgation des ordonnances, mesure qu'elle ne prévoyait pas et qui lui inspira des appréhensions bientôt justifiées. (Voir *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, p. 332).

On lirait avec plaisir en tête des Mémoires de Mme de Gontaut une notice sur leur auteur, et l'on peut regretter que de courtes indications marginales ne donnent pas quelques détails biographiques sur les nombreux personnages nommés dans le texte. TH. P.

Histoire de la seconde République, faisant suite à l'histoire du règne de Louis-Philippe. Février 1848-décembre 1851, par ERNEST HAMEL. Paris, Jouvet, 1891, in-8 de IV-784 p. orné de gravures sur acier. — Prix : 10 fr.

M. Ernest Hamel ne s'est pas borné, dans sa carrière déjà longue d'écrivain, à réhabiliter la mémoire de Robespierre et de Saint-Just; il a entrepris de retracer ce qu'on est convenu d'appeler l'histoire contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à la chute du second Empire. Comme l'histoire du règne de Louis-Philippe a naturellement précédé celle de la seconde République, on peut s'étonner qu'en tête du présent volume, il ait réservé cinquante pages à un tableau d'ensemble du régime de juillet. Il y a d'autant plus lieu de le regretter que, malgré les sept cent quatre-vingt-quatre pages dont se compose cette histoire, l'auteur n'a trouvé le moyen ni d'y retracer l'insurrection de juin 1848 ni de parler des nombreuses émeutes de province en 1848, 1849 et 1851, ni de donner à bien des questions le développement auquel elles auraient eu droit.

Il semble qu'à trente ans de distance des événements qu'il rapporte, un historien aurait dû se désintéresser davantage des passions de ce temps-là. Tout le vocabulaire des journaux de 1848 à 1851 a passé dans l'ouvrage de M. Ernest Hamel, et s'il a pris pour devise : *Scribitur ad narrandum et ad probandum,* c'est qu'un esprit de parti a dicté la plupart de ces pages. Qu'il s'inspire de ses convictions républicaines, je le comprends ; ces événements sont encore trop récents pour qu'il n'y ait pas place à des divergences d'appréciation dont l'histoire de l'avenir aura à profiter ; encore faudrait-il qu'on aperçût, derrière ces convictions, un sincère amour de la vérité historique et non la réédition des pamphlets d'un autre temps.

Ainsi, qu'on accuse les royalistes et les bonapartistes d'avoir eu la main dans l'affaire du 15 mai et dans les journées de juin, il y faut d'autres preuves que celles qu'en donnait Louis Blanc dans le *Nouveau Monde,* c'est-à-dire qu'un ou deux faits isolés : M. de Fouchécourt au Marais, et Lahr, l'un des assassins du général Bréa ; il est vrai que l'auteur répète quatre fois ce dernier fait, mais c'est toujours le même. L'accusation banale contre M. de Falloux d'avoir provoqué l'insurrection de juin est encore plus absurde qu'elle n'est fausse : c'est supposer à un homme bien de la puissance, mais c'est surtout ignorer l'ensemble des événements : n'est-ce pas le gouvernement qui avait, le premier, dénoncé les ateliers nationaux ; qui, le premier, avait demandé l'enrôlement des ouvriers dans l'armée ; qui, enfin, par l'organe de Goudchaux, avait déjà stigmatisé ces troupes de fainéants que chaque parti, à commencer par celui de la République, eût voulu organiser à son profit en armée de prétoriens, jusqu'au jour où Marrast et Senard les flétrirent de leurs outrages ? Il n'est pas juste de signaler des fusillades sommaires ; le livre de M. Louis Ménard, contemporain des événements, n'était pas moins fabuleux que les racontars du *Constitutionnel.*

Je ne sais non plus sur quels documents se fonde M. Hamel pour prétendre que les insurgés de juin aient été, à cette époque, « transportés sur les plages insalubres de Cayenne. » Ils étaient à Brest, à Belle-Isle ; le général Cavaignac en gracia un grand nombre, Louis Bonaparte fit de même. Cependant, M. Hamel y tient. Page 322 : « Il y avait, dit-il, sur les plages de Cayenne des milliers de transportés, etc. » Page 431, il y revient encore. On sait pourtant que le décret de transportation, présenté par M. Senard, n'a pas été exécuté alors, et que, si quelques insurgés de juin ont été envoyés en Afrique et plus tard à Cayenne, ce n'est que postérieurement au 2 décembre 1851.

Comme je l'ai dit plus haut, M. Hamel n'a pas cru devoir raconter l'insurrection de juin. « Le cadre de son ouvrage, dit-il (p. 190), ne le lui permettait pas. » Je serais plus disposé à croire qu'il a reculé de-

vant la tâche : elle est, en effet, très difficile. Dégager d'abord le récit de toutes les erreurs qu'accumulaient les journaux du temps ; distribuer les scènes d'un combat très dispersé ; marquer les épisodes principaux ; signaler avec précision et non par des phrases vagues le chiffre des morts : d'autres l'ont tenté ; pourquoi M. Hamel s'abstient-il ? Il impute à un soldat de l'armée la mort de l'archevêque : c'est trancher un peu vite une question délicate.

M. Hamel a aussi bien peu de mesure dans les qualifications qu'il inflige aux hommes qui ne sont pas de son parti. Le rapport de M. Quentin-Bouchart, en 1848, trahissait beaucoup de légèreté : est-ce une raison pour le mettre en regard de Courtois ? M. de Montalembert est « un maître en palinodie ; » les membres de la droite « des tartuffes de modération ; » en revanche, sur toutes les questions, c'est Victor Hugo qui est loué, cité à outrance. Appeler le P. Gratry le « délateur » de M. Vacherot, c'est tristement forcer le sens de la polémique toute scientifique qui s'éleva entre l'aumônier et le directeur de l'École normale. Et, à ce propos même, pour des destitutions de professeurs, est-il décent de parler de « Terreur blanche ? »

Ce livre n'en témoigne pas moins de recherches étendues, mais dans le domaine de ce qui est déjà connu et trop connu ; il y manque de la nouveauté. Il a été écrit pour plaire à un parti : c'est à ce parti à lui réserver ses éloges.

VICTOR PIERRE.

La Guerre de 1870, par le maréchal comte DE MOLTKE, chef du grand état-major. Édition française traduite par E. JAEGLÉ, professeur à Saint-Cyr. Paris, Le Soudier, 1891, in-8 de 500 p., avec une carte. — Prix : 10 fr.

Quand au printemps de 1887 le maréchal de Moltke fut prié par son fils de rédiger ses souvenirs personnels sur la guerre de 1870, il s'y refusa tout d'abord. — « Les Mémoires, répondit-il, ne sont bons qu'à satisfaire la vanité de celui qui les écrit, et ne servent le plus souvent qu'à donner une idée fausse des grands faits historiques, le narrateur les jugeant à son point de vue personnel, qui est souvent mesquin. » Et comme son fils insistait encore : « Vous avez, répliqua-t-il, l'histoire de la campagne publiée par le grand état-major. Tout y est. » Quelques jours plus tard, cependant, le maréchal cédait à de nouvelles sollicitations, et c'est ainsi qu'il a rédigé ces pages sur la guerre franco-allemande qui, plus que des Mémoires, sont un résumé trop sommaire de la campagne de 1870. Grande donc sera la déception des gens qui chercheront dans ce livre ce que l'on eût pu espérer y trouver : des détails personnels sur la direction de la guerre, une appréciation sur la conduite des opérations, des jugements motivés sur la valeur et la conduite des chefs qui y prirent part. Sans doute, l'au-

teur n'a pu s'empêcher d'émettre çà et là une opinion où le *moi* apparaît d'une façon notoire; mais, en général, on voit qu'il a tenu à ne point tomber dans le défaut qu'il avait signalé à son fils : il a craint de dénaturer les événements en les jugeant à son point de vue personnel. D'ailleurs, il estimait que « l'amour de la patrie nous impose l'obligation de ne pas détruire certains prestiges dont les victoires ont revêtu telle ou telle personnalité. »

Le dernier ouvrage du maréchal de Moltke n'en conserve pas moins, au point de vue de l'ensemble, une valeur historique certaine, et les maximes ou les jugements trop rares que l'on y rencontre sont de ceux qu'il est bon d'étudier et de méditer. Ainsi, par exemple, bien des gens seront d'accord avec l'écrivain allemand quand, après l'avoir vu assurer que la guerre est un des fléaux immanents de l'humanité, un de ces fléaux dont les utopistes réclament en vain l'extinction, on l'entend affirmer que les constitutions monarchiques présentent des garanties plus sérieuses pour le maintien de la paix que les organisations oligarchiques. La résolution si grave, dit-il, de déclarer la guerre sera prise plus facilement par une assemblée, où la responsabilité pleine et entière des mesures votées n'incombera pas à tel ou tel de ses membres, que par un homme seul, quelque haut placé qu'il puisse être, et l'on trouvera plus souvent un chef d'État pacifique qu'une représentation nationale uniquement composée de sages.

Toute la partie historique proprement dite du livre du maréchal ne contient rien qui n'ait été déjà écrit dans la relation officielle du grand état-major prussien, et si l'on pouvait reprocher à cette première publication le manque de concision et de précision qui est le propre du génie allemand, du génie même de la langue allemande, on peut regretter que la présente ait au contraire été écrite comme un sommaire trop abrégé.

L'auteur parlant des préparatifs de guerre nous redit ce que nous savions déjà, que le plan de campagne longuement élaboré à l'avance avait été réglé dans toutes ses parties de détail et que chaque année la mobilisation de l'armée avait été remaniée à nouveau et adaptée à la situation du moment. Toutes les autorités civiles et militaires étaient tenues au courant des choses qu'il importait qu'elles sussent. De plus, les chefs d'état-major ou États du sud étaient venus à Berlin, et, dans des conversations intimes, étaient tombés d'accord sur certains points essentiels. Tout cela, nous le connaissions déjà par les révélations du livre du grand état-major, et il convient de dire au point de vue du profit que nous pouvons en faire pour l'avenir, que depuis près de dix-huit ans notre état-major général a su calquer sa conduite d'après des règles aussi prudentes, aussi prévoyantes et aussi nettement

indiquées ; chaque année, comme on sait, notre plan de mobilisation est établi à nouveau et mis en concordance avec la situation du moment, avec les formations nouvelles, de telle sorte que, sous ce rapport, nous n'avons plus rien à envier à nos adversaires.

Quant au *Plan des opérations*, le maréchal nous avoue que, tout en ayant une idée maîtresse qui était celle « d'attaquer l'ennemi *où qu'on le trouvât* et de tenir les forces massées de telle sorte qu'on pût l'attaquer en disposant de la supériorité numérique, » il n'en avait point de trop arrêté à l'avance, se réservant de prendre sur les lieux les dispositions à l'aide desquelles il devait atteindre les buts cherchés : « seule la première marche en avant jusqu'à la frontière avait été réglée dans ses moindres détails. » On est heureux d'entendre de la bouche du maréchal de Moltke la confirmation de cette vérité : que les plans d'opérations arrêtés à l'avance avec trop de rigueur sont exposés à n'être jamais exécutés et que le cours imprévu des événements les modifiera le plus souvent d'une façon radicale. Seul peut-être le génie de Napoléon put prévoir,ou plutôt entrevoir à l'avance avec la netteté de conception qui caractérisa cet esprit supérieur, les mille péripéties d'une campagne comme celle de 1805; mais aujourd'hui, même une organisation intellectuelle aussi sûre d'elle-même s'exposerait à de graves mécomptes en voulant trop concevoir à l'avance. Le chiffre énorme des effectifs mis aujourd'hui en ligne, l'ampleur démesurée des théâtres d'opérations sont ces facteurs nouveaux qui modifient profondément les détails de la stratégie tout en laissant ses grands principes immuables. Ne croyons donc pas aux plans d'opérations établis trop dans les détails : ils sont le plus souvent inexécutables. Ayons de grandes lignes, des objectifs principaux, mais ne croyons pas pouvoir les atteindre par des règles trop fixes. « Saisir nettement les modifications que les événements auront fait subir à la situation, prendre les mesures voulues pour un laps de temps relativement court et les exécuter avec toute la résolution désirable, c'est là tout ce que l'état-major général saurait faire. »

A propos de la conversion à droite de l'armée allemande autour de Metz après la bataille de Woerth, nous aurions aimé voir le maréchal de Moltke nous expliquer plus clairement l'idée qui présida à ce mouvement hasardé; mais à l'incertitude et aux contradictions de sa narration on s'aperçoit facilement que le maréchal, dix-sept ans après les événements, n'avait point trouvé encore une explication plausible à une témérité qui eut dû lui coûter cher. Quant aux batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat, leur récit n'apprendra rien de nouveau à personne : le maréchal aurait pu avouer que le 16 au soir, il fut un moment sur le point d'ordonner la retraite, il eût pu dire que le 18, à la fin de la journée, il croyait encore la bataille perdue,

tant la résistance de notre gauche avait été acharnée ; il a préféré laisser debout la légende : il eut été digne de lui et de son impartialité de rétablir la vérité.

Le maréchal de Moltke a conservé la même réserve à propos des hommes qui dirigèrent chez nous la deuxième partie de la guerre. Il dit cependant : « La direction énergique, mais *trahissant le dilettante* que M. Gambetta et un autre civil M. de Freycinet, imprimèrent à la guerre, a coûté cher à la France. Gambetta sut, avec une ténacité inébranlable et une énergie rare, armer la nation toute entière, mais il ne sut pas faire agir les troupes créées par lui, d'après un plan nettement conçu. Sans laisser le temps à leurs officiers d'en faire des troupes instruites et solides, il les envoyait durement et brutalement, sans attendre qu'elles fussent complètement armées, tenter des entreprises mal combinées, contre un ennemi dont la solide organisation devait les briser, malgré leur bravoure et leur dévouement. »

Évidemment on ne saurait demander au maréchal de Moltke de parler en termes plus exacts et plus impartiaux de la deuxième partie de la guerre. Cette résistance à outrance, même mal conduite, gênée souvent par l'incapacité de ceux qui s'étaient donné la tâche de la diriger, eut quelque chose d'imprévu, d'inattendu, qui dérouta un moment l'esprit méthodique de nos ennemis. Le maréchal a la franchise de reconnaître que notre obstination l'embarrassa : « Quoi qu'il en soit, écrit-il à propos de la guerre en province, les hommes placés à la tête de l'armée allemande allaient avoir à vaincre de grandes difficultés. »

L'affaire de Metz, les négociations relatives à la capitulation, le rôle que joua dans toute cette partie de la guerre le maréchal Bazaine, ne sont traités qu'au point de vue strictement militaire : le maréchal de Moltke n'a voulu souffler mot des choses infiniment curieuses qu'il eût pu divulguer sous ce rapport. Aura-t-on jamais le mot de cette énigne indéchiffrable ? Les deux acteurs principaux ont désormais rendu leurs comptes à Dieu : lui seul, sans doute, saura jamais la vérité sur ce point obscur de notre histoire.

En somme, tout en gardant la valeur historique que nous avons déjà signalée, tout en étant encore intéressant et utile à étudier, le dernier ouvrage du maréchal de Moltke n'aura point la portée d'une œuvre neuve et originale. On était en droit d'attendre autre chose du chef du grand état-major prussien écrivant lui-même l'histoire de la guerre franco-allemande. On gardera cependant de la lecture de ce livre une pensée qui n'est pas sans consolation. A voir les efforts que dut faire pour nous vaincre en 1870 l'armée allemande admirablement préparée, fortement commandée, munie d'un matériel de guerre extrêmement perfectionné et supérieur au nôtre, on arrive à la convic-

tion qu'avec une préparation identique, un matériel perfectionné au même degré, des états-majors connaissant mieux leur service, nous aurions repoussé très probablement les attaques de nos ennemis. Il semble donc qu'aujourd'hui où la France est heureusement dans les conditions que nous venons de dire, elle peut envisager la lutte de demain avec une confiance qui n'est point de la présomption. Ce sera véritablement la conclusion à tirer de l'étude attentive de l'*Histoire de la guerre de 1870* par le maréchal de Moltke. Comme nous le disions tout à l'heure, cette conclusion est assez consolante pour que nous la signalions. ARTHUR DE GANNIERS.

Geschichte der deutschen Volkes und seiner Kultur *zur Zeit der karolingischen und sächsischen Könige,* von HEINRICH GERDES. Leipzig, Duncker et Humblot, 1891, in-8 de XVI-708 p. — Prix : 16 fr. 25.

Ce volume est le premier d'un ouvrage qui doit en comprendre encore deux autres. L'objet que s'est proposé l'auteur a été de retracer l'histoire du peuple et de la civilisation de l'Allemagne depuis le traité de Verdun jusqu'au grand interrègne. Des recherches pour un travail sur les élections épiscopales pendant cette période ont forcé M. Gerdes à consulter beaucoup de documents, qui, ne fournissant que peu de données à l'histoire générale, ont coutume d'être négligés par les historiens, et cette lecture lui a donné la conviction que ces récits (vies de saints et autres) étaient une source abondante de renseignements sur la vie privée, les mœurs et les coutumes du peuple allemand. Ce sont ces documents qu'il a utilisés pour la composition de l'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs. Cette histoire de la civilisation, de la vie intime de la nation germanique n'est, dans la pensée de l'auteur, que le complément, l'éclaircissement de l'histoire politique, de l'histoire de la vie extérieure. Cette dernière, fondée surtout sur les récits plus ou moins secs des chroniqueurs, ne nous fait guère connaître que la suite des événements ; elle ne nous fait pas entrer en communication intime avec le peuple, ni vivre de sa vie ; c'est cette lacune qu'a voulu combler M. Gerdes ; le dessein était louable, l'exécution en est généralement bonne et heureuse.

Ce premier volume comprend deux parties, presque égales. L'une rappelle à la mémoire des lecteurs, dans un récit assez vif en même temps que complet, le développement des faits politiques sous les rois de la race de Charlemagne et sous les princes de la maison de Saxe. Trois cent trente pages sont consacrées à cette narration, pour laquelle l'auteur reconnaît lui-même n'avoir guère ajouté aux travaux de ses devanciers qui lui ont servi de guide.

La seconde partie, qui comprend les trois cent soixante dix-huit autres

pages, forme le tableau de l'histoire de la civilisation. C'est la partie la plus neuve et aussi la plus intéressante du volume. Les renseignements sont abondants, bien choisis et groupés dans un ordre qui nous semble excellent. Il y a quatre grandes divisions. Dans la première (le pays et ses habitants), M. Gerdes traite tour à tour des conditions physiques et climatériques de l'Allemagne, de la population et de son groupement, des rapports économiques, de l'état des personnes, des habitudes de la vie commune. La deuxième division, consacrée à l'État, nous fait connaître le royaume et ses divisions, la situation du Roi, les organes du gouvernement, l'organisation de l'armée et de la justice. Dans la troisième division, sous ce titre : l'Église, l'auteur a réuni une masse de documents sur l'Église séculière et régulière, les richesses de l'Église, son organisation extérieure, le rôle du haut et du bas clergé, les synodes, les rapports du clergé allemand avec la Papauté, le rôle des couvents, l'importance et l'organisation de la vie monastique, les réformes qu'elle subit, le développement de l'ascétisme, l'exercice de la charité, les croyances et les cérémonies religieuses ; il a terminé cette partie de son travail par un aperçu de l'état des mœurs. Enfin la quatrième division comprend ce qui a trait à la vie intellectuelle : l'on y trouve de curieuses recherches sur l'enseignement dans les écoles, sur la connaissance de la langue grecque, sur l'étude des anciens classiques, sur la formation des laïques; on y trouve aussi l'exposé de l'histoire de la littérature latine et germanique pendant ces deux siècles.

On le voit par cette simple énumération, c'est là un livre fort intéressant, et nous ajouterons un livre excellent. A beaucoup d'érudition, M. Gerdes joint une bonne méthode, de la clarté dans l'exposition et de la solidité dans le jugement. Cependant il se laisse entraîner parfois à certaines exagérations. C'est ainsi qu'il est absolument faux, — il n'en allègue d'ailleurs pas la moindre preuve, — que l'Église ait considéré le mariage comme un péché, et que ses prescriptions en cette matière aient presque été l'équivalent d'une défense : « *Sah die Ehe als Sünde an und gestattete sie nur in dem Bewusstsein, eigentlich etwas Unrechtes zu dulden ;... für das eheliche Leben machte die Kirche so zahlreiche Vorschriften dass sie fast einem Eheverbote gleichkamen,* » p. 612-613). Il suffira de rappeler ici l'exemple de l'illustre Raban Maur, dans son commentaire de la Genèse, s'élevant avec force contre une telle théorie, qui ferait un péché d'une union établie par l'ordre de la divine Providence. M. Gerdes a pris l'exception pour la règle et l'opinion de quelques esprits malades pour celle de l'Église d'Allemagne tout entière. J'avoue n'être pas aussi convaincu que notre auteur de la supériorité morale de l'Allemand à cette époque sur les races latines. Tout en reconnaissant chez ses compatriotes une cer-

tion qu'avec une préparation identique, un matériel perfectionné au même degré, des états-majors connaissant mieux leur service, nous aurions repoussé très probablement les attaques de nos ennemis. Il semble donc qu'aujourd'hui où la France est heureusement dans les conditions que nous venons de dire, elle peut envisager la lutte de demain avec une confiance qui n'est point de la présomption. Ce sera véritablement la conclusion à tirer de l'étude attentive de l'*Histoire de la guerre de 1870* par le maréchal de Moltke. Comme nous le disions tout à l'heure, cette conclusion est assez consolante pour que nous la signalions. ARTHUR DE GANNIERS.

Geschichte der deutschen Volkes und seiner Kultur *zur Zeit der karolingischen und sächsischen Könige,* von HEINRICH GERDES. Leipzig, Duncker et Humblot, 1891, in-8 de XVI-708 p. — Prix : 16 fr. 25.

Ce volume est le premier d'un ouvrage qui doit en comprendre encore deux autres. L'objet que s'est proposé l'auteur a été de retracer l'histoire du peuple et de la civilisation de l'Allemagne depuis le traité de Verdun jusqu'au grand interrègne. Des recherches pour un travail sur les élections épiscopales pendant cette période ont forcé M. Gerdes à consulter beaucoup de documents, qui, ne fournissant que peu de données à l'histoire générale, ont coutume d'être négligés par les historiens, et cette lecture lui a donné la conviction que ces récits (vies de saints et autres) étaient une source abondante de renseignements sur la vie privée, les mœurs et les coutumes du peuple allemand. Ce sont ces documents qu'il a utilisés pour la composition de l'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs. Cette histoire de la civilisation, de la vie intime de la nation germanique n'est, dans la pensée de l'auteur, que le complément, l'éclaircissement de l'histoire politique, de l'histoire de la vie extérieure. Cette dernière, fondée surtout sur les récits plus ou moins secs des chroniqueurs, ne nous fait guère connaître que la suite des événements ; elle ne nous fait pas entrer en communication intime avec le peuple, ni vivre de sa vie ; c'est cette lacune qu'a voulu combler M. Gerdes ; le dessein était louable, l'exécution en est généralement bonne et heureuse.

Ce premier volume comprend deux parties, presque égales. L'une rappelle à la mémoire des lecteurs, dans un récit assez vif en même temps que complet, le développement des faits politiques sous les rois de la race de Charlemagne et sous les princes de la maison de Saxe. Trois cent trente pages sont consacrées à cette narration, pour laquelle l'auteur reconnaît lui-même n'avoir guère ajouté aux travaux de ses devanciers qui lui ont servi de guide.

La seconde partie, qui comprend les trois cent soixante dix-huit autres

pages, forme le tableau de l'histoire de la civilisation. C'est la partie la plus neuve et aussi la plus intéressante du volume. Les renseignements sont abondants, bien choisis et groupés dans un ordre qui nous semble excellent. Il y a quatre grandes divisions. Dans la première (le pays et ses habitants), M. Gerdes traite tour à tour des conditions physiques et climatériques de l'Allemagne, de la population et de son groupement, des rapports économiques, de l'état des personnes, des habitudes de la vie commune. La deuxième division, consacrée à l'État, nous fait connaître le royaume et ses divisions, la situation du Roi, les organes du gouvernement, l'organisation de l'armée et de la justice. Dans la troisième division, sous ce titre : l'Église, l'auteur a réuni une masse de documents sur l'Église séculière et régulière, les richesses de l'Église, son organisation extérieure, le rôle du haut et du bas clergé, les synodes, les rapports du clergé allemand avec la Papauté, le rôle des couvents, l'importance et l'organisation de la vie monastique, les réformes qu'elle subit, le développement de l'ascétisme, l'exercice de la charité, les croyances et les cérémonies religieuses ; il a terminé cette partie de son travail par un aperçu de l'état des mœurs. Enfin la quatrième division comprend ce qui a trait à la vie intellectuelle : l'on y trouve de curieuses recherches sur l'enseignement dans les écoles, sur la connaissance de la langue grecque, sur l'étude des anciens classiques, sur la formation des laïques; on y trouve aussi l'exposé de l'histoire de la littérature latine et germanique pendant ces deux siècles.

On le voit par cette simple énumération, c'est là un livre fort intéressant, et nous ajouterons un livre excellent. A beaucoup d'érudition, M. Gerdes joint une bonne méthode, de la clarté dans l'exposition et de la solidité dans le jugement. Cependant il se laisse entraîner parfois à certaines exagérations. C'est ainsi qu'il est absolument faux, — il n'en allègue d'ailleurs pas la moindre preuve, — que l'Église ait considéré le mariage comme un péché, et que ses prescriptions en cette matière aient presque été l'équivalent d'une défense : « *Sah die Ehe als Sünde an und gestattete sie nur in dem Bewusstsein, eigentlich etwas Unrechtes zu dulden ;... für das eheliche Leben machte die Kirche so zahlreiche Vorschriften dass sie fast einem Eheverbote gleichkamen,* » p. 612-613). Il suffira de rappeler ici l'exemple de l'illustre Raban Maur, dans son commentaire de la Genèse, s'élevant avec force contre une telle théorie, qui ferait un péché d'une union établie par l'ordre de la divine Providence. M. Gerdes a pris l'exception pour la règle et l'opinion de quelques esprits malades pour celle de l'Église d'Allemagne tout entière. J'avoue n'être pas aussi convaincu que notre auteur de la supériorité morale de l'Allemand à cette époque sur les races latines. Tout en reconnaissant chez ses compatriotes une cer-

taine brutalité, M. Gerdes proclame qu'ils valaient bien mieux que les habitants de France et d'Italie; et même il a remarqué que les fautes contre la morale se rencontrent surtout dans les provinces du royaume où, comme en Lorraine, se faisait sentir l'influence romaine. Comme tous les hommes, M. Gerdes est besacier, et il connaît mieux la poche de devant que celle de derrière. Cela soit dit sans préjudice des éloges mérités que nous avons donnés à cet excellent ouvrage.

E.-G. Ledos.

Geschichte des Verkehrswesen am Mittelrhein *von den ältesten Zeiten bis zum Ausgang des achtzehnten Jahrhunderts* nach den Quellen bearbeitet von Franz H. Quetsch, mit 42 Abbildungen. Freiburg im Breisgau, Herder, 1891, in-8 de ix-416-ix p. — Prix : 8 fr. 75.

C'est l'histoire du commerce sur le Rhin allemand proprement dit que M. Quetsch s'est proposé de nous raconter. Le sujet était fort intéressant; le Rhin a toujours été une des artères les plus importantes de l'Allemagne et le commerce s'y est naturellement développé de bonne heure. Les huit chapitres de l'ouvrage allemand sont consacrés à l'étude successive : 1° des origines du commerce et des voies terrestres et fluviales; 2° des ponts et passages; 3° des moyens de transports par les voies terrestres; 4° de la navigation; 5° du service des messages; 6° des postes; 7° du commerce proprement dit; 8° enfin des monnaies et des douanes. L'ouvrage témoigne chez son auteur de beaucoup d'érudition et apporte sur bien des points des renseignements utiles et curieux: mais, sans entrer dans des chicanes de détail, l'on peut faire à l'auteur des critiques sur le plan de son travail. Nous avons plutôt là les matériaux d'une histoire du commerce que cette histoire elle-même.

C'est une série de monographies bien faites, mais qui se suivent dans un ordre dont on n'aperçoit pas la raison. Il nous semble qu'il eût été préférable d'étudier cette question dans ses divisions historiques et de grouper dans chaque période les renseignements épars dans ces chapitres par matières. Il eût fallu indiquer les conditions naturelles du pays; le genre de commerce qui pouvait tout d'abord y être créé; les obstacles qui s'y opposaient et les faits qui le favorisaient; puis montrer comment le commerce se développa en surmontant les obstacles, l'importance et l'extension qu'il prit peu à peu et suivre à travers les siècles les phases de cette histoire. Même, si l'on adoptait une division par tranches, comme l'a fait M. Quetsch, il eût fallu à la fin un tableau résumé dégageant ces faits généraux, rétablissant le rapport des choses étudiées successivement, retraçant l'histoire du commerce dans son ensemble.

L'auteur a donné sur l'origine des postes en Allemagne, sur l'orga-

nisation et le fonctionnement de ce service des indications fort intéressantes; il a fait ressortir le rôle considérable joué par l'archevêque de Mayence dans l'établissement de cette institution; mais les pages consacrées à cet objet ne sont-elles pas un peu longues et ici un peu hors de propos? Le titre de protecteur qu'a eu l'Électeur de Mayence n'autorise pas d'aussi longs détails sur l'histoire générale des postes dans un livre consacré au commerce dans une contrée particulière. Il est donc à souhaiter qu'une main habile dresse l'édifice dont M. Quetsch a rassemblé avec patience les matériaux. E.-G. LEDOS.

Marin et jésuite. Vie et voyages de François de Plas, ancien capitaine de vaisseau, prêtre de la Compagnie de Jésus, par le R. P. MERCIER. Paris, Retaux-Bray, s. d., 2 vol. in-8 de XIV-511 et 500 p., ornés de 2 portraits. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage est le second que le R. P. Mercier consacre à la mémoire du R. P. de Plas; le premier, dont nous avons rendu compte ici, était intitulé : *Campagne du Cassini dans les mers de Chine (1851-1854)*; sa lecture se recommande tout spécialement à ceux qui seraient curieux de se rendre compte des troubles qui, aujourd'hui comme alors, feront de nombreuses victimes dans les chrétientés établies en Chine. François de Plas eut dans la marine, sinon une brillante carrière, du moins une carrière respectée de tous : son caractère droit et son énergie bienveillante commandaient l'estime et l'affection. Son extrême modestie l'empêcha, d'ailleurs, de dépasser le grade de capitaine de vaisseau; il ne sut jamais solliciter une faveur et ne dut son avancement qu'à l'absolue correction de ses services. La première partie de sa vie s'écoula dans une grande indifférence religieuse; mais, en 1844, il eut la bonne fortune de rencontrer un saint homme, le capitaine de frégate Marceau, qui exerça sur sa vie une influence capitale; dès lors, il entrevit la vérité, et, depuis cette heure providentielle, il fit d'incessants progrès dans la voie de la piété. Ce fut en 1869, sur le point d'être mis à la retraite, qu'il embrassa définitivement la vie religieuse et fit choix de la Société de Jésus, cette vaillante avant-garde de l'armée catholique. L'exemple de son ancien lieutenant, le R. P. Clerc, martyr de la Commune, contribua beaucoup à cette détermination. Mais, avant même d'avoir fait ce pas décisif, il avait commencé un véritable apostolat parmi ses compagnons d'armes; marin et jésuite, il procura de nombreuses conversions. Le R. P. Mercier, qui fut témoin de ses œuvres d'édification à la résidence de Brest, se servant du journal tenu régulièrement par François de Plas, a voulu proposer cette belle vie en exemple aux jeunes gens et aux désabusés du monde : elle montrera aux premiers

comment, en remplissant ses devoirs professionnels avec exactitude, et en affichant hautement ses croyances, on force le respect général ; aux autres, elle indiquera le port du salut, où l'on trouve le calme et la sérénité de l'âme, en même temps que le parfait contentement de soi-même. Tous trouveront dans ces deux volumes une lecture pleine d'intérêt et de consolation, et, ce qui ne gâtera pas leur plaisir, ils apprécieront le style toujours élégant et élevé de l'auteur. Peu de biographies chrétiennes, malheureusement, sont aussi bien conçues et aussi bien écrites. COMTE DE BIZEMONT.

Otto Heinrich von Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker. *Le Père de famille — Der deutsche Hausvater*. Beitrag zu einer Geschichte des bürgerlichen Schauspiels, von CÄSAR FLAISCHEN. Stuttgart, Göschen, 1890, in-8 de VI-163 p. — Prix : 5 fr.

Le Père de famille, de Diderot, traduit d'abord par Lessing, puis adapté à la scène allemande par Schröder, fut presque aussitôt imité plus librement par un certain Otto Heinrich von Gemmingen. La comédie bourgeoise de celui-ci, intitulée : *Der deutsche Hausvater*, obtint un succès de quelque durée : elle eut de nombreuses éditions, fit partie du répertoire de plusieurs troupes, et fut imitée à son tour. Elle fut pourtant éclipsée par les productions d'Iffland et de Kotzebue, et tomba définitivement dans un si profond oubli que les histoires de la littérature allemande ne font même plus mention ni d'elle, ni de son auteur. On peut dire que Gemmingen fut enterré vivant : l'édition de son *Hausvater* datée de 1831, le dit mort depuis 1800. Il était, en effet, à cette époque, et depuis longtemps, mort pour le théâtre, mais après s'être métamorphosé en personnage politique, il vivait alors, et vécut jusqu'en 1836, tranquillement retiré sur ses terres. Pour comble d'imbroglio, les contemporains le confondirent avec son père qui portait les mêmes prénoms. M. Flaischen rétablit un peu d'ordre dans la biographie de cet oublié, analyse le *Hausvater*, recherche ses origines, indique ses éditions et leurs variantes, résume les critiques, etc. Et les imitations du drame sont analysées à leur tour. En guise d'introduction et avant de s'occuper de Gemmingen, l'auteur traite avec le même soin Diderot et son *Père de famille*. C'est un travail rapide, clair, consciencieux, parfaitement ordonné et qui semble épuiser le sujet. Il ne lui manque pour être complet que le principal, une réédition critique du *Hausvater*. Mais peut-être ne mérite-t-il pas ce suprême honneur. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Mozart auf der Reise nach Prag, von ÉDOUARD MÖRIKE. 3e édit. Stuttgart, Göschen, 1890, in-16 de 105 p. — Prix : 3 fr. 15.

Édouard Mörike est considéré comme le dernier poète de la pléiade

souabe. Né au commencement du siècle, il est mort il y a une quinzaine d'années. La critique allemande n'ayant pu encore se mettre d'accord sur son mérite, chaleureusement prôné par les uns, fort discuté par les autres, nous sommes assuré de n'être pas seuls de notre avis, quelque jugement que nous portions. « Pendant l'automne de l'année 1787, ainsi débute la nouvelle, Mozart entreprit avec sa femme un voyage à Prague pour y faire représenter son *Don Juan.* » A un relai, Mozart ayant, en flânant, cueilli une orange dans un parc, est traîné par le jardinier devant le noble châtelain. Celui-ci marie justement sa fille à ce moment : Mozart, reconnu, se trouve être, avec l'oranger, le plus bel ornement de la noce. L'historiette est gaiement contée, et le caractère du musicien, vif, mobile, enthousiaste et jovial, est rendu avec autant de vérité que de charme. Cette nouvelle n'est au fond, que le cadre d'une petite biographie de Mozart. La légende de l'oranger n'est pas aussi heureusement imaginée et se ressent des origines romantiques de l'auteur. Que Mme de Sévigné ait cueilli des branches d'oranger en fleurs sur la terrasse de Trianon pour les offrir à ses amis, cela peut paraître, en France, un peu invraisemblable; et que cette bouture, plantée à tout hasard (auf das Geratewohl) ait repris sans plus de façons, cela n'aurait pas moins étonné les jardiniers du grand Roi. Comme impression et comme cartonnage, ce petit volume est très élégant. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Les Ministres des finances de la Russie (1802-1890), par C. SKALKOVSKY, trad. du russe par DE NEVSKY. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de 325 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume forme la dernière partie de l'ouvrage publié l'an dernier sous le titre : *Nos hommes d'État.* Son auteur, M. Skalkovsky, aujourd'hui directeur d'un des départements au ministère des domaines de l'Etat, connaît à fond son sujet, et il le traite de main de maître. Il fait peu de considérations personnelles, évite de longs commentaires et se borne à donner une série de portraits et à esquisser rapidement les divers systèmes financiers adoptés en Russie depuis 1802 jusqu'à 1890. Parfois cependant il entre dans quelques détails, qui, sans ajouter rien au sujet principal, sont intéressants par eux-mêmes : telles sont, par exemple, les remarques sur les diverses phases du développement économique, les observations sur la fabrication de la monnaie de billon, etc.

Dans ses esquisses biographiques M. Skalkovsky se montre assez impartial, en ayant toujours soin d'indiquer l'opinion des contemporains sur le personnage dont il s'agit. Il glisse sur les ministres incapables et peu faits pour une si haute fonction, mais il n'omet pas de

faire ressortir, combien était onéreux l'héritage légué par eux à des successeurs qui tenaient le portefeuille durant plus d'un demi-siècle, et agissaient avec énergie et prévoyance, doués qu'ils étaient d'aptitudes hors ligne, et d'un caractère fortement trempé. De ce nombre sont les comtes Cancrine et Reutern, MM. Abaza, Boungué et Vychnégradsky.

L'auteur a bien raison de dire que les aptitudes personnelles d'un ministre ne suffisent pas pour augmenter la prospérité du pays ; qu'elle dépend aussi d'autres facteurs, tels que les événements politiques et surtout l'état de la récolte — chose particulièrement importante dans un pays agricole comme la Russie.

M. Skalkovsky s'arrête davantage sur l'administration de M. Vychnégradsky, ministre actuel. Il étudie une à une toutes ses réformes, basées sur ce principe : la Russie aux Russes; il passe en revue les changements faits dans le domaine de l'industrie russe et traite des questions financières proprement dites. Soulevant la question du rapprochement de la Russie et de la France sur ce dernier terrain, il rend hommage aux financiers français qui ont réussi à faire monter les valeurs russes en France, en dépit des intrigues de la Bourse de Berlin. Le portrait de M. Vychnégradsky, tracé par l'auteur, le montre tel qu'il est en réalité et que le connaît tout le monde pétersbourgeois. C'est un homme doué d'un esprit vif, souple, prévoyant; dont la fermeté et l'âpreté au travail sont vraiment étonnantes; un grand sens pratique s'unit en lui à une instruction solide et vaste. Les quatre années de son ministère ont révélé en lui un homme d'État, que ses aptitudes et sa connaissance solide de la Russie annonçaient d'avance. C'était aussi un professeur de rare mérite. Dans ses conférences, il était toujours intéressant, neuf et d'une éloquence entraînante. Il a beaucoup d'ennemis, ce qui n'a rien de surprenant; ils ont formulé bien des accusations contre son système et ses actes; mais leurs griefs fussent-ils fondés, les rares qualités de M. Vychnégradsky n'en restent pas moins incontestables. P. S.

Histoire du patriarcat arménien catholique, par le R. P. Donat Vernier, de la Compagnie de Jésus. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, in-8 de 343 p., avec grav. — Prix : 6 fr.

Il est peu d'Églises dont les destinées ont été si éprouvées et si instables que celle de l'Arménie. Catholique dès son berceau, elle s'était laissée, dans la suite des temps, entraîner par le schisme grec en dehors de l'unité. L'historique de ces défaillances et de ces retours fait le sujet du présent ouvrage, écrit dans un esprit de conciliation et d'amour fraternel, dont l'auteur se sent animé envers ce pays où il a passé cinq ans en qualité de missionnaire et qu'il a eu le temps d'étudier de près.

Avant de donner l'aperçu historique du patriarcat, le R. P. Vernier expose la doctrine catholique touchant la suprématie des Papes ainsi que les origines de l'institution patriarcale, et esquisse un tableau général de l'Arménie ; entrant ensuite en matière, il retrace l'histoire de l'établissement du catholicisme en Arménie, les débuts apostoliques de saint Grégoire l'Illuminateur, dont le nom est inséparablement lié à la conversion de son pays, et il discute longuement le voyage de ce saint à Rome auprès du pape saint Sylvestre qui l'a établi patriarche. Ce voyage a été révoqué en doute par plus d'un écrivain ; notre auteur leur oppose des témoignages irrécusables et conclut que saint Grégoire est allé à Rome vers l'an 311 de l'ère chrétienne. De retour dans son pays, Grégoire gouverna la jeune Église pendant un quart de siècle (311-337).

On comprend que l'histoire des patriarches au nombre de soixante-quinze, comprise dans deux cents et quelques pages, devait être assez restreinte; aussi se compose-t-elle d'une série de notices biographiques généralement peu étendues, sauf quelques-unes. Elle va jusqu'à nos jours ou plutôt jusqu'à la mort du patriarche Hassoun, à qui a succédé, en 1881, Mgr Azarian, assis actuellement sur la chaire de saint Grégoire l'Illuminateur. Sa Sainteté Léon XIII a donné un nouveau gage de l'intérêt qu'il porte aux Arméniens en leur envoyant les religieux de la Compagnie de Jésus, ainsi que ceux de l'ordre de Saint-Dominique. Les jésuites ont aujourd'hui six résidences dans l'Asie Mineure : à Marsivan, à Amasie, à Tokat, à Sivas, à Césarée et à Adana. Les dominicains sont établis à Van, dans la Grande Arménie, Malatia et Kharpout.

Dans l'épilogue, nous trouvons la belle encyclique de Léon XIII adressée aux Arméniens, en date du 25 juillet 1888, pour les engager à vivre en paix et ne former qu'une famille de frères unis entre eux par les liens de la charité et au Saint-Siège par la soumission filiale. Cette lettre qui ne respire que l'amour et le zèle apostolique donna lieu à une protestation violente de la part de l'évêque arménien de Smyrne, nommé Mouradian, qui y renouvelle les vieilles objections des Photiens contre le Saint-Siège. Le livre du R. P. Vernier sert de réponse éloquente à la lettre de Mgr Mouradian ; et il est bien propre à raviver dans les catholiques de l'Arménie leur attachement envers l'Église mère et à leur inspirer l'amour de l'union et de la concorde mutuelle, si bien exprimée par cette devise du livre dont il s'agit : Qu'il est beau et qu'il est doux de voir des frères vivre ensemble dans l'union ! (Ps. 132, v. 1). M. J.

L'Espagne après la paix d'Utrecht (1713-1715), par le marquis DE COURCY. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8° de III-439 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est la suite d'un précédent ouvrage du même auteur intitulé : *Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France.* Il n'embrasse que deux années, mais dans ce cadre en apparence restreint les événements se pressent, les intrigues et les péripéties de la cour d'Espagne abondent, se succèdent. L'auteur va des traités d'Utrecht et de Rastadt jusqu'à la mort de Louis XIV. Deux périodes se partagent l'intérêt des récits : l'une est française, l'autre italienne. Dans la première, c'est la dictature de Mme des Ursins, qui domine le faible et mobile Philippe V par la reine Louise-Marie vivement aimée de l'Espagne; dans la seconde, la fière Élisabeth Farnèse, nièce du duc de Parme, maîtrise à son tour le monarque, renverse l'œuvre de la camarera-mayor et s'efforce d'ouvrir à la cupidité du prince et à la sienne de larges horizons du côté de la France.

Mme des Ursins, esprit supérieur et d'une rare aptitude aux affaires, avait rendu à Philippe d'importants services. Deux fois, par son énergie, par son patriotisme espagnol et français, elle avait sauvé le trône de Philippe; mais quand la royauté du petit-fils de Louis XIV parut affermie, elle déploya tout ce qu'il y avait dans sa nature hautaine d'ambition insatiable et de prétentions à l'omnipotence. Le roi de France l'avait envoyée en mission au-delà des Pyrénées, son orgueil abusa d'une si haute confiance. A l'aide d'Orry, sa créature, fort habile en matière de finances et qui, à ce titre, avait obtenu la bienveillance de Louis XIV, mais absolument dénué de scrupules, rude et insolent, coupable de méfaits qui, au dire de l'éminent et honorable Torcy, « méritaient la corde, » elle entreprit follement de bouleverser le royaume par des réformes précipitées ou subversives, de briser les barrières qui retenaient sa tyrannie; elle voulut faire une monarchie absolue, concentrée, et devint odieuse aux Espagnols par sa guerre acharnée à leurs mœurs et à leurs institutions. C'est ainsi qu'en suscitant le pamphlet de Macanaz, procureur syndic du Conseil de Castille, contre l'Inquisition « âme de l'Espagne, » pamphlet condamné par le Pape comme entaché d'hérésie; qu'en prodiguant ses rigueurs impitoyables à quiconque essayait d'entraver son despotisme, elle préparait la catastrophe de sa chute. Ses luttes incessantes sont dramatiquement décrites par M. de Courcy. Il fallut rappeler l'ambassadeur Brancas qui la combattait toujours avec l'intempérance de sa parole et de son humeur, maintenir Orry, devenu, à force d'audace, contrôleur général de tous les actes publics, et puissant dans tous les *dispachos.* Louis XIV, malgré la sagesse et la fermeté de ses lettres justement appréciées par l'auteur, ne parvenait pas à faire entrer la modération,

la prudence et la justice dans la direction politique et administrative de l'Espagne; non pas qu'il manquât de vigueur, mais il tenait singulièrement à conserver l'union et la paix dans la famille royale. Mme des Ursins continuait de marcher dans sa triste voie; elle exilait ou faisait exiler la Reine douairière, femme de Charles II, le respectable et populaire Ronquillo, président du Conseil de Castille, le grand inquisiteur Giudice qui l'avait loyalement servie. Elle fit bien d'autres victimes, en même temps que pour avoir une principauté souveraine, elle implorait l'Empereur, le pire ennemi de la France, et risquait de compromettre le succès des plus importantes négociations (p. 368). Le tribunal de la nonciature qui « enrichissait » le Saint-Siège, dit l'auteur inexactement, fut supprimé. Grâce à tant d'arbitraire, la domination française, d'abord acceptée, fut l'objet des plus ardentes récriminations.

Mais voici venir la seconde période. Mme des Ursins, après la mort de la reine Louise-Marie, fit choisir pour lui succéder celle qui devait la chasser de l'Espagne, l'altière Élisabeth Farnèse.

Je ne m'attarderai pas à décrire le long voyage de la nouvelle Reine, minutieusement raconté par M. de Courcy. J'arrive tout de suite au coup d'État de Jadraque. Il y eut là, dans l'entrevue d'Élisabeth et de Mme des Ursins, une scène orageuse. L'auteur donne tous les torts à la reine. La vérité est, à mon sens, que la princesse, dont une lettre gracieuse avait été, quelques jours auparavant, adressée à la camarera-mayor, fut blessée dans sa dignité de souveraine par les remontrances autoritaires de Mme des Ursins, et qu'alors n'écoutant que l'impétuosité de son aversion, elle l'exila sur-le-champ et brutalement, dénuée de tout, dans une saison rigoureuse. Au reste, avec sa rivale, nul accord n'était possible.

Son arrivée à Madrid inaugura dans les affaires une ère nouvelle. Naturellement Orry dut partir; Giudice, qui avait flétri courageusement, peut-être avec trop d'audace, l'écrit de Macanaz, rentra triomphant et subit l'influence désordonnée d'Alberoni. Élisabeth, malgré ses grandes qualités et sa religion profonde, donna malheureusement son appui et sa confiance à la coterie italienne, détestée de l'Espagne. Survint la mort de Louis XIV. Il avait été le frein des prétentions persistantes de Philippe à la régence et au trône de France en dépit des traités d'Utrecht et de Rastadt; quand il disparut, les intrigues ambitieuses de la cour de Madrid eurent libre carrière et faillirent mettre en feu la France et l'Europe.

Dans son étude pleine d'intérêt, M. de Courcy a introduit un courant de lettres des principaux personnages de France et d'Espagne le plus en vue; il les a prises dans les archives de Simancas et surtout dans les archives françaises du ministère des affaires étrangères. De temps en temps les sources sont indiquées, elles devraient l'être tou-

jours. Quant à l'esprit du volume, il faut faire la part du blâme et celle de l'éloge.

L'habile historien est sympathique à ce qu'il appelle la générosité de Voltaire en deux célèbres procès, et il estime que la philosophie, celle du XVIIIe siècle, a « éclairé » la France. Il juge le cardinal Giudice vindicatif, comme inquisiteur et comme prêtre. Il approuve sans preuves la suppression du tribunal de la nonciature, et, à propos du conflit entre le duc de Parme et le Saint-Siège il dénonce, également sans motifs, l'usurpation du Pape. A l'occasion du pamphlet de Macanaz, il fait une sortie virulente contre l'Inquisition. Évidemment, il n'est pas impartial sur cette question délicate et complexe, si embrouillée et envenimée par les sectaires : il dépasse en exagérations Llorente, historien peu sûr, comme on sait, et il impute à l'Église la consécration des caractères essentiels de l'Inquisition, sans distinguer les temps ni les lieux, sans citer aucun texte ni rappeler que Rome protesta souvent contre les excès et les abus de l'Inquisition espagnole, plus politique que religieuse. Il va même jusqu'à comparer, à certains points de vue, l'inquisiteur au jacobin, « l'un et l'autre ont tué l'individu pour sauver le dogme. » (p. 113.) Toutefois, à la page suivante, il dit en se corrigeant : « L'inquisiteur ne condamne pas lui-même ses victimes à la peine suprême, il les recommande toujours à l'indulgence du juge civil qui formule la dernière sentence. » En politique et en administration, l'auteur est à peu près constamment pour Mme des Ursins contre les opposants ; il est impitoyable pour celle qu'il nomme la « Parmesane, » et dans une note il appelle Mme de Maintenon la « favorite » de Louis XIV, lorsqu'elle se permet de critiquer la camarera-mayor et Orry, son arrogant valet. Néanmoins, quand celle-ci s'est éteinte à Rome, asile des grandeurs déchues, il l'exécute, aux pages 367 et 368, avec une franchise des plus louables. C'est un retour, tardif il est vrai, mais singulièrement énergique, à la vérité de l'histoire.

D'autre part, ce volume a des qualités qu'on ne saurait oublier sans injustice. Les notes sont nombreuses et pour la plupart instructives. Si les caractères de ceux qui occupent la scène sont souvent trop loués ou censurés, il y a cependant toujours une part de vérité dans les jugements : Louis XIV, Philippe, Orry, et beaucoup d'autres sont appréciés avec justesse, et tout l'ouvrage s'anime d'un vrai patriotisme. Le récit est bien ordonné, méthodique et saisissant ; le style, malgré ses ardeurs quelquefois excessives, a une verve et un coloris qui séduisent le lecteur. J'ajoute que partout, même aux endroits qui nécessitent des réserves, il y a toujours bonne foi et loyauté.

GEORGES GANDY.

BULLETIN

Considerationes de reformatione vitae *in usum sacerdotum, maxime tempore exercitiorum spiritualium*, conscripsit G. RODER, S. J. Editio altera, Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-32 de XII-372 p. — Prix : 1 fr. 25.

Il y a peu d'ouvrages qui soient aussi utiles au prêtre et qui méritent d'être aussi appréciés que ce petit volume du P. Roder. La première et principale partie de cet opuscule est tout simplement un exposé de la théologie morale sous forme d'examen de conscience. Après avoir rappelé, dans une considération préliminaire, combien illusoire serait tout édifice de perfection qui ne s'appuierait pas avant tout sur cette base solide de la loi de Dieu connue et étudiée en regard de notre propre vie, et de notre propre vie connue et étudiée en regard de la loi de Dieu, l'auteur procède, en trois considérations successives, à cette comparaison, à cet examen si utile, si nécessaire ; puis il termine par une quatrième considération sur le remède au péché ou la pratique de la pénitence. Nous devons dire qu'il traite tous ces points en homme de profonde expérience et en théologien consommé. La seconde partie se compose de huit appendices. Le premier est une forme plus courte d'examen de conscience, un résumé succinct de tout ce qui précède. Les autres traitent des résolutions qui doivent former la matière de l'examen particulier, des scrupules et de leurs remèdes, de la méthode d'oraison, de la célébration de la sainte messe, de la retraite du mois, des censures ecclésiastiques ; le dernier contient un choix de prières les mieux adaptées aux diverses circonstances de la vie sacerdotale. Le prêtre qui, pendant les jours de retraite spirituelle, aura fait connaissance avec ce petit volume ne voudra plus s'en séparer : il en fera son *Vade mecum*.

LAMOUREUX.

Constitucion politica y personalidad internacional del principado de Andorra, par Don JUAN-DE-DIOS TRÍAS, professeur de droit international à l'Université de Barcelone. Barcelone, imp. Subirana, 1890, in-8 de 52 p.

L'étude historique et juridique de la question andorrane amène M. Trías à conclure que la condition internationale de la petite République ne saurait être spécifiée par l'une des dénominations sous lesquelles on range communément les diverses catégories d'États. Ainsi par exemple, M. Trías déclare erronée l'idée que l'Andorre serait un État placé sous la « protection » pour une part, de la France, et pour l'autre part de l'Espagne ou de l'évêque d'Urgel : « On ne pourra pas, dit-il, harmoniser les bases de la constitution andorrane avec les marques caractéristiques de cette situation internationale. Cette constitution implique une demi-souveraineté ; mais l'État andorran est une personnalité internationale de condition très supérieure à celle d'un État proprement appelé « protégé. » L'évêque n'est pas un simple protecteur : il est un véritable souverain désigné par le gouvernement espagnol et institué par le Pontife romain, mais, dans l'exercice de son autorité séculière, indépendant et politiquement délié de l'une et de l'autre puissances..... Si l'évêque est quelque chose de plus qu'un protecteur, la France, par contre, est quelque chose de moins (p. 39). »

En 1882, l'évêque d'Urgel, jaloux de conserver son pouvoir, mais déférant aussi pour les prétentions de la France, lui proposa, par l'entremise du gouvernement espagnol, l'adoption d'un *statu quo*, en douze articles, que

M. Trías reproduit textuellement (p. 51). Le gouvernement français se borna à répondre qu'il ne croyait pas *conveniente* d'accéder à cette revision.

L'auteur cite copieusement les documents imprimés et inédits. Il se réfère également aux auteurs qui ont traité la question. A. D'AVRIL.

Le Régime patriarcal et le Droit coutumier des Kirghiz..., par VICTOR DINGELSTED. Paris, E. Thorin, 1891, in-8 de XLVI-96 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur annonce que son travail est un résumé et l'exposé méthodique d'un rapport volumineux adressé au gouvernement russe par le général Grodekov. Voici d'abord un tableau de la physionomie physique et morale des Kirghiz. A la suite de cet exposé pour lequel il aurait pu tirer parti de *la Vie des steppes kirghizes,* par Bronislas Zaleski, M. Dingelsted indique lui-même la marche qu'il va suivre : « Après de courtes remarques concernant l'origine des Kirghiz, nous parlerons de la tribu; nous traiterons ensuite la famille, l'achat d'une femme, la conclusion du mariage et la position des femmes. Nous parlerons de l'hospitalité... Nous envisagerons ensuite la conduite des Kirghiz... dans l'usage de la terre et de l'eau, les biens communs, le trafic, le prêt d'argent, le don, le rapport entre le patron et l'ouvrier... Nous terminerons enfin par quelques usages qui caractérisent les rapports sociaux (p. 8). » Voilà un programme bien conçu; M. Dingelsted l'a bien rempli; son travail sera indispensable à toute personne qui, à un titre quelconque, s'occupe d'une contrée où les Kirghiz jouent un grand rôle par leur nombre, par leur valeur relative, par l'étendue de leur habitat. Je signale un bon index alphabétique.

Le *Régime coutumier* est précédé d'une introduction où l'auteur expose les conditions du régime patriarcal. Dans ses rapprochements avec les autres peuplades, il se réfère trop souvent à un grand ouvrage de seconde main, qui n'a pas l'autorité des sources originales, quels qu'en pussent être les mérites relatifs.

M. Dingelsted aurait pu se dispenser de débuter par une profession de foi en la doctrine de l'« évolution » théorie qui, dans le domaine social, n'est pas sans analogie, comme idée principale, avec le tranformisme, avec le concept de l'homme primitif, et même avec le bouddhisme. On sait ce que c'est : chaque société passe nécessairement par quatre états successifs, à savoir : 1° la promiscuité et le communisme; 2° la matriarchie, spécifiée par une polyandrie sporadique ; 3° le régime patriarcal; 4° l'individualisme. De plus autorisés ont attaqué de front cette théorie, que l'histoire est loin d'avoir confirmée. Nous rencontrons les Hébreux à l'état patriarcal sans les avoir vus passer par la matriarchie. On sait que les livres tant sacrés que profanes des Indous révèlent indirectement, mais clairement, leurs états successifs. Je n'y vois pas trace de matriarchie, même parmi les sujets fort abaissés de Sougriva ou de Djambavat. Peut-être interprétera-t-on de la sorte le ménage « triandrite » de Draaupadi, une particularité dont je n'ai pas trouvé une explication plausible, même chez les météorologistes qui prétendent tout expliquer.

A la page XLV, M. Dingelsted se demande si les Kirghiz arriveront un jour à la civilisation. Je n'exige pas qu'on me fixe le jour et l'heure; mais comment douter que les Kirghiz y arrivent, si l'on croit que l'« évolution » est une loi inéluctable de l'humanité? A. D'AVRIL.

Le Livre d'or des instituteurs et institutrices, par DÉSIRÉ LACROIX, sous-chef au ministère de l'instruction publique. Paris, Lamulle et Poisson, 1889, in-12 de 214 p. avec grav. — Prix : 2 fr. 50.

L'intention qui a dirigé M. Désiré Lacroix dans la composition de ce livre est assurément louable. Il pense que, plus que d'autres, les maîtres « chargés de l'éducation des plus jeunes » doivent leur apprendre la générosité et le dévouement. Pour les encourager dans l'accomplissement de cette honorable tâche, il a recueilli dans les dossiers du ministère auquel il est attaché le souvenir de nombreux actes de courage, souvent héroïques, dont les auteurs sont des instituteurs et des institutrices primaires. Il espère avec raison que ces exemples auront sur le corps enseignant une heureuse influence. Rendons cette justice à M. Lacroix que, dans son *Livre d'or*, il a fait une place, un peu étroite, il est vrai, aux maîtres et maîtresses congréganistes. Mais constatons que, comptant sans doute uniquement sur l'intérêt des faits retracés, il s'est borné le plus souvent à de sèches et froides énumérations, classées par départements. On croirait lire un simple inventaire d'archives. Quelques efforts au point de vue de la composition et du style n'auraient pas été de trop. A.

Entre l'Inn et le lac de Constance (*Tyrol, haute-Bavière et Souabe*); *le pays, les hommes, les monuments*, par LOUIS RIVIÈRE. Paris, Quantin, 1891, in-12 de XXXVI-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le voyage exposé en ce volume est en soi des plus intéressants, et M. L. Rivière en a tiré le meilleur parti : il dépeint la nature, il explique les institutions, il décrit les populations, il apprécie les monuments de l'art; le tout est beaucoup plus vivant que tout ce qu'on trouve dans les meilleurs guides. Je conseille à qui le peut d'aller des rives de l'Inn aux bords du lac de Constance et d'accomplir le voyage en compagnie de M. L. Rivière. Je ne puis suivre l'auteur pas à pas : j'indiquerai que le travail sur l'art à Munich est fort intéressant. Mes souvenirs s'y sont ravivés et j'y ai trouvé mainte chose que j'avais oubliée, ou que je n'avais jamais sue. On a trop décrié Munich, sous prétexte qu'il s'y rencontre des pastiches de tous les styles. C'est un musée, si l'on veut, mais un musée fort réussi. La glyptothèque, qui est un monument d'aspect fort agréable, contient des spécimens hors ligne de l'art grec. Tout en appréciant les marbres d'Égine, M. Rivière reproche aux personnages de manquer d'expression. Je ferai remarquer qu'à la hauteur où le fronton était placé, l'artiste ne pouvait rien demander à la physionomie de ses personnages : l'expression voulue ne pouvait résulter que des attitudes, et elle y est. L'auteur loue avec raison l'habileté que les artistes et ouvriers allemands ont montrée dans les meubles et ustensiles à l'époque de la Renaissance (p. 169); mais je ne crois pas que la décadence de l'architecture ait commencé au siècle de Louis XIV (p. 173). La Renaissance allemande dans les bâtiments m'a toujours paru lourde et monotone, même à Heidelberg. La population que les envahisseurs germaniques trouvèrent dans la plaine bavaroise et dans la région environnante, était-elle celtique (p. XI)? J'en doute : on l'appelait vindelicienne, c'est-à-dire slave. Je ne suis pas de ceux qui affirment que Rodez, Vannes, Brest (Brzesc) étaient des villes slaves : les appellations ont, cependant, leur importance. Vienne était la cité des Wendes. Augsbourg est *Augusta Vindelicorum*. Entre Franzensfeste et Klagenfurt, au milieu d'une population germaine, je rencontre encore Windische-Matrei. Non

loin des sources de l'Adige, où l'on parle allemand, la contrée s'appelle Windische Gau. Les Slaves ont été plus répandus qu'on ne le voit de nos jours. Windonissa était située au confluent de la Reuss et de l'Aar (p. 256).

A. D'AVRIL.

Le Centenaire de Joukovsky, par JAMES CONTAMIN. 2e édit. Moscou, Gautier, 1891, in-18 de 95 p. — Prix : 1 fr.

La solennité littéraire dont cet opuscule ranime les souvenirs remonte à 1883, et elle a inspiré alors plus d'un écrit consacré à la mémoire du « Schiller russe » surnom donné à Joukovsky et qui caractérise très bien son talent poétique, la source favorite de ses inspirations et les grâces de son langage. C'était le poète romantique par excellence. Mais tout en imitant les modèles étrangers, Joukovsky restait lui-même, en les faisant revivre sous une forme originale et en ne leur empruntant que des sujets qui s'harmonisaient avec les dispositions habituelles de son cœur épris de tout ce qui est beau, noble et pur. Aussi lit-on dans ses œuvres l'histoire la plus intime de son cœur. Ses poésies se distinguent par la moralité sans reproches ; pour lui, la poésie était une sorte de religion, un écho fidèle de la voix de Dieu sortant du sein des choses créées. Pouchkine l'appelait « une âme céleste, » éloge bien flatteur et que Joukovsky méritait en effet, par sa bienfaisance et sa compassion ; car chez lui les actes répondaient aux paroles et il avait le droit d'écrire : « la poésie est la vertu. » Un de ses titres non moins méritoires à la reconnaissance de la postérité, ce fut l'éducation donnée à Alexandre II, cette œuvre vivante sortie de ses mains.

Au moment où la France entière chante l'hymne national russe, il est à propos de rappeler que les paroles ont été composées par Joukovsky, et qu'on lui doit encore, entre autres, une traduction de *Jeanne d'Arc*, de Schiller. L'opuscule de M. Contamin retrace le tableau des fêtes qui ont eu lieu à Moscou et ailleurs en l'honneur du poète russe ; et bien qu'il ne soit pas d'une grande étendue, il résume d'une façon intéressante ce que la solennité du 29 janvier avait de plus saillant, y compris les publications de Zeidlitz, ami intime du poète défunt, de Zagarine et de Barténev, les discours remarquables de M. Grot, président de la section russe de l'Académie des sciences, de Muller, professeur à l'Université de Pétersbourg, et la belle édition des œuvres de Joukovsky, faite sous la direction de M. Efremov (1878).

M.

Comte de Paris ou duc de Madrid ? *Étude de droit public,* par LOUIS BOULY DE LESDAIN, avocat, docteur en droit. Paris, Larose et Forcel, 1891, in-8 de 60 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le droit de M. le Comte de Paris avait été déjà amplement démontré, témoins, pour ne citer que les derniers écrits, l'étude décisive de M. le marquis de Courcy : *Renonciation des Bourbons d'Espagne à la couronne de France,* et le très remarquable ouvrage de M. Baudrillart : *Louis XIV et la Cour de France.*

L'auteur de cet opuscule a voulu, dit-il, serrer la question de plus près, et, en vue de ce noble but, il a ajouté aux preuves déjà connues des développements et une réfutation des objections faites par ceux qu'on nomme les « blancs d'Espagne; » en outre, il a multiplié au bas des pages les citations de sources, dont plusieurs, ce me semble, n'étaient pas nécessaires. Son intention est excellente : il a le désir de ramener à M. le Comte de Paris quelques-uns de ceux qui le méconnaissent. Son travail est d'ailleurs digne d'éloges.

Après un coup d'œil sur les traités d'Utrecht, sur les renonciations de Philippe V qui, après les avoir jurées solennement, refusa d'en reconnaître la validité, l'auteur se propose d'établir que M. le duc de Madrid ne peut, malgré les renonciations de son aïeul Philippe V, qui font aujourd'hui encore partie du droit public de l'Europe, malgré les stipulations du traité d'Utrecht, malgré sa qualité d'« étranger, » revendiquer le trône de France. Chemin faisant, il réfute ceux qui prétendent que Philippe V ne pouvait, par sa parole, engager ses descendants; que la nation représentée par les États généraux d'accord avec le Roi, était seule compétente pour toucher à la Constitution qui régissait l'ordre de succession au trône de France, et qu'une simple ordonnance royale enregistrée par le Parlement était sans valeur; qu'il ressort de l'édit de juillet 1717 que le Roi ne peut aucunement modifier les lois de succession; que les traités d'Utrecht n'ont plus de valeur aujourd'hui; qu'un Bourbon ne peut jamais perdre sa qualité de Français; qu'enfin si les princes de la maison d'Anjou sont étrangers, Henri IV, souverain d'un pays en dehors de la France, était, lui aussi, étranger, et à ce titre incapable de régner. On pourrait discuter certains détails et peut-être quelques arguments. Mais de l'ensemble de cette étude méthodique et sérieuse se dégage clairement cette conclusion:

C'est Monseigneur le comte de Paris qui est le Roi de France.

GEORGES GANDY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis LACOUR DE LA PIJARDIÈRE, archiviste de l'Hérault, a terminé tristement par le suicide une vie consacrée à l'érudition. Né à Nantes en 1832, il passa par l'École des chartes, d'où il sortit cinquième en 1854. Pendant plusieurs années il fut attaché à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où il atteignit le grade de bibliothécaire. Il devint ensuite archiviste de l'Hérault. L'activité littéraire de M. Lacour de la Pijardière se manifesta par d'assez nombreuses publications, presque toutes d'érudition, et par beaucoup d'éditions d'auteurs des siècles précédents, parmi lesquelles nous noterons plus particulièrement celle de l'histoire de Montpellier par d'Aigrefeuille. M. Lacour de la Pijardière, qui était un fervent moliériste, a publié plusieurs pièces du grand écrivain et plusieurs documents se rapportant à lui. Nous citerons les ouvrages suivants : *Mémoires du voyage en Russie fait en 1658 par Jehan Sauvage* (1855, in-12); — *L'Œuvre de M. le comte de Chevigné. La Muse champenoise* (1865, in-18); — *Les Garçons de café et de restaurant de Paris* (1856, in-8), œuvre signée du pseudonyme-anagramme de Gaston Vorlac; — *Mise en scène et représentation d'un opéra en province (Bretagne) vers la fin du* XVI*e siècle* (1856, in-8); — *Traité inédit d'économie rurale* (1856, in-8); — *Note sur le journal de la santé du roi Louis XIV* (1857, in-18); — *La Carte à payer d'une dragonnade normande en 1685* (1857, in-8); — *Le Parc aux Cerfs du roi Louis XV. Études historiques* (1859, in-12); — *Annuaire général du département de la Seine pour l'année 1860* (1860, gr. in-8); — *Grand Monde et Salons politiques après la Terreur* (1861, in-12); — *Les Livres du boudoir de la reine Marie-Antoinette* (1862, in-12); — *Annuaire du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste pour l'année 1863* (1863, in-18); — *La Question des femmes à l'Académie française* (1865, in-32); — *Le Meurtre du marquis de Monaldeschi* (1866, in-32); — *Molière à Pézenas (1650-51)*; — *Un nouvel autographe de Molière* (1865, in-8); — *L'Empirique* (1867, in-12); — *La Princesse de Guémenée dans le bain et le duc de Choiseul* (1867, in-12); — *La*

Louange des vieux soudards esquissée (1868, in-32); — *Rapport sur la découverte d'un autographe de Molière* (1873, in-8); — *Études sur Molière. Le Tartuffe par ordre de Louis XIV. Le Véritable prototype de l'imposteur. Recherches nouvelles. Pièces inédites* (1877, in-18); — *Histoire et description des archives de l'Hérault* (1884, gr. in-8).

— M. Félix Hément vient de mourir à Nanterre le 5 octobre. Il était né à Avignon en 1827. Professeur à l'école Turgot, au séminaire israélite et à l'Association philotechnique, rédacteur au *Journal officiel*, il s'est fait connaître par de nombreuses publications destinées la plupart à l'enseignement et à la vulgarisation des sciences. Le *Temps*, le *Siècle*, la *France*, le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, la *Nature* et le *Magasin pittoresque* renferment de nombreux écrits dus à sa plume. Parmi ces ouvrages nous citerons : *Une Conférence. La Force et la matière* (1865, in-8); — *Premières Notions d'histoire naturelle* (1865, in-12); — *Menus Propos sur les sciences* (1866, in-12); — *Premières Notions de météorologie et de physique du globe* (1867, in-12); — *L'Aluminium, conférence* (1868, in-18); — *L'Homme primitif, conférence* (1868, in-18); — *Les Grandes Évolutions du globe, conférence* (1868, in-18); — *Menus Propos sur les sciences* (1869, in-8); — *De la force vitale* (1870, in-18); — *Famille, propriété, patrie, conférence* (1872, in-18); — *Premières Notions de géométrie* (1874, in-12); — *Premières Notions d'histoire naturelle* (1874, in-12); — *Simples discours sur la terre et sur l'homme* (1875, in-12); — *De l'instinct et de l'intelligence* (1880, in-8); — *Les Infiniment Petits* (1881, in-8); — *Les Termes géographiques, simples explications sur les principaux termes usités en géographie* (1881, in-8); — *L'Origine des êtres vivants* (1882, in-8); — *Les Étoiles filantes et les bolides* (1888, in-8); — *La Science anecdotique* (1889, in-18); — *Entretiens sur la liberté de conscience* (1890, in-18).

— On annonce encore la mort : de M. Léon Becquet, conseiller d'État, auteur du *Répertoire du droit administratif*, mort le 3 octobre; — de M. Marcel Canat de Chizy, historien et archéologue, mort à Châlon-sur-Saône, dans un âge avance; — de M. Frédéric Causse, romancier, auteur de *l'Acyclone* et du *Torpilleur 29*, mort le 20 octobre; — de M. Damas-Hinard, traducteur des œuvres de Calderon, ancien secrétaire des commandements de l'Impératrice, mort le 12 octobre; — de M. Octave Depeyre, directeur du *Moniteur universel*, rédacteur de la *Gazette du Languedoc*, de la *Gazette de France* et du *Français*, mort à l'âge de 65 ans, le 30 septembre; — de M. Henri D'Eschanys, littérateur, ancien inspecteur des beaux-arts, mort à l'âge de 75 ans, le 23 octobre; — du comte de Galembert, peintre et archéologue, fondateur de la Société de Saint-Grégoire-le-Grand, pour la décoration des églises, mort à Parpacé (Maine-et-Loire); — de M. Gersant, rédacteur du *Bien public*, mort à l'âge de 71 ans, à Dijon, le 22 octobre; — de M. Grandguillot, ancien directeur politique sous l'Empire du *Constitutionnel* et du *Pays*, mort le 24 octobre; — de M. Ed. Lucas, mathématicien, professeur au lycée Charlemagne, ancien astronome adjoint à l'Observatoire de Paris, né à Amiens en 1842, auteur des ouvrages suivants : *Application de l'arithmétique à la construction de l'armure des Satins Réguliers* (1867, in-8); *Recherches sur l'analyse indéterminée et l'arithmétique de Dophiante* (1873, in-8); *Nouveaux théorèmes de géométrie supérieure* (1875, in-8); *Récréations mathématiques* (1881-1883, 2 vol. in-8), mort à Paris, le 3 octobre; — de M. Arthur de Maret, archéologue, mort à 45 ans, dans la Charente, auteur de découvertes importantes sur l'archéologie préhistorique; — de M. de Rauville, fondateur de l'agence de publicité du *Nouvelliste de l'Ouest*, mort à Paris le 9 octobre; — de M. Coste Reboulh, archéologue, mort,

dans sa 73e année, à Carcassonne; — de M. VILLATE, compositeur de musique, né à la Havane, le 27 janvier 1851, auteur de la *Marche funèbre du roi Alphonse XII*, qui a laissé divers opéras, mort le 12 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Rev. John. H. ABRAHALL, collaborateur de *The Academy*, auteur d'un ouvrage intitulé *Western Woods and Waters*; — de Sir Charles ANDERSON, dont on connaît un bon guide du comté de Lincoln, mort dans la première quinzaine d'octobre; — d'un excellent critique musical d'Angleterre, M. William-Alexander BARRETT, qui édita successivement *The Orchestra*, *The monthly musical Records* et *The musical Times*, dont l'on cite avec éloges diverses publications sur la musique, telles que *English Church Composers* et *Dictionary of musical terms*; — de M. Philip-Herbert CARPENTER, professeur à Eton College, connu par ses travaux scientifiques et notamment par une biologie marine; — de M. CASELLI, qu'a rendu célèbre l'invention du pantélégraphe, mort le 8 octobre; — de M. Charles CAZZANI, rédacteur en chef de l'*Unione*, de Bologne; — de Mme Olga GAYWOROWSKI, dont les romans se sont répandus sous le pseudonyme d'Olga Gayer, morte à Berlin, âgée de 52 ans, le 15 septembre; — du Dr Eduard GEBER, professeur de médecine à l'Université de Klausenbourg, en Transylvanie, dont on estime les recherches sur la dermatologie, mort à Klausenbourg le 4 octobre; — de M. Paul de GERLACHE, homme d'État belge, qui s'est fait connaître honorablement dans le monde littéraire, mort à 52 ans, le 14 septembre, à Arlon; — du Dr Paul GÜNTHER, privat docent de mathématiques à l'Université de Berlin, mort le 27 septembre; — de M. Ferdinand HARTE Y UZCANEA, attaché à la rédaction du *Siglo futuro*; — de M. John Lope HENNESSY, collaborateur de *The Athenaeum*, auteur, entre autres, de *Raleigh in Ireland*; — du Dr Max ISKRZYCKI, professeur à l'Université de Cracovie, mort à 54 ans, le 6 octobre; — de M. Julius JOLLY, ancien professeur à l'Université de Heidelberg, ministre d'État de Bade, mort à Carlsruhe le 14 octobre; — du Dr J. KOPERNICKY, professeur d'anthropologie à l'Université de Cracovie, mort dans cette ville le 24 septembre; — du Dr Ed. Jul. MAGNUS, autrefois professeur à l'Université de Breslau, mort à 82 ans, le 3 octobre; — de M. Herman MELVILLE, qui, après quelques années de captivité dans les îles Marquises, publia sur les cannibales de ces régions deux ouvrages dont le succès fut considérable (*Typee*, 1846; *Omoo*, 1847), mort à New-York, à 72 ans; — de M. l'abbé Eugène RABIET, professeur de langues romanes, à l'Université de Fribourg en Suisse, qui laisse une traduction en cours de publication de *la Grammaire des langues romanes*, de M. W. Meyer-Lübke, mort à la Bourboule le 8 octobre; — du Dr Friedrich REIMANN, numismate distingué, mort à 80 ans, à la fin de septembre; — du Dr Victor VON RICHTER, professeur à l'Université de Breslau, où il est mort le 8 octobre, dans sa 55e année; — de M. Charles Carroll SAWYER, auteur de plusieurs chants militaires fort populaires aux États-Unis, et entre autres de *When this cruel war is over*, mort à 58 ans, à Brooklyn, le 6 octobre; — de M. Max VON SCHLÄGEL, romancier, mort à 52 ans, à Doberan; — de dom Benno SCHRÖLL, bénédictin, connu par ses travaux d'historiographie, mort à Ebensdorf, vers la fin de septembre, âgé de 68 ans; — du Dr S.-Th. STEIN, qui a porté ses recherches du côté des sciences médicales et naturelles, mort le 27 septembre à Francfort, âgé de 52 ans; — du Dr Karl WEDL, longtemps professeur d'histologie à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, le 21 septembre, à 76 ans; — de M. Georgius Alexander WILKEN, érudit néerlandais, connu surtout par ses nombreuses études de folklore, mort à 44 ans; — de M. John

WILLIAMS, de la maison Cassell, qui donna ses soins particuliers à l'*Encyclopaedic Dictionary*, publié par cette maison, mort le 7 octobre; — du Dr Friedrich ZARNCKE, professeur de langue et de littérature allemandes à Leipzig, qui a donné des éditions estimées des *Nibelungen* et du *Narrenschiff* de Seb. Brant, mais qui est surtout connu comme fondateur et directeur d'une des plus importantes revues de l'Allemagne : le *Litterarisches Centralblatt*, mort le 15 octobre à Leipzig, à 65 ans.

CONGRÈS. — Le deuxième congrès provincial de la Société bibliographique doit se tenir à Lyon du 8 au 10 décembre prochain, sous la présidence d'honneur de S. E. le cardinal-archevêque. Il y aura trois sections, et comme à tout seigneur tout honneur, la première section sera consacrée à la Société bibliographique. Nous y noterons spécialement la discussion qui aura lieu sur l'organisation locale de la Société, sur les rapports à créer entre cette société et les différentes œuvres, sur le recrutement des membres. Dans la deuxième section, *l'Étude*, on entendra des rapports sur les sociétés savantes du sud-est de la France, sur les bibliographies relatives à ces pays, sur les bibliothèques, sur les écoles primaires libres, etc. Enfin, la troisième section s'occupera de la propagande, de la presse locale, de la diffusion des bons journaux, des almanachs, des bibliothèques circulantes. Les membres de la Société sont souscripteurs de droit et sans avoir rien à verser. Les adhérents non sociétaires devront verser une souscription de 10 fr. (M. Auguste Rivet, secrétaire du Congrès, 19, rue Saint-Joseph, à Lyon).

— Un mois avant le Congrès provincial de la Société bibliographique, se tiendra à Lille l'Assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais (17-22 novembre). Trois sections : la première consacrée aux œuvres de foi et de prière; la deuxième à l'enseignement, à la propagande et à l'art chrétien; la troisième aux œuvres sociales et charitables. Cotisation : 10 fr.

CONCOURS. — L'Université de Moscou a mis au concours la composition d'une Histoire de Russie, adaptée aux besoins des provinces nord-ouest de l'Empire. Le prix du meilleur manuel sera de mille roubles. Les ouvrages destinés au concours doivent être présentés avant le 7 octobre 1892.

— Dans sa réunion solennelle du 25 septembre (v. st.), l'Académie des sciences de Pétersbourg a couronné cinq ouvrages : 1° *L'Organisation des impôts directs en Moscovie depuis la période des troubles jusqu'à celle des réformes*, par M. Lappo-Danilowski; — 2° *Pouvoir des Tsars de Moscou*, par M. Diakonov; — 3° *La Hongrie et le monde slave au XIIe siècle*, par M. Const. Grot; — 4° *Matériaux et notes relatifs à la littérature slave*, par M. Sokolov; — 5° *Les Villes de la Moscovie au XVIe siècle*, par M. Tchermouline. Tous ces ouvrages ont obtenu le second prix. En outre, une mention honorable a été décernée à M. Komanine pour ses *Données historiques sur les juifs des provinces sud-ouest pendant la seconde moitié du siècle passé*; et à M. Tchistovitch, auteur de l'ouvrage : *L'Académie ecclésiastique de Pétersbourg durant les trente dernières années (1858-1888)*.

INSTITUT.— La séance publique annuelle des cinq académies a été tenue le 24 octobre, sous la présidence de M. Aucoc, de l'Académie des sciences morales et politiques. Après un discours dans lequel il a rendu hommage aux morts de l'année, M. Aucoc a annoncé que l'Institut avait accordé le prix biennal de 20,000 francs à l'œuvre de M. Fustel de Coulanges, et que le prix Volney avait été décerné à M. Gustave Meyer, pour son *Dictionnaire étymologique de la langue albanaise*. — Les lectures ont été faites par

M. Hamy sur *le Pays des Troglodytes;* M. le vicomte de Vogüé sur les *Mémoires du général de Marbot;* M. Bouquet de la Grye, sur *l'Exploration de la Nouvelle-Calédonie;* enfin par M. G. Larroumet, sur *la Peinture française et les chefs d'école au* XIX*e siècle.*

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Dans la séance du 2 octobre, M. Paul Viollet a lu un mémoire sur la légitimité de l'avènement de Hugues Capet. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 9 octobre. — Le 16 octobre, M. l'abbé Duchesne a fait une communication sur le concile de Turin en l'an 400. M. Charles Joret a ensuite entretenu l'Académie de la culture de la rose au moyen âge. — Dans la séance du 23, M. Schlumberger a fait une communication sur un sou d'or inédit de l'empereur Théophile, récemment acquis par le Cabinet des médailles. M. Amélineau a lu ensuite un mémoire sur le texte d'Hérodote relatif aux bouches du Nil.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 3 octobre, M. Jules Simon a fait une communication sur l'hygiène publique. — Le 10 octobre, M. Maurice Block a entretenu l'Académie du socialisme moderne et M. Geffroy a rendu compte des principales découvertes archéologiques faites à Rome dans ces dernières années. — Dans la séance du 17 octobre, M. Dareste a lu un mémoire sur la partie criminelle des lois de Platon; M. Frédéric Passy a ensuite entretenu l'Académie du débordement des publications licencieuses.

ALMANACHS POUR 1892. — Nous devons une mention spéciale à l'almanach que la Société bibliographique a publié sous le titre d'*Almanach du bon Français* (Paris, 5, rue Saint-Simon. Prix : 0 fr. 30). Ce petit ami en est à sa troisième année. En 1890, il racontait l'Histoire des almanachs; cette année il nous parle de leur influence, une jolie page empruntée à M. Victor Fournel, notre ami, lui aussi. « Le rêve de l'almanach, dit-il, c'est l'instruction et la moralisation » et pour suivre le précepte du maître, au bas même de cette page, on trouve le mot si chrétien de Louis XVII pardonnant à son bourreau. A droite et à gauche, nombre de recettes utiles, de beaux articles comme celui dû à un écrivain des plus compétents, qui raconte le voyage de la Sibérie au Tonkin par M. Bonvalot. Côte à côte avec le calendrier, il y a le lever et le coucher du soleil; le lever, le coucher, les jours et les époques de la lune, les travaux agricoles, la croissance des jours; il y a des histoires poignantes comme celle du vicaire Roch, un martyr; le récit du dévouement à Fourmies du curé Margerin; ou bien *la Mort du turco.* Pas une page, on peut le dire, n'est pareille, et pas une page n'est inutile. N'oublions pas les gravures. Portraits : M. Bonvalot, Mgr Labelle; vues : château de Dijon, fort Braventa; scènes pittoresques, courses de Mehari à Biskra, l'hiver de 1890-91, chasseurs alpins, etc., etc. Il y a encore l'article intitulé l'*Almanach médecin,* une innovation des plus utiles; il y a... il y a tout ce qu'il faut, ami lecteur : lisez l'almanach tout entier.

Si, à propos de l'*Almanach du bon Français,* nous sommes entré dans quelques détails, c'est qu'il est publié par la Société bibliographique, à laquelle le *Polybiblion* est grandement redevable. Mais à côté de cet Almanach qui a une place réservée dans notre cœur et sur notre table, il faut signaler le *Grand Almanach français illustré* (Delagrave), publication spéciale faite avec un grand soin, un luxe tout particulier de gravures, d'histoires, d'anecdotes, de recettes, de bons mots. Un peu de scepticisme, toutefois. — L'*Almanach de l'Illustration* (13, rue Saint-Georges) est publié par le grand journal illustré et contient quelques-unes des meilleures gravures

de ce périodique. Les portraits surtout sont très remarquables. Dans les gravures religieuses qui dominent chaque trimestre, l'*Assomption* est représentée par la *Résurrection*. — L'*Almanach de Jeanne d'Arc* (Nancy, Pierron et Hozé) est un almanach de propagande et non de luxe comme son homonyme de l'an dernier. Il donne des histoires et des gravures patriotiques tout en en consacrant quelques-unes au culte de notre grande héroïne. — L'*Almanach récréatif et anecdotique* (Pierron et Hozé) est un peu « bégaud, » comme on dit pittoresquement en Normandie. — L'*Almanach des pèlerinages* (mêmes éditeurs), l'*Almanach de l'Assomption* (Nancy, Le Chevallier) pleins de bonnes intentions. — Bien fait, bien rédigé, bien imprimé, jolies gravures, l'*Almanach des familles chrétiennes* (Benziger, à Ensiedeln). — Le *Coin du feu* (rue Furstemberg, n° 6) est toujours notre plus vieil ami. Beaucoup d'histoires touchantes et, cette année, des gravures meilleures. — L'*Almanach de la Société des Agriculteurs de France* n'est plus une nouveauté; il a déjà deux ans; c'est une utilité des plus grandes. — L'*Almanach du Laboureur et du Vigneron* (6, rue Furstemberg) anecdotique et religieux. — L'*Almanach de la France rurale* (Blériot), qui ne saurait être mis en parallèle avec l'*Almanach de la Société des agriculteurs*; — l'*Almanach des Chaumières* (Blériot), joli, bien fait, un peu cher; — l'*Almanach de l'Ouvrier* (Blériot) est charmant, mais il s'adresse à tous autres qu'à l'ouvrier. — Un peu le même reproche à faire à l'*Almanach de l'Atelier* (6, rue Furstemberg). — L'*Almanach du Marin* (même adresse) est beaucoup mieux approprié. — Nous aimons moins *le Soldat* (même adresse). — Très bon et très pratique, l'*Almanach des Enfants de chœur* (Blériot). — L'*Almanach de la Révolution* de M. Charles d'Héricault (Gaume) est à répandre partout. — L'*Almanach d'Arlequin* (Tours, 13, rue Richelieu) : frappe toujours, dans un style épicé, sur nos gouvernants. — L'*Almanach de la Chasse illustrée* (Firmin-Didot), connu et apprécié de tous les chasseurs pour son côté pratique et artistique, est toujours aussi beau et aussi bien fait. — L'*Almanach de la Paix* (Plon et Nourrit), un nouveau, ne parle que de la guerre. Préface de Jules Simon. Pas très fort, mais original.

Le Krack du livre. — Nombre de journaux et de revues de Paris ont, en ces derniers temps, mené grand bruit à propos du « krack du livre. » Pour le moins, l'expression nous paraît exagérée. Comme toutes les autres branches du commerce, d'ailleurs, la librairie souffre, cela est indéniable; mais de là à un krack il y a de la marge. Sans doute, la production étant excessive, diverses maisons ont cru devoir solder certains ouvrages qui les encombraient; sans doute aussi, quelques autres ont liquidé; et puis après? Cet état de choses ne date pas d'hier; il est ancien déjà. Du reste l'ensemble des libraires parisiens sérieux tient bon et pour longtemps, croyons-nous. — L'un des plus curieux travaux publiés sur la « Crise du livre, » intitulé : *Le Marché littéraire*, a paru dans *le Livre moderne* (numéro d'août dernier). Mais pour si intéressant qu'il soit, l'article en question n'est guère plus approfondi que ceux du même genre dont il a été précédé ou suivi dans le *Gaulois*, le *Figaro*, l'*Éclair*, etc. Chacun signale diverses causes et préconise certains remèdes à peu près inapplicables. A-t-on fait seulement une enquête générale? Ne s'est-on pas uniquement borné à envisager les choses à la surface? Ce qui nous fait croire que l'étude préalable a manqué partout, c'est, entre autres motifs, qu'aucun écrivain ne s'est avisé de se demander tout bonnement si l'ère de « prospérité » qui pèse sur la France, depuis si longtemps, n'entrerait pas pour beaucoup dans la situation des affaires de la librairie. Car il n'y a pas que la seule librairie qui soit en droit de trouver que « les temps sont durs. »

— Ce qui précède était déja imprimé et le bon à tirer allait être donné lorsque, en parcourant les derniers numéros parus du *Figaro*, nous voyons que cette feuille se livre depuis quelque temps à une sorte d'enquête que poursuit, en ce moment même, chez les principaux libraires de Paris, M. Paul Alexis.

PARIS. — M. Ferdinand Des Robert vient de publier (Paris, A. Picard, in-8 de 99 p.) une intéressante brochure sur *le Cardinal de Lattier de Bayanne*. Les souvenirs inédits du cardinal qui malheureusement s'arrêtent une douzaine d'années avant sa mort, ont été la principale source où M. Des Robert a puisé ses renseignements. On remarquera tout particulièrement ce que Bayanne dit de l'intervention secrète et bien courte du duc d'Aiguillon en faveur des jésuites.

— C'est aussi M. Alphonse Picard qui est l'éditeur, pour la France, de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, dont nous annoncions dans notre dernier fascicule le deuxième volume, et sur laquelle nous donnerons prochainement à nos lecteurs un article détaillé.

— *Le Prêtre en face de la laïcisation* (Saint-Dizier, F. Marchand, in-16 de 16 p.) peut se trouver dans deux situations distinctes et a par conséquent deux conduites différentes à tenir. Ou il ne peut soutenir une école libre en face de l'école athée ; et son devoir est de rappeler aux parents celui qu'ils ont de donner l'instruction religieuse à leurs enfants, et de multiplier les catéchismes autant que possible ; en même temps qu'il doit surveiller l'instituteur pour savoir si du moins il observe la neutralité ; ou il peut soutenir une école libre et il doit alors le faire, sans, dans aucun cas, — c'est du moins l'opinion de l'auteur de cette brochure, — blâmer ni la conduite du gouvernement ni la loi pernicieuse sur l'enseignement primaire. C'est là de la prudence, mais est-elle toujours possible ?

— Le *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, le 12 mai 1891, par le baron Alphonse de Ruble, président (Paris, Champion, gr. in-8 de 8 p.), mérite une mention particulière. L'orateur a protesté avec éloquence contre ceux qui battent en brèche les lois de la critique historique et qui, jusque « dans de graves revues » ne craignent pas de blâmer la recherche du document, la passion de l'inédit, en un mot le goût de la précision et de l'exactitude. Nous aimons à citer les belles et fermes paroles de la fin : « Vous apprenez aux lecteurs ignorants, qui feuillètent vos publications, que leur Paris ne date pas d'hier, qu'ils ont eu des ancêtres, une administration dévouée, des rois bienfaisants et occupés de l'embellissement de la capitale, de glorieux princes, de vertueux prélats, et que, si le présent veut être honoré de la reconnaissance de l'avenir, il doit commencer par respecter le passé et par lui rendre hommage. »

— Pour signaler ici les *Souvenirs et vestiges de l'ordre de Malte existant encore à Paris* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 43 p.) que vient de publier M. Léon de la Brière, nous ne saurions mieux faire que de citer l'auteur lui-même : « Au moment, dit-il, où les chevaliers de France s'associent pour reprendre, selon la forme des besoins modernes, et dans la mesure du possible, l'antique tradition hospitalière de leur ordre, il est intéressant peut-être de faire connaître les souvenirs de leurs anciens, les vestiges matériels de l'ordre de Malte qui subsistent encore parmi nous. Les vestiges sont nombreux dans toutes nos provinces : je me bornerai à relever ici ce qui se trouve, en ce genre, à Paris même, divisant cette étude en cinq sections : *Armes ; Souvenirs parisiens ; Archives ; Vestiges ap-*

portés en France; Monuments modernes. » Utile et intéressante contribution à l'histoire parisienne.

— De la *Notice typographique intéressant les amateurs de livres,* que vient de publier M. J. Laffaille (Paris, Laffaille, in-8 de 16 p.) nous n'avons à dire qu'une chose : c'est qu'elle a été composée pour être lue et bien comprise par tous ceux qui, faisant imprimer, n'ont que des connaissances vagues sur le grand art de Gutenberg. Ce travail eût gagné toutefois, au point de vue matériel, à être tiré autrement que sur deux colonnes. Un plus beau papier et aussi des caractères meilleurs eussent également été désirables. Les « amateurs de livres » ont l'habitude, aujourd'hui, d'être gâtés sous le rapport de la « foorme. »

Bretagne. — Nous avons eu déjà l'occasion de signaler à nos lecteurs la première série de *Cent ans de représentation bretonne,* où notre distingué collaborateur M. René Kerviler s'occupait des députés envoyés à la Constituante par la Bretagne. La deuxième série, consacrée à l'Assemblée législative (Paris, E. Perrin, in-8 de 100 p.) vient de paraître. Elle comprend cinquante-huit notices, s'ouvre par une rectification de M. Kerviler à sa *Bio-bibliographie bretonne,* et se ferme par un *Erratum* où il corrige, d'après le *Dictionnaire des parlementaires français,* une des notices insérées dans son nouveau volume. Cela suffit à montrer le soin et la modestie que notre savant collaborateur apporte dans son travail. Pourquoi M. Kerviler, qui se montre si sévère (article *Rivoallan*) pour la *Biographie des hommes vivants* de Michaud, n'a-t-il pas discuté les assertions de ce recueil, souvent utile et bien informé, sur Cavelier, qui s'y trouve appelé Benoît et non pas Blaise, qui y est décoré du titre de membre de la Légion d'honneur, qui y est présenté non comme commis général, mais comme inspecteur de la marine à Toulon, et comme ayant été réformé en 1816?...

— Nous avons sous les yeux les épreuves des héliogravures qui orneront les premières livraisons des *Paysages et monuments de la Bretagne,* par M. Jules Robuchon, auteur des *Paysages et monuments du Poitou.* Ces planches, qui sont relatives au canton d'Auray et qui seront accompagnées d'un texte par M. de Cadoudal, permettent de bien augurer de la nouvelle grande œuvre de M. Robuchon.

Champagne. — Un discours académique spirituel, gai, frétillant : *rara avis.* C'est cependant un discours de ce genre dont M. A. Redouin, président de la Société académique de la Marne, s'est « rendu coupable » en séance publique (et sans doute, aussi, solennelle), à Châlons-sur-Marne, le 20 août 1890. Nous pensons bien que l'orateur, qui a dû grandement divertir son auditoire, a remporté un succès complet. Et de quoi traite ce discours? Tout simplement de ce que nous pourrions résumer sous ce titre un peu long : « De la mode en matière de prénoms, et de l'influence heureuse ou contraire exercée par certains prénoms sur les destinées de ceux qui en sont parés ou affublés. » Nul doute que M. A. Redouin n'eût trouvé un titre plus bref; si nous ne le mentionnons pas ici, ce titre, c'est qu'il n'en a pas d'autre que celui-ci : *Discours* (Châlons-sur-Marne, F. Thouille, in-8 de 19 p.). — Une bonne mention également à l'Épître en vers, écrite dans le même ton que le discours, imprimée à la suite, et adressée, sous le voile de l'anonymat, à M. A. Redouin le lendemain de la séance. Si nous avions, en fait d'esprit et de belle humeur, à peser l'auteur du *Discours* et l'auteur de *l'Épître,* la balance serait sensiblement égale. Cela, du reste, s'explique : l'anonyme qui a composé cette Épître n'est autre que Mlle Zélie Villin dont nous nous sommes plu à signaler ici-même (t. LXII, p. 374) les

deux charmantes plaquettes : *Une Corbeille de chiffons* et *la Croix Rouge de France.*

CORSE. — Vient de paraître à Bastia (s. l. n. d., impr. Ollagnier) : *l'Inscription romaine de Calenzana,* (in-8 de 16 p.), publication anonyme de M. le capitaine Espérandieu.

FRANCHE-COMTÉ. — L'histoire scandaleuse de la seconde femme du marquis de Monnier, la trop célèbre Sophie de Ruffey, a été maintes fois écrite. Mais « ce drame de famille n'a été que l'épilogue d'un autre beaucoup moins connu, plus compliqué et plus émouvant » dont le récit vient d'être fait — on peut dire magistralement, au risque de commettre un mot — dans la *Nouvelle Revue* (livraisons des 15 août, 1er et 15 septembre dernier) par M. Frédéric Delacroix, conseiller à la cour de Besançon, sous le titre de : *Une Séduction au* XVIIIe *siècle, récits de mœurs judiciaires.* C'est la plus attachante relation qu'on puisse imaginer des tristes procès que le marquis de Monnier, premier président à la Cour des comptes de Dole, soutint avec acharnement, pendant de longues années, à partir de 1763, contre Jacques-Marie Lebœuf de Valdahon, coupable d'avoir séduit la fille unique du marquis. Si les jeunes gens eurent les plus graves torts, on ne peut, d'un autre côté, que déplorer l'incroyable entêtement du président qui ne se réconcilia avec Valdahon, devenu son gendre malgré lui, que peu de jours avant sa mort. Cette étude historico-juridique, plus passionnante que le roman le mieux charpenté, fait tout naturellement songer, en raison des haines de famille et des sentiments persistants des deux acteurs principaux du drame, à la tragique histoire de Roméo et Juliette. M. F. Delacroix se propose de donner de plus amples développements à son travail, qu'il publiera en volume, et de le compléter par de nombreux documents. Il y a, dans l'œuvre abrégée de cet auteur, un réel talent, et l'importante contribution qu'il apporte à un point d'histoire locale assez ignoré en fait excuser les côtés affligeants. Relevons une vétille orthographique : Dole ne prend pas d'accent circonflexe : ce n'est pas la première fois que nous le faisons remarquer ici.

— « Besançon qui avait la saline de Miserey à sa porte et sous sa main, pour ainsi dire, une source bromo-chlorurée sodique forte dont la minéralisation unit, par une heureuse combinaison, la puissante chloruration de Salies-de-Béarn à la bromuration si précieuse de Salins, — Besançon ne pouvait manquer de venir offrir le bénéfice de ses eaux à la foule toujours grandissante de ceux qui en sont justiciables. » C'est en ces termes que la nouvelle et importante station balnéaire de Besançon nous est signalée par M. le Dr L. Baudin, dans sa brochure sur les *Bains salins de la Moullière-Besançon et les Eaux salées de Miserey* (Besançon, imp. Dodivers, petit-in 12 de 112 p., avec 1 plan, 1 planche et 2 gravures). Cette notice s'adresse surtout aux médecins qu'elle renseignera utilement pour leur clientèle. Parfait; mais il nous semble maintenant qu'une autre brochure moins scientifique, descriptive et historique principalement, et gracieusement illustrée, ce qui ne gâterait rien, ferait bien l'affaire des principaux intéressés, c'est-à-dire des baigneurs. Avis à qui de droit.

GUYENNE. — Le sanctuaire de Verdelais a été rebâti et richement décoré au commencement du XVIIe siècle, par le cardinal de Sourdis, qui le confia aux célestins. Les archives de l'archevêché de Bordeaux conservent beaucoup de pièces précieuses sur la restauration de ce pèlerinage aujourd'hui encore très fréquenté. Dans un intéressant article publié par la *Revue catholique de Bordeaux*, et tiré à part (*Le Livre des miracles et autres docu-*

ments inédits sur Notre-Dame de Verdelais. Bordeaux, Bellier, in-8 de 12 p.), M. Dupré a fait le meilleur usage de ces textes inédits. Outre beaucoup d'extraits édifiants du *Livre des miracles*, on trouvera dans ce court mais substantiel travail, un inventaire fait en 1791 de l'argenterie et autres objets précieux du sanctuaire qui furent portées au district de Cadillac et de là à la fonte.

NORMANDIE. — Une bonne nouvelle pour les bibliophiles normands : MM. le comte Gérard de Contades et l'abbé Macé viennent de publier le 7e volume de la *Bibliothèque ornaise, canton de Carrouges, essai de bibliographie cantonale* (Paris, Champion, in-16 de XV-127 p.). M. de Contades présente avec beaucoup d'érudition et d'esprit le canton aux lecteurs ; puis viennent la bibliographie, par ordre alphabétique, et des pièces justificatives intéressantes, une charte de 1395, des vers du XVIIIe siècle, un certificat de civisme pendant la Révolution, une proclamation de la même époque, enfin des ex-libris, la passion de M. de Contades et celle de nombreux bibliophiles : cinq planches fort curieuses. A un autre canton, maintenant « s'il plaît à Dieu et à vous, Messieurs ! »

— M. Louis Régnier vient de faire paraître : *Une Église romane de l'Avranchin, Saint-Loup,* (Caen, Delesques, in-8 de 17 p.) ; — Les *Églises d'Avranches* (Ibid., id., in-8, 27 p.); — *A travers la Normandie, I. Mortain* (Ibid., id. ; in-8, 25 p.). En même temps, M. Régnier donne à ses études bibliographiques sur le département de l'Eure, publiées pour les années 1887, 1888 et 1889, à Bernay, une introduction dans un mémoire lu au Congrès archéologique de France, à Évreux, et intitulé : *Les Études historiques dans le département de l'Eure, de 1860 à 1889* (Caen, Delesques, in-8 de 87 p.; Extrait du compte rendu du Congrès archéologique d'Évreux).

— La Société historique du Vexin vient de faire mettre sous presse le *Livre des métiers de Gisors.* C'est M. Louis Passy, député de l'Eure, et l'un des vice-présidents de la société, qui en a fait transcrire le manuscrit et qui a écrit l'introduction. Le tome XV des mémoires de la même société renfermera une bibliographie du Vexin pour l'année 1890 par M. Louis Régnier.

— M. l'abbé Bernier, ancien élève de l'École des Carmes et professeur à l'institution de Sainte-Marie de Tinchebray, vient de soutenir ses thèses pour obtenir le grade de docteur devant la Faculté des lettres de Caen. Depuis un certain nombre d'années déjà, la Faculté des lettres de Paris semble avoir pris le monopole de ces examens ; ce qui est assez regrettable, puisque les Facultés de province voient ainsi diminuer leur importance et ne paraissent plus être que de simples succursales de celle de Paris. On avait déjà songé à réagir contre cette tendance, en obligeant les candidats à passer le doctorat devant la Faculté qui leur avait accordé le grade de licencié, mais ce projet n'a pas eu de suite. Nous sommes d'autant plus heureux de signaler le fait qui s'est passé à Caen, que les thèses de l'abbé Bernier ont une certaine importance. La thèse latine a pour titre : *De mente humana apud Joannem Baptistam du Hamel, ecclesiae bajocensis cancellarium, primum regiae scientiarum Academiae secretarium,* et la thèse française : *Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de Basse-Normandie au XVIIIe siècle.* Nous reviendrons sur ces deux ouvrages.

POITOU. — M. de la Bouralière, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest, vient de réimprimer, en y ajoutant quelques notes et un appendice, la notice sur Saint-Hilaire de Poitiers qu'il avait donnée il y a deux ans dans la grande publication de M. Jules Robuchon. Cet élégant

fascicule est intitulé : *Notice historique et archéologique sur l'église de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers*, extrait des *Paysages et monuments du Poitou*, deuxième édition augmentée d'une lettre de M. Alfred Richard (Fontenay, impr. Aug. Baud, in-4° de 38 p. avec héliogravure hors texte et fig. dans le texte). Cette lettre de M. Alfred Richard a pour objet de rechercher à quelle époque au juste vivait l'architecte Gautier Coorland; l'auteur conclut pour le XIe siècle et arrive ainsi à éclaircir un des points les plus importants de l'histoire de l'architecture religieuse du Poitou.

— Viennent de paraître : *Poitiers ancien et moderne, promenades d'un touriste*, par M. A. Bouvenne, officier d'académie (Poitiers, A. Reynès, in-16 de 140 p.); — *Les Ruines de Sanxay*, notice abrégée, extrait [avec additions] de *Poitiers ancien et moderne* (Poitiers, A. Reynès, in-16 de 13 p.). Quoique M. A. Bouvenne ne soit pas étranger à ces publications, il paraîtrait qu'elles ont surtout pour auteurs M. Pierre Delbarre et le R. P. de la Croix.

— M. René Vallette vient de publier une esquisse biographique dans la *Revue du Bas-Poitou* sur *le Peintre Lansyer et son œuvre* (tirage à part. Fontenay-le-Comte, aux bureaux de la Revue, in-8 de 16 p.). Cette petite plaquette est ornée d'un portrait dessiné par Emmanuel Lansyer et d'une agréable lettre dans laquelle le peintre vendéen raconte un voyage de Paris à Menton.

— Autres produits récents de la librairie poitevine : *Jeanne d'Arc à Poitiers*, drame en trois actes, par M. Emmanuel Constantin. (Poitiers, Druinaud, in-16 de 89 p.); — *C.-B. Chameau et les Rosières de la Mothe-Saint-Héray*, par H. Caillon (La Mothe-Saint-Héray, Guittet, in-12 de 82 p. et 3 grav. hors texte).

— Par arrêté du 12 octobre dernier, M. Dupond, ancien archiviste de l'Aude, a été nommé archiviste des Deux-Sèvres, en remplacement de notre collaborateur M. Joseph Berthelé, nommé archiviste de l'Hérault.

— M. Alfred Richard prépare un *Abrégé de l'histoire du Poitou*, en un volume in-8, résumé des conferences faites par lui depuis quatre ans à la Faculté des lettres de Poitiers.

— M. Lièvre réunira prochainement en volumes les études qu'il a consacrées dans divers recueils à l'archéologie préhistorique, gauloise, gallo-romaine et mérovingienne de l'ouest.

— M. Alph. Fournier, préposé aux collections du musée de Niort, vient de faire paraître dans les *Mémoires* de la Société de statistique des Deux-Sèvres et en tirage à part : *Études géologiques des lignes de chemin de fer du Poitou. I. Ligne de Paris à Bordeaux (État) entre Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) et Villeneuve-la-Comtesse (Charente-Inférieure)* (Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, gr. in-8 de 108 p. avec une grande planche hors texte en 5 couleurs et 18 fig. dans le texte).

PROVENCE. — Édifiant et attrayant à la fois est le *Souvenir des noces d'or sacerdotales de M. l'abbé de Courtois, chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Notre-Dame d'Orange, 21-22 juin 1891* (Avignon, Aubanel, gr. in-8 de 48 p.). L'historien des fêtes d'Orange est M. le chanoine Paul de Terris, qui a prononcé le discours en l'honneur du vénérable curé d'Orange, dont il est le compatriote et le parent, discours d'une touchante éloquence et qui fera dire à tous ceux qui le liront dans sa brochure : l'orateur égale l'écrivain. Nous n'ajouterons qu'un mot : le héros de la pieuse fête appartient à cette patriarcale famille dont M. Charles de Ribbe nous a fait admirer les vertus en analysant, dans son beau livre sur *la Vie domestique, ses modèles et ses règles*, le livre de raison d'Antoine de Courtois.

SAINTONGE. — M. René Fage publie un agréable petit volume intitulé : *Oleron. Impressions de vacances* (Tulle, imp. Crauffon, in-12 de 116 p.). On trouve là d'intéressants récits et de saisissantes descriptions. Le narrateur y parle beaucoup d'un écrivain à la mode, du nouvel académicien Pierre Loti qui, par la famille de sa mère et par ses fréquents séjours, appartient, en quelque sorte, à l'île d'Oleron qui lui a inspiré de si charmantes pages dans le *Roman d'un enfant* et dans le *Livre de la pitié et de la mort.* On remarquera aussi le récit de la visite faite par M. Fage à la modeste maison que Napoléon Ier, aprés le désastre de Waterloo, occupa pendant huit jours à l'île d'Aix.

TOURAINE. — Vient de paraître : *Les Origines de l'imprimerie à Chinon, notes historiques,* par H. Grimaud (Tours, Péricat, in-8 de 6 p.).

ANGLETERRE. — Avec le mois d'octobre a commencé la publication d'un nouveau périodique littéraire : *The Bookman, a monthly Journal for Book-readers, Bookbuyers and Booksellers* (27 Paternoster Row, à Londres : 0 fr. 60 le numéro), dirigé par M. Robertson Nicoll. On y trouvera, avec les nouvelles littéraires, des articles sur les auteurs, les livres, l'imprimerie, la librairie, les journaux ; des comptes rendus, et la liste des récentes publications.

— L'éditeur John Murray a sous presse un Dictionnaire d'hymnologie que prépare depuis de longues années le Rev. John Julian, et qui formera un fort volume de 1600 pages. L'ouvrage contiendra l'histoire des hymnes chrétiennes de tous les temps et de tous les pays, tout en accordant à celles des pays de langue anglaise une place naturellement plus large. Des notices seront consacrées aux auteurs et traducteurs d'hymnes, aux hymnaires, bréviaires, missels, psautiers, etc., nationaux et locaux.

— *Old Touraine, the Life and History of the famous Châteaux of France,* par M. Theodore Andrea Cook, que ne tardera guère à mettre en vente la maison Periwal, est un ouvrage où la plume et le crayon se prêteront un concours mutuel pour mieux faire connaître l'histoire et la décoration des beaux châteaux de la vallée de la Loire.

— On annonce la découverte par M. Rownd de deux volumineux paquets contenant la correspondance manuscrite de Petkum, envoyé du Holstein à la Haye de 1705 à 1711. Cette correspondance, fort intéressante pour l'histoire générale et pour l'histoire de France pendant cette triste période, renferme entre autres des lettres de Torcy et de Rouillé, de Louis XIV et de Marlborough.

— Sous le titre de *Abbotsford Series,* MM. Williams et Norgate vont publier une série de volumes consacrés à la vieille poésie écossaise. Le premier contiendra des extraits de la chronique d'Henry l'Aveugle et des fragments des œuvres de Thomas le Rimeur et de John Barbour.

— Le colonel Tweedie, consul général d'Angleterre à Bagdad, travaille depuis longtemps à réunir les éléments d'un grand ouvrage sur le cheval arabe. Cet ouvrage va prochainement paraître chez MM. Blackwood. L'auteur a voulu écrire une histoire complète du cheval de pur sang en Arabie ; il a soigneusement contrôlé les origines et la généalogie des célèbres chevaux importés en Europe et comparé leurs descendants aux diverses familles chevalines de l'Orient.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Theologia moralis per modum conferentiarum,* auctore P. B. Elbel. Vol. I, pars III. Vol. II, pars IV (2 vol. in-8, Schroeder, Paderborn). — *Études de théologie positive sur la Sainte Trinité,* 1re série. *Exposé du dogme,* par T. de Régnon (in-18, Retaux). — *La Théologie popu-*

laire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conférences prêchées à Paris, par l'abbé E. Le Camus (in-18, Letouzey et Ané). — *De Humanae cognitionis modo origine ac profectu ad mentem S. Thomae doctoris angelici. Supplementum*, auctore J.-B. Tornatore (in-18, Solari, Placenteae). — *Étude critique des preuves de l'existence de Dieu*, par P.-A. Berthauld (2 vol. in-18, Alcan). — *Psallite sapienter. Psalliret weise*, von M. Wolter. T. I, *Psalm I-XXXV*; T. II, *Psalm XXXVI-LXXI* (2 vol. in-8, Herder, Fribourg-en-Brisgau). — *La Religion*, par A. Lefèvre (in-18, Reinwald). — *Au Vatican. Souvenirs du Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII*, par Mgr de T. Serclaes (in-18, Société belge de librairie, Bruxelles; Lecoffre, Paris). — *Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio*, auctore M. Hausherr (in-18, Herder, Friburgi Brisgoviae). — *Le Catéchisme catholique, commentaire littéraire et pratique*, par l'abbé F. Poey (in-18, Lamulle et Poisson). — *Leçons de catéchisme, avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon*, par l'abbé A.Bleau (in-18, Haton). — *Le Chrétien sanctifié, conseils pratiques pour la vie spirituelle*, d'après le V. Sarnelli (in-18, Haton). — *La Vie surnaturelle considérée dans son principe*, par l'abbé Bellamy (in-18, Retaux). — *Devoirs des enfants envers leurs parents*, par l'abbé A. Saint-Cyr (in-16, Vic et Amat). — *Le Livre de la famille*, par l'abbé Charpentier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Institutions juridiques des Romains*, par E. Cuq. *L'Ancien droit* (in-8, Plon et Nourrit; Chevalier-Marescq). — *Le Concordat, qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce*, par J.-M. Villefranche (in-18, Bloud et Barral, Paris; Vitte, Lyon). — *Le Crime et la peine*, par L. Proal (in-8, Alcan). — *Les Effets de l'usage et de la désuétude sont-ils héréditaires*, t. II, par W.-P. Ball avec appendice par H. F. Osborne, trad. par H. de Varigny (in-8, Lecrosnier et Babé). — *Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde*, par E. Martha (in-18, Cote, Lyon). — *Le Lendemain de la vie*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *La Morale de Spinoza*, par R. Worms (in-16, Hachette). — *Méthode spinosiste et méthode hégélienne*, par P.-A. Bertault (in-18, Alcan). — *Moïse ou Darwin?* par le Dr A. Dodel (in-8, Reinwald). — *Le Socialisme moderne*, par M. Block (in-18, Hachette). — *Éducation et positivisme*, par R. Thamin (in-18, Alcan). — *Philosophie de l'économie politique*, par E. Hamélius (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *L'Éducation des facultés mentales*, par le Dr J.-J. Nogier (in-18, J. B. Baillière). — *Les Maladies de l'esprit*, par le Dr P. Max-Simon (in-18, J. B. Baillière). — *La Vie et l'hérédité*, par P. Vallet (in-18, Retaux). — *La Cité de misère*, par Roger-Milès (in-18, Flammarion). — *Hygiène de la toilette*, par le Dr Degoix (in-18, J.-B. Baillière). — *L'Amateur d'oiseaux de volière*, par H. Moreau (in-18, J.-B. Baillière). — *Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'an 1891* (in-18, Gauthier-Villars). — *Ilios et Iliade*, par G. Sortais (in-8, Bouillon). — *Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique*, par J.-A. Symonds, trad. par Mlle C. Augis (in-18, Lecène et Oudin). — *Étude critique sur l'histoire de la littérature française*, 4e série, par F. Brunetière (in-18, Hachette). — *Les Grands Écrivains de la France : J. de La Fontaine*, t. VIII (in-8, Hachette). — *Fleurs de caprices*, par H. Fuzeré (in-18, Vanier). — *Les Échos*, par E. de Perrodil (in-18, Vanier). — *L'Herbager*, par P. Harel (in-18, Lemerre). — *L'Irrémédiable*, par Brada (in-18, Plon et Nourrit). — *Bonne-Dame*, par E. Estaunié (in-18, Perrin). — *Sainte Rosalie-aux-Bois*, par Ouida (in-18, Perrin). — *Beau Page*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *En Vitrine*, par R. de Maricourt (in-18, Flammarion). — *Représailles*, par G. Bonnamour (in-18, Savine). — *Tragiques Amours*, par E. Énault (in-18, Hachette). — *Premières Joies et premières larmes*, par Mrs. Hungerford, trad. par E. Dian (2 vol. in-18, Hachette).

— *Doctoresse*, par R. Dombre (in-18, Firmin-Didot). — *Chimères !* par G. Colomb (in-18, Firmin-Didot). — *Une Amitié d'enfance*, par É. Marcel (in-18, Hennuyer). — *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, par le vicomte J. de Rougé (in-8, Rothschild). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris, région de l'Ouest*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *La Transcaucasie et la péninsule d'Apchéron, souvenirs de voyages*, par C.-S. Gulbenkian (in-18, Hachette). — *Le Japon pratique*, par F. Regamey (in-18, Hetzel). — *Saint Pierre, son apostolat, son pontificat, son épiscopat. Histoire, traditions et légendes*, par l'abbé Henriot (in-8, Desclée, de Brouwer, Lille). — *Saint-Louis de Gonzague, étudiant, à propos de son troisième centenaire (1591-1891)*, par le P. H. Chérot (in-8, Société de Saint-Augustin, Lille). — *Le Premier Français martyrisé au Japon, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet*, par l'abbé G. Tarniquet (in-8, Société de Saint-Augustin, Lille). — *L'Abbé Combalot*, par Mgr Ricard (in-18, Gaume). — *Vie de Madame Miquey et Souvenirs de Mulhouse*, par l'abbé J. Wagner (in-18, Glangioff, Mulhouse). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, t. IV. *La Féodalité*, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Les Évêques et les Archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1891*, par le P.-A. Jean (gr. in-8, Picard). — *Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV*, t. XI, publiés par le comte G.-J. de Cosnac et E. Pontal (in-8, Hachette). — *Les Guerres sous Louis XV*, t. VII, par le comte Pajol (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Mémoires du général baron de Marbot*. T. III. *Polotsk, la Bérésina, Leipsig, Waterloo* (in-8, Plon et Nourrit). — *Dictionnaire des parlementaires français comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889*, etc., publié sous la direction de MM. A. Robert, E. Bourloton et G. Cougny (5 vol. in-8, Bourloton). — *Journal d'un sous-officier 1870*, par A. Delorme (in-18, Hachette). — *Pombal. Sein Charakter und seine Politik*, von B. Dühr (in-8, Herder, Fribourg-en-Brisgau). — *Die französische Politik Papst Leo IX*, von W. Brücking (in-8, Göschen, Stuttgart). — *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, publiée par A. d'Arneth, et J. Flammermont. *Introduction* et t. II (2 vol. in-8, Hachette). — *Geschichte der deutschen Verfassungsfrage während der Befreiungskriege und des Wiener Kongresses 1812 bis 1815*, von W. A. Schmidt (in-8, Göschen, Stuttgart). — *Catholiques allemands*, par A. Kannengieser (in-18, Lethielleux). — *L'Italia nell'età di mezzo*. T. II, da L. Calamassi (in-8, S. Lapi, Città di Castello). — *Cent ans de représentation bretonne*, 2e série. *L'Assemblée législative 1791-1792*, par R. Kerviler (in-8, Perrin). — *Histoire de Rambouillet, de son château et des beaux remarquables de sa forêt*, par J. Mallard (in-8, A. Picard). — *Morceaux choisis des auteurs français, classe de 4e*, par A. Cahen (in-18 cart., Hachette). — *Morceaux choisis des auteurs français, classes de 3e, 2e et rhétorique. Prose*, par A. Cahen (in-18 cart., Hachette). — *Glossaire de la langue d'oïl, XIe-XIVe siècles*, par le Dr A. Bos (in-8, Maisonneuve). — *A Comparative Grammar of the South-African Bantu Languages*, by J. Torrend (gr. in-8 cart., Kegan Paul, Trench, Trübner et Cie, London). — *La Tribu de Wapan, Nouvelle-Calédonie, ses mœurs et sa langue*, d'après les notes d'un missionnaire mariste, coordonnées par le P. A. C. (in-8, Chaduteau). — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 1re partie, t. II. *Bibliographie*, Backer-Desclée, par le R. P. Sommervogel (in-4 cart., Picard, Paris; Schepens, Bruxelles). — *Bibliographia moscovica. Bibliographie des œuvres et revues de quelques russes et étrangers concernant la Sibérie*, t. II, par V.-J. Mezier (in-4, Schmakow, Saint-Petersbourg).

VISSECH.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie Augustin Aimé, 14 rue des imp. Arcades, Semur.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Histoire de l'art décoratif du* XVIe *siècle jusqu'à nos jours*, par ARSÈNE ALEXANDRE, préface de ROGER MAX. Paris, Henri Laurens, s. d., gr. in-4 de VII-336 p., avec 48 pl. en couleurs, 12 eaux-fortes et 526 dessins dans le texte par Lhermitte, Greux, Courtry. Reliure souple, 80 fr. — 2. *Floréal*, par ARMAND SILVESTRE, préface de Jules Claretie, musique de J. Massenet. Paris, Delagrave, s. d., in-4 de V-202 p. avec 54 compositions de Georges Cain. Broché, 50 fr. — 3. *La Tunisie*, pays de protectorat français, texte et dessins par CHARLES LALLEMAND. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1892, in-4 de 253 p., aquarelles tirées en couleurs. Broché, 35 fr.; relié, 45 fr. — 4. *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi, 1887-1889*, par le capitaine BINGER. Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-8 de 515 et 416 p., avec cartes, de nombreux croquis de détail et 176 grav. sur bois d'après les dessins de Riou. Brochés, 30 fr.; reliés, tr. dorées, 40 fr. — 5. *La Vie américaine*, par PAUL DE ROUSIERS. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-4 de 698 p., avec 1 héliograv., 320 reprod. sur cuivre de Ch.-G. Petit et Cie et de 17 cartes dont 2 en couleur. Broché, couvert. en couleur de E. Grasset, 30 fr.; relié, 40 fr. — 6. *Autour de Paris*, par LOUIS BARRON. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1891), gr. in-8 de 497 p., illustré de 500 dessins d'après nature, par G. Fraipont, cart. avec couvertures en chromotyp., 25 fr. — 7. *Le Palais de Justice de Paris, son monde et ses mœurs*, par la Presse judiciaire parisienne. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1892, gr. in-8 jésus de XVIII-400 p., avec 150 dessins inédits. Broché, 20 fr.; cartonné, 25. — 8. *Histoire de France depuis l'invasion des barbares dons la Gaule romaine jusqu'à nos jours*, par VICTOR DURUY. Paris, Hachette, 1892, in-4 de X-945 p., avec 625 grav. et 8 cartes, 25 fr. — 9. *Duc d'Orléans. 1810-1842, Récits de campagne, Anvers, Mascara, les Portes de Fer*, par le COMTE DE PARIS et le DUC DE CHARTRES. Paris, Calmann Lévy, 1892, gr. in-8 de XXIII-483 p., avec 250 grav. sur bois, d'après d'Auzats, Decamps, Paul Delaroche, Ingres, Eugène Lami, Raffet, Ary Scheffer, Horace Vernet, Winterhalter. Broché, 20 fr.; cart., 25 fr.; relié, 26 fr. — 10. *Récits de guerre. L'Invasion (1870-1871)*, par LUDOVIC HALÉVY. Paris, Boussod et Valadon, s. d. (1891), gr. in-4 de 240 p., orné de dessins dans le texte, de 20 pl. hors texte en 5 couleurs, dont 4 doubles, de 8 pl. en 2 couleurs, et de 17 pl. en noir, par Marchetti et A. Paris. Broché, avec frontispice en couleur, 20 fr. — 11. *Dix ans en Équatoria. Le Retour d'Emin Pacha et l'Expédition Stanley*, par GAETANO CASATI, trad. par LOUIS DE HESSEM. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-4 de XI-498 p., orné de 170 grav. sur cuivre dont 8 tirées en couleur. Broché, 20 fr.; relié, 28 fr. — 12. *Les Républiques hispano-américaines*, par THÉODORE CHILD. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1891), in-4 de 480 p., avec 151 grav. et 8 cartes, couverture en couleur de Grasset. Broché, 20 fr. — 13. *Les Fleuves de France. Le Rhône*, par LOUIS BARRON. Paris, Henri Laurens, s. d., in-8 de 455 p., orné de 168 gr. par A. Chapon. Broché, 10 fr.; relié toile, 13 fr.; amateur, 15 fr. — 14. *La Neuvaine de Colette*, par JEANNE SCHULTZ. Paris, Plon et Nourrit; Calmann Lévy, s. d., in-8 de 280 p. illust. de Emile Bayard et 60 dessins gravés par Guillaume. Broché, 15 fr.; relié, fers spéciaux, 20 fr. — 15. *Le Cabaret du Puits-sans-Vin*, par LOUIS MORIN. Paris, Delagrave, s. d., petit in-4 de 209 p., orné de 125 dessins de l'auteur et 8 chromotypogr. hors texte. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 16. *Les Dix Doigts de Jean Ruthé*, par SIXTE DELORME. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 296 p. avec 48 illustr. de Jacques Wagrez. Broché, 10 fr.; relié toile, 13 fr. — 17. *Contes des grand'mères*, par XAVIER MARMIER. Paris, Jouvet, 1892, in-8 de XI-242 p., orné de 10 compos. hors texte et 46 dessins dans le texte par Mucha. Broché, 12 fr.; relié toile rouge, avec plaques or et argent, tr. dorées, 16 fr.;

reliure d'amateur, 17 fr. — 18. *La Hongrie illustrée.* Zurich, Orell Fussli, s. d., in-8 de v-566 p., avec 210 illustr. de J. Weber et 9 cartes. Relié, 10 fr. — 19. *Aventures de terre et de mer,* par Mayne-Reid. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de VII-644 p., avec 200 illust. de Riou, J. Férat, L. Benett, J. Davis. Broché, 10 fr.; cart., 13 fr.; relié, 15 fr. — 20. *Mistress Branican*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1891), gr. in-8 de 440 p., avec 83 illust., par L. Benett, et 12 pl. en chromotyp. et 2 cartes. Br., 9 fr.; cart., 12 fr.; relié 14 fr. — 21. *Ennemis d'enfance,* par A. David-Sauvageot. Paris, Armand Colin, s. d., in-8 de 320 p., nombr. illustrat. par Émile Mas et A. Deroy. Broché, 7 fr.; relié toile, tr. dorées, 10 fr. — 22. *La Petite Naga,* par F. Méaulle. Paris, Ducrocq, s. d., in-4 écu de 296 p. avec 90 compos. de Bach (L.), Mouchot, Baldo, Bayard fils, Mlle Simon et F. Méaulle. Broché, 7 fr.; reliure angl., biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 23. *Le Livre de la femme d'intérieur. Table, couture, ménage, hygiène,* par Ris-Paquot. Paris, Henri Laurens, s. d., in-8 de VIII-440 p., illustré de 291 grav. Br., 6 fr.; cart., 7 fr. — 24. *Les Contes de la grande sœur.* Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-8 de 101 p., illust. de Marie Seymour Lucas et 85 dessins en noir et en couleurs gravés par Ch. Guillaume. Cart., 6 fr. — 25. *Nos fils sous les armes.* Tous soldats, par Ch. Lesser. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux, Martin, s. d., in-8 de 664 p. avec 250 dessins de Job, Carrey et Montader. Br. 6 fr.; relié fers spéc., 9 fr. — 26. *L'Ile aux mystères,* par Gustave Toudouze. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-4 de 317 p. orné de 30 grav. sur bois. Broché, 5 fr.; relié percal., 8 fr. — 27. *Muguette,* suivi de *le Bossu de Tymeur, la Laide, la Balle enchantée,* par le marquis de Cherville. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-4 de 313 p., orné de nombr. illust. d'Octave Saunier. Broché, 5 fr.; relié percal., à biseaux, plaque spéc. en couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 28. *Plus haut! Plus grand!! Le Chicago,* par L. Mainard et P. Meyan. Paris, Lecène et Oudin, gr. in-4 de 318 p. orné de nombr. grav. de Georges Roux. Br. 5 fr.; relié percal. à biseaux, plaque spéciale en couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 29. *Tous les cinq,* par Mlle M. Miallier. Paris, Ducrocq, s. d., in-4 écu de IV-245 p. avec 80 compos. de Bideault, Pari de Weber, etc. Br., 5 fr.; reliure angl. avec biseaux et fers spéciaux, 8 fr. — 30. *Notre pays de France. Fleur des Alpes* (*Savoie*), par Ed.-D. Labesse et H. Pierret. Paris, Ducrocq, s. d., in-4 écu de 256 p. avec 150 vues, fig. et composit. originales de Albert Ocall, Bélichon, etc. Br., 5 fr.; reliure angl. avec biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 31. *Contes d'hiver,* par Émile Richebourg. Paris, Jouvet, 1892, petit in-4 de 162 p., orné de 40 grav. d'après les dessins de Ch. Crespin. Br., 5 fr.; relié toile rouge, tr. dor., plaque or et argent, biseaux, 6 fr. 50. — 32. *Bons Amis,* par H. Lecomte du Nouy. Paris, Guérin, s. d., in-8 de 219 p. orné de nombr. illustr., rel. toile rouge à biseaux, plaque et tr. dorées, fers spéciaux, 5 fr. — 33. *La Marine moderne, construction des navires, paquebots, bâtiments de guerre, artillerie, organisation des principales marines militaires,* par Marc de Meulen. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8 de X-249 p., orné de 65 grav. Br., 4 fr.; cartonné percal. tr. dorées, 5 fr. 50; relié, 6 fr. — 34. *A bâtons rompus. Heures de loisirs pour les enfants,* par Mme L.-E. Rillier. Zurich, Orell Fussli, s. d., 2 vol. gr. in-8 de 119 et 134 p. avec de nomb. illust. Les deux vol. cartonnés, 4 fr. — 35. *Le Japon d'aujourd'hui, journal intime d'un missionnaire apostolique au Japon septentrional.* Tours, Mame, s. d., in-8 de 375 p., illustré de 48 grav. Br., 2 fr. 40; relié, 5 fr. — 36. *Les Plaisirs de Pâquerette,* par F.-M. de Braye. Paris, Guérin, s. d., in-8 écu de 64 p., orné de 32 fig. en chromolithogr. Cartonné dos toile, 1 fr. 50. — 37. *Les Mémoires d'un pierrot sans plumes,* par Marie Dumel. Paris, Guérin, s. d., in-8 écu de 64 p. orné de 32 fig. en chromolith. Cartonné dos toile, 1 fr. 50.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde.* Nouveau journal des voyages, fondé par Edouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1891. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse.* Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1891. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles.* Tomes LXVI et LXVII. Paris, Delagrave, 1891, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations, 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint-Nicolas,* journal illustré pour garçons et filles. Tome XII. Paris, Delagrave, 1891, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations, 18 fr.; relié tr. dorées, 22 fr.

— 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis,* journal de toute la famille. Paris, Hetzel, 1891, 2 vol. gr. in-8 de chacun 396 p., avec de nombreuses illustrations, 14 fr.; cart. tr. dorées, 20 fr. — 6. *Le Magasin pittoresque,* 59e année (1891). Paris, Jouvet, in-8 de 410 p., nomb. illustr. Broché, 10 fr.; cart. toile rouge, 11 fr. 50. — 7. *Le Petit Français illustré,* journal des écoliers et des écolières, avec Supplément en noir et couleurs. 3e année, 1891. Paris, Armand Colin, gr. in-8 de 628 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 6 fr.; relié, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (5e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, (Desclée et de Brouwer), 1891, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (2e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), 1891, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations, avec supplément en noir et en couleurs. Broché, 12 fr. — 10. *Mon Journal,* recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, 10e année. Paris, Hachette, gr. in-8 de 192 p., illustré de nombreuses gravures sur bois. Broché, 1 fr. 80; cartonné, 2 fr. 50. — 11. *La Ronde des saisons et des mois,* par André Theuriet. Paris, Westhausser, s. d., gr. in-4, orné de 37 compositions originales en couleur, par Harriet M. Bennett, cart. couvert. chromo, 8 fr. — 12. *Jack-le-Gel et ses contes,* par Ernest d'Hervilly. Paris, Westhausser, s. d., in-4, orné de nomb. illustr. en noir et en couleur par M. J. Lawson, cart. couv. chromo, 5 fr. — 13. *Bébé sera soldat,* par Paul de Sémant. Paris, Guérin, s. d., grand in-4 illustré de 46 fig. en couleurs dans le texte et hors texte par l'auteur. Cartonnage dos toile, couverture chromo, 5 fr. — 14. *A la découverte de la Russie,* par Nick Bénar. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-4 oblong de 70 p., orné de 130 dessins de Caran d'Ache et A. Guillaume, 3 fr. 50. — 15. *Les Chevaux.* Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-8 orné de 110 dessins de Crafty, 3 fr. 50. — 16. *Les Douze Métiers de Pierrot,* par Tante Nicole. Paris, Delagrave, s. d., in-4 de 48 p., avec 12 compos. de J. Geoffroy. Cart., 3 fr. — 17. *Les Aventures incroyables de M. de Crac,* relation nouvelle, par Marie Melchior. Paris, Guérin. Album in-4, illust. de 12 pl. en chromol. aquarelles de F. Bergin. Cart. dos toile, couverture chromo, 2 fr. 50. — 18. *Voyages de Gulliver,* version nouvelle, d'après J. Swift, abrégée à l'usage de la jeunesse, par Étienne Ducret. Paris, Guérin. Album in-8 carré, orné de nomb. grav. en couleur. Cart. dos toile, couverture chromo, 2 fr. 50. — 19. *L'Année enfantine,* par Marie de Bosguérard. Paris, Guérin, s. d. Album in-8 carré, orné de 12 aquarelles, par F. Bergin. Cart. dos toile, couverture chromo, 2 fr. 50. — 20. *Le Tour d'Europe.* Paris, Guérin, s. d. Album in-8 carré, orné de nomb. grav. en couleur. Cart. dos toile, couverture chromo, 2 fr. 50. — 21. *Le Doux Jésus,* par l'abbé Poyer. Paris, Westhausser, s. d., gr. in-4 avec de nomb. comp. en couleur et au trait. Couv. chromo, 3 fr. — 22. *Chant de Noël,* par Gustave Gaillardon. Paris, Westhausser, petit in-4 orné de nomb. comp. en couleur et au trait. Couv. chromo, 2 fr. 50. — 23. *L'Étoile de Bethléem,* par l'abbé Poyer. Paris, Westhausser, petit in-4 orné de nomb. comp. en couleur et au trait. Couvert. chromo. 2 fr. 50. — 24. *La Maison du petit Chaperon rouge.* Paris, Westhausser, album d'images découpées, in-4 avec de nomb. comp. en couleur. Couvert. chromo, 3 fr. — 25. *Farces et drôleries des animaux,* par Ernest d'Hervilly. Paris, Westhausser, s. d., orné de nomb. compos. en noir et en couleur. Cart. couv. chromo, 2 fr. 50. — 26. *Cendrillon, féerie à grand spectacle en 7 actes et 49 tableaux. Album-théâtre.* Paris, Guérin, s. d., in-4, illustré en chromol. Cart. à transformations, 2 fr. — 27. *Robinson Crusoé, féerie à grand spectacle en 7 actes et 49 tableaux. Album-théâtre.* Paris, Guérin, s. d., in-4 illustré en chromol. Cart. à transformations, 2 fr. — 28. *A. B. C.* Illustrat. de Paul de Sémant. Paris, Guérin. Album découpé, in-4, illustré de pl. en chromolith. Cart. souple, 1 fr. — 29. *Poil et Plume,* par Marie de Grandmaison. Paris, Guérin. Album découpé, in-4, illustré de pl. en chromolith. Cart. souple, 1 fr. — 30. *Imagerie artistique.* Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., in-folio cartonné contenant 172 images au prix de 0 fr. 05 la feuille. — 31. *Nouvelle collection diamant. Mademoiselle Gui. Petits poussins. Bons camarades. Kitty. Châteaux de sable. Les Amis de la maison,* par Mme de Bosguérard. Paris, Westhausser, s. d., 6 petits vol. (8 × 9 cent.), dans une jolie boîte; la collection, 3 fr. — 32. *Sur le Pont du Nord. Monsieur Dumollet. Mon père m'a donné un mari. Le Renard et le Corbeau.* Paris, Librairies-imprimeries

réunies, May et Motteroz, 1892, 4 albums de 14 p., à 0 fr. 15 c. l'un. — 33. *Noël*, numéro spécial publié par l'*Illustration*. Paris, 13, rue Saint-Georges, in-folio avec chromo hors texte, 2 fr. 50.

III. — Bibliothèque illustrée, nouvelle édition, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-fol. à 12 fr. brochés; reliés percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 15 fr. — 1. *Histoire de la Sainte Bible, Ancien et Nouveau Testament*, par l'abbé Cruchet, illustré de 100 grav., d'après les dessins de Gustave Doré, 508 p. — 2. *L'Homme aux yeux de verre, aventures au Dahomey*, par A.-M. Rossi et F. Méaulle, illustré de 106 grav., par Baldo, Brun, Mouchot, Tofani, Bayard fils, A Simon, de Haenen, de Bérard, Riou, O. Saunier, E. Morin, etc., 500 p.

IV. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse. 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; reliés, 10 fr. — 1. *La Charité en France à travers les siècles*, par Mme de Witt, née Guizot, orné de 81 grav., 430 p. — 2. *Papillonne*, suivie de *Souvenirs de jeunesse d'un vieux montagnard*, par Mlle Zénaïde Fleuriot, orné de 50 grav. d'après Zier, 365 p.

V. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. gr. in-8 à 7 fr.; cart. 10 fr., et rel., 11 fr. — 1. *Les Adoptés de Boisvalon*, par Henri Fauquez, illust. de P. Philippoteaux, 308 p. — 2. *La Vie de collège dans tous les pays. Alex Ebersen. Le Gradué d'Upsala*, par André Laurie, illust. de George Roux, 364 p. — 3. *Contes de l'oncle Jacques*, par P.-J. Stahl, avec 60 illust. par Adrien Marie, J.-Geoffroy Henriot, George Roux, Th. Schuler, etc., 360 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4. 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours. 5 fr. 50 le vol. broché ; relié 10 fr. — 1. *Louis XIV et son temps*, par A. Gabourd, orné de 61 grav., 390 p. — 2. *Le Robinson suisse*, par J.-R. Wyss, trad. par Frédéric Muller, orné de 65 grav., 400 p.

VII. — Collection Hetzel in-8 illustrée, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-8 à 4 fr. 50 brochés; cartonnés, 6 fr. — 1. *Blanchette et Capitaine*, suivi de *le Petit ramoneur*, par J. Anceaux, illustr. de J. Geoffroy, 219 p. — 2. *Un Heureux malheur*, par J. Lermont, illustr. de J. Davis, 252 p.

VIII. — Bibliothèque illustrée, format in-4. 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours. 4 fr. le vol. broché; relié, 7 fr. — 1. *En vacances. Comment Georges apprit le dessin*, par Henri Carot, orné de 278 grav., 286 p. — 2 *Frère Ange*, par la baronne S. de Boüard, orné de 26 grav., 277 p.

IX. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse. 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. br. ; cart. en percale à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Les Conquêtes d'Hermine*, par Mme J. Colomb, avec 112 grav. par H. Vogel, 304 p. — 2. *Une Poursuite*, par Mme de Nanteuil, orné de 57 grav. par A. Paris, 310 p. — 3. *Les Jumeaux de la Bauzaraque*, par M.-H. Meyer, illustré de 71 grav. par Tofani, 269 p. — 4. *La Famille Hamelin*, par l'auteur de *Tout droit*, orné de 89 grav. par Edouard Zier, 282 p.

X. — Bibliothèque d'histoire illustrée, publiée sous la direction de MM. J. Zeller et Vast. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz. Vol. in-8 à 4 fr. brochés; reliés tr. dorées, fers spéciaux, 5 fr. 50. — 1. *La France sous Louis XV (1723-1774)*, par Henri Carré, avec illustrations, 256 p. — 2. *Les Deux Révolutions d'Angleterre (1603-1689) et la Nation anglaise au* XVIIe *siècle*, par Édouard Sayous, avec illustrations, 256 p.

XI. — Bibliothèque des Merveilles, fondée par Édouard Charton, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et 3 fr. 50 reliés. — 1. *Le Forum*, par Lucien Augé de Lassus, avec 34 grav., 284 p. — 2. *Le Journalisme*, par Eugène Dubief, avec 36 grav., 313 p. — 3. *Les Manuscrits et la Miniature*, par Auguste Molinier, orné de 81 grav., 333 p.

XII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Mon amie Georgette*, par Fr. Deschamps, illustré de 44 grav. par Robaudi, 270 p. — 2. *Deux abandonnés*, par Mme Fresneau, illustré de 42 grav. par M. Orange, 259 p. — 3. *Aventures de Gérard Hendriks*, adapté du hollandais de Th. Tromp, par le

comte Meyners d'Estrey, illustré de 14 grav. d'après Mme Paul Crampel, III-280 p. — 4. *La Famille Coquelicot*, par Mme de Stolz, orné de 36 grav. par Jeanniot, 276 p.

XIII. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Les Étourderies de Mademoiselle Lucie*, par Mme F. Le Roy, avec 28 grav. par A. Robaudi, 244 p. — 2. *Les Enfants du capitaine*, par Mme Chéron de la Bruyère, avec 30 grav. d'après Geoffroy, 252 p.

XIV. — Bibliothèque du Petit Français, publiée par la maison Armand Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Yves Kerhélo*, par Marie Delorme, 17 grav. d'après G. Scott, 299 p. — 2. *Histoire véridique d'un vaurien. Le Père Giroflée*, par Mme Magbert, nombr. illustr. d'après Mas et Crespin, 286 p. — 3. *Histoire de deux enfants de Londres. Aventure nautique. Les Bavardages de Fanny*, récits adaptés de l'anglais par P. D., nombr. illustr. d'Adrien Marie, 286 p. — 4. *Six Nouvelles*, par Ch. Normand, nombr. illustr. d'après Henri Pille, Moulignié, Mucha, Gerlier, 265 — 5. *Princesse Sarah, histoire d'une petite écolière anglaise*, par Mrs. F.-H. Burnett, trad. et adapté de l'anglais par Georges Lamy, orné de nomb. grav. d'après Martin, 327 p.

XV. — Bibliothèque des arts de l'ameublement, 1re série, publiée par la maison Delagrave. Vol. in-8 à 2 fr. 50 cart. — 1. *La Décoration*, par Henry Havard, avec 100 illustr. de A. Mougonot, VIII-176 p. — 2. *L'Orfèvrerie*, par le même, avec 120 illustr. de Gouin, VIII-170 p. — 3. *La Menuiserie*, par le même, avec 100 illustr. de A. Mougonot, VIII-172 p.

XVI. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16 br. à 1 fr. 50; cart., 2 fr. — 1. *Les Exploits de Marie*, par Pierre Perrault, illustr. de J. Geoffroy, 133 p. — 2. *Les Joujoux parlants*, par C. Lemonnier, avec 31 illustr. de Motty, P. Destez, J. Geoffroy, X. Mellery, L. Becker, Semechini, Stechi, 129 p.

I. — 1. — La palme pour les beaux livres d'étrennes pourrait bien, cette année, être cueillie par M. Laurens. Le grand ouvrage qu'il édite mérite un double éloge, pour le choix du sujet et pour la richesse de l'exécution. On ne peut qu'accueillir avec faveur une *Histoire de l'art décoratif*, même bornée à la période qui va du XVIe siècle à nos jours ou plus exactement au premier Empire (car à ce moment l'art décoratif ne se renouvelle plus et le « style Empire » est le dernier « style » créé). Il y a dans cette publication un symptôme et une espérance : symptôme du goût public, qui se porte de plus en plus vers les œuvres trop longtemps dédaignées, défigurées ou même détruites, des maîtres ornemanistes, ébénistes, fondeurs, ciseleurs, etc. des siècles passés; espérance que ces études si actives, et les millions dépensés pour les écoles et pour le musée des Arts décoratifs, permettront au XIXe siècle finissant ou plutôt au XXe de produire à son tour, dans ce domaine où la France a si longtemps tenu le sceptre, des œuvres originales. De ce côté, l'art a un urgent besoin de renouveau. Le divorce entre « les beaux-arts » et l'art décoratif, que préconisèrent trop M. Ingres et l'École de la rue Bonaparte, est une hérésie artistique de notre siècle, avec laquelle il est grand temps de rompre. Les plus florissantes époques de l'art, le XIIIe siècle, la Renaissance, le XVIIe siècle français, le XVIIIe, ont honoré les œuvres des artisans de génie à l'égal des pein-

tures et des sculptures de premier ordre. Il faut revenir à ces traditions, et obtenir que nos peintres, au lieu de multiplier des ouvrages hâtifs et contestables, et qui, par surplus, ne se vendent pas, s'essayent à fournir à nos ouvriers, dont l'extrême habileté est réduite aux pastiches, les modèles dont ils ont besoin. Voilà ce qui ressort partout du livre de M. Alexandre, et de l'exemple des glorieuses industries d'art d'autrefois, dont il résume l'histoire. Sa composition se ressent d'une grande hâte. Esprit actif et habitué à l'information rapide du journalisme, il montre en mainte page les qualités et les défauts de la chronique. On en jugera par quelques phrases d'un morceau pris au hasard, sur la transformation du meuble à la fin de Louis XV : « A l'exotique succédait l'antique. On était très *Voyage du jeune Anarcharsis;* on commençait à découvrir Pompéi et l'on voyait, en peinture, les divines folâtreries de Watteau ou les sensualités de Boucher expulsées par les hommes à boucliers et à casques de Vien, Lagrenée et du commençant David... Sans doute ce goût de l'antique, dans lequel nous allions nous figer et nous engoncer peu à peu pendant soixante ou quatre-vingts ans, eut à ses débuts la grâce et la fraîcheur des choses naissantes... Oh ! comme peu à peu ils étaient chassés, les sourires, comme involontairement on commençait à se guinder ! » (p. 72). Le lecteur pardonnera ce qui le choquerait en faveur de tant de renseignements, sans doute exacts, pour la première fois coordonnés en un si vaste cadre. La « neutralité » dans les appréciations historiques est observée, et je ne trouverais à regretter qu'une anecdote un peu leste et bien inutile citée page 177. Le livre est trop varié et trop plein pour être analysé. Il embrasse les arts du bois (ébénisterie, sculpture, ameublement), les arts du métal (l'orfévrerie, la bijouterie, les matières précieuses, la ferronnerie, le bronze, l'émail, avec un bon chapitre sur les armes), la terre et le verre (faïence, porcelaine, grès, verrerie, y compris la Chine et le Japon), les arts du tissu (étoffes de luxe, broderie, dentelle et tapisserie, avec des observations très justes sur les causes de la décadence des Gobelins). L'illustration est composée de soixante planches hors texte, la plupart en couleurs, et de plus de cinq cents petits bois. Cette profusion extrême n'a cependant entraîné qu'un petit nombre d'inconvénients (telle la reproduction d'une vue de la chambre de Louis XIV à Versailles, qui veut donner un exemple d'ensemble d'ameublement du temps et qui ne donne que la restitution très inexacte et très moderne que nous connaissons tous). En général, cette documentation pour les yeux est admirablement choisie et déjà très instructive à feuilleter.

2. — *Floréal !* autant dire : Joli mois de mai ; car il ne s'agit pas du floréal historique de l'an VII. La scène se passe en 1799, partie à Paris, dans un décor un peu convenu du Directoire ; partie en Hollande, à

la suite des armées françaises. Héros et héroïnes n'ont d'aïeux que dans la fantaisie du romancier. Ne le chicanons, en vérité, ni sur le fil un peu léger de l'intrigue, ni sur la prétention de son style, ni sur le coloris historique qu'il a donné à ses personnages. Quant au récit, il n'offre, au point de vue moral, rien de choquant et n'a d'autre tort que de manquer un peu de naturel et d'intérêt. Mais M. Armand Silvestre a eu la bonne fortune de rencontrer en M. Georges Cain un illustrateur hors ligne. En tête des chapitres, dans de charmants médaillons, les muses antiques apparaissent sous des minois modernes; hors texte, des compositions exquises, reproduites par l'héliogravure, correspondent aux scènes du roman, tout en gardant un charme propre, indépendant de ces scènes mêmes; l'artiste a jeté non seulement dans le texte, mais, pour parler exactement, jusque sur le texte, des fleurs de teintes douces et d'allure abandonnée, à la façon des illustrations japonaises. Voilà le principal mérite de ce livre; mais il est grand. Ajoutons que M. Massenet a composé la musique de deux jolies chansons qui sont reproduites deux fois en gravure et en fac-similé : l'*Épithalame* et *Rien n'est que de France.*

3. — Nous avons signalé à nos lecteurs, il y a deux ans, le beau volume de M. Charles Lallemand sur *Tunis et ses environs.* Le même auteur nous donne aujourd'hui : *La Tunisie, pays de protectorat français*, qui, par le talent de l'auteur comme par la richesse des illustrations, ne le cède en rien à son devancier. « Le présent livre, dit M. Lallemand, a pour objet de faire apprécier la Tunisie, par la France, et de la décrire dans toutes ses régions, si différentes les unes des autres, de Bizerte à Nefta, de Tabarca à Zarzis; il fait ressortir la valeur du pays protégé et les avantages qu'en peut retirer le pays protecteur; il montre combien de colons, d'industriels et de fonctionnaires y sont venus réunir leurs efforts...; il met en relief le prodigieux développement des importations françaises en Tunisie et des exportations tunisiennes en France...; il prouve que la province *Africa,* qui fut le joyau de l'empire romain, peut devenir le joyau de la République française (pourquoi ne pas dire *de la France*?). » L'auteur n'a rien négligé pour donner une description exacte et vivante de la contrée : pour arriver jusqu'au pays des dattes, pour visiter les oasis de Gafsa, de Tozeur, d'El-Oudéane et de Nefta, il n'a pas fait moins de huit cents kilomètres à cheval. On peut dire que ce livre sera, pour la plupart, une révélation. Ajoutons que les innombrables aquarelles qui ornent le volume marquent un progrès considérable sur celles du précédent volume : la maison May et Motteroz s'est surpassée. Nous regrettons de n'en pouvoir dire davantage, ayant reçu ce splendide ouvrage à la dernière heure; mais nous croyons en avoir dit assez pour faire apprécier son importance et pour lui procurer de nombreux lecteurs.

4. — Parmi les nombreux voyages dans l'intérieur du continent africain, l'un des plus remarquables est certainement celui du capitaine Binger, de l'infanterie de marine, qui a bien mérité la grande médaille d'or de la Société de géographie. Ce jeune officier, seul Européen, accompagné seulement d'un domestique nègre, a parcouru les États de Samory, de Tieba, d'autres régions absolument inconnues de la bouche du Niger, a visité les villes importantes de Kong et de Salaga, et, parti du Sénégal, est revenu par le Comoé, fleuve qui aboutit à la Côte d'or près de l'établissement français de Grand-Bassam. Cet immense parcours en pays nouveau, il l'a fait sans tirer un coup de fusil, grâce à une intrépidité et à un sang-froid bien plus méritoires assurément que le courage des explorateurs conquérants qui s'avancent à la tête de véritables armées et sèment partout sur leur passage la ruine et la mort. L'énorme quantité de renseignements, le large développement de relations politiques obtenus par le capitaine Binger n'ont coûté que la modique somme de vingt-trois mille francs. Ajoutons que la sagesse de son attitude à l'égard des indigènes a été telle que, là même où, à son premier passage, il était accueilli avec défiance, presque avec hostilité, il a pu ensuite revenir, envoyer des messagers, et que partout lui, ses envoyés et ses successeurs ont été reçus avec enthousiasme et comblés de présents. C'est peut-être le plus bel exemple d'un voyage d'exploration, à la fois scientifique, politique et commercial, accompli d'une manière absolument profitable pour la civilisation. Le récit qu'en publie le voyageur en deux magnifiques volumes, illustrés par l'habile crayon de M. Riou, est parfaitement écrit et des plus intéressants; il convient cependant de prévenir que l'auteur n'a pu dissimuler la légèreté des mœurs de certaines peuplades et que plusieurs gravures sont fort décolletées. D'autre part, le capitaine Binger laisse paraître, à diverses reprises, un esprit sincèrement religieux.

5. — M. de Rousiers a su réunir dans un cadre attrayant les multiples souvenirs d'un assez long séjour en Amérique. Ce ne sont qu'observations précises relevées sur place dans l'infinie variété de *la Vie américaine;* tableaux vivement peints et dont quelque anecdote bien contée souligne le caractère, photographies instantanées, sans cesse changeantes et saisissant sur le vif tous les aspects inattendus d'une activité qui ne connaît ni obstacle ni repos. Que l'auteur nous conduise dans l'Oklahoma pour voir la colonisation s'emparer d'un territoire et préparer un État; qu'il nous promène dans les ranchos qui, dans le Far-West, devancent l'appropriation du sol et commencent la mise en culture; que nous parcourions à sa suite les grandes fermes de la région des prairies, les immenses entrepôts comme Saint-Louis ou Chicago, où les blés et les viandes se concentrent dans les

elevators ou les *stockyards* pour le commerce du monde; que nous visitions les districts industriels, avec leurs mines et leurs usines, leurs puits de pétrole, leurs sources de gaz, les fours et les hauts fourneaux dont les longues flammes dans la nuit font ressembler les villes de Pensylvanie à la « Cité maudite ; » que nous entrions dans les belles Universités des métropoles de l'Est, à Baltimore, à Philadelphie, à Boston qu'éclaire un rayonnement de haute culture intellectuelle ; partout, de New-York à San Francisco, des chutes du Niagara à l'estuaire du Mississipi, apparaît le trait caractéristique de la vie américaine : cette incessante ardeur au travail, non pour la jouissance du gain, mais pour le plaisir de l'acteur. Il se peut que ce développement en tous sens et sans trêve de l'initiative individuelle soit, comme paraît le penser M. de Rousiers, un caractère fixe et durable chez la race américaine, grâce à son organisation sociale ; il se peut, comme d'autres le croient, que ce soit surtout la conséquence temporaire de l'abondance du sol disponible qui permet à peine à l'intérêt général et aux liens administratifs de prendre naissance et laisse encore à chacun ses coudées franches pour s'établir ou se déplacer. En tout cas, rien n'est plus agréable que de parcourir ces régions si différentes de notre vieux monde, dans lesquelles l'Église catholique semble aujourd'hui appelée à un rôle de premier ordre ; tous ceux qui suivront M. de Rousiers lui seront fort reconnaissants d'avoir mis à leur service ses rares qualités d'observateur et de conteur. Ajoutons qu'un luxe inaccoutumé de photographies faites spécialement pour illustrer le texte, font vraiment « voir » dans leur cadre réel toutes les scènes de la vie américaine.

6. — *Autour de Paris* a pour auteur M. Louis Barron à qui l'on doit *les Fleuves de France.* Nous retrouvons bien dans ce magnifique et intéressant volume les tendances un peu frondeuses, mais sans aucune animosité, que nous avons eu l'occasion de relever à propos de la jolie collection publiée chez l'éditeur Laurens ; mais le présent livre ne s'adressant, en somme, qu'aux classes riches et instruites, nous n'insisterons pas autrement. Il serait, d'ailleurs, assez difficile de marquer de la mauvaise humeur en face d'une œuvre aussi curieuse, aussi amusante et qui se lit sans le moindre effort, grâce à un style imagé auquel l'auteur a donné le ton d'une conversation pleine d'esprit. Au surplus, il faudrait bien peu retrancher à ce texte très vivant, brillant même parfois, pour le mettre à l'abri d'une critique sévère. — Qu'est-ce que M. Louis Barron entend par l'expression assez élastique : « Autour de Paris ? » C'est d'abord, d'après l'itinéraire tracé par lui, *le Valois* où l'on trouve notamment Villers-Cotterets, Compiègne et sa forêt et les deux châteaux célèbres de Pierrefonds et de Chantilly. Vient ensuite ce que M. L. Barron appelle *le Tour de la*

Marne, promenade merveilleuse que l'on peut accomplir de bien des façons; puis les visites à Fontainebleau et les courses dans sa forêt splendide. Après cela, si vous n'êtes point fatigué, l'auteur vous conduira *Au seuil de la Beauce,* dans la vallée de la Juine et *les Vallées agrestes* de l'Orge, de Saint-Chéron, de la Bièvre et de l'Yvette. Bientôt vous arriverez à Versailles, que vous visiterez en compagnie de votre humoristique cicérone, pour, de là, rayonner dans les environs de la cité et du palais du grand Roi et courir jusqu'à Rambouillet et à Saint-Germain. C'est naturellement par Saint-Denis et la vallée de l'Oise que se termine l'excursion. Ce beau volume, que complètent très utilement d'amples tables alphabétiques de différentes sortes, est enrichi à profusion de superbes gravures et de plusieurs cartes; quant au solide cartonnage artistique dont il est recouvert, on ne peut en dire qu'une chose, c'est qu'il a grand air.

7. — L'ancienne maison Quantin a eu une heureuse idée, celle de faire écrire la vie du *Palais de Justice* par nos confrères de la presse judiciaire parisienne. M. Alexandre Dumas a fait, avec son talent habituel, une préface paradoxale. Le « Palais idéal » est le « Palais impossible, » disent les rédacteurs du livre. Lui croit à la « Justice surhumaine » amenée par l'évolution dans des millions de siècles. « Le Dieu que nous ignorons n'a pas dû procéder dans le monde moral autrement que dans le monde physique. » Si M. Dumas n'ignorait pas le Dieu des chrétiens, il saurait qu'effectivement la « justice surhumaine » se manifestera, mais dans un endroit parfaitement déterminé qui s'appelle le Ciel. C'est au bon chroniqueur de la vieille *Gazette de France,* M. Taunay, que revenait le droit de parler du Palais ancien. Un archiviste paléographe (il en est encore, hélas! tant de méchants) critiquerait peut-être le manque de précision du récit, l'oubli de détails topiques, l'ignorance de travaux récents sur le Parlement et les avocats, qui eussent fourni maint trait piquant au vulgarisateur. Il faut dire qu'aucun trait essentiel n'a été omis, et que M. Taunay a écrit avec beaucoup d'intérêt un résumé difficile à condenser en dix-huit pages. Le palais actuel fut bien décrit par M. Champier; le coup d'œil en arrière sur la magistrature de M. Riffard est sévère et souvent juste. Disons seulement qu'il eût mieux valu une troisième et bonne réforme qu'une révolution. « Justice n'est que formalité, » dit M. Duming en résumant son chapitre sur la justice d'aujourd'hui, et il a raison. Entrons dans la *Vie judiciaire* avec M. Vonoven; le tableau est alerte: « les joues sont glabres et maigres, les œils petits s'enfoncent dans l'orbite. » Un bien joli portrait des Sœurs au Dépôt « est la légende de l'avocat qui s'est fait connaître en plaidant avec éclat une affaire d'office, n'y croyez pas. » Une plaisanterie un peu saugrenue sur le monument de Malesherbes. Avez-vous entendu plaider? Non.

Tant mieux pour vous. Mais si vous voulez une plaidoirie amusante, lisez la page 160-161. C'est parfait, maître Halbrand. A Vanesson : Services au tribunal, le greffe, les référés, le président « médecin des âmes, » l'assistance judiciaire. La salle des criées, où nous n'avons jamais acheté un petit hôtel, mais où nous avons assisté aux scènes les plus amusantes, est de Fourcaulx. La Conférence des avocats est d'Halbrand et de Baillot. C'est là que règne Léon, l'immortel émule de Pingard, de l'Institut, et beaucoup mieux, physiquement au moins, que l'académicien. Passons sur les expropriations et entrons à la Cour. Portrait de Périvier, l'ex-toqué de Besançon aux messes rouges. « Vif et primesautier » à Paris : on s'en est aperçu au procès de Mgr Gouthe-Soulard. M. de Maizière a la mauvaise fortune de nous présenter le procureur général qui d'un Beaurepaire n'a pas l'air. La Cour de cassation, et son spirituel président, M. Mazeau, sont peints en pied par M. Max Vincent et le palais la nuit est décrit par M. Husson.

A la justice criminelle, nous trouvons sur les bancs de la simple police, M. Pujol; sur ceux de la correctionnelle, MM. Vonoven, déjà condamné, Clémenceau, et Moineaux, récidiviste des plus dangereux; sur ceux des appels correctionnels, M. Dugas; dans les couloirs des mises en accusation, M. Burgensis des Gaultières; et enfin à la Cour d'assises, un illustre criminel, M. Albert Bataille. Quittons le ton de la plaisanterie pour louer l'idée qui, en tête de ce chapitre comme dans la salle de la Cour, a placé le *Christ* de Bonnat. « Miserere mei, Domine! » Il nous reste à passer à la Conciergerie, au Dépôt, à l'Anthropométrie, à la Sûreté, dans les Corridors du juge d'instruction, mal placés (ils devraient être, ainsi que le *Parquet*, avant la Police correctionnelle). Rôdons autour du palais, chez le médecin, à la presse, au restaurant. La main à la toque, voici le commandant Lunel. Eh mais! il y a une maison en face, le tribunal de commerce. Voyons venir. Un peu froid, comme le conseil de préfecture et le tribunal des prudhommes. Où sommes-nous? A la porte du Palais. Que demandons-nous? La Justice. Quand l'aurons-nous? Quand il plaira à Dieu.

Beau livre, bien illustré, et qui ne sera pas sans plaisir ni profit pour un licencié en droit, candidat à l' « avocasserie. »

8. — Si les générations nouvelles n'ont pas le goût de l'histoire et même de l'archéologie, ce ne sera pas la faute de nos grandes maisons de librairie. On voit se multiplier chez elles, sous toutes les formes, les publications illustrées, où l'on s'efforce de reproduire aux yeux de nos contemporains les aspects les plus variés des siècles écoulés et en particulier de nos annales françaises. A ses précédents travaux en ce genre, la librairie Hachette ajoute cette année une nouvelle édition de l'*Histoire de France depuis l'invasion des Barbares dans la Gaule romaine jusqu'à nos jours*, par M. Victor Duruy, qui lui four-

nit l'occasion de présenter successivement à nos regards, en six cent vingt-cinq gravures, connues au double point de vue archéologique et artistique, de remarquables échantillons des scènes, des figures, des localités, des édifices, des costumes, des objets mobiliers, armes, monnaies, médailles, etc., qui ont été, à travers les âges, les expressions, les acteurs, les témoins, les instruments, les accessoires des grands événements qui se sont passés sur notre sol. Une telle galerie est, sans aucun doute, très intéressante et très instructive, soit par elle-même, soit à titre d'éclaircissement et de commentaire, par rapport au texte qui se déroule parallèlement à ses images. Nous n'avons pas l'intention ni le loisir d'examiner ce texte en détail. Au reste, l'*Histoire de France* de M. Victor Duruy, qu'il a poussée ici jusqu'à la présente année, est depuis longtemps connue dans ses qualités, dont nous apprécions la grande valeur, comme dans ses défauts et ses inexactitudes, sur lesquels, surtout au point de vue doctrinal, il ne nous est pas possible de fermer entièrement les yeux. Mais c'est d'un cœur bien sincère, et avec une juste admiration pour son beau talent, que nous souhaitons de voir l'éminent académicien prolonger longtemps encore sa laborieuse et féconde vieillesse et d'en illuminer les derniers jours par une adhésion complète et sans réserves à la vérité catholique.

9.—M. le comte de Paris et M. le duc de Chartres ont eu sans doute pour objectif principal l'accomplissement d'un devoir filial en publiant les *Récits de campagne du duc d'Orléans* (*1840-1842*). Mais ce volume aura une plus haute portée encore : il fera connaître et aimer leur père par tous les Français. Écrites sous forme de journal qui, dans l'esprit de l'illustre auteur n'étaient pas appelées à être livrées au public, ces pages font voir quels mobiles ont dirigé toute la vie militaire du prince : le sentiment de l'honneur et le respect du devoir. Ces *Récits de campagne* comportent trois parties : le siège d'Anvers, l'expédition de Mascara et l'expédition des Portes de Fer. « Lors de l'expédition d'Anvers, le duc d'Orléans était encore jeune : il voyait pour la première fois les opérations de la guerre et il en notait tous les incidents dans quelques lettres adressées à sa mère, la reine Marie-Amélie. L'expédition de Mascara se fit en 1835; le maréchal Clauzel la dirigeait; le duc d'Orléans servait sous ses ordres, et tous les soirs il écrivait, pour sa famille, un journal d'autant plus intéressant qu'il est plus intime et qu'il montre mieux ce qu'était à cette époque la vie de campagne en Afrique. L'expédition des Portes de Fer date de 1839 : le maréchal Valée était alors gouverneur général; il se rendit avec le Prince royal à Constantine et tenta ce que l'on croyait impossible, le retour à Alger par terre. Il faut se reporter à cette époque pour se faire une idée de ce qu'était une pareille entreprise et de l'enthou-

siasme que souleva sa réussite. » Ce qui ajoute à l'attrait de cet ouvrage, dont le succès est certain, ce sont les gravures dont il est orné, toutes exécutées d'après les œuvres de contemporains célèbres, tels qu'Horace Vernet, Decamps, Delaroche, Ingres, Raffet, Winterhalter et quelques autres. Assurément, nos artistes modernes feraient mieux que leurs devanciers, mais feraient-ils aussi vrai ?

10. — Les publications relatives à l'année terrible ont le privilège de passionner un public toujours plus nombreux. Les *Récits de guerre* méritent, par le talent de leur auteur et le caractère artistique de l'édition, une place à part parmi les ouvrages de ce genre. Deux de ces récits contiennent les impressions personnelles de M. Ludovic Halévy; les autres, il les a demandés à des témoins sincères, détachés de toute préoccupation politique, et il s'est borné à écrire sous leur dictée, s'efforçant de conserver la forme brusque, heurtée de ces souvenirs si pleins de vie et de réalité. Tout le monde lira avec intérêt, et souvent avec émotion : *De Frœschviller à Sedan,* récit d'un chasseur à pied; *Forbach,* récit d'un habitant de Metz; *Gravelotte,* récit d'un officier de hussards; *Villersexel,* récit d'un mobile, et les notes prises par M. Halévy à Tours et à Étretat en novembre et décembre 1870. La pensée qui se dégage des derniers récits a été exprimée par M. de Bismarck dans l'entretien qu'il eut avec M. Jules Favre le 23 janvier 1871 : « Quel que soit le patriotisme d'une nation, elle ne peut improviser des armées. » Pour donner une idée du soin que les éditeurs, MM. Boussod et Valadon, ont apporté à la partie artistique de ce beau livre d'étrennes, il nous suffira de dire que chaque page est ornée d'un dessin intercalaire, et que chacune des quatre livraisons qui forment l'ouvrage contient une grande aquarelle double page en couleurs, quatre aquarelles hors texte, et huit grandes compositions hors texte en noir, dont plusieurs en double page.

11. — Gaetano Casati est un ancien officier italien qui, possédé de la passion des aventures lointaines, partit en 1879 pour l'Afrique équatoriale. Tout d'abord Casati entreprit de reconnaître le cours du mystérieux Ouellé. C'est dans ces parages que le surprit la nouvelle de l'insurrection madhiste, qui le contraignit de se replier sur le Nil, où il rejoignit Emin-Pacha, alors gouverneur pour l'Égypte de la province d'Équatoria. Il partagea dès lors la fortune du célèbre docteur allemand et fut avec lui emmené par Stanley à la côte orientale d'Afrique, d'où il rentra en Europe. Dans sa courte préface, le traducteur nous informe que la première partie du récit de Casati a dû être reconstituée péniblement de mémoire, les notes prises par le voyageur ayant disparu lors du pillage de ses effets dans l'Ounyoro. Cet accident explique en partie l'incohérence et le manque de clarté de bien des passages. D'ailleurs l'intérêt qui s'attache à la seconde par-

tie, qui commence à l'arrivée de l'expédition de secours conduite par Stanley, est bien plus vif, parce qu'on y trouve aux prises des personnages connus et qu'on y assiste à des événements décrits par plusieurs des acteurs du drame et cependant encore imparfaitement éclaircis. Le voyageur italien se montre sympathique aux missionnaires en général, mais il emploie volontiers l'épithète de « jésuite » en mauvaise part ; nous regrettons que le traducteur n'ait pas cru devoir corriger cette faute de goût. Prévenons aussi, comme pour l'ouvrage du capitaine Binger, que certains traits de mœurs africaines ne sont pas des plus édifiants. Les illustrations dues au procédé phototypique sont souvent d'un très joli effet, mais plusieurs manquent vraiment de netteté; certaines nudités gagneraient, au contraire, à être plus atténuées. Les cartes sont suffisantes.

12. — M. Théodore Child nous donne, sous ce titre : *Les Républiques hispano-américaines,* le compte rendu très consciencieux d'un voyage accompli dans l'Amérique du Sud pendant l'année 1890. Il ne se pose pas en explorateur ; il n'a traversé que des régions déjà parcourues et décrites, et s'est surtout préoccupé de noter les traits caractéristiques des sociétés du Chili, du Pérou, de la République argentine, de l'Uruguay et du Paraguay. Si l'on voulait donner un sous-titre à cet ouvrage, on pourrait inscrire : Tableau moderne des progrès de la civilisation au sud de l'Équateur. En faisant une large part à l'étude de l'être humain et des conditions économiques de son existence, M. Child n'a pas négligé la nature, et il a consacré aux paysages tour à tour grandioses et charmants des Andes, au canal de Smyth, au détroit de Magellan, de nombreuses pages qui mettent en relief son talent d'écrivain. Le chapitre final contient un résumé des événements politiques qui se sont produits en 1891 au Chili et dans la République argentine. L'illustration est magnifique.

13. — M. L. Baron vient de terminer par *le Rhône* la série dite *les Fleuves de France.* Ce volume conduira le lecteur au pied des Alpes, en Savoie, à Lyon ; il le fera passer ensuite dans les régions de la Saône, en Bourgogne, en Franche-Comté et en Bresse, pour de là, pénétrer dans la « grande vallée » et visiter assez rapidement le Dauphiné, le Vivarais, le Languedoc et la Provence. L'ouvrage, bien intéressant et très vivant, est écrit dans un esprit qui n'est pas absolulument irréprochable; car parfois, de compromettants bouts d'oreille appparaissent assez indiscrètement : cela sent un peu le voltairien sincèrement tolérant et qui veut être aimable. Nous sommes bien persuadé que M. L. Baron n'appartient pas à la catégorie des « voyageurs en chambre; » cependant plus d'une erreur nous a sauté aux yeux. Ce que nous notons là ne doit ni étonner ni chagriner l'écrivain: car bien d'autres, avant lui, ont commis dans leurs relations de

voyages des fautes de toutes sortes, même ceux qui, Parisiens d'origine et de résidence, ont écrit sur Paris. Malgré ces observations, les volumes de la série des *Fleuves de France* sont si bien édités, les vignettes sont si gracieuses et le style si personnel que nous pensons que les gens du monde peuvent agréablement se récréer en les lisant.

14. — Que d'esprit et de charme sont répandus dans la *Neuvaine de Colette !* Mme Jeanne Schulz — qui pourrait bien, sur l'état civil, porter un autre nom, — a dû méditer souvent *Monsieur, Madame et Bébé.* Il y a là comme l'écho sonore de cette œuvre connue, avec cette différence que le volume de Gustave Droz ne peut convenir qu'à une jeune femme, tandis que celui de Jeanne Schulz n'offre pas d'inconvénient pour une jeune fille du monde. C'est, en somme, l'histoire simple, franche, piquante et fort empoignante d'une aimable enfant qui s'ennuie entre les murs d'un antique château en ruine, placée qu'elle est sous la surveillance d'une vieille tante, laide comme l'ensemble des péchés capitaux, disgracieuse et irritante à l'impossible. Mais Colette d'Erlange est bien la gaieté incarnée. Elle le prouve par son journal qui finit au moment où le prince Charmant, sous les traits du comte de Civreuse, — qu'elle a failli assommer net involontairement et qu'elle soigne ensuite de façon à rendre jalouse une sœur de charité, — vient la tirer des griffes de la mauvaise fée, sa parente, en l'obtenant pour femme. Franchement, il y a plus d'un lustre que nous n'avons lu quelque chose de si gracieusement, de si honnêtement mondain. Les illustrations d'Émile Bayard ne sont pas inférieures au texte de Mme Jeanne Schulz. C'est en faire l'éloge, il nous semble.

15. — Comique, bachique, satirique et même un peu sceptique, tel nous apparaît le *Cabaret du Puits-sans-Vin.* M. Louis Morin esquisse, en quelque sorte, l'histoire de ce cabaret et la biographie de ses propriétaires, depuis le temps du « bon roi Henri » jusqu'à la prise de la Bastille. Aisance, grandeurs et misères des susdits propriétaires, voilà, au fond, ce à quoi l'auteur a voulu nous intéresser. Tâche ingrate. Tout bien pesé, ce qui amuse le plus dans ce volume ce sont les vignettes au simple trait et un certain nombre de dessins en couleurs, absolument burlesques. L'Académie française a couronné cet ouvrage : il lui est arrivé d'avoir des choix plus justifiés. Cette flèche du Parthe ne doit pas éloigner de l'œuvre de M. L. Morin les originaux en quête de choses singulières; mais s'ils sont des nôtres, ils n'en permettront pas la lecture à leurs enfants.

16. — *Les Dix Doigts de Jean Ruthé* font beaucoup de choses. Leur possesseur joue très bien sur la clarinette les airs naïfs du Forez son pays, il se construit, plus de cent ans avant les tricyles, une diligence qui marche toute seule sans le secours d'aucun attelage, il sauve une mère et son enfant prêts à rouler dans l'abîme, il ficelle

délicatement un mauvais drôle qui voulait l'empêcher de rendre la tranquillité à une honnête famille en favorisant l'évasion d'un malheureux. Mais quand, à son tour, il est jeté à la Force en punition de son dévouement, ses dix doigts ne lui servent plus à rien. Heureusement de hautes influences veillent sur lui : il est délivré et peut reprendre le cours de ses bonnes actions. Il en est bientôt récompensé par un mariage qui couronne le plus chaste des amours : mais au moment où ils vont s'unir, les fiancés reçoivent des mains de Mme des Granges, la mère jadis sauvée de l'abîme, le dépôt sacré d'un enfant orphelin. Malheur à qui oserait toucher au petit Paul : il saurait ce que valent les dix doigts de Jean Ruthé. Cette honnête, douce et touchante histoire, se passe au XVIIIe siècle. L'illustration en est tout à fait charmante.

17. — Quand on a beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup voyagé, on peut facilement trouver dans sa mémoire, pour la plus grande joie des jeunes et même des vieux, quantité de contes et de légendes « fleurs et fruits de la pensée humaine. » C'est le cas de M. Xavier Marmier qui en donne la preuve la plus agréable dans ses *Contes des Grand'mères*. L'auteur promène ses lecteurs à travers tous les pays, tous les mondes et un peu, aussi, disons-le, à travers tous les éléments. Ceux qui aiment les choses fantastiques auront là de quoi se contenter. Admirablement illustré, ce volume est, de plus, très richement cartonné.

18. — La maison Orell Fussli, de Zurich, s'est fait une spécialité de la publication de ces volumes, de format commode, qui tiennent le milieu entre les *Guides*, de MM. Joanne ou Baedeker, et les récits de voyage. *La Hongrie illustrée* est un des voyages les plus soignés de cette collection. MM. Immendorffer, Gerlai, Szilay, Siegmeth, Krauss, Kenedi, ont tour à tour conduit le lecteur à Budapest, dans le haut Tatra, sur les rives du Danube, dans les Carpathes, à travers la grande plaine de Hongrie et dans le pays haut de Transylvanie. Mais ces écrivains érudits ne connaissent qu'imparfaitement la langue française, et l'éditeur a négligé de faire réviser sur ce point leur travail. *La Hongrie illustrée* n'en constitue pas moins un excellent vade-mecum à l'usage de toutes les personnes appelées à voyager dans ce pittoresque royaume.

19. — C'est huit ouvrages sous un titre d'ensemble : *Aventures de terre et de mer* que la maison Hetzel vient de publier. Est-il bien utile de rappeler que Mayne-Reid et tous ceux qui marcheront dans son sentier sont sûrs du succès. Les récits compris dans ce gros volume très bien illustré, mais qui a le tort, à notre avis, d'être imprimé sur deux colonnes, sont les suivants : *Le Chef au bracelet d'or*. — *La Sœur perdue*. — *Les Émigrants du Transvaal*. — *Les Planteurs de la Jamaïque*. —

Les Deux Filles du squatter. — Le Désert d'eau. — Le Petit Loup de mer. — La Montagne perdue. Remarquez-le, en passant : il n'y a pas que les jeunes gens qui auront du plaisir à lire ces pages émouvantes; nous connaissons des « anciens » qui se laissent prendre volontiers à ces mirages littéraires. Et nous le comprenons.

20. — Notre collaborateur M. Boissin parlera bientôt plus longuement du livre de M. Jules Verne : *Mistress Branican,* Pour l'instant, nous nous bornerons à signaler la belle édition illustrée de l'œuvre nouvelle de l'inépuisable conteur qui transportera les lecteurs à travers le Pacifique et jusqu'en Australie, ce pays neuf où la civilisation est actuellement en plein développement, au moins dans les régions voisines de la mer. On ne saurait trouver quelque chose de plus dramatique que ce récit.

21. — Que M. David-Sauvageot soit un lauréat de l'Académie française, c'est si naturel que le contraire nous surprendrait. Lisez les *Ennemis d'enfance,* roman paru d'abord dans le journal *le Petit Français illustré,* sous le titre de *l'Apprenti de Saint-Claude,* et vous serez pleinement de notre avis. L'auteur raconte la simple et très attachante histoire d'un jeune orphelin qui, contraint par un tuteur un peu rude d'embrasser un métier manuel pour lequel il n'est point fait, déploie, en nombre de circonstances, un courage, une persévérance, une ténacité qui le conduisent d'abord au collège dont il rêve, puis au succès qu'il poursuit, et finalement au bonheur par une union assortie. Œuvre de haute portée morale à lire et à faire lire aux jeunes gens. Notez que l'idée de Dieu et de sa providence s'affirme ici en plusieurs endroits, ce qui ajoute encore au mérite de ces pages honnêtes, captivantes, émues, et écrites dans un style plein de pittoresque et d'originalité.

22. — C'est un charmant livre, élégant, coquet, original, que la *Petite Naga,* mais c'est aussi une bien extraodinaire histoire. Orpheline et abandonnée de sa famille, la petite Naga est recueillie par un richissime rajah que les suites de l'insurrection des Indes ont amené à se réfugier en France, dans un manoir farouche et mystérieux, près de Carnac. La vie du rajah donne lieu, comme bien on pense, à un certain nombre de pages pittoresques, où les mœurs de l'Inde sont décrites d'après les auteurs les plus récents. Mais tout a une fin; le rajah meurt, on l'incinère, au grand scandale des populations voisines, et la petite Naga se trouve à la tête d'une colossale fortune. C'est dire qu'elle subit tour à tour le rude assaut des mendiants plus ou moins sincères et des voleurs tout à fait authentiques. Heureusement un brave notaire du pays la prend sous sa défense, et aidé de sa femme et de ses enfants, il élève la riche sauvagesse, il la civilise, l'aide à retrouver ce qui lui reste de famille, en sorte qu'à travers beaucoup d'événements dramatiques, auxquels viennent se mêler,

pour les assombrir encore, la guerre et la Commune, la petite Naga peut tirer les siens de la misère et leur assurer le bonheur. Il y a là aussi un type de bon avorton, auquel Naga sert de petite maman. Tout cela est fort bien raconté et fera le bonheur des enfants qui ne pourront se défendre d'en rêver.

23. — *Le Livre de la femme d'intérieur* est divisé en quatre parties, savoir : I. *Alimentation, entretien ;* II. *Habillement et couture ;* III. *Ménage et intérieur de la maison ;* IV. *Médecine domestique.* Ces titres n'en disent pas autant qu'il conviendrait pour avoir de l'ensemble une idée parfaite; qu'il vous suffise pour l'instant d'apprendre que le nouveau volume de M. Ris-Paquot est pour le moins à la hauteur de *l'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison,* dont le *Polybiblion* a élogieusement parlé (t. LXIII, p. 430). Assurément *le Livre de la femme d'intérieur* n'a pas la prétention d'être l'un des plus beaux volumes que l'on puisse offrir cette année comme cadeau d'étrennes. Mais s'il n'est pas d'un luxe exagéré, il se recommande du moins par des qualités de premier ordre : il est très bien fait, intéressant et accessible à toutes les bourses. Ce travail sera tenu en la haute estime qu'il mérite par les femmes sérieuses, les mères de famille vigilantes.

24. — La librairie Plon et Nourrit est en possession d'une réputation depuis longtemps acquise en fait de bon goût. Voyez par exemple *les Contes de la grande sœur*, qu'elle vient de publier. Contes et légendes sont au nombre de seize, ornés chacun d'une fort belle composition en couleur et de plusieurs vignettes dans le texte. On ne saurait vraiment trouver quelque chose de plus gracieux, à tous égards. La pensée de Dieu n'est point bannie de ce joli volume qui se termine ainsi : « Le dernier cadeau de fête qu'avait reçu Mme Peggy était le don précieux de la paix et de l'oubli des injures : il n'en est pas de plus beau aux yeux du bon Dieu. » C'est très bien.

25. — Quel dommage qu'un livre aussi sérieusement fait que *Nos Fils sous les armes. Tous soldats,* soit animé d'un souffle révolutionnaire ? Et cependant l'auteur, M. Charles Leser, se montre là patriote et bon Français. Mais cela ne saurait nous suffire. Voici les grandes divisions du travail : *Le Conscrit ; — Le Soldat ; — La Cavalerie française ; — L'Artillerie ; — L'État-Major et les Services auxiliaires ; — La Mobilisation ; — La Marine française.* Il est certain que cet ouvrage, fort bien illustré d'ailleurs, eut pû rendre des services ; mais les tendances de l'auteur sont regrettables ; s'il s'était maintenu invariablement sur le terrain militaire et patriotique, nombre de pères de famille qui vont le tenir à l'écart se le fussent procuré pour leurs jeunes gens et pour eux-mêmes. Oh ! l'esprit sectaire !

26. — *L'Ile aux mystères,* c'est Madagascar, et le livre qui a ce titre nous raconte un intéressant, instructif et très dramatique voyage

dans ce pays, voyage qui se termine, après d'émouvantes péripéties, par la conquête définitive de Diego-Suarez. Les héros de cette expédition sont le brave commandant Muller, un héros de Bazeilles, la vaillante cantinière Yvonne Le Coz et deux orphelins de la guerre. Là-bas, à Madagascar, ces braves Français rencontrent un Allemand, celui-là même qui a fait lâchement fusiller à Bazeilles le père et la mère des deux orphelins. Muller voudrait lui faire expier son crime, mais le Prussien recule devant un duel et le Français répugne à l'assassinat. Les crocodiles sont moins scrupuleux, et ce sont eux qui, malgré la généreuse et imprudente intervention du Français, se font les vengeurs de l'assassinat de Bazeilles. Ce livre est très empoignant et empreint d'un ardent patriotisme. Nous regrettons que, parlant de Madagascar, il n'y soit pour ainsi dire pas question des vaillants missionnaires qui ont là-bas si bien préparé les voies à la France.

27. — *Muguette, le Bossu de Tymeur, Laide, la Balle enchantée,* ont formé le gros volume que M. de Cherville vient de publier chez Lecène et Oudin. *Muguette* est l'histoire attendrissante d'une brave enfant, un peu braconnière, qui devient, bien malgré elle, l'héroïne d'un drame judiciaire terrible. Avant son arrestation, elle avait cru à l'amour d'un petit docteur ambitieux qui, tout à coup, la néglige pour porter ailleurs ses hommages. Déçu, notre docteur, qui comprend que le bonheur ne peut avoir pour lui que les traits de Muguette, s'emploie avec énergie à faire triompher son innocence, et, le résultat obtenu, espère obtenir son pardon. Mais il est trop tard : la jeune fille, qui a trop souffert, entre au couvent. *Le Bossu de Tymeur* rappelle, par l'horreur qui s'en dégage, les fantastiques conceptions d'Edgard Poë ou d'Hoffmann ; mais le joli récit intitulé *Laide* repose l'esprit et dilate le cœur. *La Balle enchantée* contient des longueurs qui ne sont pas dans les habitudes de l'auteur; cela n'empêche pas le sujet d'être singulièrement dramatique. La reliure vaut celle de *Plus haut! plus grand!! le Chicago.*

28. — C'est quelquefois une ironie pour une œuvre que de parler tout d'abord de sa splendide reliure. Tel n'est pas le cas, cependant, pour *Plus haut! plus grand!! Le Chicago.* Sans doute, ici, l'habillement est brillant : la plaque spéciale de la première couverture attirera partout l'attention et flattera l'œil singulièrement; mais combien le livre, par lui-même, captivera ses lecteurs! Deux Américains, que la tour Eiffel empêche de dormir, imaginent de construire aux portes de Chicago un monstrueux panorama en spirale de huit cents kilomètres représentant « les rives de la Seine, de l'Yonne, du canal de Bourgogne et de la Saône jusqu'à Lyon. » Sitôt conçu, le projet est mis à exécution. Pour cela, nos excentriques font usage de deux bateaux dont l'un, très spécial, servira au photographe qui doit reproduire les

paysages. Mais que d'aventures viennent les troubler dans leurs opérations! Finalement, une catastrophe met leurs rêves à néant. L'intérêt principal de cet ensemble de drames se trouve dans les effets de la haine implacable et ingénieuse que certain rival d'autrefois a vouée au chef de l'expédition américaine. C'est du Jules Verne renversé : plus de Français ou d'autres Européens agissant par-delà les mers, mais bien des « Yankees » explorant la France par eau. Ce n'est pas banal, cela.

29. — Les pauvres grand'mères en voient parfois d'assez grises avec leurs petits-enfants. C'est le cas de Mme Sommerville qui reçoit à la campagne, où ils sont heureux de prendre leurs ébats, cinq petits diables, garçons et fillettes de six à treize ans. Les tribulations de grand'mère commencent par un accident de voiture ; d'autres suivent. Mais à la fin des vacances, nos étourneaux, s'ils ne sont pas encore corrigés, sont amendés sensiblement. Les bons résultats acquis s'accentueront avec le temps ; nous n'en saurions douter. Illustré avec un goût parfait, ce volume, intitulé *Tous les cinq,* est relié richement.

30. — Non moins agréablement relié, mais de beaucoup supérieur au précédent par l'intérêt qui s'y attache, *Fleur des Alpes,* dont le sujet est une idylle ravissante, décrit les splendides paysages de la Savoie, les mœurs et les coutumes du pays et donne quelques notions de géologie, de minéralogie et de botanique. A certains égards, *Fleur des Alpes* peut être mis en parallèle avec les *Ennemis d'enfance,* de M. David-Sauvageot, dont nous avons parlé plus haut.

31. — Des sept *Contes d'hiver* que nous donne M. Émile Richebourg, on se demande vraiment, après avoir lu et versé de douces larmes, quel est celui qui mérite le plus nos suffrages. Cela dépend, il nous semble, du point de vue auquel on se place et du goût de chacun. *Le Lys du village* est, en ce qui nous concerne, le récit auquel nous donnons la préférence ; car le sentiment religieux s'y affirme avec autant de force que de simplicité. Cela ne nous empêche nullement, cela va de soi, de reconnaître le charme réel des *Idées de M. Bernard* et de la *Bague,* pour ne citer spécialement que ces deux autres contes. En définitive, si ce volume, très coquettement relié et très bien illustré, renferme de bonnes choses, il en contient aussi d'excellentes. Recommandé pour les jeunes filles.

32. — Les *Bons Amis,* dont M. Lecomte du Nouy nous raconte l'histoire, s'appellent : Pierre, Jean, Marie et Grégoire. Les trois derniers sont Roumains et sont venus avec leurs parents passer quelques mois à Nice, où ils ont été bien heureux de retrouver l'ami Pierre. Or que faire à Nice? Ce qu'on y fait ordinairement. On écoute les tziganes, on visite les moulins à huile et l'observatoire Bischoffeim, on assiste à la bataille des fleurs, on va à l'office à l'église grecque, car c'est « le

même bon Dieu » que dans l'église catholique, on visite même l'église catholique, où l'on remarque les « petites maisonnettes où M. le Curé confesse, » on se baigne, on pêche à la grenouille, on assiste même à un mariage et puis on se sépare jusqu'à une autre année. Tout cela, on le voit, est assez anodin, et vous a même un petit parfum schismatique, qui, nous l'avouons, ne nous plaît qu'à moitié, et même pas du tout. Le livre est, d'ailleurs, gentil, bien imprimé, élégamment relié, et l'illustration est soignée. Nous n'irons pas jusqu'à dire que nous ne donnerions pas ce livre d'étrennes à nos enfants, mais certainement nous le pensons. Recommandé aux Roumains.

33. — *La Marine moderne* comprend trois divisions qui donnent une excellente idée du plan suivi : 1° *la Construction navale;* 2° *la Marine militaire;* 3° *la Marine commerciale.* On y trouve des renseignements très complets et très exacts sur ces divers sujets ; ils intéresseront vivement les personnes que ne rebutent pas les détails et les termes un peu techniques dont on ne pouvait éviter l'usage dans une telle étude. Les gravures sont belles ; elles représentent les principaux et les plus nouveaux navires de guerre et de commerce, avec des vues de détail de leurs aménagements, de leur artillerie et de leurs machines.

34. — Il y a toutes sortes de choses dans *A bâtons rompus.* Quoique portant le nom de Mlle L.-E. Rilliet, cet ensemble a pour auteurs un assez grand nombre de personnes. Prose et vers y sont agréablement mélangés. Ces « heures de loisirs pour les enfants » sont peut-être le produit de plumes protestantes ; mais à coup sûr il n'y paraît pas. C'est chrétien et bien chrétien. L'illustration n'a qu'un tort : elle est un peu sobre.

35. — *Le Japon d'aujourd'hui, journal intime d'un missionnaire,* n'a pas été écrit pour être publié, mais seulement pour être lu par la famille de l'auteur. On y saisit donc sur le vif les impressions du jeune prêtre à son arrivée dans l'Extrême-Orient, en passant par l'Égypte, Aden, Ceylan, Singapour, Saïgon et la Chine. Les mœurs japonaises du littoral et, ce qui est bien plus curieux, de l'intérieur, y sont décrites avec sincérité; à notre avis, il aurait fallu même en élaguer certains passages relatifs aux mœurs dissolues et à l'absence totale de pudeur des Japonais ; malgré toute la réserve de l'auteur, ces allusions très transparentes et fréquemment renouvelées, font tache dans ce livre édifiant et empêchent qu'on ne puisse le recommander pour la jeunesse.

36 et 37. — *Les Plaisirs de Pâquerette* sont très innocents; elle ne se plaît qu'à faire du bien autour d'elle : c'est une fillette modèle qui écoute sagement les avis et les recommandations de son grand-père, un médecin qui a grand soin de la santé de sa chère Marguerite, appelée familièrement Pâquerette. — Petit Pierre, lui, est plus turbulent : on

s'en aperçoit en lisant les *Mémoires d'un Pierrot sans plumes*. Ce surnom de « Pierrot sans plumes, » Petit Pierre le doit à son parrain qui a voulu ainsi faire allusion à l'aplomb et à l'effronterie du moineau. Donc, le susdit Pierrot devient le héros de plus d'une mésaventure; mais, avec l'âge, et grâce à une solide et sérieuse éducation, il s'amende si bien qu' « on ne le redoute plus à la campagne ni à la ville. » Ces deux petits volumes sont gracieusement illustrés de scènes en couleurs, et la pensée de Dieu n'en est pas absente.

II. — 1. — Le *Tour du Monde* en est arrivé aux tomes LXI et LXII, et s'il ne saurait gagner en variété et en intérêt, il nous semble qu'il est encore en progrès, quant au nombre et à l'excellente exécution des illustrations. C'est une inappréciable collection qui doit tenir une place d'honneur dans toute bibliothèque sérieuse. Les deux volumes de 1891 nous offrent tout d'abord un récit de la mission du capitaine Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, de 1887 à 1889; puis la *Première Traversée du Grönland*, par M. Fridtjot Nansen. M. Gaston Vuillier nous transporte en Corse et décrit les sites et les curiosités de cette île d'une beauté si originale. De là nous passons en Algérie avec M. Zeys, qui nous conduit d'Alger au M'Zab, et nous séjournons durant trente mois au Tonkin, en compagnie du major Hocquard. Mme B. Chambre nous fait connaître, avec les plus curieux détails, l'Arménie russe; M. E. Cotteau le Transcanadien et l'Alaska. Nous passons en Sardaigne avec M. Gaston Vuillier; enfin M. Bonvalot nous raconte sa curieuse exploration *A travers le Thibet inconnu*, qu'il a faite en compagnie du prince Henri d'Orléans.— Nous devons observer que certains détails de mœurs et certaines gravures ne permettent pas de laisser indifféremment ce beau recueil entre toutes les mains. C'est là une réserve que comprendront tous ceux qui ont souci du respect dû à cette fleur d'innocence, charme de la jeunesse, et que l'on ne saurait conserver avec un soin trop jaloux.

2. — C'est toujours avec plaisir qu'on retrouve les anciennes connaissances : aussi n'est-ce pas sans une réelle satisfaction que nous ouvrons les deux volumes du *Journal de la jeunesse*, aussi alerte, aussi riche, aussi pimpant que les premiers jours. Les nouvelles y occupent toujours la première place. Voici *la Famille Hamelin*, par l'auteur de *la Neuvaine de Colette*, dont l'anonyme disparaîtra bientôt, car on aime à saluer des visages qui se présentent à découvert; voici *Lis et Chardon*, par la comtesse de Houtetot; *Les Conquêtes d'Hermine*, par Mme J. Colomb, et *Une Poursuite*, par Mme de Nanteuil, trois noms aimés du public. Mais la collection de cette année nous offre une bonne fortune : deux récits de M. Maxime Du Camp, intitulés : *Dette de jeu* et *le Commandant Pamplemousse*. On sait le charme et le piquant intérêt que l'éminent académicien sait donner à tout ce qui sort de sa plume.

Voyages, histoire naturelle, science vulgarisée, histoire littéraire, fantaisies du jour, récits historiques, etc., tout se rencontre dans ces pages si variées, enrichies des illustrations les plus nombreuses et les plus soignées. Faut-il donner une énumération ? Nous préférons renvoyer à ces deux volumes, que les jeunes lecteurs parcoureront avec un attrait qui ne se lassera point. Mentionnons seulement les trois articles de Mme Gustave Demoulin sur *Jeanne d'Arc*, ou de Mme de Witte sur *Saint Vincent de Paul* et les piquantes causeries de M. Alexis Lemaistre sur *l'Institut*.

3. — Pour changer, c'est, à peu près, toujours la même chose : et de quoi ou de qui s'agit-il ? Du *Musée des familles*. Mais n'allez pas croire que ce que nous en disons là soit une critique : c'est, au contraire, un compliment. Cette belle publication suit toujours la même ligne, la ligne droite. Le meilleur à signaler se trouve, comme précédemment, dans les petits récits, parmi lesquels nous devons une mention particulière aux suivants : *Une Mère*, par M. Daniel Arnaud; *Griboury*, légende de Noël, par M. Alexis Meunier; *Bande joyeuse*, par Mme Étienne Marcel ; *La Messe de Suzet*; *En faction* et *la Petite Marthe*, par M. Abel Mercklein ; *Le Mal du pays*, par M. B. Fillatreau ; *Sous la Terreur*, par M. Louis de Casters. Et pour finir, nous constaterons avec plaisir que la *Mosaïque*, qui a remplacé les *Correspondance et concours* précédents, n'a pas à subir, de notre part, autant de réserves, à beaucoup près.

4. — L'année 1891 du *Saint-Nicolas* est, pour le moins, aussi digne de nos suffrages que sa devancière. L'ensemble accuse une pensée religieuse dont tout le monde, athées compris, proclame, *coram populo* ou en petit comité, l'inéluctable nécessité pour l'enfance. La très grande quantité de bonnes choses que renferme le *Saint-Nicolas* nous empêche seule d'entrer dans les détails ; mais une bonne note du *Polybiblion*, tout simplement donnée, n'est pas à dédaigner, puisque de tous côtés ses avis sont demandés en ce qui touche le jeune âge.

5. — M. Jules Verne est certainement pour beaucoup dans le succès du *Magasin d'éducation et de récréation*. Chaque année, en effet, trône en tête de ce périodique une œuvre nouvelle du captivant écrivain. Tout en exagérant parfois, au moins pour notre « fin de siècle, » M. Jules Verne devine, prévoit. Son *Nautilus*, ancien déjà relativement, n'a-t-il pas précédé, en grand, en très grand, le fameux bateau sous-marin *le Goubet* ? Dans les tomes LIII et LIV du *Magasin d'éducation*, formant l'année 1891, l'auteur des *Voyages extraordinaires* donne *Mistress Branican*, ouvrage qui n'est pas inférieur aux récits précédents. M. Laurie nous offre, dans *Axel Ebersen, le gradué d'Upsala*, un tableau de la vie de collège en Suède, dont nous parlons plus loin avec quelques détails. Enfin, M. Anceaux, avec *Blanchette et Capitaine*, a eu pour but d'amuser et de moraliser l'enfance, à qui il apprend à aimer les ani-

maux, que « cet âge sans pitié » se plaît trop souvent à tourmenter. Mais, ainsi que nous venons de le dire pour le *Musée des familles*, c'est surtout dans les récits de courte haleine que le *Magasin d'éducation et de récréation* sort de sa neutralité au point de vue religieux. Lisez par exemple : *La Charité d'un enfant*, par M. Y. Kerampoix ; *Le Mousse de la « Surveillante, »* par M. Ad. Racot ; et *le Chagrin de Clairette*, et vous verrez que l'idée de Dieu est présente ici. C'est quelque chose, assurément ; mais pourquoi les directeurs de cette intéressante publication ne se décident-ils pas nettement, franchement, à afficher des sentiments chrétiens aussi indiscutables que ceux qui éclatent dans les *Adoptés de Boisvallon*, roman édité également par la maison Hetzel, et dont nous faisons l'éloge absolu quelques pages plus loin ? L'indifférence en matière religieuse n'existe nulle part, en France moins que partout ailleurs : nous sommes fixé là-dessus parce que nous suivons les choses de près sous ce rapport. Que les directeurs de revues visant la clientèle de la jeunesse en soient bien persuadés !

6. — Le *Magasin pittoresque* a transporté ses pénates chez MM. Jouvet et Cie. Espérons que cette circonstance nous permettra dans l'avenir de témoigner de la sympathie à ce périodique, à l'égard duquel nous avons gardé jusqu'à présent un silence qui n'était point de bon augure. Nous disons cela parce que c'est de la maison Jouvet que sont sortis cette année les honnêtes et merveilleux *Contes des Grand'mères*, de M. Xavier Marmier, et surtout les excellents et chrétiens *Contes d'hiver* de M. Émile Richebourg, dont il est question plus loin. Le tome neuvième de la seconde série de ce célèbre *Magasin* (59e année) comprend bien un certain nombre de reproductions de tableaux religieux, mais c'est tout. A la vérité, nous n'avons pas relevé dans ce volume des choses de nature à froisser sérieusement des catholiques ; mais sauf dans *la Fête de Noël en Moravie*, Dieu semble ici parfaitement oublié.

7. — Allié lointain : c'est ainsi que nous avons qualifié l'an dernier, à pareille époque, *le Petit Français illustré*, de la maison Colin. Ce périodique, fort intelligemment rédigé, très varié et très vivant, a fait, en achevant sa troisième année, un pas considérable dans le sens où il nous plaisait de le voir aller ; c'est-à-dire que, au point de vue religieux, *le Petit Français* se révèle, en maints endroits dans le volume de 1891, non plus comme notre « allié lointain », mais comme un ami qui, avec le temps, espérons-le, deviendra tout à fait cordial, c'est-à-dire nettement chrétien : pour cela, il n'a plus grand effort à accomplir. En attendant, nous pensons que *le Petit Français illustré* mérite d'être encouragé par nos amis.

8 et 9.— Nous trouvons tout simple que le *Musée des enfants* et le *Musée des jeunes filles*, édités par la Société de Saint-Augustin, jouissent de la

faveur des familles catholiques. Qui dit « musée » dit nécessairement variété : or, la variété dans les sujets traités et l'illustration est ici très considérable. Ouvrez d'abord le plus ancien de ces périodiques, le *Musée des enfants,* qui vient d'achever sa cinquième année : vous serez frappé de la grande attraction qu'il ne peut manquer d'exercer sur le jeune âge : les images coloriées ou en noir réjouissent l'œil, en même temps que le texte, bien approprié, est de nature à aider grandement les maîtres et les parents dans leur tâche délicate d'instruire et d'élever chétiennement la nouvelle génération. — Le *Musée des jeunes filles* n'a encore que deux années d'existence. Peut-être, à première vue, ne brille-t-il pas autant que son aîné, ce qui ne l'empêche nullement d'avoir à nos yeux une égale valeur ; c'est différent, voilà tout. Entre autres excellentes choses, nos fillettes trouveront là quelques intéressantes pages musicales et plusieurs modèles de broderies tirées hors texte et exécutées en couleurs sur beau papier chamois.

10. — Nous rendons toujours très impartialement hommage au mérite. Or, *Mon Journal* a du mérite. Ce petit périodique, dont le prix est si minime et qui compte déjà dix années, est remarquablement illustré ; il renferme nombre de jolis articles, contes et histoires ; il ne leur manque qu'une chose : c'est, au moins de temps à autre, d'être animés par le sentiment religieux qui brille, hélas ! par son absence. Que les directeurs de *Mon Journal* imitent l'exemple du *Petit Français illustré !*

— A côté des *Périodiques* nous devons placer les *Albums.* Cette année les éditeurs en offrent encore un choix varié et attrayant. Passons-les rapidement en revue.

11. — *La Ronde des saisons et des mois,* publiée par la maison Westhausser, a pour auteur M. André Theuriet et est illustrée par Marriett M. Benett. Les vers du poète célèbrent d'une façon alerte et charmante la « féconde besogne » de la « mère nature, » mais on y respire une atmosphère « naturaliste » qui n'élève point assez l'âme de l'enfant et ne le rapproche point du souverain Auteur de toutes choses. Cette réserve importante faite, nous n'avons que des éloges à donner au texte, et qu'à signaler la fine et gracieuse exécution des illustrations, dont plusieurs sont de délicieux petits tableaux de genre.

12. — La même maison nous offre *Jack-le-Gel et ses contes :* texte par M. Ernest d'Hervilly, illustrations de J. Lawson. Jack-le-Gel est le conteur de la Reine-Mab ; il arrive avec les frimats pour charmer les longues heures de la veillée d'hiver, et il a dans son sac une gerbe de petits contes : *la Petite Fille qui n'était pas contente de son nez ; l'Histoire de Didi-sans-bas; Une bonne petite sorcière; le Procès de l'araignée.* Il y a de l'humour dans les contes de M. d'Hervilly ; mais nous y cherchons en vain le moindre enseignement : instruire en amusant, telle

doit être la devise de tous ceux qui écrivent pour l'enfance ; et si ces récits ne manquent pas d'esprit, si ces gracieuses illustrations charment le regard, nous regrettons l'absence de ces leçons qui, sous une forme légère, ne doivent pas être absentes et qu'on a le tort de laisser de côté : on cherche à plaire, et l'on oublie de moraliser.

13. — *Bébé sera soldat,* tel est le titre d'un livre album publié par la maison Guérin, et qui fera la joie de ceux de nos enfants qui, dès l'âge le plus tendre, rêvent d'armes plus sérieuses que des fusils de paille ou des sabres de bois : ceux-là sont peut-être les héros de l'avenir. Aussi conseillons-nous aux parents de se procurer le présent ouvrage, qui donnera à leurs chers petits une idée fort exacte de ce qu'est actuellement l'armée française, et cela sous la forme animée d'un récit de grandes manœuvres exécutées dans le voisinage d'un château très hospitalier, avec les maîtres duquel on lie connaissance. M. Paul de Sémant a fait là un bon travail, où le patriotisme trouve son compte. Les illustrations en couleurs, dues à l'auteur lui-même, sont très réussies.

14. — La première place, en fait de bouffonnerie, est acquise certainement, en cette fin d'année, à l'album ultrà comique de M. Nick Bénar : *A la découverte de la Russie,* publié par la maison Plon. Bien qu'il n'y ait rien de bien grave à relever dans cette fantaisie, on ne pourra pas la laisser sur la table du salon : il y a d'abord, dans l'illustration, quelques attitudes féminines un peu libres et, dans le texte, à propos de la sortie d'Égypte du peuple d'Israël, une plaisanterie regrettable (p. 21). Cela dit, rien ne s'oppose à ce que les gens du monde ne s'égaient de cette série de scènes bouffonnes où l'érudition elle-même est caricaturée au point de faire rire — et le rire désarme — le plus sérieux chartiste.

15.— Nous constaterons avec plaisir que l'*Album Crafty, les Chevaux,* peut être laissé entre toutes les mains. Les scènes qu'il représente sont d'une parfaite gaîté et nous ne doutons pas que tous ceux qui le feuilleteront n'en soient aussi contents que nous-même.

16. — *Les Douze Métiers de Pierrot,* que nous donnent la maison Delagrave, montrent à quoi est bon un écervelé : à rien. Ainsi Pierrot, arrivant de son village, se fait d'abord marmiton; n'ayant pas réussi, il devient successivement valet de chambre, cocher, gastronome (!), naturaliste (!!), jockey, musicien, expert en tableaux, et finalement, pour justifier le proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse, » Pierrot échoue dans une loge de concierge. Là, il est à sa place. Les jolies gravures hors texte dont cet album est orné sont désopilantes.

17-20. — La maison Guérin nous présente une série de petits albums qui, avec un texte très simple, et des images en couleurs, racontent les choses les plus extraordinaires. Voici d'abord les *Aventures incroyables de*

M. de Crac. Le fameux baron né, comme chacun sait, sur les bords de la Garonne, compte aujourd'hui des descendants un peu partout. Mais ses très anciennes aventures ont toujours l'attrait de la nouveauté parce que les petits ne s'en lassent jamais.— Les *Voyages de Gulliver* sont tout aussi attirants. Il va de soi que la portée philosophique et même satirique cette fantaisie échappera aux lecteurs à qui l'édition présente est de destinée ; il n'y est du reste aucunement fait allusion : c'est un abrégé amusant, très bien édité. — Divisée, comme il convient, en douze mois, *l'Année enfantine* présente un tableau charmant des divers plaisirs ou occupations dont la peinture fera doucement rêver, au coin du feu, les aimables lutins qui soupirent après le retour de la belle saison, espérant aller prendre leurs ébats dans les champs ou au bord des rivières, des lacs ou de la mer. — Pour être un peu sérieux, en apparence, *le Tour d'Europe* fera la joie d'une autre catégorie d'amateurs. Pour le moins autant que les notices, les images coloriées sont de nature à donner aux enfants qui apprennent encore à lire une vague idée de ce que sont la France, la Belgique, les Iles britanniques, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et les autres nations européennes. Si cet album n'est pas le plus divertissant, c'est du moins, à nos yeux, le plus utile.

21-25. — Une autre série de jolis albums, format grand in-4 ou petit in-4, nous est offerte par la maison Westhausser : *Le Doux Jésus*, où le Sauveur apparaît dans divers épisodes de son passage sur la terre ; *Chant de Noël,* par M. Gustave Gaillardon, hymne d'amour et de reconnaissance à l'Enfant divin ; *l'Étoile de Bethléem,* par M. l'abbé Poyer, où est racontée l'adoration des mages. Ici nous n'avons qu'à louer. — La série de contes réunis sous ce titre : *la Maison du petit Chaperon rouge* est très réussie comme texte et comme illustration. — *Farces et drôleries des animaux* est à remarquer tout spécialement, tant au point de vue du texte, dû à M. Ernest d'Hervilly, que de l'illustration : c'est un petit bijou.

26 et 27. — L'histoire de *Cendrillon* et celle de *Robinson Crusoé* auront toujours le privilège de plaire à l'enfance ; la librairie Guérin nous offre, cette année, sur ces sujets, une sorte d'album dont la couverture, qui s'ouvre par le milieu, représente le rideau baissé d'une scène de théâtre. Ce rideau levé, ou pour dire mieux, la couverture ouverte, vous voyez se dérouler sous vos yeux sept grands tableaux divisés eux-mêmes en deux parties qu'on peut, à volonté et indistinctement, rapprocher pour en faire des tableaux variés. Quatorze quatrains, signés Marie de Grandmaison, accompagnent les scènes de chacun de ces deux albums amusants. Vous dire que ces vers n'ont pas l'intention d'éclipser ceux de Musset ou de Lamartine, cela n'est pas nécessaire. N'importe ; cela est original et très amusant.

28 et 29. — Pour les bébés du premier âge qui commencent à apprendre l'alphabet ou à épeler les mots, nous recommandons l'*A.B.C.* de M. Paul de Sémant et *Poil et Plume,* de Mme Marie de Grandmaison. Ces deux petits albums sont surtout des images en couleurs tirées sur un papier fort et d'un aspect très agréable. Nous retrouvons dans *Poil et Plume* les vers de facture un peu « mirlitonesque » du Robinson Crusoé ; comme, en définitive, ils plairont au public enfantin, nous ne nous aviserons pas de leur chercher noise.

30. — Les *Images enfantines* de la maison Quantin sont charmantes par l'illustration. Texte et sujets variés. Rien de religieux. On a même mis des laïques à la place des moines (*la Soupe aux cailloux*). Rien d'hostile néanmoins. Un peu trop de décolleté (*Un homme irascible* et *Pas de chance*). Très amusants, *Beauplumet, Chez le photographe,* les *Deux sacs,* et surtout *Partie manquée.* Un *Vrai Normand ne désarme jamais* est plus joli comme histoire que comme gravure. *Henry le paresseux* est très moral. *Une bonne douche* est aussi salutaire. Un *Drame à la mer* mérite une mention spéciale d'humour véridique. Le peintre *To-Kai* est une imitation du genre chinois-japonais. Quant à la *Partie de pêche* il eût fallu un peu de morale. Mais *Beau-Singe* n'en manque pas, ni le *Faucon* non plus. Quant à la *Ferme,* les moins bêtes ne sont pas ceux qu'on pense. Il y en aura de ravis des petits fanfans !

31. — Comme innovation originale et très réussie, mentionnons la *Nouvelle collection diamant* de la maison Westhausser contenant, dans un étui, six petits albums in-32 carrés, qui ont pour titre : *Mademoiselle Gui, Petits Poussins, Bons camarades, Kitty, Châteaux de sable et les Amis de la maison.* Voilà de quoi faire des heureux en grand nombre..., et à peu de frais.

32. — Les *Chansons enfantines : Sur le Pont du Nord,* les *Petits bateaux* (un fascicule), *Monsieur Dumollet* (un second fascicule), *Mon père m'a donné un mari* et *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* (un troisième fascicule), *le Renard et le Corbeau* (quatrième fascicule), sont parfaits comme rédaction et comme gravures. A donner aux tout petits.

33. — Nous avons un faible pour les numéros dits de Noël publiés chaque année par nos grands périodiques illustrés. Voici, par exemple, le numéro de ce genre dû à *l'Illustration.* Comme texte d'abord, on ne saurait trouver mieux : c'est en prose, le plus souvent, de la poésie inspirée par des sentiments chrétiens et dramatiques tout ensemble. La note gaie ne manque pas non plus ; mais elle ne sera pas du goût des belles-mères. La gravure est soignée, et parmi les compositions en couleurs nous avons remarqué : *Au Théâtre français, Retour de bal, Un Cas grave* et *Insouciance.* Ces quatre compositions, au double point de vue de l'idée et de l'exécution, sont d'un fini absolu. Mentionnons

aussi une grande chromo hors texte, d'après le tableau d'Adrien Marie, *les Inséparables :* c'est une véritable œuvre d'art.

III. — 1. — M. l'abbé Cruchet n'a pas voulu faire un livre de controverse. Il s'est donné pour but de raconter les événements tels qu'ils sont relatés dans les saints livres, en les coordonnant et en les mettant à leur place. Il a suivi le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, en s'entourant de toutes les lumières que lui ont fournies les travaux de la science contemporaine. C'est donc un livre de vulgarisation qu'il nous donne, livre excellent, écrit avec méthode et avec talent, qui sera lu avec autant d'édification que de profit. Ajoutons que l'éditeur, M. Mame, a fait profiter l'ouvrage des splendides illustrations de Gustave Doré, faites pour la belle édition de la Bible, en deux volumes in-folio, donnée naguère par MM. les chanoines Bourassé et Janvier. Cette *Histoire de la sainte Bible* se recommande donc à tous les titres et mérite d'être placée sur la table de toutes les familles chrétiennes.

2. — Un richissime banquier de Marseille, Ruiz Gonzalez, vient, trahi par la fortune, et surtout par un misérable à qui il a accordé trop de confiance, de signer un arrangement avec ses créanciers à qui il abandonne d'abord tous ses biens et à qui il promet, dans l'avenir, un remboursement intégral. En ces tristes circonstances, le banquier est assisté par son jeune fils que le malheur a mûri instantanément. Tous deux s'expatrient. Ils ont décidé qu'ils iraient au Dahomey rejoindre José, le frère de M. Gonzalez qui, établi dans cette contrée, leur promet aide et protection. Arrivés au pays des noirs, les deux Marseillais ne tardent pas à s'apercevoir que leur frère et oncle, *l'Homme aux yeux de verre,* ne fait autre chose que la traite des noirs. Bientôt commencent pour eux des tribulations de toutes sortes qui, grâce à Dieu, finissent avec la mort de l'horrible José. On trouve dans ce volume, très attachant et empreint de vifs sentiments chrétiens, de curieux détails sur les mœurs et coutumes du Dahomy et de pittoresques descriptions du pays.

IV. — 1. — C'est une belle et touchante histoire que celle de *la Charité en France à travers les siècles.* La France a toujours été un des pays où les œuvres de miséricorde ont le mieux prospéré, et elle a l'incomparable honneur d'avoir donné le jour au plus grand apôtre de la charité, au saint qui est le véritable patron de toutes les bonnes œuvres. Aussi saint Vincent de Paul tient-il une large place dans le livre de Mme de Witt. Sept chapitres sur vingt-cinq sont consacrés à sa vie et à ses œuvres, et ce n'est pas trop accorder au rôle considérable qu'il a joué. Cette histoire de la charité, que la fille de M. Guizot commence au début du moyen âge pour la poursuivre jusqu'à nos jours, où l'esprit franc-maçonnique, en laïcisant tout, rend l'œuvre du bien

plus pénible, Mme de Witt a mis à la raconter tout son cœur et tout son esprit.

2. — A moins que la regrettée Zénaïde Fleuriot n'ait laissé dans ses cartons quelque œuvre manuscrite, *Papillonne* doit être considérée, à son égard, comme le « chant du cygne. » Voici de quoi il s'agit. M. de Chaumontel, esprit léger s'il en fut, dissipe sa fortune en spéculations maladroites, ce qui l'oblige à quitter son beau château de province pour venir, avec tous les siens, s'échouer à Paris, refuge peu clément de tous les déclassés. Rien ne lui réussirait, au pauvre M. de Chaumontel, si le bon génie de la famille, Aliénor, sa fille cadette, appelée « Papillonne » à cause de son inaltérable bonne humeur, ne se mettait en tête de faire œuvre de ses dix doigts. C'est le dévouement de la chère enfant qui sauve ses parents de la misère. Aussi la Providence lui tient-elle en réserve une compensation : elle épouse bientôt un cousin riche dont elle se croyait oubliée et l'épreuve est finie pour tous. Ajouter que cette charmante esquisse de la vie réelle est foncièrement chrétienne, c'est bien superflu : le nom de l'auteur le dit assez. *Souvenirs de jeunesse d'un vieux grognard* et *Un Coup d'œil sur Londres* complètent agréablement cet excellent volume.

V. — 1. — Nous ne croyons pas que la maison Hetzel ait jamais publié un meilleur ouvrage que *les Adoptés de Boisvallon*, par M. H. Fauquez. Et cela à tous les points de vue. L'affabulation de cet attendrissant roman est fort simple : Deux pauvres enfants, le « Mulot » et la « Rainette, » celle-ci presque un bébé, fuient, par un soir d'hiver, la « roulotte » d'un saltimbanque qui les a recueillis jadis et qui les maltraite. Ils trouvent un refuge chez le bon curé de Boisvallon, le doux, le sympathique, le charitable abbé Fulgence, qui les garde à son presbytère. Il faut lire page par page et sans en omettre une ligne l'histoire de cette double éducation que se partagent inégalement l'excellent prêtre, sa vieille bonne, qui est le personnage comique du récit, et le maître d'école du pays, un brave homme. Finalement, les deux amis d'enfance se marient ; mais alors Marc Mulot est devenu un « monsieur, » un peintre déjà célèbre, et la Rainette, qui répond au joli nom de Marie, une jeune fille accomplie. De plus, la fortune a souri à tout ce monde et, en vérité, elle n'a jamais été mieux placée. Résumons-nous; cela en vaut la peine : si vous voulez offrir à vos enfants un livre bien écrit et bien illustré, procurez-vous *les Adoptés de Boisvallon;* si vous tenez à un ouvrage intéressant, captivant, empoignant même, n'oubliez pas *les Adoptés de Boisvallon;* enfin si vous tenez surtout, ce que nous espérons bien, à quelque chose de très moral et de profondément chrétien, eh bien, toujours, prenez l'heureux ouvrage de M. H. Fauquez. N'est-ce pas là un ouvrage de perfection peu commune ?

2. — On sait que M. André Laurie publie chaque année sous ce titre générique : *la Vie de collège dans tous les pays*, qui nous transporte tour à tour dans les pays les plus divers, pour en faire connaître les curieuses mœurs scolaires, depuis l'humble école villageoise jusqu'à la plus célèbre Université. Cette année, c'est en Suède qu'il nous entraîne à sa suite, dans un livre délicat et substantiel comme tous ceux qu'il a déjà publiés. C'est une étude et en même temps un roman, dramatique quelquefois, plus souvent charmant comme une idylle. On y voit qu'avec le travail on peut arriver à se faire une belle place dans la société, en Suède et ailleurs, et, ce qui vaut mieux, mériter d'être heureux. Le bonheur se présente à Axel sous la forme charmante de Stella : nom gracieux, aimable symbole de ce que promet l'avenir au *Gradué d'Upsala !*

3. — Il faut reconnaître que M. P.-J. Stahl a écrit sous le titre de *Contes de l'oncle Jacques* un très aimable livre. Du cœur, de la morale, une préoccupation suffisante de la pensée religieuse, telles sont les qualités par lesquelles se recommande ce volume rempli d'articles, de contes et de récits intéressants. L'illustration est parfaite.

VI. — 1. — La librairie Mame vient de nous donner de l'excellent ouvrage de Gabourd, *Louis XIV et son temps*, une nouvelle édition, mise au courant des derniers travaux sur le XVIIe siècle. C'est un tableau fidèle du règne du grand Roi tracé par un écrivain de talent et avec toute l'impartialité d'un historien catholique. Les troubles de la Fronde qui signalèrent la minorité de Louis XIV, le magnifique mouvement littéraire de la seconde moitié du XVIIe siècle, les affaires religieuses qui passionnèrent si fort les contemporains sont l'objet d'intéressants chapitres. Le récit des guerres est plus rapidement esquissé, et si l'auteur nous indique avec précision leurs causes et leurs résultats, il est plus sobre de détails dans l'exposé des opérations militaires. Il est à regretter que cette même sobriété se rencontre dans le chapitre consacré au gouvernement et à l'administration où il n'est rien dit du Conseil d'État ni de l'administration provinciale.

2. — Avec le temps, certains livres sont devenus si grandement populaires que le titre, sinon le sujet, est connu du plus humble : tel *le Robinson suisse*. J.-R. Wyss, l'auteur, était protestant ; mais il a suffi de quelques légères corrections pour rendre le texte de l'écrivain tout à fait propre à des lecteurs catholiques. C'est à cette tâche que s'est consacré M. Frédéric Muller, et il y a réussi.

VII. — 1. — La jeunesse ne se lassera jamais des histoires dont nos animaux domestiques sont les héros. Aussi prédisons-nous un grand succès au joli volume de M. J. Anceau : *Blanchette et Capitaine*. Quand Blanchette, une petite chatte blanche, est accueillie dans la maison, Capitaine, le chien favori, ne peut se défendre d'un brin de

jalousie. Mais bientôt le brave animal fait des avances à Blanchette, et tous deux finissent par vivre en bonne intelligence. Alors commencent pour eux des aventures dont la plus mémorable est un long voyage qu'ils accomplissent ensemble, non sans dangers, pour rejoindre leur maître qui, séjournant à Londres, avait cru devoir les laisser pour un temps à la campagne.

2. — Sous ce titre : *Un heureux malheur*, M. J. Lermont a écrit un livre dans le but de prouver que « la fortune ne fait pas le bonheur, » et qu'il est quelquefois heureux d'être malheureux parce qu'il n'est rien de tel que l'adversité pour tremper les caractères. C'est une thèse, mais présentée avec un charme littéraire qui défend le lecteur contre l'ennui difficilement séparable de tout livre qui affecte trop ouvertement la prétention de donner une leçon. L'écueil est ici très adroitement évité. La scène se passe en Amérique, et cela nous vaut des détails de mœurs très instructifs et très curieux, agrémentés par une illustration, œuvre d'un habile artiste américain, dont l'origine même nous garantit l'exactitude et la vérité. C'est aussi un contrôle du texte et un contrôle très réussi. Qui sera condamné à lire ce livre pourra se flatter d'être la victime peu plaintive d'un malheur heureux !

VIII. — 1. — Ecrire une historiette intéressante et morale, c'est bien ; mais, en même temps, faire au lecteur et pour ainsi dire à son insu, un cours complet de dessin, c'est beaucoup mieux ; nous ajouterons même que c'est un tour de force. Eh bien ! ce tour de force vient d'être accompli par H. Carot, et *En vacances* fera non seulement la joie des jeunes gens des deux sexes, mais encore l'admiration des professeurs ; car il ouvre aux méthodes actuelles d'enseignement des horizons absolument nouveaux. L'auteur débute par où l'on doit commencer, c'est-à-dire par l'a b c du dessin géométrique, et tout en tenant le lecteur en haleine par les incidents du récit, il le conduit insensiblement aux théories les plus difficiles, les plus abstruses de la perspective. Du commencement à la fin, le style reste simple et clair, et l'intérêt du livre est encore accru par de nombreuses gravures.

2. — *Frère Ange*, c'est le vaillant et chevaleresque Henri de Joyeuse, qui, suivant l'expression du poète,

prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Le livre de Mme la baronne de Boüard nous raconte, en des pages émouvantes et colorées, sa dramatique et noble histoire. Nous ne voulons pas défiorer ce beau récit. Qu'il nous suffise de dire que ce roman, où revivent les dernières années du XVIe siècle, les plus dramatiques peut-être et les plus tourmentées de notre histoire ; où passent tour à tour Henri III et Guise, Catherine de Médicis et Jacques Clément, Mayenne et Crillon, tous dominés par le beau couple d'Henri

de Joyeuse et d'Angèle du Plessis-Mautrec, est empreint d'un ardent patriotisme et d'une foi vive, et ne laisse après sa lecture que de généreuses émotions. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, malgré le rapprochement que nous venons de faire de ses deux héros, il ne se termine pas par un mariage : après la conversion de Henri IV, Joyeuse juge sa mission terminée et se retire de nouveau dans le cloître, où il obtient par ses prières la conversion de la fière huguenote Angèle, que ses exhortations n'avaient pu fléchir. Il meurt, et Angèle va finir sa vie parmi les compagnes de Jeanne de Chantal.

IX. — 1. — Si l'on décernait des prix aux livres d'enfants que le retour du jour de l'an fait éclore chaque année, peut-être demanderions-nous le premier pour les *Conquêtes d'Hermine*. Ce récit, auquel ne manque guère autre chose qu'une note un peu plus chrétienne, nous semble bien près d'être un chef-d'œuvre. Ce n'est pas que le sujet soit bien neuf. Une petite fille orpheline, d'abord repoussée par la famille de son père, et qui, rappelée plus tard auprès d'elle par l'effet des circonstances aidées par une sorte de remords, en vient à force de douceur, d'amabilité, de prévenances, de gentillesses, à conquérir les cœurs les plus rebelles et à faire si bien qu'on ne peut plus se passer d'elle, certes c'est là une histoire un peu banale. Mais Mme Colomb l'a su si bien renouveler et rajeunir par son talent, la délicatesse et l'émotion pénétrante qu'elle sait mettre dans tous ses livres, qu'il semble qu'on l'entende raconter pour la première fois. Nous lui en faisons tous nos compliments, et les jeunes lecteurs qui auront la bonne fortune de recevoir cette année ce livre pour leurs étrennes, lui en conserveront certainement beaucoup de reconnaissance. N'est-ce pas la meilleure récompense que puisse ambitionner un auteur qui n'écrit que pour eux ?

2. — Parmi les femmes auteurs qui nous donnent de charmants petits romans honnêtes, Mme de Nanteuil s'est créé une place distinguée. Son nouveau livre, *Une Poursuite,* n'est pas inférieur à ses précédentes productions au point de vue surtout de la moralité et du sentiment chrétien. L'intrigue est assez dramatique : il s'agit d'un meurtrier poursuivi par les enfants de sa victime. Pour échapper à la justice de son pays, le misérable s'est enfui en Amérique, où éclate la guerre de sécession, qui lui fournit l'occasion de jouer un rôle des plus louches entre les deux armées ennemies. Naturellement, il finit par être puni de ses crimes. Cette simple histoire fournit à l'auteur l'occasion de donner quelques détails historiques sur la guerre de sécession, et ses préférences se manifestent discrètement en faveur des États du Sud.

3. — *Les Jumeaux de la Bouzaraque* s'appellent Paul et Émile Honnorat et le livre qui nous raconte quelques mois de leur vie nous les

montre luttant à l'envi de dévouement et de courage pour arracher leur père à la guillotine. On devine que cela se passe sous la Terreur, par la raison bien simple que c'est seulement alors que les honnêtes gens pouvaient voir se dresser pour eux l'échafaud. L'histoire a pour théâtre Marseille, ce qui n'est pas fait pour en diminuer le pittoresque et le mouvement. Traîtres et gens de cœur y jouent chacun leur rôle, les uns odieux, les autres admirables, et, comme de juste, grâce au Neuf thermidor, — car hélas ! il ne suffisait pas alors d'être dévoué pour sauver les innocents, — la vertu triomphe et le crime est puni. Ce livre ne fait pas aimer la Révolution : à ce titre c'est un bon livre : le principal héros, Paul, doit être républicain, car c'est un officier du *Vengeur ;* mais, l'auteur le dit, il est bon chrétien et bon Français.

4. — Au début, *la Famille Hamelin* se compose du commandant, de sa femme, et de quatre jeunes enfants, Jean, Bernadette, Pierre et Michel. A la fin, tout cela a grandi et vieilli, mais sans être d'ailleurs à plaindre, les épreuves traversées n'ayant laissé que des souvenirs. M. Hamelin est colonel, Bernadette est mariée avec le lieutenant de Château-Thierry, Jean est un excellent élève de l'École polytechnique, et ses frères ne seront pas indignes de lui. Ensemble ils écrivent un livre : *Notre première éducation*, en vue de l'éducation de leurs nièces et neveux. Entre ce début et cette fin, l'histoire nous conduit à travers des péripéties émouvantes dont nous voulons laisser la surprise à nos jeunes lecteurs. Nous leur promettons beaucoup de plaisir et même un peu de profit.

X. — 1. — L'ancienne maison Quantin, dirigée aujourd'hui par MM. May et Motteroz, vient d'entreprendre la publication d'une *Bibliothèque d'histoire illustrée*, destinée à répandre le goût des études historiques et à vulgariser les découvertes de l'érudition moderne. Cette collection nous paraît appelée à obtenir le même succès que la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* si l'on en peut juger par les deux premiers volumes parus qui, à la solidité du fond, joignent le mérite d'être très joliment illustrés de gravures empruntées le plus souvent aux documents contemporains, sceaux, estampes, dessins, et aux portraits peints ou gravés par les meilleurs artistes du temps. — M. Carré a tracé un intéressant et vivant tableau de l'histoire intérieure de la France sous le règne de Louis XV. C'est un guide exact et sûr qui résume les travaux les plus importants sur la période qu'il embrasse et qu'on lira avec plaisir et avec fruit. La première partie — la Cour et les Arts — nous fait connaître le caractère et l'éducation de Louis XV, la famille royale et les maîtresses du roi, et nous montre ce qu'était l'art dans les riches demeures de l'époque. La deuxième partie traite du gouvernement et de l'administration. La troisième est une étude très vivante des différentes classes dont se com-

pose la société du XVIIIe siècle, et la quatrième — la Dissolution de la monarchie — montre les signes avant-coureurs de la Révolution et indique ses causes prochaines.

2. — L'étude de M. Sayous sur *les Deux Révolutions d'Angleterre*, qui comprend le XVIIe siècle presque entier, n'offre pas un moindre intérêt et est puisée à aussi bonnes sources. Si les deux révolutions de 1649 et 1688 ne nous sont point racontées dans tous leurs détails, le caractère distinctif en est très nettement indiqué : l'une, œuvre de violence, n'a laissé que de tristes et sanglants souvenirs; l'autre, conservatrice et aristocratique, a abouti à une monarchie vraiment libérale. Enfin les causes religieuses, politiques et scientifiques qui les ont précédées et amenées sont largement expliquées. Une esquisse de la civilisation anglaise et de la vie sociale, intellectuelle et morale pendant cette période complète ce bon travail.

XII. — 1. — Dans un style peu correct parfois et qui vise à l'effet sans y atteindre toujours, M. Augé de Lassus nous fait connaître *le Forum* qui « résume et concentre la vie romaine. » Ce n'est donc pas seulement l'histoire des lieux dont il nous trace le tableau, mais bien celle des événements qui s'y passent; et nous avons là une esquisse de l'histoire intérieure de Rome. Mais n'est-ce pas remonter un peu haut que de nous raconter l'histoire des bergers qui ont précédé Romulus et d'une époque où le forum n'existait pas?

2. — Au point de vue purement humain, quelle est la puissance capable, de nos jours, d'entrer en lutte avec la presse? Cette formidable puissance a eu cependant des débuts fort modestes. M. Eugène Dubief, en écrivant son volume *le Journalisme*, s'est fait historien consciencieux et érudit. Il a pris les journalistes et leur œuvre, bonne ou mauvaise, depuis les Grecs et les Romains, alors que tout ce qui se publiait était manuscrit; quelques mots suffisent à cela. Quatre chapitres sont consacrés au *Journal d'autrefois* : notez que cet « autrefois » va jusqu'à la chute de l'Empire. La deuxième partie du livre, qui montre ce qu'est *le Journal d'aujourd'hui*, comprend toute une suite de monographies et d'études curieuses où sont décrits les moyens d'information et le personnel des journaux, la manière dont ces journaux sont composés en même temps que la physionomie bien particulière et la tâche de ceux qui les impriment. La « question d'argent, » c'est-à-dire tout ce qui concourt au budget régulier ou éventuel d'un périodique, n'a pas été traitée en moins de quarante pages. Le dernier chapitre, très court, est intitulé : *L'Influence sociale*. Ce nouveau venu dans la *Bibliothèque des merveilles* aura, nous n'en doutons pas, un très grand succès.

3. — *Les Manuscrits et la Miniature* : voilà un vrai cadeau à faire à un élève de l'École des chartes. Il est impossible de faire mieux que

l'auteur, M. Auguste Molinier, qui, dans une étude relativement peu étendue, a fait œuvre, à la fois, de savant et de vulgarisateur. Abordant ce volume avec beaucoup de défiance, nous avons été étonné de la densité des matières qui y sont renfermées et que l'auteur a exposées d'après l'ordre purement chronologique. Il y a loin de là au volume si incomplet publié par M. Lecoy de La Marche sur les *Manuscrits et la Miniature* dans les collections Quantin. Malheureusement, l'illustration n'est pas à la hauteur du texte. D'abord, elle ne reproduit que des figures et presque pas une des lettres; ce qui semble tout au moins singulier quand le titre du livre est : *les Manuscrits*, et que le texte correspond entièrement au titre. Il n'eût pas fallu bannir la miniature, mais lui donner le rôle accessoire qu'elle devait avoir ici. Et ces reproductions sont au-dessous de tout; elles ne font pas honneur à la grande maison Hachette, aux Rothschild de la librairie.

XII. — 1. — *Mon amie Georgette* est aussi une étourdie, comme Mademoiselle Lili dont on nous raconte l'histoire dans la *Bibliothèque bleue* : elle jette son beau nœud vert dans le piano, elle mange la crème au chocolat... purgatif, elle prend un bain tout habillée et elle s'amuse si bien avec le chouberski qu'elle allume un petit incendie, suivi d'une maladie qui met toute la famille en émoi. L'expérience la rend plus sage. Dans son histoire, il y a d'ailleurs autre chose que ces étourderies qu'elle a payées bien cher : il y a des promenades, des petits goûters sur l'herbe, une aventure de voleurs, un mariage, une distribution de prix et, pour finir, une jolie comédie qui fera la joie des petits enfants. Tout cela est fort gentiment raconté, et chose à noter, cet aimable petit livre nous fait vivre dans un pays où les enfants font leur prière, où l'on trouve des chapelets dans leur poche... quand ils ne les ont pas perdus, et où le curé assiste auprès du maire à la distribution des prix de l'école communale et y prononce même un discours. Par ce temps de neutralité, c'est un mérite assez rare et que nous apprécions beaucoup.

2. — Orphelin dès l'âge le plus tendre, Bernard et Olivier de Melville en voient de bien des couleurs avant de trouver le repos et le bonheur. C'est le récit de leurs souffrances que nous donne Mme Fresneau sous le titre de : *Deux abandonnés*. Si Olivier est un aimable enfant, son frère Bernard est une volonté, une énergie ; aussi, grâce à lui, à son courage, à son dévouement, les deux frères, un beau jour, bénéficient d'une réconciliation avec un oncle riche, dont ils ont eu à se plaindre autrefois, et qui est heureux d'assurer leur avenir.

3. — *Les Aventures de Gérard Hendriks* ont pour point de départ le désir qu'a ce Boer du Cap de retrouver sa sœur, échappée peut-être au massacre de sa famille par les Cafres, mais qui a disparu sans laisser de traces. La reconnaissance se fait, après mille péripéties qui nous

font connaître la vie des Cafres et des Boers et le pays qu'ils habitent, et au cours desquelles Gérard sauve, sans le savoir, la vie du fils de cette sœur Anna ; cette reconnaissance a lieu juste à temps pour empêcher Anna de tomber dans les filets d'un escroc qui jadis a volé Gérard. Les enfants que ces récits pourront intéresser en tireront-ils une conclusion morale, qui ne se dégage pas nettement? Y a-t-il beaucoup d'enfants qui se trouveront suffisamment renseignés si on leur dit qu'un babouin est un « singe cynocéphale? »

4. — Nous signalons à l'Académie française *la Famille Coquelicot,* de Mme de Stolz. Que d'esprit, d'humour et de cœur aussi l'écrivain a accumulé en ces pages ravissantes! La *Bibliothèque rose* n'a pas eu souvent l'heur de donner une œuvre aussi remarquablement originale. Imaginez-vous qu'un monomane, le sieur Coquelicot, sentant sa fin prochaine, fait rechercher à travers le vaste monde, et la France principalement, un héritier de son nom. On lui en trouve deux. Alors le singulier personnage lègue sa fortune, très considérable, et cela d'une façon obligatoirement indivise, à deux Coquelicot fort dissemblables : le premier, un savant, habite Dunkerque, l'autre est un naturel des abords de la Cannebière. Le Coquelicot dunkerquois est un travailleur modeste et paisible, le Marseillais, une manière de toqué bruyant, vaniteux et sot, mais au fond assez bon diable. L'intérêt principal du livre se trouve dans l'antagonisme des deux personnages qui ne se réconcilient, après brouille, que grâce à deux aimables enfants, garçon et fille, qu'ils adoptent et auxquels, de leur vivant, ils donnent tout leur avoir. Un mariage point visiblement sur l'horizon prochain.

XIII. — 1. — *Mademoiselle Lucie* est très étourdie et sa famille fait bien des efforts pour la corriger de ce grave défaut; c'est en vain : elle s'égare en voulant courir seule dans la forêt, elle réussit très médiocrement ses devoirs d'écolière, elle se bat avec le chat, elle laisse traîner ses effets, elle déchire les rideaux de maman, elle abîme ses beaux bas roses, elle finit même par laisser tomber à l'eau sa petite protégée Rosette, qui est heureusement sauvée par le bon chien Mustapha. Mais cette dernière étourderie la corrige pour jamais. Petits enfants qui lirez ce livre écrit pour vous, tâchez de profiter de la leçon !

2. — *Les Enfants du capitaine* ont bien aussi leurs défauts. Heureusement le bon M. Breteuil, leur professeur bossu, dont ils se sont d'abord moqués, bien à tort, veille sur eux : avec lui, ils travaillent, ils vont goûter les plaisirs de la foire, ils se promènent, écoutent de jolies histoires. Puis la maladie vient et avec elle ces mille petites industries dont on se sert pour distraire les enfants malades. Enfin l'histoire s'arrête, parce qu'il faut bien qu'elle ait une fin : mais elle recommencera et les petits lecteurs n'en seront pas fâchés. A l'année prochaine !

XIV. — 1. — Mme Marie Delorme, dans *Yves Kerhélo,* raconte les aventures peu ordinaires d'un brave petit gars breton qui, obligé de quitter son village, après la mort de ses parents, va s'établir dans nos colonies d'Extrême Orient, la Cochinchine et le Tonkin. Les premières années d'efforts de ce colon par nécessité ne sont pas toujours heureuses; mais son cœur vaillant sait triompher de toutes les difficultés, et, après des épreuves de toute nature, il finit par se marier. Bien secondé, il fait fortune, et, à la fin du livre, quand on le retrouve en Bretagne, à l'occasion d'un mariage, il est devenu « Monsieur Kerhélo » gros comme le bras. L'auteur de cet émouvant récit, qui est à la fois très français et bien chrétien, aurait pu inscrire sous le titre le proverbe connu : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

2. — L'*Histoire véridique d'un vaurien*, de Mme Magbert, est, quoique dans un autre ordre d'idées, tout aussi attachante que *Yves Kerhélo.* Sans famille, sans même un nom autre que celui de « vaurien, » un déshérité est recueilli à Paris par de braves gens qui, malgré leurs ressources limitées, se donnent incontinent la tâche de sauver cette navrante épave de notre civilisation. Ils y parviennent si bien que le « vaurien, » avec le temps, devient une célébrité artistique qui fait honneur à ceux qui l'ont jadis accueilli et auxquels il garde une reconnaissance profonde. — *Le Père Giroflée,* qui suit, ne le cède en rien, comme intérêt, au récit précédent. Ce sont encore de belles âmes et de nobles cœurs que l'on voit agir : un vieil instituteur de village et sa fille adoptive. Ce petit volume de Mme Magbert est digne de figurer dans les bibliothèques populaires que nous patronnons.

3. — Que pouvons-nous dire de l'*Histoire de deux enfants de Londres*, sinon que c'est atroce? De telles peintures de la misère ne devraient tenter personne. — *L'Aventure nautique* n'a qu'un intérêt relatif; seuls les *Bavardages de Fanny* ont une portée morale incontestable : à savoir qu'il est toujours dangereux de porter des jugements irréfléchis. En agissant de la sorte, on s'expose souvent à des remords et à des humiliations, ce qui arrive à Fanny Pierson pour avoir, selon son habitude, décrié une jeune personne qui valait mieux qu'elle.

4. — Des *Six Nouvelles* de M. Ch. Normand, la meilleure, assurément, c'est : *Le Paon couronné :* page intéressante de l'histoire des mœurs et coutumes commerciales de la deuxième moitié du XIVe siècle; l'épisode n'a d'autre théâtre que Paris. Les cinq nouvelles qui viennent après n'ont pas le mérite et encore moins le charme très réel de la première.

5. — On comprend, en lisant l' « adaptation de l'anglais » que nous devons à M. Georges Lamy, que *Princesse Sarah* ait servi de titre principal au volume qui contient en outre trois autres contes : *Le Voleur d'Édith; Dans la cheminée* et *Petite sainte Élisabeth.* Sarah Crewe,

fille d'un officier de l'armée anglaise des Indes, entre, très riche, dans un pensionnat d'où la ruine et la mort de son père la feraient aussitôt expulser si la maîtresse de l'établissement ne jugeait à propos de garder l'intelligente enfant pour en faire une manière de domestique. Heureusement, la Providence vient au secours de la pauvre fillette qui, certain jour, se réveillant aussi riche qu'autrefois, grâce à un concours extraordinaire de circonstances, échappe ainsi à l'odieuse créature qui l'exploitait. — Quoique fort différentes par le sujet et par le ton, les autres nouvelles qui composent ce volume sont presque aussi attrayantes que *Princesse Sarah*.

XV. — 1. — La dernière exposition nous a révélé un danger pour nos arts d'ameublement, et tous les visiteurs ont pu constater *de visu* que notre suprématie artistique était sérieusement menacée par l'étranger. Le seul moyen de conserver notre réputation de bon goût et de bénéficier longtemps encore des avantages qui en résultent, c'est de vulgariser l'étude des arts industriels, en familiarisant les jeunes gens avec l'esthétique particulière à chacun d'eux, ainsi qu'avec leurs divers procédés. Mais comment arriver à un pareil résultat? L'éditeur Delagrave s'est chargé de la solution de ce problème en publiant une série de petits ouvrages qui traiteront de tous les arts qui se rattachent à l'ameublement. La rédaction de ces monographies a été confiée à la plume d'un auteur trop connu pour insister sur sa haute compétence. Il était rationnel de commencer cette nouvelle bibliothèque par *la Décoration* et de préciser nettement ce qui distingue l'art décoratif de l'art proprement dit; de plus, il fallait ramener à des règles sûres et constituer en corps de doctrines ces choses si diverses qui s'appellent proportion, symétrie, contraste, etc.; il fallait définir clairement la ligne dominante de chaque style, et faire connaître aussi les ressources que, selon les cas, l'on tire du rapport des couleurs et de la distribution de la lumière. Ce premier et important volume ne comprend pas moins de quarante chapitres appuyés de nombreuses gravures par Mongouot.

2. — *L'Orfèvrerie* commence les monographies particulières, et comprend deux parties : l'une purement théorique donne la nomenclature des métaux précieux, et fait connaître la manière de les travailler, soit à la main, soit par des procédés mécaniques; l'autre, exclusivement historique, permet au lecteur de suivre pas à pas le développement de ce bel art, depuis l'antiquité barbare jusqu'à nos jours. Dans tout le volume l'illustration foisonne.

3. — *La Menuiserie* continue la série et procède du même plan : d'abord l'énumération et la classification des bois divers mis en œuvre, et la façon de les débiter et de les assembler; puis des notices qui, prenant l'art à sa naissance, le suivent dans ses transformations suc-

cessives à travers les âges, jusqu'à notre époque, où, grâce aux machines-outils, plus merveilleuses les unes que les autres, il est arrivé à un si haut degré de perfection. Il va sans dire que les gravures de ce dernier volume ne le cèdent en rien à celles des deux précédents.

XVI. — 1. — *Mario* est malheureux au lycée; aussi ses grands-parents demandent-ils et obtiennent-ils la permission de le garder auprès d'eux. Hélas! ils en ont assez. Mario n'est pas mauvais, certes, c'est même une nature généreuse et ardente, mais qui a bien besoin d'être disciplinée et dirigée : ce n'est pas là l'affaire ni des tantes ni des grands-parents. Aussi après une série d'*Exploits* qui donnent à réfléchir, on le réintègre au collège et tout fait espérer qu'il pourra devenir plus tard un vaillant marin, un bon serviteur du pays.

2. — Les *Joujoux parlants* de C. Lemonnier sont une série de jolis petits contes dont la plupart du temps les jouets sont les héros. On devine ce que peuvent se dire poupées, polichinelles, ramoneurs, guignols, animaux de tout genre, et quelles leçons ils peuvent donner soit aux riches enfants qui les possèderont, soit aux pauvres qui seront réduits à les envier, soit aux malheureux, plus heureux que d'autres, qui les recevront des mains du bonhomme Noël ou du bon saint Nicolas. Dans certains de ces contes les jouets n'ont plus aucun rôle, et il ne faut pas trop s'en plaindre, car enfin ne serait-il pas un peu difficile de les faire causer pendant tout un livre. Les bêtes ou les gens parlent à leur place et, somme toute, ne les font pas trop regretter. Les *Joujoux parlants* sont des sortes de contes de fées modernes, fort bien écrits; les enfants les liront certainement avec plaisir, mais peut-être sans grand profit. Là est la faute du genre, nullement celle de l'auteur.

— Plusieurs ouvrages appartenant à la catégorie des livres dont nous venons de rendre compte nous sont parvenus à la dernière heure, de sorte qu'il ne nous a pas été possible de les comprendre dans le présent article. Nous en faisons mention toutefois à la fin de la *Chronique,* sous la rubrique *: Dernières publications illustrées.* Nous en parlerons dans notre prochaine livraison. VISENOT.

JURISPRUDENCE

Le Droit concordataire, par l'abbé TH. GAZE, docteur en droit canonique. Marseille, Imprimerie marseillaise; Lyon, Vitte et Perrussel, 1891, in-8 de IV-245 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé Gaze est parti de ce principe fort juste à notre sens, que rejeter le droit commun sous prétexte d'observer le Concordat, c'est faire fausse route. Les tristes constatations que chaque jour nous force à faire viennent lui donner raison, et prouver une fois de plus

que ce droit commun, sauf dans les dérogations directement spécifiées, « devrait être le véritable droit ecclésiastique sous le régime concordataire. » Un premier chapitre traite des concordats en général, après avoir succinctement rappelé les rapports nécessaires entre la société spirituelle et la société civile. L'exposé des différents systèmes sur la nature des concordats : privilèges, contrats ou mélanges divers des deux éléments, est plus original dans la forme donnée à la solution que dans l'essence même de cette solution, admise presque sans discussion aujourd'hui par tous les auteurs de droit public ecclésiastique. L'ancien droit et le Concordat sont rapprochés et comparés dans le chapitre suivant, un peu rapidement peut-être, assez cependant pour faire ressortir clairement cette vérité si oubliée parfois, que le Concordat n'a ni légitimé les prétendues « libertés de l'Église gallicane, » ni reconnu les empiètements révolutionnaires. « La Révolution, dit très bien l'auteur, avait voulu séparer le clergé français de Rome, enlever à la Papauté le droit d'intervention dans les affaires ecclésiastiques de France, et c'est au Pape, et non au clergé, que Bonaparte s'adresse, c'est avec lui seul qu'il traite... » (p. 107). Avec le chapitre III, commence l'étude détaillée du droit concordataire envisagé sous les trois aspects familiers au canoniste : des personnes, des choses, des jugements. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur pour l'ordre apporté dans ses divisions et la connaissance pratique dont il fait preuve; mais ces éloges, c'est tout particulièrement à propos des quelques pages consacrées à la collation des paroisses qu'il les mérite. Il y a longtemps qu'un écrivain ecclésiastique, n'avait avec une réserve aussi mesurée et une netteté d'expression aussi convaincante, revendiqué de la sorte l'autorité des anciens canons, même sous le régime concordataire. La délicate question des concours qui a le privilège d'irriter, nous ne savons pourquoi, certaines susceptibilités, mérite une mention spéciale : « Faut-il mettre sur le compte du Concordat la dérogation à la loi si générale du concile de Trente, à des réglements si longuement motivés et appuyés par des sanctions si sévères? » M. Gaze ne le pense pas, et il démontre que « la loi des concours n'a pas été abrogée par le concordat de 1801; » il termine cependant son paragraphe par cette prudente et juste conclusion : le mode de nomination actuellement usité en France « est une coutume tolérée à cause des circonstances, jusqu'à ce que le Saint-Siège en ait décidé autrement. » — Quelques critiques maintenant. Les références sont trop souvent incomplètes : ainsi page 56, note 1, « voir *Vossen,* » n'est pas suffisant; il faudrait ajouter le titre de l'ouvrage allégué et sa pagination. La note 2 de la même page, également fautive, contient en outre une faute d'orthographe : en allemand les substantifs prennent toujours la majuscule, on n'écrit

pas *die antwort,* mais *die Antwort.* La protection et la générosité des rois envers les biens ecclésiastiques n'ont pas toujours été bien sensibles : un livre de M. Bourgain, dont toutes les conclusions ne sont peut-être pas à conserver, pourrait désillusionner notre auteur. Il n'est plus permis de citer sous ce titre le pseudo *IVe concile de Carthage;* il est en effet démontré que cette intéressante collection doit porter le nom de *Statuta Ecclesiae antiqua* (V. Maassen, *Geschichte der Quellen, etc,* et un intéressant rapport de M. l'abbé Malnory au Congrès des catholiques de 1888). Les relations du droit canonique et du droit romain sont inexactement expliquées, il y a dans la page 228 tout un mélange de généralités qui laissent deviner une appréciation assez peu mûrie de faits fort complexes d'ailleurs; mais ce sont là, relativement au sujet du livre lui-même, d'assez minces remarques et dont aucune n'altère la bonne impression qu'il produit dans son ensemble. Nous félicitons donc M. l'abbé Gaze d'avoir porté ses études sur une question aussi actuelle et de s'en être tiré à son honneur. Plus que jamais le Concordat demeure à l'ordre du jour ; amis et adversaires pourront faire un égal profit de cette excellente étude. G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Gouvernements, ministères et constitutions de la France depuis cent ans, par LÉON MUEL. Paris, Marchal et Billard, 1891, in-8 de x-557 p. — Prix : 8 fr.

Ce gros livre, augmenté d'une préface, d'ailleurs suffisamment brève, du sénateur Ernest Boulanger, est un livre de textes : tout esprit politique en paraît exclu. C'est, comme dit l'auteur, un panorama des hommes qui, depuis cent ans, ont joué un rôle politique dans notre pays. M. Léon Muel se donne le rôle du moniteur chargé de donner au public les indications nécessaires à l'intelligence du tableau : c'est modeste, mais c'est exact. Nous pouvons ajouter que ce n'est pas inutile ; on y trouve notamment la liste de tous les ministères, avec les noms des ministres depuis Louis XVI, et l'indication des textes relatifs au mouvement constitutionnel, le tout accompagné d'un exposé des faits. L'auteur a pris ses renseignements au *Moniteur,* au *Journal officiel,* au *Bulletin des lois.* Une table alphabétique des personnages nommés, une table analytique des matières, divers tableaux synoptiques facilitent les recherches. BERNON.

Études sur l'enseignement et l'éducation, par GABRIEL COMPAYRÉ. Paris, Hachette, 1891, in-12 de VI-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Universités transatlantiques, par PIERRE DE COUBERTIN. Paris, Hachette, 1890, in-12 de 381 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quel est le bibliographe qui pourrait faire, sans omissions, le dénombrement homérique des ouvrages inutiles et faibles qui lui ont passé sous les yeux depuis quelques années? Une des veines les plus exploitées est assurément la pédagogie. Sur ce sujet, devenu tout à fait à la mode, on écrit sans relâche et trop souvent, hélas! à tort et à travers. Quelle est la bibliothèque pédagogique envers laquelle on se montrerait d'une sévérité exagérée, en écrivant sur sa porte ou sur son catalogue les mots du poète ancien : *Sunt mediocria quaedam, sunt mala plura?* En tout cas, ce ne sont pas les dernières productions de MM. Compayré et de Coubertin qui induiraient à atténuer la sévérité de ce jugement.

Les *Études sur l'enseignement et l'éducation* sont un recueil de quarante-trois articles publiés, pour la plupart, dans la *République Française*. M. Compayré, pratiquant avec ferveur le *colligite fragmenta*, les a pieusement exhumés du journal où ils parurent à côté des *Petites Catilinaires* de M. Joseph Reinach. Je crois qu'il aurait pu, sans inconvénient, les y laisser. Ces études, où il lui plaît de trouver « des informations précises et des jugements sincères, » n'apprendront pas grand'chose aux lecteurs éclairés. Ce sont d'ordinaire de tout petits comptes rendus d'articles de revues ou de livres, qui, pour la plupart, n'ont pas fait beaucoup de bruit au moment de leur publication et qui sont tombés sans retard dans le domaine des choses mortes. Ces comptes rendus n'ont rien de remarquable au point de vue critique, et leur auteur s'y montre animé de cet esprit sectaire dont il a donné tant de témoignages à l'époque où il siégeait au Parlement. Il me serait facile d'administrer la preuve de ce que j'avance en faisant quelques citations ; mais, est-ce bien la peine?

Les établissements libres, dont le progrès et le succès sont atténués ici le plus possible, sont évidemment le cauchemar du fervent universitaire, et il ne perd pas une occasion de se montrer malveillant à leur endroit. Il est bien obligé pourtant de constater « la crise de l'enseignement secondaire » officiel et de reconnaître que les réformes perpétuelles dont il est l'objet n'ont pas produit jusqu'ici des résultats bien heureux. Quand il veut exalter l'œuvre scolaire de la troisième République, il ne voit rien de mieux à faire que d'éblouir le public — public de contribuables, hélas! — en jonglant sous ses yeux avec les millions pris dans sa poche. Il ferait mieux de démontrer que ces millions ont été sagement et fructueusement employés et que les résultats acquis sont à la hauteur des sacrifices imposés. Or, en est-il

réellement ainsi? Je me contenterai d'un seul exemple. Il s'agit de la statistique de l'enseignement populaire à Paris : « De 1877 à 1888, que de progrès accomplis! Quelques chiffres fixeront tout de suite les idées. Le budget de la ville de Paris, rien que pour les écoles primaires, était, en 1877, de 7,813,331 francs (il ne s'agit que des dépenses ordinaires) ; il a été, en 1888, de 19,853,512 francs, soit une augmentation de plus de 12,000,000. Et nous ne parlons ni des écoles maternelles, ni des écoles primaires supérieures, ni du budget extraordinaire pour construction ou agrandissement d'écoles, plus de 50,000,000 ont été dépensés pour ce dernier objet... Dans les écoles primaires, le nombre des « places » d'élèves a été augmenté de 38,450... En 1877, on comptait 97,850 enfants inscrits dans les 285 écoles alors existantes; en 1888, il y en a 121,401, soit un accroissement dans la population scolaire de 28,821 enfants. » Quelles réflexions appellent ces chiffres? En 1877, avec 7,813,331 francs on instruisait 97,850 enfants ; pour en avoir en plus 28,821, on dépense en plus 12,040,180 francs. Est-ce là une bonne administration ou un effréné gaspillage? Et pourtant M. Compayré exulte et admire. Quel exemple de l'optimisme béat des partis au pouvoir!

— M. de Coubertin est un des pontifes du foot-ball, du cricket et du canotage ; il dirige la *Revue athlétique*, et son zèle est admirable quand il s'agit d'organiser des matchs et des lendits. En raison de ces services, le ministre de l'instruction publique l'a chargé, en juillet 1889, d'une mission aux États-Unis et au Canada « à l'effet d'y visiter les Universités et les collèges et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des associations athlétiques fondées par les jeunes gens de ces deux pays. » Le missionnaire a parcouru, en effet, en train express le plus souvent, l'Amérique du Nord, prenant force notes, et s'est empressé, dès son retour, de présenter lesdites notes au public, après leur avoir fait une toilette sommaire. Telle est la genèse des *Universités transatlantiques*, où l'on trouvera des paysages américains assez agréablement brossés, des renseignements nombreux sur les hôtels et les moyens de locomotion, la description des bâtiments, très bien organisés le plus souvent, des grandes écoles d'enseignement secondaire et supérieur, beaucoup de détails sur les associations d'étudiants, les programmes, etc. Je n'ai aucun moyen de contrôler l'exactitude de la relation de M. de Coubertin ; je crois me rappeler pourtant qu'elle a été vivement contestée, du moins au sujet des institutions canadiennes. Tout ce que je puis dire, c'est que ces pages alertes, où pourtant la recherche et la préciosité se rencontrent parfois, se lisent avec un certain agrément, malgré le pêle-mêle des notions qu'on y rencontre accumulées. Je crains cependant qu'il n'arrive à la plupart des lecteurs ce qui m'est arrivé à moi-même : une fois le livre fermé,

malgré le soin qu'a pris l'auteur de lui donner une conclusion, sous la forme solennelle d'un rapport au ministre, je n'ai pu me faire une idée bien nette de ce qu'il a découvert et de ce qu'il veut. Sa dernière phrase est celle-ci : « Poursuivons nos réformes, soutenus par l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique, et cherchons à réaliser le programme qui tient dans ces deux mots : *sport* et *liberté*. » Le programme est court en effet, mais il n'est pas clair, et je doute, au surplus, qu'il suffise de faire de nos collégiens des coureurs, des joueurs de balle, des canotiers, pour remédier à ce que nos institutions scolaires ont de défectueux. En tout cas, pour apprendre comment on organise et on fait vivre les jeux dans les collèges, il n'était pas nécessaire d'aller courir à New-York, à Washington et à Toronto : il suffisait de visiter les écoles ecclésiastiques et celles des jésuites et des dominicains français. Pour y faire fleurir les exercices qui développent l'adresse et la force, nos maîtres n'ont pas eu besoin de recourir aux tapageuses exhibitions et aux réclames ridicules dont les sociétés athlétiques importées d'outre-mer nous cassent la tête depuis quelques années. Dans nos collèges, on sait faire au travail intellectuel et aux exercices physiques la part que leur assurent l'expérience et le bon sens, et ce régime convient le mieux du monde aux jeunes gens. Les faits sont là pour l'attester. ERNEST ALLAIN.

De l'Enseignement des langues anciennes, conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par MICHEL BRÉAL. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 154 p. — Prix : 2 fr.

Dans ces conférences, M. Bréal présente aux futurs professeurs de grec et de latin le résultat de sa longue expérience, pour qu'ils enseignent le mieux possible « ce qui n'est pas encore effacé de nos programmes. » Il commence par aborder la question si souvent posée de nos jours : Pourquoi apprend-on le latin? Il y répond en montrant les liens multiples qui nous y rattachent.

Passant ensuite en revue l'étude du latin dans le passé, l'auteur constate que le moyen âge l'employa comme langue vivante, pour exprimer aussi bien les choses usuelles que les matières abstraites. Pour cette raison même, il l'enrichit de formes nouvelles ; si, dans ce travail, il s'est servi de termes souvent barbares, il serait d'autant plus injuste de les lui reprocher que toutes les langues modernes en ont hérité. La Renaissance fait une réforme radicale et ne veut plus que du pur classique : dès lors le latin devient langue morte.

En Allemagne, les études latines, un instant relevées par la Renaissance, « furent bouleversées et ruinées par le protestantisme. » Herder proposa la littérature grecque comme l'unique et parfaite expression

de la nature; un peu plus tard, un mouvement plus vaste embrassa l'étude de l'antiquité entière sous tous les rapports; de nos jours, il se produit, en partie sous l'impulsion de l'empereur Guillaume II, une réaction tendant à substituer à l'éducation classique une éducation germanique. En France, on constate une tendance analogue : le législateur ne peut pas la négliger; mais, en attendant qu'elle soit justifiée par les résultats, il ne doit pas lui sacrifier prématurément l'éducation latine à laquelle nous tenons par tant de liens.

Pénétrant ensuite plus avant, M. Bréal explique clairement ce qu'on entend par la culture « formelle » de l'esprit et se demande si réellement l'étude du latin et du grec y est favorable ; il se prononce pour l'affirmative et conclut « que la culture formelle est un bénéfice certain et incontestable des études classiques. Mais ce bénéfice, ajoute-t-il, on l'obtiendra d'autant plus qu'on y pensera moins et qu'on aura placé le but plus loin et plus haut. » Ceci est, en termes voilés, la critique, nettement formulée ailleurs, des programmes de 1880, qui reculent de deux ans le commencement de l'étude du latin.

Le reste du livre, d'un caractère pratique, contient de sages remarques, très utiles aux professeurs, sur le thème, la version, la lecture des auteurs, la récitation, les diverses méthodes de grammaire, les devoirs instantanés. Sur la question de savoir à quel âge il convient de commencer le latin, M. Bréal, contre l'opinion courante, pense qu'il ne faut pas attendre jusqu'à ce que l'enfant soit maître de sa grammaire française et de son orthographe. C'est aussi notre avis. Mais il ajoute : « Une des idées les plus bizarres que j'aie entendu émettre a été de préparer à l'étude du latin au moyen de l'allemand. Autant, dit-il, apprendre les logarithmes pour se préparer à faire des additions. » Il y a ici une équivoque. Nous ne croyons pas que personne prétende que l'étude de l'allemand prépare directement à celle du latin, mais l'allemand peut très bien, et mieux que le latin, préparer à l'étude des langues en général, parce que la difficulté qu'il présente à l'enfant lui donne, dès l'abord, la mesure des efforts de mémoire à faire pour savoir le vocabulaire d'une langue étrangère, au lieu que ces efforts sont à peu près nuls dans l'étude du vocabulaire latin.

L'ouvrage, écrit dans le style de la conférence familière, est, d'un bout à l'autre, d'une lecture agréable. J.-N. WAGNER.

Le Progrès et l'instruction publique en Russie, par le le comte LÉON TOLSTOÏ, trad. par TSBYTLINE et JAUBERT, 2e édit. Paris, Savine, 1890, in-12 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que M. le comte Léon Tolstoï s'occupe beaucoup de l'instruction populaire et en général de la pédagogie. Non seulement il s'y

consacre compose des écrits à l'usage du peuple, mais il a encore fondé à Yasna Poliana, sa propriété, une école où s'appliquent sa théorie et sa méthode d'enseignement. On a déjà de lui, en français, deux opuscules relatifs au même sujet : *La Liberté dans l'école* et *l'École de Yasna Poliana;* en voici un nouveau, dû aux mêmes traducteurs. Il comprend deux écrits, dont l'un : *le Progrès et l'Instruction,* remontant à 1862, est une réplique à M. Markov, qui, en attaquant le système pédagogique du comte Tolstoï, avait avancé, entre autres choses, que les écoles ne doivent pas échapper aux conditions historiques, c'est-à-dire, pour parler plus simplement, aux doctrines régnantes de l'époque, à la loi du progrès qui est celle de l'humanité. Le comte Tolstoï s'inscrit en faux non pas contre le mouvement de l'humanité en avant, ce qui est un fait incontestable, mais contre la prétendue amélioration constante du genre humain dans la voie du progrès. Le progrès de l'humanité tout entière, dit-il, est négatif pour tous les peuples orientaux (qui constituent l'immense majorité de la population universelle), et c'est pourquoi il est aussi absurde de dire que le progrès est la loi de l'humanité, que de dire que tous les hommes sont blonds, excepté ceux qui sont bruns » (p. 33.). Parcourant ensuite les diverses formes de la civilisation européenne ou du progrès, progrès social, économique, progrès des sciences et des arts, de l'industrie et surtout des inventions, il arrive à conclure que ce mouvement en avant de la civilisation est l'une des pires calamités qui puissent frapper une certaine partie du genre humain, qu'il est même douteux que les Russes doivent nécessairement subir la même loi du progrès qui régit les peuples d'Europe. Évidemment, le comte Tolstoï s'insurge ici, comme ailleurs, contre la fausse civilisation qu'il a récemment raillée avec tant d'esprit dans une pièce que tout le monde a lue (*Fruits de la civilisation*). — Le second écrit, datant de 1885 et également polémique, est une étude approfondie des méthodes d'instruction en usage dans les écoles publiques de Russie. Ici encore le comte Tolstoï s'élève contre les pédagogues qui se donnent la mission d'instruire le peuple sans en connaître les besoins, qui enseignent ce que les élèves savent déjà, et qui l'enseignent d'après les méthodes allemandes, incompatibles avec la nature russe, en prenant pour base le principe de « développement. » A ce principe emprunté à l'école allemande, il oppose la liberté et l'expérience : celle-là, comme le seul critérium de la pédagogie ; celle-ci, la seule méthode d'instruction. Il demande la liberté de n'enseigner au peuple que les choses dont il a besoin, les langues russe et slavonne (celle-ci étant la langue de son église), et les lois du calcul : le reste ne l'intéresse guère, et il l'apprendrait lui-même s'il en avait besoin. Tel est le programme que le peuple russe adopte partout d'une manière uniforme, et dont il se montre partout satisfait.

« La pédagogie (populaire), dit Tolstoï, se trouve dans la même situation où se trouverait la science, si elle se mettait à rechercher comment l'homme doit marcher, à déterminer les règles de la marche, et à les enseigner aux enfants, en leur prescrivant de contracter tel muscle, d'étendre tel autre, etc., etc. » (p. 174). En d'autres termes, on s'épuise pour apprendre aux enfants, ce qu'ils apprennent de la vie, ce qu'ils savent déjà.

Il y a dans cette étude des considérations fort sensées et des appréciations très justes ; tout cependant n'est pas également convaincant, ni toujours exempt d'exagération. Mais ce que personne ne refusera à M. le comte Tolstoï, c'est l'avantage de connaître les vrais besoins du peuple russe et le mérite de travailler à l'instruire conformément à ses besoins, en lui consacrant ses veilles et son génie, en devenant son instructeur et son maître d'école. M. J.

Les Astres, par J. Rambosson, lauréat de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-4° de VIII-363 p., illustré de 87 figures et de 10 planches en couleur. — Prix : 5 fr.

M. Rambosson était un savant distingué en même temps qu'un écrivain habile; les récompenses que lui ont décernées à tour de rôle l'Académie des sciences et l'Académie française en sont la meilleure preuve. Il réunit ainsi au plus haut point les qualités nécessaires à un vulgarisateur qui se propose de rendre la science accessible à tous sans la faire décheoir de sa dignité. A ces qualités de l'esprit, il joignait ce désintéressement qui ne sacrifie jamais l'exactitude au besoin de produire vite et un sentiment religieux hautement affirmé. Aussi ses ouvrages sont-ils de ceux qu'on est heureux de recommander sans réserve.

Celui que nous avons sous les yeux est depuis longtemps connu et apprécié. Mais dans la réimpression posthume d'un ouvrage consacré à une science aujourd'hui florissante et en voie de progrès rapide, on pourrait craindre de le trouver en retard. Il n'en est rien, grâce à la filiale sollicitude de M. Yvan Rambosson qui s'est attaché à mettre l'œuvre de son père au courant des plus récentes découvertes, tout en lui conservant sa physionomie particulière et en se gardant bien surtout d'en altérer l'esprit. Des savants éminents l'ont encouragé dans cette œuvre et assisté de leurs conseils et de leurs indications. Les additions qui caractérisent cette nouvelle édition sont si bien fondues dans le texte qu'il est assez difficile de les mettre en évidence. Signalons seulement quelques-uns des travaux récents qui ont été utilisés : Expériences de Hertz sur les relations de la lumière et de l'électricité, détermination des mouvements des étoiles par le spectroscope,

travaux de Schiaparelli sur la rotation de Mercure et de Vénus et sur la surface de Mars, organisation de la carte photographique du ciel, etc.

Ce beau volume, illustré avec soin, constitue un excellent traité d'astronomie descriptive, écrit dans le meilleur esprit. A signaler notamment le chapitre final sur « l'harmonie de l'astronomie et de l'esprit religieux dans l'antiquité; » beaucoup de modernes pourraient en faire leur profit.

Pour faire à la critique la part qui lui revient, relevons deux points qui nous semblent appeler une correction dans une édition future : page 18, il est dit que Tycho-Brahé fait tourner autour du Soleil *la Lune*, les planètes et les étoiles fixes. On enseigne généralement que le système de cet astronome consistait à faire tourner le Soleil et la Lune autour de la Terre et les planètes, mais non la Lune autour du Soleil. Ainsi entendu, ce système donne les mêmes mouvements relatifs que celui de Copernic dont il ne diffère, en réalité, que sous le point de vue philosophique; il ne serait peut-être pas très facile de remonter aux sources originales pour savoir exactement ce qu'a dit Tycho; mais il est peu admissible que ce grand observateur ait commis l'erreur énorme de faire tourner la Lune autour du Soleil.

C'est encore à propos de la Lune que nous relevons une autre inexactitude, celle-là très commune. Dans la figure de la page 188, la trajectoire absolue de ce satellite est représentée par une ligne sinueuse; cela tient à ce que sa distance à la Terre y est considérablement exagérée par rapport à celle de la Terre au Soleil. Cette distance est telle en réalité que la trajectoire de la Lune ne présente pas d'inflexions; c'est un point qui a fait l'objet d'études toutes récentes. Il ne serait pas facile de représenter cette trajectoire réelle sur une figure de dimensions restreintes, mais on pourrait en représenter une partie ou tout au moins avertir le lecteur que la figure donnée est toute de convention.

E. DARAM.

Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour 1891. *Météorologie, chimie, micrographie, application à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-18 de 558 p. — Prix : 2 fr.

Plus en retard que jamais, cet Annuaire paraît, en 1891, à l'époque de l'année où se publient les almanachs de l'année suivante. Il n'en contient pas moins d'importantes données, obtenues par les laborieuses et patientes observations des savants qui dirigent l'établissement de Montsouris. Nous avons remarqué une intéressante addition aux renseignements statistiques habituels : c'est un tableau des tensions de la vapeur d'eau à tous les degrés de température, depuis 30° au-dessous de zéro jusqu'à 59° au-dessus inclusivement.

Un mémoire de M. Léon Descroix sur la *Climatologie parisienne* depuis 1869 jusqu'à 1890 compris, établit de curieux rapprochements entre les variations de l'état sanitaire général et les conditions atmosphériques de température, d'humidité, de sécheresse, de calme, d'agitation, d'éclairement, etc.

M. Albert-Lévy expose les résultats de ses analyses chimiques sur les eaux météoriques (pluies, neiges, grésil, brouillards, etc), de sources et de rivière, d'égout et de drainage, et enfin sur l'air atmosphérique. Pour les premières, les moyennes annuelles sont identiques, nonobstant les variations quotidiennes. Les eaux de source (Vanne et Dhuis) s'améliorent en passant du réservoir d'arrivée aux robinets de distribution; elles renferment moins de chaux, de matières organiques, et s'altèrent moins facilement que les eaux de rivière. Les eaux d'égoût perdent, après le drainage, presque toutes les matières organiques qu'elles contenaient en suspension et en dissolution. L'analyse de l'air a porté sur sa teneur en ozone, en azote ammoniacal et en acide carbonique, et a permis de constater : un minimum d'ozone en 1880 et en 1890, avec un maximum entre 1883 et 1888; une proportion d'azote ammoniacal cinq fois plus forte dans l'air des égouts qu'à l'air libre; une proportion d'acide carbonique variable, mais dont la moyenne est de près de trois dix-millièmes en volume (exactement $\frac{292}{1\,000\,000}$).

Le *Treizième mémoire,* de M. le Dr Miquel, *sur les poussières organisées de l'air et des eaux,* est, en fait, une analyse de ces deux natures de corps, mais faite au point de vue des micro-organismes qui y sont contenus, non plus comme la précédente au point de vue chimique. Entre autres résultats de ces recherches, nous signalerons : le maximum d'abondance des microbes dans l'air atmosphérique de juin à août, le minimum en décembre, la proportion des moisissures suivant une loi inverse; les observations diurnes donnant un double maximum vers six heures du matin et six heures du soir, et un double minimum matin et soir à deux heures; la pureté relative de l'air des égouts, surtout dans les conduites de petites dimensions. En ce qui concerne les micro-organismes des eaux de source prises sur la Vanne, ils atteignent généralement leur maximum lorsque leur minimum est réalisé dans l'air atmosphérique, *et vice versa,* par suite de ce que l'eau des pluies récolte les microbes de l'air et les entraîne dans les sources. Comme maximum et minimum annuels, les eaux parviennent au minimum durant le semestre d'avril à septembre, et au maximum d'octobre à mars. Analysées après leur passage à travers le sol sur lequel on les a répandues, les eaux des égouts accusent une pauvreté extrême en microbes, autrement dit une grande pureté. Il en va pareillement des eaux mêmes de vidange, après qu'elles ont été successivement traitées par la chaleur et la distillation.

Mentionnons, pour terminer, deux appendices du mémoire du Dr Miquel, l'un relatif à des régulateurs basés sur la dilatation des métaux solides, l'autre ayant pour objet une étude sur le ferment soluble de l'urée. JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

A comparative Grammar of the South-African Bantu Languages, *comprising those of Zanzibar, Mozambique, The Zambezi, Kafirland, Benguela, Angola, the Congo, the Ogowe, the Cameroons, the Lake region,* etc., by J. TORREND, S. J. of the Zambezi Mission, author of an *Outline of a Xosa-Kafir Grammar.* London, Kegan Paul, Trench Trübner and Ce, 1891, in-8 de XLVIII-336 p.

Parmi les mystères que se laisse arracher peu à peu le continent inconnu, le moins curieux n'est pas celui que met en lumière le présent ouvrage du R. P. Torrend. Le groupe bantu comprend les langues les plus importantes de l'Afrique australe, tant des possessions françaises du Congo et des îles Comores, que des possessions anglaises, portugaises, belges et allemandes. Toute une famille de peuples, répandus sur une surface beaucoup plus étendue que l'Europe, et sans aucun lien politique, même aux jours perdus dans le lointain de leurs premières séparations, des millions d'hommes parlent encore, de la côte de Sofala et du Mozambique à l'embouchure du Congo, des villages gcalekas et zoulous du Cap jusqu'aux Cameroons ou au Victoria Nyanza, une langue commune, malgré la variété des dialectes. La similitude linguistique des idiomes subéquatoriaux était déjà mise hors de doute par les travaux de Blœk, Krapf, Cust, Fr. Müller, etc. Toutefois la parenté est beaucoup plus étroite que ces savants eux-mêmes ne l'avaient soupçonné. Plus d'un philologue comparait l'ensemble des langues bantoues à celui du groupe aryen. Mais loin de différer comme l'anglais et le sanscrit, les membres les plus éloignés de cette famille austro-africaine ont autant d'affinité que l'italien et le français (XXII, 51). L'ouvrage du P. Torrend, déjà favorablement accueilli du monde savant, le démontre par l'étude approfondie du mécanisme grammatical et des lois phonétiques des idiomes aborigènes.

D'ailleurs le titre du livre ne lui rend pas pleine justice, et ne laisse que deviner son intérêt pour la littérature de ces pays et leur histoire. C'est plus qu'une grammaire. Les érudits de profession et les missionnaires ne trouveront pas seuls profit et charme à ces recherches conduites avec méthode et sagacité. Deux appendices, l'un en tonga, l'autre en kafir, avec traduction en regard, donnent des renseignements ethnographiques, écrits sous la dictée d'indigènes, et quatre contes populaires, dont l'un est inédit. M. Theal avait publié seulement une traduction des trois premiers. On trouve ici le texte et les

notations musicales de certaines parties rythmées; une introduction pleine de faits, aux conclusions motivées et justifiées par les documents, nous met au courant des sources de cette littérature (XXII-XXXIII). On n'en trouve guère de monuments écrits avant le XVIIe siècle et les premières tentatives des missionnaires catholiques d'Angola et du Congo, depuis les catéchismes des PP. Cardozo, Pacconio et Coucto, jusqu'à l'*Arte da lingua de Angola,* du P. Diaz.

La linguistique met ici sur la voie pour retrouver les origines probables de la race bantu, et suivre les migrations mystérieuses du passé. Les découvertes modernes éclairent le récit de Maçoudi dans ses « Prairies d'or, » sur les premières invasions des Zindj (ou Bantu). Ces enfants de Kusch, suivant la rive droite du Haut-Nil, dépassèrent les grands lacs et allèrent établir leur capitale au centre des mines d'or de Sofala. Ils repoussaient, sans doute, vers l'ouest les premiers occupants, descendants de Pluth, troisième fils de Cham. Ethnologie et philologie s'entr'aident ici pour reconstituer l'histoire. Relations commerciales avec les Abyssins du nord, ou avec les Sabéens et les trafiquants de la mer Rouge, avec les Arabes depuis l'Islam, avec les Perses, les Chinois, les Japonais, avec les Indes surtout depuis l'arrivée des Portugais, ont laissé leurs empreintes dans les traditions ou la langue. L'auteur poursuit là ses investigations, et satisfait tout à la fois la science et la curiosité. J. P.

HISTOIRE

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris, par ALEXIS MARTIN. *Région de l'ouest.* 1er fascicule. Paris, A. Hennuyer, 1891. In-16 broché de x-147 p., avec 25 grav., une vue panoramique et 2 cartes coloriées. — Prix : 2 fr.

En a-t-on fabriqué déjà de ces guides à travers la France, grands dieux ! (Pardonnez-moi ce pluriel païen). Par exemple, se souvient-on encore du *Conducteur français*, avec « cartes dressées sur les lieux » par L. Denis, géographe, et du *Voyage dans les départements de la France,* « enrichi de tableaux géographiques (lisez : cartes) et d'estampes, » dû au « citoyen J. La Vallée, ancien capitaine, » ennemi des rois et croqueur de prêtres ? Mais, sans remonter auxdits cicérones « fin de siècle » (du siècle dernier s'entend), notre XIXe, lui aussi, n'en a-t-il pas beaucoup produit de ces guides ? A vrai dire, cela se comprend. Pour un oui ou un non, à l'heure actuelle, grâce à la vapeur, et en dépit des accidents, des catastrophes même, qu'une presse indiscrète enregistre chaque matin, on accomplit, le cœur léger, des voyages qui eussent exigé naguère de longs jours, voire des semaines

entières et motivé la rédaction d'un testament de la part des gens qui prévoient tout.

M. Alexis Martin, lui, est autrement artiste que le sec, mais très précis auteur du *Conducteur français*, et il n'a rien du pauvre sectaire La Vallée. Il n'est pas aussi « scientifique » que notre comtemporain M. Joanne; mais je le trouve plus captivant. J'ai eu déjà l'occasion de signaler ici son volume de début dans la série des *Étapes d'un touriste à Paris* et son deuxième : *Tout autour de Paris*. Le présent ouvrage, ou pour dire mieux, le premier fascicule d'un ensemble intitulé : *Promenades et excursions dans les environs de Paris* est bien le frère des précédents. L'auteur parcourt la région qui s'étend à l'ouest de la capitale : avec lui, vous visiterez d'abord, et d'une façon fort agréable, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Rueil, Buzenval; vous irez ensuite à Sèvres, à Meudon, à Viroflay, à Versailles; et, après un repos, vous courrez jusqu'à Noisy-le-Roi, Marly, Bougival et ailleurs encore, dans le même rayon. Les gravures, les cartes et la vue panoramique dont ce fascicule est enrichi flatteront vos yeux en même temps qu'elles vous prépareront à la connaissance plus ample des localités où vous ferez, en compagnie de M. Alexis Martin, votre plus ou moins triomphale entrée. L'auteur évite avec soin tout ce qui pourrait éloigner de lui certains lecteurs. Même quand il s'agit de Gambetta et de son monument à Sèvres, il reste — comment dirai-je ? — il reste habile ! M. Martin n'a voulu voir que le patriote. Mais il me paraît pourtant que le célèbre fumeur de « cigares exquis » en l'année funèbre n'était pas que cela... Cette petite remarque ne m'empêchera pas, pour être équitable, de trouver ces pages charmantes, absolument. E.-C. La Grette.

Histoire diplomatique de l'Europe, depuis l'ouverture du Congrès de Vienne jusqu'à la clôture du Congrès de Berlin (1814-1878), par A. Debidour, ancien doyen de la Faculté des lettres de Nancy, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Alcan, 1891, 2 vol. in-8 de xii-460 et de 600 p. — Prix : 18 fr.

Cette publication témoigne d'un travail considérable, bien dirigé, puisé aux bonnes sources et dont le résultat est habilement coordonné. Elle sera lue avec fruit par les publicistes et les historiens.

L'historien écrit pour raconter ou pour prouver. Barante a suivi le précepte de Quintilien : *ad narrandum*. M. Debidour écrit *ad probandum*. Son histoire est une thèse. Chaque appréciation, chaque épithète même est une prédication en faveur d'une idée : la glorification de la « Révolution. » Par le mot Révolution, il entend, lui, le triomphe de la liberté et du droit. Cette définition de la Révolution, je ne l'accepte pas à mon compte. M. Debidour ne nous laisse pas, du reste, dans le vague : si j'ai bien compris sa pensée — et je m'y suis appli-

qué — le mot de tout à l'heure signifie : 1° dans les relations internationales, le respect du vœu des populations (ce n'est pas moi qui y contredirai); 2° à l'intérieur, c'est la souveraineté nationale s'exerçant par un parlementarisme fondé sur le suffrage universel et direct. Il perce bien à la fin (II-569) un petit bout d'oreille pour prévoir la généralisation de la forme républicaine, mais discrètement.

M. Debidour ne se borne pas à préconiser son idée : il en claquemure rigoureusement les péripéties historiques de l'un ou de l'autre côté d'une date fixe. Cette date est l'année 1848. Aussi divise-t-il son travail en deux périodes et il y donne des noms : avant 1848, c'est la Sainte-Alliance ; à partir de 1848, c'est la Révolution. A l'entendre, de 1815 à 1848, l'Europe a été en proie à l'oppression interne et externe. L'année 1848 aurait marqué, non pas le triomphe complet, mais l'avènement de la liberté et du droit. Au nom des faits de l'histoire, je m'inscris contre cette assertion.

L'espace me manque malheureusement pour un exposé raisonné des faits. J'y suppléerai en citant quelques réflexions mêmes de M. Debidour. Elles sont navrantes, mais énergiques : elles impliquent la confirmation complète de notre contradiction.

« Les gouvernements, dit l'auteur de l'*Histoire diplomatique*, ont été trop souvent bien peu soucieux du droit. Les peuples, pour leur part, l'ont-ils toujours respecté? Ont-ils toujours protesté contre les abus commis par leurs gouvernements? Se sont-ils efforcés de les prévenir? L'histoire ne peut, hélas! répondre affirmativement à de pareilles questions. Il y a quarante ans, de nobles et généreux esprits annonçaient un nouvel âge d'or : l'ère des nationalités allait s'ouvrir et les nationalités, une fois satisfaites quant à leurs légitimes revendications, feraient régner sur la terre la paix et la fraternité. Séduisante utopie, d'où il nous a bien fallu revenir! Si les gouvernements ont leurs haines, leurs préjugés, leurs ambitions violentes, les peuples aussi sont souvent injustes et portés à la convoitise.... Est-il rien de plus affligeant que l'acharnement âpre et farouche dont le peuple russe fait preuve depuis trois quarts de siècle contre la malheureuse Pologne? Le Tsar voudrait rendre à ce pays une partie de ses libertés qu'il ne le pourrait pas : il faut, pour plaire à la majorité de ses sujets, qu'il règne par la terreur sur la Vistule. Les Allemands de Berlin, dans leurs efforts pour dénationaliser la Posnanie, ne se montrent guère plus équitables que leurs voisins du nord. L'ont-ils été, en outre, quand, sous prétexte de reconstituer l'unité de la patrie germanique, ils ont forcé des Danois à devenir leurs frères et n'ont répondu à leurs protestations que par des risées? L'ont-ils été en soumettant à leur joug de fer qui s'appesantit chaque jour, ces populations d'Alsace-Lorraine, si françaises de cœur et encore aujourd'hui

si réfractaires à leur domination ? Que dirions-nous des Allemands d'Autriche ?... En Transleithanie, que trouvons-nous ? Six millions de Magyars qui, au mépris de tout droit, prétendent faire la loi et la font à plus de neuf millions de Croates, de Serbes, de Roumains, de Ruthènes et même d'Allemands... (p. 563). »

M. Debidour trouve des consolations, des compensations, des espérances pour l'avenir ; mais les faits contemporains qu'il rappelle, crient bien haut contre sa thèse. A. D'AVRIL.

Mémoires du général baron de Marbot. T. III. *Polotsk — La Bérésina — Leipzig — Waterloo.* Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 446 p., avec une héliogravure et fac-similé d'autographes. — Prix : 7 fr. 50.

Les qualités d'ensemble que je me plaisais à signaler dans le *Polybiblion* (t. LXII, p. 253 et 345), à propos des deux premiers volumes de ces *Mémoires,* se retrouvent dans ce troisième tome ; je n'y reviendrai pas. L'accueil fait à cette publication est une preuve de son intérêt, et en lui prédisant un succès mérité j'augurais bien du goût du public. Quand un bon livre réussit, c'est à merveille, et les « éditeurs » de celui-ci n'ont qu'à s'applaudir de nous avoir livré des pages intéressantes.

Les détails concernant les célébrités militaires du premier Empire sont ici pleins de relief et de piquant, car ils sont pris sur le vif ; peut-être y sentirait-on la pointe malicieuse d'un esprit délié qui combat peu son penchant à la critique, mais Marbot était un véritable soldat, homme de courage dans l'action, dans l'organisation homme de tête, il avait le génie de la guerre, il eût fait un merveilleux chef de partisans, et ce 23e chasseurs à cheval qu'il conduisait en Russie et en Allemagne pouvait passer pour un modèle : Napoléon en fut maintes fois frappé ; il n'est donc pas surprenant que le colonel attentif, prévoyant, zélé, se montre impitoyable vis-à-vis des généraux qui s'endorment sur leurs lauriers et oublient les mille soins qu'exigent la conservation, l'entretien, le bien-être de leurs troupes. Le sentiment qui dicte ces critiques paraît donc les justifier.

Masséna sort assez meurtri de ces souvenirs : ses dilapidations sont prouvées (p. 12), le tour que l'Empereur lui joua pour lui enlever trois millions volés est raconté avec un brio extrême (p. 18-19) ; ignorant, sans éducation (p. 20), il ne lit jamais pour essayer de s'instruire (p. 21). — Junot est faible (p. 131). — Sébastiani plein d'incurie (p. 147). — Admirable soldat, Ney ne sait pas respecter le droit des gens, et le jour où, pour l'utiliser comme guide, il transforme en *espion* le colonel russe qui vient en *parlementaire* (p. 155), il crée un précédent personnel en faveur de ceux qui le firent fusiller en 1815 pour avoir

trahi ses serments et à qui il reprochait d'oublier les soi-disantes sauvegardes de la convention de Paris. — Excelmans est brouillon, léger, et oublie ses troupes sur le champ de bataille (p. 265-286). — Très brave, d'une intégrité sans tache, Macdonald dont l'esprit est lent, est toujours malheureux à la guerre (p. 283). — Ni Oudinot, ni Gouvion Saint-Cyr ne sont flattés : le premier, dont on ne saurait contester l'ardeur et l'exactitude, apparaît comme téméraire, versatile et hésitant (chapitre x) ; le second, très bon général, excellent tacticien, est dur, égoïste, ne s'occupant pas de sa troupe, ne prenant aucun soin des blessés ; nonchalant : après le combat, il s'enferme pour... jouer du violon ! (p. 125). A son propos, est éclaircie une question controversée, à savoir s'il fut comédien, avant la Révolution : il appert qu'il joua à Paris au théâtre de la Cité, plusieurs années (p. 107).

Une partie de ce dernier volume est consacrée à la campagne de Russie. Au chapitre xxi, Marbot signale les fautes de l'Empereur. La nouveauté de ces aperçus mérite d'être signalée. Cinq erreurs principales (sans parler du climat et de la valeur moscovite) amenèrent le désastre : le renforcement des troupes françaises de contingents de toutes nations, alliées peu solides ; le défaut total d'organisation du pays conquis ; pas un hôpital, pas un magasin ! L'impossibilité d'emmener hors du territoire russe deux cent mille prisonniers, car il n'y avait pas un seul détachement préparé pour les conduire à la frontière, et ils regagnèrent facilement, pendant la retraite, leurs régiments ; — le manque d'interprètes ; — la folle confiance de Napoléon remettant à l'Autriche et à la Prusse la formation de ses deux ailes, en sorte que leurs soldats, qui ne combattirent pas, n'arrêtèrent pas les Russes, et se trouvèrent intacts en changeant de drapeau alors que la « Grande armée » était anéantie; enfin, l'obstination de l'Empereur à attendre à Moscou, pendant un mois, des propositions de paix qui ne pouvaient lui être faites. D'autres précieux détails rectifient bien des opinions accréditées sur le passage de la Bérésina (p. 195 et suiv.) : la largeur du fleuve ; la facilité de le franchir au début ; la faute de Napoléon d'avoir fait brûler quelques jours auparavant ses équipages de pont ; le temps perdu (toute la nuit du 27 au 28 novembre 1812) pendant lequel les ponts établis par d'Éblé ne sont pas utilisés. — On a souvent varié sur le nombre total des soldats de la « Grande armée » ayant passé le Niémen et celui des survivants de cette terrible expédition. Thiers parle de trois cent mille morts sur cinq cent cinquante-trois mille combattants. Marbot donne (p. 233) des chiffres bien différents : cent cinquante-cinq mille quatre cents Français et cent soixante-dix mille cinq cents alliés entrèrent en Russie ; soixante mille Français et plus tard trente mille prisonniers

en sortirent, ce qui porterait les morts à soixante-cinq mille hommes pour la France seule. Je ne discute pas, mais il convient de signaler ce chiffre résultant des états de situation fournis en février 1813 et à la paix de 1814.

Après les pages émouvantes consacrées à la campagne de Russie par ce témoin oculaire, rien n'offre plus de poignant intérêt que le récit de la bataille de Leipzig et des circonstances qui accompagnèrent ce grand drame. Les chapitres XXX et XXXI sont d'une lecture saisissante.

Dire que quelques erreurs se sont glissées dans ces trois volumes, n'est point extraordinaire. Le général Duphot ne fut pas assassiné à Rome en 1797 (p. 12), mais il fut atteint d'un coup de fusil en marchant à la tête d'un groupe d'insurgés contre un poste pontifical. L'espace me manque ici pour démontrer le fait, mais on en trouvera les preuves parfaitement déduites dans l'ouvrage du P. Deschamps (*Les Sociétés secrètes,* tome II, chap. VI, § 15). — Il est exagéré visiblement de dire que Masséna n'ayant pas été créé pair de France en 1814, ce fut un des plus grands motifs d'irritation de la France contre les Bourbons (p. 22). Masséna ne fut jamais à ce point l'idole des Français! — Le maréchal Ney ne périt pas sous les coups de la « faction royaliste » (p. 24), mais il fut condamné pour une trahison odieuse dans ses moindres détails et afin de satisfaire la justice qui devait punir les ambitieux qui avaient précipité leur pays dans des calamités sans nom. Ceci dit, il convient de ne pas jeter la pierre au vaillant soldat du premier Empire qui, en regrettant son chef glorieux, ne demeure pas toujours juste pour les Bourbons ; la masse du pays raisonnait autrement que lui, mais le prestige de la victoire pouvait bien obscurcir la vue de cet excellent esprit.

Aux éditeurs j'exprimerai mon désappointement de voir terminer trop brusquement ces *Mémoires ;* il n'eût pas été inutile de résumer en trente ou quarante pages la fin de la carrière du général de Marbot qui est mort à soixante-douze ans et que nous quittons quand il en a trente-deux à peine. Le médiocre article de Cuvillier-Fleury, donné en appendice, ne comble pas cette lacune, la seule qui soit à signaler dans cette publication où les portraits, les fac-similé, une excellente table alphabétique révèlent le soin apporté et le souci intelligent des moindres détails. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Second Empire en Indo-Chine. L'Ouverture de Siam au commerce et la Convention du Cambodge, par CHARLES MEYNIARD. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, in-8°, orné de 22 grav. plans, cartes, etc., de XVIII-508 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Tonkin français contemporain. Études, observa-

tions, impressions et souvenirs, par le docteur EDMOND COURTOIS, médecin-major de l'armée. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-8 de XII-400 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Charles Meyniard a comblé une regrettable lacune en résumant, d'après des documents authentiques et pour la plupart inédits, les événements et les faits qui ont marqué les débuts de l'intervention française en Indo-Chine. Il est indispensable de remonter aux origines pour étudier sérieusement une question, et c'est une excellente préparation pour quiconque veut connaître l'histoire de la Cochinchine et du Tonkin français d'examiner dans leurs causes et leurs résultats le traité conclu avec Siam le 15 août 1856 et la convention cambodgienne élaborée à la fin de la même année.

Depuis les ambassades du chevalier de Chaumont et de La Loupère sous Louis XIV, aucun effort n'avait été tenté par la France pour renouer avec le royaume de Siam des relations politiques ou commerciales. Au commencement du siècle, les Anglais et les Portugais avaient réussi à ouvrir dans une certaine mesure à leur pavillon et à leur industrie le marché de Bangkok. Sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong, parvint même à imposer en 1855 un traité qui assurait des avantages considérables aux navires anglais et les affranchissait du droit de tonnage. Un envoyé américain, M. Townsend Harris, s'empressa de venir négocier une convention analogue au profit des États-Unis. On conservait cependant à Bangkok le souvenir des brillantes ambassades de Louis XIV et un missionnaire, ami du P'ra Khlang, avait été chargé dès 1851 d'exprimer au consul de France à Singapore le désir du roi de Siam d'entrer en relations avec notre pays. Six années s'écoulèrent avant qu'on répondît à cet appel, et c'est seulement en 1856 que le comte Walewski, ministre des affaires étrangères, envoya en mission extraordinaire sur les rives du Meinam M. Charles de Montigny, consul à Shanghaï.

Fils d'un gentilhomme breton émigré, qui avait créé avec M. de Vergennes à Hambourg une importante maison d'armements maritimes, M. de Montigny eut de bonne heure le goût des voyages et l'habitude des initiatives. A dix-huit ans, il fit la campagne d'Espagne; quatre ans plus tard, il rejoignit en Grèce le colonel Fabvier, l'un des plus ardents champions de la cause hellénique, se distingua dans plusieurs combats et fut blessé à la tête en contruisant les batteries de Tourlotti. En 1843, à la demande des Chambres de commerce de Mulhouse et d'Elbœuf, il fut attaché à la mission de M. de Lagrenée en Chine, mission qui devait avoir pour effet d'ouvrir certains points du Céleste Empire à la civilisation européenne et de donner droit de cité aux missionnaires chrétiens. A son retour, M. de Montigny publia un *Manuel du commerçant français en Chine* qui est un véritable chef-

d'œuvre de clarté, et dont le ministère de l'agriculture et du commerce fit effectuer un tirage spécial. M. Guizot, appréciant hautement ses services, le nomma vice-consul chargé d'affaires à Shanghaï et il eut lieu de se féliciter de son choix, car M. de Montigny parvint, à force d'énergie et de persévérance, à créer dans la grande ville chinoise un établissement français capable de rivaliser avec la magnifique concession établie sur le Wampou par les Anglais.

C'est à ce soldat-diplomate que devait revenir l'honneur de renouer avec le royaume de Siam des relations trop longtemps délaissées. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Meyniard le récit des négociations dirigées avec tant de tact et d'habileté par M. de Montigny et dont le résultat fut le traité du 15 août 1856 qui conférait à la France de sérieux avantages et un véritable privilège. Et nous aurions recueilli les fruits de ce traité si Napoléon III avait compris l'importance politique et commerciale de Siam et avait suivi une voie si heureusement tracée. Mais on commit fautes sur fautes. C'est un navire de commerce qui apporta à Bangkok les ratifications du traité français et un agent consulaire sans prestige et sans notoriété qui les remit au Roi. Il avait été stipulé qu'une ambassade siamoise se rendrait en France ; le ministre de la marine négligea d'envoyer un bâtiment pour la chercher, et c'est un navire de guerre anglais qui, prenant les devants, se chargea de la mener en Europe et tout d'abord en Angleterre. En Extrême-Orient, où les questions de forme et les pompes officielles ont une importance capitale, on conçoit tout ce que ces maladresses firent perdre à l'influence française. La convention commerciale et religieuse qu'on voulut conclure à Campot donna le coup de grâce à notre influence à Bangkok. M. de Montigny, mal secondé par le ministère, privé au dernier moment du concours de Mgr Miche, ne put réaliser entièrement ses projets d'accord ; et notre intervention au Cambodge eut pour résultat de nous aliéner les Siamois et de les rejeter dans les bras de l'Angleterre.

— *Le Tonkin français contemporain* vient s'ajouter à la liste déjà longue des ouvrages publiés par les officiers du corps expéditionnaire. Le Dr Courtois, parti de Toulon le 20 juin 1885, est resté plus de deux ans dans le pays et il a voulu faire part au public de ses impressions, de ses souvenirs et de ses études. Comme la plupart des Français qui ont séjourné au Tonkin, il croit à l'avenir de notre colonie d'Extrême-Orient. Il a scrupuleusement étudié tous les travaux parus antérieurement et s'est manifestement inspiré du bel ouvrage du P. Louvet : *La Cochinchine religieuse,* et des livres de MM. Paulus et Bouinais. Il exagère beaucoup le mérite de M. Paul Bert et méconnaît totalement le caractère annamite en s'imaginant que le titre de membre de l'Institut affiché par le premier résident général civil devait accroître son prestige ; mais il condamne justement le régime inauguré au cours de

l'année 1886 et flétrit comme il convient ce type légendaire « M. le Résident, qui, sous prétexte d'actes de brigandage à réprimer, prend bravement sa canne et son chapeau et s'en va guerroyer autour de sa résidence, trop heureux s'il peut mettre la main sur une bande de meurt-de-faim qui se seraient fort bien soumis avec quelques poignées de riz sagement distribuées. » (p. 365).

Ce que je goûte le plus dans l'ouvrage du Dr Courtois, ce sont les observations et les récits personnels, et je regrette qu'il ne leur ait pas fait une plus large part. Le premier chapitre : « De la traversée de France au Tonkin sur un transport de l'État, » est frappant de vérité, écrit d'une plume alerte et plein de détails intéressants, admirablement notés. J'en peux d'autant mieux juger que j'ai fait la traversée un mois après l'auteur du *Tonkin contemporain*, en touchant aux mêmes escales, sur un bâtiment du même modèle.

Le livre du Dr Courtois serait heureusement complété si l'on y ajoutait un historique des opérations militaires entreprises depuis la mort de Francis Garnier. Dans les éditions ultérieures, on ferait bien de corriger la notation des mots annamites. Le *Quoc Ngu* est une langue assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit utile de l'orthographier correctement, et le docteur Courtois ne semble pas avoir eu grand souci de ce point.

ROGER LAMBELIN.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. 2e partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J., strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. *Bibliographie*. Tome I. *Abad-Boujart*. Tome II. *Boulanger-Desideri*. Bruxelles, Oscar Schepens ; Paris, Alphonse Picard, 1890-1891, 2 vol. in-4 de XVII-1928 col.-XII p. et de 1964-XIV p. — Prix : 30 fr. le vol.

L'illustre Compagnie de Jésus est une des plus récentes parmi les grandes congrégations religieuses, et cependant, depuis trois siècles qu'elle existe, elle a joué un rôle peut-être encore plus important que toutes les autres. L'activité des Révérends Pères n'a pas été moins grande dans le domaine de la littérature que dans les autres ; et la Compagnie a déjà trouvé dans son sein plusieurs membres zélés pour les gloires de l'ordre qui ont pris soin de recueillir pieusement la liste considérable de ces écrits. Dès le commencement du XVIIe siècle, l'un des disciples immédiats, l'un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, le P. Ribadeneira, espagnol, donnait un premier catalogue des ouvrages publiés par les Pères. Cet exemple fut suivi tour à tour par des Pères de tous les pays : Andreas Schott, Philippe Alegambe, Nathanael Sotwel, Caballero.

Dans le dix-neuvième siècle, où la bibliographie a pris des développements de plus en plus grands, où des ordres religieux jusqu'alors

restés en dehors de ce mouvement ont recherché avec amour les traces des écrits de leurs membres, où nous avons vu, par exemple, paraître les premiers essais — assez peu complets — d'une bibliographie oratorienne, où les missionnaires mêmes de saint Vincent de Paul ont vu recueillir par une main pieuse et savante les titres de leurs écrits, les Pères Jésuites ne pouvaient oublier les glorieuses traditions de leur Compagnie. Deux frères que de mêmes sentiments y avaient fait entrer, les PP. Aug. et Aloys de Backer, réunirent les éléments d'une bibliographie qui, de 1853 à 1861 parut en sept séries ; et qui, de 1869 à 1876, fut refondue et publiée en trois volumes in-folio. Ce travail immense et plein de recherches reçut l'accueil qu'il méritait et assura à ses auteurs une place éminente parmi les meilleurs bibliographes du siècle.

Pendant ce temps, un autre Père avait recueilli et publié les éléments d'un autre ouvrage, non moins important. La *Bibliothèque historique de la Compagnie de Jésus,* due au P. Carayon (1864), qui avait pour objet de rassembler les titres de tous les écrits parus sur la Société, la dotait d'un ouvrage qu'aucun ordre religieux ne possédait encore. Car il est bien remarquable que si les Pères augustins, dominicains, carmes, franciscains, bénédictins, etc., ont trouvé des membres zélés pour recueillir le dénombrement des ouvrages écrits par leurs confrères, il ne s'est point rencontré parmi eux de bibliographes pour réunir les titres des ouvrages relatifs à chacun de ces ordres. Et même depuis l'ouvrage du P. Carayon, je ne vois de tentative analogue que la *Bibliographie de l'ordre de Malte,* de M. Hellwald, et la *Bibliografia Sanfrancescana,* du P. Da Civezza, ouvrage d'ailleurs bien différent de celui du P. jésuite et par le plan et par l'exécution.

Le tirage restreint de l'œuvre des PP. de Backer, qui en a fait une véritable rareté ; le besoin de la compléter sur certains points, et la nécessité de donner au travail du P. Carayon tous les développements qu'il comporte, ont déterminé le R. P. Sommervogel à publier, de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* l'édition que nous annonçons ici à nos lecteurs. Le P. Sommervogel s'est déjà acquis des titres considérables à la reconnaissance des érudits par d'excellents travaux de bibliographie. Tout le monde connaît la belle *Bibliotheca Mariana* de la Compagnie de Jésus ; et l'on a sans cesse à recourir au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus.* Nul n'était donc plus à même que le P. Sommervogel de reprendre le travail des PP. de Backer et Carayon. D'immenses recherches et un zèle infatigable lui ont permis d'ajouter beaucoup à l'œuvre excellente déjà de ses prédécesseurs.

D'abord, et pour écarter tout de suite ce point qui a son importance, bien qu'il soit secondaire, la disposition typographique présente de

grands avantages. Au lieu de lourds in-folio, nous avons des volumes d'un format plus commode : les trois colonnes ont été remplacées par deux, ce qui rend la lecture plus facile ; les caractères sont plus gros et plus nets et le soin que l'on a pris de numéroter chaque colonne permet de faire des renvois plus précis et abrégera les recherches.

Mais ces améliorations matérielles sont à coup sûr moins importantes que celles qui touchent le fond de l'ouvrage. Je viendrai tout à l'heure aux additions. Je veux d'abord faire trois remarques. Le P. Sommervogel a eu le soin, dont on ne peut trop le féliciter, de rétablir dans le dénombrement des ouvrages l'ordre chronologique négligé par ses prédécesseurs et qui a bien de l'importance. Ma seconde remarque porte sur la décision qu'a prise le nouvel éditeur de ne point noter dans son travail les ouvrages publiés par des Pères jésuites après leur sortie de la Compagnie. C'est ainsi que l'article CERIZIERS se trouve fort réduit. L'on peut regretter cette mesure de l'éminent bibliographe, mais l'on est bien forcé de convenir qu'agir autrement eût été oublier l'objet précis du recueil. Ma troisième remarque est une critique à l'adresse de l'auteur. Comme les PP. de Backer, il a classé au substantif les noms composés avec l'article. Ainsi c'est au B qu'il faut chercher le P. Le Boulanger, le P. Du Breuil, et au C le P. Du Cerceau. Il eût été préférable, à mon avis, de se ranger à l'usage commun de France, qui est de classer à l'article.

Je tiens à noter, pour bien faire voir le soin que le P. Sommervogel a mis à son travail, que presque toutes les notices sont remaniées, même dans la rédaction, et que l'on trouve dans les descriptions bibliographiques une précision, qui n'existait pas au même degré dans le travail des PP. de Backer.

Les additions faites à l'ouvrage par le nouvel éditeur sont considérables. Il y a d'abord les notices nouvelles, et l'on n'y trouvera pas seulement des articles sur les Pères morts depuis la publication de l'édition antérieure, tels que les PP. de Backer eux-mêmes, Curci, etc., mais encore sur des Pères anciens, qui étaient restés inconnus aux éditeurs de 1869-1876. Nous signalerons notamment les notices sur les trois Ansquer, qui sont importantes.

Les anciens articles n'ont pas seulement été refondus et rédigés dans un ordre meilleur; mais ils ont souvent été fort grossis d'additions qui portent et sur de nouvelles éditions et sur des éditions ou traductions inconnues aux PP. de Backer et sur des ouvrages imprimés ou manuscrits que des recherches opiniâtres ont fait connaître au P. Sommervogel.

Par exemple, la notice de Bollandus comprend 50 colonnes pour 40 qu'il présentait dans l'ancienne édition; celle du P. Bourdaloue, 23 au lieu de 9; celle du P. Jean Buys ou Busaeus est montée de 28 articles

à 39; celle du P. Gabriel Daniel, de 35 à 40; celle du P. Caussin, de 26 à 30, et je ne relève en ce moment que les éditions pour les ouvrages imprimés, les additions aux indications d'ouvrages manuscrits sont aussi nombreuses. Je citerai encore les notices considérables consacrées à Canisius, 71 colonnes au lieu de 22, 38 articles d'ouvrages imprimés au lieu de 28, 11 articles pour les manuscrits au lieu de 9, et à Bellarmin, 104 colonnes au lieu de 44 (encore sur ces 44, y en avait-il une consacrée aux biographies qui, ici, ont été supprimées); 55 articles pour les imprimés au lieu de 48; 18 articles pour les manuscrits au lieu de 4. Enfin je noterai le soin que le P. Sommervogel a eu d'indiquer les différents recueils où l'on trouve des lettres de tel ou tel des écrivains ici mentionnés.

On le voit, par ce compte rendu, l'édition du P. Sommervogel est plus qu'une nouvelle édition. L'importance des additions, le remaniement de tous les articles, l'introduction d'un nouveau classement, la précision des données bibliographiques, tout contribue à lui donner la valeur d'une œuvre originale et d'un travail définitif qui n'aura plus besoin que d'être tenu au courant. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

La Femme forte et l'État religieux, par le P. HENRI DEMANTE, de la Compagnie de Jésus. Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1891, in-12 de 200 p. — Prix : 2 fr.

Le Livre de l'Institution de la Femme chrétienne, *tant en son enfance que mariage et viduité, aussi de l'office du mary,* naguères composez en latin par JEHAN LOYS VIVÈS et nouvellement traduictz en langue française par PIERRE DE CHANZY, escuyer, avec préface et glossaire, par A. DELBOULLE. Havre, Lemale, 1891, petit in-8 de XVI-392 p. — Prix : 12 fr.

Le premier de ces deux livres est fait spécialement pour les religieuses, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que la lecture n'en puisse être très profitable pour les personnes qui restent dans le monde. C'est le commentaire, en vingt-deux entretiens, des vingt-deux versets du livre des *Proverbes* consacrés à la description de la femme forte. Dans cette femme modèle, cette épouse, cette mère, le P. Demante voit l'âme humaine, et tout spécialement la vierge du cloître dont le Seigneur Jésus est l'Époux et le tout, et il tire des grandes leçons de la Sainte Écriture des leçons particulièrement applicables à l'esprit et aux devoirs de l'état religieux. C'est une lecture édifiante et forte, bien faite pour faire germer le désintéressement, le sacrifice, en un mot, la perfection chrétienne, qui est le lot non seulement des âmes consacrées à Dieu, mais encore de toutes les âmes vraiment généreuses.

— Le second ouvrage n'est autre chose que la réimpression très fidèle et très soignée d'un livre publié en 1542 et qui n'est lui-même qu'une traduction française abrégée et arrangée de l'œuvre latine de Louis Vivès sur le même sujet. Le style en est charmant, et l'on trouve là de bons conseils auxquels une forme aimable, naïve et pleine de bonhomie ajoute singulièrement

de saveur et d'attraits. Quant à la forme extérieure du livre, elle fait honneur à l'éditeur et à l'imprimeur. Par ce temps de belles éditions, il ne sera déplacé nulle part : c'est le Havre qui nous l'envoie, mais il mérite d'être bien reçu à Paris. Il n'a été tiré qu'à 475 exemplaires, tous numérotés, dont 20 sur papier des manufactures impériales du Japon, 30 sur papier Wathman et 425 sur papier de Rives à la forme. — Avis aux amateurs !

P. TALON.

Ministère et Mélinite. Étude sociologique par A. HAMON et G. BACHOT. Paris, Savine, 1891, in-12 de 556 p., avec portraits, lettres et documents. — Prix : 3 fr. 50.

L'affaire de la mélinite, dont furent saisis il y a quelques mois la presse, le Parlement et les tribunaux, et qui aboutit à la condamnation sévère de MM. Turpin, Triponé, Fassler et Feuvrier, a fourni à MM. Hamon et Bachot les éléments de ce volume. Les documents abondent dans cet ouvrage. Lettres particulières, notes officielles émanées des bureaux du ministère de la guerre, textes de jugements, articles de journaux intégralement ou partiellement cités : tout cela constitue un ensemble de faits et de commentaires trop touffu pour qu'il soit aisé de saisir un fil conducteur et d'arriver par un raisonnement serré à une conclusion précise. Il y a aussi des racontars qui ne méritaient pas l'honneur de l'impression et des imputations peu sérieuses. Au début du volume, on proclame l'excellence d'une cartouche combustible expérimentée en 1872 et les auteurs accusent, sans preuves à l'appui, le général du Barail d'avoir, pour être agréable à M. Gévelot, fait adopter les cartouches métalliques. Dans le même chapitre, ils signalent à l'indignation publique le fait de « la construction d'un fusil pour une cartouche au lieu d'une cartouche pour un fusil » comme si les deux éléments de l'arme de guerre n'avaient pas une importance égale. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en choses d'artillerie pour comprendre qu'une préparation nouvelle du laiton ou la découverte d'une poudre pourvue de propriétés balistiques spéciales entraîne la fabrication d'un canon capable de les utiliser.

Mais ces observations et la préoccupation constante qui se manifeste au cours du volume d'incriminer « la bourgeoisie capitaliste, industrielle et financière qui possède la direction des affaires du pays » n'enlève rien à la valeur documentaire de l'ouvrage de MM. Hamon et Bachot. Et il ressort clairement, pour tout lecteur de bonne foi, qu'aux quatre condamnés du tribunal de la Seine il conviendrait d'adjoindre M. de Freycinet, ministre de la guerre, coupable d'avoir en 1889 et 1890, refusé de donner suite aux dénonciations de M. Turpin. Quant à l'inspecteur général, directeur des poudres et salpêtres, aux officiers généraux et chefs de service qui sont mis en cause dans *Comment on a vendu la mélinite* et dont les lettres sont reproduites dans *Ministère et Mélinite*, je n'ai relevé aucun fait de nature à entacher leur honneur. Il est difficile de leur reprocher comme un crime d'avoir témoigné quelque confiance à des inventeurs et agents qui avaient leurs grandes entrées à l'hôtel de la rue Saint-Dominique et correspondaient directement avec le ministre de la guerrre.

ROGER LAMBELIN.

Hygiène de la toilette, par le docteur DEGOIX. Paris, J.-B. Baillière, 1891, in-16 de VI-159 p. — Prix : 2 fr.

Permettez ! Un membre de la docte Faculté qui prend la licence grande,

à propos d'hygiène, de faire de l'humour. croyez-vous cela excusable? Pour mon compte, je me hâte de dire audacieusement que je trouve cette manière fort louable. L'art de dorer la pilule, voyez-vous, est un grand art. D'aucuns, cependant, clameront très haut que, quand on a l'honneur de représenter, en l'an de grâce qui prend fin, l'illustrissime Hippocrate et le non moins illustrissime Galien, on doit être grave, très grave. Est-ce bien sûr, et un docteur qui aime à rire honnêtement, ne saurait-il, au fond, être sérieux? Chacun est libre, cela va de soi, d'avoir sur ce point telle opinion qu'il voudra. Quant à moi, sans hésiter une seconde, je vous déclare que je préfère infiniment un docteur gai à un docteur bourru. Je hais la rusticité, même (je devrais dire : surtout) chez les célébrités, médicales et autres.

Je ne connais M. Degoix ni d'Ève ni d'Adam, comme on dit; mais si, auprès de ses malades, il fait, sans ostentation, montre de la belle humeur qui brille dans son petit volume, eh bien! franchement, je ne plains point trop ses clients. Que de médecins voudraient qu'on pût les complimenter ainsi! Et maintenant sur le fond, bien que je ne sois pas très grand clerc, je dirai tout bonnement : Ma foi, ce n'est pas d'aujourd'hui que nombre d'observations personnelles m'ont mis à même de voir les choses comme le docteur les juge lui-même. Je compte bien d'ailleurs faire mon profit de tous ses conseils, et j'ajoute, à l'usage de nos amis du *Polybiblion*, que si, par impossible, il en était d'hypocondres parmi eux, cette lecture les amuserait et, partant, les soulagerait, au moins un moment. C'est quelque chose.

E.-C. La Grette.

Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, par Achille Millien. Paris, Lemerre, 1891, in-12 de 180 p. — Prix : 3 fr.

Les excellents travaux de Fauriel, de Marcellus, d'E. Legrand ont révélé à la France le *folk-lore* de la nouvelle Hellade. Elisa Voïart, d'après une traduction allemande, Dozon, d'après les textes originaux, ont rendu en langue française les chants de la Serbie et du Monténégro. Il n'y a pas à démontrer l'importance ethnologique et historique de ces publications. Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai qui tu es.

Extraire de ces savants ouvrages quelques pièces à l'usage du grand public est une œuvre à encourager, et qui offre des difficultés spéciales. Si l'on traduit très littéralement, comme a fait Châteaubriand pour Milton, comme je l'ai tenté moi-même avec la rhapsodie de Kossovo, on risque fort d'effaroucher le lecteur de notre pays. Si l'on s'assujetit au goût français, comme a fait M. Millien, on sacrifie quelque chose de la saveur originelle.

Le recueil que nous annonçons est composé de pièces propres à faire apparaître, sinon la forme, du moins l'âme de la poésie populaire de la Grèce et de la Serbie. J'aurais conseillé peut-être à l'auteur de généraliser, pour les chants héroïques, l'emploi du vers de dix pieds, qui est, on peut le dire, le vers épique français, et qui expose moins que le vers de douze à l'invasion des épithètes oiseuses. La poésie populaire est alerte.

A. d'Avril.

La Russie et l'Orient. *Mariage d'un Tsar au Vatican. Ivan III et Sophie Paléologue,* par le P. Pierling, S. J. Paris, E. Leroux, 1891, in-16 de viii-209 p. — Prix : 2 fr. 50.

En 1439, après une délibération approfondie, le concile de Florence a proclamé l'union de deux Églises. Les Grecs rentrèrent bientôt dans le

schisme. Le grand-duché de Moscovie n'accepta pas l'union ; mais il ne demanda pas à Byzance la confirmation d'un métropolitain : ce fut un symptôme des tendances autonomiques. En 1453, les Turcs prennent Constantinople. Soucieux de renforcer la croisade qu'organisait Sixte IV, Bessarion imagina de marier Ivan III avec Zoé (depuis Sophie), nièce du dernier empereur grec ; elle était réfugiée à Rome et comme pupille du Sacré-Collège. Dans cette négociation et dans les démarches tendant à attirer à la croisade Ivan III, puis le khan des Tartares, le cardinal eut pour principal agent un Italien nommé Volpe. Il réussit à se faire envoyer à Rome comme ambassadeur d'Ivan et à demander pour ce prince la main de la pupille du Sacré-Collège. Zoé-Sophie était catholique. Le P. Pierling n'a pu démêler si elle suivait le rite grec ou le rite romain en langue latine. Peut-être, grâce à la duplicité de Volpe, put-on se faire illusion sur la situation religieuse du grand-duc : il y fallait de la complaisance. Le mariage avec une héretique n'est pas prohibé ; mais il implique certaines conditions qui ne furent pas exigées. On se réfera peut-être à la tolérance de Martin V à l'égard des fils de l'empereur Manuel (p. 41 à 45). Les fiançailles furent célébrees avec un grand eclat, en présence de délégués des cardinaux : elles coïncidèrent intentionnellement avec le jour où la flotte des croisés quittait le port d'Ostie pour courir sus aux infidèles. Le P. Pierling raconte en détail, d'après des documents la plupart inédits, les réceptions en Italie et en Allemagne.

« Dès sa première apparition sur la terre russe, de frappants contrastes se produisirent dans la conduite de Sophie, car c'est ainsi que les chroniqueurs nationaux appellent Zoé... Considérée par les Papes comme leur fille dans la foi, elle semble avoir changé de conviction... Lorsqu'elle fut près de Pskov le clergé vint à sa rencontre... Quant au légat du Pape, avec la robe écarlate, sa mitre, ses gants, son crucifix latin, il excitait l'étonnement général. A la stupeur succéda le scandale lorsque Bonumbre s'avisa de ne pas honorer les images à la manière des orthodoxes ; Sophie intervint pour l'y contraindre. Peut-être l'avait-on fait changer de rite contre son gré. A partir de ce moment Rome est oubliée (p. 74). »

Ivan III réussit à delivrer la Russie du joug tartare. Son arme fut la politique. Rien en lui de chevaleresque. Le P. Pierling le qualifie avec raison d' « utilitaire. » S'il n'empêcha pas l'astucieux Volpe de faire miroiter aux yeux du Pape la perspective d'une croisade, il n'avait aucune idée de rompre avec le Sultan. Il ne voulait pas perdre les avantages d'un commerce tres fructueux, ni la possibilité de lancer sur la Pologne les hordes dévastatrices des Tartares de Crimée, dont les princes étaient tributaires de la Porte. Après la libération du joug tartare, son ambition fut de reconquérir le domaine entier des anciens princes Rurikovitch de Kiev, à savoir les terres envahies par les Lithuaniens et celles qui étaient dévolues à la Pologne par le fait de l'élection de Casimir après l'extinction de la dynastie de Halitch. La Russie ne se préoccupait alors à aucun degré des chrétiens asservis dans la péninsule des Balkans ; mais le mariage byzantin ouvrait les perspectives de l'avenir et investissait la Russie d'un double prestige, religieux et dynastique.

D'après les idées du temps, Sophie pouvait être considérée comme l'héritière légitime des empereurs Paléologue. Venise, Rome même l'avaient reconnu. Bientôt des deux frères de Sophie, l'aîné était mort sans enfants après avoir vendu ses droits à la France et peut-être à l'Espagne. Manuel Paléologue s'était fait musulman (p. 148). L'espace ne me permet pas

d'exposer ce qui concerne le mariage mixte d'Hélène, fille d'Ivan et de Sophie avec Alexandre Jagellon. Le Tsar s'opposa toujours violemment à ce que la fille suivît l'exemple de sa mère en prenant le culte de son mari. L'autorisation pontificale n'avait pas été demandée : les conditions normales n'avaient pas été remplies. Alexandre ayant porté ses scrupules à Rome en 1513, Jules II accorda rétrospectivement la dispense sous la condition que la Reine, tout en conservant le rite grec, adhèrerait à l'union de Florence. A-t-il été obéi ? Jules II avait formulé la vraie solution, la solution de Benoît XIV, de Pie IX et de Léon XIII. Le P. Pierling affirme qu'Hélène persista jusqu'à la mort dans le schisme (p. 179).

Pour terminer cette analyse d'un livre qui restera, je dois renvoyer au chapitre intitulé : *La Renaissance à Moscou* (p. 103). « La lutte avec l'infidèle aurait pu, comme en Espagne, retremper les âmes guerrières ; mais le Moscovite n'avait pas la fibre du Cid Campeador et le souffle chevaleresque n'a jamais remué les couches profondes de la Russie (p. 107). » Pour les Occidentaux, la Renaissance représente l'invasion du paganisme avec l'abjuration des traditions chrétiennes et nationales. Dans la Moscovie, spécialement, qui n'a pas eu de moyen âge et pour cause, la Renaissance fut bien, suivant l'expression du P. Pierling, « l'air vivifiant. » Le progrès fut apporté par des Italiens et des Grecs sur les pas de Sophie Paléologue.

A. D'AVRIL.

Mon Procès, mes avocats, par Mgr GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix. Paris, Dentu, 1891, in-12 de 288 p. — Se vend au profit de l'asile des Petites-Sœurs des Pauvres d'Aix. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que signé du nom vénéré de Mgr Gouthe-Soulard, ce livre n'est pas son œuvre, mais celle, croyons-nous, de Mgr Ricard, son vicaire général honoraire, l'auteur de nombreuses publications sur l'histoire religieuse de ce siècle, et l'un de ceux qui ont eu l'honneur d'assister leur archevêque devant la cour d'appel de Paris. C'est le récit détaillé du procès retentissant qui vient de se juger, ou plutôt c'est le dossier de l'affaire. On y trouve la plupart des témoignages que le vaillant archevêque a reçus de toutes parts, de ses collègues et des hommes éminents, laïques et religieux, qui ont tenu à lui envoyer leurs félicitations et leurs hommages. On y trouve notamment des lettres du P. Monsabré, de M. Keller, de M. Émile Olivier et... de M. Andrieux. Le volume se termine par la déclaration de Mgr Gouthe-Soulard devant ses juges et l'admirable plaidoirie de son défenseur. C'est un livre à consulter et à conserver. Il marque une phase importante et peu honorable dans l'histoire de la troisième République. Comme il se vend au profit des Petites-Sœurs des Pauvres, l'acheter sera participer à une bonne œuvre ; cette considération seule suffirait à lui attirer beaucoup de lecteurs. Il les mérite et il les aura.

P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le très honorable Edward BULWER-LYTTON, comte DE LYTTON, vicomte KNEBWORTH, ambassadeur d'Angleterre à Paris, est mort le 24 novembre. Né le 18 novembre 1831, il était fils du célèbre romancier et auteur dramatique. Sa mère Rosina Wheeler jouissait également d'une grande notoriété dans le monde des lettres. Élevé à Harrow et à l'Univer-

sité de Bonn, il débuta très jeune dans la diplomatie sous les auspices de son oncle, lord Dalling, ministre à Washington. Après avoir occupé successivement les postes de secrétaire d'ambassade à Washington, à Florence, a Paris, à Petersbourg, il fut ensuite nommé chargé d'affaires à Vienne. D'un voyage à Belgrade il rapporta les éléments d'un charmant recueil de poésies serbes : *Serbsky Pesme*. Appelé en 1873 à gérer l'ambassade de France, il fut choisi l'année suivante comme ministre à Lisbonne, et, en 1876, Disraeli lui confia les hautes fonctions de vice-roi des Indes. Il donna sa démission quand lord Beaconsfield descendit du pouvoir et, en 1887, il fut nommé ambassadeur à Paris. Voici les principaux ouvrages en prose et en vers publiés par lord Lytton, la plupart sous le pseudonyme de Owen Meredith : *Clytemnestra and Others poems* (1855); — *The Wanderers* (1859); *Lucile* (1860); — *The Ring of Amasis* (1863). En 1874, furent publiés en deux volumes : *The Speeches of Edward Lord lytton with some of his political writings, hitherto unpublished and a prefatory memoir by his son;* en 1883, continuant ce pieux travail, il édita : *The life, letters and literary remains of Edward Bulwer lord Lytton*. En 1885, parut le poème *Glenaveril* suivi, en 1887, de *After Paradise*.

— M. Edmond-Paulin Dubois est mort le 9 novembre, à près de 70 ans. Né à Brest, le 12 juillet 1822, il se fit recevoir à l'École navale. Après quelques années de navigation, n'étant encore qu'enseigne de vaisseau, il donna sa démission pour se livrer à l'étude des sciences, en 1846. Trois ans apres, il était nomme professeur d'hydrographie à l'École navale. Il s'acquit dans cette science assez de réputation par des travaux solides, dont nous donnons ci-dessous une liste dans laquelle nous n'avons naturellement pas fait entrer la liste des nombreux mémoires qu'il insera dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, dont il faisait partie, dans les Bulletins des diverses societes savantes, dans le *Cosmos* et autres revues du même genre : *Cours de navigation et d'hydrographie* (1859, in-8°); — *Étude historique et philosophique sur les mouvements du globe* (1861, in-8°); — *Revue astronomique de l'année 1861* (1862, in-8°); — *Le Nouveau Cosmos, revue astronomique de l'année 1862* (1863, in-12); — *Cours d'astronomie. Ouvrage destiné aux officiers de la marine impériale, aux élèves de l'École polytechnique et aux licenciés ès sciences* (1865, in-8°); — *De la déviation des compas à bord des navires et du moyen de l'obtenir à l'aide du compas de déviation* (1867, in-8°); — *Cours de navigation et d'hydrographie* (2e édition, 1869, in-8°); — *Les Passages de Vénus sur le disque solaire considérés au point de vue de la détermination de la distance du soleil à la terre. Passage de 1874. Notions historiques sur les passages de 1761 et 1769* (1873, in-12); — *Éphémérides astronomiques et annuaire des marées pour l'année 1876* (1875, in-12); — *Cours d'astronomie* (3e édition) (1876, in-8°); — *Cours élémentaire d'astronomie et de navigation à l'usage des officiers de la marine du commerce et des candidats au grade de capitaine au long-cours* (gr. in-8°, 1880); — *Éphémérides astronomiques et Annuaire des marées pour l'année 1866* (1885, in-12); — *Résumé analytique de la théorie des marées telle qu'elle est établie dans la mécanique céleste de Laplace* (gr. in-8°, 1885). — Il a aussi traduit du latin de Gault : *Théorie du mouvement des corps célestes*.

— M. Henri-L. Roger, membre de l'Academie de medecine, est mort à Paris, au milieu de novembre. Né à Paris en 1809, il y fit ses etudes médicales et fut reçu docteur en 1839. Il se consacra surtout à l'etude des maladies infantiles, devint medecin de l'hôpital Sainte-Eugénie, et prit sa retraite en 1875. C'est en 1862 qu'il devint membre de l'Academie de médecine. Nous citerons, parmi les ouvrages qu'on lui doit : *Traité pratique*

d'auscultation, suivi d'un *Précis de percussion* (1864, in-12); — *Séméiotique des maladies de l'enfance* (leçons professées en 1863) (1864, in-8); — *Recherches anato-pathologiques sur la paralysie spinale de l'enfance* (paralysie infantile) (1867, in-8); — *Recherches cliniques sur la chorée, sur le rhumatisme et sur les maladies du cœur chez les enfants* (1867, in-8), en collaboration avec M. Damaschino; — le même, 2e partie. *De la chorée cardiaque* (1868, in-8); — *Recherches cliniques sur les maladies de l'enfance* (1872-1883, 2 vol. in-8); — *De la ponction du péricarde* (1875, in-8).

— Don Manuel Cañete, membre distingué de l'Académie espagnole, est mort le mardi 3 novembre 1891. Né à Séville en 1822, il songea d'abord à se consacrer au théâtre, et composa quelques drames, entre autres celui qui a pour titre : *Lo que alcanza una pasion*. Mais à partir de 1856, il ne songea plus qu'à s'occuper de la belle littérature, à en faire ressortir les beautés et les avantages, au besoin les vices et les dangers. C'est comme critique littéraire que Manuel Cañete s'est fait un nom et a conquis une réputation, qui lui survivra. Nous nommerons au premier rang des ouvrages qui lui ont valu une réputation universelle en Espagne : *Escritores españoles y hispano-americanos*; — *Theatro español en e siglo XVI*.

— Un homme de lettres bien connu, M. Lewis Wingfield, est mort à Londres le 12 novembre, après avoir fourni une carrière aventureuse et bien remplie. Tour à tour acteur, romancier, médecin, critique, et correspondant militaire, il s'était distingué par son talent littéraire et ses facultés d'observation et avait collaboré pendant longtemps au *Times* et au *Daily Telegraph*. M. Wingfield était un des premiers Anglais ayant exploré la Chine, et il a publié sur l'Extrême-Orient des récits de voyage fort intéressants. Pendant la guerre de 1870, et après l'insurrection du 18 mars, il envoya au *Times* une série d'articles remarqués et s'occupa très activement du service des ambulances de Paris. Parmi ses ouvrages les plus répandus en Angleterre et en Amérique, il faut citer un roman, *Lady Grizell*, et un volume d'impressions de voyage : *The Globe Trotter*.

— M. James Parton, l'historien américain, est mort à la fin d'octobre, à Newburyport (Massachussets). Il était né à Canterbury en 1822 et avait été conduit fort jeune en Amérique. Il reçut une éducation soignée, voyagea en Europe, fut quelque temps maître d'école à Philadelphie et à New-York et commença sa carrière d'écrivain au *Home Journal* que dirigeait alors N. P. Willis. Son premier ouvrage : *Life of Horace Greeley*, publié en 1855, obtint un succès suffisant pour permettre à M. Parton de négliger le journalisme pour se consacrer aux recherches historiques et aux études biographiques. Il s'occupa surtout des Américains, et ses travaux sur Franklin, Jefferson, Aaron Burr, Andrew Jackson, font autorité. Ses deux ouvrages : *Captains of Industry* et *Famous Americans of recent times*, sont devenus classiques de l'autre côté de l'Océan atlantique.

— On annonce encore la mort : de M. Claude Bergeret, conservateur de la bibliothèque des beaux-arts du palais, mort à Lyon le 15 novembre; — du prince Louis-Lucien Bonaparte, ancien sénateur, né en Angleterre en 1813, auteur de divers ouvrages ou traductions en langue basque; — de M. l'abbé Collin, rédacteur du *Lorrain*, de Metz, mort le 13 novembre; — de M. Charles Constantin, compositeur de musique, mort à Pau (Basses-Pyrénées), le 30 octobre; — de M. Charles Lacretelle, général de division, né à Pont-à-Mousson en 1822, auquel on doit l'ouvrage intitulé : *De l'Algérie au point de vue de la crise actuelle* (1868, in-8), mort le 15 novembre; — de M. L. Lavier, ancien secrétaire de la rédaction du *Gaulois*, mort le 9 no-

vembre; — de Mme MICHEL, qui signait ses ouvrages du pseudonyme « Maria Rebe » et a écrit, entre autres, un roman ayant pour titre : *Sur les bords de la Strengbach,* morte à Ribeauvillé le 3 novembre; — de M. George RICHARD, auteur dramatique, qui a écrit diverses comédies, parmi lesquelles nous citerons : *Les Avocats en mariage* (1861, in-16) et *Pommes mûres et vertes* (1861, in-8), mort le 18 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Frédéric DREW, savant professeur d'Eton College, dont on cite entre autres ouvrages : *The Jummoo and Kashmir Territories,* mort à Bournemouth, le 28 octobre, dans sa 55e année; — de M. A. VON DRUFFEL, professeur honoraire à l'Université de Munich, mort dans cette ville le 24 octobre, âgé de 50 ans; — de M. FISCHEL, médecin aliéniste fort connu, mort à 78 ans, à Prague; — de M. Ernst FLEISCH VON MARROW, mort à 46 ans, le 22 octobre, à Vienne, où il était professeur à l'Université; — de M. Aristide GABELLI, écrivain vénitien, qui s'est surtout fait connaître par ses travaux pédagogiques, mort à Padoue, le 7 octobre, à 62 ans; — de M. Girolamo GALASSINI, professeur au collège Saint-Charles et à l'Université de Modène, membre de l'Académie des sciences de cette ville, connu principalement par des études de philosophie, d'économie politique et de philosophie du droit, mort le 15 octobre, à 68 ans; — de M. Curson HANSARD, écrivain anglais, mort à 78 ans; — de M. J.-W. HARDMANN, dont on estime les travaux d'archéologie et d'histoire ecclésiastique, et dont nous citerons le volume intitulé : *Time and Mirror;* — du Dr Hermann HOFFMANN, professeur de botanique à l'Université de Giessen, qui s'est acquis une notoriété dans le monde médical par ses recherches sur la bactériologie, mort à 73 ans, le 27 octobre; — de M. Raimondo MELILUPI, DI SORAGNA, collaborateur de la *Rassegna Nazionale,* auteur, entre autres travaux, d'une étude sur Alexandre VI et d'une *Bibliografia storica e statutaria delle provincie parmensi;* — de M. Henry Nottidge MOSELEY, professeur d'anatomie comparée à l'Université d'Oxford, dont la notoriété a surtout pour raison la part qu'il prit à l'expédition du « Challenger, » mort à 46 ans, le 10 novembre; — de M. Henry PETERSON, éditeur de *The Saturday Evening Post,* auteur de poèmes, d'un drame, intitulé : *Columbus* et de diverses autres compositions littéraires, mort à Germantown, le 10 octobre, à 75 ans; — de M. Giuseppe PETRI, auteur de divers écrits philosophiques, dans l'esprit de Rosmini, mort à Lucques, le 20 octobre; — de M. C. RADENHAUSEN, écrivain connu dans le domaine des sciences philosophiques, mort à Hambourg, à 78 ans; — de M. Eduard REICHERT, professeur de chimie à l'Université d'Iéna, où il est mort, dans sa 65e année, le 26 octobre; — de M. ROERSCH, jadis recteur de l'Université de Liège, professeur de philosophie, mort le 28 octobre; — de M. Georg ROSEN, orientaliste allemand, dont le principal titre scientifique est intitulé : *Ossetische Sprachlehre nebst einer Abhandlung über das Mingrelische, Suanische und Abchasische,* mort à Detmold, le 3 novembre, âgé de 70 ans; — de M. Ad. SCHAUENSTEIN, connu par des travaux de médecine légale, mort à Graz, le 16 octobre, âgé de 64 ans; — de M. A. SCHMIDT, écrivain musical, mort à 84 ans, le 13 octobre; — de M. F.-H.-A. SCRIVENER, savant commentateur biblique; — de M. WATRON, chimiste anglais, de beaucoup de valeur, mort à Bolton.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a tenu, le 20 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Cherbuliez, directeur, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a rendu compte des concours de 1891. Voici la liste des prix décernés :

Prix de poésie. — Le prix est partagé entre M. le vicomte de Borelli, *le Jongleur*, et M. E. Haraucourt, *la Mort du Viking*.

Prix Gobert. — Grand prix : M. A. Chuquet pour ses ouvrages sur les guerres de la Révolution ; second prix : M. A. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*.

Prix Thérouanne. — Un prix de 2,000 fr. à M. J. Lair, *Nicolas Foucquet;* un prix de 1,500 fr. à M. Luchaire, *les Communes françaises sous les Capétiens directs ;* un prix de 500 fr. à M. Luzel, *Chansons populaires de la Bretagne*.

Prix Bordin. — Un prix de 1,500 fr. à M. Th. Reinach, *Mithridate Eupator ;* un prix de 1,000 fr. à M. Couat, *Aristophane et l'Ancienne Comédie attique ;* un prix de 500 fr. à M. G. Bengesco, *Bibliographie des œuvres de Voltaire*.

Prix Marcelin Guérin.— Quatre prix de 1,000 fr. décernés à M. E. Daudet, *Coblentz ;* à M. V. Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande ;* à M. l'abbé Delarc, *Saint Grégoire VII et la Réforme de l'Église ;* à M. Léon Séché, *les Derniers Jansénistes;* trois prix de 500 fr. à M. Paul Gaulot, *la Vérité sur l'expédition du Mexique ;* à M. Louis Gonse, *l'Art gothique ;* et à M. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*.

Prix Langlois. — Le prix est partagé entre M. A. Dietrich, traduction de *Madame de Staël et son temps*, par lady Blennerhasset, et M. J. Daniaux, traduction de *le Retour*, par Henri Heine.

Prix de Jouy. — M. Jean Carol, *l'Honneur est sauf*.

Prix Archon-Despérouses. — Un prix de 2,500 fr. à M. le vicomte de Guerne, *l'Orient antique;* un prix de 1,500 fr. à M. Eugène Lemouël, *Enfants bretons*.

Prix Botta. — Deux prix de 1,000 fr. à M. René Millet, *Autour des Balkans*, et à M. A. Pinloche, *la Réforme de l'éducation en Allemagne au* XVIII*e siècle ;* deux prix de 500 fr. à Mme Ét. Marcel, *l'Hetman Maxime*, et à M. G. Fath, *Bernard la gloire de son village*.

Prix Vitet. — M. Joséphin Soulary pour l'ensemble de ses œuvres poétiques.

Prix Monbinne. — Trois prix de 800 fr. à M. Paul Ginisty, Mme J. Samson et Mme Carrette ; un prix de 600 fr. à Mlle A. de Miran.

Prix Jules Favre. — Mme Jane Deulafoy, *Parysatis*.

Prix Toirac. — M. Henri Lavedan, *Une Famille*, comédie.

Prix Lambert. — Le prix est partagé entre Mme de Monzie et M. Mazon.

Concours Montyon. — Trois prix de 2,000 fr. à M. le colonel Gallieni, *Deux Campagnes au Soudan français;* à M. l'abbé Ledieu, *Histoire de la prédication de Bossuet ;* et à M. L. Lefébure, *le Devoir social;* — Quatre prix de 1,500 fr. à M. Ch. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce;* à M. Rocheblave, *Essai sur le comte de Caylus ;* à Mlle Blaze de Bury, *Un Divorce royal, Anne Boleyn*, et à M. Jean Rameau, *Moune ;* — Six prix de 1,000 fr. à M. Eugène Rigal, *Alexandre Hardy et le Théâtre français à la fin du* XVI*e siècle ;* à M. le lieutenant Pierron, *Histoire d'un régiment, la 32e demi-brigade ;* à M. A. Le Breton, *le Roman au* XVII*e siècle ;* à M. Ch. Edmond, *Paul Rochebert ;* à M. le comte de Pontevès de Sabran, *Notes de voyage d'un hussard ;* et à Mme Chéron de la Bruyère, *Princesse Rosalba ;* — Deux prix de 500 fr. à M. Nemours-Godré, *O'Connell, sa vie et ses œuvres*, et à Mme Cazin, *la Roche maudite*.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a tenu, le 6 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Oppert. Après le compte rendu des concours de l'année, M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Alexandre Ger-

main. M. Le Blant a terminé la séance par la lecture d'un mémoire sur l'antique croyance des moyens secrets de conjurer la torture. Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — M. Amédée Hauvette, *la Tradition des guerres médiques.*

Antiquités nationales. — Médailles : M. Camille Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux;* M. Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale;* M. A. Jeanroy, *Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge;* M. E. Forestié, *le Livre de comptes des frères Bonis.* — Mentions honorables : M. J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes;* M. V. Mortet, *Maurice de Sully, évêque de Paris;* M. L. Guibert, *la Commune de Saint-Léonard de Noblat;* M. de Lahondès, *l'Église Saint-Étienne de Toulouse;* M. du Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais;* M. Joseph Roux, *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens.*

Prix Allier de Hauteroche. — M. E. Babelon, *Catalogue des monnaies des rois de Syrie, d'Arménie et de Comagène.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. Paul Fournier, *le Royaume d'Arles et de Vienne;* second prix : M. Ulysse Robert, *Bullaire de Calixte II.*

Prix Bordin. — M. Samuel Berger, *les Révisions de la Bible à l'époque carolingienne.*

Prix Bordin prorogés. — M. Rubens Duval, *Histoire d'Édesse jusqu'à la première croisade,* et M. Philippe Fabia, *Sources des Histoires et des Annales de Tacite.*

Prix Brunet. — M. H. Omont, *Catalogue et Biographies des copistes de manuscrits grecs.*

Prix Stanislas Julien. — Le P. Séraphin Couvreur, *Dictionnaire chinois-français.*

Prix La Grange. — M. A. Hérisson, *l'Art et la Science de pleine rhétorique du curé Fabri.*

Académie des sciences. — L'Académie a procédé le 23 novembre à l'élection d'un membre dans la section de physique générale, en remplacement de M. Edmond Becquerel, décédé. M. Potier a été élu au premier tour de scrutin par 49 voix sur 58 votants.

Académie des beaux-arts. — La séance publique annuelle de l'Académie a eu lieu le 31 octobre sous la présidence de M. Dubois, remplaçant M. Bailly, indisposé. Après la lecture du discours de M. Bailly et la proclamation des lauréats des concours de 1891, M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Robert Fleury. La séance s'est terminée par l'exécution de la scène lyrique qui a obtenu le grand prix de musique ; elle est intitulée *l'Interdit,* et l'auteur en est M. Charles Silver.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu, le 28 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Aucoc. Après le discours du président et la proclamation des récompenses décernées en 1891, M. Jules Simon, secrétaire perpetuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Fustel de Coulanges. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget (Économie politique). Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 1,500 fr. est accordée à M. Leon Smith.

Prix Crouzet. — M. Leon Jouvin.

Prix Gegner. — M. Léon Jouvin.

Prix Bordin. — Trois prix *ex-æquo* sont décernés à M. Léon Brunschwick, à M. Paulin Malapert et à M. René Worms. Une mention honorable est accordée à MM. Maurice Pujo et Louis Tauxier.

Prix Odilon Barrot. — M. Édouard Bonvalot.

Prix Wolowski. — Le prix n'est pas décerné. Il a été accordé une récompense de 2.500 fr. à M. Alfred Neymarck, et une récompense de 500 fr. à M. Salefranque.

Prix Léon Faucher. — Le prix n'est pas décerné. Il est accordé une récompense de 2,500 fr. à MM. Georges Michel et André Liesse: une récompense de 2,000 fr. à M. Hubert-Valleroux; une récompense de 1,500 fr. à M. Ferdinand Dreyfus.

Prix Rossi. — Le prix est partagé *ex-æquo* entre M. Lucien Schone et M. Édouard Van der Smissen. Il est, en outre, accordé une récompense de 500 fr. à M. Charles Bertheau.

Prix Alphen. — Trois médailles sont décernées à M. Chaumeil, à M. Gustave Ducoudray, à Mlle Malmanche.

Prix Joseph Audiffred. — Le prix n'est pas décerné. Il est accordé une récompense de 2,500 fr. à M. Louis Vignon; une récompense de 1,000 fr. à M. Léon Marlet; une récompense de 500 fr. à M. Berthold Zeller; une récompense de 500 fr. à un ouvrage du lieutenant-colonel Loizillon, publié par sa sœur; une récompense de 500 fr. à MM. Léonce Krebs et Henri Moris.

Prix Le Dissez de Penanrum. — M. Albert Waddington.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 30 octobre, M. Schlumberger a lu un mémoire sur une relique apportée de Constantinople par les croisés et conservée à l'abbaye de Rozières (Jura). M. Aristide Marre a communiqué une note sur les noms de mois en usage chez les Malgaches. — Le 20 novembre, M. Hauvette a entretenu l'Académie du tumulus de Marathon, qu'il regarde comme un monument funéraire du Ve siècle avant Jésus-Christ. — Dans la séance du 27 novembre, M. Gaston Boissier a rendu compte des fouilles du docteur Carton et du lieutenant Denis en Tunisie. M. Dieulafoy a lu ensuite un mémoire sur les monuments religieux des Perses.

ALMANACHS. — Le présent article concernant les almanachs fait suite à celui que nous avons précédemment donné (t. LXIII, p. 471-472). La première de toutes ces publications, c'est l'*Almanach catholique de France*, édité par la Société de Saint-Augustin (Lille et Paris, rue Saint-Sulpice 30). Outre la liste très complète de l'épiscopat français et étranger, il y a un charmant extrait de F. Ozanam sur saint François et la nature, accompagné d'une chromo vraiment remarquable; le « ditié de la flour de la Margherite » par Froissart; une nouvelle émue, du vicomte de Poli, sur le peintre de Jeanne d'Arc; la jeunesse de saint Louis de Gonzague, avec un beau portrait en chromo, accompagné de vers toujours appréciés du P. Delaporte; une visite à Castiglione delle Stiviere, où l'on conserve le chef de saint Louis; Kerwyn de Lettenhove, un vrai portrait; l'historique du portrait par L. Cloquet; l'article d'Aimé Witz sur les hivers historiques; les faits de l'année, etc., etc. Superbe et excellent volume, destiné à tous les salons des familles chrétiennes.

— L'*Almanach de Paul Dupont* (4, rue du Bouloi) ne nous a pas paru aussi intéressant cette année que les années précédentes. Il est inférieur au *Grand Almanach français illustré*. Mais on a le droit d'être sévère à l'égard de l'Almanach Paul Dupont et de ne pas lui demander seulement de bien faire, mais de faire mieux. Cette année les plaisanteries sont un peu lourdes, les histoires presque nulles, et les gravures médiocres. Notez au 4 novembre que M. Gustave Brunet, notre très ancien collaborateur, vit

encore sûrement tandis que Monselet est mort. — L'*Almanach des Missions* (Delhomme et Briguet) est au contraire en très grand progrès. Belles images en couleurs, récits neufs et attrayants, musique, poésie, et même bonnes plaisanteries. — L'*Almanach pour tous* (Lille et Paris, Desclée), joli et bien fait, indique les foires de nombreux départements; l'*Histoire d'un fou* est un vrai bijou. — L'*Almanach de la France illustrée,* toujours très bon, ne nous donne cependant rien de particulier cette année; nous avions tant admiré sa chromo du cardinal Richard l'an dernier. — Gentil et pas cher l'*Almanach populaire* (Lille et Paris, Desclée), et chrétien, ce qui n'est pas à dédaigner du tout. — L'*Almanach illustré des familles* (Société de Saint-Augustin; Desclée à Paris et à Lille) reproduit, en petit, l'Almanach catholique. — L'*Almanach de la jeune fille chrétienne* et l'*Almanach des enfants de Marie* (mêmes éditeurs) sont aussi soignés et aussi intéressants. — Une place spéciale pour l'*Almanach des enfants* (toujours mêmes éditeurs), intéressant et amusant au possible pour les bébés et leurs parents. Très bien fait. — L'*Almanach de la première communion* édité par la *France illustrée,* a une plus haute portée. — L'*Almanach de la Mode illustrée et des Mères de famille* (Firmin-Didot) comble une lacune en nous donnant le carnet de la ménagère à côté du carnet du chasseur. — Le *Petit Almanach de la Propagation de la foi* (Delhomme et Briguet) est ravissant; nous le souhaitons a toute famille chrétienne. — Malades, « kneippez-vous, » avec l'*Almanach Kneipp* (Lethielleux). On dit que c'est merveilleux. En tous cas, c'est bien curieux; c'est la nouveauté de l'année.

La Société de Saint-Augustin (Lille et Paris 30, rue Saint-Sulpice) nous a envoyé deux calendriers à effeuiller, la *Sainte Vierge* et *Sainte Thérèse*. Que de belles et bonnes pensées pour chaque jour! Que Dieu vous les donne, longtemps, ces pensées, dans la vie et dans l'éternité! C'est le souhait de la rédaction du *Polybiblion* à ses fidèles amis, lecteurs et collaborateurs.

Dernières Publications illustrées. — Pour le motif que nous avons donné plus haut (p. 520), nous ne pouvons présentement examiner les livres suivants que nous nous bornons à signaler; mais dans la prochaine livraison, ils feront l'objet d'un compte rendu : *Voyage autour du globe,* par J. Eggermont (Paris, Delagrave, 1892, in-4° de 366 p., orné de nomb. grav., de plans et de cartes). Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — *Un Hiver en Orient,* par Mag Dalah (Paris, Delagrave, 1892, in-8, de XII-292 p., nomb. illustr. de l'auteur). Broché, 10 fr.; relie, 12 fr. 50.— *Histoire du célèbre Pépé,* par Edgar Monteil (Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-4 de 354 p,. illustré de 100 dessins par Henri Pille). Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — *Une Cousine d'Amérique,* par Louis Mainard (Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., gr. in-8 de 302 p., orné de 100 dessins en noir et en couleurs de Kauffmann). Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — *En pension,* par Jacques Lermont (Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d.. gr. in-8 de 232 p., avec 75 dessins de Leroux). Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — *Le Dévouement de Claudine,* par J. Kergall (Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-5 de 247 p. avec 40 dessins de V. A. Poirson). Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — *Aux Garennes,* par Mme Noémi Balleyguier (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 252 p., illustrations de Gaston de Burggraff). — *Échos des vacances,* par Mme de Paloff (Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de de 256 p., illust. de Paul Nac). Broché, 2 fr. 25; relié, 3 fr. 50. — *Les Vacances de Paul,* par Mme J. de Sobol (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, in-18 de 126 p., illustr. de Montégut). Broché, 0 fr. 80; relié, 1 fr. 25.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Biblia sacra vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII Pontt. maxx. jussu recognita atque edita juxta editionem, cura et studio *C. Vercellone,* an. 1861 datam Romæ recensita ad amussim 98
Atlas géographique de la Bible, d'après les documents anciens et les meilleures sources contemporaines (*L.-Cl. Fillion et H. Nicolle*) 98
Histoire de la Sainte Bible. Ancien et Nouveau Testament (*l'abbé Cruchet*) 509
Les Cinq Livres (mosaïstes) de Moïse. Premier Livre. La Genèse (*A. Weill*). 99
Les Erreurs scientifiques de la Bible (*E. Ferrière*) 100
Du prétendu Polythéisme des Hébreux, critique sur la religion du peuple d'Israël (*Maurice Vernes*). Première partie 100
Essais bibliques (*Maurice Vernes*) 101
Les Emprunts d'Homère au livre de Judith (*l'abbé Fourrière*). . . 102
La Mythologie expliquée d'après la Bible (*l'abbé Fourrière*). . . . 103
Salomon, son règne, ses écrits (*Mgr Meignan*) 103
La Modernité des Prophètes (*E. Havet*) 104
Daniel et le Rationalisme biblique (*l'abbé Eug. Pilloud*) 104
Commentarius in Danielem prophetam, Lamentationes et Baruch (*J. Knabenbauer*). 105
La Légende du Messie, précis historique (*V. du Breuil*). 106
Les Quatre Évangiles, traduits sur la Vulgate, avec introductions, notes et commentaires par *l'abbé A. Crampon* 107
Le Saint Évangile, ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après la concordance des quatre Évangélistes, texte latin et traduction française, avec notes explicatives par *l'abbé Labatut* . 107
Récits évangéliques, ou Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ appuyée sur l'unité, la précision et l'harmonie des quatre textes (*l'abbé A. Chevallier*) 107
La Vie de notre vie. 2e partie : La Vie publique. IV. La Prédication de saint Jean-Baptiste. V. Le Sermon sur la montagne (Béatitudes). VI. La Formation des Apôtres (*le R. P. H.-J. Coleridge*), traduit de l'anglais par *l'abbé Mazoyer* et par *le R. P. J. Petit* 108
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique (*l'abbé G. Martin*) 108
La Passion, essai historique (*le R. P. M.-J. Ollivier*) 109
L'Œuvre des Apôtres (*l'abbé E. Le Camus*) 109
La Désolation du peuple juif (*l'abbé M. Soullier*) 110
Bossuet et la Bible, étude d'après les documents originaux (*R. de la Broise*) 110

Liturgie. La Sainte Messe (*le R. P. Martin de Cochem*) 127
Preces ante et post missam pro opportunitate sacerdotis dicendae. Accedunt hymni, litaniae aliaeque preces in frequentioribus publicis supplicationibus faciendae. 73
Manuel des enfants de chœur 127
Cérémonial romain et réponses aux prières liturgiques à l'usage des enfants de chœur 128

Théologie dogmatique et morale. El Concilio III de Toledo, Edicion poliglota y peninsular en latin, vascuende, arabe, castellano, catalan, gallego y portugués. Precedida de un prologo por *don Francisco-Javier Simonet* y de un Estudio historico por *el P. Juan A. Zugasti* 312
Celui qui est. Essai (*Frédéric de Curley*) 416
Cursus vitæ spiritualis (*R. P. D. Joseph Morotio*) 313
De inhabitatione Spiritus Sancti in animabus justorum disserit *Dr P. Oberdoeffer* 30
Considerationes de reformatione vitæ in usum sacerdotum, maxime tempore exercitiorum spiritualium (*G. Roder*) 463
Le Prodigue et les Prodigues (*R.P. Félix*) 113
Heureux fruits de l'éducation chrétienne. Simples notices sur la vie et la mort édifiantes de quelques élèves de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes 115
Résolutions chrétiennes (*le R. P. Célestin de Labroque*) 115
Jeunes Filles et Jeunes Femmes. Correspondance et journal intime (*l'auteur du* Souvenir du mariage) 116
Le Livre de l'Institution de la Femme chrétienne, tant en son enfance que mariage et viduité, aussi de l'office du mary naguères composez en latin par *Jehan Loys Vives* et nouvellement traduictz en langue française par *Pierre de Chansy*, escuyer, avec préface et glossaire, par *A. Delboulle* 543
La Femme forte et l'État religieux (*le P. Henri Demante*) 543
Du Mariage au Divorce (*l'abbé Henri Bolo*) 358
Mot à mot du catéchisme, ou Explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne (*J.-C. Hervieu*) 118

Ouvrages d'ascétisme et de piété. Instruction pratique de théologie mystique, ou Méthode facile et usuelle pour faire les exercices spirituels de saint Ignace (*le R. P. Tobie Lohner*), trad. par *l'abbé J. Dufour* 117
Le Cœur de Jésus, trésor de l'Église. Mois du Sacré-Cœur tiré du *P. Isolani* 119
Nouveau Dévotionnaire du Sacré-Cœur. Recueil de prières composées par la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacocque 137
Fleurs eucharistiques (*J.-M. A****) 119
Parfums de première communion. Avant. Pendant. Après (*E.-A. Blampignon*) 120
Mon petit carnet, ou le Livre d'or des premiers communiants. Préparation et persévérance 121
Vie de la Sainte Vierge (*le P. Mola*), trad. par *l'abbé Le Monnier* . . 121
Les Premières Années de la Très Sainte Vierge (*l'abbé Perdrau*) . . 121
Mois de Marie doctrinal, tiré de l'application théologique des litanies de la T. S. Vierge (*J.-B. Lagarde*) 122
Mois de Marie, ou Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mai (*l'abbé Berlioux*) 122
Guirlande à saint Joseph (*J.-M. A****) 123
Commentaire du Petit Office de la Très Sainte Vierge (*le Dr Bernard Schafer*), trad. de l'allemand par *le R. P. dom Laurent Janssens*). 123
Méditations sur les Litanies de Jésus et de la Sainte Vierge (*le R. P. François Bourgoing*) 124
Les Litanies de Notre-Dame, dites Litanies de Lorette (*Mme A. Monnot-Arbilleur*) 124
Aux pieds de Marie. Les Litanies de la Sainte Vierge méditées aux pieds de la divine Mère (*Omer Coppin*) 124
Fleurs et fruits de saint François de Sales. Pensées recueillies dans ses œuvres (*E.-A. Blampignon*) 125
De la foi. (*Mgr Charles Gay*) 125
De l'espérance chrétienne (*Mgr Charles Gay*) 125
De l'obéissance (*Mgr Charles Gay*) 125
De l'humilité (*Mgr Charles Gay*) 125
De la crainte de Dieu (*Mgr Charles Gay*) 125
Soirée du Jeudi-Saint (*Mgr Charles Gay*) 125
Blaquerne l'anachorète, ou 365 Questions et réponses de l'Ami et de son Bien-Aimé (*le B. Raymond Lulle*) 126

Hérésies. Abaelards 1121 zu Soissons Verurtheilter Tractatus de unitate et trinitate divina (*Dr Remigius Stölzle*) 418

JURISPRUDENCE

Droit international. Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clercq*), t. XVII. 349
Le Droit concordataire (*l'abbé Th. Gaze*) 520

Droit canonique. Tractatus canonicus de matrimonio (*P. Gasparri*) 138
Formulaire matrimonial, guide pratique du curé pour tout ce qui concerne le sacrement de Mariage (*le chanoine J.-Chr. Joder*) . . 175
Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples (*le R. P. Fr.-André-Marie Meynard*) 176

Droit public. Les Principes du droit public de l'Église réduits à leur plus simple expression (*le R. P. Tarquini*), trad. par *Aug. Onclair* 176

Droit civil. Traité du contrat de louage (*L. Guillouard*) 289
Traité du contrat de société (*L. Guillouard*). 290
Traité théorique et pratique de la cession et de la transmission des créances (*Théophile Huc*) 291
L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe (*Paul Berton*) 292
Des Nullités de mariage en droit romain et en droit français (*Louis Bouly de Lesdain*) 293
Étude sur la preuve de la date des actes sous seing privé à l'égard des tiers (*François Gaudré*) 293
Étude sur la renonciation par la femme mariée à son hypothèque légale au profit de l'acquéreur d'immeubles du mari (*Charles César-Bru*) 293
Hypothèque légale de la femme. Étude sur les renonciations de la femme à son hypothèque légale au profit d'un acquéreur d'un immeuble propre au mari ou d'un immeuble de communauté (*Buot de l'Épine*) 74
Traité de l'administration temporelle des grands et des petits séminaires, des congrégations autorisées et non autorisées et des colléges ecclésiastiques, suivi de la législation annotée des fabriques, des menses curiales, episcopales et capitulaires, et des caisses de retraites ecclésiastiques (*P. Durieu*). 140
La Législation de l'instruction primaire en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours. Recueil des lois, decrets, ordonnances, arrêtés, règlements, décisions, avis, projets de lois, avec introduction historique et table analytique par *M. Gréard*. T. I. De 1789 à 1833. 419
Les Lapins, les dommages aux champs, la responsabilité (*Lucien Jullemier et Paul Reullier*) 422
Leyes civiles de España (*Léon Medina* et *Manuel Marañon*). . . . 242
Le Régime patriarcal et le Droit coutumier des Kirghiz... (*Victor Dingelsted*) 464

Droit pénal. L'Accusé devant la loi pénale de France (*Henri Marcy*) 297
Étude sur la commission départementale et Législation comparée (*L.-H. Geisweiler*) 297
Leyes penales de España (*Léon Medina* et *Manuel Marañon*) . . . 243

Droit commercial. Traité de droit commercial, t. III (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*) 294
Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence deloyale. T. I à III (ABANDON-ÉTAT) (*le comte de Maillard de Marafy*) 31
Code de commerce espagnol, traduit et annoté par *Henri Prudhomme*. 295
Commentaire théorique et pratique de la loi du 11 avril 1888 portant modification des articles 105 et 108 du Code de commerce (*Guillaume Poulle*) 295

Traité du contentieux des transferts (*Gustave Duvert*) 296
Code des valeurs à lots. De l'attribution de l'indemnité d'assurance sur la vie (*Maurice Dumont*). Notice sur les procédés de tirages (*Lucien Louvet*) 296
Des Chemins de fer au point de vue du transport des voyageurs et des marchandises (*J. Bédarride*). 3e éd. revue et annotée par *H.-F. Rivière*. 421

Droit administratif. Les Syndicats professionnels et leur personnalité civile d'après la loi du 21 mars 1884 (*Charles-César Bru*) 298
Principes de droit fiscal. Timbre, enregistrement, succession, greffe, hypothèques. T. I. Principes généraux (*Adolphe Maton*) 298
Traite des honoraires des notaires (*Aristide Maton*) 299
Les Tarifs des notaires et les frais accessoires des actes notariés (*M.-J. Gaure*). 299

Mélanges. Proverbes judiciaires (*Charles Thuriet*). 260

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Précis de philosophie, rédigé conformément aux programmes officiels pour la classe de philosophie, d'après les leçons de M. E. Rabier (*René Worms*) 385
Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, rédigés conformément aux programmes de mathématiques élémentaires et de première (sciences), à l'usage des candidats au baccalauréat de mathématiques et au baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne (*René Worms*). 387
Réflexions morales et religieuses, ou Leçons de sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille (*Démétrius de Golesco*) 387

Métaphysique. Simple métaphysique (*E. de Pompery*). 391
Conférences apologétiques, adressées aux étudiants de Rennes (1887-1888) (*l'abbé Michel*). 391
La Physique moderne, études historiques et philosophiques (*Ern. Naville*) 392
Lettres à un matérialiste, sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent (*Jules Boiteux*). 317

Psychologie. Principios de psicologia, segun la doctrina de S. Tomás de Aquino, mirando el estado actual de la cultura moderna (*J.-M. Orti y Lara*). 388
Étude sur la psychologie physiologique, mémoire lu au Congrès scientifique international des catholiques (*l'abbé Louis Maisonneuve*) 389
L'Évolution mentale chez l'homme, origine des facultés humaines (*G. Romanes*). Trad. de l'anglais par *Henry de Varigny* 390

Morale. Essai sur le fondement métaphysique de la morale (*Rauh*). 393
Les Lois du progrès (*R. Federici*), trad. de l'italien 394
Moralphilosophie. T. II. Morale spéciale (*le R. P. Cathrein*) . . . 313
Vérités et apparences (*Armand Hayem*) 359

Histoire de la Philosophie. Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis (*R. de la Broise*) 396
Fr. Luis de Léon y la Filosofía española del siglo XVI (*P. Marcelino Gutiérez*) 397
Les Idéologues, essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789 (*Fr. Picavet*) 398
La Philosophie du siècle; criticisme, positivisme, évolutionisme (*E. de Roberty*) 400
L'Œuvre de M. Caro et le Spiritualisme en France (*Ch. Denis*) . . 401
Le Nouveau Mysticisme (*F. Paulhan*) 401
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*. Première année. 402
Rousseau und die deutsche Geschichts-Philosophie (*Richard Fester*). 314

Éducation et Enseignement. Études sur l'enseignement et l'éducation (*Gabriel Compayré*) 523
L'Enseignement au point de vue national (*Alfred Fouillée*) . . . 424
De l'Enseignement des langues anciennes, conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne (*Michel Bréal*). 525
Ratio Studiorum et institutiones scolasticae per Germaniam vigentes, collectae et concinnatae a *G.-M. Pachler*. Vol. III. Ordinationes Generalium et ordo Studiorum generalium ab anno 1600 ad annum 1772. Accedit mappa geographica scolas assistentiae Germanicae a 1725 repraesentans (Monumenta Germaniae paedagogica) 316
Le Progrès et l'Instruction publique en Russie (*le comte Léon Tolstoï*). Trad. par *Tseytline* et *Jaubert* 526
Universités transatlantiques (*Pierre de Coubertin*) 524
Le Livre d'or des instituteurs et institutrices (*Désiré Lacroix*) . . 465

Économie politique et sociale. F. Le Play (*F. Auburtin*) . . 193
Nouveau Dictionnaire d'économie politique. X, XI et XIIe livr. (*Léon Say* et *Joseph Chailey*). 194
Staatslexikon herausgegeben im Auftrage der Gœrresgesellschaft, XIIIe et XIVe livr. (*Dr Bruder*). 194
Notions fondamentales d'économie politique et Programme économique (*G. de Molinari*) 194
La Richesse et le Bonheur (*A. Coste*) 195
L'Évolution sociale (*Urbain Guérin*) 195
Les Droits de l'humanité (*Ch. Secretan*) 196
Hier et aujourd'hui. Les Vices du jour et les Vertus d'autrefois (*Fernand Giraudeau*) 257
La Question sociale; l'unique solution (*Ch. Legay*) 197
La Charité en France à travers les siècles (*Mme de Witt, née Guizot*). 509
De la Propriété et de ses formes primitives (*Em. de Laveleye*). . . 197
Allons au Pape, ou Quelques-unes des grandes questions actuelles devant le simple bon sens (*l'abbé Paliez*) 198
La Question ouvrière, programme d'action (*le P. Marin de Boyslesve*). 198
L'Église et la Question sociale, étude sur l'Encyclique « De la condition des ouvriers » (*le R. P. G. de Pascal*). 199
Projet de loi du gouvernement sur la création d'une caisse nationale de retraites ouvrières. 359
Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nancy et de Toul au clergé de son diocèse sur l'Encyclique « De la condition des ouvriers ». . 199
La Réaction économique et la Démocratie (*Clamageran*) 200
Le Crédit agricole en France et à l'étranger (*Louis Durand*) . . . 200
Richesse de la France. Production par l'hygiène de 25 millions de revenu pour Paris et de 500 millions pour la France (*le marquis Chappuis de Maubou*) 201
Note sur le moyen de subvenir aux frais de la réfection du cadastre (*Léon Marquiset*). 260
Les Suites d'une grève (*Maurice Block*) 201
Où est l'argent? (*Auguste Chirac*) 201
Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? (*F. Cauer*). 177
Gouvernements, ministères et constitutions de la France depuis cent ans (*Léon Muel*) 522
Constitucion politica y personalidad internacional del principado de Andorra (*Juan-de-Dios Trias*) 463
Confédération helvetique d'après sa constitution, ou Études d'économie politique et sociale (*L. Marsauche*) 201
Choses d'Amérique. La Crise économique et religieuse (*Max Leclerc*). 202

Économie domestique. Le Livre du propriétaire et du locataire. L'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison, ou manière de surveiller et d'être soi-même architecte, entrepreneur, ouvrier (*Ris-Paquot*) 429
Les Guides de la vie pratique. La Maison de campagne, conseils et renseignements indispensables pour disposer et entretenir le jardin, la serre, entreprendre soi-même et à peu de frais les diverses constructions de la campagne, etc., etc. (*R. Manuel*). . . 430
Les Guides de la vie pratique. Les Petits Arts d'amateurs (*R. Manuel*) 361

Le Livre de la femme d'intérieur, Table, couture, ménage, hygiène (*Ris-Paquot*) 498

Mathématiques. Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence des sciences physiques (*l'abbé Stoffaes*). 428
Cours d'algèbre à l'usage des élèves de la classe des mathématiques speciales et des candidats à l'Ecole normale superieure et à l'Ecole polytechnique (*B. Niewenglowski*) 178
Compositions données depuis 1872 aux examens de Saint-Cyr. Algèbre et géométrie, énonces et solutions. (*A. Grévy*) 178

Météorologie, astronomie. Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour 1891. Météorologie, chimie, micrographie, application à l'hygiène 529
Les Astres (*J. Rambosson*). 528

Hypnotisme, Sciences médicales. La Vérité sur l'hypnotisme (*le chanoine Lelong*) 204
L'Hypnotisme (*le Dr Foveau de Courmelles*).. 204
L'Hypnotisme revenu à la mode. Traité historique, scientifique, hygiénique, moral et théologique (*le R. P. Franco*), trad. par *l'abbé Moreau* 205
La Cause de l'hypnotisme (*l'abbé Ferret*) 206
L'Hypnotisme, étude scientifique et religieuse (*l'abbé Moreau*) . . 206
Le Sommeil et le Système nerveux. Physiologie de la veille et du sommeil (*S. Sergueyeff*) 207
Hypnotisme, suggession et lecture des pensées (*J. de Tarchanoff*), trad. du russe par *E. Jaubert* 208
Les Hallucinations telépathiques (*Gurney, Myers* et *Podmore*), trad. et abrégé des « Phantassus of the living, » par *L. Marillier* . . 209
Psychologie de l'idiot et de l'imbécile (*le Dr P. Sollier*). 211
De la Folie religieuse et de la Possession diabolique (*le Dr Goix*) . 212
Les Fonctions du cerveau : doctrines de l'école de Strasbourg, doctrines de l'école italienne (*J. Soury*) 212
Traité élémentaire d'anatomie médicale du système nerveux (*Ch. Féré*). 212
Le Cervelet et ses fonctions (*Fréd. Gourmont*) 213
Lourdes. Histoire médicale, 1858-1891 (*le Dr Boissarie*) 213
Essais de tératologie expérimentale, recherches sur la production artificielle des monstruosités (*Camille Dareste*) 214
Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique, directeur : *Jules Rochard*. Hygiène urbaine. T. III. 217
Questions d'hygiène sociale (*le Dr J. Rochard*). 218
Hygiène de la toilette (*le Dr Degoix*) 544
Hygiène de l'adolescence (*le Dr E. Perrier*) 219
De l'Exercice chez les adultes (*le Dr F. Lagrange*). 220
Hygiène des gens nerveux, avec notions, etc., sur la structure, les fonctions et les maladies du système nerveux (*le Dr Levillain*). 220
Le Livre d'or de la jeune femme, son rôle et ses devoirs comme mère de famille; soins à donner à la première enfance (*Dr d'Ammon*), d'après la 35e édition de l'original, par *M.-S. Gourovitch*. . 221
Hygiène de la femme enceinte (*le Dr de Soyre*) 221
Vegetarisme et le Regime végétarien rationnel (*le Dr Bonnejoy*, du Vexin) 222
Hygiène pour tous (*le Dr G. Surbled*) 222
La Morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène (*le Dr G. Surbled*) 223
Les Virus (*le Dr S. Arloing*) 223
Les Microbes de la bouche (*le Dr Th. David*). 224
Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux (*le Dr Miquel*). 224
Traité élémentaire de pathologie et de clinique infantiles (*le Dr A. Descroisilles*). 225
La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, composée en l'an 1363, avec des notes, une introduction sur le moyen âge, sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac, un glossaire et une table alphabétique par *le Dr E. Nicaise* 225
Sur les contagieuses et maudites bubas. Histoire et médecine (*Francisco Lopez de Villalobos*), trad. et comment. par *le Dr Lanquetin* 226
Les Progrès de l'art dentaire (histoire et description) (*Dr Toyac*) . 227

De l'Importance des études de thérapeutique générale (méthode et doctrine) (*le Dr de Buch*) 227
Sur la vie. Lettre à M. le Dr Bergeron (*le Dr Barthez*) 227
Des Réformes à introduire dans la loi de juin 1838 et dans l'organisation des asiles d'aliénés (*le Dr Dagonet*) 227
Guide de la garde-malade. Conférences aux dames de la Société française de secours aux blessés militaires (*A. Montennis*) . . . 228
Les Sœurs des hôpitaux (*F. Bournand*) 228
L'Année médicale. 12e et 13e années . . . . . » 228
Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales (*Dr Bourneville*) 228
Formulaire de médecine pratique (*le Dr Monin*) 228
Formulaire de thérapeutique appliquée, ou les Médicaments et leurs formules classés d'après les indications thérapeutiques (*le Dr Ferrand*) 229

ogie, zoologie, botanique. Le Darwinisme, exposé de la théorie de la sélection naturelle, avec quelques-unes de ses applications (*Alfred Russel Wallace*). Trad. française, *H. de Varigny*. 215
L'Évolution restreinte aux espèces organiques (*le P. M.-D. Leroy*). 216
Darwinisme et Spiritualisme (*le Dr Gailhard*) 217
Les Sens et l'instinct chez les animaux, et principalement chez les insectes (*John Lubbock*) 141
Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes (4e série) (*J.-H. Fabre*) 226
La Vie au sein des mers (faune marine et faune abyssale) (*L. Dollo*) 226
Les Plantes d'appartement et les plantes de fenêtres (*Bois*) . . . 360
La Pêche et les Poissons des eaux douces (*A. Locard*) 360
La Plume des oiseaux (*Lacroix-Dauliard*) 360
Le Tabac, études historiques, chimiques, agronomiques, industrielles, hygiéniques et commerciales sur le tabac à fumer, à priser et à mâcher. Manuel pratique à l'usage des consommateurs-amateurs, planteurs et débitants (*Albert Larbalétrier*) . . 429

Agriculture. Culture des primeurs dans les régions du sud-est. Rôle des engrais dans la culture maraîchère (*Ed. Zacharewics*) . 179
La Petite Culture agricole, légumière et fruitière dans les campagnes et aux environs des villes (*Gustave Heuzé*) 178
Les Légumes usuels (*Vilmorin-Andrieux*) 178
Recherches sur la culture de la pomme de terre industrielle et fourragère (*Aimé Girard*) 261

Art militaire. Causeries militaires (*le général Thoumas*). 2e et 3e séries 305
La Nation armée, organisation militaire et méthodes de guerre modernes (*le colonel baron Colmar von der Goltz*). Traduit par *Monet* 308
Du Rôle social de l'officier dans le service militaire universel . . 308
L'Armée (*Augustin Deydier*) 309
L'Art de combattre (*le lieutenant-colonel Oméga*) 310
Trois conférences sur la tactique (*le colonel T. Robert*) 311
Le Combat d'infanterie (*Émile Keller*) 311
La Cavalerie en liaison avec l'infanterie (*Un Officier de cavalerie*) . 311
Maximes, instructions et conseils pour la cavalerie, tirés des grands généraux et des meilleurs écrivains militaires (*Gustave Marchal*) 311
Les Théories dans les chambres (*le commandant A. Heumann*) . . 311
Dictionnaire de recrutement (*J. Saumur*) 311
Almanach-annuaire de l'armée française pour 1891 312
La Marine moderne (*Marc de Meulen*) 501
Nos Fils sous les armes (*Charles Leser*) 498

Beaux-Arts. Tratado de Arte escénico (*D. Sebastian J. Carner*) con un prologo de *D. Francisco de Rierola* 326
La Musique française (*H. Lavoix fils*) 35
L'Année musicale (*Camille Bellaigue*) 77
Histoire de l'art décoratif du XVIe siècle jusqu'à nos jours (*Arsène Alexandre*) 485

La Décoration (*Henry Havard*) 519
L'Orfèvrerie (*Henry Havard*) 519
La Menuiserie (*Henry Havard*) 519
Les Manuscrits et les Miniatures (*Auguste Molinier*) 515

Sciences occultes. Les Sciences occultes (*G. Plytoff*) 210
Traité méthodique de science occulte (*Papus*) 210

Mélanges. Mélanges scientifiques et littéraires (*Louis Passy*) . . . 179
L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) 179
Encyclopédie théorique et pratique des sciences civiles et militaires, rédigée par une société d'ingénieurs, d'architectes, de professeurs distingués, d'officiers de toutes armes, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers.. 423
Les Chevaux (*Crafty*) 506

BELLES-LETTRES

Philologie et Linguistique. Alt-Celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). Erste Lieferung, A-Atepatus. 328
Les Noms gaulois chez César et Hirtius de Bello Gallico (*E. d'Arbois de Jubainville, E. Ernault* et *G. Dottin*). Première série : Des composés dont « rix » est le dernier terme 323
Grammaire latine, simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin et augmentée de principes de traduction pour thème et version (*le R. P. dom R. Boussion*) . . . 431
Tableaux synoptiques des déclinaisons et conjugaisons latines, régulières et irrégulières (*le R. P. dom R. Boussion*) 431
Tableaux synoptiques des conjugaisons françaises, régulières et irrégulières, avec les règles de la formation des temps (*le R. P. Boussion*) 431
Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un traité de la formation de la langue (*Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter* et *Antoine Thomas*) 144
A comparative Grammar of the South-African Bantu Languages, comprising those of Zanzibar, Mozambique, The Zambezi, Kafirland, Benguela, Angola, the Congo, the Ogowe, the Cameroons, the Lake region, etc. (*J. Torrend, S. J.*) 531

Folk-Lore. Les Contes populaires du Poitou (*Léon Pineau*) . . . 39
Curiosità popolari tradizionali, publ. per cura di. *G. Pitrè*. Vol. X. Saggio di novelline, canti ed usame popolari della Ciociaria, per cura del dott. *G. Tarantini Tozzetti* 361
Botanica popular (*D. Cels Gomis*) 262
Deutsche Mythologie (*Dr F. Kauffmann*) 359
Cuentos populares griegos (*Jean Pio*), traducidos por *D. Ramon Manuel Garriga* 40
Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro (*Achille Millien*) 545

Éloquence. Œuvres oratoires de *Bossuet*, édition critique complète (*l'abbé J. Lebarq*). T. I et II. 154
Mélanges oratoires (*Mgr d'Hulst*) 158

Poésie. Voix de la solitude (*Adolphe Jouy-de Veye*) 129
Solitude (*Paul Lestourgie*) 130
Rêves et impressions (*Charles Nô*) 130
Les Ruades de Pégase (*Saint-Thuron*) 131
Rimes familières (*Camille Saint-Saëns*) 131
Transplantée (*Mlle A. Montanary*) 131
La France, ou le Soldat du Ciel (*Mgr Augustin de Chezelles*) . . . 132
Épître aux Jacobins (*A.-M. Maugin*) 133
Marcellus, scènes de la vie de jeunesse (*Alexandre Horé*) 133
Poésies. Heures d'amour (*Hippolyte Lucas*) 134
Fleurs d'un jour (*M. d'Hervart d'Etchegoyen*) 135
La Chanson des choses (*Louis Malosse*) 135
Promenades sentimentales (*Jean Thorel*) 135

Les Golfes bleus (notes de voyage) (*Noël d'Humiac*) 136
Bonheur (*Paul Verlaine*) 136
Les Hymnes Rohitas. Livre XIII de l'Atharva-Veda, trad. et commenté par *Victor Henry* 432
Guillaume Bras-de-Fer. Le Marquis au court nez et son neveu Vivien, chansons de geste 77
Les Églogues de Pétrarque, traduites par *Victor Develay* 36
Canti popolari Siciliani (*Giuseppe Pitrè*) 147
La Virgen del Sol, leyenda. Melodias indigenas (*Juan Leon Mera*). T. Ier 323
Poèmes et Ballades (*A.-C. Swinburne*). Trad. de *Gabriel Mourey* . . 148
Gedichte (*Izolde Kurz*) 325

Théâtre. Les Suppliantes d'*Eschyle*, trad. et adapté pour la scène par *Paul Abaur* 132
Sophocle (Œdipe à Colone. Antigone. Electre) (*F.-E. Callot*) . . . 132
Acolastus (*Guilielmus Gnapheus*). Herausgegeben von *Johannes Bolte*. 40
Le Lutin de la Force, épisode de la Terreur en trois actes et en vers (*Clément Drouault*) 134
La Bohémienne, comédie en trois actes et en vers (*Alexandre Lefas*) 134
Louis XVII, drame historique en quatre tableaux et en vers (*E. de la Dive*) 133
L'Obstacle (*Alphonse Daudet*), pièce en quatre actes 74
Fricotard et Chapuzot, pièce en trois actes (*Jean Drault* et *Jules Clermont*) 74
Clovis, ou le Baptême de la France, tragédie en quatre actes avec chants (*l'abbé Lefranc*), musique de *l'abbé Giffard* 75
Aurore et Soir. Second acte. Soir, Marie Stuart à Fotheringay (*l'abbé Sockeel*) 75
Les Bossus de Québec, bonne farce en trois petits actes (*le même*). 75
Le Dernier Terme d'un artiste, pièce comique en un acte (*Maximien Forest*) 75
L'Ermite de la montagne, drame en quatre actes pour jeunes filles (*Marie J., auteur de* Colombe et Vautour) 75

Romans, Contes et Nouvelles. L'Argent (*Emile Zola*) . . . 5
Là-Bas (*J.-K. Huysmans*) 10
Xavière (*Ferdinand Fabre*) 11
Le Jardin de Bérénice (*Maurice Barrès*) 13
Daniel Valgraive (*J.-H. Rosny*) 14
L'Instituteur (*Théodore Chèze*) 15
Le Curé d'Anchelles (*Georges de Peyrebrune*) 17
La Marmite électorale (*Gaston Rayssac*) 18
Député ! (*Félix de Comberousse*) 19
Le Dernier des Clarencieux (*Ouida*) 19
Le Roman d'une Princesse (*Carmen Silva*) 20
Les Illusions du cœur (*Emile Pierret*) 21
La Marquise Folie (*Louis de Reuilhie*) 21
La Négra (*E. Tusquets*) 22
Le Comte de Palène (*Jean de la Brète*) 22
Violette Mérian (*Augustin Filon*) 23
L'Etoile des Baux (*Auguste Marin*) 24
Le Fada (*Zari*) 25
Amours simples (*Pierre Maël*) 26
L'Idéal de Germaine (*Marie Montal*) 26
Fais bien ! (*Louise Paliard*) 27
L'Age de fer (*le comte Léonce de Larmandie*) 28
Les Cahiers d'André Walter 28
Autour de la lune de miel (*Paul Ponsolle*) 29
Le Gendarme excommunié (*Ernest Daudet*) 29
Le Neveu de Rameau (*Diderot*), avec introduction et notes, par *Georges Monval*, accompagnée d'une notice sur les premières éditions de l'ouvrage et de la « Vie de Jean Rameau », par *Er. Thoinan* 244
Floréal (*Armand Silvestre*) 486
Les Dix Doigts de Jean Ruthé (*Sixte Delorme*) 495
La Neuvaine de Colette (*Jeanne Schulz*) 495
Claudie (*B. Reyac*) 361

The Light that failed (*Rudyard Kipling*) 433
Mozart auf der Reise nach Prag (*Édouard Mörike*). 456
Phantasien und Märchen (*Isolde Kurz*) 324

Ouvrages pour la jeunesse. La Maison sans fenêtres (*Roger Dombre*) 405
Une Pupille gênante (*Roger Dombre*) 406
Le Serment de Régine (*Marguerite Levray*) 406
Les Fiertés de Rosenn (*la baronne S. de Boüard*) 407
Le Mariage d'Hervé (*Mlle Trouessart*) 408
Le Bonheur était là..., suivi de la Gitane Dolores (*Camille d'Arvor*). 408
L'Héritage de mon oncle (*Mme de Stolz*) 409
Révolté (*Marcelle Lythe*). 410
Bengale (*Zénaïde Fleuriot*). 410
La Fille du notaire (*lady G. Fullerton*), trad. de l'anglais par *W. Fitz-Gerald* 411
Là-Bas ! (*Henriette Large*) 411
La Tour aux trésors (*Gabrielle d'Éthampes*) 412
Le Logis aux ombres (*G. d'Éthampes*) 413
La Fille du cacique (*A. Aylicson*) 413
Le Secret de Vandeau (*la comtesse de la Rochère*) 413
Les Sauveteurs de l'asphalte (*la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*). 414
Les Oiseaux chanteurs (*G. de Cherville*) 415
Les Contes de ma campagne (*le marquis G. de Cherville*) 415
Poil et Plume (*Marie de Grandmaison*) 508
A.B.C. (*Paul de Sémant*) 508
Les Aventures incroyables de M. de Crac (*Marie Melchior*) . . . 506
Les Plaisirs de Pâquerette (*F.-M. de Braye*). 501
Les Mémoires d'un pierrot sans plumes (*Marie Dumel*) 502
Bébé sera soldat (*Paul de Sémant*) 506
Bons Amis (*H. Lecomte du Nouy*) 500
Aventures de Gérard Hendriks, adapté du hollandais de *Th. Tromp* par *le comte Meyners d'Estrey* 516
Les Étourderies de Mademoiselle Lucie (*Mme Ferdinand Le Roy*). . 517
Les Enfants du capitaine (*Mme Chéron de la Bruyère*) 517
La Famille Coquelicot (*Mme de Stolz*) 517
Les Contes de la grande sœur 498
Les Douze Métiers de Pierrot (*Tante Nicole*). 506
Le Cabaret du Puits-sans-Vin (*Louis Morin*). 495
Notre pays de France. Fleur des Alpes (*Ed. Labesse* et *H. Pierret*) . 500
A la découverte de la Russie (*Nick Bénar*) 506
L'Homme aux yeux de verre. Aventures au Dahomey (*A.-M. Rossi et F. Méaulle*) 509
Le Robinson suisse (*J.-R. Wyss*), trad. par *Frédéric Muller*. . . . 511
En Vacances. Comment Georges apprit le dessin (*Henri Carot*). . . 512
Papillonne. Souvenirs de jeunesse d'un vieux montagnard (*Zénaïde Fleuriot*) 510
Les Conquêtes d'Hermine (*Mme J. Colomb*) 513
Une Poursuite (*Mme de Nanteuil*). 513
Les Jumeaux de la Bouzaraque (*Henri Meyer*). 513
La Famille Hamelin, par *l'auteur de « Tout droit »* 514
Le Tour d'Europe 507
La Ronde des saisons et des mois (*André Theuriet*) 505
Jack-le-Gel et ses contes (*Ernest d'Hervilly*). 505
L'Étoile de Bethléem (*l'abbé Poyer*). 507
Chant de Noël (*Gustave Gaulardon*). 507
Le Doux Jesus (*l'abbé Poyer*) 507
Farces et drôleries des animaux (*Ernest d'Hervilly*) 507
La Maison du Petit Chaperon rouge 507
Nouvelle Collection Diamant. Mlle Guy. Petits Poussins. Bons Camarades. Kitty. Château de Sable. Les Amis de la maison (*Mme de Bosguérard*) 503
Sur le Pont du Nord. Les petits bateaux. Monsieur Dumollet, etc. 508
Cendrillon, féerie à grand spectacle 507
Robinson Crusoé, féerie à grand spectacle 507
Imagerie artistique (album) 508

Voyages de Gulliver, d'après *J. Swift*, abrégé à l'usage de la jeunesse, par *Étienne Ducret* 507
Plus haut ! plus grand !! le Chicago (*L. Mainard* et *P. Meyan*). . . 499
Muguette, suivi de : Le Bossu de Tymeur, la Laide, la Balle enchantée (*Marquis de Cherville*). 499
Tous les cinq (*Marie Miallier*). 500
Petite Naga (*F. Méaulle*) 497
A bâtons rompus. Heures de loisirs pour les enfants (*Mme L.-E. Rilliet*) 501
Frère Ange (*baronne S. de Boüard*) 512
Contes des grand-mères (*Xavier Marmier*) 496
Contes d'hiver (*Émile Richebourg*) 500
Histoire véridique d'un vaurien (*Mme Magbert*) 518
Yves Kerhélo (*Marie Delorme*) 518
Histoire de deux enfants de Londres, Aventure nautique, les Bavardages de Fanny (*P. D.*) 518
Princesse Sarah, histoire d'une petite écolière anglaise, trad. par *Georges Lamy* 518
Six nouvelles (*Ch. Normand*) 518
Ennemis d'enfance (*A. David-Sauvageot*) 497
Deux abandonnés (*Mme Fresneau, née de Ségur*). 516
Mon amie Georgette (*Fr. Deschamps*) 516
L'Ile aux mystères (*Gustave Toudouze*). 498
Aventures de terre et de mer (*Mayne-Reid*) 496
Mistress Branican (*Jules Verne*) 497
Les Adoptés de Boisvallon (*Henri Fauquez*) 510
La Vie de collège dans tous les pays. Alex. Ebersen (Le Gradué d'Upsala) (*André Laurie*). 511
Contes de l'oncle Jacques (*P.-J. Stahl*) 511
Blanchette et Capitaine, suivi de : Le Petit ramoneur (*J. Anceaux*) 511
Un heureux malheur (*J. Lermont*) 512
Les Exploits de Mario (*Pierre Perrault*) 520
Les Joujoux parlants (*C. Lemonnier*) 520
Numéro de Noël de « l'Illustration » 508
Musée des familles 503
Magasin d'éducation et de récréation. 503
Le Journal de la jeunesse. 502
Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières. . 504
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles. 503
Le Magasin pittoresque 504
Musée des enfants 504
Musée des jeunes filles. 504
Mon journal 505
L'Année enfantine (*Marie de Bosguérard*). 507

Critique et Histoire littéraires. Études morales et littéraires. Épopées et romans chevaleresques. T. II (*Léon de Monge*). 146
Origine des sources du Roman de la Rose (*Er. Langlois*) 37
Les Grands Écrivains français. Rutebeuf (*Léon Clédat*) 244
Ronsard (*G. Bizos*) 362
Les Grands Écrivains français. Mme de la Fayette (*le comte d'Haussonville*) 246
Mirabeau (*Edmond Rousse*). 247
La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830) (*Maurice Albert*). 434
L'Opéra comique pendant la Révolution, de 1788 à 1801 (*Arthur Pougin*) 149
Politiques et Moralistes du XIXe siècle. 1re série (*Émile Faguet*) . . 435
Louis Veuillot, étude morale et littéraire (*le P. Étienne Cornut*) . . 66
Le Journalisme (*Eugène Dubief*). 515
Histoire des littératures étrangères (*H. Tivier*). 150
Dante (*Édouard Rod*) 362
Histoire de la littérature anglaise (*Léon Boucher*). 438
Études morales et littéraires à propos de lord Byron (*Joseph Dallois*), recueillies et publiées, avec une introduction par *l'abbé A. Rosne* 250
Les Auteurs anglais du baccalauréat au point de vue théorique et

pratique, d'après le programme de 1890. Classe de troisième (*M.-L. Lejeune*) 363
Histoire abrégée de la littérature allemande, depuis les origines jusqu'en 1870, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses (*A. Bossert*) 327
Otto Heinrich von Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker. Le Père de famille. — Der deutsche Hausvater. Beitrag zu einer Geschichte des bürgerlichen Schauspiels (*Cäsar Flaischen*) 456
Le Centenaire de Joukovsky (*James Contamin*) 466

Polygraphes. Mélanges. Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne. Nouvelle édition publiée par *le chanoine Ulysse Chevalier* 165
Nouvelle Collection des classiques populaires. Saint-Simon (*J. de Crozals*) 362
Œuvres choisies de Voltaire, publiées par *Georges Bengesco*. Histoire de Charles XII. 363
Virtor Hugo : Bug-Jargal, — Les Travailleurs de la mer. — Les Chansons des rues et des bois. — Pendant l'exil. — Les Rayons et les Ombres. — Le Roi s'amuse. — Les Contemplations. — L'Année terrible. — Lucrèce Borgia. 76
Deutsche Litteraturdenkmale des 18. und 19. Jahrhunderts in Neudrucken, von *Bernhart Seuffert*. — 29-30. Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur, herausgegeben von *Alexander von Weilen*. — 31. Ueber die bildende Nachahmung des Schönen, von *Karl-Philipp Moritz*, herausgegeben von *Sigmund Auerbach*.— 32. Julius von Tarent und die dramatischen Fragmente von *Johann-Anton Leisewitz*, herausgegeben von *Richard-Maria Werner*. — 33-38. Sämtliche poetische Werke, von *J.-P. Uz*, herausgegeben von *August Sauer* 328

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Histoire de la Géographie. Orbis terrarum catholicus sive totius ecclesiæ catholicæ et Occidentis et Orientis conspectus geographicus et statisticus (*O. Werner*). 331
Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages 502
L'Expansion de la France (*Louis Vignon*). 230
Les Fleuves de France. Le Rhône (*Louis Barron*) 494
Autour de Paris (*Louis Barron*) 489
Paris à vol d'oiseau 263
Les Etapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région de l'Ouest (*Alexis Martin*). . 532
Guide-Album du touriste : I. Vingt jours du Havre à Cherbourg, Rouen, Basse-Seine, Côtes normandes. II. Vingt jours sur les côtes de Normandie et de Bretagne et à l'île de Jersey. III. Vingt jours d'Etretat à Ostende. Haute-Normandie, plages du Nord. (*Constant de Tours*). 232
Les Etapes d'un touriste en France. De Marseille à Menton (*Jules Adenis*). 439
L'Alsace et les Alsaciens à travers les siècles (*Em. Matthis*) . . . 58
Vingt Jours en Suisse (*Paul Nac et Constant de Tours*) 364
Entre l'Inn et le lac de Constance (Tyrol, Haute-Bavière et Souabe); le pays, les hommes, les monuments (*Louis Rivière*) 465
Le Circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau (*J. de Beauregard*). 233
La Hongrie illustrée. 496
En divers pays (*Xavier Marmier*). 233
Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade, et du Danube à l'Adriatique (*René Millet*) 234
Esquisses de voyages (*la marquise de Laubespin*) 235
La Péninsule sinaïtique (*Georges Bénédite*) 235
Notes de voyage en Sibérie. Le Chemin de fer transsibérien et la Chine (*Edgar Boulangier*) 235

Dans l'Inde (*André Chevrillon*) 236
Le Japon d'aujourd'hui. Journal intime d'un missionnaire apostolique au Japon septentrional 501
L'Afrique française (*A. Joyeux*) 237
La Tunisie, pays de protectorat français (*Charles Lallemand*) . . . 487
Au Sahara (*Hugues Le Roux*) 237
Aux pays de la soif (*M. de Toulhouse*) 238
Trois mois de captivité au Dahomey (*E. Chaudouin*) 238
Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889) (*capitaine Binger*) 488
Dix ans en Equatoria. Le Retour d'Emin Pacha et l'expédition Stanley (*Gaetano Casati*), trad. par *Louis de Hessem* 493
Cinq Annees de séjour aux îles Canaries (*le docteur Verneau*) . . 239
Autour du grand lac des Esclaves (*Emile Petitot*) 240
Au loin. Souvenirs de l'Amérique du Sud et des îles Marquises. (*Aylic Marin*) 240
Les Républiques hispano américaines (*Théodore Child*) 494
La Côte du poivre, voyage à Sumatra (*Brau de Saint-Pol-Lias*) . . 241
Dix Années en Mélanésie, étude historique et religieuse (*le P. A. Monfat*) 241
De Orontio Finæo gallico geographico (*L. Gallois*) 332
Les Géographes allemands de la Renaissance (*L. Gallois*) 333

Histoire ecclésiastique. Histoire de l'Église (*le cardinal Hergenrœther*). T. V. Trad. de *l'abbé P. Belet* 42
Annales ecclésiastiques pour faire suite à l' « Histoire universelle de l'Église catholique » (*Rohrbacher*), continuée sous forme d'Annales, de 1846 à 1868 par *J. Chantrel*, et de 1869 à 1889 par *Dom Chamard*. 43
Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet (*Carl Joseph von Hefele*) 161
Les Anciens Catalogues épiscopaux de la province de Tours, publiés par *l'abbé L. Duchesne*. 164
Die Kirchen-, Schul-und Spital-Ordnung von Joachimsthal. Ein Cultus-und, Culturbild aus der Reformationszeit Böhmens (*Georg Loesche*) 179
Histoire du patriarcat arménien catholique (*le R. P. Donat Vernier*). 458

Hagiologie. Biographie ecclésiastique. Les Saints militaires. Martyrologe, vies et notices (*l'abbé Profillet*) 335
Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland bis zum Beginne des 13. Jahrhunderts (*Stephan Beissel*) 43
Un Réformateur de la société chrétienne au IVe siècle. Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps (*Aimé Puech*) 161
Leben des hl. Aloysius von Gonzaga, zur 300 jährigen Feier seines Todestages (*M. Meschler S. J.*) 180
Xavérine de Maistre, Mère-Thérèse de Jésus, carmélite. Lettres et opuscules. 46
Marguerite d'Angoulême. Une Véritable Abbesse de Jouarre (*H. de la Ferrière*) 172
Marin et jésuite. Vie et voyages de François de Plas, ancien capitaine de vaisseau, prêtre de la Compagnie de Jésus (*le R. P. Mercier*). 455
Léon XIII (*l'abbé Paul Barbier*) 259

Histoire universelle. Histoire ancienne. Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés. Temps anciens, Moyen âge (*Octave Noël*) 337
Lectures historiques : Histoire ancienne. Égypte, Assyrie (*G. Maspéro*) 334
Histoire de l'Orient. L'Égypte, Chaldéens et Assyriens, les Israélites et les Phéniciens, les Mèdes et les Perses (*le même*) . . . 335
L'Assyriologie depuis onze ans (*A.-J. Delattre*). 112
Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen (*Dr Fr. Kaulen*) 111
Les Travaux hydrauliques en Babylonie (*A. Delattre*). 111
Geschichte der jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi (*E. Schürer*) 105
Rome (*J. Michelet*). 159

Le Forum (*L. Augé de Lassus*) 515

Histoire du moyen âge et Histoire moderne. Theodoric the Goth, the barbarian champion of civilisation (*Thomas Hodgkin*). 439
Recueil des lettres de Gerbert, comme source historique (983-997) (*N. Boubnov*). Seconde partie. 2e section 339
Les Origines de la civilisation moderne (*Godefroid Kurth*). . . . 336
Histoire diplomatique de l'Europe, depuis l'ouverture du Congrès de Vienne jusqu'à la clôture du Congrès de Berlin (1814-1878) (*A. Debidour*). 533
Histoire de la civilisation contemporaine (*Ch. Seignobos*) 180

Questions du jour. Pourquoi M. le Comte de Chambord n'est pas monté sur le trône de France et pourquoi M. le Comte de Paris n'y montera pas 364
Comte de Paris ou duc de Madrid? Étude de droit public (*Louis Bouly de Lesdain*) 466
Discours de Mgr le Comte de Paris, prononcés à New York (20 septembre 1890) et à Québec (28 octobre 1890) 264
L'Empereur de demain (*le colonel Villot*) 365
La Mort du Prince impérial. Les Crimes maçonniques (*Adrien Papillaud*) 366
Le Clergé et le Peuple catholique (*le R. P. Auguste Lehmkuhl*) . . 181
Les Congrégations religieuses non autorisées dans l'Etat (*René Simonnet*). 420
Ce qu'il faut faire en face des lois Brisson. Simples considérations présentées aux congrégations religieuses (*Un catholique*) . . . 172
Les Congrégations religieuses et la Persécution fiscale (*A. Louchet*). 171
Ministère et Mélinite. Étude sociologique (*A. Hamon* et *G. Bachot*). 544
L'Europe actuelle et la prochaine guerre (*P. Ruggeri*), traduit de l'italien par *J. Poggi* 309
La Guerre imminente (défense du territoire) (*le lieutenant-colonel Hennebert*). 309
La Belgique livrée à l'Allemagne (1886-1891) (*Foucault de Mondion*) . 309
Mon procès, mes avocats (*Mgr Gouthe-Soulard*) 547

Histoire politique et civile. Histoire des institutions politiques de l'ancienne France (*Fustel de Coulanges*). Les Origines du système féodal. Le Bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne. Revu et complété par *Camille Jullian* 47
La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècles (*A. Franklin*). Variétés gastronomiques. Les Médicaments 57
Les Fêtes populaires de l'ancienne France (*C.-M. Guéchot*). . . . 263
La Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au dix-huitième siècle; Bernard de Montfaucon et les Bernardins (1715-1750) (*Emmanuel de Broglie*). 38
La France pendant la Révolution (*le vicomte de Broc*) 50
L'Enseignement en Provence avant la Révolution. Annales du Collège royal Bourbon d'Aix, depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression. Manuscrits et documents originaux publiés et annotés par *Edouard Méchin*. T. II 350
L'Œuvre scolaire de la Révolution, 1789-1802 (*Ernest Allain*). Études critiques et documents inédits 440
Le Révérend Père Pillon, de la Compagnie de Jésus, et les Collèges de Brugelette, Vannes, Sainte-Geneviève, Amiens, Lille (*le R. P. Orhand*) 427
Les Finances de la France de 1870 à 1891 (*Cucheval-Clarigny*). . . 169

Histoire de France. Histoire de France (*Victor Duruy*). . . . 491
Louis VI le Gros. Annales de sa vie et de son règne (1081-1137). Avec une introduction historique (*Achille Luchaire*) 340
Jeanne d'Arc (*Marius Sepet*) 166
Louis XIV et son temps (*A. Gabourd*). 511
La France sous Louis XV (1723-1774) (*Henri Carré*) 514
Mémoires de la duchesse de Brancas, suivis de la Correspondance de Mme de Châteauroux et d'Extraits des Mémoires pour servir à l'histoire de Perse, publiés avec préface, notes et tables par

Eugène Asse 182
La Fin du XVIIIe siècle. Le Duc de Nivernais, 1764-1798 (*Lucien Pérey*) 342
Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes, par *le duc de Broglie*. 344
La Société des jacobins. Recueil de documents pour servir à l'histoire du club des jacobins de Paris (*F.-A. Aulard*). T. II, Janvier à juillet 1791 443
Mémoires du général baron de Marbot 253, 345, 535
Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite, 1801-1812 (*Serge Tatistcheff*) 52
Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. De Tilsit à Erfurt (*Albert Vandal*). 53
Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration, 1773-1836 444
Histoire de France, depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours (*A. Rastoul*). I. La Monarchie de Juillet et la deuxième République. 262
Correspondance diplomatique de Talleyrand. Ambassade de Talleyrand à Londres, 1830-1834 ; 1re partie avec introduction et notes par *G. Pallain* 251
Mémoires du vicomte de Melun, revus et mis en ordre par *le comte Le Camus* 254
Histoire de la seconde République, faisant suite à l'histoire du règne de Louis-Philippe. Février 1848-décembre 1851 (*Ernest Hamel*). 446
Nicolas Ier et Napoléon III. Les Préliminaires de la guerre de Crimée. 1852-1854 (*L. Thouvenel*) 169
La Grande Nation (1870-1871) (*E. Horn*) 54

Histoire des provinces. Le Palais de justice, son monde et ses mœurs 490

Histoire militaire, maritime et coloniale. Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, d'après les archives des états-majors français et austro-sardes, 1792-1793 (*Léonce Krebs* et *Henri Moris*) 301
La Trahison de Dumouriez (*Arthur Chuquet*) 302
Duc d'Orléans (1810-1842). Récits de campagne publiés par ses fils (*Comte de Paris et duc de Chartres*) 492
Lettres d'un chef de brigade, publiées et éclaircies par *le capitaine M.-A. d'Hauterive* 303
Rosbach et Iéna, recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle (*le baron Colmar von der Goltz*) traduit par *le commandant Chabert*. 303
Les Drapeaux prussiens des 16e et 61e régiments d'infanterie, pris à Rezonville et à Dijon, documents inédits précédés d'une notice sur les trophées de guerre (*J. Ledeuil d'Enquin*) 304
Épisodes de la vie de garnison à Lille (1743-1750). 305
Les Héros de Camaron (*l'abbé Lanusse*) 305
Garibaldi, 1807-1882. La République romaine, les Mille, l'Armée des Vosges (*le général Bordone*) 307
Souvenirs d'un grenadier, étapes et garnisons du Berry en Alsace (*A. Laisnel de la Salle*) 307
Souvenirs du régiment, croquis militaires (*le capitaine Tic*) . . . 307
Les Chasseurs à pied (Isly, Sidi-Brahim, Sébastopol, Solférino, Extrême-Orient) (*le lieutenant Richard*). 308
La Guerre de 1870 (*le maréchal comte de Moltke*). Édition française trad. par *E. Jaeglé*. 448
L'Armée française, 1870-1890 (*le capitaine Henri Choppin* (*Charles Delacour*) 309
Récits de guerre. L'Invasion (*Ludovic Halévy*) 493
Les Origines de la marine française et la Tactique naturelle. Le Siège de la Rochelle (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*) . . . 167
Histoire de la question coloniale en France (*Léon Deschamps*) . . 231
Le Second Empire en Indo-Chine. L'Ouverture de Siam au commerce et la Convention du Cambodge (*Charles Meyniard*) . . . 538
Souvenirs de la campagne du Tonkin (*R. Carteron*) 55

Un An chez les Moïnes. Souvenirs d'un officier. *Frédéric Garcin* . . . 31
Le Tonkin actuel. (1897-1898). *Max Gros* . . . 51
Notices sur les territoires du Tonkin et de l'Annam . . . 57
Le Tonkin français occidental. Études, observations, impressions et souvenirs. *Le Dr Edmond Courtois* . . . 139
La Politique française et Tonkin. Le Protectorat et ses régimes (1884-1897). *P. H. X.* . . . 367

Histoire étrangère. Geschichte der deutschen Städte und ihrer Kultur zur Zeit der karolingischen und sächsischen Könige. *Henrich Gerner* . . . 228
Les Ducs de Bourgogne et la Ligue de Bourgogne. Un chapitre de l'histoire diplomatique du XIVe siècle. *Albert de Foster* . . . 41
Hermann et les Hohenzollern, ou les Destinées de la Prusse. *Théodore Flournoy-Delaroza* . . . 153
La Formation de la Prusse contemporaine. Les Origines. Le Marquisat de Suède (1648-1806). *Adolphe Cohn* . . . 39
Généalogie des Vandenbroeck, ancienne maison de Gueldre, Zélande, Anvers, Malines, Bruxelles, Hainaut, Brabant, Flandre, etc. *Frédéric H. Quetelet* . . . 254
Les Deux Restaurations d'Angleterre (1660-1688) et la Nation anglaise au XVIIe siècle. *Edmond Pelletier* . . . 325
La Question des [illegible] dans les diocèses de Liège et de Cambrai. [illegible] et les [illegible] . . . 44
Souvenirs d'un [illegible] contemporaine de Belgique (1814-1864). *Jules Spyt* . . . 61
L'Espagne après la paix d'Utrecht (1713-1717). *Le marquis de Courcy* . . . 180
Monographie de la [illegible] . . . 281
Fondation [illegible] de la [illegible] de Savoie dans la province de la Sesia [illegible] *Manuel et Emmanuel Ferrero*. Fragments [illegible] Vol. III. 1717-1718 . . . 354
La Russie et l'Orient. Mariage d'un Tsar au Vatican. Ivan III et Sophie Paléologue. *P. Pierrefeu* . . . 343
Les Ministres des finances de la Russie 1802-1899. *C. Scalkowsky*, traduit du russe par *de Nemy* . . . 457
Études américaines. *Henry Gaillard* . . . 62
La Vie américaine. *Paul de Rousiers* . . . 188
Résumé de la histoire de Espagne. *Pedro Fermin Cevallos* . . . 353

Histoire des familles. Biographie. Les Ducs de Montpensier. *Gabriel Lepelletier* . . . 153
Livre de raison de la famille Dufour de Cadillac (1811-1873), publié et annoté par *Philippe Tamizey de Larroque* . . . 353
Petits [illegible]. *Charles Nauroy* . . . 75
Généraux et Hommes célèbres du XIXe siècle. 3e s. *Jean A. Barral* . . . 264
Souvenirs historiques et [illegible] de famille. 1789-1871. *Le marquis de Coppens* . . . 154
Nouveaux Mémoires des autres. *Jules Simon* . . . 362
Mes Amis, souvenirs intimes. *L. de la Sizeranne* . . . 153
Blaise Pascal. *Maurice Barrès* . . . 63
Théodore Rousset, marquis de Lévis, le héros Marc de Villers du Temple . . . 356
Histoire de la Ville d'Avergne. *Elie Fournier* . . . 375
Antoine de Pluvinel, sa vie, son correspondance . . . 64
Ma vieille Maison, souvenirs de Sagesse, une Bibliothèque, pour faire suite à « Mes souvenirs de Sorbonne », Souvenirs intimes et Souvenirs [illegible] de Sorbonne de Paris . . . 76
La [illegible] . Notes, actes et documents inédits, souvenirs de famille. *Le comte de Chambrun de Rosemont* . . . 248
Le Général de la Moricière, sa vie militaire, politique et religieuse. *Emile Keller* . . . 306
Théophile Gautier (1844-1872). *Henry Roujon* . . . 65
Victor Hugo après 1851. *Edmond Biré* . . . 436
Chateaubriand. *Le comte d'Haussonville* . . . 174
Le Général Faidherbe. *A.-M. Durand* . . . 386

Archéologie. Mélanges. Manuel de Archéologie préhistorique. *Marcel de la Pelle y Fernandez* . . . 33
De inscriptione episcopi rurum commentatio. *Pierre Joseph Bonnet-Duval* . . . 73

Confidences d'un journaliste (*Ernest Merson*) 184
Les Grands Dévouements et l'Impôt du sang (*Eugène Alcan*). . . 182

Bibliothèques. Bibliographie. Ueber mittelalterliche Bibliotheken (*Theodor Gottlieb*) 67
Études sur la reliure des livres et sur les collections des bibliophiles célèbres (*Gustave Brunet*) 69
Les Archives de l'histoire de France (*Ch.-V. Langlois et H. Stein*) . 70
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*). 2e partie : Histoire, par *le P. Auguste Carayon*. Nouvelle édition par *Carlos Sommervogel, S. J.*, Strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. Bibliographie. T. I. Abad-Boujart. T. II. Boulanger-Desideri 540
Essai de Bibliographie charitable (*Camille Granier*) 142
Essai d'une bibliographie de la langue basque (*Julien Vinson*) . . 72

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABAUR (Paul). 132
ADENIS (Jules) 439
ALBERT (Maurice) 434
ALCAN (Eugène). 182
ALEXANDRE (Arsène) 485
ALLAIN (Ernest). 440
AMMON (Dr) 221
ANCEAUX (J.). 511
ANTIOCHE (le comte D') . . . 174
ABBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). 323
ARLOING (Dr S.) 223
ARVOR (Camille D'). 408
ASSE (Eugène) 182
AUBURTIN (F.) 193
AUERBACH (Sigmund) 328
AUGÉ DE LASSUS (L.) 515
AULARD (F.-A.) 443
AVIT (saint) 165
AYLICSON (A.). 413
BACHOT (G.) 544
BACKER (Aloys DE). 540
BACKER (le R. P. Augustin DE). 540
BALAU (l'abbé Sylv.) 61
BARAUD (l'abbé A.). 264
BARBIER (Paul) 259
BARRÈS (Maurice) 13
BARRON (Louis) 489,494
BARTHEZ (Dr). 227
BEAUREGARD (J. DE) 233
BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (la comtesse DE) 414
BÉDARRIDE (J.) 421
BEISSEL (Stephan) 43
BELET (l'abbé P.) 42
BELLAIGUE (Camille) 77
BÉNAR (Nick). 506
BÉNÉDITE (Georges). 235
BENGESCO (Georges) 363
BERLIOUX (l'abbé) 122
BERTON (Paul) 292
BERTRAND (J.) 350
BERTRAND (Joseph). 63
BINGER (capitaine) 488
BIRÉ (Edmond) 436
BIZOS (G.) 362
BLAMPIGNON (E.-A.) . . . 120,125
BLOCK (Maurice). 201
BOIS (D.) 360
BOISSARD (Henry) 65
BOISSARIE (le Dr) 213
BOITEUX (Jules). 317
BOITEUX (J.) 229
BOLO (l'abbé Henry) 358
BOLTE (J.). 40
BONNARD (le chevalier DE) . . 363
BONNEJOY (Dr), du Vexin. . . 222
BORDONE (le général). . . . 307
BOSGUÉRARD (Marie DE). . 507,508
BOSSERT (A.). 327
BOSSUET 154
BOÜARD (baronne S. DE). . 407,512
BOUBNOV (N.). 339
BOUCHER (Léon). 438
BOULANGIER (Edgar) 235
BOULY DE LESDAIN (Louis). 293,466
BOURGOING (le R. P. François). 124
BOURNAND (F.) 228
BOURNEVILLE (Dr) 228
BOUSSION (le R. P. dom). . . 431
BOYSLESVE (le R. P. Marin DE). 198
BRANCAS (la duchesse DE) . . 182
BRAU DE SAINT-POL-LIAS. . . 241

Brayé (F.-M. de). 501
Bréal (Michel) 525
Breuil (V. du) 106
Broc (le vicomte de) 50
Broglie (le duc de) 344
Broglie (Emmanuel de). . . 38
Bruder (le Dr) 194
Brunel (J.-M.) 306
Brunet (Gustave) 69
Buch (le Dr de) 227
Callot (F.-E.) 132
Carayon (le P. Auguste). . . 540
Carner (Sebastian-J.). . . . 326
Carot (Henri) 512
Carré (Henri) 514
Carteron (R.) 55
Casati (Gaetano) 493
Cathrein (le R. P. V). . . . 313
Cauchie (Alfred) 44
Cauer (F.). 177
Cavaignac (Godefroy). . . . 59
Cels Gomis 262
César-Bru (Charles) . . . 293, 298
Cevallos (Pedro-Firmin) . . 355
Chabert (le Ct) 303
Chamard (Dom). 43
Chamborant de Périssat (le baron de) 248
Chantrel (J.) 43
Chanzy (Pierre de) 543
Chappuis de Maubou (le Mis) . 201
Chartres (duc de) 492
Chateauroux (Mme de) . . . 182
Chaudoin (E.) 238
Chauliac (Guy de). 225
Chéron de la Bruyère (Mme) . 517
Cherville (le Mis G. de) . 415, 499
Chevalier (Ulysse) 165
Chevallier (l'abbé A.) . . . 107
Chevrillon (André) 236
Chèze (Théodore) 15
Chézelles (Mgr Augustin de). 132
Child (Théodore) 494
Chirac (Auguste) 201
Choppin (Henri). 309
Chuquet (Arthur) 302
Clamageran 200
Clédat (Léon) 244
Clercq (Jules de) 349
Clermont (Jules) 74
Cochem (le R. P. Martin de) . 127
Coleridge (le R. P. H.-J.) . . 108
Colomb (Mme J.). 513
Comberousse (Félix de). . . 19
Compayré (Gabriel). 523
Contamin (James) 466
Coppin (Omer) 124
Cornut (le P. Étienne) . . . 66
Coste (A.). 195
Coubertin (Pierre de). . . . 524
Courcy (le marquis de) . . . 460
Courmont (Fréd.) 213
Courtois (le Dr Edmond) . . 539
Crafty. 506
Crampon (A.). 107
Crozals (J. de) 362
Cruchet (abbé). 509
Cucheval Clarigny 169
Cugnac (le marquis de) . . . 184
Curley (Frédéric de) 416
Dagonet (Dr). 227
Dallois (Joseph) 250
Darbste (Camille). 214
Darmesteter (Arsène) . . . 144
Daudet (Alphonse). 74
Daudet (Ernest). 29
David (Dr Th.) 224
David-Sauvageot (A.) . . . 497
Debidour (A.) 533
Degoix (le Dr) 544
Delacour (Charles) 309
Delattre (le R. P. A.-J.) . 111, 112
Delboulle (A.) 543
Delorme (Marie) 518
Delorme (Sixte). 495
Demante (le P. Henri). . . . 543
Denis (Ch.) 401
Depeyre (Gabriel) 183
Deschamps (Fr.). 516
Deschamps (Léon) 231
Descroisilles (Dr A.). . . . 225
Develay (Victor) 36
Deydier (Augustin) 309
Diderot 244
Dingelsted (Victor) 464
Dollo (L.). 226
Dombre (Roger). 405, 406
Dottin (G.) 323
Drault (Jean) 74
Dubief (Eugène) 515
Duchesne (l'abbé L.) 164
Ducret (Étienne) 507
Dufour (l'abbé J.) 117
Dumas (l'abbé Florent) . . . 183
Dumel (Marie) 502
Dumont (Maurice) 296
Durand (Louis) 200
Duriru (P.) 140
Duruy (Victor) 491
Duvert (Gustave) 296
Ernault (E.). 323
Eschyle 132
Ethampes (Gabrielle d') . . 412, 413
Fabre (Ferdinand). 11
Fabre (J.-H.). 226
Faguet (Emile) 435
Fauquez (Henri) 510
Federici (R.). 394
Félix (le R. P.). 113
Féré (Ch.). 212
Ferrand (Dr). 229
Ferrero (Ermanno) 354
Ferret (l'abbé). 206
Fester (Richard) 314
Figuier (Louis). 179
Fillion (L.-Cl.) 98
Filon (Augustin) 23
Fitz-Gerald (W.) 411
Flaischen (Cäsar) 456
Fleuriot (Zénaïde). . . . 410, 510
Forest (Maximien). 75
Foucault de Mondion . . . 309
Fouillée (Alfred) 424
Fourrière (l'abbé). . . . 102, 103
Foveau de Courmeilles . . 204
Franco (le R. P.) 205

FRANKLIN (A.) 57
FRESNEAU, nee de SÉGUR (Mme) 516
FULLERTON (lady G.) 411
FUSTEL DE COULANGES . . . 47
GABOURD (A.). 511
GAILLARDON (Gustave). . . . 507
GAILHARD (le Dr) 217
GALLOIS (L.) 332,333
GARCIN (Frédéric) 56
GASPARI (P.) 138
GAUDRE (François) 293
GAULLIEUR (Henri) 62
GAURE (M.-J.) 299
GAY (Mgr Charles) 125
GAZE (l'abbé Th.) 520
GEISWEILER (L.-H.). 297
GERDES (Heinrich) 452
GIRARD (Aimé) 261
GIRAUDEAU (Fernand) 237
GNAPHEUS (G.) 40
GOIX (le Dr) 212
GOLESCO (Démétrius DE). . . 387
GOLZ (baron Colmar VON DER) 303,308
GONTAUT (la duchesse DE) . . 444
GOTTLIEB (Theodor) 67
GOUROVITCH (M.-S.) 221
GOUTHE-SOULARD (Mgr) . . . 547
GRANDMAISON (Marie DE). . . 508
GRANIER (Camille) 142
GRÉARD (M.) 419
GRÉVY (A.). 178
GUÉCHOT (C.-M.). 263
GUÉRIN (Urbain). 195
GUILLOUARD (L.). 289,290
GURNEY 209
GUTIÉRREZ (le P. Marcelino). . 397
HALÉVY (Ludovic) 493
HAMEL (Ernest) 446
HAMON (A.) 544
HATZFELD (Adolphe) 144
HAUSSONVILLE (le comte D'). . 246
HAUTERIVE (M.-A. D') . . . 303
HAVARD (Henry). 519
HAVET (E.) 104
HAYEM (Armand) 359
HEFELE (Carl-Joseph VON) . . 161
HENNEBERT (le lieut.-colonel) . 309
HENRY (Victor) 432
HERGENRŒTHER (le cardinal) . 42
HERVIEU (J.-C.) 118
HERVILLY (Ernest D'). . . . 505,507
HESSEM (Louis DE) 493
HEUMANN (le commandant A.). 311
HEUZÉ (Gustave) 178
HODGKIN (Thomas) 439
HOLDER (Alfred). 320
HORN (E.) 54
HUC (Théophile). 291
HUGO (Victor. 76
HULST (Mgr D') 158
HUMIAC (Noël D') 136
HURÉ (Alexandre) 133
HUYSMANS (J.-K.) 10
IBARRART D'ÉTCHEGOYEN (M. D'). 135
ISOLANI (le R. P.) 119
JAEGLÉ (E.) 448
JANSSENS (le R. P. Laurent). . 123
JAUBERT (E.). 208,526
JODER (le chanoine J.-Chr.). . 175
JOUY-DE VEYRE (Adolphe) . . 129
JOYEUX (A.) 237
JULLEMIER (Lucien) 422
JULLIAN (Camille) 47
JURIEN DE LA GRAVIÈRE . . . 167
KAUFFMANN (Dr F.). 359
KAULEN (Dr F.) 111
KELLER (Émile). 306,311
KNABENBAUER (J.) 105
KREBS (Léonce) 301
KURTH (Godefroid) 336
KURZ (Isolde) 324,325
LABATUT (l'abbé) 107
LABESSE (Ed.) 500
LA BRETE (Jean DE) 22
LA BRIERE (L. DE) 183
LA BROISE (R. DE). 110,396
LABROQUE (le R. P. Célestin DE). 115
LACROIX (Désiré) 465
LACROIX-DAULIARD. 360
LA DIVE (E. DE) 133
LA FERRIÈRE (H. DE) 172
LAGARDE (J.-B.) 122
LAGRANGE (Dr F.) 220
LAISNEL DE LA SALLE (A.) . . 307
LALLEMAND (Charles) 487
LAMY (Georges) 518
LANGLOIS (Ch.-V.) 70
LANGLOIS (Er.) 37
LANQUETIN (Dr) 226
LANUSSE (l'abbé) 305
LA PEÑA Y FERNANDEZ (Manuel DE) 33
LARBALÉTRIER (Albert) . . . 429
LARGE (Henriette) 411
LARMANDIE (le comte Léonce DE) 28
LA ROCHÈRE (la comtesse DE) . 413
LAUBESPIN (la marquise DE). . 235
LAURIE (Andre) 511
LAVELEYE (Em. DE) 197
LAVOIX fils (H.) 35
LEBARQ (l'abbé J.) 154
LE CAMUS (l'abbé E.) 109
LE CAMUS (le comte) 254
LECLERC (Max) 202
LECOMTE DU NOUY (H.) . . . 500
LEDEUIL D'ENQUIEN (J.) . . . 304
LEFRANC (l'abbé) 75
LEGAY (Ch.) 197
LEHMKUHL (le R. P. Auguste) . 181
LEISEWITZ (Johann-Anton) . . 328
LEJEUNE (M.-L.). 363
LELONG (le chanoine) 204
LE MONNIER (l'abbé) 121
LEMONNIER (C.) 520
L'ÉPINE (BUHOT DE) 74
LERMONT (J.). 512
LE ROUX (Hugues). 237
LE ROY (Mme Ferdinand). . . 517
LEROY (le R. P. M.-D.) . . . 216
LESER (Charles). 498
LESTOURGIE (Paul). 130
LEVILLAIN (le Dr) 220
LEVRAY (Marguerite) 406
LOCARD (A.) 360
LOESCHE (Georg) 179

LOHNER (le R. P. Tobie) . . . 117
LOUCHET (A.). 171
LOUVET (Lucien) 296
LUBBOCK (John). 141
LUCAS (Hippolyte) 134
LUCHAIRE (Achille). 340
LULLE (le B. Raymond) . . . 126
LYON-CAEN (Ch.) 294
LYTHE (Marcelle) 410
MAËL (Pierre) 26
MAGBERT (Mme) 518
MAILLARD DE MARAFY (le comte DE). 31
MAINARD (L.). 499
MAISONNEUVE (l'abbé Louis). . 389
MAISTRE (Xavérine DE) . . . 46
MALOSSE (Louis). 135
MANUEL (R.) 361, 430
MANNO (Antonio) 354
MARAÑON (Manuel) . . . 242, 243
MARBOT (le général baron DE), 253, 345, 535
MARCHAL (Gustave). 311
MARCY (Henri) 297
MARILLIER (L.) 209
MARIN (Auguste) 24
MARIN (Aylic). 240
MARMIER (Xavier). 233, 496
MARQUISET (Léon) 260
MARSAUCHE (L.). 201
MARTIN (Alexis). 532
MASPÉRO (G.) 334, 335
MARTIN (l'abbé G.) 108
MAT GIOI 56
MATON (Adolphe) 298
MATON (Aristide) 299
MATTHIS (Em.) 58
MAUPIN (A.-M.) 133
MAYNE-REID 496
MAZOYER (l'abbé) 108
MÉAULLE (F.) 497, 509
MÉCHIN (Édouard) 350
MEDINA (Léon) 242, 243
MEIGNAN (Mgr) 103
MELCHIOR (Marie) 506
MELUN (le vicomte DE) . . . 254
MERA (Juan-Leon) 323
MERCIER le R. P.) 455
MERSON (Ernest) 184
MESCHLER (le R. P. M.) . . . 180
MEULEN (Marc DE) 501
MEYAN (P.) 499
MEYER (Henri) 513
MEYNARD (le R. P. Fr.-André-Marie) 176
MEYNERS D'ESTREY (Cte). . . . 516
MEYNIARD (Charles) 538
MIALLIER (Marie) 500
MICHEL (l'abbé) 391
MICHELET (J.) 159
MILLET (René) 234
MILLIEN (Achille) 545
MIQUEL (Dr) 224
MOLA (le R. P.) 121
MOLINARI (G. DE) 194
MOLINIER (Auguste) 515
MOLTKE (le maréchal comte DE). 448
MONET 308
MONFAT (le R. P. A.) 241
MONGE (Léon DE) 146
MONIN (Dr) 228
MONNOT-ARBILLEUR (Mme A.) . 124
MONTAL (Marie) 26
MONTAUDRY (Mlle A.) 131
MONTENIS (A.) 228
MONVAL (Georges) 244
MORBAU (l'abbé) 205, 206
MÖRIKE (Édouard) 456
MORIN (Louis) 495
MORIS (Henri) 301
MORITZ (Karl-Philipp). . . . 328
MOROTIO (le R. P. D. Joseph) . 313
MOUREY (Gabriel) 148
MUEL (Léon) 522
MULLER (Frédéric) 511
MYERS 209
NAC (Paul) 364
NANTEUIL (Mme DE). 513
NAUROY (Charles) 75
NAVILLE (Ern.) 392
NEVSKY (DE) 457
NICAISE (Dr E.) 225
NICOLE (H.) 98
NICOLE (Tante) 506
NIEWENGLOWSKI (B.) 178
Nô (Charles) 130
NOËL (Octave) 337
NORMAND (Ch.) 518
OBERDOEFFER (Dr P.) 30
OLLIVIER (le R. P. M.-J.). . . 109
OMÉGA (le lieutenant-colonel). 310
ONCLAIR (AUG.) 176
ORHAND (le R. P.) 427
ORLÉANS (le duc D') 492
ORTI Y LARA (J.-M.) 388
OUIDA 19
PACHTLER (G.-M.) 316
PALIARD (Louise) 27
PALIEZ (l'abbé) 198
PALLAIN (G.). 251
PAPILLAUD (Adrien) 366
PAPUS 210
PARIS (le Comte de). . . 264, 492
PASCAL (le R. P. G. DE) . . . 199
PASSY (Louis) 179
PAULHAN (F.). 401
PERDRAU (l'abbé) 121
PÉRRY (Lucien 342
PERRAULT (Pierre) 520
PERRIER (Dr E.) 219
PETIT le R. P. J.) 108
PETITOT (Émile). 240
PÉTRARQUE 36
PEYREBRUNE (Georges DE) . . 17
PICAVET (Fr.). 398
PIERLING (le R. P.). 545
PIERRET (Émile). 21
PIERRET (H.) 500
PILLON (F.) 402
PILLOUD (Eug.) 104
PINEAU (Léon) 39
PINEAU (Paul) 305
PIO Jean 40
PITRE G.) 361
PITRÈ (Giuseppe) 147
PLYTOFF (G.) 210

PODMORE 209
POGGI (J.) 309
POMPERY (E. DE) 391
PONSOLLE (Paul) 29
POUGIN (Arthur). 149
POULLE (Guillaume) 295
POYER (l'abbé) 507
PROFILLET (l'abbé). 335
PRUDHOMME (Henri) 295
PUECH (Aimé) 161
QUETSCH (Franz H.) 454
RAMBOSSON (J.) 528
RASTOUL (A.). 262
RAUH 393
RAYSAC (Gaston) 18
REIG Y VALLARDELL (Joseph) . 261
RENAULT (L.). 294
REUILHIE (Louis DE) 21
REULLIER (Paul). 422
REYAC (B.). 361
RICHEBOURG (Émile) 500
RICHARD (le lieutenant) . . . 308
RIDDER (Alfred DE). 49
RILLIET (Mme L.-E.). 501
RINALDI-BUCCI (Petro-Josepho). 73
RIS-PAQUOT 429,498
RIVIÈRE (H.-F.) 421
RIVIÈRE (Louis). 465
ROBERT (le colonel T.) . . . 311
ROBERTY (E. DE) 400
ROCHARD (Jules). 217,218
ROD (Edouard) 362
RODER (G.) 463
ROHRBACHER. 43
ROMANES (G.). 390
ROSNE (l'abbé A.) 250
ROSNY (J.-H.). 14
ROSSI (A.-M.). 509
ROUSIERS (Paul DE) 488
ROUSSE (Edmond) 247
RUDYARD KIPLING 433
RUGGERI 309
RUSSEL WALLACE (Alfred) . . 215
SAINT-SAENS (Camille) . . . 131
SAINT-THURON 131
SAUER (August). 328
SAUMUR (J.) 311
SAY (Léon) 194
SAYOUS (Edouard) 515
SCHAFER (Dr Bernard). . . . 123
SCHULTZ (Jeanne) 495
SCHÜRER (E.). 105
SECRÉTAN (Ch.) 196
SEIGNOBOS (Ch.). 180
SÉMANT (Paul DE) 506,508
SEPET (Marius) 166
SERGUÉYEFF (S.). 207
SEUFFERT (Bernhard) 328
SILVA (Carmen) 20
SILVESTRE (Armand) 486
SIMARD DE PITRAY (la vicomtesse DE). 76
SIMON (Jules). 262
SIMONET (Francisco-Javier) . . 312
SIMONNET (René) 420
SKALKOVSKY (C.) 457
SOCKEEL (l'abbé) 75
SOLLIER (le Dr P.) 211
SOMMERVOGEL (le R. P. Carlos). 540
SOPHOCLE 132
SOULLIER (l'abbé M.) 110
SOURY (J.). 212
SOYRE (Dr DE) 221
STAHL (P.-J.) 511
STOFFAES (l'abbé) 428
STOLZ (Mme DE) 409,517
STÖLZLE (Dr Remigius) . . . 418
SURBLED (Dr G.). 222,223
SWIFT (J.). 507
SWINBURNE (A.-C.) 148
TALLEYRAND (le prince DE). 251,344
TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). 353
TARCHANOFF (J. DE) 208
TARGIONI TOZZETTI (G.) . . . 361
TARQUINI (le R. P.). 176
TATISTCHEFF (Serge) 52
THEURIET (André) 505
THOINAN (Er.) 244
THOMAS (Antoine) 144
THOREL (Jean) 135
THOUMAS (le général) 305
THOUVENEL (L.). 169
THURIET (Charles) 260
TIC (le capitaine) 307
TIVIER (H.) 150
TOLSTOÏ (le comte Léon) . . . 526
TORREND (le P. J.) 531
TOUDOUZE (Gustave) 498
TOULHOUSE (M. DE). 238
TOURS (Constant DE). . . . 232,364
TOYAC (D.) 227
TRIAS (Juan-de-Dios) 463
TROMP (Th.) 516
TROUESSART (Mlle) 408
TSEYTLINE. 526
TUSQUETS (E.) 22
VANDAL (Albert) 53
VARIGNY (Henry DE) 215,390
VERCELLONE (C.). 98
VERLAINE (Paul). 136
VERNE (Jules) 497
VERNEAU (le Dr). 239
VERNES (Maurice) 100,101
VERNIER (le R. P. Donat) . . 458
VIGNON (Louis) 230
VILLALOBOS (Francisco Lopez DE) 226
VILLOT (le colonel) 365
VILLIERS DU TERRAGE (le baron Marc DE). 356
VILMORIN-ANDRIEUX 178
VINSON (Julien) 72
VITROLLES (Amélie DE) . . . 64
VIVÈS (Jehan Loys). 543
VOLTAIRE 363
WALTER (André). 28
WEILEN (Alexander VON). . . 328
WEILL (A.) 99
WERNER (O.). 331
WERNER (Richard-Maria). . . 328
WITT, née GUIZOT (Mme DE). . 509
WORMS (René) 385,387
WYSS (J.-R.) 511
ZACHAREWICS (Ed.). 179
ZARI. 25
ZOLA (Émile) 5